L. 983. B.

COLLECTION ACADÉMIQUE,

COMPOSÉE

Des Mémoires, Actes, ou Journaux des plus célèbres Académies & Sociétés Littéraires étrangères, des Extraits des meilleurs Ouvrages Périodiques, des Traités particuliers, & des Pièces Fugitives les plus rares;

CONCERNANT

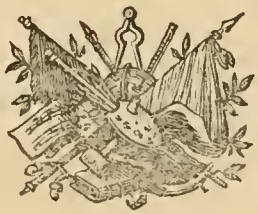
L'HISTOIRE NATURELLE ET LA BOTANIQUE,
LA PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE ET LA CHYMIE,
LA MÉDECINE ET L'ANATOMIE,

Traduits en François, & mis en ordre par une Société de Gens de Lettres.

Ita res accendunt lumina rebus.
LUCRET.

TOME III.

Contenant les EPHÉMÉRIDES des Curieux de la Nature d'Allemagne, depuis l'année 1670. jusqu'en 1686.



A DIJON,

Chez { FRANÇOIS DESVENTES, Libraire de S. A. S. Mgr. le Prince de Condé, à l'Image de la Vierge, ruë de Condé.
A AUXERRE,
FRANÇOIS FOURNIER, Imprimeur-Libraire de la Ville.

M. DCC. LV.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVIS.

LA Traduction des Ephémérides de l'*Académie des Curieux de la Nature d'Allemagne* eſt de M. *Nadault* depuis l'année 1670, tems auquel cet Ouvrage a commencé, juſques & compris l'année 1677. & depuis 1683. juſques & compris 1686. Le reſte s'eſt trouvé dans les papiers de feu M. *Berryat.* La *Table Alphabétique & Raiſonnée* eſt de M. *Barberet.*

AVIS AU RELIEUR.

Les Planches		Les Planches	
I. se rapportent à la page	111.	XVI.	501.
II.	112.	XVI. *bis*. XVI. Plante de Ceylan.	506 & 517.
III.	117.	XVII. & XVIII.	507 & 516.
IV. & V.	170 & 191.	XIX. & XX.	518.
VI. & VII.	195 & 200.	XXI.	533.
VIII. IX. & X.	267, 281 & 283.	XXII.	589.
XI. & XII.	322. & 358.	XXIII. & XXIV.	611 & 642.
XI. & XII. *bis*.	365. & 405.	XXV.	647. *bis*.
XIII. XIV. & XV.	442. 458. & 462.	XXVI.	656.
		XXVII.	665.

N. B. Cette Pl. XII. est marquée XI. par erreur.
Pag. 365. la Pl. XI. *bis* est marquée XVI. par erreur.
Pag. 405. la Pl. XII. *bis* est indiquée XVII. par erreur.
Pag. 442. cette Pl. XIII. est marquée XVIII. par erreur.
Pag. 544. cette Pl. XXI. est marquée XXXIV. par erreur.

COLLECTION ACADEMIQUE.

EPHEMERIDES DE L'ACADEMIE DES CURIEUX DE LA NATURE D'ALLEMAGNE.

DECUR. 1. ANN. 1.

1670.

OBSERVATION III.

Muë des Serpens, leur ponte, leur dissection, par George Segerus, *Médecin du Roy de Pologne.*

YANT trouvé en 1656 près de *Coppenhague*, une grande quantité de Serpens, de l'espece de ceux qu'on nomme Serpens d'Esculape, parce qu'ils ne sont point dangereux, & qu'ils n'ont point de venin, j'en pris quelques-uns en vie, que je mis dans un panier, & que je fis porter dans mon cabinet. D'abord pour plus grande sûreté, je leur arrachai la petite langue déliée, qu'ils dardent sans cesse, croyant alors, suivant l'opinion vulgaire, qu'ils pouvoient par-là faire des blessures mortelles; mais devenu par la suite plus

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 1. 1670. Observ. 3.

hardi, je leur laiſſai cette partie comme incapable de pouvoir faire le moindre mal. Les Serpens à qui j'avois ôté la langue, reſterent dans le panier, que j'avois rempli d'une terre molle & humide, pendant plus de trois jours, triſtes & ſans mouvement, à moins qu'on ne les agaçât. Mais ayant recouvré leur premiere vigueur, ils parcoururent bientôt ſans aucune crainte, tous les recoins de mon cabinet, ſe retirant toujours ſur le ſoir dans le panier. Je m'apperçus un jour qu'un d'eux faiſoit les plus grands efforts pour ſe fourrer entre ce panier & le mur, contre lequel je l'avois placé. Je le retirai donc un peu, pour obſerver dans quelle vuë ce Serpent cherchoit ainſi des lieux étroits, & dans l'inſtant il ſe mit en devoir de ſe dépouiller de ſa peau, en commençant près de la tête. Je m'approchai alors, & je l'aidai peu à peu à s'en débarraſſer. Ce travail fini, il ſe retira dans ſa boëte pendant quelques jours, & juſqu'à ce que ſa nouvelle peau écailleuſe eût acquis une conſiſtance convenable.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. I. Ann. I. 1670.

Obſerv. 3.

J'obſervai une autre fois qu'un de ces Serpens femelle, après s'être beaucoup roulé ſur les carreaux, ce qu'il n'avoit pas coutume de faire, y pondit enfin un œuf. Je le pris ſur le champ, je le mis ſur une table, & en le maniant doucement, je lui facilitai la ponte de treize œufs. Cette ponte dura environ une heure & demie; car à chaque œuf il ſe repoſoit un demi-quart d'heure, & lorſque je ceſſois de l'aider, il lui falloit plus de tems pour faire ſortir ſon œuf; d'où j'eus lieu de conclure, que le bon office que je lui rendois, ne lui étoit pas inutile, & plus encore de ce que pendant cette opération, il ne ceſſa de frotter doucement mes mains avec ſa tête, comme pour les chatouiller.

Voici ce que j'obſervai dans la diſſection d'une autre femelle: les anneaux de la trachée artére qui étoit ronde & longue, n'étoient pas entierement cartilagineux; mais du côté de l'œſophage, une membrane ſuſceptible d'une grande dilatation, remplaçoit le cartilage, & la trachée artére ſe terminoit au poumon par un large orifice. Le cœur enfermé dans ſon péricarde, qui contenoit très-peu d'eau, étoit oblong, triangulaire & blancheâtre, au lieu qu'il me parut brun dans un autre Serpent. Il n'avoit pas de cavité bien marquée, mais il étoit criblé de quantité de pores, & on appercevoit un petit baſſin à l'origine de la veine cave. Le foye étoit adhérent à la partie inférieure du poumon; il étoit long, & ſon parenchyme étoit traverſé par une veine d'abord unique à ſa partie ſupérieure, mais qui bientôt ſe diviſoit en deux branches, dont les rameaux en grand nombre formoient entr'eux pluſieurs anaſtomoſes, & ces deux branches par leur réunion, ne paroiſſoient plus à la fin qu'un ſeul vaiſſeau. L'eſtomac placé beaucoup plus bas que le foye, étoit vuide & compoſé de deux membranes, dont l'extérieure, qui étoit la plus mince, étoit ridée & très-pliſſée vers l'orifice ſupérieur, tout le reſte étoit liſſe, & on la ſéparoit facilement de la membrane interne qui avoit plus d'épaiſſeur, & qui étoit d'un tiſſu plus ſerré. La véſicule du fiel, dont la forme étoit ovale, & qui étoit remplie d'une liqueur jaunâtre très-claire, étoit adhérente au fond de l'eſtomac, de même que la rate qui étoit très-petite, & de la forme & grandeur d'une lentille. Sous la rate & l'eſtomac, on appercevoit une glande ronde & blanche, de la groſſeur d'une médiocre noiſette, à travers la-

quelle passoit un vaisseau ou conduit qui avoit son origine dans la vésicule biliaire, & qui venoit s'insérer au commencement de l'intestin, en répandant dans sa route de petits rameaux; de sorte qu'en pressant la vésicule, on rempliſſoit le conduit & ſes rameaux. Presque à l'extrémité de cette glande, commençoit l'ovaire, dans lequel je comptai douze œufs de la grosseur d'une féve, & de la longueur de la premiere phalange du petit doigt. Les ayant ouverts, il en sortit une liqueur jaunâtre, ce qui me fit juger qu'ils n'avoient pas encore acquis leur perfection, ayant trouvé dans un autre Serpent seize œufs plus gros que ceux-ci, qui contenoient une matiere plus épaisse, & semblable à la substance des testicules. Il y avoit aussi au fond du réservoir de ces œufs, une certaine quantité de cette même liqueur jaunâtre, pareille à celle qui étoit sortie de ceux que j'avois ouverts, & qui n'y avoit pas été sans doute toute distribuée. Ces œufs au reste n'étoient accompagnés d'aucune graisse, au lieu que dans un autre Serpent ils en étoient entierement environnés. Il n'y avoit qu'un seul intestin qui paroissoit partout uniforme, de chaque côté duquel s'étendoit un corps blanc, oblong, large, caverneux & ridé, & le rein étoit appuyé sur la partie antérieure de ces corps. *Severinus in Zootomia, part. 4. pag. 362*, a donné à ces corps marqués de la lettre X, dans la figure d'une vipére mâle disséquée, le nom de vaisseaux déférens. Pour moi, je croirois volontiers, que dans notre Serpent, c'étoient les cornes de la matrice; mais je ne pourrois pas cependant l'assurer précisément, parce que je n'ai pas eu occasion depuis d'ouvrir de Serpens mâles, & de m'assurer si ces parties y étoient disposées de la même façon, n'étant pas retourné dans le lieu d'où j'avois apporté ceux que je décris. J'ai trouvé au reste l'intestin droit, ces corps blancs & les reins, dans la même situation qu'ils sont représentés dans la figure de *Severinus*.

Lettre au Dr. Philip. Jac. Sachs de Lewenhaimb, *datée de Thorn dans la Prusse Royale.*

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 1. 1670. Obſerv. 3.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION IV.

Vomissement de liqueur séminale, par Mathieu François Hertodius, *Dr. en Médecine.*

UNe jeune & jolie femme de Moravie, d'un tempérament vif & sanguin, & qui n'avoit jamais eu d'enfans, étoit sujette à un vomissement d'une petite quantité de matiere blanchâtre, assez semblable à de la semence claire & imparfaite, à toutes les approches de son mari, soit que ce fût la nuit, le matin, ou pendant le jour, à jeun, ou après avoir mangé; ce qui étoit suivi d'une grande débilité de tous les membres, & particuliérement de la tête. Ayant éprouvé ces symptomes pendant l'espace d'environ dix années, elle tomba dans un état de langueur, & mourut quelque tems après, encore à la fleur de son âge, d'une hydropisie ascite-timpanite. Obſerv. 4.

L'Auteur de cette observation, après avoir rapporté en peu de mots l'histoire de cette maladie, examine ensuite ce que pouvoit être cette ma-

tiere que cette femme rendoit par le vomiſſement, & d'où elle provenoit.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 1. 1670. Obſerv. 4.

» Ce n'étoit point, dit-il, du chile, car la malade éprouvoit ſouvent cet » accident le matin, tems auquel l'eſtomac eſt vuide, les alimens étant or- » dinairement digérés & diſtribués dans les différentes parties du corps, » quatre heures après avoir pris de la nourriture. Ce n'étoit pas un récré- » ment de ce même chile; cette matiere n'auroit pas été blanche, mais » brune ou noirâtre. Ce n'étoit pas non plus un écoulement de cette li- » queur, qui ſe trouve dans les glandes des mammelles de toutes les femmes, » occaſionné par une trop grande agitation du corps, n'y ayant aucun con- » duit, aucune communication de l'eſtomac aux mammelles. C'étoit en- » core moins de la ſemence virile qui auroit paſſé de la matrice à l'eſto- » mac; par quel moyen, par quelle voie auroit-elle pu y arriver ? » L'Auteur en adoptant l'opinion de ceux qui prétendent que la matiere ſéminale eſt portée par les nerfs aux teſticules, regarde auſſi les nerfs comme la cauſe productrice de la matiere blanchâtre que cette femme laſcive ne manquoit jamais de rendre par le vomiſſement, après l'acte vénérien, pendant lequel une grande abondance d'eſprits affluant à la ſixième paire de nerfs, s'y faiſoit jour en la dilatant; & ces nerfs dont une grande quantité s'inſére à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, y verſoient cette liqueur reſſemblante à de la ſemence, qui n'acquiert ſes vraies propriétés & ſa perfection qu'après avoir été en quelque façon élaborée dans les teſticules. Et dans ce ſeul ſymptome qui produiſoit l'appauvriſſement & l'épuiſement des eſprits vitaux, l'Auteur a cru appercevoir la cauſe de la ſtérilité de cette femme, de ſon état de conſomption, & de l'eſpece d'hydropiſie qui lui cauſa la mort.

Lettre de Mathieu Franc. Herrodius *au Dr.* Jean Ferdinand Hertodius, *membre de l'Académie des Curieux de la Nature.*

EXTRAIT DE L'OBSERVATION VI.

Sur la génération du lait dans les mammelles ; ulcére dans cette partie, par le Dr. Jean Ferdinand Hertodius de Totenfeld, *Phyſicien de la Ville de Brinn, Capitale de la Moravie, & de l'Acad. des Cur. de la Nature.*

Obſerv. 6.

L'Auteur de cette obſervation ſuppoſe d'abord que la nature du lait, & la route qu'il tient pour arriver aux mammelles, ne ſont pas bien connuës; & après avoir fait voir l'inſuffiſance des hypothèſes qu'on employe ordinairement, pour expliquer la maniere dont il y eſt produit, il conclut que le lait ne peut être que du chile, qui eſt porté du canal thorachique à la veine ſous-claviere & mammaire, & de-là aux mammelles, dans les glandes deſquelles il acquiert ſa perfection. Il juſtifie ſon opinion par l'hiſtoire de la maladie ſuivante, qui lui a fourni l'occaſion de découvrir dans une mammelle tuméfiée, une eſpece de réſervoir qu'il trouva rempli d'une liqueur laiteuſe, d'où partoient des vaiſſeaux très-apparens, & qui ſe diſtribuoient dans ſes glandes.

Une femme de Moravie, âgée d'environ trente-quatre ans, très-graſſe,

& qui n'avoit jamais eu d'enfans, après avoir porté une tumeur à la mammelle gauche pendant plus de deux ans, ſans être réglée, y appliqua des cataplâmes émolliens, dans la vue de calmer les grandes douleurs qu'elle commençoit à y reſſentir; mais ſans aucun ſoulagement. La tumeur augmenta bientôt en groſſeur, les douleurs devinrent plus aigues, furent accompagnées d'inſomnies; & ce fut dans ces circonſtances qu'elle fit appeller le Dr. Hertodius & P. Dupleſſis habile Chirurgien, qui après avoir vainement tenté d'amollir cette tumeur par des digeſtifs, ſe déterminerent à l'ouvrir par le cautére potentiel. Au lieu de pus qu'ils s'attendoient de voir couler en abondance par l'ouverture de la playe, il en ſortit à leur grand étonnement plus d'une livre d'un ſang très-pur, ſans que le volume de la tumeur en parût diminué. Le lendemain matin ils comptoient qu'il y auroit encore un écoulement de ſang, par la canule qu'ils avoient liée à la mammelle; mais ils furent de nouveau extrêmement ſurpris qu'il n'en ſortit pas une ſeule goutte. Elle leur dit alors que pendant la nuit, la maladie de ſon ſexe qu'elle n'avoit point euë depuis ſon indiſpoſition, avoit reparu, ce qui doit faire juger, remarque l'auteur, que dans les ſuppreſſions, la ſaignée faite d'abord aux parties ſupérieures eſt un très-bon remede. La circonſtance du retour de l'écoulement périodique fut regardée comme favorable, & les douleurs n'étant plus de la même violence, on fit eſpérer à la malade la diminution de ſa tumeur; mais trois jours après, une douleur des plus aigue accompagnée d'inflammation s'étant fait reſſentir, & le Médecin trouvant la gangréne à la playe, la fit ſcarifier; on ſépara dans la ſuite ce qui tomba en mortification, & on arrêta le progrès de la gangréne par les remedes uſités en pareil cas. Ayant fait uſage de ces remedes pendant quelques jours, & les glandes corrompuës ayant été tirées, » nous » apperçumes, continuë le Dr. Hertodius, un tiſſu membraneux, que j'ap» pellerai le réſervoir des mammelles, rempli d'une matiere blanchâtre & » ſemblable à du lait, dont les vaiſſeaux, qui dans cette femme étoient » de la groſſeur d'une plume à écrire, s'étendoient de côté & d'autre par» mi ces glandes corrompuës: preuve évidente que le chyle eſt porté de » la ſous-claviere & de la mammaire dans ce réſervoir, & qu'il eſt de-là, » diſtribué par ſes vaiſſeaux dans les glandes, où il acquiert ſa perfection, » & ſert enſuite dans les femmes qui allaitent, à nourrir leur enfant, & à » l'égard des hommes, & des femmes qui n'allaitent point, à la nutrition » des mammelles mêmes. On parvint dans la ſuite à faire cicatriſer la playe, & la malade fut parfaitement rétablie.

Lettre du Dr. Jean Ferdinand Hertodius *au Dr.* Ph. Jac. Sachs.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. I. 1670. Obſerv. 6.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 1. 1670.

Obſerv. 7.

OBSERVATION VII.

Diſſection d'un monſtre à deux têtes, par le Dr. Charles Raygerus.

IL n'y a rien ici de bien nouveau concernant la Médecine, ſinon que le 5 Janvier 1669, la femme d'un bon marchand de cette Ville, accoucha à ſon terme, d'un enfant qui avoit deux têtes, trois bras & ſeulement deux pieds. Ayant été appellé par les parens avec le Dr. *Maximil. Ehrenreichius Zollighofferus* mon allié, & un Chirurgien Juré, pour faire l'ouverture du corps de cet enfant, je trouvai,

1°. Quantité de graiſſe blanchâtre ſous la peau.

2°. Dans le bas ventre, les vaiſſeaux ombilicaux étoient tels qu'ils devoient être, la veine ſe terminoit au foye, l'ouraque à la veſſie & les deux autres aux iliaques.

3°. Le foye étoit remarquable, ayant deux véſicules biliaires.

4°. Sous le foye étoient deux eſtomacs, avec un double Pancreas, à chaque côté deſquels étoit une rate; chaque eſtomac avoit ſes orifices ſupérieur & inférieur; les orifices inférieurs par leurs prolongemens, formoient deux *duodenum* & deux *jejunum*; mais ces deux inteſtins s'uniſſoient enfin vers le commencement de *l'Ileon*, qui étoit unique, ainſi que le *Cœcum*, le *Colon* & le *Rectum*.

5°. A l'égard des reins, le gauche étoit à ſa place ordinaire & bien conformé; mais le droit étoit monſtrueux, il étoit compoſé d'un double Parenchyme, & n'avoit cependant qu'un ſeul baſſin & un uretére ſi gros & ſi dilaté à ſon inſertion dans la veſſie, qu'il ſembloit que la nature eût voulu former en cet endroit une autre veſſie.

6o. Il y avoit deux aortes.

7o. Deux veines-caves, mais qui ſe réüniſſoient ves l'os *ſacrum*, & ſe diviſoient enſuite, pour former les deux branches crurales.

8o. Il y avoit dans la poitrine, deux cœurs d'une exacte conformation.

9o. Un ſeul poumon diviſé par un mediaſtin, où aboutiſſoient deux trachées artéres.

10. A l'extérieur, les deux têtes de ce monſtre étoient bien conformées.

11. Entre ces deux têtes ſortoit un bras qui étoit pendant ſur le dos, & compoſé d'un ſeul *humerus* ou grand os, de deux *radius* & d'un ſeul *cubitus* plus gros qu'il n'auroit du l'être. La main de ce bras étoit double & avoit deux paumes, deux pouces & trois doigts de chaque côté. Outre cela, un doigt du milieu, un petit doigt & un autre doigt étoient unis enſemble, de ſorte que cette main paroiſſoit avoir onze doigts, & elle les avoit en effet.

12. L'épine du dos étoit double, deſcendoit juſqu'à l'os *ſacrum* & ſe terminoit par un ſeul *coccyx*.

13. A l'égard des parties de la génération, je n'y pus rien reconnoître de monſtrueux. J'aurois bien ſouhaité avoir le ſquelete de cet enfant, mais ſes parens qui étoient d'une condition honnête, le firent enterrer ſans vouloir me permettre un examen plus exact. J'ai voulu au reſte par ce court re-

cit, ſatisfaire votre curioſité, & vous inſtruire de ce qui ſe paſſe parmi nous, par rapport à la Médecine.

Lettres du Dr. Joach. Georges Elſnerus, *écrites à* Breſlaw *& datées de* Presbourg.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 1. 1670.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION XXVI.

Cerveau d'un Bœuf pétrifié, par le Dr. Jean Théod. Schenckius.

A Peu-près au commencement de l'année 1670. on tua un bœuf dans un Bourg près de Padouë, appartenant aux Religieux de Sainte Juſtine, dont le cerveau ſe trouva entiérement pétrifié & converti en une matiere auſſi dure que le marbre. On avoit remarqué dans ce bœuf une ſorte de ſtupidité, il portoit ſa tête toujours baſſe, il chanceloit en marchant, & maigriſſoit ſenſiblement lorſqu'on le tua, toutes les autres parties de ſon corps étant au reſte parfaitement ſaines. Ce cerveau pétrifié eſt conſervé dans l'Abbaye de Sainte Juſtine de Padouë. Obſerv. 26.

Extrait des notes de Ph. Jac. Sachs, *ſur cette obſervation.*

Le Dr. *Helmperger* étoit à Padouë, lorſqu'on fit cette obſervation : il dit avoir vu ce même cerveau de bœuf entiérement pétrifié, à l'exception du cervelet & de la moëlle épiniere, dont le Dr. *Scarabicius* fit la démonſtration dans une de ſes leçons publiques, en parlant des maladies de la tête. Il obſerve de même qu'environ quinze jours avant qu'on ne tuât ce bœuf, il paroiſſoit évidemment, qu'il perdoit de jour en jour le ſentiment, & qu'il maigriſſoit à vûë d'œil. Cette eſpece de Phénomene eſt rare, mais il n'eſt pas ſans exemple. *Thomas Bartholin, Cent. III.* dans une Lettre écrite à *Horſtius* en 1660. parle d'un bœuf qui éprouva les mêmes ſymptômes que celui de Padouë, & dont le cerveau fut auſſi trouvé entiérement converti en pierre. Il avoit appris l'hiſtoire de cette pétrification quelque tems auparavant, par des Lettres venuës de Suéde.

Voyez l'obſervation CXXX.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION XXVII.

Reins humains pétrifiés, par Philippe Jac. Sachs *de* Lewenheim, *Dr. en Médecine à* Breſlaw.

Helene de Scalin femme de *Henri Hartman*, Gouverneur du Château de Mont Saint Jean dans la haute Siléſie, après avoir éprouvé pendant pluſieurs années les ſymptomes les plus fâcheux de la néphrétique, mourut enfin par la violence des douleurs, en 1661. Son corps ayant été ouvert, on trouva les deux reins entiérement convertis en une matiere pierreuſe, qui avoit la dureté & la ſolidité de l'Albâtre. Le Dr. *Sachs* ayant appris que ces deux reins pétrifiés étoient entre les mains de *George Euſtache Krauſe* alors député des États de la Haute Siléſie à la Diéte de Breſlaw, obtint de lui qu'il lui en communiquât l'un des deux, pour pouvoir l'examiner avec attention. Voici la deſcription qu'il en fait : » ce rein, Obſerv. 27.

» qui étoit le droit & le plus gros, après sa métamorphose, avoit conservé sa
Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. » figure ordinaire qui est celle d'une féve ; la partie extérieure du paren-
» chyme, dans toute sa superficie demi-circulaire & convexe, étoit ridée
» & froncée, ce qui la faisoit paroître divisée en plusieurs lobes ; elle étoit
Dec. I. Ann. I. » plus poreuse & plus tendre qu'à l'intérieur ; sa couleur tiroit sur le gris,
1670. » & on y appercevoit des petites veines rougeâtres qui paroissoient y avoir
» été peintes, mais le reste de la substance de ce rein, vers sa partie con-
Obsérv. 27. » cave & le bassin, de même qu'une petite portion de l'uretére, étoient
» de la vraie pierre qui ressembloit parfaitement & en dureté & en cou-
» leur, à de l'albâtre blanc, & ce rein pesoit plus de cinq onces & demie.

OBSERVATION XXX.

Excrescences de la nature de la corne, par M. Zacharie Mannagetta ; *Physicien de* Znaïm *dans la Moravie.*

Obsérv. 30. DAns une assemblée de très-habiles gens, où se trouvoit ordinairement le Dr. *Mannagetta*, pendant le séjour qu'il fit à Paris il y a quelques années, on proposa le cas suivant, qui est assez rare & extraordinaire. Un Président du Parlement de Dijon nommé *de Laine*, * âgé de plus de soixante ans, d'un tempérament atrabilaire & qui avoit eu pendant long-tems une fiévre tierce continuë, qu'on avoit eu bien de la peine à guérir, fut attaqué de cette maladie que l'Auteur de cette observation nomme *affectus cornutus*, qui se manifesta de la maniere suivante. Il lui vint une tumeur sur les vertébres des deux dernieres fausses côtes, de la grosseur d'une châtaigne, qui étoit inégale, dure, très-sensible, & qui pendant dix ans n'augmenta ni ne diminua, mais qui ne put cependant être dissipée par aucuns remedes. Elle prit ensuite dans l'espace de cinq ans un accroissement considérable, & elle ressembloit alors à la corne d'un jeune cerf ; elle augmenta enfin au point que si on ne l'eût coupée de tems-en-tems, en observant d'en laisser toujours d'environ un doigt joignant la peau, ou le sentiment commençoit à être très-vif, cette corne auroit eu plus d'un demi pied de longueur. Jusqu'à présent les plus grands Médecins ont employé différens remédes pour la guérison de cette espece de maladie, mais toujours sans succès ; elle ne céde point aux remedes doux & les remedes violens l'irritent.

Lettre du Dr. Mannagetta *au Dr.* Jungius.

* Il n'y a jamais eu au Parlement de Dijon de Président de ce nom ; mais un Thomas de Plaines, reçû Président en 1483. & un Jacques de Saine reçû en 1551.

Extrait des notes du Dr. Phil. Jac. Sachs, *sur cette observation.*

On pourroit, dit l'Auteur des notes, rapporter un grand nombre d'exemples d'hommes qui ont eu de pareilles excrescences, celui de *Trouillou* François de nation, qui avoit une corne de Bélier au milieu du front, est très-fameux : il se fit voir à Paris, & en plusieurs autres lieux en 1599. M. de *Thou* dit l'avoir vu en 1600, & *Chrétien Fabrice*, *Bartholin* & plusieurs autres Auteurs en font mention dans leurs ouvrages. *Aldrovande* parle d'un enfant de la Campagne âgé de dix ans, qui avoit une corne à la tête de la longueur du doigt

index,

index, & qui se présenta à l'Hôpital de Bologne en 1639. pour se faire faire l'amputation de cette corne ; mais rien n'est si extraordinaire que l'histoire d'une jeune fille du canton de Berne, dont les jambes, le dos & les bras se trouverent en quelque façon heriſſés de cornes en 1612. parmi lesquelles il y en avoit de la longueur de deux travers de doigt & dont quelques-unes étoient recourbées. Cette fille fut guérie par *Paul Lentulus*, mais son mauvais régime la fit retomber quelque-tems après dans la même maladie & dans les mêmes accidens.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 1. 1670.

OBSERVATION XXXV.

La parole renduë aux muets, & l'oüie aux ſourds, par Pierre de Caſtro *premier Médecin du Duc de Mantouë.*

TRouver le moyen de faire parler des Muets de naiſſance, cela eſt aſſurément merveilleux, mais non pas impoſſible. On a en Eſpagne, & même dans les meilleures maiſons, quantité d'exemples de perſonnes, qui ayant été muettes dans leur enfance, par un vice naturel, ou qui l'étant devenues par accident, ce qui arrive ſouvent par la courſe trop rapide des chariots, ou par le grand bruit & l'exploſion des canons, ſont parvenues par la ſuite à parler très-diſtinctement, quoiqu'elles ſoient reſtées ſourdes. Tels ont été le fils du Prince *Thomas* de Savoie, le Marquis de *Priego*, le Marquis de *Freſne*, frere du Connétable de Caſtille, qui après avoir été muets, parlent à préſent ſans héſiter & ſans la moindre difficulté ; & on ne s'apperçoit que d'une choſe, c'eſt qu'ils ſont ſourds. On pourroit citer quantité d'autres exemples de perſonnes moins conſidérables, à qui *Emmanuel Ramireſius* de Carione a rendu ce bon office ; rare ſecret que j'ai découvert par les entretiens que j'ai eu avec l'Auteur, & par de profondes méditations ſur cette matiere, & qui a auſſi très-bien réuſſi à *Pierre de Caſtro*, *Tract. de Coloſtro*, *cap. 3*, *p. 18*. La méthode qu'il employoit, & qu'il n'a pas jugé à propos de publier, étoit telle que nous allons la décrire ; toute la difficulté conſiſte dans un peu d'adreſſe & de patience, & *Caſtro* aſſure que dans l'eſpace de deux mois, avec des ſoins & de l'aſſiduité, il avoit mis un enfant de *Vergana en Biſcaye*, ſourd & muet de naiſſance, en état de prononcer parfaitement toutes ſortes de mots, & d'exprimer toutes ſes penſées. Obſerv. 35.

Il faut premierement purger & évacuer la perſonne muette, ſelon ſon tempérament ; elle doit l'être enſuite, d'une maniere particuliere, avec l'ellebore noir, ou ſon extrait, qu'on fait prendre en forme de pillules ; ou bien l'on fait une décoction d'une dragme de la racine de cette plante, dont l'Auteur de ce reméde prenoit trois onces, dans leſquelles il faiſoit infuſer pendant une nuit, deux dragmes d'agaric, & il ajoûtoit à la colature, deux onces de ſirop de cuſcute. Le cerveau du muet ayant été ſuffiſamment purgé par ce reméde, qu'on réïtére ſelon le beſoin, on lui raſera la tête ſur la future coronale, de la largeur de la main, on oindra enſuite la partie raſée avec le liniment ſuivant :

℞. Eau-de-vie, trois onces,
Salpétre ou nitre purifié, deux dragmes,
Huile d'amandes ameres, une once.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. I. 1670. Obſerv. 35.

On fait bouillir enſemble le tout, juſqu'à ce que l'eau-de-vie ſoit conſumée; on y ajoûte enſuite une once d'eau de Nénuphar, & en agitant ce mêlange avec une ſpatule, on le réduit en forme de liniment dont on frotera chaque jour l'endroit de la tête qui aura été raſé, principalement le ſoir, lorſque le muet ſe mettra au lit, & le matin, après qu'il aura bien nétoyé les conduits excrétoires du cerveau, tels que les oreilles, les narines, le palais; qu'il aura mâché un petit grain de maſtic, ou un petit morceau de régliſſe, ou plutôt de la pâte faite avec du ſuc de régliſſe, du maſtic, de l'ambre & du muſc; qu'il ſe ſera bien peigné le derriere de la tête avec un peigne d'yvoire, & qu'il ſe ſera lavé le viſage. On lui parlera ſur la future coronale qui aura été raſée, & on ſera bien ſurpris que le ſourd & muet entendra diſtinctement de cette façon la voix de celui qui lui parlera, ce qu'il n'auroit jamais pu faire par les oreilles. S'il ne ſçait pas lire, il faudra commencer alors par lui donner les lettres de l'Alphabet, & lui répéter enſuite, ſouvent chaque lettre, juſqu'à ce que lui-même puiſſe en former le ſon, & les prononcer comme elles doivent l'être; ce qu'il faudra continuer pendant pluſieurs jours, & des lettres paſſer aux mots. On lui montrera auſſi différentes choſes d'un uſage ordinaire, pour qu'il puiſſe en apprendre les noms; & on lui tiendra enſuite des diſcours ſuivis, qu'on lui répétera ſouvent, pour qu'il s'inſtruiſe de la maniere d'arranger des phraſes. Pendant la premiere quinzaine, il apprendra d'une maniere ſurprenante les dénominations de quantité de choſes; s'il avoit d'abord quelque peine à les retenir, cela lui deviendra de jour en jour moins difficile, & on ſera étonné dans la ſuite, de l'attention avec laquelle ils s'appliquera ſans ceſſe à acquérir de la facilité à parler.

Obſervation manuſcrite du Dr. Caſtro, *entre les mains du Dr.* Sachs.

Extrait des notes ſur l'obſervation précédente, par Phil. Jac. Sachs.

L'Auteur des notes commence par faire remarquer que le conduit auditif interne, communiquant à la bouche & au palais, par le petit canal cartilagineux que *Fallope* nomme l'*Aqueduc*, de ſorte que l'air peut aller librement de la bouche à l'oreille, & de l'oreille à la bouche; il eſt dès-lors facile de concevoir, comment il arrive que les ſourds entendent quelquefois par la bouche, quoiqu'ils ne le puiſſent faire par les oreilles. Il cite à ce ſujet l'exemple d'une femme ſourde, que le Dr. *Beubeſius* avoit connuë, qui mettant dans ſa bouche un corner, & faiſant parler à l'orifice évaſé de ce cornet, ceux qui avoient quelque choſe à lui communiquer, entendoit diſtinctement tout ce qu'on lui diſoit. C'eſt par la même raiſon qu'une corde d'inſtrument, qu'on tient par une de ſes extrémités entre les dents & qu'on pince, ou qu'un bâton qui touche par un bout à un inſtrument tandis qu'il réſonne, & dont on ſerre de même l'autre bout avec les dents, font entendre des ſons beaucoup plus forts, quoiqu'on ſe ſoit bouché les oreilles, que s'ils paſſoient par le conduit extérieur. C'eſt pour cela auſſi que dans un grand chemin, dans une campagne, on entend de bien plus loin le bruit que fait un homme, ou un cheval en marchant, ſi on plante une épée dans la terre & qu'on en prenne le pommeau avec les dents. Le Dr. *Sachs* parle enſuite des différentes perſonnes connuës par leurs ouvrages, qui ont trouvé le moyen d'apprendre à parler aux muets de naiſſance, qui ne ſont tels que parce qu'ils ſont ſourds; & il rapporte la méthode qu'en a donnée *François Mercur. Helmont in Alphabet. natural. Colloq. I.* qui n'eſt pas fort différente de celle de *Caſtro*. *Helmont* donnoit d'abord l'intelligence des mots à ces ſortes de ſourds, en leur montrant différens objets, qu'il ſe faiſoit apporter, & qu'il demandoit devant eux à haute voix, pour qu'ils puſſent plus facilement obſerver les différens mouvemens de ſa bouche, de ſa langue, de ſes lévres, de ſon men-

ton, de ſon goſier, qui étoient pour eux ce que ſont les caracteres & la figure des lettres à ceux à qui on apprend à les connoître. Il ne trouvoit plus enſuite de difficulté à leur enſeigner à lire, en leur mettant devant les yeux ces mêmes lettres qu'ils avoient vuës en quelque façon former par le mouvement de la langue ; & il prétend qu'on pouvoit de même avec autant de facilité leur apprendre à parler, en les plaçant devant un miroir, à portée de voir & d'imiter eux-mêmes ces différens mouvemens de la bouche, & de les animer en quelque façon par la voix en les prononçant. C'eſt par cette méthode qu'Helmont aſſure avoir mis en trois ſemaines un ſourd de naiſſance, en état de répondre à toutes les queſtions qu'on pouvoit lui faire, & il obſerve en même-tems que les Orientaux réüſſiroient mieux encore que les Européens à apprendre à parler à des muets, parce qu'ayant beſoin d'une grande quantité d'air pour reſpirer à cauſe de la chaleur du climat, & ayant toujours la bouche très ouverte, ils ne parlent preſque que de la gorge ; de ſorte qu'il eſt facile de remarquer dans ces perſonnes tous les différens mouvemens de la langue, au lieu que les Anglois & les peuples Septentrionaux n'ouvrent la bouche que très-peu, & ne font preſqu'aucun mouvement des lévres en parlant. *Wallis* célébre Mathématicien Anglois a cependant réüſſi à faire parler des muets en cette langue. *Voyez les Tranſact. Philoſoph.* N°. 61. Art. 1.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 1. 1670.

OBSERVATION XLVI.

Cure d'une hydrocéphale, par Alhardus Hermannus Cummius, *premier Médecin de la Ducheſſe de Brunſwik.*

EN 1667, on avoit confié à mes ſoins à Hannovre, un enfant de ſix ans, dont la tête étoit ſi groſſe, qu'elle égaloit par ſon volume celle d'un jeune homme de dix-huit, & qu'on ne diſtinguoit plus les traits de ſon viſage, pas même le nez, tandis que les membres & le ventre étoient de la plus grande maigreur. Je conſeillai d'abord qu'on lui tînt la bouche ouverte autant que cela ſe pourroit, avec un petit bâton ; je lui fis enſuite raſer la tête tous les jours, & après la lui avoir ointe & frottée deux ou trois fois avec de l'huile de Camomille, dans laquelle je faiſois infuſer pendant quelques jours le Stæchas arabique, le ſpica ou grande lavande, la lavande ordinaire, &c. Je la lui lavois enſuite avec de l'eau-de-vie d'Anhalt, & d'autrefois je lui faiſois de fréquentes fomentations avec des linges humectés d'eau de la Reine d'Hongrie. Je lui fis de plus appliquer un cautere à chaque jambe, je le purgeai quatre fois par ſemaine, avec le ſirop de Carthame ou ſafran bâtard ; je lui faiſois toujours prendre dans ſa boiſſon, un peu d'huile de tartre par défaillance, & ſouvent dans ſes alimens de l'anis, de l'anet & du cumin. Par ces remédes & ce régime, la tête ſe deſenfla, le ventre & les membres prirent de la nourriture, & dans l'eſpace de deux mois l'enfant fut parfaitement rétabli.

Obſerv. 46.

Lettre à Joachim Georg. Elſnerus.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. I. Ann. I.
1670.

OBSERVATION XLVII.

Diſſection d'un enfant mort de l'hydrocéphale, par le Dr. Alhardus Hermannus Cummius.

Obſerv. 47. L'Enfant attaqué d'hydrocéphale, dont nous venons de parler, me fait ſouvenir de celui qui fut diſſéqué publiquement à Leyde, le 4 Janvier 1666. C'étoit un enfant d'un an qui avoit apporté cette maladie en naiſſant. *Vanhoorn* Profeſſeur de Philoſophie en cette même ville de Leyde, mon ami particulier, ayant tiré de la tête de cet enfant trente-ſix onces d'une eau claire, & un peu ſalée, il ne parut plus dans la boëte oſſeuſe du crâne, qu'un grand vuide; de ſorte qu'on auroit pu penſer qu'elle ne contenoit plus de cerveau; mais avec un peu d'attention, on s'apperçut bientôt, qu'il y étoit encore, qu'il n'étoit nullement détruit, & qu'en perdant ſeulement ſa figure ronde, il avoit acquis la convexité d'une voûte; ſa ſubſtance médullaire avoit été en effet ſoûlevée, & tellement preſſée, par cette grande quantité d'eau contre le crâne, que ſemblable à une très-épaiſſe membrane, elle s'étoit attachée de tous côtés aux parois intérieures des os de la tête, de telle façon cependant, qu'on diſtinguoit encore parfaitement la ſubſtance corticale & cendrée de la ſubſtance médullaire ou blanche. Voici ce qui fut encore obſervé dans la diſſection du corps de cet enfant. On ne trouva aucune graiſſe ſous la peau, quoique les enfans en ayent toujours, même dans le ſein de leur mere.

Il y avoit dans la poitrine, une aſſez grande quantité d'eau, de la même qualité que celle qui s'étoit trouvée dans la tête.

Les reins étoient inégaux en groſſeur.

Il ne parut dans la tête aucun veſtige de la glande pinéale, ni de la glande pituitaire; on appercevoit ſeulement à la baſe du cerveau, quelques filamens de nerfs couverts d'une matiere mucilagineuſe que *Florentin Schylius*, autre Profeſſeur de Philoſophie de Leyde, & qui étoit auſſi mon ami, regardoit comme des prolongemens de la ſixième paire de nerfs deſtinée au méchaniſme des paſſions.

Lettre à Joach. Georg. Elſnerus.

OBSERVATION LIII.

Fœtus attaqué de la petite vérole, dans le ſein de ſa mere, par le Dr. Valentin André Mœllenbroc, *Phyſicien de Hall, & de l'Acad. des Cur. de la Nat.*

Obſerv. 53. L'Auteur a obſervé qu'une femme ayant eu la petite vérole pendant ſa groſſeſſe, étoit accouchée d'une fille, dont le corps étoit marqué en naiſſant de taches de petite vérole; preuve évidente qu'elle avoit eu cette maladie dans le même tems que ſa mere. *Foreſtus*, L. V, Obſ. 44, & *Thomas Bartholin*, *Centur. IV*, *Hiſt. 50*, ont fait la même obſervation.

Lettr. du Dr. Mœllenbroc, *au Dr.* Sachs.

OBSERVATION LV.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dissection de deux Jumelles monstrueuses, par le Dr. Jean George Greiselius *de l'Acad. des Cur. de la Nature.*

Dec. I. Ann. I. 1670.

AU mois de Mars de l'année 1664, une femme de cette ville de Vienne, accoucha de deux jumelles mortes, & unies par le côté. Voici ce que j'observai à l'ouverture que j'en fis. Il y avoit deux têtes sur un même corps, qui étoient aussi jointes par un des côtés, qui avoient chacune leur crâne, & dont toutes les parties étoient doubles, ventricules, membranes, veines & artéres, doubles origines de nerfs, deux langues, deux bouches, quatre yeux, deux nez, mais il n'y avoit que deux oreilles. Ce corps monstrueux n'avoit aussi que deux bras, un seul cou, une poitrine, dont toutes les parties étoient simples, mais d'un volume beaucoup plus grand que le naturel. Il n'y avoit aussi par conséquent qu'un cœur, qui étoit de même beaucoup plus gros qu'il ne devoit être, & un seul estomac. Les petits intestins n'étoient point doubles, & il n'y avoit qu'un corps ou tronc continu, jusqu'à la région des lombes, où il commençoit à être double, par la division de l'épine du dos, en deux épines qui paroissoient appuyées sur une autre fausse épine qui les écartoit & en empêchoit la réunion. Au point de division du corps, les parties internes se divisoient aussi; les gros intestins étoient doubles, & dans deux ventres séparés, qui contenoient quatre reins, deux matrices avec toutes les parties qui en dépendent, très-bien conformées, deux vessies, & ce corps avoit quatre pieds. Je l'embaumai pour un homme de la premiere qualité, qui l'a conservé jusqu'à présent. Observ. 55.

Greiselius, *Médecin de Vienne, communiqua ces observations à* Jungius, *autre Médecin de la même ville, qui en a fait part à* Sachs *Médecin de* Breslaw.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION LX.

Le safran teint de sa couleur, le fœtus dans la matrice, par le Dr. Jean Ferdinand Hertodius Totenfeld.

Amatus Lusitanus rapporte, *Curat. Med. cent. 3*, qu'une femme enceinte, après avoir pris un remède dans lequel entroit le safran, étoit accouchée de deux filles, dont la peau se trouva teinte d'un jaune clair, couleur qu'il attribuë à l'effet du safran; parce qu'ayant lavé le corps de ces deux petites filles avec de l'eau, cette couleur avoit sur le champ disparu. *Hertodius* ayant eu quelque doute sur la vérité & l'exactitude de cette observation, pour s'en assurer, voulut la vérifier par ses propres expériences: il prit pour cela une chienne pleine depuis trois semaines ou un mois, à laquelle, pendant tout le tems de sa gestation, il fit prendre du safran mêlé dans sa nourriture. Elle avoit les premiers jours, de la répu- Observ. 60.

gnance pour des alimens ainſi aſſaiſonnés, mais la faim dans la ſuite les lui fit manger avec avidité. Lorſqu'il jugea qu'elle étoit prête à mettre bas, il lui en fit prendre encore pendant trois jours, deux ou trois dragmes de plus dans du bouillon ; lui ayant enſuite ouvert l'abdomen & la matrice, il trouva la liqueur renfermée dans l'amnios, d'un orangé foncé, & des petits chiens noirs & blancs, dont toutes les parties blanches étoient entierement teintes de couleur de ſafran. D'où il jugea que l'opinion d'*Amatus Luſitanus*, étoit conforme à la vérité, que le ſafran pris intérieurement, pouvoit en effet ſe communiquer à la matrice, qu'il y coloroit le fœtus ; & qu'il pouvoit être par conſéquent un très-bon reméde pour accélérer l'accouchement, & pour procurer & rétablir l'écoulement périodique des femmes. Mais ce qui parut ſurprenant à l'Auteur de cette obſervation, c'eſt que le chile dans les veines lactées, avoit cependant conſervé ſa blancheur ordinaire.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 1. 1670. Obſerv. 60.

Lettre au Dr. Joach. Georg. Elſnerus.

OBSERVATION LXII.

Fœtus en partie hors de la matrice, qui y rentre après avoir fait quelques cris, par Jean Paterſon Hayn, *Phyſicien d'Eperie dans la Haute Hongrie.*

Obſerv. 62. MOnſieur *Gergey* Paſteur dans notre haute Hongrie, & Médecin, m'a fait part cette année 1670, de l'obſervation ſuivante, qui paroit tenir du prodige. En 1669, l'enfant d'une femme groſſe de Hongrie, qui n'étoit pas éloignée de ſon terme, ayant déjà la tête entierement hors, fit deux ou trois cris, rentra ſur le champ, ou plutôt fut en quelque façon retiré dans la matrice, où il reſta encore pendant quinze jours, & enfin vint au monde par un accouchement naturel.

Lettre au Dr. Paterſon d'Eperie, *au Dr.* David Spilenberger *à Leutſch dans la haute Hongrie, communiquée au Dr.* Sachs *à Breslaw.*

EXTRAIT DE L'OBSERVATION LXIII.

Hypochondriaque dont tous les excrémens étoient noirs, par le même.

Obſerv. 63. UN Polonois, ancien ami de *Paterſon*, & que celui-ci avoit guéri de l'affection hypochondriaque qui lui étoit habituelle depuis long-tems, ayant négligé cette maladie, éprouva dans la ſuite les plus fâcheux accidens, tels qu'une ſuppreſſion totale d'urine, l'enflure du ventre, & quelquefois des douleurs de dents, qui lui faiſoient rendre des pintes d'eau. L'urine reprit un peu ſon cours quelque tems après, mais ſi on en mettoit dans un verre pendant une nuit, on la trouvoit le lendemain tellement figée & congelée, qu'on avoit de la peine à la couper avec un couteau, & elle avoit alors une odeur de ſaumure ou de poiſſon ſalé. On la rétablit cependant dans ſon état naturel, par l'uſage habituel du tartre vitriolé ;

mais parmi les différens symptomes qu'éprouva cet hypochondriaque, pendant le cours de sa maladie, le plus extraordinaire, fut le changement de couleur de la liqueur séminale. Il s'apperçut un jour qu'elle étoit devenuë aussi noire que de l'encre, & que ses excrémens étoient aussi de la même couleur, sans qu'il s'en trouvât cependant plus incommodé. Avec le tems, & par l'usage des remédes appropriés, sa semence perdit un peu de sa noirceur; mais il fallut une année, pour la faire approcher de la couleur du foie; dans l'espace de deux ou trois ans, elle devint jaune, & ensuite un peu blanchâtre, mais elle ne reprit jamais sa couleur naturelle. L'Auteur termine son observation en se faisant cette question; cette semence s'étoit-elle ainsi altérée dans les vaisseaux spermatiques, ou avoit-elle puisé cette couleur dans la substance même du sang? Il faudroit en ce cas, qu'il eût été extrêmement noir; c'est ce qui mériteroit, dit-il, sans doute, d'être examiné.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 1. 1670. Observ. 63.

Lettre du Dr. Paterson *à* David Spilenberger.

OBSERVATION LXXV.

Flux hémorrhoidal blanc, par Jean Greiselius.

ON conseilla à un homme âgé de quarante neuf ans, très valétudinaire, qu'après s'être fait purger au mois de Mai, il se fit ouvrir les veines hémorrhoidales; ce qui ayant été exécuté, il en sortit environ dix livres d'une matiere semblable à du frai de grenouilles. Cette grande évacuation l'affoiblit beaucoup; dès ce moment cependant il commença à se mieux porter; il fut dans la suite délivré de toutes ses infirmités. Observ. 75.

Lettre du D. Greiselius *au D.* Sachs.

OBSERVATION LXXVII.

Flamme sortant de l'estomac, par Jean Jacques Pisani, *Médecin de Vienne.*

POur voir sortir de l'estomac d'un animal, une matiere qui s'enflamme & qui brule comme l'esprit de vin, il faut en lier étroitement les orifices supérieur & inférieur, avec un fil très fort, mais non pas à la maniere des Anatomistes, qui le passent à travers la partie liée; une simple ligature suffit ici, pourvu qu'elle soit bien serrée. L'estomac ainsi lié, il faut le couper à sa partie supérieure au-dessus de la ligature, & au-dessous à sa partie inférieure, & le presser ensuite avec les deux mains, de telle façon qu'on fasse passer d'un même côté tout ce qu'il contient; ce qui produira un renflement ou éminence dans cette partie, qui sera contenue de la main gauche, pour qu'elle ne s'échappe pas: après avoir fait ensuite placer une chandelle tenue par un des assistans, à un doigt de distance de l'estomac, de la main droite on l'ouvira brusquement avec le scalpel, & on en verra sur le champ sortir une flamme bleuâtre, dont la durée sera quelque fois Observ. 77.

d'environ une minute. On pourra de même faire sortir une vapeur inflammable, non seulement de l'estomac, mais des intestins, par ce procédé, dont l'invention est due au Dr. *André Vulparius*, Médecin & Professeur d'Anatomie à Bologne, & que j'ai vu dans cette même Ville en 1669.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. I. 1670.

Pisani *a communiqué cette observation au Dr* Jungius *à Vienne, & de-là elle est parvenue à Breslaw.*

Observ. 77.

Extrait des notes sur cette observation par Phil. Jac. Sachs.

Les vapeurs qui s'exhalent de l'estomac dans la dissection des corps, dont on produit en quelque façon par art l'inflammation, ont pris feu quelquefois & se sont enflammées par un pur hasard. C'est ce qui arriva à *Pise* en 1597. dans l'Amphithéâtre d'Anatomie en présence de François *Bonami* & de Jean *Ruisch*, Professeur d'Anatomie. Le Démonstrateur ayant en effet approché près du sujet qu'il disséquoit, une bougie qu'il tenoit à la main, fit tout à coup prendre feu aux vapeurs qui sortoient de l'estomac qu'il venoit d'ouvrir.

C'est ce qui arriva aussi à *Ruisch*, dans cette même Ville de *Pise*, & la même année, en disséquant une femme, qui, lorsqu'elle mourut, n'avoit pris aucune nourriture depuis quatre jours, & qui avoit le ventre tellement gonflé de vents qu'on la soupçonnoit d'être enceinte. Comme il appuyoit la main gauche assez fort sur l'estomac, pour procurer de la tension dans la partie où il vouloit faire l'ouverture, un étudiant l'éclairant avec une chandelle, il ne l'eut pas plutôt percé, qu'il en sortit tout à coup avec bruit une flamme d'un jaune tirant sur le verd, qui n'avoit presque pas d'odeur & qui ne subsista qu'un instant. Mais les assistans se persuaderent que si Ruisch n'eût pas retiré sa main dont il comprimoit l'estomac, par la surprise que lui causa l'éruption subite de cette flamme à laquelle il ne s'attendoit pas, cette espece de météore auroit été de plus longue durée.

On fit part à *René Moreau*, Médecin de la Faculté de Paris, mort en *1656.* d'un fait pareil arrivé à Lyon, dans la dissection d'une femme, dont l'estomac ne fut pas plutôt ouvert, qu'il en sortit une flamme si considérable, qu'elle remplit tout le lieu où se faisoit cette dissection, & qui disparut aussi presque sur le champ.

Ce n'est pas seulement de l'estomac des cadavres, qu'on a vu sortir des flammes. Plusieurs Auteurs très-connus assurent que ce même phénomene a été observé dans des hommes vivans. *Thomas Bartholin, Cent. I.* rapporte, d'après *Adolph. Vorstius*, qu'un Cavalier Polonois du tems de la Reine Bone, ayant bû deux verres d'eau-de-vie, étoit mort après une éruption de flammes par la bouche. Le même *Bartholin, Cent. III.* rapporte encore l'histoire de trois autres personnes, qui, après une débauche d'eau-de-vie, éprouverent les mêmes symptomes, dont deux furent aussi suffoqués par les flammes, & le troisième n'évita la mort qu'en buvant promptement de l'eau froide, &, ce qui convenoit encore mieux, du lait de chevre.

OBSERVATION XCII.

Symptome extraordinaire concernant la vision, par le Dr. Cummius.

Observ. 92. IL y a environ deux ans qu'un homme d'une vaste érudition & grand Théologien, qui vit encore lorsque j'écris, fatigué d'application & de travail, ayant envie de se délasser & de se récréer par la musique, montoit dans cette vuë un instrument à cordes, mais il s'en rompit une, qui le blessa à l'œil droit. On y remédia d'abord & on calma la douleur par des ophtalmiques rafraîchissans, avec lesquels on a coutume de prévenir l'inflammation; de sorte qu'il ne paroissoit plus y avoir rien à craindre. Mais s'éveillant au milieu de la nuit, il vit tous les objets avec autant de netteté, que

que s'il eût été jour, de sorte qu'il distinguoit les traits les plus fins des tableaux & des tapisseries de sa chambre, & qu'il lisoit sans peine. Très surpris de sa situation, il ferme l'œil blessé & cesse alors de voir, il ferme au contraire l'œil sain, tout devient lumineux. Il appelle son domestique, fait apporter de la lumiére, mais il ne la peut soûtenir, & l'éclat des couleurs est pour lui si vif, qu'il en est blessé. Pendant le jour il éprouve les mêmes symptomes, & il est contraint, pour peu que le soleil paroisse, de tenir toujours couvert l'œil malade. Cet état dura encore pendant quelques jours, son œil se fortifia ensuite insensiblement, & il en vit comme auparavant.

Lettre à Joach. Georg. Elsnerus.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. I. 1670. Observ. 77.

OBSERVATION XCIV.

Crachement de pus périodique & chaque mois, sans phthisie; par le Dr. Cummius.

JE connois une Dame qui a tous les mois un crachement de pus si abondant, qu'elle en rend très souvent jusqu'à trois livres de la plus mauvaise odeur. C'est au reste une belle femme & qui se porte bien, à cette incommodité près; elle n'a point de toux qu'aux approches de ce crachement purulent & périodique; mais l'écoulement menstruel est à la vérité peu abondant. Qu'on juge à présent si le crachement de pus est toujours un signe certain de phthisie: pour moi, je suis persuadé, qu'à moins que l'ulcére du poumon n'ait dégénéré par le long tems en vomique ou en empyeme, il doit être distingué de la phthisie; & c'est ce que j'ai appris en disséquant un grand nombre de cadavres de personnes mortes de cette maladie.

A Joach. Georg. Elsnerus. Observ. 94.

OBSERVATION XCVI.

Hémorrhagie menstruelle par le jarret, dans une femme enceinte, par le Dr. Cummius.

EN 1667, une femme de la campagne, mais riche dans son état, âgée de trente-quatre ans, & grosse de son troisième enfant, immédiatement après la premiere suppression, eut un écoulement périodique de sang par le jarret gauche. Les premiers mois il couloit avec tant de violence, qu'elle employa tous les remédes les plus propres à l'arrêter; mais après le troisième mois de sa grossesse, il ne couloit plus que lentement, & presque goutte à goutte; cette hemorrhagie, à chaque retour périodique, étoit au reste continuelle & sans aucune intermission, aussi bien le jour que la nuit, & sa durée étoit les trois premiers mois, de trois jours & six heures. Elle ne fut plus dans la suite, que de deux jours & quelques heures, & une fois seulement, cet écoulement ne dura qu'un jour & dix heures.

Cette femme, au commencement, mit tout en usage, comme nous l'a- Observ. 96.

vons dit, pour être délivrée de cette incommodité ; mais comme il paroiſſoit que cette évacuation ne faiſoit que ſuppléer à une autre, elle ceſſa de faire des tentatives pour l'arrêter, ſurtout lorſque je l'eus aſſurée qu'elle n'en avoit rien de funeſte à redouter pour ſon fruit, la nature employant ſouvent cette voie, & toujours d'une maniere avantageuſe, lorſqu'elle eſt ſurchargée d'une plus grande quantité de ſang & d'humeur, que n'en exige la nutrition de la mere & du fœtus. Et quoique cette raiſon doive toujours être d'un grand poids par rapport à toutes ſortes de tempéramens ; elle méritoit ici une conſidération particuliere, celui de cette femme abondant en ſang, & en ſang fort vif, bouillant & bilieux ; ſa vie d'ailleurs étoit aſſez ſédentaire, & elle ne prenoit preſqu'aucun exercice, à moins qu'elle ne fût obligée de s'occuper à quelques ouvrages domeſtiques, ce qui n'arrivoit jamais, qu'elle ne fût toute couverte de ſueur. Elle acquieſça enfin d'autant plus volontiers à mes conſeils, qu'elle eſpéroit qu'après ſon accouchement, le ſang menſtruel reprendroit naturellement ſa route ordinaire, ce qui arriva en effet, lorſqu'elle eut porté à ſon terme, & qu'elle fut accouché d'un enfant mâle ſain & bien conformé.

Lettre au Dr. Elſnerus.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature.

Dec. I. Ann. I. 1670.

Obſerv. 96.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION CX.

Fœtus trouvé hors de la matrice, dans la diſſection d'une femme d'Orléans, par le Dr. Philip. Jac. Sachs de Lewenheim.

Obſerv. 110.

BAlthaſard Monconys, *dans ſon voyage d'Italie, tom. II*, rapporte qu'étant de retour en France, il avoit appris qu'au mois d'Avril 1662, de la Forêt, fameux Chirurgien d'Orléans, & Baudouin, Médecin de l'Hôpital de cette ville, en faiſant l'ouverture du corps d'une femme morte dans les travaux de l'enfantement, avoient trouvé un enfant bien conformé hors de la matrice, & dans l'eſpace qui eſt entre celle-ci & l'inteſtin droit, la matrice étant au reſte en bon état, ſans aucune rupture, & ſans aucune ouverture du côté de l'inteſtin, par où le fœtus eût pu paſſer.

Le Dr. Sachs rapporte enſuite quelques autres faits à peu près ſemblables. Tel eſt celui du fœtus qui fut trouvé en 1659, dans la capacité du bas ventre d'une femme de Pont-à-Mouſſon, & hors de la matrice ; ce fœtus dont l'hiſtoire eſt fameuſe, & qui a été examinée & diſcutée par pluſieurs ſçavans, étoit à moitié pétrifié.

Le 28 Juin 1661, continue l'Auteur, on fit à Dôle dans le Comté de la Bourgogne, la diſſection d'une femme groſſe, dont tous les tégumens du bas ventre ſe trouverent cartilagineux, & en quelque façon changés en une matiere plâtreuſe. L'ouverture étant faite, il en ſortit une humeur féreuſe avec un fœtus femelle, ſans qu'on pût appercevoir aucun veſtige de la matrice. *Etienne Willet*, Profeſſeur Royal en cette ville, fit ſoutenir une Thèſe le 20 Aout de la même année, ſur cette matiere, & *Arnauld Séguier*, prononça un diſcours ſur cette eſpece de prodige. On pourroit encore rapporter pluſieurs autres exemples très-connus de fœtus trouvés hors de la ma-

trice : cela eſt principalement arrivé, lorſque cette partie étant mal conformée, le fœtus s'eſt logé dans une des trompes de fallope, ou qu'y ayant quelqu'ouverture par accident ou par maladie, il en a pu ſortir. Mais à l'égard de celui d'Orléans, comme la matrice fut trouvée en bon état, bien conformée, ſans aucune rupture, & même ſans aucune cicatrice apparente, que le fœtus d'ailleurs n'avoit aucune marque de corruption, & paroiſſoit avoir ſurvécu à ſa mere ; il eſt plus difficile de concevoir, comment il avoit pu en ſortir, & ſe placer entr'elle, & le rectum où il fut trouvé.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. I. 1670. Obſerv. 3.

Le Dr. Sachs termine ſes obſervations ſur cette matiere, par l'hiſtoire d'un accouchement plus prodigieux encore que ceux que nous venons de rapporter. Elle ſe trouve dans les ouvrages de *Nicolas Polius*, Auteur d'une probité reconnue, *Hemerolog. Sileſiac. Vratiſlav.* qui l'avoit tirée des Chroniques de Siléſie. C'eſt *Polius* lui-même, qu'il fait parler : » En 1531, » une pauvre femme de Niſſa, qui dans quinze années de mariage avoit » eu neuf enfans, porta ſon dixième dans la région des Iſles vers l'hypo» chondre gauche, où le fœtus qui étoit dans une eſpece de tumeur ou po» che, formoit une protubérance, qui ſur la fin de ſa groſſeſſe, étoit pen» dante ſur ſes cuiſſes, & deſcendoit juſqu'au genou. Par l'avis de pluſieurs » habiles Médecins, Chirurgiens & Accoucheuſes, cette poche ayant été » ouverte le 9 Décembre, on en tira un enfant vivant, & bien confor» mé, qui fut baptiſé ſous le nom de Thomas, & qui vêcut un an & de» mi ; mais la mere mourut trois jours après ſon accouchement, dans les » plus grandes douleurs.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION CXIX.

Anguilles vivipares, par Joachim George Elſnerus.

LEs Auteurs qui ont écrit juſqu'à préſent ſur les poiſſons, ne ſont point d'accord entr'eux ſur l'origine des anguilles, & ſur la maniere dont elles ſe reproduiſent. Ariſtote & Pline ſe perſuadoient qu'elles n'avoient point de ſexe, qu'elles ne pouvoient point engendrer leur ſemblable, qu'elles étoient formées de limon & produites par la putréfaction, comme les vers. Athenée & Oppien n'ayant point apperçu d'œufs dans les anguilles, ont cru qu'elles s'accouploient & qu'elles répandoient une liqueur graſſe & viſqueuſe, dont la vaſe s'étant imbibée, il en réſultoit dans la ſuite de véritables anguilles. Cette opinion paroît plus probable à *Elſnerus*, que celle d'Ariſtote, quoiqu'on n'ait cependant jamais obſervé de ſemblable réproduction parmi les animaux, tous ovipares ou vivipares. Rondelet a mis les anguilles dans la claſſe des ovipares, & a cru que, quoiqu'on n'apperçût point leurs œufs, elles en avoient cependant, mais qu'ils étoient cachés dans la graiſſe, que contient ordinairement le réſervoir des œufs des animaux de cette eſpece. L'Auteur de cette obſervation ne rejette point abſolument cette opinion, y ayant en effet des ſerpens, & vivipares, & ovipares ; mais il fait remarquer que ſi les anguilles ſont de la derniere eſpece, on doit Obſerv. 119.

convenir que leurs œufs ſont donc d'une extrême petiteſſe, puiſqu'il n'eſt pas poſſible de les appercevoir, fort différentes en cela, de tous les ovipares, dont les œufs ſont très-apparens; que d'ailleurs quand on trouveroit dans la graiſſe de ce que l'on nomme ovaire dans ces poiſſons, quelque choſe d'apeu-près ſemblable à des œufs, on ne devroit point conclure de-là, que ç'en ſont en effet, de petites glandes pouvant bien avoir cette forme. Il aſſure enfin que des obſervations réitérées faites en Hollande, où les anguilles ſont très-communes, lui ont appris qu'elles étoient réellement vivipares comme les vipéres. » Je vis un jour en paſſant, continuë l'Auteur, » une femme qui préparoit des anguilles, pour les faire rôtir, & mettant » apperçu qu'elle en tiroit, & en ſéparoit certaine choſe, je lui demandai » ce que c'étoit, & elle me fit entendre que c'étoit la matrice. L'ayant » ouverte, j'y trouvai en effet pluſieurs petites anguilles enveloppées dans » différentes membranes, ce qui me fit connoître dès-lors d'une maniere » évidente, que ces poiſſons doivent être regardés comme des animaux » vivipares, & que les anguilles s'accouplent ſans doute de la même fa- » çon que les vipéres & les ſerpens, comme l'ont obſervé Oppien, & » Rondelet.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 1. 1670. Obſerv. 119.

OBSERVATION CXX.

L'air eſt un aliment pour les Araignées, par M. Chrétien Fréderic Garman *de l'Acad. des Cur. de la Nature.*

Obſerv. 120. J'Ai ſouvent obſervé que l'air pouvoit tenir lieu d'aliment pour un tems, aux araignées & aux autres inſectes. Ayant mis en effet des araignées dans une boëte vitrée, & en ayant fermé ſi exactement l'ouverture, que je leur avois preſque entiérement intercepté la communication de l'air extérieur, je m'apperçus qu'elles maigriſſoient de jour en jour, & que de très-groſſes qu'elles étoient d'abord, à peine égaloient-elles dans la ſuite la groſſeur du plus petit pois. Les croyant réduites à l'extrémité, je perçai de quelques trous d'aiguille la porte de leur priſon, & je remarquai, que ſur le champ ces araignées affamées s'approchoient de ces petites ouvertures, & qu'un jour ou deux après, elles avoient déjà conſidérablement augmenté en groſſeur; de ſorte que ſi le lieu eût été plus commode, je ne doute pas qu'elles n'y euſſent filé leur toile. Ce que *Strauſſius* a écrit ſur la maniere dont ſe nourriſſent les petites vipéres (*Lettre au Comte* Digby, *Théat. Simpat. & Antipat.*) donne encore du poids à cette obſervation.

Lettre de Garman à Sachs.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 1. 1670.

OBSERVATION CXXIII.

Cheveux des morts, par Thomas Bartholin.

JE ne ſçais ſi vous avés jamais obſervé, que les cheveux qui, dans des perſonnes vivantes, étoient noirs ou blancs, ſouvent après leur mort, lorſqu'on les exhumoit, ou qu'on ouvroit leur ſépulture, ſe trouvoient changés en cheveux blonds, de telle façon que leurs proches avoient peine à les reconnoître; changement produit ſans doute par les vapeurs chaudes & concentrées qui s'exhalent des cadavres. Obſerv. 123.

Lettre de Thomas Bartholin *à* Sachs.

OBSERVATION CXXV.

Merlan Hermaphrodite, par Thomas Bartholin.

LE Docteur *Wilhem Worm* a reçu depuis peu de Norwége un merlan hermaphrodite, qui a des œufs & des laites. On a auſſi envoyé d'Afrique en Danemarck, deux Crocodiles, animaux rares dans nos cantons, qui ont les deux ſexes, mais qui ſont morts dans la route. Obſerv. 125.

Lettre de Bartholin *à* Sachs.

OBSERVATION CXXVIII.

Matrice monſtrueuſe, par Regnier de Graaf, *Anatomiſte & Médecin célébre de la Ville de* Delft *en Hollande.*

LOrſque j'exerçois la Médecine à Delft en 1669, je fus appellé le 25. Mars par le nommé J. *Ametis*, pour voir ſa femme qui étoit dangereuſement malade, & qui ſe plaignoit alors principalement de grandes douleurs de ventre & de reins, & d'anxiétés dans la région des hypochondres, ſymptomes qui augmentoient tellement, lorſqu'elle étoit couchée la tête baſſe, qu'elle étoit contrainte de ſe tenir toujours aſſiſe dans ſon lit, & cela par rapport au volume énorme qu'avoit acquis ſon ventre, & dont elle avoit commencé d'appercevoir l'accroiſſement plus de vingt-cinq ans auparavant, mais dont elle ignoroit abſolument la cauſe. Avant que d'avoir examiné la malade avec une certaine attention, je la crus d'abord hydropique, mais après l'avoir interrogée, & qu'elle m'eut aſſuré qu'elle ne s'étoit jamais apperçuë d'aucune fluctuation en ſe retournant & en changeant de ſituation; après avoir auſſi reconnu que du côté gauche, & un peu plus bas que l'ombilic, le ventre étoit beaucoup plus gros qu'ailleurs, & qu'il n'étoit pas par tout d'une égale dureté, je jugeai que cette tumeur, qui n'avoit aucune correſpondance, ni avec le foye, ni avec la rate, étoit produite par Obſerv. 128.

des obſtructions ſquirrheuſes dans le méſentére & dans ſes glandes. Je me confirmois d'autant plus dans cette opinion, que je me ſouvenois d'avoir vu avec le Profeſſeur *Diemerbroek*, dans le cadavre d'un malade mort dans l'Hôpital d'Utrecht, une pareille enflure de ventre cauſée par une tumeur dans le méſentére. C'eſt pourquoi après avoir fait un pronoſtic tel que la maladie l'exigeoit, comme cette femme refuſoit preſque tous les remedes, je me contentai de lui ordonner des lavemens, & de lui faire prendre par cuillerée une potion pour la fortifier & pour appaiſer ſes douleurs, dont j'étois parvenu à calmer un peu la violence par l'uſage de ces remedes continués pendant près de quatre mois; mais elle mourut cependant le vingt Juillet dans ſa cinquantième année. Ayant fait l'ouverture de ſon corps, les principaux viſceres ſe trouverent en bon état, mais il y avoit dans la cavité du bas-ventre, quatre pintes de liqueur extrêmement corrompuë, & de plus une tumeur ronde, prodigieuſe par ſa groſſeur, qui rempliſſoit le reſte de l'eſpace. Par l'adhérence des teſticules, des trompes, &c. à cette tumeur, je reconnus que c'étoit la matrice, qui nous parut être au moins du poids de quarante livres, tandis que dans ſon état naturel, elle peſe rarement plus de deux onces. Ayant ouvert cette monſtrueuſe matrice par une inciſion cruciale, à ſa partie antérieure, elle ne ſe trouva épaiſſe en cet endroit que d'un travers de pouce; au lieu qu'elle avoit douze travers de doigt d'épaiſſeur aux deux côtés & à la partie poſtérieure qui eſt appuyée ſur les lombes; la ſubſtance de cette matrice me parut en partie ſquirrheuſe & en partie glanduleuſe, & remplie de globules ronds aſſez ſemblables à des jaunes d'œufs durcis. Sa cavité étoit remplie d'une matiere noire très-corrompuë, & de la groſſeur du poing, que je jugeai d'abord n'être autre choſe qu'un fœtus, une mole, ou un placenta, qui étoit reſté dans la matrice, qui s'y étoit ainſi corrompu & pourri; ce que le mari de cette femme me confirma dans la ſuite, en m'apprenant que vingt-cinq ans auparavant, étant dans le ſecond ou troiſième mois de ſa groſſeſſe, elle avoit rendu par les parties naturelles, une eſpece de véſicule pleine d'eau, mais ſans *placenta*, & que cette excrétion avoit été ſuivie d'un flux très abondant de vuidanges, qui avoit duré ſix ou ſept mois, mais qui n'eut pas plutôt ceſſé, que l'enflure du ventre étoit ſurvenuë, & avoit augmenté de jour en jour avec les ſymptomes qu'on vient de décrire. J'ai eu lieu de reconnoître dans la ſuite, que cette obſervation pouvoit être extrêmement utile & néceſſaire dans la pratique de la Médecine, ayant depuis ce tems rétablit la ſanté, dans l'eſpace de deux ou trois jours, par l'expulſion de l'arriére-faix, à des femmes qui avoient eſſuyé quatre ou cinq fauſſes-couches.

Lettre de Graaf *à* Elſnerus *à Breſlaw.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 1. 1670. Obſerv. 123.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. I. Ann. I. 1670.
Obſerv. 130.

OBSERVATION CXXX.

Anatomie d'un cerveau de bœuf pétrifié, par Jacques Jean Dobrzensky, *Profeſſeur & Recteur de l'Univerſité de Prague.*

JEan Winceſlas Hain de Heimfeld, qui a été mon éleve, & qui a déjà le titre de Docteur, m'a écrit de Padouë cet hiver (1670.) que les Religieux de Sainte Juſtine, ordre de Saint Benoît, avoient eu un bœuf qu'ils vouloient engraiſſer pour le mieux vendre, mais qu'on n'avoit jamais pu y parvenir, & que quoique ce bœuf mangeât avec avidité tout ce qu'on lui préſentoit, il étoit reſté cependant toujours maigre; ce qui les avoit déterminé à le faire tuer en l'état où il étoit, pour rechercher la cauſe de cette maigreur. Le Dr. Sebaſtien *Scarabicius*, Profeſſeur de Padouë en fit la diſſection en préſence d'un grand nombre de perſonnes, & lorſqu'on voulut examiner le cerveau, on trouva toute ſa ſubſtance abſolument ſemblable à une pierre. Les aſſiſtans étonnés penſerent d'abord que le grand froid l'avoit peut-être gelé. Pour s'en aſſurer, on fit boüillir la tête de ce bœuf dans de l'eau; mais lorſqu'on l'en retira, on trouva le cerveau auſſi dur qu'auparavant, & on ne put jamais le tirer du crâne. Telle eſt l'hiſtoire de cette pétrification qui peut donner lieu de douter, ſi le cerveau eſt réellement le principe des fonctions animales. Ce cerveau en effet ſuppoſé pétrifié, comment a-t'il pu procurer à ce bœuf le mouvement, le ſentiment, l'appétit? & pourquoi les alimens qu'il mangeoit, ne l'engraiſſoient-ils pas? Cela ne vérifieroit-il pas l'opinion de ceux qui prétendent que la nutrition s'opére par le moyen des nerfs? Comme je ne ſuis pas en état de réſoudre ces queſtions, je m'en rapporterai volontiers au jugement de ceux qui en ſçavent ſur cela plus que moi. *Jean Bapt. Mort* de Saltsbourg, qui étoit l'année derniere Conſeiller de la Nation Germanique en cette Ville, & qui eſt à preſent auprès de moi pour s'inſtruire dans la pratique de la Médecine, me raconta cette même hiſtoire à ſon retour de Padouë.

Lettre du Dr. Dobrzensky, *datée de Prague, écrite au Dr.* Sachs *à Breſlaw.*

REMARQUES SUR L'OBSERVATION XXVI.

Et la précédente, concernant la pétrification du cerveau d'un bœuf, par le Dr. Phil. Jac. Sachs.

DEpuis qu'il a été queſtion d'un cerveau de bœuf pétrifié, un Médecin célébre d'Allemagne a aſſuré qu'il ſçavoit par différentes voies non ſuſpectes, que le Dr. *Malpighi*, avoit toujours héſité à ajoûter foi à une telle pétrification, dans un animal vivant, juſqu'à ce qu'il pût examiner la partie intérieure de ce cerveau; & que l'ayant en effet examinée, il avoit reconnu qu'il n'y avoit que ſa ſubſtance corticale qui fût pétrifiée, la ſubſtance médullaire étant reſtée dans ſon état naturel.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. I. Ann. I. 1670.
Obſerv. 133.

OBSERVATION CXXXIII.

Les Cantharides priſes intérieurement ne ſont pas toujours nuiſibles, par le Dr. David Spilenberger.

LEs habitans de la Haute Hongrie au-delà du *Tein* ou *Tibiſque*, ſont ſujets à une maladie extraordinaire, qui a quelque rapport avec l'hydrophobie. Une grande chaleur dans la tête qui ſe répand enſuite par tout le corps, ſuccéde à une enflure ſubite du cou, & ils meurent en quatre jours, s'ils ne ſont ſecourus à tems. Pour remédier à cette maladie, ils ſe contentent de prendre dans une potion, dix Cantharides pulvériſées, & en une ſeule priſe; ce qui leur procure une ſueur abondante, & quelquefois une excrétion copieuſe d'urine, mais ſans aucune douleur. Ce remede ne ſeroit pas ſans danger pour les Allemans & pour la plûpart des Nations; mais les Hongrois dont nous parlons ſont extrêmement forts & robuſtes, & ils ſe perſuadent que ſi l'on prend les Cantharides entieres & ſans en rien ſéparer, elles ne ſont jamais aucun mal, parce que les pieds de ces inſectes, ſelon eux, ſont l'antidote du venin de leur corps.

Lettre de Spilenberger *à* Sachs.

Remarques ſur cette Obſervation.

David Spilenberger, dans la lettre que nous venons de citer, obſerve que les Hongrois qui habitent au-delà du fleuve Tibiſque, amaſſent une très-grande quantité de Cantharides, au mois de Mai, & en Eté, qu'ils prennent principalement ſur les frênes, & qu'ils conſervent dans de fort vinaigre, pour s'en ſervir dans le beſoin contre le venin des morſures des animaux enragés. Si c'eſt un homme qui en ait été mordu, ils lui donnent, une, deux, trois, & juſqu'à cinq Cantharides, & beaucoup davantage ſi c'eſt un animal tel qu'un cheval, une vache, un cochon, un chien. Ils les font prendre entieres avec les aîles, les pieds & la tête, dans de l'eau-de-vie, de la thériaque, ou du pain. Et Spilenberger rapporte qu'ayant interrogé différens Hongrois, qui avoient pris juſqu'à trois Cantharides, ſoit contre la maladie à laquelle ils ſont ſujets, ou contre la morſure des chiens enragés, ils l'avoient aſſuré qu'ils n'avoient éprouvé ni dyſurie, ni piſſement de ſang, mais ſeulement un flux d'urine très-abondant, pendant vingt-quatre heures. On ne peut au reſte trop admirer le merveilleux tempérament de ces Hongrois, qui eſt ſi fort qu'ils peuvent prendre juſqu'à trente grains de Tithimale ou de Ricin ſans aucun danger.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. I. Ann. I. 1670.

OBSERVATION CXXXIV.

Antipathie extraordinaire pour la Muſique, par le Dr. Jule Guillaume Mannagetta, *rapportée par* George Sebaſtien Jungius.

Mannagetta qui avoit été Médecin de trois Empereurs, & avec lequel le Dr. *Jungius* avoit vécu pendant quelques années, a ſouvent parlé à celui-ci d'une ſinguliere antipathie pour la Muſique. Il diſoit avoir connu un homme de conſidération, qui, toutes les fois qu'il entendoit le ſon d'une Lyre, ſorte d'inſtrument d'un grand uſage parmi le peuple, avoit un écoulement involontaire d'urine & n'avoit pas la force de la retenir. Obſerv. 134.

Extrait des notes ſur cette obſervation, par le Dr. Sachs.

Henry de Heer Obſ. 29. parle d'une jeune fille de Namur, qui paroiſſoit prête à s'évanouir, toutes les fois qu'elle entendoit le ſon d'une cloche.

Scaliger, exercit. 344. §. 6. rapporte un exemple d'antipathie ſemblable à celui de *Mannagetta*; c'étoit un Gentil'Homme Gaſcon qui avoit auſſi une incontinence d'urine, dès-qu'il entendoit pincer un Lut.

Jean Keller Curé de *Wielk*, petit bourg de Siléſie, avoit une fantaiſie plus ſinguliere encore. Toutes les fois qu'il voyoit ſervir une ſorte de patiſſerie, dans laquelle on fait entrer de la chair de cochon fumée, mets très-ordinaire dans ce pays, & fort agréable au goût de ſes habitans, il faiſoit des éclats de rire, ſi immodérés, qu'il ſeroit mort en riant, ſi on n'avoit pas enlevé promptement ce plat.

Bartholin, *Cent. IV.* rapporte un autre fait de la même eſpece, qui lui avoit été communiqué par le Dr. *Borrichius*, qui étant en Angleterre, avoit oüi dire au célébre *Boyle*, que le ſon aigre & déſagréable d'un couteau qu'on aiguiſe ſur une meule, ne manquoit jamais de faire ſaigner les gencives d'un valet qu'il avoit alors.

OBSERVATION CXXXIX.

Le grand bruit eſt contraire à l'incubation, par Chrétien Frederic Garman.

Les gens de la campagne n'ignorent pas que le grand bruit, les ſons éclatans & le tonnerre, empêchent ſouvent la réüſſite des couvées. *Ariſtote* l'avoit déjà obſervé, *hiſt. anim. L. VI*; & *Harvée* en donne la raiſon dans ſon traité de la Génération, *exercit. 17.* J'ai cru que l'obſervation ſuivante, qui concourt à prouver la même choſe, méritoit d'être rapportée. Un ouvrier en fer qui ſe ſervoit par conſéquent ſouvent de la lime, avoit une poule, qui couvoit ſes œufs dans le même lieu où il travailloit, qu'arrivât-il? Tous les poulets qui furent éclos eurent le vertige, cauſé ſans doute par le mouvement déréglé de l'air & des eſprits, que produiſoit ce bruit importun de la lime ſi ſouvent répété. C'eſt ainſi que la vuë des meules tournantes des roues, des ſabots ou toupies, & de tous les corps qui ſe meuvent en rond, cauſent ſouvent le vertige & l'éblouiſſement, aux perſonnes d'un Obſerv. 139.

tempérament délicat, & qui ſont plus facilement & plus fortement émuës, par l'impreſſion des objets.

Phil. Jac. Sachs *de Lewenheim.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. I. Ann. I. 1670.

OBSERVATION CLX.

Diſſection du rat des Alpes ou marmotte, par George Jérôme Velsch, *Médecin célébre d'Ausbourg.*

Obſerv. 150. JE nourriſſois l'année derniere une Marmotte, qui étoit devenuë ſi familiere, que ſe dreſſant ſur ſes pattes de derriere, & s'appuyant contre la table, elle venoit prendre de ma main ce que je voulois lui donner; mais il y a quelques mois, qu'ayant paru tout à coup effarée, & que quoique les légumes, les fruits & le pain ne lui manquaſſent pas, & qu'elle pût ſe raſſaſier, elle ſe mit à ronger les meubles, les livres, & tout ce qu'elle rencontroit; ce qui accélera ſa mort, joint à ce qu'elle étoit très-graſſe; de ſorte que mes domeſtiques la tuerent pour en avoir la graiſſe. Mais comme je n'arrivai pas aſſez à tems pour la diſſéquer, je ne pus obſerver que les choſes ſuivantes: je reconnus que tout étoit diſpoſé dans cet animal, à l'ordinaire, & à peu près de la même façon que Fabrice l'a rapporté, *Cent. VI, Obſ. XCVII.* Je trouvai cependant la langue bien longue & bien large, & le larinx d'une grande étendue, par rapport à la tête, & à tout le reſte du corps. Les poumons étoient plus petits que le foie, qui étoit très-grand. Le thymus étoit placé le long de la trachée artere près des poumons, & étoit exactement de leur même grandeur. L'eſtomac n'étoit compoſé que de deux membranes très-minces. Le pancreas étoit aſſez long, d'une ſubſtance très-mince, & on y diſtinguoit le canal de *Virſungus.* Les membranes des inteſtins étoient auſſi fort déliées; la rate qui étoit de la longueur du doigt, étoit de même très-mince, & d'un rouge très-vif; & je ne pus appercevoir dans les reins, que quatre caroncules papillaires. A l'égard du foie, il étoit d'un très-grand volume, diviſé en cinq lobes, trois petits, un plus grand, & un très-grand. Au plus grand des quatre premiers, dont l'extrémité ſe partageoit encore en trois, étoit attachée la véſicule du fiel qui étoit fort petite, qui contenoit peu de bile, très-verte, & liquide comme de l'eau; mais dans la partie convexe du plus grand des cinq lobes, j'apperçus un abſcès puſtuleux, & en quelque façon cartilagineux, ſur lequel il y avoit pluſieurs hydatides aſſez groſſes, dont il ne ſortit que de l'eau pure, lorſque je les eus percées. De chaque côté de cet abſcès, j'en trouvai deux autres plus petits, glanduleux & enkyſtés, que je tirai, & que j'enlevai tout entiers avec le ſcalpel. Je ſuis perſuadé que ces abſcès auroient produit dans la ſuite une hydropiſie, par l'écoulement d'une humeur ſéreuſe qui ſuintoit par l'ouverture de ces puſtules, dans la cavité du bas ventre. Il n'y a pas d'apparence que la graiſſe qui ſe trouva abondamment dans cette Marmotte, eût pu être, dans ces circonſtances, de quelqu'utilité pour la Médecine; c'eſt ce qui me la fit rejetter, & je n'en conſervai que les os pour en faire un ſquelete.

Lettre de Velsch *au Dr.* Sachs.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. I. 1670.

EXTRAIT DES OBSERVATIONS EN FORME DE LETTRES sur les vipéres, par François Rédi, *Médecin célébre de Florence de l'Académie Della Cruſca, adreſſées à Laurent* Magallotti *Chambellan du Grand Duc de Toſcane.*

Appendix.

DEs Vipéres qu'on apportoit de Naples, & qui devoient entrer dans la thériaque que l'on compoſoit pour la Pharmacie du Grand Duc de Toſcane, Ferdinand II, donnerent lieu à une converſation dans laquelle on agita en préſence de ce Prince, & des Seigneurs de ſa Cour, diverſes queſtions ſur la nature de ces animaux, & ſur la grande part qu'ils avoient aux vertus de cet admirable reméde ; mais principalement ſur la qualité de leur venin, & ſur la partie de leur corps où il réſidoit particulierement.

Quelques perſonnes prétendirent, que tout le venin des Vipéres conſiſtoit dans leurs dents, qui peut-être étoient creuſes ou plutôt percées par un petit conduit imperceptible, mais dont la forme étoit telle, que par leurs pointes aigues, ou par le tranchant de celles qui étoient cachées dans leur bouche, elles déchiroient les fibres les plus délicates, les petites ramifications nerveuſes, & que l'impreſſion de ces bleſſures ſe communiquant aux plus grandes branches des nerfs, il en réſultoit des irritations convulſives & mortelles. D'autres ſoûtenoient au contraire, que les dents des Vipéres, ni par elles-mêmes, ni par leur forme, ne pouvoient être venimeuſes, mais que par les bleſſures qu'elles faiſoient, elles frayoient ſeulement la route au venin contenu dans les véſicules, qui les couvrent, lorſque la Vipére eſt tranquille ; & que ce venin étoit tranſmis de la véſicule du fiel dans celle-ci, par de petits canaux de la plus grande fineſſe, ajoûtant à cela que le fiel de Vipére étoit en effet de tous les poiſons le plus ſubtil & le plus funeſte. D'autres enfin attribuoient à la ſalive des Vipéres, leur qualité venimeuſe, lorſque bouffies de colere, elles la répandent & l'introduiſent dans les playes qu'elles font par leurs morſures.

Sur cette diverſité d'opinions, le Prince témoigna qu'il ſouhaitoit qu'on s'appliquât dans la ſuite à découvrir la vérité d'un fait auſſi important, & il ordonna que chacun fit en ſon particulier, les expériences qu'il croiroit convenables & néceſſaires ; mais comme le plus grand nombre paroiſſoit s'accorder à regarder la véſicule du fiel de la Vipére, comme le réſervoir de ſon venin, il fut convenu que cette partie ſeroit examinée la premiere ; ce qui parut d'autant plus convenable, qu'une perſonne de la Compagnie, recommandable par ſa grande érudition, ſoûtenoit avec la plus grande confiance, que la plus petite goutte de cette liqueur avalée, ſuffiroit pour cauſer la mort à l'homme le plus fort, & à l'animal le plus robuſte, ou le plus féroce. Elle ajoûtoit même qu'elle étoit ſurpriſe qu'on mît en conteſtation, ce que *Galien* avoit enſeigné, ce que *Pline*, *Avicenne*, *Rhaſes*, *Haly-abbas*, *Albucaſis* avoient cru, & ce qui n'avoit point été mis en doute par les Naturaliſtes modernes, tels que *Guillaume* de Plaiſance, *Bertruccius* de Bologne, *Cœſalpin*, *Bald-Angelus-Abbatius*, *Cardan*, *Jule-Cœſar-Claudinus*, & pluſieurs autres Auteurs qui ont encore la plus grande célébrité.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. I. 1670.

Pendant cette dispute littéraire, un certain *Jacques Sozzi*, dont la profession étoit de prendre des Vipéres, homme comparable, dit l'Auteur, aux anciens *Marses*, (1) & aux anciens *Psylles*, (2) & qui écoutoit dans un coin, prit tout-à-coup en souriant du fiel de Vipére, & après l'avoir mêlé dans un verre d'eau froide, l'avala d'un air intrépide, & s'offrit d'en boire telle quantité qu'on voudroit; ce qui auroit du suffire pour faire connoître, combien les Auteurs qu'on vient de citer, avoient été dans l'erreur. Mais comme quelques personnes se persuaderent qu'il avoit peut-être pris quelque préservatif, quoiqu'il le niât avec beaucoup de franchise, on jugea à propos de faire encore d'autres épreuves. On donna donc du fiel de Vipére en assez grande quantité à des Pigeons, à des Poulets, à des Paons, à des Coqs-d'Inde, & aucun de ces animaux n'en ressentit la moindre incommodité; & ce qui paroit plus extraordinaire encore, c'est qu'on fit avaler à un chien, une demi-once de cette liqueur, aussi sans aucun effet sensible. Redi dit avoir aussi répété très-souvent en particulier ces mêmes expériences sur différentes especes d'animaux, sans avoir jamais rien observé qui puisse rendre suspecte de venin, cette partie de la Vipére. Il donna même un jour les entrailles de quatre Vipéres, avec les vésicules du fiel, qu'il n'en avoit pas séparées, à un chat, qui les dévora sur le champ, & qui ne s'en trouva pas plus mal. Après qu'on se fut bien assuré que le fiel des Vipéres pris par la bouche, n'étoit nullement un poison, on examina ensuite si cette même liqueur injectée dans les vaisseaux, ou répandue sur des playes, ne produiroit pas de mauvais effets. On fit donc de nouvelles expériences sur plusieurs Coqs & sur plusieurs Pigeons. Redi en fit encore en son particulier, sur un Lapin, un Agneau & un Liévre, & on reconnut avec la derniere évidence, que le fiel de Vipére n'avoit aucune qualité nuisible; mais en même-tems qu'il n'avoit aucune vertu, & qu'il n'étoit nullement un antidote contre leur morsure, comme l'ont prétendu *Bald-Ang. Abbatius*, chap. 5 & 7, & *Schroder* dans sa Pharmacopée.

Au fond des deux cavités ou alvéoles, où sont placées les deux plus grandes dents des Vipéres, on trouve une liqueur stagnante, absolument semblable à l'huile d'amandes douces, & par sa couleur, & par son goût. C'est cette même liqueur venimeuse dont quelques Auteurs veulent placer la source, comme on l'a dit, dans la vésicule du fiel. Redi dit avoir observé plusieurs fois, que lorsque la Vipére est irritée, & qu'elle se dispose à mordre, ces deux dents se découvrent par l'abbaissement des vésicules qui les environnent, & qu'il est absolument nécessaire alors, que cette liqueur se répande dans la playe que fait sa morsure, non pas parce que ces vésicules se rompent, comme l'ont cru *Mercurial*, *Grew*, & quelques autres, mais parce qu'elles se froncent comme les lévres des chiens, lorsqu'on les agace.

(1) *Marses*, anciens peuples d'Italie qui se disoient descendus de *Marsus*, fils de Circé, & dont on prétendoit que la salive avoit la vertu de guérir les morsures des bêtes venimeuses.

(2) *Psylles*, anciens peuples de Libie, ainsi nommés de leur Roi Psyllus, pour lesquels on se persuadoit que les serpens avoient une telle antipathie, que l'odeur seule de leurs corps les faisoit fuir. Ils faisoient aussi profession, comme les *Marses*, de guérir la morsure des serpens & autres bêtes venimeuses, en suçant les plaies.

On mit de même en queſtion, ſi cette liqueur avalée, & paſſant dans l'eſtomac, étoit un poiſon, & pouvoit cauſer la mort, & les avis furent auſſi partagés, que ſur la queſtion du venin de la véſicule du fiel ; mais *Sozzi* leva encore le partage en avalant ſur le champ une certaine quantité de cette liqueur. Il fit plus, il prit de groſſes Vipéres, dont il exprima dans un demi-verre de vin tout ce qui étoit contenu dans leurs véſicules, il y mêla encore le plus qu'il put de cette ſalive écumeuſe qu'on leur fait rendre en les irritant, & but enſuite ce vin. Le lendemain il fit la même épreuve dans toutes ſes circonſtances, & il paroiſſoit bien qu'elle n'étoit pour lui qu'un jeu.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. I. 1670.

» Pour moi, dit Redi, je plongeai dans un verre plein d'eau, les têtes » de quatre Vipéres toutes ſanglantes, & qui avoient encore du mouve- » ment. Je détachai avec une lancette, la partie charnuë du palais & des » mâchoires, & j'en exprimai tout le liquide qu'elle contenoit, juſqu'à ce » que l'eau fût devenuë trouble & mouſſeuſe. Je fis prendre enſuite la plus » grande partie de cette mixtion à un bouc, & le reſte à un canard ; mais » ni l'un ni l'autre n'eurent aucun des ſymptomes, que cauſe ordinaire- » ment ce poiſon. » On peut donc dire ſans crainte de ſe tromper, qu'*Albert le Grand*, *Mercurial*, *Capivaccius*, *Zacutus*, ont été dans l'erreur lorſqu'ils ont dit, que le vin dans lequel une Vipére auroit été ſuffoquée, étoit un poiſon mortel, & qu'*Ætius* avant eux, & *Dioſcoride* avant celui-ci, étoient mal-inſtruits, lorſqu'ils ont avancé la même choſe, non-ſeulement du vin dans lequel ſeroit morte une Vipére, mais même de celui dans lequel ces petites bêtes auroient ſeulement plongé leurs têtes pour boire. L'Auteur paroit au reſte très-perſuadé, que les Vipéres n'ont aucun goût pour le vin, & il ne penſe pas, comme *Ariſtote* & *Dioſcoride*, que des cruches pleines de vin, & cachées dans des hayes, ſoient de bons appas pour les prendre, ayant laiſſé pendant long-tems des vaiſſeaux pleins de vin dans les paniers, où il les conſervoit, ſans qu'aucune d'elles en ayent goûté. Par la même raiſon, il n'ajoûte aucune foi à l'hiſtoire de cette bouteille de vin apportée à des Moiſſonneurs, & laiſſée près du lieu où ils travailloient, citée par *Galien*, *L. 11. de ſimp. med. fac.* au fond de laquelle ils avoient trouvé une Vipére noyée, lorſqu'ils en avoient voulu boire ; » parce » que, dit Redi, ſi la Vipére a pu entrer dans cette bouteille, il falloit » qu'elle fût ouverte, & en la ſuppoſant telle, elle en ſeroit ſortie avec « la même facilité qu'elle y ſeroit entrée ; & il allégue ſur cela ſa propre » expérience, ayant vu ſouvent des Vipéres ſortir des bouteilles, où il les avoit miſes, quoiqu'elles euſſent un très-long cou, & dont les unes étoient pleines de vin, & les autres ſeulement à demi-pleines. Mais quand même cette Vipére n'auroit pu en effet s'échapper, elle n'auroit pas du ſe noyer ſi promptement, les Vipéres pouvant ſe ſoûtenir & nager pendant quelque tems dans toutes ſortes de liqueurs, à la faveur de la petite veſſie pleine d'air, qu'elles ont toutes, & qui n'eſt pas fort différente de celle des poiſſons. Vainement oppoſeroit-on, que la ſeule vapeur du vin pouvoit l'avoir ſuffoquée en un moment ; l'Auteur dit en avoir mis dans les vins les plus violens & les plus ſpiritueux, tels que ceux d'Alicante, de Naples, de Sicile, dans leſquels en nageant elles ſe ſont toujours conſervées en vie,

l'espace d'environ six heures ; & lorsqu'il les a plongées, & retenues par force au fond du vaisseau, elles y ont encore vécu une heure & demie.

Rédi rapporte ensuite une autre expérience faite sur des Vipéres mortes : après en avoir mis dans un vaisseau de verre, dont l'orifice étoit très-étroit, & l'avoir bouché exactement, il les y laissa un tems suffisant pour s'y corrompre, & la chaleur de leur chair dans l'état de putréfaction, ne cassa point le vaisseau, comme *Paul-Emile-Ferral* prétend qu'il arrive. Cette expérience par conséquent, qui au jugement de *Severinus*, paroit mériter beaucoup d'attention, seroit une très-mauvaise preuve de la chaleur de leur tempérament.

Les Vipéres au reste, mises dans un vaisseau plein d'eau, y vivent jusqu'à trois jours, & environ douze heures sous l'eau, lorsqu'elles ne peuvent point s'élever à sa superficie. Si on ouvre celles qui ont été ainsi suffoquées, on s'apperçoit que les oreillettes du cœur ont été dilatées, & qu'elles sont très-apparentes ; au lieu que dans l'état naturel, elles sont si petites, que quelques Auteurs qui n'ont pas observé sans doute le cœur des Vipéres avec assez d'attention, ont assuré qu'il n'en avoit qu'une.

Après cette espece de digression, Rédi continue ses observations sur la liqueur jaune contenuë dans les vésicules des dents des Vipéres. On a vu, que prise par la bouche, elle n'étoit funeste ni aux hommes, ni aux animaux ; il rapporte ensuite ses effets, lorsqu'elle est injectée dans les vaisseaux & répanduë sur des playes, & il assure que plus de cent expériences faites sur des pigeons, des poulets & d'autres animaux, lui ont appris, que cette liqueur empoisonnoit en effet leurs playes, & les faisoit périr en trois ou quatre heures, lors même qu'elle avoit été prise dans le palais ou dans les vésicules de Vipéres mortes depuis deux ou trois jours. Il paroit au reste très-surpris, que *Severinus*, d'ailleurs si instruit de tout ce qui a rapport aux Vipéres, induit en erreur seulement par deux expériences faites, l'une sur la crête d'un coq, & l'autre sur une blessure de la main d'un de ses domestiques, ait avancé hardiment, que cette liqueur versée sur des playes, étoit sans aucun danger. Il auroit du faire attention, que les effets paroissent souvent ne pas répondre à leurs causes, & que des expériences manquent quelquefois par des raisons qu'il n'est pas facile de découvrir. „ C'est » ainsi, dit Rédi, que j'ai souvent fait mordre très-vivement des brebis, » des chiens, des poulets, par des Vipéres très-vigoureuses, qui n'en sont » point morts, & qu'un coq au contraire mourut d'une pareille morsure, » quoique j'en eusse scarifié la playe, & que j'eusse pris toutes les précau- » tions possibles pour empêcher le venin de pénétrer ; au lieu que de tous » les coqs & de tous les pigeons, sur les playes desquels j'ai répandu de cette » liqueur venimeuse, un seul a échappé, & ce fut assurément par hazard ; » le rasoir dont je me servis pour lui faire une blessure, ayant ouvert une » assez grosse veine, qui donna d'abord beaucoup de sang, il put arriver » que le venin ne pénétrât pas à l'intérieur, ou plutôt que le sang ayant » coulé pendant l'espace d'une heure ou deux, il l'eût entraîné hors des » vaisseaux.

L'Auteur passe ensuite aux remédes qu'il juge les plus convenables pour prévenir les accidens qui naissent de la morsure des Vipéres ; & la derniere

expérience lui donne lieu de conclure, que rien n'eſt plus utile en ce cas, que de ſcarifier la playe, ſelon le précepte des anciens, & d'en attirer le ſang au-dehors, ou par les ventouſes, ou par les ſang-ſues, ou d'engager même quelqu'un à la ſuçer, en obſervant le conſeil d'Avicenne, que la perſonne qu'on employe à cette fonction, n'ait point les dents corrompuës & cariées, & qu'elle n'ait aucun ulcére à la bouche, ſans quoi elle courroit riſque de ſa vie; au lieu qu'ayant la bouche bien ſaine, quand même elle avaleroit le venin qu'elle auroit ſuçé, & que ce venin paſſeroit dans l'eſtomac, il ne produiroit en ce cas aucun mauvais effet. Pour confirmer pleinement cette obſervation, l'Auteur ajoûte aux preuves qu'il en a déjà données, que la plûpart des animaux qu'il a fait mordre par des Vipéres, & qui ſont morts de leurs bleſſures, ont été mangés par diverſes perſonnes ſans le moindre inconvénient, & qu'il a fait manger des Vipéres cruës, & tuées ſur le champ, à un chien, à une civette & à des oiſeaux de proye, tels que des crécerelles, ſans que ces animaux ayent éprouvé aucun des accidens que produit la morſure des Vipéres. C'eſt ainſi qu'une mort inévitable ſuit toujours de près les bleſſures que font les formidables fléches de Bantam, quoique le vin, ou toute autre liqueur dans laquelle ces mêmes fléches auroient trempé pendant pluſieurs jours, ne cauſeroit pas la moindre altération à la ſanté.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. I. 1670.

A l'égard de ceux qui ſe prêtent à ſuçer les playes cauſées par la morſure des Vipéres, l'Auteur prétend, comme on l'a déjà dit, contre le ſentiment de la plûpart des Naturaliſtes, qu'ils ne courent aucun riſque, & il donne pour preuve *Sozzi*, & ſes ſemblables, à qui il a vu avaler une infinité de fois, la liqueur venimeuſe des Vipéres, ſans qu'il leur ſoit jamais rien arrivé de funeſte. Un chien qu'il avoit fait mordre au nez, à force de ſe lécher, empêcha même l'effet du venin qui ne fit aucune impreſſion ni ſur ſa langue, ni ſur ſes gencives.

L'hiſtoire nous fournit la preuve, qu'il y avoit autrefois des gens dont la profeſſion étoit de ſuçer les morſures faites par des bêtes venimeuſes. On voit dans *Suetone* & *Paul Oroſe*, qu'après que Cléopatre ſe fut donné la mort, en ſe faiſant bleſſer par un Aſpic, ou plutôt, comme le prétend Rédi, par une Vipére, Auguſte par une feinte piété, fit ſuçer ſa playe par des *Marſes* & des *Pſylles*. Et Plutarque rapporte que Caton dans ſon voyage d'Affrique, avoit auſſi dans ſon armée quantité de ces *Pſylles* pour guérir par la ſuction, les playes de ceux qui pouvoient être mordus par des Serpens. On ne doit pas au reſte ſe perſuader, que les Marſes, les Pſylles & les Ophiogenes de ces tems-là, fuſſent ſeuls doués de cette vertu particuliere, comme Pline & Aulugelle l'ont cru: „ J'aime mieux, dit l'Au-» teur, m'en rapporter ſur cela à Celſe, qui vivoit pluſieurs années avant » eux, & qui penſoit tout autrement, *neque Herculè ſcientiam præcipuam* » *habent hi, qui Pſylli nominantur, ſed audaciam uſu ipſo confirmatam.....* » *ergo quisquis exemplum Pſylli ſecutus id vulnus exſuxerit, & ipſe tutus erit,* „ *& tutum hominem præſtabit.*

Après avoir fait voir que la ſuction eſt un reméde très-ſalutaire, pour prévenir l'effet du venin de la Vipére, il juge qu'il eſt auſſi très-utile, ſuivant le conſeil de Galien, de faire une ligature bien ſerrée, au-deſſus & aſſez près de la bleſſure, lorſque cela ſe peut, pour que le venin ne ſoit pas porté

par la voie de la circulation, jusqu'au cœur, & que par là toute la masse du sang n'en soit pas infectée. On préféroit autrefois par une sorte de superstition, une courroye faite de peau de cerf pour cette ligature, mais il importe peu qu'elle soit de laine, de lin, de soie ou de cuir. On ne doit au reste avoir aucune confiance à la tête de Vipére, appliquée encore chaude & sanglante sur la playe, quoique *Pline*, *Aetius* & *Quintus Serenus Sammonicus* donnent ce remède comme un bon antidote. On ne se tromperoit pas moins, si l'on comptoit sur l'efficacité du citron, quoiqu'on lise dans *Athenée*, que deux criminels condamnés à mourir de la morsure des Aspics, ayant mangé quelque tems avant que d'aller au supplice un citron, qu'une femme charitable leur avoit donné, furent mordus plusieurs fois avec la plus grande fureur par ces serpens, sans que ni l'un ni l'autre ressentit l'impression de leur venin. » Deux jeunes poulets, continuë Redi, furent plus » malheureux, & ce préservatif leur fut tout-à-fait inutile; je les avois » cependant nourris pendant quatre jours, d'orge infusé dans une décoction » de citron; le dernier jour, je leur avois rempli le jabot de morceaux de » ce même fruit. Deux heures après, les ayant fait mordre par deux Vipéres, » je mis sur leurs playes de la quintessence d'écorce de citron, mais dans » l'espace de trois heures, ils moururent tous les deux, ce qui me donna » lieu de juger que ce remède étoit très-inutile, & l'histoire d'Athenée, une » vraie fable. » Il fait voir ensuite l'illusion de ces ressemblances imprimées, comme se le persuadent quelques Auteurs, dans certaines plantes, par l'influence des astres, & par une vertu magique. Telles sont, par exemple, les épines du caprier qu'*Oswaldus Crollius* regarde comme le remède le plus sûr & le plus souverain contre la morsure des Vipéres; parce qu'elles ont quelque ressemblance avec les dents de ces sortes de serpens. Il ne fait pas plus de cas de la tête de Vipére penduë au cou avec un fil de soie cramoisi, dont on s'est servi pour l'étrangler, soit comme remède, soit comme préservatif contre l'esquinancie, sorte d'amulette cependant très-vantée par *Abimeron* & *Abinzoar*, à laquelle les personnes du peuple ont la plus grande confiance. Et il assure enfin, qu'il n'a même reconnu aucune vertu pour la guérison des morsures de Vipéres, dans les plantes décrites & recommandées par Dioscoride & par Pline.

L'Auteur examine ensuite, si il y a quelque lieu de juger en effet que la liqueur venimeuse des Vipéres soit transmise de la vésicule du fiel à la tête par de très-petits vaisseaux, comme *Baldus-Angelus-Abbatius* & *Bochart* parmi les modernes l'ont cru; mais ayant employé, dit-il, toute son attention sans pouvoir rien découvrir qui puisse favoriser cette opinion, il regarde ces vaisseaux de communication comme imaginaires; d'autant plus que la liqueur biliaire étant dans la Vipére d'un verd assez vif, on pourroit suivre sa route à l'œil très-facilement. Elle est d'ailleurs au goût d'une amertume âpre & piquante, tandis que celle des vésicules est, comme on l'a déjà observé, d'une douceur insipide, & d'une saveur semblable à celle de l'huile d'amandes douces; & pour peu qu'on comprime la vésicule du fiel, on s'apperçoit bientôt qu'il n'est pas possible que la liqueur qu'elle contient, puisse remonter vers les parties supérieures, mais qu'elle a au contraire son écoulement dans les intestins. Rédi paroit au reste

assez

assez disposé à croire, que cette liqueur jaune des vésicules des Vipéres y est portée par certains conduits salivaires nouvellement découverts par le célébre *Thomas Warton* & *Laurent Bellini* Florentin, jeune homme, dit l'Auteur, de la plus grande espérance, & qu'on a démontré aussi dans les autres animaux, particulierement dans le corbeau & dans le pivert, mais qui ne l'ont pas encore été dans l'homme. Outre ces conduits, l'Auteur dit avoir aussi toujours trouvé deux glandes sous les vésicules de toutes les Vipéres.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. I. 1670.

A l'égard de l'opinion de ceux qui se persuadent, que cette liqueur ne devient un poison que dans la bouche des Vipéres, elle seroit insoûtenable quand même ils supposeroient avec *Aristote*, *Pausanias* & *Galien*, dans son Traité de la Thériaque, adressé à Pison, qu'elles ne se nourrissent que d'herbes venimeuses, de scorpions, de cantharides, & d'autres insectes du même genre; puisque ces mêmes Vipéres, quelle que soit leur nourriture ordinaire, après avoir passé huit & neuf mois dans une boëte sans rien manger, ne laisse pas d'empoisonner par leur morsure. » Qu'on prenne » une Vipére, dit Rédi, du nombre de celles qu'on garde depuis long-tems, » qu'on la fasse mordre un coq deux ou trois fois, jusqu'à ce que par ses » morsures réitérées, elle ait épuisé toute la liqueur contenuë dans ses vé- » sicules; si on fait mordre ensuite un autre coq par cette même Vipére, » les blessures qu'elle lui fera, ne seront plus mortelles, parce qu'elles ne » seront plus venimeuses. Mais qu'on remette alors cette Vipére dans sa » boëte, pendant quelques jours, le fond de ses gencives se remplira de » nouveau du suc qui leur est propre, & les morsures de cette Vipére se- » ront mortelles comme auparavant. Elle n'aura cependant rien mangé » pendant ce tems, & aucun insecte venimeux n'aura pu par conséquent » empoisonner cette liqueur.

L'Auteur rapporte ensuite ses observations sur les dents des Vipéres. On sçait qu'elles en ont une grande quantité de petites; mais il est assez surprenant que les Auteurs ne soient point d'accord, sur le nombre des grandes que l'on nomme canines. *Nicandre*, ancien Poëte qui vivoit du tems de Ptolomée VII, & d'Attale dernier Roi de Pergame, dit que le mâle de la Vipére en a deux, & que la femelle en a davantage, sans spécifier la quantité. *Aetius* en a fixé le nombre à deux pour les mâles, & à quatre pour les femelles, opinion qui a été suivie par *Izaac* Médecin Arabe, *Caballus* de Bresse, *Zacutus*, *Mercurialis*, *Amatus Lusitanus*, *Sanchés*, *Gaspard Hoffman*, & plusieurs autres. *Paul Eginete* & *Haly-Abbas*, ne donnent que deux grandes dents tant à la Vipére mâle qu'à la femelle. *Vincent de Beauvais* lui en donne trois, *Bald. Ang. Abbatius* & *Veslingius*, quatre. *Albert le Grand* prétend que la Vipére a deux dents canines à la mâchoire supérieure, & deux autres à la mâchoire inférieure, placées vis-à-vis les unes des autres. *Jean Hodierna*, *in epist. de dente Viperin.* après avoir dit que les Vipéres avoient quarante-huit petites dents, ne dit rien du nombre des grandes; & *Mar. Aurel. Severinus* assure qu'il n'a jamais vu moins de trois dents à la mâchoire supérieure des Vipéres, & qu'il en a compté quelquefois jusqu'à six. » Lequel faudra-t'il croire, dit Rédi? Pour moi j'ai vu plus » de trois cent Vipéres tant mâles que femelles, qui n'avoient que deux

» grandes dents canines, fermes & solides, avec lesquelles elles mordent, » placées de chaque côte de la mâchoire supérieure. » Par l'observation suivante, il fait assez sentir d'où peut naître l'incertitude des Auteurs sur leur nombre ; ayant en effet remarqué que du fond des vésicules, & à la racine des grandes dents, il en sortoit souvent plusieurs autres petites, dont il a compté jusqu'à sept jointes ensemble en forme de faisceau. Ces dents sont d'inégale grandeur, elles ne sont point dures & enracinées dans la mâchoire, elles n'ont que peu d'adhérence, & on les fait tomber facilement, tandis que les grandes ne s'arrachent qu'avec violence. S'il arrive quelquefois, ce qui est cependant très-rare, qu'une de ces petites dents égale en grandeur la canine, il y a lieu de croire en ce cas, que celle-ci est ébranlée, & qu'elle est prête à tomber ; car il y a en effet des Auteurs qui prétendent que les dents des Vipéres, tombent après un certain tems, & qu'ensuite elles se reproduisent.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 1. 1670.

Les dents canines sont percées depuis l'extrémité jusqu'à la racine, & ont en effet une petite cavité que les Modernes ont apperçue à l'aide du microscope, & qu'on peut voir aussi sans le secours des verres, lorsqu'elles sont bien séches. C'est pour cela que le moindre coup les casse, mais toujours selon leur plan longitudinal, & qu'elles se fendent jusqu'à l'extrémité de leurs pointes, souvent en trois ou quatre petits éclats. On découvre alors facilement cette cavité que les anciens, & particuliérement Pline & Galien avoient observée : mais de ce qu'il y a une espece de petit canal dans les grandes dents des Vipéres, on ne doit pas en conclure, que le venin soit injecté dans les playes qu'elles font, par cette petite ouverture. Car si l'on ouvre la bouche par force à une Vipére, on verra la liqueur jaune sortir de la superficie des vésicules, & s'écouler le long des dents canines, depuis leur racine jusqu'à leur extrémité ; & c'est ce que l'Auteur dit avoir observé très-souvent.

Si ces dents ne sont pas le conduit du venin des Vipéres, elles sont encore moins venimeuses par elles-mêmes. Rédi dit en avoir fait avaler six à un chapon, qui n'en fut pas même incommodé : bien plus, il blessa avec des dents qu'il avoit arrachées, & à des Vipéres mortes, & à des Vipéres vivantes, de jeunes coqs, à la poitrine, aux cuisses, au cou, qui n'en moururent point, quoiqu'il eût laissé quelque tems ces dents dans leurs playes. Et il a vu souvent le neveu de *Jacques Sozzi*, le marchand de Vipéres dont on a parlé, se piquer les mains jusqu'à en tirer du sang avec des dents de vipéres nouvellement arrachées, sans qu'il lui en arrivât d'autre mal que celui que cause ordinairement une piqueure d'aiguille ou d'épine. Il est donc évident que, lorsque *Bald. Ang. Abbatius* & *Schroder* ont avancé que les dents des vipéres mortes pouvoient encore empoisonner, ils n'ont point parlé d'après l'expérience, & que l'histoire qui se raconte tous les jours parmi le peuple, d'un Apoticaire, qui s'étant blessé en maniant la tête d'une Vipére qui avoit été tuée depuis plus d'un an, étoit mort cependant de la piqueure d'une de ses dents, est une pure fable. Mais il n'en est pas de même de la tête d'une Vipére coupée depuis environ une demi-heure, tandis qu'elle a encore quelque mouvement, & qu'il lui reste quelque signe de vie. Si elle mord alors, sa morsure est mortelle.

Redi réfute enſuite l'opinion de certains Auteurs, qui ont prétendu qu'on pouvoit remédier à la morſure des Vipéres par la muſique; & il leur rappelle en plaiſantant la fable d'Orphée & d'Euridice. Il oppoſe de même des expériences aux préjugés, qui regnent parmi le peuple, touchant la queuë des Vipéres, qu'on a coutume de ſéparer avec la tête même, dans la compoſition de la thériaque, par un uſage dont on ignore l'origine & la raiſon, & qu'on a même étendu juſqu'aux anguilles. Il eſt cependant conſtant que la queuë des Vipéres n'eſt point armée d'aiguillon, & qu'elle ne contient certainement aucun venin; auſſi l'Auteur en a-t'il vu manger, & de cruës & de cuites à des hommes & à des animaux: & il l'a vuë même mordre & déchirer avec les dents à des Vipéres vivantes, & tandis qu'elles étoient le plus irritées, ſans aucun mauvais effet.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. I. 1670.

On peut dont conclure, dit *Redi*, de tout ce qui vient d'être rapporté, que la vipére n'a aucune liqueur, aucun excrément, aucune partie, rien enfin qui pris par la bouche, puiſſe être un poiſon; que ſa queuë ne peut point bleſſer; que les vipéres, & mâles, & femelles n'ont jamais plus de deux dents canines; que ces dents ont une petite cavité qui les traverſe depuis la racine juſqu'à la pointe; que quoique ces dents faſſent des bleſſures mortelles, elles ne ſont cependant pas venimeuſes par elles mêmes, mais qu'elles frayent ſeulement la route au venin; que ce venin n'eſt tel en effet que lorſqu'il eſt mêlé dans le ſang; que les vipéres n'ont rien de venimeux que cette liqueur qui humecte leur palais, & qui eſt ſtagnante dans les véſicules qui couvrent leurs dents; & que la véſicule du fiel n'eſt pas le réſervoir de ce venin; qu'il eſt produit dans la tête, & peut-être porté aux véſicules des gencives par certains conduits ſalivaires. Il fait enſuite de courtes obſervations ſur certaines parties intérieures de la vipére, que quelques Auteurs anciens n'ont pas apperçuës en les diſſéquant, ou qu'il prétend qu'ils ont mal vuës, tels ſont les uretéres qui ſortent des reins, & qui vont ſe terminer, non pas à l'inteſtin droit, comme l'a cru *Veſlingius*, mais à une petite ouverture placée entre l'orifice ſupérieur & inférieur de la matrice dans les femelles, & dans leſquels il dit avoir trouvé quelquefois, ainſi que dans les reins, de petits graviers.

Il a de même reconnu que la ſubſtance du cerveau de la vipére étoit blanche, & que ſon poids égaloit celui de treize grains de millet; tandis que *Bald. ang. Abbatius* prétend qu'elle eſt noire, & qu'elle ne peſe que quatre grains de cette même ſemence. Il obſerve enfin que le criſtallin de l'œil de la vipére eſt parfaitement rond & ſemblable à celui de la plûpart des animaux qui vivent dans l'eau. » On s'attend ſans doute, continuë *Redi*, » que par de ſubtils raiſonnemens, je vas chercher à découvrir & à ex» pliquer comment le venin de la vipére agit & pourquoi il cauſe la » mort; ſi c'eſt par une vertu occulte & tout-à-fait incompréhenſi» ble à l'eſprit humain, ou s'il y a lieu de croire qu'il le glace en quelque » façon, en diſſipant ſa chaleur naturelle, ou ſi au contraire en accélérant » ſon mouvement, il augmente ſa chaleur au point de le deſſécher & de » produire la réſolution & la deſtruction de ſes eſprits; ſi ce venin prive » le cœur de tout ſentiment, ou ſi par l'irritation qu'il cauſe, le cours » du ſang ſe trouvant interrompu, le cœur eſt tout à coup ſuffoqué par ſon

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. I. Ann. I. 1670.

» retour ſubit ; ſi le ſang en ſe coagulant dans l'un ou l'autre des ventricu-
» les du cœur, arrête ſon mouvement de telle façon, qu'il ne puiſſe plus
» ſe reſſerrer & ſe dilater ; ou enfin ſi par l'effet de ce venin, non-ſeule-
» ment le ſang eſt coagulé dans les ventricules du cœur, mais s'il reſte mê-
» me ſtagnant dans tous les vaiſſeaux du corps. L'Auteur ne s'arrête point à toutes ces conjectures, il convient au contraire de bonne foi, qu'après une longue ſuite d'expériences faites ſur des chiens, des chats, des brebis, des chévres, des paons, des pigeons, & ſur pluſieurs autres animaux, dans la ſeule vuë de pouvoir reconnoître de quelle maniere le venin de la vipére agiſſoit, il n'avoit rien obſervé qui pût le ſatisfaire, & que quoiqu'il eût en effet trouvé du ſang coagulé dans les ventricules du cœur de pluſieurs animaux, morts par des morſures de vipéres, cette obſervation n'avoit pas été conſtante & toujours la même dans tous ceux qu'il avoit ainſi empoiſonnés. Que d'ailleurs il avoit trouvé ce même *coagulum* dans les ventricules d'animaux & d'hommes mêmes, morts de mort naturelle.

Dans la ſuite de ce traité, il continue de combattre & de détruire pluſieurs préjugés concernant les vipéres. Telle eſt l'erreur de quelques Auteurs, qui ſe perſuadent que les vipéres femelles n'ont jamais de vers, tandis qu'il aſſure en avoir trouvé tant dans l'eſtomac & les inteſtins, que dans la trachée artére d'une ſeule femelle, plus de trente, dont les plus grands étoient blancs, de la longueur & groſſeur des plus petits fuſeaux dont on file à la quenoüille, & dont les plus petits qui étoient rougeâtres, avoient quatre travers de doigt de longueur & à peu-près le diamétre des plus groſſes cordes d'inſtrument. Quelques Naturaliſtes, tels que *Mercurialis* & *Severinus*, ont même cru qu'il ne ſe trouvoit point de vers dans tous les animaux venimeux, s'appuyant ſans doute ſur ce paſſage de Seneque. *In venenatis corporibus, vermis non naſcitur. L. 11. Nat. quæſt.* qui ne doit peut-être pas s'entendre des animaux vivans. Mais quoiqu'il en ſoit, l'Auteur a trouvé des vers dans les vipéres vivantes, & mâles & femelles ; elles en fourmillent lorſqu'elles ſe corrompent, & ſoit qu'on les faſſe deſſécher, ou qu'on les conſerve dans l'eſprit-de-vin, on ne peut les en garantir.

L'Auteur examine enſuite s'il s'exhale en effet du corps des vipéres, une odeur fœtide & dégoûtante qu'elles communiquent aux lieux où elles ſe retirent, & aux boëtes dans leſquelles on les conſerve, comme le prétendent *Aldrovande* & la plûpart des Naturaliſtes modernes. Mais il aſſure d'après l'expérience, qu'il ne s'eſt jamais apperçu que ni les vipéres, ni leurs excrémens, ni les lieux qu'elles habitoient, euſſent aucune odeur, ni bonne ni mauvaiſe, à moins qu'il n'y en eût parmi elles quelques-unes de mortes, ou que les lieux où on les conſervoit, ne fuſſent trop petits & privés d'air. Mais il a remarqué en même-tems, qu'en preſſant les parties génitales des vipéres mâles, & de tous les autres ſerpens, & les véſicules ſéminales des vipéres femelles, placées entre les deux orifices de la matrice, il en ſortoit une eau claire de la plus mauvaiſe odeur, qui en a ſans doute impoſé à *Geſner*, & qu'il attribue mal-à-propos à ſes excrémens.

A l'égard de la ſoif ardente que quelques Auteurs prétendent qu'éprouvent ceux qui font leur nourriture ordinaire de la chair de vipéres, *Redi* n'a jamais rien obſervé de ſemblable dans les malades, auſquels il a preſcrit un

pareil régime ; & il cite à ce ſujet un jeune homme d'un tempérament maigre & délicat, qui pendant un mois n'avoit vécu que de boüillons de vipéres, un homme ſeptuagénaire qui dans l'eſpace d'un mois & demi, en avoit conſommé plus de quatre-vingt-dix, qu'il avoit mangées rôties, & une jeune femme de vingt-cinq ans qui avoit été aſtreinte au même régime, qui cependant ne s'étoient jamais apperçu d'une plus grande altération, que s'ils euſſent uſé d'alimens ordinaires. Pour ce qui eſt de l'odeur agréable qu'on prétend que répandent les vipéres rôties, & de la proprieté qu'on attribue à leur chair, de conſerver la beauté aux jeunes femmes, & de la rendre à celles qui l'ont perduë par le nombre des années, *Redi* n'a pas cru qu'il fût néceſſaire de répondre ſérieuſement à ceux qui donnent aux vipéres ces grandes vertus ſans en apporter de preuves, & il ſe contente de dire qu'il n'en a aucune connoiſſance.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 1. 1670.

Pluſieurs Auteurs célébres prétendent, que les vipéres qui ont des œufs, ne doivent point entrer dans la compoſition de la Thériaque, parce qu'elles y ſeroient inutiles, & même nuiſibles ; & cette pratique paroit fondée ſur l'autorité de *Galien*, qui dit en effet que les vipéres pleines doivent être rejettées pour cet uſage. Mais *Redi* a obſervé, que toutes celles que l'on prend dans le tems & dans la ſaiſon marqués par *Damocrate*, *Criton*, *Galien* lui-même, & les autres Médecins Grecs & Arabes, avoient toujours des œufs. Il ne faudroit donc, dit-il, employer pour la Thériaque, que des vipéres mâles ; d'ailleurs *Galien* n'a peut-être voulu parler, que de celles dont les petites vipéres étoient déjà formées dans leurs œufs. Celles-là ſeules, ſelon *Redi*, doivent être rejettées ; car parmi celles qui avoient des œufs, il en a ſouvent vu qui étoient plus graſſes & plus charnuës que celles qui n'en avoient pas, & il ajoûte à ces obſervations, qu'ayant éventré des vipéres après les avoir gardées neuf mois ſans manger, il leur avoit trouvé plus de graiſſe à l'Epiploon, qu'il ne s'en trouve ordinairement dans celles qui ont été nouvellement priſes.

Redi paſſe enſuite à l'examen du ſel fixe des vipéres. » J'ai employé, dit-
» il, pour mes obſervations, un très-grand nombre de vipéres, & j'en ai
» toujours conſervé les os & les chairs, pour en faire l'analyſe. Après les
» avoir fait deſſécher dans un four & les avoir réduites en cendres par un
» feu long & violent, j'en ai retiré le ſel avec de l'eau de fontaine, je l'ai
» fait criſtalliſer en le purifiant ; & voulant éprouver ſa vertu & ſes pro-
» prietés, j'ai toujours trouvé que ce ſel, ſemblable à tous ceux qu'on tire
» des cendres des plantes & des animaux, & qui évacuent ordinairement
» à la doſe de deux dragmes & demie, faiſoit le même effet qu'un purga-
» tif doux. J'ai éprouvé réellement cent fois, continue *Redi*, que tous les
» ſels tirés des cendres, avoient tous la même vertu purgative & au même
» degré, & je n'ai jamais pu découvrir aucune différence entre les ſels des
» cendres de Rhubarbe, de Turbith, d'Agaric, de Jalap, de Méchoacan &
» autres drogues ſemblables, & entre les ſels lixiviels de Plantain, de Ciprès,
» de Lentiſque, de Liége, de l'écorce de Mandragore, de Cormier, de Cor-
» nouiller, ſinon dans la figure de ces ſels. Mais cette différence n'augmente ni
» ne diminue leur vertu purgative. Je ne fais donc pas grand cas de ces Chi-
» miſtes qui ont eu aſſez de fineſſe, pour découvrir dans un même ſel, tant

» & de ſi différentes qualités, & un plus grand nombre de proprietés dans
EPHEMERIDES DE » un ſel que dans un autre ; & je mépriſe fort l'expérience du célébre *Ba-*
L'ACAD. DES CUR. » *ſile Valentin*, qui, outre quantité de veines imaginations qu'il débite dans
DE LA NATURE. » ſon *Halographie*, prétend que ſix grains ſeulement de ſel de Rhubarbe, de
Dec. I. Ann. I. » Séné, ou d'Eſule, ſuffiſent pour procurer une ſuffiſante évacuation.
1670.

Les anciens ſe perſuadoient, que la ſalive humaine étoit très-contraire & très-nuiſible à toutes les bêtes venimeuſes. C'eſt ce qu'on peut voir dans *Ariſtote*, *Nicandre*, *Galien*, *Pline*, *Paul Eginete*, *Sérapion*, *Avicenne*, *Lucrece*. Les modernes, tels que le Cardinal *Ponzetta*, *Bertruccius* de Bologne, *Geſner*, *Zacutus*, *Thomas Campanelle*, *Marc-Antoine Alaim*, *Lœlius Biſciola*, ont enchéri encore à cet égard ſur les anciens, mais ſur-tout le célébre *Aldrovande*, qui non-ſeulement paroît bien perſuadé que la ſalive humaine tue les ſerpens, mais qui fait même ſur cela de grands raiſonnemens & ſe réduit enfin à expliquer ce phénomene par la chimére ſi vantée de l'antipathie. *Faber* & *Severinus* peu initiés apparemment dans la doctrine des vertus ſimpathiques, attribuent cet effet au ſel ammoniac, qui ſe trouve ſelon eux abondamment dans toute ſorte de ſalive, mais ſur-tout dans la ſalive humaine. *Redi* pour s'aſſurer de la vérité de ce fait, mit dans un panier ſix vipéres, & pendant quinze jours il leur fit emplir tous les matins la bouche de ſalive, par des perſonnes à jeun ; la leur fermant enſuite, il leur faiſoit avaler cette ſalive, & non-ſeulement elles n'en moururent pas, mais il ſembloit au contraire que cet aliment nouveau pour elles, leur donnât de la force & de la vivacité. Voulant auſſi vérifier un autre fait rapporté par *Aldrovande* qui prétend que ceux qui font commerce de vipéres, les humectent de ſalive auſſitôt qu'elles ont été priſes, & cela dans la vuë de les rendre plus douces, & de corriger la malignité de leur venin ; mais après avoir répété cette expérience, les animaux qu'il fit mordre par des vipéres ainſi préparées, moururent tous, & les vipéres n'en parurent que plus vives & plus animées.

Galien a auſſi prétendu que la ſalive d'un homme à jeun, n'étoit pas moins funeſte aux ſcorpions qu'aux vipéres, ce qu'il dit avoir lui-même éprouvé pluſieurs fois. *Redi* ayant cependant fait couvrir de ſalive des ſcorpions pendant ſix jours, aucun d'eux n'en mourut ; au lieu qu'il a obſervé que trois ou quatre gouttes d'huile d'olive répanduë ſur leur dos, les faiſoit périr dans l'eſpace d'un quart d'heure, quoiqu'*Albert le Grand* rapporte qu'ayant enfermé un ſcorpion dans une bouteille d'huile, il y avoit vécu au-delà de vingt-un jours. Suivant les expériences de *Redi*, les vipéres y peuvent vivre juſqu'à ſoixante heures, mais ſi on leur verſe dans la bouche ſeulement quatre ou cinq gouttes d'huile de tabac, ou qu'on leur paſſe avec une aiguille à travers le dos, un fil imbibé de cette huile, après quelques mouvemens convulſifs, elles meurent dans l'eſpace d'un demi quart d'heure, & elles ſont d'abord auſſi roides que ſi elles étoient d'airain, mais un inſtant après elles ſont auſſi molles & auſſi fléxibles que ſi elles étoient mortes depuis deux jours.

Il n'y a point enfin d'animaux qui ayent donné lieu à un ſi grand nombre de fables, que les ſerpens & les vipéres ; telle eſt l'antipathie que Pline, Mercurial, Mathiole & quelques modernes attribuent aux ſerpens pour le

frêne & pour ſon ombre, qui eſt telle ſelon ces Auteurs, que ſi on fait un cercle avec des branches de cet arbre, qu'on mette un ſerpent au milieu & qu'on y allume en même-tems un braſier, il ſe laiſſera brûler plutôt que d'être obligé de paſſer ſur ces feüilles pour l'éviter ; & que ſi de même on l'environne de feüilles de bétoine, il ſe frapera de ſa queuë avec tant de fureur qu'il ſe tuera. *Aldrovande* penſoit que le ſeul contact d'une branche de hêtre ſuffiſoit pour rendre une vipére immobile. *Conſtantin*, *Lib. de agricul.* prétend qu'on les tue, en jettant ſur elles des feüilles de chêne, & *Ætius* aſſure avec le plus grand nombre des Naturaliſtes modernes, que l'odeur forte du Conyze met en fuite, & les vipéres & toutes les eſpeces de ſerpens. *Redi* au contraire, par des expériences ſouvent répétées, dit avoir la preuve que les vipéres reſtent tranquillement, parmi les feüilles de frêne, de bétoine, de hêtre, de chêne, de Conyze, de Dictame, de Calament, & parmi toutes les autres herbes dont Nicandre a donné la liſte, malgré leur odeur forte & pénétrante.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. I. Dec. I. Ann. 1670.

Il regarde auſſi comme de vaines imaginations, les amours de la vipére & de la lamproye, chantés de ſi bonne foi en vers Grecs par *Manuel Files*, dans ſon livre de la proprieté des animaux, dédié à l'Empereur *Michel Paleologue*, & mieux encore & plus au long par *Oppien* dans ſon traité de la pêche dédié à l'Empereur *Antonin Caracalla*. Il paſſe ſous ſilence quantité d'autres fables qu'on a débitées ſur leur accouplement, & ſur la maniere dont elles font leurs petits, parce qu'elles ont été réfutées ſuffiſamment par *Severinus* & *François Ferdinand* de Cordouë. Et il termine ſes obſervations ſur les vipéres, en indiquant ſeulement quelques autres faits auſſi abſurdes rapportés par différens Auteurs, qu'il ne juge pas mériter d'être diſcutés; telle eſt l'hiſtoire de *Porta*, qui prétend que le ſon d'un inſtrument dont les cordes ſont faites d'inteſtins de vipéres, procure des fauſſes-couches aux femmes enceintes, & fait mourir leur fruit ; ce que rapporte *Ariſtote*, que ſi l'on coupe la queuë, ou qu'on arrache les yeux à un ſerpent, il ſe reproduit une autre queuë & d'autres yeux ; & enfin ce que dit *Rhaſes* qui a tenu un rang diſtingué parmi les Médecins Arabes, qu'à l'aſpect d'une belle Emeraude, les yeux des ſerpens ſe fondent dans leur tête. (D)

EPHEMERIDES DE L'ACADEMIE DES CURIEUX DE LA NATURE D'ALLEMAGNE.

DECUR. 1. ANN. 2.

1671. (D)

OBSERVATION V.

Diſſection d'une Lionne morte de maladie, par Jean George Greiſelius, *Docteur en Médecine, membre de l'Acad. des Cur. de la Nature.*

Obſerv. 5. PAr la diſſection d'une jeune Lionne, nous reconnumes qu'elle étoit morte d'une hydropiſie & d'une fiévre hectique. Il y avoit en effet un épanchement conſidérable de ſéroſité jaunâtre dans la capacité du bas ventre. La couleur du foye, qui étoit comme tous les autres viſcéres, (ſuivant la remarque d'*Ariſtote*,) abſolument ſemblable aux parties intérieures du chien, & la qualité de ſa ſubſtance faiſoient aiſément juger de ſa mauvaiſe diſpoſition ; il étoit d'ailleurs parſemé de tumeurs ſquirrheuſes ou tuberculeſ, & la rate qui étoit noirâtre & qui avoit environ ſix pouces de longueur, n'en étoit pas exempte ; il s'en trouvoit même de plus gros encore dans ce viſcére que dans le foye. Toutes les Glandes du méſentére étoient auſſi tuméfiées & ſcrophuleuſes, & la glande découverte par *Aſellius* ; à laquelle on donne le nom de *Pancréas*, étoit remarquable par ſa groſſeur & ſa dureté. La matrice, les reins & la véſicule du fiel, étoient dans leur état naturel, & de la même forme que dans les chiens. Le cœur, dont le Péricarde étoit rempli de beaucoup de ſéroſité, étoit mollaſſe, beaucoup plus gros que celui d'un bœuf, & il y avoit une hydatide de la groſſeur d'une noiſette, du côté de l'oreillette droite. On n'obſerva rien d'extraordinaire dans les poumons & dans la tête, ſi non que la ſubſtance du crâne étoit ſi molle, qu'on le coupoit facilement avec un couteau. Il y avoit une glande ſcrophuleuſe au cou, qui avoit une artére très-apparente, & qui, ſuivant les obſervations des Auteurs, eſt une indication de ſcrophules internes ; auſſi en trouva-t'on dans le méſentére. Les chairs de cette Lionne étoient au reſte auſſi mollaſſes que le cœur, & dans une diſpoſition prochaine à la corruption. Un jeune chien affamé ayant en effet mangé un morceau de cette chair, que d'autres chiens avoient rebutée, rendit le lendemain, & par le vomiſſement, & par les ſelles, quantité de vers. Cet état morbifique & cette diſpoſition à la pourriture s'étendoient même juſqu'aux os ; puiſque les ayant fait boüillir pour en faire un ſquelete, on s'apperçut qu'à peine avoient-ils ſenti le feu, qu'ils s'amolliſſoient & ſe convertiſſoient en mucilage.

Quoique

Quoique la cauſe d'une pareille maladie ſoit aſſez apparente ; & que l'air froid de nos Provinces puiſſe ſeul ſuffire pour en cauſer à des animaux qui n'habitent ordinairement que les régions les plus méridionales ; la quantité de viandes cruës qu'on leur fait manger, n'y contribue pas peu encore. Et quoique cette ſorte de nourriture paroiſſe naturelle aux Lions, on doit cependant faire attention, que, lorſqu'ils ſont en liberté, ils ne peuvent ſe la procurer que par la chaſſe, qu'ils dévorent les chairs des animaux dont ils ſont leur proye, encore chaudes, dont le ſang eſt encore fumant, & cela dans des climats dont la température leur eſt naturelle, & beaucoup plus favorable que celle des pays Septentrionaux ; au lieu que dans nos Ménageries ils ſont enfermés, preſque toujours à l'ombre, ſans exercice, nourris chaque jour juſqu'à ſatieté, tandis qu'Ariſtote, *Hiſt. anim.* nous aſſure qu'ils peuvent ſe paſſer facilement deux & trois jours d'alimens. De ces chairs mal digérées, il en réſulte des amas d'humeurs cruës, qui croupiſſant dans les veines du méſentére, de la rate & dans les ramifications de la veine-porte, produiſent des obſtructions, d'où naiſſent la mauvaiſe diſpoſition des parties intérieures & une chaleur violente, qui non-ſeulement altére leur tempérament, & pervertit toute l'habitude du corps de ces animaux, mais fixe & deſſéche les humeurs tartareuſes & groſſieres, ſtagnantes dans les viſcéres, & donne lieu aux tubercules ſquirrheux de ſe former, ce qui cauſe une grande altération, dont ces animaux cherchent à calmer l'ardeur en buvant beaucoup. Le ſang ſe trouve enſuite trop délayé, il abonde en ſéroſités, qui ne pouvant être évacuées par les voies ordinaires, à cauſe des obſtructions, diſtendent les vaiſſeaux lymphatiques aux environs du foye, en rompent le tiſſu délicat, & s'écoulant dans la cavité du bas-ventre, y produiſent l'enflure que l'on obſerve dans les hydropiques. L'affaiſſement du cœur & des parties muſculeuſes, & la molleſſe des os paroiſſent naître de la même cauſe ; parce que la maſſe du ſang devenuë trop ſéreuſe ne leur fournit plus qu'un ſuc aqueux, & la chaleur naturelle étant affoiblie par une fiévre lente, les humeurs ſuperfluës ne ſont plus évacuées, & les autres fonctions animales ne ſe font plus comme auparavant ; à quoi on peut ajoûter le continuel repos dans lequel ſont ces animaux & l'air renfermé qu'ils reſpirent, deux circonſtances très-propres à débiliter, à éteindre la chaleur naturelle & à produire la corruption des humeurs. Ces principes poſés, voyons à préſent quels ſeroient les moyens les plus propres pour pouvoir conſerver ceux de ces animaux qui reſtent encore, pour préſerver de maladie ceux qui ſe portent bien, ou pour rétablir la ſanté de ceux en qui elle eſt déjà altérée.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 2. 1671.

On doit premierement, & avant toutes choſes, avoir attention de procurer à ces animaux, autant que cela ſe pourra, la même température d'air, les mêmes alimens, & toutes les autres choſes néceſſaires à la vie, que l'on ſçait par ce qu'en ont dit les Auteurs, qui leur ſont naturelles. Il faudra donc choiſir une expoſition où l'air ſoit chaud & ſec, & le Parc ou la Ménagerie ſera expoſée au Midi, dans un lieu bien éclairé des rayons du ſoleil & qui ne ſoit point infecté de vapeurs humides & marécageuſes. On doit toujours éviter l'expoſition du Nord, & préférer celle du Midi, ou au moins placer cette Ménagerie entre le Midi & le Levant. Le lieu ſera ſpatieux, pour

que les Lions, qu'on y renfermera, puiſſent courir de côté & d'autre. Leur nourriture ſera principalement de chair de bœuf, qui eſt ſelon Aldrovande, celle qui eſt le plus de leur goût, & on aura attention que cette chair ait encore ſa chaleur naturelle, lorſqu'on la leur préſentera.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. I. Ann. 2. 1671.

Les Lions étant naturellement très-voraces, ſelon la remarque d'Ariſtote, & mangeant juſqu'à ſatieté, il faudra les laiſſer enſuite deux ou trois jours ſans manger; on peut leur donner abondamment, mais il faut que la diéte ſoit d'autant plus longue, ſurtout s'ils ne prennent aucun exercice. On mettra auſſi ſouvent dans le même lieu des animaux vivans, tels que de jeunes taureaux, de jeunes bœufs avec leſquels ils puiſſent ſe battre, pour leur donner lieu de ſatisfaire leur penchant naturel, & ranimer en eux la chaleur vitale; & c'eſt dans ces mêmes vuës, qu'il faudra auſſi les mettre quelquefois en colere. Leur boiſſon ordinaire ſera de l'eau, mais de l'eau courante; il ſeroit même à ſouhaiter que le Parc fût traverſé par un petit ruiſſeau. Si cela ne ſe peut pas, qu'on leur préſente peu d'eau, à chaque fois qu'on voudra les faire boire; car Ariſtote prétend que ces animaux boivent peu. Pour rétablir la ſanté de ceux qui ſont languiſſans, il faudra leur donner des herbes & racines apéritives & rafraîchiſſantes, qu'on pourra ſemer & faire croître dans le Parc même, telles ſont la chicorée, la dent de lion, l'aigremoine, le laiteron, la pimprenelle, le lierre terreſtre, la véronique, l'*horminum ſylveſtre*. Il y aura auſſi ſeulement par rapport aux racines, du chiendent, du chardon roland, de la carline, de *l'aſclepias* ou dompte venin, &c. On pourra leur donner de ces herbes ou de ces racines cuites à l'eau, auſquelles on pourra ajoûter de la râpure d'yvoire, en remarquant celles qu'ils auront paru manger avec plus d'appétit, pour leur en donner dans la ſuite par préférence & plus abondamment. Il faudra ſurtout être en garde contre cette eſpece de Pivoine [*adamantis*,] dont le ſimple attouchement, ſelon Pline, *Lib. 24. Cap. 17.* terraſſe en quelque façon les Lions, par un engourdiſſement qu'elle leur cauſe, accompagné de bâillemens; mais le reméde le plus aſſuré dans les maladies des lions ſelon Elien, *Lib. 1. variar. hiſt.* eſt un ſinge qu'on pourra leur donner vivant.

Telles ſont les obſervations conſidérées ſous des vuës Phyſiques, que nous avons faites ſur cette matiere, de l'exprès commandement de Sa Majeſté Impériale, & voilà ce que nous croyons qu'on peut faire de mieux pour la conſervation de ces animaux.

Cette diſſection a été faite en 1670. par le Dr. Laurent Wolfſtrigel, *Profeſſeur d'Anatomie, & par* Jean George Greiſelius, *Médecin de Vienne, préſentée par ce dernier à l'Empereur, & envoyée enſuite au Dr.* Sachs *à Breſlaw.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION VI.

Description Anatomique des Viscéres, des Muscles & du squelete de deux Lions, par Laurent Wolfstrigel, *Professeur d'Anatomie à Vienne en Autriche.*

Dec. 1. Ann. 2. 1671.

NOus avons en Autriche, une espece de Ménagerie dans un Parc, à une lieuë de Vienne, dont les bâtimens furent commencés sous Maximilien II. mais qui n'ont jamais été achevés depuis, & qui menaçent déjà une ruine prochaine. C'est-là que par l'ordre de l'Empereur Léopold I. actuellement regnant, on nourrit des Lions, des Tigres & d'autres bêtes sauvages, pour l'entretien desquelles on a destiné des fonds considérables. Comme parmi certaines especes de ces animaux, il s'en trouve de mâles & de femelles, les Lions & les Tigres se sont déjà multipliés, avec cette différence cependant, qu'on éleve facilement les petits des Tigres qui parviennent à leur grandeur naturelle, au lieu que les jeunes Lions meurent ordinairement au bout d'un an & quelques mois. Observ. 6.

L'Empereur désirant en sçavoir la cause, fit ordonner par son grand Veneur au Dr. *Greiselius* & à moi, de disséquer un des jeunes lions déjà malade, & de faire dans ces vuës toutes les observations que nous jugerions nécessaires. Nous fimes donc d'abord la dissection non pas de ce Lionceau, mais d'une Lionne malade, & dont les forces étoient absolument épuisées; c'est celle dont on vient de donner la description Anatomique. Mais un jeune Lion étant mort au mois de Septembre de cette même année 1670, un Tigre au mois d'Octobre, dans le même mois un Lion plus âgé, & enfin au mois de Novembre un jeune Tigre ayant eu encore le même sort; pour obéir à l'ordre de l'Empereur, & pour satisfaire ma propre curiosité, j'obtins les corps de ces animaux dans le dessein non-seulement de découvrir la cause de leur mort, mais dans l'espérance de pouvoir faire quelques observations nouvelles sur leur structure intérieure, & dans la vuë d'en préparer les squeletes pour l'ornement de notre Amphithéatre Anatomique. J'ai donc cru qu'il étoit à propos de rendre public ce que j'ai observé d'intéressant dans leur dissection, & d'y joindre le dessein fait d'après nature & de ma main du squelete entier d'un jeune Lion, & du crâne seulement du Tigre, les autres os de cet animal étant assez semblables à ceux du Lion.

Les parties intérieures de ces trois Lions, particuliérement celles du bas-ventre étoient absolument semblables à celles du chien, ce que nous avions déjà observé dans d'autres lions. Nous ne trouvames rien de remarquable dans l'estomac, dans le mésentére & les intestins; ces viscéres étoient à peu-près dans leur état naturel, si non que l'estomac du Lion le plus âgé fourmilloit de vers blancs de la longueur d'une palme ou de douze doigts, & que les autres parties intérieures de l'Abdomen, principalement de la jeune Lionne que nous fimes tuer & dans laquelle nous trouvames une hydropisie formée par la rupture des vaisseaux Lymphatiques, baignoient dans une grande quantité de sérosité. Le foye étoit divisé en sept lobes & étoit assez semblable à celui du chien, par la couleur & par la substance, mais il ne rem-

pliſſoit pas ſi exactement que dans le Tigre, la voûte ou cavité que forme le Diaphragme. Il y avoit dans la partie convexe du foye du Lion le plus âgé, deux hydatides, & des tumeurs ſquirrheuſes dans celui de la Lionne. La véſicule du fiel des Lionceaux d'environ trois ſemaines & d'une jeune lionne d'un an & un mois, contenoit pluſieurs anfractuoſités ou cellules, comme on en voit dans le colon, mais qui n'étoient pas ſi apparentes dans le Lion le plus âgé. Pour moi je me perſuade que la nature toujours attentive & prévoyante, a voulu par cette ſtructure particuliere, retarder le mouvement impétueux de la bile dans ces animaux très-ſujets à s'enflammer de colere; mais cela n'eſt pas de mon ſujet. La rate dans la Lionne étoit à la vérité noirâtre, & telle que Galien l'a obſervée dans les lions, *L. 6. de Anat. adminiſt.* mais celle du Lion quoique malade, étoit d'un rouge un peu obſcur; elle avoit deux palmes & demie de longueur, plus de la moitié d'une palme de largeur, & peſoit trois de nos livres de ſeizes onces; elle étoit placée ſous le fond de l'eſtomac & avoit la forme d'une demi Lune. Elle étoit dans la même ſituation dans le Lion, mais dans le Lionceau elle n'étoit pas entierement ſous l'eſtomac; le méſentére du Lion & de la Lionne n'avoient rien de différent de l'état ordinaire, excepté qu'il y avoit des tubercules & des glandes ſquirrheuſes, principalement dans la Lionne, parmi leſquelles le Pancréas d'Aſellius ſe faiſoit remarquer par ſa groſſeur. Le vrai Pancréas, qui étoit ſemblable à celui du chien, étoit découpé & plus dur dans la Lionne, que dans l'état naturel. Les reins du petit Lion & de la Lionne étoient encore glanduleux; dans le plus âgé ils étoient plutôt globuleux qu'ovales, de la groſſeur des deux poings & recouverts d'une membrane blanchâtre aſſez épaiſſe. Les glandes rénales étoient placées à côté des reins & ne les touchoient point. La matrice des Lionnes, dont les cornes ou trompes étoient prolongées juſqu'aux reins, reſſembloit beaucoup à celle d'une chienne. Les parties naturelles du Lion avoient cela de particulier, que le gland étoit couvert de papilles ou mammelons diſpoſés en écailles, ce qui le rendoit rude & âpre au toucher de bas en-haut, & l'uréthre n'étoit pas auſſi cartilagineux que dans les chiens. Nous n'avons pas au reſte trouvé conforme à la vérité, ce qu'Ariſtote rapporte touchant la geſtation des femelles des Lions, le nombre & l'ordre dans lequel elles font leurs petits, la plus âgée des Lionnes que nous avons diſſéquées, après avoir mis bas pluſieurs fois, n'ayant fait qu'un petit de ſa derniere portée, dont je donne ici le deſſeing du ſquelete.

Ayant ouvert la poitrine, le cœur renfermé dans ſon péricarde nous a paru plus gros que celui d'un bœuf, ce que nous avions déjà obſervé dans la diſſection de la Lionne. Il y avoit une hydatide de la groſſeur d'une noiſette, dans l'oreillette droite du cœur de celle-ci, mais les deux ventricules du cœur du Lion étoient remplis par un polipe graiſſeux & tendineux fortement attaché par ſes racines aux colomnes du cœur, & il étoit d'un ſi grand volume que ſe prolongeant juſqu'à la veine-cave & à l'aorte, il faiſoit obſtacle au retour du ſang dans le cœur, ce qui avoit ſans doute cauſé la mort à ce Lion. Le Dr. *Jungius* que j'avois appellé à cette diſſection, a été témoin de toutes ces obſervations.

Les poumons de la jeune Lionne & du Lionceau étoient rouges, &

avoient plusieurs découpures, comme ceux du plus grand Lion, mais les bronches des poumons du Lionceau étoient farcies d'une grande quantité de mucosité, dont il avoit sans doute été suffoqué.

Le cerveau étoit semblable à celui du chien, & on y distinguoit très-bien les tubercules antérieurs & postérieurs, que quelques Anatomistes nomment *Nates & Testes*, & les autres éminences : il étoit séparé du cervelet par une apophyse interne du crâne, comme dans les chiens, selon la direction des sutures sagittale & lambdoïde ; les yeux étoient remarquables, en ce que des vaisseaux sanguins mêlés parmi les petites fibres du nerf optique, communiquoient à la rétine une couleur incarnate, telle que je l'avois déjà observée dans les Tigres ; ce qui rend les yeux de ces animaux brillans & quelquefois étincelans comme un charbon allumé ; & ce que j'attribuois d'abord uniquement à l'extrême agitation des esprits animaux dans ces vaisseaux. Il y avoit un gouëtre de la grosseur d'un poing au cou de la jeune Lionne, où aboutissoit une artere très-apparente ; le larinx, que l'on nomme communément le nœud de la gorge, étoit d'une grande étendue dans le Lion ; le cartilage tyroïde ou scutiforme étoit long, les ligamens de l'épiglotte plutôt charnus que musculeux, & ils étoient moins apparens que dans les bœufs ; la langue parsemée de mammelons, avoit autant d'âpreté que la lime la plus rude, & étoit en quelque sorte frangée à son extrémité dans le Lionceau.

Les muscles en général étoient très-gros & très-forts, particulierement les temporaux, (ce qui a été remarqué par Galien *lib. 9. de us. part.*) qui se réunissoient presqu'à la future sagittale comme dans les chiens & dans tous les animaux, dont la principale force consiste dans les dents. Les muscles pectoraux qui occupoient la place des clavicules, étoient aussi comme tous les autres, d'une grande étenduë, excepté les fessiers qui n'étoient pas, par rapport aux autres, si gros & si charnus. La grande quantité de nerfs très-apparens, répandus de tous côtés dans le corps de cet animal, doit au reste procurer une grande force à tous ces muscles.

Les os des Lions n'ont pas toute la dureté & la densité, que leur attribue Aristote, *L. 3, de Hist. Anim.* & ils ne sont pas absolument destitués de moëlle, comme il le prétend, & comme Fallope dit l'avoir observé *Expost. Lib. de Ossibus Gal. c. 7 ;* mais ils en ont si peu, qu'ils paroissent n'en point avoir du tout. On a vu que le Dr. *Greiselius* ayant fait bouillir ceux de la jeune Lionne, dont il vouloit faire un squelete, qui n'étoient pas à la vérité dans leur état naturel, n'eurent pas plutôt senti le feu, qu'ils commencerent à se résoudre & à se convertir en mucilage, & que les os du crâne de cet animal étoient si tendres, qu'on n'eut pas besoin de scie pour le diviser, & qu'on le coupa facilement avec le scalpel.

L'os triangulaire, à la naissance de la future lambdoïde, étoit très-apparent. Nous reconnumes qu'il y avoit un plus grand nombre d'os à la mâchoire supérieure du Lion, qu'à celle de l'homme, & on observe la même chose dans celle du singe. Les Lions ont en effet deux os à cette mâchoire, qui contiennent les quatre dents incisives qui ont été observées par Galien, *Lib. de Oss. ad Tyr.* mais qui ne se trouvent pas, comme il le prétend, dans la mâchoire de l'homme.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 2. 1671. Obſerv. 6.

L'os maxillaire étoit percé d'un trou rond & fort grand, comme dans le Tigre, pour donner paſſage au grand nombre de gros nerfs, qui de-là s'étendent aux muſcles des lévres & du muſle, & qui ſont néceſſaires pour le froncement, & les autres mouvemens de la bouche, & des parties voiſines. Le premier os de la mâchoire ſupérieure, qui dans les autres animaux forme par ſa protubérance l'angle extérieur de l'orbite, ne s'étend pas dans le Lion juſqu'à l'os du front, & le fond de l'orbite juſqu'à l'ouverture du nerf optique, n'eſt pas formé par l'os maxillaire. Le zigoma forme un angle très-aigu, & a beaucoup de ſaillie en dehors, pour que les muſcles temporaux qui ſont aſſez grands, & qui ſe prolongent juſques dans l'orbite, ayent un eſpace ſuffiſant. C'eſt pour cela même, que celle-ci n'eſt pas abſolument oſſeuſe à ſa partie extérieure, & pour ne point bleſſer ces muſcles dans leurs différens mouvemens. Les apophyſes ptérigoides ſont trop aigues dans les Lions & dans les Singes, pour qu'on doive leur donner ce nom.

Dans le Lionceau, la caiſſe ou tambour avec ſon cercle oſſeux, & ſur lequel étoit tenduë la peau ou membrane ordinaire, étoit ſi bien formée, qu'on ne pouvoit s'y méprendre, & que je ne crois pas qu'on eût pu lui donner un autre nom. L'apophyſe du marteau étoit appuyée ſur cette membrane du timpan, & elle me parut plus grande qu'elle n'eſt ordinairement dans l'homme & dans les petits de quelqu'animal que ce ſoit. La plûpart des dents du Lion le plus âgé, étoient fort émouſſées; ce qui nous fit juger avec Ariſtote, *L. 9, de Hiſt. Animal.* qu'il devoit être déjà très-vieux. La mâchoire inférieure étoit percée de pluſieurs trous, pour le paſſage d'un grand nombre de nerfs deſtinés au mouvement des muſcles des lévres. Le cou des Lions & des loups n'eſt pas formé d'un ſeul os, comme l'a prétendu Ariſtote, *L. 4, de Hiſt. animal.* mais il eſt compoſé de ſept vertébres, dont la premiere eſt d'une très-grande étenduë; & cette mépriſe d'Ariſtote a déjà été remarquée par Scaliger *Exer. 208*, en parlant de deux Lions morts dans le Parc de Nerac, appartenant alors à un Roi de Navarre.

Nous comptames dans la queuë, vingt-huit petits os ou vertébres; les lombes étoient compoſées de ſix, dont les apophyſes tranſverſales étoient tournées en haut, comme dans les Singes. Les Lions ont treize côtes de chaque côté, & un pareil nombre de vertébres dorſales. Huit os forment le ſternum de ces animaux, & le même nombre d'os, celui des Singes. Le ſternum du Lion eſt auſſi terminé par le cartilage xiphoide, qui ne devroit pas toujours avoir ce nom, étant plutôt rond qu'*enſiforme* dans les animaux, & même dans quelques hommes. Au lieu de clavicules, nous apperçumes ſur-tout dans le Lionceau, un petit os demi-circulaire, qui d'un côté n'avoit que peu d'adhérence à l'acromion, & qui aboutiſſoit de l'autre à la partie ſupérieure & angulaire du ſternum. Nous obſervames la même choſe dans le Tigre, car le ſternum de ces animaux forme un angle aigu, & n'eſt pas plat comme dans l'homme. Les os innominés étoient fort longs, & tels qu'ils ſont dans tous les animaux à pied fourchu qui ont des doigts, & par conſéquent dans le Singe, dont Riolan a donné l'oſtéologie à la fin de ſon Anthropographie. A l'égard des extrémités antérieures, nous remarquames que l'os *humerus* vers l'épiphyſe inférieure, avoit une ouverture pour don-

ner passage au tendon du muscle biceps, & lui servir comme de poulie. Le Lion a cinq doigts aux pieds de devant, comme tous les autres animaux qui ont des doigts, & qui vivent de leur proye; & cette conformation n'est pas particuliere à la Panthére, comme on voit dans Aldrovande, que *Gillius* le prétend contre l'opinion d'Elien; mais il n'a que quatre doigts aux pieds de derriere, comme les chiens, les tigres & les autres animaux carnassiers. Les os sésamoides sous le jarrèt, & à l'insertion des muscles gastrocnemiens, sont d'une grosseur remarquable. Les ongles sont larges, crochus, très-tranchans à leur extrémité, recourbés en-dessous; & pour qu'ils ne s'émoussent pas, ces animaux les font rentrer à volonté, dans une espece de fourreau que forme la peau en cet endroit.

Lettre de Laurent Wolfstrigel *à* Sachs.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 2. 1671.

OBSERVATION VII.

Description Anatomique du Tigre aussi complete que la précédente, par Laurent Wolfstrigel.

L'Animal sauvage, auquel les Indiens Orientaux donnent le nom de Tigre, est un Léopard selon Scaliger, *Exercit. 208*, parce qu'il est moins léger à la course que le vrai Tigre, & qu'il ne se procure sa proye que par la ruse. Les taches de celui-ci sont au reste différentes de celles du Léopard que nous connoissons. C'est plutôt du poil que de la laine qui fait sa fourrure; il a de petites mouchetures rondes aux flancs, & d'autres marques qu'on peut voir dans la description qu'en fait Scaliger. Les gravures qu'a données Aldrovande de cet animal, *L. 1, c. 4*, au sujet du Tigre de Gesner, & celles de quelques autres Auteurs, ne conviennent point à la vérité à notre Tigre, mais celles de Solin & de Salomon Albert, qui se trouvent dans le même ouvrage, ne paroissent pas s'en éloigner. Car cet animal a, comme le Lion & l'Ours, le cou très-court: ce n'est donc pas un Léopard ou une Panthére, qui l'a long, qui est de couleur fauve, disposée en ondes avec des taches noires, qui imitent assez bien les sourcils placés au-dessus des yeux. Mais la plus grande preuve qu'on puisse en donner, c'est que suivant Albert, les animaux dont il est ici question, ont une grande ressemblance avec les chats; à quoi l'on peut ajoûter, que les peaux de ces animaux ont toujours été prises parmi nous dans le commerce de Pelleterie, pour des peaux de Tigres. Je conserverai donc à cette bête sauvage, dont je vais donner la description anatomique, le nom de Tigre, d'autant plus que la description qu'en fait Bontius Médecin Hollandois à Java, convient parfaitement à celui-ci. Obsérv. 7.

Nous avons trouvé par la dissection, les viscéres du bas ventre de cet animal, tout-à-fait semblables à ceux du chat. Les intestins n'avoient pas beaucoup d'étenduë, & ne formoient pas un grand nombre de circonvolutions; les gros n'avoient aucunes poches ou cellules; c'est pour cela sans doute que les Tigres sont très-sujets à la diarrhée. Les intestins du plus âgé n'avoient que trois fois la longueur de son corps; le *cæcum* étoit long, & à chaque côté de cet intestin, il y avoit une glande qui sortoit du mésentére,

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 2. 1671. Obſerv. 7.

que j'avois déjà apperçuë très-diſtinctement dans un Tigre de cinq mois ; que j'avois diſſéqué en préſence de Mrs Ferdinand *Hertodius*, *Jungius*, *Kiellmann*, *Piſanus*, & pluſieurs autres Médecins, & que j'ai retrouvée dans la ſuite dans notre chat domeſtique. Le foie qui étoit d'un ſi grand volume, qu'il occupoit l'un & l'autre hypochondre, étoit diviſé en ſix grands lobes, qui s'étendoient preſque juſqu'à la veine cave, dans le plus grand deſquels, qui ſe diviſoit encore en deux, étoit attachée la véſicule du fiel ; ce quia été obſervé par Galien, à l'égard des quadrupédes, *L. 6, de Anat. Adminiſt.* Le canal cyſtique arrivoit au *duodenum* par une ligne très-inclinée. La rate n'étoit pas ſi groſſe que celle du Lion, elle étoit étroite à ſa partie ſupérieure, plus large par le bas, & ſa couleur étoit d'un rouge aſſez vif. Le pancréas étoit diviſé en deux parties inégales, dont la plus courte s'étendoit juſqu'à la rate en paſſant ſous l'eſtomac, & la plus longue ſuivoit la direction du *Duodenum* & du *Jejunum* ; il étoit de la longueur d'une palme & demie dans le plus jeune Tigre, & il s'abouchoit au *Duodenum* par un double conduit. Les glandes ſurrénales étoient ſemblables, pour la figure, à celles de l'homme ; elles étoient placées à côté des reins, mais elles ne les touchoient pas immédiatemeut. A l'égard des reins, ceux du jeune Tigre étoient bien conformés, d'un rouge vif, glanduleux, traverſés par des rameaux, des veines émulgentes, & tels qu'on les trouve ordinairement dans les jeunes chats ; la ſubſtance de ces reins étoit fibreuſe, & ils étoient couverts d'une membrane qu'on en ſéparoit facilement. La veſſie du jeune Tigre avoit une ouverture produite par la gangréne, par où l'urine s'écouloit dans la capacité du bas ventre. La verge du Tigre le plus âgé, étoit petite par rapport à la groſſeur de cet animal, & l'uréthre avoit un cartilage ſemblable à celui qui ſe trouve dans l'uréthre des chiens. Il y avoit un abſcès au gland du plus jeune, qui avoit donné lieu de douter de ſon ſexe, les teſticules n'étant pas apparens, à cauſe de la grande contraction du *Scrotum* ; & cet abſcès avoit cauſé l'inflammation de la veſſie, la gangréne, la ſuppreſſion de l'urine, & enfin la mort de cet animal.

Il n'y avoit rien de remarquable dans la poitrine, ſinon que le médiaſtin étoit très-mince, & que dans le jeune Tigre, le thymus s'étendoit en longueur & en largeur juſqu'au péricarde. Le cœur des Tigres n'eſt pas à proportion ſi gros que celui des Lions ; leurs poumons ſont découpés en un très-grand nombre de petits lobes, & ſont rouges ; ceux du vieux Tigre avoient divers abſcès qui avoient occaſionné la pthiſie, & enſuite la mort.

Le cerveau étoit ſéparé du cervelet par une apophyſe oſſeuſe, comme dans le Lion. La cavité que l'on nomme ordinairement le troiſième ventricule du cerveau, avoit beaucoup d'étenduë. La rétine étoit parſemée de quantité de petites veines. La langue étoit garnie de papilles ou mammelons, & les ligamens de l'épiglotte étoient muſculeux.

Les muſcles tels que les pectoraux, le cucullaire ou trapeze, & ceux des extrémités antérieures, auxquels aboutiſſoit une grande quantité de nerfs, étoient très-forts, mais particulierement les temporaux qui étoient remarquables par leur étenduë. Les cavités glénoides n'étoient pas cependant fort charnues, une grande quantité de nerfs ſe diſtribuoit aux muſcles de la queuë, qui paroiſſoient être des prolongemens du demi-épineux & du grand

grand dorſal ; auſſi ces animaux ne ceſſent de tortiller leur queuë, qui eſt toujours dans un grand mouvement.

Les os du Tigre ont aſſez de force & de ſolidité, mais ils contiennent cependant de la moëlle : le crâne a vers les ſutures ſagittale & lambdoide, pluſieurs protubérances qui ſemblent deſtinées à y arrêter & à y fixer plus fortement les muſcles temporaux. Les orbites des yeux n'étoient pas ſi éloignées l'une de l'autre que dans le Lion, & n'étoient pas non plus oſſeuſes en dehors. Le petit os triangulaire étoit au moins auſſi apparent. L'os cunéiforme ou ſphénoide à la baſe du crâne, & les apophyſes zigomatiques avoient beaucoup de ſaillie en dehors, pour donner plus d'eſpace aux muſcles crotaphytes. Le timpan de ce Tigre étoit déjà oſſeux, & à peu près rond, au lieu qu'il n'étoit encore que membraneux dans le Lionceau. Ses dents diſpoſées comme celles d'une ſcie, étoient autrement pointuës, mais ſemblables au reſte à celles d'un chat. Les molaires ſupérieures débordoient ſur les inférieures. Le trou orbitaire étoit très-grand, comme dans les Lions. Il n'y avoit au reſte rien de particulier dans la tête de cet animal, & les os de l'épine & de la poitrine n'avoient preſque rien de remarquable, qu'on n'ait déjà rapporté en parlant des os des Lions. La queuë étoit compoſée de vingt-ſept vertébres, dont les apophyſes tranſverſales étoient plus étenduës que dans ces autres animaux ; & tout ce qui a rapport aux côtes & aux clavicules, étoit ſemblable dans les Tigres, à la deſcription que nous avons déjà faite de ces parties, en parlant des os des Lions. A l'égard des extrémités antérieures, nous avons ſeulement obſervé, que l'ouverture qui eſt à l'extrémité de l'os humerus, étoit plus grande dans les Tigres ; les ongles & les autres parties ſolides étoient à peu près telles, que nous les avons décrites dans la précédente deſcription anatomique, de ſorte qu'il ne me reſte plus rien à ajoûter à celle-ci.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 2. 1671. Obſerv. 7.

Lettre de Laurent Wolfſtrigel, *datée de Vienne, & adreſſée en 1670, au Dr.* Sachs *à Breslaw.*

EXTRAIT DE L'OBSERVATION IX.

Epilepſie guérie par le feu, par George Segerus, *Médecin du Roi de Pologne.*

PAnarole, *Pentec.* 2, *Obſ.* 39, rapporte qu'un jeune homme épileptique étant tombé au feu, & s'étant fait une brûlure conſidérable au pied, n'avoit eu dans la ſuite aucune attaque d'épilepſie. Ce fait, quoiqu'extraordinaire, n'eſt pas ſans exemple ; & *Segerus* dit avoir vu en 1657, un autre jeune homme épileptique dès l'enfance, qu'un ſemblable accident avoit pareillement guéri de cette maladie. Obſerv. 9.

Lettre de George Segerus *au Dr.* Sachs, *datée de Thorn.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 2. 1671. Obſerv. 10.

OBSERVATION X.

Araignées mangées ſans aucune incommodité, par le Dr. Simon Scholzius.

MArcellus Donatus, *Hiſt. Medic. mirab. Lib. 6*, rapporte qu'Albert le Grand aſſuroit avoir vu une jeune fille de Cologne, qui, tant qu'elle avoit vécu, avoit mangé des araignées ſans le moindre accident. Pour moi j'ai connu un jeune Ecoſſois, étudiant alors à Leyde, qui cherchoit les araignées dans tous les coins des appartemens, les mangeoit avec avidité, & aſſuroit que c'étoit pour lui un mets très-agréable. Ce jeune homme cependant jouiſſoit d'une aſſez bonne ſanté, il avoit ſeulement le viſage un peu pâle, & ordinairement un peu de bouffiſſure au tour des yeux.
Simon Scholzius de Thorn au Dr. Sachs.

Notes ſur cette Obſervation.

Borellus, *Cent. III. obſ.* 19. a obſervé qu'il n'y avoit aucun riſque à manger des araignées; il y a eu en effet à Padouë un fou qui mangeoit, & des araignées, & des ſcorpions, ſans en reſſentir aucune incommodité; & Offredus avoit vu à Orléans, un mendiant qui mangeoit de même des araignées & les inſectes les plus dégoûtans, ſans que ſa ſanté en parût altérée.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION XVII.

Mole extraordinaire formée dans la cavité du bas-ventre, par Jean Chrétien Fromman, *Profeſſeur de Philoſophie, & Médecin de Cobourg dans la Franconie.*

Obſerv. 17.

UNe fille de Cobourg, à la fleur de ſon âge, & d'un tempérament très-gras, étant tombée avec le fardeau qu'elle portoit, d'un pont dans une riviere, on s'apperçut quelque tems après d'une petite tumeur au côté gauche de cette jeune fille, qui en impoſa au Chirurgien qui la traita, en la prenant pour un gonflement de la rate. Les remédes qu'il lui fit prendre, ayant été ſans ſuccès, & cette tumeur dans l'eſpace de ſix mois, ayant pris un très-grand accroiſſement, on conſulta l'Auteur de cette obſervation, qui ayant examiné cette fille, alors en promeſſe de mariage, & dont la groſſeur du ventre commençoit à faire ſoupçonner qu'elle étoit enceinte, jugea que cette mole, de quelque nature qu'elle fût, n'étoit point dans la matrice, mais dans la capacité de l'abdomen; & il fit dès-lors un pronoſtic, qui ne laiſſoit aucune eſpérance à la malade du côté de la médecine. Cette fille étant morte en effet quelque tems après, à l'ouverture de ſon corps on trouva une mole du poids de dix livres, (la livre de ſeize onzes) qui n'étoit formée que de graiſſe; elle occupoit principalement le côté gauche, & étoit appuyée ſur les inteſtins, mais elle étoit adhérente à l'extrémité ſupérieure de l'os *ilium*, ce n'étoit pas-là cependant le lieu de ſon origine. On découvrit une autre tumeur au-deſſus du méſentére, qui peſoit environ deux livres, auſſi formée par un amas de graiſſe, mais

qui n'avoit pas encore acquis de solidité, & qui n'avoit que la consistance ordinaire du pus. L'Auteur jugea que la rupture d'un vaisseau avoit pu donner lieu à la production de ces tumeurs, & que la matiere étant toujours disposée à s'organiser dans les animaux, la nature qui n'est jamais oisive, avoit ainsi formé ces masses informes, par l'affluence de la partie adipeuse du sang, destinée à être distribuée dans les différentes parties du corps. Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. I. Ann. 2. 1671. Observ. 17.

Lettre du Dr. Jean Fehr, *Président de l'Acad. des Cur. de la Nature, datée de Cobourg le 1 Août 1670, & écrite à Schweinfurt.*

EXTRAIT DE L'OBSERVATION XXXVI.

Dissection d'un enfant né sans cerveau, par Maurice Hoffman, *premier Professeur de Médecine dans l'Université d'Altorf.*

LA femme d'un soldat de Nuremberg, nommé George Prukner-Bamberg, accoucha le 9 Mars 1646, neuf jours après l'écoulement des eaux, d'un enfant de sept mois, mort depuis trois jours, dont le corps & les membres étoient bien conformés, mais dont la tête étoit absolument monstrueuse. La face étoit en effet très-difforme, les oreilles étoient pendantes entre les yeux, qui étoient de grandeur naturelle, mais extrêmement saillans, & plus éloignés l'un de l'autre, qu'ils ne le sont ordinairement. On appercevoit à peine la racine du nez, une protubérance ronde placée au-dessus de la bouche, en tenoit lieu, d'où il sortoit du sang & de la mucosité par des especes de narines, lorsqu'on la pressoit. La bouche de cette tête monstrueuse étoit très-grande; un petit corps charnu occupoit la place de la langue, & les extrémités pointues des dents incisives paroissoient déjà aux mâchoires. Cette tête au reste n'avoit ni front ni crâne, mais ce qui nous parut de plus surprenant, c'est qu'elle n'avoit ni cerveau, ni cervelet, ni meninges, quoique l'Accoucheuse & la mere nous assurassent toutes deux, qu'elles avoient senti les mouvemens de l'enfant, & qu'il avoit certainement eu vie. On appercevoit au derriere de la tête un corps dur & saillant, qui paroissoit être la premiere des vertébres, couvert par une substance charnuë, au-dessous duquel étoit une assez grande ouverture, qui pénétroit dans la cavité des vertébres cervicales & dorsales, qui quoiqu'entourées d'une forte membrane, étoient cependant vuides, & ne contenoient aucune substance médullaire. Observ. 36.

Extrait des notes sur cette observation par Ph. Jac. Sachs.

Vestingius, dans ses observations de Médecine publiées par Claude *Bartholin*, & Cl. *Veschius* font mention de cet enfant monstrueux. Samuel *Costerus*, *Fontanus* & *Carpus* célébre Anatomiste, parlent d'un autre enfant monstrueux né le 24. Décembre 1629. que ces deux derniers disent avoir vu, qui n'avoit point de cerveau, & dont la cavité du crâne étoit remplie d'une eau très-claire. *Zacutus Lusit.* rapporte une histoire semblable, & on trouve dans Bartholin *Cent. I.* l'histoire d'un autre enfant né à *Berg* en 1639. qui vécut pendant une demi-heure, & qui n'avoit cependant ni front ni cerveau, mais qui avoit en sa place une masse de chair rouge & informe. Théodore *Kerckring*, *Spicileg. Anat. observ. 46.* dit avoir vu plusieurs brebis sans cerveau, & qu'ayant disséqué un enfant mort d'hydropisie à la tête, qui avoit vécu cinq mois, il n'avoit trouvé que de l'eau dans le crâne.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION XLVI.

Dec. 1. Ann. 2. 1671. *Vents ſortant par le membre viril, par* George Wolfang Wedel, *Médecin dans la principauté du Duc de Saxe-Gotha & membre de l'Académie des Curieux de la Nature.*

Obſerv. 44. LOrſqu'il y a une ouverture à la veſſie, produite, ou par un ulcére, ou par une bleſſure, il n'eſt pas ſurprenant que l'air contenu dans le bas ventre, y puiſſe pénétrer; mais il eſt preſque inoüi qu'il ſoit jamais arrivé, qu'on ait rendu des vents par la verge, lorſque la veſſie eſt dans ſon état naturel. L'Auteur cependant nous donne la peuve de la poſſibilité de ce fait, dans l'hiſtoire d'une maladie, dont il paroit qu'il a été le témoin. „ Un hom- „ me du premier rang de *Gotha*, petite ville d'Allemagne dans la Thurin- „ ge, étoit, dit-il, attaqué pluſieurs fois chaque année d'une colique ac- „ compagnée de borborigmes, de tenſion dans le bas ventre, & de dou- „ leurs aux environs du nombril: mais le ſymptome de cette maladie le „ plus ſingulier, étoit qu'il rendoit alors des vents par le membre viril, „ ſouvent avec l'urine, & ſouvent ſans urine, mais toujours avec autant „ de facilité, que ſi l'uréthre avoit été leur route ordinaire; & il obſerve „ qu'il s'étoit fait autrefois une habitude de retenir très-long-tems ſon uri- „ ne, pour pouvoir dans ſa débauche boire plus que perſonne, ſans être „ obligé de ſortir. „ Il tâche enſuite de rendre raiſon de ce phénomene; & il obſerve qu'il s'engendre des vents dans toutes les parties du corps, mais ſur-tout dans ſes cavités, & qu'il ne doit pas dès-lors paroître extraordinaire, qu'il s'en produiſe dans la veſſie, & qu'ils ſortent quelquefois par la verge, même avec bruit. Il eſt vrai cependant que ces flatuoſités peuvent avoir été originairement dans le ſang, & avoir paſſé dans la veſſie avec l'urine, tandis que la ſécrétion s'en faiſoit dans les reins, une éruption de vents à l'ouverture d'une veine, n'étant pas une choſe extrêmement rare. On ne peut donc pas aſſurer préciſément, ſi ceux que rendoit ce malade par l'uréthre, avoient été produits dans la veſſie par la converſion d'une portion d'urine en vapeur, ou s'ils étoient déjà dans le ſang avant qu'elle en eût été ſéparée.

Lettre de Wedel *datée de Gotha à Breſlaw.*

Extrait des notes ſur cette obſervation.

Zacutus, *Lib. 11. Prax. Adm.* rapporte qu'un homme très-ſujet aux vents, ne rendoit par la verge que des flatuoſités ſans aucune ſemence. Gaſp. Caldera *in tribunali. magic. medic.* a obſervé de même, qu'il arrive quelquefois que toute la ſubſtance de la ſemence eſt changée en flatuoſités, & que les perſonnes de ce tempérament, qui ſont ordinairement les plus propres à l'acte Vénérien, au lieu de ſemence ne rendent que des vents, qui ſortent avec bruit & avec un plaiſir preſqu'égal à celui qui accompagne l'émiſſion de la ſemence.

OBSERVATION L.

Retirement ſubit du membre viril, par Paul de Sorbait, *Médecin de l'Impératrice Eléonore, de l'Académie des Cur. de la Nature.* Dec. 1. Ann. 2. 1672.

LE membre viril d'un homme de Vienne en Autriche, qui demeuroit dans la grande place, diſparut tout à coup, deſorte qu'il n'en paroiſſoit plus rien, que l'extrémité du prépuce. Il ſe perſuada d'abord que c'étoit un maléfice, mais m'ayant conſulté, je lui fis faire des fomentations avec des drogues carminatives, & la partie naturelle fut bientôt rétablie dans ſon premier état : ce n'étoit en effet que des vents renfermés & raréfiés entre les membranes de la veſſie, qui en avoient ainſi cauſé la rétraction. Obſerv. 50.

Lettre du Dr. Sorbait *de Vienne à* Sachs.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION LII.

Mouſſe terreſtre rempante monſtrueuſe, par Martin Bernhardi de Berniz.

CEtte obſervation ne concerne qu'une variété accidentelle de cette plante, que l'Auteur nomme monſtrueuſe, parce qu'il en avoit trouvé une, qui avoit à ſes yeux la figure d'une Taupe. Si la remarque eſt frivole, les propriétés de cette plante rapportées dans les notes, méritent quelqu'attention. Obſerv. 52.

Mathiole la nomme *Muſcus terreſtris repens*, & C. Bauhin, *Muſcus terreſtris clavatus ;* mais en Pologne, on lui donne le nom de *Plicaria*, parce qu'elle eſt regardée dans ce Royaume, mais ſur-tout dans la Lithuanie & la Moſcovie, comme un reméde ſpécifique pour la guériſon de la *Plica Polonica*, maladie endémique parmi ces peuples. On la trouve dans les terres incultes & ſablonneuſes, & principalement dans les terreins pierreux de l'Ukraine, où elle croit juſqu'à la longueur de huit à dix aunes. Au mois de Juillet elle produit des épis, qui en Automne répandent, lorſqu'on les ſecouë, une pouſſiere jaune, farineuſe & trés-fine, qui eſt un véritable ſoufre végétal inflammable, que les Moſcovites & les Perſans font entrer, dit-on, dans la compoſition des feux d'artifice, & qui eſt auſſi de quelqu'uſage dans la Médecine parmi ces peuples, pour deſſécher les playes, & dont les femmes de Miſnie ſe ſervent pour remédier à la cardialgie & aux coliques venteuſes des enfans.

Voici de quelle maniere les Polonois employent l'eſpece de Mouſſe dont nous parlons, pour la guériſon de la *Plica*. Ils coupent en morceaux les ſommités de cette plante, qu'ils mettent dans une décoction de Branc-urſine ou Acante bien chaude, & après avoir fait bouillir un inſtant ce mêlange, ils y ajoûtent un morceau de levain, & font fermenter cette liqueur dans une étuve.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 2. 1671. Obſerv. 52.

D'autres prennent de cette Mouſſe terreſtre hachée groſſierement, avec parties égales de feuilles d'Acante bien deſſéchées, qu'ils font bouillir dans de l'eau de riviere, juſqu'à ce que la décoction ſoit devenuë d'un jaune foncé. Ils ajoûtent à la colature, du levain ordinaire de farine de froment, & ils mettent de même le tout dans un lieu chaud, pendant quelques jours, juſqu'à ce que la liqueur ait acquis un goût acide. Alors les malades prennent chaque jour de cette liqueur, ou ſeule, ou mêlée avec les alimens. On ſe ſert auſſi à l'extérieur, de cette décoction, dont on peut augmenter la force & la vertu, en y faiſant boüillir encore de cette même mouſſe, & lorſque la liqueur eſt devenuë d'un rouge-brun, on s'en lave la tête deux fois la ſemaine. Il ne faut plus dans ces circonſtances ſe peigner, car les cheveux ſe mêlent bientôt, & ſe tortillent en forme de cordes. C'eſt alors qu'on juge que la *Plica* eſt entierement dans les cheveux, ſymptome le plus favorable dans cette maladie, qui ſe guérit enſuite avec le tems, & en continuant l'uſage de ce reméde.

La veuve d'un Capitaine nommée Tarlowa, qui avoit eu pendant pluſieurs années la *Plica Polonica*, ſe rétablit parfaitement, & guérit enſuite un grand nombre de perſonnes attaquées de cette maladie, par le ſeul uſage de l'onguent, dont voici la recette. ℞. Parties égales de *Plicaria* ou *Mouſſe terreſtre rempante*, & racines de Bryone, graiſſe de heriſſon, ce qu'il en faudra; on fera cuire ces choſes bien mêlées enſemble, dans un vaiſſeau de verre exactement clos, au bain marie, pendant une heure; & on frottera de cet onguent deux fois par jour, les cheveux à leur racine, de même que les autres parties du corps affectées de cette maladie, & particulierement les jointures où l'on reſſentira de la douleur. L'Auteur de ces obſervations ne juge pas au reſte, que cette derniere méthode qui tient trop de l'empirique, ſoit ſuffiſante pour la cure radicale de cette maladie.

Les femmes du peuple dans l'Ukraine, attribuent encore d'autres propriétés à la Mouſſe terreſtre rempante, ou *Plicaria*; elles en font des ceintures dont elles entourent le corps à nud, & prétendent par-là remédier à l'écoulement trop abondant des régles, aux douleurs & aux ſuffocations utérines, elles ceignent de même la tête avec des eſpeces de couronnes faites de cette plante, pour arrêter les hémorrhagies par les narines, d'où l'Auteur croit que cette Mouſſe a encore été nommée dans ces Provinces, *Cingularia*.

Lettre du Dr. Martin Bernhardi de Berniz, *datée de Varſovie, au Dr.* Sachs *à Breſlaw.*

OBSERVATION LVI.

Vomiſſement de Crapauds, par George Segerus, *Médecin du Roi de Pologne.*

Obſerv. 56.

AU commencement du Printems, de l'année 1667, un Boucher nouvellement établi à Thorn, envoya ſon domeſtique dans un Bourg voiſin, pour y acheter quelques agneaux: celui-ci preſſé de la ſoif, but avec

avidité d'une eau dormante qu'il trouva sur sa route, poursuivit ensuite son chemin, & fit son emplette. Il commença le soir à se plaindre de douleurs d'estomac, qui augmentoient de jour en jour, & dont il ne tarda pas à attribuer la cause à cette eau corrompuë qu'il avoit buë. On lui indiqua différens remédes, mais dont il ne reçut aucun soulagement. Enfin croyant sentir dans l'estomac, sur-tout le matin, un certain mouvement, comme s'il y eut eu un animal vivant, il commença à craindre, & à soupçonner qu'il avoit avalé avec cette eau, de la semence de quelque reptile venimeux. Ces symptomes furent suivis de dégoût, d'insomnies, de douleurs de tête, & quelquefois de syncopes; desorte qu'il avoit peine à faire son service ordinaire. Dans ces circonstances, & six mois après avoir bu cette mauvaise eau, quelqu'un lui conseilla de manger le marin de la graisse de serpent. Il prit donc ce prétendu reméde, & se disposoit à sortir de la maison, pour exécuter quelques ordres que son Maître venoit de lui donner; mais il étoit à peine dans la cour, qu'il rendit par le vomissement trois crapauds. Il rentra dans la maison, & prit de la thériaque, dès ce moment il commença à se trouver mieux, & il recouvra en effet bientôt sa santé.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 2. 1671. Obsérv. 56.

Lettre de Segerus, *datée de Thorn, au Dr.* Sachs.

OBSERVATION LVII.

Description Anatomique de la Taupe, par George Segerus.

LE 26 Juin 1654, je fis à Coppenhague, la dissection d'une Taupe, dans laquelle j'observai les choses suivantes; la partie interne de l'orifice gauche de l'estomac, qu'on nomme ordinairement supérieur, étoit entourée d'une bande ou anneau fibreux destiné sans doute à le resserrer, & à le fermer plus exactement, mais je ne trouvai point à l'orifice droit ou pylore, cette ligne transversale dont parle Severinus dans sa Zootomie, *part. 4, pag. 316*; ce que je vérifiai encore dans une autre Taupe. L'estomac étoit rempli d'un suc noirâtre, & différentes parties des intestins de récrémens noirs; il ne paroissoit aucune différence entr'eux, presque dans toute leur longeur; à une palme ou environ de distance de l'anus, il y avoit une vésicule vuide adhérente à l'intestin, & formée de quantité d'autres, dont la membrane très-mince, se dilatoit par l'air qui pouvoit y être introduit, mais qu'on ne pouvoit en faire sortir. Dans une autre Taupe, au lieu de cette vésicule, il y avoit au même endroit une glande revêtue d'une membrane épaisse, d'où sortirent des excrémens aussitôt qu'elle eut été percée; ce qui pourroit faire penser, que ces vésicules ou glandes, tiennent lieu du *Cœcum*, que Severinus prétend qui ne se trouve point dans la Taupe. Toute la longueur des intestins n'étoit au reste que de deux aunes trois quarts, mesure de Coppenhague. Le foie étoit divisé en quatre lobes, & la vésicule du fiel y étoit attachée; elle étoit vuide, & on l'appercevoit à peine, quoique je l'aye trouvée dans une autre Taupe remplie d'une assez grande quantité de liqueur verdâtre. Les reins, eu égard à leur petitesse, avoient une assez grande cavité. Les testicules étoient placés dans la partie la plus Obsérv. 57.

baſſe de l'abdomen, de chaque côté de la veſſie, & ils me parurent de couleur jaune, au lieu que Severinus a prétendu qu'ils étoient noirs. Le poumon étoit compoſé de cinq lobes. Les membranes du cerveau étoient épaiſſes & noires à leur ſuperficie. Les yeux étoient fortement attachés par quelques fibres, à une petite membrane voiſine; ils étoient noirs, de la groſſeur de la ſemence de l'herbe aux puces, comme l'a fort bien remarqué Severinus, *L. cit. pag. 317*, & les ayant ouverts, il n'en ſortit aucune liqueur. Je ne voudrois pas cependant, avec Ariſtote, Pline & Albert le Grand, refuſer abſolument à la Taupe, l'uſage des yeux; la nature ne faiſant rien envain, & lui ayant non-ſeulement donné des yeux, mais les ayant placés dans le lieu propre à en pouvoir faire uſage, & ayant fait une ouverture à la peau, au lieu même où l'œil eſt naturellement placé, exactement correſpondante à ſa groſſeur. Il y a lieu de croire que cet animal a la faculté de voir à un certain degré, ne fût-ce, comme le prétend Scaliger, *Exercit. 244*, que pour l'avertir d'éviter la lumiere, qui lui eſt peut-être contraire, ou du moins inutile. La partie extérieure de l'oreille n'eſt point apparente dans la Taupe, mais de chaque côté de la tête, il y a une petite ouverture qui eſt l'orifice d'un conduit cartilagineux, qui s'étend juſqu'à la cavité de l'os pierreux, auquel il eſt adhérent par pluſieurs petites fibres membraneuſes. Ce conduit me parut avoir à peu près, le diamétre d'une des plus groſſes plumes de pigeon, & un peu plus d'un travers de pouce de longueur. Je remarquai enfin très-diſtinctement cinq doigts aux pattes de devant & de derriere; & Geſner, *de quadrup. Lib. 1, cap. de Talpâ*, s'eſt aſſurément trompé, en ne leur en donnant que quatre.

Lettre de Segerus *au Dr.* Sachs, *datée de Thorn.*

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 2. 1671. Obſerv. 57.

OBSERVATION LVIII.

Deſcription Anatomique de deux Hériſſons terreſtres, l'un mâle & l'autre femelle, par Georges Segerus.

Obſerv. 58. LE 27 Avril 1656, je fis les obſervations ſuivantes ſur un Hériſſon femelle, que je diſſéquai à Coppenhague, en préſence de quelques Etudians en Médecine. Les muſcles conglobateurs & les inteſtins, me parurent également minces, & je ne trouvai dans ceux-ci aucun veſtige de *cæcum*, comme l'a remarqué Severinus, *Zootom. part. 4.* Le pancréas qui étoit blanc, long & plat, & dans lequel on appercevoit facilement le conduit de *virſungus*, étoit placé ſous le *duodenum*. Le foie n'étoit pas compoſé de ſept lobes, comme Riviere l'a dit, *L. c. pag. 320*, mais ſeulement de cinq, deux grands & trois petits; la véſicule du fiel n'étoit que foiblement adhérente à la ſuperficie de l'un des petits lobes; elle étoit ronde, aſſez groſſe, & remplie d'une liqueur noirâtre. On appercevoit près de la veine-porte, quelques veſtiges des vaiſſeaux lymphatiques. La rate qui étoit petite & de forme cylindrique, avoit un abſcès à l'une de ſes extrémités, de la groſſeur d'un gros pois, rempli d'une matiere ſemblable à du ſang caillé. Les reins avoient une cavité très apparente, & ils égaloient dans toutes

toutes leurs dimenſions, l'une des phalanges du pouce ; ſur ceux-ci étoient appuyées les capſules atrabilaires, ou glandes ſurrénales, qui étoient de la groſſeur d'une petite féve, & la gauche étoit fortement attachée au rein par une membrane commune. Une eſpece de cercle membraneux, qui n'excédoit pas en largeur l'épaiſſeur d'une lame de couteau, bordoit & environnoit l'orifice de la matrice, qui avoit deux cornes ou trompes ; la partie de ce cercle, qui regardoit le fond de la matrice, lui étoit fortement unie ; mais du côté du vagin, il pouvoit être relevé, deſorte que cette eſpece de diaphragme imitoit aſſez bien une valvule ; les teſticules qui égaloient à peine la groſſeur d'une lentille, étoient attachés aux cornes de la matrice qui étoient un peu recourbées. Dans la poitrine, le canal thorachique, qui étoit ſimple, & qui ne contenoit qu'une petite quantité d'humeur aqueuſe, étoit aſſez apparent. Le ventricule droit du cœur étoit rempli de ſang. Les poumons qui étoient vuides, & qui avoient des taches de différentes couleurs, étoient diviſés en cinq lobes, deux grands & trois petits, quatre deſquels occupoient la cavité droite de la poitrine, & le cinquième, le plus grand de tous, occupoit la gauche. Telles ſont les obſervations que je fis ſur le Hériſſon femelle. Je diſſéquai le mâle le 24 Mai de la même année, auſſi en préſence de quelques Etudians en Médecine. Le *Pancréas* & ſon conduit, étoient glanduleux & blancs ; il ne paroiſſoit aucune trace de *Cœcum* ; la véſicule du fiel étoit très-grande, & remplie d'une liqueur jaune ; les vaiſſeaux lymphatiques entouroient la veine-porte ; les capſules atrabilaires étoient longues, de couleur jaunâtre, appuyées ſur les reins, & de la même ſubſtance ; les proſtates étoient auſſi jaunes, & placées à la racine de la verge ; les teſticules de la groſſeur d'une des phalanges du pouce, ne contenoient aucune liqueur ; le ventricule droit du cœur, étoit rempli de ſang, & le gauche étoit abſolument vuide. Ce Hériſſon n'avoit point de jambe droite de derriere, & le reſte du femur étoit calleux à ſon extrémité, & recouvert par la peau.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 2. 1671. Obſerv. 58.

Lettre de Segerus, *datée de Thorn, à Breſlaw.*

OBSERVATION LXXII.

Femme ayant trois mammelles, par Thomas Bartholin, *Doyen perpétuel de la Faculté de Médecine de Coppenhague.*

ON me fit voir il y a trois jours, une femme qui avoit au dos une troiſième mammelle très-apparente, mais ſans mammelon, & qui ne lui cauſoit aucune incommodité ; elle ſe plaignoit ſeulement d'une petite toux & d'un enrouëment, dont elle attribuoit la cauſe à cette excreſcence, ce que je ne pourrois pas aſſurer préciſément. Obſerv. 72.

Lettre de Thomas Bartholin, *datée de Coppenhague, au Dr.* Sachs.

Notes ſur cette obſervation.

P. *Borellus Cent. 1. obſ. 49.* dit avoir vu une femme nommée *Rachele Rey*, de *Caſtel* en Franconnie, qui avoit trois mammelles, deux dans leur ſituation ordinaire, & une

troisième plus petite, placée sous la mammelle gauche, qui avoit dû lait comme les deux autres, mais moins abondamment. S'il se trouve quelquefois des mammelles surnuméraires, on a fait aussi la même observation sur les mammellons. Le même *Borellus l. c.* parle d'une femme nommée *Gabriele Gleise*, qui avoit deux mammellons à la même mammelle qui n'étoient pas fort éloignés l'un de l'autre. On trouve dans *Schenck. L. 11. var. obs. tit. de mam.* que *Jacques Hollerius* avoit vu de même une mammelle à deux mammellons. Et dernierement en 1667. on présenta une femme à *Kerckringius*, à Amsterdam, dont le lait sortoit de la mammelle droite, par deux mammellons, dont elle avoit nourri un enfant pendant quatre ans, l'un desquels étoit en sa place ordinaire, l'autre étoit du côté de l'aisselle, cinq travers de doigt plus bas que le premier, & dont le lait couloit en plus grande abondance & avec plus de facilité à cause de sa situation, *voy. l'observation Anat. 21. du même Auteur.* C'est mal-à-propos que *Scaliger* se flatte, *Libel. de semine genitali*, d'avoir prouvé que le nombre des mammelles des femelles répondoit toujours à celui de leurs petits, puisque la truie en a souvent jusqu'à seize, & n'a cependant jamais un si grand nombre de mammelles. Les femmes d'autre côté font quelquefois trois enfans d'une couche, & même jusqu'à sept, comme il est arrivé dans la famille des *Porcellus* de Padoue, & cependant elles n'en ont ordinairement que deux. Mais ce nombre n'est pas tellement fixe, qu'il ne puisse y avoir sur cela des variétés, car il y a actuellement une jeune femme à Rome qui a eu plusieurs enfans mâles & femelles de son mari, tous de différentes couches, qui a quatre mammelles, & qui se rempliſſent toutes quatre de lait lorsqu'elle est accouchée. *Joan. Faber Bamberg. Not. in Recch. Benedictus Cabrolius obs. Anat.* parle encore d'une autre femme à quatre mammelles.

Ephemerides de l'Acad. des Cur. de la Nature.

Dec. 1. Ann. 2. 1671.

OBSERVATION XCII.

Pillules rejettées par le vomissement, un an après avoir été prises, par le Dr. Valentin André Moellenbroc, *de l'Acad. des Cur. de la Nature.*

Observ. 92. Guillaume Fabrice Hildan, *cent. 4*, rapporte qu'une femme ayant pris un vomitif, avoit rendu un morceau de couenne de lard séché à la fumée, qu'elle avoit mangé deux ans auparavant. J'ai vu arriver à peu près la même chose, à un homme d'Erfort, qui ayant pris des pillules purgatives sans aucun effet, les rendit par le vomissement un an après, ayant encore la feiille d'or dont elles avoient été couvertes.

Lettre de Moellenbroc *de Halle en Saxe, au Dr.* Sachs.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION XCVII.

Les petits corps étincellans que croyent voir les Épileptiques, sont un signe funeste, par Philippe Jacques Sachs *de* Lewenheimb.

Observ. 97. Plusieurs Auteurs & Hyppocrate même, ont observé que dans les maladies convulsives, les bluettes de feu que les malades se persuadent voir voltiger devant leurs yeux, sont des symptomes dangereux. Le Dr. Sachs nous apprend que dans l'exercice de sa profession, il a eu plusieurs fois occasion de vérifier cette observation, & il rapporte à ce sujet, l'histoire de deux maladies accompagnées de symptomes, qui toutes deux ne se terminerent que par la mort des malades. Le premier exemple qu'il cite, est celui de *Jean-George Hanck* habile Chirurgien de Breslaw, qui avoit passé

dix années dans les Indes Orientales, & qui de retour dans sa patrie en 1667, avec une santé fort affoiblie par d'aussi longs voyages, après avoir passé quelques années dans un état de langueur, fut tout à coup attaqué d'un accès d'épilepsie. On lui donna différens remédes, avec assez de succès, pour qu'on pût se flatter d'avoir surmonté le mal; mais s'étant plaint pendant quelques jours de globules de feu, qui en voltigeant perpétuellement devant ses yeux, l'empêchoient de voir, il lui survint une seconde attaque qui fut si forte, qu'il y succomba. » La même année, dit l'Auteur, » une femme valétudinaire, âgée de 46 ans, après avoir éprouvé différentes indispositions, commença de même à se plaindre, d'avoir toujours » devant les yeux des bluettes de feu, qui lui fatiguoient la vuë. Ayant » encore présent l'exemple du Chirurgien qui vient d'être rapporté, je fis » sur le champ devant les assistans, un pronostic funeste, & je prédis qu'elle ne tarderoit pas a être attaquée de mouvemens convulsifs, symptome » cependant qu'elle n'avoit pas éprouvé jusqu'alors. Deux jours se passerent à peine, qu'il lui en survint en effet de si violens, qu'elle fut suffoquée dès le premier accès.

Ephemerides de l'Acad. des Cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 2. 1671. Observ. 97.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION CX.

Egagropile, *par* Henri Vollgnad, *Médecin de Breslaw de l'Acad. de Curieux de la Nature.*

NOus ne suivrons pas l'Auteur dans la description qu'il donne de ces pelotes composées de poil, qu'on a nommées Egagropiles, qui se trouvent dans l'estomac de différens animaux, & particulierement de certaines chévres, cette espece de Besoard animal étant aujourd'hui très-connu des Naturalistes, & se trouvant dans la plûpart des cabinets d'histoire naturelle. Nous nous contenterons de rapporter seulement son opinion, sur la maniere dont ces pelotes se forment: » Le Marchand qui vendoit ces curiosités naturelles, nous » apprit, dit l'Auteur de cette observation, que ces boules se trouvoient » souvent dans l'estomac des gros veaux d'Hollande, qu'on ne nourrit que » de lait, & qu'on fait tetter dans ces Provinces pendant plus de six mois, » les tenant enfermés pendant tout ce tems dans les étables, sans jamais » les envoyer a la pâture. Ces veaux ainsi enfermés, ou par goût, ou par » avidité, se léchent les uns les autres, ce qu'ils ne peuvent faire sans détacher du poil qu'ils avalent, & ce poil se pelotonne, & forme ensuite dans leur estomac, ces boules, qui avec le tems acquierent un assez » grand volume pour les incommoder, & même les faire périr, si on ne » les tue, avant qu'elles ne soient parvenues à une certaine grosseur. » Observ. 110.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION CXII.

Dec. 1. Ann. 2. 1671. *Epi d'orge remarquable*, *par* Philippe Jacques Sachs *de* Lewenheimb, *de l'Académie des Curieux de la Nature.*

Obſerv. 112. QUoique l'orge, comme l'épeautre, ne produiſe ordinairement qu'un épi, on préſenta cependant à l'Empereur en 1637, une touffe de cette premiere graine, qui contenoit vingt-quatre épis, quinze grands & neuf petits ſur une ſeule tige, qui fut trouvée dans un terrein inculte depuis pluſieurs années, du Comté de *Glogaw* en Siléſie, & près du Bourg de *Mittelwaldav*. L'Auteur de cette obſervation examine ce qui avoit pu donner lieu à cette ſurprenante fécondité, & il ſe perſuade que pluſieurs grains d'orge s'étant trouvés par hazard dans un même lieu, & près les uns des autres, la réunion de leurs germes n'ayant d'abord formé qu'une ſeule tige, ils avoient enſuite, par leur diviſion & leur développement, produit ce grand nombre d'épis, & cette touffe prodigieuſe, joint à ce que cette plante s'étant trouvée iſolée, ſeule de ſon eſpece, & peut-être dans une veine de terre très-fertile, elle avoit du prendre un accroiſſement beaucoup plus conſidérable, que ſi les ſucs de la terre avoient été partagés entre un grand nombre d'autres. On ne doit pas douter, continue l'Auteur, qu'on ne puiſſe augmenter la fécondité d'un terrein, & que l'art ne puiſſe en quelque façon forcer la nature. C'eſt dans ces vuës qu'il y a des Laboureurs qui mettent dans une foſſe de la fiente de cheval, qu'ils arroſent ſouvent, en obſervant cependant de couvrir cette foſſe, dans la crainte que les eaux pluviales trop abondantes, après l'avoir remplie, ne ſurnagent & n'emportent en s'écoulant, les ſucs fécondans que cette matiere contient. Quelques ſemaines après, cette fiente s'étant convertie par la putréfaction en fumier, après l'avoir criblée, ils la font boüillir un inſtant dans l'eau, ils mettent dans cette eau encore tiéde, le grain qu'ils veulent ſemer, pour qu'il s'y gonfle; ils le retirent enſuite, le font un peu ſécher, & le ſement le moins épais qu'il eſt poſſible, après l'avoir mêlé avec de la paille bien hachée, perſuadé que plus les ſemences ſe trouvent éloignées les unes des autres, plus il y a lieu d'eſpérer une abondante récolte.

Le Dr. Sachs rapporte enſuite, en peu de mots, d'autres procédés concernant la multiplication du bled, & diverſes obſervations faites dans la Société Royale de Londres, touchant la culture des terres, que nous ne ferons qu'indiquer, parce qu'elles ſe trouvent dans les Tranſactions Philoſophiques. Telle eſt l'expérience d'un Gentilhomme Anglois, qui ayant fait couper ſon bled encore en herbe, & l'ayant laiſſé ſur la terre, chaque plante avoit produit enſuite une prodigieuſe quantité d'épis; telles ſont auſſi les obſervations ſur l'avantage qu'il y auroit, à changer tous les ans de ſemence, & à ne jamais ſemer dans un champ, celle qu'on y auroit recueillie, mais d'employer toujours d'autre bled provenu d'un autre terrein; telles ſont encore les moyens propoſés pour garantir les bleds de la nielle, en faiſant paſſer une corde tendue ſur les épis, pour en abbatre la roſée, ou

comme il se pratique dans la Province de Chester, de faire macérer le grain, avant que de le semer, pendant vingt-quatre heures, dans de l'eau salée, dans laquelle on a mis du bol. *Childrey*, *Hist. nat. Angl.* nous apprend que dans la Province de Cornouaille, les gens de la campagne coupent au mois de Mai toutes les herbes qui ont cru dans les champs, qu'ils destinent à être ensemencés, qu'ils en font de côté & d'autre de petits tas, que lorsque ces herbes ont été desséchées par les vents & la chaleur du soleil, ils les brûlent, en répandent ensuite les cendres mêlées avec du sable de la mer, sur les terres, un peu avant que de les semer; & que par ce moyen, les plus stériles acquéroient une grande fécondité, & par là devenoient propres à produire du froment en abondance. Et il fait remarquer en même-tems, que les Laboureurs avoient observé, que le sable de la mer étoit plus convenable pour cet usage, que le sable de terre, sans doute à cause de son sel, & que par la même raison, celui qu'on tiroit du fond de la mer étoit préférable à celui de ses rivages. *Childrey* regarde encore comme une des principales causes de la fécondité des terres, les débordemens des rivieres, surtout si lorsqu'elles s'y répandent, elles sont alors chargées de beaucoup de limon. Mais comme la perfection des instrumens qui servent à l'agriculture, contribue beaucoup à la fertilité d'un terrein, la Société Royale de Londres examina dans une de ses Séances du mois de Juin 1670, une nouvelle forme de charrue, inventée par *Dom Joseph Lucatello*, Gentilhomme Espagnol, alors Gouverneur de la Carinthie, avec laquelle on laboure & on seme avec beaucoup d'égalité toutes sortes de graines, & on herse en même-tems. Le Mémoire contenant la description & l'usage de cette charrue, a été traduit de l'Espagnol en Anglois, & inséré dans les Transactions Philosophiques de l'année 1670, * avec le dessein de cette machine qu'on a fait graver.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. I. Dec. Ann. 2. 1671. Observ. 112.

* N°. 60. Art. 1.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION CXXV.

La graisse des Vipéres est un bon remède dans les maladies des yeux, *par* George Wolfgang-Wedel.

OU est le venin, là est aussi le remède; c'est ainsi, dit Wedel, que les qualités les plus nuisibles des corps, servent souvent de voile a leurs plus excellentes propriétés, & c'est ce qu'on peut observer dans les Vipéres, dont le venin étoit connu des anciens, mais dont ils ont ignoré les vertus. L'Auteur passe légerement sur les secours que la Médecine tire de différentes préparations de la Vipére, pour venir à sa graisse, qu'il regarde comme un excellent opthalmique, & un remède souverain dans la plûpart des maladies des yeux, mais surtout dans celle de l'onglet, sorte d'excrescence membraneuse qui se forme sur la cornée & sur la pupille. Il y a, selon l'Auteur, deux manieres de se servir de la graisse de Vipére. Lorsqu'il ne s'agit que de fortifier la vuë, & de dissiper la trop grande abondance d'humeurs qui y affluent, & qui l'incommodent, on se contente d'oindre les paupieres avec ce liniment; mais lorsqu'il est question de remé-

Observ. 125.

dier à des maladies plus preſſantes, il faut alors en faire diſtiller une goutte ou deux dans l'œil, c'eſt un excellent lénitif, un déterſif, un conſolidant.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 2. 1671. Obſerv. 125.

» Par ce réſolutif, continue Wedel, j'ai ſouvent diſſipé en très-peu de tems » des rougeurs, des tubercules, des onglets, & j'ai guéri pluſieurs autres » maladies de cet organe. Ce reméde eſt d'un grand ſecours dans les bleſ- » ſures des yeux, c'eſt un ſpécifique pour les taches ou taïës, & les excreſ- » cences membraneuſes que laiſſe ſouvent la petite vérole. » Cette graiſſe a cela de particulier, que quoiqu'elle ſoit auſſi claire & auſſi liquide que de l'huile, lorſqu'elle a ſéjourné quelque tems dans l'œil, elle en ſort épaiſſe & en forme de beurre blanc, parce qu'elle a apparemment la propriété d'abſorber les humeurs acres & ſalines, d'où il réſulte une eſpece de ſavon, ou qu'étant déterſive ſans être mordicante, elle s'unit à toutes les impuretés qui s'y trouvent. L'Auteur la regarde enfin comme un excellent reméde pour toutes les playes & les ulcéres des yeux, même pour la cataracte; & il ne borne pas ſes effets ſaluraires aux maladies de cette partie, il dit en avoir fait prendre intérieurement & avec ſuccès, à des Pthiſiques. Elle conſolide pluſieurs eſpeces de playes; mais avant que de pouvoir aſſurer qu'elle ait la même vertu à l'égard des bleſſures des nerfs, & qu'elle puiſſe rétablir les humeurs de l'œil, il convient qu'il lui reſte encore quelques expériences à faire.

Lettre de Wedel *au Dr.* Sachs.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION CXXVI.

Le fiel de Vipére eſt ophthalmique, par le Dr. George Wolfgang-Wedel.

Obſerv. 126.

SCultet, *Armam. Chirurg. Tab. 33*, a diſſipé des cataractes avec le fiel de Brochet, mêlé avec un peu de ſucre, après avoir préparé le malade par les remédes généraux, & par l'application des véſicatoires; mais le Dr. Wolfgang-Wedel a trouvé dans le fiel de la Vipére, un reméde beaucoup plus efficace pour la cure de cette maladie, qu'il a éprouvé pluſieurs fois avec ſuccès, ſoit en l'adminiſtrant de la même façon que Scultet faiſoit le fiel de brochet, en y mêlant de l'eſſence de cuivre, tirée avec le vin de Malvoiſie, telle qu'elle eſt décrite par *Angel. Sala ſept. plan. terreſtr.* Deſorte que c'eſt encore ici un puiſſant & nouvel ophthalmique, que l'Auteur a découvert dans la Vipére, préférable peut-être à tout autre reméde ordinairement ſans effet pour la cure de la cataracte, comme l'obſerve Galien *de Comp. Med.* au lieu que, ſuivant l'Auteur de cette obſervation, il eſt rare que l'on donne celui-ci ſans un prompt ſuccès, qui eſt du ſans doute à la qualité déterſive, & même un peu âcre du fiel de Vipére. Cette liqueur contient en effet un ſel volatil réſolutif, & c'eſt pour cela que Severinus, *L. 1, Ep. 23*, recommande dans cette maladie, le ſel de Vipére diſſout dans l'eau commune, dont il faut faire tomber quelques gouttes, trois fois par jour dans l'œil malade. Wedel ajoûte, que ſi au fiel de vipére on joint le ſucre de canarie, qui eſt lui-même une matiere ſaline, il abſorbe la mucoſité qu'il contient, & augmente ſa vertu déterſive; & il obſerve

même qu'une femme de Magdebourg, il y a quelques années, se contentoit de souffler dans l'œil du sucre en poudre très subtile, & qu'en continuant ce remède, pendant un certain tems, elle avoit dissipé plusieurs cataractes.

Lettre de Wedel *au Dr.* Sachs.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 2. 1671.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION CXXIX.

Le Cachou employé avec succès dans un flux d'urine continuel, par le Dr. George Wolfgang Wedel.

L'Auteur de cette observation fut appellé pour voir une petite fille de deux ans qui avoit depuis six mois une incontinence d'urine, quoiqu'elle n'eût bu que de l'eau depuis sa naissance, & qu'elle parût même avoir de l'aversion pour le vin & pour la bierre. Cet écoulement involontaire & continuel étoit accompagné de douleur & d'érosion aux parties naturelles. Pour en adoucir l'âcreté, & pour rétablir cette évacuation dans son état ordinaire, il lui ordonna différens remédes tant intérieurement qu'extérieurement, appropriés aux différens symptomes qui caractérisoient cette maladie, & tels que l'art les prescrit en pareil cas, mais sans aucun succès, sans aucun effet apparent. Le mal augmentant au contraire de jour en jour, & le Médecin jugeant que pour rendre le ton aux conduits de l'urine trop relâchés, il falloit employer de plus puissans styptiques, il fit prendre à la petite malade, dans sa boisson ordinaire, un peu de cachou préparé, & cette maladie jusques-là si opiniâtre, céda bientôt à ce remède, contre l'opinion des parens, & même contre l'espérance du Médecin. Observ. 129.

Wolfgang rapporte encore, que *Weitzius* son ami & son confrere, avec ce même remède, qu'il nomme divin, avoit guéri une pareille maladie, mais accompagnée de symptomes beaucoup plus graves.

Lettre de Wedel *datée de Gotha.*

EXTRAIT DE L'OBSERVATION CXXXV.

Lait distillant de la mammelle d'un jeune homme, par Simon Scholzius, *un des plus célébres Phisiciens de Prusse.*

QUoiqu'Hypocrate ait dit, *Lib. de Gland.* que les hommes n'avoient point de lait, cela ne doit pas être pris à la lettre. Un grand nombre d'Auteurs attestent en effet, avoir vu des hommes dont les mammelles étoient remplies de lait: » Moi-même, dit Scholzius, étudiant au Collége de Régiomont en Prusse en 1641, j'ai connu un Étudiant en Médecine, alors âgé de vingt-deux ans, qui vit encore, & qui avoit déjà le titre de Docteur, dont la mammelle gauche distilla tous les jours, pendant l'espace de près d'un an, une liqueur laiteuse, & cela sans douleur, Observ. 135.

» ſans cuiſſon. C'eſt ce que j'ai vu de mes yeux, & que je puis affirmer.
EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. » Cette liqueur, continue l'Auteur, étoit quelquefois ſi graſſe & ſi épaiſſe,
» qu'elle s'attachoit à la papille ou mammellon, & y formoit un enduit viſ-
» queux; & lorſque le lait ceſſa de couler de cette mammelle, le mam-
Dec. I. Ann. 2. » mellon de celle-ci parut alors plus petit, que celui de la mammelle
1671. » droite.
Obſerv. 135. *Lettre de* Scholzius *datée de Thorn, écrite à Breſlaw.*

Extrait des notes ſur cette obſervation.

Il y a un grand nombre d'exemples de filles vierges, qui ont eu du lait ſouvent en aſſez grande quantité pour pouvoir allaiter un enfant. On peut voir ſur cela, les faits rapportés par *Schenckius*, *Chriſtophle de Vega*, *Rodriguez de Caſtro*, *Pierre Caſtel*, *Kornman*, *Salmuth*, & *Thomas Bartholin* qui a fait la même obſervation ſur une chienne qui avoit du lait, quoiqu'elle n'eût pas encore porté. Bodin *Théat. Nat. L. 3.* rapporte une hiſtoire des plus extraordinaire en ce genre; c'eſt celle d'une vieille femme du *Vermandois*, qui ayant préſenté ſon ſein à l'enfant de ſa fille qui venoit de mourir, peut-être pour appaiſer ſes cris, cet enfant en ſuçant ſa mammelle y fit venir du lait ſi abondamment, que cette vieille femme devint en effet ſa nourrice. Louis Bourgeois *de Obſtetri. Off. part. 1.* parle d'une femme, qui, à l'âge de cinquante ans, avoit du lait ſans avoir fait d'enfans, & *Henri de Heer*, *obſerv. 14.* fait mention d'une autre femme plus âgée encore; qui depuis onze ans n'avoit point eu d'enfans, & dont les mammelles ſe remplirent ſi abondamment de lait, dans cet âge avancé, ſans être devenuë enceinte, qu'elle fut en état d'en nourrir un enfant. Ce qui arrive à cet égard contre l'ordre naturel, aux femmes & aux filles, a été auſſi ſouvent obſervé dans un grand nombre d'hommes, & cette eſpece de Phénomene ſe trouve auſſi rapporté dans pluſieurs Auteurs, tels que le même *Henri de Heer* qui vient d'être cité, *Borellus*, *Laurenberg*, *Rhodius*, *Walaus* & pluſieurs autres. *Thomas Bartholin* parle d'un homme dont les mammelles fourniſſoient une ſi grande quantité de lait, que par curioſité on en fit un fromage. *Santorelli*, dit avoir connu un autre homme de Calabre, qui après la mort de ſa femme, n'étant pas en état de payer une nourrice, avoit nourri ſon enfant de ſon propre lait; & un pareil fait ſe trouve encore rapporté par *Gaſpard de Reiés Camp. Elyſ. quæſt. medic. 47.* Les femmes, dit *Bettus* n'ont pas ſeules le privilége d'avoir du lait, les hommes en ont auſſi quelquefois par une certaine conformation d'organes. Et l'un & l'autre ſexe en effet a également des mammelles propres à le contenir, mais dans l'ordre naturel, elles ne ſont dans l'homme d'aucun uſage.

J. Sachs *de Lewenheimb.*

OBSERVATION CXLVI.

Réſolution d'un Empyeme par l'éruption ſubite de la Gale, par Jean Ferdinand Hertodius *de* Todtenfeld, *Médecin de Moravie.*

Obſerv. 146. LA nature paroit ſi attentive à la conſervation de chaque individu, qu'elle s'écarte quelquefois de ſa route, & que dans certaines circonſtances, elle employe des moyens extraordinaires, pour empêcher leur deſtruction. C'eſt ce que j'obſervai avec le Dr. de Marchette, à Padoue, où j'étudiois alors en Médecine, dans un malade qui avoit une Pleuréſie des plus grave dégénérée en empyéme, accompagné de douleurs aigues, & d'une violente oppreſſion qui le menaçoit d'une ſuffocation prochaine. Pour remédier à ces accidens, on employa les remédes les plus propres à produire la coction, la réſolution & l'évacuation du pus, & qui étoient

étoient en même-tems les plus convenables pour fortifier le malade, mais tous ces remedes furent sans effet ; desorte que dans la crainte d'une mort prochaine, le malade demanda lui-même avec instance, qu'on tentât l'opération de l'empyéme, qu'il apprit qu'on avoit quelquefois pratiquée avec succès en pareil cas. Cette opération fut en effet résolue pour le lendemain dans une assemblée de plusieurs Médecins, & étant allé le matin voir ce malade, nous fumes très-surpris de lui trouver tout le corps couvert d'une gale purulente, mais en même-tems de le trouver sans aucune difficulté de respirer, sans douleur, sans oppression, en un mot parfaitement guéri. EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 2. 1671. Obsery. 135.

J'ai traité à Brinn un Ouvrier en Franges, malade d'une pleurésie, aussi convertie en empyéme, & qui rendoit le pus épanché dans la poitrine avec les excrémens, que je guéris parfaitement par l'usage fréquent & continu de la térébenthine.

Lettre de Jean-Ferdinand Hertodius, *datée d'Olmutz en Moravie., au Dr.* Sachs.

OBSERVATION CL.

La frayeur est un remède dans la fièvre tierce, & la fièvre quatre, par Chrétien Fréderic Garman, *de l'Acad. des Cur. de la Nature.*

THomas Bartholin, *Cent. 3, Hist. Anat.* a observé que la frayeur avoit quelquefois guéri des Epileptiques ; il y a des preuves qu'elle a aussi soulagé des Goutteux, & les deux exemples que je vas rapporter, en font une, que souvent elle fait cesser la fièvre. Obsery. 150.

Une femme de condition qui avoit la fièvre tierce, fut si effrayée par l'explosion d'une bombe, qui fut tirée pendant son accès, qu'elle tomba en syncope, & qu'on la crut morte. Ayant été appellé, & lui ayant encore trouvé le pouls assez fort, je lui fis donner quelques légers cordiaux, elle revint bientôt de sa foiblesse, mais sans aucune apparence de fièvre qui n'eut dans la suite aucun retour.

Une Demoiselle qui avoit eu déjà pendant quelques mois, la fièvre quarte, fut invitée par des amies, à une promenade sur l'eau, dans la vue de dissiper l'ennui que lui causoit son mal ; mais à peine étoient-elles entrées dans la barque, qu'elle commença à s'enfoncer de maniere qu'elles se crurent prêtes à périr. Après avoir échappé de ce péril, la malade se trouva guérie, & la fièvre ne revint plus.

Lettre de Garman, *datée de Chemnitz dans la Misnie, au Dr.* Sachs.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION CLXIX.

Dec. 1. Ann. 2. 1671. *Cryſtal d'Iſlande*, *par* Eraſme Bartholin, *Médecin du Roi de Dannemarc*, *& Profeſſeur de Mathématique à Coppenhague.*

Obſerv. 169. JE me perſuade que l'obſervation que j'ai faite dernierement ſur la nouvelle & merveilleuſe propriété du Cryſtal d'Iſlande, engagera peut-être d'autres perſonnes à examiner avec plus d'attention, la nature des réfractions, & à s'aſſurer ſi cette double réfraction ſe trouve auſſi dans d'autres corps tranſparens, comme dans le cryſtal d'Iſlande. J'aurois bien ſouhaité que Robert Boyle, ce grand interpréte de la nature, eût examiné dans cette vuë les matieres cryſtallines, dont il parle, *part.* 2, *de Fluid. & Firm.* en ces termes: » je me ſuis trouvé a portée de faire tirer d'un terrein ſec & » très-élevé, des pierres tranſparentes & cryſtallines, dont les côtés étoient » auſſi polis, & les angles auſſi bien terminés, que ſi elles avoient été tra- » vaillées par un habile Lapidaire.... » Ces pierres paroiſſent avoir une grande conformité par leur figure, & par la nature & la ſituation des lieux où elles ſe trouvent, avec notre cryſtal, qui ſera dans la ſuite mieux connu par les expériences qu'on a faites ſur cette eſpece de pierre à double réfraction. *Coppenhague 1669.*

OBSERVATION CLXXVII.

Expériences concernant la Congélation, *par* Salomon Reiſelius, *premier Médecin du Comte de* Hanaw.

Obſerv. 177. *Isaac Heræus*, Apoticaire de la Cour de *Hanaw*, habile Chimiſte, qui après *Frederic Greiffius* de Tubinge, compoſa en 1668, avec beaucoup de ſuccès, la Thériaque céleſte de Querceran, ayant diſtillé le ſang d'un Criminel qui avoit été décapité, & ayant mis dans deux vaiſſeaux de verre bien bouchés, qui contenoient chacun quatre onces de liqueur, la partie aqueuſe de ce ſang, il les plaça dans ſa boutique, expoſés à l'air, où ils eſſuyerent la rigueur du froid de l'hyver ſuivant, qui fut extrême, ſans que cette liqueur perdît rien de ſa tranſparence; & ſans qu'elle ſe glaçât dans le milieu de Janvier de cette même année. Comme il examinoit avec étonnement, cette eſpece de prodige, & qu'il manioit un de ces bocaux, en le remettant à ſa place, il s'apperçut avec une plus grande ſurpriſe encore, que la liqueur s'étoit tout à coup glacée; celle de l'autre vaiſſeau qu'il n'avoit point déplacé, reſtant claire & liquide. Que les ſçavans nous diſent à préſent, ſi ce phénomene a été produit par l'action des contraires, ou par la commotion des parties conſtituantes de l'eau.

Lettre de Reiſelius *de Hanaw à* Sachs.

OBSERVATION CLXXXIV.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Écoulement des vuidanges par les narines, *par* Paul Amman, *Professeur de Médecine de l'Université de Leipsick, de l'Acad. des Cur. de la Nature.* Dec. 1. Ann. 2. 1671.

HYppocrate observe dans l'ouvrage qui a pour titre *Coacæ Prænotiones*, 522, que la suppression des purgations des femmes, soit menstruelles, soit de l'accouchement, est dangereuse; ce qu'il avoit déjà expliqué, *Coac.* 516, en ces termes: » Si l'écoulement qui suit l'accouchement ou l'avor- » tement, vient à s'arrêter, il en résulte différentes maladies, telles que » des frissons, des douleurs aux hypochondres, des accès d'épilepsie, à » moins que les vuidanges ne reprennent leur cours ordinaire, comme il l'a » encore remarqué, *Coac.* 522. Observ. 184.

Une jeune fille débauchée de *Dessaw*, dans la Principauté d'Anhalt, qui étoit dans une extrême misere, éprouva à Leipsick, au mois de Juillet 1670, par sa propre expérience, la vérité de ces pronostics. Enceinte & près de son terme, la pauvreté la contraignit d'accoucher en plein air, & le fruit de sa débauche fut un enfant mâle bien conformé; mais l'air humide, dangéreux même dans la canicule en pareilles circonstances, & auquel elle avoit été exposée en accouchant, lui causa une suppression de vuidanges, qui fut suivie des symptomes qui viennent d'être rapportés. Par l'ordre du Magistrat, on la transporta à l'hôpital du lieu où je la vis; & comme il s'agissoit de rétablir cet écoulement, & de lui faire reprendre sa route ordinaire, je lui prescrivis les remédes d'usage en pareil cas, qui furent tous inutiles. Mais vers le milieu de la nuit du troisième jour, après son accouchement, il se fit une éruption abondante de vuidanges par les narines, qui subsista jusqu'au milieu du quatrième jour, & cet écoulement fut suivi du parfait rétablissement de la malade, sans le secours d'autres remédes.

*Lettre d'*Amman *de Leipsick au Dr.* Sachs.

OBSERVATION CXCII.

Flux hémorrhoidal dans un homme, qui paroissoit régulièrement chaque mois, *par* Ehrenfrid-Hagendorn, *de l'Acad. des Cur. de la Nature, & Médecin de Gorlitz dans la Lusace.*

J'Ai connu un Maçon qui est mort à présent, qui depuis l'âge de vingt ans jusqu'à soixante, avoit eu tous les mois un flux d'hémorrhoides aussi régulier que le flux menstruel des femmes. Il me disoit aussi qu'il éprouvoit les mêmes symptomes qu'elles, & que les mêmes remédes qu'on employe ordinairement pour la suppression, ou pour la trop grande abondance de leur écoulement périodique, produisoient à son égard les mêmes effets. Observ. 192.

*Lettre d'*Agendorn *de Gorlitz à Breslaw.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. I. Ann. 2. 1671.

OBSERVATION CXCIV.

Pulsation du cœur au côté droit, par le Dr. Wolfgang-Wedel.

Obſerv. 194. LE cœur a donné lieu juſqu'ici à un grand nombre d'obſervations, il eſt privé de ſentiment ſelon Harvée, *Exercit. 51, de Gen. anim.* Il eſt la ſource du ſang ſelon les Modernes appuyés de l'autorité d'Ariſtote, *L. 1, Hiſt. anim.* & de Platon, *in Tim.* Il eſt le ſiége de la vie, ſuivant l'Auteur des proverbes *C. 4*, & ſes fonctions fourniront toujours une ample matiere aux raiſonnemens. Mais à l'égard de ſa ſituation, elle eſt conſtante, & il eſt rare que ſa pulſation ſe ſoit fait ſentir du côté droit. Riolan, *Animadver. in Bauhin*, l'a cependant obſervée telle à l'égard d'un homme de 40 ans, & de la Reine Marie de Médicis mere de Louis XIII. Pour moi je connois un Imprimeur nommé *Wolffg. Chrytoph. Cramer*, dont le cœur fait ſentir toutes ſes pulſations du côté droit; ce que pluſieurs perſonnes ont pu vérifier comme moi, en mettant la main ſur ſa poitrine.

Lettre du Dr. Wedel *de Gotha au Dr.* Sachs *à Breſlaw.*

OBSERVATION CCXIV.

Uſage des véſicatoires dans les fiévres malignes, par le Dr. Jean Jacques Waldſchmid.

Obſerv. 214. L'Uſage des véſicatoires dans les maladies accompagnées de malignité, m'a toujours réuſſi. Des fiévres malignes faiſant dernierement beaucoup de ravage dans le Bourg de *Glozemberg*, je fis appliquer les véſicatoires à un homme de trente ans, dangereuſement malade, aux deux poignets. L'enflure, l'inflammation & la couleur livide de la peau, ne tarderent pas à paroître; mais dès-lors la fiévre & la violence des ſymptomes commencerent à diminuer, les accidens des véſicatoires ceſſerent auſſi bientôt d'eux-mêmes, & le malade guérit.

Lettre du Dr. Waldſchmid *à Breſlaw.*

OBSERVATION CCXIX.

Hydropiſie guérie par l'urine de Bouc, par le Dr. Salomon Reiſelius.

Obſerv. 219. J'Ai connu une petite fille de ſix ans qui avoit eu une hydropiſie aſcite, ou plutôt anaſarque, dont le ventre avoit été très-enflé, & dont le viſage & les mains l'avoient été au point que la peau étoit tranſparente. Au bout de deux ans, cette maladie reparut accompagnée d'une difficulté de reſpirer inſurmontable. Je lui fis prendre les hydragogues, les diurétiques & les diaphorétiques; mais quelqu'un lui ayant fait boire pendant quel-

ques jours, de l'urine de Bouc, je m'apperçus que la malade en recevoit un très-grand soulagement, & que l'hydropisie se dissipoit. Par cette observation que je fis en 1655, il paroit que les excrétions même des animaux peuvent être en certains cas, des remédes salutaires, & que l'urine de Bouc, par le sel abondant qu'elle contient, a, comme l'urine humaine, la propriété d'évacuer les humeurs séreuses & excrémenteuses; & il y auroit peut-être souvent plus de sûreté à se servir des remédes les plus simples, qu'à employer les drogues corrompues & éventées de l'Inde & de l'Arabie.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 2. 1671. Observ. 219.

Lettre de Reiselius *de Hanaw au Dr.* Sachs.

OBSERVATION CCLI.

Description de plusieurs Castors d'Europe, ou Bievres, par Jean Jac. Wepfer *Médecin de Schaffouse en Suisse.*

JEan-Martin Mejer, Apoticaire de Schaffouse, acheta au mois de Novembre 1667, un Castor qui avoit été assommé par des Pêcheurs, qui lui avoient brisé le crâne à coups de rames, au milieu du Rhin, près du confluent des riviéres de Limage, de Russ & de Ar, dans ce fleuve. Il étoit très-grand, & pesoit plus de trente livres; sa couleur, son poil, ses dents incisives & molaires, ses pieds de devant & de derriere, sa queuë qui paroissoit couverte d'écailles, tout enfin, quant à la figure extérieure de cet animal, étoit conforme à la description que Gesner, Aldrovande & Jonston en ont donnée, avec cette seule différence, que l'extrémité de sa queuë étoit garnie de poils très-courts & très-rudes. Par la simple inspection, on auroit pu se tromper sur son sexe, & le prendre pour une femelle, car il avoit à l'aine une fente longue & plissée, & de chaque côté de cette fente, étoit une petite ouverture qui se terminoit à un corps assez gros, que l'on sentoit à travers la peau, qui avoit une palme de largeur, une palme & demie de longueur, & un peu plus de deux pouces d'épaisseur en certains endroits. Ayant enlevé la peau qui est adhérente aux muscles & à la membrane adipeuse, comme dans l'homme & dans le cochon, en pressant l'aine on faisoit sortir de la partie supérieure de la fente dont nous venons de parler, une verge osseuse couverte de son prépuce; mais jusques-là il ne paroissoit aucun vestige de testicules, on appercevoit seulement très-distinctement cette protubérance, avec laquelle les deux petits trous ou sinus placés de chaque côté de la fente inguinale, avoient une communication. Cette protubérance n'étoit point par-tout d'une même substance, sa partie supérieure plus ferme & plus dure, étoit un amas de glandes conglomérées, dont quelques-unes égaloient la grosseur d'une noix, & sa partie la plus basse étoit une vessie ou poche de la grosseur d'un œuf d'Oye un peu applatie. Ayant pressé le corps glanduleux, il en sortit une matiere friable de la nature de la cire, qui avoit l'odeur fœtide, forte & pénétrante du castoreum, & il s'exprima de la vessie ou poche inférieure, une liqueur blanchâtre, huileuse, gluante & épaisse, qui avoit la mauvaise odeur du

Observ. 251.

fromage pourri. Chaque poche contenoit environ trois onces de cette liqueur, tandis qu'il ſe trouva à peine une once de cette matiere friable dans les ſacs glanduleux. Ces poches ayant été ouvertes longitudinalement, leur membrane interne ſe trouva liſſe, unie; mais à l'extérieur, elles avoient pluſieurs inégalités, & elles étoient criblées de quantité de petites ouvertures, d'où il ſuintoit une liqueur, lorſqu'on les preſſoit, qui avoit la même couleur, la même odeur, & la même conſiſtance que celle que contenoient ces poches.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 2. 1671. Obſerv. 251.

Ayant ouvert le bas ventre, les teſticules parurent à découvert, & j'obſervai avec le Dr. *Emanuel Hurterus*, mon parent & mon confrere, qu'ils n'étoient pas attachés à l'épine, mais qu'ils étoient placés dans une petite cavité pratiquée ſous la partie interne de l'os pubis, où le péritoine forme une expanſion; deſorte que la moitié de chaque teſticule avec ſon épididyme, étoit enfoncée dans cette cavité, d'où on les tiroit facilement, parce qu'ils n'étoient pas adhérens au péritoine, & que ces eſpeces de ſinus qui les contenoient, étoient peu profonds. Ils étoient au reſte petits par rapport à la groſſeur de l'animal, & ils égaloient à peine celle d'un œuf de pigeon; ils étoient blancs, leur ſuperficie étoit unie, leur forme ovale, mais applatie du côté des inteſtins; ils n'étoient revêtus que d'une ſeule membrane épaiſſe & nerveuſe, & leur ſubſtance interne preſqu'auſſi blanche que la neige, étoit formée de petites fibres étroitement jointes; ils n'étoient en aucune façon impregnés des différentes liqueurs, que contenoient les poches; ils n'avoient pas l'odeur pénétrante du caſtoreum, & ils nous parurent tels en effet, qu'il eſt impoſſible de concevoir qu'on ait jamais pu les ſophiſtiquer, & les faire paſſer pour le vrai Caſtoreum. Les vaiſſeaux ſpermatiques qui étoient entourés de quantité de graiſſe, communiquoient aux teſticules par la route ordinaire; des teſticules & des épididymes ſortoient les canaux déférens d'abord tortueux, mais qui s'avançoient enſuite en ligne droite vers les proſtates & le cou de la veſſie, & en comprimant celle-ci, on faiſoit jaillir l'urine par l'uréthre étendue ſous la verge.

Nous n'apperçumes aucun veſtige de matrice, deſorte qu'il ne pouvoit plus reſter aucun doute ſur le ſexe de ce Caſtor. L'eſtomac & les inteſtins rempliſſoient la plus grande partie de la capacité du bas ventre, qui étoit extrêmement tendu; les inteſtins grêles avoient plus de neuf de nos aunes; la longueur du *colon* & du *rectum* étoit en tout de deux aunes; le *cœcum* étoit au côté gauche, ce que je ne me ſouviens pas d'avoir obſervé dans aucun autre animal; en le meſurant depuis le *colon*, il avoit plus d'une aune de longueur; il étoit plein de vents & d'excrémens, & ſi gros, qu'on l'auroit pris pour un eſtomac rempli d'alimens; ſa plus petite extrémité qui étoit de la longueur & de la forme du petit doigt, contenoit des excrémens durcis, deſſéchés & noirâtres, & il n'y avoit dans le *colon* & le *rectum* que des parties fibreuſes de végétaux très-dures & très-ſéches. Le *Pancréas* qui étoit mince, rougeâtre, & de la longueur de deux palmes, s'inſéroit dans le *duodenum*, & le *jejunum*; mais la partie qui étoit couchée ſous les vaiſſeaux ſpléniques, étoit plus blanche & plus épaiſſe.

La rate étoit très-petite, molle, & d'un rouge pâle, elle avoit à peine un doigt de largeur; ſa longueur étoit d'une palme, & elle n'étoit que de

la groſſeur d'une plume d'Oye. Les deux reins étoient liſſes, ils avoient tout au plus un doigt d'épaiſſeur à l'endroit le plus charnu, & à leur extrémité, dans toute leur circonférence, ils étoient auſſi minces que le tranchant d'un couteau. Les caroncules papillaires étoient longues, & d'une aſſez grande étendue, & elles étoient ſillonnées, ſelon leur longueur, d'une maniere très-apparente. Le foie étoit diviſé en ſix lobes, de chacun deſquels ſortoient des conduits biliaires, qui alloient s'inſérer dans le canal cholidoque; la véſicule du fiel étoit remplie de bile très-claire. Le diaphragme étoit très-fort & très-nerveux. Les poumons étoient blanchâtres, parſemés de quelques taches rouges, & extrêmement légers. Le cœur égaloit en groſſeur celui du plus grand chien, le ventricule droit paroiſſoit dilaté par la quantité de ſang fluide & ſéreux qu'il contenoit. Le cartilage xiphoide étoit très-large, concave, & de la forme d'une cuiller d'enfant, il étoit oſſeux au centre, & cartilagineux à la circonférence. La ſtructure de l'eſtomac étoit ſinguliere, & je l'examinai avec toute l'attention dont je ſuis capable, avec *Hurterus* & le Dr. *Henri Sampſon*, excellent Obſervateur Anglois, qui étoit alors à Schaffouſe; il étoit d'une grande étendue, & très-ſemblable à celui du chien ou du cochon, avec cette différence, que vu par le dehors, un ſillon aſſez profond paroiſſoit le diviſer en deux parties, & que du côté gauche, & près de l'orifice ſupérieur, je remarquai une partie charnue & rouge, de figure ovale, qui avoit une palme de largeur, & un peu davantage en longueur, & dont la rougeur & l'élévation me firent d'abord penſer qu'il y avoit inflammation à cette partie. Ayant ouvert l'eſtomac de ce Caſtor dans toute ſa longueur, & d'un orifice à l'autre, je le trouvai rempli de fragmens, d'écorces & de racines d'arbres, parmi leſquelles on diſtinguoit quelques petits morceaux d'écorces de pommier & de poirier; mais je n'y apperçus aucunes parties de poiſſons, d'écreviſſes, de crabes ou d'autres cruſtacés, & ces matieres n'avoient nullement cette odeur deſagréable de poiſſon corrompu, que j'ai ſouvent ſentie en diſſéquant des loutres. Ayant enlevé la plus grande partie des ces matieres ligneuſes, il ne reſta plus que de l'eau au fond de l'eſtomac, & après l'avoir entierement vuidé & nettoyé, ſes parois reſterent néanmoins enduites de mucoſité. A la partie interne qui répondoit au ſillon extérieur dont nous avons parlé, il y avoit une protubérance nerveuſe, mais dont le prolongement n'étoit pas tel, qu'il pût être regardé comme une cloiſon qui auroit diviſé l'eſtomac en deux parties: la membrane intérieure & correſpondante à cette partie rouge & charnue, étoit criblée d'une infinité de petits trous ou conduits, dont la plûpart étoient ronds, & dans leſquels on pouvoit introduire une lentille, & d'autres étoient demi-circulaires; ſur-tout près de l'œſophage. Ayant enlevé doucement cette membrane à l'endroit où aboutiſſoient les orifices de ces petits conduits, & en ayant même diſſéqué adroitement quelques-uns, nous en découvrimes quantité d'autres plus petits qui s'y abouchoient; ayant preſſé par le dehors cette partie charnue, il s'exprima d'une maniere ſenſible de tous ces petits conduits, une mucoſité blanche, épaiſſe, qui avoit l'odeur du Caſtoreum, & qui coagula foiblement du lait chaud. Ayant enſuite ſoufflé dans quelques-unes de ces petites ouvertures, il ſe fit à l'extérieur, un gonflement dans la partie rouge & charnue, & en y in-

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 2. 1671. Obſerv. 251.

troduisant un stilet, ce qui devenoit très-facile, après avoir enlevé la mem-
brane interne de l'estomac, il pénétroit en ligne droite jusqu'à la membra-
ne externe de cette protubérance charnue, opposée à l'orifice interne de
ces petits conduits, qui dépouillé aussi de sa membrane, parut évidem-
ment être un muscle formé de fibres droites & paralléles aux fibres exté-
rieures de l'œsophage. Ayant fait une incision longitudinale à ce muscle
membraneux, nous commençames à nous appercevoir qu'il étoit parsemé
de petits corps convexes ou petites glandes, & ayant entierement séparé
ce muscle avec les précautions convenables, nous reconnumes avec sur-
prise, que ces petits corps convexes, rougeâtres & oblongs, plus gros en
tous sens qu'un grain de froment, avoient leurs vaisseaux sanguins, qu'ils
étoient placés sur leur pointe, & rangés à peu près, comme on voit que
le sont les grains d'une grenade, lorsqu'on l'a ouverte, ou comme ceux du
maïs attachés à leurs épis, mais dans un ordre beaucoup plus régulier,
l'un n'excédant point l'autre, ni en grosseur, ni en hauteur, & tous étant
disposés en ligne droite, selon le plan longitudinal des fibres. Ayant expri-
mé de quelques uns de ces petits corps, la mucosité qu'ils contenoient, ils
s'affaisserent à peu près, comme il arrive aux grains de la petite vérole,
lorsque parvenus à leur maturité, ils se sont vuidés : en y introduisant de
l'air, ou l'extrémité d'un stilet, ils reprenoient leur convexité, desorte qu'il
étoit facile de juger que ces petits corps n'étoient autre chose que l'extré-
mité des petits conduits ou vaisseaux, qui se terminoient dans ce muscle,
& qui avoient leur orifice dans l'estomac; ce que nous vérifiames encore
mieux, après les avoir disséqués & séparés du muscle. Nous reconnumes
en effet, que ces petits canaux étoient membraneux, unis & soûtenus par
de petites fibres, & qu'une liqueur mucilagineuse y étoit contenue à peu près
comme le miel dans les alvéoles des abeilles. C'est ainsi que l'Auteur de la na-
ture, par une admirable prévoyance, a doué les Castors de ces organes,
qui contiennent une espece de ferment très-propre, & toujours prêt à ré-
soudre & à atténuer les matieres dures, séches, & difficiles à digérer, qui
leur servent d'aliment ordinaire. Voilà tout ce que j'observai pour lors
dans ce Castor.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 2. 1671. Observ. 251.

Mais au mois de Décembre 1670, étant chez le Comte François Chris-
tophle de Furstemberg, qui étoit alors malade, on apporta deux poches
de Castor nouvellement séparées du corps de l'animal, l'une pour le cuisi-
nier, & l'autre pour le chasseur même. En les examinant avec attention,
le scalpel à la main, je reconnus que la vessie remplie d'une matiere liquide,
& le corps plus solide, appellé proprement Castoreum, étoient revêtus d'une
membrane fibreuse & commune à ces deux poches, qui ayant été enle-
vée, la vessie & le corps que je croyois glanduleux, me parurent évi-
demment deux parties très-distinctes, qui avoient encore chacune leurs mem-
branes propres, leurs conduits particuliers, & qui n'avoient rien de com-
mun que leur proximité. Après cette découverte, je n'épargnai ni soins,
ni dépense, pour me mettre en état de disséquer avec plus d'exactitude
d'autres Castors.

Le 19 Février suivant, étant encore retourné à *Meskirk*, chez le Comte
de Furstemberg, j'achetai un autre Castor pris par un Chasseur sur les bords
du

du Danube..... Celui-ci étoit plus jeune que le premier, & le Chaſſeur jugeoit qu'il avoit à peine un an, auſſi étoit-il beaucoup plus petit ; il n'avoit que deux pieds de longueur, & un pied de diamétre ou d'épaiſſeur ; ſa tête étoit applatie, ſes yeux petits, & tirant ſur le noir ; ſes oreilles étoient auſſi petites & rondes ; il avoit le nez écraſé, les dents inciſives larges & ſaillantes ; les deux inciſives ſupérieures étoient jaunes, & les inférieures rougeâtres ; le cou étoit court & gros, les pieds avoient cinq doigts ; ceux de devant étoient armés d'ongles recourbés & émouſſés à leur extrémité, & les doigts des pieds de derriere étoient unis par une membrane noire & épaiſſe, qui s'étendoit juſqu'aux ongles, & ceux-ci ſemblables aux ongles des Singes, étoient larges & noirâtres. Le poil en général étoit doux, mais plus fort & plus brun ſur le dos, celui de la poitrine & du ventre étant plus doux, plus court & blanchâtre. La queuë avoit plus de deux palmes de longueur, elle avoit trois pouces de largeur, & étoit de l'épaiſſeur du petit doigt, elle étoit noire, & paroiſſoit écaillée, mais elle ne l'étoit cependant pas ; les découpures de la peau qui étoit d'une ſubſtance cartilagineuſe, reſſembloient ſeulement à des écailles par leur forme terminée en lozanges ; & le Chaſſeur nous dit que c'étoit un ſpectacle fort agréable, que de voir les Caſtors battre l'eau avec leur queuë en nageant. Celui-ci l'avoit plus petite que le précédent, & elle n'étoit pas comme celle-là, garnie de poil à ſon extrémité. Il y avoit de la graiſſe ſous la peau, aux parties ſupérieures de la cuiſſe, aux flancs & au ventre, & elle ſe ſéparoit plus difficilement dans ces endroits ; au lieu qu'on l'enlevoit avec plus de facilité au dos, à la poitrine & aux jambes, mais il y reſtoit cependant toujours quelques portions du pannicule charnu. Je n'enlevai pas la peau des parties inguinales, que j'avois principalement en vuë dans cette diſſection, me réſervant de les examiner dans un autre tems.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 2. 1671. Obſerv. 251.

Ayant ouvert la poitrine, je trouvai les lobes du poumon du côté droit, gonflés & d'un rouge-brun ; ceux du côté gauche étoient plus affaiſſés & d'un rouge pâle. Ayant fait une inciſion à la trachée artére, il ne ſortit point d'eau des poumons en les preſſant, mais en les comprimant davantage avec les mains, il s'en exprima une liqueur écumeuſe & blanchâtre ; deſorte que quoique cet animal eût été ſuffoqué dans l'eau, il étoit très-évident qu'il n'en étoit pas entré dans la trachée artére. Il y avoit dans l'une & l'autre cavité de la poitrine, une liqueur ſemblable à de l'eau, où on auroit lavé des chairs ; dans la cavité droite, il y avoit quatre onces de ce ſang clair & aqueux, & environ trois dans la cavité gauche. Je ne me perſuadai point que cette liqueur pût être de l'eau, que cet animal auroit avalée en ſe noyant, qui en pénétrant à travers les poumons, auroit rompu quelques vaiſſeaux, & y auroit été ainſi colorée, n'ayant point trouvé d'eau pure ou teinte de ſang dans le tronc de la trachée, ni dans ſes rameaux ; & y ayant plutôt lieu de croire, que tandis que prêt à être ſuffoqué, cet animal luttoit en quelque façon contre la mort, cette liqueur s'étoit exprimée des vaiſſeaux ſanguins, & s'étoit ainſi extravaſée dans les cavités de la poitrine. Le cœur étoit de la groſſeur de celui d'un chien d'une taille médiocre. Le ventricule droit étoit noirâtre, ridé, & contenoit très-peu de ſang, parce qu'il s'étoit écoulé dans le poumon droit, & y avoit produit le gonflement, &

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. I. Ann. 2. 1671.
Obſerv. 251.

cette couleur d'un rouge-brun, comme nous l'avons obſervé ; le ventricule gauche étoit charnu, épais & liſſe, & contenoit encore moins de ſang fluide que le droit ; le oreillettes étoient auſſi très-ridées ; le trou oval étoit fermé. Le centre du diaphragme étoit formé de fibres nerveuſes très-fortes, qui s'étendoient circulairement, & aſſez loin. Le cartilage xiphoïde étoit plus large que le pouce ; il étoit concave & cartilagineux dans toute ſon étendue, l'eſtomac étoit beaucoup plus petit que celui du premier Caſtor dont on vient de donner la deſcription ; il avoit auſſi un pli ou ſillon qui paroiſſoit le diviſer en deux portions. Cette partie rouge & proéminente, près de l'œſophage, dont on a parlé, avoit trois pouces & demi de longueur, deux pouces & demi de largeur, & étoit élevée d'un pouce ; ſous la pellicule qui la couvroit, on appercevoit la membrane muſculeuſe que nous avons déjà décrite, elle étoit de l'épaiſſeur du dos d'un couteau de médiocre grandeur, formée d'un plan de fibres droites qui paroiſſoit avoir ſon origine à la partie inférieure de l'œſophage, & s'étendoit ſur la partie ſupérieure de l'eſtomac, principalement ſur l'antérieure, en ſe détournant un peu à gauche, deſorte cependant, que ce muſcle n'entouroit pas entierement l'orifice de l'eſtomac. Et quoiqu'il ne parût être qu'un prolongement de la premiere membrane muſculeuſe de l'œſophage, l'ayant diſſéqué délicatement, je reconnus qu'il s'en falloit un bon pouce, que les extrémités de ce muſcle ne fuſſent contigues ; mais il paroiſſoit évidemment qu'il s'uniſſoit à la tunique moyenne de l'eſtomac. Ayant enlevé cette membrane muſculeuſe, j'apperçus d'abord les extrémités de ces petits conduits qui étoient fermés par ce côté, & qui reſſembloient à de la graine de maïs, ou à des grains de grenade ; ils étoient blanchâtres, mous & diſpoſés dans un ordre régulier & ſymmétrique. Je diſſéquai, & je ſéparai avec précaution ces petits canaux ou réſervoirs, les uns des autres, qui étoient réunis & ſoûtenus d'une extrémité à l'autre, par de petites fibres extrêmement délicates, & qu'on en ſéparoit facilement. Ces petits canaux avoient environ ſix lignes de longueur, & on appercevoit à leurs parties latérales & à leurs baſes, près de l'endroit où ils s'inſéroient dans l'eſtomac, quantité de petits vaiſſeaux ſanguins dont ils paroiſſoient entierement couverts. La direction de ces petits canaux étoit en ligne droite, vers la tunique de l'eſtomac, mais quelques-uns, dont la ſituation étoit oblique, s'abouchoient dans le milieu d'autres petits canaux, ou vers leur baſe, & acquéroient ainſi plus d'étenduë près de leur inſertion dans l'eſtomac. Ayant ouvert celui-ci, d'un orifice à l'autre, je n'y trouvai, comme dans le premier, que des fragmens d'écorces & de branches d'arbres ; ces matieres dont il étoit rempli, n'avoient pas la mauvaiſe odeur du poiſſon corrompu, auſſi je n'y en apperçus aucuns reſtes, non plus que de cruſtacés, quoique ce Caſtor eût vêcu ſur les bords d'un fleuve très-abondant en poiſſon. Le Chaſſeur nous aſſura que dans le grand nombre de ceux qu'il avoit pris dans des piéges, il n'y avoit jamais, en les éventrant, trouvé de poiſſons. Ayant vuidé & nettoyé cet eſtomac, je m'apperçus que la tunique intérieure ſe déchiroit en la maniant ; peut-être parce qu'il y avoit déjà trois jours que ce Caſtor avoit été tué. Près de l'orifice ſupérieur, à la partie gauche & interne, je vis diſtinctement quantité de petits trous ou pores, & j'encom-

ptai cinquante en un inſtant, dont les uns étoient ronds, les autres demi-circulaires, & dont un grand nombre étoit terminé par un bord ou cercle blanc. La direction de pluſieurs de ces petits conduits étoit oblique, deſorte que lorſqu'ils étoient entiers, & dans leur état naturel, on avoit peine à y introduire un ſtilet. Leur conformation étoit telle, que rien de ce qui étoit contenu dans l'eſtomac, ne pouvoit y pénétrer; car ayant preſſé fortement par le dehors cette partie, il s'exprima par ces petits orifices, quantité de mucoſité opaque, blanchâtre ou griſe, qui avoit l'odeur du Caſtoreum, mais ſans aucun mêlange de matieres excrémenteuſes. Ayant diſſéqué l'orifice de quelques-uns de ces petits conduits, j'apperçus quatre ou cinq autres petits trous ou canaux, & quelquefois même un plus grand nombre, qui venoient ſe terminer à cet orifice, & alors le ſtilet pénétroit facilement juſqu'à l'autre extrémité de ces petits réſervoirs cachés ſous la membrane muſculeuſe, dont nous avons parlé. J'en ouvris pluſieurs longitudinalement, & je les trouvai remplis de ce mucilage, à peu près comme les alvéoles des abeilles, auxquelles nous les avons déjà comparés, le ſont de miel; & après les avoir nettoyés, j'obſervai qu'à l'intérieur, ils étoient parſemés de vaiſſeaux capillaires, qu'ils étoient un peu rudes au toucher, & qu'ils reſſembloient à un morceau de velours ras. La membrane qui formoit ces petits conduits, étoit mince, mais ne ſe déchiroit pas cependant facilement, & le petit muſcle qui les couvre par le dehors, ne paroit être deſtiné qu'à les comprimer, & à procurer, ſelon le beſoin, l'écoulement de la mucoſité qu'ils contiennent, dans la cavité de l'eſtomac. Après les avoir examinés avec attention, j'enlevai par une inciſion, cette protubérance, & je remarquai que ces petits canaux, par leur extrémité, & à la partie de l'eſtomac où ils s'inſérent, reſſembloient à l'eſpece de champignon, que *Bauhin* nomme poreux, d'autres fiſtuleux ou ſpongieux, & que nous nommons *Morochen*. Les petites ouvertures dont cette partie étoit criblée, ne paroiſſoient plus diſpoſées dans l'ordre ſymmétrique, que j'avois obſervé à ſa partie ſupérieure, à cauſe des différentes inflexions de ces petits canaux, & il s'écouloit encore de la plûpart, une aſſez grande quantité de ce mucilage opaque, légerement teint de ſang, qu'avoient fourni les vaiſſeaux capillaires ouverts par l'inciſion, quoiqu'il y eût lieu de croire qu'après avoir été preſſés différentes fois, cette liqueur dût être entierement épuiſée.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 2. 1671. Obſerv. 251.

L'œſophage plus charnu que les inteſtins, reſſembloit à un muſcle creux, ſur-tout par ſa membrane externe, près de l'orifice de l'eſtomac où il ſe terminoit. Il y avoit à l'intérieur, un rebord en ſaillie, où j'apperçus de petites houpes blanches diſpoſées en rond, à peu près ſemblables à celles qu'on obſerve dans la langue du bœuf; il y avoit auſſi quantité d'autres houpes ou mammellons dans une autre partie de l'œſophage, & beaucoup plus haut que cette eſpece de valvule, ſuſpendues à la membrane interne, qui par leur ſituation inclinée, ſembloient faciliter la déglutition, & l'entrée des alimens dans l'eſtomac, & pouvoient en même-tems être un obſtacle à ce qu'ils en ſortiſſent & remontaſſent le long de l'œſophage, dont la membrane interne n'étoit point continue avec celle de l'eſtomac, pouvant être facilement ſéparée ſans enlever celle-ci.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 2. 1671. Obſerv. 251.

La tunique nerveuſe de l'eſtomac formoit auſſi au pylore, une bande ou valvule circulaire, qui ne faiſoit de même aucun obſtacle à la ſortie des matieres contenues dans l'eſtomac, mais qui pouvoit empêcher ou rendre leur retour plus difficile. Cette valvule étoit plus forte & plus épaiſſe que celle de l'orifice ſupérieur, & elle étoit ridée & ſillonnée en lignes droites, comme ſi le pylore eût du faire fonction de ſphincter. Au commencement du *duodenum*, il y avoit un ſac pour contenir les matieres redondantes, qui auroient pu s'élever, & qui étoient forcées de s'y arrêter, & d'y être ſtagnantes, à cauſe de la valvule du pylore. Les inteſtins grêles avoient plus de huit aunes de longueur; le *colon* avec le *rectum* en avoit deux; le *cæcum* uni au *colon*, étoit auſſi, comme dans l'autre Caſtor, placé au côté gauche, il avoit beaucoup d'étenduë en largeur, plus même que le *colon*, & ſe terminoit en forme d'entonnoir; le *colon* avoit des poches ou cellules, qui étoient ſoûtenues & affermies par une petite bande blanche & membraneuſe; il contenoit des matieres molles, & le *rectum* des excrémens durcis, qui n'étoient autre choſe que des fibres ligneuſes ſans aucune mauvaiſe odeur. Je ſéparai le *cæcum*, le *colon* & le *rectum* avec une portion de l'*ileum*, & après les avoir nettoyés, je les fis enfler & ſécher à l'ombre; ayant fait enſuite une inciſion depuis l'*ileum* juſqu'au milieu du *colon*, je m'apperçus que j'avois coupé au commencement de celui-ci, une valvule membraneuſe & circulaire, qui empêchoit le retour des excrémens dans l'*ileum*, & qui étoit placée au-devant de cet inteſtin. Il y avoit au-delà de cette valvule, une très-grande cavité dont l'orifice ſupérieur, qui étoit fort large, & placé du côté gauche, près de l'embouchure de l'*ileum*, communiquoit au *cæcum*, & qui avoit encore une large valvule membraneuſe, dont la convexité étoit tournée du côté de la cavité, & dont l'effet étoit d'empêcher que les excrémens n'y entraſſent trop précipitamment, & en trop grande quantité. A la partie inférieure de cette cavité, & du côté droit, étoit l'autre orifice, qui communiquoit au *colon*, qui avoit de même une valvule membraneuſe & circulaire, inclinée du côté de cet inteſtin, & qui ne faiſoit par conſéquent aucun obſtacle à la deſcente des excrémens. J'obſervai enfin qu'il y avoit dans le *colon*, autant de valvules membraneuſes que de cellules; elles étoient toutes demi-circulaires, & diſpoſées de telle façon, que par leur oppoſition, il s'en falloit peu qu'elles ne formaſſent un cercle parfait; & comme j'avois fait enfler ces inteſtins par le *rectum*, l'élévation des valvules du *colon* étoit plus grande que dans l'état naturel. Quoique j'euſſe fait bien laver & nettoyer à diverſes repriſes ces inteſtins, il reſta toujours dans le *colon* & le *cæcum*, quelques parties ligneuſes & quelques fragmens d'écorces & de branches d'arbres. Le *rectum* étoit d'une très-grande étenduë dans le baſſin, & il étoit entouré en dehors, de la longueur de trois pouces, d'un muſcle dont les fibres étoient droites, & qui avoit ſon origine à l'os *pubis*, aux deux côtés de l'os *ilium*, & à l'os *ſacrum*. Ce muſcle étoit très-fort, auſſi étoit-il à propos qu'il le fût, & qu'il embraſsât de tous côtés cet inteſtin, pour pouvoir relever l'anus, & l'empêcher de deſcendre trop bas, dans l'excrétion laborieuſe des excrémens endurcis & deſſéchés de ces animaux. Sous ce muſcle, près de l'anus, étoit le ſphincter, dont les fibres étoient circulaires. La tunique externe du *rectum* étoit formée de fibres droites très-fortes, deſorte que cet inteſtin pourroit, com-

me l'œsophage, passer pour un muscle creux; la membrane interne étoit très-ridée, & se déchiroit facilement par le moindre frottement; c'est cette membrane, qui dans la chûte de l'anus, paroit quelquefois former une protubérance qu'on peut enlever sans danger, même dans l'homme, lorsqu'elle est gangrénée, & qui rend la sortie des excrémens difficile & douloureuse, lorsqu'elle est tuméfiée. Le pancréas étoit de la même consistance, de la même couleur, & dans la même situation, que celui du premier Castor; j'ai parlé de son conduit en le décrivant.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 2. 1672. Observ. 251.

Il ne paroissoit plus aucuns vestiges de veines lactées, ce qui m'empêcha de faire des recherches sur le réservoir du chile, & sur le canal thorachique. La veine-cave & la veine-porte étoient pleines de sang, & si l'on en croyoit le Chasseur qui me procura ce Castor, le sang de cet animal est toujours froid. La rate étoit extrêmement petite, elle n'avoit que trois pouces de longueur, elle étoit de la largeur du petit doigt, très-mince, & avoit à peine l'épaisseur de la lame d'un couteau de médiocre grandeur, elle étoit d'un rouge pâle, mollasse, & ressembloit à un *tænia* qui auroit été collé contre l'estomac. Le foye étoit mou, rouge, d'une grande étendue, par rapport à la grosseur de l'animal, & divisé en autant de lobes que celui du premier Castor; la vésicule biliaire étoit petite, elle n'étoit point proportionnée au volume du foie, & n'étoit qu'à moitié pleine de bile très-fluide, & le conduit biliaire avoit un pouce de longueur.

Dans la peau qu'on n'avoit point enlevée sur le pubis, on appercevoit deux ouvertures, dont la plus élevée étoit au bas du pubis, c'étoit la fente dont nous avons parlé; & la plus basse placée sous la queuë, étoit l'anus. Après qu'on eut rasé la peau entre ces deux ouvertures, on en apperçut deux autres plus petites, de chaque côté, dans lesquelles on pouvoit introduire un stilet, mais peu profondément, & d'où il sortoit quelques poils rudes & noirâtres, d'environ un pouce de longueur. La verge étoit placée & cachée dans la partie supérieure de la fente, & celle-ci étoit divisée en deux parties, par une membrane qui formoit de chaque côté une cavité. Ayant enlevé la peau sur la partie inguinale, excepté sur les ouvertures latérales, & sur la partie la plus basse de la fente, où se faisoit la division de la membrane, les vessies ou poches remplies de liqueur huileuse, le *castoreum*, les testicules placés hors de l'abdomen & la verge, parurent à découvert; nous allons décrire par ordre chacune de ces différentes parties.

La vessie ou follicule, & le *castoreum*, proprement dit, contenus dans une membrane commune, fibreuse, & en quelque façon musculeuse, étoient placés de chaque côté de la fente. Cette membrane avoit son origine à l'os pubis, elle enveloppoit le *castoreum* & la vessie, & se terminoit sous celle-ci; elle étoit formée de fibres droites & obliques, & son origine & son insertion marquoient assez qu'elle n'étoit pas une portion du panicule charnu, mais un muscle particulier membraneux, & destiné non-seulement à servir d'enveloppe à ses parties, mais à les comprimer au besoin. Ayant écarté la graisse, & cette membrane musculeuse, les testicules qui étoient renfermés dans une portion du péritoine, se firent encore mieux appercevoir. Il y avoit donc de chaque côté, trois parties très-distinctes, la vessie, le *castoreum* & le testicule; on distinguoit facilement la vessie du

vrai *caſtoreum*, car chaque poche étoit encore recouverte d'une membrane très-mince, parſemée de quantité de petits vaiſſeaux ſanguins, qui étoient des rameaux des vaiſſeaux hypogaſtriques & iliaques. La veſſie étoit de la figure d'une amande couverte de ſon enveloppe verte ; elle avoit deux pouces de longueur, un pouce de largeur, & un demi d'épaiſſeur; ſa couleur étoit d'un rouge pâle, & ſa ſuperficie inégale, & un peu rude au toucher. Ayant enlevé cette ſeconde membrane, elle parut comme incruſtée de quantité de petites glandes conglomérées, unies per de petites fibres de la plus grande fineſſe, qui ayant encore été écartées, ces glandes me parurent alors comme autant de verrues rougeâtres, auſſi fortement attachées à la membrane interne de cette veſſie, que les verrues ordinaires le ſont à la peau. Entre ces eſpeces de tubercules, on appercevoit pluſieurs petits vaiſſeaux; chaque glande pouvoit être diviſée en pluſieurs autres glandes extrêmement petites, ſans ſe déchirer, & on voyoit encore dans leurs interſtices quelques vaiſſeaux capillaires ; je ne pus cependant de cette façon parvenir juſqu'à la ſuperficie externe de la membrane de la veſſie. Près du cou de cette veſſie, & dans ſa partie la plus baſſe, il y avoit une glande qui me parut d'abord ronde, mais qui étoit en effet de la forme & de la grandeur d'une féve, & en la preſſant, il en ſortit, par une petite ouverture qui étoit au bas de cette glande, une matiere blanche qui avoit la conſiſtance du fromage blanc, & la forme d'un petit ver, de la groſſeur d'une plume de pigeon, quoique cette ouverture ne parût guéres plus grande que le point lacrymal, & cette matiere avoit l'odeur du *caſtoreum*. Ayant de même preſſé la veſſie, il s'exprima d'une autre ouverture près de la premiere, une liqueur huileuſe couleur de citron, qui avoit auſſi l'odeur forte du *caſtoreum*, ou plutôt celle du fromage corrompu; & ces deux petits orifices étoient placés dans l'eſpace qui eſt entre la fente & l'anus. Chaque veſſie contenoit une dragme & demie de liqueur, mêlée d'une petite quantité de cette matiere épaiſſie, ſemblable au fromage blanc. En ayant mis dans un vaiſſeau, elle ſe figea auſſitôt, comme il arrive à certaines huiles ; & ayant imbibé une carte de cette liqueur, & l'ayant préſentée au feu, il ſe fit pendant long-tems une crépitation, avant qu'elle s'enflammât, comme ſi cette liqueur eût été mêlée avec de l'eau ou avec du ſel, & après que la matiere la moins inflammable eut été conſumée, la carte en brûlant, rendit une flamme plus vive & plus claire que n'auroit fait une autre carte, qui n'en n'auroit pas été empreinte. Ayant fait une petite ouverture à la veſſie, & y ayant introduit de l'air, elle devint très-groſſe, ſans qu'il s'en échapât par l'ouverture naturelle. A meſure que la veſſie s'enfloit, les petites glandes de ſa ſuperficie, s'écartoient les unes des autres, mais elles n'augmentoient pas de volume, & il n'arriva par-là aucun changement à la forme de la poche près du *caſtoreum*. J'ouvris enſuite cette veſſie longitudinalement, & après en avoir fait écouler la liqueur qu'elle contenoit, & l'avoir bien nettoyée, j'obſervai qu'une membrane très-mince, ſemblable à celle de l'amnios, en tapiſſoit tout l'intérieur, & qu'elle étoit ridée ; cette membrane n'avoit pas cependant acquis cette forme pour avoir été enflée, la membrane qui entouroit la partie intérieure de la veſſie du côté oppoſé, étant de même pliſſée, quoiqu'elle n'eût point été enflée.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 2. 1671. Obſerv. 251.

Cette veſſie étoit criblée d'un grand nombre de petits trous, dans quelques-uns deſquels on auroit pu faire entrer une lentille, & dans d'autres un grain de millet ou un ſtilet de médiocre groſſeur. Ayant preſſé par le dehors ces glandes ou verrues, il ſortit de la plûpart de leurs orifices, une liqueur oléagineuſe, jaune & ſemblable à celle qui étoit dans la veſſie, qui étoit quelquefois mêlée avec cette matiere blanche & épaiſſe, dont j'ai parlé, chaque glande ayant ſon orifice, & quelquefois même deux. Cette membrane mince & tranſparente qui tapiſſoit la ſuperficie interne de la veſſie, étoit parſemée d'un grand nombre de très-petits vaiſſeaux ſanguins, & la cavité interne de cette veſſie n'étoit point liſſe & unie; mais on y appercevoit quantité de petites inégalités, produites par la racine des verrues dont ſa ſuperficie extérieure étoit couverte. Le cou de cette veſſie étoit ridé & ſillonné longitudinalement, & il étoit tel qu'on y pouvoit facilement introduire un ſtilet par le dehors, juſqu'à une certaine profondeur, mais beaucoup plus difficilement du côté de la cavité de la poche. Après avoir auſſi vuidé & nettoyé cette glande de la groſſeur d'une féve, attachée à cette veſſie, je reconnus qu'elle étoit du nombre de celles qu'on nomme conglomérées. Après ces obſervations, je ſéparai la veſſie de la poche qui contient le *caſtoreum*, ſans endommager celui-ci, ce que je n'eus pas de peine à faire, ces parties ayant chacune leurs membranes propres, & je remarquai que le cou de la veſſie étoit terminé par une peau liſſe & ſans poil, dont l'orifice étoit placé à un demi-pouce de diſtance de la fente. Ayant enſuite ouvert & renverſé la veſſie, & l'ayant étendue ſur ma main, ſes orifices internes me parurent reſſembler à de petits godets entourés d'un bord membraneux, d'où je fis ſortir encore, en preſſant les glandes extérieures, de la liqueur huileuſe, & de quelques uns de cette autre matiere blanche & concrete, de la conſiſtance du fromage.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 2. 1671. Obſerv. 251.

L'autre veſſie, ou poche du *caſtoreum*, étoit appuyée ſur la partie ſupérieure de celle-ci, & du premier coup d'œil on l'auroit priſe pour un corps formé de glandes conglomérées. Elle avoit trois pouces de longueur, un pouce & demi de largeur dans ſon milieu, un pouce aux extrémités, & dans ſon plus grand diamétre, près d'un pouce d'épaiſſeur. Sa figure étoit à peu près celle de ces poires ſéches, oblongues, dont on fait uſage dans les diarrhées & les dyſſenteries, parce qu'elles ſont aſtringentes; elle étoit ronde; mais un peu applatie à ſa partie antérieure & poſtérieure, & ſa ſuperficie pouvoit être comparée à celle d'un cerveau. Sa couleur étoit griſe, traverſée de quantité de lignes rouges, entrelacées les unes dans les autres. Cette poche eſt revêtue d'une membrane nerveuſe par le dehors, dans laquelle ſe trouve un grand nombre de vaiſſeaux ſanguins capillaires; on la ſépare facilement lorſque la poche a été récemment tirée de l'animal, mais on ne peut l'enlever, lorſqu'elle eſt ſéche, qu'après l'avoir fait macérer quelque tems dans l'eau: en la détachant, j'obſervai qu'au moyen de quelques fibres extrêmement délicates, elle ſe replioit dans toutes les ſinuoſités les plus profondes de la poche, & qu'elle les couvroit exactement; ayant rompu avec les doigts ces petites fibres, & étendu davantage la poche, je remarquai auſſi qu'il y avoit encore d'autres vaiſſeaux capillaires qui rempoient entre toutes ces anfractuoſités. Sous cette membra-

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. I. Ann. 2. 1671.
Obſerv. 251.

ne, j'en trouvai une autre qui me ſurprit par ſon brillant ; elle étoit en effet garnie d'eſpeces d'écailles, qui expoſées à la lumiere, étoient éclatantes comme de l'argent, ſur-tout celles qui étoient iſolées, & plus élevées que les autres ; celles au contraire qui étoient plus enfoncées, paroiſſoient noirâtres ; toutes enſemble, comme le cou des pigeons, réfléchiſſoient diverſes couleurs ſelon leurs différentes ſituations & les différens jours dont elles étoient frapées ; & cette membrane étoit partout humectée par une lymphe claire & limpide, il y avoit dans la fente, un orifice de la largeur du pouce, qui pénétroit dans la cavité du *Caſtoreum* ; il me fut donc facile d'étendre avec le doigt, & de développer toutes ſes rugoſités, & y ayant introduit une plume d'Oye, en ſerrant les côtés de l'orifice, j'enflai en ſoufflant cette poche, & ſur le champ toutes ſes inégalités s'effaçerent ; elle s'étendit ſelon toutes ſes dimenſions & après en avoir lié l'ouverture avec un fil, elle conſerva la forme d'une veſſie, dont la ſuperficie reſta unie & liſſe. Je connus donc par-là évidemment que le *Caſtoreum*, que je regardois d'abord comme un corps glanduleux, n'étoit en effet qu'une veſſie ridée ou une bourſe pliſſée, qui s'étendoit ou ſe rétreciſſoit au moyen de la membrane nerveuſe dont elle étoit revêtuë. Cette bourſe ainſi étenduë pouvoit contenir environ quatre onces de *Caſtoreum*, au lieu qu'avant que d'avoir été enflée, ſa petite cavité n'auroit pu en renfermer que deux ou trois dragmes. Après avoir bien examiné cette bourſe par le dehors, je la fendis par le milieu, j'y trouvai au-dedans une matiere qui étoit ſemblable à de la cire jaunâtre, friable, d'une odeur forte & âcre, en pluſieurs petits morceaux, dont il y en avoit de la groſſeur d'un pois, & d'autres même plus gros. La membrane interne de cette poche étoit enduite de la même matiere & paroiſſoit auſſi jaune que ſi on l'eût teinte avec de l'ocre ; elle étoit auſſi écaillée au dedans comme au-dehors, ce qui formoit des eſpeces de gerçures dans cette matiere jaune dont elle étoit couverte, & qui étoit au reſte ſi fortement attachée à ces petites écailles, & au velouté de la membrane, qu'il me fut impoſſible en la ratiſſant avec la lame d'un couteau, de l'en ſéparer, ſans en arracher les petites écailles qui laiſſoient appercevoir à leur place dans la membrane, de petites ouvertures ſemblables à des trous d'aiguilles ; ce qui paroît être une preuve, que la production du *Caſtoreum* eſt duë à ces molécules céreuſes, qui incruſtent les parois de la poche, & qui en ſe détachant par le frottement, en augmentent peu-à-peu le volume & la quantité. A l'orifice de l'autre poche qui n'avoit pas été enflée, & qui ſe terminoit, comme celle-ci, à la fente longitudinale & extérieure, je trouvai un morceau de *Caſtoreum* de la groſſeur d'une noiſette qui s'y étoit arrêté. Ayant ouvert cette autre poche longitudinalement, ſa partie interne ſe trouva auſſi inégale & ridée & je ne remarquai aucune différence entre les poches de ce côté & celles du côté oppoſé qui viennent d'être décrites. J'obſervai auſſi que la veſſie & le *Caſtoreum*, quoique revêtus d'une membrane commune, pouvoient être ſéparés, & qu'ils devoient cependant demeurer toujours unis, cette membrane leur tenant lieu de ligament intermédiaire ; mais qu'il étoit impoſſible que les doubles poches de l'un & de l'autre côté puſſent être renfermées dans une même enveloppe. Les deux poches qui contiennent le *Caſtoreum* & les deux veſſies ne peſoient enſemble que quatre onces, en y comprenant

comprenant toutes les petites adhérences, que je jugeai qui pouvoient en dépendre, & qui se trouvent jointes ordinairement au *Castoreum* que vendent les Chasseurs. Je trouvai dans ce Castor, contre mon attente, les testicules au bas de l'os *pubis* & près de la poche du *Castoreum* enveloppés de la tunique vaginale, n'y ayant à l'aine par le dehors aucun vestige, aucun indice, ni à l'œil ni au toucher, de testicules & de scrotum; & quoiqu'ils fussent contigus au *Castoreum*, il n'y avoit cependant aucune communication médiate ou immédiate entre ces parties, & les vaisseaux sanguins soit déférens, soit capillaires qui traversoient leur superficie, s'appercevoient très-bien à travers la tunique vaginale, qui est un prolongement du péritoine. En comprimant un peu les testicules, on les faisoit remonter dans la cavité de l'abdomen, & ils s'arrêtoient contre l'os pubis dans une poche ou cavité pratiquée dans le péritoine, tandis que l'appendice de celui-ci s'abbaissoit, & ils n'en sortoient plus alors, avec la même facilité qu'ils y étoient entrés. Les vaisseaux déférens ou pyramidaux étoient placés au dessus des testicules, ils étoient variqueux & avoient des anastomoses de côté & d'autre fort apparentes. Les *Epydidymes* & les *Parastates*, étoient appuyés sur les testicules, & sous ceux-ci les muscles *Cremaster* s'inséroient aux *Parastates* par le moyen d'une membrane, qui enveloppoit les tendons nerveux, & qui étoit très-mince par rapport à la grosseur de ces muscles qui paroissoient doués d'une grande force, pour pouvoir relever les testicules jusques dans la cavité de l'abdomen. Ces testicules étoient très-blancs, d'une consistance ferme & solide, oblongs & plus petits qu'un œuf de Pigeon. Tout récemment tirés de l'animal, ils pesoient ensemble quatre dragmes, & lorsqu'ils furent desséchés, ils ressembloient parfaitement à des grains de raisin séchés au soleil, ridés & noirâtres; ils ne pesoient plus alors que douze grains les deux, & ils n'avoient plus que la forme d'une petite bourse plissée qui ne paroissoit contenir aucune matiere charnue. Ces testicules avant que d'avoir été desséchés ou après l'avoir été, ne sentoient point le *Castoreum*; ils étoient au contraire insipides & sans odeur, & avec tout l'art possible on n'auroit pu les contrefaire, ni les faire passer pour le vrai *Castoreum*; la fraude auroit sauté aux yeux de toute personne qui auroit une fois vu un testicule de Castor. Ayant séparé avec précaution le cordon des vaisseaux spermatiques, les *Epydidymes*, les *Parastates* & les vaisseaux déférens, je reconnus que ces vaisseaux n'étoient qu'un seul & même conduit continu, qui conservoit sa même grosseur sous l'os pubis, qui étoit rond, membraneux, & qui s'avançoit en ligne droite depuis le pubis jusqu'au cou de la vessie; il étoit quatre fois plus gros derriere celle-ci, égalant alors le diamétre d'une plume d'oye, mais il paroissoit moins fort en cet endroit. Ces vaisseaux s'inséroient de chaque côté du cou de la vessie, & pour pouvoir faire ces observations avec plus d'exactitude, j'enflai celle-ci par l'uréthre, & elle devint alors extrêmement grosse & d'une forme ronde. La portion de l'uréthre depuis son orifice interne avant que de passer sous la verge, avoit douze lignes de longueur, & elle égaloit la grosseur du pouce, lorsqu'elle eut été enflée, volume que l'uréthre & la verge ensemble ne pouvoient jamais avoir. Pour me faire mieux entendre, je donnerai à cette partie de l'uréthre le nom de cou, de chaque côté duquel, & à un pouce de distance de l'orifice interne, ces vais-

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 2. 1671. Obsérv. 251.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 2. 1671. Obſerv. 251.

ſeaux s'inſérоient, & dans l'eſpace qui étoit entre l'inſertion de ces vaiſſeaux ſe trouvoient les *Proſtates*, elles me parurent d'une conformation ſinguliere; car près de leur inſertion, où elles avoient un demi pouce d'étenduë, elles ſe terminoient en deux longues cornes blanches & molles, qui s'étendoient du côté des vaiſſeaux éjaculatoires, & qui avoient la forme d'un capuchon ou d'un cornet; elles étoient de la groſſeur d'une plume médiocre, ſous le cou de la veſſie; leur diamétre diminuoit enſuite à leur extrémité, & j'apperçus ſur chacune une petite glande tranſparente, de la groſſeur d'un grain de chénevis. Entre les cornes des *Proſtates* & les vaiſſeaux éjaculatoires, il y avoit de chaque côté un corps blanchâtre découpé, compoſé de véſicules & de glandes, & parſemé de petits vaiſſeaux ſanguins, que je pris pour les véſicules ſéminales. Ayant fait une inciſion à la partie antérieure du cou de la veſſie, j'apperçus au bas & à ſa partie poſtérieure une eſpece de tubéroſité charnuë, terminée en pointe, de la groſſeur d'un pois, qui formoit en deſſous une petite cavité, dans laquelle on introduiſoit facilement un ſtilet; au milieu & au ſommet de cette caroncule, il y avoit un petit orifice & un autre encore de chaque côté. Ayant preſſé les vaiſſeaux éjaculatoires, il ſortit des orifices latéraux, de la ſemence blanche & un peu épaiſſe; en prenant les véſicules ſéminales, il ne s'exprima rien d'aucun de ces orifices, mais en comprimant les deux *Proſtates* ou ſeulement l'une ou l'autre de leurs cornes, il ſortit de l'orifice du ſommet de la caroncule, une liqueur jaunâtre très-coulante, & cependant trouble. Ayant fait une inciſion longitudinale aux vaiſſeaux éjaculatoires, je les trouvai creux dans toute leur longueur, & ils contenoient encore de la ſemence blanche & bien conditionnée. Par l'ouverture des *Proſtates*, j'obſervai que leurs cornes avoient chacune un ſillon long & profond, qui ſe réüniſſoient, & n'en formoient plus qu'un près de leur inſertion; & ayant fait une inciſion cruciale aux véſicules ſéminales, il n'en ſortit qu'une eau claire, & qui ne reſſembloit en aucune façon à la liqueur des vaiſſeaux éjaculatoires.

Les reins étoient moins convexes & plus applatis, qu'ils ne le ſont ordinairement dans les autres animaux, & leurs bords étoient très-minces; ils avoient deux pouces & demi de longueur, un pouce & demi de largeur, & à peine un pouce de diamétre, à la partie la plus épaiſſe. Les ayant ouverts, je trouvai le fond du baſſinet tout parſemé de vaiſſeaux Capillaires; les caroncules ou mammellons qui étoient d'un rouge brun & d'une aſſez grande étenduë, formoient de petites proéminences à l'extrémité des vaiſſeaux excrétoires de l'urine, dont ils ſont les orifices, & en preſſant le baſſinet du côté des uretéres, on y appercevoit des ſtries longues & droites. Ses uretéres étoient membraneux & très-forts, ils s'avançoient entre les deux premieres tuniques de la veſſie, l'eſpace de plus d'un pouce, & ne perçoient même la troiſième qu'obliquement. La veſſie étoit preſque vuide, & ne contenoit qu'une très-petite quantité d'urine trouble; elle étoit de la groſſeur d'une poire médiocre, épaiſſe, ridée & pliſſée longitudinalement, & lorſqu'elle fut enflée, elle devint d'une très-grande étenduë; les veines & les artéres émulgentes étoient très-groſſes, & je trouvai aux deux côtés du *rectum* & ſous la veſſie, deux glandes ovales de la groſſeur d'une noiſette, qui contenoient une mucoſité viſqueuſe, & dont la ſuperficie étoit criblée

d'une infinité de pores, ou petits orifices ſemblables à des trous d'aiguilles ; mais je n'en pus découvrir préciſément l'uſage, ayant déchiré les parties voiſines en les examinant dans d'autres vues ; à moins que ces glandes ne verſent peut-être cette liqueur dans le *rectum*, qui paroît toujours abondamment abbreuvé de mucoſité. La verge étoit placée au-deſſus de la fente extérieure & dans une cavité qui lui eſt propre ; le gland & le prépuce qui le couvroit, étoient tous deux blanchâtres & ridés, & celui-ci avoit un frein à ſa partie inférieure. Deux corps d'un rouge brun & découpés, ſemblables aux Nymphes des femelles, étoient attachés & ſuſpendus à l'uréthre. La partie antérieure de la verge étoit oſſeuſe, de la longueur d'un pouce & couverte d'une peau lâche & pliſſée longitudinalement, rude & parſemée de quantité de taches noires diſpoſées dans un certain ordre ; la partie poſtérieure étoit molle & formée de deux corps ſpongieux qui étoient couverts d'une membrane dure & nerveuſe ; ils paroiſſoient avoir leur origine à l'os *pubis*, où étoit un ligament large, membraneux & d'un rouge brun en-dedans : ces corps ſpongieux étoient au reſte tels qu'*Arantius* les a décrits, ſemblables à de la moëlle de roſeau, & ils étoient ſéparés l'un de l'autre par une cloiſon nerveuſe. A la racine de la verge, je découvris de très-gros vaiſſeaux ſanguins, qui deſcendoient juſqu'à une certaine diſtance, le long de ſes parties latérales, & qui s'inféroient dans les corps ſpongieux. Je trouvai auſſi au même endroit les muſcles releveurs ; & le petit os de la verge, dont nous avons parlé, étoit dur, blanc, il n'étoit en aucun endroit cartilagineux, & ſon extrémité antérieure étoit arrondie.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 2. 1671. Obſerv. 251.

La tête de ce Caſtor, me fournit auſſi quelques obſervations, qui méritent d'être rapportées : les muſcles temporaux étoient extrêmement forts & gros, & il paroiſſoit que l'os temporal n'étoit arqué en-dedans que pour les recevoir, la partie de cet os, qui ſe prolongeoit en-dehors, étant droite. La cavité deſtinée à recevoir l'apophyſe de la mâchoire inférieure, étoit à un demi pouce de diſtance de l'occiput ; ainſi ces animaux peuvent la retirer en arriére, ce que la ſituation de la mâchoire de l'homme ne lui permet pas de faire.

A la partie la plus profonde de l'orbite de l'œil, il y avoit trois petites éminences, où aboutiſſoient les racines d'autant de dents molaires, & près de ces eſpeces d'apophyſes, on appercevoit les nerfs optiques. Ce Caſtor avoit ſeize dents molaires, quatre de chaque côté des mâchoires ſupérieure & inférieure ; la ſituation des dents molaires inférieures étoit oblique & en devant, & les molaires ſupérieures étoient auſſi placées obliquement mais en arriére ; de ſorte que les ſupérieures ne pouvoient ſe rencontrer avec les inférieures, & entre les inciſives & les molaires, il y avoit un eſpace vuide de plus d'un pouce ; les inciſives de la mâchoire ſupérieure étoient plus courtes, que celles de l'inférieure, & elles étoient d'un jaune pâle ; les inciſives de la mâchoire inférieure étoient plus longues & rougeâtres, & les unes & les autres étoient larges, & également tranchantes. Les dents inciſives inférieures paſſoient derriére les inciſives ſupérieures, elles ne ſe touchoient pas par leurs extrémités, & il y avoit dans celles-ci un enfoncement bien marqué pour recevoir les inciſives de la mâchoire inférieure. Tel eſt à peu-près la conformation du bec de certains oiſeaux de proye, des

Aigles, par exemple, des Fauçons, des Perroquets ; auſſi les os de ce Caſtor près de la bouche, après qu'ils eurent été décharnés, avoient quelque rapport avec le bec de ces oiſeaux. Il y avoit au palais deux ouvertures d'un demi pouce de longueur, qui n'étoient pas fort éloignées des dents inciſives ſupérieures. La direction du conduit auditif étoit verticale, & on appercevoit le tympan à l'endroit où celui-là ceſſoit d'être oſſeux. Il y avoit une grande variété dans les ſutures, la ſagittale s'étendoit juſqu'au nez, la coronale paſſoit au-deſſus des orbites des yeux, & parvenoit à ces deux ouvertures longitudinales du palais, & outre celles-là, il y en avoit encore pluſieurs autres très-apparentes. Les os du crâne étoient très-forts & très-compacts, & cependant d'une médiocre épaiſſeur. La langue étoit très-groſſe rempliſſant toute la cavité de la bouche. Il y avoit ſept muſcles pour chaque œil.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 2. 1671. Obſerv. 251.

Je ne pus diſſéquer les autres parties du corps de cet animal, parce qu'elles devoient être ſervies ſur la table d'une Communauté de Religieux. Ayant communiqué la deſcription Anatomique du premier Caſtor au Dr. *Maximilien Henry Egermejer*, célébre Profeſſeur en Médecine de l'Univerſité de *Fribourg* en *Briſgaw*, il m'écrivit le 8 Juillet 1669. qu'ayant auſſi diſſéqué un Caſtor, après en avoir ſéparé les poches, il avoit trouvé comme moi près de l'œſophage, cette protubérance charnuë dant j'ai parlé ; qu'ayant enlevé la premiere membrane déliée & nerveuſe qui la couvroit, & la ſeconde qui étoit rouge & plus épaiſſe, il avoit apperçu les extrémités de ces petits conduits, ou glandes conglomérées que j'ai décrites, fermées par ce côté & rangées avec ordre & ſymmétrie ; & qu'ayant ouvert l'eſtomac, & ayant preſſé par le dehors ces protubérances, il s'étoit exprimé abondamment par quantité de petits orifices de grandeurs différentes, une mucoſité épaiſſe, blanche ou griſe, d'une ſaveur un peu ſalée, & qui avoit l'odeur du *Caſtoreum* ; que le ſtilet n'avoit pu être introduit que difficilement dans ces orifices, & qu'ayant au contraire percé ces petits conduits par leur extrémité oppoſée, il avoit pénétré ſans obſtacle juſqu'à la cavité de l'eſtomac ; il me marqua auſſi qu'il avoit trouvé comme moi, le *cœcum* très-grand & rempli d'excrémens. Il y a tout lieu d'eſpérer de cet habile homme, qui a un goût ſi décidé pour l'étude de l'Anatomie, des obſervations plus importantes ſur cette matiére.

Lettres du Dr. Wepfer *à* Sachs, *datées de Schaffouſe.*

EXTRAIT DE L'OBSERVATION CCLVII.

Cautéres naturels au bas-ventre & à la poitrine, par Cœſon Gramm, *Profeſſeur de Phyſique à Kiel en Holſace.*

Obſerv. 257.

LA nature eſt un grand maître dans l'art de guérir, elle trace ſouvent au Médecin attentif a obſerver ſa marche, non-ſeulement la voie la plus courte pour débarraſſer le corps des humeurs peccantes & ſuperflues, mais elle indique même quelquefois, les parties du corps par où ces humeurs peuvent être le plus commodément évacuées, en produiſant d'elle-même

des ulcéres dans ces parties, par leſquels elle chaſſe comme par autant d'égoûts, les matieres corrompuës qui ne manqueroient pas ſans cela de cauſer des maladies funeſtes. L'uſage des cautéres actuels & potentiels, eſt une imitation de la nature, & les anciens Médecins les appliquoient indifféremment à toutes les parties du corps, même à la région de l'eſtomac, du foye, & de la matrice. Cet uſage eſt moins fréquent aujourd'hui, & nous n'en appliquons plus à cauſe des groſſeſſes, au bas ventre & à la poitrine; il ſe forme cependant quelquefois naturellement des ulcéres ou cautéres à ces parties, & l'Auteur de cette obſervation en rapporte deux exemples, dont il a été le témoin. Une femme âgée de 60 ans, étant attaquée d'une deſcente inguinale très-conſidérable, par la rupture du Péritoine, éprouva bientôt une conſtipation opiniâtre, & qui étoit telle qu'elle ne s'appercevoit de l'effet des remédes qu'elle prenoit, que le troiſiéme jour, ſymptome que *Gramm* ſon Médecin attribue au changement de ſituation des inteſtins, & à leur trop grande compreſſion. Comme dans ces circonſtances, il devoit ſe porter quantité d'impuretés dans les veines lactées, qui auroient enſuite altéré toute la maſſe des humeurs, la nature travailla à s'en débarraſſer, en ouvrant trois ulcéres ou cautéres au bas ventre de cette femme, dont l'écoulement étoit chaque jour auſſi conſidérable, qu'auroit été celui de trois cautéres artificiels. Le premier ſoin de la malade fut de tâcher de remédier à cette incommodité; mais un des ulcéres n'étoit pas plutôt fermé, qu'elle éprouvoit des envies de vomir continuelles & d'autres fâcheux ſymptomes, qui ne ſe calmoient que par l'ouverture de cet ulcére; c'eſt pourquoi elle ne penſa plus dès-lors à arrêter cette évacuation naturelle.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 2. 1671. Obſerv. 257.

Le ſecond exemple d'ulcére ſalutaire formé naturellement, que rapporte *Gramm*, eſt celui d'un homme dont il étoit auſſi le Médecin, à qui il vint une tumeur ſous la mammelle gauche, & du côté qu'il avoit coutume de s'appuyer ſur ſa table pour écrire. Cette tumeur vint à ſuppuration, & fut traitée ſelon la méthode ordinaire, mais le Chirurgien étant parvenu avec beaucoup de difficulté à faire cicatriſer la playe, le malade fut ſaiſi auſſitôt d'oppreſſion & d'une grande difficulté de reſpirer, de ſorte qu'on fut obligé de rouvrir l'ulcére, qui devint fiſtuleux, & par ce cautére naturel la ſanté du malade fut rétablie.

Lettre du Dr. Gramm, *datée de Kiel, au Dr.* Sachs *à Breſlaw.*

EXTRAIT DE LA SECONDE LETTRE SUR LES VIPÉRES, de François Redi, *Médecin de Florence & de l'Académie della-Cruſca, contenant ſes réponſes aux objections de M.* Charas, *adreſſée à M. l'Abbé* Bourdelot, *& à M.* Aléxandre Morus, *à Paris.*

Appendix.

MOyſe *Charas* célébre Chimiſte & Pharmacien du dernier ſiécle, qui avoit fait beaucoup d'obſervations ſur les Vipéres, & qui s'étoit particuliérement appliqué à découvrir le moyen de remédier à leur venin, ayant vu une ſuite d'expériences faites par *Redi* ſur la même matiere, envoyée par l'Auteur à l'Académie des Curieux de la Nature d'Allemagne & inſérée parmi les Mémoires de la premiere année des Ephémérides, dont on a donné

l'extrait, répéta ces expériences, & en fit de nouvelles qui ſe trouverent la plûpart contraires à celles de *Redi*, & qui parurent dans leur tems, ſous le titre de nouvelles expériences concernant les Vipéres. C'eſt à cet ouvrage que *Redi* répondit par celui-ci en 1670. qui fut auſſi envoyé par l'Auteur, comme le premier, à l'Académie des Curieux de la Nature, & placé à la ſuite de la ſeconde année des Ephémérides, après avoir été traduit de l'Italien en Latin par le R. P. *Kochanski*, Jéſuite Profeſſeur de Mathématiques à Pragues. De nombreuſes expériences faites avec beaucoup d'exactitude & de diſcernement avoient conduit *Redi*, à prétendre contre l'opinion de la plûpart des Naturaliſtes, que le venin de la Vipére ne réſidoit que dans cette liqueur jaunâtre & ſtagnante dans les véſicules, qui couvrent leurs plus grandes dents; que cette liqueur n'étoit pas ſeulement venimeuſe lorſqu'elle étoit dardée par la Vipére même, dans les plaies qu'elle fait par ſa morſure, mais que ſon venin n'étoit pas moins actif, lorſque recueillie des véſicules de Vipéres, mortes même depuis pluſieurs jours, elle étoit injectée dans un vaiſſeau, ou répandue ſur une plaie; & qu'au contraire cette même liqueur avalée & priſe intérieurement, non-ſeulement n'étoit plus un poiſon mortel, mais qu'alors elle devenoit indifférente & incapable de pouvoir cauſer le moindre mal. Tels furent les principaux réſultats des expériences & des obſervations rapportées dans le premier ouvrage de *Redi*, ſur les Vipéres, publié en 1664. Et voici comme *Charas* y répond au nom d'un grand nombre de Sçavans qui s'aſſembloient alors dans ſa maiſon, & les expériences qu'il oppoſe à celles de *Redi*.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 2. 1671.

» Pag. 33. *Ces conſidérations appuyées d'un grand nombre d'expériences, que* » *nous allons rapporter, nous ont déterminé à penſer que ces véſicules ne ſont* » *autre choſe, que les glandes ſalivaires de la Vipére, qui filtrent cette liqueur* » *jaune qu'on a regardée comme ſi funeſte, faute de la bien connoître, & qui* » *n'eſt en effet que de la ſimple ſalive, qui ne peut être par elle-même en aucune* » *façon nuiſible; & nous eſpérons que ceux qui voudront prendre la peine d'exa-* » *miner avec attention ces petites glandes, & cette même liqueur d'après nos ob-* » *ſervations, ſeront de notre avis.*

» Pag. 92. *Nous ne nous arrêterons donc pas davantage à diſcuter des prin-* » *cipes, & une théorie appuyée ſur d'auſſi foibles fondemens, & ayant pour nous* » *des faits & des expériences inconteſtables, nous n'héſiterons pas d'avancer, que* » *ce ſuc jaune n'eſt, comme nous l'avons déjà dit, que de la ſalive pure, incapa-* » *ble d'empoiſonner les morſures que font les Vipéres, puiſque nous en avons* » *fait avaler pluſieurs fois, ſans aucun effet ſenſible, à des hommes & à des ani-* » *maux, & que répandue ſur des plaies & mêlée avec le ſang, ou introduite* » *dans des inciſions faites dans leurs chairs, aucun n'en a reſſenti la moindre* » *incommodité. L'autorité d'un Sçavant illuſtre, & qui a fait une étude parti-* » *culiere de tout ce qui a rapport aux Vipéres, qui dit avoir fait pluſieurs obſer-* » *vations directement contraires aux notres, ne nous en a pas impoſé; de ſorte* » *que l'eſtime que nous faiſons du génie, de la capacité & de la candeur de cet* » *homme célébre, n'a ſervi qu'à nous faire redoubler d'attention, dans le nom-* » *bre preſqu'infini d'expériences que nous avons faites, & que nous allons rap-* » *porter, qui ſont autant de preuves inconteſtables & de la derniere évidence, de* » *l'opinion que nous deffendons.*

» Pag. 96. *Nous concluons donc enfin que l'imagination de la Vipére, irritée* » *par l'idée de vengeance qu'elle ſe forme, excite une telle agitation dans les* » *eſprits animaux, & les pouſſe avec tant de violence par les fibres nerveuſes,* » *dans les véſicules de leurs dents comme dans un entonnoir, que ſe mélant en-* » *ſuite avec le ſang des animaux qui en ſont mordus, par l'ouverture de la plaie,* » *ils y produiſent les fâcheux accidens, & les ſymptomes connus dont nous tâ-* » *chons de découvrir la cauſe.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 2. 1671.

» Pag. 97. *Quoiqu'il en ſoit, il faut néceſſairement que cette irritation de l'i-* » *magination, ou des eſprits animaux de la Vipére, ſoit la principale cauſe* » *de l'activité & de la pénétration de ſon venin; puiſque ſans cette irritation,* » *ſa morſure ne produiroit pas les effets violens dont nous avons rapporté plu-* » *ſieurs exemples.*

» Pag. 122. *Les expériences ſuivantes ſeront une preuve évidente, que le ve-* » *nin de la Vipére ne réſide pas dans la liqueur jaune des gencives, mais qu'il* » *conſiſte uniquement dans l'irritation des eſprits de ce reptile, introduit par ſa* » *morſure dans les plaies qu'il fait avec ſes plus grandes dents.*

» Pag. 102. *Nous fimes deux inciſions à un Pigeon, l'une ſous l'aîle, &* » *l'autre ſous la cuiſſe, nous y injectâmes de cette liqueur jaune, priſe dans les* » *gencives d'une Vipére irritée, nous fimes une ſuture à ces plaies que nous ban-* » *dames auſſi ſur le champ, pour éviter la ſortie & l'écoulement de la liqueur;* » *& nous pouvons affirmer que le Pigeon n'éprouva pas la moindre incommodité* » *& ne s'en porta pas plus mal. Nous trouvames ſur les bords de la plaie de la* » *cuiſſe, une petite goutte de cette liqueur, qui s'étoit coagulée en rond, & qui* » *avoit conſervé ſa même couleur; il y avoit auſſi au même endroit un peu de ſang* » *deſſeché, & les deux plaies ſe guérirent & ſe cicatriſerent d'elles-mêmes quel-* » *que tems après.*

» *Nous fimes la même expérience ſur un chat, que nous bleſſames à la cuiſſe,* » *& d'autres épreuves ſur des Pigeons & des Poulets, mais toujours ſans* » *aucun effet ſenſible. Nous répétames encore trois fois ces mêmes expériences &* » *dans des tems différens, ſur un chien à qui on fit des inciſions deux fois dans* » *un même jour, & qu'on bleſſa au fond de l'oreille, où il ne pouvoit pas at-* » *teindre en ſe léchant, & la liqueur jaune répandue ſur ſes plaies ne produiſit* » *aucuns fâcheux ſymptomes.*

» *Nous pouvons encore ajoûter ici une autre expérience, qui démontre l'effet* » *funeſte des ſeuls eſprits animaux en irritation, & enflammés pour ainſi dire* » *par la colére de la Vipére, ſans aucun mélange de liqueur jaune.*

» *Nous fimes mordre pluſieurs fois à la même Vipére, un morceau de pain en* » *comprimant à chaque fois ſes mâchoires ſur le pain; ce que nous répétames ſi* » *ſouvent, que la liqueur jaune parut entiérement épuiſée, & nous le jugeames* » *ainſi par le ſang qui lui ſuccéda & qui ſortoit des gencives.*

» *Nous irritames alors la Vipére & nous la fimes mordre un Pigeon, à une* » *partie des plus charnue, le venin agit à la vérité plus lentement qu'à l'ordi-* » *naire, puiſque le Pigeon vécut encore une heure & demie après avoir été mor-* » *du; mais nous remarquames auſſi, que les dents de la Vipére étoient extréme-* » *ment empâtées de mie de pain, de ſorte qu'elle n'avoit pu les enfoncer auſſi pro-* » *fondément qu'elle auroit fait ſans cette circonſtance, & que les pores des gen-* » *cives étant en quelque façon obſtrués, il n'y avoit eu qu'une petite partie d'eſ-*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 2. 1671.

» *prits animaux ; qui avoit pu pénétrer ; de ſorte que le poiſon s'étant trouvé en* » *doſe trop foible, le Pigeon avoit reſiſté plus long-tems. Mais il réſulte cepen-* » *dant de cette expérience, qu'il fut en effet empoiſonné, & qu'il mourut quoi-* » *que la Vipére n'eût point injecté dans ſa plaie de liqueur jaune, qui avoit été* » *abſolument épuiſée quelque inſtant auparavant.*

» Pag. 122. *Ayant fait mordre un autre Pigeon, par une Vipére qui n'avoit* » *pas été irritée, en preſſant les máchoires de celle-ci contre ſa chair, il n'arriva* » *aucun mal au Pigeon, quoique les véſicules de la Vipére fuſſent alors remplies* » *de liqueur jaune.*

Telles ſont les obſervations de *Charas* ſur la nature de la liqueur jaune, contenuë dans les gencives des Vipéres, auſquelles *Redi* oppoſe le grand nombre d'expériences contraires rapportées dans ſon ouvrage publié en 1664. dont on a déjà parlé, & celles qu'il fit en 1670. après avoir vu les objections de *Charas*, non pas, dit-il, pour confirmer les premieres, mais pour les mettre ſeulement dans un plus grand jour. Avant que d'entrer dans le détail de ces nouvelles expériences, il fait quelques obſervations générales ſur la maniere dont agit le venin de la Vipére, & il fait remarquer que l'action de ce venin eſt plus prompte ſur un Pigeon, un Poulet, un Coq-d'inde, un Écureiiil, un Loire, & enfin ſur tous les petits animaux, ſoit de l'eſpece des oiſeaux ou des quadrupédes, que ſur les plus grands, tels que le Bélier, le Daim, le Cheval, le Taureau ; & même que la dureté de la peau de ces animaux, les garantit ſouvent des effets funeſtes de la morſure des Vipéres.

Que ce venin agit plus lentement, ou plus promptement, d'une maniere relative à la groſſeur de l'animal, à la partie qui a été bleſſée, à la quantité de veines & d'artéres qu'elle contient, & à la groſſeur de ces vaiſſeaux ; obſervant encore que lorſqu'il eſt ſorti beaucoup de ſang de la plaie, non-ſeulement l'animal en réchappe ſouvent, mais que quelquefois même il n'en eſt pas incommodé.

Que d'autres fois l'animal mordu, après avoir éprouvé les plus violens ſymptomes, ſe guérit parfaitement ſans le ſecours d'aucuns remédes ; que les animaux mordus meurent plus promptement, que ceux à qui on a fait une inciſion, dans laquelle on a introduit de la liqueur venimeuſe des véſicules des Vipéres.

Redi obſerve enfin qu'il faut de l'art & de l'attention, pour faire pénétrer le venin dans la plaie, & pour l'y faire ſéjourner un tems ſuffiſant, & que l'ouverture ne doit être ni trop grande, ni trop petite, pour qu'il puiſſe y être introduit, & qu'il n'en ſorte pas.

Il rapporte enſuite les nouvelles expériences qu'il dit avoir faites au mois de Mai 1670. ſur un grand nombre de Vipéres, qu'il avoit fait venir du Royaume de Naples. Il bleſſa dix jeunes Pigeons à la cuiſſe, & empoiſonna leurs plaies avec la liqueur jaune tirée des véſicules d'une Vipére vivante ; tous dix moururent les uns dans l'eſpace d'une demi-heure, d'autres d'une heure, d'autres de deux, & cette expérience réüſſit de même ſur dix Poulets.

Il coupa la tête à douze Vipéres, & après qu'elles eurent perdu tout mouvement & tout ſentiment, il en tira une certaine quantité de liqueur venimeuſe,

meuſe, & avec cette liqueur il répéta l'expérience précédente ſur huit Tourterelles qui moururent auſſi toutes, une demi-heure après.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 2. 1671.

Il aiguiſa par un bout, de petites baguettes, dont il oignit la pointe avec cette même liqueur exprimée du palais, & des gencives d'autres Vipéres mortes, avec leſquelles il bleſſa, à la partie la plus charnuë de la poitrine, dix jeunes Pigeons, & ayant laiſſé ces eſpeces de petites fléches dans leurs plaies, ils ne ſurvéquirent que deux ou trois heures; & de crainte qu'on ne pensât que ces Pigeons avoient pu mourir de leurs ſeules bleſſures, & indépendamment du poiſon, il en bleſſa de même quatre autres avec la pointe de petites baguettes ſemblables aux premieres, qui n'avoient pas été empoiſonnées, & aucun de ces Pigeons ne mourut, quoique les plaies qu'il leur avoit faites, fuſſent devenues purulentes.

Il coupa enſuite la tête à quinze Vipéres, qu'il mit dans un vaiſſeau de verre bien fermé, pour en empêcher le deſſéchement, & ſix jours après, tems auquel toute agitation d'eſprits cauſée par l'irritation de ces Vipéres, avoit du ceſſer, il bleſſa avec ces têtes, au-deſſus de la cuiſſe, cinq Pigeons ramiers, & cinq Poulets qui moururent en très-peu de tems. Ayant fait au mois d'Août la même expérience, ſur deux Tourterelles, avec les têtes de deux Vipéres qu'il avoit trouvées mortes dans la caiſſe où il les conſervoit, les Tourterelles moururent comme les ramiers, en moins d'une heure.

L'expérience ſuivante prouve encore plus. » *J'avois ramaſſé, dit* Redi, *dans* » *un bocal, toute la liqueur jaune & venimeuſe de deux cens cinquante Vipé-* » *res, pour pouvoir faire à loiſir & à ma commodité, certaines expériences avec* » *cette liqueur; mais diſtrait par diverſes occupations, j'oubliai le bocal & la li-* » *queur, & je la trouvai quelque tems après, épaiſſie & ſemblable à une colle* » *couleur d'ambre; un mois après, cette liqueur s'étoit deſſéchée au point d'être* » *friable. Voulant éprouver alors ſi elle avoit ſa même qualité venimeuſe, je la* » *pulvériſai, & cette poudre répandue ſur les plaies que je fis à des Poulets, à* » *des Pigeons & à des Tourterelles, les empoiſonna tous auſſi promptement qu'au-* » *roit fait la liqueur encore récente & fluide.*

Un ſi grand nombre d'expériences & ſi ſouvent répétées, prouve invinciblement, que le venin des Vipéres ne dépend pas de l'irritation de ces animaux, mais qu'il réſide en effet dans la liqueur jaune qui ſort des véſicules qui couvrent leurs plus grandes dents, & qui peut communiquer une qualité venimeuſe à la ſalive qui humecte en tout tems la bouche & la gorge de ces petits ſerpens, lorſqu'il arrive qu'elle s'y mêle.

Si donc il eſt bien conſtant que le venin des Vipéres, du moins des Vipéres d'Italie, réſide dans la liqueur jaune des véſicules, l'Auteur d'après tant d'expériences, a cru dès-lors pouvoir avancer, que la Vipére ayant épuiſé tout le venin contenu dans ces véſicules & les parties voiſines, qui auroient pu lui en fournir, étoit alors incapable de pouvoir cauſer la mort par de nouvelles morſures; & cette opinion qu'il avoit ſoûtenuë dans ſon premier ouvrage, il la ſoûtient encore dans celui-ci, quoique directement oppoſée à celle de Charas, qui prétend qu'une Vipére en colére, pourra toujours par ſa morſure, empoiſonner autant d'animaux qu'on lui en fera mordre, s'appuyant ſur l'expérience unique des cinq Pigeons qui moururent ſucceſſivement des morſures d'une même Vipére, & dont celui qui avoit été mor-

du le dernier, mourut même avant les quatre autres, quoiqu'il eût, dit-il, lieu de juger que la liqueur jaune étoit alors entiérement épuisée.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 2. 1671.

Mais *Redi*, sans nier la possibilité du fait, prétend que pour pouvoir le regarder comme décisif, il auroit fallu faire mordre encore un plus grand nombre d'animaux de différentes especes & grandeurs, par cette même Vipére qui avoit déjà tué cinq Pigeons, & on auroit reconnu que l'irritation seule de la Vipére ne suffisoit pas pour rendre ses morsures venimeuses, comme il l'avoit éprouvé en 1664. » *Je répétai cette même expérience, continuë* Redi, *au mois de Mai 1670. & je choisis parmi mes Vipéres, la plus* » *vigoureuse & la plus grosse; je fis mordre dix Poulets par cette Vipére, les uns* » *après les autres, au-dessus de la cuisse droite, dont trois qui furent mordus les* » *premiers, moururent presque dans l'instant, le quatrième en fut incommodé,* » *mais il n'en mourut pas, & les autres n'en ressentirent pas la moindre incom-* » *modité, quoi qu'à chaque fois cependant que je faisois mordre ces poulets par* » *la Vipére, je misse celle-ci en fureur. Au mois de Juin je répétai encore cette* » *expérience sur cinq Canards domestiques, qui furent mordus par la même Vi-* » *pére, qui blessa aussi tout de suite, trois jeunes Tourterelles; le Canard qui* » *avoit été blessé le premier, mourut trois heures après, le second résista pendant* » *cinq heures, & les trois autres en rechapérent; mais à la vérité celle des trois* » *Tourterelles qui fut mordue la premiere, en mourut. Une autrefois, de douze Pi-* » *geons ramiers que j'avois fait mordre par la même Vipére, quatre en moururent;* » *& le jour suivant, de douze je n'en sauvai que six; de cinq Lapins il en* » *mourut trois; & enfin de trois agneaux, le premier seulement mourut dix heu-* » *res après sa blessure.*

Redi se borne à ces expériences, quoiqu'il eût pu, dit-il, en rapporter un grand nombre d'autres, qui toutes auroient prouvé la même chose, & il passe ensuite à l'examen des deux petites glandes, qu'il prétend avoir découvertes le premier, sous les vésicules des dents des Vipéres, & qu'il juge destinées à filtrer la liqueur jaune dans ces vésicules. Charas soûtient au contraire, qu'après avoir cherché ces glandes avec tout le soin possible, il ne les avoit point apperçûës, & qu'au lieu de celles-là, il en avoit trouvé deux autres près du lieu où *Redi* les avoit placées, d'où la liqueur jaune étoit sûrement portée dans les gencives: mais il paroît que les glandes de Charas & celles de *Redi* sont les mêmes. Si Charas n'a point trouvé ces glandes décrites & découvertes par *Redi*, c'est qu'il les a cherchées où celui-ci ne les avoit point indiquées, & celles qu'il prétend avoir apperçûës le premier, sont celles-là même indiquées par *Redi*. L'expression Italienne, *Sott'ol fundo* entendue par les Auteurs des nouvelles expériences, comme s'il y eût eu *n'el fundo*, a donné lieu à cette difficulté; mais *Redi* n'avoit point dit en effet que ces deux glandes fussent au fond des vésicules, mais sous le fond des vésicules.

Il examine ensuite si la tête de la Vipére est un antidote assuré contre son venin, comme Charas l'a avancé pag. 105. » *Nous voulumes alors* » *éprouver, dit-il, si un animal mordu par une Vipére pourroit être préservé des* » *accidens funestes qui suivent de près sa morsure, en mangeant cette même Vi-* » *pére. Nous fimes donc rôtir dans cette vuë, la tête d'une Vipére qui venoit d'être* » *coupée, & à laquelle on avoit laissé un travers de doigt de chair; nous fimes*

» *mordre enſuite un chien à l'oreille, à trois repriſes différentes, par une autre* » *Vipére bien irritée, & ſi vivement que le ſang coula auſſitôt de chaque bleſ-* » *ſure ; & ſans perdre de tems nous lui jettames la tête & le cou de cette Vipére,* » *que nous venions de faire rôtir & qui étoit encore chaude. Ce chien affamé & ſur* » *lequel le venin n'agiſſoit pas encore, la dévora ſur le champ ; nous attendimes* » *enſuite un aſſez long-tems, pour voir lequel des deux prévaudroit du contrepoi-* » *ſon ou du venin ; mais le chien en fut quitte pour une petite tumeur livide à* » *la partie qui avoit été morduë, & qui diſparut dans l'eſpace de trois ou qua-* » *tre jours.*

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 2. 1671.

» *Nous fimes mordre encore trois fois un autre chien au même endroit, &* » *nous lui preſentames la tête de la Vipére même dont il avoit été mordu, ſans* » *la faire rôtir, nous perſuadant qu'il la dévoreroit comme le premier, d'autant* » *plus qu'il n'avoit rien mangé depuis long-tems ; mais le chien parut en avoir* » *du dégoût, ce qui nous détermina à piler cette tête dans un mortier, & à la* » *lui faire avaler par force, ce qui fut exécuté, & on lui frota bien encore ſes* » *playes avec le ſang de la Vipére. Nous attendimes enſuite l'événement qui fut* » *tel, que cette tête cruë & pilée produiſit le même effet que l'autre tête à demi* » *grillée, puiſque ce chien n'éprouva que les mêmes ſymptomes que le premier,* » *& qu'il fut guéri auſſi promptement.*

» Pag. 138. *Il eſt en effet bien conſtant, qu'en mangeant la tête d'une Vipé-* » *re, on prévient les effets funeſtes de ſon venin. La raiſon & l'expérience prou-* » *vent que quelques autres parties de ſon corps, telles que le cœur & le foye,* » *ont la même vertu : il n'y a donc rien de mieux à faire dans les cas preſ-* » *ſans, que de recourir à ce reméde.*

» Pag. 140. *Nous penſons au reſte que le foye de Vipére n'a pas plus d'effica-* » *cité pour guérir ſes morſures, que le cœur, la chair & les autres parties de* » *cet animal, & qu'il peut accélérer l'accouchement des femmes de la même ma-* » *niere, que les foyes d'anguilles produiſent cet effet.*

Redi répéta ces mêmes expériences, il fit manger une tête de Vipére à demi cuite à un petit chien, il le fit mordre ſur le champ à l'oreille droite par une autre Vipére, & le chien non-ſeulement ne mourut pas, mais il n'éprouva aucuns des accidens qui arrivent ordinairement après la morſure des Vipéres ; il eut ſeulement l'air triſte & étonné & gronda pendant quatre ou cinq heures. *Redi* fit manger à un autre chien, la tête d'une Vipére cruë, après l'avoir fait piler dans un mortier, il en fut encore moins incommodé ; de ſorte qu'il regardoit déjà cette expérience comme ſuffiſamment vérifiée, mais il lui vint cependant ſur cela quelques doutes, qui l'engagerent à faire mordre encore aux oreilles, quelques autres petits chiens, qui en effet ſans le ſecours de la tête de Vipére, n'en moururent point. Ses ſoupçons augmentant encore, il fit avaler à un poulet une tête de Vipére cruë, & auſſitôt il le fit mordre par une Vipére à la cuiſſe gauche ; mais le poulet tomba preſque dans l'inſtant, & mourut dans l'eſpace d'un peu plus d'un demi quart-d'heure. Il fit avaler enſuite à un chapon, à dix heures du matin, deux têtes de Vipéres cruës & deux autres à midi, & il le fit mordre une ſeule fois au-deſſus de la cuiſſe ; mais les quatre têtes de Vipéres n'empêcherent pas, que le chapon ne mourût ſur le champ. Le jour ſuivant il fit prendre à deux petits chiens, du bouillon fait avec des

têtes de Vipéres à demi cuites, il fit mordre le plus jeune encore au-deſſus de la cuiſſe & le plus âgé à la langue, & ils moururent tous les deux. Huit Poulets, deux jeunes Chats, deux petits Liévres & ſix Tourterelles, eurent le même ſort, quoique ces animaux euſſent pris le même préſervatif, qu'on leur eût fait avaler des têtes de Vipéres, & cruës & cuites, & qu'on eût répandu ſur leurs playes le ſang de ces mêmes Vipéres. *Redi* obſerve même qu'il avoit fait mordre les Tourterelles par des Vipéres mortes depuis deux jours. Il ne donna enfin pour tout aliment à deux pigeons, pendant trois jours, que de la chair & du boüillon de Vipére, & ils moururent cependant comme les autres, après avoir été mordus. La tête de Vipére, ni ſa chair ne ſont donc pas le contre-poiſon du venin de ſa morſure.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 2. 1671.

OBSERVATIONS

De François Redi *Médecin de Florence, de l'Académie della-Cruſca, ſur les gouttes & les fils de verre, qui ſe réduiſent en poudre en quelqu'endroit qu'on les caſſe, ou qu'on les rompe, traduites d'Italien en Latin, par le R. P.* Kochansky *Jéſuite, & Profeſſeur de Mathématiques à Pragues.*

1. J'Ai obſervé qu'on pouvoit faire ces gouttes ou larmes de verre & ces fils, avec toute ſorte de verre ou cryſtal, de quelque couleur qu'il fût, blanc, rouge, bleu, jaune, &c.

2. Tout l'art conſiſte dans la projection du verre en fuſion, dans l'eau, & il importe peu que celle-ci ſoit chaude ou froide, quoique ces gouttes paroiſſent cependant ſe former mieux & plus facilement dans l'eau chaude que dans l'eau froide.

3. J'ai fait couler du verre fondu, dans du vin rouge, dans du vin blanc, dans de l'huile, du vinaigre, du verjus & dans de l'eau chargée de parties terreuſes, ou abondamment imprégnée de ſel marin, de ſucre, de nitre, d'alun, de vitriol; ces gouttes ont auſſi bien pris leur forme dans ces liqueurs, & elles ſe ſont briſées & miſes en poudre de la même maniere que ſi j'euſſe employé l'eau la plus pure: j'ai obſervé à la vérité que celles qui avoient été plongées dans l'eau ſimple, ſe réduiſoient en molécules plus fines & plus ſubtiles encore, que lorſqu'elles l'avoient été dans ces liqueurs, dont je viens de faire l'énumération.

4. Soit qu'on employe l'eau pure ou d'autres liqueurs, ces gouttes ne réuſſiſſent pas toujours; ſouvent elles ſe briſent & ſe mettent en poudre dans la liqueur même, avant qu'on ait pu les en tirer; elles ſe caſſent d'autres fois auſſitôt que l'air les a frapées; il y en a d'autres qui ne s'éclatent que quelques heures, quelques jours & même quelques mois après, & je me ſouviens que parmi celles, que me donna le Grand Duc de Toſcane, & qui venoient de *Hambourg*, il y en eut une qui ſe briſa ainſi tout à coup & ſans aucune cauſe apparente.

5. Ayant fait faire de ces gouttes ou utricules de verre [*Zuchette*] de différentes groſſeurs dans l'eau pure, j'obſervai que les unes & les autres produiſoient le même Phénomene lorſqu'on les caſſoit, avec cette ſeule

différence, que les plus groſſes ſe briſoient avec plus de bruit & d'exploſion que les petites.

6. Je fis faire enſuite des gouttes de verre, dont les queuës étoient de longueurs différentes, & chaque goutte ſe briſoit, lorſqu'on en rompoit l'extrémité, quelque longue qu'elle fût, pourvu qu'elle ne fût pas trop fine & qu'elle fût au moins de la groſſeur d'un fil de ſoie, tel qu'on l'employe ordinairement pour cacheter des lettres. Quelques-unes de ces gouttes, dont les queuës avoient vingt-ſix travers de doigt de longueur, ſe briſoient lorſqu'on rompoit celle-ci à la diſtance de vingt-deux, d'autres à celle de dix-huit, de ſeize, de quinze.

7. La queuë de ces gouttes, larmes, ou utricules, quelque nom qu'on veüille leur donner, n'eſt point creuſe, comme quelques Auteurs l'ont cru, & l'ont ainſi avancé, mais elle eſt ſolide comme le corps de la goutte.

8. J'ai verſé du verre fondu, dans de la cire jaune auſſi fonduë, & ce verre y a pris la forme de goutte avec plus de facilité que dans toute autre liqueur. Il eſt vrai que lorſqu'on caſſe ces gouttes, elles ne ſe diviſent pas en d'auſſi petites parties, que lorſqu'on s'eſt ſervi d'eau pure, ou même des liqueurs ou des eaux imprégnées des différentes matieres, que je viens de rapporter; il en eſt de même des fils qui ſe briſent auſſi en morceaux plus gros, lorſqu'on a employé de la cire au lieu d'eau ou d'autres liqueurs, & dont quelques fragmens ſont preſque de la longueur d'un travers de doigt; il y a même une plus grande différence entre les fils, formés dans la cire ou dans l'eau, par rapport à la maniere dont ils ſe rompent, qu'entre les gouttes.

9. Ces gouttes réuſſiſſent auſſi-bien dans la cire noire & impure, que dans la cire jaune & vierge.

10. On peut en faire de très-groſſes dans la cire, & j'y en ai fait une qui peſoit quatre onces.

11. J'ai eſſayé d'en faire dans du miel liquéfié au feu, mais elles ne réuſſiſſent pas dans cette matiere, & j'en manquai deux cens, pour en avoir une; elles ſe briſoient d'elles-mêmes, à meſure qu'elles ſe formoient; lorſqu'on les prenoit par la queuë, elles ſe rompoient de même, leurs fragmens étoient ſemblables à ceux des gouttes, qui avoient pris leur forme dans la cire, & la même choſe arrivoit aux fils.

12. Parmi les gouttes de verre que je fis dans la cire, il s'en trouva une qui avoit à ſa ſuperficie une petite ouverture, dans laquelle on pouvoit faire entrer un grain de millet; ce trou pénétroit dans l'intérieur de la goutte & ſe terminoit à une cavité qui pouvoit contenir ſoixante & dix grains de cette ſemence. On n'appercevoit au reſte dans la goutte, que trois bulles très-petites, & en ayant rompu la queuë, la cavité n'empêcha pas qu'elle ne ſe brisât ſur le champ dans toute ſon étenduë & en de très-petites parties.

13. Je pris dans un creuſet de verrerie, une certaine quantité de verre en fuſion & tout rouge, dont je formai ſur une lame de marbre, de petits gâteaux ronds & bien terminés, que je plongeai ſur le champ dans de la cire liquide; & lorſque je les retirai, je n'y apperçus aucunes bulles conſidérables, il n'y avoit même que très-peu de ces petits points qui ſe trouvent ordinairement dans le verre.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 2. 1671.

14. Je détrempai du plâtre ordinaire avec de l'eau, & j'y enfermai une de ces gouttes ou larmes de verre, de telle façon cependant que l'extrémité de la queuë n'y étoit pas enfoncée. Après que le plâtre se fût durci, j'en rompis l'extrémité, & ayant ratissé le plâtre vers la partie de la goutte la plus épaisse, je la trouvai brisée & en poussiere, sans avoir cependant perdu sa forme.

15. En répétant cette expérience, il arriva une fois, que le plâtre n'ayant pas encore acquis assez de dureté, il s'entr'ouvrit du côté du gros bout de la goutte, mais de telle façon qu'il paroissoit que l'effort avoit commencé à l'extrémité de la queuë, lorsqu'on l'avoit rompuë, & avoit été dirigé de-là à la base de la goutte.

16. Je plongeai d'autres fois ces gouttes dans du plomb fondu; après l'avoir laissé un peu refroidir, & lorsqu'il eut repris sa consistance, j'en rompis les queuës qui étoient saillantes, & ayant degagé les gouttes du plomb qui les enfermoit, je les trouvai brisées, mais avec leur forme ordinaire. Il est vrai qu'il arriva deux fois, que ces gouttes resterent entieres & sans se casser, mais ce fut peut-être l'effet de la chaleur du plomb qui n'étoit pas suffisamment refroidi, lorsque je les y plongeai.

17. Je rompis des fils & des queuës de gouttes, dans les parties où il n'y avoit aucunes bulles du moins apparentes; mais cela n'empêcha pas que les unes & les autres ne se brisassent toujours de la même façon.

18. J'ai observé que plus les fils étoient gros, mieux ils se brisoient dans toute leur longueur.

19. Lorsque les fils sont très-déliés & qu'on les rompt, ils s'éclatent seulement dans la longueur de deux ou trois travers de doigt, le reste demeurant dans son entier.

20. J'ai usé plusieurs de ces gouttes du côté de leurs bases, en les frotant pendant long-tems sur une pierre à aiguiser, & j'ai remarqué que quoique je fusse ainsi parvenu à des parties où se trouvoient plusieurs bulles, ces gouttes cependant ne se brisoient pas; mais il faut à la vérité convenir qu'elles se sont quelquefois brisées, lorsqu'il s'y est trouvé de très-grandes bulles, non pas précisément lorsque le grès commençoit à les rencontrer, mais lorsqu'il avoit usé toute la cavité de ces bulles. Ainsi cela mérite d'être observé de nouveau & avec attention, d'autant plus que cela n'arrive pas toujours.

21. Parmi les gouttes de verre que j'ai usées sur une pierre de grès, quelques-unes se sont à la vérité brisées à la partie qui contenoit de grandes bulles, comme je l'ai dit; mais d'autres fois je les ai usées jusqu'à la queuë, sans que cela soit arrivé.

22. En frotant violemment une de ces gouttes, sur une colomne de pierre sablonneuse, on l'échauffa au point, qu'en l'appliquant sur la main d'un des spectateurs, on la lui brûla de telle façon, que la marque de la brûlure y parut aussitôt. Ayant ensuite rompu la queuë de cette goutte, elle se réduisit en poudre, comme si elle n'eût pas éprouvé cette grande chaleur; parce qu'elle ne s'étoit peut-être pas répanduë dans tout le corps de la goutte, & qu'elle n'avoit peut-être pas pénétré au-delà de la surface du verre qui avoit été frotée sur la pierre.

23. J'observai que, tandis que je frotois ces gouttes sur une pierre à ai-

guiſer, & que je les uſois par leur baſe, il en jailliſſoit de tems-en-tems de petites écailles, la partie d'où elles s'éclatoient, reſtant liſſe & polie.

24. Ayant eſſayé d'en ſcier quelques-unes, avec un fil d'archal bandé ſur un petit Arc & avec l'Émeril, à peine étois-je arrivé à la moitié de leur épaiſſeur, qu'elles ſe briſoient.

25. Lorſqu'on veut caſſer l'extrémité de la queuë de ces gouttes, ſans qu'elles s'éclatent, il n'eſt queſtion que de l'échauffer à la flamme d'une chandelle.

26. Ces gouttes & les fils de verre qui ont pris leur forme dans un liquide, après avoir été l'eſpace d'un quart-d'heure, dans le lieu où l'on fait refroidir par degrés les verreries, & où elles ne peuvent s'échauffer que juſqu'à un certain point, perdent alors la proprieté qu'elles avoient de ſe réduire en pouſſiere, & n'ont plus que celle du verre ordinaire.

27. La même choſe arrive, ſi ces gouttes ou fils ont été pendant quelque tems ſur des charbons allumés,

28. Ou à la flamme d'une chandelle ou d'une lampe.

29. Mais la chaleur de l'eau boüillante ne produit pas le même effet ni ſur les gouttes, ni ſur les fils de verre; car après les y avoir fait boüillir pendant huit & dix heures, de telle façon que l'eau ſurnageoit toujours, elles ſe briſoient à l'ordinaire & ſe mettoient en poudre, lorſqu'on rompoit l'extrémité de leurs pointes.

30. Je les ai fait boüillir enſuite dans une forte leſſive de cendres, dans de l'eau imprégnée d'alun, & dans des décoctions de différentes ſortes d'herbes, & elles ont toujours conſervé dans ces liqueurs, la proprieté de ſe briſer par la rupture de leur queuë, comme dans l'eau ſimple.

31. J'ai mis dans un vaiſſeau d'airain, une aſſez grande quantité de cendres criblées, dans leſquelles j'ai enfoui pluſieurs de ces goutes; j'ai enſuite rempli d'eau le vaiſſeau, & l'ayant fait boüillir pendant un tems conſidérable, j'ai retiré les gouttes qui n'avoient nullement perdu leur proprieté de ſe briſer; mais elles la perdent cependant, ſi après les avoir miſes dans des cendres à ſec, on couvre ces cendres de charbons allumés.

32. Je les ai fait boüillir encore pendant trois heures dans du miel, mais elles n'y ont éprouvé aucune altération.

33. J'ai rempli un vaiſſeau d'eſprit-de-vin rectifié, dans lequel j'ai mis une de ces gouttes, de telle façon que la queuë n'y étoit point plongée; j'ai mis enſuite le feu à l'eſprit-de-vin qui s'eſt éteint un quart-d'heure après, & ayant retiré la goutte, j'ai obſervé que toute la partie de la queuë qui n'avoit point trempé dans l'eſprit-de-vin, avoit été altérée par la flamme à laquelle elle avoit été expoſée, & ſe rompoit comme le verre ordinaire; tandis que tout le reſte de la goutte qui avoit toujours été couvert par l'eſprit-de-vin, ſe réduiſoit en poudre comme auparavant.

34. Ayant fait bouillir des fils de verre très-déliés dans de l'huile d'olive, ils ſe ſont abſolument altérés, mais les plus gros ont conſervé en grande partie la proprieté de ſe briſer.

35. Ayant fait auſſi boüillir les gouttes ou larmes de verre dans une aſſez grande quantité d'huile, pour qu'elles en fuſſent toujours couvertes, j'obſervai qu'après avoir boüilli environ une demi-heure, la plûpart ſe briſoient ſous l'huile, & que celles qui avoient réſiſté, s'étoient altérées à leur extré-

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 2. 1671.

mité qui n'étoit plus qu'un verre ordinaire, le reſte de la queuë & le corps de la goutte ayant conſervé juſqu'à un certain point la proprieté de ſe réduire en poudre. Je dis *juſqu'à un certain point*, car ayant voulu l'éprouver, je fus obligé de caſſer ces gouttes en trois ou quatre endroits, parce qu'elles ne ſe réduiſoient en poudre à chaque fois, que de la longueur d'un travers de doigt, le reſte de la goutte ſubſiſtant dans ſon état ordinaire, ſans s'être ni gerçé ni briſé.

36. En faiſant boüillir ces mêmes gouttes dans l'huile, lorſqu'il arrive que celle-ci s'enflamme, alors j'ai remarqué que ſouvent elles ſe briſoient, qu'elles réſiſtoient quelquefois, mais que leur proprieté de s'atténuer étoit diminuée, & que d'autrefois elles la perdoient abſolument, & n'étoient plus qu'un verre ordinaire.

37. J'ai obſervé auſſi que les gouttes que l'on retiroit de l'eau boüillante ou de quelqu'autre liqueur aqueuſe, étoient d'abord refroidies, mais que celles que l'on avoit fait boüillir dans l'huile ou dans le miel, conſervoient plus long-tems leur chaleur.

38. J'ai ſéparé les queuës de deux gouttes à la flamme, & j'ai fait enſuite avaler ces gouttes à deux canards domeſtiques, pour éprouver ſi elles ſe briſeroient dans l'eſtomac de ces animaux. En ayant fait tuer un, douze jours après, je trouvai la goutte entiere & elle avoit ſeulement perdu ſa tranſparence. Cela me détermina à attendre encore douze autres jours, avant que de faire tuer le ſecond; mais celle-ci s'étant trouvée dans le même état que la premiere, j'eus la curioſité d'éprouver ſi elles avoient perdu leur proprieté de ſe briſer, & les ayant coupées avec de gros ciſeaux, elles ſe mirent en poudre.

39. Ayant fait avaler de même une de ces gouttes à un chapon, quarante jours après je la réduiſis en pouſſiere, en la rompant comme la précédente avec des ciſeaux; & j'éprouvai la même choſe ſur une autre goutte, qui étoit reſtée quatre-vingt jours dans l'eſtomac d'un autre chapon.

40. Je peſai deux de ces gouttes, avant que de les faire avaler encore à deux chapons, & les ayant tués un mois après, je trouvai que l'une étoit diminuée de deux grains & demi & l'autre de trois; je répétai pluſieurs fois cette expérience, en obſervant que les gouttes que j'employois, fuſſent à peu-près de la même peſanteur, & la diminution de poids a toujours été au moins de deux grains & demi & quelque fois d'un peu plus de trois grains.

41. J'ai fait éprouver à une de ces gouttes qui peſoit un gros, un degré de chaleur ſuffiſant pour la mettre en fuſion, & je l'ai fait avaler de même à un chapon; quatre jours après l'ayant fait tuer, & ayant peſé de nouveau la goutte, elle avoit déjà perdu quatre grains de ſon poids. Ayant donné la même goutte à un autre chapon, que je ne fis tuer qu'au bout de ſix jours, elle étoit diminuée de neuf grains; d'où l'on peut juger qu'avec le tems, elle auroit été entierement diſſoute, ou du moins en grande partie, & que par conſéquent le verre ordinaire a bien moins de dureté que les gouttes ou larmes dont il eſt ici queſtion.

EPHEMERIDES DE L'ACADEMIE DES CURIEUX DE LA NATURE D'ALLEMAGNE.

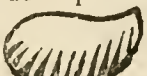
DECUR. 1. ANN. 3.

1672.

OBSERVATION I.

Sur une pierre formée ſous la Langue, & tirée avec ſuccès, par Simon Schultzius *Médecin du Roi de Pologne.*

PLuſieurs Auteurs dignes de foi, ont obſervé qu'il ſe formoit des pierres ſous la langue, comme dans toutes les autres parties du corps. Jean George *Schenkius, Lithogenes. Patholog. Hiſt.* nous en a donné le catalogue ; *Nicol. Florent. ſerm. 4 & 5*, & Laurent Joubert, *Paradox. 3, contr. Brun.* entr'autres, ont fait la même obſervation ; & en dernier lieu Antoine *Stadtlender*, un de nos Chirurgiens de Thorn, a eu deux fois occaſion de traiter cette maladie. Voici ce qu'il me communiqua à ce ſujet : le 7 Janvier 1655, ayant été appellé par le nommé Mathieu *Rudiger* de Dantzic, qui ſe plaignoit depuis pluſieurs mois d'une grande douleur ſous la langue, il trouva à cette partie non-ſeulement une tumeur, mais une très-grande dureté, & il fit uſer au malade d'un gargariſme de plantes, en partie émollientes, & en partie réſolutives, dont il ſe trouva aſſez bien ; mais la douleur cependant ne ceſſa pas entierement. Ayant examiné de nouveau l'endroit douloureux, l'extrême dureté de cette tumeur ſe faiſoit encore mieux ſentir que la premiere fois, ce qui l'engagea à y faire une légere inciſion ; il lui parut alors que le ſcalpel avoit rencontré quelque choſe de pierreux, & ayant aggrandi l'ouverture, il en tira en effet une pierre, de la groſſeur d'une petite olive verte ; il mit enſuite ſur la playe, du miel roſat avec de la poudre de fleurs de grenadier ſauvage ; elle ne tarda pas à ſe cicatriſer & le malade ne reſſentit plus aucune douleur dans cette partie. Obſerv. 1.

Le 22 Février 1662, le même Chirurgien fut encore appellé pour voir une femme qui étoit domeſtique dans la maiſon de *Jacques Esken*, Conſeiller du Conſeil de Thorn, qui ſe plaignoit auſſi depuis long-tems d'une douleur très-vive ſous la langue. Les remédes émolliens & anodins calmerent pour quelque tems cette douleur ; mais n'ayant pas tardé à ſe faire ſentir de nouveau, & étant devenue inſupportable, ſur-tout lorſqu'elle mangeoit, par les mouvemens que la langue eſt alors obligée de faire, le Chirurgien lui fit la même opération, & tira de la partie douloureuſe une pierre dure de cette groſſeur & de cette forme,  d'un gris cendré comme la premiere. J'ai vu ces deux pierres, & je connois cet-

te femme, qui dès que sa playe fut fermée, ne se plaignit plus dans la suite d'aucune douleur.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Lettre du 13 Juin 1671, au Dr. Sachs *de Lewenheimb.*

Dec. I. Ann. 3. 1672.

OBSERVATION VIII.

Sur une portion d'intestin qui sortoit du ventre d'un Mendiant, & qu'il portoit pendant, depuis plus de trois ans, par François Bouchard, *Professeur Royal de l'Université de Besançon.*

Observ. 8. ETant à Paris en 1661, je trouvai en mon chemin, près de l'Eglise des Théatins, un mendiant, du ventre duquel il me parut qu'il sortoit une portion d'intestin. L'ayant tiré à l'écart en lui promettant une aumône plus abondante, dans la vue de pouvoir examiner plus commodément son état, je reconnus qu'à la partie de l'abdomen, qui est entre le nombril & le rein gauche, il y avoit une ouverture, d'où sortoit en effet une portion du colon de plus d'une demi-palme de longueur, qu'il soûtenoit dans une espece de petit plat de terre qui servoit aussi à recevoir les excrémens qui en sortoient. J'eus plusieurs fois occasion d'observer le mouvement péristaltique de cet intestin, qui s'allongeoit quelquefois de la longueur d'une palme, & se racourcissoit d'autres fois après s'être vuidé en augmentant en épaisseur, desorte qu'il n'en paroissoit plus qu'une petite portion, sans qu'il en fût cependant rentré dans la capacité du bas ventre, ce qui me parut assez surprenant. Ayant fait à cet homme plusieurs questions, & lui ayant demandé, s'il se faisoit encore quelques excrétions par l'anus, s'il n'étoit pas tourmenté de beaucoup de vents, s'il éprouvoit quelques symptomes particuliers par rapport à cette incommodité, & de quelle maniere elle lui étoit arrivée: il me répondit qu'il ne sortoit plus d'excrémens par l'anus; que du commencement il étoit sujet à des coliques, lorsqu'il usoit d'alimens froids, & lorsque sa playe étoit exposée à l'air, ce qui l'avoit engagé à la couvrir, & à tenir ainsi cette portion d'intestin enfermée dans le plat que je voyois; qu'il ne pouvoit se coucher commodément que sur son dos, & le corps un peu élevé; qu'il s'acquittoit au reste assez bien de toutes ses autres fonctions; & que cet accident lui étoit arrivé trois ans auparavant sur un vaisseau anglois, par un coup de feu qu'il avoit reçu, & dont il avoit été blessé dans les reins, où l'on voyoit en effet encore une grande cicatrice. Je racontai le lendemain ce que je venois de voir, & ce que j'avois appris de ce Mendiant, à M. Guy Patin Médecin de Paris, mon bon ami, & qui avoit été mon Professeur, en présence de plusieurs personnes qui avoient eu la même curiosité que moi.

Lettre de Besançon du premier Juin.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION X.

Sur le pouvoir qu'a la ſimple ſuction, d'attirer le lait dans les mammelles, par le même Auteur.

Dec. 1. Ann. 3. 1672.

Obſerv. 10.

IL y a quelques années qu'une femme veuve d'un Bourg éloigné de cette ville de quatre lieues, âgée pour lors d'environ ſoixante ans, ayant eu la charité de retirer dans ſa maiſon un enfant trouvé, dans le deſſein de l'élever, pour appaiſer ſes cris, lui préſenta ſes mammelles, quoique flétries & deſſéchées, & lui ayant mis dans la bouche le mammellon, l'enfant à force de ſuçer y fit venir du lait en aſſez grande quantité, pour qu'il en fût nourri pendant ſept ſemaines; & je ſuis perſuadé que cette vieille femme l'auroit même ainſi nourri pendant pluſieurs mois, ſi un accident tout-à-fait indépendant de ſa maniere de vivre, ne l'eût fait périr.

Lettre de Beſançon du premier Juillet.

OBSERVATION XII.

Sur un enfant mort trouvé dans le ventre de ſa mere, après une groſſeſſe de ſeize ans & quelques mois, du même Auteur.

Obſerv. 12.

UNe femme d'un tempérament ſanguin, bien conformée, & d'une taille médiocre, portoit un enfant depuis plus de quinze ans; au neuviéme mois de ſa groſſeſſe, tous les ſignes d'un accouchement prochain ſe déclarerent, elle en éprouva les douleurs; mais elle n'accoucha pas, & elle devint enſuite ſi maigre, qu'on l'auroit priſe pour un ſquelete animé. Avec le ſecours de quelques remédes, elle ſe rétablit cependant peu à peu, & l'écoulement périodique reprit ſon cours, quoiqu'en petite quantité. Son ventre devint enſuite de jour en jour extraordinairement gros, avec une grande renſion dans toute la région de l'abdomen, quoiqu'on ne négligeât rien pour y remédier, par une diéte convenable, par un exercice journalier proportionné à ſes forces, & par des purgatifs appropriés à ſon état. Enfin à l'âge de cinquante-trois ans révolus, ayant été tourmentée pendant long-tems d'une diarrhée accompagnée d'une fiévre lente, elle mourut le 28 Juin 1661.

Comme on avoit lieu de ſoupçonner, que la groſſeur du ventre de cette femme étoit occaſionnée par une mole, les Profeſſeurs de Médecine accompagnés de quelques Chirurgiens, ſe trouverent le lendemain dans la maiſon de la défunte, & firent faire en leur préſence l'ouverture de ſon corps. On obſerva d'abord que les tégumens du bas ventre réſiſtoient au raſoir, & qu'ils paroiſſoient être d'une ſubſtance cartilagineuſe & même gypſeuſe; ils étoient ſi bien unis les uns aux autres, & tellement adhérens à la partie ſupérieure de la matrice, qu'ils ne faiſoient plus qu'une ſeule enveloppe, qui n'avoit pas cependant plus d'un demi-doigt d'épaiſſeur, & l'inci-

sion ne fut pas plutôt faite, qu'il sortit avec impétuosité, & comme d'un tonneau qu'on auroit percé, environ seize livres d'une liqueur séreuse & jaunâtre, mais qui n'avoit cependant aucune mauvaise odeur. On aperçut alors un fœtus à découvert, & sans aucune enveloppe; il ne paroissoit plus même aucun vestige de matrice, excepté à l'endroit où le fœtus y étoit attaché. Il étoit placé obliquement dans la région hypogastrique, la face en haut, de façon que le sommet de la tête étoit appuyé sur l'os des îles droit, & les pieds étoient collés si fortement aux parties qui avoisinent le rein gauche, qu'on a besoin du scalpel & de toute la force de deux Chirurgiens pour les séparer.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obsery. 12.

Ayant enfin tiré ce fœtus, il parut bien conformé, & il n'avoit que la grosseur d'un enfant de neuf mois; les parties musculeuses étoient un peu dures à l'extérieur, mais plus molles à l'intérieur; le nez étoit applati, la bouche fermée, & on remarqua que les gencives étoient racornies. Il se conserva pendant trois jours sans aucune précaution. On jugea à propos, avant qu'il ne se corrompît, d'examiner les viscéres, qui furent trouvés très-sains, mais affaissés; au lieu de sang ils ne contenoient qu'une humeur séreuse, semblable à celle qui étoit sortie du bas ventre, & les vaisseaux ombilicaux, à l'extrémité desquels on n'appercevoit plus d'ouverture, n'avoient que trois travers de doigt de longueur.

On fait voir encore ce fœtus à Dole en Franche-Comté, où on l'a conservé tout entier, sans qu'il ait presque été besoin d'aucune préparation.

Extrait d'une Lettre de Besançon, datée du premier Juillet 1671.

OBSERVATION XIII.

Enfant monstrueux exposé dans une ruë de Lion le 3. Mars 1671, par le même Auteur.

Obsery. 13. LA tête de ce Monstre étoit d'une grosseur extraordinaire, il avoit autant de cheveux qu'un enfant de dix mois ou d'un an, il y avoit hydropisie au cerveau, qui nageoit dans une grande quantité de serosité; les deux parties latérales & superieures du crâne formoient une éminence de chaque côté, & avoient été soulevées par le cerveau. La quantité d'eau que contenoit la tête, avoit séparé tous les os du crâne, les uns des autres.

Ses deux oreilles étoient défectueuses, & par leur forme & par leur situation, comme on le peut voir dans la planche ci-jointe, une masse informe sans cartilage & très-applatie, comme le reste de la face, dans laquelle il y avoit deux petites ouvertures, en tenoit lieu à ce Monstre.

La lévre supérieure étoit fendue de chaque côté, ce qui formoit un double bec de liévre, & la partie intermédiaire étoit charnue & couverte de sa peau. Sous cette même lévre supérieure, du côté gauche, on appercevoit une des dents incisives, qui étoit encore recouverte d'une pellicule très-mince.

Les mammelles étoient placées un peu plus bas, qu'elles ne le sont ordinairement.

Les mains reſſembloient à celles de certains ſinges, mais elles n'avoient point de pouces, il n'y avoit à la main droite que deux doigts qui euſſent des ongles, & le troiſième manquoit de la premiere phalange du côté du poignet. EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Il n'y avoit de même des ongles qu'à deux des doigts de la main gauche, & le troiſième n'avoit ni la premiere ni la troiſième phalange; ces deux mains étoient au reſte unies par un ſimple ligament, à l'os *humerus*, & ce Monſtre manquoit des deux os de l'avant-bras. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 13.

Le dos étoit bien conformé juſqu'aux hanches.

La partie antérieure du bas-ventre n'avoit rien de défectueux.

Il y avoit trois travers de doigt de diſtance du nombril à la verge, & pareille diſtance de la verge à l'extrémité du tronc.

A la partie poſtérieure, on appercevoit entre les os *Iſchion*, une petite protubérance de la forme d'une groſſe lentille, & l'extrémité du tronc avoit quelque rapport avec le croupion d'un canard ou d'une oye. Il n'y avoit ni cuiſſes ni jambes, & les pieds paroiſſoient ſortir immédiatement des os des hanches, auxquels ils n'étoient adhérens que par un ligament, & ils reſſembloient auſſi en quelque ſorte à ceux d'un canard.

Les conduits de l'œſophage & de la trachée artére étoient ouverts & libres, de même que le canal inteſtinal, depuis l'eſtomac juſqu'à l'anus. Les uretéres & l'uréthre étoient auſſi dans le même état.

Toutes les parties du bas ventre flottoient dans une grande quantité de ſang, qui s'étoit extravaſé, par la rupture de la veine ombilicale, ce qui étoit arrivé ſans doute pendant l'accouchement qui avoit été très-laborieux, l'accoucheuſe ayant été obligée par rapport à la groſſeur énorme de la tête de l'enfant, qui avoit peine à ſortir, de le tirer avec violence par les pieds qu'il préſentoit contre l'ordre naturel.

Tous les viſcéres étoient au reſte ſains & entiers, & ſi ce Monſtre eût vécu, il auroit été en état d'avoir des enfans qui n'auroient pas été ſans doute auſſi défectueux qu'il l'étoit lui-même, ſur-tout à l'égard des parties extérieures, puiſque nous voyons des manchots & des hommes mutilés faire des enfans dont toutes les parties de leur corps ſont bien conformées. Mais ce Monſtre n'auroit jamais pu marcher ni s'aſſeoir, & n'auroit pu faire un grand uſage de ſes mains, comme on en peut juger par la deſcription qu'on vient d'en faire.

Cette obſervation imprimée en françois à Lyon, chez Antoine Galien, fut envoyée par le Dr. Bouchard *à Breſlaw, où elle a été traduite en latin.*

OBSERVATION XVI.

Sur le calcul du Poumon occaſionné par la chaux vive, par le Dr. George Wolfgang-Wedel.

UNe femme du Duché de Holſtein, qui depuis pluſieurs années travailloit en qualité de Domeſtique dans l'attelier d'un Chaufournier, ayant été expoſée à reſpirer ſouvent un air chargé de pouſſiere ſubtile de chaux, Obſerv. 16.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 16.

il ſe forma dans ſes poumons des tubercules pierreux, & elle me fit voir un jour de ces concrétions, qu'elle avoit rendues par l'effort d'une toux, parmi des crachats ſanguinolens, dont les unes étoient de la groſſeur d'un pois, d'autres plus groſſes, & d'autres plus petites, mais toutes anguleuſes & à trois pointes, & elle me dit même qu'elle en avoit rendu une de la groſſeur d'une féve, qu'elle ſe propoſoit de m'apporter, mais qu'elle l'avoit perdue. Ayant changé de condition, les ſymptomes de cette maladie diſparurent, & elle ſe porte bien actuellement.

Pour moi je ne doute point que ces pierres, dont je garde quelques-unes dans mon cabinet, ne ſe ſoient formées dans le poumon, par la réunion des molécules de chaux, cette femme n'ayant jamais eu dans ſa jeuneſſe, & juſqu'au tems où elle fut obligée de s'appliquer à ce genre de travail, aucune maladie de poitrine, aucune diſpoſition à la phthyſie, & ayant recouvré une parfaite ſanté dès qu'elle eut pris un autre genre de vie. La poudre qui s'éleve de la chaux eſt en effet aſſez ſubtile, pour ſe ſoûtenir dans l'air & s'y mêler; elle a donc pu être portée par la reſpiration dans les bronches du poumon de cette femme, qui étoit d'ailleurs d'un tempérament délicat & trop foible pour ſoûtenir le genre de travail, auquel elle s'étoit engagée. Ces molécules de chaux ont dû par conſéquent s'y cantonner, s'y accumuler, & y former avec le tems des concrétions pierreuſes, d'autant plus que la partie ſaline de la chaux, eſt elle-même un principe de cohéſion, dès qu'elle ſe trouve unie à une matiere terreuſe. Je rapporterai peut-être dans une autre occaſion, diverſes expériences, & quelques découvertes curieuſes qui ont rapport à cette matiere. Lorſque nous voyons donc tous les jours enduire des murs, & en jointoyer d'anciens, avec de la chaux détrempée dans de l'eau, & que cette chaux acquiert ſouvent la dureté de la pierre; pourquoi ſerions-nous ſurpris que cette même chaux mêlée & balottée avec le mucilage des véſicules du poumon, & reſſerrée entre leurs parois, s'y pétrifiât avec le tems.

Extrait des Lettres du 6 Juillet 1671, adreſſées au Dr. Elſnerus *à Breſlaw.*

OBSERVATION XX.

Diſſection d'une eſpece de Veau marin ou Dauphin du Nord, par Daniel Major, *Profeſſeur d'Anatomie & de Botanique à Kiel.*

Obſerv. 20.

LE 17 Avril dernier (1651) des Pêcheurs prirent dans la Mer Baltique, qui baigne les murs de cette ville de Kiel, le poiſſon que nous nommons *Dauphin du Nord.* Je l'achetai d'eux ſur le champ, je le diſſéquai publiquement dans notre Collége de Médecine. Ce poiſſon qui eſt du genre des Cétacés, eſt appellé *Phocæna*, Veau marin, par Geſner, Bellonius, Rondelet & Ariſtote. Pline & Bartholin après lui, *cent. 2, Hiſt. Anat.* l'ont nommé *Turſio*, Marſouin. Dans le Jutland on lui donne auſſi le nom de Marſouin ou Cochon de mer, à cauſe de la grande quantité de ſon lard; & *Schoneveldius, de piſcib. holſat.* le nomme *Dauphin du Nord*, quoique Chriſ-

toph. Merret, *Pinac. rerum nat. Britann.* ſemble diſtinguer le *Phocæna* du Cochon de mer, & que le Cochon de mer monſtrueux de l'Océan Germanique, dont parle *Olaus Magnus Hiſt. Septen.* ſoit encore différent de celui-ci.

Toute la longueur de ce poiſſon étoit de quatre pieds & demi, ſa largeur d'un pied, & ſon épaiſſeur de dix pouces, comme on le peut voir par l'échelle *Fig. I.* & il peſoit cent vingt-quatre livres & demie, la livre de ſeize onces.

Dec. I. Ann. 3. 1672. Obſerv. 20.

Avant que d'en faire la diſſection, j'obſervai les choſes ſuivantes : ſa peau étoit ſemblable au cuir fin de Cordouë, unie, douce, molle, ſans poil ni écailles, & on la perçoit facilement, comme celle de toutes les eſpeces de Baleines. Ainſi par le *Leviathan* de Job, on doit plutôt entendre dans le ſens phyſique, le Crocodile, qu'un poiſſon de l'eſpece des Cétacés. Le dos de celui-ci étoit d'un bleu obſcur, ou plutôt noirâtre, & le ventre étoit blanc, & comme marbré de taches & de rayes noires. Après avoir enlevé la peau, je l'attachai avec des cloux contre un mur, où elle reſta depuis le mois d'Avril juſqu'au mois de Juillet, & en ſe deſſéchant ainſi, elle acquit une très-grande dureté.

Je ne trouvai point d'ouies dans la tête, qui, de même que le cou, étoit très-groſſe, & qui eſt ici repréſentée du même côté qu'elle l'eſt dans Rondelet, mais avec plus d'exactitude.

Il y avoit à ſon ſommet, une ouverture demi-circulaire, qui perçoit la peau, & ſous cette peau, étoit un corps formé d'un amas de vaiſſeaux entrelacés en forme de réſeau, auquel Bartholin a donné le nom de Labyrinthe ; ou plutôt ce plexus, compoſé de deux eſpeces de lobes, reſſembloit à un cerveau dont la partie ſupérieure étoit noirâtre, & paroiſſoit appuyée à moitié ſur l'autre partie qui étoit blanche. Ayant introduit un ſtilet dans cette cavité, je reconnus qu'il y avoit deux conduits, que je nommerai *Hydragogues*, a cauſe des fonctions qu'ils font dans ce poiſſon, qui pénétroient juſqu'à la membrane du palais, & qui étoient ſéparés par une cloiſon oſſeuſe, dont le ſommet avoit la forme de l'os ethmoïde, & qui étoit de l'épaiſſeur d'une plume d'oye. C'eſt par ces conduits, comme par un ſiphon que le Veau marin rejette avec force, & fait jaillir l'eau, ſemblable en cela à la Baleine nommée *Phiſéter*, parce qu'elle rejette auſſi l'eau par un double conduit un peu avancé, ſur quoi on peut conſulter *Olaus Magnus*, le vrai Pline du Nord, & qui ſur pluſieurs matieres, eſt un Auteur plus digne de foi qu'on ne le juge ordinairement. Tels ſont auſſi certains moules qui paroiſſent au Printems, aux environs du port de Kiel, qui lancent auſſi l'eau qu'ils prennent à la ſuperficie de la mer, par une trompe qui s'avance un peu hors de leur coquille, ou les petits Buccins près de Naples, dont la langue creuſée en gouttiere, ſert, dit-on, au même uſage. *V. la Fig. 11, lettre A*, gravée d'après celle de *Fabius Columna*. Il y a lieu de croire que ce corps pliſſé & tortueux, qui ſe trouve dans l'eſpece de ſoupirail de notre Veau marin, fait là l'office de ſphincter, qu'il augmente, diminue & modifie le mouvement de l'eau, que l'animal fait jaillir ; & que cette cavité, ces corps cannelés, ces conduits hydragogues, cette cloiſon oſſeuſe, & tout l'appareil de ces organes, tiennent lieu de nez à ces eſpe-

ces de poiſſons. Leur ſituation n'eſt pas paralélle à la longueur du muſeau & de la mâchoire ſupérieure, mais verticale en deſcendant depuis l'ouverture extérieure placée entre les deux yeux, juſqu'à la partie du palais, qui eſt immédiatement au-deſſus de l'œſophage; les os de la partie ſupérieure du muſeau s'uniſſoient au crâne, & ils n'avoient en devant, aucune ouverture qu'on pût prendre pour des nârines.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 20.

Les paupieres étoient très-étroites, pour me ſervir de l'expreſſion de Bartholin; cependant après les avoir coupées, les orbites me parurent aſſez grandes, mais elles n'étoient pas oſſeuſes, & les yeux n'avoient que la grandeur ordinaire de ceux d'un homme.

Les conduits auditifs étoient très-étroits, & ne paroiſſoient que comme deux petits points ſur la peau, quoique les os pierreux placés deſſous, & dont nous parlerons dans la ſuite, fuſſent d'un très-grand volume.

Les lévres, d'une médiocre groſſeur, étoient liſſes & unies à leur extrémité, ſans aucunes barbes ſaillantes.

Les dents étoient petites, blanches, bien rangées, très-pointues, & diſpoſées de telle façon, que les petits eſpaces qu'elles laiſſoient entr'elles, ſe trouvoient remplis par les dents oppoſées; & ce qui me ſurprit, c'eſt qu'elles étoient toutes un peu mobiles. Chaque mâchoire contenoit un double rang de vingt-quatre dents, c'étoit donc en tout quatre-vingt-ſeize.

La langue étoit aſſez large, mais courte, âpre & rude à la partie ſupérieure du fond de la gorge, ſans être cependant hériſſée de piquans, elle étoit même molaſſe & adhérente au palais de tous côtés; ce qui paroit oppoſé à l'opinion de Pline *L. 9*, & de Solin *cap.* 22, qui prétendent que la langue du Dauphin eſt mobile.

Ce poiſſon avoit en tout cinq nageoires, fortes, noires, mais unies, ſans tubercules, & qui n'étoient armées d'aucunes pointes; deux étoient entre la tête & la poitrine placées de chaque côté; (nous parlerons dans la ſuite de la merveilleuſe conformation intérieure de ces parties.) Il y avoit une autre nageoire ſur le dos vers les lombes, & deux autres à la queue qui avoient cela de particulier, que leur ſituation ne ſuivoit pas la direction longitudinale du dos & de la queue, comme dans les autres poiſſons, mais qu'elles étoient placées tranſverſalement, formant par leur ſituation des angles droits, de telle façon que leur courbure imitoit celle des branches d'une ancre, par rapport à ſa partie ſupérieure.

Il y avoit au ventre, un nombril très-apparent.

Un peu plus bas & ſous l'anus, étoit la vulve, qui avoit quatre ou cinq pouces de longueur, des nymphes & un petit cliroris, ſous lequel on appercevoit l'orifice de l'uréthre, &c. Au ſujet de ces parties, je ferai quelques obſervations ſur la maniere dont s'opére l'accouplement, & le coït des poiſſons. Une ſimple friction ſuperficielle ſuffit à la plûpart pour ſe perpétuer, d'autres s'entrelacent, comme Aldrovande, *L. 3. de Piſcib.* l'a obſervé à l'égard des anguilles, d'après Oppien; parmi quelques autres, il y a introduction de la verge dans les parties naturelles de la femelle, tels ſont la Baleine, le Veau-marin, le Marſouin; car il n'eſt pas douteux que les poiſſons mâles de ce genre ne ſoient pourvus d'une verge, dont les parties internes ſont ſuſceptibles de roideur. Celle du Cerf & du Taureau eſt tendineuſe,

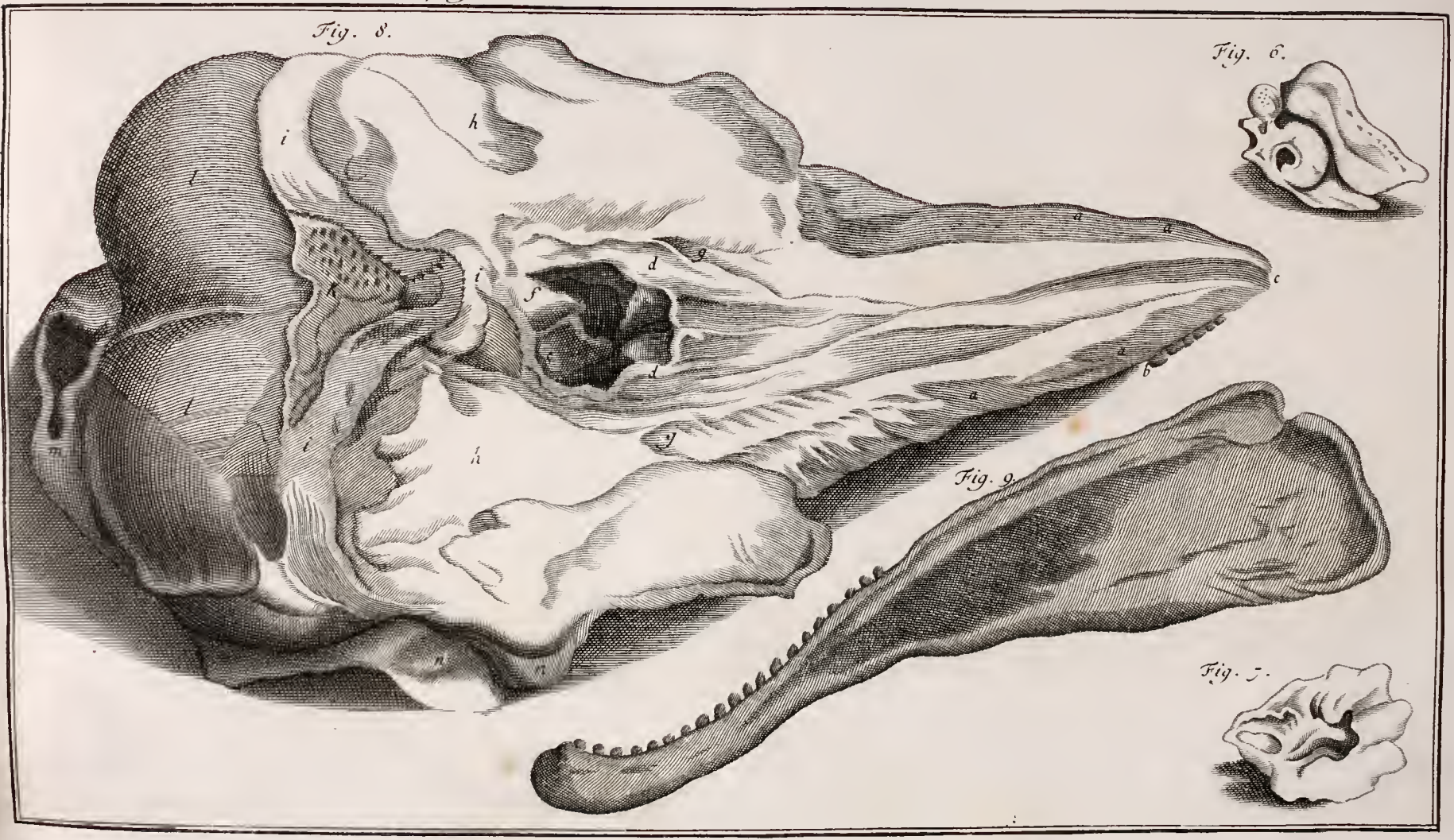


Fig. 8.
Fig. 6.
Fig. 9.
Fig. 7.
a
b
c
d
e
f
g
h
i
k
l
m
n
o
p
q
r
s
t
x
y

neuſe, celle de la Baleine eſt cartilagineuſe, celle de l'Abeille & du Ver-à-ſoye eſt de la nature de la corne; & parmi les quadrupédes, la verge du Chien, du Loup, du Renard, de la Civette, du Cochon d'Inde, du Lapin Indien, de la Belette & de l'Ours blanc, eſt oſſeuſe, de même que celle du Veau-marin & du Marſouin parmi les amphybies; & ce n'eſt point ici une ſimple conjecture, c'eſt une obſervation de l'illuſtre Thomas Bartholin, qui à l'endroit déjà cité, en parlant de la diſſection d'un fœtus mâle de cette eſpece de poiſſon, s'exprime ainſi.... » La verge eſt aſſez longue, » elle eſt partie en dehors, & partie en dedans, formée de deux ligamens » nerveux, dont l'un eſt plus gros & plus fort que l'autre, & qui à ſa ra- » cine, contient un cartilage oſſeux ſemblable à l'os hyoide.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 20.

Près de la vulve & de chaque côté, ce qui mérite d'être obſervé, j'apperçus une ouverture étroite & oblongue, de grandeur à pouvoir contenir un pois verd, qui étoit remplie par un corps glanduleux. Ces glandes étoient mobiles, & ce qui excita principalement ma curioſité, c'eſt qu'on pouvoit y introduire un ſtilet; en preſſant cette partie, elles ſortoient en dehors, & il s'en exprimoit une liqueur laiteuſe, & lorſqu'on ceſſoit de les comprimer, elles rentroient d'elles-mêmes; deſorte qu'il paroit évidemment que ces corps n'ont point d'autre deſtination que de tenir lieu de mammelles & de mammellons à ces animaux, comme dans le genre des quadrupédes. Et il n'y a rien d'extraordinaire, ſi elles ſont ici placées près des grands émonctoires, nulle autre partie du corps du Veau-marin n'auroit été auſſi commode pour cette fonction. Ainſi lorſque Pline a dit, en parlant de l'eſpece des Dauphins en général, que ſemblables aux Baleines, ils nourriſſoient leurs petits de leurs mammelles, il a plutôt parlé improprement que fauſſement, en déſignant par-là ces glandes.

Chriſtop. Merret, *Pinac. rerum Nat. Brit.* dit avoir diſſéqué en 1642, un Cochon de mer, avec ſon petit, qu'il avoit trouvé pendu à ſes mammelles. On peut ajoûter à cette autorité celle de l'exact Samuel Bochard, *Hieroſoic. part. 1*, qui après avoir rapporté les différens paſſages des Auteurs prophanes, tels qu'Ariſtote, Solin, Pline, Ælien, Oppien, &c. concernant les mammelles des Baleines & des Veaux-marins, conclut que le texte ſacré ne laiſſe même aucun doute ſur cette matiere, & que ce paſſage de Jérémie, *etiam Cete mammam educunt, ut lactent catulos ſuos*, doit être entendu à la lettre, quoique Luther en ait fait l'application aux Dragons.

Voilà les obſervations que m'a fournies la ſimple inſpection, ſans le ſecours de l'Anatomie, ſur ce Veau-marin ou Marſouin. Par la diſſection, j'ai obſervé les choſes ſuivantes ſur les chairs, la graiſſe, le ſang, les vaiſſeaux, & ſur les parties particulierement propres au ventre, à la poitrine, à la tête.

La graiſſe étoit blanche comme dans l'homme, le ſinge, le cochon; elle étoit immédiatement ſous la peau, & il y en avoit par tout une ſi grande quantité, qu'à la poitrine & au ventre, le lard avoit près de trois pouces d'épaiſſeur; il ſe fond facilement ſans addition d'eau, & ſe convertit en huile, qui ſert à l'entretien des lampes des perſonnes du commun.

Plus j'approchois des parties les plus internes de cet animal, plus je les trouvois ſemblables à celle du corps humain; il y avoit en effet un ſi grand

appareil de muſcles deſtinés aux fonctions de ces parties, qu'à l'ouverture du corps de ce poiſſon, des perſonnes peu verſées dans l'Anatomie, l'auroient pu prendre pour celui d'un homme, d'un loup ou d'un veau.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 20.

Il y avoit un très-grand nombre de vaiſſeaux ſanguins répandus dans les muſcles, dans la membrane adipeuſe, & dans tous les viſcéres, & je ſupprime à deſſein tout ce qui a rapport aux nerfs & à quelques autres parties, pour paſſer à celles qui appartiennent au bas ventre, dans lequel je ne trouvai point d'épiploon ; deſorte qu'après que j'eus enlevé le péritoine, les inteſtins parurent à découvert.

Il y avoit trois eſtomacs diſtingués par autant d'orifices très-étroits ; le premier étoit blanchâtre, il avoit de grands ſillons à ſa partie interne, & il paroit deſtiné à digérer juſqu'à un certain point, les parties les plus ſolides des alimens : je le trouvai entierement rempli d'arrêtes de poiſſon, de petites tellines, de différens teſtacés & cruſtacés, de fragmens d'écreviſſes, & de ſable très-fin. Les tuniques du ſecond eſtomac étoient rouges, il avoit de même des rugoſités moins profondes à la vérité, & diſtribuées dans un certain ordre, mais il étoit abſolument vuide. Le troiſième étoit plus plat, & ne paroiſſoit être qu'un appendice des deux autres, & il contenoit un colliquament chyleux & griſâtre.

A la partie la plus baſſe de la membrane externe de l'eſtomac, j'apperçus quatre ou cinq petits corps ronds & glanduleux, qui y étoient adhérens, d'une conſiſtance aſſez ferme, rouges, & d'une ſubſtance ſemblable à celle de la rate, mais d'inégale grandeur ; la plus conſidérable de ces glandes étoit à peu près de la groſſeur d'une noiſette ; les autres étoient comme des féves, & les plus petites comme des pois, & paroiſſoient être autant de petites rates. Le célébre Bartholin avoit auſſi avant moi obſervé ces petits corps ronds, mais il n'en avoit apperçu que deux.

Je trouvai cependant la rate dans ſa ſituation ordinaire, mais formée de globules ou petites glandes ſemblables à celles que j'avois obſervées ſous l'eſtomac.

Le Pancréas étoit auſſi glanduleux, plus mollaſſe que la rate, comme il a coutume d'être, & moins rouge ; il n'étoit pas triangulaire, comme Bartholin dit l'avoir obſervé, mais long & très-étendu. Blaſius, *Obſerv. Anat. Select.* prétend l'avoir trouvé dans le Loup-marin, de la longueur de tous les inteſtins, dans leur ſituation naturelle.

Le canal pancréatique, & ſon inſertion dans le *duodenum*, étoient très-apparens.

A l'égard des inteſtins, ce que j'y trouvai de plus remarquable, c'eſt que leur longueur, qui n'eſt ordinairement dans l'homme, que ſextuple de ſa hauteur, étoit de cinquante-quatre pieds, c'eſt-à-dire que le canal inteſtinal de notre Marſouin, avoit douze fois la longueur de ſon corps, qui n'étoit que de quatre pieds & demi de long, comme nous l'avons obſervé. Le même Blaſius que nous venons de citer, avoit trouvé l'inteſtin, dans un lapin femelle, onze fois plus long que le corps.

Je remarquai douze veines lactées autour de la grande glande du méſentére.

Le foye étoit d'une très-grande étendue, & occupoit preſque toute la

cavité de l'abdomen, qui eſt entre le diaphragme & l'eſtomac.

La veine ombilicale aboutiſſoit au foye, la veine-cave & la veine-porte étoient très-groſſes.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Naturl. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 20.

Bartholin n'a point apperçu de véſicule biliaire dans ce poiſſon, je ne me ſouviens pas d'y en avoir vu, & Pline, *Lib. 10*, prétend en effet que les Dauphins n'ont point de fiel.

Les reins étoient de chaque côté très-gros, ils étoient longs, revêtus de leur membrane, & formés d'une infinité d'autres petits reins, ou petits corps triangulaires, quarrés, hexagones, qui avoient chacun leurs vaiſſeaux & leurs petites membranes propres, qui les tenoient étroitement unis entr'eux. Ces reins étoient enfin tels, que je les ai autrefois obſervés dans la Loutre, & autant que je puis m'en ſouvenir, dans le Caſtor.

Les glandes ſurrénales étoient auſſi telles que Bartholin les a décrites.

Les uretéres étoient très-petits.

La veſſie n'avoit qu'une grandeur médiocre, mais ſes membranes étoient très-fortes; ſon orifice que nous avons déjà décrit, étoit très-apparent & placé dans la vulve ſous le clitoris; ainſi il n'y a aucun lieu de douter qu'il ne ſe faſſe dans ces animaux une excrétion d'urine.

On appercevoit auſſi très-facilement les vaiſſeaux ſpermatiques, qui étoient conformes à la deſcription qu'en a donnée Bartholin.

Les teſticules étoient petits, mollaſſes, & avoient à peine la groſſeur d'une jujube, leur ſuperficie étoit inégale, & avoit pluſieurs tubéroſités; en les preſſant, après y avoir fait une petite inciſion, à peine en put-on faire ſortir quelques gouttes de matiere ſéminale ou lymphatique; ils étoient adhérens à la matrice, mais je n'apperçus aucun conduit de communication; je ſçais cependant que ces conduits exiſtent, & j'en trouve la note dans mes recueils, dans leſquels, lorſque je faiſois autrefois des démonſtrations anatomiques, j'avois ſoin de faire écrire ſur le champ en peu de mots, par un Etudiant, tout ce qui méritoit d'être obſervé; mais je ſuis très fâché à préſent, de ne rien trouver dans cette eſpece de journal, ſur la partie de la matrice par où paſſe ce conduit, pour arriver au teſticule que je trouve actuellement oblittéré dans ce poiſſon, par quelque cauſe particuliere, & de n'avoir point remarqué s'il aboutit à la grande cavité de la matrice ou à la plus petite, ou à cette partie fibreuſe, qui forme un étranglement entre les deux, & dont nous allons parler dans l'inſtant.

Le vagin ou cou de la matrice étoit large, fort & ridé.

La matrice étoit vuide, & ne contenoit point de fœtus; elle étoit diviſée en deux portions ou cavités, dont l'antérieure étoit la plus grande, l'autre étoit beaucoup plus étroite du côté du fond. Ces deux cavités étoient produites, comme nous venons de le dire, par un étranglement, que je crus d'abord tel qu'il ôtoit toute communication à ces deux parties de la matrice; mais par l'introduction d'un ſtilet, & par d'autres obſervations que je fis enſuite, je reconnus que ce rétréciſſement n'étoit cauſé que par le froncement de ſes fibres longitudinales, qui étoient repliées les unes ſur les autres circulairement, à peu près comme les plis d'une bourſe bien fermée, qui s'étendent à la circonférence; & ces ſtries étoient ſemblables à celles de la partie ſupérieure des têtes de pavots, ou de ces fruits qui ſuccédent à

la fleur du nénuphar, les unes & les autres disposées en étoiles. Ces plans de fibres, qui en se rapprochant, formoient des rayons tendant à leur centre, n'étoient nullement apparens, avant que j'en eusse enlevé une matiere blanche & visqueuse dont ils étoient enduits; & comme je soupçonnois que ce pouvoit être une matiere séminale, je ne me servis pour cela, ni de la lame d'un couteau, ni d'une éponge; mais après avoir fait tremper cette partie dans l'eau chaude, je laissai quelque tems la liqueur dans un vaisseau de verre, pour que cette matiere ainsi délayée se divisât en filamens, ou qu'elle reprît d'elle-même sa forme propre. C'est ainsi que le célébre Graaf, *de Organ. Genit. viror.* après avoir mis dans une terrine pleine d'eau, les testicules d'un Loir de la grande espece, sans autre préparation, s'apperçut quelque tems après, que ses parties vasculaires s'étoient étendues & séparées d'elles-mêmes. Telle est aussi à peu près l'expérience faite par Volgnad & Elsnerus, sur l'arriere-faix d'une femme, qui après avoit fait aussi macérer cette partie pendant quelque tems dans l'eau, furent en état, après que tout le sang s'en fut écoulé, d'observer la structure admirable de ces membranes formées par une infinité de vaisseaux qui se croisent en tout sens, & qui leur parurent en se divisant, comme une multitude de petites plumes blanches qui flottoient dans le vaisseau. Mais soit que cette espece de veau marin fût trop jeune ou trop vieux pour porter, la liqueur recueillie dans la matrice, & mise dans l'eau, n'offrit aux yeux aucunes formes distinctes & régulieres. Cette mucosité épaisse se pelotonna seulement par petits floccons opaques dans la liqueur, comme il arrive au sédiment de l'eau-rose, & ils se dissipoient par la moindre agitation du vaisseau. Blasius avoit aussi trouvé non pas dans la matrice, mais dans le vagin d'une geniste, une matiere visqueuse, transparente & semblable à de la gelée, *observ. Anat. Select.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Observ. 20.

Les Naturalistes qui ont écrit sur les animaux, prétendent que le Veau marin, en cela semblable au Dauphin, ne fait qu'un ou deux petits. Pline *Lib. 9.* dit que les Dauphins portent dix mois, qu'ils font quelquefois deux petits, & qu'ils mettent bas en Eté. Solin s'exprime à peu près dans les mêmes termes: » ils font, dit-il, vivipares, ils mettent bas le dixième mois » & toujours en Eté, ils alaitent leurs petits de leurs mammelles, & les » portent dans leur gueule, lorsqu'ils sont encore trop foibles. On peut encore voir dans Bartholin, la description Anatomique de deux petits Veaux marins, l'un mâle & l'autre femelle. Mais quoiqu'il soit bien constant que ce poisson soit vivipare; par un renversement de lettres des mots *Tursio*, marsouin ou veau marin, & *Strutio*, esturgeon, on a confondu quelquefois celui-ci qui est ovipare, avec le veau marin qui est vivipare. Voyez ce qu'a écrit sur cela Paul Jove, *de Piscib. Rom. Edit. Ital.*

Je passe maintenant aux parties de la poitrine.

Le diaphrame séparoit la poitrine du bas-ventre, & étoit attaché de tous côtés aux côtes, comme dans les quadrupédes, quoique cette partie charnuë ne se trouve point dans les poissons, & qu'il n'y ait à sa place qu'une espece de membrane.

Le péricarde étoit adhérent au médiastin, & il renfermoit un cœur avec ses oreillettes, d'un assez grand volume par rapport à celui du corps de l'animal. Les poumons étoient aussi très-grands, formés de chaque côté d'un seul lobe continu; ils étoient d'un rouge pâle, larges & étendus à leur partie

supérieure, plus resserrés & plus étroits par dessous ; & y ayant introduit de l'air avec un soufflet, il fut facile de reconnoître que les poumons de ce poisson, semblables à ceux des autres animaux qui ont besoin d'air pour vivre, étoient composés d'une infinité de vésicules entrelaçées parmi les vaisseaux & les bronches. Ainsi l'expérience & l'observation ne permettent pas de douter que ce poisson ne respire, & qu'il ne puisse vivre hors de l'eau, peu de tems à la vérité, puisque celui-ci ne vécut que sept ou huit heures après qu'il eut été tiré dans la barque & mis à terre. Le pescheur nous assura que dans le moment qu'il fut pris, & peu de tems après, il avoit fait quelques cris aigus semblables à un sifflement. Aristote cité par Aqua Pendente prétend en effet, que les Dauphins grognent & font quelquefois entendre des sons aigres ; mais pour des sons articulés, notre Marsouin est hors d'état d'en pouvoir former, parce que sa langue est adhérente au palais, & que ses lévres ne sont ni assez molles pour cela, ni assez mobiles. La trachée artére étoit d'une grande étenduë, & j'aurois fort désiré de pouvoir en donner ici le dessein, par rapport à la singularité de sa forme, s'il m'avoit été possible de le retrouver parmi le grand nombre de mes Collections, que je n'ai pas encore mises en ordre ; mais on peut voir ce qu'en a dit Bartholin.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 3. 1672. Observ. 20.

A l'occasion de l'œsophage, susceptible d'une grande dilatation dans ce poisson, puisqu'il avale un hareng tout entier, j'ai fait reflexion qu'il n'y avoit à vrai dire dans le corps qu'un seul intestin, qui commence à l'œsophage, dont l'estomac fait le milieu, & que les autres intestins sont plutôt distingués par leur situation & par leur étenduë, que par leur nombre.

Je n'ai fait aucune observation sur le canal thorachique ; le thymus étoit très-gros. Blasius, *observ. Anat. select.* dit avoir trouvé en sa place dans un chat de Siberie, un morceau de graisse.

Ce poisson avoit deux muscles pectoraux, un de chaque côté, ils étoient très-forts, & paroissoient sortir des deux premieres nageoires, dans lesquelles ils avoient leur insertion comme dans deux bras.

Il avoit aussi deux clavicules courtes & recourbées.

Le sternum étoit formé d'un seul os convexe, il s'écartoit & se divisoit à sa partie inférieure en deux branches, & il y avoit de chaque côté une protubérance qui marquoit clairement qu'il avoit été composé de trois os, lorsque le poisson étoit plus jeune, comme il paroît par la *fig.* 111.

Il y avoit treize côtes de chaque côté, très-minces & qui n'étoient pas insérées dans un pareil nombre de vertébres, car la seconde, la treizième & les vertébres intermédiaires recevoient à la vérité leurs côtes, mais non pas la premiere entre laquelle & la seconde vertébre, la premiere des côtes prenoit naissance, & ce qui se voit rarement, elle n'étoit qu'adhérente à l'épine, au moyen d'un tendon cartilagineux, sans être articulée à aucune vertébre, & alloit de-là s'insérer au sommet du sternum. La nature dans la formation de la tortuë, ne s'est pas assujettie aux mêmes loix, elle ne lui a donné ni vertébres, ni côtes, mais elle l'a pourvuë d'une espece de bouclier osseux de la plus grande dureté, qui lui tient lieu de ces parties.

Ce poisson n'avoit aucunes vertébres cervicales, & par conséquent point de cou, quoique nous ayons dit au commencement, qu'il l'eût très-gros ;

à moins qu'on ne veüille regarder cette premiere vertébre beaucoup plus
EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
large que les autres, creuſée en baſſin à ſa partie ſupérieure, à laquelle aucune côte n'étoit adhérente & ſur laquelle la tête faiſoit quelques mouvemens obſcurs, comme celle à laquelle les Anatomiſtes ont donné le
Dec. 1. Ann. 3. nom d'Atlas. Je comptai de-là douze vertébres, de chaque côté deſquelles
1672. étoient articulées autant de côtes. Ces vertébres avoient de longues Epiphy-
Obſerv. 20. ſes, mais moins longues encore que celles des ſix ou huit ſuivantes des flancs & de la région des lombes; les unes & les autres étoient au reſte très-minces & n'avoient guéres plus d'épaiſſeur qu'une feüille de fer blanc, & diminuoient encore inſenſiblement de volume, juſqu'à un certain endroit de la queuë : depuis l'extrémité de celle-ci juſqu'à l'Atlas, il y avoit cinquante-quatre vertébres, ce qui répondoit exactement aux cinquante-quatre pieds de longueur qu'avoient les inteſtins, analogie de grandeur & de nombre qui mérite d'être remarquée : on peut au reſte ſur la diverſité du nombre des os de l'épine dans différens animaux, conſulter Caſtellus de *Hiænâ odorif.*

Les os des Omoplates étoient larges, plats, minces & avoient deux grandes apophyſes, comme on le peut voir à la *fig. IV.*

Nous avons déjà dit quelque choſe de la forme extérieure des deux premieres nageoires placées entre la tête & la poitrine; elles étoient compoſées intérieurement d'os, de cartilages, de tendons, de nerfs, de muſcles, de veines, & repréſentoient en petit, un bras avec ſa main : *V. la fig. V.* où l'une de ces nageoires eſt repréſentée de grandeur naturelle. Le premier os & le plus fort *ab* repréſente l'os *humerus;* les deux ſuivans plus plats *cd,* le *radius* & le *cubitus;* les ſix petits os ronds un peu applatis & aſſujettis par un cartilage *e*, ont rapport aux os du carpe, & enfin les parties de la nageoire *g* compoſées de phalanges auſſi applaties & unis enſemble par des ligamens cartilagineux, ont la forme des cinq doigts. Bartholin, *Cent. 2. Hiſt. Anat.* a fait graver une main de poiſſon ſemblable, mais qui a appartenu à une Sirene, & *Manfredus Septalius*, *cap. 32.* dit auſſi en avoir une dans ſon cabinet à Milan. Voilà ce que j'ai obſervé touchant les parties de la poitrine.

Je viens à préſent à la tête dont les yeux font partie. Les humeurs n'étoient en aucune façon différentes de celles des yeux de l'homme.

Les nerfs optiques étoient très-déliés; les ayant coupés tranſverſalement & enſuite preſſés, il s'en exprima de petites gouttes de liqueur épaiſſe & blanchâtre, ce qui a pu faire conjecturer que ces ſortes de nerfs ordinairement très-mollaſſes, ne ſont que des prolongemens des tuyaux médullaires.

Un peu au-deſſous de la petite ouverture du canal auditif, que nous avons déjà décrite, étoient les deux os pierreux, qui avoient beaucoup d'étenduë, & qui étoient tels qu'ils ſont ici repréſentés *fig. 6. & 7.* On y appercevoit des ſinuoſités irrégulieres & tortueuſes, de ſorte qu'on pourroit leur donner le nom de Labyrinthe, & qu'ils pourroient être auſſi comparés à ces coquillages du genre des turbinés, & ces os n'étoient point étroitement adhérens au crâne; mais ſimplement appliqués & couchés ſous les chairs & le lard près de la baze du cerveau & de l'occiput, dans les ſinus temporaux, ſur deux apophyſes oſſeuſes qui ne ſe touchoient pas immédiatement *Voy. fig. 8. Lettres NN.*

L'os hyoide avoit quatre branches.

Fig. 1.

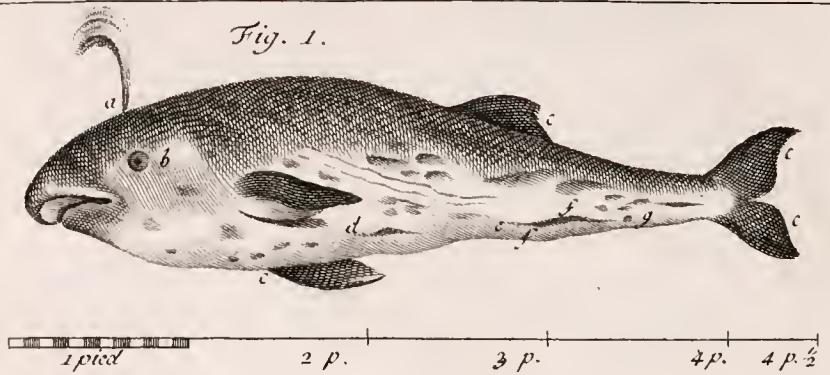


Fig. 2.

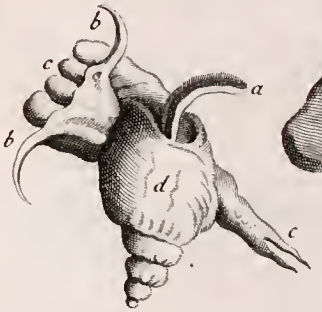


Fig. 3.

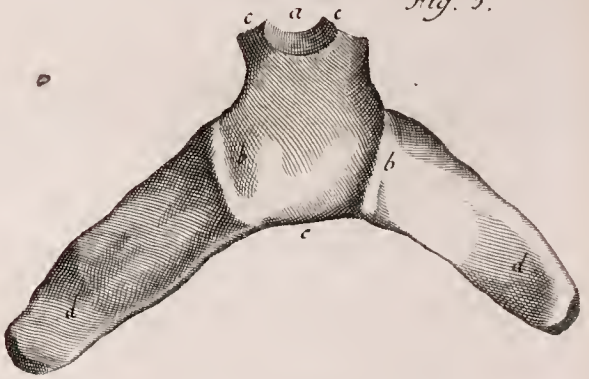
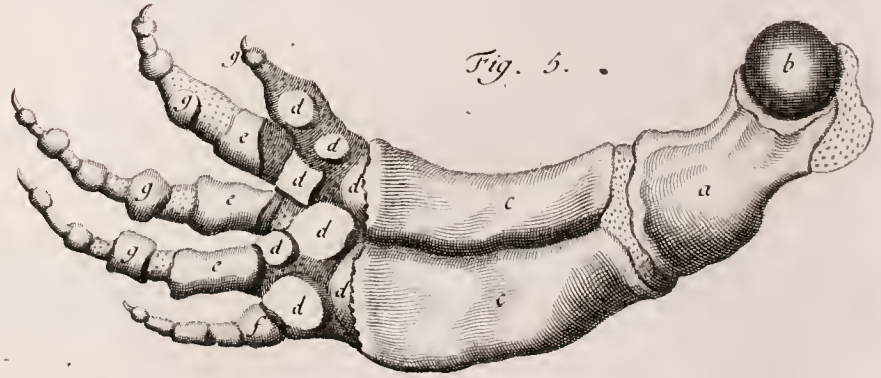


Fig. 4.

Fig. 5.



Je ne fis aucune observation sur le cerveau, parce que je ne voulus point briser le crâne. Une apophyse osseuse en forme de *vomer*, très-saillante, placée dans la partie concave de l'occiput, qui paroissoit avoir sa direction vers le sommet du crâne, & qu'on appercevoit facilement par la grande ouverture marquée *m. fig. 8.* faisoit au reste assez connoître, que la partie postérieure du cerveau étoit divisée en deux lobes. Tout ce qui a rapport à la conformation extérieure du crâne, se trouve aussi à la même *fig. 8.* distingué par des lettres.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 3. 1672. Observ. 20.

On n'apperçut aucun vestige de l'os cribleux à la partie du crâne où on le trouve ordinairement dans les autres animaux. Le crâne n'avoit en cet endroit aucune ouverture, & il n'y avoit au-dessus de la gueule aucun trou pour les nârines ; parce que, comme nous l'avons remarqué au commencement de cette description, l'ouverture du sommet de la tête, par où ce poisson dégorge l'eau, & les plexus sillonnés, lui tiennent apparemment lieu de cet organe.

Les mâchoires inférieures étoient minces & plates, *Voy. la fig. IX.* La crainte d'une corruption prochaine ne me permit pas de faire un plus grand nombre d'observations sur ce poisson, le seul que j'aye eu en ma disposition.....

EXPLICATION DES FIGURES.

FIGURE I.

Le Marsouin ou Veau marin représenté plus petit que le naturel.

Lettre *a.* L'ouverture demi-circulaire d'où il fait jaillir l'eau.
b. Le canal auditif.
c. c. c. c. Les nageoires.
d. Le nombril.
e. La vulve.
f. Les petites ouvertures de chaque côté de la vulve, dans lesquelles sont placées les glandes qui tiennent lieu de mammelles à ce poisson.
g. L'anus.

FIGURE II.

Le petit Buccin des environs de Naples de Fabius Columna.

a. La langue creusée en gouttiere, qui lui sert à rejetter l'eau.
b. b. Ses deux cornes pointuës, à l'extrémité desquelles sont placés les yeux.
c. c. Le corps du Buccin, qu'il fait rentrer à volonté dans sa coquille.
d. Sa coquille en forme de volute.

FIGURE III.

Le sternum du Veau marin.

a. La partie supérieure un peu concave.
b. b. Les deux apophyses osseuses & saillantes.
c. c. Les deux articulations des clavicules.
d. d. Les deux branches écartées du *sternum.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 20.

e. La partie où eſt ordinairement placé le cartilage xiphoide dans les autres animaux.

FIGURE IV.

L'omoplate gauche.

a. Sa partie exérieure.
b. Cavité où s'inſére la tête de l'os de la nageoire.
c. Apophyſe ſupérieure de l'omoplate.
d. Apophyſe inférieure.
e. Protubérance peu élevée, qui s'étend le long de la partie latérale de l'omoplate.

FIGURE V.

La partie antérieure de la nageoire gauche repréſentant une main.

a. L'os du bras ou *l'humerus.*
b. La tête de cet os couverte d'un cartilage.
c. c. Le *Cubitus* & le *Radius.*
d. Les huit petits os du Carpe, avec leurs ligamens cartilagineux.
e. trois os du métacarpe.
f. Les phalanges du pouce.
g. Les Phalanges des autres doigts en nombre inégal, avec leurs articulations cartilagineuſes.

FIGURES VI. & VII.

L'os pierreux ſous le conduit auditif, vu par ſa partie antérieure & poſtérieure.

FIGURE VIII.

La tête du Marſouin.

a. a. a. a. La mâchoire ſupérieure.
b. Les premieres dents de cette mâchoire, les autres s'en étant détachées en la faiſant boüillir pour la décharner.
c. L'extrémité du muſeau, ſans aucune ouverture pour les nârines.
d. d. La racine du nés, ou plutôt l'ouverture par laquelle il rejette l'eau, qui tient lieu des nârines au Marſouin, & qui deſcend perpendiculairement à travers le crâne dans la gorge.
e. Apophyſe oſſeuſe, à l'extrémité de cette eſpece de conduit.
f. Crête de Coq ou autre apophyſe oſſeuſe, qui déborde ſur la premiere.
g. g. Ouverture pour le paſſage des nerfs optiques.
h. h. Les os temporaux unis à l'os frontal par une fauſſe ſuture.
i. i. i. L'os du front fourchu & recourbé, de la forme à peu-près de l'os hyoide.
k. Interſtice ſpongieux entre l'os frontal & celui du ſommet de la tête.
l. l. L'os vertical & occipital ne formant qu'un ſeul & même os continu, ſans aucunes ſutures.
m. Grande ouverture pour le paſſage de la moëlle allongée.
n. n. Deux apophyſes oſſeuſes, dans la cavité intermédiaire deſquelles étoit placé l'os pierreux.

FIGURE IX.

La partie droite de la mâchoire inférieure.

Extrait des lettres écrites au Dr. Sachs, *du 13. Juillet.*

On deſtine pour l'année ſuivante, la diſſection du *Phocas* ou vrai Veau marin, que l'Auteur de la précédente obſervation fit publiquement en 1672. dans laquelle, outre pluſieurs choſes intereſſantes pour l'hiſtoire des animaux, on trouvera la deſcription anatomique du cœur & de certains vaiſſeaux & organes appartenant à cette partie, découverts par l'Auteur, d'où dépend la faculté qu'a cet animal de plonger & de reſter très-long-tems ſous l'eau. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 20.

OBSERVATION XXI.

Sur les propriétés nuiſibles & ſalutaires de la Juſquiame, par George Wolgang-Wedel, *Médecin du Duc de Saxe Gotha, de l'Acad. des Cur. de la Nature.*

LE 3. Juin 1671. un enfant d'un bourg voiſin, âgé de trois ans & demi, ayant mangé à midi deux de ces capſules de Juſquiame récentes, qui contiennent ſa graine, qu'un autre enfant lui avoit données, tomba ſur le champ dans l'aſſoupiſſement. Quelque tems après ſon viſage devint rouge, il perdit la connoiſſance & la raiſon, ſes diſcours étoient ſans ſuite, & il marquoit par ſes geſtes une très-grande inquiétude. Je fus conſulté le ſoir même, & je lui fis prendre un grain ou deux de tartre émétique & de cinq en cinq heures dix-huit gouttes de teinture de Bézoard du pays. Ces remédes lui ayant fait rendre ce qui lui cauſoit ces fâcheux ſymptomes, & lui ayant dégagé la tête, il ſe trouva parfaitement guéri le lendemain. Obſerv. 21.

Il y a quelques années qu'un accident à peu-près pareil, arriva auſſi dans une petite Ville du voiſinage, qui fut occaſionné non pas par la graine, mais par la racine de Juſquiame, & qui eut de plus funeſtes ſuites. Cinq ou ſix petits enfans ayant arraché de la terre, certaines racines qu'ils mangerent enſuite ſans les connoître, ils arriverent malades à la maiſon, & ayant été mis au lit, l'un deux mourut ſur le champ & les autres éprouverent divers ſymptomes des plus fâcheux. Les Aléxipharmaques & les contre-poiſons ordinaires ayant été employés ſans ſuccès, le Médecin s'informa plus particuliérement de ce qui avoit pu donner lieu à ces accidens; & l'un de ces enfans lui ayant montré une racine pareille à celle qu'ils avoient mangée & lui ayant raconté de quelle maniere les choſes s'étoient paſſées, il leur fit prendre des acides, & peu à peu les accidens cauſés par ce poiſon diminuerent & ceſſerent enſuite entierement.

Dans un autre Bourg auſſi peu éloigné, quelqu'un ayant encore mangé de cette même graine de Juſquiame, on lui fit prendre un vomitif qui la lui fit rendre ſous la forme d'une matiere mucilagineuſe. Sur quoi on peut voir deux obſervations de Van-Helmont, qui parle d'une manie complete, cauſée par deux dragmes de graine de Juſquiame données par erreur dans une colique, au lieu de graine d'Aneth, à un Avocat, & guérie dans l'eſ-

pace d'une demi-heure par un vomitif. *L. Jus duumvir.* §. 22.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 21.

A l'égard de la maniere, dont agit le venin de la Juſquiame qui met, dit Socrate dans Xénophon, ceux qui en mangent hors d'eux-mêmes, on peut ſuppoſer comme une choſe connuë :

1°. Que toute cette plante, mais ſur-tout ſa ſemence, contient une grande quantité de mucilage, ce qui eſt ſuffiſamment prouvé par les obſervations d'Helmont & de pluſieurs autres Auteurs. Le venin que contient cette ſemence, ſe trouvant donc dans l'eſtomac encore enveloppé de cette mucoſité, il n'eſt pas ſurprenant qu'on ait pu prévenir ſon action par les émétiques ; & par la même raiſon, quoique ces ſemences contiennent de l'huile, elle eſt ſi intimement unie avec le mucilage, qu'on ne peut la retirer par la diſtillation.

2°. Il paroît par ſa ſeule odeur déſagréable, qu'il entre dans ſa compoſition une grande quantité de vapeurs impures & fœtides, produites par une humidité terreſtre & excrémenteuſe.

3°. Que cette plante eſt froide au dernier degré.

Et comme dans la nature, tout venin n'eſt tel que rélativement au degré de notre chaleur naturelle, il ſuit de-là que la Juſquiame conſidérée comme aliment, ne peut augmenter cette chaleur, mais qu'elle peut l'altérer comme reméde, & même la détruire par le mêlange des parties hétérogenes auſquelles elle eſt unie. La grande quantité de mucilage qu'elle contient, ſur-tout lorſqu'elle eſt fraîchement cueillie, eſt capable d'autre côté d'émouſſer le ſentiment des nerfs de l'eſtomac, d'en boucher les pores & d'y introduire les émanations des vapeurs hétérogenes dont elle eſt empreinte, qui ſe mêlant avec les eſprits animaux ne peuvent manquer de porter le trouble dans l'œconomie animale, ſur-tout ſi l'on conſidére la grande ſympatie qu'il y a entre la tête & l'eſtomac.

Si au contraire, on employe cette plante ou extérieurement ou intérieurement avec prudence & circonſpection, on lui trouvera une vertu calmante dans un degré éminent ; & pour ne parler que de quelques-unes de ſes proprietés, elle eſt en effet un reméde très-efficace dans le crachement de ſang, priſe avec de la poudre de *Heurnius*, ou de quelque maniere même qu'elle ſoit adminiſtrée. C'eſt ce que j'ai éprouvé pluſieurs fois, & ce qui a été obſervé il y a long-tems par Galien, & parmi les modernes par *Platerus lib. 3. obſerv.*

Comme la douleur de dents eſt une maladie ſympatique ſuivant *Goclenius comment. in Apollin.* on parvient à la calmer par l'application des feüilles & de la graine de cette plante ſur les dents ; & *Thomas Eraſtus, diſput. de narcot.* aſſure qu'il a l'expérience, qu'elle procure aux goutteux un très-grand ſoulagement.

On peut voir dans l'excellent traité de *Trawitius* ſur la goutte ſcorbutique, combien cette plante eſt ſalutaire dans les douleurs & les ardeurs de ventre des ſcorbutiques, ſans parler de l'huile qu'on en tire par expreſſion, qui a auſſi de grandes proprietés, & qui eſt la baſe de pluſieurs onguens, ſans parler auſſi de l'emplâtre de Juſquiame, que j'employe très-ſouvent, & toujours avec ſuccès, préparé avec l'huile & le ſuc de cette plante, & les ingrédiens ordinaires des emplâtres, ni du baume de ſoufre uni avec cette

même huile dont on fait auſſi une emplâtre qui n'a pas de moindres vertus. *Saguier, ſchol. in pharmac. Fernel.* a auſſi obſervé & dit avoir éprouvé que l'huile de la Juſquiame blanche étoit un excellent remede pour les ulcéres du vagin & de la verge.

Lettre du Dr. Phil. Jac. Sachs, *du 16. Juillet 1671.*

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 3. 1672.

OBSERVATION XXIII.

Sur un chien qui rendit une grande quantité de pierres par l'uréthre, par le Dr. Wolfgang-Wedel.

Obſerv. 23.

COmme les alimens dont ſe nourriſſent les animaux, ſont différens de ceux des hommes, leurs maladies le ſont auſſi, & il y a des maladies qui paroiſſent propres à chaque eſpece. Les chiens ſont particuliérement ſujets à la rage, les Renards à l'alopécie, les brebis à la gale, les chevaux à la fiévre, les coqs à la goutte, les moineaux à l'épilepſie, d'autres animaux enfin à d'autres maladies; & quoiqu'il ſemble que la connoiſſance de ces maladies & des remédes qui leur conviennent, ne regardent principalement que les gens de la campagne & ceux qui s'occupent à nourrir du bétail, il y a cependant quantité de faits qui ont rapport aux animaux, qui ne doivent pas être ignorés par ceux qui s'appliquent à l'étude des choſes naturelles.

L'obſervation ſuivante faite ſur un chien vivant, eſt une preuve qu'ils ſont auſſi ſujets à la pierre que les hommes.

Au mois de Mai dernier, une chienne de l'eſpece de ces petits dogues qui ont le nés écraſé, appartenant à un homme de la Cour, devint triſte, inquiéte, & marquoit par ſes cris, qu'elle avoit quelque maladie & qu'elle ſouffroit beaucoup. Ceux qui en avoient ſoin, l'obſerverent de plus près & s'apperçurent qu'après s'être retirée dans un coin, & avoir uriné avec beaucoup d'efforts & de douleur, autant qu'ils purent en juger, elle avoit paru enſuite ſe mieux porter. Ayant examiné de plus près le lieu où elle s'étoit retirée, ils y trouverent en effet une pierre de la groſſeur d'un pois, qu'elle avoit renduë avec l'urine. Croyant avec raiſon avoir découvert la vraie cauſe de ſa maladie, ils lui firent avaler ſouvent de l'huile de lin qui en fit ſortir encore une grande quantité de différentes groſſeurs, qu'ils m'apporterent; j'en conſerve plus de cinquante preſqu'auſſi dures que le caillou, dont les angles ſont émouſſés, & dont la figure approche de la ronde, parmi leſquelles il y en a cinq plus groſſes que les autres, dont l'une peſe un ſcrupule, les autres ſeize & dix-huit grains, & les plus petites depuis un grain juſqu'à cinq. On peut ſur cela conſulter Ariſtote, touchant les maladies des animaux.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION XXXII.

Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 32.

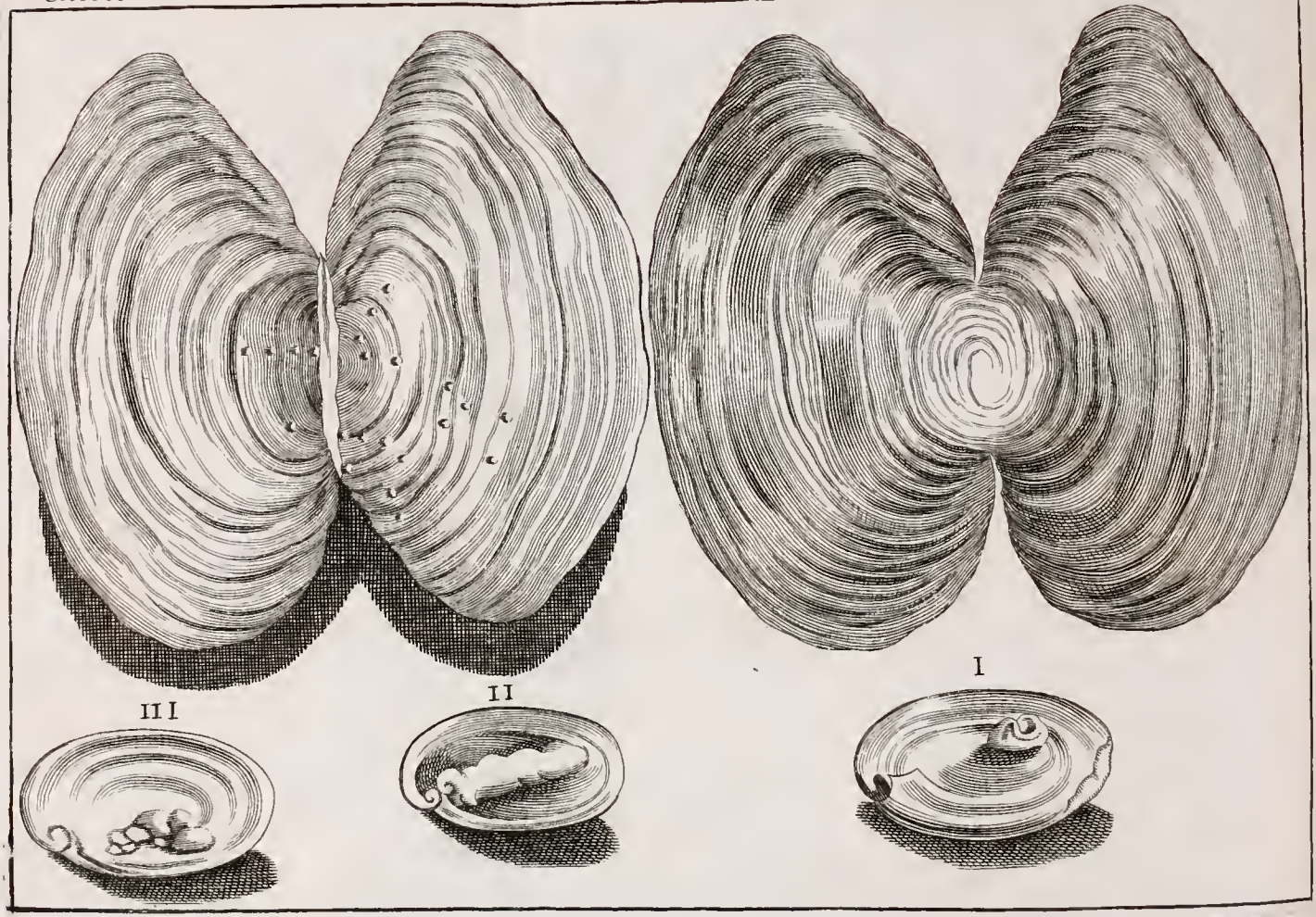
Sur des Pierres & des œufs qui contenoient d'autres pierres & d'autres œufs ; par Jerôme Velſchius.

LE *Dr. Sachs* dans la premiere année des Éphémérides des Curieux de la Nature d'Allemagne, obſervation XXXVI. a parlé de quelques pierres de ce genre, & Bartholin des œufs doubles. J'ai cru qu'il ne ſeroit pas inutile de confirmer ces obſervations par d'autres faits. *Philippe Heinhoferus*, Membre du conſeil de la Ville d'Ausbourg, avoit un très-beau diamant formé dans une Émeraude, qu'il préſenta à Philippe II. Duc de Poméranie. J'ai vu à Florence dans le Cabinet des Curioſités naturelles du Grand Duc, une Émeraude dans un morceau de cryſtal. *Louis Guetius* a eu quelques cryſtaux, dans leſquels étoient renfermées des mouſſes & d'autres plantes capillaires, & quelques autres dans leſquels on appercevoit des grains de ſable & des filamens d'or. J'ai vu auſſi entre les mains d'un de mes amis, une pierre de ce genre, bien précieuſe aſſurément & bien rare; c'eſt un Saphir d'un bleu très-foncé, de la forme & de la groſſeur à peu-près d'un œuf d'oye, qui contient une malachite du plus beau verd. On voit dans le Cabinet de l'Électeur de Baviére à Munich, des Coraux dans une agathe commune. J'ai moi-même un morceau de cryſtal à peu-près de la longueur de la main & de deux pouces d'épaiſſeur, qui contient une Améthyſte ; & j'ai auſſi une belle Calcédoine de forme ronde, plus petite à la vérité, mais de trois couleurs, au milieu de laquelle eſt renfermée une aiguille de cryſtal, de figure rhomboïde, dont une portion reſſemble à de l'eau claire, & on apperçoit dans l'autre partie, des figures anguleuſes & différentes ſtries d'une petiteſſe infinie, telles qu'on les obſerve ſouvent dans la glace ; s'il eſt bien conſtant que la figure héxagone ſoit la forme propre du cryſtal, cette matiere dès-lors n'en eſt pas en effet, mais pourroit être regardée comme de l'eau congelée, & en quelque façon pétrifiée.

Le même *Guetius*, parmi le grand nombre de choſes rares & précieuſes qu'il avoit raſſemblées, conſervoit auſſi un œuf renfermé dans un autre œuf ; mais cette riche Collection fut malheureuſement pillée pendant les dernieres guerres, & il n'en eſt parvenu juſqu'à nous, qu'un très-ample Catalogue.

L'Abbé d'*Alersperg* donna autrefois un pareil œuf très-bien conſervé à Guillaume Électeur de Baviére, qui eſt peut-être encore à préſent parmi les curioſités naturelles de ce Prince. Et pour continuer de répandre quelques lumiéres ſur cette matiére, j'obſerverai encore que *Terzagus*, p. 260. nous a donné la deſcription d'une Agathe blanche du Cabinet de *Septala*, qui lui avoit été donnée par Caſſien du Puis, Gentil'homme Romain, dans le milieu de laquelle on appercevoit une liqueur fluide & tranſparente, au lieu que dans notre Calcédoine, on y ſuppoſe une liqueur glacée & ſans mouvement. L'Agathe rouge, dont parle le même Auteur, *pag.* 261. & qui contient une Aigue-marine, eſt encore du même genre ; mais les deux pierres

IDES DE
ES CUR.
TURE.
nn. 3.
2.
. 36.


III
II
I

qui appartiennent au Duc Ferdinand de Gonzagues, Duc de Mantouë, dont l'une eſt un aſſemblage de diverſes pierres précieuſes, & l'autre un grouppe de cryſtaux & d'Aigues-marines, méritent ſur-tout l'admiration des curieux, elles ont été décrites par André Chiocco, *Sect. 3. Muſei Calceolar.* p. 192. & 122.

Dec. 1. Ann. 3. 1672.

Extrait des lettres écrites au Dr. Sachs, *du 1. Août 1671.*

OBSERVATION XXXVI.

Sur les perles qui ſe trouvent dans de certains coquillages de marais, près d'Ausbourg, par Jerôme Velſchius,

PLuſieurs Auteurs ont écrit ſur les perles, mais pour dire ingénument ce que je penſe, aucun d'eux juſqu'ici ne m'a ſatisfait. On voit dans la Bibliothéque de Leyde, un fort bon ouvrage ſur cette matiere, d'un certain *Ahmedi* Arabe, qui attribue à la roſée la production des perles, qui mériteroit bien aſſurément d'être rendu public & d'être traduit en Latin par quelque Médecin qui ſçauroit l'Arabe, & il ſeroit très-utile de faire enſorte de découvrir quelle eſt en effet la vraie cauſe de leur formation. De telles obſervations conviendroient particuliérement à la Société Royale de Londres, dont les Membres doués d'une grande pénétration d'eſprit, pourroient par la commodité de la navigation, faire ſur les lieux mêmes où on les pêche, les expériences néceſſaires. Pour moi en attendant les découvertes qu'on pourra faire ſur cette matiere, je me perſuade que tous les genres de coquillages & toutes les eſpeces d'huîtres, produiſent des perles en certains tems, indépendamment du climat, & auſſi bien à l'Occident qu'à l'Orient, au Septentrion qu'au Midi : telles ſont à l'égard des perles marines, celles d'Ecoſſe & de Suéde, & pour les fluviatiles, celles du Nil, dont parle *Rolfinccius* & celles de Baviere décrites par *Malach. Grigerus ;* nous ajoûterons ici celles des Lacs, qui ſe trouvent près de la Ville d'Ausbourg, dans ces eſpeces de moules, dont les peintres ſe ſervent ordinairement pour mettre leurs couleurs, juſqu'ici inconnuës dans cette Province. *Voy. la fig. I. II. III.* Obſerv. 36.

Un Gentilhomme de mes amis a une maiſon de Campagne, qui n'eſt pas fort éloignée de cette Ville, & près d'un petit Lac, dans lequel on trouve une très-grande quantité d'huitres, de l'eſpece qu'on nomme ordinairement *Petoncles bâtards*. En ayant ouverts pluſieurs, il s'apperçut que la ſuperficie interne de ces coquillages étoit inégale, & comme hériſſée de petites tubéroſités, ſingularité qui l'engagea à m'en envoyer une très-grande quantité pour les examiner. Je reconnus en effet que les petits tubercules de ces coquilles étoient de vraies perles, qui avoient acquis toute leur conſiſtance & leur perfection, & j'en recueillis un aſſez grand nombre, dont une partie étoit infixée dans le coquillage ; d'autres s'en étoient apparemment détachées d'elles-mêmes, & je les trouvai parmi les chairs de cet inſecte. Elles n'étoient pas parfaitement blanches, leur couleur étoit jaunâtre & un peu brune, mais cependant éclatante & argentée. *Grigerus* a prétendu, que ces perles du pays n'étoient pas moins efficaces en qualité de reméde, que les

Orientales, & en a introduit l'uſage dans un Hôpital de Baviére confié à ſes ſoins ; mais il ne dit pas ſi le ſuccès a répondu à ſon attente. Si la lumiere influe favorablement ſur les vertus & les proprietés des différentes ſubſtances qui entrent dans la matiere médicale, les perles les plus blanches & les plus nettes, telles que les orientales, ſeront ſans doute préférables à toutes autres, mais c'eſt ce qui n'a point été juſqu'ici vérifié par aucune expérience. En tout cas, la maniere dont ſe fait la pêche des perles dans les pays étrangers, ne doit pas aſſurément leur donner d'avantage ſur les nôtres, & les rendre plus efficaces ; car ceux qui ont quelque connoiſſance de ce genre de commerce, dans les Indes Orientales, n'ignorent pas que cette pêche ſe fait dans des climats extrêmement chauds, pendant les plus grandes ardeurs de la Canicule ; que les plongeurs dont pluſieurs ſont ſouvent ſuffoqués ſous les eaux, après avoir tiré du fond de la mer une grande quantité de ces coquillages, qui produiſent les perles, en font différens tas qui ſont enſuite partagés & tirés au ſort par les Marchands, & que lorſque par un trop long ſéjour ſur la terre, ces coquillages viennent à ſe corrompre, ils infectent l'air au point de cauſer des fiévres malignes & d'autres maladies aigues très-dangereuſes, qui font plus périr d'hommes chaque année, qu'il ne ſe pêche même de perles d'un certain prix. De ſorte que nous pourrions dire avec Pline qu'on fait perdre la vie preſqu'en un jour à pluſieurs milliers d'hommes, pour trouver une de ces perles formées en poire, dans la ſeule vuë de charger l'oreille de quelque Reine, d'un plus grand poids.

Extrait des lettres précédentes.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 36.

OBSERVATION XLV.

Sur une mort ſubite, mais douce & tranquille, cauſée par la gangréne du Pancréas ; & ſur la force de l'imagination, par Jean George Greiſelius *de l'Acad. des Cur. de la Nature, & Profeſſeur en Médecine.*

Obſerv. 45. UN homme de quarante-deux ans, d'un tempérament chaud & humide, ſujet à une colique, dont les accès n'étoient pas cependant de la plus grande violence, & qui s'étoit toujours trouvé ſoulagé en pareil cas, par des lavemens carminatifs, qui lui faiſoient rendre une matiere viſqueuſe & tranſparente ſemblable à de la gelée, fut ſaiſi un ſoir au coucher du Soleil, d'un froid intérieur, quoiqu'il eût fait très-chaud ce jour-là ; ſes douleurs ordinaires de colique ſe firent ſentir, & il eut pluſieurs foibleſſes. On lui fit prendre différens remédes, mais tous ſans ſuccès ; on lui appliqua des tuiles chaudes, il ne les ſentit pas ; les lavemens lui firent évacuer des matieres de la même qualité qu'auparavant, mais les douleurs continuerent & les autres évacuations qu'on lui procura par des purgatifs, ne firent qu'augmenter la violence des ſymptomes ; enfin il mourut dans l'eſpace de dix-huit ou dix-neuf heures, ſans la moindre agitation & ſans aucune des convulſions qui accompagnent ordinairement l'agonie, de ſorte que ſa mort ne parut qu'un véritable ſommeil. Ses amis frapés d'un accident auſſi ſubit

que funeſte, m'engagerent à faire l'ouverture de ſon corps, ce que j'éxécutai en préſence du Médecin qui l'avoit traité. A l'ouverture du bas-ventre, je trouvai une ſi grande quantité de graiſſe, qu'on n'en a jamais tant vu dans le cochon le plus gras; elle avoit un pied d'épaiſſeur, de ſorte qu'on n'appercevoit aucunes parties muſculeuſes, mais ſeulement quelques membranes. L'Épiploon n'étoit qu'une boule de graiſſe ſquirrheuſe. Celle qui accompagne ordinairement les inteſtins, occupoit plus d'eſpace que les inteſtins même avec les excrémens qu'ils contenoient. Ce corps enfin n'étoit qu'une étonnante maſſe de graiſſe. Après l'avoir enlevée, je trouvai le Pancréas abſolument gangrené, au défaut duquel, & ſans doute pour en tenir lieu, la nature avoit formé du côté droit & vers le foye, un autre corps rond que traverſoient différentes petites veines ſemblables aux branches du canal de *Wirſungus*, mais ſans aucun ordre, & la gangrene du Pancréas s'étoit communiquée non-ſeulement à toutes ſes parties voiſines, mais même au diaphragme, & en pénétrant dans les poumons, elle en avoit abſolument conſumé le gauche; comme il arrive dans la phthiſie. La grande quantité de graiſſe qui entouroit le cœur qui étoit d'un prodigieux volume, quoique flétri & très-mollaſſe, occupoit la plus grande partie de la cavité de la poitrine. Le foye reſſembloit, & par ſa couleur, & par ſa ſubſtance, à un amas de ſang grumelé, & je trouvai dans la véſicule du fiel quatre pierres aſſez groſſes & cubiques, avec une quantité prodigieuſe d'autres pierres extrêmement petites qui, autant que j'en pus juger, avoient la même forme; mais il y en avoit une également cubique, & beaucoup plus groſſe que toutes les autres, dans une tunique membraneuſe adhérente au fond de la véſicule. Toutes ces pierres peſoient enſemble trois onces ſix gros, & ces mêmes pierres & la liqueur biliaire étoient d'un verd foncé & d'un goût plutôt acide qu'amer.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 45.

Cet homme au reſte, avoit dans un corps gros & grand, d'auſſi petits os qu'une jeune fille & des muſcles extrêmement foibles, minces, & plutôt membraneux que charnus. Cette quantité extraordinaire de graiſſe me fit naître la curioſité de l'ouvrir en différens endroits, & je jugeai qu'il n'avoit pas plus de huit ou dix livres de chairs, tout le reſte n'étant que de la pure graiſſe. Comme je faiſois ces obſervations ſur ce cadavre ainſi diſſéqué, un frere du défunt, abſent depuis ſeize ans, qui étoit de la même taille, du même tempérament & d'un maintien tout ſemblable, entra tout à coup. Ayant vu le corps de ſon frere en cet état, & ayant oui raconter quelques circonſtances de ſa mort, dont il voyoit de ſes yeux la cauſe, dans une conformation auſſi extraordinaire, après avoir raiſonné pendant quelque-tems, d'une maniere aſſez ſenſée, ſur ce triſte événement, il parut tout à coup interdit, perdit la parole, & tomba dans un évanoüiſſement dont, ni les baumes, ni les eaux ſpiritueuſes, ni aucuns des moyens qu'on employe ordinairement en pareil cas, ne purent le faire revenir. Je conſeillai l'ouverture de la veine, mais cet avis ne fut pas ſuivi, & la frayeur avoit répandu la plus grande confuſion parmi les aſſiſtans. Le malade cependant n'avoit preſque plus ni pouls, ni reſpiration; une ſueur froide ſe répandoit ſurtout ſon corps, ſes membres commençoient à ſe roidir, en un mot nous jugeames qu'il alloit expirer; mais de quoi n'eſt point capable une imagination frapée? Je ne ſçais pourquoi je m'aviſai de dire à haute, *raſſemblons les parties de ce ca-*

davre & recouſons-le ; pendant ce tems-là celui-ci mourra , & j'en ferai de même la diſſection ; je n'eus pas dit ces mots , que dans le moment cet homme évanoüi ſe leva de ſon lit , en faiſant de grandes exclamations , prit ſon manteau , s'enfuit avec autant de viteſſe , que s'il n'avoit jamais eu de foibleſſe , & depuis ce tems il s'eſt toujours bien porté.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672.

Lettre au Dr. Sachs , *du 2. Août 1671.*

OBSERVATION XLVI.

Sur l'inſenſible tranſpiration dans un corps d'un tiſſu peu ſerré , par le Dr. Jean George Greiſelius.

Obſerv. 46. UN homme de trente & quelques années , d'un tempérament chaud , humide & en même-tems ſanguin , d'une taille ordinaire , maigre & qui tranſpire beaucoup , dont le corps paroît plutôt formé d'os , de veines & de tendons , que de parties muſculeuſes & charnuës , aſſez robuſte , & qui fait bien toutes ſes fonctions , qui ne peut être purgé avec les remedes ordinaires qu'il ne tombe en foibleſſe , à moins que ce ne ſoit par le haut avec des vomitifs , & à qui les ſcarifications cauſent de même des évanoüiſſemens , quoiqu'on puiſſe lui tirer juſqu'à une livre de ſang ſans aucun danger & ſans crainte d'aucune défaillance , eſt d'autre côté ſi conſtipé qu'à peine ſon ventre ſe lâche-t'il une fois en huit jours , & même en très-petite quantité. Il boit & mange cependant comme un autre homme , il urine beaucoup , il ſuë abondamment , & il lui eſt arrivé quelquefois , après des exercices violens , de trouver ſa ſueur rouge & teinte de ſang , ſur la poitrine & ſous les bras , ſans qu'il reſſentît aucune incommodité. La tranſpiration dans cet homme eſt ſi abondante , qu'après avoir mis pendant quelque-tems ſa main dans un vaiſſeau de verre , il la retire toute moüillée , & que les parois du vaiſſeau ſont toutes couvertes de petites gouttes d'eau. S'il ſe trouve incommodé , il prend des lavemens , & il ſent diſtinctement dans ſa bouche l'odeur & le goût des drogues qui y ſont entrées , quoiqu'on ne lui en ait donné aucune connoiſſance ; de ſorte qu'il dira ſans ſe tromper ſi c'eſt du miel ou du ſucre qu'on aura mis dans ſon lavement , remede qui lui fait ſouvent l'effet des émétiques , lorſqu'il a quelques crudités dans l'eſtomac. Dans une conſtipation ſi opiniâtre , le ventre n'eſt point cependant élevé , il n'y a aucune tenſion aux hypochondres , il n'eſt point incommodé de vents & il n'y eſt pas plus ſujet qu'un autre homme.

Extrait des lettres précédentes.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 56.

OBSERVATION LVI.

Sur le mercure conſidéré comme l'antidote de la petite vérole, par Sigiſmond Graſſius.

J'Ai eu occaſion de découvrir dans le mercure doux, des proprietés ſalutaires pour la cure de la petite vérole. Comme il tue les vers, il ſe peut bien faire en effet qu'il détruiſe de même ces amas de petits corps animés, auſquels les Philoſophes modernes attribuent à préſent la cauſe des maladies malignes, & qu'ils prétendent avoir apperçus à l'aide du microſcope.

J'ai obſervé que ſi l'on donne ce reméde au commencement d'une maladie accompagnée de quelques ſymptomes de petite vérole, le malade s'en trouve ſouvent abſolument garanti, quoique pluſieurs perſonnes de la même maiſon, à qui l'on n'a pas donné le même préſervatif, en ſoient actuellement attaquées, ou que du moins l'éruption en eſt beaucoup moins abondante. J'avois une fille de dix ans, qui étoit menacée de petite vérole, elle avoit eu froid aux extrémités, ce qui avoit été ſuivi de chaleur par tout le corps; la tête étoit douloureuſe, elle avoit des envies de vomir, des tranchées & des douleurs vagues aux extrémités. La petite vérole étoit alors épidémique dans le canton, & ſon frere en étoit déjà tout couvert, de ſorte qu'il y avoit tout lieu de croire qu'elle étoit menacée de la même maladie. Les nauſées me déterminerent d'abord, contre l'avis des Médecins qui craignent les purgatifs en pareil cas, à lui donner un ſcrupule de mercure doux avec quatre grains de ſcammonée ſulphurée. Son ventre ſe lâcha trois fois, & ſur le ſoir elle eut un vomiſſement extrêmement abondant; elle dormit enſuite tranquillement, & ſe trouva guérie le lendemain, ſans aucune éruption de petite vérole.

Quelque-tems après il parut ſur le corps d'une jeune fille de condition, âgée d'environ huit ans, quelques grains de cette petite vérole, qu'on nomme parmi nous *Schaff Blattern*, mais ſans fiévre. Avant que ces boutons fuſſent deſſéchés, elle fut ſaiſie d'un très-grand mal de tête, elle eut mal aux yeux, au dos, &c. de ſorte que perſonne ne doutoit qu'elle ne dût bientôt avoir la vraie petite vérole. Quoique je n'euſſe pas été appellé au commencement de la maladie, je lui fis prendre cependant le même reméde & avec tant de ſuccès qu'il ne parut depuis que très-peu de boutons.

Bien des perſonnes condamnent mal-à-propos l'uſage du mercure; mais les pernicieux effets qu'on attribue à ce reméde, ne ſont point conſtatés par l'expérience. On avoit mis dans une petite boëte, quelques priſes de mercure doux & de corne de cerf, dont on avoit formé des bols qu'on deſtinoit à une petite fille ſoupçonnée d'avoir des vers; un jeune frere qu'elle avoit, ayant trouvé par hazard la boëte, les avala tous; la doſe trop forte du reméde, le fit à la vérité vomir abondamment, mais ſans aucun autre accident. On pourroit rapporter un grand nombre de preuves de l'efficacité de ce reméde, auſquelles on pourroit joindre encore les témoignages avantageux qu'en rendent les Chimiſtes; mais il faut voir ſur cela l'éloge de cette préparation

mercurielle, & le peu d'inconvénient qu'il y a à en faire uſage, dans la let-
EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. tre du Dr. *Doringius* rapportée par *Fab. Hildan*, & les obſervations de Riviére.

Dec. 1. Ann. 3. 1672.

OBSERVATION LVIII.

Sur l'abbaiſſement de certains terreins, par Jean Louis Witzelius.

Obſerv. 58. LE Comte Guillaume de *Greiffenſtein*, qui demeure dans une fortereſſe bâtie ſur un rocher, aſſuroit que de la partie la plus élevée de ce fort, ni lui ni perſonnne de la garniſon, n'avoit jamais apperçu de ſon tems la Ville d'*Herborn*. J'ai vu cependant depuis peu, diſtinctement, du pied de la montagne où eſt une avenue plantée de très-vieux tilleuls, une partie des Tours & des rempars de cette Ville. Comme je faiſois part de cette obſervation, au Comte Adolphe de Naſſau, il me dit qu'il avoit de même obſervé que de *Schaumbourg*, où il fait ſa demeure ordinaire, il apperçevoit à préſent un Bourg qui lui appartenoit, dont il ne voyoit pas quelques années auparavant, la moindre partie, & étant la ſemaine derniere chez M. *Hundius* de *Solheim*, Gouverneur de la Fortereſſe de *Konigſtein*, & nous promenant dans un Jardin qui eſt dans l'enceinte des murs, & très-éloigné du Rhin, d'où nous regardions du côté de *Worms*, & *d'Oppenhem*, lui ayant demandé le nom d'un Fort qui n'étoit pas éloigné de nous d'un demi-mille, il me répondit que c'étoit *Eppſtein*, dont on ne découvroit abſolument rien, il y a trente ans, & qu'étant arrivé, il y a quatorze ans à *Konigſtein*, il avoit commencé à en voir les Tours, & vous voyés, dit-il, à préſent la Fortereſſe en entier.

Peut-on attribuer la cauſe de cette eſpece de Phénomene à une ſorte de fermentation, qu'ont éprouvé les terreins qui forment ces grandes éminences ? pour moi je me perſuade que cela eſt arrivé par l'affaiſſement des montagnes qui empêchoient autrefois de voir ces lieux, devant leſquels elles ſe trouvent placées.

Extrait des Lettres écrites au Dr. Reiſelius.

OBSERVATION LXII.

Gale cauſée par la ſuppreſſion de l'écoulement menſtruel, par Melchior Fribe, *Docteur en Médecine de l'Acad. des Curieux de la Nature.*

Obſerv. 62. EN 1657. une ſervante du Bourg de *Bernerſdorf* de la dépendance de l'Abbé de *Brunovic*, & peu éloigné de *Fridland* ma patrie, enſuite d'une ſuppreſſion eut des tumeurs aux mammelles, qui devinrent inflammatoires & qui dégénérerent en ulcéres. Cette fille dans la ſuite devenoit chaque mois galeuſe dans le tems où devoient paroître les régles, & ce tems paſſé, ſans le ſecours d'aucuns remédes, cette gale tomboit d'elle-même. Cette maladie de la peau qui revenoit réguliérement chaque mois, lui étant extrême-

ment à charge, elle commença a y chercher quelques remédes en 1658, qu'elle se confia à mes soins. Après l'avoir suffisamment évacuée & lui avoir fait user de remédes altérans & propres à purifier la masse du sang, je la fis saigner deux fois à la salvatelle, & ensuite à l'une & l'autre saphene ; je lui fis prendre en même-tems des remédes propres à rétablir le flux menstruel & cette fille soupçonnée par ses voisins, de maladie vénérienne, se trouva guérie de sa gale par l'écoulement des régles qui ne tarderent pas à reparoitre.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Observ. 62.

OBSERVATION LXXII.

Préparation de l'Antimoine Diaphorétique. Ses vertus dans la Pleuréſie & dans les maladies cauſées par les vents, par George Wolfgang-Wedel, *Médecin du Duc de Saxe* Gotha.

ON est redevable à la Chimie, de la découverte de quantité de remédes, & même de la maniere de les employer avec prudence ; mais parmi le grand nombre de ceux dont la matiere médicale est aujourd'hui enrichie, à peine en trouve-t'on quelques-uns, dont les vertus soient bien confirmées par l'expérience, & il est plus à propos de s'appliquer à éprouver ceux qui sont déjà connus, qu'à en découvrir de nouveaux ; car il arrive qu'en courant après ceux-ci, on met en oubli d'anciens remédes connus & reçus depuis long-tems, & qu'on abandonne ainsi le certain pour l'incertain. On peut donner pour exemple l'antimoine diaphorétique, reméde d'un grand usage, mais dont la préparation & la maniere de s'en servir ne sont pas connues de tout le monde. Observ. 72.

Les Auteurs de Chimie nous disent bien, que pour la préparation de ce reméde, il faut trois fois autant de nitre que d'antimoine, mais les Artistes cachent toujours quelques circonstances, en quoi consistent souvent tout le secret de leur Art, c'est ce qui m'engage d'avertir qu'il y a ici certaines précautions à prendre, légeres en apparences, mais cependant néceſſaires.

1°. Pour réüssir dans la préparation de l'antimoine diaphorétique, on doit avoir une grande attention à l'intensité du feu, qui doit être dans un degré moyen entre le feu de fusion, & le feu le plus doux ; car s'il n'est pas assez vif, & qu'on jette la matiere dans le creuset, avant qu'il soit suffisamment échauffé, la détonation ne se fera pas bien, ce qu'il y a cependant de plus important à observer dans cette préparation, & elle conservera une qualité émétique, ou tout au moins elle n'acquerra pas la blancheur qu'on exige dans ce reméde. Si au contraire on employe un feu trop violent & du dernier degré, les particules mercurielles seront absorbées par les molécules salines, auſquelles elles s'uniront trop intimement, & il y aura lieu de craindre que pendant la grande ébullition, la matiere ne s'éleve & ne sorte du creuset, & que l'opération ne soit manquée.

2°. Le nitre doit être bien sec, sans quoi l'humidité pourroit retarder la détonation & seroit un obstacle à la déflagration des parties sulphureuses & impures.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 72.

3°. On doit auſſi faire attention que cette préparation, par un feu continué trop long-tems, devient extrêmement légere, qu'elle perd preſqu'entiérement ſa vertu ſudorifique, & qu'elle n'eſt plus que diurétique. Ainſi lorſqu'il ne ſe fait plus de détonation, la meilleure & la plus sûre méthode, eſt de verſer alors la matiere dans l'eau froide, non pas tout à la fois, mais peu-à-peu, de crainte que la chaleur ne faſſe caſſer le vaiſſeau d'où on la retire enſuite ſous la forme d'un antimoine diaphorétique extrêmement blanc, ſans la moindre teinte de jaune; & ſi on le précipite alors par le vinaigre, il ne ſe fait preſque plus de décompoſition de ce magiſtére. Ainſi lorſque l'on conſeille de n'employer l'antimoine diaphorétique, que lorſqu'il eſt récent, ou de verſer auparavant ſur cette préparation de l'eſprit-de-vin, auquel on mettra le feu, dans la ſuppoſition que les parties du nitre qui fixoient l'antimoine s'évaporent avec le tems, & que celui-ci recouvre ſes caractéres propres & ſes proprietés naturelles, cela ne doit s'entendre que de celui qui aura été mal préparé; car l'expérience fait connoître qu'on n'a rien de ſemblable à craindre, lorſqu'on s'eſt conformé au procédé qu'on vient d'indiquer.

Ce reméde eſt un ſpécifique très-recommandé dans la pleureſie vraie & fauſſe, il réſout parfaitement les congeſtions d'humeurs, il abſorbe les acides, il calme les douleurs, il provoque & facilite l'expectoration, il ſatisfait enfin à toutes les indications de cette maladie, ſurtout ſi au commencement on a fait prendre au malade des volatils, & ſi on joint encore ce reméde à d'autres volatils, tels que la dent de ſanglier préparée philoſophiquement, & qu'on aura fait boüillir pendant pluſieurs jours dans l'eau ſimple, ou qu'on aura fait calciner dans une capſule de cuivre, juſqu'à ce que ſes gerçures annoncent ſa parfaite calcination, ou les yeux d'écreviſſe ou même l'*opium* qui ſeul ſuffit pour procurer à ce reméde, toute l'éfficacité qu'on y peut déſirer. Ceux à qui la vertu carminative de l'antimoine eſt bien connuë, ſçavent auſſi combien ce reméde eſt ſalutaire, non-ſeulement dans la vraie pleuréſie, mais dans la fauſſe pleuréſie venteuſe, ſoit qu'on l'employe extérieurement & en emplâtre, qu'on applique ſur les parties muſculeuſes entre leſquelles les vents ont pu pénétrer, ou intérieurement pour remédier aux tumeurs cauſées par ces mêmes vents, ſurtout dans les enfans, dont les tranchées ſont auſſi calmées par ce reméde. Les bornes que je me ſuis preſcrites, ne me permettent pas de rapporter ici toutes ſes autres proprietés & les bons effets qu'il produit dans les maladies cauſées par l'impureté du ſang, dans les fiévres, dans les affections hypochondriaques & dans quantité d'autres maladies.

Extrait des lettres du 7. Septembre 1671. au Dr. Sachs.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION LXXXI.

Sur les cautéres à la tête, à l'endroit où la future coronale ſe joint à la ſagittale, par le Dr. Cæſon Gramm, *Phiſicien & Profeſſeur en l'Univerſité de Kiel.*

Dec. I. Ann. 3. 1672.

LOrſque les Auteurs indiquent les différentes parties du corps où l'on a coutume d'appliquer des cautéres, ils n'oublient jamais la tête & particuliérement l'endroit de la tête, où ſe fait la jonction de la future coronale à la ſagittale, reméde qu'ils aſſurent avoir employé avec ſuccès, dans des maladies graves & chroniques : mais dans notre Duché de *Holſtein*, quoique les cautéres aux bras, aux jambes & aux cuiſſes, ſoient fort en uſage, on n'en applique cependant jamais à la tête ; & quoiqu'on pût tirer de très-grands avantages de ce reméde dans un grand nombre de maladies, les malades ont ici une telle répugnance pour ce reméde, qu'il eſt très-difficile de les y déterminer. Il m'a ſur-tout réuſſi dans une migraine invétérée & ſcorbutique, dont une fille de condition étoit tourmentée depuis un grand nombre d'années; la douleur étoit à la vérité ſupportable pendant le jour, mais la nuit elle augmentoit conſidérablement, elle ne cédoit à aucuns remédes, & étoit ſi violente, que la malade ne pouvoit plus y réſiſter. Je la déterminai enfin à s'aſſujettir à porter un cautére à la tête, reméde qu'elle avoit juſqu'alors refuſé obſtinément. Obſerv. 81.

Lui ayant donc fait raſer la tête, je la fis mâcher, & en plaçant enſuite la paume de ma main à la racine du nés, par l'extenſion du doigt du milieu ayant trouvé la jonction des deux futures ſagittale & coronale, j'y fis appliquer un cautére porentiel, qui pénétra ſi loin, que l'eſcarre étant tombée, l'os parut à découvert & dépouillé de ſon péricrâne. Telle eſt la profondeur que doivent avoir ces ulcéres artificiels, pour être ſalutaires, & telle étoit auſſi la méthode des anciens ; puiſqu'il eſt queſtion de procurer l'évacuation d'humeurs viciées, & de calmer des douleurs que le péricrâne continueroit de cauſer, étant ſurtout perpétuellement froiſſé par la petite boule ou le pois qu'on a coutume d'enfoncer dans ces petits ulcéres, ſi on le laiſſoit ſubſiſter. Enfin le cautére n'eut pas coulé pendant un mois, que les douleurs commencerent à n'être plus ſi vives, & qu'avec le tems elles ceſſerent entiérement ; deſorte que cette fille ſe porta fort bien pendant quatre ans qu'elle vécut encore après l'application du cautére. Elle mourut d'une cachéxie ſcorbutique, mais ſans jamais ſe plaindre depuis de mal de tête, juſqu'au dernier moment de ſa vie.

Extrait des Lettres précédentes.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION LXXXII.

Dec. 1. Ann. 3. 1672. *Ouverture du corps d'un homme mort d'une colique bilieuſe, par* George Segerus, *Médecin du Roi de Pologne.*

Obſerv. 82. MAthieu *Rumpler* Aſſeſſeur du Juge des Fauxbourgs de *Thorn*, dont la probité égaloit la piété, d'un tempérament chaud & ſec, & ſujet à des douleurs de ventre vagues, qui ſe calmoient ordinairement par un lavement habituel que lui avoit autrefois conſeillé en pareil cas *Meiſnerus*, en cette même année 1671. âgé alors de ſoixante & dix ans, après avoir éprouvé pendant quelques jours, ces mêmes douleurs, qui n'étoient pas cependant aſſez vives pour l'obliger à garder le lit, le 27 Avril à cinq heures & demie du ſoir revenant de ſon jardin, il fut tout à coup attaqué de douleurs ſi violentes qu'il fut contraint de ſe coucher ſur le champ. Il eut recours à ſon lavement ordinaire, mais n'en recevant aucun ſoulagement, il en demanda un ſecond, & tandis que l'Apoticaire le préparoit, les douleurs étant devenuës extrêmes, il me fit appeller; j'arrivai ſur le champ, & je lui trouvai les extrémités abſolument froides, tout ſon corps étoit couvert d'une ſueur très-abondante & également froide, il ſe plaignoit de douleurs aigues dans la région hypogaſtrique & ſon pouls étoit très-agité; on réitéra le lavement & l'évacuation qu'il lui procura de quantité de matieres excrémenteuſes & durcies le ſoulagea pour le moment; mais les douleurs les plus violentes ſe faiſant de nouveau reſſentir, je lui en ordonnai un troiſième compoſé principalement de drogues anodines; je lui preſcrivis en même-tems différens remédes, tant extérieurs qu'intérieurs, & je parvins à calmer pour quelques inſtans, la violence de ſes douleurs.

Mais revenant bientôt avec plus de fureur qu'auparavant, j'eus recours aux narcotiques, même en aſſez grande doſe, qui furent encore inutiles, & qui ne lui procurerent aucun ſoulagement, non plus qu'un quatrième lavement que je lui fis prendre. Ses forces étant abſolument épuiſées, il rendit par les ſelles des matieres verdâtres & par le haut des matieres noires, & mourut une heure après, le 28 Avril, environ à quatre heures du matin. Quoique j'aſſuraſſe qu'il mouroit d'une colique bilieuſe, comme immédiatement après ſa mort ſon ventre qu'il avoit aſſez plat, s'étoit enflé prodigieuſement, ſa famille commença à ſoupçonner qu'il pouvoit avoir été empoiſonné, ce qui la détermina à faire faire l'ouverture de ſon corps. On appella un Chirurgien nommé *Antoine*, qui eut à peine commencé de faire une inciſion au bas-ventre, que la puanteur qui s'en exhala, nous annonça la plus grande corruption; & en effet le péritoine & l'épiploon étoient ſi corrompus qu'ils ſe déchiroient, pour peu qu'on y touchât. Les inteſtins, ſurtout les inteſtins greſles, & le colon étoient très-noirs; celui-ci ne contenoit que des vents, & les autres étoient remplis d'une matiere jaunâtre & épaiſſie. Le Pancréas étoit tout parſemé d'ulcéres très-noirs. La partie concave du foye étoit noirâtre & ſa partie convexe blanchâtre, & dans celle-ci étoit une tumeur qui avoit plus du poing & demi de groſſeur; la véſicule biliaire étoit pleine d'une liqueur jaune,

La rate étoit d'une couleur pâle à la partie que couvroit l'épiploon & étoit auſſi ulcérée en pluſieurs endroits. L'eſtomac, la veſſie & les uretéres étoient vuides & dans l'état naturel ; les reins étoient auſſi très-ſains. La mauvaiſe odeur de ce cadavre nous empêcha d'examiner les autres parties.

Lettres écrites au Dr. Sachs *le 13. Octobre 1671.*

Dec. I. Ann. 3. 1672.

OBSERVATION XC.

Sur une criſe ſinguliere, par Simon Schultzius.

EVe *Schweikhart* femme de George *Behm* de Breſlaw, à préſent marchand à Thorn, qui eſt encore vivante, fut attaquée le 22 Août 1665. après ſes couches, d'un violent accès d'épilepſie, dont elle fut parfaitement guérie par l'uſage des remédes que je lui fis prendre & elle s'eſt toujours bien portée depuis ; mais cette maladie ſe termina par une ſorte de criſe, qui lui laiſſa trois petites tumeurs ou glandes, dans un des muſcles de l'avant-bras, dont deux ſont à peu-près comme des noiſettes, & la troiſième eſt un peu plus groſſe. Ces glandes ne ſont point douloureuſes, & ne cauſent aucun changement à la couleur de la peau : mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que lorſqu'elles commençent à diminuer en groſſeur, ou qu'elles diſparoiſſent entiérement, ce qui eſt déjà arrivé quelquefois, cette femme eſt preſqu'aſſurée d'éprouver bientôt quelqu'altération dans ſa ſanté. Elle ne tarde pas en effet de reſſentir de grandes douleurs de tête, elle s'apperçoit d'un engourdiſſement à la main & même à tout le bras & aux deux doigts du milieu, ſymptomes que je puis aſſurer avoir vu pluſieurs fois paroître & diſparoître & que je regarde comme une bonne & vraie fin de maladie, à laquelle on donne ſimplement le nom de criſe. Car quoique les Médecins reconnoiſſent pluſieurs eſpeces de criſes, ils entendent particuliérement par une bonne criſe, celle qui eſt le ſigne & la preuve, que la nature à ſurmonté le mal, comme l'a très-bien démontré *Jean Zinckius*, dans ſon commentaire ſur les criſes, *Lib. 1. cap.* 2. auquel je renvoye le lecteur.

Obſerv. 90.

Extrait des mêmes Lettres.

OBSERVATION XCIII.

Diſſection d'un Liévre mâle, par George Segerus.

QUoique Thomas Bartholin, que je regarde à juſte titre comme mon Maître, ait déjà donné une trés-belle deſcription anatomique du Liévre, *Hiſt. Anat. rar. cent.* 2, *hiſt. 86*, je ne laiſſerai pas de rapporter en peu de mots, ce que j'ai obſervé dans deux de ces animaux, tous deux mâles, dont je diſſéquai, l'un vivant à Coppenhague, le 18 Mars 1665, dans la maiſon de M. Pierre *Balichius*, premier Médecin du Roi de Dannemarc ; & l'autre à Lunebourg, le 25 Novembre 1657, après l'avoir étranglé.

Obſerv. 93.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 93.

L'eſtomac & les inteſtins étoient tels que Claude Bartholin les a décrits.

La rate qui étoit petite, déliée & amincie aux extrémités, n'avoit que la longueur du petit doigt; elle étoit un peu moins large & un peu moins épaiſſe, & adherente à l'eſtomac par deux petites veines.

Le foye étoit compoſé de trois lobes, & avoit encore un petit appendice enveloppé dans la duplicature de l'épiploon.

Près de la veine-porte, on appercevoit de petits vaiſſeaux lymphatiques.

La véſicule du fiel étoit petite, remplie de liqueur bilieuſe, & rellement enfoncée dans le parenchyme du foye, qu'on avoit peine à l'appercevoir.

Les véſicules atrabilaires qui étoient très-apparentes, étoient jaunâtres, de la groſſeur d'une féve, & concaves.

Les reins qui étoient aſſez gros, & qui avoient auſſi un enfoncement, étoient placés de telle façon dans la région des lombes, que le droit étoit beaucoup plus haut que le gauche, dans le premier des deux Liévres que je diſſéquai au mois de Mars, ils n'étoient environnés d'aucune graiſſe, & même je n'en apperçus point dans toutes les autres parties du corps; au lieu que dans le ſecond que je diſſéquai au mois de Novembre, non-ſeulement une très-épaiſſe membrane adipeuſe couvroit tout le bas ventre, mais les reins & tous les vaiſſeaux en étoient entourés de façon, que je ne pouvois les appercevoir qu'en l'écartant; & on peut juger par cette obſervation, du tems de l'année où les Liévres ſont les plus délicats.

Les uretéres étoient très-petits, & n'avoient leur inſertion que vers le cou de la veſſie.

La veſſie étoit grande, oblongue & remplie d'urine, elle avoit huit travers de pouce de longueur, & quatre de largeur.

Les véſicules ſéminales contenoient une liqueur blanche, & étoient couchées ſous l'orifice de la veſſie.

Les deux teſticules étoient placés de chaque côté, ſous les tégumens communs du bas ventre; ils avoient trois travers de pouce de longueur, un de largeur, & un demi d'épaiſſeur; près du plexus pampiniforme, ils étoient plus étroits, & paroiſſoient s'y unir; ils étoient traverſés par quelques ligamens charnus fortement attachés aux cuiſſes, qui les tenoient aſſujettis; ils étoient revêtus d'une ſimple membrane blanchâtre formée d'une ſubſtance glanduleuſe, & chaque teſticule étoit appuyé ſur ſa paraſtate.

La verge étoit nerveuſe, pointue à ſon extrémité, & courbée dans une partie de ſa longueur.

Les proſtates qui étoient glanduleuſes, de couleur cendrée, & dans leſquelles on n'appercevoit aucune ouverture, étoient adhérentes, & comme ſuſpendues à la racine de la verge.

Je découvris à l'extérieur, une ouverture pratiquée dans la peau, qui reſſembloit à une vulve, & qui ſe terminoit aux proſtates, mais ce conduit étoit ſi tortueux, que ſans inciſion, il étoit impoſſible de le ſonder avec le ſtilet, & ayant trouvé une pareille ouverture dans les deux Liévres mâles, il y a tout lieu de croire que tous en ont une ſemblable, ce qui a peut-être pu donner lieu à l'opinion vulgaire, que les Liévres ſont hermaphrodites.

Les poumons étoient jaunâtres, & entouroient le cœur; dans le ſecond Liévre

Liévre que je diſſéquai, ils n'étoient formés que de cinq lobes, & du côté gauche, ils étoient unis au diaphragme & à la veine-cave.

Le péricarde étoit rempli de beaucoup d'eau.

Le cœur étoit gros, l'oreillette droite avoit plus d'étendue que la gauche, & contenoit beaucoup de ſang caillé.

Le cerveau étoit mollaſſe, & contenu dans quatre ventricules, on diſtinguoit facilement le rets admirable & les naiſſances des nerfs.

Je crois devoir auſſi faire obſerver, que lorſque j'eus attaché ſur une table de pierre, le Liévre que je diſſéquai vivant, après les premieres inciſions, il eut pluſieurs convulſions épileptiques, que j'attribuai à la grande froideur de la table.

Extrait d'une Lettre du 17 Novembre au Dr. Sachs.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1671. Obſerv. 93.

OBSERVATION XCIV.

Deſcription Anatomique de deux fœtus de Liévre, par le Dr. George Segerus.

LE 29 Mars 1656, M. *Deltef Bullich*, digne fils du célébre *Pierre Bullich*, vint me trouver à Coppenhague; il avoit fait apporter en même-tems deux petits Liévres, tous deux encore enfermés dans une portion de matrice, qu'il me pria de diſſéquer en ſa préſence. Je n'avois rien à refuſer à un tel ami, & quoique je fuſſe fâché qu'il n'eût pas conſervé la matrice en entier, je ne laiſſai pas que de faire quelques obſervations ſur les petites portions qu'il m'en préſenta. La ſubſtance de cette matrice ne différoit en rien d'une épaiſſe membrane: il y avoit à ſa corne gauche un teſticule couvert de graiſſe, & revêtu d'une membrane blanche; l'ayant ouverte, j'y trouvai trois petites glandes de la groſſeur d'une féve, auſſi couvertes d'une autre membrane particuliere blanche, & extrêmement mince, & je ne découvris aucunes ouvertures dans ces membranes. Obſerv. 94.

Ayant fait une inciſion longitudinale à cette portion de matrice, j'apperçus d'abord le plus grand des deux fœtus, enveloppé de ſes tuniques, & qui avoit un placenta particulier, entre lequel & le fœtus il y avoit un travers de pouce de diſtance. Ce placenta n'étoit pas fort adhérent à la matrice, mais s'en ſéparoit facilement, & ſa circonférence étoit de trois travers de pouce; ſa couleur étoit brune, excepté du côté qu'il étoit uni à la matrice, qu'il étoit très-blanc, & ſa ſuperficie dans cette partie, étoit inégale, & paroiſſoit être un tiſſu d'une infinité de fibrilles blanches. Le chorion étoit mince, on y appercevoit quantité de vaiſſeaux, & il étoit ſi fortement adhérent à la matrice, qu'on ne pouvoit l'en ſéparer ſans le rompre.

L'amnios étoit encore plus mince, il contenoit beaucoup de liqueur, & il me fut impoſſible de le détacher du chorion, auquel il étoit uni.

Ce fœtus qui avoit huit travers de pouce de longueur, nageoit dans cette liqueur, ſa tête étoit tournée du côté de l'orifice de la matrice.

Ses pieds de devant étoient placés ſur ſes oreilles, qui avoient un travers de pouce de longueur, & qui étoient couchées ſur le dos, deſorte qu'il

n'auroit pu les relever ſans que ſes pattes euſſent changé de ſituation ; & celles de derriere étoient étendues ſur le bas ventre.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1671. Obſerv. 94.

On diſtinguoit quatre vaiſſeaux extrêmement petits dans le cordon ombilical, l'un deſquels qui étoit l'ouraque, s'étant rompu, je ne pus l'examiner, & en ſuivre la route; la veine s'inſéroit au foye, & deux artéres au méſentére ; l'une deſquelles, qui avoit quantité de rameaux, ſe terminoit preſqu'à ſon centre.

Ayant ouvert l'abdomen, j'apperçus d'abord le foye, qui me parut plus gros qu'il n'auroit du l'être, il étoit rouge, diviſé en trois lobes, & couvroit de tous côtés l'eſtomac.

La véſicule biliaire étoit enfoncée dans le lobe droit, elle étoit pleine de liqueur, & reſſembloit parfaitement à une graine de concombre.

L'eſtomac étoit rempli d'une humeur pituiteuſe & jaunâtre.

Les inteſtins paroiſſoient entortillés, les gros étoient blancs, & les grêles jaunes; les premiers étoient remplis d'excrémens durcis & figurés en globules, comme ceux des animaux de cette eſpece, & les petits inteſtins étoient remplis d'une mucoſité jaunâtre.

La rate étoit noirâtre, couchée ſous l'eſtomac, & n'avoit pas plus d'un travers de pouce de longueur.

Les reins étoient blancs, de la groſſeur d'un gros pois, & on les ſéparoit facilement de leur membrane, après les avoir ouverts ; j'y apperçus une petite cavité, & j'obſervai que le droit étoit plus près de la veine-cave que le gauche.

Les véſicules atrabilaires étoient inégales, applaties, jaunes & ſeulement de la groſſeur de la graine de lin.

La veſſie étoit remplie d'une liqueur qui me parut toute ſemblable à celle que j'avois trouvée dans l'amnios, & elle avoit la figure dans toutes ſes dimenſions d'un grain de ſemence de frêne, excepté que vers le cou elle ne formoit pas un angle ſi aigu.

Les teſticules étoient placés dans la région des aînes & ſous la peau, ils avoient un travers de pouce de longueur, & reſſembloient à un amas de petites glandes conglomérées.

Il n'y avoit point de graiſſe dans le bas ventre, mais il y en avoit en quantité ſur la poitrine, qui de même que la partie antérieure du cou, étoit environnée ſous la peau, d'une membrane adipeuſe & glanduleuſe.

Les poumons étoient blancs, & diviſés en ſix lobes.

Le cœur étoit auſſi blanchâtre, de la groſſeur d'une féve d'Inde, & étoit traverſé à ſa ſuperficie d'une ligne couleur de ſang, qui marquoit la ſéparation des deux ventricules, dont le gauche étoit vuide, & le droit étoit rempli de ſang grumelé.

Les yeux qui étoient grands à proportion du corps de l'animal, étoient ſi exactement fermés, qu'on avoit peine à les ouvrir.

On appercevoit déjà les naiſſances des dents de devant, & le cerveau & le cervelet n'avoient encore aucune conſiſtance. Voilà ce que j'obſervai dans le plus grand de ces fœtus.

Le plus petit, quoique déjà bien conformé dans toutes ſes parties, n'avoit que trois travers de pouce de longueur, & étoit dans la même ſituation que le premier.

Le placenta de celui-ci étoit plus grand & plus adhérent à la matrice que celui du premier, & l'amnios contenoit une plus grande quantité de liqueur.

Je n'obſervai rien de particulier dans le cordon ombilical, & les enveloppes de ce fœtus.

L'eſtomac étoit à peine apparent, & les inteſtins reſſembloient à des fils entortillés.

Le foye occupoit preſque toute la cavité de l'abdomen.

Les reins étoient blancs & de la groſſeur d'un pois chiche.

Le cœur qui étoit auſſi blanc, n'étoit pas plus gros qu'un pois ordinaire.

Les poumons étoient blanchâtres, & leur extrême petiteſſe ne me permit point de diſtinguer, s'ils étoient diviſés en différens lobes.

La tête enfin étoit très-groſſe par rapport au reſte du corps.

Extrait de la Lettre précédente.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 3. 1671. Obſerv. 94.

OBSERVATION CVIII.

Sur deux Monſtres, par le Dr. David Spilenberg.

IL n'y a pas long-tems qu'il naquit deux enfans monſtrueux, en deux différens lieux; l'un près de *Muraw*, à huit milles de cette ville, qui étoit ſans tête, & dont les deux yeux étoient placés aux deux aiſſelles, & l'autre à *Schemideberg*, qui avoit ſur la tête une eſpece de couronne cléricale, & qui étoit abſolument ſans yeux. Je n'ai pu ſçavoir rien de plus précis de ces deux monſtres, parce que l'un & l'autre ne vécurent pas une heure après leur naiſſance, & qu'on les enterra très-promptement. Obſerv. 108.

Extrait des Lettres du mois de Décembre 1671, écrites à Breſlaw.

OBSERVATION CXIII.

Sur le défaut d'artéres ſpermatiques, par Alardus Hermannus Cummenus, *Médecin de la Ducheſſe Douairiere de Brunſwich.*

CE n'eſt pas ſans fondement, que la plûpart des Anatomiſtes aſſurent, que quelquefois l'une des artéres ſpermatiques manque dans un ſujet; & quelquefois auſſi toutes les deux, quoique Regner de Graaf cet Anatomiſte ſi exact, ait penſé autrement; car l'exiſtence de tel ou tel vaiſſeau, ſoit qu'il porte ou qu'il rapporte le ſang, n'eſt pas abſolument néceſſaire, pouvant ſe trouver d'autres veines & d'autres artéres qui remplacent les vaiſſeaux qui manquent, & qui en faſſent les fonctions. La ſeule artére bronchiale découverte par le célébre Ruiſch, pourroit être une preuve ſuffiſante de ce que j'avance, indépendemment de tous ces jeux de la nature, qu'on obſerve tous les jours en Anatomie. Mais pour ne pas paroître faire ici des ſuppoſitions gratuites, je vais rapporter quelques obſervations que mes propres expériences m'ont fournies. Obſerv. 113.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 113.

J'ai diſſéqué un chien mâle, qui n'avoit point d'artéres ſpermatiques; il y avoit cependant de chaque côté une veine bien conformée, ce que je ſuis en état de faire voir à toute perſonne qui en ſera curieuſe. J'ai obſervé la même choſe dans un loup mâle, avec cette différence cependant, qu'un petit rameau de l'artére iliaque gauche, qui eſt une branche de l'aorte s'inſéroit du même côté à la veine ſpermatique, & ce qu'il y avoit de plus remarquable dans ce chien, c'eſt que malgré le défaut d'artéres ſpermatiques, il étoit très-laſcif, & que ſa ſemence étoit très-féconde; ce qui paroit oppoſé à l'opinion de Riolan dont l'autorité ſera cependant toujours pour moi très-reſpectable, qui prétend, *Lib.* 2. *Antropograph.* que les animaux à qui les artéres ſparmatiques manquent, ſont ſtériles, quoique les autres organes de la génération ſoient d'ailleurs bien conformés. En diſſéquant une chienne, je n'y apperçus aucuns veſtiges d'artéres ſpermatiques, quoiqu'elle fût pleine de neuf petits, & j'ai fait la même obſervation dans la femelle d'un Liévre pareillement pleine. Ces obſervations au reſte, n'ont pas été ſeulement faites ſur des animaux, voici ce que j'ai remarqué à *Jéne* dans la haute Saxe, en 1664. On y diſſéquoit dans l'amphythéatre public, le corps d'une femme qui avoit été décapitée pour avoir défait ſon enfant à *Altembourg*, & j'obſervai qu'il n'y avoit dans le corps de cette femme, aucune artére ſpermatique de l'un ni de l'autre côté: je découvris ſeulement un petit rameau de l'artére hypogaſtrique, qui alloit s'inſérer aux teſticules. *Kerckringius* a fait ſur les veines, les mêmes obſervations que j'ai faites ſur les artéres. Voy. ſon recüeil d'obſervations rares.

Extrait des mêmes Lettres.

OBSERVATION CXIV.

Sur le flux menſtruel des femmes tardif ou prématuré, par le Dr. Alardus Hermannus Cummenus.

Obſerv. 114.

PLuſieurs Auteurs ont fait des obſervations ſur des éruptions de régles arrivées avant le tems marqué par la nature; mais ce que je vais rapporter peut-être mis au nombre des Phénomenes les plus rares en ce genre.

Albert le Grand, *L.* 2. *Phiſic. Ariſtot. Loyſa de Burgos*, *L.* 2. *Obſtetr. obſerv.* 17. *Theodor. Kerckringius*, *Obſerv. Anat.* 87. parlent de régles qui avoient commencé dès la naiſſance. *Hercule Saxonia* & *Jacques Suterus* en ont obſervé qui avoient paru à cinq ans. *Fernel*, *Gaſpard Wolf*, *Thom. Bartholin*, *Savanarole* & pluſieurs autres, à huit & à neuf. Mais l'obſervation de *Tulpius* ſur un écoulement menſtruel depuis l'âge de quatre ans juſqu'à huit, me paroît plus extraordinaire encore. Voici maintenant ce qui eſt de ma connoiſſance.

Une fille de condition qui a actuellement quinze ans, & dont je me ſuis engagé de taire le nom & la famille, eſt réglée depuis l'âge de trois ans, elle ſe porte très-bien, ne reſſent aucune incommodité, & n'a eu juſqu'à préſent, ni gale, ni petite vérole, ni aucunes des maladies de la peau, auſquelles les enfans ſont ordinairement ſujets.

Je vis il y a trois ans une autre petite fille, qui le vingtième jour depuis sa naissance, eut un écoulement de sang par le vagin, qui s'étant arrêté, reparut précisément au bout d'un mois, & continua ainsi de reparoitre régulièrement chaque mois, jusqu'au dixième, qu'elle mourut de la petite vérole, & j'ai vu encore il y a quatre ans à Hannovre, une petite fille à qui il survint des fleurs blanches à six ans. EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 114.

Mais comme il arrive quelquefois, contre l'ordre de la nature, que de très-jeunes filles ayent la maladie de leur sexe avant l'âge & le tems marqué, l'écoulement menstruel se continue de même ou réparoit dans des femmes âgées, bien au-delà des limites ordinaires. *Solenander*, *Loysa de Burgos*, *Panarole*, *Bartholin*, *Kerckringius* & plusieurs autres Auteurs ont rapporté quantité d'exemples dans l'un & dans l'autre cas. A mon égard voici ce que j'ai vu de mes yeux, à Hannovre où j'étois allé pour y voir les parens que j'ai dans cette Ville.

Une femme de condition & qui m'est alliée vint me consulter pendant les Fêtes de la Pentecôte, sur la situation où elle se trouvoit alors. Ses régles avoient cessé à l'âge de quarante deux ans, sans aucune incommodité, & elle s'étoit très-bien portée jusqu'à cinquante-trois, que pour quelque maladie légere, que j'ignore, elle alla prendre les eaux acidules de Pyrmont. En buvant ces eaux, ses régles revinrent très-abondamment, & continuerent de reparoître régulierement chaque mois jusqu'à cinquante-sept ans, tems auquel il lui survint une hémorrhagie ou perte très-considérable, pour laquelle elle m'avoit appellé. Je la fis cesser par l'usage des remédes appropriés à son état, & pendant quelques mois elle continua d'être réglée comme une jeune fille, mais l'hiver suivant comme elle fut obligée de tenir le lit pour une fracture à la jambe, ses régles cesserent & ne reparurent plus depuis, ce qui altera beaucoup sa santé.

Extrait des mêmes Lettres.

OBSERVATION CXVIII.

Diverses observations faites à l'ouverture du corps d'un homme, par le même Auteur.

SUr la fin de l'année 1669. on fit l'ouverture du corps de M. *de Rens* Grand Echanson de la Cour de . . . . . Au premier coup de scalpel, il sortit du corps une grande quantité de vents; quoique l'épiploon fût sain & entier, il ne couvroit pas cependant entiérement les intestins, & il y en avoit une portion entre l'estomac & le colon. Obſerv. 118.

Les intestins étoient si distendus par les vents, qu'ils étoient transparens comme du verre, & particuliérement les gros intestins.

On appercevoit très-peu de poches ou cellules dans le colon.

L'estomac étoit placé du côté droit, ses membranes étoient très-fortes, le fond étoit gangrené, & il y avoit trois petites ouvertures semblables à des trous d'aiguilles.

La gangrene étoit aussi à l'extrémité du colon, & il y avoit un ulcére

à cette partie, qui ne s'étoit ouvert que peu avant sa mort, comme il y avoit lieu de le croire par les matieres qu'il avoit rendues alors.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 3. 1672. Obſerv. 118.

Quoique la couleur du foye fût très-éloignée du naturel, la véſicule du fiel étoit cependant remplie d'une bile d'une très-bonne qualité, & de la couleur ordinaire.

Il y avoit un commencement de ſquirrhe à la rate.

Les poumons étoient enduits d'une mucoſité viſqueuſe & blanche, le gauche étoit entiérement purulent, le droit étoit enflammé & tel qu'on a coutume de le trouver, dans les cadavres de ceux qui ſont morts de Péripneumonie.

Le cœur étoit gros & preſque tout formé de graiſſe, mais il y reſtoit cependant encore aſſez de fibres charnuës, pour qu'il pût faire fonction de muſcle.

Voilà tout ce qu'on put obſerver dans ce cadavre.

Il y avoit plus d'un an que cet homme, ſe trouvoit incommodé, mais il ne gardoit le lit que depuis ſix mois, & ſa maladie avoit été occaſionnée par une chute. Il ſentit d'abord de la douleur aux reins, il marcha enſuite avec peine, & quoiqu'il ne parût au-dehors aucune contuſion, la douleur augmenta de jour en jour, & il s'y joignit des friſſons fébriles. Par l'averſion qu'il avoit pour tous les remédes intérieurs, il ſe perſuada qu'il pouvoit diſſiper ſon mal par de fréquentes promenades, & en buvant du meilleur vin du Rhin, & comme il avoit eu autrefois une goutte ſciatique, il ſe contentoit d'appliquer ſur la partie douloureuſe des cataplâmes, des emplâtres, d'y faire des embrocations & d'autres remédes extérieurs, dont il s'étoit ſervi dans ſa ſciatique; mais ces remédes ne lui procurerent qu'un très-foible ſoulagement. Il ſurvint enſuite une diarrhée des plus violente, qui quoiqu'elle ne fût point accompagnée de tranchées, lui faiſoit rendre quantité de ſang caillé, lorſque le mal augmentoit à un certain point, il appelloit M. *Hermand Conerdingius* premier Médecin de..... qui vivoit encore alors, qui par différens remédes arrêta en partie l'hémorragie; mais après la mort de ce Médecin, il reſſentit de grandes douleurs au *rectum*, & lorſqu'il vouloit expliquer la nature du mal qu'il éprouvoit, il n'y a perſonne qui ne jugeât que ces douleurs ne fuſſent cauſées par des hémorrhoides internes, ce qui détermina à lui appliquer les ſang-ſues, qui calmerent un peu ſes douleurs, mais la diarrhée ſubſiſtoit toujours, & on ne pouvoit l'arrêter. La violence des douleurs ayant encore augmenté, le Chirurgien après avoir dilaté l'anus, examina avec attention l'état du *rectum*, & il le trouva parſemé de tous côtés de caroncules, qui avoient la forme de petites glandes, qui répandoient du ſang pour peu qu'on les touchât, avec des douleurs exceſſives, & lorſque par les remédes preſcrits en pareil cas, on parvenoit à débarraſſer l'inteſtin de ces caroncules, dans l'eſpace de vingt-quatre heures il s'en reproduiſoit d'autres; la diarrhée continuelle étoit d'autre côté un obſtacle à la cure de cette maladie, & on ne pouvoit l'arrêter ſans danger, car alors le malade avoit des anxiétés, des foibleſſes, qui l'obligeoient de recourir aux lavemens & de ſe procurer de nouvelles évacuations qui étoient ſuivies ordinairement d'un friſſon de deux heures, après quoi la diarrhée reprenoit ſon cours. A ces accidens ſuccéda une fievre lente & continue, avec

perte d'appétit & abbatement des forces ; il ſurvint une toux & des crachats purulens, le malade n'eut plus la force de retenir ſes excrémens qui ſortoient involontairement, il urinoit avec peine & les ſédimens de l'urine étoient blancs & reſſembloient à de la craie. Il ſe forma un abſcès aux reins du côté droit, qui ayant été ouvert, il en ſortit des matieres cruës & d'une ſi grande puanteur, que perſonne ne pouvoit la ſupporter. Enfin l'enflure des jambes & du bas-ventre fut ſuivie de la mort du malade. Je tiens l'hiſtoire de cette maladie de Jule George Berhens, à préſent premier Médecin de la Cour de..... qui avoit ſuivi cette maladie étudiant alors en Médecine, & n'étant encore que Licentié.

Extrait des lettres précédentes.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 118.

OBSERVATION CXIX.

Diſſection d'une femme morte de Phthyſie, par le même Auteur.

LE quinze mars 1666. nouveau ſtile, *François Sylvius* fit l'ouverture du corps d'une femme Phthyſique morte de la veille ſur le ſoir, à l'âge de vingt-trois ans, & enſuite d'un vomiſſement de ſang, qui étoit entrée à l'Hôpital de Leyde, le dix du même mois. Une grande frayeur à ce qu'elle diſoit, lui ayant cauſé une ſuppreſſion de régles dix-huit mois auparavant, elle avoit depuis huit mois une grande difficulté de reſpirer, & étoit devenue aſthmatique ; elle avoit alors une toux violente, & ſes crachats étoient épais & purulens. Pour adoucir l'âcreté des humeurs *Sylvius*, autant que je puis m'en ſouvenir, lui ordonna la décoction ſuivante. Obſerv. 119.

℞. Racine d'ache & de livêche de chacune une once,
Rapure de Guayac trois onces,
Raiſins ſecs mondés, quatre onces,

Le tout ayant boüilli dans l'eau, on fait diſſoudre dans la colature deux onces de ſirop des cinq graines, & on y ajoûte une once d'eau thériacale ſimple.

La malade ayant peine à ſupporter l'amertume de ce reméde, il lui conſeilla de ſuçer ſouvent de la pâte de Guimauve ; mais comme elle avoit de l'averſion pour toute eſpece de reméde, elle ſe dégoûta dès le lendemain matin de celui-ci, ce que Sylvius regarda comme un ſigne funeſte ; il lui preſcrivit encore cependant cet autre apozême cordial & altérant.

℞. Racines d'ache & de fenoüil, de chacune une once,
De Scorſonere, deux onces,
De raiſins ſecs mondés, quatre onces.

Le tout ayant boüilli dans une ſuffiſante quantité d'eau pure, dans vingt-cinq onces de cette liqueur, ajoûter du ſirop de Jujubes & d'Hyſſope de chacun une once.

Ce reméde facilita à la vérité l'expectoration ; mais les crachats étant encore très-purulens, il reſta peu d'eſpérance de guériſon, & en effet après avoir uſé pendant trois jours de cet apozême, la malade mourut.

Voici ce qu'on obſerva à l'ouverture de ſon cadavre.

L'épiploon étoit de tous côtés très-adhérent au péritoine, il étoit parſe-

mé de quantité d'hydatides, dont une seule étoit compacte & solide, les autres ne contenoient que de l'eau un peu acide.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Observ. 119.

Il y avoit à l'estomac plusieurs glandes conglomérées, semblables à des glandes scrophuleuses, à l'entour desquelles, il y avoit aussi plusieurs hydatides.

La bile dans ce sujet étoit jaune, & par conséquent moins âcre, qualité qui selon Sylvius occasionnoit la foiblesse du pouls.

Le foye blanchâtre, mollasse & adhérent au péritoine, & étoit aussi parsemé de quantité d'hydatides.

La tunique extérieure des intestins étoit excoriée.

Le colon étoit descendu vers le pubis, & il contenoit des excrémens d'une consistance assez molle.

Les testicules étoient parfaitement égaux.

Le poumon étoit de tous côtés adhérent aux côtes, d'une couleur livide & tendu, ce qui rendoit la respiration difficile, & il étoit du côté droit plus dur que du côté gauche.

Lorsqu'on faisoit quelques incisions aux lobes du côté droit, il en sortoit beaucoup de sang, que les obstructions rendoient stagnant dans ce viscere, de-là l'asthme & le vomissement de sang qui avoit causé la mort. L'oreillette droite du cœur étoit une fois plus grande que la gauche. Les lobes gauches du poumon étoient remplis d'une matiere purulente & fœtide, tout-à-fait semblable à celle que la malade rendoit par les crachats. A la partie supérieure du poumon, on appercevoit une assez grande cavité, que Sylvius disoit avoir toujours trouvée dans les poumons de tous les Phthisiques.

Les glandes de ce viscere étoient purulentes, & les grandes chaleurs de l'été ne permirent pas de faire un plus grand nombre d'observations sur ce cadavre.

Extrait des mêmes lettres.

OBSERVATION CXXVI.

Sur des os rendus par l'anus, par Henry Oldembourg, *Sécrétaire de la Societé Royale de Londres.*

Observ. 126.

MOnsieur Denis Médecin de Paris m'écrit, qu'il connoît un homme dans cette Ville, qui après avoir souffert pendant deux ans entiers près du nombril, les plus grandes douleurs, accompagnées de pulsation violente & d'un sentiment de pesanteur, avoit rendu par les selles & à différentes reprises de vrais os, qui avoient constamment appartenu à un animal, & qu'il avoit déjà trente vertébres bien conformées & percées dans leur milieu, deux omoplates, un os du crâne, quelques côtes, quelques os des cuisses, des pieds, &c. la plûpart de ceux-ci fracturés & cariés. M. Denis juge qu'il est très-difficile de pouvoir rendre raison de ce Phénomene. Dans quelle partie du corps de cet homme en effet, l'animal d'où proviennent ces os, aura-t'il pu prendre naissance, & comment concevoir

voir qu'il y ait pu vivre auſſi long-tems que la dureté de ſes os & le témoignage du malade, qui avoit reſſenti toute ſa vie, du moins du plus loin qu'il pouvoit ſe ſouvenir, & de la douleur & une peſanteur dans cette partie, ſemblent le faire connoître. Je ne doute pas que lorſque M. Denis aura vu à quoi ſe ſera terminée cette ſorte de maladie ſinguliere, il n'en rende l'hiſtoire publique.

Extrait des mêmes lettres.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 3. 1672.

OBSERVATION CXXIX.

Sur une petite fille née ſans cerveau, par Jean Jacques Wepfer.

ANne *Mejerin* femme de Jacques *Craius*, après avoir accouché heureuſement de dix enfans, en portant le onzième, ſe trouva par hazard au milieu d'une troupe de payſans qui ſe battoient à coups de ſabre, l'un deſquels bleſſé à la tête & aux deux mains étoit tout couvert de ſang. Extrémement effrayée de ce ſpectacle, elle porta ſans réfléxion ſa main à ſa tête, ſans s'appercevoir cependant, ni dans le moment ni dans la ſuite de ſa groſſeſſe, d'aucuns ſymptômes différens de ceux qu'elle avoit éprouvés dans les précédentes, ſinon que les mouvemens de ſon enfant lui parurent plus forts, plus inquiets & plus fréquens. Le 24 Février 1656, elle accoucha à huit heures du matin, à ſon terme, après quarante ſemaines, d'une petite fille, dans un Bourg peu éloigné de Schaffouſe, lieu de ſa demeure & près de la plus grande cataracte du Rhin, ſans avoir ſouffert de plus grandes douleurs que dans ſes autres couches. Cet enfant n'eut pas plûtôt vu le jour, qu'il cria & qu'il fit quelques mouvemens des pieds & des mains, comme les autres enfans ont coûtume de faire. L'accoucheuſe & les autres femmes qui ſe trouverent préſentes, s'apperçurent à la vérité qu'il paroiſſoit avoir ſur la tête une eſpéce de bande charnuë, mais il leur parut au reſte bien conformé, & il ne leur vint pas même dans l'eſprit, que la tête de cet enfant fût monſtrueuſe. Cette petite fille fut baptiſée le même jour, & mourut environ à minuit de convulſions. Ayant été averti le lendemain de la morr de cet enfant par Jean Jacques *Hurterus* alors Curé du Bourg, j'examinai avec attention ce petit monſtre, avec Emmanuel *Hurterus* mon Confrere, & mon parent. Obſerv. 129.

La tête offroit en effet un ſpectacle ſurprenant ; du premier coup d'œil on n'appercevoit qu'une maſſe convexe, rouge & ſillonnée, à peu-près ſemblable à un cerveau vu à découvert, & tel qu'on le voit dans les amphithéatres anatomiques, après qu'on en a enlevé le crâne, diviſé la dure-mere en quatre parties, par une inciſion cruciale, & renverſé la faux, à l'exception cependant que cette tête étoit plus rouge à ſa ſuperficie, qu'elle paroiſſoit un corps plus charnu, qu'il n'y avoit aucune diviſion dans le milieu comme dans le cerveau, & que les ſinuoſités étoient moins profondes ; de ſorte qu'il nous ſembloit avoir devant les yeux, un cerveau à découvert & dépouillé ſeulement de la peau extérieure, & de la plus grande partie du crâne. J'enlevai d'abord du côté droit avec le ſcalpel, & le plus délicate-

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 129.

ment que je pus, la membrane mince & rouge qui couvroit ce que je croyois être le cerveau, & je m'apperçus que les ſinuoſités de cette ſubſtance étoient plus grandes & plus profondes, qu'elles ne m'avoient d'abord paru. Mais les ayant étenduës & dilatées davantage avec le doigt, je reconnus que toute cette maſſe n'étoit compoſée que de véſicules conglomérées, depuis le ſommet de la tête juſqu'à la baſe du crâne, & juſques-là il n'y avoit rien de ſemblable à la ſubſtance du cerveau. Ayant fait les mêmes obſervations du côté gauche, nous enlevames toute cette maſſe, pour la pouvoir examiner plus exactement & plus commodément. En ſéparant ces véſicules tantôt avec le ſcalpel & tantôt avec les doigts, nous reconnumes qu'elles étoient unies par de petites fibres, que des vaiſſeaux ſanguins ſerpentoient entre les petits vuides qu'elles laiſſoient entr'elles, & qu'elles mêmes étoient auſſi parſemées de vaiſſeaux extrêmement fins & d'un rouge brillant. Dans ce grand amas de véſicules, nous ne trouvames aucune autre matiere d'une ſubſtance différente, & elles étoient en trop grand nombre pour les pouvoir compter. Il y en avoit de la groſſeur d'une noiſette & la plûpart étoient beaucoup plus petites. Elles n'étoient pas toutes de la même forme, car les unes étoient rondes, d'autres ovales, il y en avoit d'applaties par les côtés, d'anguleuſes, de pointuës, & de toutes les figures, ſelon que leur ſituation & les petits eſpaces qui s'étoient trouvés à remplir entr'elles, l'avoient exigé. Parmi ces véſicules, les plus ſuperficielles étoient rouges & les plus enfonçées dans cette maſſe étoient plus blanchâtres; non-ſeulement dans toutes, on apperçevoit des vaiſſeaux capillaires, mais elles paroiſſoient encore revêtuës d'une petite membrane; toutes auſſi, à l'exception d'un petit nombre, contenoient une eau très-claire qui jailliſſoit dès qu'on les perçoit ou qu'on les preſſoit, & ſoit que cette liqueur n'eût aucune iſſuë, & que ces véſicules fuſſent ſemblables à la plûpart des hydatides qu'on trouve dans les cadavres, mais dans d'autres parties que le cerveau, il ne s'en échappoit point du tout, lorſqu'elles étoient entiéres, & elle ne ſe communiquoit point aux véſicules voiſines. Dans leur grand nombre, nous n'en trouvames que quatre qui n'étoient pas pleines d'eau, mais qui étoient compoſées d'une ſubſtance charnuë, mollaſſe, qui ſe diviſoit facilement en petites fibres, & qu'on auroit peut-être pu regarder comme des glandes, mais dont il étoit impoſſible de reconnoître la nature & les uſages, dans cet amas confus de véſicules qui étoit ſi conſidérable, qu'il égaloit & qu'il ſurpaſſoit peut-être le volume du cerveau & du cervelet d'un fœtus humain.

Après avoir tiré de la tête cette maſſe, nous trouvâmes la baſſe du crâne plate en grande partie; les deux os pierreux de chaque côté, & le *criſta galli* en devant, formoient de petites éminences; l'os Ethmoide n'étoit point apparent, & au milieu de la baſe, où la ſelle eſt infixée dans l'os ſphénoide, il y avoit une cavité peu profonde, de la grandeur d'un de nos ſous, dans laquelle nous trouvames deux petits corps de la groſſeur d'une féve, placés l'un près de l'autre, joignant leſquels & à la partie poſtérieure étoit un autre petit corps de la groſſeur d'un pois. La moëlle allongée paroiſſoit prendre naiſſance de ces trois corps, & par une autre petite ſinuoſité, elle arrivoit au grand trou occipital, ayant déjà pris de l'accroiſſement dans ſa route; de ſorte qu'elle avoit dans les vertébres, la même

forme, le même volume, la même couleur & la même consistance, qu'elle a ordinairement dans les fœtus les mieux conformés. Ces trois petits corps étoient d'une substance médullaire & grisâtre, ils n'avoient aucune anfractuosités, ou du moins elles n'étoient point apparentes, à cause de leur petitesse. Pardevant, deux nerfs ou plutôt deux fibres extrêmement fines sortoient de ces corps, & alloient aux yeux. De chaque côté un nerf plus gros qui y prenoit aussi naissance, alloit de là s'insérer dans les deux trous des os pierreux. Des côtés les plus inclinés de ces trois corps sortoient encore un grand nombre de fibrilles si délicates, qu'elles se rompoient dès qu'on les touchoit ; ce qui nous empêcha d'en pouvoir suivre la route, & de découvrir l'usage auquel elles étoient destinées. Nous n'apperçumes au reste aucuns vestiges des Apophyses mammillaires ou masloides, & nous soupçonnames que ces trois petits corps pouvoient bien avoir fait dans ce fœtus, les fonctions de cerveau & de cervelet ; mais quoique ce monstre manquât de l'un & de l'autre, de la plûpart des os de la partie antérieure de la tête, d'une grande partie des os occipitaux & temporaux, & de la peau extérieure du crâne, il n'y avoit rien de défectueux dans son visage. Il avoit un nez, des oreilles, des yeux avec leurs paupieres, des jouës, une bouche, des lévres, une langue ; la pupille ou prunelle étoit très-petite, & n'avoit pas plus d'étenduë que le trou d'une aiguille de médiocre grosseur & les traits colorés de l'iris étoient obscurs & confus. Nous n'apperçumes rien de difforme dans le cou, les membres, le tronc & toutes les parties extérieures qui étoient bien conformées ; toute l'habitude du corps nous parut enfin sans défaut. A l'égard des parties intérieures, on ne nous permit pas de les examiner. La mere eut de la peine à se rétablir de sa couche, parce que les vuidanges furent peu abondantes & peu colorées ; elle eut encore un autre enfant dans la suite qui vint au monde en vie, sain & bien conformé, mais je n'ai pu sçavoir jusqu'à présent de quelle maladie il étoit mort.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Observ. 129.

Extrait d'une dissertation sur l'observation précédente.

L'Auteur commence par des réfléxions générales, sur l'origine des animaux tous produits, sans en excepter l'homme, par une liqueur en apparence simple, homogene & qui paroît la même dans toutes leurs especes, mais qui a la proprieté de prendre dans les corps une infinité de formes aussi variées que le sont les parties de ces mêmes corps. L'œconomie de leur structure, qui a fait considérer le corps humain comme un petit monde, dans lequel on a cru voir en abbrégé tout ce qu'on voit en effet dans le grand, ou comme une république bien ordonnée dont le soûtien & le salut dépendent de l'union & du concours mutuel de tous les citoyens qui la composent, sous l'autorité d'un ou de plusieurs chefs, donne lieu à l'Auteur d'examiner, quelles sont dans le corps humain les parties les plus essentielles, qui y tiennent le premier rang, & dont les autres paroissent dépendre, quel est le grand ressort, le principe des mouvemens de cette incompréhensible machine, quel est enfin le siége de l'ame & du sentiment. Aristote & la plûpart des Philosophes anciens ont regardé le cœur, comme le principe de la vie, le foyer & le laboratoire du sang, l'origine des veines, des artéres, & des

nerfs, & comme la partie du corps la premiere vivante, & la derniere mourante.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 129.

On a attribué ſucceſſivement au foye, à l'eſtomac, aux teſticules, au cerveau, & même au ſang, les fonctions qu'Ariſtote attribuoit au cœur, & chacun a cru avoir de bonnes raiſons pour défendre ſon hypotheſe. Ceux qui regardent le cerveau, comme l'origine des nerfs, le principe de tout mouvement & de tout ſentiment dans les corps, & le vrai ſiége de l'ame, ne conſidérent le cœur que comme un ſimple muſcle ſubordonné, comme tous les autres, au cerveau, & qui n'a par lui-même aucun mouvement. Mais quoique les fonctions du cerveau ſoient auſſi importantes que neceſſaires, une multitude de monſtres ſans cerveau, nés vivans & bien conformés d'ailleurs, ſemblent décider qu'un corps peut vivre & croître du moins pendant un certain tems ſans ce viſcere, & que le cerveau n'eſt pas par conſéquent l'unique ſource de la vie, du mouvement & du ſentiment. C'eſt de-là que l'Auteur prend occaſion de rapporter tout ce qu'il a pu recüeillir, concernant les enfans nés ſans cerveau, & ce qu'il a vu lui-même à ce ſujet de ſes propres yeux. Mais il examine d'abord l'opinion des anciens Hiſtoriens & Naturaliſtes ſur les Blemmyes peuples d'Éthiopie qu'on croyoit autrefois n'avoir point de tête, & dont on prétendoit que les yeux & la bouche étoient placés à la poitrine. Voy. Pline *Hiſt. Natural. Lib. 5.* S. Auguſtin dans ſon Sermon aux Freres du Déſert, fait mention de ces hommes prétendus monſtrueux, » J'étois déjà Evêque d'Hippone, dit-il, lorſqu'étant allé en Ethiopie avec quelques autres Chrétiens, pour y prêcher le Saint Evangile, j'y » vis un grand nombre d'hommes & de femmes qui n'avoient point de têtes, mais qui avoient de gros yeux placés à la poitrine. « Nous ne ſuivrons point l'Auteur, dans la longue diſcuſſion qu'il fait de cette hiſtoire, parce qu'il l'abandonne dans la ſuite comme fabuleuſe, & malgré le grand nombre d'Auteurs qui atteſtent ce fait comme conſtant, la vérité eſt que l'habitude qu'avoient pris ces peuples, de tenir leur tête enfoncée entre les épaules qu'ils avoient très-hautes, avoit donné lieu de croire qu'ils n'avoient point de tête ni de cou, de ſorte qu'on eût dit en les voyant, que leurs yeux & leur bouche étoient en effet dans leur poitrine; illuſion que favoriſoit encore la longue chevelure qu'ils portoient, & dont ils étoient couverts. Mais s'il n'y a jamais eu de nation compoſée de tels monſtres, il n'eſt pas moins vrai que par des erreurs particulieres de la nature ou plutôt par certaines circonſtances qui ſe ſont oppoſées à la perfection de ſon ouvrage, on a vu dans tous les tems des monſtres ſans tête ou ſans cerveau, & parmi les hommes, & parmi les animaux.

Nous ne ferons en quelque façon que tranſcrire l'hiſtoire ou plutôt la liſte des différens monſtres de ce genre, que l'Auteur a inſérée dans ſa diſſertation.

Jean Schenkius, *L. 1. obſerv. de Med. Rarior*, fait mention de trois monſtres Acéphales ou ſans tête, le premier né à Wittemberg en 1655. le ſecond dans la Miſnie en 1554. à la poitrine duquel il paroiſſoit quelque choſe qui avoit l'apparence de deux yeux, & le troiſième dans la Gaſcogne en 1562. Pluſieurs Auteurs ont rapporté dans leurs écrits l'hiſtoire de ces monſtres, & on voit dans Paré la figure du troiſième, mais il ne dit point s'il

vint au monde vivant, s'il ſurvécut quelque tems, ſi la mere éprouva quelques ſymptomes extraordinaires pendant ſa groſſeſſe, ſi quelqu'autre partie lui tenoit lieu de cerveau, & où elle étoit placée.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 129.

Jean Wolfius, *Lect. Memor.* rapporte que le 26 Mai 1565, » une femme » accoucha dans le Bourg de *Schmitz* en Souabe, d'un enfant ſans tête, » dont la bouche étoit placée à l'épaule gauche, & l'une des oreilles à la » droite, il avoit aux pieds & aux mains, au lieu de doigts, de petites gri- » fes ou crochets tels qu'on en voit aux pattes des grenouilles. Le corps étoit » brun & avoit des mouvemens d'ondulation, parce que ce n'étoit qu'une » maſſe de chair ſans os. L'accoucheuſe l'ayant voulu laver, fit un grand » cri qu'excita ſa frayeur à la vuë de ce monſtre. On ſe perſuada qu'il avoit » été engendré par un incube, & l'hiſtoire en fut imprimée & rendue publi- » que par l'ordre du Sénat d'Ulme.

François Mauriçeau, dans l'ouvrage François qu'il a fait imprimer à Paris, ſur les maladies de la groſſeſſe & de l'accouchement, parle d'un enfant monſtrueux né à Paris en 1665. qui n'avoit ni cerveau ni crâne, mais en place de cerveau une maſſe de chair. Ce monſtre vint au monde vivant & à neuf mois, mais il mourut preſqu'auſſitôt; le Journal Littéraire de Rome année 1669. en fait mention.

On peut mettre au nombre des Acéphales, ces Jumeaux dont l'un paroit avoir la tête enfoncée dans le corps de l'autre, tels ſont les treize monſtres dont Jean George *Schenkius*, nous a donné l'hiſtoire qu'il a tirée de différens Auteurs.

Premiérement, l'enfant double dont parle *Benivenius*, dont l'un étoit adhérent à l'eſtomac de l'autre, & auquel il ne manquoit que la tête. Lorſque l'enfant complet tettoit, l'autre faiſoit les mêmes mouvemens que s'il eût tetté lui-même.

Le ſecond qu'avoit vu *Marcellus Virgilius*, qui étoit à peu-près de la même forme que le premier & qui approchoit de la puberté.

Le troiſième & le quatrième ne ſont que le même monſtre décrit par Cardan, *L. 12. de Subt.* il avoit vingt-cinq ans, & il étoit difficile de juger de ſon ſexe; mais le Jumeau qui lui pendoit du ventre, étoit mâle.

Le cinquième, eſt celui de *Colombus* dont on parlera dans la ſuite.

Le ſixième décrit par *Amatus Luſitanus*, *cent. 3.* avoit ſix ans. L'inſertion de ſon Jumeau, occupoit l'eſpace depuis la poitrine au nombril; celui-ci avoit des bras, des jambes, un ſcrotum, mais ſans teſticules, & une peau allongée lui tenoit lieu de gland, d'où il ſe faiſoit un écoulement preſque continuel d'urine: toutes les fois cependant que le Jumeau parfait urinoit, l'autre urinoit auſſi.

Le ſeptième dont Langius, *L. 2. Epiſt. 8.* a donné l'hiſtoire, étoit né près de Strasbourg en 1556. il étoit mâle, & ſon Jumeau paroiſſoit avoir la tête enfoncée dans ſa poitrine, juſqu'aux épaules; il avoit des pieds, des mains, une verge; ſes aiſſelles étoient velues, & il avoit du poil ſollet au *pubis*.

Le huitième, eſt celui dont il eſt parlé dans *Rueffius*, *L. 3. de Concept. & Generat.* Ce monſtre étoit de grandeur naturelle, mais l'Auteur ne dit rien du corps qui lui étoit uni.

Le neuvième, eſt le monſtre de *Lycoſthene* qu'on nommoit auſſi *Wolfhart*, qui étoit né à Colmar.

Le dixième étoit né en Savoye, c'eſt le même que *Lycoſthene* vit à Baſle, & *Stumpſius* à Zurich en 1519. C'étoit un homme de moyen âge, dont tous les membres étoient bien conformés, & du ventre duquel pendoit le corps d'un autre homme, auquel il ne manquoit que la tête & les bras.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 3. 1672. Obſerv. 129.

Le onzième étoit né dans un Bourg de la Foreſt Noire, & fut vu à Straſbourg en 1555. C'eſt peut-être le même que celui que vit *Langius* à la foire de Francfort.

Le douzième, dont Parée fait mention, *L. 24.* paroît être ce même Savoyard monſtrueux, décrit par *Lycoſthene* & *Stumpſius*, qui ſe fit voir à Paris en 1530, alors déjà âgé de quarante ans.

Le treizième enfin, décrit par Platerus, étoit un homme de petite taille, de la poitrine duquel ſortoit un autre homme bien conformé, auquel il ne manquoit que la tête, & dont les pieds deſcendoient juſqu'à terre, qui avoit des ongles & des cheveux où il devoit en avoir, & qui urinoit toujours en même-tems que le Jumeau principal. Jean-Baptiſte de la Porte, *Mag. Nat.* parle d'un homme monſtrueux dans ce genre, qu'il avoit vu à Naples, & il eſt très-probable que c'eſt le même que celui que Platerus avoit auſſi vu à peu-près en 1580.

Il y a lieu de croire, continue l'auteur de ce diſcours, que ces corps monſtrueux dont la tête paroiſſoit enfoncée & cachée dans la capacité du ventre ou de la poitrine de l'autre corps auquel ils étoient unis, étoient en effet abſolument privés de tête, ce qui n'auroit pu être autrement ſans cauſer un grand déſordre dans les parties du corps, où une maſſe pareille auroit été renfermée, & ſans une très-grande incommodité de la part du jumeau parfait; d'autant plus qu'on en a vu arriver à un âge avancé, ſans ſe plaindre d'aucune infirmité. Si ces corps formés de parties ſurnuméraires, quoique ſans tête, s'acquittoient néanmoins de pluſieurs fonctions animales, elles s'operoient ſans doute par la communication des nerfs de l'autre corps dont les vaiſſeaux ſanguins lui communiquoient de même tout ce qui étoit néceſſaire à la nutrition, l'accroiſſement, & l'entretien de la vie. Pour donner une idée de la ſtructure intérieure de ces ſortes de monſtres, il rapporte la deſcription anatomiqne que *Realdus Colombus* en fit publiquement dans l'Amphithéatre de Padouë, & qui ſe trouve dans ſes ouvrages anatomiques *L. 13.* C'étoit un enfant mâle de ſix mois, & tel que ſont ordinairement les enfans mâles de cet âge, auquel étoit uni le corps d'un enfant plus petit, qui paroiſſoit avoir ſa tête enfoncée dans la poitrine du plus grand juſqu'à la moitié du cou, tout le reſte du corps quant aux parties extérieures étant bien conformé; & on obſerva que lorſqu'on touchoit ce petit monſtre, l'autre jumeau plus parfait marquoit qu'il le ſentoit.

Cet enfant double ayant été ouvert, on trouva dans le plus défectueux quelques inteſtins, de la portion d'un deſquels étoient formés la veſſie & l'anus. Il n'y avoit ni foie, ni cœur, ni cerveau, mais un très-grand rein, qui ſembloit faire fonction de foie; car une veine auſſi forte & auſſi groſſe qu'une artére, qui formoit pluſieurs branches diſtribuées de côté & d'autre, ſortant de l'extrémité du foie du jumeau principal, alloit s'inſérer à ce gros rein. L'artére axillaire droite, & les nerfs du bras droit fourniſſoient

des vaiſſeaux & des nerfs qui ſe ramifioient & ſe répandoient dans toutes les parties du corps du petit monſtre. Celui dont parle *Valleriol. L. 4.* qui avoit été vu à Avignon, étoit ſemblable à celui-ci; mais le monſtre que Borel, *C. 3. Obſerv. 3.* dit avoir vu, étoit bien plus extraordinaire dans un autre genre; c'étoit, à ce qu'il prétend, un corps de cochon & un corps de veau, qui n'avoient qu'une ſeule tête pour les deux corps.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 129.

L'Auteur rapporte enſuite d'après ceux qui ont traité les matiéres dont il eſt ici queſtion, l'hiſtoire d'un grand nombre d'enfans nés abſolument ſans cerveau, ou qui en avoient en très-petite quantité.

Borel *l. c.* dit qu'on voyoit de ſon tems, chez *Tamponet* Chirurgien de Paris très-habile, un enfant qui n'avoit ni tête ni cou & dont le viſage paroiſſoit être à la poitrine.

On trouve dans les Ouvrages de Nicolas *Fontanus*, *reſp. & cur. Med. L. 1.* que *Coſterus* avoit vu un enfant ſans cerveau, que *Fontanus* avoit auſſi lui-même examiné le 12 Décembre 1629, & que celui-ci en avoit encore vu un autre, qui au lieu de cerveau, n'avoit dans la capacité du crâne & de l'épine, qu'une eau très-claire.

Zacutus Luſitanus, *prax. admir. L. 1.* rapporte qu'un enfant de dix ans s'étant fait une bleſſure profonde au derriere de la tête, il étoit ſorti par l'ouverture de la playe, une portion du cerveau de la groſſeur d'une noix, ce qui n'avoit pas empêché que l'enfant ne guérît parfaitement, ſans qu'il lui reſtât aucune incommodité de ſa bleſſure; mais que cet enfant étant mort trois ans après d'une hydropiſie à la tête, on lui avoit trouvé la dure-mere une fois plus épaiſſe que dans l'état naturel, mais qui ne contenoit plus de cerveau.

Sennert, *Paralipom. ad Lib. 1. prax.* paroit douter de cette obſervation, & auroit déſiré qu'elle eût été rapportée avec plus d'exactitude, & avec les circonſtances du tems, du lieu & des perſonnes qui en avoient été les témoins, ne concevant pas que cet enfant eût pu vivre auſſi long-tems, ſi toute la ſubſtance du cerveau eût été détruite. *Gaſpar de Rejeſ. comp. Elyſ. jucund. quæſt.* eſt de même avis, & paroit auſſi n'ajoûter aucune foi, ni à l'hiſtoire de *Zacutus*, ni même à celle de *Fontanus*; mais l'Auteur de cette diſſertation fait obſerver, que dans l'hydropiſie de la tête, la ſubſtance du cerveau eſt quelquefois réduite à une ſi petite quantité, qu'on a peine à l'appercevoir, & il donne pour preuve l'hiſtoire de l'enfant qui fut diſſéqué publiquement & en ſa préſence dans l'hôpital d'Amſterdam, rapportée dans la premiere année de cette collection, Obſ. 47. dans la tête duquel, après qu'on en eût tiré trente-ſix onces d'eau, on n'apperçut plus d'abord aucun veſtige de cerveau, mais ayant examiné avec plus d'attention les os du crâne, on reconnut que la grande quantité d'eau qu'il contenoit, avoit tellement comprimé contre ſes parois le cerveau de cet enfant, qu'il s'y étoit collé de tous côtés, & qu'il y étoit adhérent comme auroit été une épaiſſe membrane.

Veſlingius, *Epiſt. Obſ. 44.* rapporte l'hiſtoire d'un enfant né avant terme, à Nuremberg en 1641. qui lui avoit été communiquée par Maurice Hoffman. Cet enfant n'avoit ni cerveau ni moëlle allongée, ſa tête étoit appuyée ſur les épaules, n'y ayant au cou que trois vertébres, d'où l'on pouvoit intro-

duire le doigt, jusques dans celles de la poitrine : suivant le témoignage de la mere & de l'accoucheuse, cet enfant avoit cependant eu du mouvement & avant & après sa naissance.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 3. 1672. Observ. 129.

Thomas Bartholin nous a aussi conservé l'histoire de plusieurs monstres de ce genre, *Cent. 1. Hist. anat. 38.* Il parle d'une petite fille monstrueuse qui vint au monde vivante en 1639. dans la Norwége, mais qui ne survéquit pas plus d'une demi-heure ; ce petit monstre femelle avoit dans la bouche, les organes du sexe masculin ; ses yeux étoient petits & saillans comme ceux des poissons ; son nez étoit rouge comme celui des petits chiens, & on auroit dit que ses oreilles avoient été coupées ; il n'avoit ni front, ni cerveau, mais en sa place une masse de chair informe qui s'allongeoit en-dehors en forme de mitre, qui étoit mobile, & qu'on pouvoit élever & abbaisser à volonté.

Ce même Auteur, *L. 3. Hist. 51.* rapporte qu'une jeune femme étant dans le seizième mois de sa grossesse, à ce qu'elle prétendoit, étoit accouchée d'un enfant extrêmement foible, qui ne vécut qu'un jour ou deux; la tête n'étoit guére plus grosse qu'une noix, mais à la partie supérieure, il y avoit une tumeur ou excrescence plus grosse que cette même tête, & dès qu'on la touchoit, l'enfant étoit saisi de convulsions. *Welschius* Anatomiste de Leipsick, fit l'ouverture de cette tête, & ne trouva qu'une très-petite portion de cerveau dans la cavité du crâne, qu'il jugea pouvoir être le cervelet ; mais il trouva dans la tumeur une substance très-semblable à celle du cerveau.

Parmi les observations de Pierre *Paw*, que Bartholin a fait imprimer, on trouve une histoire à peu près semblable. L'enfant monstrueux dont parle cet Auteur, étoit né le 4. Février 1596., & étoit mort vingt-quatre heures après ; il avoit à l'occiput, une excrescence de la grosseur d'une tête humaine, revêtue de la peau & de deux membranes formées par le prolongement des deux meninges, qui contenoient une grande quantité de sang caillé & une substance plus solide qui n'étoit qu'un amas de plusieurs petits corps inégaux semblables à des condilomes ou tubercules, traversés par quantité de veines & d'artéres. Cette masse informe communiquoit jusqu'à la substance du cerveau, par une ouverture ronde qui étoit à l'os occipital, d'où elle paroissoit sortir. Le cerveau étoit même corrompu jusques dans ses ventricules, & les os du front & du crâne de ce monstre étoient applatis.

L'histoire d'une mole vivante doit aussi, dit l'Auteur, trouver place dans cette dissertation. Voici à peu près comme il la décrit d'après *Salmuth C. 3. Observ. 98.* Le 29 Mars 1621, une femme accoucha avant terme, d'un enfant mâle, le premier Avril d'une mole de la grosseur d'un œuf d'oye, & le 5. du même mois d'une autre mole vivante qui avoit une palme de longueur & de largeur. Elle avoit une large bouche, assez semblable à celle d'une tanche, mais sans cavité au dedans & deux points noirs qui paroissoient être des yeux. Non seulement elle étoit vivante, mais elle se tortilloit & avoit des mouvemens aussi vifs que ceux du poisson. Ayant été mise dans une boëte, elle s'y agita pendant deux ou trois heures & parut ensuite sans vie & sans mouvement.

Antoine Everhard, Médecin célébre de Moyenvic, a publié l'histoire d'un

d'un enfant monſtrueux né au mois de Février 1663, qui mérite bien aſſurément de trouver place ici. La femme d'un Boucher accoucha à ſix mois d'un garçon & enſuite d'un autre enfant mâle, mais qui n'avoit que la moitié du corps & qui étoit ſans tête, ſans cou, ſans bras & ſans poitrine, & qui n'avoit par conſéquent que la partie lombaire avec des cuiſſes & des pieds, dont le droit étoit très-enflé & n'avoit que trois doigts & le gauche quatre. Ce monſtre avoit un anus & une verge, les vaiſſeaux ombilicaux étoient très-longs & on y appercevoit une eſpece de petite glande; mais il n'avoit aucune apparence de nez, de bouche, ni d'yeux, & la premiere vertébre des lombes, en comptant par le haut, ſe terminoit en pointe. Ayant ouvert ce petit monſtre, on n'y trouva ni cerveau, ni cœur, ni poumons, ni rate, ni reins, ni veſſie, ni épiploon; mais il avoit un foye très-grand par rapport au volume de ce corps tronqué; les inteſtins avoient très-peu d'étendue, ils étoient abſolument vuides & adhérens à un très-petit méſentere, dans lequel on apperçut pluſieurs glandes ſemblables au Pancréas d'Aſellius; la partie ſupérieure de l'inteſtin plus épaiſſe & plus étendue en cet endroit, ſembloit tenir lieu d'eſtomac; il n'y avoit point de *cæcum*, mais on diſtinguoit le *colon* par ſes rugoſités, & le *rectum* n'avoit point d'orifice; il n'y avoit point de véſicule ni de conduit biliaire au foye; mais à ſa partie concave il y avoit deux autres véſicules pleines de ſang, qui, ſuivant l'Auteur de l'obſervation, faiſoient les fonctions de cœur, à chacune deſquelles aboutiſſoient une veine & une artére. *Everhard* attribue la cauſe d'une conformation ſi défectueuſe à l'imagination de la mere, qui avoit été bleſſée en voyant un mendiant extrémement contrefait.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 129.

Paul Zacchias, *quæſt. Med. L. 7.* vit à Rome en 1624. une petite fille monſtrueuſe, dont la mere avoit avorté, qu'il jugea n'être que de ſept mois. Pardevant, depuis les clavicules juſqu'aux extrémités, elle n'étoit point mal conformée, les bras & les jambes avoient ſeulement trop de longueur par rapport au reſte du corps; car le bras étendu deſcendoit plus bas que le genou, & les jambes étoient longues à proportion. La tête très-groſſe, & nullement proportionnée au reſte du corps, étoit ronde, ſans cou, & placée ſur les clavicules. Le viſage étoit enflé, on appercevoit déjà deux des dents inciſives, & la peau étoit veluë, particuliérement aux parties ſupérieures, à l'endroit du front où ſe trouve la naiſſance des cheveux; il y avoit de chaque côté une crête membraneuſe, qui reſſembloit aſſez à deux cornes. Le derriere de la tête, & l'épine qui étoit double, étoient à découvert & ſans peau. On aſſura Zacchias, qu'on n'avoit point trouvé de cerveau dans la cavité du crâne de cet enfant monſtrueux, mais il ne paroît pas qu'il ait pu vérifier ce fait par lui-même.

L'Auteur rapporte enſuite la deſcription d'un autre enfant monſtrueux, né dans le canton de Zurich, qui lui avoit été envoyée par M. Bernard Miniſtre du Bourg de *Regendorf*, conçuë en ces termes.... Le 12 Novembre 1666. La femme du nommé *Henry Stuſings* accoucha ſur le ſoir, & à ſon terme, d'une petite fille qui n'avoit point de cou, de front ni d'aiſſelles; où devoit être le front, étoit le nez, au-deſſous étoit une large bouche, d'où la langue ſortoit; au-deſſus du nez étoient les yeux, à côté deſquels étoient

deux protubérances qui reſſembloient à deux cornes dont on auroit coupé les extrémités. L'épine du dos étoit entr'ouverte, de façon qu'on pouvoit voir les reins & les autres viſcéres du bas-ventre, ſur lequel les pieds étoient croiſés, & les bras qui n'avoient point d'aiſſelles marquées, pendoient du tronc, & étoient étendus vers les pieds. Ce monſtre & un autre encore à peu-près ſemblable, qui naquit dans le même-tems, & dans le même canton, furent diſſéqués par *Jean Henri Lavaterus*, Profeſſeur de Philoſophie, qui en fit voir quelque tems après, les deux crânes à l'Auteur; ils n'étoient point arqués & convexes, mais applatis; ils étoient ſillonnés à leur ſuperficie, comme le cerveau le paroît, lorſqu'on en a ſéparé la dure-mere, & rempliſſoient par leur volume, & leur épaiſſeur, toute la cavité de la tête; deſorte que l'Anatomiſte n'apperçut ni cerveau, ni cervelet, mais il trouva dans le canal vertébral, dont la cavité étoit trois fois plus grande que dans l'état naturel, une ſubſtance médullaire très-ſemblable à celle du cerveau.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 129.

Van-Horn célébre Profeſſeur d'Anatomie & de Chirurgie à Leyde, envoya à l'Auteur, au mois de Janvier 1668, l'hiſtoire ſuivante, d'un autre enfant monſtrueux. On me préſenta, dit-il, au mois de Mars 1665, un enfant mâle de ſept mois, dont la mere venoit d'accoucher, qui étoit bien conformé quant aux bras, aux jambes & à la partie antérieure du tronc, mais dont la tête & le dos étoient aſſez difformes, pour que cet enfant pût être mis au rang des monſtres; le menton étoit ſi près de la poitrine, qu'il ne paroiſſoit pas qu'il eût de cou; la partie du crâne au-deſſus des yeux, n'étoit point convexe, mais abſolument plate, & n'étoit point couverte de peau. L'os occipital étoit auſſi applati, & de chaque côté pendoient des membranes parſemées de caillots de ſang. L'épine dorſale n'avoit point d'apophyſes épineuſes, mais depuis les épaules juſques aux lombes, il y avoit de chaque côté, des apophyſes tranſverſales où s'articuloient les côtes, & entre ces apophyſes, étoit un eſpace de deux doigts où il n'y avoit ni peau ni chair, mais une ſimple membrane, qui, quoique très-mince, étoit très-forte. Le crâne étoit entiérement oſſeux, & quoiqu'il ſoit ordinairement très-délié dans les enfans, il étoit ſi épais dans celui-ci, qu'on ne put le diviſer qu'avec la ſcie; il n'y avoit deſſous aucune cavité, & par conſéquent ni cerveau ni cervelet, ce qui ſurprit beaucoup les aſſiſtans. Mais on ne le fut pas moins, lors qu'ayant cherché la moëlle allongée, qu'on regarde comme un autre cerveau, on n'en trouva pas la moindre trace; il n'y avoit point en effet d'ouverture à l'os occipital, ni de cavité à l'épine dorſale qui étoit oſſeuſe & ſolide dans tout ſon diamétre, depuis la premiere vertébre juſqu'à l'os ſacrum. Enfin comme les yeux étoient aſſez grands & bien conformés, on voulut examiner les nerfs optiques, & après avoir enlevé les muſcles, on trouva en effet à la partie poſtérieure du globe, où ils ſont ordinairement placés, un ligament qui alloit s'inſérer à la ſelle de l'os ſphénoide.

Théodore Kerckring, *Spicileg. Anatom. Obſer.* 23. a décrit un ſemblable monſtre, qui n'eſt pas cependant le même que celui de *Van-Horn*; cet enfant monſtrueux dont parle Kerckring, étant né à neuf mois, & ayant été diſſéqué par Fréderic Ruiſch à Amſterdam.

Jean Slegelius neveu de *Slegelius* de Hambourg, en paſſant par Schaffouſe le 6 Juin 1668. entretint Wepfer d'un enfant monſtrueux, né au mois de

Mars 1667. dans un Bourg près de Jene en Saxe. La tête de cet enfant n'étoit point ronde, mais applatie depuis le front jusqu'à l'os occipital, & il avoit à peu-près au sommet de la tête, une excrescence charnuë, de la forme d'une rose à quatre feüilles. Ce monstre qui étoit femelle, n'avoit point de cou, & il avoit au-dessus de la premiere vertébre, une protubérance de la grosseur d'une noix; il ne vécut que jusqu'au lendemain, & on n'en fit pas l'ouverture. L'Auteur juge qu'on auroit sans doute trouvé quelque chose de monstrueux dans l'intérieur de la tête.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Observ. 129.

Le 18 Avril 1670 une femme de Suisse accoucha à son terme, d'un enfant mort, dont le corps étoit bien conformé, mais qui n'avoit point de crâne, & dont le sommet de la tête étoit à découvert, comme si on en eût enlevé les os circulairement, depuis la partie qui est au-dessus des yeux, jusqu'à l'occiput, desorte que la distance qui se trouvoit entre leurs extrémités, étoit d'une palme & demie. En place de cerveau, il y avoit dans la cavité de la tête, une masse charnuë d'un rouge foncé à sa superficie, ferme & solide à l'intérieur; cette masse n'étoit point un corps continu, mais elle étoit divisée en quatre ou cinq portions, ou en autant de grosses glandes, mais qui ne ressembloient en rien au cerveau ni au cerveler, & sur lesquelles on n'appercevoit aucunes sinuosités. Ces corps charnus étoient couverts d'une membrane très-forte, qui ayant été enlevée, on ne trouva rien autre chose que cette même chair ensanglantée; & du côté gauche qui étoit le plus élevé, quelques vessies pleines d'une eau roussâtre. Les ventricules n'étoient point distingués, & on ne put reconnoître les différentes parties du cerveau ni du cervelet. En passant le doigt entre ces protubérances, on découvrit un conduit de la grosseur d'une plume à écrire, qui se terminoit à la moëlle épiniére, qui étoit dans son état naturel. Et à la base de la masse charnue & vers la moëlle allongée, on appercevoit les origines des nerfs encore mous, & qui se rompoient facilement... Voilà toutes les observations qui furent faites sur cet enfant monstrueux, par *Christophle Arderus*, Médecin de Suisse, à qui on ne permit de disséquer que la tête, & qui les communiqua à Wepfer, au mois de Mars 1667. L'Auteur étant alors chez le Comte Jean de Montfort, Marguerite *Bucherin* habile accoucheuse, lui communiqua les observations qu'elle avoit faites sur un enfant monstrueux, dont elle avoit accouché une femme quatre jours auparavant. Cette femme étant enceinte de sept mois, avoit le ventre aussi gros, que si elle eût porté deux enfans; le neuf Mars sur le soir, les douleurs de l'accouchement s'étant fait ressentir, elle rendit une grande quantité d'eau, & mit au monde une petite fille monstrueuse, qui avoit un peu plus d'une palme de longueur. Cet enfant n'avoit ni cou, ni menton, de sorte que sa bouche touchoit à sa poitrine; le nez étoit apparent, & les yeux très-saillans étoient presque hors de leurs orbites; il n'avoit ni front, ni crâne, & manquoit de la plus grande partie de l'os occipital; les oreilles étoient plutôt à la mâchoire inférieure qu'à la supérieure, il ne respiroit ni par la bouche, ni par le nez, tiroit souvent la langue & ne cria point; il avoit au derriere de la tête, deux protubérances qui ressembloient à des testicules de chien, sous lesquelles étoit une ouverture longitudinale par laquelle il respiroit. Ayant soûlevé & écarté davantage ces deux tubercules, on apperçut entre ces corps, deux especes de verrues, sur

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. I. Ann. 3. 1672.
Obſerv. 129.

leſquelles étoit couché un autre petit corps qui reſſembloit à une verge ; de ſorte que le tout enſemble avoit quelque rapport aux organes de la génération d'un enfant mâle. L'épine du dos étoit double dans la plus grande partie de ſa longueur, & ſes deux épines ne ſe reüniſſoient en une, que vers les dernieres vertébres des lombes. Cet enfant avoit au reſte les bras, les jambes & le reſte du tronc bien conformé, & ne vécut qu'un quart d'heure ; les ſignes de vie qu'il donna, furent la pulſation du cœur, la reſpiraûon par l'ouverture qui étoit au derriére de la tête, la langue qu'il tira & retira pluſieurs fois, mais il ne fit aucun autre mouvement.

Rodolphe Camerarius Médecin de Tubinge, ayant vu un jour dans les ruës, un chien ſans maître qui tournoit toujours, lorſqu'il vouloit courir, & qui ſe rouloit continuellement en rond contre terre, lui ouvrit le crâne, & n'y trouva ni cerveau, ni cervelet, à l'exception d'une petite portion de ce dernier, de la groſſeur de la moitié d'une noiſette. Une ſéroſité jaunâtre en rempliſſoit toute la cavité.

Gaſpard Beutelius, Médecin & Chimiſte célébre, avoit obſervé la même choſe dans des brebis qui avoient auſſi le vertige.

A tous ces faits, continuë Wepfer, on auroit pu encore en ajoûter d'autres qui y ont rapport ; telles ſont toutes les altérations conſidérables du cerveau, ſa pétrification, ſon deſſéchement exceſſif, au point de le pouvoir réduire en pouſſiére, la gangrene enſuite d'abſcès, de contuſions, de playes, ſa conſomption par l'uſage immodéré de l'acte vénérien, ſa compreſſion & ſon reſſerrement par la grande quantité d'eau dans l'hydrocéphale, &c.

Après cette longue énumération d'enfans monſtrueux, nés vivans, quoique ſans cerveau, ou dont le cerveau avoit éprouvé des altérations conſidérables, l'Auteur revient à la petite fille qui a fait l'objet de ſa premiere obſervation, & il tâche de rendre raiſon des vices de conformation de cet enfant. Il n'avoit, comme nous l'avons vu, ni cerveau, ni cervelet, du moins apparens, il manquoit de la plûpart des os du crâne, & de la peau qui devoit les couvrir, il vint cependant au monde vivant, & toutes les parties de ſon corps, à l'exception de la tête, étoient dans leur état naturel. On ne peut, dit-il, attribuer la cauſe de la difformité de cette tête à la matrice ; ſi elle avoit elle-même été mal conformée ou rétrécie par quelque tumeur, le corps de l'enfant auroit auſſi été difforme, cette femme auroit accouché avant ſon terme, & les autres enfans qu'elle fit depuis, auroient auſſi été mal conformés ; ſi au contraire la matrice avoit ſeulement été mal affectée par quelque maladie humorale qui auroit avec le tems détruit ſa peau, ammollit, diſſout ſes os, & liquéfié le cerveau & le cervelet, pourquoi cette humeur corroſive n'auroit-elle pas produit les mêmes altérations, dans les autres parties du corps du fœtus ? Pourquoi n'auroit-elle agit que ſur le cerveau ? & comment ce fœtus perpétuellement inondé de cette liqueur, auroit-il pu prendre de l'accroiſſement ? On ne peut pas dire d'autre côté, continuë l'Auteur, que ce qu'il nomme l'Architecte, *Architectus*, (qui ne peut-être autre choſe que l'Archée de Paracelſe & de Van-Helmont, ou la Nature) ait manqué de la matiere néceſſaire pour la formation des os du crâne, de la peau, du cerveau & du cervelet, ou que celle qui lui étoit fournie, étoit ſi peu convenable, que ces parties qui en avoient été formées, s'étoient reſſenties

de sa mauvaise qualité, puisque l'enfant étoit au reste bien conformé & charnu, preuve que le suc nourricier qui lui étoit transmis par les vaisseaux ombilicaux, étoit assez abondant, & de la qualité requise. Il faut donc, dit l'Auteur, que l'imagination de cette femme enceinte extrêmement troublée par un objet aussi effrayant que l'est un homme dangereusement blessé, dont la tête étoit toute couverte du sang qui ruisseloit de ses playes, ait pour ainsi dire fait égarer cette nature formatrice, & que cette femme en portant dans ces circonstances, inconsidérement, ses mains à sa tête, ait donné lieu à cette conformation vicieuse.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1671. Observ. 129.

Wepfer convient à la vérité, que plusieurs Auteurs, tels que Zacchias, Sennert, Fienus & autres, soûtiennent que l'imagination des meres ne peut en aucune façon influer sur l'enfant qu'elles portent, mais leur autorité & les preuves qu'ils en apportent ne doivent point, selon lui, prévaloir à des expériences constatées pendant un grand nombre de siécles.

L'Auteur s'explique ensuite fort au long sur la maniere dont il conçoit que cela peut s'opérer, il prétend que l'imagination de la mere ne peut agir par elle-même sur le fœtus, & il est en cela d'acord avec Fienus & Sennert. Une violente agitation de l'ame dans une femme grosse, causeroit plutôt une maladie à la mere & à son fruit, ou un avortement, qu'un dérangement local dans les parties organiques de l'enfant, ou que telle ou telle tache extérieure. Lorsque cela arrive, on ne doit pas non plus en attribuer la cause à cette vertu formatrice qui réside dans la mere, excitée par son imagination échauffée ou troublée, quoiqu'on ne puisse pas douter que cette nature productrice ne se trouve encore dans les adultes; puisque lorsque la nécessité l'éxige, elle régénére les artéres, les veines, les nerfs, les membranes, les muscles, elle raffermit les os & les réunit par le calus qu'elle y produit; on a même des preuves qu'elle a quelquefois renouvellé les trois humeurs de l'œil, & si elle ne réussit pas toujours, on doit s'en prendre au vice de la matiére qu'elle est obligée d'employer; mais il est constant que dès que les germes sont parfaits, sur-tout dans les ovipares, cette vertu plastique de la mere reste sans effet & sans pouvoir à leur égard; ils vivent alors de leur propre vie, c'est ce que paroissent prouver les couvées qu'on fait éclorre en Egypte, en Dannemark, dans la Toscane, sans le secours des meres & seulement à la faveur d'un degré de chaleur convenable. Tous ceux qui, comme Harvée, Néedham, Kerckringius, voudront suivre avec attention la nature dans l'ouvrage de la génération, reconnoîtront que cette loi a même lieu à l'égard des vivipares; & en effet le fœtus dans certains animaux, n'est pas d'abord adhérent à la matrice, comme on l'observe dans les femmes & les femelles des Daims; il s'y unit plus tard dans d'autres, comme dans les Jumens; & dans quelques especes d'animaux, il n'y a jamais d'adhérence, comme dans les Truies. C'est ce que l'Auteur dit avoir lui-même observé dans une Cavale pleine de plusieurs mois, & dans une Truie prête à mettre bas, & quoique le placenta soit joint à la matrice, par des tubercules ou mammellons, il ne fait pas corps avec elle; de sorte qu'on peut l'en séparer facilement, sans aucun déchirement du fond de la matrice, d'où il suinte seulement une certaine quantité de sang des orifices des vaisseaux sanguins, dans la femme, & une mucosité chyleuse dans les Brebis, les Vaches, les

Chévres, les Daims, &c. Si le fœtus dans certains vivipares, n'eſt adhérent à la matrice dans aucun tems, & que dans d'autres ſon adhérence ne paroiſſe que quelques jours, & même quelques mois après que la femelle a conçu, & qu'alors il ne ſoit que contigu, mais non pas un corps continu avec elle; l'Archée de la mere ne peut avoir d'action ſur l'embryon, & il faut néceſſairement ſuppoſer auſſi dans celui-ci, une Nature plaſtique particuliére qui prend ſoin de former & de diſpoſer toutes les parties de l'embryon. Auſſi voit-on que les fœtus ne meurent pas toujours dans la matrice avec leurs meres, qu'ils ſurvivent encore du tems après qu'on les en a tirés, & qu'avec certaines attentions on peut même les élever. C'eſt à cette Nature formatrice de l'enfant, que l'Auteur nomme toujours *l'Architecte*, qu'il faut ſelon lui, attribuer la production des monſtres, & en particulier de celui qui fait le ſujet de cette diſſertation, ou ce qui revient au même, aux formes ſubſtantielles, dont l'Auteur admet l'exiſtence dans les animaux.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. I. Ann. 3. 1672. Obſerv. 129.

„ Comment en effet concevoir, dit-il, que des corpuſcules ſous la forme
» d'une liqueur homogene, contenus dans une véſicule de la plus grande
» délicateſſe, ſimplement raréfiés par la chaleur de la mere ou de tout au-
„ tre agent, puiſſent d'eux-mêmes s'unir, prendre la couleur, la conſiſtan-
» ce, la ſituation, la grandeur convenables, & un auſſi grand nombre de
» formes auſſi diverſes, & qu'ils puiſſent, par leur propre force, s'arranger
» de telle façon qu'ils parviennent à compoſer enfin un tout deſtiné aux
» actions les plus nobles & les plus importantes, où tout paroît diſpoſé avec
» la plus grande ſageſſe ? Car quoiqu'on n'apperçoive point ici l'artiſte,
» comme dans les opérations méchaniques, il ſe manifeſte cependant ſuffi-
» ſamment, ainſi que s'exprime Harvée, par l'ouvrage même, dont la per-
» fection marque bien, qu'il agit toujours avec ſageſſe & intelligence. L'Auteur examine enſuite comment l'imagination de la mere, dans le cas dont il s'agit, a pu communiquer àcette intelligence formatrice, l'image decette tête bleſſée & enſanglantée, & la porter à en repréſenter l'idée ſur celle de cet enfant.

En accordant à Fienus & à Sennert, que l'imagination de la mere n'agit point à une certaine diſtance, & ſur un individu abſolument ſéparé d'elle, de ſorte qu'une poule, en couvant ſes propres œufs, ne peut plus y produire aucun changement, & que ce ſeroit par conſéquent bien envain qu'on lui préſenteroit dans ces circonſtances, des étoffes de diverſes couleurs, dans la vuë de cauſer certaines variétés ſur ſa couvée; il faut cependant convenir que, quoique le fœtus dans les vivipares ſoit un corps diſtinct & ſéparé de celui de la mere, & qu'il ne lui ſoit que contigu par le placenta, il y a cependant parmi ceux-ci, une correſpondance plus intime entre la mere & le fœtus, que parmi les ovipares; puiſque tant que celui-ci eſt renfermé dans la matrice, la mere lui fournit ſans interruption le ſang & les eſprits néceſſaires pour ſa nourriture & ſon accroiſſement, & communique en même-tems à l'Archée du fœtus, ſes ſenſations & ſes idées qu'il repréſente enſuite de la même maniere qu'il les a reçuës. » Mais comment cet Archée privé de la vuë
» & de l'oüie dans de profondes ténébres, & au milieu des eaux, peut-
» il appercevoir ces images & exécuter des ordres qui lui ſont donnés, ſans
„ qu'il y ait aucunes paroles prononcées ? C'eſt ce que j'avouë, dit l'Auteur,

» que je ne conçois pas mieux, que la raiſon pour laquelle le doigt du pied,
» quoique ſans oreilles, ſe meut cependant ſur le champ, à l'ordre de la vo-
» lonté donné mentalement.

Les fonctions animales s'étoient exécutées dans la petite fille dont il eſt ici queſtion, non-ſeulement durant tout le tems qu'elle fut dans le ſein de ſa mere; mais même depuis ſa naiſſance, le ſang circuloit dans ſes veines, elle avoit pris un accroiſſement convenable, ce qui étoit facile à juger par ſa grandeur & ſon embonpoint, & ce qui ſuppoſe l'exercice actuel d'un grand nombre d'actions animales. La mere pendant ſa groſſeſſe, ſentoit diſtinctement les mouvemens de cet enfant, qui étoient même plus forts que ceux qu'elle avoit éprouvés en portant ſes autres enfans, & celui-ci après ſa naiſſance reſpira, cria, & dès qu'il ſentit l'impreſſion de l'air, il eut des convulſions dans la violence deſquelles il expira. Il n'avoit cependant ni cerveau ni cervelet; ainſi privé du principe du mouvement & du ſentiment, il n'auroit dû avoir ni l'un ni l'autre, & aucunes fonctions animales & vitales n'auroient dû par conſéquent s'éxécuter dans cet enfant monſtrueux. C'eſt de cette eſpece de phénomene, que Wepfer eſſaye de rendre raiſon dans la ſuite de cette diſſertation; il cite à ce ſujet un paſſage d'Harvée *Exercit. 57. de generat. animal.* qui prouve que le mouvement & le ſentiment ſe trouvent dans le fœtus, avant la formation du cerveau, l'embryon ayant du mouvement, s'étendant & ſe repliant dejà, tandis que ce qui doit être dans la ſuite le cerveau, n'eſt encore qu'un eau très-claire. C'eſt ce qu'il dit *Exercit. 17.* avoir obſervé le quatrième jour, & que juſqu'au dixième la ſubſtance du cerveau ne paroît en effet que ſous la forme d'une liqueur, & que même juſqu'à ce que les os frontaux ayent acquis une certaine dureté, ce qui n'arrive ſelon Kerckring, qu'au quatrième mois, le cerveau reſte mou, preſque fluide, & n'a pas plus de conſiſtance que du lait caillé. On peut voir ſur cela les obſervations d'Harvée ſur les fœtus des Dains.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 129.

Une petite quantité d'eſprits animaux étant ſuffiſante, pour produire les foibles mouvemens d'un embryon à moitié formé, on trouvera ſans doute plus extraordinaire qu'un fœtus parfait dans toutes ſes parties, qui paroît en exiger beaucoup davantage, quoique privé de cerveau & de cervelet, ait non ſeulement pu avoir le libre exercice de ſes ſens extérieurs & intérieurs, mais même faire des mouvemens vifs, être agités de convulſions & mourir de leur violence; mais cela ne paroît pas plus ſurprenant que l'hiſtoire rapportée par *Tulpius Obſ. 50.* d'un enfant de cinq ans mort de l'hydrocephale, qui malgré le mauvais état où ſe trouva ſon cerveau, conſerva toute ſa raiſon juſqu'au dernier inſtant, ce qui donna lieu de douter à quelques Médecins qui aſſiſtoient à la diſſection de la tête de cet enfant, ſi le cerveau étoit en effet le ſiége de l'ame & des facultés animales, & s'il n'étoit pas plûtôt ſimplement le réfrigérant du cœur, comme le prétend Ariſtote; tandis que d'autres conſidérant que ſouvent la moindre commotion du cerveau, le moindre changement dans ſa forme ſuffit quelquefois pour cauſer une léthargie ou une manie incurable, ne ſçavoient plus que penſer touchant ſes véritables fonctions.

A l'égard de la petite fille qui fait le ſujet principal de ce mémoire, l'Auteur eſt perſuadé que, quoiqu'elle n'eût ni cerveau ni cervelet, la petite

quantité de ſubſtance médullaire qu'il avoit trouvée dans la ſelle ou cavité de l'os ſphénoide, d'où prenoient naiſſance quelques fibrilles nerveuſes, avoit pu ſuffire pour lui conſerver le mouvement & le ſentiment, d'autant plus que la moëlle épiniére étoit ſaine & entiere & pouvoit peut-être faire dans ces circonſtances la fonction du cerveau ; comme il y a lieu de croire qu'elle en tenoit lieu aux Bœufs de Suede & de Padouë, dont les cerveaux ſe trouverent pétrifiés, & dont l'hiſtoire a été rapportée dans la premiere année de cette Collection. *Obſ. 26. & 130.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 129.

Lettre de Schaffouſe du 9. Janvier 1672. à Phil. Jacques Sachs *de* Leivvenheimb, *Sécrétaire de l'Acad. des Cur. de la Nat. d'Allemagne.*

OBSERVATION CXXXI.

Sur le danger qu'il y a à reſpirer les vapeurs du Plomb, par Alardus Hermannus Cummenus.

Obſerv. 131. UN Ouvrier de cette Ville, après avoir travaillé pendant deux ans aux mines d'érain, auſquelles on joint ici une certaine quantité de plomb pour en faciliter la fuſion, & un peu de marcaſſite pour rendre l'étain ſonore, lorſqu'on s'apperçoit que le plomb y domine trop, fut attaqué de douleurs violentes aux inteſtins, d'une toux ſéche, d'anxiétés dans la région des hypochondres & d'une grande difficulté de reſpirer. Son viſage étoit un peu bouffi, ſon teint étoit livide, le ventre étoit conſtipé, il avoit un tremblement & une grande débilité dans tous les membres ; ces ſymptomes avoient été ſuivis par de grandes douleurs de tête, par la noirceur & la mobilité des dents, & par une eſpéce de ſtupidité. Ce fut dans ces circonſtances qu'il me conſulta, & je l'aſſurai que la cauſe de l'état fâcheux qu'il éprouvoit, devoit être attribuée aux ſeules vapeurs du plomb. Il n'eſt pas difficile en effet de concevoir, qu'étant portées par la reſpiration dans le poumon, leur qualité maligne, abſolument contraire au cœur, au cerveau, & aux parties nerveuſes & membraneuſes, puiſſe produire les accidens dont ce malade ſe trouvoit attaqué. Je me ſouvins alors de ce que j'avois vu arriver à un Potier d'Hannovre, qui éprouvoit à peu près ces mêmes accidens, toutes les fois qu'il préparoit l'émail pour ſa Poterie, & je me rappellai l'hiſtoire d'un autre Potier de Colberg, dont parle Baltazard *Timæus Caſ. Med. L. 7.* qui dans les mêmes circonſtances étoit auſſi attaqué de coliques violentes. Je comparai enſuite ces faits avec ce que je ſçavois des maladies des Metallurgiſtes de la Forêt Noire, occupés à la fuſion de la mine de plomb, très-bien décrites par *Stoeckhuſius* Médecin de Goſlard, dans ſon traité des vapeurs de la litharge, & avec ce que Dioſcoride *L. 5. de re medicâ*, & Fernel *de lue venereâ* en ont écrit. Je fis prendre d'abord au malade le ſapa vomitif ou le mou de raiſins rendu émetique de *Sylvius de le Boe*, dans l'eau de miel tiéde, & on lui donna enſuite un lavement purgatif & carminatif. Après avoir été ainſi purgé par haut & par bas, pour addoucir l'acrimonie, au cas qu'il en reſtât encore, il prenoit de tems en tems du lait chaud avec du ſavon d'Eſpagne & du miel roſat, & enſuite de

de la poudre de Beſoard, tel qu'il ſe trouve dans nos boutiques, dans du vin de malvoiſie ; & par l'uſage de ces remédes je parvins à le guérir. Mais l'année ſuivante ayant encore été employé aux mêmes travaux, il fut attaqué d'une grande colique, accompagnée de ſymptomes à peu près ſemblables aux premiers ; il rendoit par haut & par bas une matiere blanchâtre & mouſſeuſe, avec de grandes douleurs d'entrailles & de fréquentes foibleſſes. Je fus appellé une ſeconde fois, & je lui ordonnai avant toute choſe, une dragme & demie de blanc de baleine, diſſout dans du vin de malvoiſie chaud & mêlé avec de l'huile d'amandes douces ; je lui fis prendre enſuite pendant quelque tems, le matin & à jeun, du lait de chévre tiéde, avec du ſavon d'Eſpagne & du miel roſat, quelque tems avant que de s'endormir une potion aromatique dans laquelle entroient le diaſcordium & le laudanum, & à quatre heures après midi un gros de thériaque.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 3. 1671. Obſerv. 131.

Par l'uſage de ces remédes, le flux de ventre, le vomiſſement & les douleurs d'entrailles furent calmés & ceſſerent entierement, dans l'eſpace de huit jours ; il reſtoit encore le tremblement dans les membres, mais il céda auſſi aux remédes aromatiques & céphaliques. Outre les ſymptomes qu'on vient de décrire, ce malade en éprouva encore un autre fort extraordinaire. Le matin & à jeun il voyoit tous les objets doubles, après avoir mangé il les voyoit criblés de trous, & après midi ils lui paroiſſoient velus & comme hériſſés de poils ; mais toutes ces erreurs de la vuë ſe rectifiérent par l'uſage de ces mêmes remédes ; & pour prévenir le retour de ces accidens, je lui conſeillai, lorſqu'il ſeroit obligé de travailler ſur le plomb fondu, de ſe couvrir toujours le nez & la bouche, & que s'il lui arrivoit néanmoins d'être incommodé par la vapeur de ce métal, de prendre ſur le champ une once d'huile d'amandes douces ou de beurre non ſalé, ou de toute autre matiére graſſe ; & dans la ſuite il ne ſe reſſentit plus de tous les facheux ſymptomes qu'il avoit éprouvés avant l'uſage de ces remédes & de ces préſervatifs.

Il y a près de quatre ans qu'ayant tenu moi-même du plomb en fuſion, pendant un certain tems, pour le convertir en chaux, & m'en étant ſouvent approché de près, pour obſerver ſes différens changemens de couleur, je fus ſaiſi d'anxiétés dans la région du diaphragme, de palpitation de cœur, de grandes douleurs d'entrailles, d'enflure aux hypochondres, d'une diarrhée & d'un vomiſſement fréquent ; mais tous ces accidens diſparurent par l'uſage des ſubſtances graſſes & bezoardiques. La même choſe m'arriva encore, mais avec moins de violence cependant, en 1669, pour avoir reſpiré trop long-tems un air empreint des vapeurs de l'étain en fuſion, ſans aucunes précautions, & je me ſouviens qu'étant à Amſterdam en 1666, & travaillant un jour à faire le régule d'antimoine, avec Nicolas Laurent Chimiſte de cette Ville, en préſence de la perſonne chez qui j'étois logé, après avoir tenu de même pendant long-tems ce minéral en fuſion, que nous conſidérions ſouvent de près, pour obſerver auſſi ſes différens changement, nous fumes tous violemment purgés par haut & par bas. Je ne puis m'empêcher de rapporter encore d'après *Cnutius*, *compend. medic.* ce qui arriva dans une maiſon religieuſe du Duché de Mantouë, dont trente Re-

ligieux furent malades jusqu'à la mort, pour avoir mangé du ris cuit dans un vaisseau nouvellement étamé ; à quoi on peut ajoûter le fait rapporté par Borel, *cent. 4. Obs. 3.* Un homme, dit-il, pour avoir pris du sel de Saturne en trop grande dose, fut attaqué tout-à-coup de paralysie, au point qu'on le crut mort. On le guérit cependant par l'usage de la thériaque, des cardiaques donnés dans le vin, des frictions chaudes & des autres remédes du même genre.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obsery. 131.

Extrait des Lettres écrites à George-Joachim Elsnerus, *du 1. Janvier 1672.*

OBSERVATION CXXXIV.

Sur une palpitation de cœur causée par l'usage trop fréquent de la canelle, par le même Auteur.

Obsery. 134. J'Ai connu une femme de condition, attaquée d'affection hypochondriaque, qui toutes les fois qu'elle mangeoit des mets assaisonnés avec de la canelle, avoit des palpitations de cœur ; elle en eut un jour une attaque si violente, qu'elle me fit appeller. Les volatils & les aromatiques ne lui procurerent aucun soulagement, mais les acides, & surtout l'esprit de nitre dulcifié, la guérirent.

Extrait des mêmes Lettres.

OBSERVATION CXXXVIII.

Sur un éternument répété plus de trois cens fois de suite, par Godefroy Schubart, *Médecin de Bregents, de l'Acad. des Cur. de la Nature.*

Obsery. 138. LA femme de Chambre d'une Dame de la premiere qualité, à l'entrée de la nuit, & avant que de se coucher, éternua d'abord à plusieurs reprises ; mais l'éternument devint bientôt continuel, desorte qu'elle passa toute la nuit dans cet état violent, ayant tout le corps ébranlé, la respiration difficile & fréquente, qui ne pouvoit se faire que par la bouche, le nez étant absolument bouché, & elle jugea qu'elle avoit éternué jusqu'alors plus de trois cens fois, ce qui fut suivi d'un grand abbattement. Les domestiques pendant la nuit, firent tous leurs efforts pour soulager la malade, & ils lui mirent à la fin sur le sommet de la tête du levain mêlé d'ambre jaune ; ce qui parut faire cesser l'éternument. On m'écrivit cependant le lendemain de grand matin, pour m'engager à procurer quelque soulagement à la malade, mais comme on ne me parla point d'aucune cause interne ou externe qui eût précédé cet accident, & qui eût pu donner lieu à cet éternument extraordinaire, & que c'étoit d'ailleurs une jeune fille de dix-sept ans, dont le retour des régles approchoit ; je jugeai que ce symptome pouvoit bien avoir été occasionné par l'acrimonie, & la qualité vicieuse du sang, ou par quelques humeurs croupissantes dans l'estomac, dont les vapeurs auroient été portées au cerveau. C'est pourquoi, après lui avoir fait prendre d'abord

un lénitif, je la fis saigner à la céphalique du côté droit, je lui fis faire des frictions aux extrémités, au front & au cou, je lui fis mettre les pieds dans l'eau chaude, je lui fis respirer souvent du lait tiéde par les nârines, que je lui fis oindre en dedans avec de l'huile d'amandes douces, mêlée avec un mucilage de graines de coing; & pour remédier à l'abbattement & à l'état de foiblesse où elle se trouvoit, je lui fis prendre des cordiaux & des remédes céphaliques, qui n'empêcherent pas que l'éternument ne la reprit la nuit suivante, & il fut même plus fréquent, plus long & plus violent que la premiere fois. Non seulement la malade eut des foiblesses, mais elle fut attaquée de mouvemens convulsifs, desorte que ses forces paroissoient de plus en plus épuisées. Je fus appellé une seconde fois, sans qu'on m'instruisit davantage de ce qui avoit pu donner lieu à ces accidens. Je lui fis alors appliquer les vésicatoires & les ventouses séches aux cuisses, je la fis saigner sous le jarrèt, & je lui fis faire des frictions au palais avec du gros drap, dans la vue d'échauffer cette partie, & d'y procurer la dérivation de l'humeur arrêtée & épaissie dans les nârines; & pour remédes intérieurs, je lui ordonnai des cordiaux & les antiépileptiques ordinaires; mais après un jour d'intervalle, cet éternument aussi dangereux qu'incommode, reparut la nuit pour la troisième fois, accompagné de syncopes & de convulsions. Je lui fis faire encore quelques remédes, que je crus nécessaires en pareil cas, & sa maladie se termina par une hémiplégie du bras, & du côté gauche, qui fit cesser l'éternument. Le jour suivant les régles ayant paru, & l'éruption s'en faisant bien, la paralysie se dissipa, & le côté paralytique reprit du mouvement & du sentiment; mais quoique l'éternument eût cessé, l'impression de la chaleur du soleil, d'un air froid ou du vent, occasionnoit encore à peu près les mêmes symptomes. Le nez de la malade se bouchoit, elle y sentoit des picotemens, elle respiroit avec peine, l'éternument fréquent revenoit comme auparavant, & le succin incorporé dans le levain, calmoit toujours tous ces accidens; ce qui me fit juger qu'il falloit qu'il y eût dans la tête, quelque vice local, & quelque amas d'humeurs, qui donnât lieu à ce paroxisme, & qui le fit ainsi paroître ou disparoître, selon que cette humeur étoit, ou dans le calme, ou dans l'agitation. Peu de tems après, ayant été appellé chez cette même Dame qui avoit pour domestique cette jeune fille, en réfléchissant sur l'effet que produisoit le topique qu'on lui appliquoit sur la tête, & à force d'informations, je découvris enfin la vraie cause de son mal. Elle avoit une tumeur au sommet de la tête, plate, molle & douloureuse au toucher, dont l'humeur qui y étoit retenuë venant à être échauffée, ou par la chaleur du soleil, ou par le mouvement, tirailloit ensuite par son acrimonie, & sa raréfaction, le péricrâne & même la membrane qui tapisse les nârines, par la sympathie qui est entre ces parties & la dure mere; de-là l'éternument fréquent & continu, sans aucun soulagement pour la tête, l'ébranlement de toutes les parties du corps, la convulsion, l'obstruction des nârines, la fréquence & la difficulté de la respiration; & l'effet que produisoit la chaleur du soleil sur cette humeur en l'atténuant, étoit de même produit par la constriction & le resserrement que l'air froid y occasionnoit.

Cette tumeur avoit au reste été causée par une chute violente, que cette

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Observ. 138.

fille avoit faite plus de six mois auparavant, & comme elle n'avoit causé jusques-là aucune incommodité à la malade, elle l'avoir négligée jusqu'à ce jour, que l'éternument & l'application du remède domestique composé de levain & de succin, la firent découvrir. Depuis deux ans qu'elle a été ouverte, que le pus en a été évacué, & que la playe a été cicatrisée, cette jeune fille n'a plus éprouvé aucun des symptomes, qu'on vient de décrire.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 3. 1672.

OBSERVATION CXL.

Gale Épidémique sur les Chats, par George Wolfgang-Wedel.

Observ. 140. IL y a eu en Westphalie pendant deux ans, une gale épidémique sur les chats, qui dans l'espace de quelques milles, en a détruit presqu'entierement l'espece. Cette gale leur couvroit la tête, & particulierement les oreilles, mais ne descendoit pas plus bas que le cou; il paroissoit aux yeux une espece de taye, qui ne les empêchoit pas cependant de voir; l'œil tomboit ensuite en suppuration, & se fondoit en quelque façon: alors l'animal mouroit. Tous les chats attaqués de cette maladie, étoient toujours assoupis tant qu'elle duroit, & ils s'éveilloient à peine pour prendre leur nourriture; il n'y eut presqu'aucune maison où ces animaux évitassent cette sorte de peste, & on jugea que le mal se communiquoit non seulement par la contagion rélative de l'air qu'ils respiroient, mais par la voie de la génération; puisque ceux qu'on avoit renfermés & gardés avec soin, pour les en préserver, n'en furent pas exempts. On crut en avoir sauvé quelques-uns en les frotant avec la graisse de Baleine, mais la vérité est qu'il n'en échapa qu'un bien petit nombre. M. Jean *Prætorius*, mon ancien ami, m'envoya au mois de Novembre 1672. l'histoire de cette maladie, dont il avoit été témoin oculaire.

Extrait des Lettres du 22. Février 1672.

OBSERVATION CLVIII.

Sur une rate incrustée d'un cartilage osseux, par Chrétien Rudnic, *Médecin de Dantzic.*

Observ. 158. EN 1666. un Marchand de Dantzic, à qui l'intempérance & les excès de table avoient causé différentes maladies, dont il avoit été guéri en apparence, mais toujours imparfaitement, parce qu'il étoit très-peu docile aux conseils de la Médecine, s'apperçut enfin qu'il avoit tout le bas-ventre inégalement tuméfié; il tomba dans un état de langueur, ressentit des douleurs accompagnées de pesanteur aux reins, une douleur sourde à l'hypochondre gauche, & se plaignoit d'une barre ou corde sous l'estomac. Ce malade m'ayant fait appeller, après l'avoir examiné, je reconnus qu'il avoit au bas-ventre diverses obstructions de nature à pouvoir résister aux remédes;

ce qui m'engagea d'autant plus à faire tous mes efforts pour les détruire & rétablir par-là la ſanté de ce malade. Comme il étoit très-conſtipé, je lui fis prendre de tems en tems quelques purgatifs, dont il ſe trouva ſoulagé au point qu'il croyoit ſa guériſon bien avancée; il rendit en effet de groſſes pelotes d'excrémens ſi durs qu'ils ſonnoient en tombant dans le baſſin, comme ſi c'eût été des pierres. Ayant examiné ces excrémens, j'y trouvai de petits morceaux de fromage durcis, que le malade me dit avoir mangés quelques ſemaines auparavant à la campagne, & dont il avoit la mauvaiſe coutume de faire ſon déjeûné ordinaire; mais quoique par l'uſage des remédes que je lui faiſois prendre, il rendit ſouvent de ſemblables matieres, la longueur de la maladie l'exténua au point qu'il en mourut à la fin. Ayant fait l'ouverture de ſon corps, je trouvai toutes les glandes, tant les internes du méſentére, que les externes de l'abdomen ſquirrheuſes, mais ſurtout celles qui ſe trouvent en grand nombre, dans la région des lombes, & qui cauſoient ſans doute au malade cette douleur accompagnée de peſanteur, dont il ſe plaignoit. Ayant examiné les inteſtins, je trouvai les poches de la partie du *Colon* qui traverſe l'abdomen, & qui eſt placée ſous l'eſtomac, preſque entieremant remplies d'excrémens durcis & de fragmens de fromage, d'où provenoient les excrétions dont on vient de parler, & tous les autres inteſtins étoient vuides. Après les avoir enlevés, le foye me parut trés-ſain, & dans ſon état naturel, ce qui me ſurprit d'autant plus que le malade avoit toujours vécu dans la crapule. J'examinai enfin la rate, & comme je voulois la ſéparer doucement des parties auxquelles elle étoit adhérente, j'y apperçus une dureté conſidérable. Elle étoit en effet revêtuë preſque dans la moitié de ſa longueur, d'un cartilage oſſeux qu'on pouvoit enlever, ſans déchirer le parenchyme, de ſorte qu'avec un raſoir bien tranchant, j'eus bien de la peine à y faire une inciſion longitudinale; ce qui donnoit lieu ſans doute à la douleur ſourde de l'hypochondre gauche, que reſſentoit le malade. Je me propoſois de faire encore beaucoup d'autres obſervations ſur ce cadavre, mais la veuve s'y oppoſa.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 158.

OBSERVATIO CLXVIII.

D. Henrici Sampſonii *Medici Londinenſis, de Hermaphrodita Singulari.*

Hiſtoriam (referam) de Hermaphroditâ, qualem nec Bauhinus, nec alii, qui hujuſmodi meminerunt, admirabiliorem ſcripſerunt; quamque egomet vidi Hagæ-Comitum, & examinavi: Eſt paupercula, quæ pro nummis lucrandis, ſeſe Medicis & Nobilibus quibuſcunque denudat, quare nuper in Hollandiâ fuit, jam, uti audio, ad Gallos ivit. Hiſtoria ipſa Regiæ Societati communicata eſt, ex quâ ſequentia tranſfero. Nomen illi eſt *Hannah Wilde*, nata menſe Februarii A. D. 1647. in pago Agri Hamptonienſis, *Ringrood* dicto. Sexto ætatis anno, inter ſaltandum cum pueris coætaneis, extuberantiæ duæ, pro Herniis bubonocelis habitæ, primùm emicuére: quibus in ordinem redigendis, Chirurgi diu operam luſerunt: Teſticuli enim erant, qui jam prægrandes facti, ſcrotis duobus cutaneis, parùm corrugatis, Obſerv. 168.

sed vix prominulis, piliſque obſitis viſuntur, ex quibus diviſis & elongatis confinguntur vulvæ labia : Adeſt ſinus muliebris, in quo nymphæ, & caruncula una vel altera myrtiformium loco : Eſt & membranula, à perionæo ſursùm tendens, mediam rimæ partem tegens, unde non video, quomodo peni virili introitus eſſe queat. Clitoris non habetur, ſed loco ejus penis imperforatus, niſi forſitan is Cliroris dici debeat : Uſque ad décimum tertium ætatis annum pro fœmellâ habita eſt, cùm fortè pani ſubigendo ſtrenuam navaret operam, de repentè priapus hic, ad id temporis latens, magno cum impetu foris erupit, accedente non levi corporis metamorphoſi. Penis hic aliquando erigitur, tùm quatuor pollices penè æquat ; præputio & frænulo, ut in viris fit, inſtruitur ; ſed ubi perforatio fieri debet, adeſt tenuis membranula foramen obducens, ut nihil inde excerni queat. Uteri vagina, quantum videre contigit, in cæteris à communi ſequioris ſexus lege non recedit ; in quam non pauci digitos intruſerunt, quare hymenem, ſi adfuiſſet unquam, corruperunt ; ſed nec hoc efficere potuerunt, ſine flexurâ articulorum, propter membranam, mediam rimam obvelantem ; ob quam etiam non ſatis explorari poteſt ſive oculis, ſive digitis, quomodo ſe habet uterus ipſe, aut cervix ejus : hæc tamen adeſſe valdè veriſimile. Cùm annorum eſſet ſedecim, menſtrua periodico & modo debito fluere cœperunt, & jam nunc fluunt, ut ipſa refert. Barba ſatis denſa erupit, imò totum corpus eſt piloſum : Vox corporiſque habitus viros æmulatur. Mammæ nullæ exurgunt, papillæ per quàm exiguæ, pectus valdè latum. Dicit ſe ad utrumque ſexum comparatam eſſe, cùm fœminas concupiſcit, penis erigitur, cùm viros, flaccidus manet. Oculos aliquando conjiciens in virum formæ venuſtioris, illum deperibat adeò, ut inſequenti die, præ amoris œſtro, in paſſionem Hyſtericam inciderit, quam comprobarunt elevatio abdominis, cerritus, riſus, fletus, uti & juvantia : convaluit enim ex emplaſtro de Galbano regioni umbilicali applicato, & aliis remediis hyſtericis exhibitis. Tandem utrum vir vel fœmina ſit, neſcio ; Teſticulos adeſſe mobiles, ſatis largos, extuberantes, ſcrotis contentos, uti ſuprà, his oculis vidi : priapus, qui erigi & flacceſcere capax eſt, adhuc clariùs videtur : quare vir dicatur. Adſunt rima, uteri vagina, nymphæ, foramen intra pudendum pro urinæ exitu, quare ad alterum ſexum relegetur, vel ad utrumque, vel neutrum.

[*Ex Litteris ad Dn. D. Wepferum Menſe Maio Anni 1669. Londino perſcriptis.*]

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature.

Dec. 1. Ann. 3. 1672.

Obſerv. 168.

OBSERVATION CLXIX.

Sur un fœtus extrémement monſtrueux, par Henry Sampſon.

Obſerv. 169.

AU mois de Janvier de l'année précédente, il naquit à *Framlinghem* dans le Comté de *Suffolk*, où j'ai fait quelque tems ma demeure, un enfant monſtrueux dont je vais donner la deſcription, & que j'ai vu de mes propres yeux. Il n'y avoit dans ce monſtre aucune diſtinction de ſexe & aucune ouverture pour l'iſſuë des excrémens du ventre & de la veſſie ; il ſortoit ſeulement de l'endroit où auroient du être placées les parties natu-

relles, un petit mammellon charnu, de la groſſeur d'une noiſette, & il ne paroiſſoit aucun veſtige de cordon ombilical. Au côté droit étoit une grande ouverture, d'où pendoit un petit ſac membraneux & tranſparent qui contenoit les viſcéres de la poitrine & du bas-ventre ; & du côté oppoſé, il n'y avoit qu'un ſeul os aſſez large qui tenoit lieu de toutes les côtes, mais ſans aucune diſtinction apparente. Au côté gauche de la tête, il n'y avoit point d'oreilles, mais ſeulement une petite ouverture. Une membrane mince & tranſparente paroiſſoit remplacer le crâne, & on appercevoit le cerveau à travers cette membrane. Au côté droit, étoit une protubérance charnuë couverte de cheveux, qui deſcendoit juſques ſur l'épaule ſous laquelle, en la relevant, on apperçut l'oreille. Le bras de ce côté avoit pluſieurs courbures & inégalités, comme s'il eût été caſſé. Ce monſtre n'avoit ni lévres, ni nez, mais en leurs places de petites ouvertures. Depuis les vertébres lombaires juſqu'aux genoux, il n'y avoit qu'un os qui ſe partageoit en deux en cet endroit, pour former les jambes, & il y avoit ſix doigts aux pieds & aux mains, qui étoient entourés d'une eſpece d'enveloppe membraneuſe. Il eſt très-conſtant que peu avant l'accouchement, ce fœtus monſtrueux étoit vivant & qu'on s'apperçut même qu'il expira pendant les grands efforts que faiſoit la mere, pour le mettre au monde. Celle-ci s'appelloit *Elizabeth*, & ſon mari *Thomas Welles*, Barbier de cette Ville ; je connois parfaitement l'un & l'autre, ils ſont tous les deux ſans reproche, & joüiſſent de la meilleure réputation. La mere au reſte pendant ſa groſſeſſe, n'avoit eu aucuns goûts dépravés, & ne ſe ſouvenoit pas d'avoir reçu aucun coup, ni d'avoir eu aucune frayeur.

Extrait d'une lettre de Londres, du mois de Mai 1669. écrite au Dr. Wepfer.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 169.

OBSERVATION CLXX.

Sur un œſophage cartilagineux, par le même Auteur.

UNe femme, après avoir éprouvé pendant long-tems une grande difficulté d'avaler, appella un Médecin qui lui fit introduire dans la gorge, une longue baguette flexible, faite d'un morceau de fanon de Baleine ; mais il ſe trouva vers les clavicules un obſtacle inſurmontable, qui fit juger au Médecin que le mal étoit ſans reméde, & la malade périt en effet de faim, quelques mois après. Par l'ouverture de ſon corps, on reconnut que l'œſophage, depuis les clavicules juſqu'à l'eſtomac, n'étoit plus qu'un corps entiérement cartilagineux, que le conduit en étoit preſqu'entiérement bouché, qu'il n'y reſtoit qu'une petite ouverture tortueuſe, dans laquelle on pouvoit à peine introduire un crin, & qu'il étoit adhérent à l'épine du dos, de la même maniere que les autres cartilages ſont unis aux os. Ayant ouvert le bas-ventre, on trouva le foye & la rate auſſi colés enſemble, ces deux viſcéres étant beaucoup plus gros que dans l'état naturel, tandis que tous les autres paroiſſoient deſſéchés par la maigreur, & la véſicule du fiel étoit remplie de petites pierres qui en avoient pris la forme intérieure. J'ai appris

Obſerv. 170.

toutes ces particularités du Médecin même qui a fait cette année la diſſection de cette femme.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Extrait des lettres précédentes.

Dec. 1. Ann. 3. 1672.

OBSERVATION CLXXII.

Sur une double rate, par le même Auteur.

Obſerv. 172. DAns la diſſection d'un cadavre que je fis la ſemaine derniere, je vérifiai un grand nombre d'expériences indiquées dans les ouvrages de *Lower*, *Graaf* & *Malpighi*. Je trouvai dans ce cadavre deux rates, la plus petite étoit de la groſſeur & de la forme d'un œuf, placée près du Pancréas; l'autre étoit de la groſſeur des deux poings, fortement adhérente au diaphragme & aux fauſſes côtes; ces deux rates étoient au reſte gangrenées & à demi corrompuës.

Extrait des mêmes Lettres.

OBSERVATION CLXXIII.

Sur une abſtinence extraordinaire de toutes ſortes d'alimens, par le même.

Obſerv. 173. UNe fille du Comté de *Derby*, nommée *Marthe Tailer*, reçut un coup au dos qui l'obligea de garder le lit pendant long-tems; elle ſe trouva enſuite un peu mieux, mais quelques jours après, elle ſentit une grande difficulté d'avaler, & perdit entiérement l'appétit; de ſorte que depuis les Fêtes de Noël de l'année 1667. elle a ceſſé abſolument de prendre des alimens ſolides, & la difficulté d'avaler ayant augmenté de jour en jour, il lui eſt même devenu impoſſible de prendre du liquide, à l'exception de quelques gouttes de jus de raiſins ſecs, de pruneaux cuits, ou d'eau ſucrée qu'on lui fait diſtiller quelquefois, mais très-rarement dans la bouche avec une plume. Il y a déjà treize mois que dure cette abſtinence de toute eſpece d'aliment, & pendant tout ce tems il ne s'eſt fait aucune évacuation ni d'urine, ni d'excrémens; il ne s'en fait point non plus par la bouche qui eſt toujours séche, & qu'on eſt obligé de lui humecter de tems en tems, comme on vient de le dire. Elle a ſouvent la paume de la main humide, le teint eſt aſſez bon, & le ſon de la voix aſſez fort; mais toutes les parties du basventre ſont dans un tel état d'affaiſſement, que ſes tégumens deſſéchés & tout le volume des inteſtins n'empêchent pas qu'on ne ſente facilement avec la main l'épine du dos, & il paroit un grand vuide ou enfoncement entre le cartilage xiphoïde & le nombril. La partie ſupérieure du tronc eſt fort amaigrie, mais l'inférieure l'eſt beaucoup davantage; la peau eſt rude & couverte d'une eſpece de craſſe, qui lui cauſe de la démangeaiſon, qu'on lui lave quelquefois avec du lait; elle dort rarement, & ſes ſœurs aſſurent qu'elle a été ſept ſemaines de ſuite ſans dormir. Quantité de curieux, Médecins, Chirurgiens & de tous états accourent de tous côtés, pour voir cette femme,

me, & passent quelquefois des nuits entiéres auprès d'elle, pour l'examiner, & pour tâcher de découvrir s'il n'y auroit pas quelque fraude de sa part ou de la part des personnes qui en approchent. Il ne peut y avoir au reste ici aucun prétexte, du côté de la Religion, & il n'y a point d'anthousiasme de la part de la malade. On m'a communiqué au mois de Février dernier ces faits extraordinaires, dont personne ne doute dans le pays. Je ne sçais si cette fille vit encore, & on ne m'a point mandé qu'elle fût morte.

Extrait des mêmes lettres.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672.

OBSERVATION CLXXVIII.

Sur l'Avaleur de coûteaux de Basle, par Jean Rodolphe Burkard, *Professeur à Basle.*

UN homme de Basle âgé d'environ cinquante-cinq ans, maigre, d'un teint livide, qui avoit eu des accès de manie quelques années auparavant, & qui n'avoit jamais été bien guéri de cette maladie, après avoir brisé entre ses dents, des lames de couteaux, les avaloit & mangeoit avec la même fureur des araignées, des léfards, des crapauds. Il fut enfin attaqué en 1670. d'une fiévre continuë, accompagnée de douleurs d'entrailles, & d'une diarrhée dont il mourut. Son corps ayant été ouvert, on y trouva deux morceaux de lames de couteaux, qui réunis formoient la lame entiere, l'un dans le *cæcum*, l'autre près de l'anus, & tous les deux sans avoir éprouvé la moindre altération par les sucs digestifs. Les gros & les petits intestins étoient remplis d'une bile d'un jaune foncé, d'une très-mauvaise odeur, & il se trouva quantité de pus dans le *cæcum*. Que le fer que cet homme avoit avalé, n'ait pas été dissout, il n'y a rien là de fort extraordinaire; mais il y a lieu d'être surpris qu'il ait mangé fréquemment, & pendant plusieurs années, des animaux venimeux, sans en être incommodé d'une maniere sensible. A l'égard de la cause de cette manie singuliere, il paroit qu'on peut l'attribuer à la qualité des levains de l'estomac viciés par leur mêlange avec une bile noire; car on n'ignore pas de combien de formes & d'altérations, cette humeur est susceptible. Observ. 178.

Cette observation a été communiquée par Wepfer.

OBSERVATION CLXXIX.

Sur le même sujet, par Jacques Rothius, *Médecin de Basle.*

Rodolph Darr étoit un Citoyen de Basle assez riche, qui demeuroit dans le fauxbourg de S. Alban, où est encore sa veuve avec trois filles; il étoit d'un tempérament mélancolique, & avoit eu autrefois des accès de folie; il étoit maigre, mais très-fort & très-robuste, & il y a quatre ans que je lui vis porter une piéce de bois d'une grande longueur, destinée à faire un aqueduc, l'espace d'un mille. Observ. 179.

Cet homme qui eſt mort à cinquante-ſix ans, mangeoit du bois, du cuir ; du fer, de l'acier ; & l'année qui précéda ſa mort, il avala cinquante cloux de l'eſpece de ceux qu'on employe à ferrer les chevaux ; il mangeoit auſſi des lames de couteaux, des os, des cailloux, des inſectes de toute eſpece, des ſerpens, des araignées, des léſards, des crapauds, & il diſoit que les léſards flattoient ſon goût par leur ſaveur douce, mais que les crapauds étoient deſagréables par leur amertume ; il mangeoit enfin tout ce qui ſe trouvoit ſous ſa main, quoique fort éloigné de pouvoir être propre à la nutrition, & même quelque venimeux, & quelque dur qu'il fût. Il avaloit ces choſes quelquefois ſans les mâcher, d'autres fois après les avoir rompues, broyées ou écraſées comme il pouvoit entre ſes dents, & à la faveur de cette manie, il gagnoit beaucoup d'argent, & étoit connu non ſeulement de tous les habitans de Baſle, mais de quantité d'étrangers.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 179.

Il tomba malade ſur la fin du mois de Décembre 1669. & ſa maladie s'annonça par de violentes douleurs d'entrailles. Je ne fus appellé qu'un mois après, & je le trouvai avec tous les ſymptomes de la pleuréſie, qui étoient occaſionnés par l'écoulement d'un ſang corrompu, qui ſortoit d'une playe qu'il s'étoit faite au-dedans de la gorge, en avalant une lame de couteau ; il avoit une douleur de côté très-aiguë, une toux, une difficulté de reſpirer, & une fiévre continuë. A ces accidens, ſe joignoit encore une douleur très-vive au colon, accompagnée d'une tumeur molle à l'aine droite, qu'il croyoit être une hernie cauſée par les grands efforts qu'il avoit faits, & les fardeaux trop peſans qu'il avoit portés. Enfin un flux de bile & d'excrémens ſemblables à des jaunes d'œufs, acheva d'épuiſer ſes forces, & termina ſa vie le 3. Février 1670. dont il avoit abbrégé le cours par ſes goûts dépravés.

Comme en ſoupant un jour avec moi, il m'avoit témoigné qu'il ſouhaitoit que ſon corps fût ouvert après ſa mort, le voyant dans cette extrémité, je la lui annonçai avec les précautions convenables en pareil cas, & à l'inſtant il appella ſa femme, & lui ordonna avec menaces, & dans les termes les plus forts, de ne point s'oppoſer à ce que ſon corps fût ouvert, au cas qu'il vint à mourir, ce qui fut exécuté en ma préſence, du conſentement de tous les parens, par Henri *Glazer* Profeſſeur d'Anatomie & de Botanique, alors Recteur de l'Univerſité, & en préſence de M. *Burckard* & *Wieland* Sénateurs, de M. *Platerus* le fils, *Stœhelin* Médecins, & de quantité d'Etudians en Médecine.

A peine eut-on fait la premiere inciſion, que le pus commença à couler. Toutes les parties du bas ventre étoient colées enſemble, & couvertes de matiere purulente qui s'écouloit de la poitrine ; les poumons étoient entiérement corrompus ; à l'aine droite & au commencement du colon, il y avoit un très-grand amas de pus, qui formoit à l'extérieur la tumeur dont nous avons parlé, & qui provenoit tant des parties ſupérieures que d'une playe qu'il avoit en cet endroit, cauſée par une lame de couteau qui y étoit encore engagée, que nous n'apperçumes, qu'après avoir fait écouler le pus qui la couvroit, & que je garde encore dans mon cabinet. Plus bas & près de l'anus, il s'y trouva encore une autre lame plus longue, & plus pointuë que la premiere qui eſt entre les mains de M. *Platerus*. L'ouverture de ce

cadavre nous apprit au reſte, que cet homme n'étoit pas un magicien, & qu'il n'avoit pas la faculté de digérer le fer, comme le vulgaire ſe le perſuadoit. *De Baſle le 24. Mars 1672.*

Cette obſervation a été d'abord communiquée au Dr Wepſer, *par* Screta *Médecin de Schaffouſe, qui en a fait part à l'Acad. des Cur. de la Nature.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 2. 1672.

OBSERVATION CLXXXVII.

Sur une très-grande avidité de manger des Écreviſſes, accompagnée de ſymptomes ſurprenans, par Martin Bernard *de* Bernitz.

Extrait d'une lettre du 3. Avril 1672. datée de Grabowiſe, & adreſſée à Adrien Lindus, *Gouverneur de Mirachowie, Burgrave, & plus ancien Proconſul de Dantzic, par le R. P.* Jean Bilenſtein *Prieur de la Chartreuſe du Paradis, près de Dantzick.*

A l'égard de ce que l'on m'a oui dire de l'affection ſympathique d'un Religieux, habile homme d'ailleurs, & bon Prédicateur, dont j'ai été moi-même le témoin; voici de quoi il eſt queſtion. Ce Religieux étant à la table commune, avec les autres Religieux de la maiſon, & en ma préſence, comme parmi d'autres mets on eut ſervi un plat d'écreviſſes, tandis qu'il racontoit certaine choſe, ce qu'il fait toujours agréablement & avec eſprit, tout à coup il ſe tut, changea de couleur, devint pâle, ouvrit de grands yeux, la ſueur lui coulant de tous côtés du viſage, & parut dans un tel état de foibleſſe, que nous le crumes prêt à tomber de ſa chaiſe; mais le Supérieur ne lui eut pas plutôt jetté ſur ſon aſſiete, une groſſe poignée d'écreviſſes, dont il n'avoit pas oſé ſe ſervir, que ſur le champ nous fumes beaucoup plus étonnés encore, de le voir reprendre ſes eſprits, & revenir de ſon évanouiſſement, comme s'il ſe fût éveillé après un profond ſommeil, & dévorer avec une avidité ſurprenante, ces écreviſſes avec leurs coquilles, leurs pattes & leurs pinces, pouſſant en même-tems de grands ſoupirs, & ayant un tremblement dans tous ſes membres, & ſur-tout aux mains. Après qu'il eut ainſi ſatisfait ſon appétit, & qu'il fut entierement revenu à lui, il proteſta qu'il n'avoit aucune idée de tout ce qu'on lui dit, qui s'étoit paſſé, & il nous raconta que prêchant un jour dans une Egliſe commune aux Catholiques & aux Proteſtans, ayant apperçu un petit garçon à la porte de cette Egliſe, qui tenoit une écreviſſe, il avoit ſenti dans l'inſtant la plus grande émotion, & qu'il auroit infailliblement perdu la parole, s'il n'eût pas promptement détourné les yeux, & fait fermer ſur le champ cette porte. Il nous dit auſſi qu'il mangeroit bien juſqu'à cent écreviſſes, qu'il en avoit même mangé davantage, & qu'il éprouvoit toujours les mêmes ſymptomes, lorſqu'après en avoir vu, on ne lui en faiſoit pas auſſitôt manger. Obſerv. 187.

On peut voir ſur cela l'hiſtoire d'une Aphonie cauſée par la vuë des écreviſſes, rapportée dans la ſeconde année des Ephémérides, obſervation 145. par François Mathieu Hertodius, où il eſt queſtion d'un Eccléſiaſtique qui

perdoit la parole, dès qu'il voyoit des écrevisses ; mais il falloit pour cela qu'elles fussent chaudes, & la parole lui revenoit ensuite peu à peu, à mesure qu'elles se refroidissoient.

Dec. 1. Ann. 2. 1672.

OBSERVATION CXCV.

Dissection d'une Loutre, par George Segerus.

Observ. 195.

LE 8. Juillet 1656. un de mes amis m'apporta à Copenhague où j'étois alors, une Loutre dépouillée de sa peau qui avoit été tuée la nuit précédente, sur laquelle je fis quelques observations que je vais rapporter en peu de mots.

L'épiploon formé d'une double membrane parsemée de graisse, n'étoit pas seulement étendu sur les intestins, mais il couvroit la partie inférieure de l'estomac, il étoit adhérent au foye & à la rate, & ressembloit à une toile d'araignée.

L'estomac étoit rempli d'un suc blanchâtre, & de quantité d'arrêtes de poisson.

Les intestins avoient la même étendue dans toute leur longueur, & on n'y distinguoit point de *cœcum*, ils étoient jaunâtres, & contenoient, comme l'estomac, une liqueur blanchâtre.

Le pancréas étoit petit & noirâtre.

Le foye étoit divisé en sept lobes, & à sa partie concave, la veine ombilicale s'inséroit à la veine-porte.

La rate étoit placée sous l'estomac, elle avoit six travers de pouces de longueur, & étoit criblée de grains de plomb.

Les reins étoient gros & composés de dix glandes conglomérées.

A l'extrémité de la verge il y avoit un os de la longueur du petit doigt, dur, fourchu à sa partie postérieure, courbé & couvert d'un cartilage.

Ayant ouvert la poitrine, le médiastin me parut extrêmement mince, & du côté droit, où avoit principalement porté le coup de fusil, il y avoit entre le cœur & les poumons un caillot de sang noir, long & épais, qu'on auroit pu prendre pour un foye.

Les poumons étoient jaunâtres, composés de trois lobes de chaque côté, qui environnoient le cœur.

Le cœur étoit gros, fort long, & il avoit deux ventricules, le droit étoit mince & rempli de sang caillé, & le gauche étoit très-épais & entiérement vuide.

La mauvaise odeur de l'animal ne me permit pas de faire un plus grand nombre d'observations.

Extrait d'une Lettre du 26. Avril 1672. adressée à Breslaw.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION CXCVIII.

Sur une perte de mémoire, ſans cauſe apparente, que le malade recouvra dans la ſuite par l'uſage des remédes appropriés à ſon état, par le même Auteur.

Dec. 1. Ann. 3. 1672.

AU mois de Décembre de l'année derniere (1671.) un Echevin de Newbourg, plus que ſexagénaire, & d'un tempérament ſanguin, étant à table, & ſans avoir reſſenti auparavant aucune douleur à la tête, ni en aucune partie du corps, commença pour la premiere fois à tenir des diſcours ſans aucune ſuite; ſa femme qui l'obſervoit, lui conſeilla de ſe mettre au lit, mais après qu'il y fut, voyant qu'il ne parloit pas d'une maniere plus ſuivie, & que ce fâcheux ſymptome ſubſiſtoit toujours, elle ſe perſuada que ce pouvoit être quelqu'attaque d'apopléxie ou de paralyſie, & m'envoya chercher ſur le champ par ſon gendre; j'y courus ſans perdre de tems, & après avoir bien examiné le malade, je jugeai que ſon état étoit occaſionné par une perte de mémoire. Dès qu'il avoit en effet commencé une phraſe, il reſtoit un inſtant penſif, & en recommençoit une autre, qu'il n'achevoit pas plus que la premiere, & il ſe plaignoit qu'il ne ſçavoit ſouvent que répondre aux queſtions qu'on lui faiſoit. Lui ayant demandé s'il avoit mal à la tête ou en quelque autre partie du corps, il me répondit que non, & me tint toujours le même langage les jours ſuivans. Sa ſituation fut toujours la même pendant quinze jours; il lui ſurvint alors un accès de goutte qui étoit pour lui une maladie habituelle; les urines étoient dans leur état naturel, le pouls étoit foible, mais il n'annonçoit rien de funeſte. Après lui avoir fait donner un lavement, j'eus recours aux cordiaux, aux céphaliques employés tant intérieurement qu'extérieurement, & aux remédes auſquels on attribue ordinairement la propriété de fortifier la mémoire, ſans oublier même la pomme odorante, quoique je doute fort que les drogues qui entre dans ſa compoſition, puiſſent conſerver quelque vertu, & procurer quelque ſoulagement aux malades, leurs qualités étant abſolument altérées par leur union avec le ladanum, qui fait la baſe de ce reméde; ces pommes d'ailleurs avec le tems, perdant entierement l'odeur des huiles diſtillées, & des autres matieres aromatiques dont elles avoient été empreintes, & ne conſervant que celle du ladanum, deſorte que lorſqu'on veut s'en ſervir, on eſt obligé de les imbiber de nouveau de ces eſſences odorantes. Mais on eſt ſouvent en quelque façon contraint d'ordonner de pareils remédes, par rapport à ceux qui approchent du malade, qui les ayant vu employer en pareilles circonſtances, taxeroient le Médecin d'ignorance ou de négligence, s'il ne les preſcrivoit pas. Quoiqu'il en ſoit, dans l'eſpace d'environ quinze jours, la mémoire du malade ſe rétablit au point qu'il pouvoit s'entretenir comme auparavant ſur toutes ſortes de ſujets, & il ne lui reſta rien de ſon incommodité, que l'oubli total des caractéres & de la valeur des lettres: & comme ſa femme ſe perſuadoit que l'impoſſibilité où il ſe trouvoit de pouvoir lire, étoit cauſée par l'affoibliſſement de ſa vuë, quoiqu'auparavant il lût ſans lunettes les caractéres les plus menus, elle lui préſenta en ma préſence un li-

Obſerv. 198.

vre imprimé en très-groſſes lettres, il nous dit qu'il les voyoit bien, mais qu'il n'en ſçavoit plus les noms, & qu'il ne pouvoit les aſſembler, & en former des ſyllabes, s'affligeant d'autant plus de la perte de ſa mémoire à cet égard, qu'il employoit ordinairement la plus grande partie de ſon tems à lire l'Ecriture Sainte; mais je le raſſurai de mon mieux, & je l'exhortai à rapprendre à lire, & à ſe faire donner des leçons par ſa femme, lui recommandant en même tems de continuer l'uſage des trochiſques céphaliques, & d'une calotte dans laquelle entroient diverſes drogues appropriées à ſon état, & dans l'eſpace de ſix ſemaines il ſe trouva en effet parfaitement rétabli, & lut dans la ſuite avec autant de facilité qu'auparavant.

Extrait de la même lettre.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 188.

OBSERVATION CCV.

Sur une fiévre quotidienne & particuliere du bras droit, par André Cnoffelius *Sécretaire & Médecin aulique de la Cour de Pologne, Conſul de Marienbourg, &c.*

Obſerv. 205. LE nommé Martin Genger, qui demeuroit dans notre plus grande Iſle de Marienbourg, près de Brotſack, avoit une fiévre bien caractériſée, mais en même tems des plus extraordinaire, puiſqu'elle n'occupoit que le bras droit. Chaque jour ce bras, à peu près à ſept heures du matin, devenoit très-froid dans toute ſa longueur, d'une maniere ſenſible même au toucher, tandis que le reſte du corps conſervoit ſa chaleur ordinaire, à huit heures le froid augmentoit, & étoit alors accompagné de tremblement, qu'on appercevoit particulierement à la main & aux doigts; trois heures après, la chaleur ſuccédoit à ce grand froid, & le bras devenoit très-brulant. L'accès de cette eſpece de fiévre que ce malade portoit depuis ſept ſemaines, duroit ordinairement douze heures, & ce qui mérite d'être obſervé, c'eſt qu'il étoit ſouvent accompagné ou précédé de vomiſſemens; dans l'intermiſſion de la fiévre, le malade reſſentoit des douleurs aiguës aux hypochondres, & vers la mammelle droite, qui ſe calmerent par l'application d'une emplâtre de ſantal. Je guéris au reſte cette fiévre, en ſuivant la même méthode, & par l'uſage des mêmes remédes que j'ai coûtume d'employer dans les autres fiévres, dans leſquels ils n'entre que des ſimples, & que je ne tarderai pas à rendre publiques.

Extrait des Lettres du 18. Mai 1672.

OBSERVATION CCVII.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Sur une pierre qui a la proprieté de changer de couleur dans certaines circonſtances, comme le Caméléon, appellée Polype minéral, par le même Auteur.

Dec. 1. Ann. 3. 1672.

ETant à Poſnanie, *Luc-hainz*, que l'on nomme auſſi *Zattorki*, fameux Lapidaire, me fit préſent, entr'autres choſes curieuſes, d'une pierre qui n'a point encore de nom, & qui me paroit être une preuve de l'exiſtence d'une lumiere formelle dans la nature; mais c'eſt de quoi il n'eſt pas ici queſtion. Il avoit trois de ces pierres, l'une deſquelles étoit encore dans ſa mine, qui eſt de cette eſpece de caillou, que nous nommons *Quarz*; il me donna la plus petite qui eſt de la forme & de la groſſeur d'un gros pois, & qui eſt par tout d'une couleur cendrée. Ce que je trouvai de merveilleux dans cette pierre, c'eſt que quoiqu'elle fût opaque, & qu'elle n'eût aucunes de ſes parties tranſparentes, après l'avoir miſe dans l'eau, elle n'y eut pas été ſix minutes, qu'elle commença à paroître brillante par les bords, & à communiquer à l'eau une ſorte d'ombre lumineuſe à la vérité, mais cependant d'un jaune couleur d'ambre, dans un eſpace de tems très-court; elle paſſa enſuite du jaune à la couleur d'améthyſte, au noir, au blanc, & à une couleur nébuleuſe, & comme enfumée. Enfin cette pierre parfaitement opaque, hors de l'eau, y parut toute brillante, entiérement tranſparente, & d'un beau jaune, couleur d'ambre, lorſqu'elle y eut été plongée. Tirée hors de l'eau, elle revint à ſon premier état d'opacité, après s'être colorée ſucceſſivement, & dans un ordre rétrograde, des mêmes teintes qu'elle avoit priſes auparavant dans l'eau. Obſerv. 207.

Ces expériences furent faites à Thorn en Pruſſe, en préſence & dans la maiſon de M. Jean *Neunachbar*, plus ancien Paſteur des Egliſes de cette ville, où étoient auſſi le Dr Segerus Médecin du Roi de Pologne, & M. Samuel *Schelgvigius* Profeſſeur de Philoſophie & vice-Recteur du Collége de la même ville, qui furent témoins de cet agréable ſpectacle, & ſur le témoignage deſquels je puis aſſurer que cette pierre étoit naturelle & nullement une production de l'art, & qu'elle fit paroître ſucceſſivement toutes les différentes couleurs, dont je viens de faire l'énumération.

Extrait des mêmes lettres.

OBSERVATION CCVIII.

Sur un écoulement d'urine par le nombril, par le même Auteur.

UN Marchand de Hambourg nommé *Frankenberg*, revenant de Francfort ſur l'Oder, arriva à Croſne, avec une rétention d'urine, qui couloit cependant d'abord goutte à goutte, mais les conduits qui la portent à la veſſie s'étant entiérement bouchés, il paſſa enſuite trois ſemaines ſans en rendre une ſeule goutte. Cette ſuppreſſion fut ſuivie de grandes douleurs, Obſerv. 208.

d'insomnies, & il n'avoit de repos ni jour, ni nuit, les lavemens augmentoient son mal, le bain le réduisoit à l'extrémité, il fut prêt enfin à en perdre l'esprit; heureusement que dans cette situation violente, l'urine se fraya une nouvelle route par le nombril, d'où elle s'écouloit peu à peu, mais avec des douleurs inexprimables. M'ayant fait appeller, je lui fis prendre l'esprit acide de sel ammoniac, préparé sans interméde, & en quinze jours de tems je le renvoyai parfaitement guéri. C'est en effet un des plus sûrs & des plus puissans apéritifs que je connoisse, lorsqu'il est question d'obstructions dans les petits vaisseaux, & il devroit assurément tenir un des premiers rangs parmi les remédes de ce genre. J'ai pour témoins de cette cure M. *Faber* Proconsul & Physicien ordinaire de Crosne, & M. Jean Hering aussi Proconsul, chez qui ce Marchand étoit alors logé.

Extrait des mêmes Lettres.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obsery. 207.

OBSERVATION CCXX.

Sur la Plique des parties naturelles des femmes, par Paterson-Hain.

Obsery. 220. QUand on ne sçauroit pas d'ailleurs que dans la Plique, sorte de maladie endémique en Pologne, l'humeur morbifique prend ordinairement son écoulement par les cheveux, l'observation suivante pourroit en être la preuve. M. *Ossolinski* Palatin de *Sendomir*, avoit à son service un François nommé *Santaman*, qui se maria dans sa maison, & qui épousa une fille de condition, qui après avoir essuyé diverses maladies, fut attaquée de la Plique qu'elle avoit non seulement à la tête, mais aux parties naturelles, & à un tel point, que le poil de ces parties avoit cru jusqu'à la longueur de plus d'une aune & demie, desorte qu'il auroit traîné à terre, si elle ne l'avoit entortillé autour de sa cuisse, c'est ce que j'ai moi-même eu la curiosité de voir.

Bien des personnes pensent que la Plique de la tête & de la barbe n'est occasionnée que par la négligence & la mal-propreté, & j'ai vu en Pologne plusieurs Médecins même, qui ne faisoient aucune attention à ce symptome extraordinaire. Mais cette Plique des parties naturelles ne permet pas de douter qu'il ne se porte en effet aux cheveux dans cette maladie, une certaine humeur à peu près de la même nature que celle qui leur sert d'aliment; car il est inoui que le poil de cette partie ait jamais eu cette longueur, & il paroit au contraire que dans cette malade, un suc vicié & excrémenteux y étoit porté comme par un mouvement critique de la nature, & donnoit lieu à cet accroissement extraordinaire. J'ai même observé qu'après qu'on eut coupé les cheveux en ma présence, à une femme de la premiere qualité de Pologne, attaquée de la Plique, il y avoit parmi ces cheveux, ainsi colés ensemble, quantité de petits floccons jaunes, qui lorsqu'on les brûloit, exhaloient une odeur de soufre, mais mêlée d'une autre odeur desagréable & étrangere à ce minéral.

Extrait des lettres écrites à Breslaw, du 13. Juin 1672.

OBSERV.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 3. 1672.
Obſerv. 222.

OBSERVATION CCXXII.

Expériences faites ſur la grande Bardane, par le même Auteur.

AYant brûlé derniérement une certaine quantité de grande Bardane, pour en tirer le ſel, elle s'enflamma de la même façon que le ſalpêtre mis ſur les charbons allumés ; ce qui doit faire juger que cette plante contient une grande quantité de ſel nitreux. Foreſtus l'a beaucoup recommandée dans le traitement de la goutte, pour moi je ne doute pas qu'elle ne puiſſe procurer un grand ſoulagement aux malades attaqués de la pierre, & c'eſt dans ces vues que j'ai voulu en extraire le ſel.

Extrait des lettres précédentes.

OBSERVATION CCXXVII.

Sur le rein droit d'une femme, monſtrueux par ſa groſſeur, dont elle rendit quelques portions par les urines, & dont le rein gauche contenoit une pierre d'un volume extraordinaire, par George Segerus.

Obſerv. 227.

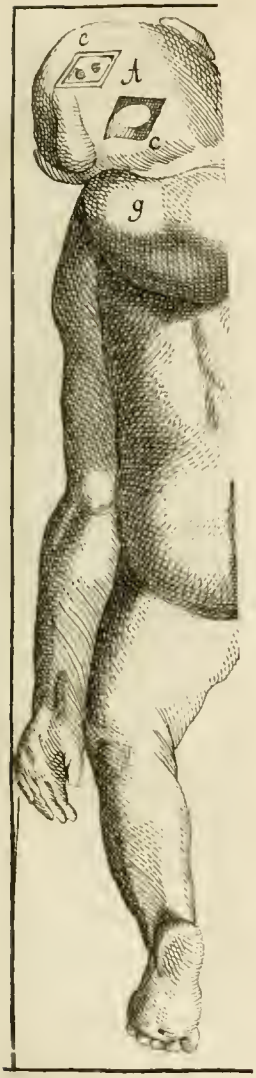
LA veuve de Jean *Groſſius*, autrefois Chirurgien de cette Ville de Thorn, âgée de ſoixante-neuf ans, mais encore fraîche & vigoureuſe pour ſon âge, fut attaquée au mois de Février 1672. d'une grande douleur de tête, qui ne ſe calmant point au bout de quelques jours, elle fit demander à un Apoticaire, par un de ſes amis, quelque reméde propre à la ſoulager. Celui-ci ſans avoir égard apparemment à ſon âge déjà avancé, lui envoya certaines pilules qui lui procurerent juſqu'à trente évacuations, & cette purgation violente & exceſſive, fut ſuivie d'une grande douleur au rein droit qui ne la quitta plus, & qui ne lui donna pas même depuis, une heure de relâche. Elle prit différens remédes que des femmes de ſa connoiſſance lui indiquerent, mais ſans aucun ſoulagement, le mal augmentant au contraire. Elle me fit appeller le vingt-quatre Mars, c'étoit un mois après avoir pris les pilules, & elle m'inſtruiſit de tout ce qui avoit rapport à ſa ſituation, de ce qu'elle penſoit qui avoit pu donner lieu à ſa maladie, & des différens remédes qu'elle avoit pris. Après avoir bien examiné les différens ſymptomes de cette maladie, & particuliérement l'urine qui étoit teinte de ſang, & mêlée de beaucoup de pus, je jugeai qu'il y avoit ulcére au rein droit, & je lui preſcrivis différens remédes tant internes qu'externes, qui ne lui procurerent cependant preſqu'aucun ſoulagement, excepté le bain d'eau tiéde qui calmoit ſes douleurs, non-ſeulement tandis qu'elle le prenoit, mais qui lui procuroit après en être ſortie, quelques heures d'un ſommeil tranquille, ce qui l'engageoit à faire ſouvent uſage de ce reméde. J'appercevois ſouvent dans l'urine, de petites pelotes enſanglantées, que je prenois pour des grumeaux de ſang, mais le trente-un Mars, je vis au fond du vaiſſeau où l'on avoit mis l'urine de la nuit, un corps enſanglanté de même, mais rond & long de ſix travers de pouce, avec des apparences de nodoſités ou articulations, qui

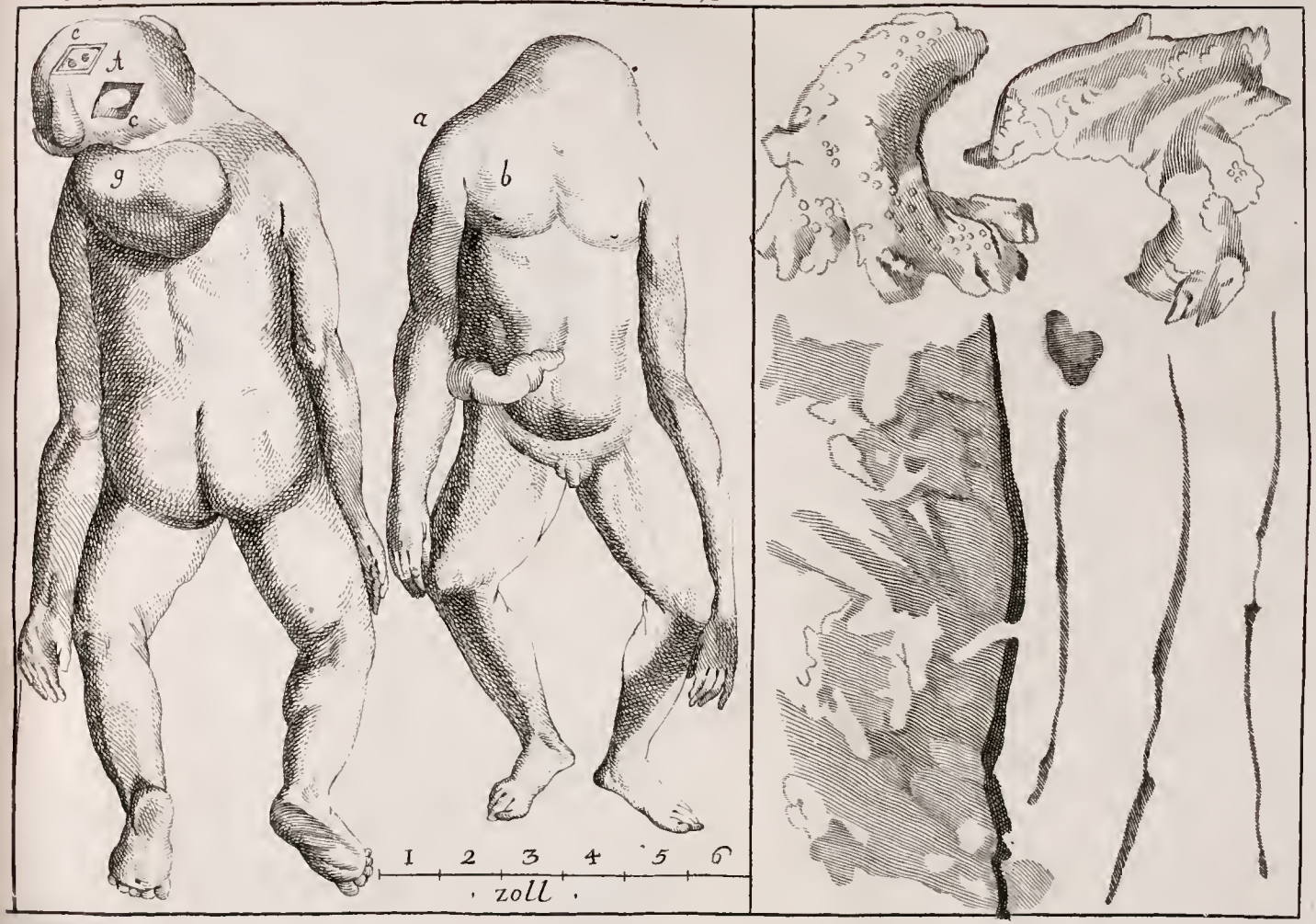
EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 227.

ayant été tiré du vaiſſeau, reſſembloit en tous points à un ver, *V. fig. 3.* excepté qu'il étoit ſans vie & ſans mouvement, & la malade ſe plaignoit d'avoir ſouffert des douleurs inexprimables pendant la nuit. Je lui fis prendre encore différens remédes, que les Auteurs conſeillent en pareil cas, & qui furent tous inutiles; il n'y eut que le bain qui continua de lui procurer quelque tranquillité; mais la violence des douleurs revenoit vers le ſoir, & alloit toujours en augmentant pendant la nuit; de ſorte qu'elle dormoit quelquefois un peu le jour, mais dès l'inſtant qu'elle fut attaquée juſqu'à ſa mort, elle ne dormit jamais la nuit. Le trois Avril, ſes domeſtiques m'apporterent ſur le ſoir, un autre petit corps enſanglanté de la même figure, & de la même longueur que le premier, *V. fig. IV.* & un autre plus large & plus épais, qui avoit la forme d'un des ongles du doigt, *V. fig. V.* Les ayant fait macérer quelque tems dans l'eau-chaude, & le ſang dont ils étoient couverts ayant été délayé, ils parurent de la couleur du Parenchyme des reins. Je fis voir le lendemain ces caroncules à M. *Schultzius*, mon ami & mon Confrere, & les ayant fenduës longitudinalement, nous n'y apperçumes aucune cavité: je trouvai encore le matin du ſept Avril dans l'urine de la malade, deux de ces corps longs & ronds, repréſentés dans les *Fig. VI. & VII.* dont l'un avoit huit travers de pouce de longueur, & l'autre ſix, qui perdirent, comme les autres, leur couleur rouge dans l'eau, & ne conſerverent que celle de la ſubſtance du rein. J'examinai encore plus attentivement ces filamens avec le Dr. *Schultzius*, mais nous n'y apperçumes de même aucune cavité & nous reſtames convaincus qu'ils n'étoient, comme les précédens, que des parties charnuës, qui s'étoient détachées du rein droit. La ſeule choſe qui pouvoit répandre ſur cela quelque doute, c'eſt que la longueur de ces petits corps plus courts dans la figure que j'en donne, parce que leurs extrémités s'en étoient ſéparées dans l'eau, paroiſſoit excéder l'étenduë ordinaire d'un rein, qui n'eſt au plus que de quatre ou cinq travers de doigt; mais la qualité de leur ſubſtance ne nous laiſſoit ſur cela aucun ſoupçon; la longueur de ces fibres charnuës nous donna ſeulement lieu de penſer, que le rein dont elles avoient été détachées, étoit d'un plus grand volume que dans l'état naturel. Il ne parut plus dans la ſuite de ces caroncules, mais l'écoulement de pus & de ſang continuant, la malade qu'on ne put ſoulager par aucuns remédes, mourut le 19 Mai ſur les huit heures du ſoir. Auſſitôt que j'eus appris ſa mort, je priai ſes parens de me permettre de faire faire l'ouverture de ſon corps, ce que j'eus beaucoup de peine à obtenir; elle fut faite cependant le ſoir même en ma préſence, par George *Grunack* Chirurgien, & M. *Schultzius* y aſſiſta auſſi. Le bas-ventre étant ouvert, nous nous attachames d'abord au rein droit, & à peine fut-il découvert, & ſéparé de la tunique adipenſe, qui contenoit une grande quantité de graiſſe, que du premier coup d'œil, il nous parut à tous monſtrueux, par ſon volume; il étoit en effet quatre fois plus gros dans toutes ſes dimenſions, que dans l'état naturel. Il étoit rouge au-dehors & lorſque nous l'eumes ouvert, nous le trouvames entiérement chancreux, rempli de pus de très-mauvaiſe odeur & parſemé en quelques endroits de gravier, mais en petite quantité; ſéparé de toutes ſes tuniques adipeuſes, il peſoit dix-ſept onces, poids de Médecine. Notre curioſité ſatisfaite à l'égard de celui-ci, nous examinames le

Collect · A




c
A
c
g
a
b
1 2 3 4 5 6
. zoll .

rein gauche que nous trouvames de grandeur naturelle, & même un peu plus mince & plus mollaſſe. L'ayant ouvert longitudinalement, nous y trouvames une groſſe pierre, dans le Parenchyme qui s'étoit étendu & aminci à proportion que la pierre avoit groſſi; de ſorte qu'elle y étoit logée toute entiére, ſans toucher au baſſin. A la vuë de cette pierre, je fus dans la plus grande ſurpriſe, la malade m'ayant toujours aſſuré qu'elle ne ſentoit aucune douleur au rein gauche, ou qu'elle étoit ſi légere qu'elle ne méritoit aucune attention. Cette pierre étoit rouge, branchuë, liſſe & polie, & n'étoit un peu rude au toucher, qu'en très-peu d'endroits, de ſorte que par rapport à ſa forme & à ſa couleur, on auroit pu la prendre pour une eſpece de corail rouge. J'ai donné le deſſeing de ſes deux faces, *fig. I. & II.* Ce rein peſoit deux onces & ſix gros, & la pierre cinq gros, poids de Médecine. Tous les autres viſcéres étoient au reſte dans leur état naturel, à l'exception de la véſicule du fiel, qui étoit plus groſſe qu'elle ne l'eſt ordinairement, & qui contenoit une liqueur rougeâtre épaiſſie, glutineuſe, & convertie en grande partie, en une concrétion pierreuſe & friable, de la même qualité à peu-près, mais un peu plus dure, que les pierres que me fit voir dernierement M. André *Gnoſelius*, Médecin & Sécretaire du Roi de Pologne mon ami, qu'il avoit trouvées en faiſant la diſſection du corps de l'Archidiacre de Poſnanie. Voilà toutes les obſervations, que la préſence des parens, & le peu de tems qu'on nous laiſſoit, nous permirent de faire. Je finis ce mémoire par la déclaration que m'a faite pluſieurs fois la malade, que dans le cours d'une fâcheuſe maladie, qu'elle avoit euë pluſieurs années auparavant, elle avoit rendu par le vomiſſement, à ce qu'elle croyoit, en préſence de M. George *Mochingerus*, qui avoit été mon Profeſſeur, un vrai Goujon de riviere, vivant & de la groſſeur du petit doigt, après quoi ſa ſanté s'étoit rétablie; de ſorte que dans la perſuaſion où elle étoit, qu'elle avoit encore un pareil poiſſon dans le rein, pendant le cours de celle-ci, elle s'excitoit ſouvent à vomir.

Extrait des Lettres du 28. Juin 1672.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 3. 1672. Obſerv. 227.

OBSERVATION CCXL.

Sur la figure en forme de croix du ſel d'Abſinthe, par Jean Daniel Major, *Profeſſeur d'Anatomie & de Botanique, Vice-Recteur de l'Univerſité de Kiel.*

ETant il y a treize ans à Padouë, je vis chez un Chimiſte un ſel lixiviel d'abſinthe, qui par des diſſolutions & des filtrations réïtérées avoit acquis la pureté, & la tranſparence du cryſtal. Je ne ſçais cependant, s'il n'y avoit pas joint une petite quantité de nitre, mais ce ſel étoit particuliérement remarquable par ſa figure; c'étoit un amas de quantité d'aiguilles ou petites colomnes quadrangulaires & coniques, cryſtalliſées dans un bocal, qui étoient traverſées par des barres d'un demi pouce de longueur, ſurmontées par une autre plus petite, l'extrémité ſupérieure de la colomne excédant un peu cette ſeconde barre, de telle façon que les cryſtaux de ce ſel reſſembloient parfaitement à des Croix, telles qu'on les repréſente ordinairement parmi les Chrétiens. Obſerv. 240.

On a beaucoup écrit sur la figure des sels : parmi les Auteurs modernes, l'ouvrage de Laurent *Bellini*, *de gustûs organo*, mérite surtout d'être lû. On peut voir aussi ce qu'à dit *Boyle* sur la figure des sels, dans son traité de l'origine des formes & des qualités.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 3. 1672. *Lettre du Dr.* Major, *du mois de Juillet 1672. datée de Kiel, & adressée à un Auteur des Éphémérides.*

OBSERVATION CCXLI.

Sur un Citron dans un autre Citron, par le même Auteur.

Observ. 241. AU mois de Janvier de cette année 1672, un de mes amis de cette Ville de Kiel, acheta quelques Citrons ou Limons d'Espagne, que des Marchands de Hambourg vendoient à la Foire, & les fit mettre à la cave pour s'en servir au besoin. Au mois d'Avril suivant, en ouvrant un de ces Citrons, il y trouva dans le centre un autre petit Citron de la grosseur d'une Chataigne, dont l'écorce étoit d'un beau jaune, & de la meilleure odeur, mais dont la figure étoit irréguliere. Ce petit Citron pesoit trois gros & demi, & l'un & l'autre étoient sans grains ou pepins ; on en apperçevoit seulement quelqu'apparence dans le plus petit.

Sachs *Gammarol. L. 1. Cap. 8.* a rapporté plusieurs exemples de pareilles Prégnations dans des Citrons, tirés des ouvrages de Wormius & de Bartholin, & dans l'appendice sur ce Chapitre, il dit qu'il a appris qu'on trouvoit souvent de pareils Citrons en Italie.

Extrait des notes sur cette observation, par Henri Vollgnad, *Secrétaire de l'Académie des Curieux de la Nature.*

Jean-Bapt. Ferrarius. *Lib. III. de malor. aure. Cultur.* prétend que cette sorte de superfœtation est propre à une des meilleures especes de Limons, que l'on nomme en Italie *Cedrino*, qui croit dans toute la Toscane, mais particuliérement dans le fertile territoire de *Pietra santa*, où il ne gele jamais à cause des vents chauds qui viennent du côté de la mer & où regne un Printems perpétuel ; de sorte qu'on trouve en tout tems des fleurs sur ces arbustes. Leur fruit, dit cet Auteur, est quelquefois pointu, d'autrefois plus arrondi ; si on le fend en plusieurs portions du dessus au-dessous, on trouve au-dedans un autre Limon, qui en contient souvent lui-même un troisième, & dans celui-ci on apperçoit encore les germes d'autres petits Limons. Ces fruits, continuë l'Auteur, s'ouvrent souvent d'eux-mêmes sur l'arbre, comme pour donner naissance à ceux qu'ils renferment, & il observe ensuite que cette espece de Limons a plus d'odeur que toute autre, & que sa chair est aussi plus délicate, & plus agréable au goût. Il s'en trouve dont la peau est lisse, & d'autres qui sont parsemés de tubercules ; ils ont peu de pepins, qui souvent sont vuides & sans amandes, & les feüilles de ces arbustes sont d'un verd foncé, larges & sujettes à se coquiller.

OBSERVATION CCXLIII.

Sur une hémorragie qui succéda à la maladie des yeux, que l'on nomme Nyctalopie, par Jacques Dobrzensky *de Negrepont, Professeur de Philosophie à Pragues.*

Dec. 1. Ann. 3. 1671.

JOseph Veronelli né à Parme & mon allié, qui depuis dix ans demeure dans ma maison, m'a raconté, qu'il lui étoit arrivé une fois pendant tout un mois de Mars, de cesser totalement de voir au coucher du soleil, malgré la lumiere de plusieurs chandelles, & de recouvrer la vuë à son lever. Depuis quinze ans qu'il éprouva cette sorte de maladie, il ne lui est rien arrivé de semblable, mais elle a été suivie de fréquentes & d'abondantes hémorragies par le nez, précédées ordinairement d'éternumens qu'on ne peut arrêter par aucuns remédes, & qui le réduisent souvent à l'extrémité. Ayant eu derniérement pendant six semaines, ce saignement de nez, au point qu'il paroissoit n'avoir plus de sang dans le corps, & qu'il ne rendoit plus que goutte à goutte une sérosité jaunâtre, il fut guéri par l'usage du lait de chévre & du sel de corail. Observ. 243.

Extrait des lettres du 16 Juillet.

OBSERVATION CCXLVI.

Sur les pierres qui se forment dans le corps du Cheval & du Cochon, par George Wolgang-Wedel.

NOus avons vu dans l'Observation 23. de cette Collection, qu'il se formoit quelquefois des pierres dans la vessie des chiens, & on a aussi la preuve que les autres animaux sont de même sujets à cette maladie. On trouva en effet, il y a dix ans une pierre dans l'intestin d'un cheval, près de *Henneberg*, qui est actuellement dans le cabinet de curiosités naturelles de notre Prince, le Duc de Saxe Gotha. Lorsqu'on l'eut partagée, on remarqua que les couches les plus superficielles n'étoient formées que d'une espece de mucilage, qui ressembloit à l'humeur crystalline de l'œil ; ces parties paroissoient molles, mais lorsque la pierre eut été exposée quelque tems à l'air, elle prit un poli aussi vif, que si l'art y avoit eu quelque part. Les cercles ou stries concentriques que présente sa coupe, comme *Fragosus* l'a observé sur le Bezoard ordinaire, *Med. inter. c. 10.* ne laissent aucun lieu de douter, que cette pierre ne se soit formée par des couches successives. Sa couleur est blanchâtre, son poids est de trois quarts de livre, une once, cinq dragmes, quatre grains ; elle ne paroît point composée de parties sablonneuses ou tartareuses, & n'est point friable, mais dure & compacte, on peut cependant la raper & la pulvériser. A l'égard des propriétés de ces sortes de pierres, plusieurs Auteurs modernes prétendent qu'elles sont Aléxipharmaques, sudorifiques, résolutives, diurétiques, absorbantes, &c. & ils les préférent même Observ. 246.

au Bezoard ordinaire. Voy. Bartholin, *Cent. 4. Epiſt. medic. 92.* Il eſt conſtant qu'il ſe forme auſſi de pareilles pierres dans le corps des Cochons. Maleine Sybille, Ducheſſe de Saxe nous en a fait voir une, trouvée dans la veſſie d'un de ces animaux, qui eſt longue, rude au toucher, & qui peſe ſix onces cinq gros.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 246.

Il s'engendre auſſi ſouvent des pierres au nombril de ces mêmes animaux, dont quelques Auteurs attribuent la formation aux ordures qui s'y amaſſent & qui durciſſent, & d'autres à une vertu pétrifiante répandue dans toute la nature. On en voit encore une de cette eſpece, dans le Cabinet de notre Prince, qui eſt de la forme & de la groſſeur d'un petit œuf, qui lui a été envoyée par le Gouverneur de *Schwartzembourg*. Quoique ſpongieuſe & friable, elle a conſervé cependant ſa forme, & peſe une once & deux ſcrupules.

J'ai vu auſſi deux pierres trouvées dans des eſtomacs de cerfs tués dans une Forêt de la Thuringe, qui peſent chacune deux onces, & une autre du poids de deux onces & demie auſſi trouvée dans l'eſtomac d'un autre cerf en 1665. près de *Heilsberg ;* mais comme la ſubſtance de ces pierres eſt de la nature du cailloux, il y a lieu de croire qu'elle avoit été avalée par ces animaux, avec l'herbe à laquelle elle étoit attachée ſous la forme d'un ſable. J'ai auſſi vu un morceau de Bezoard de Vache, dont la ſuperficie eſt auſſi brillante que ſi elle avoit été dorée avec des feüilles d'or.

Lettre du 1. Août 1672.

OBSERVATION CCXLVII.

Diverſes expériences Chimiques qui peuvent conduire à des découvertes plus importantes, adreſſées au R. P. Adam Kochanski Jéſuite, par Philippe Talducci *Sur-Intendant des Fortifications de Bohéme.*

Obſerv. 247.

C'Eſt pour vous obéïr, mon Révérend Pere, & pour contribuer ſelon mon pouvoir au progrès des ſciences naturelles, que je vous envoye enfin les expériences que vous m'avés demandées. De fréquens voyages que j'ai été obligé de faire, & d'autres obſtacles imprévus, ne m'ont pas permis de m'acquitter plutôt de ma promeſſe ; mais avant que d'en rapporter le détail, je ſuis bien aiſe de vous avertir, que ce grand nombre d'expériences n'a pas été fait au hazard, & ſans aucun but, mais que j'ai toujours eu en vuë de découvrir la véritable route, que tient la nature dans ſes opérations, & particuliérement dans la production des êtres animés. Je ſupprimerai cependant pluſieurs de ces expériences, quoique très importantes, & qui ont rapport à des matieres très-peu connuës, parce que leurs conſéquences pourroient nous conduire trop loin ; mais celles qui ſuivent, quoique très-ſimples en apparence, ne laiſſent pas d'avoir quelque fineſſe. J'ai voulu d'ailleurs me conformer à la marche de la nature, qui va toujours du plus ſimple au plus compoſé. Que cette ſimplicité ne vous rebute donc point, mon R. P. C'eſt par elle qu'on eſt ſouvent parvenu à faire les plus grandes découvertes, & c'eſt ainſi que notre célébre Galilée, en méditant ſur les ſimples vibrations du Pendule, découvrit ces ſublimes vérités Mathémati-

ques, que l'univers admire encore aujourd'hui dans ſes ouvrages. Mais pour commencer d'entrer en matiere, il eſt bon de vous inſtruire de ce qui a donné lieu à la ſuite d'expériences, que je vas rapporter. Je m'étois ſouvent apperçu qu'il ſe précipitoit dans certaines eaux de marais, un ſédiment rougeâtre ſemblable à de la roüille, & je n'avois pu voir ſans admiration qu'il ſe formoit ordinairement ſur ces eaux, des pellicules ſur leſquelles brilloient les belles couleurs de l'Arc-en-Ciel. J'avois la plus grande curioſité de découvrir la cauſe de la précipitation de ce ſédiment, & de la formation de ces cuticules *iriſées*, le goût de ces eaux me donnant lieu de croire, qu'elles contenoient du vitriol, & ſoupçonnant qu'il leur arrivoit une ſorte de décompoſition, ce qui produiſoit, & le ſédiment rougeâtre, & la pellicule colorée, je me déterminai à faire diverſes expériences ſur le vitriol, en l'uniſſant à des matieres que je ſçavois être douées de la propriété d'opérer des précipitations dans les liquides, en obſervant quelles ſeroient les ſubſtances qui auroient cette proprieté, dans un degré plus ou moins éminent, & en même-tems quelles étoient celles, qui étoient abſolument privées de cette vertu.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 247.

Je pris donc dans ces vuës, du vitriol que je fis diſſoudre dans de l'eau commune, & après avoir exactement filtré la diſſolution, je la diſtribuai dans différens petits vaiſſeaux de verre rangés par ordre. Je mis enſuite dans chacun, quelque peu des differentes matieres précipitantes, dont je vas faire l'énumération, & j'obſervai enſuite les choſes ſuivantes, tant par rapport à la précipitation du ſédiment, qu'à la production des cuticules colorées.

1. Le tartre crud précipita un ſédiment verdâtre, & produiſit une pellicule colorée.

2. La pierre à chaux, ſans être calcinée, ne précipita aucun ſédiment, & ne produiſit aucune iris à la ſuperficie de la liqueur.

3. L'antimoine calciné juſqu'à blancheur, à la maniere ordinaire, ne produiſit aucun effet ſenſible.

4. Ni l'ardoiſe cruë, que les Allemands nomment *Schtuargen*, & *Schieffer*,

5. Ni le ſel fixe tiré des cendres du Lys de Vallée, ou Muguet.

6. Par le mêlange d'un peu d'encens, il ſe précipita une petite quantité de ſédiment roux, & il ſe forma une pellicule colorée très-mince.

7. La mouſſe de Prunier ſauvage ne produiſit rien.

8. Le tartre de l'urine d'un homme précipita une petite quantité de ſédiment tirant ſur le verd, & produiſit une petite pellicule colorée à peine viſible.

9. Un morceau du crâne de Cheval calciné, précipita une aſſez grande quantité de ſédiment d'un jaune obſcur, & il ſe forma à la ſuperficie de la liqueur une aſſez belle iris.

10. Les pierres, ou les yeux d'écreviſſes de riviére, comme on les nomme ordinairement, produiſirent beaucoup de ſédiment roux, brun, & une belle iris.

11. Les yeux d'une Carpe cuite, du Lac de Garde, précipitérent un peu de ſédiment blanchâtre, & produiſirent une petite pellicule colorée.

12. Le cryſtallin de l'œil de ce même poiſſon qui avoit auſſi été cuit, précipita un ſédiment blanc & un peu viſqueux, & donna lieu à la formation d'une aſſez belle pellicule colorée.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 247.

13. Un morceau de la mâchoire d'un Brochet cuit, précipita une petite quantité de ſédiment blanchâtre, & produiſit une cuticule foiblement *iriſée*.

14. L'écaille du même poiſſon opéra les mêmes effets.

15. Un morceau de l'eſpece de coquillage fluviatil qui produit des perles, précipita un ſédiment roux, & il ſe forma à la ſuperficie de l'eau, une très-belle iris.

16. Les perles de ces coquillages produiſirent les mêmes effets.

17. La chair de cet inſecte fit précipiter un ſédiment d'un roux très-brun, & produiſit une cuticule très-bien *iriſée*.

18. Les parties pulpeuſes & les plus molles de cette chair, produiſirent les mêmes choſes.

19. L'œil de ſéche précipita un ſédiment d'un roux plus clair avec une aſſez belle iris.

20. Un morceau de Corail rouge précipita un ſédiment tirant ſur le roux, & il ſe forma à la ſuperficie de la liqueur, une pellicule très-épaiſſe & bien colorée.

21. La coquille de mer que l'on nomme margaritifere, ou mere des perles, opéra les mêmes effets,

22. De même qu'un morceau de la coquille du limas de mer argenté.

23. La coquille d'un autre limas d'une couleur obſcure, produiſit auſſi les mêmes effets.

24. Un petit morceau de la coquille du limas de mer, que les Vénitiens nomment *Carabuo*, opéra les mêmes effets que ceux rapportés à l'expérience 17.

25. Un morceau de coquille de la même forme, & d'un limas qui paroît être de la même eſpece, mais trouvée dans une colline près de *Skalitz* en Hongrie, qui en contient une très-grande quantité, précipita beaucoup de ſédiment d'une couleur rouſſe, & produiſit une belle iris à la ſuperficie.

26. La pince de la patte de la grande écreviſſe de mer, que les Vénitiens nomment *Grancevola*, précipita quantité de ſédiment roux, & produiſit une pellicule parfaitement *iriſée*.

27. La partie pulpeuſe de la ſéche, que je nomme médullaire, précipita auſſi une aſſez grande quantité de ſédiment, & il ſe forma une iris aſſez apparente.

28. La pince de la patte de l'écreviſſe de mer, qu'on nomme en Italie *Granciporo*, produiſit encore des effets plus ſenſibles.

29. L'étoile de mer préſenta les mêmes phénomenes.

30. L'algue marine enfin, tant la blanche que la noire, précipita un ſédiment blanc, & produiſit une aſſez belle iris.

Ces expériences me confirmerent 1°. dans l'opinion où j'étois, que la pellicule colorée, & le ſédiment qu'on obſervoit dans ces eaux de marais, dont j'ai parlé, étoient l'effet d'une précipitation qui s'opéroit dans ces mêmes eaux, par le mêlange de certaines matieres. 2°. Que la vertu précipitante de ces matieres, dont je viens de faire l'énumération, étoit analogue à celle qui opéroit dans ces eaux, puiſque ces mêmes matieres produiſoient ſur la diſſolution du vitriol, les mêmes effets qu'on obſervoit dans ces eaux. 3°. Que ces eſpeces de menſtrues qui étoient plus particuliérement doués de

de la propriété de produire des précipités, du moins dans les matieres vitrioliques, étoient compris depuis le N°. 15. juſqu'au N°. 29. inclusivement. 4°. Que les matieres rapportées ſous les N°. 2, 3, 4, 5, & 7, étoient abſolument privées de cette propriété, & enfin que les autres ne l'avoient que dans un degré très-foible. Mais paſſons à des choſes plus importantes.

J'ai pris trois lotons, c'eſt-à-dire une once & demie de chaux vive, & la même quantité de ſoufre commun, & après avoir pulvériſé & tamiſé ces matieres, je leur ai fait éprouver le degré de feu de la calcination, dans un vaiſſeau de terre d'une certaine étenduë, juſqu'à ce que le ſoufre ait été entiérement conſumé. J'ai enſuite peſé de nouveau la chaux, qui avoit conſervé ſa blancheur, à l'exception de quelques taches brunes, qu'on appercevoit à ſa ſuperficie, & je l'ai trouvée augmentée de poids aſſez conſidérablement; puiſqu'elle peſoit alors trois lotons & $\frac{7}{8}$ & qu'elle avoit par conſéquent fixé, & en quelque façon converti en chaux, près d'un loton ou d'une demi-once de ſoufre.

32. J'ai joints enſuite trois autres lotons ou une once & demie de ſoufre pulvériſé, à cette même chaux ainſi préparée, & j'ai expoſé ces matieres au même degré de feu, pour reconnoître ſi la chaux augmenteroit en peſanteur par cette ſeconde calcination; mais l'opération finie, la chaux qui étoit devenuë d'un gris cendré, ne peſoit toujours que trois lotons $\frac{7}{8}$. Elle avoit donc fixé d'abord toute la quantité de ſoufre qu'elle étoit capable d'abſorber.

33. J'ai mis cette chaux dans une grande bouteille de verre, & j'ai verſé deſſus cent cinquante-cinq lotons, qui reviennent à quatre livres treize onces, & quatre gros d'eau commune de la riviére de *Maldaw*, ſans avoir été diſtillée; j'ai beaucoup agité ce mêlange, & j'ai été enſuite très-attentif à obſerver, s'il arriveroit quelqu'altération à la chaux, ſur-tout par rapport à ſa couleur: mais pendant quinze jours je n'ai rien apperçu de nouveau, ſinon que la chaux, de griſe qu'elle étoit auparavant, eſt devenue brune, que l'eau a contracté une forte odeur de ſoufre, & qu'il s'eſt formé à ſa ſuperficie une croûte ou pellicule, comme il s'en forme ordinairement ſur l'eau de chaux. Cette odeur de ſoufre m'a donc fait connoître, qu'il y avoit eu une action & une réaction mutuelle entre le ſoufre & la chaux; car celle-ci avoit apparemment fixé autant de ſoufre qu'elle avoit pu en abſorber, & réciproquement le ſoufre avoit auſſi dénaturé la chaux, & l'avoit convertie en ſa ſubſtance, autant qu'une pareille matiere en avoit été capable, puiſque cette chaux avoit pu communiquer à l'eau une odeur ſulfureuſe. Il eſt difficile à la vérité, de ſe perſuader qu'il y fût reſté aucune partie de vrai ſoufre; ce mêlange ayant été expoſé pendant long-tems à l'action d'un feu violent, dans deux calcinations différentes, pendant leſquelles cette matiere avoit toujours été rouge & enflammée, & ayant été ſi ſouvent agitée pendant l'opération avec une verge de fer, qu'il ne lui reſtoit plus aucune odeur de ſoufre; mais il paroit cependant qu'il falloit bien qu'il en fût reſté du moins quelques germes cachés, qui avoient réſiſté à la violence du feu, & que l'eau par la voie de la fermentation, avoit enſuite régénéré ce même ſoufre, & lui avoit rendu ſa premiere odeur.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 247.

34. Après avoir filtré une petite partie de cette liqueur, je la fis évaporer dans un vaiſſeau de verre, pour obſerver enſuite s'il ſe trouveroit une matiere ſaline dans ſa réſidence ; dès qu'elle fut échauffée, il ſe forma à ſa ſuperficie une pellicule pierreuſe, il s'éleva des vapeurs qui avoient une forte odeur de ſoufre, & après l'entiere évaporation, je ne trouvai au fond du vaiſſeau, qu'une petite quantité de ces pellicules, qui ſont les réſidences ordinaires de la ſimple eau de chaux. Ces pellicules conſervoient encore à la vérité l'odeur de ſoufre, mais elles n'avoient aucune âcreté, aucune ſaveur ſaline, & leur ſuperficie avoit le luſtre & la couleur argentée des perles.

35. Je mis enſuite ſeulement un gros du meilleur eſprit de nitre dans un vaiſſeau de verre, & je verſai deſſus une aſſez grande quantité de cette leſſive bien filtrée, pour que le mêlange fût ſans aucune acidité. La liqueur ſe troubla auſſitôt, parut blanchâtre, & ſemblable à du petit lait, mais en la regardant à travers le vaiſſeau, elle étoit d'un jaune foncé, & elle exhaloit une odeur de ſoufre très-pénétrante.

36. Cette obſervation m'engagea encore à mettre toute cette liqueur dans un vaiſſeau de verre, pour la faire évaporer, toujours dans la vuë d'obſerver ſi je parviendrois enfin à retirer de ſes réſidences un vrai ſel. Dès que ce mêlange ſentit la chaleur, il changea de couleur, & parut à travers le verre d'un beau bleu, & pendant l'évaporation, il exhala une odeur ſulfureuſe beaucoup plus pénétrante & plus deſagréable que dans l'expérience 34. Sa couleur bleuë s'affoiblit peu à peu pendant l'évaporation, & diſparut enſuite entiérement. La liqueur étant réduite à la moitié, & même à un peu moins, j'apperçus un petit amas de congélations en forme d'aiguilles, tranſparentes comme le cryſtal, qui flottoient à ſa ſuperficie, & quelques inſtans après, je vis auſſi d'autres concrétions de la même eſpece au fond du vaiſſeau, parmi un ſédiment blanc & terreux, qui ne paroiſſoit pas être une matiere ſaline. L'évaporation cependant continuoit de ſe faire, & l'odeur ſulfureuſe de s'exhaler, mais elle devenoit d'un inſtant à l'autre plus foible, juſqu'à ce que la liqueur, étant preſqu'entiérement évaporée, cette odeur ceſſa abſolument de ſe faire ſentir, & il lui en ſuccéda une autre aſſez agréable. A proportion auſſi que la liqueur s'évaporoit, elle acquéroit une couleur d'un jaune plus foncé, les concrétions s'accumuloient au fond du vaiſſeau, & tout le liquide étant évaporé, je trouvai parmi les réſidences un ſel blanc aſſez pur, & un autre ſel jaunâtre.

37. Je verſai ſur ce ſel, une quantité ſuffiſante d'eau commune filtrée, pour le purifier, & pour en pouvoir ſéparer par le filtre, une aſſez grande quantité de terre blanche, à laquelle il étoit uni ; mais j'eus peine à le diſſoudre. L'ayant mis cependant en digeſtion, à un degré de chaleur modéré, & verſant deſſus à diverſes repriſes de l'eau diſtillée, je parvins à le faire fondre entiérement. Ayant alors exactement filtré la diſſolution, & l'ayant ainſi bien purifiée, je la fis évaporer une ſeconde fois, pour pouvoir connoître au vrai la nature de ce ſel. La liqueur étant ſeulement réduite environ aux deux tiers, ce qui en reſtoit, prit une teinte jaune dont l'intenſité augmentoit, à meſure que l'évaporation s'avançoit ; & la liqueur étant toute évaporée, je trouvai un ſel très-piquant, cryſtalliſé en petits cubes couverts d'un mucilage jaunâtre, reſſemblant à du miel.

38. Je verſai enſuite ſur ces réſidences, une petite quantité d'eau commune, & ayant légerement agité le vaiſſeau, cette matiere mucilagineuſe fut dans l'inſtant diſſoute & délayée, & les cryſtaux de ſel reſterent purs, bien conformés, & de la plus grande tranſparence. EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

39. Voulant ſçavoir enſuite, ſi la production ſinguliere de ce ſel pierreux devoit être attribuée à la ſimple eau de chaux, ou au ſoufre que j'avois uni à la chaux dans les expériences précédentes, je mis dans un vaiſſeau de verre un gros du même eſprit de nitre, que j'avois déjà employé, ſur lequel je verſai de la leſſive bien filtrée de chaux vive calcinée ſans addition de ſoufre, & éteinte dans la même eau de la riviére de *Maldaw*, ſans avoir été diſtillée, & j'édulcorai ainſi cette petite quantité d'eſprit de nitre avec autant de cette leſſive, qu'il en falloit pour rendre entiérement inſenſible ſon acidité; mais les réſultats de cette expérience ſe trouverent fort différens de ceux qui viennent d'être décrits; car la liqueur ne ſe troubla point, ne devint pas blanchâtre & laiteuſe, & les vapeurs que produiſit ce mêlange, n'avoient point l'odeur de ſoufre, mais une autre mauvaiſe odeur très-déſagréable, que j'ai peine à définir, & qui ne ſubſiſta pas long-tems. Je mis enſuite la liqueur en digeſtion à une chaleur modérée, dans l'eſpérance que j'aurois bientôt occaſion de faire quelques nouvelles obſervations; mais je n'y apperçus rien qui méritât d'être remarqué. Je laiſſai la liqueur à ce degré de chaleur, juſqu'à ce qu'elle fût entiérement évaporée, & alors j'obſervai qu'elle n'avoit pas dépoſé ſon ſel ſous une forme concréte, comme dans la précédente expérience, mais ſous l'apparence d'une gomme épaiſſe, viſqueuſe & jaunâtre, que je ne pus parvenir à faire deſſécher parfaitement, quoiqu'elle eût une ſaveur ſalée & fort âcre. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 247.

40. J'expoſai enſuite à l'air pendant vingt-quatre heures, ces réſidences mucilagineuſes, dans un vaiſſeau de verre, couvert d'un papier broüillard où elles s'humecterent au point de ſe convertir entiérement en une liqueur jaunâtre aſſez fluide, mais ſans qu'il y parût la moindre concrétion ſaline; tandis que dans les expériences précédentes, j'avois retiré de la leſſive de chaux calcinée avec le ſoufre, des cryſtaux de ſel ſolides, & bien compacts, qui non-ſeulement ne s'humecterent pas à l'air, mais que j'eus même bien de la peine à faire diſſoudre dans l'eau, comme il paroit par les expériences 37. & 38.

Reſte à préſent à examiner, pourquoi la leſſive de chaux unie au ſoufre, convertit l'eſprit de nitre en ſel concret & ſolide, & pourquoi l'eau de chaux ſimple & ſans ſoufre, unie de même à l'eſprit de nitre, ne laiſſe pour réſidence qu'un mucilage ſalé: ce ne ſeroit pas, à mon avis, s'éloigner beaucoup de la vérité, que d'attribuer au ſoufre, la propriété de favoriſer la formation des concrétions ſalines, ayant ſouvent remarqué que dans les mines de Pyrites ou veines de ſoufre, il eſt très-ordinaire de trouver du ſel ſous une forme ſéche & compacte. J'ai ſur cela pluſieurs autres faits, qui le paroiſſent démontrer évidemment, mais qui ſeroient ici déplacés. Les ſix dernieres expériences que je viens de rapporter, ſont au reſte conformes à la doctrine de Tachenius, ſur la génération des ſels, qui prétend que tout ſel eſt produit par l'union d'un acide à un alkali; car dans ces expériences, l'acide étoit dans l'eſprit de nitre, & l'alkali abſorbant l'acide

& se changeant en sel avec lui, étoit déguisé dans l'eau de chaux, & y avoit été produit par cette même chaux, par la voie de la fermentation, comme on le verra par l'expérience 42. La suivante répandra encore quelque lumiere sur cette matiere.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 3. 1672. Observ. 247.

41. J'ai pris de la mine d'antimoine & d'orpiment, de chacune, une demi-once, & deux onces de chaux vive; après avoir réduit le tout en poudre subtile, & en avoir fait un mêlange exact, je l'ai mis dans un grand matras, dans lequel j'ai versé cent quatre-vingt-six lotons, c'est-à-dire cinq livres treize onces d'eau de la même riviere de *Maldaw*, sans avoir été distillée; j'ai bien agité ce mêlange, & je l'ai laissé ensuite en digestion. Peu de tems après, ces matieres étant tombées au fond de l'eau, elles sont devenuës bleuâtres, & ont exhalé une odeur de soufre très-pénétrante. Trois jours après, ayant été souvent agitée pendant cet espace de tems, de bleuës qu'elles étoient, elles ont paru noires, & toujours d'une très-mauvaise odeur; mais la liqueur n'est devenuë ni jaune, ni rouge, elle est restée transparente & sans couleur, & il s'est formé seulement à sa superficie une pellicule très-mince, comme sur l'eau de chaux.

J'ai mis ensuite dans un vaisseau de verre, un gros du même esprit de nitre, dont je m'étois déjà servi dans les expériences précédentes; j'ai versé dessus une petite quantité de cette liqueur lixivielle & fœtide bien filtrée, il s'est précipité dans l'instant une assez grande quantité de matiere d'un orangé foncé, semblable au foye d'antimoine ou de soufre; ce mêlange a exhalé une odeur sulfureuse insupportable, & beaucoup plus forte que celle que j'avois sentie auparavant, dans les expériences 35. & 36. & il s'est formé à la superficie de la liqueur, une pellicule assez bien irisée. J'ai continué de verser de la même lessive, jusqu'à ce que l'acidité du mêlange n'ait plus été sensible au goût, & la précipitation de la même matiere a continué de se faire, sans changer de couleur, la même odeur s'est fait sentir, & l'eau a paru alors jaunâtre.

J'ai mis ensuite le tout en digestion à une chaleur modérée, pendant deux heures; le peu de soufre que contenoit la liqueur, s'est précipité au fond du vaisseau, & l'eau est restée claire & sans couleur. Je l'ai alors filtrée, mais le filtre ne lui a pas enlevé son odeur de soufre; je l'ai fait évaporer, elle a conservé sa transparence & sa netteté, mais elle a continué de répandre pendant l'opération, une odeur de soufre assez forte, qui a diminué cependant, à proportion que la liqueur s'est évaporée.

Lorsqu'elle a été réduite presqu'à la moitié, je l'ai goûtée, pour sçavoir si elle auroit contracté une saveur salée; mais je ne lui ai trouvé qu'un peu d'acidité; & la goûtant ainsi de tems à autre, je me suis apperçu à chaque fois, que son acidité étoit augmentée, jusqu'à ce que toute la liqueur étant évaporée, il est resté au fond du vaisseau, une espece d'huile d'une saveur extrêmement acide & brûlante, sans aucun goût salé, en plus grande quantité que je n'avois employé d'esprit de nitre, & je n'y ai pas apperçu la moindre molécule saline.

J'ai fait ensuite éprouver à cette matiere onctueuse, un plus grand degré de chaleur, dans la vuë d'observer si elle prendroit enfin la forme & la consistance d'un sel; mais il s'en est élevé aussitôt une grande quantité de fumées, &

en très-peu de tems, la plus grande partie de cette matiere s'eſt diſſipée ; ce qui m'a engagé à la retirer du feu, & à la faire refroidir : mais elle a continué de fumer quoique froide, & il ne s'y eſt formé aucunes concrétions ſalines.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Voilà donc premierement une eau lixivielle de chaux vive & de ſoufre commun, qui fixe l'eſprit de nitre, & le convertit en ſel, qui ſe diſſout difficilement dans l'eau, comme nous l'avons vu dans les expériences 37. & 38. 2°. Une autre leſſive de chaux vive ſeule & ſans ſoufre, qui en coagulant l'eſprit de nitre, le change en une eſpece de gomme ou de miel ſalé, qui s'humecte facilement à l'air, ſuivant les expériences 39. & 40. & une troiſième leſſive de chaux, d'antimoine & d'orpiment, qui convertit ce même eſprit de nitre en une huile corroſive, & toujours fumante, ſans être chaude, comme nous venons de le voir ; ce qui marque bien que l'antimoine & l'orpiment contiennent un acide d'une grande force ; puiſqu'il eſt capable de ſurmonter l'alkali de la chaux, de façon qu'il reſte ſans action, & qu'il ne ſoit plus en état de fixer l'eſprit de nitre, & en s'y uniſſant, de le convertir en une concrétion ſaline. Tels ſont les réſultats de ces expériences, qui peuvent aſſurément fournir une ample matiere aux ſpéculations des curieux. Mais venons à celle, par laquelle nous avons promis de faire voir, que la chaux produiſoit dans l'eau, un vrai alkali par la fermentation.

Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 247.

42. On ſçait qu'il ſe forme bientôt ſur l'eau de chaux, une pellicule ſolide, & que ſi on la rompt, ou qu'on l'enléve entiérement, une autre ne tarde pas à lui ſuccéder ; mais cette pellicule eſt-elle produite par la partie la plus ſaline de la chaux, qui après avoir été diſſoute dans l'eau dont elle a été pénétrée, s'éléve à la ſuperficie, & tend à y reprendre une ſeconde fois la forme de pierre ? ou n'eſt-elle pas plutôt une nouvelle génération lapidifique, un nouveau compoſé produit par la fermentation, une eau vraiment pétrifiée ?

Pour réſoudre ſur cela mes doutes, j'ai pris une demi-once, exactement peſée, de bonne chaux vive, réduite en poudre fine, que j'ai miſe dans un vaiſſeau de verre ; j'ai verſé enſuite ſur cette chaux, autant d'eau commune diſtillée qu'il en falloit, pour qu'elle s'élevât de trois doigts au-deſſus de la chaux, & après avoir bien agité la chaux avec un petit bâton, j'ai laiſſé le vaiſſeau dans un lieu tempéré, pendant l'eſpace d'une année, ayant l'attention tous les deux ou trois jours, de rompre la pellicule qui ſe formoit à la ſuperficie de l'eau, & de la faire tomber au fond du vaiſſeau, remuant alors le mêlange, pour qu'il ſe formât une nouvelle pellicule ; & ſix mois après j'ai été obligé de remettre d'autre eau pareillement diſtillée, la premiere étant déjà en grande partie évaporée.

Au bout d'un an, j'ai fait évaporer ſur le feu, ce qui reſtoit de liqueur dans le vaiſſeau, & pendant l'évaporation, il s'eſt encore élevé de nouvelles pellicules, que j'ai rompuës à meſure qu'elles ſe ſont formées, & qui ſe ſont précipitées enſuite au fond du vaiſſeau. Toute l'eau étant enfin évaporée, & la matiere étant bien ſéche, j'ai ramaſſé toute ma chaux, & après l'avoir peſée de nouveau, je l'ai trouvée augmentée en peſanteur d'un huitième, peſant alors un loton ou demi-once, & un huitième.

Il ne me reſta donc plus de doute ſur la nature de ces croûtes pierreuſes, qui ſe forment ſur l'eau de chaux ; & je fus convaincu par cette expérience,

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 3. 1672.
Obſerv. 247.

qu'elles n'étoient pas formées par la partie de la chaux la plus ſaline, qui après avoir été diſſoute dans l'eau, formoit enſuite une concrétion pierreuſe à ſa ſuperficie, mais qu'elles étoient une nouvelle matiere alkaline produite par la vertu lapidifiante de la fermentation de la chaux avec l'eau, qui prenoit à ſa ſuperficie la forme de pierre : c'eſt-à-dire que l'eau alkaliſée par la fermentation, étoit elle-même enſuite convertie en pierre ; car il eſt certain que la chaux, qui m'avoit ſervi dans cette expérience, n'auroit pu augmenter en peſanteur, ſi ces pellicules n'avoient pas été un nouvel alkali, une nouvelle pierre, & qu'elles n'euſſent été ſeulement que ces mêmes parties de chaux que j'avois employées, l'eau qui avoit ſervi à ſa diſſolution ayant été exactement purifiée, & n'ayant pu par conſéquent contribuer en aucune façon à l'augmentation de ſon poids. On ne peut donc l'attribuer qu'à ce nouvel alkali formé dans l'eau par la fermentation de la chaux, qui dans les expériences 18. & 27. ci-devant rapportées, a abſorbé l'acide de l'eſprit de nitre, & en s'y uniſſant, m'a produit une concrétion ſaline. Mais pourquoi la vertu pétrifiante de cet alkali n'exerce-t'elle point ſon action dans toute la profondeur de l'eau, mais ſeulement à ſa ſuperficie ? Ne pourroit-on pas conclure de-là, que l'air eſt en effet néceſſaire, & contribuë beaucoup à la pétrification de l'eau.

43. L'expérience ſuivante comparée avec la 31. mérite aſſurément d'être remarquée.

J'ai mis dans un vaiſſeau de terre, large par le bas, une demi-once de chaux vive pulvériſée, ſur laquelle j'ai verſé une autre demi-once d'huile de pétrole blanche, à laquelle j'ai mis le feu, & qui s'eſt entiérement conſumée. La chaux étant refroidie, je l'ai peſée de nouveau, pour reconnoître ſi elle auroit augmenté en peſanteur, comme dans l'expérience 31, lorſque je l'avois unie avec le ſoufre ; mais je l'ai trouvée exactement du même poids ; pourquoi donc le ſoufre étant auſſi volatil, & auſſi dégagé de parties fixes & terreuſes, que l'huile de pétrole, augmente-t'il le poids de la chaux, & que l'huile de pétrole ne l'augmente point ? C'eſt ce qui mériteroit encore d'être examiné. Ayant au reſte ſouvent été queſtion dans les expériences que je viens de rapporter, d'eſprit de nitre & de ſoufre commun, je terminerai ma lettre par une obſervation qui prouve que l'eſprit de nitre uni avec le ſoufre, eſt doué de la même élaſticité, & peut produire une auſſi grande exploſion, que lorſque le nitre eſt joint au ſoufre ſous une forme ſéche & ſolide.

44. J'ai mis dans une retorte de verre enduite d'un bon lut, de l'arſenic rouge ou *Réalgal* bien pulvériſé, qui n'eſt autre choſe, que l'arſenic blanc ſublimé avec le ſoufre, qui lui communique cette couleur, & j'ai verſé deſſus une aſſez grande quantité du meilleur eſprit de nitre, pour qu'il ſurnageât l'arſenic de la hauteur de deux doigts. J'ai adapté à la rétorte un grand récipient, & j'ai fait diſtiller d'abord à petit feu, comme il eſt d'uſage, dans la vuë d'obſerver, ſi l'arſenic pourroit tellement fixer & abſorber les vapeurs rouges du nitre, qu'il ne s'élevât que la partie aqueuſe. Il ſortit d'abord en effet par la diſtillation, un phlegme inſipide, les eſprits acides demeurant engagés dans l'arſenic ; mais jugeant alors que toute la partie aqueuſe étoit évaporée, & ayant un peu augmenté le degré de feu, pour éprouver ſi les

vapeurs rouges monteroient enfin, ou si elles resteroient fixées dans l'arsenic ; à l'instant & dans un clin d'œil, toute la matiere contenuë dans la rétorte s'enflamma, & par son explosion mit en mille piéces la rétorte, le fourneau & tout ce qui se trouva exposé à son action, de la même façon que si cette rétorte eût été remplie de poudre à canon. Mon fourneau ayant donc été renversé par cette espece de bombe, je n'ai pu continuer mes expériences : ainsi vous vous contenterés, s'il vous plait, pour cette fois, mon R. P. de celles que je vous envoye. J'ai l'honneur d'être, &c. *PHILIPPE TALDUCCI.*

De mon laboratoire de Pragues.

Le 19. Octobre 1671.

L'Auteur a communiqué très-obligeamment ces Observations aux Sécretaires de l'Acad. des Cur. de la Nature, le 3. Août 1672.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Observ. 247.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION CCXLIX.

Sur la couleur d'or assez constante & durable, que la rosée réduite en consistance d'extrait, communique à l'argent, par Daniel Ludovic, *premier Médecin du Prince de Saxe-Gotha.*

UN seul fait assez curieux, auquel le hazard avoit donné lieu, fait le sujet de ce mémoire. L'Auteur rapporte, que s'occupant à faire diverses expériences sur de la rosée qu'il gardoit depuis six mois dans un tonneau, pour qu'elle y acquît l'état de putréfaction qu'il désiroit, & que faisant évaporer une certaine quantité de cette liqueur, il en avoit pris avec une cuiller d'argent qui se trouva sous sa main, pour sçavoir si elle avoit la consistance nécessaire à ses vuës ; que la trouvant encore trop liquide, il l'avoit rejettée sur le champ dans le vaisseau ; mais que sa surprise avoit été extrême, lorsqu'en jettant les yeux sur sa cuiller, il en avoit apperçu la partie qui avoit été plongée dans cette liqueur, brillante & de la plus belle couleur d'or, qui, après que la cuiller fut refroidie, ne s'enleva point en la frottant, soit avec les doigts, soit avec du linge. Dans l'espérance d'augmenter encore l'intensité de cette couleur, & de la rendre plus durable, il la plongea de nouveau dans cette même liqueur toujours chaude, & en consistance de mucilage, dans laquelle il la laissa quelques instans, & cette couleur d'or par cette seconde immersion, se changea en une belle couleur de pourpre. Voulant éprouver ensuite si cette couleur se soûtiendroit & seroit durable, il fit servir cette cuiller à l'usage journalier de la table, & sa couleur ne s'effaça qu'au bout d'une année. Cette teinture dès-lors est bien préférable, dit l'Auteur, à celle que Glauber & quelques autres Chymistes tirent des solutions sulfureuses, antimoniales & vitrioliques, &c. qui ne donnent qu'une foible couleur de cuivre, qui disparoit peu de tems après. Observ. 249.

Lettre de Gotha, du 7. Août 1672.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 3. 1672.

OBSERVATION CCLI.

Sur la perte totale du ſentiment dans toutes les parties du corps, par le même Auteur.

Obſerv. 251. UN jeune homme de dix-huit ans, maigre, & dont l'eſtomac étoit très-foible, ſe trouva le matin à ſon réveil, dans l'impoſſibilité de parler, quoique la veille il n'eût donné aucune occaſion à cet accident, & qu'il n'eût reſſenti auparavant ni peſanteur, ni douleur de tête. Pour reconnoître ſi la paralyſie n'avoit pas attaqué quelques membres, comme on le touchoit, qu'on le piquoit, & qu'on le pinçoit en différens endroits, il fit entendre qu'il ne le ſentoit en aucune façon, & cela étoit très-vrai; deſorte qu'on lui fit prendre quelques remédes anti-apoplectiques. Mais cependant comme il marchoit ſans peine, qu'il buvoit, qu'il mangeoit, qu'il dormoit & qu'il avoit l'uſage de tous ſes ſens, hors du ſentiment, pluſieurs perſonnes ſe perſuaderent qu'il feignoit à deſſein une maladie qu'il n'avoit pas. La curioſité m'ayant engagé deux jours après, à voir ce malade dont j'avois oüi parler, je le vis lever, & ſans qu'il s'y attendît, & qu'il pût s'en appercevoir, je le piquai par derriere en différens endroits, comme à la tête, à la nuque du cou, aux épaules, au dos, avec une aiguille, que j'enfonçois juſqu'à la moitié de ſa longueur, dans les parties charnuës: mais le malade n'en ſentit rien, & ne s'en apperçut même pas. Je le piquai enſuite pardevant de la même façon, au ventre, à la poitrine, aux bras, mais il rioit au lieu de ſe plaindre, ſoit de la ſingularité du cas, ſoit parce qu'en effet il ne ſe croyoit pas malade. Lorſque la parole commença à lui revenir, je lui fis ouvrir les ranules, & le peu de ſang qui en ſortit, non-ſeulement lui rendit ſur le champ la parole, (ce qui mérite bien d'être conſidéré par rapport à l'origine des nerfs, à la nature de la peau, & à la maniere dont s'opére le ſentiment du toucher,) mais cette ſaignée lui rétablit ſi parfaitement l'uſage de ce ſens dans toutes les parties du corps, qu'il ne lui reſtoit plus qu'un peu de ſtupeur & d'engourdiſſement, qui furent entiérement diſſipés par un demi-ſcrupule de Cinnabre naturel, que je lui fis prendre ſur le ſoir, & un ſimple ſudorifique le lendemain matin, ſans qu'il lui reſtât aucune incommodité des piqueures qu'on lui avoit faites. Cet homme eſt au reſte encore plein de vie, & ſe porte bien.

Extrait des mêmes lettres.

OBSERVATION

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION CCLXIV.

Sur des pouſſes monſtrueuſes, de ſaules trop vigoureux, qui reſſembloient à des fleurs, par L. Sigiſmond Graſſius, *Phyſicien de Schweidnitz.*

Dec. 1. Ann. 3. 1672.

AU mois d'Août de cette année 1672. le premier Echevin de cette ville apporta dans la boutique d'un Apoticaire, une ſorte de plante dont il demandoit le nom en ſoûriant. Comme j'examinois cette plante avec attention, & que ſa forme extraordinaire me faiſoit héſiter à en déterminer le genre, il me dit qu'il l'avoit priſe ſur un ſaule. Quelqu'un lui répondit qu'il n'y avoit rien en cela que de fort ordinaire, & que non ſeulement on trouvoit quelquefois diverſes plantes ſur les têtes des ſaules & dans leurs troncs, mais même des arbuſtes. Ce n'eſt point cela, reprit-il, mais cette plante faiſoit partie de ce même ſaule, & en étoit une branche : ce diſcours me ſurprit, & je voulus dès le lendemain vérifier par moi-même, cette eſpece de phénomene. Obſerv. 264.

Les ſaules dont il eſt ici queſtion, ſe trouvent ſouvent en grand nombre dans un lieu bas où ils ſont arroſés par un petit ruiſſeau ; ce ſont des boutures de cette eſpece de ſaule qu'on tond de tems en tems, ou pour en brûler les tiges, ou pour en faire des clôtures ; la plûpart de ces ſaules avoient en effet de ces ſortes d'excreſcences, qui ſortoient alternativement des parties latérales de la principale tige, & qui lui tenoient lieu de branches. On en voyoit peu à leur ſommet, & elles paroiſſoient être de nouveaux rejettons qui ſe terminoient pour la plûpart en touffes arrondies, & dont l'écorce étoit différente & ſe diſtinguoit facilement de celle du reſte de l'arbre, par ſa couleur jaunâtre, telle qu'eſt ordinairement celle des vieux guis. Toutes ces excreſcences étoient en effet des pouſſes de l'année, deſorte qu'on pouvoit les regarder comme une eſpece de ſuperfétation aſſez ordinaire aux pommiers nouvellement greffés, dont les extrémités ayant été entamées au commencement de l'Été, par la piqueure d'une eſpece de mouche que l'on nomme dans le pays *Bipffelſtecher*, ſe fanent & pouſſent cependant dans le cours de cette ſaiſon, à l'endroit de la piqueure, un nouveau rejetton.

La forme de ces excreſcences eſt au reſte ſi variée, qu'il me ſeroit difficile de les décrire toutes. Tantôt c'eſt une branche entourée d'une touffe formée en boule par un nombre prodigieux de petits jets, qui portent chacun une petite tête feüilluë ; d'autres fois des cylindres extrêmement garnis de feüilles attachées par un pédicule très-gros pour ſa longueur, & qui reſſemblent à des grapes de raiſin, pendent de la principale tige ; & les feüilles de ces productions monſtrueuſes ſont quelquefois ſi ſerrées, qu'on les prendroit pour des éponges ou pour de gros champignons. Souvent ces excreſcences ſont diviſées en petites branches éparſes, qui portent alternativement des feüilles de ſaule, des aiſſelles deſquelles ſortent de petites têtes qui reſſemblent à des fleurs ou aux capſules ſéminales des plantes. Tantôt on n'y apperçoit qu'une de ces têtes ou touffes, d'autres fois il y en a pluſieurs, & quelquefois il s'en trouve un ſi grand nombre, que toute la branche en

est entourée. Ces touffes sont formées par un amas de feüilles extrêmement petites, si étroitement jointes, qu'elles ressemblent en effet aux capsules de certaines plantes; leurs pédicules sont tantôt courts, tantôt longs, quelquefois lisses & nuds, d'autres fois garnis de feüilles. Il n'y a quelquefois qu'une de ces touffes sur une branche; mais le plus souvent il y en a plusieurs placées sans aucun ordre & dans différentes directions. La nature enfin s'est tellement jouée dans ces productions, qu'il est presqu'impossible de donner des descriptions exactes de toutes leurs variétés. Aucun Auteur d'agriculture, soit parmi les anciens, soit parmi les modernes, n'ayant jamais vu de pareilles excrescences produites sur des saules, ou n'ayant du moins fait sur ces sortes de superfétations, aucune observation, j'ai cru devoir en joindre ici le dessein. Je leur donnai d'abord le nom de viscifórmes, parce que je voyois que semblables au gui, qui fait périr souvent l'arbre qui lui a donné naissance, lorsqu'il s'y est multiplié à un certain point, ces excrescences en interceptant la séve de la branche où elles se trouvoient inférées, acquéroient quelquefois plus de volume que cette branche même, qui paroissoit foible & languissante à sa partie supérieure, & je crus qu'elles devoient être mises dans la classe des Guis, sans pouvoir cependant être regardées comme un vrai Gui. Jean Bauhin fait mention d'un Gui trouvé sur un saule, mais qui avoit des bayes, & Jean Heerward, qui est chargé du soin de fournir notre laboratoire, a vu pareillement près d'Ulme, sur un saule de l'espece de ceux dont il est ici question, un Gui baccifere dont les feüilles étoient assez larges & épaisses, & dont il mit une petite branche dans son herbier, pour constater ce fait.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 3. 1672. Observ. 264.

Le nom de floriforme conviendroit mieux, à mon avis, à ces sortes d'excrescences; car quoiqu'elles ne soient pas en effet de véritables fleurs, l'arrangement de leurs feüilles disposées en rond, & tachetées en différens endroits de rouge & de blanc, leur en donne l'apparence, & ce seroit peut-être à plus juste titre qu'on donneroit le nom de fleurs à ces excrescences, que celui de roses, à ces autres petites touffes, qui se trouvent sur les saules à larges feüilles, & qui ne sont de même qu'un amas de follicules qu'on ne manque presque jamais de trouver chaque année, sur les saules de cette espece.

Je ne crois pas au reste qu'on puisse regarder ces excrescences floriformes, comme des chatons monstrueux, quoiqu'elles leur ressemblent assez; parce que ceux-ci paroissent au Printems sur les branches de l'année précédente, & tombent tous avant que l'arbre en pousse de nouvelles. Nos excrescences étant une production du jeune bois, & ne paroissant qu'après la chute des chatons, elles ne peuvent être par conséquent, ces mêmes chatons défigurés & devenus monstrueux par une séve trop abondante; à moins qu'on ne veüille dire que ces saules ayant peut-être poussé dans le milieu de l'Été, de nouveaux chatons, les longues pluies les auroient fait ainsi dégénérer en ces touffes feüilluës. Comme on voit en effet quelquefois les arbres fruitiers porter deux fois par an des fleurs, au Printems, & en Automne; ne pourroit-il pas se faire, que des saules, sur-tout ceux qui se trouvent plantés auprès des eaux, à la faveur d'un tems pluvieux, & de leur situation, produisissent deux fois en une année des chatons.

Lettre à Henri Volgnad, du 18. Août 1672.

Notes sur cette observation.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. 1. Dec. Ann. 3. 1672.

Lobel, *Obs. Hist. Stirp.* a donné le dessein, & à décrit un espece de saule qui se trouve parmi les bruyéres du territoire d'Anvers, qui est bas & rampant, dont les feüilles sont étroites, semblables a celles du nerprun de la premiere espece, qui porte des fleurs mousseuses, comme celles du saule ordinaire, dont les tiges n'ont qu'une palme, ou une palme & demie de longueur, & qui est peut-être le même que celui dont a parlé Dodonée, *Hist. Stirp. P. 6. L. 4.* Il n'y a point de doute que les saules de *Schweidnitz*, dont il est ici question, & dont les fleurs avoient aussi poussé prodigieusement cette année, ne soient de cette espece.

OBSERVATION CCLXVI.

Sur les vers de la tête, par Jean George Volckamer, *Physicien célébre de Nuremberg.*

UNe fille de dix-huit ans du Comté de Bamberg, fatiguée de travail, s'étant endormie dans un pré, un ver rond, de la longueur du petit doigt, & de la grosseur d'un ver de terre lui entra dans l'oreille droite, & se fraya un chemin jusqu'au front. Pendant un mois qu'il y resta, il causa à cette jeune fille les plus grandes douleurs & divers accidens. Sa mere ne négligea rien pour lui procurer quelque soulagement, & consulta toutes les personnes qu'elle crut être en état de remédier à ses maux, étant abandonnée de tous les Médecins. Il n'y eut que Jacques Bertach Apoticaire du Prince, qui trouva le moyen de la guérir, en lui faisant distiller dans l'oreille, quelques goutes d'huile de Genievre, qui lui fit rendre quelques jours après, d'abord deux petits vers blancs produits sans doute par celui qui y étoit entré, qui sortit aussi lui-même ensuite, mais mort & rougeâtre. Il restoit encore à la malade une vive douleur au front, mais elle fut calmée par une fumigation de gomme ammoniaque, qui lui procura un écoulement de matiere purulente d'une très-mauvaise odeur. Observ. 266.

Une femme de soixante huit ans, nommée *Élizabeth Springinsfeldin*, qui demeure à cinq milles de cette Ville, m'est venuë trouver cet Été, dans l'espérance que je pourrois remédier à son état, & m'a raconté qu'il y a plus de vingt ans que portant un fagot d'herbes, & se sentant fatiguée, après avoir mis sous sa tête le linge qui enveloppoit sa charge, sans s'appercevoir qu'il étoit rempli d'insectes, elle s'étoit endormie; que pendant son sommeil des especes de fourmis, qu'on nomme *perçe-oreilles*, étoient entrés dans son oreille droite, & qu'un Chirurgien lui avoit tiré sur le champ un de ces insectes; mais que les autres y étoient restés, sans que les plus habiles Médecins d'alors eussent pu trouver quelque moyen pour les en faire sortir. Ces insectes multipliés à l'infini, & dont le nombre augmentoit chaque jour, s'étant logés entre le crâne & le cerveau, rendent la vie insupportable à cette pauvre femme, qui ressent des douleurs jusqu'à l'extrémité des pieds & des mains, dès-que ces insectes changent de place, & qui ne peut faire aucun mouvement de la tête, sans qu'il se fasse à l'intérieur, un certain bruit ou craquement, qui est même entendu distinctement par ceux qui se trouvent alors auprès d'elle.

J'ai fait tout ce que j'ai pu, pour lui procurer quelque soulagement, mais tous mes efforts ont été inutiles. Je lui ai fait distiller dans l'oreilles, le baume de soufre avec la térébenthine, sans avoir pu faire sortir qu'un seul de ces insectes, encore étoit-il mort, & il y a lieu de croire qu'avec le tems ils ont obstrué le conduit auditif. La malade usoit fréquemment, & avec grande confiance, d'une fumigation de gomme ammoniaque, parce qu'elle s'appercevoit qu'à chaque fois, les perçe-oreilles accouroient à l'ouverture de l'oreille, & paroissoient prêts à sortir; mais voyant enfin que rien ne pouvoit la délivrer de cette incommodité, elle a pris le parti de la supporter jusqu'à la mort, priant seulement qu'alors on lui ouvre la tête, pour que tout le monde puisse connoître combien elle a du souffrir par le séjour d'un si grand nombre d'insectes, qu'elle est persuadée qu'on doit y trouver.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Observ. 266.

Une autre femme m'est venuë trouver ce mois d'Août, pour me consulter encore au sujet d'un ver de la grosseur, & de la forme d'une petite noisette, qui étoit sorti vivant trois jours auparavant de l'oreille gauche de sa petite fille, qui peut avoir environ trois ans, & qui en avoit déjà rendu plusieurs précédemment, par l'application du pain chaud. Je ne puis décider préciſément si ce ver a été produit dans l'oreille de cet enfant, ou s'il y est entré; mais nous devons conclure de ces observations, que nos corps sont en effet très-exposés à être la proye des vers.

Lettre à l'Académie, du 22. Août 1672.

OBSERVATION CCLXXI.

Sur un Emphyseme, par Paul de Sorbait, *Médecin de l'Impératrice Douairière Éléonore, Professeur en Médecine, & Membre de l'Acad. des Cur. de la Nature d'Allemagne.*

Observ. 271.

UN Gentilhomme de la suite de l'Ambassadeur de Venise, ayant été blessé dans un duel, & ayant reçu un coup d'épée près de l'aisselle droite, qui ne pénétroit pas cependant dans la capacité de la poitrine, mais qui avoit seulement froissé les côtes, en glissant le long du muscle pectoral, il lui survint une tumeur flatulente si considérable, qu'elle occupoit le cou, le bras & le visage, & qu'elle résonnoit lorsqu'on touchoit ces parties, comme une vessie de cochon séche, & à demi-enflée. Ayant demandé au malade s'il n'avoit jamais éprouvé rien de semblable, il me dit qu'il avoit déjà eu pendant long-tems cette même maladie, & comme je cherchois à m'instruire avec mes Confreres, sur la nature, & les causes de ce symptome rare & extraordinaire, l'un d'eux me dit qu'herborisant, il y a environ deux ans, sur les montagnes d'Autriche, qui font partie des Alpes, & s'entretenant avec les habitans du pays, ils lui avoient fait entendre que ce que nous nommons, Emphyseme, & qu'ils nomment en Allemand *die Rausch*, étoit une maladie endémique dans ces cantons, & commune aux hommes & aux animaux; qu'ils la guérissoient sûrement par une fumigation de feüilles de Myrte; & que de là cet arbuste se nommoit parmi eux *den Rausch*. N'ayant point trouvé alors dans les boutiques de feüilles de Myrte, je me servis de

ſes bayes ſéches, dont je fis faire une fumigation ſur les parties affectées de cette maladie, que je frottai auſſi d'huile de ces mêmes bayes : ces remédes ſoulagerent le malade d'une maniere manifeſte, & il fut promptement guéri.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 3. 1672.

OBSERVATIO CCLXXIII.

D. Pauli de Sorbait, *de ingravidatione ſine membri virilis intromiſſione.*

PUella quædam 8. circiter annorum, cùm ſeſe ut calefaceret, carbonibus in ollâ contentis inſideret, obdormiens, perfracto fictili, in carbones incidit, & totam perinæi, vulvæ & pubis regionem combuſſit. Vocatus verboſus quidam Chirurgus, adeò negligenter eam curavit, ut integra vulvæ labia, firmâ cicatrice, ſibi conjungi, & relictis tantùm duobus foraminulis, uno infra os pubis, altero propè anum, in perinæo coaleſcere permiſerit. Puella taliter conſtituta, ad pubertatem pervenit, & cùm, tùm ob hæreditariam levitatem veneris œſtro non parùm ſtimularetur, tùm ob elegantem formam, à procis non paucis ſollicitaretur, tandem ab uno per contactum abſque membri intromiſſione ingravidata fuit, cùmque partûs adeſſet tempus, doloreſque biduo jam toto vehementer urgerent. Demptâ omnimodâ ſpe felicis partûs, de ſectione & apertione vulvæ conſultum fuit, quam etiam, me præſente & ſuadente, feliciter perfecit Chirurgus quidam peritiſſimus, & cùm ex arteriolâ quâdam ſectâ uberrimus perſiliret ſanguis, impoſito calchanti pulvere illicò ſiſtebatur, & paulò poſt ſummâ vi prolem ſat robuſtam enixa eſt, non per recens aptatam & ſectam vulvam, ſed per antè dictum foramen ano proximum, à Naturâ tantâ vi dilatatum, ut totius Perinæi rupturam cauſaverit, relictâ adhuc ſat validâ cicatrice, inter hoc & prius factum foramen, quod poſt partum novæ ſectioni ſubmiſſum fuit, ita ut ampliſſima pervia foret vulva, quæ exceptis cicatricibus ex integro ſanata fuit. Veriſſima hæc Obſervatio docet, quantâ vi per impervium corpus Natura fœtus ſuos enitatur, deinde quòd etiam conceptus abſque Membri virilis intromiſſione fieri poſſit, quod plurimi negarunt.

Obſerv. 273.

(In allegatis Litteris.)

OBSERVATION CCLXXV.

Sur le craquement des os, par George Sebaſtien Jungius, *de l'Acad. des Cur. de la Nature.*

UNe fille de dix-huit ou dix-neuf ans, ſe portant bien d'ailleurs, ne pouvoit marcher, ou faire le moindre mouvement des pieds, qu'on n'entendit avec étonnement, & une ſorte d'effroi, un bruit, & un craquement que faiſoient ſes genoux, comme ſi les têtes de ces os ſe fuſſent heurtées rudement, & à nud, quoiqu'elle ne reſſentît au reſte aucune douleur, ni

Obſerv. 275.

aucune incommodité, que ſon corps fût ſain & bien conformé, & qu'elle s'acquittât très-bien de toutes ſes fonctions.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 275.

Notes ſur cette obſervation.

Thom. *Willis*, a obſervé un craquement d'os aſſez ſemblable à celui-ci, dans des maladies ſcorbutiques, dont je ne crois pas qu'aucun autre Auteur ait parlé : » J'ai vu, dit-il, » trois ou quatre ſcorbutiques qui avoient cette maladie juſques dans les os, qui ne pouvoient faire le moindre mouvement d'aucuns de leurs membres, que les têtes des os en ſe rencontrant, ne craquaſſent ; & lorſqu'étant au lit ils vouloient changer de ſituation, » leurs vertébres faiſoient un bruit ſemblable à celui que feroit un ſquelette qu'on manioit rudement ; de ſorte que ces malades en étoient eux-mêmes effrayés...

Voici au reſte, comme il raiſonne ſur les cauſes de ce ſymptome extraordinaire. » On » pourroit peut-être ſe perſuader, dit-il, que les parties adipeuſes, membraneuſes & ligamenteuſes des articulations des os, ayant été extrêmement amincies, & preſque détruites par leur frottement, ces os ſe touchant alors immédiatement devroient en effet » faire entendre un bruit & un craquement, lorſqu'ils ſe meuvent ; mais ce n'eſt pas là » cependant la vraye cauſe de cette incommodité ; parce qu'on ne voit pas que cela arrive aux perſonnes les plus maigres, & que ce genre de maladie n'amaigrit point » ceux qui en ſont attaqués. Il y a plutôt lieu de croire, que ce ſymptome eſt occaſionné » par la ſéchereſſe des os, & le défaut de la moëlle proprement dite, qui doit ſe trouver dans la cavité, & particuliérement dans la tête des os ; car ſi cette liqueur onctueuſe & médullaire qu'ils contiennent, non-ſeulement dans leurs grandes cavités, mais dans » leurs plus petits pores, eſt deſtinée à humecter ces os, à les rendre moins caſſans, & » en exudant de toutes leurs nodoſités, à lubrifier ces parties, comme on le pratique à l'égard des machines dont on huile les charniéres pour en faciliter les mouvemens ; pourquoi le frottement des têtes des os deſtituées de ce liniment, ne ſe feroit-il pas alors avec » bruit, comme il arrive aux roues des charriots mal graiſſés.

» Mais ſi l'on vouloit rendre raiſon des cauſes antécédentes, qui occaſionnent le défaut » de cette humeur onctueuſe, deſtinée à faciliter le mouvement des articulations, on pourroit peut-être avec quelqu'apparence de raiſon, l'attribuer à un vice du ſang, qui privé » de ſes parties ſulfureuſes & ſalines, ne fourniroit plus aux os un aliment convenable. Mais » le ſang même des ſcorbutiques n'eſt jamais entiérement dépouillé de ſon ſoufre & de ſon » ſel, & on n'obſerve pas d'ailleurs, que ceux qui éprouvent ce craquement des os, en ſoient » pour cela moins gras. Il eſt donc plus vraiſemblable qu'en pareilles circonſtances, ce défaut d'humeur onctueuſe dans les articulations, eſt cauſé par les os mêmes, dont les pores & les petits interſtices peuvent ſe trouver obſtrués à un tel point, par une matiere » tartareuſe ou limoneuſe, charriée par le ſang, que la liqueur balſamique deſtinée à humecter ces parties, ne puiſſe plus y être reçuë, ni par conſéquent ſuinter dans les jointures. *Willis* convient au reſte que les vraies cauſes de ce ſymptome ne ſont point du tout » connuës.

» A l'égard de la jeune fille qui fait le ſujet de cette obſervation, elle ne pouvoit être » ſoupçonnée d'aucune affection ſcorbutique, ayant toute l'habitude du corps en bon état, » ne ſe plaignant d'aucun mal, & s'acquittant bien de toutes ſes fonctions, & quelqu'autre cauſe cachée avoit ſans doute produit la ſéchereſſe de ſes os, & le défaut de ſynovie qui donnoit lieu au bruit qui accompagnoit leurs mouvemens. Le ſuc nerveux dans » cette jeune fille étoit peut-être ſi parfaitement conſumé par la nutrition abondante des » autres parties, qu'il ne reſtoit plus aſſez de cette mucoſité onctueuſe, pour humecter & » lubrifier les jointures.

Lettres de 1672. écrites à Breſlaw.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. I. Ann. 3. 1672. Obſerv. 277.

OBSERVATION CCLXXVII.

Sur un enfant ſans tête, par Jean Jœniſius, *Médecin de Breſlaw.*

LE 4 Mars 1670. il nâquit un enfant monſtrueux dans le Bourg de *Waltersdorf*, près de *Zittaw*, dont les pere & mere, gens de baſſe condition étoient mariés depuis ſept ans. La mere qui s'appelloit *Dorothée* avoit vingt-ſept ans, & le pere qui ſe nommoit Michel *Lauter*, entroit dans ſa trente quatrième année. Cette femme, de ſa troiſième groſſeſſe étant accouchée de l'enfant monſtrueux que nous allons décrire, les perſonnes qui ſe trouverent préſentes, en avertirent d'abord le Curé du lieu, & celui-ci le Sénat de *Zittaw*. Cet enfant couché ſur le dos paroiſſoit bien conformé juſqu'aux aiſſelles, *Voy. fig. 1.* excepté que le côté gauche, *Voy. fig. 1. a b*, étoit plus élevé que le droit, & que le mammellon gauche étoit placé à un demi pouce plus haut que l'autre ; de ſorte que le bras gauche paroiſſoit d'autant plus court que le droit, quoiqu'il deſcendit juſqu'au genou ; mais le bras droit, contre l'ordre naturel, deſcendoit plus bas encore ; tandis que dans un corps bien conformé, la main ne doit jamais atteindre le genou. En regardant ce monſtre dans cette ſituation, on n'appercevoit aucune apparence de tête, & du premier coup d'œil, les aiſſelles paroiſſoient preſque terminer de ce côté l'extrémité du corps de ce monſtre. On trouva de-là juſqu'au talon douze pouces géométriques, ou une demi-aune de diſtance ; ainſi on pouvoit juger que cet enfant étoit venu à ſon terme, quoique les parens le cruſſent né à ſix mois. Mais ayant étendu davantage le corps de cet enfant, on apperçut d'un côté quelques veſtiges de menton, mais point de cou, & ce qui pouvoit être pris pour la tête, ſi on peut cependant donner ce nom à ce qui en tenoit lieu, paroiſſoit avoir été renverſé violemment entre les épaules, & couché ſur le dos, auquel ces parties étoient adhérentes. Ayant placé enſuite ce monſtre ſur le ventre, *Voy. fig. 2.* on vit plus diſtinctement une apparence de viſage. Au deſſus de l'eſpece de menton, dont nous venons de parler, on apperçut la bouche qui étoit ouverte, d'où pendoit la langue ; il n'y avoit aucun veſtige de nez, mais deux pouces plus haut que la bouche, *Voy. fig. 2. e*, dans une cavité très-rouge, & dont la vuë faiſoit horreur, il y avoit un ſeul œil qui avoit deux prunelles près l'une de l'autre ; à côté étoit une partie charnue, qui reſſembloit en quelque façon à la verge d'un enfant, d'où ſortoit une humeur mucilagineuſe, pour peu qu'on la preſsât, qui étoit ſans doute le nez de ce monſtre. De chaque côté de cette eſpece de tête, on diſtinguoit facilement les deux oreilles. Nous apperçumes enſuite un aſſez grand ſac, *Voy. fig. 2. g.* qui pendoit auſſi ſur le dos, dont la cavité étoit remplie d'un ſang fibreux deſtiné peut-être à former le cerveau & le crâne ; car les deux côtés de cette partie étoient garnis de cheveux. On tira l'œil de ſon orbite, & on fit une inciſion, à ce qu'on jugea qui pouvoit être le crâne, dans l'eſpérance de découvrir quelques veſtiges du cerveau, & de l'origine des nerfs ; mais on ne trouva ni crâne, ni cerveau, mais ſeulement les premieres vertébres unies enſemble, ſans au-

cune cavité, & par conſéquent ſans ſubſtance médullaire. Le cœur étoit aſſez gros, & il avoit ſon péricarde, & ſes oreillettes, comme dans l'état naturel. Le poumon au contraire étoit très-petit, & avoit à peine la groſſeur de celui d'un petit oiſeau. Le foye qui avoit ſa véſicule, étoit ſous le diaphragme, & d'un ſi grand volume, qu'il couvroit non-ſeulement l'eſtomac, mais même les inteſtins, auſquels il étoit adhérent en pluſieurs endroits, ce qui nous ſurprit beaucoup. Nous ne pumes bien diſtinguer l'Épiploon, une matiére dure & jaunâtre diſperſée çà & là, paroiſſoit en tenir lieu. Ce monſtre n'avoit point de rate, & n'avoit qu'un rein au côté gauche, non pas dans ſa place ordinaire, mais ſous le diaphragme, & tout près de la partie poſtérieure du foye.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 277.

L'eſtomac étoit auſſi mal conformé, il n'étoit guére plus grand, ni plus épais que le colon, & étoit couché ſur l'aîne droite; de ſorte que dans cet enfant tout étoit auſſi monſtrueux à l'intérieur qu'à l'extérieur. Comme le Dr. *Godefroy de Lanckiſch*, fut chargé de faire le rapport de ce cas ſingulier, au Sénat de *Zittaw*, il s'informa & de l'accouchée, & des perſonnes qu'il trouva auprès d'elle, de ce qui avoit pu donner lieu à ce vice de conformation, & il apprit que cette femme, dix-huit mois après ſon mariage, étoit accouchée d'un enfant de trois mois, mort & preſque corrompu, qui n'étoit pas moins difforme que celui-ci, excepté que le nez étoit à ſa place naturelle, qu'il avoit deux yeux, & que c'étoit une fille; que deux ans avant cette derniere couche, elle avoit fait un garçon, ſain & bien conformé, qui vivoit encore; que cette femme s'étoit enſuite très-bien portée juſqu'à cette troiſième groſſeſſe; qu'éprouvant à peu-près les mêmes ſymptomes qui avoient accompagné la premiere, elle s'étoit abſtenuë de tous travaux pénibles, quoique dans ſa ſeconde groſſeſſe elle eût travaillé juſqu'au moment d'accoucher; & qu'elle ne ſe ſouvenoit pas d'avoir eu aucune frayeur, d'avoir reçu aucun coup, ni de s'être bleſſée, mais qu'en portant ce dernier enfant, elle avoit toujours été incommodée de ſon poids, & qu'elle s'étoit bien apperçuë qu'il n'avoit pas le mouvement & le ſentiment, qu'elle avoit obſervés dans ſes autres enfans.

On eut au reſte bien de la peine à ſauver cette femme affoiblie par une groſſeſſe fâcheuſe, ſuivie d'une couche des plus laborieuſe.

Lettre écrite à Breſlaw, par M. Chriſtophle Seligerus *de* Zittaw.

OBSERVATION CCLXXIX.

Sur la partie gauche de la mâchoire d'une femme qui ſe ſépara d'elle-même, & qui fut tirée de la bouche ſans effort, par Charle Raygerus.

Obſerv. 279. LA belle-mere de M. *Croruhet*, chez lequel j'ai demeuré quelque-tems, étant à Bourges en Berry, ayant eu à l'âge de quatre-vingt ans, de grandes fluxions ſur les dents de la mâchoire inférieure du côté droit, eut recours à différens Médecins, & employa divers remédes, pour calmer les douleurs continuelles qu'elle reſſentoit, qui dégénérerent enfin en un ulcére, qu'on parvint cependant à guérir. Mais peu de tems après, les mêmes douleurs

leurs s'étant fait sentir de nouveau, la malade ennuyée, & de Médecins, & de médecines, se contenta de faire quelques remédes domestiques qu'on lui conseilla, tels, par exemple, qu'une décoction de figues dans du lait, avec des feüilles de mauves, des racines d'althéa, &c. Ces remédes firent en effet bientôt cesser la douleur; mais cette mâchoire avec les dents se sépara entiérement des gencives de telle façon, que la malade la tira sans beaucoup de peine ni de douleur, & sans que cela fût suivi d'aucun accident, sinon qu'elle eut dans la suite plus de difficulté d'entendre de ce côté qu'auparavant. Je vis cette femme en 1666. deux ans après la chute de sa mâchoire, & lorsqu'elle m'eut raconté, en dinant avec elle, l'histoire de sa maladie; je mis mon doigt dans sa bouche, & je n'y trouvai en effet aucun vestige de mâchoire de ce côté, mais seulement des gencives assez charnuës; ce qui ne causoit pas cependant une difformité bien sensible dans le visage d'une vieille femme, naturellement fort ridée. Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 3 1672. Observ. 279.

La synchondrose ou jonction cartilagineuse des deux parties de la mâchoire qui se remarque dans les enfans, n'étant plus apparente dans les adultes, je fus extrêmement surpris, que la partie droite de cette mâchoire eût pu ainsi se séparer de la gauche, que l'apophyse maxillaire supérieure, où s'insére le tendon du muscle temporal, se fût aussi séparée de ce muscle, & que ce tendon eût pu se rompre sans produire les symptomes les plus graves, les simples luxations de la mâchoire inférieure, par rapport à ce tendon, étant mortelles selon Hyppocrate.

Extrait d'une lettre de Posnanie.

OBSERVATION CCLXXXII.

Sur les valvules du cœur ossifiées, par Charles Raygerus.

ON trouve souvent dans le cœur des vieux cerfs une partie ossifiée, mais cette conformation est contre nature à l'égard de l'homme, ou du moins elle est très-rare. Harvée dit avoir trouvé, en faisant l'ouverture du corps d'un Gentilhomme très-robuste, une portion de l'Aorte près du cœur, ossifiée circulairement. Après lui, Thomas Bartholin a observé la même chose dans le cœur d'un Phthysique, & dans celui du Pape Urbain VIII. *Cent. 11. Obs. 45.* & je me souviens encore d'avoir vu dans le même Bartholin, que Platerus disoit aussi avoir trouvé des parties ossifiées dans un cœur humain. Observ. 282.

Un Cordonnier de Paris, qui demeuroit dans la rue S. Jacques, de l'autre côté de la maison de M. Gayant, habile Chirurgien & Anatomiste, d'un tempérament sanguin, chargé de beaucoup d'embonpoint, & qui n'étoit pas encore fort vieux, après avoir bien déjeûné, sortit, & prit le chemin de la porte S. Jacques; mais à peine avoit-il fait quarante pas, qu'il tomba mort au milieu de la ruë. On apporta son corps dans sa maison, & l'ouverture en ayant été faite, on ne put y découvrir aucune autre cause de mort, que l'ossification des trois valvules semilunaires de l'aorte, près de l'orifice du ventricule gauche du cœur. A mon retour de Montpellier en 1667. un de mes

amis qui avoit été préſent à l'ouverture de ce cadavre, me raconta l'hiſtoire de cette mort ſubite, en me donnant une de ces valvules oſſifiées. Elle étoit blanchâtre, & ſi dure, que le ſcalpel avoit peine à y pénétrer. Ces valvules au reſte, quoiqu'oſſifiées, ne s'oppoſant point à la circulation du ſang, je doute fort qu'elles ayent pu occaſionner cette violente apoplexie & cette mort ſubite.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 282.

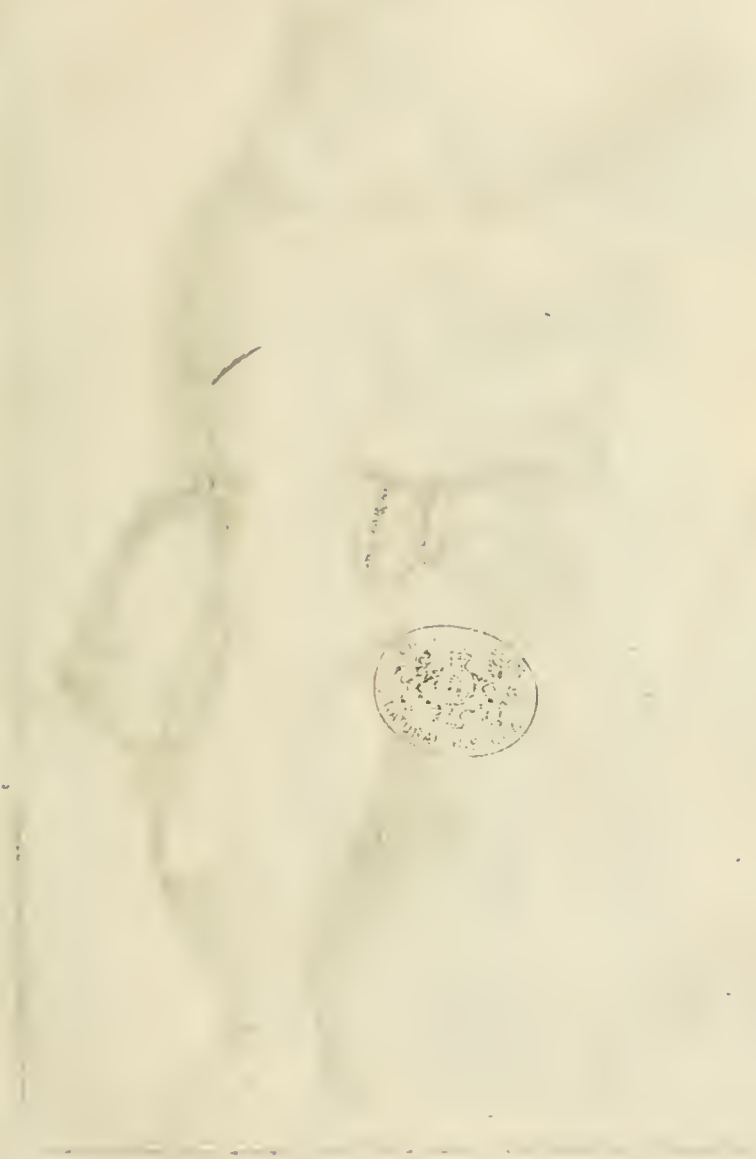
Extrait des lettres précédentes.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION CCLXXXIII.

Sur une pierre trouvée dans la véſicule biliaire d'une femme, par le même Auteur.

Obſerv. 283. L'Auteur en faiſant l'ouverture du corps d'une femme morte en couches, trouva dans la véſicule du fiel, une pierre de la couleur, de la groſſeur, & à peu près de la forme de ces groſſes olives d'Eſpagne, qu'on nomme ordinairement olives royales, & qui peſoit un gros. Il prend de-là occaſion de marquer ſa ſurpriſe au ſujet de la grande confiance qu'on a aux pierres formées dans les cavités du corps de différens animaux, auxquelles on attribuë de grandes vertus; tandis que le ſeul Bezoard humain a été juſqu'ici abſolument négligé, & que perſonne n'a encore pris la peine d'éprouver, s'il n'auroit pas les mêmes propriétés des autres Bezoards animaux, ce qui paroit à l'Auteur très-vraiſemblable. Il rapporte enſuite quelques cures opérées par le moyen de la pierre de fiel de bœuf, & des Bezoards de porc-épic. „ J'ai vu pour la premiere fois celui-ci, dit-il, dans le cabinet de Corvinus, célébre Médecin de Rome, qui me dit avoir éprouvé ce reméde » ſur lui-même, dans une fiévre continuë, autant que je m'en puis ſouvenir, » mais qu'il ne pouvoit pas aſſurer préciſément, s'il devoit ſa guériſon à „ ce Bezoard ou aux autres remédes qu'il avoit pris. Quant à moi, ce que » je puis avancer avec confiance, c'eſt qu'une ſœur que j'ai à Vienne, dans » une fiévre maligne qu'elle eut après la mort de ſon mari, en 1662, ayant » été en quelque façon abandonnée de tous les Médecins, M. Managetta, » premier Médecin de l'Empereur, lui ayant fait prendre une infuſion de „ Bezoard de porc-épic, dans de l'eau commune, dont l'Archiduc Guillaume Léopold lui avoit fait préſent, fut en peu de tems parfaitement guérie, & qu'un domeſtique de la maiſon, qui avoit la fiévre-tierce, ayant » pris le reſte de cette infuſion, qui lui procura une ſueur, en fut auſſi guéri.

» J'ai tiré, continuë l'Auteur, les deux faits ſuivans, concernant la pierre de la véſicule biliaire d'un bœuf noir, des obſervations manuſcrites » de Paul *Spindlerus* mon parent, qui exerça d'abord la médecine à Poſnanie, & enſuite à Ratisbonne, parmi leſquelles j'ai deſſein d'en choiſir » cent des plus importantes & des plus curieuſes, & de les donner au public avec des notes.... Un Aubergiſte de cette ville de Poſnanie, qui avoit » pour enſeigne l'Aigle noir, fut guéri d'une jauniſſe par la poudre de ce » Bezoard, jointe aux ſels d'abſinthe & de petite centaurée, qu'il avoit » pris pendant long-tems ſeuls, ſans aucun ſuccès, & dont le teint reprit » enſuite ſa couleur naturelle, après qu'il eut été purgé une fois ou deux.



A
B
C

» La mere même de *Spindlerus* ayant été attaquée de la même maladie, au
» point que tout son corps étoit devenu d'un jaune livide, par l'usage de ce
» seul remède infusé & dissout dans du vin, qui lui procura une évacua-
» tion très-abondante d'urine noire & épaisse, fut aussi parfaitement guérie.
Extrait de la même lettre.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672.

OBSERVATION CCXCI.

Sur l'Amome arabique, par Jacques Breynius, *Botaniste célèbre.*

ON envoya en 1642. à M. Jacques *Golius*, alors Professeur de Mathématiques, & des langues orientales dans l'Université de Leyde, une assez grande quantité de petites branches de l'espece d'Amome, que *Clusius* nomme *Amomum quorundam*, qui est regardé par plusieurs sçavans Arabes, comme le vrai Amome, & auquel ils donnent le nom de *Ahamama*. Ses tiges étoient d'un jaune rougeâtre au-dehors, & blanches au dedans; elles se rompoient facilement, & étoient de la longueur de deux à quatre pouces. Toutes ses petites branches formoient des touffes en forme de grapes revêtuës de tous côtés, & comme écaillées par de petites feüilles arrondies, comme le sont les épis de l'origan; mais la plûpart de ces petites tiges s'étoient rompuës, ou plutôt avoient été coupées, desorte que leur extrémité formoit une espece de disque, entouré d'un rang de petites feüilles disposées en rose; & à l'égard des plus jeunes branches qui étoient entiéres, elles étoient terminées par un amas de feüilles plus petites encore & plus serrées. Parmi celles qui m'ont été données, il s'en trouve deux d'entre les feüilles desquelles sortent quelques pédicules longs, extrêmement menus, & plus déliés qu'un fil, terminé par une fleur semblable a celle de la giroflée, mais petite & formée de quatre pétales de couleur orangée, comme les feüilles de quelques unes de ces tiges qui sont aussi d'un jaune rougeâtre. M. Golius m'a assuré que l'Amome récent avoit une agréable odeur de violette; j'en ai d'un an & de trente ans, mais je n'y ai pas cependant retrouvé cette odeur, j'ai démêlé seulement dans certaines branches quelque chose d'aromatique, qui m'a paru avoir quelque rapport avec l'odeur du Nard indien, sans que je puisse dire cependant, en quoi consiste précisément cette analogie. Quelques-unes ont conservé de la saveur, & on leur trouve d'abord le goût astringent du bois; mais étant mâchées un peu plus longtems, on y distingue une saveur âcre & aromâtique qui n'est pas désagréable, & qui laisse dans la bouche un sentiment de chaleur. Observ. 291.

L'Amome au reste est astringent, chaud, sec, atténuant & cordial; il est extrêmement rare, desorte que *Rauvolf*, qui avoit demeuré du tems à Alep, dit lui-même, dans la rélation de son voyage, *pag. 128*, qu'après bien des soins & des recherches, il n'en avoit pu trouver qu'une seule tige. Je laisse à d'autres à examiner en quoi cet Amome ressemble ou différe de celui dont parle Dioscoride, *Lib. 1. chap. XIV.* & si c'est celui de *Garzia*, comme je le crois; mais c'est au reste sûrement l'*Ahamama* des Egyptiens. Alpin, *de Med. Ægyp.* a aussi trouvé, comme moi, dans cette plante, une odeur

aromatique, & assez agréable ; mais il ne dit rien de sa saveur, peut-être parce qu'il ne l'a pas mâchée assez long-tems, n'ayant en effet d'abord, comme nous l'avons dit, aucun goût sensible. Elle est nommée par *Clusius*, *Amomum quorundam*, par Gaspard Bauhin, *Pinac. Lib. XI. Amomum spurium foliosum*, & dans l'Histoire universelle des plantes de Jean Bauhin, elle est décrite sous le nom de *Amomum verum quorumdam*. Comme ces Auteurs ont omis plusieurs particularités intéressantes, concernant cette plante, j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile d'en donner une description plus exacte, accompagnée d'un dessein.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obsery. 191.

OBSERVATION CCXCII.

Sur une amande du Cap de Bonne Espérance, couverte d'un duvet ressemblant à de la soye, par le même Auteur.

Obsery. 292. VOici, Messieurs, une espece d'amande assez curieuse, que j'avois déjà envoyée, il y a dix ans, du Cap de Bonne Espérance, avec quelques arbres nouveaux, à M. Jerôme *Bewerningh* notre Mécene. Cette amande, avec l'arbre qui la produit, est assurément une des plus belles productions qui se voye dans ce pays. Elle est plus petite que les amandes ordinaires, & sa forme recourbée, & terminée à l'une de ses extrémités par une espece de mammellon, est en quelque façon plus agréable ; mais ce qui fait principalement la beauté & la singularité de ce fruit, c'est que sa peau extérieure est revêtuë d'un duvet si bien tissu, qu'il pourroit être comparé aux plus belles étoffes de soye : & sous cette premiere enveloppe, est une coque médiocrement dure, qui contient une petite amande. En faveur des Amateurs de la Botanique, je me propose de faire graver dans mon Histoire des plantes étrangéres, le dessein que j'ai fait faire d'après nature, d'une branche d'une coudée de longueur, de ce rare amandier, garnie de feüilles & de fruits.

OBSERVATION CCXCIII.

Sur un bois de Guinée, couleur de citron, qui a l'odeur & le goût de la Coriandre, par le même Auteur.

Obsery. 293. CE bois est dur, & sa couleur est d'un jaune clair, mais vif, comme le santal citrin. Lorsqu'il est rapé, il a une odeur agréable de citron, qui approche de celle de la coriandre. J'ignore ses propriétés, mais autant qu'on en peut juger par son odeur & par son goût, il paroit qu'il pourroit être mis dans la classe des remédes céphaliques, cordiaux, aléxipharmaques & hystériques.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION CCXCIV.

Sur la racine du Jaca, par le même Auteur.

Dec. 1. Ann. 3. 1672.

LE Jaca eſt un arbre des Indes qui s'éléve très-haut, & qui s'étend beaucoup en largeur. Ses feüilles reſſemblent à celles de l'oranger, mais elles ſont plus larges & plus épaiſſes, elles ne ſont pas ſi pointuës, & n'ont pas ces petits appendices qui ſe trouvent à l'extrémité des feüilles de l'oranger. Les fruits de cet arbre ſortent de ſon tronc, & y ſont adhérens; ils ſont de la groſſeur d'une citrouille, parſemés de tubercules piquans, & contiennent un grand nombre d'amandes aſſez ſemblables à des chataignes, mais un peu plus longues, comme pluſieurs Auteurs l'ont déjà obſervé. Voici les propriétés qu'on attribuë à ſa racine dans les Indes, & qu'on ignore parmi nous: ces peuples prétendent qu'elle eſt un excellent remède pour les aphtes des enfans, & pour la fiévre. J'en ai quelques morceaux de la longueur de la main, & de la groſſeur du doigt, mais qui n'ont aucune ſaveur, & qui reſſemblent au reſte à de la régliſſe; ces racines ſont revêtuës d'une peau épaiſſe & brune, & contiennent une ſubſtance pulpeuſe, blanchâtre, legere & ſpongieuſe. Obſerv. 294.

OBSERVATION CCXCV.

Sur la racine de Tauzarghanta, ou Tauzarghenta, par le même Auteur.

CEtte racine d'ailleurs aſſez connuë, s'employe à préſent dans la Mauritanie, & dans le Royaume d'Alger, ſous le nom de *Tauſarghanta*, & paroit être différente de celle qui a été décrite ſous ce même nom par Leon l'Affricain, & Scaliger; car, ſelon ces Auteurs, elle a tant d'odeur, qu'une petite quantité ſuſpenduë au plancher, ſuffit pour parfumer toute la chambre; à moins qu'il n'ait voulu parler de celle qui eſt toute fraiche, & qui vient d'être arrachée, dont je n'ai pas à préſent; en ayant fait venir une aſſez grande quantité de Salé en 1666. & pour plus grande ſûreté, en ayant auſſi tiré d'Alger en l'année..... par le moyen de M. Golius, qui étoit alors en Affrique, & qu'on lui avoit donnée ſous le nom Arabe de *Tauſarghant*. Je ne me ſuis point apperçu en effet, que ces racines euſſent aucune odeur aromatique, ou du moins elle étoit très-foible. Elles ſont aſſez ſemblables à celles de la carline, lorſqu'elles ſont entiéres, & qu'elles n'ont point été rompuës & éfilées. Il s'en trouve qui ont un pied de longueur & un pouce d'épaiſſeur; elles pouſſent à leurs parties ſupérieures, d'autres petites racines, & ces filamens produiſent de petites têtes, qui ſont en-dehors d'un gris tirant ſur le jaune, & c'eſt ſur-tout lorſque ces plantes ſont dans toute leur force, qu'on trouve une plus grande quatité de tubercules. Ces racines ſont blanches en-dedans, & ſont ſur-tout remarquables par trois ou quatre cercles très-apparens d'un rouge-brun; elles ſont aſtringentes, un peu améres Obſerv. 295.

au goût ; & il y a lieu de croire qu'elles ſont d'une qualité chaude & ſéche.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CURI DE LA NATURE.

Wormius, *muſ. pag. 160.* les croit chaudes au premier degré ; mais la deſcription & la figure qu'il en donne, marquent que celle qu'il avoit alors ſous les yeux, n'étoit pas entiéres, & dans ſon état naturel. Dans le dernier envoi qui m'a été fait de ces racines, dont pluſieurs ſont encore molles & aſſez fraîches, j'en trouve quelques-unes parmi les plus petites & les plus nouvelles, qui ſont blanchâtres au-dehors, qui reſſemblent au *Beken* blanc, & dont les cercles ſont d'une couleur plus foible. Elles ont le même goût que les plus séches, & les moins récentes, avec cette ſeule différence, qu'en commençant à les mâcher, je leur ai trouvé d'abord quelque choſe de doux & de viſqueux.

Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 295.

OBSERVATION CCXCVI.

Sur le Tacamahaca liquide, par le même Auteur.

Obſerv. 296.

MOn frere Pierre *Breynius*, ayant prié défunt M. Antoine *Caſtelin* d'Amſterdam, Directeur, & intereſſé dans le commerce de la Compagnie des Indes Orientales, de Guinée & de la nouvelle Hollande, de me procurer quelques plantes, quelques gommes, & quelques bois de Guinée, dans l'envoi qu'il me fit en 1662, je trouvai entr'autres choſes curieuſes, du Tacamahaca liquide, dont je vous envoye, Meſſieurs, une petite quantité, avec une réſine qui reſſemble à l'ambre, & du bois couleur de citron, pour que vous puiſſiez éprouver par vous-mêmes ſes vertus. Il s'enflamme aiſément, il eſt très-viſqueux & mollaſſe, mais cependant ferme, & condenſé juſqu'à un certain point ; ſa couleur eſt d'un jaune clair qui brunit avec le tems. On diſtingue ſur-tout dans celui qui eſt récent, l'odeur douce & agréable du Tacamahaca ordinaire, mais mêlée d'une autre odeur deſagréable, & il a un goût aromatique. On l'employe dans les catarres, & ſi je ne me trompe, pour la guériſon des playes. Je parle au reſte de celui qui n'eſt point altéré ni corrompu, & qui n'a pas été ſophiſtiqué ; car j'en trouvai il n'y a pas long-tems, de fort vieux, & qui avoit peut-être été falſifié en Amérique, qui n'avoit preſque point d'odeur, & qui ne s'agglutinoit pas, & ne ſe réuniſſoit pas dans la bouche après l'avoir mâché. J'ai encore trois autres eſpeces de cette matiere réſineuſe, la premiere qui ſe nomme en Hollande *Tacamahaca in Schulpen*, par rapport aux coques ou calebaſſes, dans leſquelles elle eſt renfermée, & qui eſt employée dans les Indes à différens uſages. Il eſt jaune, compact, parſemé de petites écailles blanchâtres, d'une odeur agréable, & d'un goût amer & aromatique : il eſt pur, il n'a point été altéré, & il eſt tel enfin qu'on doit le déſirer & le choiſir pour les uſages auxquels on l'employe ; il s'écraſe & ſe réduit en poudre ſous les dents, mais il ſe réunit bientôt, & reprend ſa viſcoſité.

La ſeconde eſpece, qu'on peut employer au défaut de la premiere, nous eſt apportée quelquefois en gros morceaux ; celle-ci eſt plus connue, elle eſt moins chere, mais elle eſt auſſi moins pure ; ſa couleur eſt d'un jaune plus foncé, & ſouvent brune ; elle eſt remplie d'un plus grand nombre d'é-

cailles qui se distinguent plus facilement, & qui sont plus transparentes que celles de la premiere espece, & son odeur est aussi moins agréable, mais mâchée, elle produit les mêmes effets.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. D'EC. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 2. 1672. Observ. 296.

La troisième espece, que je tiens d'un parent, qui ne vit plus à présent, de même que la premiere, est très-brune, & ressemble au Benjoin le plus noir, & de la plus mauvaise qualité. Celle-ci est remplie de quantité de petits fragmens d'écorce assez semblable à la canelle. Son odeur est forte, pénétrante, aromatique, agréable cependant, & un peu différente de celle des deux premieres especes. Sa saveur m'a paru aussi plus astringente; lorsqu'on la mâche, elle ne s'amollit point, ses fragmens ne se réunissent point dans la bouche, & elle est plus long-tems à se consumer, lorsqu'on la brûle, que les especes précédentes, peut-être à cause des matieres hétérogenes qu'elle contient. Elle nous vient d'Amérique en morceaux cylindriques, plus gros que le pouce, & de la longueur de la main, enveloppés dans des feüilles qui ressemblent à celles du Bananier, mais qui sont plus fortes.

On nous apporta du Mexique, il y a environ douze ans, une résine tout-à-fait semblable à celle-ci, par la qualité de sa substance, par sa couleur & par son goût, sous le nom de *Couxucote*, qui étoit aussi en morceaux longs & ronds, mais plus petits, & entourés de feüilles, & dont l'odeur n'étoit pas fort différente de celle de l'espece précédente; on la croit convenable dans les rhumatismes. Vous pourrez facilement juger, Messieurs, par le peu que je vous envoye, si cette résine est un Tacamahaca de la troisième espece que je viens de décrire, & s'il y a en effet beaucoup d'analogie entre ces matieres.

OBSERVATION CCXCVII.

Sur une résine de Guinée qui ressemble à l'Ambre, par le même Auteur.

J'Ai dans mon cabinet une résine de Guinée, qui ressemble à l'ambre, je ne sçai si c'est une de ces sortes de résines décrites par *Clusius*, ou si ce n'est pas plutôt du *Caranna* gris; car il me paroit qu'elle a beaucoup de rapport avec celle qu'on nous apporte actuellement sous ce nom. Elle est en effet dure, séche, friable, d'une odeur médiocrement forte, aromatique & astringente, d'un gris cendré, comme l'ambre gris, parsemée de taches blanches, d'inégale grandeur, & elle s'enflamme comme l'ambre jaune. On lui donne la propriété de guérir les rhumatismes, mais je n'en ai aucunes preuves. Observ. 297.

EPHEMERIDES DE L'ACADEMIE DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 2. 1672.

OBSERVATION CCXCVIII.

Sur une terre de Guinée d'une très-mauvaise odeur, par le même Auteur.

Obſerv. 298. CEtte terre eſt une eſpece d'argille peſante, graſſe, qui s'attache à la langue, marbrée de taches d'un rouge-brun & d'un rouge clair, ſur un fond blanchâtre, & qui reſſemble aſſez à la terre de Lemnos ; elle a une odeur aromatique, mais ſi forte & ſi puante, qu'elle s'étoit communiquée à toutes les autres choſes, que mon frere m'avoit envoyées de Guinée en 1666. Après l'avoir gardée pendant un certain tems, elle eſt devenuë moins graſſe, & a beaucoup perdu de ſa mauvaiſe odeur, je n'ai pu encore éprouver ſes bonnes ou ſes mauvaiſes qualités.

Extrait des lettres adreſſées aux Sécretaires de l'Académie des cur. de la Nature.

OBSERVATION CCXCIX.

Sur un fœtus monſtrueux, par Henri Volgnad, *Médecin de Breſlaw, Membre de l'Académie de cette Ville.*

Obſerv. 299. LE 6. Août 1668. la femme d'un Cordonnier d'Olſſ, après avoir été près de vingt-quatre heures dans les travaux de l'enfantement, accoucha d'un enfant mort, dont la figure extérieure étoit ſi monſtrueuſe & ſi difforme, qu'on a cru la mieux faire connoître par la planche ci-jointe, que par une deſcription. On fera ſeulement obſerver que le lobe de l'une des oreilles, de la tête marquée A. étoit percé ; qu'il y avoit une excreſcence *b* ſur le troiſième pied, qui reſſembloit à un ergot de Coq, & qu'on diſtinguoit dans ce pied ſept doigts *c* ; que la partie qui paroiſſoit deſtinée à former le quatrième, n'étoit qu'une maſſe ſi informe qu'on ne pouvoit lui donner le nom de pied, & que la gravure n'avoit pu la rendre exactement. A l'égard des viſcéres, & particuliérement du cœur, Jean *Wilhem Agricola*, Médecin célébre de cette Ville, qui fit l'ouverture du corps de ce monſtre, n'y trouva rien qui s'éloignât de l'état naturel, ſoit pour la figure, ſoit pour le nombre des parties.

OBSERVATION CCC.

Sur un morceau d'Ambre d'une groſſeur extraordinaire, par le même Auteur.

Obſerv. 300. CE morceau d'Ambre avoit été acheté à Veniſe, de *Robert Strozzi*, par Jean André, & Marc *Mattſperger* freres, parfumeurs d'Ausbourg, célébres dans toute l'Allemagne, & il peſoit, lorſqu'ils en firent l'acquiſition, cinq cens quatre-vingt-quatre onces & demie, qui font quarante-huit onces quatre gros, poids de médecine.

Les

Les héritiers des *Mattsperger*, conſervent encore le deſſeing que ces fameux parfumeurs avoient fait faire de cette maſſe d'Ambre, pour éterniſer la mémoire d'un fait auſſi extraordinaire. Philip. *Vollgnad*, mon frere, Apoticaire de cette Ville, a un double de ce deſſeing qu'il a trouvé parmi les effets de M. *Sebald* notre ayeul, auſſi Apoticaire, dont la capacité dans ſon Art lui avoit acquis la plus grande réputation, & qui étoit de plus, grand amateur de tout ce qui a rapport à l'hiſtoire Naturelle, mais ſurtout des productions étrangéres. Je me ſouviens très-bien d'avoir vu encore chez M. *Mattsperger* le fils en 1662. un morceau de ce même Ambre du poids de quelques onces, reſté de la groſſe maſſe, mais qui eſt actuellement débité à ce qu'on m'a écrit, & mon frere en a ſeulement conſervé un petit morceau d'environ un gros, qui lui ſert de piece de comparaiſon, pour examiner, & pour juger celui qu'il employe, & qu'il débite. On dit que cette maſſe d'Ambre étoit d'une qualité ſi ſupérieure, que non-ſeulement il réüniſſoit tous les différens caractéres d'un bon Ambre, mais qu'il étoit ſi pur, qu'il ne contenoit aucune autre matiere hétérogene, ce que l'on reconnoiſſoit particuliérement, lorſqu'on le faiſoit diſſoudre pour en tirer la teinture.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 300.

OBSERVATION CCCII.

Sur un reméde contre la morſure des chiens enragés, par Chriſtophle Roeſler, *premier Médecin de* Jean Chriſtian, *Prince de Bregents.*

MAdame de *Stange*, donna deux vers de Mai, eſpece d'eſcarbots, dont elle avoit ſéparé la tête, à deux jeunes enfans qui avoient été mordus par un chien enragé, qui ſe trouverent d'abord ſi mal de ce reméde, qu'on les crut prêts à expirer; mais après un piſſement de ſang qui leur ſurvint, ils furent parfaitement rétablis dans l'eſpace de quelques heures. Madame de *Domnig* ſa fille donna ce reméde à une ſervante, qui avoit été de même mordue par des chiens, qui lui avoient fait pluſieurs bleſſures, qui s'en trouva auſſi très-bien. Obſerv. 302.

Notes ſur cette Obſervation.

Au rapport de Sennert, *Prax. Med. L. 1.* ce reméde eſt en uſage parmi les gens de la Campagne, qui employent indifféremment pour la maladie de la rage, les Scarabés & les Cantarides, & cet Auteur prétend que ſelon Avicenne, il faut en ce cas exciter la ſécrétion de l'urine, juſqu'au piſſement de ſang. Avicenne en effet, *L. 4. Fen. 6.* recommande fort pour cette maladie certains trochiſques de Cantarides, préparés d'une maniere particuliére, & il ajoûte que lorſque le malade aura piſſé le ſang, il ſera guéri de l'hydrophobie. L'autorité des Auteurs, & l'expérience paroiſſant d'accord en ce point, reſte à examiner comment il arrive que les diurétiques procurent un ſi prompt ſoulagement dans cette maladie. Pour moi je me perſuade que ſéparant de la maſſe du ſang la partie ſéreuſe qu'ils portent à la veſſie par les uretéres, s'ils ſont pris à tems, & avant que le venin ait pu cauſer aucune fermentation dans le ſang, & s'attacher aux viſcéres, ils peuvent l'entraîner avec la ſérosité par la voie des urines.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. I. Ann. 3. 1672.
Obſerv. 345.

OBSERVATION CCCXLV.

Sur le venin de la Ciguë, par le même Auteur.

LA Comteſſe de Hanau, ayant mangé avec ſes filles, & ſes domeſtiques, des Panais, parmi leſquels il s'étoit trouvé quelques racines de Ciguë, qui reſſemblent aſſez, & par la forme, & par le goût à celles de Panais, toutes ces perſonnes furent ſaiſies du vertige, du délire, du hoquet, & d'autres ſymptomes graves, qui ſe calmerent cependant ſans qu'aucune d'elles en mourût.

OBSERVATION CCCXLVIII.

Sur une femme groſſe, par le même Auteur.

Obſerv. 348. LA femme d'un Meunier, qui en 1597. avoit vingt-quatre ans accomplis, après huit années de mariage, n'avoit jamais eu juſqu'alors la maladie de ſon ſexe, que pendant ſes groſſeſſes; de ſorte que lorſque ſes régles paroiſſoient, elle étoit aſſurée d'être groſſe. Cette femme mourut d'hydropiſie.

Notes ſur cette Obſervation.

Hyppocrate, *S. 5. Aphor. 60.* a prononcé que ſi une femme groſſe étoit réglée, ſon fruit ne pouvoit pas ſe bien porter. L'obſervation précédente paroît cependant contraire à cette déciſion, car l'Auteur ne dit point que cette femme ait eu de fauſſes couches. Pour moi je penſe que le ſentiment d'Hyppocrate eſt vrai, lorſque l'écoulement menſtruel ſe fait par les vaiſſeaux de la matrice; mais je me perſuade que les régles qu'avoit cette femme, dès qu'elle étoit groſſe, provenoient uniquement des veines du vagin, ou des veines hémorrhoïdales externes, dont les ramifications viennent s'inſérer à cette partie. Le défaut de régles occaſionné par quelques obſtructions, devoit la rendre ſans contredit extrêmement pléthorique, de ſorte que pendant ſes groſſeſſes, le ſang étant attiré vers la matrice, & y affluant en plus grande quantité qu'à l'ordinaire, la nature ſe débarraſſoit de ſa trop grande abondance, par l'éruption qui s'en faiſoit alors par ces veines. Il n'eſt pas au reſte ſurprenant que cette femme ſoit morte d'hydropiſie, la ſuppreſſion des régles occaſionnant une cachéxie, & celle-ci cauſant à la fin une hydropiſie.

LETTRE

De Caſpard Bauhin, *à M.* Vogler *le pere, ſur des faits d'Anatomie.*

Appendix. VOus avés exigé de moi, mon cher Vogler, que je miſſe par écrit, & que je vous envoyaſſe les nouvelles obſervations, que m'a fournies la diſſection publique d'un cadavre, que je fis au mois de Décembre de l'année précédente 1611. dans la ſéance du 14 du même mois, à laquelle vous avés vous même aſſiſté. Malgré le grand nombre de mes occupations, je veux bien vous ſatisfaire; mais je ne vous ferai point ſur cela de grands détails, parce qu'à l'exception d'un ſeul fait que je vas rapporter, vous trouverés toutes ces choſes expliquées en peu de mots dans mes inſtituts, dont on va

donner la quatrième édition, & beaucoup plus au long dans mon théatre Anatomique.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 348.

Voici ce que j'ai démontré dans le bas-ventre: 1°. Une valvule dans le *Colon*, à l'orifice de l'*Ileon*, tournée en haut, de façon à pouvoir empêcher que les excrémens qui ſont obligés de remonter de l'*Ileon* dans le *Colon*, ne retombent dans le premier, par leur propre poids.

2°. La véſicule biliaire ſituée de façon, que le fond en étoit plus bas & plus enfoncé que le reſte, & le cou garni de valvules qui permettoient à la bile la plus ſubtile & la plus atténuée d'en ſortir, mais qui s'oppoſoient à ſon retour.

3°. Le conduit hépatique porte en ligne droite la bile épaiſſe du foye, au conduit cholidoque, formé de celui-ci & du conduit cyſtique.

4°. Le rein dans l'homme n'a aucune cavité, que celle qui ſe trouve dans les prolongemens fiſtuleux de l'uretére, à l'orifice deſquels s'inſérent les caroncules papillaires, qui filtrent, & qui font la ſéparation de la ſéroſité du ſang.

5°. C'eſt le rameau ſplénique qui porte à la rate le ſang encore imparfait qu'elle tire, non pas du foye, puiſque ce vaiſſeau n'en ſort pas, & que ſon inſertion eſt beaucoup au-deſſous, mais du tronc de la veine-porte, d'où il prend naiſſance.

Voici ce que j'ai fait obſerver enſuite dans la tête.

1°. Le cerveau ne contient que deux ventricules ſéparés par le corps calleux & le *ſeptum lucidum*. C'eſt dans ces ventricules que ſe trouve le *plexus choroide*, qui devroit être plutôt appellé *plexus glanduleux*.

2°. La moëlle épiniére eſt compoſée de quatre branches médullaires réünies, dont deux ſortent du cerveau & deux du cervelet.

3°. J'ai fait voir que tous les nerfs avoient leur origine dans cette même ſubſtance médullaire, ſoit du cerveau, du cervelet, ou de l'épine, & que celle-ci en produiſoit trente-ſept paires.

4°. Les yeux n'ont que quatre tuniques, & les mêmes veines dont la membrane mince qui forme l'uvée eſt parſemée, vont tapiſſer la cavité de l'œil.

5°. J'ai auſſi démontré que la déglutition ſe faiſoit par le moyen de quatre muſcles placés de chaque côté de la gorge, & que leurs mouvemens dépendoient de la volonté.

6°. Je vous ai fait remarquer au larynx, un ſinus de chaque côté du cartilage thyroïde.

Dans la poitrine, au ſujet de l'organiſation du cœur, j'ai fait voir d'après Galien, qu'il y avoit deux ſortes de communications, l'une par anaſtomoſe ou inoſculation que Botal prétend avoir découverte, & l'autre par le moyen d'un canal.

2°. J'ai fait auſſi remarquer que la veine *Azigos* s'inſéroit quelquefois dans le tronc de la veine-cave, quelquefois auſſi dans la veine émulgente, d'autre fois dans l'iliaque, & même dans la crurale, c'eſt ce que j'ai ſouvent eu occaſion d'obſerver; mais je n'ai pu en faire la démonſtration dans ce ſujet, parce qu'il n'avoit plus aſſez de ſang, & que le poumon droit étoit corrompu, & adhérent à la plévre.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 3. 1672. Obſerv. 348.

30. Mais ce que j'ai obſervé de plus important dans la diſſection de ce cadavre, c'eſt que de la veine pulmonaire, & près de l'orifice du ventricule gauche du cœur, il ſortoit un vaiſſeau très-apparent qui avoit d'abord ſa direction vers le poumon gauche, mais qui ſe replioit & s'en détournoit tout à coup, & après avoir ſuivi juſqu'à une certaine diſtance la route de l'aorte deſcendante, il s'y inféroit enſuite ſous le diaphragme; deſorte qu'on peut bien dire à juſte titre avec Galien, *de uſu part.* que quoiqu'une multitude de grands hommes ayent déjà obſervé avec ſoin, & depuis un grand nombre d'années, les ouvrages de la nature, on n'a pu découvrir encore toute la fineſſe de ſes opérations, & qu'il reſtera encore une ample matiere d'obſervations à nos neveux. Je ne vous dirai ici qu'un mot des uſages de ce vaiſſeau, en ayant parlé ailleurs fort au long.

Hyppocrate nous apprend qu'il y a quatre voies, pour évacuer la vomique des poumons, & même le pus extravaſé dans la cavité de la poitrine, par la bouche, par les reins, par les ſelles & par les abſcès qui ſurviennent quelquefois à la ſuite de cette maladie.

1. Par la bouche, perſonne n'ignore que cela ne ſe faſſe ſouvent par l'expectoration.

2. Par les reins, outre l'expérience qu'on en a, Hyppocrate 2. *Epid.* & Galien, *poſt. part. Comm.* prétendent que la matiere morbifique prend quelquefois cette voie.

3. Par les abſcès aux cuiſſes, Hyppocrate, *Coac. Aph. 390.* Il prétend de même que l'eſquinancie ſe termine auſſi quelquefois de cette maniere.

4. Par les excrétions du bas-ventre, Hyppocrate *1. Epid. S. 2. part. 41.* Galien, *poſt. part. Comm.* & *6.* de *L. a. 4.*

Voici comme je conçois que cela peut s'opérer.

1. Par la bouche, l'expectoration s'en fait par la trachée artére.

2. Par les reins, la route en eſt très-évidente; le pus amaſſé dans la ſubſtance des poumons, peut être porté dans la veine pulmonaire qui les traverſe, delà dans la branche de ce vaiſſeau, dont nous avons parlé, qui eſt à l'orifice du ventricule gauche du cœur, enſuite dans le tronc de l'aorte, aux artéres émulgentes, & enfin aux reins. Cette matiere purulente, qui a paſſé du poumon, dans la veine pulmonaire, ne ſe répand pas en effet dans le ventricule gauche du cœur, & n'eſt pas portée enſuite par ſa contraction dans l'aorte, & delà aux artéres émulgentes; quoique je ne diſconvienne pas cependant que cela ne puiſſe arriver, le ventricule gauche du cœur ayant été trouvé quelquefois rempli de pus, & alors la mort du malade eſt certaine.

3. L'évacuation de cette matiere purulente peut auſſi ſe faire par les inteſtins, au moyen de cette même branche de la veine pulmonaire, ſoit qu'elle la porte d'abord à l'aorte, & delà à l'artére cæliaque, qui en eſt une branche, qui s'inſére dans l'eſtomac, & qu'y étant verſée, elle arrive delà aux inteſtins, ou que cette matiere ſoit portée par une autre branche de l'aorte, que l'on nomme artére méſentérique, qui paſſant ſur les émulgentes, s'inſére dans le méſentére, d'où elle arrive de même aux inteſtins.

4. Cette matiere peut être auſſi évacuée par le moyen d'un abſcès, toujours à la faveur de ce même vaiſſeau, par lequel étant portée dans l'aor-

te, elle parvient enſuite juſqu'à une des branches de l'artére crurale.

Agréez, mon cher Vogler, ces courtes obſervations, que j'écris au courant de la plume, il ſe trouvera d'autres occaſions où je pourrai vous parler d'une maniere plus détaillée, de cette branche de la veine pulmonaire, & je diſcuterai alors de nouveau toute cette matiere.

A l'égard des veines des pieds & des mains, des nerfs, des muſcles, des artéres, des os & de leurs articulations, comme vous avés été témoin de la démonſtration qui en a été faite, je n'ai pas cru qu'il fût néceſſaire de répéter ce que vous m'en avés oüi dire. Adieu portez-vous bien.

A Baſle le 14. Janvier 1612.

Ces obſervations ont été tirées d'un Manuſcrit de la Bibliothéque de M. George Wolfg. Wedel.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674.

EPHEMERIDES DE L'ACADEMIE DES CURIEUX DE LA NATURE D'ALLEMAGNE.

DECUR. I. ANN. 4. & 5.

1673. & 1674. (D)

OBSERVATION V.

Sur les Vers des oreilles, par Charles Raygerus.

ON a obſervé qu'il ſe formoit des vers, non ſeulement dans les inteſtins, mais même dans la plûpart des cavités du corps humain. Une femme qui demeure dans le fauxbourg de cette ville de Presbourg, après avoir eſſuyé, pendant long-tems, de grandes douleurs de tête & d'oreilles, appella enfin un Chirurgien, & le pria de lui procurer quelque ſoulagement, en lui faiſant entendre, que s'étant un jour endormie en pleine campagne, elle avoit lieu de ſoupçonner, que pendant ſon ſommeil, quelque inſecte s'étoit gliſſé dans ſon oreille droite. Le Chirurgien, par complaiſance, y appliqua un cataplâme, & je ne ſçai quelles ſortes de drogues, & quelques jours après qu'elle reſſentoit des douleurs plus vives qu'à l'ordinaire, ayant fait examiner ſon oreille, on y trouva des vers, & on en tira en effet pluſieurs en ma préſence. Ces vers étoient blancs, avec une petite tête noire, & ils reſſembloient à ceux qu'on trouve ſouvent dans les poires & les noiſettes. J'en enveloppai trois dans un morceau de papier, dans la vuë de les examiner au microſcope; mais lorſque je fus de retour chez moi, je trouvai le papier percé, quoiqu'il n'y eût rien autre choſe dans la poche où je les avois mis; les vers en étoient ſortis, & je n'en trouvai plus qu'un non pas dans le papier, mais dans le fond de cette poche. Je ne me perſuade pas au reſte, que ces vers fuſſent entrés dans l'oreille de cette Obſerv. 5.

femme. Il y a plutôt lieu de croire qu'ils y avoient été produits par l'ulcére qu'elle y portoit ; ce qui n'eſt pas ſans exemple. Par des fomentations des plantes vermifuges & conſolidantes, elle fut délivrée, & des vers & de l'ulcére. *Henri de Moinichen* a obſervé à peu près la même choſe, *Obſ. 16. à Th. Barth. cultro anat. Lyſeri annexa.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674.

OBSERVATION XV.

Sur une plaie à l'une des mammelles, d'où il ſortit de la biére, par le Dr. Jacques Braunius.

Obſerv. 15. ETant ſurvenu une tumeur à une femme nouvellement accouchée, à la mammelle gauche, je fus obligé d'y faire une inciſion près du mammellon, pour procurer l'écoulement du pus qui s'y étoit amaſſé ; & étant venu un jour panſer cette playe, je n'eus pas plutôt levé l'emplâtre & la tente, qu'il en ſortit de la biére, preſqu'en même quantité, que cette femme l'avoit buë un peu auparavant, & qui n'avoit preſque pas changé de qualité & d'odeur. Sa couleur étoit ſeulement devenuë un peu blanchâtre.

OBSERVATION XVI.

Sur les fonctions de la Luette, par le même Auteur.

Obſerv. 16. J'Ai connu un homme, à qui une maladie avoit détruit & fait tomber la luette ; & quoique les parties voiſines n'euſſent été en aucune façon endommagées, il ne put cependant jamais depuis prononcer & articuler diſtinctement, ſur-tout ces lettres qui ſe prononcent du goſier, que nous nommons gutturales. Preuve évidente que la luette ne contribuë pas peu à la formation & à la modulation des ſons.

OBSERVATION XXX.

Sur la difformité de différentes parties du corps par défaut, & par excès dans un même ſujet, par Antoine Pozzis, *Médecin de l'Empereur.*

Obſerv. 30. LA nature paroit ſouvent avare dans la production de certaines parties du corps humain, tandis qu'elle eſt en quelque façon prodigue à l'égard de quelques autres parties ; c'eſt ce que l'on reconnut dans la diſſection du corps d'une Baronne morte d'hydropiſie tympanite. Car les deux lobes ſupérieur & inférieur du poumon du côté gauche, manquoient dans ce ſujet ; défaut qu'on ne pouvoit pas attribuer à un ulcére, qui en eût conſumé la ſubſtance, n'y ayant aucuns veſtiges de cicatrice, mais qui doit être regardé comme une ſorte d'erreur de la nature, qui avoit employé ailleurs ce qui auroit du ſervir à la production de ces parties ; ample matiere de

réflexions pour un Anatomiſte ! Comment en effet la circulation avoit-elle pu ſe faire ſans artére pulmonaire, y ayant beaucoup de difficulté à admettre avec Galien, une communication des deux ventricules du cœur par la cloiſon intermédiaire ? Mais ce qui mérite particuliérement d'être obſervé, c'eſt que la malade n'avoit jamais éprouvé la moindre difficulté de reſpirer. L'expérience nous apprend cependant, que, pour peu que ce viſcére ſoit obſtrué, la reſpiration ne ſe fait plus qu'avec peine, & que le défaut du poumon la fait ceſſer abſolument.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 30.

L'eſtomac étoit fort grand, & communiquoit à la rate, par le moyen d'un de ces vaiſſeaux, que les Anatomiſtes nomment vaiſſeaux courts, qui étoit d'une grande étenduë dans ce ſujet, & ſans valvules; deſorte que l'eau froide arrivoit à la rate très-promptement. Cette rate peſoit ſix livres & demie, & étoit couverte de neuf différentes membranes, entre leſquelles il y avoit quelque peu d'eau très-claire ; mais le centre étoit formé d'une ſubſtance charnuë, très-rouge & très-compacte, qui peſoit une livre. Le grand poids de ce viſcére en avoit dérangé la ſituation, & l'avoit fait deſcendre dans la région hypogaſtrique, où elle étoit depuis vingt-quatre ans; ce qui n'avoit pas empêché cependant cette femme de porter trois enfans, dont il reſte encore un fils, qui eſt un bon témoin de ce que j'avance, ayant été préſent à cette diſſection, faite par *Wencelius*, Chirurgien célébre. On ne diſtingua que trois inteſtins, le *jejunum*, le *colon* qui étoit d'une grande étenduë, & plus épais qu'il ne l'eſt ordinairement, & le *rectum*. Leur longueur n'étoit pas de quatorze aunes de Padouë, qui eſt celle que *Spilegius* donne aux inteſtins, mais ſeulement de trois aunes. La nature paroiſſoit donc avoir employé dans la rate, ce qu'elle avoit refuſé aux poumons, au foye qui étoit très-petit, & aux inteſtins. Cette Dame au reſte mangeoit beaucoup, & ne ſe contentoit pas de deux repas, mais en faiſoit pluſieurs en un jour.

OBSERVATION XXXI.

Sur une douleur d'eſtomac fort extraordinaire, par le même Auteur.

UN Officier, Colonel d'un Régiment, âgé de cinquante-quatre ans, d'un tempérament ſanguin, & attaqué d'hydropiſie aſcite, reſſentoit une violente douleur à l'orifice de l'eſtomac, & une grande difficulté de reſpirer auſſitôt qu'il avoit mangé. Après avoir réſiſté pendant quatorze mois, il ſuccomba enfin à ſon mal, & à l'ouverture de ſon corps, on trouva ſeize pintes d'eau rouſſe dans le bas ventre, & quatre dans la cavité de la poitrine. Cette hydropiſie avoit été occaſionnée ſans doute par la mauvaiſe diſpoſition du foye, qui ſe trouva dur & ſquirrheux. Mais la douleur qui ſe fit ſentir à l'eſtomac pendant l'eſpace d'une année, dès qu'il avoit pris de la nourriture, étoit cauſée par la pointe du cœur, qui en comprimoit l'orifice, & qui faiſoit obſtacle en même-tems au jeu & aux mouvemens du diaphragme, d'où naiſſoit la difficulté de reſpirer. Car le cœur dans ce ſujet, étoit plus gros que celui d'un bœuf, il occupoit toute la cavité de la poitri- Obſerv. 31.

ne, & en comprimant les poumons par son poids, il les avoit applatis, & en avoit causé la flétrissure. Il est au reste assez difficile de décider, si le cœur de cet homme étoit ainsi conformé dès sa naissance, ou s'il avoit acquis cette grosseur démesurée pendant sa maladie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant que d'en être attaqué, il n'avoit jamais éprouvé, ni foiblesse, ni difficulté de respirer; on trouva dans le ventricule gauche du cœur, deux polipes, durs, fibreux & très-gros, qui produisoient l'intermission du pouls, & d'autres symptomes graves, lorsqu'ils étoient portés à l'orifice de l'aorte.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obsery. 31.

OBSERVATION XXXIV.

Sur une Épilepsie produite par une cause fort singuliére, par le même Auteur.

Obsery. 34. UN Officier étant devant une place assiégée, soit par le bruit du canon, ou la commotion que lui avoit causé le boulet, en passant près de lui, comme il le prétendoit, ou par la frayeur, tomba tout à coup de cheval sans parole; & lorsqu'elle lui fut revenuë, il se plaignit d'une douleur sourde à la tête, & d'un tintement d'oreilles, symptomes qui durerent jusqu'à ce que six ans après, il fut attaqué d'épilepsie, qui résista à tous les remédes, & dont il mourut à la fin. La tête de cet homme ayant été ouverte, on trouva la dure-mere gangrénée, depuis la future coronale jusqu'au front, & au milieu du cerveau, joignant la faux, il y avoit un os d'un assez grand volume, qui avoit à peu près la forme de la pierre étoilée, dont les pointes paroissoient avoir causé l'inflammation & la mortification de cette membrane, sans qu'il parût au crâne aucun signe de fracture, ni aucune cicatrice. Cet homme avoit-il apporté en naissant le germe de cet os, qui avoit pris de l'accroissement à proportion des autres os de la tête, ou ne s'étoit-il formé que depuis l'accident de sa chute? C'est ce qu'il n'est pas possible de décider.

OBSERVATION XL.

Sur une Palpitation de cœur extraordinaire, par le même Auteur.

Obsery. 40. UN homme de vingt-sept ans, d'un tempérament chaud & sec, éprouva pendant quatre ans, une palpitation de cœur continuelle, que rien ne pouvoit calmer que la saignée. Mais les symptomes de cette maladie devenant plus violens, le malade y succomba, & périt dans une syncope; & ce qui mérite particuliérement d'être obsérvé, c'est que cette palpiration ne se faisoit pas sentir, dans le lieu où le cœur est naturellement placé, mais beaucoup plus bas, & vers le côté gauche du diaphragme. Par l'ouverture du corps, on reconnut que le cœur étoit très-gros, & qu'il n'y avoit qu'une cavité ou ventricule, qui contenoit seize onces de sang très-noir. Sa substance étoit amincie & desséchée; & les artéres s'étoient allongées & affaissées par son poids, desorte que le sang le plus spiritueux ne pouvoit plus y être poussé

pouſſé par ſon mouvement alternatif, & au lieu de ventricule droit, la nature avoit formé dans la veine-cave aſcendante, une grande poche. Qu'on ne diſe donc plus à préſent, que les deux ventricules du cœur ſont abſolument néceſſaires, & que l'élaboration des eſprits, commence d'abord à ſe faire dans l'un des ventricules, & ſe perfectionne dans l'autre.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674.

OBSERVATION XLI.

Sur une Hydropiſie remarquable, par le même Auteur.

UNe Religieuſe d'un tempérament ſanguin, ayant ceſſé d'être réglée à l'âge de trente-trois ans, commença à reſſentir de la douleur à l'aine droite, qui fut bientôt ſuivie d'une enflure prodigieuſe dans tout le bas ventre, & ayant refuſé de prendre aucune ſorte de remédes, cette maladie la conduiſit enfin au tombeau. Son corps ayant été ouvert, on trouva entre le péritoine & les muſcles de l'abdomen, quatre-vingt livres d'un ſang très-noir, & quarante livres d'eau très-claire, répanduë dans la capacité du bas ventre. La corne de la matrice du côté gauche, étoit conſidérablement tuméfiée, & contenoit une liqueur épaiſſe & gluante, avec une aſſez grande quantité de ſemence blanchâtre. Le teſticule de ce côté, étoit petit, & celui du côté oppoſé, beaucoup plus gros. Le diaphragme avoit été tellement comprimé par cette grande quantité d'eau & de ſang retenuë dans le bas-ventre, qu'il montoit preſque juſqu'à la gorge, & les poumons avoient été affaiſſés par la preſſion, & étoient noirâtres. Obſerv. 41.

Ces obſervations ont été communiquées par l'Auteur, au Dr. Jungius, *qui en a fait part aux Sécretaires de l'Acad. des cur. de la Nature, au mois de Décembre 1672.*

OBSERVATION L.

Sur un Grillon qui étoit entré dans l'oreille d'un homme, tandis qu'il dormoit, par André Cnoeffelius, *Sécretaire & Médecin du Roi de Pologne.*

UN Villageois dormant ſur un banc près d'un poële, un grillon lui entra dans l'oreille, & cet homme s'éveilla auſſitôt, croyant à ce qu'il diſoit avoir oüi un grand bruit. N'ayant pu par aucun moyen faire mourir cet inſecte, ni le faire ſortir, prêt à en perdre l'eſprit, il s'adreſſa à moi; je lui fis diſtiller dans l'oreille, de l'huile de ſcorpion, mais qui ne lui procura aucun ſoulagement. Je me fis enſuite apporter un grillon, que je jettai dans de l'huile d'olive, & y étant mort ſur le champ, je fis couler encore dans l'oreille de cet homme dix ou douze gouttes de cette même huile, qui firent périr le grillon, mais qui fit auparavant un mouvement en arriere dont le malade s'apperçut, il le rendit enſuite par la bouche en morceaux avec quantité de pus, & il ne reſſentit plus depuis aucune incommodité. Obſerv. 50.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 57.

OBSERVATION LVII.

Sur une matrice cartilagineuſe, par le même Auteur.

EN 1662. une femme veuve, âgée de quarante-quatre ans, enſuite d'une ſuppreſſion d'urine, reſſentit de grandes douleurs au dos, & une grande altération, devint hydropique, & mourut enfin ſans avoir voulu faire aucuns remédes. L'ouverture de ſon corps ayant été faite par *Lorenz Arnoſt* Chirurgien, en préſence de M. *Hecker* Médecin de Mariembourg, on y trouva un épanchement d'eau conſidérable, & la rate, qui étoit comme repliée, étoit remplie de gravier. Il y avoit une pierre quarrée dans le rein droit, qui rempliſſoit toute la cavité du baſſinet, & lorſqu'on fut arrivé à la matrice, on la trouva fort petite à la vérité, mais ſi dure, que du premier coup d'œil, on la crut abſolument pétrifiée. Lorſqu'on fut cependant parvenu avec beaucoup de difficulté à y faire inciſion, on reconnut qu'elle étoit convertie en une ſubſtance cartilagineuſe, juſqu'à ſon orifice interne, & qu'il n'y reſtoit qu'une petite cavité, à pouvoir contenir une noiſette. A l'égard des uretéres, après les avoir étendus autant qu'ils pouvoient l'être, on les trouva remplis, comme la rate, de quantité de gravier.

OBSERVATION LXI.

Sur un enfant monſtrueux, dont la peau par ſa couleur & par ſa dureté, reſſembloit à celle d'un cochon de lait, par le même Auteur.

Obſerv. 61. LE treize Septembre 1661. il naquit dans le Bourg de *Hoppenbruch*, un enfant monſtrueux, que je diſſéquai par ordre des Magiſtrats de Mariembourg, étant alors Profeſſeur de Phyſique, en préſence de M. Jean *Buſcheis*, Préſident, de M. David *Beniglen*, & Martin *Birlen*, Proconſuls, & de M. Adam *Heinrich Rhoden*, Curé de cette même ville.

Le corps de cet enfant avoit une palme & demie de longueur, & ſa tête un peu plus d'une demi-palme, ſur laquelle on appercevoit une eſpece de toupet de cheveux, comme les Polonois en portent ordinairement. Les oreilles n'avoient point de lobes, & ce monſtre étoit ſans yeux, mais il avoit en place deux tubercules rouges. Le nez n'étoit preſque pas apparent; on remarqua ſeulement cette différence entre les deux trous des nârines, que le gauche étoit bouché, & que le droit étoit ouvert.

La peau ſur tout le corps, & à la tête, reſſembloit à celle d'un cochon de lait rôti; elle étoit jaune, & reſonnoit, lorſqu'on la frapoit, & on y compta quinze gerçures, à travers leſquelles paroiſſoit la chair vive.

Les mains n'avoient qu'un doigt & demi de longueur. Les doigts étoient unis enſemble, & le pouce étoit auſſi long que les autres doigts; deſorte que ces mains reſſembloient à des pieds de taupe, & à l'extrémité du

poignet, il y avoit deux tubercules de la groſſeur d'une noiſette.

Le ſexe de cet enfant étoit aſſez apparent, mais la verge étoit placée un peu plus haut qu'elle ne l'eſt ordinairement. Le ſcrotum étoit plus gros que dans l'état naturel, & ne contenoit point de teſticules : où la verge auroit du être placée, il y avoit une petite fente, comme ſi c'eût été une fille, quoique ce fût réellement un garçon, & cet enfant, au lieu d'urine, en lui écartant les cuiſſes, rendoit une liqueur blanche & épaiſſe.

L'anus étoit auſſi déplacé, & un peu plus haut qu'il n'auroit du être, de-ſorte qu'il paſſoit à travers l'extrémité de l'épine, & il s'en exhaloit une très-mauvaiſe odeur, de même que d'une mucoſité d'un blanc verdâtre, qui reſſembloit à du pus, dont les parties naturelles étoient enduites. Cet enfant ne vécut que trois jours.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 61.

OBSERVATION LXV.

Sur une pierre trouvée dans la matrice d'une petite fille de cinq ans, par le même Auteur.

UNe petite fille du nommé *Kreken*, Marchand de vin à Warſovie, âgée de cinq ans, étant morte, au grand regret de ſes parens, d'une ſuppreſſion d'urine, dont on ne connut pas alors la cauſe, un Chirurgien Lithotomiſte fit l'ouverture de ſon corps. La veſſie ſe trouva dans ſon état naturel, mais la matrice parut tenduë & dilatée, & elle contenoit en effet une pierre blanche, oblongue, ſpongieuſe, & cependant peſante, plus groſſe qu'un œuf de pigeon, qui comprimoit tellement la veſſie, qu'il étoit impoſſible que l'urine en pût ſortir. Le pere de cette petite fille me fit voir alors cette pierre, qu'il garde encore actuellement. Obſerv. 65.

L'Auteur a communiqué ces obſervations aux Sécretaires de l'Acad. des cur. de la Nature, au mois de Décembre 1672.

OBSERVATION LXVI.

Sur une deſtruction totale de la Luette, cauſée par une fluxion, par le Dr. Nicolas Guillaume Beckers.

UN Gentilhomme Romain, d'un tempérament ſanguin-mélancolique, & qui avoit été ſujet pendant pluſieurs années en Italie, a des maux de gorge, qui revenoient ordinairement dans des tems marqués, étant à la Cour de Vienne, pour y négocier quelques affaires pour certains Princes, fut attaqué, aux environs du ſolſtice d'hyver, d'une fluxion à la gorge & aux parties voiſines, dont l'humeur étoit ſi âcre & ſi abondante, que malgré tous les ſecours de la Médecine & de la Chirurgie, on ne put empêcher que l'acrimonie de l'humeur ne lui corrodât la luette, au point qu'elle la détruiſit entiérement avec l'amigdale droite. Quoique cette partie ſerve en quelque façon de couvercle aux parties cartilagineuſes & membraneuſes Obſerv. 66.

de l'orifice de la trachée artére, le malade n'éprouva cependant dans la ſuite aucune difficulté de parler, ni de reſpirer, comme on le craignoit, & il ne lui reſta qu'un peu d'enrouëment dans la voix.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674.

OBSERVATION LXVII.

Sur une obſtruction de l'œſophage, par le même Auteur.

Obſerv. 67. UN Marchand de chevaux, encore jeune, commença à s'appercevoir, il y a environ un an & demi, d'une difficulté d'avaler, & reſſentit, pour la premiere fois, une douleur ſourde ſous le cartilage xiphoide. Ces ſymptomes augmentant de jour en jour, ils furent ſuivis de la langueur & de l'amaigriſſement de toutes les parties du corps. Quoiqu'on n'apperçût dans la gorge aucune tumeur, ni aucune cauſe apparente de la douleur, dont le malade ſe plaignoit, & que différens Médecins euſſent épuiſés toutes les reſſources de leur art, pour tâcher de lui procurer quelque ſoulagement, la réparation du ſang & des eſprits, ne pouvant ſe faire par le défaut de déglutition, le malade mourut d'épuiſement & d'inanition. L'ouverture de ſon corps ayant été faite, on découvrit à trois doigts plus haut que l'orifice de l'eſtomac, une obſtruction en forme d'anneau, produite par une ſubſtance cartilagineuſe, qui avoit pris naiſſance, & qui s'étoit accruë dans l'œſophage même, où il ne reſtoit qu'une ſi petite ouverture, qu'elle ne pouvoit plus donner de paſſage aux alimens.

L'Auteur a communiqué ces obſervations au mois de Janvier 1673.

OBSERVATION C.

Sur une ſueur qui n'étoit ſenſible que ſur la moitié du corps, par George Francus, *Profeſſeur en Médecine à* Heidelberg, *de l'Acad. des Cur. de la Nature.*

Obſerv. 100. J'Ai connu un homme de Strasbourg, nommé *Erhard*, qui n'avoit jamais ſué que du côté droit, & j'ai vu moi-même la moitié de ſon front, & les parties du corps de ce côté, couvertes de ſueur, tandis que la peau du côté gauche étoit ſéche, & dans l'état ordinaire. Cet homme eſt mort depuis peu d'années, d'une hydropiſie, à l'âge de ſoixante ans.

OBSERVATION CII.

Sur une antipathie extraordinaire, par le même Auteur.

Obſerv. 102. IL y a une fille à *Scheleſtat*, qui depuis ſeize ans, a pris une telle averſion pour le vin, & pour tout ce qui a rapport au vin, qu'elle ne peut prendre aucuns remédes, où l'on ait fait entrer le ſel, ou la crême de tartre, l'eſprit de vin, &c. Et s'il arrive que ſans le ſçavoir, elle ait pris quelque choſe de ſem-

blable, une sueur se répand aussitôt sur tout son corps, elle a des anxiétés, des oppressions, & tombe en foiblesse.... Cette fille étoit cependant autrefois dans l'usage de boire du vin.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Ces observations ont été communiquées à l'Académie, au mois de Janvier 1675. par M. Fehr.

Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674.

OBSERVATION CXXX.

Sur l'arbre de l'Isle de Ceilan qui porte la cannelle, & sur l'arbre du Japon qui produit le Camphre, par Jacques Breynius, *Botaniste célèbre.*

Observ. 130.

LE Cannelier, dont l'écorce aromatique est si recherchée dans tout l'univers, croit dans différens lieux des Indes, & même à la Chine ; mais on prétend que la meilleure cannelle se trouve dans l'Isle de Ceilan ; & quoique plusieurs Auteurs se persuadent, que la cannelle ordinaire, le Cassia-lignea & les feüilles du *Malabathrum* des modernes, soient des productions d'un même arbre ; lorsque je parlerai du *Cinnamomum* des anciens, que je me propose de décrire, j'espére faire voir clairement, que quoique ces arbres portent en effet une sorte de cannelle, ce sont cependant trois arbres différens. Quant à présent, je ne parlerai que du plus connu, de celui dont l'écorce intérieure nous est apportée des Indes, & se vend dans nos boutiques, sous le nom de cannelle.

Cet arbre est ordinairement d'une hauteur médiocre, & devient cependant, en vieillissant, assez grand ; son bois est blanc, tendre, sans odeur & assez semblable à celui du saule. Ses branches fort étenduës, sont disposées dans un certain ordre, la plûpart des plus petites en poussent deux autres à de certaines distances, placées l'une vis-à-vis de l'autre. Ses feüilles oppsées de même, les unes aux autres, appuyées sur des pédicules très-menus, d'où il sort une liqueur huileuse, qui a à peu près la saveur agréable & aromatique de l'huile de cannelle, sont remarquables par trois côtes qui les traversent, & telles qu'on en voit sur celles du *Tamalapatra*. Mais si on y fait attention, les premieres sont plus fortes, plus épaisses, plus larges, plus arrondies, elles sont parsemées de nervures & de fibres, plus grosses & plus élevées, & elles ont l'odeur du gérofle.

Ce même arbre porte des fleurs blanches & odoriférantes, disposées en grapes, auxquelles succédent, dans de petits calices, des fruits de la grosseur d'un gland, qui sont d'abord jaunâtres, & ensuite d'une couleur plus obscure, que les singes & certains oiseaux mangent avec avidité. On tire de ce fruit, dans l'Isle de Ceilan, une huile épaisse & grasse, que les naturels du pays employent comme reméde, & à plusieurs autres usages. Ils tirent aussi de cet arbre, par la distillation, différentes eaux, ou salutaires, ou agréables, & des écorces les plus épaisses, ils font des petits coffrets qu'ils frottent d'huile de canelle pour en augmenter l'odeur.

On prétend que non seulement on tire des racines de cet arbre, une liqueur semblable au camphre, mais le camphre même. C'est ce que m'a assuré un Conseiller des Indes, il y a environ douze ans ; & en 1669. M. *Beverningk*, à qui M.

Padburg, Médecin à Ceilan, avoit dit la même choſe ; ce qui m'a été encore confirmé cette année, par un Chirurgien qui a demeuré pluſieurs années dans cette Iſle, & Philippe *Baldæus*, dans ſa deſcription de Ceilan, prétend la même choſe.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. I. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 130.

Malgré le témoignage de tant de perſonnes dignes de foi, je me ſuis toujours perſuadé qu'il y avoit encore d'autres arbres qui produiſoient le camphre, parce je ſçavois que le Japon, dont la température eſt à peu près la même que celle d'Allemagne, en fourniſſoit beaucoup, & que j'avois d'ailleurs ſous les yeux, du bois de camphre. J'ai donc pris le parti de conſulter & d'écrire à différentes perſonnes, que j'ai cru les mieux inſtruites ſur ces matieres, & j'ai été pleinement ſatisfait, par la réponſe que me fit le 26. Mars 1673, M. *Arnold Sye*, Profeſſeur de Botanique, & de Médecine à Leyde, qui a joint à l'Etude de la Botanique, celle des autres parties de l'Hiſtoire naturelle. Cette lettre eſt conçuë en ces termes.

» Voici ce que M. de *Buchiliou*, qui a été pendant pluſieurs années Con-
» ſul au Japon, au nom de la Compagnie, m'a appris touchant le camphre.
» Les arbres d'où on le tire, ſont très-élevés, & de la hauteur de nos til-
» leuls, auxquels ils reſſemblent par leurs feüilles, & quoiqu'il s'en trouve
» en pluſieurs endroits du Japon, ils ne ſont nulle part ſi communs, que
» dans la Province de Zathuma. Ces arbres étant coupés, on en arrache les
» racines, qu'on diviſe en petits morceaux, & qu'on met dans un vaiſſeau
» de cuivre, dans lequel on verſe une aſſez grande quantité d'eau, pour
» qu'elle ſurnage ; on le couvre enſuite d'une eſpece de chapiteau de paille,
» terminé en pointe, & on fait un petit feu ſous le vaiſſeau. Bientôt
» les parties les plus volatiles de ces racines s'en ſéparent, montent & s'at-
» tachent au chapiteau en forme de cryſtaux, qu'on détache, & qu'on
» purifie à meſure qu'il s'en éléve. La quantité de ces arbres eſt ſi grande
» en ce pays, que cela paſſe toute croyance. Cette même perſonne m'a
» promis de m'écrire plus au long ſur cette même matiere, & de m'appren-
» dre pluſieurs autres choſes qui y ont rapport, telle que l'hiſtoire du cam-
» phre de l'Iſle de Borneo, qui eſt extrêmement différent du Camphre du
» Japon. » Ce qui paroit ſuffire, pour prouver que le camphre ſe tire non-ſeulement du cannelier, mais d'autres arbres différens de celui-ci. J'eſpére au reſte, que dans la ſuite, je ſerai en état de m'expliquer plus amplement ſur cette matiere, lorſque j'aurai reçu les éclairciſſemens que m'a promis encore M. *Guillaume Tenrhine*, qui vient d'être mandé au Japon, pour y remplir la place de Médecin de l'Empereur.

Quelques perſonnes, d'ailleurs très-inſtruites, ont prétendu que le cannelier tranſplanté en Europe, s'y changeoit en laurier ; mais on a l'expérience du contraire. L'illuſtre M. Guillaume *Beverningk*, en ayant fait venir pluſieurs de Ceilan dans des manequins remplis de terre, & les ayant fait planter dans le beau jardin qu'il a en Hollande, ils y ont très-bien réuſſi, & n'ont nullement dégénéré. J'en ai comparé les feüilles avec celles du cannelier de Ceilan, & je leur ai trouvé le même goût & la même forme. Il m'avoit même promis de m'en envoyer quelques plans, mais la rigueur de l'hiver de 1669. fit périr tous les arbres curieux de ſon jardin.

OBSERVATION CXXXI.

Sur une écorce aromatique des Indes Orientales, qui reſſemble à la cannelle, par le même Auteur.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 131.

QU'il y ait différens arbres qui produiſent des écorces qui ont un grand rapport avec la cannelle, le *Caſſia Cariophyllata* de Piſon, l'*Hinhinna Jonquetti*, ou la *Ganaperida*, le *Macer* de *Menardus*, la cannelle de Malabar, pluſieurs autres eſpeces de Caſſia & différentes écorces aromatiques, qui m'ont été envoyées des Indes, en ſont la preuve. Parmi ces dernieres, il y en a une très-rare qui reſſemble à la cannelle, mais qui n'eſt pas en morceaux tubuleux & roulés, mais plats, dont pluſieurs ſont de la longueur de la main, larges de deux doigts, & de l'épaiſſeur d'un tuyau de paille. Ces écorces ſont de couleur de pourpre en dehors, en deſſous de couleur de roüille, d'un gris cendré en dedans, & ſi en les rompant on les déchire, on y apperçoit des parties brillantes d'un jaune tirant ſur le verd de mer, qui ont en même-tems l'odeur de la noix muſcade & du macis, & un goût auſſi agréable, mais mêlé d'un peu de l'âcreté du gérofle. Autant que j'en puis juger par ſa ſaveur, je crois qu'on pourroit mettre cette écorce au nombre des remédes céphaliques, ſtomachiques, hyſtériques, & qu'elle pourroit être de quelqu'utilité dans les affections froides & venteuſes. Lorſque vous aurés examiné le peu que je vous envoye de cette écorce, avec le *Caſſia Cariophyllata* de Piſon, & quelques autres drogues étrangéres, vous ſerés peut-être en état de découvrir quelque choſe de plus certain ſur ſes proprietés.

OBSERVATION CXXXIII.

Sur le Mogorus des Indes, par le même Auteur.

LE Mogorus eſt cet arbuſte des Indes, dont parle *Bontius*, & ſur les fleurs duquel *Gartias du Jardin*, & pluſieurs autres Auteurs ont écrit, mais tous ſi ſuccintement & d'une maniere ſi obſcure, que ſur ce qu'ils en ont dit on ne peut avoir aucune idée de ſa forme, & du genre auquel il appartient. Cet arbuſte a ordinairement cinq coudées de hauteur; il eſt branchu & ſes feüilles qui ſont arrondies d'un côté, plus allongées & plus pointuës de l'autre, ſont placées deux à deux, vis-à-vis l'une de l'autre; elles ſont plus minces & plus larges que celles du Jaſmin arabique de *Cluſius*, & les côtes qui les traverſent, quoique plus déliées, ſont plus fortes. Ses fleurs naiſſent en grand nombre ſur les ſommités des branches, elles ſont blanches, d'une très-bonne odeur, & ſurpaſſent en agrément, & en parfum, la violette, le Jaſmin & la fleur d'orange; elles ſont formées en entonnoir, & compoſées de dix feüilles en deux rangs, & ces fleurs ſortent d'un Calice découpé en petites bandes, qui ne ſont plus que des fils ou barbes à leurs extrémités; elles reſſemblent au reſte parfaitement à celle du Jaſmin ara-

Obſerv. 133.

bique, excepté qu'elles ſont un peu plus grandes, & ſi cet arbuſte n'eſt pas le même que cette eſpece de Jaſmin, qui peut recevoir quelqu'altération par la différente ſituation des lieux, il eſt du moins du même genre.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 133.

Ces fleurs ſe nomment dans le pays *fulſe de mogori ;* elles ſervent d'ornement aux femmes Indiennes, & ſont fort recherchées à cauſe de leur agréable odeur. On en tire dans les Indes par la diſtillation, une eau cordiale, qui eſt très-vantée, & qu'on employe aux uſages de la Médecine. On peut voir ce qu'en a dit *Bontius*, *Hiſt. natural. & Medic. ind. orient. Lib. 6.*

OBSERVATION CXXXIV.

Sur l'oignon de Lys vomitif du Cap de Bonne Eſpérance, par le même Auteur.

Obſerv. 134. Il y a cinq ou ſix ans qu'on envoya d'Afrique, pays juſqu'à préſent fécond en productions nouvelles, à M. *Beverningk*, à preſent Plénipotentiaire à la paix générale, de la part des Provinces Unies, ces eſpeces d'oignons trouvés au Cap de Bonne-Eſpérance, où les fleurs de toute eſpece ſe rencontrent toujours en abondance. Cet homme célébre, que je regarde comme mon Mécene m'a donné un de ces oignons avec pluſieurs autres choſes, qui ont rapport à la Botanique, & qui ſont inconnuës en Europe.

Je l'ai trouvé aſſez ſemblable à l'oignon de Lys rouge de Conſtantinople, excepté qu'il eſt plus gros, & compoſé d'écailles de couleur de pourpre, plus fortes & plus épaiſſes, qui préſentées à la lumiere paroiſſent parſemées d'une infinité de petits points rouges, qui ſont très-près les uns des autres & de quelques lignes très-fines qui les traverſent ſelon leur longueur.

Je n'y trouvai d'abord qu'un goût herbacé, & quelque choſe de viſqueux ; mais une grande âcreté ſemblable à celle de l'*arum* quoiqu'un peu moins forte & moins pénétrante, ſe fit bientôt ſentir. Du milieu de l'oignon ſortent quantité de feüilles, qui reſſemblent à celles du Lys, mais qui ſont plus étroites ; on en a déja parlé ci-devant fort au long, de même que des tiges & des fleurs de cette plante bulbeuſe, telle qu'on l'a obſervée dans le jardin de M. de *Beverningk*. J'ai lieu de juger au reſte, que cette plante eſt chaude & ſéche, & je la crois déterſive, atténuante, inciſive & apéritive, pourvû néanmoins qu'elle n'ait aucune autre qualité dangereuſe. Je donnai quelques morceaux de cet oignon haché avec de la viande, à un chien affamé, qui quelques heures après l'avoir mangé, parut languiſſant, vomit quantité d'eau, & de pituite épaiſſie, & rendit auſſi par le bas les mêmes matieres. Pour mieux conſtater les propriétés de cette plante, j'aurois bien ſouhaité pouvoir répéter cette expérience, mais il ne me reſtoit plus rien de cet oignon.

OBSERVATION CXXXV.

Sur le Chryſocome ou Stæchas igneſcens, *par le même Auteur.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 135.

CEtte plante qui eſt fort recherchée des Botaniſtes, ſe trouve dans le Duché de Caſſubie en Poméranie, où elle croit dans des terreins ſtériles, ſablonneux, ſecs & brûlés des ardeurs du ſoleil, parmi le *Stæchas Citrina germanica latiore folio J. B.* & auquel elle reſſemble parfaitement, à l'exception que ſes fleurs d'un orangé tirant ſur la couleur de feu, ſont extrêmement brillantes. Ses propriétés ſont les mêmes que celle du *Stæchas* ordinaire ; quelques perſonnes ont prétendu cependant avoir employé les fleurs de cette plante avec ſuccès dans les maladies ſcrophuleuſes.

OBSERVATION CXXXVI.

Sur le Convolvulus heptaphyllus, Indicus, villoſus, *par le même Auteur.*

CEtte plante qui croit dans l'Iſle de Ceilan, eſt aſſurément nouvelle & très-rare. Elle ſert comme toutes ſes autres eſpeces, à procurer de l'ombre dans les jardins, & à garnir les berceaux & les treillages, qu'elle embraſſe & auſquels elle s'attache par ſes longues tiges rondes & creuſes. Ses feüilles ſont ſoûtenuës par de longs pédicules & ſont découpées profondément en ſept parties, qui ſont étroites par le bas, plus larges vers le milieu, qui s'arrondiſſent enſuite, & dont l'extrémité ſe termine en pointe. Les fleurs de cette plante, comme celles de toutes les autres eſpeces de *convolvulus*, ſont monopétales, & formées en cloches. Toute la plante eſt veluë, particuliérement à la partie des feüilles qui eſt courbée en devant & aux extrémités des tiges. Obſerv. 136.

OBSERVATION CXXXVII.

Sur une plante grimpante de l'Iſle de Ceilan, à feüilles de Lierre, par le même Auteur.

CEtte plante s'entortille à l'entour des ronces, & des arbuſtes ; elle reſſemble par ſes feüilles, les tiges & les petits crochets ou vrilles, à la fleur de la paſſion, à feüilles de Lierre, ou au *Clematis Paſſiflora* à fleurs jaunes de *Montingius*, quoique les tendrons par où elle s'accroche, ſoient beaucoup plus petits, que ſes feüilles ſoient moins fortes, qu'elles ſoient plus pointuës, & qu'elles paroiſſent en quelque façon dentelées. Ses fleurs en entonnoir, ſont longues, étroites, compoſées de cinq pétales, & reſſemblent au Quamoclit, excépté qu'elles ſont blanches, & que par leurs nombreuſes découpures fines & crêpées, elles paroiſſent radiées. Obſerv. 137.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION CXXXVIII.

Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 138. *Sur un petit Apocyn des Indes, à feüilles de Nummulaire, par le même Auteur.*

CEtte plante eſt ſemblable à l'Apocyn à larges feüilles de Cluſius, & comme elle eſt d'une plus petite eſpece, tout y eſt auſſi plus petit. Ses tiges ſont menuës, rondes, creuſes & laiteuſes; de ſes nœuds ſortent deux feüilles oppoſées l'une à l'autre, ſemblables à celles de la Nummulaire, mais plus pointuës, & dont l'une eſt plus grande que l'autre, appuyées ſur des pédicules d'environ un demi pouce de hauteur. Ses fleurs ſont extrêmement petites, elles naiſſent alternativement aux ſommités des petites branches, & ſortent des ailes des feüilles, & les tiges qui portent ces fleurs diſpoſées en ombelle, ſont très-menuës, & n'ont pas plus d'un pouce & demi de hauteur. Voilà ce qu'on m'a marqué de l'Iſle de Ceilan, où croît cette plante.

OBSERVATION CXXXIX.

Sur le Bugloſſum Echioides, Indicum, convolvuli cærulei minoris folio, *par le même Auteur.*

Obſerv. 139. CEtte plante pouſſe de ſes racines, des tiges d'un pied & plus de hauteur, qui ſont rondes, anguleuſes, vertes & un peu veluës, entourées de feüilles placées deux à deux, l'une vis-à-vis de l'autre, qui n'ont preſque point de pédicules, & qui reſſemblent à celles du *Convolvulus* bleu de C. Bauhin par la forme & par la grandeur. D'entre ces feüilles ſortent de chaque côté, d'autres petites tiges, d'un pouce & demi de hauteur, qui portent depuis trois juſqu'à ſix fleurs, & même un plus grand nombre, d'un bleu tirant ſur le pourpre, dont la forme approche de celle de la Bugloſe & de la Vipérine, qui ſortent d'un Calice velu, diviſé en cinq portions, & qui ſont placées en quelque façon à la file le long de ces tiges. Voilà ce qu'on m'a encore marqué de l'Iſle de Ceilan.

Ces obſervations ont été communiquées aux Sécretaires de l'Acad. des Cur. de la Nature, au mois de Janvier 1674.

OBSERVATION CXLV.

Sur le ſens de l'oüie des poiſſons, par le Dr. George Segerus.

Obſerv. 145. ARiſtote *Hiſt. animal. Lib. 4.* ne paroit point douter que les poiſſons n'entendent, & Jule Céſar Scaliger ſon ſçavant interpréte, dans ſes notes ſur ce paſſage, a renfermé dans 7. art. les raiſons qu'Ariſtote en apporte. *Nierembergius, Hiſt. Nat. Lib. 3.* eſt de même avis, & il donne pour preuve, que dans certains lieux, on accoûtume les poiſſons des Étangs à ac-

courir au ſon d'une cloche, pour venir prendre leur nourriture. C'eſt ce que j'ai obſervé moi-même en 1659, en me promenant avec quelques perſonnes de mes amis, dans les beaux jardins de l'Archevêque de Saltzbourg, ſitués hors de la Ville. Le Jardinier nous ayant conduit à une piéce d'eau parfaitement claire, dont le baſſin étoit pavé de pierres de différentes couleurs, & dans lequel nous n'apperçumes d'abord aucuns poiſſons, il n'eut pas plutôt fait entendre le ſon d'une petite cloche, qu'une multitude de truites accourut bientôt de tous les coins du réſervoir, pour prendre ce que le Jardinier leur apportoit, & auſſitôt qu'elles eurent mangé, elles diſparurent. Le Jardinier nous aſſura qu'il en uſoit de même, toutes les fois qu'il vouloit leur donner à manger. Nous étant en effet promené encore l'eſpace d'une demi-heure, & nous étant retrouvés auprès du réſervoir, nous nous donnames une ſeconde fois le plaiſir de raſſembler toutes ces truites, au bruit de la ſonette.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 145.

Mais quoiqu'il y ait lieu de croire que les poiſſons entendent, il n'eſt pas cependant facile de découvrir quel eſt l'organe dans ces animaux, où réſide le ſens de l'ouie. Ecoutons ſur cela le Pere Kircher, *Muſurg. univ. Lib. 1.*

» Perſonne juſqu'à préſent, dit-il, n'a apperçu d'organes pour l'ouie, dans
» les poiſſons qui n'ont point de poumon ; on ne ſçait pas encore ſi les
» petits trous que quelques-uns ont au-deſſus des yeux, leur ſervent à en-
» tendre, ou à ſentir ; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que pluſieurs n'ont
» point abſolument d'oreilles, & il eſt conſtant que ceux qui ſont privés des
» yeux, le ſont auſſi des oreilles, telles ſont les huîtres, les moules, & tous
» les teſtacés à coquilles dures. Car quoique dans certaines circonſtances,
» ils ſe reſſerrent & ſe renferment dans leurs coquilles, cela paroit s'opérer
» moins par l'ouie que par le ſentiment du tact, excité par l'agitation de
» l'eau. Dans les poiſſons qui reſpirent, tels que la Baleine, le Dauphin,
» le Veau-Marin, les oreilles ſont au contraire apparentes, quoiqu'il ne
» ſoit pas facile de ſuivre la route du conduit auditif extérieur de ces ani-
» maux. Les poiſſons qui vivent dans l'eau ſe trouvant dans un milieu trop
» denſe & peu propre à tranſmettre les ſons, ne peuvent donc entendre que
» d'une maniere confuſe & fort imparfaite, d'autant plus que la nature ne
» leur a pas donné un organe auſſi délicat, que celui dont elle a pourvu les
» animaux qui vivent dans l'air.

OBSERVATION CXLVII.

Sur une gangréne qu'un enfant apporta en naiſſant, cauſée par l'impreſſion d'une frayeur, dont la mere avoit été ſaiſie pendant ſa groſſeſſe, par le même Auteur.

QUantité d'exemples nous apprennent, combien les divers accidens qui arrivent aux femmes groſſes, & les paſſions violentes dont elles ſont agitées, peuvent affecter les enfans qu'elles portent. J'y ajoûterai encore les deux faits ſuivans, que j'ai obſervés derniérement à Thorn, & que je regarde comme très-rares ; il eſt en effet fort extraordinaire que la frayeur de la mere puiſſe cauſer la gangréne au fœtus. Obſerv. 147.

Le dix-huit Juillet 1667. des Commiſſaires par ordre du Roi, ayant mis

une Communauté de Religieuſes, en poſſeſſion de l'Egliſe Saint Jacques, fi-
EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. tuée dans la Ville-neuve, la femme d'un homme de Lettres, qui demeuroit dans ce quartier, & qui étoit enceinte, par certains intérêts particuliers eut tant de chagrin, & même tant de frayeur de cet ordre, qu'étant accouchée
Dec. I. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 147. cinq jours après, elle mit au monde une petite fille qui avoit la gangréne à tous les doigts & à la plante du pied droit, & à deux doigts du pied gauche ; de telle façon qu'elle ſentoit à peine les ſcarifications qu'on fut obligé d'y faire. Par l'attention cependant que le Chirurgien Antoine & moi donnames à cette petite malade, elle ne perdit que la premiere Phalange du gros orteil du pied droit.

Le 4. Novembre de l'année derniére (1673.) le feu ayant pris après midi, à une maiſon de la Ville-neuve, & en ayant conſumé le faîte, avant qu'on pût y remédier, la femme du nommé Jean *Tirſelt*, Fondeur de Bombes, qui étoit enceinte, ayant regardé pendant long-tems toute tremblante & extrêmement effrayée, monter la flamme & la fumée qui s'élevoient de ce bâtiment, accoucha le quatorze Décembre d'une petite fille, qui avoit la gangréne aux deux cuiſſes. Je ne fus appellé que quatre jours après, & j'avertis les parens de faire venir promptement un Chirurgien. On s'adreſſa à *Toubenheim* vieillard, célébre par ſa longue expérience, ayant été Chirurgien des deux Rois Uladiſlas IV. & Jean Caſimir, qui employa toutes les reſſources de ſon art, pour ſauver cet enfant. Mais quoique les chairs mortes paruſſent prêtes à ſe ſéparer de la chair vive, les forces manquant à cet enfant, il mourut le vingt-un du même mois.

OBSERVATION CXLIX.

Sur le Selago tertia Thalii, *par* Jacques Breynius.

Obſerv. 149. C'Eſt ſous ce nom que ſe trouve cette plante dans l'ouvrage de *Thalius*, qui a pour titre, *Silva Hercinia*, pag. 116. Elle eſt décrite par Jean Bauhin, *Hiſt. univer. Plant.* tom. III. ſous le nom de *Muſcus terreſtris rectus* ; & C. Bauhin l'a nommée, *Muſcus erectus ramoſus ſaturatè viridis.* Comme aucun Botaniſte n'a parlé de ſes propriétés, & ne l'a décrite exactement, j'ai cru devoir en donner ici une courte deſcription. Cette plante croit dans les lieux montueux, c'eſt pour cela qu'on en trouve beaucoup dans les forêts du Duché de Caſſubie ; elle reſſemble aſſez au *Lycopodium*, mais elle n'eſt pas rampante. Ses tiges ſont plus groſſes, & s'élévent ordinairement à la hauteur de neuf pouces; elles ſont preſque toujours fourchuës, ſemblables à une main dont les doigts ſeroient étendus & élevés, & elles ſont entourées de petites feiiilles vertes, droites, très-ſerrées, plus longues & plus larges que celles du *Lycopocodium.* Au ſommet de ces tiges, d'entre les dernieres feiiilles & à l'endroit où ces ſortes de plantes pouſſent ordinairement des vrilles, ou clavicules qui manquent dans cette eſpece, ſortent au mois de Mai, quelques petits boutons jaunâtres, qui contiennent la fleur & le fruit de cette mouſſe.

La propriété qu'a cette plante de hâter l'accouchement, n'eſt que trop

connuë des filles débauchées, qui en abuſent ſouvent pour ſe faire avorter ; de ſorte que chez nos Apotiquaires, où cette plante eſt connuë ſous le nom vulgaire de *Maſchiaber*, on ne la donne qu'avec les précautions qu'on prend à l'égard des drogues dangereuſes. Parmi les femmes de Caſſubie, la décoction de cette plante dans de la biere, paſſe pour un bon reméde contre la fiévre, & les maladies d'eſtomac provenant de corruption d'humeurs, & elles l'employent auſſi comme purgatif. Elle excite à la vérité le vomiſſement, mais avec effort & violence, & ce reméde ne convient qu'à des tempéramens forts & robuſtes. Les gens de la lie du peuple ſe ſervent auſſi de ſa décoction, pour ſe préſerver de la vermine, & s'en frottent la tête ; mais j'ai oui dire, qu'employée de cette façon, elle y portoit le trouble, & cauſoit des étourdiſſemens.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 149.

OBSERVATION CL.

Sur le Fungus Coriaceus, quercinus, hæmatodes, *par le même Auteur.*

CE champignon, qui reſſemble à du cuir, & qui eſt une production très-rare, & digne aſſurément d'admiration, fut trouvé en 1658, à deux lieuës de Strasbourg, par des coupeurs de bois, dans le cœur d'un chêne, & entouré d'une eſpece de membrane. Il fut d'abord inconſidérément mis en morceaux, mais après qu'ils l'eurent examiné, ils ſe le partagerent entr'eux, à cauſe des propriétés ſalutaires qu'ils lui connoiſſoient. Obſerv. 150.

Ce champignon étoit plat, tendre, mou, flexible, & un peu ridé, ſa grandeur étoit telle, qu'on en auroit pu faire une fraiſe ou un colet ; ſa couleur étoit d'un blanc jaunâtre ; en le mâchant, on y trouvoit d'abord un peu d'aſtriction, & à l'œil & au toucher, on auroit pu le prendre pour une peau de chévre paſſée, excepté qu'il étoit plus épais, d'une conſiſtance plus lâche, & qu'en le maniant, on ſentoit au-dedans de petits tubercules durs & ronds, qu'on n'appercevoit pas à l'œil.

On dit que ce champignon eſt un excellent reméde pour arrêter les hémorragies, en l'appliquant ſur la région du cœur ; & cette propriété fut annoncée par les Bucherons à un de mes parens, qui ſe trouva par hazard ſur le lieu, lorſqu'ils le trouverent, & à qui ils en donnerent un aſſez gros morceau, qu'il m'a remis dans la ſuite, après avoir vérifié, & par lui-même, & par d'autres, ſa vertu. Il n'eſt pas en effet ſurprenant, que cette ſorte de végétation produite dans le cœur d'un arbre, dans certaines parties duquel on a reconnu, il y a long-tems, la propriété d'arrêter le ſang, y ait acquis cette même propriété dans un degré plus éminent encore ; deſorte que je ſuis perſuadé que ce champignon ſeroit un très-bon reméde dans l'écoulement trop abondant des régles, & dans toutes les autres hémorragies.

Aldrovande, *Dendrol. Lib.* 2, fait la deſcription d'un champignon, à peu près pareil à celui-ci, qu'il avoit trouvé attaché au tronc d'un poirier, qu'il nomme *Pyri cordex interior membranaceus*, & qu'il regarde comme une production merveilleuſe. Il ne parle point de ſes vertus, il tâche ſeulement d'expliquer phyſiquement ſa formation, en ſuppoſant que des peaux de ché-

vres, s'étant pouries au pied de ce poirier, avoient pu donner naissance à ce champignon ; on peut voir sur cela, ce que dit l'Auteur à l'endroit cité.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Observ. 150.

Pour moi je ne me persuade pas, que ce soit autre chose qu'une substance spongieuse, comme celle des autres champignons, produite par quelqu'altération arrivée à l'arbre, entre l'aubier & la moëlle, ou même entre l'écorce intérieure & l'aubier, qui ayant été comprimée continuellement par les couches ligneuses, a du s'étendre en largeur, & acquérir une forme plate, & qui ayant aussi été absolument privée d'air pendant tout le tems de son accroissement, a du rester ainsi tendre & molle. On voit aussi quelquefois aux troncs des hêtres, de pareils champignons membraneux, qui ressemblent à du cuir; & j'en ai une fois trouvé un semblable dans une piéce de bois venuë de Norwége, entre l'écorce & l'aubier, qui y étoit fortement adhérent, peut-être parce qu'il n'avoit pas encore acquis toute sa maturité, lorsque l'arbre avoit été coupé.

OBSERVATION CLXVIII.

Sur un jeune homme dont les mains avoient une forte odeur de soufre, par Jean Schmidius, *Physicien de Dantzic.*

Observ. 168. PLutarque, *L. 1. conv. quæst. 6. & in Alex.* nous apprend qu'il s'exhaloit une odeur agréable du corps d'Isis & de celui d'Alexandre. *Fr. Philelphus, in Epist.* a écrit sur la mauvaise odeur des Juifs, dont il tâche de découvrir la cause, qui pourroit bien être attribuée, du moins à l'égard de ceux qui vivent parmi nous, à la grande quantité de poireaux, dont ils font usage dans leurs alimens, qui est capable de communiquer à leur sang une odeur forte & desagréable. Galien, *Lib. 6. epid. com. 4. Aphor. 9*, rapporte que de son tems, un certain Médecin d'Asie, avoit une odeur de gousset si dégoûtante, qu'aucune personne, un peu délicate, & bien élevée, ne pouvoit l'approcher, à moins qu'il n'eût pris la précaution auparavant, de se laver avec quelques eaux odoriférantes. Les femmes de l'Isle de Lemnos, selon *Antigonus, de nat. mir.* avoient inspiré tant de dégoût à leurs maris par leur mauvaise odeur, qu'ils ne les approchoient pas.

A tous ces exemples, j'ajoûterai le suivant, qui est de ma connoissance. Un jeune homme de vingt-trois ans, assez robuste, qui demeuroit depuis un an & quelques mois chez un Sellier de notre ville, avoit une sorte d'incommodité fort singuliere ; car il s'exhaloit de ses deux mains, en cerrains tems, une odeur de soufre si forte & si pénétrante, qu'il infectoit bientôt la chambre où il se trouvoit, & que le lit où il couchoit, avoit contracté cette même odeur, qui devenant insupportable au maître chez lequel ce jeune homme demeuroit, il vint un jour me consulter, & me demanda, si cette odeur extraordinaire ne pouvoit pas avoir quelque danger pour les personnes de la maison, & les autres jeunes gens qui y travailloient, & qui respiroient continuellement cet air sulfureux.

Les bras de Cardan, comme il le dit lui-même, avoient aussi cette même odeur; ce qui a été remarqué par *Sachs* dans sa Scholie, sur l'Observation

191, de la seconde année des Ephémérides des Curieux de la Nature, en rapportant deux exemples semblables, d'après *Alex. Taſſanus* & *Rhodius*. Mais il paroit que l'odeur, dont il est question dans les ouvrages de ces Auteurs, n'étoit, ni si desagréable, ni si pénétrante, que celle dont nous parlons, qui faisoit craindre pour la santé de ceux qui la respiroient; & ce qui me paroit surprenant dans les différens exemples, qu'on vient de rapporter, & particuliérement dans celui du jeune homme, qui fait le sujet de cette observation, c'est que tout le corps ne participoit pas à cette mauvaise odeur, mais seulement certaines parties. La cause de cette espece de phénomene, doit-elle être attribuée à la qualité de toute la masse du sang, ou seulement aux vaisseaux sanguins de certaines parties? Si cette mauvaise odeur avoit en effet réſidé dans toute la masse du sang, celui-ci étant porté dans toutes les parties par la circulation, je ne vois pas pourquoi tout le corps ne s'en seroit pas ressenti. Je me persuade donc que les pores de certaines parties, sur-tout de celles qui servent à un travail journalier, se trouvant bouchés par quelque cause extérieure, & la transpiration ne s'y faisant plus, ou ne s'y faisant que très-imparfaitement, les liqueurs, par un trop long séjour, s'y échauffent, s'y altérent, & peuvent enfin contracter cette mauvaise odeur, sur-tout lorsque le sujet est d'un tempérament sec, chaud & sanguin. Car si dans le cas présent, il falloit se contenter pour toutes raisons, de quelques *idioſyncraſies* ou diſpoſitions particulieres & occultes de certaines parties, ou du sang, cette ressource commode de l'ignorance, rendroit superflues toutes recherches dans l'étude des choses naturelles.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 168.

OBSERVATION CLXIII.

Sur un Veau monſtrueux, par le même Auteur.

DAns une maison de campagne, éloignée de cette ville, de quelques milles, qui appartient à M. *Jean Kratzer*; une jeune vache, le carême dernier, fit un veau monstrueux, & à deux têtes, ou plutôt à deux fronts, dont je vous envoye le dessein. Ces têtes n'étoient point entiérement séparées, mais étoient réunies à la partie supérieure, & n'avoient qu'un seul crâne & un seul cerveau. Obſerv. 163.

Chaque portion de tête avoit ses deux yeux, sa bouche, sa langue, & ses dents de chaque côté des mâchoires, & au front, on appercevoit une ligne ou suture, qui marquoit l'endroit de la réunion des deux têtes. Il n'y avoit qu'une oreille de chaque côté, près de laquelle on distinguoit la protubérance, d'où la corne devoit sortir, & lorsqu'on faisoit avaler du lait à ce veau, par l'une des bouches, les deux langues étoient en mouvement. Il ne vécut que deux jours & deux nuits, mais avec un peu d'attention, on auroit pu le faire subsister pendant quelque tems.

Curieux d'examiner les parties internes de ce veau monstrueux, & surtout celles de la tête, j'en fis faire la dissection par *Chrétien Rabandes*, Chirurgien de notre ville, & bon Anatomiste, & après l'avoir fait dépoüiller de sa peau, je fis d'abord ouvrir le crâne, pour découvrir s'il se trouveroit deux cerveaux séparés par une cloison, comme la suture extérieure du

front sembloit l'indiquer, mais il n'y avoit qu'une seule cavité, plus grande à la vérité, que dans l'état naturel, & un seul cerveau molasse, entouré de ses meninges; mais comme les organes des sens extérieurs étoient doubles, les paires des nerfs qui y aboutissoient, étoient aussi doubles. L'apophyse mastoide ou mammillaire, sur l'os ethmoide, étoit double, & d'une grande étenduë, avec une double expansion de nerf. La paire des nerfs optiques étoit de même double, & près l'une de l'autre; elle avoit son origine au commencement de la moëlle épiniere, se réunissoit à un certain endroit dans sa route, & se divisoit ensuite pour arriver aux yeux. Les autres paires de nerfs n'étoient pas doubles, à la vérité, dans toute leur longueur; mais elles formoient une bifurcation à droit & à gauche, & arrivoient ainsi doubles de chaque côté, aux organes des sens, la faux se divisoit en deux à la naissance de la nârine droite, & formoit deux sinus, mais très-petits & peu profonds. Il n'y avoit qu'un seul palais pour les deux bouches, & c'est pour cela sans doute, que lorsqu'on versoit du lait dans l'une, le sentiment du goût se communiquoit à la langue de l'autre bouche; chaque langue avoit ses muscles propres, & son os hyoide, & ces deux os étoient cependant étroitement unis à leurs racines. Les alimens par la réunion des deux palais en un, étoient portés dans un œsophage commun; il n'y avoit de même qu'un seul larynx, & dans la poitrine, tout se trouva dans l'ordre naturel. Dans le bas-ventre, l'estomac, les intestins, le foye, les reins, en un mot tous les viscéres, étoient bien conformés, excepté la rate, qui n'étoit pas plus grande qu'un écu, & qui étoit presque ronde. Aldrovande, *de Monst. hist.* a donné plusieurs descriptions de veaux à deux têtes, accompagnées de figures, parmi lesquelles il s'en trouve une, qui est exactement semblable à celle-ci. Le Dr. *Segerus* mon ami, & à présent mon Collégue, a communiqué à l'Acad. des Cur. de la Nature, le dessein d'un pareil veau à deux têtes, fait par *Erndlius*, v. l'Obs. 94. de la seconde année des Ephémérides, & le Dr. *Sachs*, dans les notes sur cette observation, a rapporté quantité d'autres exemples de veaux monstrueux, auxquels on peut ajoûter celui dont *Gaspard Schulzius* a donné la description dans ses Chroniques Prussiennes, L. 12.

Extrait des lettres de Dantzic, du 12. Mai 1674.

Le Dr. SCHMIDIUS *a ajoûté aux observations précédentes, les suivantes, faites par le Dr.* Timothée Clarck, *Médecin de Londres, & membre de la Société Royale de la même ville.*

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Observ. 163.

OBSERVATION CXIV.

Sur l'amputation de la rate dans un chien vivant, par Timothée Clark.

Au mois de Janvier 1663, je fis amputer la rate à un chien de Berger, par Pearse Chirurgien du Duc d'York. Pour cela on fit d'abord à ce chien, qui étoit de taille médiocre, & peu chargé de graisse, une incision transversale au côté gauche; ce qui l'ayant mis en fureur, une portion de l'épiploon, des intestins, & la rate elle-même, sortirent par l'ouverture de la playe. Nous séparames ensuite celle-ci de ses adhérences, partie avec le scalpel,

Observ. 164.

scalpel, partie avec les doigts, sans nous servir de ligature ; & après avoir fait rentrer dans la capacité de l'abdomen, les autres parties qui en étoient sorties, nous recousimes la playe, & nous confiames ensuite ce chien aux soins d'un domestique, qui fut obligé de recoudre l'incision une seconde fois, la fureur où étoit encore le chien, ayant fait manquer la premiere future. La playe se guérit, il devint plus gras, plus doux, eut plus d'ardeur pour les chiennes qu'auparavant, & se porta dans la suite parfaitement bien ; mais au mois d'Avril de l'année suivante, on le trouva mort devant la porte de la maison, ayant une contusion à la tête, sans qu'on pût sçavoir qui l'avoit mis en cet état. Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obsery. 164.

L'ayant ouvert, nous observâmes que les chairs étoient plus rouges qu'elles ne le sont ordinairement, & que par tout où il y avoit de la graisse, elle étoit beaucoup plus blanche qu'elle n'auroit du l'être. Les interstices que laissent entr'eux les vaisseaux, dans le mésentére, avoient à peu près la transparence du *septum lucidum* dans le cerveau, & toutes les ramifications de ces mêmes vaisseaux, étoient couvertes cependant d'une graisse très-blanche. Les viscéres étoient au reste dans leur état naturel, mais les parties qui devoient être rouges, étoient d'un rouge plus vif ; celles qui sont ordinairement blanches, l'étoient beaucoup davantage, & à l'endroit où l'on avoit fait l'opération, une partie de l'épiploon, & les vaisseaux spléniques, s'étoient colés, & étoient adhérens à la cicatrice intérieure de la playe.

OBSERVATION CLXV.

Sur l'amputation de la rate faite à un homme vivant, par le même Auteur.

UN Boucher nommé Guillaume Panier, du village de Wayfort, près de la ville de Crookhorne, dans le Comté de Sommerset, noyé de dettes, étoit obligé de se tenir caché la plûpart du tems, dans la crainte d'être traduit en Justice ; mais un jour qu'il travailloit secrettement de sa profession, des Huissiers le découvrirent, & étoient prêts de le saisir, lorsque cet homme, au désespoir, voyant qu'il alloit être conduit en prison, du couteau qu'il tenoit à la main, se donna un si grand coup dans le ventre du côté gauche, qu'à l'instant, une portion d'épiploon & des intestins, sortit avec la rate, par la playe qu'il se fit. Les Huissiers effrayés, abandonnerent cet homme qu'ils crurent prêt à expirer ; il resta ainsi avec cette playe pendant trois jours, sans qu'on lui donnât aucun secours. Un Chirurgien enfin, après avoir fait rentrer les intestins, & avoir amputé la rate avec la portion d'épiploon qui étoit sortie, recousit la playe qui se cicatrisa parfaitement ; & pendant une année que cet homme passa encore en Angleterre, il se porta toujours très-bien, il s'embarqua ensuite pour la nouvelle Angleterre, & il n'y a pas fort long-tems qu'on en a eu des nouvelles. J'ai pour témoin oculaire de cette observation Doybeny Turbeville, Médecin célébre, parmi nous, pour les maladies des yeux. Obsery. 165.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 166.

OBSERVATION CLXVI.

Sur la diſſection du corps d'un homme qu'on croyoit hydropique, par le Dr. Hiarne.

ETant l'année derniere (1669.) à Riga, Capitale de la Livonie, où je faiſois ma viſite en qualité d'Inſpecteur de l'Hôpital de la garniſon de cette ville, un Chirurgien de cet Hôpital, me conſulta ſur la maladie d'un ſoldat, qu'il regardoit comme hydropique. Après m'avoir fait l'hiſtoire de cette maladie, je voulus ſçavoir, avant que de le voir, de quelle maniere il l'avoit traité, & il me dit qu'il l'avoit purgé ſouvent, qu'il lui avoit fait prendre même juſqu'à deux ſcrupules de gomme gutte, qu'il lui avoit fait un cautére à chaque jambe, qui étoient toutes les deux enflées, & que tout cela avoit été inutile. J'allai alors, ſur le champ, voir ce malade, qui étoit un petit homme d'environ quarante ans, maigre, décharné, & qui n'avoit que la peau & les os; ſes jambes étoient pâles, & l'impreſſion du doigt s'y conſervoit, comme il arrive dans les cachéxies; mais la groſſeur prodigieuſe de ſon ventre me ſurprit, il ſe plaignoit d'une difficulté de reſpirer, d'anxiétés dans la région du cœur, & d'une grande foibleſſe, & malgré ces ſymptomes, il avoit une faim canine, & on ne pouvoit ſuffire à lui donner de la nourriture, ſans cependant pouvoir le raſſaſier. Il me dit qu'il y avoit plus de deux ans qu'il étoit malade, & qu'il croyoit avoir pris ſon mal en tournant des meules à bras. Après avoir réfléchi ſur les divers accidens de cette maladie, j'eus peine à me déterminer ſur ſon genre, & je ne pouvois me perſuader que ce fût une hydropiſie; car le malade étoit plus tourmenté de la faim que de la ſoif, la tumeur n'étoit pas molle, mais paroiſſoit être un corps charnu, il n'y avoit aucune fluctuation, comme dans l'hydropiſie aſcite, & aucune proportion entre l'accroiſſement journalier du ventre, & la petite quantité de liquide que prenoit le malade. D'autre côté, l'enflure du ventre & des jambes, jointe à la difficulté de reſpirer, étoient des ſymptomes d'hydropiſie; mais ce que j'avois peine à comprendre, c'eſt que, quoiqu'une ſi grande quantité d'alimens produisît très-peu d'excrémens, ce qui eſt ordinairement un ſymptome favorable, le corps cependant ne prit preſqu'aucune nourriture, les forces ne ſe rétablirent pas, & le mal fit de jour en jour des progrès. Ayant peine à découvrir la vraie cauſe de cette maladie, dans un cas auſſi douteux, je me déterminai à tenter différentes voies, plutôt que de laiſſer ce malade ſans ſecours, & de l'abandonner ainſi à une mort certaine. Je lui fis donc prendre d'abord des diurétiques, & enſuite des cathartiques; mais la nature ſe refuſa également, & aux remédes doux, & aux remédes plus violens. Enfin quelques ſemaines après, ce malade étant tombé de ſon lit, qui étoit aſſez élevé, il finit malheureuſement ſa vie. Je fis faire le lendemain l'ouverture de ſon corps, en préſence de M. *Witte-van-Liellienaw*, Médecin du Roi de Suéde, & de pluſieurs Officiers de la garniſon, par quatre Chirurgiens, tous extrêmement empreſſés de découvrir la cauſe d'une maladie auſſi ex-

traordinaire, & je cite à deſſein, les perſonnes qui ont aſſiſté à cette diſſection, dans la crainte qu'on ne me ſoupçonne de raconter ici des fables.

Pour que l'eau contenuë dans le bas-ventre, ne nous fit aucune obſtacle, je voulus d'abord la faire écouler; mais il n'en ſortit qu'une livre ou deux. Surpris qu'une tumeur auſſi prodigieuſe ne produisît qu'une auſſi petite quantité d'eau, je fis ouvrir l'abdomen, & ayant fait enlever le péritoine & l'épiploon, qui étoit auſſi délié qu'une toile d'araignée, nous apperçumes un corps d'un volume extraordinaire, qui reſſembloit à l'extérieur à une maſſe de graiſſe. Cette excreſcence monſtrueuſe rempliſſoit preſque tout l'eſpace que devoit occuper le méſentére, & elle étoit tellement adhérente, & ſi fortement unie aux inteſtins, depuis le *duodenum* juſqu'à la moitié de l'*ileum*, comme ſi ces parties avoient cru enſemble, & ne faiſoient plus qu'un tout, qu'on ne pouvoit les ſéparer ſans les déchirer. Cette tumeur étoit diviſée en trois lobes de différente groſſeur, d'une figure à peu près ronde, un peu applatie, tels qu'ils ſont repréſentés dans la figure ci-jointe, & ils peſoient un peu plus de cinquante-cinq livres, poids de Suéde. Ayant fait ouvrir les deux plus gros de ces trois corps, leur ſubſtance me parut ſemblable à celle qui ſe trouve dans les bœufs gras ſur le *ſternum*, & qui commence à s'appercevoir ſous le fanon, & ſe termine à la poitrine en paſſant entre les jambes de devant, & il y avoit dans chacun de ces corps, une cavité qui auroit pu contenir ſix livres de liqueur. La liqueur ou plutôt la matiere fluide qui s'y trouva, étoit d'une couleur obſcure, & d'un verd jaunâtre, ſemblable à de la fiente de vache, mais preſque ſans mauvaiſe odeur. La troiſiéme excreſcence, & la plus petite, qui étoit de la groſſeur de la tête d'un enfant d'un an, avoit auſſi une cavité, mais moins grande à proportion, qui contenoit une matiere brune durcie, & ſemblable à du petit gravier. Ces corps avoient leurs veines & leurs artéres, plus apparentes à leur ſuperficie, mais pâles, & preſque vuides; on y diſtinguoit même quelques veines lactées. Tous les autres viſcéres étoient dans leur état naturel, & ne nous offrirent rien de remarquable, excepté un lobe du poumon du côté gauche, qui étoit un peu livide, & le péricarde qui ne contenoit point d'eau, & qui étoit adhérent au cœur. Les glandes du méſentére s'étant trouvées obſtruées ou corrompuës, je crois que le malade avoit eu raiſon d'attribuer la cauſe de ſa maladie à l'exercice fatiguant qu'il avoit pris, en tournant pendant long-tems des meules à bras; car le corps étant extrêmement échauffé par un travail auſſi violent & auſſi continu, cette chaleur avoit du tenir tous les pores du corps très-ouverts, & particuliérement les orifices des veines lactées. On ſçait, d'autre côté, que le peuple de ces cantons, qui ne ſemble né que pour le travail & la peine, non-ſeulement ne ſe nourrit que de mauvais pain, d'eau & de quelques légumes, tels que des pois, des féves ou des choux, preſque ſans aucune préparation, mais même, que pour ne point perdre de tems, la plûpart prennent ſouvent leurs repas pendant leurs plus violens travaux, ce qui ne peut manquer de produire de mauvaiſes digeſtions, le travail, la faim & la force des fermens de l'eſtomac, accélérant la coction des alimens. Le chyle encore impur, & avant que la ſécrétion ait pu s'en faire d'une maniere convenable dans les premiers inteſtins, arrive donc ainſi aux veines lactées, ouvertes par le violent exercice du

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 166.

corps, & dans un état d'inanition, dans lesquelles l'eau froide qu'ils boivent ensuite, (soulagement souvent funeste à ces misérables,) produit des coagulations de même que dans les glandes du méſentére ; desorte que dans le cas préſent, les sucs nourriciers encore mêlés de matieres excrémenteuses, ou péchant même par leur trop grande abondance, ayant été portés dans les vaisseaux de ces glandes très-propres par leur petitesse à occasionner des stagnations, après y avoir produit des obstructions, & en avoir même rompu le tissu, avoient pu y former des cavités, qui ayant été remplies par le chyle qui y affluoit, avoient été distenduës au point où nous les avions trouvées dans ce sujet ; & un chyle imparfait, en continuant de fournir à ces glandes un suc vicié, avoit pu y produire cet accroissement monstrueux. Ce qui paroîtra vraisemblable à ceux qui feront attention, que suivant Hyppocrate, *Lib. de Gland.* les glandes des intestins se nourrissent des sucs qu'elles tirent des intestins mêmes, ou qui auront observé, que des ulcéres, des squirrhes, & des tumeurs purulentes, dégénérent quelquefois en des excrescences à peu près semblables.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 166.

Vainement objecteroit-on, que l'obstruction des glandes étant supposée comme cause de la maladie, le malade n'auroit pu y résister, comme il avoit fait pendant deux ans ; car les glandes n'avoient pas été toutes obstruées en même tems, mais successivement, comme la figure même de ces trois excrescences paroissoit le prouver ; & par la quantité & la qualité de la liqueur qu'elles contenoient, il étoit facile de juger qu'elles avoient été originairement trois glandes, qui n'avoient été obstruées que l'une après l'autre. Il est assez vraisemblable que la bile qui y avoit été portée en assez grande quantité, avoit teint de sa couleur la liqueur qui s'y trouva, & l'avoit empêchée de se corrompre à un certain point. Le peu de veines lactées qui étoient restées en bon état, & qui aboutissoient à la partie inférieure de l'*ileum* & des autres intestins, avoit cependant continué de porter dans les voies de la circulation, une petite quantité de chyle, tel qu'il pouvoit être, qui avoit prolongé un reste de vie dans ce misérable. Si on ne pouvoit procurer aucune évacuation à ce malade par les purgatifs, on ne doit pas s'en étonner, puisque les passages étoient bouchés par de telles obstructions. A l'égard de sa voracité, on pourroit peut-être l'attribuer aux obstructions des conduits du Pancréas, qu'on peut aussi supposer, & aux vapeurs acides qui étoient portées à l'estomac, & qui s'exhaloient de cette liqueur aigrie, contenuë dans ces tumeurs.

L'état de langueur, l'abbattement & les anxiétés qu'éprouvoit ce malade, étoient encore la suite des obstructions, le sang appauvri ne recevant plus une assez grande quantité de suc nourricier, pour la réparation des esprits vitaux, & à plus forte raison pour la nutrition des parties solides du corps. J'attribue enfin l'enflure des jambes, & la sérosité qui s'écoula de la capacité du bas-ventre, aussitôt qu'il eut été ouvert, à la rupture de quelques vaisseaux lymphatiques, occasionnées & par sa chute, & par la pression de ces excrescences, qui empêchoient le retour des liqueurs des parties inférieures aux supérieures.

Telle est l'œthiologie de cette maladie, devenuë incurable dans ce malade par le long-tems qu'il l'avoit portée, mais dont l'histoire peut être utile à

un Médecin attentif, pour la lui faire découvrir dans sa naissance, & pour pouvoir peut-être lui donner lieu d'y remédier.

Le Dr. *Louis Saltzman* a traité depuis peu à Strasbourg, une petite fille de six ans, attaquée d'une maladie à peu près pareille à celle-ci, dans la plûpart de ses circonstances, qui se présentoit sous la fausse apparence d'une hydropisie. Mais la grosseur prodigieuse du ventre de cette petite fille, étoit en effet causée par une tumeur, dont il m'a envoyé le dessein. Comme cet habile Observateur doit donner incessamment au public, l'histoire de cette maladie, je me garderai bien de le prévenir, & je me contenterai seulement d'ajoûter ici une planche qui représente la forme de cette tumeur.

Ephemerides de l'Acad des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Observ. 166.

EXPLICATION DES FIGURES.

Planche 10. qui représente le mésentére avec ses vaisseaux. A les veines mésaraiques, qu'accompagnent les branches de l'artére cœliaque. B les veines lactées. C une portion du mésentére, dans laquelle les nerfs mésaraiques sont apparens. D le fond de l'estomac. E le pylore. F l'intestin *duodenum*. G le *jejunum*. H l'*ileum*. K une portion de l'épiploon. L une portion de glande du mésentére, avec les veines lactées, entrelassées les unes dans les autres, & les vaisseaux lymphatiques.

Plance 11. qui représente les tumeurs ou lobes, dont on a parlé, dans la situation où on les a trouvés. A le fond de l'estomac. B le foye. C le colon. D le premier lobe de la tumeur. E le second lobe. F les intestins adhérens à la tumeur. G le reste des intestins repoussés du côté droit.

Planche 12. qui représente les lobes séparés les uns des autres. Fig. 1, les trois lobes dans toute leur étenduë. A lobe 1. B lobe 2. C lobe 3. de la grosseur de la tête d'un enfant d'un an. D les vaisseaux sanguins, mais pâles & vuides. E vestiges de veines lactées. F portion d'intestin déchiré, adhérente à la tumeur.

Fig. 2. Le grand lobe ouvert. A sa partie extérieure blanchâtre. B sa substance interne noirâtre. L sa cavité remplie d'une liqueur verdâtre.

Fig. 3. Le plus petit lobe ouvert, d'une couleur plus brune, & rempli d'une liqueur noirâtre.

Planche 13. pour l'observation de M. Saltzman. A grosse tumeur charnuë, dont l'extrémité inférieure élevoit les parties du bas-ventre au-dessus du pubis. B deux autres tumeurs un peu plus petites, qui prenoient naissance de la premiere. C appendice. D portion d'intestin. E la vessie comprimée d'un côté.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. I. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 167.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION CLXVII.

Sur les hippolithes ou pierres qui ſe forment dans diverſes parties du corps des Chevaux, par Luc Schroeckius, *Phyſicien d'Ausbourg.*

LE grand nombre de pierres trouvées dans différentes parties du corps des chevaux, ou renduës avec leurs excrémens, ne laiſſent plus aucun lieu de douter, que ces animaux ne ſoient ſujets à cette maladie, quoique ſuivant Ariſtote, elle ſoit particuliere à l'homme. *Schroeckius*, après avoir fait l'énumération d'un grand nombre de ces pierres, dont il eſt fait mention dans les ouvrages de différens Auteurs, paſſe à l'hiſtoire & à la deſcription de quelques autres hippolithes, qui ne ſont pas bien connuës, & qui ſe trouvent dans différens cabinets de curioſités naturelles.

La premiere des pierres de ce genre, eſt celle qu'il dit avoir vuë depuis peu entre les mains d'un Marchand d'Ausbourg, qui peſe quatre livres & une once, poids de Médecine, quoiqu'elle ne ſoit pas entiere, & qu'elle ait été dépoüillée en grande partie de ſa couche extérieure qui eſt fort épaiſſe; cette pierre eſt à peu près ronde, compacte, de couleur cendrée & formée de couches ou lames concentriques, liſſes & polies.

L'Auteur parle enſuite de différentes petites pierres qu'un cheval bai, qui appartenoit à l'hôpital d'Ausbourg, rendit avec les excrémens, dans le cours de l'année 1662, ſans qu'il en eût été, en aucune façon, incommodé, ſoit avant, ſoit pendant la ſortie de ces pierres, du moins autant qu'on en pouvoit juger, & ayant même vécu pluſieurs années après avoir ceſſé d'en rendre. Une de ces pierres lui étant parvenuë, voici la deſcription qu'il en fait.

Cette pierre étoit auſſi polie & auſſi brillante, que ſi l'art y avoit eu quelque part; elle étoit formée de différentes couches; ſa couleur étoit d'un blanc ſale; elle n'étoit ni ſablonneuſe ni tartareuſe, & par conſéquent point friable; elle étoit compacte & dure, mais non pas aſſez, cependant, pour qu'on ne pût la raper & la pulvériſer. Sa figure étoit un peu longue, & elle avoit ſix angles oppoſés les uns aux autres, un en haut, l'autre en-bas, un en devant, l'autre en arriére & un de chaque côté, & peſoit trois gros & vingt-cinq grains. Lorſqu'on l'eut caſſée, il ſe trouva dans le centre, un petit caillou, & on obſerva la même concentricité de couches à l'intérieur; leur couleur étoit ſeulement un peu plus brune, à meſure qu'elles s'éloignoient de la ſuperficie, mais elle étoit auſſi brillante. Les autres pierres que ce Cheval avoit renduës, & qui avoient été diſtribuées à différentes perſonnes, ou négligées, étoient ſemblables à celles-ci, quant à la ſubſtance & à la ſtructure intérieure, mais elles n'étoient pas toutes de la même figure, & de la même groſſeur.

L'Auteur décrit encore d'autres pierres de la même eſpece, & entr'autres ſix qui avoient été trouvées dans le corps d'un Cheval après ſa mort, dont la plus groſſe peſoit une dragme & demie & trois grains; les autres étoient plus petites, mais toutes étoient liſſes & polies à leur ſuperficie, formées de différentes couches brunes & brillantes, d'une matiere dure & compa-

ête, qu'on pouvoit cependant limer & pulvériſer facilement. Il en décrit enſuite trois autres renduës par un très-beau Cheval bai-brun, ſans qu'il eût paru incommodé, ſoit avant, ſoit après les avoir renduës, & il rapporte qu'un aſſez beau cheval encore bai-brun, appartenant à un riche Marchand d'Ausbourg avoit rendu avec les excrémens, & de même ſans aucune incommodité apparente, trois de ces pierres, qui étoient à peu-près rondes, de couleur cendrée, polies & traverſées à leur ſuperficie par une petite ligne blanche & tortueuſe, ſemblable à une veine à laquelle paroiſſoient aboutir d'autres petits vaiſſeaux. Ces pierres étoient peſantes & compactes, mais ne reſiſtoient pas cependant à la lime, la plus groſſe peſoit une once trois gros & vingt-cinq grains, une autre une once & onze grains, & la troiſième ſix gros & dix-ſept grains.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 167.

Enfin l'Auteur décrit encore trois autres pierres du même genre, renduës par un autre Cheval de la même couleur que les précédens, appartenant à un Bourgeois d'Ausbourg, mais avec peine & douleur, autant qu'on avoit pu en juger par les efforts qu'il avoit fait pour les faire ſortir. Elles étoient comme les précédentes, preſque rondes & griſes à leur ſuperficie. L'une peſoit huit onces un gros, deux ſcrupules & quatre grains, une autre peſoit huit onces deux ſcrupules & demi, & la troiſième neuf onces & ſix gros. Celle-ci ayant été caſſée avec précaution par un Apoticaire de cette Ville, à qui ces pierres avoient été données, il y trouva dans le milieu un petit caillou, à l'entour duquel les couches pierreuſes s'étoient ſucceſſivement formées. Cette pierre étoit plus brune à l'intérieur qu'à l'extérieur, la matiere des couches étoit par tout brillante & polie, parfaitement homogene & ſans aucun mêlange de pailles, fêtus, ou autres matieres hétérogenes; lorſqu'on la frottoit rudement, il s'en exhaloit une odeur urineuſe, mais mêlée d'une autre odeur excrémenteuſe, qui marquoit bien quel avoit été le lieu de ſon origine, & lorſque miſe en poudre, on en répandoit ſur des charbons allumés, l'odeur urineuſe ſe faiſoit de même ſentir. Après que ce Cheval eut rendu pendant l'eſpace de neuf mois, de ces ſortes de pierres, à différentes repriſes, il mourut enfin, & ayant été ouvert on trouva dans un des inteſtins, une très-groſſe pierre avec une autre plus petite, & la partie de l'inteſtin qui renfermoit cette pierre, étoit livide. Ainſi ce Cheval étoit mort ſans doute de gangrene; la plus groſſe de ces pierres peſoit une livre de ſeize onces, trois gros & un ſcrupule, elle étoit comme les précédentes, griſe à ſa ſuperficie; ſes couches étoient d'autant plus brunes, qu'elles approchoient davantage du centre, & la plus petite, qui étoit de la même couleur, ne peſoit qu'une demi-once & deux ſcrupules.

Ce même Apoticaire avoit encore deux autres pierres trouvées dans le corps d'un autre Cheval, qui étoient de même griſâtres & formées de couches paralleles, mais qui n'avoient ni poli, ni brillant, parce qu'elles contenoient beaucoup de matieres hétérogenes & d'excrémens, la plus groſſe deſquelles peſoit ſept gros & deux ſcrupules, & la plus petite ſeulement trois gros.

A l'égard des parties du corps, où ſe forment le plus ordinairement les pierres dans les Chevaux, *Torneſius* & *Jordanus* en ont trouvé, & dans l'eſtomac, & dans les inteſtins. *Libavius* prétend qu'elles s'engendrent dans le

Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 167.

colon, & celles dont parle *Velschius*, avoient été trouvées dans cette eſpece d'eſtomac propre aux Chevaux, qui eſt à l'extrémité inférieure du colon, comme le *cæcum* eſt à l'autre. Car rel eſt en effet, dit *Schroeckius* d'après *Severinus*, *part. 4. Zootom.* l'ordre des inteſtins dans le Cheval, ſi l'on commence à les compter par le bas, le premier eſt le *rectum*, le ſecond le *cæcum*, & le troiſième le colon joignant lequel il s'en trouve un autre qui a la forme d'un eſtomac, de ſorte qu'il ſeroit vrai de dire que le Cheval a deux *cæcum*, comme les Anatomiſtes prétendent en avoir de même découvert deux, dans le Loup, l'Aigle, le Cygne, la Gruë & le Pigeon. L'Auteur paroit au reſte perſuadé que la cavité de ces inteſtins, qui ont la forme d'eſtomacs, eſt plus propre à favoriſer la formation de ces ſortes de pierres dans le Cheval, que les autres cavités du corps de ces animaux; qu'elles peuvent prendre naiſſance & commencer à ſe former d'abord dans l'eſtomac, & les inteſtins grêles, mais qu'elles ſont enſuite pouſſées dans les poches des deux *cæcum*, où elles ſont arrêtées par la forme de ces inteſtins, & où elles prennent leur principal accroiſſement. Il ne diſconvient pas cependant qu'il ne puiſſe s'en former auſſi dans toutes les autres cavités du corps de cet animal.

Langius dit en effet avoir vu une pierre brune, du poids d'une livre, qui avoit été trouvée dans la véſicule biliaire d'un Cheval. *Abſyrte*, Auteur ancien du ſiécle de Conſtantin, connu par l'ouvrage qu'il a donné ſur l'art de guérir les Chevaux, dit qu'il ſe forme quelquefois de ces concrétions dans leurs mâchoires, & on a trouvé à Paris dans un Cheval, une de ces ſortes de pierres, parmi une matiére adipeuſe & dans une membrane qui étoit adhérente en deux endroits à l'épine du dos, près des reins.

Schroeckius examine enſuite quelle peut être la cauſe productrice de ces concrétions pierreuſes dans les Chevaux, & il paroit perſuadé qu'on n'a point expliqué juſqu'à préſent d'une maniere ſatisfaiſante la formation de ces pierres, & qu'on n'a pas plus de lumieres ſur cette matiere, que ſur la génération du calcul humain. La terre nitreuſe qui s'attache aux murs, & les ſommités des branches d'arbres que paroiſſent aimer certains Chevaux, non plus que les eaux bourbeuſes qu'ils préférent quelquefois à des eaux plus claires, circonſtances auſquelles *Libavius* attribue la génération de ces ſortes de pierres, ne peuvent même ſuivant l'Auteur de cette obſervation donner lieu à la production de ces concrétions, à moins que quelqu'autre cauſe n'y concoure. Il termine ce mémoire par l'examen des propriétés qu'on attribue à ces pierres. Si l'on conſulte la plûpart des Auteurs modernes, l'hippolithe a une vertu cardiaque, aléxipharmaque, ſudorifique, inciſive. Quelques-uns lui donnent le nom de Bezoard de Cheval, & ne font aucune difficulté de le préférer aux Bezoards Orientaux & Occidentaux. Le célébre Gaſpard Hoffman, *Epiſt. 203. Ciſt. Hornung.* dit expreſſément qu'il eſt très-porté à penſer que la pierre de Cheval poſſéde les mêmes vertus que les vrais Bezoards. Leur forme extérieure & intérieure, très-conforme à celle des Bezoards de chévres des Indes, & leurs couches concentriques ſtratifiées à l'entour d'un noyau, qui eſt ordinairement dans l'hippolithe un petit caillou, que le Cheval aura avalé par hazard, & qui ſe ſera trouvé parmi ſes alimens, ſemblent en effet favoriſer cette opinion, ſur tout ſi l'on fait attention que ces pierres exhalent une odeur urineuſe, comme ſi elles contenoient un ſel volatil urineux

urineux & ammoniacal, qui eſt comme l'on ſçait un remède très-efficace dans les maladies, où l'on ſoupçonne de la malignité.

» Sans révoquer en doute les expériences faites par différens Auteurs ſur » la pierre de Cheval, continue *Schroeckius*, je ne puis cependant m'em- » pêcher de rapporter celle que j'ai faite moi-même dernièrement, dans les » mêmes vuës, ſur un morceau de cette pierre dont j'ai parlé, qui peſoit » neuf onces & ſix gros, que m'avoit donné l'Apoticaire à qui elle ap- » partenoit.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 167.

» Je fis prendre à trois Pigeons à chacun un ſcrupule de noix vomique, » mêlée avec de la mie de pain détrempée dans de l'eau, ayant éprouvé » quelques années auparavant que la moitié de cette doſe, étoit à leur égard » ſans aucun effet ſenſible. Je fis avaler enſuite à deux de ces pigeons, à » chacun un ſcrupule de pierre de Cheval pulvériſée, & mêlée de même » avec de la mie de pain, dont je formai de petites boules, & je donnai » au troiſième la même doſe de Bezoard occidental; une demi-heure après » ces drogues firent leur effet, mais d'une maniere fort différente, car les » deux premiers Pigeons à qui j'avois fait prendre le Bezoard de Cheval » comme un contre-poiſon, moururent de convulſions, & le troiſième qui » avoit pris le Bezoard occidental, n'eut pas le moindre mal.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION CLXVIII.

Sur le Bezoard de bœuf, par le même Auteur.

LEs pierres qui ſe forment quelquefois dans la veſſie & dans les reins des bœufs & des vaches, ſont le ſujet de ce mémoire, & l'Auteur paroit avoir principalement en vuë de faire remarquer, que ces pierres ſont ordinairement d'une couleur d'or extrêmement brillante. Il dit avoir trouvé en effet, dans le rein d'une vache, une de ces pierres qui étoit ſi éclatante, & d'une ſi belle couleur d'or, ſur-tout lorſqu'il en eut enlevé les premieres couches, qui étoient toutes très-minces, & qui conſidérées ſéparément, étoient parfaitement tranſparentes, que du premier coup d'œil, on auroit pu prendre cette pierre, qui étoit triangulaire & inégale à ſa ſuperficie, pour une matiere métallique. Obſerv. 168.

Étant à Padouë, il en avoit déjà trouvé dans la veſſie d'une autre vache, qui avoient de même la couleur d'or, & la tranſparence de celle-ci, mais qui étoient petites, rondes, & dont les plus groſſes étoient comme de la graine de roquette, & les plus petites, comme de la graine de nicotiane. Schroeckius ne paroît pas au reſte ignorer, que ces obſervations ont été déjà faites par d'autres Auteurs, & il eſt perſuadé que les pierres qu'il décrit, ſont abſolument ſemblables à celle dont parle *Borellus*, *cent. Obſ. 3*, qui fut trouvée dans l'uréthre d'un bœuf, qui étoit très-dure, qui paroiſſoit métallique, & qui étoit formée de trois globules réunis, & fortement adhérens, à celles que décrit *Sachs*, *Gammarolog. cap. 14*, qui étoient en forme de ſable métallique, arrondi & brillant comme de l'or, qui avoient été trouvées dans la veſſie d'un bœuf par le Dr. *Spilenberger*, & au fragment de pierre du mê-

me genre, de *Wedelius*, qui étoit, dit cet Auteur, d'une couleur auſſi éclatante, que ſi cette pierre avoit été couverte de feüilles d'or. V. les Ephémer. année 111. Obſ. 246. On a vu de même des calculs humains formés de matiere auſſi brillante, comme l'a obſervé *Grégoire Horſtius*, *epiſt. medic. lib.* 2. Mais quoique ces ſortes de pierres ſoient ordinairement telles qu'on vient de les repréſenter, l'Auteur de cette obſervation, dit en avoir une tirée du rein d'un bœuf, qui n'a point cependant cette couleur brillante & métallique.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 168.

Lettres écrites aux Sécretaires de l'Acad. des cur. de la Nature, au mois de Mai 1674.

OBSERVATION CLXXI.

Sur une ſource d'eau inflammable, par le Dr. Henri Vollgnad.

Obſerv. 171. LE 2. Juillet 1673, George Vette, Apoticaire de Hermanſtad, mon ami particuler, m'a communiqué les obſervations ſuivantes, ſur une fontaine, dont l'eau, quoique froide, a la propriété ſinguliere de s'enflammer.

Cette fontaine ſort du pied d'une montagne couverte de vignes, qui eſt à quatre lieuës d'Hermanſtad, & forme à ſa ſource un baſſin qui a un peu plus d'une aune de largeur, & une aune & demie de profondeur.

L'eau, à ſa ſource, produit un jet, d'une palme de hauteur, au-deſſus de la ſurface de ſon baſſin, paroit noirâtre, & boüillonne comme de l'eau qui ſeroit ſur le feu, quoiqu'elle ſoit très-froide, & ce qui mérite d'être remarqué, c'eſt qu'elle ne déborde, & ne ſe répand jamais.

Si on approche des matieres enflammées à une palme de diſtance de la ſuperficie de l'eau, elle s'enflamme à l'inſtant, brûle comme ſi c'étoit de l'eſprit-de-vin, & ſa flamme s'éleve à trois pieds de hauteur, mettant le feu au bois & aux autres matieres inflammables qu'on en approche.

L'eau de cette fontaine, une fois enflammée, brûle très-long-tems, & on ne peut l'éteindre qu'en l'étouffant avec de la terre qu'on y jette.

Cette eau, quoiqu'enflammée, reſte froide, & a un goût de ſoufre, comme certaines eaux acidules, mais ſa flamme n'a aucune odeur.

Tranſportée, & hors de ſon baſſin, elle ne s'enflamme plus, & répanduë ſur le feu, elle paroit même l'éteindre plus promptement qu'une autre eau.

Les habitans de ce canton prétendent que l'éruption de cette fontaine ne s'eſt faite que depuis environ vingt ans; mais on n'a découvert la propriété qu'a ſon eau de s'enflammer qu'en 1672. Des Villageois du voiſinage, s'étant aviſés de mettre le feu à des roſeaux qui étoient près de cette ſource, elle s'enflamma pour la premiere fois, & brûla ainſi jour & nuit pendant pluſieurs ſemaines, au grand étonnement d'une multitude de perſonnes, qui furent témoins de ce ſpectacle.

Depuis ce jour, elle a toujours pris feu, dès qu'on en a approché quelques matieres enflammées, & c'eſt ce que j'ai moi-même éprouvé.

Ceux que j'ai consulté sur la cause de ce phénomene, l'attribue les uns aux vapeurs sulfureuses qui s'exhalent des terres, & d'autres au Napthe, qu'ils suppose nt que contiennent ces eaux.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Observ. 171.

Pour avoir des éclaircissemens plus particuliers sur cette matiere, j'ai engagé M. Vette à faire encore d'autres observations sur cette fontaine, & je lui ai adressé dans ces vuës, un mémoire contenant certaines questions, auxquelles il a répondu par sa lettre du douze Juillet 1672. à peu près en ces termes.

» Ni les matieres qu'on tire du fond du bassin de la fontaine, ni la terre » des environs, ne sont inflammables.

» Il ne croit dans cette fontaine, ni mousse, ni aucune autre plante, mais » à une aune de distance, on trouve beaucoup de roseaux, & de chien- » dent.

» Le terrein planté de vignes est sablonneux, & le vin qu'on y recuëille, » n'a aucun goût, ni aucune qualité différente des autres vins.

» Aucun homme, ni aucune bête, que je sçache, n'a jamais bu de cette » eau, parce qu'étant continuellement dans une sorte d'ébullition, elle est » toujours trouble, & mêlée d'un limon noirâtre, & en ayant voulu » goûter, elle me causa des nausées.

» Je n'y apperçus aucun insecte, & je ne crois pas même qu'il s'en trou- » ve dans le terrein de ce vallon, parce que la terre y est blanche à sa su- » perficie, & couverte d'efflorescences salines, excepté après les pluies, » mais dès qu'elle est séche, elle reparoit blanche, & se couvre de sel en » hiver comme en été.

» Je n'ai pas observé cependant, que le feu qu'on portoit dans les mines » de sel, y produisit aucunes déflagrations. A un mille, tout au moins, » de Hermanstad, il y a des cavernes creusées en voûtes, qui ne contien- » nent que du sel gemme très-pur, dans lesquelles il y a un très-grand lac » de quelques brasses de profondeur, dont l'eau passe dans le pays pour » être très-salutaire dans certaines maladies, mais qui est si salée, que les » malades qui s'y baignent, ont peine à aller au fond, & que les chemises » qu'ils ôtent, en sortant du bain, sont roides, & se tiennent d'elles-mê- » mes toutes droites, dès qu'elles sont séches, tant elles sont imbibées de » sel, & cependant cette eau ne s'enflamme point.

» Les environs de cette fontaine sont couverts de brossailles, & du côté » opposé aux vignes, dont on a parlé, il y a un bois dont le terrein est » marécageux.

» Aussitôt que je pourrai retourner à cette fontaine, je ne manquerai pas » de faire les expériences que vous m'avés indiquées, & je vous ferai part de » ce qu'elles m'auront appris. Il est bon que vous sçachiés aussi que l'Été der- » nier, il parut une nouvelle source à quelques pas de la premiere, dont » l'eau est aussi inflammable, mais qui forme un bassin beaucoup moins large, » & qui n'a qu'un demi-pied de profondeur.

Notes sur cette Observation.

La description même de la Fontaine qui fait le sujet du mémoire précédent, me donne lieu de juger que rien ne s'y enflamme, que les vapeurs qui s'exhalent des terres & qui la

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 171.

couvrent ; qu'a proprement parler, l'eau de cette Fontaine, par conſéquent n'eſt pas inflammable, & qu'on ne doit pas lui donner le nom de Fontaine ardente. Je me perſuade donc que les vapeurs qui s'élevent des terres, ont pu les creuſer par la ſucceſſion des tems en cet endroit, & que l'eau des Marais voiſins s'étant enſuite écoulée dans cette cavité, y a formé un petit Lac, plutôt qu'une Fontaine. Si l'eau s'éléve à une certaine hauteur, comme ſi c'étoit une ſource vive, le mouvement rapide de ces mêmes vapeurs peut auſſi donner lieu à ſon élévation, & il faut enſuite ou qu'en s'écoulant elle forme un petit ruiſſeau, ou qu'elle ſoit abſorbée dans ſon propre baſſin.

Il n'eſt peut-être pas facile de décider de quelle nature ſont ces vapeurs, mais comme il paroit par les Obſervations faites ſur les lieux, que cette eau a une ſaveur acide & ſulfureuſe, je me perſuade que quelques mines de ſoufre qui ſe trouvent ordinairement dans les terreins qui abondent en ſel, produiſent dans celui-ci ces ſortes de vapeurs.

Si cette eau contenoit du Naphte ou du Bitume, ces matieres ſurnageroient à ſa ſuperficie, comme dans les autres Fontaines qui en contiennent. Son odeur d'ailleurs ſeroit plus forte & plus pénétrante, lorſqu'elle eſt enflammée, & la terre tant du fond du baſſin que des environs, prendroit feu, comme M. Thomas *Shirley* l'a obſervé dans cette Fontaine de Lancaſtre, dont il a donné la deſcription, à laquelle il a joint diverſes expériences ingénieuſes, qui ſe trouvent rapportées dans les Tranſactions Philoſophiques de la Société Royale de Londres, N°. 26. Art. VIII. Je ne me perſuade pas au reſte que les terreins des environs de la Fontaine dont il s'agit, ſur leſquelles on apperçoit des efflorescences ſalines, exhalent autant de vapeurs que la Fontaine même, & ſi ces terres ne brûlent pas, c'eſt parce que ces vapeurs y ſont moins abondantes & plus diſperſées, au lieu que ſur la Fontaine même étant plus ramaſſées & plus denſes, elles ſont plus diſpoſées à s'enflammer.

C'eſt auſſi pour cela ſans doute que dans les puits d'eau ſalée, & dans les mines de ſel en maſſe, les vapeurs ne s'enflamment pas, quoiqu'elles ayent une aſſez forte odeur de ſoufre, & on voit en effet que les Ouvriers des ſalines de Hall en Saxe deſcendent au fond des puits, des faiſceaux de paille allumée, pour en faire voir la profondeur aux étrangers, ſans qu'il y arrive aucun incendie.

Jean *Broſcius* cependant a obſervé au contraire un embrâſement tout près des mines de Cracovie. Il eſt ſurprenant, dit-il, dans la Préface qui précéde la deſcription qu'il a donnée de ces ſalines, » qu'il ſe trouve des Fontaines ſulfureuſes ſi près de ces mines, le » Naphte en effet en s'enflammant dans ces cavernes à l'approche du feu, a ſouvent brûlé » pluſieurs perſonnes, & je me ſouviens qu'il y a quelques années, dans un été très-chaud, » il y eut un embrâſement dans un terrein entre Cracovie & Vielicia, qui dura pluſieurs jours.

Je ne prétends pas cependant rien décider ſur cette Fontaine ardente, près de Hermanſtad ; mon deſſein n'eſt que d'engager par ce que j'en ai dit, à obſerver plus exactement les autres Fontaines ſemblables, pour pouvoir découvrir la vraie cauſe des Phénomenes qu'elles préſentent, & à s'aſſurer ſi ces terreins contiennent en effet du Naphte, du ſoufre ou du Bitume. Comme il y a près de Culm en Pruſſe une Fontaine fameuſe, qui bouillonne quoiqu'elle reſte froide, il faudroit éprouver par exemple ſi les vapeurs qui s'en élevent, s'enflammeroient en allumant des feux près de ſon baſſin, & obſerver de même, ſi la Fontaine ardente près de Grenoble, dont on dit qu'on apperçoit la flamme par un tems nébuleux, & à la faveur d'un flambeau, lorque le Ciel eſt ſerein, s'éteindroit comme celle d'Hermanſtad en y jettant de la terre. On pourroit auſſi conſulter ſur cette matiere, Denis Salvain de Boiſſieu, qui a donné une deſcription des ſept merveilles du Dauphiné, & qui doit avoir parlé fort au long de cette Fontaine. C'eſt ce que je n'aurois pas manqué de faire, ſi ce livre m'étoit tombé entre les mains.

Voyez les éclairciſſemens qui ont été envoyés à l'Académie Royale des Sciences de Paris, ſur cette Fontaine, Hiſt. de l'année 1699. pag. 23.

OBSERVATION CLXXIII.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Sur un ulcére au rectum, maladie Endémique dans le Bréſil, par Fréderic-Lachmund, *Médecin de* Hildesheim *dans l'Électorat de Tréves.*

Dec. I. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 173.

JAcques *Lachmund*, mon pere, ayant été nommé en 1624, Chirurgien de la Flotte hollandoiſe, qui faiſoit voile pour l'Amérique Méridionale, & s'étant trouvé dans le Bréſil, tout l'équipage y fut attaqué d'un ulcére à l'inteſtin *rectum*, qui avoit quelque rapport avec celui que nous nommons Panaris dans nos cantons, & qui cauſoit aux malades les plus grandes douleurs, & une ardeur brûlante, juſqu'à ce qu'il eût acquis ſa maturité, & qu'il fût ouvert.

Cette maladie très-commune dans cette Contrée de l'Amérique, s'y nomme *Byetos*. Les Habitans du pays la guériſſent avec le citron, qu'ils coupent longitudinalement en ſix ou huit portions, & en introduiſent de tems en tems un morceau en forme de ſuppoſitoire, dans l'inteſtin, & en réitérant ſouvent ce reméde, ils calment bientôt la violence des douleurs. Mon pere à leur exemple, traita de même les malades de l'équipage, & les guérit.

Le Dr. Fréderic Lachmund, *a trouvé cette obſervation & les ſuivantes, parmi les papiers de ſon pere, & les a remiſes au Dr.* Jean-Daniel Major, *pour en faire part à l'Acad. des cur. de la Nature.*

OBSERVATION CLXXIV.

Sur les vers qui ſe forment aux pieds, aux reins & au ſcrotum, *en Affrique, par le méme Auteur.*

MOn pere s'étant trouvé enſuite dans la Guinée, il s'apperçut, que parmi les naturels du pays, pluſieurs portoient aux pieds, de petits morceaux de bois, à l'entour deſquels paroiſſoit quelque choſe d'entortillé, & ayant demandé à l'Interpréte ce que cela ſignifioit, il lui fit réponſe, que les habitans de ces cantons étoient ſujets à une ſorte de ver, qui paroiſſoit, tantôt aux pieds, tantôt aux reins, & quelquefois au *ſcrotum*, qui avoit juſqu'à quatre ou cinq aunes de longueur, & qu'ils ſe ſervoient des petites buchettes, qu'il voyoit, pour le tirer, à l'entour deſquelles ils le rouloient. Étant allé enſuite au Château de Mourre, où il y avoit garniſon hollandoiſe, il s'informa plus particuliérement de ce qui avoit rapport à ces ſortes de vers, & il apprit qu'ils ne cauſoient pas de grandes douleurs, à moins qu'ils ne vouluſſent ſe faire jour à travers la peau pour ſortir; qu'alors la partie où le ver étoit renfermé, devenoit froide & rouge, comme s'il y avoit un éréſypele; qu'il s'écouloit quelque peu d'eau par la petite ouverture, que le ver avoit faite, & qu'enſuite on appercevoit comme deux cornes auſſi fines que des cheveux, de la longueur d'un travers de doigt; que la tête du ver, qui étoit applatie, ne tardoit pas à paroître; & le corps Obſerv. 174.

ensuite, qui étoit mince, rond, & seulement de la grosseur de la quatrième corde d'une sorte d'instrument, qu'on nomme pandore ou discordante. C'est alors qu'on tire ce ver peu à peu, & qu'on le roule autour d'un petit bâton, mais seulement de la longueur du doigt à chaque fois, & cela trois fois par jour, prenant garde sur-tout de le rompre, en le tirant un peu trop fort, car il se feroit un écoulement d'une humeur si âcre, qu'elle formeroit un ulcére très-douloureux, & il faudroit avoir recours aux incisions, pour faire sortir les restes du ver rompu, ce qui produiroit une si grande inflammation dans la playe, qu'il faudroit user de grandes précautions pour garantir la partie de la gangrene. Mon pere observa de plus, que lorsque les soldats hollandois avoient passé deux ou trois ans dans ces garnisons, ils étoient attaqués de cette maladie, comme les naturels du pays.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Observ. 174.

OBSERVATION CLXXVIII.

Sur une gangrene ou mortification qui arrivoit chaque mois, à une fille de vingt-trois ans, à l'extrémité des doigts, des oreilles, du nez, &c. par le même Auteur.

Observ. 178. Etant allé en Hollande en 1660. pour la troisième fois, & me trouvant à Delft, je demandai des nouvelles d'un des plus habiles Chirurgiens de toute la Hollande, nommé Bernard *Schrader*, que j'y avois connu autrefois, & qui étoit même de mes amis ; mais on m'apprit qu'il étoit mort. J'allai trouver sa veuve, & je la priai de me permettre de parcourir quelques observations manuscrites qu'il avoit laissées, parmi lesquelles je trouvai la suivante, qui me parut mériter d'être renduë publique, & que je traduis ici de hollandois en latin.

» En 1629, voyageant avec mon frere Jean *Schrader*, & Alexandre *Lax*, » étudiant en Chirurgie, nous nous trouvames dans un Bourg nommé *Geest*, & » étant entré dans une hôtellerie, le Maître qui s'appelloit Jean *Brandes*, nous » fit voir sa fille, âgée de vingt-trois ans, qui étoit attaquée de la maladie » suivante. Chaque mois elle ressentoit de grandes douleurs aux extrémités » des doigts, des pieds & des mains, du nez & des oreilles, accompagnée » d'une tumeur œdémateuse au visage, aux pieds & aux mains, ce qui étoit » suivi de sphacéle ou mortification aux extrémités de ces mêmes parties, où » la douleur se faisoit d'abord sentir, qui devenoient ensuite pâles, séches, » sans sentiment, sans mauvaise odeur cependant, & sans qu'il en sortît au- » cune humeur. Ces parties gangrenées se séparoient ensuite, chaque mois, » par petits morceaux, des chairs vives qui étoient dessous, qui conservoient » leur figure & leur forme naturelle. M'étant au reste informé plus parti- » culiérement des circonstances de cette maladie, le pere de la fille me fit » voir une boëte, dans laquelle il y avoit plus de cent de ces petits morceaux » de chairs mortes, qui dans l'espace de trois ans, étoient ainsi tombées, » & s'étoient détachées des extrémités de différentes parties du corps de » cette fille.

OBSERVATION CLXXX.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature.

Sur une excreſcence de la nature de la corne, que portoit une femme à la partie ſupérieure du pied, par le même Auteur.

Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 180.

JE vis auſſi chez le même Chirurgien, dont je viens de parler, une eſpece de corne, qui avoit cru ſur le deſſus du pied d'une femme de Delft, qui avoit la même dureté qu'une corne de chévre, qui étoit de la même ſubſtance, & à peu près de la même couleur. Ce Chirurgien avoit extirpé fort heureuſement cette corne, au mois d'Août 1653, quoique ſa racine pénétrât preſque juſqu'au périoſte. J'eus même la curioſité de voir cette femme, à qui on avoit fait cette opération, & d'examiner le calus & la cicatrice de la playe.

V. Thom. Bartholin, *Obſ. ſur la Licorne*; & *Hiſt. anat. Obſ. 178.* qui a rapporté pluſieurs exemples d'hommes, qui avoient de pareilles excreſcences.

OBSERVATION CLXXXIV.

Sur différens oiſeaux trouvés dans le territoire de l'Évêché de Hildesheim, *& dans les environs, tels que des Tarins, des Linottes, des Moineaux, des Hirondelles & des Alouettes, qui n'étoient point de la couleur de ceux de leur eſpece; mais entiérement blancs, par le même Auteur.*

ON trouve dans le Nord, des corbeaux, des renards, des liévres & d'autres animaux blancs. On trouve quelquefois en Allemagne, des oiſeaux qui ſont de même abſolument blancs, comme l'a obſervé *Schwenckfeld*, quoique partout ailleurs ils ſoient d'une autre couleur. J'ai fait voir dans mon Oryctographie des environs de *Hildesheim*, qu'il ſembloit que la nature eût pris plaiſir à s'y jouer plus qu'ailleurs ſur les pierres. J'en ai même découvert d'autres depuis, qui n'ont pas encore été déſſinées, que je me propoſe de communiquer à l'Académie, l'année prochaine; mais j'y ai trouvé auſſi des animaux aſſez rares, & particuliérement des oiſeaux, qui au lieu d'avoir la couleur propre à leur eſpece, ſont abſolument blancs. Tel eſt le Tarin qui fut tué en 1667, près du Bourg de *Bender*, que je conſerve encore comme une rareté. Obſerv. 184.

Cette même année, on prit près de *Brunſwic*, une Linotte abſolument blanche, qu'un Bourgeois de cette ville acheta, & qu'il mit dans une cage, où elle chante comme celles de ſon eſpece.

En 1668. au mois de Septembre, on tua près du Bourg de *Netlingen*, où eſt la belle Citadelle des Seigneurs de *Woberſnan*, un moineau blanc qui avoit les pattes & le bec rouge.

En 1671. on vit dans notre ville de *Hildesheim*, dans le jardin de M. George *Lomexer*, Recteur du Collége de S. André, de pareils moineaux.

La même année, près de *Limbec*, on prit une hirondelle toute blanche, qui me fut apportée, que je fis deſſécher, & que je conſerve.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

L'année ſuivante, on vit des hirondelles ſemblables dans nos cantons, près de la citadelle de *Poppenbourg*.

Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 184.

En 1669. on vit pluſieurs fois, près de notre ville, une alouette blanche; & il y a quelques années, qu'on tua près de la même ville de Limbec, un corbeau blanc, qui fut porté à M. Raben, un des Citoyens de cette ville, des plus diſtingués.

OBSERVATION CLXXXV.

Sur un rat blanc, par le même Auteur.

Obſerv. 185.

IL y quelques années, qu'à un mille de notre ville de *Hildesheim*, on vit des rats blancs, dont il y en eut un de pris, qui fut mis dans une boëte, où il vécut ſept ou huit ans, & où il fut enfin tué par deux rats domeſtiques, qui avoient trouvé le moyen d'y entrer. Il eſt aſſez ſurprenant que la vie de ces animaux, étant ordinairement très-courte, on ait pu conſerver celui-ci auſſi long-tems. J'ai fait deſſécher ce rat, & je le conſerve.

OBSERVATION CXCII.

Diſſection d'un Cadavre d'une femme, morte peu après ſes couches, par Claude Sylvius, *Médecin de l'Hôpital de Leyde, le premier Juin 1664. par* Mathieu Paiſenius, *Médecin de Hambourg.*

Obſerv. 192.

QUelques femmes du voiſinage de celle qui fait le ſujet de ce mémoire, qui étoit morte quinze jours après avoir accouché, lui ayant reproché qu'elle n'avoir pas eu ſoin de ſon mari dans la derniere maladie, dont il étoit mort ſix ſemaines auparavant, dans l'Hôpital de Leyde, celle-ci fut ſi ſenſible à ces reproches, qu'elle s'abandonna depuis ce moment au chagrin, & à la plus noire mélancolie. Etant accouchée dans ces circonſtances, & ayant négligé tout ce qui auroit pu contribuer à ſon ſoulagement, ſoit du côté des alimens, ſoit du côté des remédes, elle mourut dans un état de démence, le quinzième jour après ſa couche, & par la diſſection de ſon cadavre, on obſerva les choſes ſuivantes.

L'épiploon ne couvroit pas tous les inteſtins, qui n'étoient pas préciſément dans leur place naturelle, d'où Sylvius jugeoit, que cette femme avoit du être ſujette à des coliques venteuſes.

Le colon n'entouroit pas tout l'abdomen en forme de ceinture, mais depuis le fond de l'eſtomac, il faiſoit quelques circonvolutions ſous le nombril, & retournoit de-là vers l'eſtomac, en formant preſqu'un demi-cercle: ce que Sylvius diſoit avoir déjà obſervé dans différens ſujets.

Les gros inteſtins, & les inteſtins grêles, étoient remplis de vents, mais d'une maniere inégale; deſorte qu'entre certaines parties des plus gonflées, il

il s'en trouvoit d'autres qui ne l'étoient point, qui étoient abſolument vuides, & rétrécies au point qu'elles avoient à peine la groſſeur du pouce.

Sylvius nous dit encore qu'il avoit obſervé la même choſe en diſſéquant certains animaux vivans, & particuliérement des lapins, dont la partie des inteſtins, gonflée de vents, diminuoit bientôt de volume, lorſqu'il la perçoit, tandis que les autres, au contraire, reſtoient dans le même état.

Dans ce cadavre, les inteſtins devenoient par-tout d'une égale groſſeur, dès qu'on les faiſoit mouvoir; & Sylvius jugeoit que la violence des douleurs pouvoient cauſer différentes contractions.

La courbure ſigmoide du colon, qui eſt ordinairement placée au-deſſous du *rectum*, & tournée en dedans, étoit au contraire au-deſſus de cet inteſtin.

Sylvius nous fit remarquer, que l'*ileum* prenoit naiſſance du côté droit, & vers l'os des hanches; qu'après quelques courbures, il ſe retiroit en arriére, deſcendoit enſuite, & remontoit ſous le nombril, le long du méſentére; qu'il paſſoit du côté gauche, & alloit s'étendre vers l'hypochondre gauche, l'os des îles, & les parties voiſines; d'où Sylvius concluoit, que les tranchées aiguës que les hypochondriaques reſſentent aux hypochondres, avoient leur ſiége dans cet inteſtin, qui eſt placé au-devant, où les douleurs ſe font principalement ſentir, tandis que la rate eſt beaucoup plus enfoncée, & que d'ailleurs on ne trouve preſque jamais en diſſéquant des cadavres, des obſtructions aſſez conſidérables dans les viſcéres de cette région, pour pouvoir cauſer d'auſſi grandes douleurs.

Nous apperçumes auſſi l'inſertion des conduits biliaire & pancréatique au *duodenum*, qui étoient réunis dans ce cadavre.

Et après qu'on eut enlevé l'eſtomac & les poumons, le canal thorachique parut à découvert, placé entre la veine *azigos*, qui étoit à la droite, & la veine-cave qui étoit à la gauche, avec cette eſpece de réſervoir, qui eſt au bas de ce canal, deſtiné à recevoir le chyle, pour que le canal thorachique n'en ſoit pas ſurchargé.

Le Pancréas étoit placé ſous la courbure de l'eſtomac.

Le poumon droit étoit dans l'état naturel, mais le gauche étoit adhérent aux côtes.

Sous chaque mammelle, dont on n'avoit pas eu ſoin de faire écouler le lait, il s'étoit formé une tumeur purulente, mais qui étoit beaucoup plus conſidérable du côté droit.

Sylvius s'étant apperçu que la matrice n'étoit pas dans ſon état naturel, il la réſerva pour la derniere, afin de pouvoir la diſſéquer, & l'examiner avec plus de ſoin. Elle étoit en effet démeſurément grande; le fond avoit plus de huit travers de doigt de largeur; ſa profondeur étoit de plus de quatre doigts, & ſon épaiſſeur de près d'un pouce, quoiqu'il y eût déjà quinze jours que cette femme fût accouchée. Par la diſſection on reconnut, que différentes portions du placenta qui y étoient encore fortement adhérentes, & qui s'y étoient corrompuës, produiſoient ſon volume extraordinaire.

La triſteſſe, ſelon Sylvius, entr'autres mauvais effets qu'elle peut cauſer, étant capable d'épaiſſir les liquides dans les corps, & d'augmenter la roideur & la dureté des parties ſolides, comme au contraire la joye raréfie

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 182.

les fluides, il attribuoit au chagrin violent qu'avoit eu cette femme, l'adhérence du placenta au fond de la matrice, d'où l'on n'avoit pu le détacher sans le déchirer.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 182.

Les vaiſſeaux de la matrice & les eſpeces de cellules qu'ils y forment, étoient remplis d'une humeur pituiteuſe, ſi viſqueuſe, que dans le cœur & dans certaines cavités du corps, on auroit pu la prendre pour une matiere polypeuſe. La communication de tous les vaiſſeaux de la matrice de l'un & de l'autre côté, étoit très-apparente; car en ſoufflant dans une veine, tous les vaiſſeaux juſqu'aux plus petits, & même les ligamens s'enfloient, & en ſoufflant dans une des artéres qui étoit une branche de l'iliaque, l'air ſe communiqua à toutes les parties de la matrice, à tous ſes ſinus, & à toutes ſes anfractuoſités, mais plus lentement que par la veine. La ſubſtance de la matrice eſt en effet caverneuſe & ſemblable à une éponge, comme il eſt facile de s'en aſſurer en y introduiſant de l'air avec un ſiphon.

OBSERVATION CXCIII.

Autre diſſection d'un cadavre d'un homme mort d'un crachement de ſang, faite dans l'Hôpital de Leyde, le 2. Décembre 1664. par Sylvius, *par le même Auteur.*

Obſerv. 193.

IL y avoit ſous la peau, entre les muſcles & la membrane adipeuſe, dans toute l'habitude du corps, une eau claire & ſéreuſe qui y étoit ſtagnante & qui avoit rendu les parties graiſſeuſes plus molles & plus ſpongieuſes.

L'épiploon ne couvroit pas tous les inteſtins, & il s'étoit écarté vers les parties latérales.

Le colon formoit une courbure ſous le nombril.

Les inteſtins étoient plus rouges que dans l'état naturel.

Les gros inteſtins étoient remplis de vents, & les inteſtins grêles n'en contenoient point, mais leurs vaiſſeaux paroiſſoient pleins & gonflés, effet ordinaire des grandes douleurs.

On trouva dans le bas-ventre, une eau jaunâtre & un peu ſalée, mêlée d'une petite quantité de matiére purulente, ce qui annonçoit une hydropiſie prochaine.

Le foye étoit pâle, couleur qu'il a ordinairement, lorſqu'il y a épanchement d'eau dans l'abdomen.

La véſicule du fiel étoit blanche en-dehors, comme le ſont ordinairement les membranes, & ſi petite qu'elle ne paroiſſoit contenir aucune liqueur.

La rate étoit d'un aſſez grand volume, & étoit adhérente, & par deſſous, & par ſes parties latérales. Sa couleur étoit plus pâle, & ſa ſubſtance plus ferme que dans l'état naturel.

Le pancréas étoit en aſſez bon état, le conduit en étoit grand, & y ayant introduit une liqueur colorée, ce viſcére n'en fut pas teint dans toute ſon étenduë.

Il se trouva dans la poitrine une grande quantité d'eau très-claire & moins salée que celle qui étoit dans la cavité de l'abdomen.

Les poumons étoient adhérens aux côtes & particuliérement le gauche.

La cavité droite de la poitrine contenoit beaucoup plus d'eau, que la gauche. La couleur du poumon étoit plus brune & plus livide, que dans l'état naturel; leur substance étoit aussi plus ferme, & étoit très-dilatée par la quantité d'air qui y étoit renfermé. A l'intérieur il y avoit beaucoup de sang noirâtre & coagulé, qui en augmentoit le gonflement, & ils étoient parsemés de ces tubercules, qui forment ordinairement peu à peu de petits abscès.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Observ. 183.

Le matin du trois Décembre, Sylvius fit l'ouverture de la tête, dans laquelle nous trouvames un cerveau d'un très-grand volume, dont la substance étoit ferme, & dont la démonstration se fit l'après-midi, avec beaucoup d'exactitude.

Le 4. Décembre, en l'absence de Sylvius, nous continuames la dissection de ce cadavre, & nous trouvames dans les deux ventricules du cœur, une substance solide, fibreuse, & qui avoit presque la consistance de la chair, concrétion que l'on nomme ordinairement un polype, qui s'étendoit dans tous les vaisseaux qui aboutissent au cœur, & nous tirames de la jugulaire gauche une de ces excrescences, qui avoit plus de trois palmes de longueur.

Ce polype dans les ventricules du cœur, étoit d'une grosseur considérable, il y avoit quantité de sang grumelé adhérent à sa superficie; ses petites fibres étoient unies & entrelacées avec les fibres musculeuses du cœur, & dans le centre de cette excrescence charnuë, qui paroissoit avoir ses vaisseaux propres, mais qui étoient de la plus grande finesse, il y avoit du sang coagulé.

Nous trouvames dans la trachée-artére, une grande quantité de mucilage mêlé d'un peu de sang, & telle étoit aussi l'humeur que crachoit cet homme pendant sa maladie.

Le péricarde contenoit beaucoup d'eau, qui étoit de la même qualité que celle qu'on avoit trouvée dans la capacité du bas-ventre.

Il y avoit très-peu de bile dans la véficule, qui ressembloit, & par la qualité de sa substance, & par sa couleur, à du jaune d'œuf; & ayant fait différentes incisions dans le Parenchyme du foye, nous retrouvames la même liqueur stagnante dans les branches du conduit hépatique.

Le bassinet du rein droit étoit grand, il s'étendoit au-delà de sa circonférence, & s'abouchoit à un uretére plus grand que dans l'état naturel. Ayant fait une incision à l'une des jambes, où étoit un érésypele, nous trouvames les chairs en bon état, & il n'y avoit d'altération qu'à la peau, de laquelle l'épiderme se séparoit très-facilement.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 194.

OBSERVATION CXCIV.

Sur la diſſection du corps d'un homme mort d'une jauniſſe, faite au mois de Décembre 1664. par le même Anatomiſte, par le même Auteur.

LA peau étoit jaune ſur tout le corps.

Le bas-ventre ayant été ouvert, les membranes & les parties adipeuſes particuliérement, ſe trouverent teintes de cette couleur. Les chairs n'étoient point jaunes, elles étoient ſeulement moins rouges que dans l'état naturel & plus molles, mais le gland de la verge étoit cependant jaunâtre.

Il y avoit un épanchement conſidérable d'eau, dans l'abdomen, qui vuë en certaine quantité, paroiſſoit rouge, mais en prenant peu de cette eau à la fois, elle paroiſſoit d'un jaune foncé, comme ſi elle eût été teinte avec du ſafran, & celle qui étoit au fond du bas-ventre, étoit en effet rougeâtre & approchoit davantage de la couleur du ſang.

Il y avoit un peu de ſang entre les tuniques de l'Épiploon, mais on en trouva une aſſez grande quantité dans la capacité du bas-ventre, & celui-ci étoit en caillots longs & fermes comme les polypes, dont quelques-uns étoient adhérens à la rate.

L'Épiploon paroiſſoit comme parſemé de petites glandes, que Sylvius jugeoit être des parties adipeuſes corrompuës.

La membrane qui enveloppe la rate, ſe déchiroit facilement, & la rate elle-même n'avoit pas plus de conſiſtance qu'en a le ſang caillé; ſes fibres avoient cependant encore quelque fermeté.

Cette membrane s'étoit rompuë dans une aſſez grande longueur, de ſorte que les vaiſſeaux de ce viſcére étoient à découvert, & avoient ſans doute fourni le ſang, dont étoit teinte l'eau contenuë dans l'abdomen; mais je fus ſurpris que ce ſang ſe fût ainſi diſſout, & qu'il ne ſe fût pas au contraire coagulé.

L'eſtomac & les inteſtins étoient jaunes & tendus.

Le foye étoit d'un jaune verdâtre.

Les poumons étoient d'un jaune livide, & encore plus foncé, que celui dont étoient teints les inteſtins.

Les côtes avoient très-peu de dureté, ſe rompoient & ſe ſcioient très-facilement.

Sylvius nous dit à ce ſujet, qu'il avoit trouvé les côtes auſſi molles, dans le cadavre d'un homme mort d'un anévriſme.

La véſicule du fiel étoit plus groſſe que dans l'état naturel, & elle étoit pleine d'une bile blanchâtre, au lieu qu'elle eſt ordinairement d'une couleur verdâtre.

Le rein droit étoit très-petit.

Les conduits biliaires, cyſtique, hépatique & cholidoque ayant été diſſéqués, on fit une ligature à la partie ſupérieure du conduit hépatique, & ayant fait au-deſſous une petite inciſion, par le moyen d'un tuyau qu'on y adapta, l'air parvint facilement aux inteſtins, de même qu'une liqueur

bleuë, qu'on y injecta, & le tuyau ayant été dirigé depuis l'inteſtin, du côté du foye, l'air ſe communiqua de même à la véſicule biliaire ; mais il fut impoſſible de l'en faire ſortir, ce que Sylvius nous dit avoir déjà éprouvé dans une autre occaſion. EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Le canal cholidoque ayant été ouvert longitudinalement, il ſe trouva rempli d'une matiere viſqueuſe. Dec. 1. Ann. 4. & 5.

Le conduit cyſtique ſe courboit, & s'ouvroit plutôt dans le conduit hépatique, que dans le cholidoque. 1673. & 1674. Obſerv. 194.

La bile contenuë dans la véſicule étoit beaucoup plus épaiſſe, & d'une couleur plus claire, qu'elle ne devoit être, de ſorte qu'elle ne teignoit pas plus le linge, qu'avoit fait l'urine de cet ictérique.

L'air introduit dans le conduit hépatique, parvenoit auſſi de là à la véſicule, & s'y communiquoit à l'endroit de ſon inſertion dans le foye.

Les petits inteſtins n'étoient pas enduits de mucoſité, comme ils le ſont ordinairement.

Le péricarde avec la graiſſe qui y étoit adhérente, étoit très-jaune, & la petite quantité d'eau qu'il contenoit, étoit auſſi jaune, un peu ſalée & amére. La ſuperficie extérieure du crâne, & la face interne de l'os du front, étoient auſſi teintes de jaune, mais tous les autres os de la tête avoient conſervé leur couleur naturelle.

La dure-mere étoit jaunâtre, de même que la liqueur qui ſe trouva deſſous, qui n'avoit aucun goût ſenſible.

La pie-mere n'étoit point jaune ni la ſubſtance du cerveau, qui étoit aſſez blanc ; ſes ventricules contenoient quantité d'eau claire & un peu ſalée.

Les glandes du plexus choroïde étoient très-apparentes.

L'extrémité inférieure de l'entonnoir étoit rouge, & reſſembloit à de la chair, ce qui s'obſerve aſſez ſouvent.

OBSERVATION CXCV.

Diſſection du corps d'une femme enceinte & hypochondriaque, morte d'un crachement de ſang, faite le 8. Février 1665. par le même Anatomiſte, par le même Auteur.

LEs rides qui paroiſſoient au ventre de cette femme, marquoient aſſez qu'elle avoit déjà eu pluſieurs enfans. Obſerv. 195.

L'abdomen étant ouvert, il s'y trouva une quantité ſuffiſante de graiſſe qui étoit de bonne qualité.

Le colon paſſoit ſous le nombril.

La plûpart des inteſtins étoient gonflés de vents, ce qui faiſoit paroître leurs membranes extrêmement fines & délicates, mais le petit inteſtin étoit plus diſtendu qu'aucun autre, & extraordinairement dilaté près de ſa courbure, du côté gauche, & ils étoient tous parſemés de taches couleur de bile.

La véſicule biliaire étoit très-groſſe & blanchâtre.

La rate étoit auſſi d'une couleur plus pâle, qu'elle ne l'eſt ordinairement.

Il y avoit quantité de vers dans les inteſtins.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 185.

L'eſtomac ayant été ouvert, on ne trouva point de ſang dans ſa partie la plus baſſe, mais ſeulement une liqueur viſqueuſe qui approchoit du roux brun. Ses tuniques étoient fort épaiſſes & ſillonnées.

Il y avoit à la partie ſupérieure, une grande quantité de ſang en partie coagulé, & en partie fluide, qui avoit au goût de l'âcreté.

L'orifice inférieur ou pylore, étoit extrêmement étroit & reſſerré.

Les rides ou ſtries de ce viſcére étoient tortueuſes, & preſque circulaires près du pylore.

Celles des inteſtins étoient droites & ſuivoient la direction du canal.

Il n'y avoit aucunes parties rouges ou brunes dans les inteſtins.

Le foye étoit adhérent au diaphragme en différens endroits, par pluſieurs petites fibres.

Le poumon droit qui étoit colé à la plévre, étoit mou & d'une bonne couleur, mais il étoit ſi dilaté par l'air qu'il contenoit, qu'il rempliſſoit tout ce côté de la poitrine. Il étoit ſec à ſa ſuperficie, & lorſqu'on y eut fait une inciſion, il en ſortit une eau claire, ſalée & un peu acide.

Le poumon gauche étoit livide, tendu, adhérent de côté & d'autre à la plévre, couvert d'une mucoſité viſqueuſe; il étoit noirâtre au-dehors, & intérieurement, il reſſembloit à du ſang caillé.

Le Pancréas étoit dans l'état naturel, la liqueur qu'on y injecta ne le teignit que foiblement, & la plûpart des glandes latérales n'en furent point colorées.

Le conduit pancréatique étoit très-apparent par ſa groſſeur.

La rate étoit d'une couleur plus pâle que dans l'état naturel, & on y apperçut de petits abſcès.

Le foye étoit en bon état.

La véſicule contenoit une aſſez grande quantité de bile, mais elle étoit très-claire & blanchâtre.

La liqueur du péricarde avoit une ſaveur un peu ſalée, & en même-tems aigre.

Le cœur étoit dans l'état naturel, il y avoit quelque peu de ſang dans le ventricule droit, mais pas une ſeule goutte dans le gauche.

Les reins étoient attachés par de forts ligamens, aux vertébres, à l'endroit où prend naiſſance le méſentere, par le prolongement de la duplicature du péritoine, & c'eſt-là, ſelon Sylvius, qu'il faut chercher la route du liquide de l'eſtomac aux reins.

Il nous fit appercevoir dans les caroncules papillaires, les petites ouvertures par où ſe filtre l'urine.

A l'extrémité des trompes de fallope, il y avoit pluſieurs hydatides.

Il nous fit remarquer enſuite, que les ligamens ronds de la matrice qui paſſent par les anneaux des muſcles du bas-ventre, & qui paroiſſent entourés d'une ſubſtance muſculeuſe, ſe diviſent en pluſieurs filamens, qui vont s'inférer à l'os pubis, à la membrane adipeuſe, aux parties extérieures de la matrice, & peut-être même à la peau.

L'une & l'autre artére ſpermatique ſortoient de l'aorte, de même que la veine ſpermatique droite, mais la gauche étoit produite par l'émulgente, comme dans les hommes.

Les branches des iliaques qui vont à la matrice, étoient-là preſqu'auſſi groſſes, que celles qui vont aux cuiſſes.

On jugea que cette femme étoit groſſe de quatre mois.

Toute la ſubſtance de la matrice étant un corps ſpongieux & vaſculaire, où ſe trouve une très-grande quantité de petites cavités, ou plutôt de petits conduits, dans la plûpart deſquels on peut introduire un aſſez gros ſtilet; auſſitôt qu'on eut ſoufflé dans l'un de ces petits conduits du côté gauche, l'air ſe communiqua bientôt à la ſubſtance de la matrice, & parvint à la veine rénale, & à la veine-cave, par la veine ſpermatique, & tout le corps de la matrice parut plus gros, comme ſi l'air eût même pénétré dans ſa cavité.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 195.

On introduiſit de même de l'air dans l'artére ſpermatique, & elle s'enfla juſqu'aux teſticules.

Le placenta étoit uni au chorion, par un tiſſu de fibres de la plus grande fineſſe, & le cordon ombilical avoit ſon inſertion au côté gauche du placenta.

La tête de l'enfant, étoit dans le fond de la matrice, & le corps étoit du côté gauche.

Les extrémités des mains, des pieds, & du nez, étoient pâles & blanchâtres.

Le nombril de ce fœtus paroiſſoit placé plus bas, qu'il ne l'eſt ordinairement dans un enfant d'un âge plus avancé.

On diſtinguoit ſur toute la ſurface de ce petit corps, les ramifications des veines.

Les traits du viſage ne paroiſſoient qu'ébauchés.

Il y avoit du ſang coagulé dans la trachée artére, mais on n'en apperçut point dans l'œſophage.

OBSERVATION CXCVI.

Sur un enfant de huit mois, diſſéqué publiquement par Cl. J. Hornius, *par le même Auteur.*

LA tête de cet enfant avoit trois huitièmes d'aunes de tour. L'enflure cédoit au doigt, mais l'impreſſion ne reſtoit point. Obſerv. 196.

Quoique les os du crâne fuſſent entr'ouverts, où ils ont coutume de l'être dans les enfans, ils avoient cependant plus d'étenduë que dans l'état naturel, & ils étoient ſi minces qu'on les coupoit facilement avec un couteau.

La dure-mere étoit étroitement unie au crâne.

Il n'y avoit d'eau, ni entre la peau & le péricrâne, ni entre le péricrâne & le crâne, ni entre celui-ci & la dure-mere, ni même autant qu'on en put juger, entre les deux méninges; mais elle étoit contenuë dans les ventricules latéraux du cerveau, & il s'en trouva la quantité de huit pintes de Leyde, c'eſt-à-dire un peu plus de treize livres.

L'eau étoit très-claire, & paroiſſoit d'abord ſans aucune ſaveur, mais après l'avoir gardée quelque tems dans la bouche, on lui trouvoit un petit goût ſalé.

Le cerveau étoit très-gros, il étoit un peu plus compact, qu'il ne l'eſt ordinairement dans les enfans, & ſes ſillons étoient preſque tous effacés.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 186.

Les anfractuoſités du cervelet étoient au contraire très-apparentes, & il étoit dans toutes ſes parties, beaucoup moins altéré que le cerveau.

On appercevoit à la ſuperficie de celui-ci, quelques vaiſſeaux gonflés de ſang.

Le ſinus ſupérieur de la faux ne paroiſſoit pas en contenir.

Les ventricules latéraux du cerveau étoient ſi dilatés par la grande quantité d'eau qu'ils contenoient, que tout le cerveau ne paroiſſoit plus être qu'une poche.

La glande pituitaire étoit aſſez groſſe, mais très-molle & flétrie, & on ne trouva point la glande Pinéale, qui, faute d'attention, avoit peut-être été confonduë avec d'autres parties.

On n'apperçut aucunes glandes dans le plexus choroïde.

La moëlle de l'épine à ſa naiſſance, paroiſſoit diviſée en filamens, ce que je me ſouviens d'avoir obſervé dans des cerveaux de brebis.

Toutes les glandes du corps de cet enfant, étoient plus groſſes que dans l'état naturel, & tout le méſentére étoit parſemé de glandes rouges & enflammées, qui étoient preſque de la groſſeur d'une lentille.

OBSERVATION CXCVII.

Sur une tête humaine diſſéquée publiquement dans l'Amphithéâtre de Leyde, au mois d'Août 1664. par le même Anatomiſte, par le même Auteur.

Obſerv. 197. APrès qu'on eut enlevé l'épiderme & la peau, on apperçut cette membrane que Riolan nomme *adipo-carnoſa*, qui reſſemble en effet à un muſcle, & dont les fibres charnuës étoient apparentes au front, derriere les oreilles & à l'occiput; mais il eſt bon d'obſerver, que cette membrane n'eſt pas toujours muſculeuſe ſur l'os occipital; on pouvoit alors diſtinguer le péricrâne du périoſte, diſtinction cependant qui paroit trop ſubtile à Hornius, parce qu'elle ne peut être d'aucune importance dans la pratique de la Médecine, & qu'avec un ſcalpel bien fin, on peut facilement diviſer le péricrâne en pluſieurs petites membranes.

On fit obſerver enſuite que le crâne étoit compoſé de deux lames très-dures, dont l'extérieure a cependant plus de dureté & d'épaiſſeur que l'inférieure, & entre leſquelles ſe trouve une matiere ſpongieuſe, que l'on nomme diploë; de ſorte qu'on pourroit comparer le crâne à un pot de terre émaillé en-deſſus, & en-deſſous.

Par la différence d'épaiſſeur & de dureté des deux tables du crâne, il arrive quelquefois que dans une chute, ou une violente contuſion à la tête, il n'y a aucune fracture à la table ſupérieure, tandis que l'inférieure eſt caſſée, & que la ſubſtance ſpongieuſe du diploë étant bleſſée, le ſang qu'elle contient s'extravaſe, & elle ſe corrompt.

La dure-mere, entre laquelle & le crâne, il n'y a, ſelon Hornius, contre l'opinion de Willis, *Anat. cereb.* aucun intervalle, par le moyen de ſon appendice,

appendice, qu'on nomme la faux, sépare non-seulement le lobe droit du cerveau, du gauche, mais même sa partie antérieure, du cervelet.

La dure-mere a plusieurs sinus : l'un longitudinal, qui commence à l'extrémité du derriere de la tête ; deux latéraux, qui se terminent aux veines jugulaires, & le quatrième entre le cerveau & le cervelet, au-dessous de la faux, où tous ces sinus viennent aboutir, qu'on nomme le pressoir d'hérophile.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Déc. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Observ. 197.

Les artéres portent le sang dans ces sinus, d'où les veines le rapportent ; car si l'on introduit de l'air avec un syphon dans l'artére carotide, les veines de la substance du cerveau s'enflent en même-tems ; & au contraire, si l'on souffle dans les veines, l'air parvient & se communique aux carotides, au-dessus de la ligature.

La pie-mere qui est appliquée immédiatement sur le cerveau, l'environne non-seulement dans toute sa circonférence, mais dans toutes ses anfractuosités, & distribue ainsi dans toute sa substance, les petites artéres qu'elle contient.

Il y a dans le cerveau, différentes sinuosités profondes ; entr'autres, ces quatre cavités que l'on nomme ventricules, à quoi on doit ajoûter la grande fissure à la racine des yeux, que Sylvius a découverte, & qui n'est pas toujours apparente.

C'est dans ces cavités & dans les environs, que se trouve le *Plexus choroide*, composé d'artéres, de veines & de glandes, qui ne sont ordinairement pas plus grosses que des grains de millet ; mais qui dans l'état de maladie, le sont quelquefois beaucoup davantage.

Hornius démontra ensuite ces parties blanches & proéminentes de la base du cerveau, qu'*Arantius* a nommées *pieds de cheval marin*. Le bord ou cordon qui entoure la racine de la moëlle épiniére, & cette cavité de la longueur du doigt, qui traverse la partie postérieure du ventricule antérieur.

OBSERVATION CCV.

Sur les follicules ou poches du Musc, par Daniel Ludovic, *premier Médecin du Duc de Saxe Gotha.*

QUoique différentes personnes ayent donné depuis peu, des rélations & des descriptions du musc, comme il reste encore quelques doutes & quelques difficultés sur cette matiere, je vas rapporter diverses observations que j'ai eu occasion de faire l'année derniere, sur plusieurs poches de musc, qui faisoient partie des présens que firent ici les envoyés de l'Empereur de Russie. Ces poches ou vessies paroissoient être des morceaux de peau qu'on auroit coupés & séparés de l'animal ; elles étoient rondes, mais d'inégale grandeur, les unes étant de la largeur d'un écu de l'Empire ou d'Angleterre, d'autres plus grandes, & quelques-unes plus petites. Ces poches étoient convexes du côté du poil, mais trop peu cependant, pour qu'on pût les prendre pour le nombril, pour les testicules, ou pour quelques glandes excrétoires de cet animal ; & de l'autre côté, elles étoient moins élevées, ou Observ. 205.

tout-à-fait plates, & toutes, en général, si minces, que leur forme donnoit lieu de douter, qu'elles pussent contenir aucune chose; cependant sous cette peau veluë & brune, il y en avoit une autre beaucoup plus fine, qui étoit blanchâtre; & dans la duplicature de chacune de ces poches, je trouvai depuis deux dragmes & demie, jusqu'à quatre & demie d'une espece de pâte séche, qui avoit tant d'odeur, que je ne doutai plus dès-lors, que le meilleur musc des boutiques ne fût falsifié. Un parfumeur étranger vendit ici, il y a quelque tems, du musc en vessie, dont l'odeur étoit forte & assez agréable; mais sa fraude fut découverte, & on reconnut qu'il la lui avoit communiquée avec l'esprit de sel ammoniac. A l'égard des poches, dont il est ici question, je n'y pus rien découvrir, qui marquât qu'elles eussent été sophistiquées. Il n'y paroissoit aucune marque de ligature, qu'on eût faite à l'animal, pour lui causer une tumeur, la forme de cette petite poche étant trop applatie pour cela. Il n'y avoit aucun déchirement, ni rien qui indiquât, que l'animal se fût frotté, pour procurer l'écoulement de la matiere de cette sorte d'abscès. Je n'y apperçus de même aucun conduit naturel, soit excrétoire, soit de communication, aucun corps charnu ou glanduleux, qui y fût inhérent, & qui eût quelque rapport aux testicules, ou à quelques sortes d'égoût ou de réservoir particulier, & rien enfin qui ressemblât, comme nous l'avons déjà dit, à la protubérance du nombril de cet animal.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Observ. 205.

Parmi les curiosités naturelles de M. Ludolf, Grand Maître de la Chambre du Duc de Saxe, il y a une poche de musc, comme j'en ai vu ici quelquefois, qui est ronde, élevée & tout au moins de la grosseur de la plus grosse muscade, qui paroit avoir eu quelque communication avec le nombril, sans qu'il paroisse cependant au-dehors aucune ouverture; mais à l'intérieur, on apperçoit parmi ses rugosités, quelques vestiges de conduit, & une petite portion du cordon ombilical. C'est cette poche, dont Bartholin a donné un dessein très-fidele dans les actes de Copenhague. Lorsqu'on la frotte, elle exhale sensiblement une odeur de musc, & il est facile de juger, que la matiere qu'elle contient, y a été ramassée en la comprimant, & qu'on lui a donné sa forme par le moyen d'une ligature. A sa partie antérieure, & sous la peau, cette matiere est dure, séche & en petits grains; pardessous au contraire, & du côté de l'abdomen, je la trouvai encore molle, quoiqu'elle eût été déjà gardée un grand nombre d'années, & de la consistance de la cire des oreilles épaissie. Cette poche a non-seulement l'odeur ordinaire du musc, mais une odeur forte, qui approche de celle du bouc, ou pour m'exprimer autrement, elle a quelque chose de l'odeur forte du *Botrys*, ou de ces matieres excrémenteuses encore récentes, qui s'amassent dans le grand angle de l'œil des cerfs. Je ne déciderai pas si ce mêlange d'odeur se trouve en tout tems dans le musc en vessie, si cela dépend du degré de maturité de cette matiere, du sexe de l'animal, ou de quelqu'autre cause; mais je me persuade que ces choses peuvent influer sur la qualité du musc, comme la différence des climats, & la chute spontanée du poil des animaux en changent la couleur. Le poil de ceux-ci ressemble à celui de la Loutre, mais il est trois fois plus long. Cette vessie est au reste telle que celles qu'on voit ordinairement, & elle est tout-à-fait semblable à

celle que me vendit autrefois un matelot, qui contenoit du muſc d'aſſez bonne qualité. Elles reſſemblent toutes à de petites bourſes froncées, & ſont par conſéquent d'une forme bien différente de celle des petites poches applaties, que je viens de décrire. Comme preſque toutes les parties de l'animal, qui produit le muſc, participent de cette odeur, il y a peut-être pluſieurs manieres de le préparer & de le recueillir; mais à l'égard de celui dont nous parlons, il peut bien ſe faire, comme le prétendent quelques Naturaliſtes, que pour avoir ce muſc naturel, & plus parfait, on frape en effet ces animaux à coups de bâton, juſqu'à ce que les contuſions produiſent des tumeurs, dans leſquelles, le ſang meurtri, après y avoir ſéjourné quelque tems, ſe durcit & contracte cette odeur, & qu'alors on enléve ces tumeurs avec la peau, ſans qu'il ſoit même beſoin d'y faire de ligature. On tire des parfums de différens animaux, dans leſquels des odeurs agréables ſe développent dans certaines circonſtances; telle eſt cette matiere onctueuſe, que produit la Civette, d'abord d'une odeur très-deſagréable, & qui par certains mêlanges, devient extrêmement douce, & flatte alors agréablement l'odorat; tels ſont auſſi les excrémens mêmes de certaines martres; mais la cauſe de ces altérations & du développement de ces odeurs, n'eſt pas connuë.

EPHEMERIDES DE L'ACADEMIE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 205.

EPHEMERIDES DE L'ACADEMIE DES CURIEUX DE LA NATURE D'ALLEMAGNE.

DECUR. 1. ANN. 6. & 7.

1675. & 1676. (D)

OBSERVATION III.

Sur une ſueur de Vers, par Chrétien François Paulin, *de l'Acad. des Cur. de la Nature, & Médecin de l'Evêque & Prince de Munſter.*

PLuſieurs Auteurs ont fait des obſervations ſur des ſueurs extraordinaires. *Rhodius* parle d'une ſueur qui reſſembloit à du miel, *Salmuth*, d'un homme qui rendit par cette voie la biére qu'il venoit de boire, & *Bartholin*, d'une ſueur couleur de vin rouge. *Borelli* dit avoir obſervé des ſueurs de couleur verte, *Zacutus* de très-noires, & *Hildan* de jaunes. *Bartholin* parle d'une matiere concréte, ſemblable à de petit gravier, renduë par la tranſpiration. *Salmuth*, fait mention de ſueurs urineuſes; *Mollenbroc*, d'oléagineuſes, *Tulpius*, d'une ſueur qui dura pendant ſept ans; & à l'égard des ſueurs de ſang, elles ont été obſervées par un grand nombre d'Auteurs: mais je ne crois pas qu'aucun ait parlé de ſueurs vermineuſes, excepté *Henri de Heers*, dont l'obſervation a été inſérée dans les Ephémérides des Curieux Obſerv. 3.

de la Nature, année II. Voici l'hiſtoire d'une ſueur de cette eſpece, que je regarde comme très-extraordinaire.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 3.

Il y a quelques années, que le fils d'une femme veuve, d'un village de Poméranie, âgée de douze ans, fut attaqué de la petite vérole, & comme la pauvreté de cette femme, ne lui permettoit pas d'appeller un Médecin, elle conſulta une vieille femme de ſa connoiſſance, qui lui conſeilla de faire prendre à ſon enfant de la thériaque dans de l'eau de chardon béni. L'ayant couvert dans la vuë de le faire ſuer, peu de tems après, cet enfant reſſentit par tout le corps une démangeaiſon inſupportable, & pria ſa mere de lui faire des frictions ſur toute la peau, le plus rudement qu'elle pourroit. La démangeaiſon augmentant au lieu de diminuer, il l'engagea à l'examiner avec attention, & à faire en ſorte de découvrir ce qui lui cauſoit ces piqueures ſi incommodes; mais quelle fut la ſurpriſe de la mere, lorſqu'elle l'apperçut tout couvert de vers blancs, extrêmement petits, qui avoient à la tête deux petits points noirs, & qui faiſoient effort pour ſe faire jour à travers tous les pores de la peau, dont les uns étoient déjà hors, & les autres prêts à ſortir! Elle fut ſi effrayée, qu'elle alla ſur le champ appeller ſes voiſines, ſans penſer même à recouvrir ſon enfant, qu'elle trouva à ſon retour prêt à expirer, & qui mourut en effet le même jour, dans une ſyncope; je tiens ce fait d'un homme de lettres de mes amis, très-digne de foi aſſurément, & qui eſt extrêmement curieux de tout ce qui peut contribuer à la connoiſſance des choſes naturelles. Ainſi vous voyés, Monſieur, que *Langius*, Profeſſeur de Leipſik, a eu très-grande raiſon, d'avancer dans la Thèſe qu'il a fait ſoûtenir dans cette ville, ſur la rougeole, que cette maladie, de même que la petite vérole, n'étoit produite que par des vers; ce qui paroit confirmé par l'Obſervation de *Rhodius*, *C. III. 64.* par celle de *Borelli*, *C. II. 72.* & par l'Obſervation microſcopique de *Bartholin*, *C. V. h. 20.* ſans parler des autres Auteurs qui ſont de la même opinion.

OBSERVATION IV.

Sur une maladie grave de l'eſtomac, que mal-à-propos l'on jugeoit être dans les poumons, par Joël Langelot, *premier Médecin du Duc de Holſtein, & de Sleswik.*

Obſerv. 4.

LEs fonctions de Médecin & de Chymiſte, que je rempliſſois autrefois auprès du Duc de Holſtein, me mettant dans le cas de me trouver fréquemment auprès de ſa perſonne, je l'ai ſouvent oüi plaiſanter ſur l'incertitude de la Médecine, & ſur l'ignorance des Médecins. Pour la prouver, il racontoit ordinairement l'hiſtoire de la maladie & de la mort de ſon oncle Fréderic, Archevêque de Breme: ce Prélat, diſoit-il, ayant éprouvé pendant long-tems une toux ſéche & continuelle, dont la fréquence & la violence des accès, augmentoient après le ſommeil, & qui fut ſuivi de maigreur, & d'un état approchant de la conſomption; tous les Médecins le regarderent comme phthiſique, le traiterent comme tel, & ne penſe-

rent pas même, que le siége du mal pût être ailleurs que dans les poumons. Le malade étant mort de cette maladie, & ayant été ouvert, on trouva cependant les poumons très-sains, & dans l'état naturel ; mais ce que l'on ne soupçonnoit pas, c'est que l'estomac étoit si mal affecté, qu'il ne fut pas difficile alors de juger que sa mauvaise disposition, avoit donné lieu à tous les symptomes de la maladie de cet Archevêque, & lui avoit enfin causé la mort. Il étoit en effet corrompu, au point que pour peu qu'on y touchât, ses tuniques se séparoient & s'en alloient en lambeaux, & il s'exhaloit une odeur si forte & si fœtide de ce viscére, que le Chirurgien qui faisoit la dissection, en perdit l'usage du sens de l'odorat, que ni les remédes, ni le tems, ne purent rétablir parfaitement tant qu'il vécut, & que tous les assistans furent obligés de se retirer, dans la crainte de s'évanouir. Le Sécretaire de ce Prince, qui étoit mon ami, & qui avoit été présent à cette dissection, m'a en effet assuré plusieurs fois, que rien n'étoit comparable à la mauvaise odeur de ce cadavre.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Observ. 4.

OBSERVATION VIII.

Sur un mal de tête, sur lequel le cours du soleil paroissoit influer, par le même Auteur.

C'Est une opinion également ancienne & vraie, que de tous les astres, le soleil & la lune sont ceux qui influent davantage sur le cours des humeurs de nos corps ; mais il faut convenir aussi, que l'irrégularité des mouvemens de l'atmosphére, les changemens de saisons & de température, & la diversité des tempéramens des hommes, sont cause que tous ne sont pas également affectés par ces influences. Voici au reste ce que j'ai observé, touchant l'effet du soleil, ou sa vertu sympatique, sur deux malades, dont l'un étoit le chef de cuisine du Duc de Holstein, & l'autre une Demoiselle Françoise. L'un & l'autre, presque dans l'instant que le soleil se levoit, étoient saisis d'une douleur de tête qui augmentoit jusqu'à midi, à proportion qu'il s'élevoit sur l'horison. Lorsqu'il étoit à sa plus grande hauteur, la douleur étoit alors dans sa plus grande violence, & au point qu'elle avoit réduit plusieurs fois le chef de cuisine à une sorte de désespoir. Cette douleur diminuoit ensuite peu à peu, mais elle ne cessoit absolument, que lorsque que le soleil étoit sous l'horison, & que la nuit étoit fermée. La Demoiselle Françoise porta cette douleur pendant plusieurs jours, & elle ne fut calmée que par les ventouses, & par de profondes scarifications précédées des remédes généraux. Mais à l'égard du chef de cuisine, comme sa douleur a été plus violente, elle fut plus opiniâtre, & elle ne cessa que par l'application des sang-sues. Observ. 8.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 6. & 7.
1675. & 1676.
Obſerv. 9.

OBSERVATION IX.

Sur l'utilité des Sang-ſues dans les maux de tête, par le même Auteur.

QUoique l'application des ſang-ſuës ne ſoit pas fort en uſage dans ces cantons, je n'ai cependant rien trouvé de plus aſſuré, pour calmer promptement les douleurs de tête, que ce reméde. Je pourrois en donner un grand nombre de preuves, que m'a fourni ma propre expérience; mais je me contenterai de rapporter l'hiſtoire de la maladie ſuivante, à laquelle j'ai donné toute mon attention.

Une vieille femme, depuis près d'un mois, étoit tourmentée jour & nuit, d'une douleur de tête inſupportable, qui avoit réſiſté à tous les remédes que j'avois cru convenables en pareil cas; & ayant épuiſé toutes les reſſources de la Médecine, j'eus recours aux ſang-ſuës, reméde qu'on employe rarement, mais dont je connoiſſois l'efficacité. Elles n'eurent pas été appliquées en effet une fois ou deux, que cette douleur de tête opiniâtre fut calmée, & que la malade ſe trouva parfaitement guérie. Pendant l'uſage de ce reméde, elle s'apperçut, & me fit même obſerver, que, tant que les ſang-ſuës ne tiroient qu'un ſang rouge & vermeil, elle ne ſentoit aucun ſoulagement; mais lorſqu'en continuant de ſuçer, elles attiroient un ſang noir & viſqueux, elle ſe trouvoit ſur le champ délivrée de ſa douleur. Que pourroit-on conclure de-là? Seroit-ce que ce ſang épais auroit été ſtagnant dans les ſinus du cerveau, & qu'en s'y échauffant & s'y raréfiant, il auroit fait effort contre les membranes des vaiſſeaux, qu'il auroit dilatées, ce qui auroit occaſionné les douleurs violentes que reſſentoit cette femme? Mais je ne veux rien décider ſur la nature de cette maladie; c'eſt à vous, Meſſieurs, à nous en découvrir la cauſe.

L'utilité de l'application des ſang-ſuës m'a encore été confirmée par l'illuſtre *Vander-Byet*, Commandant des troupes de notre Prince, qui étant à Stockolm, fut attaqué d'une douleur de tête ſi violente, qu'il en perdoit quelquefois l'uſage de la raiſon. Les plus habiles Médecins de Suéde firent tous leurs efforts, pour lui procurer quelque ſoulagement, & pour conſerver à leur Roi, un Miniſtre qui lui étoit auſſi dévoüé; mais ils ne purent y réuſſir. Enfin la violence des douleurs continuant, quelqu'un lui propoſa les ſang-ſuës: comme ſon état commençoit à l'inquiéter, il demanda avec empreſſement qu'on lui fit ce reméde, & ayant été en effet appliquées aux artéres temporales, elles n'eurent pas plutôt ſuçé une certaine quantité de ſang noir & mélancolique, que les douleurs ſe calmerent, ce qui fut ſuivi d'un ſommeil long & tranquille, qui dédommagea le malade de tant de nuits qu'il avoit paſſées ſans dormir. Ce grand homme a éprouvé encore dans une autre occaſion, l'efficacité de ce reméde, & a même fourni l'occaſion de découvrir dans les ſang-ſuës, une propriété en quelque façon nouvelle. Une fluxion de bile noire, des plus opiniâtre, lui avoit cauſé une tumeur à la langue, qu'on n'avoit pu diſſiper par aucuns remédes; ſa langue étoit dure, ſéche, ſans mouvement dans la moitié de ſa longueur,

& par conſéquent incapable de ſes fonctions ordinaires ; il fut ſaigné aux ranules & aux bras : on lui fit pendant trois ſemaines, tous les remédes qu'on jugea convenables à ſon état, mais ſans pouvoir lui procurer aucun ſoulagement, & on ne parvint à attirer au dehors cette humeur viſqueuſe & épaiſſie, que par l'application des ſang-ſuës ; ce qui fut ſuivi de la parfaite guériſon du malade.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676.

OBSERVATION X.

Sur deux ſortes de ſueurs, l'une noire & l'autre ſanglante, par le même Auteur.

Obſerv. 10.

C'Eſt encore l'illuſtre *Vander-Byet*, qui m'a fourni le ſujet de ce mémoire. Étant allé à *Stralſund* pour ſe faire traiter d'une paralyſie ſcorbutique, que les incommodités inſéparables d'un long ſéjour dans un camp, lui avoient cauſée, on lui fit prendre un ſcrupule d'or fulminant ou diaphorétique. S'étant mis dans une étuve pour mieux ſuer, il eut en effet une ſueur ſi abondante, que ſes draps & ſa chemiſe, qu'il avoit eu la précaution de faire peſer auparavant, ſe trouverent, après la ſueur, augmentés en peſanteur de trois livres, & l'humeur qui étoit ſortie par cette ſueur, étoit noire comme de l'encre, & avoit une odeur aigre. Le lendemain il prit encore la même doſe d'or diaphorétique ; mais la ſueur, au lieu d'être noire, comme la premiere fois, ſe trouva jaune, & après cette ſeconde priſe de ce reméde il fut parfaitement guéri. Le Dr. *Chriſtophle Schmid*, Médecin célébre de *Meckelbourg*, a été témoin oculaire de ce que je rapporte. Pour moi, je me ſouviens d'avoir vu autrefois une ſueur de ſang à la fille d'un Cocher du Duc de Holſtein, attaquée de ſcorbut, qui mourut quelque tems après.

OBSERVATION XII.

Sur un écoulement très-abondant, d'une eau claire & limpide par l'oreille gauche, après une chûte, par le même Auteur.

Obſerv. 12.

UN certain Prince, que je ne nommerai point, dont le tempérament eſt ſanguin, étant à Rome en 1662, tomba du deſſus d'un eſcalier fait en limaçon, & qui avoit quatorze pieds de hauteur, ſur les dernieres marches de cet eſcalier, & reçut un coup ſi violent au côté gauche de la tête, qu'il fut preſque tout le jour ſans parole, ſans ſentiment & ſans mouvement. La ſaignée rappella un peu ſes eſprits ; mais à peine fut-il revenu de cette foibleſſe, qu'il ſe plaignit d'une douleur de tête continuelle & ſi violente, qu'il ne dormoit ni jour ni nuit. Le Médecin qui avoit été d'abord appellé, n'ayant pu lui procurer de ſoulagement, & s'agiſſant d'une perſonne de cette conſidération, qui paroiſſoit en danger, on appella ſept Médecins des plus célébres, du nombre deſquels étoit le premier Médecin du Pape, qui furent tous d'avis du trépan. On prépara donc tout

ce qui étoit néceſſaire, & on alloit l'appliquer, lorſque la perſonne qui étoit chargée d'accompagner le Prince, s'apperçut d'un écoulement de ſérosité par l'oreille gauche. Il en avertit les Médecins & le Chirurgien, qui à la vuë de cette eſpece de criſe, ne penſerent plus au trépan, & admirerent les reſſources de la nature. L'écoulement cependant continua, & dura aſſez long-tems, pour produire huit livres de liqueur. Lorſqu'il y en eut environ deux livres d'écoulées, qu'on avoit recuëillies dans des linges, cette même perſonne qui étoit à la ſuite du Prince, en qualité de Gouverneur, & qui m'a communiqué l'hiſtoire de cette maladie, eut la curioſité de demander à chaque Médecin en particulier, d'où pouvoit provenir une ſi grande quantité de ſérosité ; mais tous furent muets à cette queſtion : pour moi j'ai cru qu'un fait auſſi extraordinaire méritoit d'être communiqué aux illuſtres Membres de cette Académie, qui nous apprendront peut-être par quelles voies la nature a pu ſe débarraſſer d'une auſſi grande quantité d'eau, ce que les Médecins Italiens n'ont pas été en état de faire.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 12.

OBSERVATION XVI.

Sur la vertu balſamique & vulnéraire du Cachou, par le Dr. Ehrenfridius Agendornius, *Médecin de Gorlits.*

Obſerv. 16.

LEs expériences que j'ai faites ſur le Cachou, m'ont donné lieu de découvrir dans cette terre, pluſieurs propriétés particuliéres, & voici ce que ces expériences m'ont appris.

J'ai verſé ſur du Cachou bien pulvériſé, quatre fois autant de diſſolution de ſel de tartre, & dans l'inſtant ce mêlange s'eſt teint de couleur de pourpre ; le Cachou a été entiérement diſſout, & ſi parfaitement abſorbé par ce ſel lixiviel, qu'il n'a paru au fond du vaiſſeau aucun ſédiment, comme il arrive ordinairement dans l'extraction d'une teinture quelconque faite avec ce ſel. Surpris qu'il eût agi auſſi efficacement ſur cette ſorte de terre, j'ai goûté cette liqueur, & je lui ai trouvé indépendamment du goût ordinaire du tartre, une ſorte de douceur. J'ai laiſſé enſuite ce mêlange dans un lieu tempéré, pendant quelques jours, après quoi il s'eſt coagulé en forme de gelée très-rouge, qu'on manioit comme ſi ç'eût été du beurre, & quelque tems après l'humidité s'étant évaporée, cette gelée s'eſt convertie en efflorescences, plus légeres que de la plume, parmi leſquelles on appercevoit quelques aiguilles de ſel de tartre. Je crois que cette liqueur ſeroit très-propre à nétoyer d'anciens ulcéres, & à les faire cicatriſer ; mais je compte donner inceſſamment un petit ouvrage, ſur les expériences que j'ai faites ſur le Cachou, dans lequel il ſera queſtion de cette propriété.

Extrait des Lettres écrites aux Sécretaires de l'Acad. des Cur. de la Nature du 18. Juillet 1674.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1677.

OBSERVATION XVIII.

Sur la maniere de recueillir le sel de l'air, & le soufre du soleil, par Sigismond Elsholtius *de l'Acad. des Cur. de la Nature, & Médecin de l'Électeur de Brandebourg.*

Observ. 18.

ON sçait que lorsqu'on expose à l'air libre, la tête morte du vitriol, que l'on nomme Colchotar, dont l'esprit a été séparé par la distillation, cette matiere par une vertu, que quelques-uns nomment magnétique, attire & se charge d'un nouveau sel, dont on retire un esprit supérieur même au premier; & que des cailloux calcinés, exposés à l'air sous un toit, pendant les mois d'Été, s'impregnent de même d'une matiere saline; car l'atmosphere ou l'air qui circule à l'entour du globe de la terre, reçoit continuellement des exhalaisons de toute espece, qui s'élévent des Terres & des Mers, & qui ne sont autre chose que des substances sulfureuses salines, vitrioliques, ammoniacales, & surtout nitreuses, qui paroissent être les plus abondantes. Mais de trouver le moyen de retirer immédiatement des rayons du soleil un vrai soufre, c'est assurément, ce qui n'a pas été connu dans les siécles passés, que par la fable de *Promethée. Le Chevalier Digby démonst. immort. animæ. ration. Cap. VII.* prétend cependant, qu'avec des vaisseaux de verre d'une forme particuliére, exposés au soleil dans une certaine situation, il est parvenu à en recueillir les rayons, concentrés, & sous la forme d'une poudre brune, ou de couleur de pourpre, ajoûtant même que dans l'espace de quelques jours d'un Été très-chaud, il avoit ramassé par ce procédé, près de deux onces de cette poudre.

Cela supposé, je suis persuadé qu'en unissant selon les régles de l'art, ces deux principes, le sel aërien & le soufre solaire, s'il ne résultoit pas de cette union, cette pierre si recherchée & si désirée, on pourroit du moins avoir par ce moyen une excellente Panacée. Il vient de paroitre sur cette matiere, un petit ouvrage fort curieux, dont l'Auteur ne s'est pas encore fait connoître, qui a pour titre, *Aurum auræ vi magnetismi universalis attractum.* Pour produire ce magnétisme, l'Auteur n'employe pas des vaisseaux de verre, comme le Chevalier Digby, mais il se sert de nitre fixé, pour attirer, & le sel de l'air, & le soufre solaire, & il prétend que par ce moyen, le magnétisme s'exerce aussi efficacement sur l'un que sur l'autre.

Lettre de Berlin du 21. Août 1674. aux Sécretaires de l'Acad. des Cur. de la Nature, à Breslaw.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION XX.

Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1676. & 1677. Obſerv. 20.

Hiſtoires remarquables de différentes perſonnes qui ſont reſtées un tems conſidérable ſous l'eau, ſans en avoir été ſuffoquées, par le Dr. Joël Langelot.

J'Ai vu à *Tronningholme* où la Reine de Suéde a un Palais magnifique & vraiment Royal, un Jardinier, âgé de ſoixante cinq ans, encore aſſez vigoureux, qui dix-huit ans auparavant, marchant imprudemment ſur la glace pour ſecourir un homme qui ſe noyoit, étoit tombé lui-même dans l'eau, profonde en cet endroit de huit aunes, & qui étoit reſté ſeize heures entiéres ſous la glace, le corps droit, avant qu'on pût découvrir le lieu où il étoit.

Cet homme me raconta que tous ſes membres étoient devenus d'abord roides de froid, & qu'il avoit perdu enſuite tout ſentiment, juſqu'à ce qu'il ſe ſentît cependant fraper rudement à la tête avec un croc, par ceux qui le cherchoient; qu'auſſitôt qu'il eut été tiré de l'eau, il étoit ſorti une groſſe bulle d'air de ſa bouche, ce qui l'avoit ſans doute empêché d'être ſuffoqué, & que ſes oreilles s'étoient trouvées remplies d'eau; qu'on avoit commencé par l'envelopper exactement, & des pieds à la tête, d'un drap, & qu'en cet état on l'avoit rechauffé peu-à-peu auprès d'un petit feu, les Suédois ayant l'expérience qu'on ne parvient pas à rappeller les noyés à la vie, lorſqu'on les expoſe trop-tôt à l'air libre.

M. Tilaſius, Garde de la Bibliothéque Royale de Stockolm, m'a communiqué un fait plus extraordinaire encore, par un billet ſigné de ſa main, que je joins à ces obſervations. Il eſt queſtion d'une femme de ſa connoiſſance qui étoit reſtée pendant trois jours ſous l'eau, & qu'on avoit cependant trouvé le moyen de ſauver, à peu-près de la même façon que l'avoit été le Jardinier, dont je viens de parler.

Mais ce que m'a raconté depuis peu M. *Burman*, au retour de ſon voyage de la Gothie occidentale, à Stockolm, & qu'il a confirmé à M. le Préſident *Kielmann de Kielmans-Eck*, paroit tout-à-fait incroyable. Il dit que s'étant trouvé par hazard à un diſcours funebre ſur la mort d'un vieillard ſeptuagénaire, nommé *Laurent Jona*, du Bourg de *Boneff*, de la *paroiſſe de Pithovie*, le Curé avoit aſſuré l'aſſemblée, que cet homme à l'âge de dix-ſept ans, étant tombé dans l'eau, il n'en avoit été retiré que ſept ſemaines après, & qu'on étoit cependant parvenu à le ranimer, par les moyens dont j'ai parlé & d'uſage en pareil cas dans la Suéde.

Comment concevoir qu'un homme privé de reſpiration, ait pu conſerver la chaleur & l'eſprit vital, après un auſſi long-tems, dans des eaux glacées & qui dans la Suéde abondent en nitre, comme je l'ai moi-même éprouvé? Je vous avouë que malgré l'exemple que nous avons des inſectes, & de quelques oiſeaux, qui reſtent engourdis pendant l'hiver, j'ai peine à croire ce fait poſſible. C'eſt à vous, Meſſieurs, qui faites une profeſſion particuliére de ſuivre la nature dans ſes opérations, à en juger, & vous m'obligerez ſenſiblement de me faire ſçavoir quelque jour, ce que vous penſez

de cette espece de Phénomene. Votre décision pourra peut-être devenir très utile à un grand nombre de personnes.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Observ. 20.

Billet de M. TILASIUS, Bibliothécaire Royal de Stockolm.

UNe femme de la Province *de Dalie* en Suéde, nommée *Marguerite Larsdotter*, est tombée dans le cours de sa vie, trois fois dans l'eau, la premiére étant encore fort jeune, elle resta trois jours sous l'eau, & les deux autres fois, elle fut secourue plus à propos. Cette femme est morte âgée de soixante & quinze ans, en 1672.

Lettre aux Sécretaires de l'Acad. des Cur. de la Nature du 2. Nov. 1664.

OBSERVATION XXI.

Sur la maniere de préparer le sel volatil de Cresson d'eau, adressée à M. Joël Langelot, *par* Bernard Below, *Médecin ordinaire du Roi de Suéde.*

DAns une conversation que j'eus avec vous, Monsieur, sur diverses matieres, il fut question du sel volatil des plantes, & comme je vous eus dit qu'il y a environ vingt-huit ans, j'avois trouvé le moyen de l'extraire du cresson d'eau, par la voie de la fermentation, vous voulutes alors me persuader que je devois communiquer au Public mon procédé. Je le fais donc aujourd'hui, mais plutôt pour vous obéir, que pour tirer vanité de cette petite découverte. Obsery. 21.

En 1646. à mon retour de l'armée de Dannemark, où j'étois allé par ordre de la Reine ma Souveraine, pour y soulager quelques malades de distinction, ayant séjourné quelque-tems à Halmstad, pour ne pas perdre mon tems, je m'occupai à faire l'Analyse de quelques plantes antiscorbutiques. Je pris donc une grande quantité de cresson qui croit abondamment dans ces cantons, je le fis piler, j'en fis exprimer le suc, & après y avoir mêlé une certaine quantité d'eau de puits, je le fis boüillir jusqu'à ce qu'il se fût épaissi à un certain point. A cette espece d'extrait, j'ajoûtai encore une nouvelle expression de cette même plante, & les cendres du marc que j'avois fait brûler, & je mis ensuite cette liqueur dans un vaisseau d'étain, que je ne remplis qu'aux trois quarts, j'en bouchai exactement l'ouverture avec un bouchon de bois que je couvris d'une triple vessie moüillée, afin que rien ne pût transpirer, & je le mis pendant un mois dans du fumier de Cheval, pour que la liqueur acquît le degré de fermentation nécessaire à mes vuës. Je versai ensuite cette liqueur ainsi fermentée dans une cucurbite de verre & après y avoir adapté un chapiteau & un récipient, dont je lutai bien les jointures, je la fis distiller à une chaleur modérée, & j'eus la satisfaction de voir monter d'abord un très-beau sel volatil, parfaitement transparent, qui s'attacha aux parois du vaisseau, & il monta ensuite un esprit urineux, que je laissai à dessein se mêler avec le sel volatil & se dissoudre, pour que celui-ci dans la suite se conservât mieux. Telle est, à mon avis, la meilleure maniere d'extraire le sel volatil de cette plante, & je serois bien garant qu'en

suivant ce procédé, on réüssira toujours à le retirer, non-seulement du cresson d'eau, mais de toutes ses autres especes, du cochlearia, & de toutes les plantes qui en contiennent. Si je ne me suis pas servi de vaisseau de verre, pour faire fermenter la liqueur, mais de vaisseaux d'étain, c'est que les premiers se seroient infailliblement brisés pendant la fermentation, la bouteille d'étain qui m'a servi dans cette opération, de quarrée qu'elle étoit, étant devenuë ronde, par la force d'explosion de la liqueur.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obsérv. 21.

OBSERVATION XLII.

Sur l'espece d'Esquinancie, qui accompagne quelquefois les rougeoles malignes, par Daniel Wincler, *Médecin des Princes de Bregents.*

Obsérv. 42. LE plus jeune des garçons d'un des citoyens de cette Ville, ayant été attaqué d'une espece de rougeole des plus maligne, & qui a fait de grands ravages dans ces cantons, quelques jours après, l'aîné fut saisi très-violemment de la même maladie; il ne tarda pas à se plaindre d'une grande difficulté d'avaler, sans qu'il parût aucune tumeur ni au-dedans, ni au-dehors de la gorge, & il mourut le troisième jour, même avant son cadet, qui avoit été attaqué le premier, & qui eut le même sort, mais qui résista plus long-tems.

Notes par le Dr. Godefroy Chrétien Wincler, fils *de* Daniel Wincler, *Auteur de cette Obsérvation.*

Une rougeur répanduë sur tout le corps, des boutons extrêmement petits à la peau, produits par une sérosité bilieuse extrêmement corrompuë, & une fiévre continuë putride & maligne, sont les symptomes qui caractérisent particuliérement cette maladie, & telle est la définition que j'en ai donnée dans la seconde thèse que j'ai soutenuë pour ma réception. Cette maladie parut premiérement en 1642. après le Siége de *Bregents*, & attaqua principalement les enfans; elle passa ensuite à Leipsik, où l'on remarqua que les femmes en couches y furent particuliérement sujettes; mais elle n'y fut pas accompagnée de ces symptomes fâcheux, de l'esquinancie, des Parotides, &c. Dans cette esquinancie, que l'on nomme l'esquinancie cachée, & à laquelle les Grecs ont donné le nom de *cynanche*, il y a inflammation aux muscles internes du Larynx, & cette maladie est regardée comme mortelle par Hyppocrate 1. Aph. 34.

OBSERVATION XLIX.

Sur un vomissement de sang occasionné par la suppression des régles, par Daniel Wincler.

Obsérv. 49. UNe jeune veuve, d'un tempérament maigre & sec, dont les régles étoient supprimées depuis quelque tems, sans qu'elle s'en fût plaint, mais seulement d'une douleur d'estomac, eut pendant la nuit des nausées, qui furent suivies d'un vomissement de sang clair, & assez abondant. Cette femme m'ayant fait appeller le lendemain matin, & ayant vu sur les carreaux de sa chambre, cette quantité de sang, après lui avoir fait diverses

questions, sur l'état où elle se trouvoit, je jugeai que la suppression des règles avoit occasionné le fâcheux symptome qu'elle venoit d'éprouver. Je dirigeai donc toutes mes vuës de ce côté, & ce ne fut pas en vain; car les règles ayant reparu, le vomissement de sang ne revint plus, & cette femme s'étant remariée, elle a eu plusieurs enfans.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Observ. 49.

Notes sur cette Observation, par le Dr. Wincler fils.

Ce n'est pas sans fondement, qu'Hyppocrate dit, Aph. 32. S. 5. que l'éruption des règles faisoit cesser le vomissement de sang dans les femmes. Cette observation se trouve en effet vérifiée par la précédente, mais comme il n'y a aucune communication immédiate, de la matrice à l'estomac, on n'est pas bien d'accord sur la route que suit le sang, pour arriver de l'un de ces viscéres à l'autre, les issuës par où le sang s'écouloit étant bouchées. Il faut nécessairement que les veines en soient surchargées, que ce sang régorge vers les parties supérieures, & que la nature s'en débarrasse tantôt par une voie, tantôt par une autre, mais je ne pourrois pas décider si le sang est porté des veines mésaraïques aux intestins, ou s'il y arrive par le vaisseau court; je voudrois auparavant avoir vérifié ce fait, par la dissection du corps d'une femme morte de cette maladie.

OBSERVATION L.

Sur une Épilepsie guérie par la perte subite de la vûë, par le Dr. Daniel Wincler.

UN homme d'honnête famille, & d'un tempérament mélancolique, fut attaqué tout à coup d'épilepsie, & l'accès étant passé, il resta aveugle. M'ayant fait alors appeller, j'observai dans ce malade quelques symptomes de scorbut, ce qui me détermina à dégager d'abord la tête, & à évacuer l'humeur mélancolique par des lavemens; je lui fis prendre ensuite quelques antiscorbutiques, & peu de jours après, il recouvra la vuë, & se trouva guéri en même tems, & de l'épilepsie, & de l'aveuglement. Observ. 50.

Notes sur cette observation, par le Dr. Wincler, fils.

L'aveuglement dans cette maladie fut une crise, qui quoique parfaite, n'en étoit pas moins fâcheuse. Cette sorte d'Epilepsie causée par une humeur âcre, maligne & scorbutique, cessa dès que cette humeur fut portée sur les nerfs optiques, & comme elle ne s'étoit encore fixée nulle part, elle fut peu à peu attirée par les remédes révulsifs, & enfin dissipée entiérement par les antiscorbutiques, qui abondent tous en sel volatil. *Fabricius Hildanus C 5. Obs.* 5. rapporte l'histoire de deux Epilepsies, qui après avoir été guéries, avoient été suivies de l'aveuglement; mais il se persuade qu'il avoit été occasionné par des remédes empiriques trop violens. Pour moi je ne vois point pourquoi dans ce cas même, l'aveuglement ne pourroit pas être considéré aussi comme une vraie crise, la nature aidée par l'effet des remédes faisant ordinairement des efforts pour se débarrasser entierement, & pour pousser hors du corps, les restes de l'humeur morbifique; quoiqu'il arrive quelquefois que durant la crise, le dépôt s'en fasse sur quelques parties intéressantes. Mais je suis persuadé qu'un aveuglement, qui succéderoit à un Epilepsie négligée dans son commencement, & qui n'auroit pas pour cause le scorbut, pourroit devenir incurable.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION LI.

Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 51.

Sur une dartre au bras qui fut ſuivie de la mort du malade, par le Dr. Daniel Wincler.

UN homme de condition, & d'un âge avancé, après avoir reſſenti pendant quelque tems, une démangeaiſon très-incommode au ſommet de la tête, fut attaqué d'une fiévre maligne accompagnée de friſſon ; on lui donna des cordiaux & des remédes bézoardiques, mais il lui ſurvint une enflure au cou, & cette tumeur érésypélateuſe ne tarda pas à deſcendre ſur le bras, où il parut de petites veſſies remplies d'une ſanie très-acre, & le malade reſſentoit à cette partie une douleur vive, & une très-grande chaleur. On continua de lui faire prendre des remédes fortifians, & on n'appliqua ſur le bras aucuns répercuſſifs. Les forces cependant s'affoiblirent peu à peu, & il mourut quelques jours après, épuiſé, & par le mal, & par ſon grand âge.

Notes ſur cette obſervation, par le Dr. Wincler fils.

Cette eſpéce de dartre étoit une criſe imparfaite, & quoiqu'il ſe fût fait par là une métaſtaſe d'une partie de l'humeur maligne & corrompuë, qui faiſoit le fonds de la maladie, il en reſta encore aſſez pour ſuffoquer, & pour éteindre ce qui reſtoit dans ce vieillard d'eſprits vitaux déjà épuiſés par le grand âge, ne pouvant être pouſſée au dehors, ni par les efforts de la nature, ni par le ſecours des remédes. Ce ſeroit ici le lieu de parler des criſes, mais comme *Galien* lui-même *atteſte les Dieux*, que c'eſt malgré lui qu'il en a écrit, & qu'il me paroit très-difficile de traiter cette matiere d'une maniere ſatisfaiſante, je me garderai bien d'en rien dire.

OBSERVATION LX.

Sur l'Artériotomie, par Jean Dolæus, *Médecin de la Cour de Naſſau.*

Obſerv. 60.

PLuſieurs Médecins ſont ſi oppoſés à l'Artériotomie, qu'ils ne veulent pas même en entendre parler. Pour moi je puis atteſter, que dans l'eſpace d'un an, j'ai fait ſaigner plus de dix fois différens malades, à l'artére temporale, & que cette ſaignée m'a toujours réuſſi, dans la phrénéſie, le vertige, les douleurs de tête opiniâtres, dans les affections mélancoliques & hypocondriaques, &c.

OBSERVATION LXIII.

Sur une éruption de régles très prématurée, par le même Auteur.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 63.

UNe Dame de ce voiſinage, extrêmement pléthorique, quoiqu'actuellement groſſe de deux mois, a en même tems, & l'écoulement périodique de ſon ſexe, & un flux hémorrhoïdal. A peine cette Dame avoit-elle cinq ans accomplis, que ſes régles parurent, elle eſt cependant déjà mere de trois garçons.

OBSERVATION LXIV.

Sur une femme qui n'a jamais été réglée, & qui a cependant eu des enfans, par le même Auteur.

IL y a près d'ici, une payſanne qui affirme qu'elle n'a jamais eu la maladie de ſon ſexe, & qui a cependant tous les ans un enfant. Obſerv. 64.

OBSERVATION LXVII.

Sur une ſueur de couleur bleuë, à l'hypochondre droit, par le même Auteur.

PLuſieurs Auteurs ont fait des obſervations ſur des ſueurs graſſes & oléagineuſes; quelques-uns diſent en avoir vu de graveleuſes, & d'autres de couleur de ſang ou de vin rouge; mais je ne crois pas qu'aucun ait parlé de ſueurs bleuës. J'en ai cependant obſervé une de cette couleur, avec défunt M. *Mogius*, Médecin célébre, ſur un Charpentier de Frankendal, dans le bas Palatinat. Cet homme, qui étoit âgé d'environ trente ans, & d'un tempérament mélancolique, étoit ſujet à une maladie, qui avoit beaucoup de rapport à l'épilepſie; elle commençoit par des vertiges, qui étoient ſuivis de défaillances, le malade tomboit par terre, & il avoit alors une ſueur ſeulement à l'hypochondre droit, qui étoit couleur d'empois bleu. Sa femme a fait voir ſouvent, non-ſeulement à moi, mais à quantité d'autres, les linges teints en bleu, dont elle s'étoit ſervie pour l'eſſuyer, & ſur leſquels cette couleur ne s'effaçoit que très-difficilement. Les ſueurs devenant plus abondantes, il commença à ſe mieux porter, & eſpéra dès-lors d'être bientôt délivré de cette maladie, dont les accès revenoient deux ou trois fois par an. Obſerv. 67.

Mais d'où ſortoit préciſément cette ſueur? Et par quelles ſortes d'humeurs étoit-elle produite? J'avouë ſur cela mon ignorance, & je m'en rapporte volontiers aux Sçavans & aux Curieux. Mais s'il m'étoit permis de propoſer mes conjectures, je ſerois aſſez porté à croire, qu'elle étoit occaſionnée par une bile verte & érugineuſe.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 67.

Notes ſur cette obſervation par le Dr. Salomon Reiſelius.

J'ai vu ſur la chemiſe d'un homme, qui travailloit dans une verrerie, une ſueur épaiſſie & en quelque façon cryſtalliſée, mais en même-tems ſi abondante, qu'on auroit pu la racler avec un coûteau. J'ai traité depuis peu une femme fort exténuée par un vomiſſement & une toux fréquente, dont les crachats épais, quoiqu'écumeux, paroiſſoient avoir été teints avec du ſuc de Bluet ou de l'Indigo; & j'ai obſervé de plus dans un autre malade, un vomiſſement d'une matiere auſſi bleuë que la couleur qu'on tire *du lapis Lazuli*. Cette altération de couleur dans ces deux cas, étoit-elle cauſée par une bile érugineuſe, par quelque vice du ſuc Pancréatique, ou par une ſorte de corruption particuliére de quelqu'autre humeur? C'eſt ce qui mériteroit aſſurément d'être examiné.

OBSERVATION LXXI.

Sur la diſſection du cadavre d'un homme, par le Dr. Jean George Volkamer, *Phyſicien célébre de Nuremberg.*

Obſerv. 71.

UN homme de diſtinction, à l'âge d'environ ſoixante ans, commença à ſe plaindre d'une grande débilité dans tout le corps, il perdit abſolument l'appètit, ſon ſommeil devint inquiet & interrompu, ſon pouls étoit dur, fréquent, & ſes urines cruës & troubles, étoient mêlées d'un ſable rouge. Comme il avoit été fort gras, haut en couleur, & qu'il étoit d'un tempérament mélancolique, les ſymptomes qu'on vient de rapporter, déterminerent les Médecins qu'il avoit d'abord appellés, à le traiter comme s'il avoit été attaqué du ſcorbut & de la pierre. Pour moi je ne le vis que trois ſemaines après qu'il fut tombé malade, & lorſque j'eus examiné ſon urine & ſon pouls, que j'eus réfléchi ſur les accidens préſens de la maladie, & ſur ceux qui avoient précédé, je me trouvai d'un avis oppoſé à celui des Médecins traitans. Je ne crus pas que le ſable rouge, qu'il rendoit avec l'urine, fût une preuve ſuffiſante, qu'il eût la pierre, & je ne jugeai pas que l'amaigriſſement du corps, & les mauvaiſes digeſtions, fuſſent des ſignes non équivoques de ſcorbut. Je qualifiai au contraire ſa maladie d'affection hypochondriaque, accompagnée de fiévre éthique. Par l'habitude qu'avoit priſe le malade de boire toujours à la glace, il s'étoit non-ſeulement débilité l'eſtomac, au point qu'il étoit abſolument ſans appètit, mais par-là la bile contenuë dans la véſicule, qui eſt placée près de l'eſtomac, s'étoit altérée, & la rate, le Pancréas, qui n'en ſont pas éloignés, & les autres viſcéres voiſins, avoient été extrêmement affoiblis; deſorte que quoiqu'il prît peu de nourriture, il ſentoit, après avoir mangé, une peſanteur dans la région du diaphragme; le ſoir il ſe trouvoit dans un grand abbatement, avec un ſentiment de chaleur, & une bouche ſéche; il ſe détachoit continuellement de ſa lévre inférieure des pellicules, & il avoit ſouvent la nuit des ſueurs ſymptomatiques. Pour remédier par un ſeul reméde, à cette double affection, hypochondriaque & éthique, je jugeai, ſuivant le conſeil de Galien, que rien ne convenoit mieux que les bains d'eau tiéde, qu'il prit pendant quelque tems avec un ſoulagement bien marqué; car quoiqu'auparavant, il ne pût ſeulement ſe mouvoir dans ſon lit, quatre

jours

jours aprés les avoir pris, il ſe promena ſans le ſecours de perſonne, dans ſon poële. Mais en mon abſence, quelqu'un lui ayant donné de l'éloignement pour les bains, & lui ayant conſeillé de prendre des remédes intérieurs, peu de tems après, tous les accidens de la maladie reparurent, le ſommeil devint comme auparavant, laborieux & interrompu; le malade ſe trouva ſi peſant & ſi foible, qu'il ne put plus ſe lever, les excrétions devinrent bilieuſes, les urines cruës, épaiſſes, & quelquefois blanchâtres, ſans aucun ſigne de coction; peu à peu la maladie le réduiſit à l'extrémité, & à la fin il y ſuccomba.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 71.

Par l'ouverture de ſon corps, que je fis en préſence d'un grand nombre de perſonnes de conſidération, j'obſervai les choſes ſuivantes.

Dans le bas-ventre, je trouvai la rate flétrie, & du poids de quinze onces.

Le foye peſoit trois livres & demie, la livre de ſeize onces, il étoit aſſez ſain, mais cependant un peu livide à ſa partie poſtérieure.

La véſicule du fiel ne contenoit point de bile, mais quantité de petites pierres de différens volumes, dont il y en avoit une de la groſſeur d'un pois, qui s'étoit engagée dans l'orifice du canal cholidoque.

Il y avoit dans l'eſtomac, une petite quantité de mucoſité bilieuſe & de mauvaiſe odeur, ſemblable à celle qu'il avoit renduë quelque tems avant ſa mort.

Je trouvai dans les reins, de petits graviers rouges.

Le *cæcum* qui avoit un quart d'aune de longueur, reſſembloit à un ver.

Le cœur qui peſoit neuf onces, étoit entouré d'une ſuffiſante quantité de graiſſe; mais il étoit à ſec, & le péricarde ne contenoit aucune liqueur.

Les poumons étoient un peu livides.

Les côtes, à la partie où elles s'inſérent au *ſternum*, n'étoient point cartilagineuſes, mais oſſeuſes.

Le crâne ayant été enlevé, le cerveau ſe trouva en bon état, & il peſoit trois livres ſept onces.

La faux étoit adhérente au crâne, par ſa partie antérieure, & elle étoit oſſeuſe dans la moitié de ſa longueur.

Notes ſur cette obſervation.

L'opinion que j'avois, que le ſable rouge qu'on appercevoit dans l'urine de ce malade, étoit plutôt un ſymptome d'affection hypochondriaque, que de la pierre, fut bien juſtifiée par l'ouverture de ſon cadavre, puiſqu'on ne trouva dans les reins aucune pierre, mais ſeulement quelques petits graviers qui y avoient été charriés avec l'urine. Comment pouvoir en effet porter un jugement certain ſur cette maladie? la pierre reſtant ſouvent dans le rein, ſans cauſer la moindre douleur, la moindre incommodité, tandis qu'une humeur de fluxion produit quelquefois les ſymptomes de la pierre. J'ai vu des malades tourmentés de douleurs de reins, qui ſont morts perſuadés qu'ils y avoient dès pierres, quoiqu'en diſſéquant leurs cadavres, on n'en trouvât pas le moindre veſtige dans ces parties. L'expérience nous apprend au contraire, qu'on a ſouvent trouvé quantité de pierres dans les reins & la veſſie, de gens, qui n'avoient jamais reſſenti de douleurs néphrétiques; on doit par conſéquent plutôt attribuer la cauſe des douleurs de reins, lorſqu'elles ſont légeres, a des fontes d'humeurs, qu'au calcul, & on doit s'attacher à y remédier par des purgatifs. Combien en effet la tête ne doit-elle pas être ſurchargée d'humeurs, lorſque l'écoulement ne peut plus s'en faire par les voies ordinaires, & que ces humeurs ſont arrêtées à la racine du nez ou vers l'os ſphénoïde? Elles prennent alors ſouvent leur cours le long des vertébres, tombent ſur la poittine, & ſur les autres viſcéres inférieurs, où elles cau-

sent différentes maladies, & parviennent même jusqu'aux dernieres articulations.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Observ. 71.

La bile a été mise par les anciens, au nombre des humeurs excrémenteuses, & dans les siécles suivans, on a cru de même que cette humeur devoit être entiérement évacuée, comme contraire à l'état de santé, & que ses différens degrés de coction produisoient ses diverses altérations; d'où sont venus les noms de *bile vitelline*, *poracée*, *glastée*, *de bile noire*, *bile érugineuse*, &c. Si le sang, de toutes les humeurs du corps la plus nécessaire, péche souvent par sa qualité ou sa quantité, pourquoi la bile qui n'est pas moins importante au soûtien de la vie que le sang, ne pourroit-elle pas s'altérer & acquérir des qualités nuisibles? Lorsqu'elle est en effet trop abondante, on est obligé d'en diminuer la quantité par des purgatifs; si elle est au contraire en trop petite quantité, il faut tâcher de la rétablir par les amers. On juge qu'elle péche par la qualité, lorsqu'étant trop échauffée, elle est trop claire & trop atténuée; si elle n'a pas le degré de chaleur convenable, elle est épaisse & de la consistance du jaune d'œuf; si elle est trop âcre, & en quelque façon brûlée, elle formera des concrétions pierreuses, dont on aura des indices par le sable rouge qui se trouvera dans les urines. Elle peut être aussi insipide, aqueuse & putride, ce que dénotent les urines blanchâtres des hydropiques, & elle peut être enfin érugineuse & absolument corrompuë, qualité à laquelle il est alors bien difficile de remédier. La bile du corps pourroit être comparée au feu Elémentaire, & cette chaleur qui réside dans le cœur depuis l'instant de sa formation, à celle du soleil. La nature enfin nous marque assez que la bile est absolument nécessaire à l'entretien de la vie. Ainsi la mort de cet homme, dont il est parlé dans les Ephémérides des Curieux de la Nature, *tom.* 2. *obs.* 224. dans le corps duquel cette humeur se trouva absolument épuisée, étoit inévitable. C'est par la même raison que ceux qui ont usé sans ménagement de purgatifs *Cholagogues*, deviennent souvent hydropiques, pour avoir ainsi privé le foye de cette chaleur élémentaire, sans laquelle ce viscére commence par se flétrir; il se durcit ensuite: ces vaisseaux Lymphatiques, découverts par le célébre Bartholin, qui y sont en grand nombre, se trouvant affaissés & la source de cet humide vital tarie, le foye devient absolument squirrheux.

On a trouvé tant de fois des pierres dans la véficule du fiel, en différant des cadavres, qu'on ne peut plus regarder leur formation dans cette partie, comme une espece de prodige. C'est une vraie maladie, & même assez fréquente; mais on ne rendroit pas un petit service à la Médecine, si on s'attachoit avec plus de soin qu'on n'a fait jusqu'ici, a en découvrir la cause, & à observer les symptomes qui l'accompagnent. Il est en effet facile de juger, que les différentes températures de l'air qu'on respire, la qualité des eaux qu'on boit, la situation des lieux qu'on habite, les alimens trop chauds, ou trop froids, dont on use, & les violentes agitations de l'ame peuvent contribuer à la formation de ces pierres, en causant diverses altérations à la bile, dont le réservoir est placé immédiatement sous l'estomac & près du pylore. A l'égard des symptomes de cette maladie, une douleur sourde du côté droit & sous le diaphragme, la perte de l'appétit, des vomissemens fréquens, & en quelque façon périodiques, des déjections bilieuses, trop séches ou trop liquides, des urines cruës & d'autres accidens, annonçent ordinairement la formation des pierres dans la véficule du fiel. Après de sérieuses réfléxions sur ces diverses indications, il faudroit s'attacher à trouver le moyen de remédier à cette maladie; mais de pareilles recherches paroissent plutôt reservées à la pénétration des personnes illustres qui composent les Universités & qui ont souvent du tems de reste pour méditer, qu'aux Médecins Praticiens qui ne sont pas maîtres de leur tems.

Je conviens que le malade, dont il est ici question, avoit eu pendant toute sa vie, quelque disposition au scorbut, mais je ne me persuade pas cependant, qu'il fût sa maladie principale. Les anciens Médecins supposoient toujours quelques obstructions dans les veines méseraïques, dès-que la cause d'une maladie leur paroissoit obscure; mais la dissection des cadavres ayant appris aux Médecins modernes, que ces prétenduës obstructions n'avoient aucun fondement, toutes les fois que dans le traitement de certaines maladies, le succès ne répond pas à leur attente, ils ont recours à présent à des affections scorbutiques, subterfuge assez commode pour expliquer les causes, tant générales que particulieres de ces mêmes maladies, qu'ils ne connoissent pas. C'est ainsi que ces arbitres de la vie & de la mort des hommes, croient se disculper & cacher leur ignorance, en disant que celui-là est mort du scorbut, celui-ci d'une fiévre scorbutique, cet autre d'une gangréne aussi scorbutique, &c. de sorte que le scorbut se trouve selon eux dans la plûpart des maladies.

Le dessechement total de l'eau du Péricarde, dans lequel on n'en trouva pas une seule

· Fig · I ·

· Fig · I ·

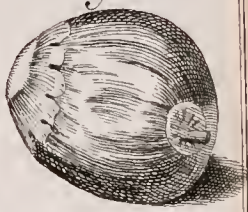
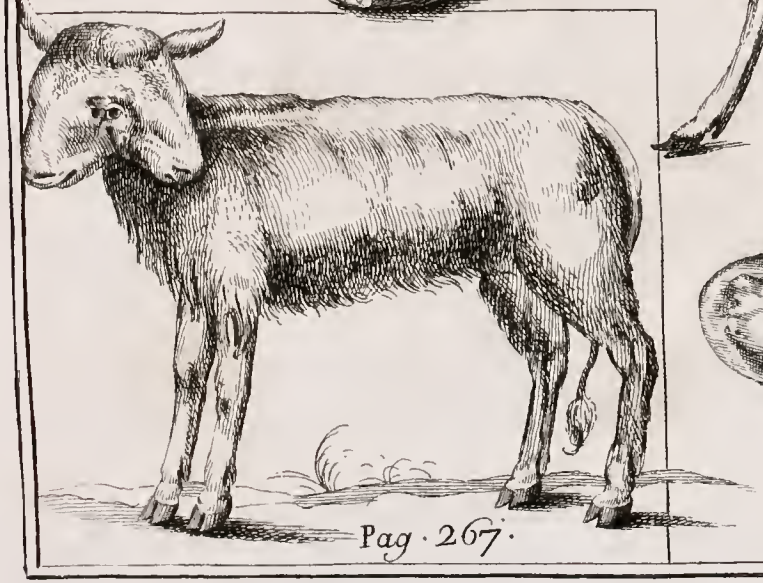


Fig · 2

· Fig · 2 ·



Pag · 267 ·

goutte en diſſéquant ce cadavre, joint aux autres ſymptomes qui avoient accompagné la maladie, & qu'on vient de rapporter, me fournit une preuve manifeſte de la fiévre éthique.

J'ai en effet ſouvent obſervé cet épuiſement d'humeur lymphatique du Péricarde, dans la diſſection des cadavres de perſonnes mortes de cette ſorte de fiévre, qui peu de tems avant que de mourir, lorſqu'il leur arrivoit de pleurer, ne pouvoient plus répandre de larmes, mais les jouës ſéches, & avec la face hyppocratique, allongeoient ſeulement les lévres, comme ceux qui pleurent en effet. Lorſque le Péricarde contient une aſſez grande quantité de cette Lymphe qui environne le cœur, & qui paroit deſtinée à tempérer la chaleur vitale, elle eſt ſuffiſante pour rafraîchir & humecter toutes les parties du corps; mais lorſqu'elle vient à manquer & à s'épuiſer dans ſa ſource, il faut néceſſairement que le corps ſe deſſéche. C'eſt dans ces vuës ſans doute, & pour tempérer la trop grande chaleur du cœur, que les anciens uſoient fréquemment de bains tiédes, par le moyen deſquels ils opéroient à la ſurface du corps, ce qu'ils ne pouvoient point opérer au centre.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 71.

OBSERVATION LXXIV.

Sur une Geniſſe à deux têtes, née en 1673. à Stade *dans le Duché de Breme, par* Ckriſtophle Lipſtorpius.

JE vous envoye, Monſieur, le deſſeing d'une Geniſſe monſtrueuſe, & à deux têtes, dont je conſerve le ſquelette, je n'ai trouvé ſous le crâne qu'un cervelet, mais il y avoit deux cerveaux ſéparés & enveloppés de leurs méninges. J'ai découvert quatre nerfs optiques qui aboutiſſoient aux quatre yeux, & deux de ces yeux étoient unis enſemble dans une même orbite, quoique cependant bien diſtingués; il n'y avoit au fond de la gorge qu'une trachée-artére, qu'un œſophage & qu'une langue, mais celle-ci ſe diviſoit enſuite en deux, deſorte que chaque bouche avoit ſa langue. Obſerv. 74.

Extrait des lettres écrites au Dr. Hanneman, *& communiquées au Dr.* Volkamer.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION LXXV.

Sur les Noyés, par Godefroy Schubart, *Médecin de Bregents, pour ſervir de réponſe à l'Obſervation XX. de* Joël Langelot.

LE Dr. Langelot rapporte trois faits fort extraordinaires en ce genre; il parle premierement d'un homme qui étoit reſté ſeize heures ſous l'eau, le corps droit & roidi par le froid, & de la bouche duquel il étoit ſorti une groſſe bulle d'air, auſſitôt qu'il eut été tiré de l'eau; d'une femme qui y étoit reſtée pendant trois jours; & d'un autre homme qui n'avoit été retiré de l'eau que ſept ſemaines après y être tombé. Il dit enſuite, que ces trois noyés, dans leſquels on n'appercevoit, ni mouvement, ni ſentiment, avoient cependant été rappellés à la vie, par la précaution qu'on avoit priſe de les envelopper d'abord dans un drap, de la tête aux pieds, & de les réchauffer ainſi peu à peu, les Suédois ayant l'expérience, que ceux qui ont été quelque tems ſous l'eau, ſont d'abord ſuffoqués, lorſqu'après les en avoir tirés, on les expoſe trop tôt à l'air libre. Et le Dr. *Langelot* finit ſon Mémoi- Obſerv. 75.

re, en exhortant les Sçavans de lui communiquer leurs obſervations ſur un pareil phénomene, & de lui expliquer comment ils conçoivent, qu'un homme ait pu vivre ſans reſpiration, & conſerver ſa chaleur naturelle, dans des eaux glacées, & très-nitreuſes, telles qu'il a éprouvé qu'étoient celles de Suéde.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 75.

Le Dr. *Schubart*, pour répondre à ces queſtions, ſuppoſe d'abord ce principe connu, que le cœur eſt le premier vivant & le dernier mourant; il prétend enſuite, que de ſon mouvement, dépendent toutes les fonctions du corps, & particuliérement celles du poumon; il s'appuye de l'autorité d'*Ariſtote*, qui ſuppoſe que le mouvement des poumons leur eſt communiqué par le cœur; de celle d'*Hoffman ſur Galien*, *L. 6. de Uſu part.* qui prétend de même, que le cœur eſt dans le corps le premier moteur, qu'il communique ſon mouvement au poumon, & que le mouvement de la poitrine ſuit celui du poumon. Il cite enfin *Cæſalpin*, *L. 3. quæſt. peripat. 3*, qui a prouvé que la reſpiration eſt en effet produite par le cœur; deſorte que les poumons ſe meuvent autant de fois que le cœur ſe meut, qu'il y a autant d'expirations que de ſyſtoles, & autant d'inſpirations que de diaſtoles; mais ces mouvemens pouvant être ou augmentés ou diminués, & même totalement détruits par quelque cauſe interne ou externe, il arrive de-là, que la reſpiration eſt, ou ſenſible, lorſque dans l'inſpiration naturelle, il entre beaucoup d'air dans le poumon, ou inſenſible, lorſqu'elle eſt très-foible, & qu'elle ne peut être entretenuë que par l'air contenu dans la bouche, & dans la trachée artére; & il y a toujours alors autant de reſpirations inſenſibles, qu'il y a de mouvemens imperceptibles du cœur & des artéres. On peut vivre à la vérité, dit-il, ſans reſpiration ſenſible, non-ſeulement pendant quelques heures, mais même pendant quelques jours, parce qu'il ſe peut faire, que la chaleur naturelle ſoit tellement diminuée par une maladie ou par quelqu'autre cauſe extérieure, qu'elle n'ait plus beſoin d'être tempérée à chaque inſtant par de nouvel air. Tel eſt l'état des perſonnes en ſyncope, & de certaines femmes hyſtériques, dans leſquelles la pulſation du cœur & la reſpiration, ne ſe font preſque plus ſentir, mais la ceſſation totale de cette reſpiration inſenſible, ſeroit infailliblement ſuivie de la mort, parce que ce ſeroit alors une preuve de la ceſſation du mouvement du cœur.

La principale cauſe de la reſpiration étant connuë, continuë l'Auteur, quoique les animaux parfaits, & qui ont du ſang, reſpirent beaucoup plus difficilement dans l'eau que dans l'air; lorſque la chaleur vitale cependant eſt preſque éteinte par quelque cauſe que ce ſoit, le cœur n'a plus beſoin, comme on l'a déjà obſervé, d'être continuellement rafraîchi par de nouvel air; une reſpiration foible & inſenſible peut donc ſuffire pour entretenir la vie dans un homme qui eſt tombé dans l'eau d'une maniere imprévuë, que la frayeur a ſaiſi, qui ſe trouve dans un état approchant de la ſyncope, & à qui la fraîcheur de l'eau a roidi tous les membres; ſur-tout ſi cet homme eſt d'un bon tempérament, s'il a la poitrine large, & qu'il ſoit dans la force de ſon âge; mais principalement, ſi contre l'ordre naturel, le trou oval, dans cet homme, eſt reſté ouvert, comme il l'eſt dans le fœtus. C'eſt ce qu'on a obſervé dans pluſieurs plongeurs, qui, à la faveur de cette confor

mation, pouvoient rester très-long-tems sous l'eau. A l'égard de la qualité nitreuse, qu'on attribuë aux eaux de Suéde, *Schubart* se persuade qu'elle ne peut produire d'autre effet, que de contribuer à la roideur & à la stupeur des membres de ceux qui ont couru le risque de se noyer, en augmentant la fraîcheur de l'eau, dans laquelle ils sont tombés. EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Observ. 75.

On trouve au reste dans différens Auteurs, quantité de faits pareils à ceux qui ont donné lieu à cette observation, & on peut consulter à ce sujet *Zachias, quæst. medic. legal. c. 79. L. 4. Alex. Bened. L. 10. de curat. morb. Borelli, cent. 2. Bartholin, cent. 6. Schenkius, Lib. 2. obs. 1. Camerarius syllog. memor. cent. 13. Sachsius Ampelograph. Lib. 2. &c.*

EXTRAIT DE L'OBSERVATION LXXVI.

Sur les Noyés de Suéde, par un Anonyme, ou seconde réponse au Dr. Langelot.

L'Anonyme paroit persuadé qu'on pourroit expliquer d'une maniere satisfaisante, comment il arrive qu'on puisse rester sous l'eau, un tems assez considérable, sans y être suffoqué, si les Anatomistes étoient bien d'accord entr'eux, sur les principaux organes de la respiration; mais il auroit désiré que les trois faits rapportés par le Dr. Langelot, eussent été plus circonstanciés. C'est pourquoi il ne s'attache qu'au premier, à celui du vieux Jardinier, qui étoit resté seize heures sous l'eau; & il pose d'abord pour principe, comme l'Auteur de l'observation précédente, 1°. qu'on ne cesse pas de vivre, en cessant de respirer, pourvu que le mouvement & la circulation du sang continuent de se faire du moins dans les gros vaisseaux, quoique d'une maniere extrêmement languissante; & il donne pour exemple les hypochondriaques & les femmes hystériques, dans lesquels la respiration souvent n'est pas sensible, le fœtus dans la matrice, & le poulet dans l'œuf. Obsery. 76.

2°. Qu'on ne peut au contraire, ni respirer, ni vivre, dès que la circulation vient à cesser.

3°. Qu'un homme fort & robuste, qui a la poitrine large, peut subsister assez long-tems sans respirer, du moins sans qu'il y ait d'inspiration apparente, c'est-à-dire la bouche & les nârines fermées, sur-tout s'il s'est habitué à retenir son souffle; car il y a lieu de croire, que l'air qui est entré dans le poumon pendant la derniere inspiration, y circule pendant quelque tems, & passe successivement d'un lobe du poumon à l'autre, qui s'élevent & s'affaissent alternativement. C'est ainsi, qu'après une grande inspiration, un Joueur d'instrumens à vent, trouve le moyen de ménager si bien son souffle, qu'il peut jouer assez long-tems, sans être obligé de respirer de nouveau, & que dans la musique vocale, un Musicien a l'art de parcourir un grand nombre de tons souvent très-différens, & de faire de très longues tenuës, sans avoir besoin de reprendre son haleine. Cela supposé, il y a lieu de croire, dit l'Auteur, que dans l'exemple du Jardinier, qui étoit resté seize heures sous l'eau, quoique toutes les parties extérieures de son corps fussent devenuës roides par le froid, la circulation n'avoit pas cependant été interrompuë, & que les parties les plus spiritueuses du sang s'étoient retirées au

centre, comme il arrive au vin qui a été expoſé à la gelée ; que par conſéquent la reſpiration n'avoit pas ceſſé totalement, joint à ce que la groſſe bulle d'air, qui ſortit de la bouche de cet homme, lorſqu'on l'eut retiré de l'eau, avoit pu empêcher que celle-ci ne pénétrât dans la trachée artére, & dans le poumon, dont elle auroit chaſſé l'air qui y étoit contenu, au lieu que cette petite quantité d'air, ne pouvant s'échaper, elle avoit ſuffit pour entretenir le jeu des poumons, quoique d'une maniere foible & languiſſante. Mais il eſt très-vraiſemblable, qu'il dut particuliérement ſa conſervation à la force de ſon tempérament, & à la bonne conformation de toutes les parties de ſon corps, & ſur-tout du cœur & des poumons. Peut-être même le trou oval n'étoit-il pas abſolument fermé dans cet homme, comme Bartholin l'obſerva dans le cadavre d'un homme de trente ans, & dans celui d'un vieillard de Padouë, & comme on le trouve dans certains animaux amphibies, tels que le caſtor, & dans certains oiſeaux, tels que le canard, le cigne, &c.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 76.

OBSERVATION LXXVII.

Sur une Epilepſie occaſionnée par une inciſion faite au gros orteil du pied gauche ; par George Abraham Merclin, *Médecin de Nuremberg.*

Obſerv. 77. UN jeune homme de dix-huit ans, d'un bon tempérament, & qui jouiſſoit de la meilleure ſanté, étant en apprentiſſage chez un ouvrier, & reſſentant une douleur aſſez vive au gros orteil du pied gauche, cauſée par l'excroiſſance de l'ongle, qui avoit pénétré dans les chairs, & qui y avoit produit une petite tumeur, appella un Chirurgien, qui après avoir employé inutilement différens remédes, ſe détermina, le 15. Janvier 1675. à faire une inciſion à cette partie ; mais ce jeune homme étant tombé en foibleſſe, & le Chirurgien lui ayant jetté de l'eau au viſage, pour le faire revenir de ſon évanouiſſement, il fut tout-à-coup ſaiſi de mouvemens convulſifs des plus violens, dont il n'a pas ceſſé depuis ce moment, d'être attaqué pluſieurs fois par jour. Ses membres ſe plient, ſe tordent & s'étendent, tantôt en avant, tantôt en arriére ; quelquefois il s'élance en l'air, avec une force ſurprenante, d'autres fois il paſſe doucement ſa main ſur ſa playe, porte ſon pied à ſa bouche, & baiſe l'endroit bleſſé ; il fait enfin une infinité de geſtes d'un vrai Pantomime, & il eſt averti des retours des Paroxiſmes de cette maladie, par une ſorte de vapeur qui lui paroit s'élever de ſa playe, le long de la jambe, & monter de-là au bas-ventre, & qui pénétrant enſuite à travers la moëlle épiniére, arrive à la tête, ou après avoir tournoyé & circulé pendant quelque tems, elle ſe fixe enfin au front. Alors le malade tombe le viſage contre terre, il eſt ſaiſi de mouvemens convulſifs & épileptiques, tels qu'on vient de les décrire, & pendant l'accès, il coule de ſa playe une ſanie ſéreuſe, ſans qu'aucuns des remédes, qu'on a cru les plus convenables, & d'uſage en pareil cas, lui ayent procuré aucun ſoulagement.

Ce cas eſt rare aſſurément, & n'eſt pas fort différent de celui qui eſt

rapporté *par Galien*, *lib. 3. de Loc. affect. c. 7.* à l'occasion d'un enfant de treize ans. Il est aussi assez conforme à ce qui a été observé *par Heurnius*, *Comment. ad Aphor. 7. Sect. 5.* au sujet d'un autre jeune homme, & cette observation paroit confirmer l'opinion de *Willis*, sur les corpuscules élastiques.

Extrait des lettres du 17. Mai 1675.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. I. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676.

OBSERVATION LXXVIII.

Sur une sueur jaune, après avoir pris de la Rhubarbe, par Chrétien Mentzelius, *premier Médecin de l'Électeur de Brandebourg, de l'Acad. des Cur. de la Nat.*

EN 1649. à mon retour de *Konigsberg*, où j'avois fait mes cours de Médecine, étant allé à Dantzic, le jour même de mon arrivée, sur les quatre heures du soir, le frisson de la fièvre m'obligea de me mettre au lit, je ne pris aucun remède ce jour-là, je ressentis la nuit une grande chaleur, & une sueur termina ce premier accès; me trouvant sans fièvre le lendemain matin, je me levai, & j'allai à mes affaires. L'après-midi du troisième jour, la fièvre me reprit à la même heure, la chaleur fut très-grande, & fut encore accompagnée d'une sueur, avec laquelle finit l'accès, comme la premiere fois; desorte que je jugeai que cette fièvre étoit sûrement tierce intermittente. Le lendemain de l'intermission, & le jour de l'accès, à cinq heures du matin, je pris de mon chef, & sans avis du Médecin, un gros de la meilleure Rhubarbe, que je pus trouver, dans du vin, & sans y joindre aucune autre drogue, dans la vuë de me procurer quelque évacuation de bile, sçachant que les fièvres tierces sont ordinairement occasionnées par cette humeur; mais quelque tems après, une sueur abondante se répandit sur tout mon corps. Je me découvris d'abord, & je me levai même quelque tems après, dans l'espérance de faire cesser cette sueur, me persuadant qu'elle rendroit sans effet la vertu purgative de ce remède. Observ. 78.

Mais quoique je n'eusse gardé que ma chemise, que j'ôtai même dans la suite, pour être encore plus exposé à la fraîcheur de l'air, je ne trouvai aucun moyen de me garantir de cette sueur, dont tout mon corps étoit couvert, & je me vis forcé de laisser agir la nature. M'étant essuyé ensuite avec cette même chemise que je venois d'ôter, je fus extrêmement surpris de voir, que cette sueur eût précisément la couleur & l'odeur de la Rhubarbe, que je venois de prendre. Elle dura pendant une heure, & & du moment qu'elle eut cessé, je fus guéri sans retour de ma fièvre tierce. Quoiqu'il paroisse d'abord, que cette sueur avoit pu être occasionnée par la Rhubarbe, devenuë diaphorétique, par une certaine disposition du corps, il y a lieu de croire cependant, qu'elle étoit principalement causée par le mouvement fébrile, qui ayant mis l'humeur morbifique en mouvement, l'avoit poussée au-dehors, & que la nature s'en étoit débarrassée par cette sorte de crise. Je laisse au reste à un chacun la liberté d'expliquer, comme il voudra, ce symptome.

Lettre du 7. Avril 1675.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION LXXIX.

Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 79.

Sur la Badiane de Moſcovie, par Jean Sigiſmond Elsholtius, *Médecin ordinaire de l'Electeur de Brandebourg, de l'Acad. des Cur. de la Nature.*

Charles Cluſius, Hiſt. Plant. rarior. lib. 6. nous avoit déjà appris que cette grande eſpece d'anis croiſſoit dans les Iſles Philippines, & il a même donné le deſſeing de cet arbuſte, que les naturels du pays nomment *Damor. C. Bauhin*, l'a nommé *Aniſum peregrinum*, & *Parkinſon*, *Aniſum exoticum.* Son fruit eſt anguleux, & ne contient qu'une ſeule ſemence liſſe & très-luiſante; & il y a environ quinze ans, que défunt M. *Leonard Urſin*, Profeſſeur de Botanique à Leipſik, m'en fit voir ſous le nom d'anis de Canada. Voilà tout ce qu'on ſçavoit alors ſur cette eſpece d'anis, on ne connoiſſoit pas ſes uſages & ſes propriétés, & on ne ſçavoit pas préciſément, dans quels lieux il croiſſoit; mais en 1674, M. Schultet, Conſeiller de l'Electeur de Brandebourg, au retour de ſon ambaſſade de Moſcovie, rapporta une grande quantité de cette graine, qu'il nommoit dragée de *Badiane de Siberie.* Il nous apprit qu'on en faiſoit un grand uſage à la Cour de Ruſſie, & que non-ſeulement les Seigneurs, mais le Czar ou le Grand Duc lui-même, en prenoient le matin à jeûn, un pain ou deux, qu'ils mâchoient, & dont ils ſuçoient le jus, & rejettoient enſuite le marc, ou même l'avaloient, prétendant que cette ſemence étoit céphalique, & préſervoit du vertige. Il nous dit auſſi, que les Moſcovites en tiroient une liqueur ſpiritueuſe & odorante, qui approchoit de notre eau-de-vie aniſée, qu'ils prenoient cette liqueur, non-ſeulement pour certaines maladies de la tête, mais pour débarraſer la poitrine, des humeurs pituiteuſes, & pour aider à la digeſtion, & qu'ils s'en frottoient auſſi les tempes pour prévenir les étourdiſſemens. M. Schultet avoit auſſi rapporté de Ruſſie quelques caiſſes de framboiſiers, qui y croiſſent en ſi grande abondance, qu'avec leur fruit les Moſcovites en préparent une liqueur, comme nous avec les ceriſes; & il nous fit voir auſſi des ſemences ou pepins, d'une eſpece de pomme, dont la grande tranſparence de la chair l'avoit toujours également ſurpris, toutes les fois qu'on lui en avoit ſervi.

OBSERVATION LXXXIII.

Sur une goutte vague qui fut ſuivie de la mort du malade, par le Dr. André Knoefelius.

Obſerv. 83.

UN Gentilhomme qui étoit Colonel d'un Régiment, d'un bon tempérament, & très-ſobre, après avoir eſſuyé ſucceſſivement divers accès de goutte aux pieds, aux mains & au dos, cette goutte remonta à la nuque du cou & à la langue, & il lui ſembloit alors, qu'on lui ſerrât la gorge avec une corde. Il ne reſpiroit qu'avec la plus grande difficulté, & il ne

ne pouvoit mouvoir la langue, qui sortoit de sa bouche, de deux ou trois travers de doigt; ce qui me parut être l'annonce d'une mort prochaine, qui n'arriva pas cependant si promptement que je l'avois cru, car cet accident reparut jusqu'à six fois, à chacune desquelles la douleur se calmoit; mais enfin le malade y succomba, & il est à remarquer, que la contraction & le resserrement des muscles du cou, étoient tels, que rien ne pouvoit passer par l'œsophage, & arriver à l'estomac, pas même une seule goutte de liquide, & que le malade se trouvoit extrêmement soulagé par l'application, sur les parties douloureuses, de l'esprit de sel ammoniac délayé dans de l'eau. EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obsery. 83.

OBSERVATION LXXXV.

Sur la communication de l'air à l'oreille, par la bouche, par le même Auteur.

Monsieur Bogislas Radzicuski, Gentil'homme distingué de cette Cour, est sujet à de très-grandes douleurs de tête, qui firent d'abord soupçonner quelqu'amas de matieres purulentes, & qui ont en effet été suivies d'un écoulement de pus très-abondant par l'oreille gauche. Cet écoulement au reste n'est pas continuel, & lorsqu'il observe une diéte exacte, il cesse absolument; mais ce qui mérite d'être observé, & qui me paroit fort extraordinaire, c'est qu'en fermant la bouche, & en comprimant les nârines, il fait sortir par l'oreille gauche, l'air qu'il a respiré, avec tant de force, qu'il en éteint une chandelle. Il est presque sourd, mais cependant, lorsqu'il est à jeun, après avoir bouché l'autre oreille, il entend les sons & les différentes infléxions de la voix par cette même oreille gauche, par laquelle il fait néanmoins passer l'air sans peine. Obsery. 85.

OBSERVATION LXXXVI.

Sur la guérison d'une fiévre continuë, d'une maniere fort extraordinaire, par le même Auteur.

CE même Gentil'homme a raconté à plusieurs personnes, qu'ayant eu pendant trois jours une fiévre continuë, qui l'avoit si fort affoibli, qu'il commençoit à craindre pour sa vie, ne sçachant comment appaiser une soif ardente qui le brûloit, & comment calmer la violence de la fiévre qui le consumoit, étant dans un camp où le repos & les soins manquent également, il s'étoit fait apporter une assez grande quantité de miel-vierge, & six grands gobelets d'eau; qu'ayant ensuite mêlé le tout ensemble, il avoit bu cette liqueur d'un seul trait, qu'il s'étoit endormi, qu'il avoit sué, & qu'en s'éveillant, il s'étoit trouvé guéri. Obsery. 86.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION XC.

Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675 & 1676. Obſerv. 90.

Sur une hémorragie par le nez, *par* Godefroy Chrétien Wincler, *Médecin de Bregents de l'Acad. des Cur. de la Nature.*

UNe femme de condition, veuve & âgée de cinquante-neuf ans, ayant diſcontinué de faire uſage de la ſaignée, à cauſe de ſon âge déjà avancé, eut tout à coup une hémorragie par le nez ſi conſidérable, que le ſang ne couloit pas goutte à goutte, mais auſſi abondamment qu'il a coutume de ſortir par l'ouverture d'une veine. Ayant été appellé dans ces circonſtances, je lui fis d'abord appliquer des épithèmes raſraîchiſſans & répercuſſifs ſur le front & ſur le cou ; mais ayant été obligé de la quitter, & l'hémorragie continuant même avec plus de violence qu'auparavant, la malade ayant rendu en mon abſence, environ ſix livres de ſang, on fit venir un Chirurgien qui demeuroit près de là, qui lui mit dans les nârines, des tentes imbibées de liqueurs aſtringentes. A mon retour, elle me pria de faire ôter ces tentes, parce qu'elle ſe ſentoit prête à être ſuffoquée. Je la ſatisfis ſur le champ, & dans l'inſtant elle rendit une grand quantité de ſang. L'état de foibleſſe où elle étoit, rendant la ſaignée impraticable, je me déterminai à lui faire appliquer une grande ventouſe à la région du foye, & une autre, un inſtant après, ſur la nuque du cou, & ſur le champ l'hémorragie ceſſa. Je ne puis trop recommander, en pareil cas, l'uſage des ventouſes, car ce n'eſt pas dans cette ſeule occaſion, que ce remède m'a réuſſi ; je l'ai éprouvé avec le même ſuccès, à l'égard d'une autre femme, qui avoit de même une hémorragie, que ni les ſaignées, ni mille autres remédes qu'on lui fit, ne purent calmer, & qui fut arrêtée par l'application d'une ſeule ventouſe à la nuque du cou, dans le tems même qu'on déſeſpéroit abſolument de la vie de la malade. Je n'ignore pas que *Fabricius Hildanus*, *Obſ. 47.* paroit oppoſé à ce remède, & qu'il dit avoir vu une inflammation au foye, ſuccéder à l'application d'une ventouſe à cette partie ; mais autant ce remède peut être dangereux dans le commencement d'une hémorragie, autant eſt il ſalutaire, lorſque le malade a été ſuffiſamment ſaigné, ou qu'il a perdu beaucoup de ſang par l'hémorragie même ; les vaiſſeaux étant alors déſemplis, l'inflammation n'eſt plus à craindre.

OBSERVATION XCVII.

Sur une obſtruction au bas-ventre, par une cauſe fort extraordinaire, par le même Auteur.

Obſerv. 97.

MArcellus Donatus, *de med. hiſt. mirab. L. 3. c. 3. de mirabilibus carneis excreſcentiis*, fait obſerver, qu'on a des preuves qu'il ſe forme des excreſcences charnuës, non-ſeulement aux parties extérieures du corps, mais même aux parties internes, & il rapporte l'obſervation d'*Albucaſis*,

sur une excrescence charnuë, formée dans le ventricule gauche du cœur, celles de *Vesale*, *de Benivenius & de Fernel*, sur une pareille excrescence à l'orifice de l'estomac. *Segerus* a aussi communiqué a l'Acad. des Cur. de la Nature d'Allemagne, l'observation qu'il a faite sur une excrescence au cou de la matrice, *& le Dr. Kerkringius, obs. 56.* parle d'une femme qui rendit avec les excrémens un corps glanduleux de la longueur de trois palmes, & large de deux travers de doigt, qui pesoit sept onces. A ces faits, j'ajoûterai l'observation suivante, sur une tumeur charnuë, formée dans l'intestin d'un enfant de deux ans. Cet enfant qui appartenoit à un Marchand, & qui dès sa naissance, avoit paru avoir des obstructions au bas-ventre, qu'on n'avoit pu dissiper par aucunes sortes de remédes, rendit, lorsqu'on s'y attendoit le moins, une masse charnuë, de la forme d'un rein de bélier, dans le milieu de laquelle, on distinguoit l'endroit par lequel elle étoit adhérente à l'intestin. Le ventre de cet enfant, depuis ce moment, ne parut plus obstrué, preuve évidente qu'il n'y avoit d'autres obstructions, que celle qu'y formoit cette excrescence.

EPHEMERIDES DE L'ACAD DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obsery. 98.

OBSERVATION CXX.

Sur la transmutation du Fer en Cuivre, par le Dr. Wolfgang-Wedel, *de l'Acad. des Cur. de la Nature.*

COmme les Chimistes ne sont pas d'accord entr'eux sur la possibilité de la transmutation du fer en cuivre, soit naturellement, soit par art, ce que je vas rapporter, pourra peut-être répandre quelques lumiéres sur cette matiere. Obsery. 120.

Le Prince Ernest de Saxe, de glorieuse mémoire, ayant appris, & par la voix publique, & par les écrits de quelques Auteurs, qu'il s'opéroit en Hongrie une transmutation réelle du fer en cuivre, la curiosité l'engagea à écrire en 1664. au Comte *Fokeli*, & de le charger de s'assurer de la vérité de ce fait. Celui-ci marqua à ce Prince par sa lettre du 30. Janvier 1665. qu'il se faisoit en effet dans certaines montagnes de Hongrie, un changement du fer en cuivre, & que ces montagnes nommées *Somolnock*, n'étoient point dans les pays de la domination de l'Empereur, mais dans les terres des Seigneurs de *Chaki*. Il lui envoya en même tems une certaine quantité de l'eau, qui opéroit ce changement, & un assez gros morceau de fer changé en cuivre, à quoi il joignit le petit mémoire suivant, sur la maniere dont on procure cette transmutation.

1°. On fait une foüille de cent aunes de profondeur, & on y met ensuite la quantité de fer, qu'on juge à propos; & ce fer, soit qu'il ait été nouvellement fabriqué, ou qu'il ait déjà servi, est pénétré par l'eau de la foüille, & dissout au point de se convertir en limon, & cette matiere qui se durcit ensuite, & qui prend la consistance de l'argille, se change au feu en de vrai cuivre.

2°. Si le fer qu'on a employé, est mince, & qu'il n'ait que l'épaisseur d'une lame de couteau, il est dissout en vingt-quatre heures; il faut au con-

traire un mois ou un mois & demi, pour que celui qui eſt épais d'un ou de deux doigts, puiſſe être décompoſé.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 120.

3°. Le déchet n'eſt pas toujours le même, & de cent quintaux de fer, on en retire depuis quatre-vingt-quatre livres, juſqu'à quatre-vingt-dix livres de cuivre. Ces lettres ſont actuellement dans le cabinet de curioſités naturelles du Duc de Saxe Gotha, avec le morceau de fer changé en cuivre, dont j'ai parlé, & c'eſt par la permiſſion de ce Prince, que j'ai tiré de ces lettres, il y a quelques années, ce que j'en publie aujourd'hui.

Quelques Chimiſtes prétendent que cette tranſmutation eſt réelle, d'autres au contraire, ſoûtiennent que le fer contribuë ſeulement ici à la ſéparation, & à la réunion des molécules cuivreuſes. La premiere opinion a été embraſſée par pluſieurs Auteurs, & entr'autres par *Cruſius, Phiſic. hermet. pag. 110.* par *Majerus de ſept. montib. Planet.* qui prétend qu'il s'opére un pareil changement de fer en cuivre, dans le territoire de *Goſlar*; mais il faut voir ſur-tout, ce qu'ont écrit ſur cette matiere, *Mattheſius in Sarept. conc. 8. & Baccius, L. 3. de therm.* qui a tiré de *George Wehrner, L. de reb. Pannon.* l'obſervation ſuivante.

Il ſort, dit cet Auteur, des montagnes de *Smolensko*, qui produiſent du fer & du cuivre, des eaux, qui ſont un poiſon pour tous les animaux qui en boivent, & qui ont la propriété de diſſoudre le fer en très-peu de tems, & de le convertir enſuite en une ſorte de pierre. Si l'on jette dans ces eaux, un fer de cheval, ou un morceau de mine de fer tiré de la montagne même, il y eſt diſſout en vingt-quatre heures, & ce fer ainſi diſſout, & mis dans un fourneau, s'y convertit en de trés-beau cuivre.

En réfléchiſſant ſur ce phénomene, il me paroit que le fer, par ce procédé naturel, après avoir été réduit en ſes principes, par des eaux vitrioliques, ſe trouve en quelque façon dénaturé, & que les particules cuivreuſes, dont l'eau étoit impregnée, s'uniſſent alors aux parties conſtituantes de ce fer décompoſé; deſorte que le cuivre devenant le métal dominant, on peut dire que le fer ſe trouve en effet converti en une ſorte de terre vitriolique, & même en une matiere cuivreuſe, & cela par l'action des eſprits acides, & par l'union des autres ſubſtances qui ont concouru à la tranſmutation de ſes molécules. Car dès qu'une forme eſt détruite, & qu'elle a fait place à une autre, on peut dire qu'il y a en effet tranſmutation, quoiqu'elle ne ſoit pas encore intime, radicale & eſſentielle. *Olaus Wormius* paroit être dans la même opinion, puiſqu'il prétend, *Muſei c. 10.* que l'eſprit de vitriol a la propriété de changer le fer en cuivre, mais mon deſſein n'eſt pas de m'étendre davantage ſur cette matiere.

OBSERVATION CXXIII.

Sur la régénération de l'eſprit de vitriol, par le même Auteur.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 123.

JE n'ignore pas quelles ſont les différentes hypothèſes, qu'on employe ordinairement pour expliquer la régéneration de l'eſprit de vitriol, & il ſeroit ſuperflu de les rapporter ici; mais avec tout le reſpect que je dois aux Sçavans, qui ne penſent pas comme moi ſur cette matiere, je ſuis perſuadé qu'il n'eſt pas néceſſaire d'avoir recours à l'atmoſphére, pour en tirer cet eſprit acide, & en impregner la tête morte du vitriol, & que l'expérience ſuffit pour nous apprendre, que cette régénération s'opére d'une toute autre façon. Car ſi on conſidére, que pendant la diſtillation, & par l'intenſité du feu, les molécules ſalines s'uniſſent & ſe concentrent; que l'eſprit de vitriol n'eſt rien autre choſe qu'un ſel acide devenu fluide, parce qu'il a été délayé par une ſubſtance aqueuſe; & que l'eſprit ſalin ne monte & ne ſe ſublime, que tandis qu'il reſte uni au phlegme, qui lui ſert de véhicule, & juſqu'à ce que cette liqueur, extrêmement âcre, à laquelle on a donné le nom d'huile de vitriol, commence à monter; il ſera facile de juger, que l'eſprit de vitriol, que l'on retire de ſa tête morte expoſée à l'air, n'y a pas été produit par la voie de la régénération, mais par celle du développement; qu'il étoit encore dans la terre qui ſervoit de baſe à ce ſel, cette terre conſervant encore en effet, après ſa diſtillation, beaucoup d'acrimonie; & que tout ce que peut opérer l'air ſur cette terre, c'eſt d'en ouvrir les pores, & d'y introduire des vapeurs aqueuſes, qui en délayant les parties ſalines qui y étoient reſtées engagées, & à laquelle elles étoient intimement unies, puiſſent les faire monter, ſous la forme d'eſprit, par la diſtillation.

OBSERVATION CXXVI.

Sur l'art de rétablir les humeurs de l'œil, qu'il paroît que les anciens n'ont pas ignoré, par le Dr. Elsholtius.

ON doit mettre au nombre des découvertes, qui ont fait honneur à notre ſiécle, l'art de rétablir les humeurs des yeux, lorſqu'elles ſe ſont écoulées par quelques bleſſures. Suivant les lettres de *Franc. Joſeph. Burrhus*, adreſſées à *Thomas Bartholin*, & imprimées à Copenhague en 1669. un certain Gentil'homme Napolitain, fut le premier qui fit uſage de ce ſecret à Rome, où il s'étoit retiré pendant les troubles des guerres Civiles, il le communiqua au Prince Jean Paul Jourdain des Urſins, & peu de tems après étant à Florence, il en fit auſſi part à Robert Sothuel Gentil'homme Anglois: celui-ci ayant vu Burrhus à Amſterdam, il ne lui fit aucun myſtére de ce procédé, dont on commença à faire uſage en Hollande, vers l'an 1666. & cette pratique réüſſit parfaitement bien à Théodore Kerckringius, comme il nous l'apprend lui-même, dans l'ouvrage qui a pour titre *Spicilegium Anatomicum, Obſ. 100.* Obſerv. 126.

Ayant appris en 1670. de quelle maniere ſe faiſoit cette opération, je fis ſur des Poulets, des Oyes, des Moutons, des Chiens, diverſes expériences dont je fus pleinement ſatisfait, quoique la liqueur dont je me ſervis, eût été faite avec beaucoup moins d'art & d'appareil que celle que Burrhus employoit, & dont il a donné la recette. J'obſervai même que ſans injecter aucune liqueur dans l'œil, ſa convéxité cependant ſe rétabliſſoit, & que l'iris & la pupille recouvroient leur netteté naturelle, par les nouvelles humeurs qui y affluoient, mais plus lentement à la vérité que lorſqu'on y avoit injecté la liqueur préparée. Si donc après avoir fait une inciſion à la cornée, on fait écouler les humeurs de l'œil, & qu'on y injecte ſur le champ avec un petit ſiphon, la liqueur dont il eſt ici queſtion; dans l'inſtant l'œil recouvrera ſon premier volume & ſa convéxité, & ſoit qu'on conſidere la pupille ou l'iris, on ne trouvera aucune différence entre cet œil & l'autre œil. La playe qu'on aura faite à la cornée, diminuera auſſi peu à peu d'étenduë les jours ſuivans, de ſorte qu'il n'eſt pas douteux que dans ces circonſtances, l'œil ne ſe rétabliſſe plus promptement dans ſon état naturel, par le moyen de l'injection de cette liqueur; quoiqu'il y ait tout lieu de croire que les humeurs dont il ſe remplit naturellement, font reſſortir en entier, par l'ouverture faite à la cornée, cette même liqueur qu'on y a injectée.

EPHEMERIDES DE L'ACA. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 126.

Ayant fait du grand matin une inciſion à l'œil droit d'une Oye de l'année, & en ayant fait exprimer, en le preſſant, toute l'humeur, de maniere que le globe paroiſſoit fort affaiſſé, je laiſſai enſuite cette Oye en liberté, ſans lui injecter dans l'œil aucune liqueur; je l'examinai enſuite ſur le ſoir du même jour, & je reconnus que l'œil avoit preſque repris ſa convéxité. Le jour ſuivant, il avoit toute ſa groſſeur, & la prunelle étoit entiérement ſemblable à l'autre, mais l'iris étoit encore obſcure & d'une couleur moins vive, que dans l'état naturel, & à peine le troiſième jour avoit-elle recouvré ſon éclat; de ſorte que dans le cas d'une bleſſure à l'œil, qui en auroit occaſionné l'écoulement des humeurs, il n'y auroit pas à balancer, & il ſeroit beaucoup plus à propos de faire uſage de cette liqueur, que d'abandonner à la nature, le ſoin de rétablir ces humeurs.

Mais en faiſant ces expériences, il me vint un doute, que la ſituation profonde & enfoncée de l'humeur vitrée me fit naître, & je voulus m'aſſurer ſi en preſſant le globe de l'œil, on pourroit la faire ſortir entiérement par la petite ouverture qu'on auroit faite à la cornée. Je fis donc une inciſion à l'œil gauche d'un Coq; & après l'écoulement ſpontanée de l'humeur aqueuſe, je fis exprimer toute l'humeur du cryſtallin, & tout ce que je pus de l'humeur vitrée, en preſſant le globe. Je coupai enſuite la tête à ce Coq, & j'en tirai l'œil, que je diſſéquai, pour reconnoître s'il contenoit encore quelques humeurs; mais je trouvai en effet que quoique je l'euſſe preſſé autant que je l'avois pu, il y reſtoit encore à peu-près le tiers de l'humeur vitrée. Je tirai encore l'œil droit de ce même Coq, & après l'avoir percé, je le preſſai de façon que l'ayant fendu par le milieu, je le trouvai abſolument vuide. Il paroit donc évident que dans un animal vivant, toute l'humeur aqueuſe s'écoule d'elle-même, lorſque le globe de l'œil eſt ouvert; qu'avec un peu d'adreſſe, on peut, en le preſſant, en faire ſortir toute l'humeur cryſtalline, & la plus grande partie de l'humeur vitrée, & que quoiqu'il reſte encore dans

la partie la plus enfoncée du globe, quelque portion de cette humeur, l'œconomie de l'œil eſt tellement dérangée par l'expreſſion de ces deux humeurs, qu'en pareilles circonſtances on auroit autrefois regardé comme impoſſible de pouvoir rendre la vuë à un animal.

Je remarquai que lorſque l'humeur vitrée commençoit à ſortir, tandis que je preſſois l'œil, il ſortoit en même-tems quelques filamens de la couronne ciliaire ; mais cette eſpece de ligament étant intimement joint aux extrémités de la cornée formée de membranes très-fortes, les procès ciliaires ne peuvent s'en détacher que lorſqu'on preſſe l'œil avec force, ce qui ſeroit ſuivi alors de l'aveuglement, auquel il ſeroit impoſſible de remédier. De ſorte que quoique la nature puiſſe en effet réparer les humeurs de l'œil, lorſque ſes parties nerveuſes & membraneuſes ont éré bleſſés, le ſens de la vuë eſt aboli. Galien *de oculo* & en pluſieurs autres endroits de ſes ouvrages, prétend que l'humeur cryſtalline eſt produite par la vitrée, & celle-ci par le cerveau ; ainſi dans le ſens de Galien, les parties internes peuvent fournir à l'œil de nouvelles humeurs, lorſqu'elles s'en ſont écoulées par quelques bleſſures. On voit auſſi de-là clairement, pourquoi celles qui ont été faites par accident, ſont ſuivies le plus ſouvent de la perte de la vuë, parce qu'alors les membranes & les nerfs ſont ordinairement offenſés, au lieu qu'une main adroite, peut aiſément tirer de l'œil ſes humeurs, par une inciſion, ſans intéreſſer ſes autres organes. Lorſque je commençois à m'occuper de ces expériences, dans la vuë d'acquérir cet art de rétablir les humeurs de l'œil, je voulus ſçavoir le tems auquel les animaux, dont l'œil avoit été percé, recouvroient l'uſage de la vuë. Pour m'en aſſurer, ſept ou huit jours après avoir fait une inciſion à l'œil d'une poule, par laquelle les humeurs s'étoient écoulées, je lui ajuſtai ſur la tête, un chaperon de toile de coton, fait de telle façon qu'il lui ôtoit entiérement l'uſage de l'œil ſain, & qui lui permettoit de voir de l'autre œil, par une petite ouverture que j'avois faite au chaperon de ce côté. Ayant enſuite jetté de la graine à cette poule, je remarquai que la tête penchée du côté de l'œil bleſſé, elle mangeoit avec choix & diſcernement, & qu'à chaque coup de bec elle ramaſſoit un grain, ſans jamais ſe tromper, preuve certaine qu'elle voyoit alors de cet œil, & même auſſi parfaitement, que la cicatrice qui reſtoit encore à la cornée, pouvoit le permettre ; car elle ne s'efface entiérement que ſix ou ſept mois après.

Mais c'eſt aſſez parler de mes propres expériences, & d'une découverte qui dans le monde ſçavant n'eſt ignorée de perſonne ; voyons maintenant ſi nous en trouverions quelques traces parmi les anciens. Galien, que nous venons de citer, ſur la production des humeurs de l'œil, obſerve qu'une piqueure fait écouler l'humeur aqueuſe, mais que cette humeur ſe reproduit dans les enfans, & les piqueures dont il parle, avoient été faites ſans doute par accident, & non pas de deſſein prémédité, & elles n'avoient pas apparemment pénétré juſqu'à l'humeur vitrée. Mais on trouve dans Pline, *Lib. XXIX.* un paſſage bien remarquable, & qui prouve bien que les anciens ne doutoient pas que les humeurs de l'œil ne puſſent ſe rétablir... » D'au-
» tres, dit-il, en parlant de différens remédes ophtalmiques, après avoir
» crevé les yeux à un Léſard verd, l'enferment dans un vaiſſeau de verre,

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 126.

» dans lequel on a mis de la terre, & en même-tems des anneaux de fer,
EPHEMERIDES DE » ou d'or, & après s'être assurés, en regardant à travers le verre, que le
L'ACAD. DES CUR. » Léfard à recouvré la vuë, ils le laissent échaper, & se servent de ces
DE LA NATURE. » bagues contre la chassie des yeux... & un peu après dans le même Cha-
Dec. 1. Ann. 6. » pitre on lit ces mots : « on prétend aussi que lorsqu'on a aveuglé une be-
& 7. lette, elle recouvre ensuite l'usage des yeux.

1675. & 1676. Observ. 126. Les Léfards & les Belettes, dont parle Pline, n'étoient pas aveugles naturellement ou par maladie ; ils avoient été, dit-il, aveuglés, ce qui n'avoit pu se faire par conséquent que par une opération de la main, par une incision, qui en occasionnant l'écoulement des humeurs de leurs yeux, les avoit rendus aveugles pour un tems ; & ce même passage fait aussi connoître, que ces animaux recouvroient la vuë, naturellement & sans le secours d'aucuns remédes, comme je l'ai éprouvé moi-même dans les expériences que je viens de rapporter, sur des Coqs & des Oyes. Je ne doute pas qu'on ne pût trouver encore dans les anciens Auteurs, un plus grand nombre de preuves de la possibilité du rétablissement des humeurs de l'œil, mais quand même il n'y en auroit point d'autre, que celle que Pline en apporte, elle suffiroit pour prouver que les anciens n'ont pas ignoré que ces humeurs se reproduisoient. Parmi les différentes manieres de procurer cette reproduction, on ne doit pas oublier le procédé *de Heer. obs. 4.* qui employoit pour cela le suc des vessies ou gales d'Orme.

OBSERVATION CXXVIII.

Sur une peau de Musc, par George Segerus, *Médecin du Roi de Pologne.*

Observ. 128. AU mois de Juin de cette année (1675.) Jean Breynius Marchand à Amsterdam, envoya au Dr. Jacques Breynius Botaniste célébre de Dantzic, son cousin germain, toute la dépoüille de cette espece de chévre qui porte le musc, qui nous parut ressembler en tous points, à l'exception des dents, à nos Gazelles de grandeur médiocre. La longueur de cette peau, qui a l'odeur de musc, est de six quarts & demi de nos aunes, sans y comprendre la tête, & sa plus grande largeur prise à la croupe, est tout au plus d'une aune.

Cet animal n'a aucune apparence de queuë, & est semblable à nos jeunes Chevreüils ; sa peau est mouchetée de jaune & de chatain, principalement sur le dos, aux flancs & vers les extrémités. Sous le ventre, la couleur du poil est plus cendrée, & il y a sur la tête des parties blanches, d'autres cendrées, & d'autres d'un jaune brun, de même que sur le cou, où les parties blanches forment des ondes de la largeur du doigt. Sur la croupe & sous le ventre, le poil est plus long qu'ailleurs, & entre les cuisses, il égale la longueur du doigt du milieu ; depuis les reins jusqu'auprès du cou, il devient insensiblement plus court, de maniere qu'en cet endroit, il est encore de la longueur du petit doigt ; sur le cou & à la tête, il se raccourcit, & aux pieds, il est beaucoup plus ras que par tout ailleurs. Sur la croupe & aux reins, il est rude, aux flancs, à la tête & aux pieds, il est au contraire plus

fin

fin & plus doux, mais sur tout le corps de l'animal, près de la peau, il est un peu frisé dans une certaine longueur. Ce poil au reste a si peu de force, qu'il se casse, pour peu qu'on veüille l'allonger & l'étendre, & je ne me suis pas cependant apperçu, à l'aide même du microscope, qu'il fût creux, comme on prétend qu'est celui du Cerf, mais il m'a paru à la vérité spongieux à sa racine.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Observ. 128.

Sous le ventre & près des jambes de derriere, il y a une protubérance ronde, dure & de la grosseur à peu-près d'un œuf de poule, couverte de poils blancs, longs & lisses, dont la pointe vient se réünir à l'extrémité de cette tumeur, sur laquelle on apperçoit, à sa partie la plus basse, deux petites excrescences charnuës placées de chaque côté; & à une petite distance de celles-ci, on en voit une autre du côté gauche, qui est un peu plus grosse. Cette protubérance n'est au reste autre chose, que le follicule qui contient le musc, qu'on ne me permit pas d'ouvrir, dans la crainte que cette peau ne perdit quelque chose de son prix.

La mâchoire supérieure avance sur l'inférieure d'un travers de pouce, au devant de la premiere. Il y a de chaque côté une dent saillante, pointuë, applatie par les côtés, & recourbée en-dedans, qui a deux travers de pouce de longueur, & ces deux dents sont les seules qu'on apperçoive à cette mâchoire.

Il y en a cinq au-devant de la mâchoire inférieure, outre lesquelles on voit encore trois alvéoles, dont les dents sont tombées. Cet animal a donc huit dents de devant à cette mâchoire, toutes huit incisives, dont la quatrième, & la cinquième qui sont placées au milieu, sont plus élevées, plus larges & plus tranchantes que les autres; mais outre ces dents incisives, il en a encore d'autres, car nous trouvames au fond de la bouche, une portion de cette mâchoire qui en contenoit encore deux autres, l'une canine, & l'autre molaire.

L'oreille droite, qui a cinq travers de pouce de longueur, & deux & demi de largeur, est plus longue que la gauche, parce que le cartilage tient encore à la premiere, au lieu qu'il n'en paroit plus à la gauche, & que la peau de celle-ci, en se desséchant, s'est raccourcie.

Cet animal n'a point de cornes ni aucunes marques à la tête, qu'il doive en avoir. Les jambes de devant sont plus courtes que celles de derriere, & ressemblent parfaitement à celles de nos chévres. Ainsi on a eu raison de comprendre ces animaux dans la classe des pieds fourchus.

La planche ci-jointe, *Fig. 1.* représente cet animal au naturel, à l'exception de la langue & des yeux qui ont été suppléés d'imagination, par le déssinateur. *Fig. 2.* la poche ou follicule dessinée dans toutes ses proportions, dont la partie la plus élevée ou la pointe est marquée d'une étoile qui indique l'endroit par où s'écouloit le musc contenu dans cette poche, tandis que l'animal étoit vivant.

Par les observations qu'on vient de rapporter, on peut juger à présent si les desseings qu'on a donnés de cette espece de chévre, sont fidéles. La planche qui se trouve dans Gesner, *Lib. 1. de quadrup. vivip.* est défectueuse en ce qu'on n'a pas représenté les deux grandes dents saillantes de la mâchoire supérieure, & que le poil est élevé sur le front en forme de touffe de che-

veux. Le deſſeing qu'en a donné *Boymas*, *Flora Sinenſis*, *Lettre* Z, eſt aſſez correct, excepté que les oreilles & les ongles des pieds ſe terminent trop en pointe, & que la poche eſt trop ſaillante. La planche du *P. Kircher*, *China illuſtrata part. 4.* ſeroit fidéle en tous points, s'il n'avoit pas donné des doigts aux pieds de cet animal, & celle de *Schrœccius* qui ſe trouve dans ſon excellent diſcours ſur le muſc, imprimé à *Jene* en 1667. & qu'il dit avoir priſe dans le *Muſeum Veron.* de *Calceolarius*, eſt très-infidéle, ſi tant eſt que ce ſoit en effet la planche de Calceolarius; car les extrémités des oreilles ſont repréſentées abſolument arrondies, au lieu qu'elles forment une pointe obtuſe. Il donne une queuë à cet animal qui n'en a point, le follicule avance trop en dehors, & le poil eſt ſi épais & ſi touffu, qu'on prendroit cette peau, pour une de celles auſquelles on donne ordinairement le nom de fourures.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 128.

OBSERVATION CXXIX.

Sur une noix des Indes ou petit Coco, qui repréſente une tête de ſinge, par le même Auteur.

Obſerv. 129. ETant, il n'y a pas long-tems, chez M. Breynius, il me fit voir entr'autres choſes curieuſes, ces plantes étrangeres, dont il vous a envoyé, Meſſieurs, les deſcriptions, qui ſont imprimées dans le ſecond volume de vos Mémoires, & après que j'eus ſatisfait ma curioſité ſur ces rares objets, il me fit examiner un fruit étranger, qu'il nomme *Noix d'Inde ou petit Coco à tête de ſinge.*

Cette noix me parut aſſez ſemblable au fruit étranger, décrit par *Cluſius*, *exoticorum Lib. 2.* que Jean Bauhin, *Hiſt. plant. univerſal. Lib. 3.* en conſervant la deſcription de Cluſius, nomme, *Noix reſſemblante au Fauſel ou Aréque*, & que C. Bauhin, *Pinac. lib. 12. ſect. 6.* a nommée *fruit de la quatorzième eſpece de Palmier, qui porte des noix*, ou *fruit étranger du même genre que le Fauſel.*

Ce fruit, avec ſon enveloppe, a en effet, comme le dit Cluſius, un pouce & demi de longueur, mais il a un peu plus d'un pouce d'épaiſſeur; le brou ou enveloppe membraneuſe de cette noix, qui eſt à peu près de l'épaiſſeur d'une lame de couteau, eſt au dehors d'une couleur cendrée, mêlée de brun, de façon cependant, que d'un côté, elle eſt plus cendrée que brune, & que le brun domine de l'autre côté. Cluſius a eu raiſon de dire, que le brou de cette noix étoit formé de quantité de parties fibreuſes; mais ces fibres reſſemblent plutôt à celles du brou du Coco, qu'aux parties fibreuſes de l'écorce de la noix d'Aréque, que M. Breynius me fit voir auſſi dans ſon enveloppe. Cluſius au reſte a très-bien remarqué, que cette enveloppe eſt revêtuë à ſa partie inférieure, d'un double calice, & que la partie oppoſée ſe termine en pointe; mais il faut obſerver, que cette pointe n'eſt pas formée par le prolongement de l'enveloppe, comme la figure qu'il en a donnée, ſemble le marquer, mais que du milieu de la partie ſupérieure de ce fruit, il ſort en effet une eſpece de petite aiguille.

Sous cette enveloppe, on trouve une noix dure, ligneuſe, oblongue, dont la ſuperficie eſt inégale, ſillonnée, & d'un jaune châtain. L'une de ſes extrémités eſt arrondie, & l'autre, par la réunion & le prolongement de trois eſpeces de tubercules, ſe termine en pointe, ces protubérances étant diſpoſées de façon, que celle du milieu, qui eſt placée ſur les deux autres, a l'apparence d'un nez, & que les deux protubérances latérales reſſemblent à des lévres applaties. De chaque côté de celle qui forme ce que nous nommons le nez, on apperçoit un petit trou ou enfoncement, capable de pouvoir contenir un pois, qui ne pénétre pas profondement, & qui eſt entouré de filamens noirs, qui ont quelque rapport aux cils ou aux ſourcils, deſorte que cette noix, par ce côté, reſſemble en effet à une tête de ſinge ou de liévre.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 129.

Cluſius trouve quelque reſſemblance entre cette noix & celle du *Fauſel ou Aréque*, mais M. Breynius prétend au contraire, que c'eſt une eſpece de Coco, dont l'enveloppe eſt en effet fibreuſe, comme celle du fruit que nous décrivons, & ſur lequel on voit auſſi les trois trous qui ſe trouvent ſur notre noix. Il me fit auſſi obſerver, que cette noix ne pouvoit être ni l'une ni l'autre des deux noix d'Inde, décrites par *Jean Bauhin*, *Hiſt. plant. univerſ. cap. 183.* & il eut même la complaiſance de me les faire comparer.

Cette noix a été au reſte exactement gravée, & par rapport à ſon volume, & par rapport à ſa forme *Figure. 1. & 2.* la noix couverte de ſon brou, les autres figures repréſentent cette même noix dépoüillée de ſon enveloppe.

OBSERVATION CXXXV.

Sur un abſcès au nombril qui donna lieu de découvrir une Phthyſie univerſelle qui cauſa la mort à la malade, par Simon Schultzius.

CHriſtine Pickia, femme de Grégoire Jetken, Boulanger à Thorn, âgée de trente ans, après avoir été pendant près de trois ſemaines, dans un état de langueur, reſſentit de grandes douleurs au bas-ventre, & s'apperçut d'une tumeur à la région ombilicale. Ces ſymptomes perſuaderent à quelques femmes de ſa connoiſſance, qu'elle étoit enceinte, & elle reſta dans cette erreur juſqu'à ce que le mal augmentant, elle appella un Chirurgien nommé *George Grunach*, qui lui conſeilla d'oindre tous les jours la partie du bas-ventre tuméfiée & douloureuſe, d'huile de Camomille. La nuit du 21. Juin 1674. trois jours après avoir commencé l'uſage de ce reméde, elle rendit en dormant, par une petite ouverture qui ſe fit dans le milieu du nombril, près de deux livres d'une matiere purulente & fœtide, la nature ſe débarraſſant ainſi d'elle-même d'une partie des humeurs viciées, qui s'étoient amaſſées dans l'abdomen, & après cette évacuation, la malade ſe trouva dans le plus grand abbatement. Je la vis l'après-midi du même jour, je la trouvai en effet très-foible, & je m'apperçus d'une dureté, accompagnée d'un ſentiment douloureux du côté du foye. L'urine n'étoit que foiblement teinte, le pouls étoit petit & languiſſant, une toux fréquente lui fai- Obſerv. 135.

soit rendre une sanie purulente, dont la poitrine étoit remplie, & à tous ces fâcheux symptomes, se joignoit une grande maigreur, principalement des parties supérieures. L'appètit au reste se soûtenoit encore, il n'y avoit point d'altération, & le sommeil étoit tranquille. Depuis le vingt-quatre Juin, on n'apperçut plus dans la suite aucune dureté au ventre, parce que le Chirurgien tint toujours dans la playe, une petite canule de plomb, par laquelle il s'écouloit continuellement une grande quantité de pus épais & recuit, & il mit sur cette playe, les emplâtres qu'il crut les plus convenables : pour moi, j'ordonnai d'abord à cette femme des remédes fortifians, & je lui fis prendre quantité d'expectorans, pour procurer l'évacuation de la matiere purulente contenuë dans la poitrine.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obsery. 135.

Le 26. Juin, l'écoulement de pus par la playe, parut beaucoup moins abondant, & le bas-ventre étoit à l'extérieur dans son état naturel ; mais après le pansement, qui fut fait à sept heures du matin, la malade eut un petit frisson, & la nuit suivante, des mouvemens de fiévre, pendant quelques heures. L'après-midi, l'écoulement de pus augmenta, sans qu'il parût aucune dureté au bas-ventre, & ce pus sortoit des vaisseaux ombilicaux, dans lesquels le Chirurgien introduisoit une sonde de la longueur de la moitié du doigt, mais il ne put la faire pénétrer dans les parties latérales, charnuës & musculeuses ; ce qui me fit juger que ce pus venoit du foye, & que son écoulement avoit produit l'affaissement de la tumeur, que j'y avois d'abord remarquée. C'est pour cela que les Anatomistes ont observé, comme on le peut voir dans Riolan fils, *Enchirid. Anat. lib.* 2. que l'incision de la veine ombilicale étoit dangereuse, & que les remédes purgatifs, appliqués sur l'ombilic, agissoient efficacement. Hyppocrate a dit en effet, que l'éruption de la matiere des abscès du bas-ventre, se faisoit souvent par le nombril, & on voit aussi quelquefois, que l'eau des hydropiques s'écoule par cette partie, dont toutes les maladies sont ordinairement graves. Le pus en effet ne cessa pas de couler par cet abscès ombilical, jusqu'à la mort de la malade, toutes les matieres corrompuës des viscéres s'y portant. Il se forma ensuite un ulcére à la mammelle gauche, & à la fesse du même côté, & le corps de cette femme étant absolument décharné, & semblable à un squelette animé ; elle mourut le 29. Juillet à huit heures & demie du matin. Le Chirurgien traitant fit l'ouverture de son corps, à une heure & demie après-midi. Les vaisseaux ombilicaux qui sortoient du foye, étoient remplis de pus & de sang corrompu, d'une très-mauvaise odeur, & le foye qui pesoit cinq livres & demie, étoit ulcéré en plusieurs endroits. Le péritoine, le mésentére, l'épiploon, le Pancréas, étoient tous purulens & presque consumés ; & il y avoit aussi dans les intestins, quelques parties corrompuës, mais la rate, les reins & l'estomac étoient dans leur état naturel. La matrice se trouva aussi ulcérée & remplie de pus. Les chairs qui répondent à la région du foye, étoient livides & pleines de sanie, & étoient adhérentes à ce viscére. Le diaphragme, le médiastin & les poumons étoient corrompus, & particuliérement le poumon gauche, dont la substance paroissoit absolument détruite, de même que la plévre du côté gauche. Le lobe supérieur du poumon droit, n'étoit pas encore entiérement consumé, mais il étoit flétri & ulcéré. Les bronches des poumons étoient encore

entiéres ; mais il y avoit du pus jusqu'à l'orifice de la trachée-artére. Le cœur avoit de même réſiſté à la corruption, mais il étoit mollaſſe, & le Péricarde ne contenoit point d'eau, de telle façon qu'excepté la rate, les reins & l'eſtomac, tout étoit corrompu dans ce cadavre. C'eſt pourquoi j'ai cru pouvoir donner le nom de phthyſie univerſelle, à cette maladie.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION CXXXVIII.

Sur la Plique Polonoiſe, par le même Auteur.

IL eſt conſtant qu'il y a des maladies nationales, que les Médecins nomment *Endemiques* : telle eſt celle dont parle Pline, ſous le nom de *Scelezyrbe* & de *Stomacace*, à laquelle les modernes ont donné le nom de *Scorbut*, qui eſt très-fréquente parmi les peuples qui habitent les côtes des Mers Septentrionales ; telle eſt auſſi la goutte, à laquelle les Napolitains ſont particuliérement ſujets, & le Goëtre qui paroit propre aux Habitans des Alpes. La lépre, ſelon Galien, étoit une maladie endémique à Alexandrie ; & on ſçait par le texte ſacré, qu'elle étoit très-commune, & même contagieuſe parmi les Juifs. Mais il regne en Pologne, & dans les Provinces voiſines, une maladie des plus extraordinaire, dont le principal ſymptome conſiſte dans l'entrelacement & l'agglutination des cheveux, ce qui lui a fait donner le nom de *Plica*. Comme on pourroit à peine citer quelques Auteurs, qui en ayent parlé d'après leurs propres obſervations, & que ceux même qui en ont écrit, ſur le rapport des autres, ſont en petit nombre ; *Scultzius* ſe propoſe dans ce Mémoire, de faire part au public, de tout ce que l'expérience lui a appris, & de tout ce qu'il a pu recueillir d'ailleurs, touchant la nature de cette maladie, les divers accidens qui l'accompagnent, & les remédes qu'il eſt à propos d'employer en pareil cas. Obſerv. 138.

On a donné à cette maladie, le nom de *Plique Polonoiſe*, parce qu'elle paroit particuliere aux peuples de Pologne, qui habitent entre la Hongrie, & la petite Province de *Pocouch* ou *Pocutie*, dans la Ruſſie noire ; quoique de nos jours, le mal ait gagné, & ſe ſoit étendu, non-ſeulement dans les autres Provinces de Pologne, mais qu'il ſoit même parvenu juſques dans le *Briſgaw*, l'*Alſace*, les Pays-Bas, & dans quelques autres Contrées, ſur les bords du Rhin ; deſorte que cette maladie, qui étoit d'abord endémique, eſt devenuë en effet épidémique.

Le peuple crédule ſe perſuade, dit l'Auteur de ce Mémoire, que certains incubes mêlent ainſi les cheveux, en ſuçant pendant la nuit les corps, & occaſionnent ainſi cette maladie, qui ſe nomme en Polonois *Gozdziec* ou *Gwodziec*, terme qui en exprime le genre, & à laquelle on donne auſſi le nom de *Koltun*, qui ſignifie proprement l'entrelacement des cheveux. Après ces éclairciſſemens ſur la dénomination de cette maladie, il la définit, un entortillement & un allongement contre nature, des cheveux, avec léſion conſidérable des fonctions du corps, des membres & de la tête, ſymptomes qui ſont ordinairement précédés de grandes douleurs & de ſueurs.

Il examine enſuite, quelles peuvent être les cauſes prochaines & éloignées de cette maladie extraordinaire, qui n'eſt connuë que dans une certaine étenduë de pays. Et il rapporte ſes cauſes éloignées, premiérement à la maniere de vivre des Polonois, qui ſont voraces, dont les alimens ordinaires ſont de très-difficile digeſtion, & qui boivent avec excès, non ſeulement des biéres fortes, extrêmement chargées de houblon, mais des vins violens, des eaux-de-vie de froment & de l'hydromel, dans leſquels ils font entrer le houblon, régime qui ne peut manquer d'engendrer quantité de crudités. Mais il attribue principalement la cauſe de cette maladie, au mauvais air qu'on reſpire en Pologne, & à une qualité particuliere des eaux du pays, dont la plûpart ont leurs ſources dans les montagnes de Hongrie. Il regarde comme cauſe prochaine de cette maladie, une matiere viſqueuſe & maligne, à laquelle ſe joint ſouvent une humeur atrabilaire, qui eſt portée à la tête par la circulation du ſang, & qui s'y étant fixée, à peu près comme l'humeur de la goutte dans les jointures, produit enſuite l'entortillement des cheveux.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 138.

La variété & la violence des accidens qui ſurviennent dans cette maladie, qui réſiſte ſouvent à tous les remédes, & au traitement le plus méthodique, ſont au reſte, continue *Schultzius*, une preuve convaincante de ſa malignité. Voici de quelle maniere il la décrit, & quels ſont les ſymptomes qui l'accompagnent.

» Comme la nature fait tous ſes efforts pour ſe débarraſſer, & pour » chaſſer au-dehors les humeurs viciées, qui affectent les parties internes, » elle s'annonce d'abord par la pâleur du viſage, & le relâchement des » articulations. Le malade reſſent enſuite les plus vives douleurs, à la tête, » aux pieds, aux mains & dans toutes les jointures; il a des tintemens d'o- » reilles, des mouvemens convulſifs, & ſelon le degré de malignité, ſes » membres ſe contractent, les os ſe courbent, ſe déforment ſouvent, » & quelquefois ſe caſſent. Alors ſi la nature eſt aſſez forte pour ſurmon- » ter le mal, elle parvient par une criſe ſalutaire, à chaſſer l'humeur mor- » bifique dans les cheveux; la tête ſe couvre de craſſe, & quel- » quefois de vermine, la puanteur accompagne cette mal-propre- » té, les cheveux ſe mêlent & s'entrelacent de façon, qu'avec tout » l'art & la patience poſſibles, on ne peut parvenir à les démêler. Ces che- » veux affectés de la plique, tombent quelquefois d'eux-mêmes, mais ſi » on les raſe, ou qu'on les coupe, on prétend qu'ils répandent du ſang; » mais on n'eſt pas cependant bien d'accord ſur ce ſymptome. Les ongles, » & particuliérement ceux des gros orteils des pieds, s'allongent, devien- » nent rudes, noirs & de la couleur des cornes de Bouc, ce qu'on n'éprouve » cependant, que lorſque la plique eſt de la plus mauvaiſe eſpece. Ces on- » gles tombent quelquefois dans le cours de la maladie; mais après la gué- » riſon, ils ſe reproduiſent dans leur état naturel. » Cette maladie eſt au reſte d'autant plus dangereuſe, que les ſymptomes ſont plus violens, & que l'humeur morbifique affecte un plus grand nombre de parties, & lorſqu'elle s'eſt portée dans les cheveux, qu'ils ſe ſont mêlés, & qu'ils ont pris la forme de touffes crépuës, les plus fâcheux accidens diſparoiſſent; mais cela n'arrive pas tout-à-coup, il faut ordinairement un très-long-tems, pour

que cette espece de crise soit parfaite ; & il arrive quelquefois, que des malades portent toute leur vie leurs cheveux ainsi hérissés & tortillés, avec moins d'incommodité, à la vérité, que de difformité.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Observ. 138.

Tant que la plique est dans les cheveux, il est constant qu'il est extrêmement dangereux de les couper ou de les raser, parce que par-là on ferme l'issuë que la nature s'étoit choisie pour l'évacuation de cette humeur, on la répercute des parties extérieures sur les parties intérieures, on renouvelle les plus fâcheux symptomes de cette maladie, & on a vu en effet des malades frappés d'aveuglement, d'autres devenus bossus, & d'autres éprouver diverses autres incommodités très-graves, pour avoir, en cet état, fait couper imprudemment leurs cheveux ; c'est ce dont l'Auteur dit avoir été lui-même le témoin. Cependant lorsqu'on a de bonnes raisons, pour juger que l'humeur de la plique est entiérement évacuée, que toutes les parties internes sont saines, & qu'elle est toute dans les cheveux, on peut en ce cas les couper, & on a l'expérience, que cela se peut faire sans danger, ils tombent même alors quelquefois d'eux-mêmes.

L'Auteur passe ensuite au traitement & à la cure de cette maladie, & il fait d'abord observer que la saignée, soit au bras, soit au pied, ne produit aucun soulagement, & qu'elle a même quelquefois des suites très-fâcheuses. Les purgatifs, surtout dans les commencemens de cette maladie, ne réussissent pas mieux ; au lieu d'évacuer l'humeur morbifique, ils la mettent en mouvement, la dispersent, & en occasionnent des dépôts sur différentes parties, desorte qu'on a vu des malades devenir par-là boiteux, d'autres aveugles, d'autres essuyer diverses incommodités. La plique résiste en effet aux méthodes ordinaires, & on irrite ce mal par les remédes qui seroient les plus efficaces dans d'autres cas. Il ne faut donc avoir recours d'abord qu'aux remédes les plus doux. Lorsque la plique est bien déclarée, qu'une humeur gluante s'est portée à la tête, & que les cheveux commencent à se mêler & à se coler, on peut alors en employer de plus énergiques ; mais pour l'ordinaire, la guérison suit de près l'entortillement des cheveux. Comme on doit regarder cependant ce symptome, comme un mouvement critique de la nature, il est à propos, & même plus sûr, de favoriser l'évacuation de cette humeur, par la route qu'elle a prise, & c'est à quoi l'on réüssira par l'usage des remédes émolliens, qui faciliteront la transpiration par les pores de la peau de la tête. On se sert avec succès d'une décoction d'Acanthe d'Allemagne ou de Pologne, de *sedum majus* ou joubarbe de la grande espece & de la mousse terrestre rampante qu'on nomme en Pologne *Plicaria*, peut-être à cause de quelque analogie de figure, ou même de racine de Houblon ; & il faut se laver la tête avec cette décoction, jusqu'à ce que les douleurs soient appaisées, que les principaux accidens de la maladie soient calmés, & que l'humeur de la Plique se soit toute portée à la peau de la tête & aux cheveux.

L'Auteur fait ensuite observer, par rapport à l'Acanthe, qu'on prétend que sa décoction prise intérieurement est aussi nuisible dans cette maladie, qu'elle est salutaire employée à l'extérieur. A l'égard des proprietés de la mousse terrestre rampante, il renvoye à l'observation 52. de la premiere année des Éphémérides. Dans le traitement de cette maladie, les purgatifs,

comme on l'a dit, doivent donc être très-doux, & il eſt quelquefois à propos de commencer par les vomitifs, qu'on pourra même réitérer ſelon le beſoin, & on achevera la cure par les cordiaux & les ſudorifiques, qui en augmentant la tranſpiration feront évacuer les reſtes de l'humeur morbifique. Le Médecin obſervera au reſte avec prudence, dans l'adminiſtration des remédes, la marche de la nature & s'y conformera.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 138.

Le Dr. *Schultzius*, rapporte enſuite l'hiſtoire d'un grand nombre de maladies ſemblables, la plûpart accompagnées de ſymptomes très-graves, qui ont été guéries par la méthode qu'il propoſe, & il fait obſerver que dans les pays, où la *Plique* eſt endémique, on en diſtingue deux eſpeces, que l'on nomme *Plique mâle* & *Plique femelle*; que celle-ci en occupant toute la tête du malade, qu'elle rend difforme & affreuſe, paroit être plutôt une eſpece de bonnet velu, adhérent à la tête, que des cheveux; & que la *Plique* de cette eſpece qu'on croit occaſionnée par une ſurabondance d'humeurs viſqueuſes & par un défaut de chaleur naturelle, eſt ordinairement regardée comme incurable; que celle au contraire dans laquelle les cheveux ſe tortillent ſeulement en forme de cordes, qui pendent ſur les épaules, quoique ſouvent aſſez rebelle, ſe guérit cependant, lorſque l'humeur ſe trouve conſumée par la chaleur, & qu'alors ces treſſes tombent d'elles-mêmes. Celle-ci eſt la plus commune & la moins dangereuſe, l'autre eſt plus rare & plus difficile à guérir.

L'Auteur réfute enſuite l'opinion de ceux qui ont prétendu, que la Plique n'étoit pas à proprement parler une maladie, ou du moins qu'elle n'étoit occaſionnée que par la négligence de ſe peigner, & il répond ſur tout à l'ouvrage qui a pour titre, *Plico-Maſtix* imprimé en 1668. à *Aberdône en Écoſſe*, ſous le nom ſuppoſé de *Theophraſte véridique Médecin Écoſſois*. » La » Plique, dit l'Auteur de cet ouvrage, n'eſt qu'une maladie imaginaire, » qui n'exiſte que dans la tête de quelques femmelettes ſuperſtitieuſes, & » de quelques Médecins crédules, ou ſi on peut lui donner le nom de ma» ladie, elle eſt aſſurément très-volontaire; perſonne ne l'a que ceux qui » veulent bien l'avoir, & la ſeule négligence de ſe peigner la cauſe.... La » tranſpiration par-là eſt interceptée, les pores de la tête ſe bouchent, d'où » naît l'apopléxie, l'épilepſie, la paralyſie, maladies qui privent les mem» bres du mouvement. Les cheveux en ſe mêlant, faute d'avoir été peignés, » peuvent même occaſionner des douleurs d'entrailles, par ſympathie avec » les parties membraneuſes obſtruées. Bien plus, je prétends que ces dou» leurs d'entrailles, que je regarde comme de vraies coliques bilieuſes, » peuvent même occaſionner réciproquement la Plique, en faiſant négliger » au malade le ſoin de ſe peigner. Ces eſpeces de coliques dégénérent ſou» vent en paralyſie, & l'entrelacement des cheveux peut ſeul donner lieu » à cette métaſtaſe, ou tranſport de l'humeur morbifique des parties mem» braneuſes aux parties nerveuſes, parce que les cheveux en ſe mêlant, oc» caſionnent le froncement de la peau qui couvre le crâne, & les vapeurs » fuligineuſes qui s'élevoient du cerveau à travers les ſutures étant arrêtées, » elles cauſent bientôt l'engourdiſſement des membres. Telle eſt la façon de penſer du Médecin Écoſſois ſur la Plique, que l'Auteur de ce mémoire, regarde au contraire comme une maladie réelle & endémique, que la mal-

propreté

propreté & la négligence de se peigner ne peuvent point produire. » Après » avoir lu, dit-il, l'ouvrage dont on vient de rendre compte, quelqu'en soit » l'Auteur, je m'adressai à un grand nombre de personnes qui avoient été » attaquées de la Plique, & je leur représentai, que le peu de soin qu'ils » avoient eu de leurs cheveux, négligence très-ordinaire parmi le peuple » en Pologne, leur avoit peut-être attiré cette maladie; leurs cheveux faute » d'avoir été peignés, s'étant peut-être avec le tems mêlés & collés ensem- » ble, au point de former ces touffes cordelées qu'on nomme Plique. Mais » aucun d'eux ne voulut en convenir, tous m'assurerent au contraire que, » dès qu'ils s'étoient apperçus que leurs cheveux commençoient à s'entor- » tiller, ils avoient chaque jour essayé plusieurs fois de les démêler avec » le peigne, sans pouvoir y réüssir, & sans pouvoir empêcher leur cohé- » sion, ou y remédier. Comment concevoir, continue *Schultzius*, en rap- » portant les paroles d'un autre Auteur sur la même matiere, que des che- » veux qu'on aura négligé de peigner, même pendant long-tems, puissent » causer des douleurs d'entrailles, & qu'un homme devienne contrefait, & » perde l'usage de ses membres, pour n'avoir pas tenu sa tête aussi propre » qu'il l'auroit du? Pourquoi ses ongles se déforment-ils? Pourquoi devien- » nent-ils noirs, épais, d'une forme & d'une couleur fort différentes de » l'état naturel? Pourquoi dans ces circonstances, n'y a-t'il pas un moindre » danger à les couper, qu'à couper les cheveux affectés de la Plique? Et pour- » quoi les Allemans & les Prussiens sont-ils attaqués de cette maladie, » comme les Polonois, quoiqu'ils ayent un très-grand soin de leurs cheveux? L'Auteur enfin ne paroit point douter que la Plique ne soit une maladie particuliere, quoiqu'il convienne que les symptomes qui l'accompagnent, ont un grand rapport avec les maladies vénériennes & le scorbut. Il cite à ce sujet le Dr. *Bernard de Bernitz*, Médecin du Roi de Pologne, qui regarde de même la Plique comme une vraie maladie, & qui a donné une méthode de la traiter, imprimée dans les Éphémérides des Curieux de la Nature d'Allemagne, *année II. obs.* 52. que *Schultzius* ne désaprouve pas. Il s'appuye encore de l'autorité du Dr. *Jean Paterson-Hain*, qui a aussi communiqué à l'Académie des Curieux de la Nature *année III.* une observation sur une Plique fort remarquable, qui se forma aux parties naturelles d'une femme. Il termine son mémoire par un fait fort extraordinaire : une touffe de cheveux, dit-il, affectés de la Plique, ayant été coupée à une Religieuse d'un Monastére de l'Ordre de Sainte Brigitte, près de Posnanie dans la grande Pologne, & ayant été suspenduë à un clou, dans un lieu écarté de la maison où personne ne fréquentoit, ces cheveux dans l'espace de seize ans, crûrent d'une demi-aune de longueur. Il renvoye enfin aux Auteurs qui ont écrit sur la Plique, tels que *Spondanus*, *Bzovius*, *Cromerus*, *Dlugossius*, *Joachim Pastorius*, *in floro Polonico*, *Lib.* 2. &c. la plûpart desquels prétendent que cette maladie n'a été connuë, & n'a en effet commencé que vers l'an 1287.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Observ. 148.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 152.

OBSERVATION CLII.

Sur la Rage, par le même Auteur.

UN petit chien, malade apparemment de la rage, ayant ſeulement moüillé en quelques endroits, avec l'écume qui ſortoit de ſa bouche, le corps nud d'une petite fille de Michel *Ringeltauben*, Miniſtre de l'Egliſe de la Sainte Trinité, à *Thorn*, ſans la mordre, cette petite fille fut ſaiſie huit jours après d'une rage violente, & malgré tous les remédes qu'on lui fit prendre, elle en mourut le troiſième jour. On trouve des exemples ſemblables dans les ouvrages de *Jean Math. de Gradibus*, de *Mathiol. Lib. 6.* de *Dioſcoride*, *Cap. 36.* de *Cælius Aurelianus*, *Lib. 3. acut. morb.* de *Schenkius*, *Lib. 7.* d'*Aretée*, *Lib. 1.* de *Jérôme Cardan*, *contradic. medic.* de *Jule Palmarius*, *de Morb. contag.* & de *Fernel*, *Lib. 2. de abdit. morb. cauſ.*

OBSERVATION CLIX.

Sur une femme qui n'avoit jamais eu l'écoulement périodique de ſon ſexe, par le même Auteur.

Obſerv. 159. FAbrice Hildan fameux Médecin-Chirurgien à Berne, *Lib. obſerv. Cent. 5.* parle d'une femme de quarante ans, qui n'avoit jamais été réglée, ni avant, ni après ſon mariage, & qui avoit cependant eu ſept enfans, dont la plûpart étoient encore vivans, & de la meilleure ſanté; & il remarque que dans les couches de cette femme, toutes fort heureuſes, les vuidanges avoient toujours été très-peu abondantes. Pour moi je connois la femme d'un Pelletier, qui demeuroit il n'y a pas long-tems à Poſnanie, & qui eſt actuellement établi à Thorn, qui n'a de même jamais eu la maladie de ſon ſexe, ni pendant qu'elle étoit fille, ni depuis qu'elle eſt femme. Il eſt vrai que juſqu'à préſent, elle n'a point eu d'enfans. Cette femme a actuellement vingt-ſept ans, elle eſt jolie, d'un bon tempérament, & ſe porte bien. Etant à Poſnanie, on lui fit différens remédes pour tâcher de procurer l'éruption de ſes régles, mais ſans pouvoir y réuſſir, elle nous donnera peut-être lieu dans la ſuite, de vous communiquer quelques obſervations intéreſſantes ſur ſon état.

OBSERVATION CLXXXIV.

Sur la mobilité de l'os Frontal d'une fille, par le Dr. Lachmund.

Obſerv. 184. UNe fille de condition, âgée de vingt-ſix ans, ſe plaignoit un jour à moi de grandes & de continuelles douleurs de tête, auſquelles elle étoit ſujette depuis ſon enfance, en m'aſſurant qu'elle n'avoit pas encore les os du

crâne réunis & adhérens, ce qu'elle croyoit capable de lui causer les douleurs qu'elle ressentoit. Je lui répondis que la fontanelle étoit peut-être encore ouverte, & n'étoit peut-être pas encore osseuse ; elle me dit qu'elle étoit fermée, mais que lorsqu'elle rioit, qu'elle pleuroit, ou qu'elle parloit haut, & avec vivacité, les os de son crâne s'entrouvroient d'un travers de pouce. J'eus la curiosité de vouloir vérifier ce qu'elle me disoit, & j'observai en effet que l'os frontal étoit mobile, & qu'il pouvoit assez s'écarter des autres os de la tête, pour qu'on pût presque toucher le cerveau avec le doigt.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Observ. 184.

Extrait des lettres écrites au Dr. Jean Daniel Major, *au mois de Décembre 1675.*

EXTRAIT DE L'OBSERVATION CLXXXVIII.

Sur des Vers trouvés dans le foye de plusieurs animaux, & sur-tout de Brebis, de Genisses & de jeunes Taureaux, par Jean Chrétien Frommann, *Dr. en Médecine, & Professeur de Philosophie au Collége de Cobourg en Franconie.*

LEs Observations suivantes ont été faites dans le cours des années 1663. 1664. & 1665. & ont pour objet une maladie épidémique qui attaqua pour lors les brebis & moutons de tout âge, & les veaux & genisses, de deux ans seulement, & au-dessous, en épargnant les bœufs & les vaches, qui ne s'en ressentirent point. Des vers qui s'étoient formés dans le foye de ces animaux, étoient le principal symptome qui caractérisoit cette maladie, qui devint si générale, que le boucher de l'Auteur l'assura, que dans le cours du mois de Janvier de l'année 1665, qui est le mois où l'on tue le plus de moutons, il n'en avoit pas exposé un seul en vente, dont le foye ne contint des vers, & que dans les quatre bergeries de *Schofholf*, *Wolbach*, *Gossemberg* & *Vatzendorf*, composées ensemble de plus de trois mille moutons, il n'en étoit pas resté quarante. Observ. 188.

Le peuple nomme cette maladie du bétail, *Egeln* & *Egeliehte Lebern*, parce que les vers qui se trouvent dans le foye de ces animaux, paroissent du premier coup d'œil ressembler en quelque façon aux sang-sues, dont le nom Allemand est *Egel*, ou parce que le bétail contracte cette maladie en mangeant de la *nummulaire*, qui se nomme aussi *Egel Kraut*. Quoique *Jonston* prétende en effet *Not. Regn. Veget.* que cette plante soit très-nuisible aux moutons, lorsqu'ils en mangent, l'Auteur de cette Observation se persuade que cette maladie a plutôt été ainsi nommée, parce que ces vers qui sont plats, larges & à peu-près circulaires, ressemblent par leur forme à la feüille de la nummulaire qui est aussi ronde, & qui loin d'avoir des qualités nuisibles, est un excellent vulnéraire. L'Auteur entre ensuite dans un détail circonstancié des différens symptomes de cette maladie. » Les Bouchers, dit-» il, en prenant avec le doigt le foye des animaux qui en étoient attaqués, » en faisoient sortir des vers courts & qui paroissoient d'abord cylindri-» ques, mais qui laissés à eux-mêmes pendant quelques instans, s'étendoient » beaucoup en largeur & avoient alors la forme d'un ongle. Leur

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 188.

» tête étoit très petite & pointuë, l'extrémité oppoſée étoit un peu arron-
» die, mais ſe terminoit cependant encore en pointe, leur ſubſtance étoit
» molle & leur couleur d'un pourpre brun; on en a même vu quelques-
» uns de rouges, ce qui caractériſoit aſſez la matiere dont ils avoient été
» formés. « La quantité de ces vers, continue l'Auteur, n'étoit pas toujours la même, & paroiſſoit dépendre du plus ou du moins de tems, qu'ils avoient eu pour ſe multiplier. Le foye de quelques-uns de ces animaux n'en contenoit qu'un petit nombre; il y en avoit dans d'autres une plus grande quantité, & on en trouva dans certains, plus d'une poignée. Les animaux ſauvages n'en furent pas exempts, & il remarque qu'en 1664. on trouva dans les campagnes & dans les forêts, quantité de cerfs & de liévres morts de cette maladie, pluſieurs autres qui ne pouvoient preſque ſe ſoûtenir, & qu'on prenoit ſans peine; mais cette mortalité ne dura qu'environ un mois, & le foye de ceux qu'on trouva morts ou mourans contenoit des vers, il étoit gangréné, & la corruption s'étoit communiquée aux poumons. Parmi les animaux domeſtiques, cette maladie attaqua principalement les Brebis, les jeunes Taureaux & les Geniſſes, elle épargna les Chevaux, les Chévres, les Cochons; mais la différence d'âge n'en exempta pas les Brebis, le foye des Agneaux ne ſe trouva pas moins rempli de vers que celui des vieilles Brebis, & le foye de leurs petits encore dans la matrice en contenoit de même. Il n'y eut que quelques Veaux de lait qui furent attaqués de cette maladie; mais ſuivant le témoignage des Bouchers, le foye des jeunes Taureaux & des Geniſſes d'un an ou de deux ans, n'étoit plus qu'un ſac de vers. La maladie ne s'étendit pas aux bœufs plus âgés, peut-être parce que la conſiſtance de leur chair étant plus ferme & plus ſéche, la rendoit moins ſuſceptible de corruption, ou peut-être auſſi parce qu'ils ne ſe nourriſſent preſque toute l'année que de foin. Le foye qui étoit d'une groſſeur ſurprenante dans quelques-uns de ces animaux, fut preſque le ſeul viſcére qui ſe trouva affecté de cette corruption. On trouva cependant des vers dans le poumon de quelques brebis, il s'en trouva auſſi, mais très-rarement, dans les inteſtins, qui les avoient même percés, & on en apperçut quelquefois dans la véſicule du fiel. Il paroit enfin par les obſervations de *Frommann*, que cette maladie qui eſt très-rare, non-ſeulement parmi les hommes, mais même parmi les animaux, avoit cependant fait périr une grande quantité de bétail, dans une certaine étenduë de pays.

L'Auteur eſſaye enſuite de découvrir ce qui avoit pu occaſionner cette maladie, qui ne fut épidémique qu'à l'égard de certaines eſpeces de quadrupedes, & il poſe d'abord pour principe, que les vers qui ſe trouvent dans le corps des animaux, y ſont produits par des cauſes particulieres & accidentelles, & que toute matiere en ſe corrompant, engendre néceſſairement des vers, ce que le P. Kircher, *Scrut. de peſte*, a démontré par des expériences, qui paroiſſent ſans replique; que par conſéquent les vers qui ont été trouvés dans le foye de certains animaux, tandis que cette maladie a regné, y ont été produits par la corruption du ſang ſtagnant dans ſes vaiſſeaux, ou par l'altération de ſa propre ſubſtance. Mais d'où naiſſoit cette corruption du ſang? C'eſt ce que l'Auteur examine dans la ſuite de ce Mémoire.

Comme la maladie étoit commune à pluſieurs eſpeces d'animaux, & qu'elle étoit accompagnée des mêmes ſymptomes, on ne doit, dit-il, en chercher la cauſe que dans les qualités nuiſibles, ou de l'air, ou des eaux, ou des alimens. L'air en effet peut s'altérer par le mêlange des vapeurs qui s'exhalent des terres, des eaux & des matiéres corrompues; mais en ce cas le poumon auroit été particuliérement affecté de cette qualité maligne, qui ſe feroit communiquée enſuite au ſang & à la région du cœur, au lieu que le ſiége de la maladie ne paroiſſoit être que dans le foye. Certaines circonſtances peuvent auſſi cauſer de l'altération aux eaux, mais ſi leur corruption avoit donné lieu à cette maladie, les animaux dans les lieux où l'on ſçait que les eaux ſont de la plus grande pureté, n'en auroient pas été attaqués, & cependant ils n'en furent pas exempts. C'eſt ce qui détermine l'Auteur à juger qu'on doit en attribuer la cauſe, à la mauvaiſe qualité des alimens, dont le bétail avoit été nourri pendant les trois années qu'elle avoit duré. Il fait obſerver en effet que la trop grande humidité occaſionnée par les pluies fréquentes, & particuliérement par celles de l'année 1663. avoit diſpoſé les plantes à la pourriture, ces pluies ayant ſur-tout été ſuivies de chaleurs exceſſives, qui cauſant d'autre côté aux animaux une grande altération, la trop grande abondance d'eau qu'ils avoient buë, & la qualité mal-ſaine & trop humide des fourages, dont ils avoient été nourris, avoient été la ſource de ces ſortes de maladies. Mais il obſerve de plus qu'il y eut alors de fréquentes roſées, de l'eſpece de celles que Pline nomme *ſiderum ſaliva*, à laquelle les Latins donnoient plus ordinairement le nom de *Robigo ou Rubigo*, parce que cette liqueur mielleuſe en s'attachant aux feüilles des plantes & des arbres, les brûle & les ronge, comme la roüille ronge & détruit les métaux. Numa Pompilius avoit en effet inſtitué une Fête ſous le nom de *Robigalia* ou *Rubiginalia*, à l'honneur du Dieu *Robigo*, auquel on ſacrifioit près des bleds, pour qu'il en détournât cette roſée nuiſible, qui ſe nomme en François *Nielle*. C'eſt principalement aux Nielles, qui avoient altéré les grains & les fourages en Franconie, dans le cours des années 1663. 1664. & 1665. que l'Auteur ſe perſuade que doit être attribuée la cauſe de la génération de ces vers d'une forme extraordinaire, dans le foye de certaines eſpeces d'animaux domeſtiques & ſauvages; car ces exhalaiſons malignes ne ſont pas moins nuiſibles aux animaux, qu'aux végétaux. „ Une Religieuſe de l'Ordre de Saint Dominique, dit Tackius, *L. c. Phil. Hochſtetter.* dont les régles étoient ſupprimées, ayant bu par le conſeil d'une autre Religieuſe, „ de cette ſorte de *roſée mielleuſe* qui tombe par un tems ſerein, & qui cauſe ordinairement aux animaux, des diarrhées bilieuſes, qui les font ſouvent périr, elle ſe procura à la vérité par-là le retour de ſes régles qui furent très-abondantes; mais l'écoulement s'en fit d'une maniere irréguliére, ſa vuë s'affoiblit, elle eut des engourdiſſemens dans les membres, „ des foibleſſes, des convulſions, &c.

„ J'ai appris d'un homme digne de foi, continue l'Auteur, que ſe promenant un jour à la campagne en 1663, il avoit apperçu ſur ſon chapeau & ſur ſes ſouliers, une aſſez grande quantité d'une ſorte de matiere „ jaunâtre, que les Villageois connoiſſent très-bien, & qu'ils regardent „ comme venimeuſe, qui s'étoit détachée des herbes & des feüilles des

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 188.

» arbres ; & on a quelquefois obſervé auſſi dans les places de notre ville, » après une pluie abondante, une matiere de la même couleur, que l'on » jugeoit être ſulfureuſe, mais qui, à mon avis, devoit plutôt être analo- » gue à l'arſenic & à l'orpiment. » L'Auteur fait enſuite remarquer, que lorſque les eaux ſe débordent, en pénétrant dans les retraites des crapauds, des ſerpens, des léſards, elles détrempent & délayent quantité de matieres excrémenteuſes & venimeuſes, dont elles empoiſonnent enſuite les pâturages, & il cite à ce ſujet, le P. Kircher, *L. c. p. 97.* qui avoit obſervé que la quantité de pluie qui étoit tombée en 1617, ayant fait déborder les rivieres, elles avoient couvert de limon toutes les prairies ; que les herbes ainſi enduites de vaſe, avoient cauſé aux bœufs, qui s'en étoient nourris, des tumeurs purulentes à la gorge, qui les avoient ſuffoqués ; & que les chairs de ces animaux malades, avoient occaſionné des maladies ſemblables aux gens de la campagne, qui avoient été aſſez imprudens pour en manger.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 188.

L'Auteur examine enfin, pourquoi le foye étoit particuliérement affecté dans cette maladie, tandis que le cœur, la rate, l'eſtomac, étoient ſains, & ne contenoient point de vers ; & il fait obſerver, que les anciens jugeoient de la qualité d'un terrein par l'état du foye des animaux, deſorte que lorqu'ils vouloient bâtir une ville, c'eſt à quoi ils s'attachoient particuliérement, & s'il étoit vicié, ils regardoient dès-lors ce lieu comme malſain, & attribuoient l'état dépravé de ce viſcére, ou à la mauvaiſe qualité de l'air, ou à celle des productions de ce terrein. Nos Bergers, dit-il, lorſqu'ils veulent louer des bergeries, ou changer leurs troupeaux de lieu, conſidérent en effet auparavant le foye des animaux de ce canton, & de-là ils jugent de la bonté & de la fertilité du terroir. L'Auteur croit au reſte, que ſi le foye eſt plus ſujet à la corruption que tout autre viſcére, c'eſt parce que ſa ſubſtance, qui n'eſt, en quelque façon, comme le remarque Galien, *de Uſu part.* que du ſang condenſé, eſt molle, d'une qualité chaude & humide, & qu'il eſt d'un grand volume ; deſorte qu'étant deſtiné à recevoir une plus grande quantité de ſang que toute autre partie, lorſque ce ſang eſt vicié, & qu'il a été produit par des alimens trop humides, & de mauvaiſe qualité, il y eſt ſtagnant, ce viſcére ſe corrompt, les vers s'y engendrent, ils s'y multiplient à la faveur de la chaleur & de l'humidité, & à la fin ils le détruiſent & le conſument.

OBSERVATION CXC.

Sur un Serpent qui ſortit du corps d'un femme, par le même Auteur.

Obſerv. 190.

UNe pauvre femme veuve, âgée de vingt-ſix ans, qui étoit naturellement d'un temperament ſanguin & bilieux, mais qui après avoir perdu ſon mari, par une mort violente, étoit devenuë extrêmement mélancolique, & qui demeuroit hors de la ville dans une petite maiſon près d'une mare formée par différens égoûts, avec deux enfans qu'elle avoit, y éprouva pendant une année différentes ſortes de maladies graves, telles

que des accès d'épilepsie, des coliques de ventre, une suppression de régles, des suffocations utérines, des douleurs dans les membres, des cardialgies, des vomissemens, des constipations opiniâtres, & des rétentions d'urine; dont la qualité donna lieu dans la suite, de soupçonner dans cette femme, un levain scorbutique; symptomes que je ne pouvois cependant attribuer à la situation mal-saine de la maison qu'elle occupoit, & desquels j'avois peine à découvrir la véritable cause. Je me contentai d'abord, eu égard à sa grande pauvreté, de lui ordonner quelques remédes domestiques, dont elle se trouva quelquefois soulagée, mais qui souvent furent sans effet. Elle me dit au reste, qu'étant encore chez ses pere & mere, elle avoit quelquefois épuisé, pendant plusieurs semaines, toutes les ressources de la Médecine, & rebuté les Médecins, sans recevoir aucun soulagement. L'indigence de cette femme, jointe à la violence des accidens, étoit un grand obstacle à sa guérison, j'étois même en quelque façon, déterminé à ne la plus voir, mais je ne pus résister aux instantes priéres qu'elle me fit, de ne la pas abandonner. Comme elle s'étoit trouvée plusieurs fois en danger d'être suffoquée, je me persuadai d'abord qu'une affection utérine, que l'on nomme ordinairement suffocation, & qui prend, comme l'on sçait, toutes sortes de formes, causoit tout son mal, & je fus plusieurs fois tenté d'attribuer tous les symptomes effrayans de cette maladie, aux vapeurs hystériques; mais quelques discours de cette femme, qui me firent soupçonner qu'elle pouvoit avoir dans le corps quelqu'animal vivant, commencerent à m'éclairer sur son état. Lui ayant fait ensuite plusieurs questions, & entr'autres, si elle avoit le sommeil profond, & s'il y avoit des insectes dans sa maison; elle me répondit, que depuis qu'elle étoit malade, son sommeil étoit assez léger, mais qu'auparavant, elle dormoit très-profondément, & ordinairement la bouche ouverte; qu'elle ne pouvoit garantir sa maison d'insectes; qu'après les pluies, elle y sentoit quelquefois la mauvaise odeur des serpens aquatiques; qu'elle y voyoit souvent des crapauds, des grenoüilles, & qu'en dernier lieu elle avoit apperçu dans la fente d'un mur, une sorte de serpent, dont la tête ressembloit en quelque sorte à celle d'un brochet. Lui ayant fait encore d'autres questions sur l'état actuel de son appètit, & sur la puanteur de sa bouche, elle me fit réponse, que la mauvaise odeur qui s'en exhaloit, lui étoit en effet insupportable, & qu'à l'égard de son appètit, elle avoit quelquefois une faim canine, & que d'autres fois elle ne sentoit aucun besoin de manger. Toutes ces circonstances me déterminerent à assurer hardiment cette femme, qu'elle avoit quelque reptile dans le corps; & elle en fut d'autant plus aisément persuadée, qu'elle me dit, qu'elle croyoit non-seulement sentir le mouvement d'un insecte, mais qu'elle éprouvoit un sentiment à peu près pareil à celui qu'exciteroit un petit chat en suçant quelque chose avec avidité. Je tournai donc toutes mes vuës de ce côté, & je fis prendre à la malade de la poudre de racine de raifort marin & d'angélique, que *Taberna-Montanus* recommande fort contre les serpens & les vers du corps humain, avec laquelle il dit, *Lib. 1. herb.* avoir fait rendre à un homme une Salamandre, & à une femme trois grenoüilles, & que *Tragus*, *Lib. hist. stirp.* dit aussi avoir employée avec succès, ayant

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Observ. 190.

même fait sortir un serpent du corps d'un enfant, avec cette même poudre.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1676. & 1677. Obſerv. 190.

Après en avoir fait prendre à cette femme deux fois dans du vin, & deux fois dans de l'eau de chardon béni, je lui ordonnai des infusions d'absynte, de tanésie, de petite centaurée, & d'autres amers semblables, pour tâcher de faire descendre dans les gros intestins, l'animal que je soupçonnois dans son corps; car on auroit pu lui causer une suffocation funeste, en l'attirant par le haut. Je lui fis manger de l'ail crud & cuit, mais cette femme étant sujette à des accès d'épilepsie, dont elle avoit même eu des attaques plusieurs années auparavant, il n'auroit pas été prudent de lui en faire prendre en grande quantité, comme *Erasmus* cité par *Gesner*, *lib. de Serpente*, le conseille en pareil cas. Elle se donna elle-même des lavemens de lait tiéde; elle en reçut souvent par le bas la vapeur, toujours pour tâcher de faire prendre cette route à cet insecte, quelqu'il fut, & ces injections de lait lui faisoient rendre quelquefois un peu de sang & des pellicules ou caroncules, qu'elle comparoit à des portions de l'arriére-faix d'une vache. L'animal au reste s'agita beaucoup pendant l'usage de ce remède, & descendit un jour jusqu'au *rectum*; cette femme ressentant alors une grande érosion, & de grandes douleurs à l'anus, à la matrice & aux parties voisines, telles à peu près que les femmes en couche les éprouvent, & se plaignant d'un écoulement involontaire d'urine, elle me fit appeller. Après l'avoir bien examinée, je reconnus que ces symptomes étoient l'effet de la sympathie, ou correspondance qui est entre les intestins, la matrice & la vessie, je lui défendis de s'asseoir, je lui conseillai de faire souvent des efforts, comme si elle eut voulu aller à la selle, & j'ordonnai sur le champ qu'on fît chauffer du lait, & qu'on lui en fît recevoir la vapeur, espérant que bientôt j'aurois la satisfaction de voir sortir cette bête; mais tandis qu'on chercha du lait, & qu'on le fit chauffer, un accès d'épilepsie survint, & l'animal changea de situation. Étant retourné quelque tems après, voir cette femme, j'appris qu'elle l'avoit senti remonter, & qu'il étoit actuellement du côté gauche; que les grandes douleurs qu'elle avoit éprouvées depuis quelques jours à l'anus, ne lui avoient pas permis de s'asseoir, & que dans cet etat violent, ses régles supprimées depuis long-tems, étoient revenuës abondamment, mais que peu après elles s'étoient arrêtées. Lorsque je la vis le 3. Août, elle me dit, que s'étant trouvée foible la veille, & ayant eu envie de boire du lait, elle en avoit pris quelques cuillerées, à la persuasion de la femme qui la servoit; ce qui lui avoit procuré quelque soulagement pendant quelque tems; mais que le jour même qu'elle me parloit, la bête avoit fait de si grands efforts pour remonter aux parties supérieures, qu'elle ne s'étoit jamais trouvée dans un si grand danger d'être suffoquée, & que cela lui avoit causé un accès d'épilepsie. Le 5. Août, je lui fis prendre dans un boüillon gras une dragme de mercure purifié; & je lui fis appliquer sur le ventre, une emplâtre faite avec une once & demie d'onguent *de Arthanita*, six gros d'huile d'olive, & autant d'huile de millepertuis, un peu de cire, & une dragme de mercure. Ce topique mit l'animal dans une si grande agitation, qu'il s'éleva au cerveau des vapeurs malignes, qui occasionnerent une douleur de tête si violente, que la malade

lade me fit appeller avec précipitation, & elle me dit toute en larmes, que non seulement elle ressentoit les plus vives douleurs au front, mais qu'elle étoit infectée d'une odeur extrêmement puante, & semblable à celle qu'exhalent les excrémens, lorsqu'ils ont été retenus trop long-tems dans les intestins. Pour calmer cette grande douleur, je lui conseillai de faire usage d'un liniment composé de deux gros d'*Alabastron*, mêlé avec trois gros tant d'huile de camomille que de roses, & d'un sternutatoire fait avec un gros de marjolaine, & pareille quantité d'eau de ruë. Lorsque l'animal étoit en repos, les douleurs se calmoient; mais dès qu'il faisoit quelques mouvemens, elles augmentoient au point, qu'il paroissoit alors une apparence de tumeur à la naissance de la future sagittale; desorte que les vapeurs, que cet animal faisoit élever par ses mouvemens, occasionnoient les plus grandes douleurs, lorsqu'elles étoient portées à la partie antérieure de la tête, & des accès d'épilepsie, lorsqu'elles parvenoient jusqu'au principe des nerfs. Je fus un jour témoin, que l'animal faisoit de grands efforts pour pénétrer jusques dans l'œsophage, mais la grande quantité d'absynthe verte, que mangea la malade, le fit descendre. L'après-midi, l'animal étant dans les gros intestins, je lui fis prendre les pillules suivantes, dont le Dr. *Martin Dippoldus*, autrefois Médecin célébre en cette ville, a donné la composition, & immédiatement après, je lui fis avaler une potion amére,

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Observ. 190.

℞. Extrait de Méchoacan comp. un scrupule.
Extrait d'absynthe, un demi-scrupule.
Extrait d'angélique, sept grains.
Aloès, onze grains.
Diagréde, deux grains.

Le tout incorporé dans du syrop d'absynthe, & dont on fit dix-sept pillules.

Ce reméde, contre mon espérance, ne procura par le bas aucune évacuation, mais la malade rendit par le haut des matieres épaisses, visqueuses & jaunâtres; desorte que la disposition au vomissement où elle se trouvoit alors, m'obligea de suspendre pour un tems l'usage de tous remédes. Le 8. Août, étant retourné voir cette femme, je la trouvai dans un danger éminent d'être suffoquée, par les nouveaux efforts que faisoit l'animal, pour pénétrer dans l'œsophage. Elle avoit en effet le visage & le cou enflés, les veines étoient tenduës & gonflées; & l'œsophage étoit affecté de mouvemens convulsifs, tantôt en avant, & tantôt en arriére, qui imitoient successivement ceux de la déglutition, & ceux du vomissement. Comme je réfléchissois sur les moyens de la soulager dans un cas aussi pressant, j'apperçus une pipe & du tabac, dont elle se servoit lorsqu'elle avoit mal aux dents; après avoir allumé cette pipe à la flamme d'une chandelle, je lui fis ouvrir la bouche, & à peine lui eus-je soufflé quelques gorgées de fumées, que la parole lui revint, & qu'elle dit aussitôt, je suis guérie. Je lui permis alors de prendre de la poudre de racine d'angélique & de raifort marin, dont je lui avois fait interrompre l'usage, à cause de la qualité venteuse du raifort; & lorsqu'elle eut pris cette poudre dans de la biére, elle fut tourmentée pendant quelque tems de picotemens, d'érosions & de déchiremens, causés par les mouvemens tumultueux de l'ani-

mal. Elle me demandoit avec instance, la permission de se faire saigner, ce qu'elle avoit coutume de faire tous les trois mois, pour se précautionner contre les retours des accès d'épilepsie, auxquels elle étoit sujette; mais je ne jugeai pas ce remède convenable dans l'état de foiblesse où elle se trouvoit, & eu égard à la grande quantité de sang qu'elle convenoit elle-même avoir perdu dans la dernière éruption de ses régles. Le 10. Août, l'animal remonta aux parties supérieures, & causa à cette femme de nouvelles suffocations, j'y remédiai encore, en lui faisant manger abondamment, de l'absynthe, & en lui faisant prendre de la poudre de *Taberna-Montanus*.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obsérv. 190.

Marcus Gattinaria, au rapport de Mathiole, *Comment. in lib. 11. Dioscor.* prétend que la fumée du vieux cuir est un spécifique en pareil cas, & qu'après avoir fait prendre sans succès, une multitude de différens remédes, à un homme qui avoit de même dans le corps, un serpent, de la forme d'une vipére, la fumée du cuir, tirée par le moyen d'un tuyau de pipe, avoit fait sortir ce serpent en présence de plusieurs personnes; mais l'épilepsie, à laquelle notre malade étoit sujette, ne me permit pas d'avoir recours à ce remède, ayant éprouvé que la fumée du tabac lui avoit occasionné des attaques de cette maladie, & que l'animal s'agitant extraordinairement, pour éviter l'odeur pénétrante de cette fumée, lui avoit causé les plus vives douleurs. Le 11. je lui donnai du bézoard animal avec de la graisse de cicogne, dans du boüillon de viande. Le 12. elle prit un gros de mercure coulant dans des conserves de roses, & à deux heures après-midi du même jour, je lui fis prendre les pillules suivantes: ℞. Extrait de Méchoacan composé, un scrupule, extrait d'absynthe, de racine d'angélique & d'aloès, de chacun sept grains, résine de Scammonée, quatre grains, le tout incorporé dans du syrop d'absynthe. A peine eut-elle prit ce remède, dont j'avois fait sept pillules, qu'elle fut saisie de ses mouvemens convulsifs ordinaires, & lorsqu'ils eurent cessé, je lui fis appliquer sur le ventre, le liniment dont j'ai parlé. Ce remède lui procura deux évacuations pendant la nuit, & deux le lendemain matin; elles se firent avec plus d'impétuosité que d'abondance, & elle me dit, qu'à la premiere, elle étoit tombée en foiblesse. Elle eut aussi dans cette matinée, une hémorragie par le nez, & ce même jour elle fut encore évacuée trois fois; la premiere fois, ses déjections ressembloient à de petits limas sans coquilles; la seconde, elles étoient jaunes, & la troisième, elles étoient noirs comme de l'encre. L'après-midi elle eut un accès d'épilepsie, qui fut court & léger, & auquel succéda sur le soir, une enflûre du ventre, accompagnée d'anxiétés, & de difficulté de respirer. Le quatorze du même mois, je lui fis prendre un autre purgatif, mais qui fut sans aucun effet, elle eut encore de grandes douleurs de tête, l'animal s'agita beaucoup, & remontant aux parties supérieures, elle le fit descendre en mâchant du tabac. Le quinze, je lui ordonnai un gros de thériaque dans de l'eau d'oseille & de scordium, & dans la crainte que les humeurs malignes & corrompuës, contenuës dans les intestins, ne passassent dans le sang, je lui fis prendre un sudorifique; elle n'eut point ce jour-là d'accès d'épilepsie, mais seulement des foiblesses; & le seize elle

se trouva extrêmement abbatuë, l'après-midi elle eut un accès d'épilepsie, mais plus court que les précédens.

N'ayant pu parvenir jusqu'à ce jour, à soulager cette femme, je jugeai que pour un mal aussi opiniâtre, il falloit des remédes plus efficaces encore que ceux qu'elle avoit pris; je me souvins alors du mercure de vie, avec lequel *Jean Henri Fretaigius Catalog. test. verit. Chimiatr. obs. 94.* prétend avoir fait rendre par la bouche, à un enfant de dix ans, un Crapaud vivant. La grosseur dont je jugeois que devoit être l'animal qu'avoit notre malade, ne me permettoit pas de tenter de lui faire prendre cette route & je pensois toujours qu'il falloit faire ensorte de le faire sortir par le bas. C'est pourquoi le dix-sept Août après lui avoir fait prendre un lavement de lait tiéde, je lui donnai seulement deux grains de mercure de vie, avec dix-sept grains d'Extrait de Méchoacan en forme de pillules, lui recommandant sur-tout de faire tout ce qui dépendroit d'elle pour que je pusse voir l'animal, au cas qu'elle le rendit. Le mercure le fit fuir en effet, & en parcourant successivement tous les intestins, il causa à cette femme de si grandes douleurs, qu'elle se jettoit contre-terre, se mettant tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos, qu'elle sortoit de sa maison, & y rentroit aussitôt, & qu'elle ne pouvoit enfin se tenir un instant dans la même place. Le remède ne commença à opérer qu'à onze heures du matin, qu'elle fut évacuée par le bas, mais sans que ses douleurs se calmassent, & elles subsistérent dans leur plus grande violence jusqu'à une heure après midi, qu'étant dans les latrines, le remède lui procura une seconde évacuation qui la soulagea beaucoup, & y étant retournée quelque tems après, elle sentit quelque chose de froid qui avoit glissé le long de ses cuisses. Ayant regardé, ce que se pouvoit être, elle apperçut à terre, un Serpent tortillé en rond, d'une couleur bleuâtre, qui pouvoit avoir une coudée de longueur, & qui étoit gros à proportion. Elle saisit à l'instant une fourche de fer qui se trouva sous sa main, mais le Serpent se dressa contre elle, & celle-ci ayant fait un mouvement pour le fraper, il s'élança à sa ceinture. Cette femme alors extrêment effrayée & sans secours, se sauva dans sa chambre en criant, & c'est-là qu'un quart-d'heure après que cela lui fut arrivé, je la trouvai couchée contre-terre comme si elle eût été en Syncope; mais je jugeai par son pouls, qu'elle étoit assoupie. L'ayant éveillée, elle me demanda un instant pour se remettre, & elle me raconta ensuite ce que je viens de rapporter; par la frayeur que ce Serpent avoit causé à cette femme, il avoit eu le tems de s'échaper dans un lieu voisin des latrines, qui étoit rempli de bois & de ramées, parmi lesquelles, il fut impossible de le trouver, de sorte que je me vis par-là hors d'état de pouvoir satisfaire ma curiosité. Ayant fait prendre à la malade un gros de Thériaque dans de l'eau de Scordium, une heure après son ventre s'enfla, elle tomba en syncope, & eut un accès d'Épilepsie si violent, qu'elle se crut prête à expirer; mais sur le soir ces accidens se calmerent, se plaignant seulement d'une grande foiblesse, & d'un sentiment douloureux dans tout le bas-ventre, comme si les intestins eussent été ulcérés dans toute leur longueur. Je lui ordonnai une potion cordiale & de l'huile d'olive, dans de la biere, & les jours suivans je fis prendre d'autres remédes que je crus les plus convenables à son état, & proportionnés à la mo-

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Observ. 190.

dicité de ſa fortune. Les accès d'Épilepſie revenoient cependant comme auparavant & ſouvent étoient ſuivis d'une conſtipation des plus opiniâtre ; mais par l'uſage que je lui fis faire du *Caſtoreum*, & de la poudre de racine de Pivoine, je parvins enfin à les calmer, & la nature acheva de ſe débarraſſer de l'humeur morbifique, par une éruption qui ſe fit à la peau à peu-près ſemblable à celle qui arrive dans la rougeole.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 190.

Dans le traitement de cette maladie, j'ai trouvé au reſte fort extraordinaire que cette femme ait pu réſiſter auſſi long-tems à une ſuite d'infirmités auſſi graves ; en ſecond lieu que ce Serpent en ſortant d'un lieu chaud tel qu'eſt le corps humain, & ſe trouvant tout à coup dans un air beaucoup plus froid, ait eu encore la force de ſe jetter ſur cette femme ; & que celle-ci enfin, ſe ſoit toujours trouvée beaucoup plus incommodée après avoir bu du vin, que lorſqu'elle s'en étoit abſtenuë, quoiqu'Ariſtot. *L. 8. de Hiſt. anim. & Pline, L. 10. Hiſt. Nat.* nous aſſurent que les Serpens ſont extrêmement avides de vin.

Quoique je n'aye pas vu ce Serpent, après ſa ſortie du corps de cette femme, les ſymptomes qui ont accompagné la maladie, la méthode que j'ai obſervée en la traitant, qui en a opéré la guériſon, la déclaration expreſſe, & circonſtanciée de la malade, ſur la maniere dont cet animal étoit ſorti, & la ceſſation de tous les accidens de la maladie après l'avoir rendu, ne laiſſent aucun lieu de douter que cette femme n'ait eu en effet dans ſon corps un animal vivant. Mais ce Serpent provenoit-il d'un œuf, qui s'étoit trouvé dans les eaux marécageuſes, dont elle faiſoit ſa boiſſon ordinaire, ou cet inſecte s'étoit-il gliſſé dans ſa bouche, & de-là dans ſon eſtomac, tandis qu'elle dormoit ? C'eſt ce qui n'eſt pas facile de décider. Mais il me paroit que cette femme étant dans l'habitude de ſe coucher à plate-terre ſur de la paille, dans une maiſon qu'on ne pouvoit garantir d'inſectes, & qui dormoit ordinairement la bouche ouverte, il ſe peut bien faire qu'un petit Serpent s'y ſoit autrefois gliſſé, & qu'il ait de-là pénétré juſqu'aux inteſtins, où il a pu prendre enſuite un certain accroiſſement ; étant ſur-tout bien certain par le témoignage des perſonnes qui avoient connu cette femme, que dans ſa jeuneſſe, lorſque fatiguée des travaux du jour, elle s'endormoit, ſon ſommeil étoit ſi profond, que le plus grand bruit ne l'éveilloit pas, & qu'on avoit même beaucoup de peine à y parvenir en la ſecouant rudement. On ne peut pas dire que le diamétre de la gorge ſoit tel, qu'un petit Serpent ne puiſſe s'y introduire. On ſçait que ces animaux pénétrent ſouvent dans des lieux beaucoup plus étroits. On ne peut pas objecter non plus la délicateſſe du ſentiment de cette partie, les organes des ſens dans un ſommeil profond, étant preſque ſans fonctions.

Hyppocrate a obſervé *L. 5. epid.* que les Serpens entroient quelquefois par la bouche dans le corps des perſonnes endormies ; c'eſt ce qui étoit arrivé au jeune homme dont il raconte l'hiſtoire, qui s'étoit endormi après avoir beaucoup bu de vin. *Tragus* rapporte un exemple à peu-près ſemblable. Geſner, *L. 5. de Serpent.* ne révoque point en doute la poſſibilité de ces faits, & il cite auſſi une pareille hiſtoire, tirée des ouvrages de Cardan. *Olaus magnus L. 13.* eſt de l'avis de ces Auteurs, & Grégoire *Horſtius, Epiſt. med. ſect. 6.* rapporte l'hiſtoire d'une femme, dans le corps de laquelle un Ser-

pent étoit auſſi entré, tandis quelle dormoit ſur l'herbe, & il dit que ce *Serpent* y vécut un tems aſſez conſidérable, pour y prendre de l'accroiſſement, en cauſant à cette femme les plus grandes douleurs & des accidens de toute eſpece; qu'elle le rendit enfin par le vomiſſement avec les alimens qu'elle avoit dans l'eſtomac & qu'elle le partagea ſur le champ en deux d'un coup de pêle armée de fer, qui ſe trouva par haſard dans le lieu où elle venoit de le rendre.

Lettres de Cobourg du mois de Décembre 1675. au Dr. Fehr.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676.

OBSERVATION CXCI.

Sur le danger qu'il y a, à manger des chairs d'animaux malades, par Jean Michel Fehr, *Préſident de l'Académie des Cur. de la Nature.*

C'Eſt une queſtion, non-ſeulement parmi les Médecins, mais même parmi les perſonnes du peuple, de ſçavoir ſi la mauvaiſe qualité des chairs des animaux malades, telles, par exemple, que celles des Moutons galeux, peut-être corrigée ſuffiſamment, par le deſſéchement que leur procure un air froid, par la fumée à laquelle on les expoſe, par les bayes de Geniévre, par le ſel, par le vinaigre, dont on les aſſaiſſonne, par la cuiſſon, ou même par l'action ſeule de la chaleur naturelle des corps qui s'en nourriſſent; de telle façon qu'on puiſſe manger ces chairs, ſans aucun danger d'en être incommodé. Le Dr. *Frommann* a prétendu que ces ſortes de viandes, quelque précaution que l'on prît, étoient un aliment pernicieux, ſurtout pour les perſonnes cacochymes, ou qui vivoient dans l'oiſiveté, & qu'une pareille nourriture étoit capable de cauſer des maladies funeſtes, & même, avec le tems, des maladies contagieuſes. On en trouve en effet la preuve dans Borelli *Cent. 2. Obſ. 32.* & l'hiſtoire ſuivante, qui m'a été communiquée depuis peu par un de mes amis, ne paroit laiſſer ſur cela aucun doute. Obſerv. 191.

Un Payſan du Duché de Wirtemberg, ayant tué un cochon malade, & qui avoit une tumeur au cou, par une œconomie ſordide, le ſala dans une tonne, comme ſi cet animal eût été ſain, & après qu'il y eut ſéjourné un certain tems, il l'expoſa à la fumée, un peu plus long-tems qu'on n'a coutume de faire, & il jugea qu'ayant été ainſi aſſaiſonné & deſſéché, ſa chair avoit du perdre toute ſa mauvaiſe qualité, au cas qu'elle en eût. Il en mangea donc enſuite abondamment avec ſa famille & ſes domeſtiques, & c'étoit environ trois mois après que ce cochon avoit été tué. Huit jours s'étoient à peine écoulés que le mari & la femme furent ſaiſis en même-tems d'une grande douleur de tête, accompagnée d'enflure au viſage, de vertiges, & de fréquentes foibleſſes; on les ſaigna, on leur fit prendre de la thériaque, mais le mari mourut quelque tems après. Un fils de douze ans, qu'il avoit, ayant été attaqué de la même maladie, ne tarda pas à le ſuivre, & tous ceux enfin qui avoient mangé de la chair de cet animal malade, éprouverent ſucceſſivement les mêmes ſymptomes.

Extrait des Lettres du 13. Décembre 1675.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION CXCIII.

Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1677. Obſerv. 193. *Sur de l'urine qui étoit lumineuſe dans l'obſcurité, par le Dr.* Salomon Reiſelius.

LE Dr. Reiſelius rapporte, que le vingt-trois Novembre 1674. ſe retirant ſur les ſix heures du ſoir, par un tems pluvieux, & avant que de rentrer dans ſa maiſon, ayant uriné près de ſa porte, il avoit été extrêmement ſurpris d'appercevoir ſon urine brillante & lumineuſe, comme du ſoufre enflammé, ou comme le ſont quelquefois certains bois pourris; qu'étant entré chez lui pour appeller ſes domeſtiques, & ayant enſuite examiné le lieu où ſon urine lui avoit paru ſi brillante, il n'avoit plus rien apperçu de lumineux, ni dans l'obſcurité, ni à la clarté d'une bougie; que ſes domeſtiques, & lui-même ayant uriné pluſieurs fois au même endroit, pendant cette même nuit, & pendant les ſuivantes, à la même heure que la premiere fois, & encore à d'autres heures, cette eſpece de phénomene n'avoit plus reparu. Il excitoit au reſte d'autant plus la curioſité de l'Auteur, que quinze ou ſeize ans auparavant, la même choſe lui étoit déjà arrivée, & qu'urinant contre un mur dans l'obſcurité, ſon urine lui avoit de même paru lumineuſe dans toute la longueur de ſon jet & ſur le mur, le long duquel elle s'écouloit. Pour acquérir quelques connoiſſances ſur la nature de cette eſpece de météore, non-ſeulement il parcourut les ouvrages de différens Auteurs, qui ont traité des matieres rélatives à celles-ci; mais il conſulta un grand nombre de gens de Lettres & de Médecins, pour ſçavoir ſi quelques-uns d'eux, n'auroit pas obſervé quelque choſe de ſemblable dans l'urine humaine. Toutes ſes richeſſes furent alors inutiles, & ce ne fut que l'année ſuivante 1675. que George Louis Pettenkover, Médecin de Vormes, lui communiqua l'obſervation ſuivante, faite ſur ſa propre urine. Il dit que le premier Mars, étant ſur les huit heures du ſoir dans ſon jardin, & qu'ayant uriné dans une des allées, ſon urine lui avoit paru brillante, & qu'elle n'avoit ceſſé de répandre de la lumiere, que lorſqu'elle s'étoit entiérement écoulée dans le ſable; qu'il y avoit porté la main tandis qu'elle brilloit encore, mais que ſes doigts s'étoient moüillés d'une mucoſité qui n'avoit plus aucun éclat, & qu'il avoit attribué celui qu'il avoit d'abord apperçu, à la biere qu'il avoit buë ce jour-là contre ſa coutume; qu'ayant enſuite examiné le lieu de prés, & avec une lumiére; il n'y avoit remarqué aucune choſe, qui eût pu ſervir de foyer à ce Phoſphore.

Nous ne rapporterons pas ici tous les raiſonnemens que l'Auteur employe, pour faire enſorte de répandre quelque jour ſur cette matiere. Il convient lui-même que ce ne ſont que des conjectures, & il auroit ſans doute été plus heureux dans l'explication de ce Phénomene, s'il avoit pu être inſtruit des découvertes, qui ſe ſont faites dans ces derniers tems, ſur les loix de l'électricité. Il y auroit du moins rapporté l'obſervation ſuivante, par laquelle il termine ſon Mémoire... „ Dans le Château de *Lichtenberg* appartenant aux „ Comtes de Hanaw, & qui a donné le nom à la branche de Hanaw-Lich- „ temb, les tems orageux ſont preſque toujours annoncés, par une flam-

» me, en forme d'aigrette lumineuſe, qui paroit ſur toutes les aiguilles, ou
» pointes de métal, qui terminent les faîtes des toits & les ſommets des
» tours de ce Château. Ce Phenomene s'obſerve depuis un tems immémo-
» rial, & on prétend même dans le pays, que le Château doit ſon nom à
» ce Météore.
Lettres du 21. Décembre 1675.

OBSERVATION CC.

Sur des larmes de ſang, par Charles Raigerus.

UN Particulier de Presbourg, qui demeure ſur les bords du Danube, a un petit garçon d'un tempérament gras & ſanguin, qui n'a eu aucune incommodité depuis ſa naiſſance, mais qui à quinze ou ſeize mois, après avoir crié pendant quelque tems, rendit un jour par l'œil, à trois ou quatre repriſes, au lieu de larmes, quelques gouttes de ſang. Une femme qui prenoit ſoin de cet enfant, effrayée de ce ſymptome, en avertit auſſitôt ſes parens, & ayant été appellé trois ou quatre jours après pour voir cet enfant, ils me raconterent ce que je viens de rapporter. Je m'informai d'abord exactement de toutes les perſonnes de la maiſon, de la vérité du fait, & après avoir examiné l'enfant, qui ſe portoit très bien d'ailleurs, & qui n'avoit rien ni aux yeux, ni aux joues, ni dans le reſte du viſage, qui pût faire ſoupçonner quelque incommodité, mais qui étoit colére, & à qui il arrivoit ſouvent de faire des cris perçans, je jugeai que dans ces circonſtances, il s'étoit apparemment rompu dans l'angle de l'œil, quelques vaiſſeaux capillaires, qui avoient fourni les gouttes de ſang, qu'on en avoit vu ſortir; & que comme ce ſang ne s'étoit pas écoulé ſous la peau, mais au-dehors, il n'avoit pu cauſer dans l'œil, ni rougeur, ni lividité. Obſerv. 200.

Ce ſymptome n'eſt pas ſans exemple, mais il eſt très-rare. *Aetius, tetra. 11.* dit qu'il ſort quelquefois du ſang des angles des yeux, ſur-tout dans les enfans, dont les cris continuels occaſionnent des criſpations & des ruptures dans les vaiſſeaux ſanguins des paupieres. *Dodon. c. 15.* parle d'une fille d'un tempérament ſanguin, dont les régles étoient ſupprimées, qui eut une hémorragie par le grand angle de l'œil, *Foreſtus, l. 11.* d'une vieille femme qui avoit la jauniſſe, qui pendant pluſieurs ſemaines, rendit du ſang par les yeux en forme de larmes, & *Hechſteterus, dec. 1. obſ. 2.* a fait une obſervation ſemblable à celle que je viens de rapporter, & que je fis au mois d'Avril 1674.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 6. & 7.
1675. & 1676.
Obſerv. 201.

OBSERVATION CCI.

Sur l'Épilepſie des enfans, par le même Auteur.

IL eſt très-ordinaire en Hongrie, de voir des enfans, peu après leur naiſſance, & juſqu'à ſix mois, attaqués d'épilepſie. Cette maladie leur arrive tout à coup, & ſans aucune cauſe apparente; elle eſt quelquefois précédée de beaucoup de cris; mais ce ſymptome n'accompagne pas toujours cette maladie, & elle eſt ſi fréquente & ſi dangereuſe dans ces cantons, que parmi les enfans qui meurent à cet âge, de cent, à peine en trouveroit-on dix, dont la maladie n'ait pas commencé ou fini par des convulſions. J'ai vu dans une famille illuſtre, pluſieurs enfans mourir ſucceſſivement d'épilepſie, tous à ſix ou ſept ſemaines; deſorte que les parens au déſeſpoir, pour prévenir une pareille maladie, étoient déterminés à faire appliquer le feu au derriere de la tête au premier enfant qui leur naîtroit, comme il ſe pratique en Italie, & ſur-tout à Florence. J'ai vu d'autres enfans, qui juſqu'à l'âge de ſept ans, n'avoit eu aucune maladie convulſive, & à qui il arrivoit alors une attaque d'épilepſie, qui revenoit chaque année dans la même ſaiſon, quoique tout le reſte du tems, ils ſe portaſſent très-bien. Le peuple attribue cette maladie à diverſes cauſes, dont les Médecins eux-mêmes ne paroiſſent pas mieux inſtruits; car les uns prétendent qu'elle eſt occaſionnée par la température du climat, d'autres par une certaine influence des aſtres, d'autres par une débilité du cerveau, d'autres enfin l'attribuent à d'autres cauſes, avec auſſi peu de fondement. Voyez le Dr. *Melchior Sebit. diſp. de infant. & puer. morb.*

Etant à Vienne au mois de Mars 1674. une petite fille de ſix mois, d'un des plus riches Marchands de cette ville, qui demeuroit près de la maiſon où j'étois logé, ayant depuis quelques jours un flux de bile, accompagné de douleurs de ventre, qui lui faiſoient faire des cris continuels le jour & la nuit, quelques femmes conſeillerent aux parens de cet enfant, malgré ſa foibleſſe, de le purger avec du ſyrop de roſes muſcates. Ce reméde lui ayant procuré une ou deux évacuations, comme l'enfant ſe trouva plus foible ſur le ſoir, on me fit appeller. Après l'avoir examiné, je le trouvai extrêmement mal, & j'annonçai à ſes parens, qu'il ſeroit bientôt ſaiſi d'un accès d'épilepſie, dans lequel il périroit. Mon pronoſtic ne tarda pas en effet à ſe vérifier, car dans le milieu de la nuit, il fut attaqué de convulſions, qui durerent trois heures, & il mourut le lendemain matin, de la même maniere qu'étoit mort un petit garçon de même âge, que ce Marchand avoit déjà perdu un an auparavant; ce qui le détermina à faire faire l'ouverture du corps de cette petite fille, à laquelle il me pria d'aſſiſter. Mais nous trouvames tous les viſcéres à peu près dans leur état naturel, les inteſtins étoient ſeulement tendus & gonflés, preſque vuides, ils ne contenoient qu'une petite quantité d'excrémens bilieux, qui y flottoient çà & là, & il y avoit dans l'eſtomac, qui étoit auſſi gonflé, environ deux cuillerées d'une pituite écumeuſe, qui paroiſſoit encore

core dans un état de fermentation. Le pere & le Chirurgien regarderent cette matiere, comme la cauſe de l'épilepſie funeſte, qui venoit de faire périr cette petite fille, ce que je ne voulus point contredire pour lors ; mais je ſuis perſuadé que le *Meconium*, que l'on ſçait que tous les enfans apportent en naiſſant, & que j'ai la méthode de faire d'abord évacuer, s'étant trouvé trop abondant dans cette petite fille, & dans le petit garçon mort l'année précédente, comme il l'eſt ordinairement dans la plûpart des enfans, en coagulant le lait, & en corrompant les alimens, avoit cauſé les douleurs de colique, produit les vapeurs malignes, qui en s'élevant au cerveau avoient occaſionné les mouvemens épileptiques qui les avoient fait périr. J'ai en effet obſervé que lorſque les enfans rendent promptement cette matiere excrémenteuſe, ou naturellement, ou par le moyen de quelque purgatif, ils ſe portent bien enſuite, & ſont garantis de pluſieurs maladies de l'enfance ; & qu'au contraire lorſque le *Meconium* ſéjourne trop long-tems dans les inteſtins, les enfans ſont ordinairement ſujets à l'épilépſie, qui les fait très-ſouvent périr. Je conſeillai donc à ce Marchand, au cas qu'il eût dans la ſuite des enfans, de leur faire prendre d'abord, un peu de manne ou de ſirop de roſes muſcates, & c'eſt auſſi le conſeil que je donnai aux perſonnes illuſtres dont j'ai parlé au commencement de ce Mémoire, qui ayant eu dans la ſuite deux enfans, & ayant pris cette précaution, ont eu la ſatisfaction de les conſerver juſqu'à préſent ſans aucune incommodité, & ſans qu'il leur ſoit arrivé aucun des fâcheux ſymptomes, dont les premiers avoient été attaqués & qui les avoient fait périr.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 201.

OBSERVATION CCII.

Diſſection de deux Fœtus, par le même Auteur.

L'Anatomie éclaire ſouvent la Pathologie ; c'eſt ce qui m'engage à rapporter les obſervations ſuivantes, qui pourront peut-être répandre quelque jour ſur le Mémoire précédent. Ces obſervations ont été faites par *Louis Gayant*, Chirurgien célébre de Paris, qui manquant pour lors de cadavres d'adultes, diſſéqua deux enfans venus à terme, mais morts avant que de naître, dont l'un étoit mâle & l'autre femelle. Ayant écarté la peau & les muſcles de l'abdomen, on découvrit entre les deux tuniques du péritoine, les vaiſſeaux ombilicaux ; la veine s'inſéroit au foye, les deux artéres aux iliaques, & l'ouraque à la veſſie, à laquelle il tient lieu de ligament ſuſpenſoire. Mais nous n'apperçumes dans ce dernier, aucune cavité, & il ne nous parut en aucune façon perméable ; car il nous fut impoſſible de faire paſſer de l'air de la veſſie dans cette eſpece de vaiſſeau, & de celui-ci dans la veſſie. Comment ſe pourroit-il donc faire, que l'ouraque pût ſervir dans le fœtus à la ſécrétion de l'urine ? Voulant obſerver comment la circulation s'opéroit dans l'embryon, étant impoſſible qu'elle s'y faſſe comme dans les adultes, le ventricule droit du cœur s'ouvrant de toute ſon étenduë, & les valvules ſémilunaires, dans le ventricule gauche, s'oppoſant au retour du ſang dans l'aorte ; nous fimes Obſerv. 202.

dans ces vuës, une incision dans la veine ombilicale, nous y introduisîmes de l'air avec un petit syphon, & cet air sortit par de petites ouvertures que nous avions faites, aux artéres ombilicales, le foye s'étant auparavant gonflé; & pour une plus grande certitude, nous injectames dans cette même veine, une liqueur bleuë, qui fit d'abord sortir des artéres, le sang qui y étoit contenu, & qui sortit ensuite elle-même par ces ouvertures; desorte qu'il paroit évident, qu'il y a une communication de la veine ombilicale du fœtus, avec les vaisseaux artériels de la matrice de la mere; que de-là le sang artériel est porté au foye, où il se dépure, & où il devient propre à la nutrition de l'embryon; que ce sang passe ensuite dans la veine pulmonaire, par la veine-cave ascendante, au moyen du trou oval placé un peu au-dessous du diaphragme, qui étoit très-apparent dans ces fœtus; que de-là il arrive à l'oreillette gauche du cœur, & au ventricule gauche, & de ce ventricule à l'aorte, d'où il est distribué dans toutes les parties du corps; & que le superflu de ce sang est porté au placenta, par les artéres ombilicales, qui s'inférent aux iliaques, & cela par un mouvement de circulation, mais fort différent de celui qu'on observe dans les adultes.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675 & 1676. Observ. 202.

Ayant enlevé le péritoine sous le foye, qui étoit très-gros, & qui occupoit tout l'espace que les deux hypochondres laissent entr'eux & les intestins, nous découvrimes l'estomac qui avoit très-peu d'étenduë: ceux-ci étoient remplis de *meconium*, qui étoit rougeâtre dans l'*ileum*, & noirâtre dans le colon. Quelqu'un des assistans ayant goûté de cette liqueur épaissie contenuë dans cet intestin, il la trouva aussi amere que la bile, & comme cette matiere commençoit à devenir noirâtre à l'endroit où le colon s'approche du foye, & touche à la vésicule biliaire, on chercha s'il n'y auroit pas quelque conduit qui porteroit immédiatement la bile dans cet intestin; mais on n'en trouva point, & nous restames persuadés, que cette bile épaisse provenoit seulement de celle que verse dans le *duodenum*, le canal cholidoque; qu'elle acqueroit cette couleur, par son séjour dans les intestins; & que lorsqu'elle s'y corrompoit à un certain point, elle étoit capable de produire des maladies très-graves. Le *meconium* qui se trouva dans l'*ileum*, paroissoit d'abord insipide au goût, mais un instant après, on y démêloit une saveur qui participoit de l'aigre & de l'amer. Il n'y avoit rien autre chose dans l'estomac, qu'une liqueur mucilagineuse, sans aucun goût, & il paroit fort douteux, que cette matiere fût destinée à devenir une sorte de ferment; mais quoiqu'il en soit, la petitesse extrême de ce viscére nous donna lieu de croire, que le fœtus dans la matrice, ne prenoit par la bouche aucune nourriture; car si cela étoit, elle ne manqueroit pas d'en augmenter peu à peu le volume & l'étenduë. C'est ce que j'ai eu occasion d'observer dans un enfant mort trois ou quatre jours après sa naissance, dont l'estomac, qui contenoit encore quelques restes de lait, étoit beaucoup plus grand que celui des fœtus, dont il est ici question.

Les reins de ces fœtus paroissoient être formés de glandes conglomérées, tels qu'ils sont toujours dans les enfans, & en quoi ils différent des reins des adultes. Les capsules atrabilaires, ou glandes surrénales, étoient

groſſes, & leur cavité, qui étoit d'une aſſez grande étenduë, contenoit quelque peu de liqueur auſſi noire que de l'encre. Ayant enlevé le diaphragme, nous apperçumes dans la veine-cave aſcendante, un peu au-deſſous du cœur, le trou oval, qui avoit une valvule très-apparente, qui empêchoit le retour du ſang. Y ayant introduit un ſtilet, il pénétra dans le canal veineux, & juſqu'à l'oreillette gauche du cœur. J'avois trouvé cette ouverture déjà fermée par une membrane, dans un enfant qui étoit mort trois ou quatre jours après ſa naiſſance. Ephemerides de l'Acad des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 202.

De petits poumons qui reſſembloient par leur couleur au Parenchyme du foye, & qui paroiſſoient être d'une ſubſtance charnuë, étoient couchés de chaque côté du cœur. Les ayant mis dans l'eau, ils ſe précipiterent d'abord au fond du vaiſſeau; ce qui prouve que le fœtus ne reſpire point, & que ces enfans étoient morts dans la matrice; car s'ils euſſent reſpiré ſeulement une ſeule fois dans l'air libre, leurs poumons auroient été remplis d'air, & ſe ſeroient ſoûtenus ſur l'eau ſans s'y enfoncer, ce que nous vérifiames ſur le champ, ſur des poumons d'agneaux, qui malgré les différentes inciſions que nous y fimes, & quoique nous les euſſions preſſés autant que nous avions pu, pour en faire exprimer l'air, flotterent cependant toujours ſur l'eau. Nous introduiſimes enſuite de l'air par la trachée-artére dans le poumon de l'un de ces fœtus, ſes lobes ſe gonflerent ſur le champ, & il ne deſcendit plus au fond de l'eau, comme auparavant, mais reſta toujours flottant ſur ſa ſuperficie; deſorte que je regarde cette expérience comme un moyen infaillible de convaincre une femme du meurtre de ſon enfant, & de découvrir d'une maniere certaine, ſi l'enfant eſt mort dans la matrice, ou ſi la mere l'a étranglé, ou fait périr de quelque façon que ce ſoit, depuis ſa naiſſance. Les autres viſcéres & les autres parties, ne nous fournirent aucune autre obſervation, qui mérite d'être rapportée.

OBSERVATION CCIX.

Sur l'efficacité de l'huile de lin dans le crachement de ſang, par le même Auteur.

L'huile de lin a des propriétés bien connuës en Médecine. On ſçait qu'elle eſt très-convenable dans les péripneumonies, les phthyſies, les coliques, & elle eſt particuliérement recommandée dans la pleuréſie. Geſner, *Lib. 1. Epiſt. 49.* dit en avoir fait prendre pluſieurs fois à des Pleurétiques, & qu'il ne connoit aucun reméde plus propre à rétablir la liberté de la reſpiration, & à faciliter l'expectoration, que cette huile. On en fait ici grand cas, & on l'expoſe au ſoleil pour la purifier; méthode qui me paroit la meilleure & la plus ſûre; car celle de la clarifier par le moyen d'une leſſive, comme le conſeille *Hœfferus her. med. L. 2.* n'eſt pas à mon avis ſans inconvénient; & l'oignon grillé que propoſe *Reuſnerus*, *Obſ. 67.* pour en procurer la dépuration, ne me paroit pas plus convenable; car la leſſive lui communiquera toujours quelque peu de ſon acrimonie, & l'oignon de ſon odeur forte. Les Hongrois aiment beaucoup Obſerv. 209.

cette huile, lorsqu'elle est nouvelle, étant alors douce & sans aucun mauvais goût; mais elle n'est pas cependant en cet état si salutaire, n'étant pas purifiée, & son marc ne s'en étant pas encore séparé. Quelques personnes employent aussi l'huile de lin en forme de liniment, & dans la constipation, ils en oignent le ventre, ou l'enveloppent avec un linge imbibé de cette huile. Je me souviens de m'en être servi dans ce cas & de cette façon, avec succès; cette huile ayant en effet, selon Gesner, une vertu laxative. Mais je ne crois pas avoir lû nulle part, ou avoir appris, qu'elle fût d'aucun secours dans le crachement de sang, & je ne me persuade pas qu'aucun Médecin jusqu'ici, l'ait employée dans cette vuë; c'est ce qui m'engage à rapporter les observations que m'a fournies, à cet égard, ma propre expérience.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Observ. 209.

Au commencement de l'année derniere (1675.) je fus appellé par une femme âgée de cinquante ans, qui avoit depuis long-tems une perte peu abondante à la vérité, mais continuelle, & qui avoit de plus un rhume des plus incommode, auquel je tâchois de remédier, en lui faisant prendre une décoction faite avec le lierre terrestre, le cerfeuil, la pulmonaire, l'armoise & la réglisse. M'ayant fait avertir un jour de grand matin, je fus extrêmement surpris de la quantité de sang brillant & vermeil, tel qu'il sort ordinairement du poumon, qu'elle me fit voir, & qu'elle me dit avoir rendu depuis quatre heures du matin jusqu'à cinq. Je la fis sur le champ saigner du bras, & je lui fis prendre assez malgré elle, quelques gouttes de teinture de pierre hématite, dans du sirop de consoude de Fernel; mais ce remède ne produisit aucun effet, car le crachement de sang revint sur le soir, & pendant trois ou quatre jours, il ne manqua pas de reparoître de même le matin & le soir. Cette femme avoit la plus grande aversion pour tout ce qui avoit le nom de drogue, & moi j'avois la plus grande ardeur de lui procurer du soulagement, son mari étant absent, & ses amis me pressant avec instances de ne rien négliger pour y réüssir. Comme la difficulté de lui faire prendre des remédes m'embarassoit, je ne sçais comme dans la conversation je vins à parler d'huile de lin; elle me témoigna aussitôt qu'elle n'auroit aucune répugnance pour cette huile, dont je lui fis prendre sur le champ une cuillerée, & continuant l'usage de cette huile pendant quelques jours, son crachement de sang cessa, & elle se rétablit parfaitement. Je me persuadai que ce crachement de sang lui étoit arrivé par la rupture d'un vaisseau dans les poumons, & que l'huile de lin par sa vertu balsamique & emplastique l'avoit consolidé. J'eus occasion d'éprouver dans la suite ce remède sur d'autres sujets, car il regnoit alors beaucoup de rhumes occasionnés par des humeurs âcres & mordicantes, qui etoient suivis de crachement de sang, & je continuai de faire prendre à mes malades d'abord la teinture de pierre hématite, comme un astringent capable d'arrêter le sang, & l'huile de lin ensuite, pour souder en quelque façon & consolider les vaisseaux. Un seul de ceux que je traitai de cette maladie, mourut de phthisie, c'étoit un Apoticaire à qui l'usage immodéré des noix tant fraîches que séches avoit causé une toux & un crachement de sang, qui fut suivi de phthisie, malgré tous les remédes qu'on lui fit prendre, & qu'on crut les plus propres à prévenir cette maladie, dont il mourut à la fin. Il me dit qu'étant autrefois à Stockolm, après avoir fait

une préparation de thériaque, en retirant du feu le vaiſſeau qui la contenoit qui n'étoit pas cependant fort peſant, & ſans avoir fait pour cela aucun effort, il avoit été attaqué ſur le champ d'un crachement de ſang, mais qu'il en avoit été guéri par l'uſage des remédes convenables en pareil cas, & qu'il y a cinq ans en préparant encore ici de la thériaque, il avoit eu une ſeconde attaque de cette maladie. Pour moi je ne jugeai pas qu'on dût l'attribuer à la compoſition de ce reméde, qui n'exige pas de grands mouvemens & une grande fatigue, & je me perſuadai, comme je l'ai dit, que la grande quantité de noix qu'il avoit mangée lui avoit d'abord cauſé une toux dont la violence avoit fait rouvrir le vaiſſeau, auquel il s'étoit fait une rupture quelques années auparavant.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 209.

OBSERVATION CCXV.

Sur un Serpent qui ſortit du corps d'un homme après ſa mort, par le même Auteur.

CHarles Etienne dans ſon traité de la maiſon ruſtique, prétend que lorſque les Loups ſont parvenus à un âge avancé, il s'engendre dans leurs reins des Serpens dont le venin les fait à la fin périr, & il aſſure en avoir trouvé deux, dans un des reins de cet animal, dont le plus grand avoit un pied de longueur, & l'autre ſeulement un pouce. Il y a des Auteurs qui ſe perſuadent qu'il ſe forme des Serpens, des Crins des Jumens. *Avicene* attribue cette propriété aux cheveux des femmes, & *Jean de la Porte L. 2. mag. nat.* principalement aux cheveux de celles qui avoient leurs régles, lorſqu'ils ont été coupés. Toute l'antiquité a cru qu'il s'engendroit des Serpens de la moëlle d'un homme mort, & Plutarque a prétendu que de même que le corps corrompu d'un bœuf produiſoit des Abeilles, celui du Cheval des Guêpes, & celui de l'Aſne des Scarabées, il ſe formoit de la même façon des Serpens dans la moëlle des cadavres. C'eſt ce qu'Ovide a exprimé dans ces deux vers : Obſerv. 215.

Sunt qui cum clauſo putrefacta eſt ſpina ſepulchro
Mutari credunt humanas angue medullas.

Camerarius hor. ſucc. c. n. rapporte auſſi quelques preuves de ce fait, mais quantité d'Auteurs, citent des exemples de perſonnes vivantes, dans le corps deſquelles ſe ſont trouvés des Serpens, & qui en ont en effet rendu. Sans recourir aux hiſtoires anciennes, celle de la nommée *Anne Tomperin*, qui accoucha par l'opération Céſarienne d'un garçon, & de deux Serpens, rapportée par *Gaſp. Bauhin append. à part. Cæſar. Franc. Rouſſet*, eſt ſur-tout très-fameuſe & celle du jeune homme qui fut trouvé mort le huit Avril 1617. à une heure après midi, par ſes domeſtiques, dans un lieu bien fermé, & à côté duquel étoit un Serpent vivant, n'eſt pas moins extraordinaire. Les circonſtances de cette hiſtoire prodigieuſe nous ont été conſervées par le Dr. *Melchior Sebiſius*, dans une excellente diſſertation qui contient d'autres faits ſemblables très-curieux, tirés de différens Auteurs, & dans laquelle il examine s'il ſe peut en effet former des Serpens dans nos corps, & quelles ſont les parties

du corps où ces animaux peuvent s'engendrer, vivre & croître. A tous ces faits, j'ai cru devoir ajoûter l'hiſtoire ſuivante, arrivée il y a quatre ou cinq ans dans le Bourg de Saint George, à deux lieuës de cette Ville.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 215.

Un pauvre Cordonnier qui demeuroit hors de la Ville, dans un lieu nommé *Neuſtiffi*, reſſentoit depuis un grand nombre d'années, les plus vives douleurs au bas ventre; il conſulta pluſieurs Médecins & prit différens remédes; mais ſans pouvoir ſe procurer aucun ſoulagement. Enfin la violence du mal l'ayant un jour réduit au deſeſpoir, il ſaiſit ſon *tranchet*, & s'en donna un grand coup au-deſſous de l'eſtomac, dans le deſſein inſenſé d'ouvrir l'endroit où il reſſentoit de la douleur, & la bleſſure qu'il ſe fit fut ſi conſidérable, qu'il en mourut. Ayant été mis dans un cercueil fermé de ſon couvercle, comme il eſt d'uſage, quelqu'un eut la curioſité de vouloir conſidérer ſon cadavre & la playe qu'il s'étoit faite, & ayant pour cela levé le couvercle du cercueil, il y apperçut avec la plus grande frayeur un Serpent de la longueur du bras, & de la groſſeur de deux travers de doigt, qui étoit ſorti par l'ouverture de cette playe, & qui vécut encore quatre jours. Je tiens ce fait d'un Chirurgien de cette Ville, qui non-ſeulement connoiſſoit ce Cordonnier, mais qui l'avoit traité pendant ſa maladie, qui avoit examiné ſa playe après ſa mort, & qui avoit conſervé ce Serpent qui en étoit ſorti, de ſorte que la vraye cauſe des grandes douleurs que cet homme reſſentoit, ne fut connuë qu'après ſa mort.

Les deux Serpens que Charles Etienne dit avoir trouvé dans le rein d'un Loup, me font ſouvenir de deux grands vers, que je trouvai à Paris dans le rein droit d'un grand Chien que je diſſéquois. Ce rein étoit beaucoup plus gros que dans l'état naturel, & paroiſſoit entouré de tous côtés de graiſſe; mais ce que je pris d'abord pour de la graiſſe étoit une membrane blanchâtre, double ou triple, & qui avoit en effet tellement l'apparence de graiſſe, que du premier coup d'œil on s'y trompoit. Ayant ouvert cette membrane, je ne trouvai deſſous aucun parenchyme, mais en ſa place deux vers, dont l'un qui étoit rougeâtre, avoit deux palmes de longueur, & étoit plus gros que le petit doigt. Sa bouche étoit ſaillante & ouverte, & il avoit apparemment conſumé toute la ſubſtance charnuë de ce rein. L'autre étoit moins gros, il avoit la forme des vers ronds du corps humain, mais il étoit plus blanc & plus long que le premier. Sa peau étoit ſi tranſparente qu'on appercevoit à travers, des filamens blancs que je pris d'abord pour d'autres petits vers, mais que je jugeai enſuite devoir être ſes inteſtins, qui étoient dix fois plus longs que n'étoit l'animal. Ce ver s'étoit logé dans un ſac membraneux, qui avoit un pouce de largeur, & qui s'étendoit du côté de l'uretére dans lequel il ſe terminoit. Tout ce rein étoit au reſte extrêmement défiguré, blanchâtre, ſans vaiſſeaux ſanguins, & ne reſſembloit à un rein ordinaire, ni par ſa ſubſtance, ni par ſa figure; j'y trouvai à la vérité deux caroncules, mais qui n'étoient pas dans leur état naturel.

Je ne déciderai pas, ſi on doit donner le nom de Serpent à ces vers, & ſi par la ſuite des tems, ils auroient pu devenir venimeux, ou ſi les Loups ſont les ſeuls animaux dans leſquels les vers prennent la forme de Serpens; mon deſſein n'a été que de faire obſerver qu'il ſe formoit quelquefois dans les reins des chiens, des vers d'une très-grande longueur.

OBSERVATION CCXVIII.

Sur un nouveau reméde contre la goutte, adreſſée à M. Sebaſtien Scheffer, *par M.* Ericus Mauricius.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 218.

LOrſque votre lettre m'a été renduë, je m'occupois alors, à lire un Ouvrage nouveau, écrit en hollandois, ſur un reméde, qu'on prétend être un ſpécifique contre la goutte, qu'on a enfin découvert dans les Indes Orientales, & qu'un de mes amis m'a envoyé depuis peu. Comme je ſuis perſuadé que ce Livre n'eſt point encore parvenu juſqu'à vous, je crois que vous ne ſerés pas fâché d'en trouver ici le précis. *Hermannus Buſſchovius* d'Utrecht, qui en eſt l'Auteur, & qui a été plus de vingt ans Miniſtre à Batavia, la plus conſidérable ville que les Hollandois poſſédent dans les Indes, a dédié ce petit Ouvrage en forme de lettre, qui eſt datée du 30. Janvier 1674. aux Conſeillers de la Chambre du Commerce d'Amſterdam, & il leur a été remis par ſon fils, à ſon retour des Indes. *Buſſchovius* aſſure que ce reméde a été éprouvé ſur quantité de Goutteux & ſur lui-même, avec tout le ſuccès qu'on pouvoit en attendre. Il étoit ſujet à la goutte depuis long-tems, & ſon pere & ſon grand-pere en ſont morts dans un âge peu avancé; mais ayant eu il y a quatorze ans, un accès de cette maladie beaucoup plus violent que ceux qu'il avoit éprouvés auparavant, & les remédes ordinaires ne lui procurant aucun ſoulagement, il fit venir une femme originaire de *Quinam*, qui avoit la réputation de ſçavoir la Médecine, & qui avoit donné des preuves de ſa capacité, en guériſſant ſa propre fille d'une maladie déſeſpérée, & pluſieurs de ſes eſclaves; & lui ayant demandé ſi elle avoit quelques remédes contre la goutte, elle lui fit réponſe qu'elle en connoiſſoit un dont elle étoit ſi ſûre, qu'après en avoir fait uſage, on n'avoit plus rien à craindre des retours de cette maladie, mais que pour cela, il falloit qu'il ſe déterminât à ſouffrir une légere brûlure. Cette circonſtance le rebuta d'abord, mais la violence des douleurs augmentant, il ſe ſoumit à tout ce qu'elle voulut, & elle revint quelque tems après munie de petites baguettes de bois aromatique, & d'une drogue, qui paroiſſoit être une matiere cotoneuſe.

Cette drogue qui ſe nomme dans les Indes *Moxa*, ſe prépare à la Chine & au Japon, avec une herbe dont on cache même le nom aux Européens. Le meilleur *Moxa* eſt celui de la Chine, mais ſa préparation eſt un grand ſecret dans l'un & l'autre empire, quoiqu'il s'y en faſſe un très-grand commerce. Voici au reſte de quelle maniere cette femme employe ce reméde.

Elle prend un morceau de *Moxa*, de la groſſeur d'un pois, auquel elle donne entre ſes doigts la forme d'un petit cône, & elle en applique la baſe ſur la partie où les plus vives douleurs ſe font reſſentir; elle met enſuite le feu au ſommet de ce petit cône, avec un de ces bâtons aromatiques qu'elle a allumé à la flamme d'une bougie, & une partie de cette

drogue se réduit en cendres, l'autre partie s'attache à la peau, parce que l'humidité qui s'en éleve, l'empêche de se consumer, & cette opération qui ne cause pas de grandes douleurs, se répéte plusieurs fois, & ordinairement jusqu'à trois. Elle appliqua donc ce reméde à *Busschovius*, en différens endroits du corps, & toute cette opération étant finie dans l'espace d'une demi-heure, il dit, qu'il sentit sous la peau, comme un mouvement très-rapide d'humeurs, dont il s'appercevoit même à l'œil, & que dès-lors, toutes ses douleurs cesserent; que les endroits où l'on avoit appliqué le reméde, exhaloient une odeur extrêmement desagréable, & que peu de tems après il s'étoit endormi profondément, ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis long-tems; que le lendemain à son réveil, il s'étoit trouvé sans aucun sentiment de douleur, & qu'il lui restoit seulement de l'enflure aux pieds, mais qu'elle ne tarda pas à se dissiper. Deux ans & trois mois se passerent, sans qu'il eût aucun ressentiment de goutte, & il n'eut même depuis ce tems, que de légeres indispositions, excepté quatre ans auparavant le tems auquel il écrivoit, qu'il eut une fièvre aiguë si dangereuse, qu'il ne crut pas pouvoir en échaper, mais qui se termina par un accès de goutte à sa grande satisfaction, étant bien assuré d'en être bientôt délivré par l'usage du reméde qu'on vient de décrire. Il ajoûte que tous les Goutteux, qui, à son exemple, ont fait usage du *Moxa*, ont été guéris. Ce reméde se vend actuellement à Utrecht chez M. *Busschovius*, Avocat & Vice-Recteur du Collége de cette ville; si quelques-uns de vos Droguistes ont déjà tiré d'Hollande cette drogue merveilleuse, je vous prie de m'en acheter, & de me l'envoyer.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1676. & 1677. Obsérv. 218.

Lettre du Dr. Scheffer *au Dr.* Fehr *à Francfort, dans le Marquisat de Brandebourg, du mois de Février 1676.*

OBSERVATION CCXXIV.

Sur le Moxa *de la Chine, reméde spécifique contre la goutte, adressée à M.* Henri Volgnad, *Médecin de Breslaw, par Jean* Sigismond Elsholtius.

Obsérv. 224. *Hermannus Busschovius*, ancien Ministre à Batavia, dans les Indes Orientales, a composé en hollandois un petit Ouvrage sur la goutte, & sur la maniere de la guérir avec le *Moxa*, qu'il a envoyé en Hollande en 1674. & qu'il a dédié à la Compagnie des Indes Orientales d'Amsterdam. Ce Livre qui a été imprimé l'année suivante, m'a été envoyé dernièrement avec du *Moxa* de la Chine, & les petits bâtons aromatiques qu'on employe dans l'application de ce reméde, par M. *Dicterícus Conerdingius*, Médecin célébre du Marquis de Brandebourg, & du Duc de Brunswic. La nouveauté & l'importance du sujet m'a engagé à traduire les titres & les sommaires des chapitres de cet Ouvrage, & je vous les envoye, pour que les Médecins, qui ne sçavent pas le hollandois, puissent avoir quelque connoissance de ce reméde si fameux dans l'Orient. Ce petit traité est divisé en deux parties, la premiere contient la description

tion de la goutte ; & la ſeconde, la maniere de guérir cette maladie par le *Moxa*.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 224.

Chapitre I. L'Auteur définit la goutte, une tumeur contre nature, profonde, interne, & qui ne s'apperçoit pas ordinairement au-dehors, qui ſe forme ſous le périoſte par une vapeur ſéche, & d'une qualité viciée, qui y eſt portée par la force expulſive du cœur & des artéres, & qui affecte particuliérement les articulations des membres, où cette vapeur ainſi renfermée, ſe fixe & en dilatant les membranes extrêmement ſenſibles, qui couvrent les os, y excite les douleurs les plus vives, d'où réſulte la difficulté de ſe ſervir des membres affectés de cette maladie, & d'autres ſymptomes très-graves.

Chap. II. Des tumeurs gouteuſes, internes, & pourquoi elles ne ſont pas apperçuës.

Chap. III. De la cauſe prochaine de la goutte.

Chap. IV. Des qualités des vapeurs qui produiſent la goutte, que l'Auteur réduit à trois. 1°. Cette vapeur doit être ſéche, & par là il la diſtingue de l'humidité flatulente. 2°. Elle eſt froide ; qualité, qui ſuivant l'Auteur, eſt l'unique cauſe prochaine de la goutte, prétendant que c'eſt une erreur, que de ſuppoſer, qu'outre la goutte qui a pour cauſe une humeur froide, on doit en admettre une autre eſpece produite par une humeur chaude ; cette chaleur n'étant qu'un ſymptome accidentel, occaſionné par les vives douleurs, qui ſont l'effet de la grande diſtention des membranes. 3°. Cette vapeur doit être d'une qualité viciée, ſuivant *Guy de Chauliac & Ambroiſe Paré*, *L. 17.* ce qui ſe manifeſte par la mauvaiſe odeur que répandent les parties ſur leſquelles on a appliqué le *Moxa*, & les petits ulcéres que cette drogue y produit, qui eſt telle que l'Auteur de cet Ouvrage aſſure, qu'elle fait évanouir les perſonnes d'un tempérament délicat. C'eſt pour remédier à cette puanteur, qu'on ſe ſert de bâtons aromatiques & odorans ; & c'eſt pour cela que les Chirurgiens Chinois ne s'expoſent jamais à panſer ces playes à jeun.

Chap. V. Du ſiége de la matiere morbifique de la goutte, & des parties qui en ſont principalement affectées, que l'Auteur juge être le périoſte, qui étant diſtendu par cette vapeur, occaſionne les douleurs violentes qu'éprouvent ceux qui ſont attaqués de cette maladie ; car pour ce qui eſt des ligamens, il ſuppoſe avec *Galien & Paul Barbette*, *Lib. 1. Anat. pract.* qu'ils ſont inſenſibles.

Chap. VI. Il fait voir que la goutte eſt une maladie univerſelle de tous les membres, & qui prend ſa dénomination des parties qui en ſont affectées ; que la matiere de la goutte eſt produite par le défaut de chaleur naturelle, & qu'elle s'engendre dans les différens viſcéres, tels que le foye, la rate, l'eſtomac, & même dans le cerveau ; qu'y ayant ſéjourné pendant quelque tems, & s'y étant accumulée à un certain point, elle y eſt miſe en mouvement, & portée au cœur par la circulation ; & que du cœur auquel cette matiere cauſe une ſorte d'irritation, elle arrive par les artéres aux membres, premiérement aux os & au périoſte, & qu'elle eſt enſuite pouſſée vers les extrémités, & juſques aux articulations & à leurs membranes.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature.

Chap. VII. Comment & par quelles voies la matiere de la goutte eſt portée aux membres extérieurs.

Chap. VIII. De l'agent doué de cette vertu expulſive.

Chap. IX. Des ſignes de la goutte.

Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 224.

Chap. X. Des ſymptomes de la goutte.

Chap. XI. Des tumeurs molles qui paroiſſent ordinairement au-dehors, dans cette maladie.

L'Auteur fait obſerver, que dans la goutte, il y a deux ſortes de tumeurs ; l'une produite par une ſubſtance vaporeuſe, qui eſt ſous le périoſte & qui cauſe les douleurs vives des Goutteux ; l'autre extérieure qui a pour cauſe, une humeur ſéreuſe qui n'eſt accompagnée d'aucun ſentiment de douleur, ou dont la douleur eſt très-ſupportable.

Chap. XII. De la difficulté de mouvoir les membres affectés de la goutte.

Chap. XIII. Des nœuds & des tumeurs tophacées.

Seconde partie qui a pour objet la cure de cette maladie.

Chap. I. De la cure de la goutte conſidérée généralement.

Chap. II. De la maniere de guérir cette maladie, en brûlant les parties qui en ſont affectées, avec le *Moxa*.

Chap. III. A la Chine & au Japon, le *Moxa* eſt le reméde le plus en uſage, & il eſt regardé comme un ſpécifique pour la cure de cette maladie.

Chap. IV. Le *Moxa* eſt une matiere molle & lanugineuſe, dans laquelle on fait entrer une certaine herbe après l'avoir fait ſécher, dont l'Auteur ignore le nom, de même que la maniere dont on la prépare, parce qu'on en fait un grand ſecret à la Chine & au Japon, quoiqu'elle y ſoit très-commune, & qu'il s'en faſſe un grand commerce dans les Royaumes voiſins. Les Chinois principalement font un grand uſage de cette plante, qui fait la baſe de ce reméde, comme de tous les autres ſimples, & ils l'employent en qualité de cautére actuel, ſur toutes les parties du corps, excepté ſur les yeux, lorſqu'il eſt queſtion de remédier aux maladies cauſées par des humeurs ou des vapeurs froides.

Chap. V. Sur la maniere d'employer ce reméde. On prend un morceau de *Moxa*, de la groſſeur d'un pois, qu'on roule entre les doigts, pour en former une petite pyramide, dont on applique la baſe ſur la partie qu'on veut brûler ; on met le feu à la pointe, avec un de ces petits bâtons aromatiques, dont on a parlé, qui ſont plus longs & plus menus que les paſtilles de nos boutiques, & le *Moxa* s'enflamme ſans aucun danger pour le malade, ſans lui cauſer une grande douleur, & ſans faire élever de veſſie à la peau, ſur laquelle il reſte ſeulement une tache livide. Cette opération ſe répéte ordinairement juſqu'à trois fois, ſur les parties du corps les plus délicates, mais la quantité de fois, que le *Moxa* doit être appliqué pour agir efficacement, n'eſt pas fixée ; cela dépend des circonſtances, puiſque dans les douleurs & les maladies de la tête, où la peau a plus d'épaiſſeur, l'application & l'inflammation du *Moxa* peuvent ſe réïtérer juſqu'à cinquante fois, ſans aucun danger.

Chap. VI. Après avoir ſuffiſamment brûlé la partie douloureuſe, on y met de l'ail pilé, qu'on couvre avec ſa pellicule extérieure, après l'avoir

humectée d'eau. Si le jour ſuivant, il s'eſt élevé une veſſie, on l'ouvre avec des ciſeaux, & on attend enſuite, que l'eſcarre ſe ſépare naturellement. Pour cela on met ſur la playe, une feüille de plantain ſéchée au feu, du côté que la feüille a quelque ſorte d'aſpérité, & lorſqu'il eſt queſtion de conſolider cette playe, on applique au contraire cette feüille du côté oppoſé, qui eſt plus liſſe & plus doux. Au défaut de plantain, on ſe ſert d'une feüille de choux, & au défaut de choux, on ſe contente de l'emplâtre de diapalme ou de *Baſilicum*, qu'on doit appliquer auſſi pour contenir la feüille de choux ou de plantain, lorſque l'on en fait uſage.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 224.

Chap. VII. Des effets merveilleux de ce cautére.

Chap. VIII. l'Auteur prétend démontrer, que ce reméde eſt préférable à tous ceux qu'on a employés juſqu'ici en Europe, contre la goutte.

Chap. IX. L'Auteur fait voir, que la brûlure, dont il eſt queſtion, eſt très-ſupportable.

Chap. X. De l'adreſſe & de la dextérité néceſſaires de la part du Chirurgien, dans l'adminiſtration de ce reméde.

Chap. XI. Des bâtons aromatiques, & de leur utilité.

Chap. XII. Des parties qu'il eſt à propos de brûler.

Chap. XIII. Du danger & des inconvéniens qui réſultent de ce cautére, lorſqu'il eſt appliqué ſans diſcernement.

Chap. XIV. Que les tumeurs molles & ſéreuſes, qui accompagnent ſouvent les douleurs de la goutte, ne doivent être conſidérées que comme un accident de la maladie; & de la maniere d'y remédier.

Chap. XV. Des tumeurs dures & tophacées, & comment on les guérit.

Chap. XVI. S'il y a pluſieurs eſpeces de goutte, & s'il y a entr'elles des différences eſſentielles. L'Auteur ſoûtient la négative, & prétend qu'elle ne peut être produite, que par une cauſe froide; que les différences qu'on y obſerve, ne ſont qu'accidentelles, qu'elles naiſſent toutes de la diverſité des parties affectées, & du degré d'épaiſſiſſement ou de raréfaction de la matiere peccante; de-là les gouttes vagues ou fixes, récentes ou invétérées, les gouttes ſans tumeurs, ou accompagnées de nodoſités, celles qui affectent les articulations, ou ſeulement l'eſpace intermédiaire qu'elles laiſſent entr'elles, que quelques Auteurs prétendent mal-à propos n'être pas ſuffiſant, pour être le vrai ſiége de la goutte.

Chap. XVII. Remédes préſervatifs contre la goutte.

Chap. XVIII. De la goutte aux dents ou *Odontalgie*, & des remédes qui conviennent en ce cas.

OBSERVATION CCXXVIII.

Sur une Luette double, par Luc Schroeckius.

LA plûpart des Anatomiſtes regardent la luette, comme un organe néceſſaire pour la formation des ſons, & l'ont nommée aſſez ingénieuſement, l'*Archet de la voix*. Ceux qui ſont privés de cette partie, ou en Obſerv. 228.

qui elle eſt mal conformée, ſoit naturellement, ſoit par maladie, four-
Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. niſſent en effet la preuve de ce que j'avance, & Charles *Raygerus*, dans le diſcours ſur l'Ouvrage de Jacques *Rolandus*, intitulé *Agloſſoſtomographia*, inſéré dans cette Collection, année troiſième, l'a en quelque façon
Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. démontré. La double luette, dont cet Auteur fait mention, me fait au reſte ſouvenir de deux obſervations que j'ai eu occaſion de faire ſur le même ſujet.

Obſerv. 228. Il y a deux ans que j'apperçus pour la premiere fois, ce vice de conformation dans un jeune homme de vingt-quatre ans, que je traitois alors, dont la luette étoit double, & paroiſſoit être la production d'une excreſcence ronde & charnuë, attachée au palais. Ces deux luettes étoient dans leur vaie ſituation, & chacune d'elles avoit la même forme & la même groſſeur, que dans l'état naturel.

J'ai trouvé de même dans une fille de vingt-deux ans, deux luettes unies, bien conformées, & dont le volume des deux enſemble, n'étoit guére plus conſidérable que celui d'une luette ordinaire, deſorte qu'il n'eſt pas douteux, que dans ces deux ſujets, la luette ne ſoit en effet double, & telle que *Raygerus*, *L. c.* & *Henri Volgnad*, dans ſes Schôlies ſur l'obſervation 239. de la ſeconde année des Éphémérides, diſent en avoir obſervé; puiſque chacune d'elles a ſa propre baſe, & ſe termine en une pointe obtuſe.

Ce vice de conformation aſſez rare; ne cauſe au reſte d'autre incommodité, que de faire parler du nez, & d'altérer un peu le ſon de la voix, qui devient par-là ſourde & rauque. C'eſt ce que nous voyons, qui arrive aux perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, dont la luette a été détruite en tout ou en partie, dans des accidens de maladies vénériennes, à qui il reſte toujours de la raucité. Ce qui m'engage à penſer avec pluſieurs Auteurs, que *Fallope* s'eſt trompé, lorſqu'il a prétendu, *Obſ. Anat.* que l'amputation de la luette ne cauſoit aucun changement au ſon de la voix, & que Riolan a eu raiſon de dire, *Enchirid. L. 4.* que ceux à qui la luette manquoit, parloient du nez. Cela ſe trouve encore confirmé par l'obſervation de *Nicolas Guill. Beckers*, rapportée dans les Ephémérides des Curieux de la Nature, année quatrième.

OBSERVATION CCXXIX.

Sur l'uſage & les effets ſalutaires de l'étuve des Corroyeurs, qui ſe nomme en Allemand Lohbad, *par le même Auteur.*

Obſerv. 229. C'Eſt avec grande raiſon, que les bons Praticiens recommandent l'uſage des bains chauds dans la goutte, pourvu que ce reméde ſoit adminiſtré avec prudence. Pour moi j'ai procuré ſouvent un très-grand ſoulagement à des Goutteux, par le moyen des étuves; c'eſt ce que je viens d'éprouver encore le mois d'Avril dernier, à l'égard d'une jeune fille de vingt-trois ans, dont le ventre étoit naturellement pareſſeux, mais dont la conſtipation devint extrêmement opiniâtre, & fut ſuivie d'une difficul-

té d'uriner, d'une ſuppreſſion de régles, & enfin d'une goutte univerſelle. Différens purgatifs que je lui fis prendre, & même des plus violens, ne lui procurerent pendant long-tems, aucun ſoulagement; deſorte que cette fille paroiſſoit prête à expirer, & ſeroit morte en effet, ſi les évacuations naturelles n'avoient enfin repris leur cours; mais il lui reſta encore de vives douleurs dans les jointures, & une impuiſſance abſoluë de ſe mouvoir; & ce dernier ſymptome ne cédant à aucuns remédes, je la fis tranſporter dans une étuve, ſituée hors des murs de cette ville, ce qui lui procura un ſoulagement ſi prompt & ſi marqué, que cette fille, à qui la violence des douleurs ne permettoit pas de faire un pas, ni même de s'aſſeoir, & qu'on fut obligé de porter de ſon lit dans un caroſſe, pour la conduire au lieu où je voulois la faire ſuer, n'eut plus beſoin de voiture pour ſon retour; qu'étant arrivée dans ſa maiſon, elle eut la force de monter un eſcalier compoſé de vingt-trois marches; & qu'après avoir fait uſage une ſeconde fois de ce bain de vapeur, elle ſe trouva délivrée de toutes ſes douleurs.

Ephemeridis de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676. Obſerv. 229.

L'eſpece d'étuve au reſte, dont j'entends ici parler, que nous nommons *Das Lohenbad*, eſt un lieu qui ſert aux Tanneurs & aux autres ouvriers en cuir, à faire ſécher les écorces de ſapin, & quelquefois de chêne, qu'ils employent pour la préparation des cuirs de bœufs. Ces écorces placées ſur des ſolives au haut du bâtiment, ſont bientôt deſſéchées par la chaleur d'un grand fourneau, qu'on y tient allumé; & ce lieu ſert en même-tems d'étuve à différens malades, de tout âge & de toute condition, qui y viennent en foule, pour s'y faire ſuer, dans l'eſpérance de trouver quelque ſoulagement à leurs maux; quoiqu'il arrive ſouvent, que lorſqu'ils ont mis en uſage un pareil reméde, de leur propre mouvement, ſans le conſeil d'un Médecin, ſans avoir égard à leur tempérament, à la nature & à la cauſe de leur mal, à la ſaiſon, &c. ils ſortent de ces étuves plus incommodés qu'auparavant. Cela n'arriva point à la malade dont je viens de parler, parce qu'on n'eut recours à ce reméde, qu'après l'avoir ſuffiſamment purgée, qu'après avoir remédié aux ſymptomes les plus preſſans de cette maladie, & lorſqu'il n'étoit plus queſtion que de réſoudre les ſéroſités âcres, & de fortifier les jointures. Car ſuivant *Jean Renodæus*, *Lib. 5. inſt. Pharmac.* la chaleur du bain ſec eſt très-propre à ouvrir les pores, à réſoudre & à procurer par la tranſpiration, l'évacuation des humeurs morbifiques, à calmer par conſéquent les douleurs, & à rétablir dans les membres, la force & le mouvement; à quoi ne contribuent pas peu auſſi les particules huileuſes & volatiles, qui s'exhalent des écorces de ſapin, dont l'odeur ſe répand dans toutes les parties de ces étuves. Car un Médecin ne doit pas ignorer, que ces écorces & la réſine qu'elles contiennent, ne ſoient d'une qualité chaude, & n'ayent une propriété diſcuſſive, ſurtout ſi, comme je le pratique quelquefois, on applique chaudement ſur les parties douloureuſes, des ſachets remplis de poudre de ces écorces graſſes & réſineuſes; & c'eſt auſſi, par cette raiſon, que quelques Médecins, dans la goutte cauſée par une humeur froide, font appliquer ſur les endroits des membres affectés de cette maladie, des emplâtres de réſine.

La décoction des écorces qui a servi à la macération des cuirs, se nomme à Breslau *Das Lohbad*, & on l'employe dans toutes les affections douloureuses des membres.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 6. & 7. 1675. & 1676.

Lettres du premier Juillet 1676. aux Sécretaires de l'Acad. des Cur. de la Nature.

OBSERVATION CCXXXIII.

Sur une femme dont l'éruption des régles est toujours précédée de véficules qui se forment derriere chaque oreille, *par* Simon Schultzius.

Obsery. 233. LA femme d'un Marchand de Thorn, âgée actuellement de trente-huit ans, qui a eu trois enfans, dont il ne lui reste plus qu'un fils, qui est délicate, & sujette à des accès de mélancolie hypochondriaque, ressent quelque tems avant l'écoulement de ses régles, qui sont peu abondantes, & qui ont commencé de paroître à dix-huit ans, quelques douleurs de tête, & s'apperçoit d'un léger vertige, symptomes qui sont suivis de l'éruption de deux véficules qui se forment derriere chaque oreille. Ces véficules s'ouvrent d'elles-mêmes, & il en sort quelque peu de sérosité jaunâtre, qui n'a pas plutôt cessé de couler, que les régles paroissent. C'est cette femme elle-même qui m'a fait part de ces circonstances.

Lettre du premier Juillet 1676.

OBSERVATION CCXXXVIII.

Sur un homme à qui la seule imagination procura l'effet d'un purgatif, *par* Chrétien François Paulin, *Médecin de l'Evêque & Prince de Munster*, *de l'Académie des Cur. de la Nature.*

Obsery. 238. LE Printems dernier, un homme de considération, qui ne veut point être nommé, après avoir souffert pendant six jours, des douleurs vagues à l'estomac & aux hypochondres, sans faire aucun remède, me fit enfin appeller, & me témoigna souhaiter ardemment, que je lui fisse prendre *les pilules de Francfort*, dont on attribue la composition à *Beier*, se persuadant qu'il n'y avoit que ces seules pilules qui pussent lui procurer quelque soulagement, & refusant opiniâtrement toute autre espece de remède, sans que je pusse rien gagner sur son esprit, ni par mes raisons, ni par mes prieres. Surpris d'une pareille fantaisie, qui avoit aussi peu de fondement, je lui promis de le satisfaire, & de composer moi-même ces pillules; mais ne jugeant point cependant ce remède convenable, & pour éprouver ce que pourroit la force de l'imagination, je fis avec de la mie de pain frais & de la salive, dix-huit petites boules en forme de pilules, que je lui envoyai après les avoir bien dorées. Le malade dès le point du jour les prit avec avidité, & sur le soir il vint lui-même me trouver, dans la meilleure disposition & parfaitement guéri, élevant jusqu'au Ciel, les

grandes vertus de mes pilules, & me donnant de grands éloges. Il m'assura qu'il avoit vomi une fois, & qu'il avoit été évacué cinq fois par le bas très-abondamment. J'avois peine à ajoûter foi à ce qu'il me disoit, je l'accompagnai même jusques chez lui pour voir ses déjections, qu'il avoit fait conserver dans le bassin, & j'y trouvai comme il me l'avoit dit une très-grande quantité de matiére pituiteuse épaissie, ce que je n'aurois jamais voulu croire, si je ne l'avois vu de mes propre yeux; mais que ne peuvent point l'opinion & la confiance aveugles! Mille exemples en effet nous apprennent que telle maladie, contre laquelle on avoit vainement employé toutes les ressources de l'art, a été guérie par le traitement le plus téméraire, par la seule imagination, ou par quelque pratique superstitieuse.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Observ. 238.

Lettres du 2. Juillet 1676.

EPHEMERIDES DE L'ACADEMIE DES CURIEUX DE LA NATURE D'ALLEMAGNE.

DECUR. 1. ANN. 8.

1677. (D)

OBSERVATION III.

Sur les enfans dont la fontanelle est fermée en naissant, par le Dr. Jean Daniel Major.

LE 26. Mars 1697. vieux style, une petite fille, étant morte d'un catarrhe suffoquant & d'une Paralysie du côté gauche, qui avoit été précédée de déjections mêlées de sang, occasionnées par une inflammation au bas ventre qui n'avoit point été connuë, quelques femmes qui avoient vu cette petite fille pendant sa maladie, ne manquerent pas de faire différens raisonnemens, sur la cause de sa mort, & prétendirent avoir l'expérience, que les enfans qui naissoient sans fontanelle, ou dont l'ouverture rhomboïdale placée au-dessus de la tête, à l'endroit où la future sagittale s'unit à la coronale, étoit fermée, ne vivoient pas long-tems. Il m'étoit né une fille le ving-neuf Janvier précédent, mais aussitôt qu'on se fut apperçu que sa fontanelle étoit fermée, sa mere, sa grand-mere, l'accoucheuse & quelques femmes qui se trouverent à la maison, porterent sur cet enfant le même jugement, & elle mourut en effet peu de tems après. Observ. 3.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION V.

Dec. 1. Ann. 8. 1677.

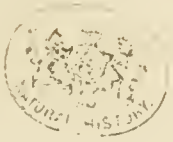
Sur un éclair qui mit le feu à de l'eſprit-de-vin, par le même Auteur.

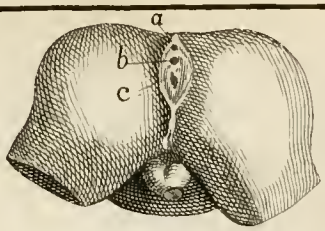
Obſerv. 5. LE vingt-ſept Juillet 1676. V. St. après des chaleurs inſupportables, qui ſe firent ſentir les premiers jours Caniculaires, il y eut principalement ſur la Ville de Kiel, & ſur ſon territoire, un orage des plus impétueux, accompagné d'éclairs & de tonnerres, qui dura depuis neuf heures du ſoir juſqu'à plus de ſix heures du matin, & qui fut ſi violent, qu'un gros noyer qui étoit près de la porte de Danemarck en fut renverſé. Cet orage ayant ceſſé, & le Ciel étant redevenu ſerein, il ſervit pendant quelque-tems de matiere aux converſations, & on raconta à ce ſujet à un de mes Confreres qui eſt naturellement peu crédule, à moins qu'on ne lui donne de bonnes preuves de la vérité des faits qu'on avance, ou qu'il n'ait une plaine confiance aux perſonnes qui les lui rapportent, que quelques ſemaines auparavant, il s'en étoit auſſi fait un à Hambourg, accompagné de même de coups de tonneres, mais plus fréquens & plus éclatans encore, que ceux qui s'étoient fait entendre à Kiel, & que pendant cet orage un éclair, ſans tonnerre cependant, avoit tout à coup rempli d'une lumiere éclatante, la maiſon d'un Marchand, & avoit mis le feu à de l'eau-de-vie, qui ſe trouva alors par haſard dans une taſſe d'étain.

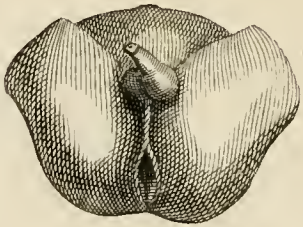
OBSERVATION VI.

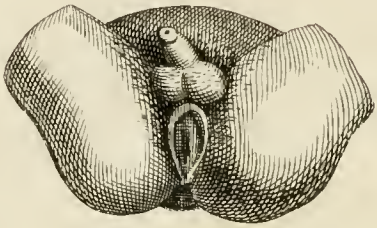
Sur la cire des Roſes, par le même Auteur.

Obſerv. 6. LE vingt-deux & le vingt-trois Juin de l'année 1676. ayant fait piler dans un mortier de pierre, des roſes à cent feiiilles, deſtinées à faire des conſerves pour l'uſage de la maiſon, je m'apperçus qu'à l'entour du pilon, qui étoit de bois, il s'étoit attaché quelques portions de cire, du poids de deux ou trois grains, quoique je fuſſe bien aſſuré que le mortier & le pilon euſſent été bien nétoyés auparavant. La perſonne que j'avois chargée de me faire ces conſerves, qui étoit un étudiant en Médecine, m'aſſura que travaillant quelque-tems auparavant, dans une boutique d'Apoticaire à *Flensbourg*, où il apprenoit la Pharmacie, il avoit déjà obſervé la même choſe.









· Planch · XI · 358 ·

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 8. 1677. Obſerv. 8.

OBSERVATION VIII.

Sur deux Hermaphrodites, par Chrétien Mentzelius, *Médecin de l'Électeur de Brandebourg.*

ETant au mois d'Août de cette année (1676.) en qualité de Médecin, dans l'Armée de l'Électeur de Brandebourg, qui étoit campée près de la Ville d'*Anklam*, dans le Duché de Poméranie, où je traitai quantité de Soldats malades de dyſſenteries & de fiévres malignes, je fus appellé pour voir un petit enfant qui avoit à peine trois mois. Cet enfant qui étoit un garçon, avoit eu pendant plus de huit jours, la dyſſenterie, mais quelques femmes qui ſe mêloient de médecine, la lui avoient fait paſſer, & il étoit alors queſtion de remédier à des mouvemens convulſifs & épileptiques, dont il étoit attaqué, & qui me parurent le menacer d'une mort prochaine. Comme je jugeai qu'avant tout autre reméde, il falloit commençer par lui faire prendre un lavement, & que je ſçavois qu'il n'y avoit alors perſonne dans le Camp à qui je puſſe me fier, je me déterminai à le lui donner moi-même, car aucun Médecin ne doit rougir de faire la fonction de Chirurgien ou d'Apoticaire, lorſque la néceſſité l'exige. Je préparai donc ce lavement, je le mis dans une ſeringue, dont la capacité étoit proportionnée à la petiteſſe du corps de cet enfant. J'oignis la canule d'huile d'amandes douces, & m'étant mis en devoir de l'introduire, en uſant de toute la précaution poſſible pour ne le point bleſſer, & pour ne lui cauſer aucune douleur, je trouvai le ſphincter de l'anus, qui eſt à la vérité très-relâché dans les malades attaqués de dyſſenterie, ſi grand & ſi ouvert, qu'il me parut plutôt reſſembler aux parties naturelles d'une femme, qu'à un anus. Cet enfant avoit en effet en cet endroit, une ouverture oblongue d'une grande étenduë, qui ſe terminoit en-dehors par des eſpeces de lévres, qui formoient quelques rugoſités; de ſorte qu'on auroit pu prendre cette partie, auſſi-bien pour une vulve que pour un anus. Ayant de plus parcouru avec l'extrémité de la canule, toute l'étenduë de cette fente, ou de cette eſpece d'anus relâché, je ne trouvai aucune ouverture, pour pouvoir l'y introduire, j'en trouvai ſeulement une un peu plus haut, & vers le coccyx, où la canule pénétra, & par où l'enfant auroit pu recevoir le lavement. Mais comme je commençai à ſoupçonner, que cet enfant pouvoit bien avoir quelque vice de conformation en cette partie, qu'il étoit peut-être hermaphrodite, ou que le ſphincter de l'anus étoit extrêmement relâché, & que peut-être auſſi l'âcreté de l'humeur avoit corrodé & perçé le rectum, je priai les parens de cet enfant de le mettre dans une litiére avec la femme qui en avoit eu ſoin depuis ſa naiſſance, de le faire conduire à ma tente qui étoit à plus d'un demi mille de-là, & de me le laiſſer pendant une journée entiere, pour que je puſſe mieux juger de ce qu'il y avoit à lui faire, les fonctions que je rempliſſois auprès de l'Électeur, ne me permettant pas d'être long-tems abſent; ce que je fis à deſſein, non-ſeulement de lui procurer quelque ſoulagement, ſi cela étoit poſſible, mais d'examiner plus attentivement ces parties qui m'avoient paru

si peu conformes à l'état naturel. Les parens y consentirent, & ils m'envoyerent l'enfant le lendemain, accompagné d'une vieille femme qui en prenoit soin. Après avoir fait prendre quelques remédes à cet enfant que je trouvai extrêmement mal, cette femme & moi nous lui écartames les fesses, pour pouvoir examiner ce que c'étoit en effet que cette fente, que j'avois apperçuë la premiere fois que je l'avois vu; & ayant aussi entr'ouvert les rugosités qui la bordoient, & qui imitoient le sphincter de l'anus, j'y trouvai du côté du bas-ventre des especes de nymphes & des caroncules, entre lesquelles étoit une petite ouverture, qui paroissoit tenir lieu de vagin & du côté du dos étoit le vrai sphincter du *rectum*, qui n'étoit point froncé & plissé comme il a coutume de l'être dans l'état naturel, mais qui n'étoit formé que de deux membranes rouges, placées de chaque côté, qui se réunissoient à leur extrêmité, & d'entre lesquelles sortoient les excrémens. Cette espece de sphincter s'ouvroit au reste, comme s'il eût été fermé par une valvule, toutes les fois que l'enfant crioit, ce qui lui arrivoit presque continuellement, à cause des grandes douleurs qu'il ressentoit. Mais ce que je ne puis concevoir, c'est qu'au dessus de cet anus, il y avoit encore un autre petit trou, qui imitoit par sa forme le conduit urinaire des femmes, qui est placé, comme l'on sçait, du côté du bas-ventre, au lieu que celui-ci étoit près du coccyx. Ce que je trouvai encore de remarquable, c'est qu'entre la verge & cet anus monstrueux, le Périnée qu'il étoit facile de reconnoître par sa forme & sa future, occupoit encore un espace de quatre travers de doigt. Après avoir satisfait à loisir ma curiosité, par l'examen de ces parties, je congédiai cette femme, & je lui remis ce petit garçon ou cette petite fille, comme on voudra l'appeller, qui mourut le lendemain dans un accès d'épilepsie, & que ses parens firent enterrer aussitôt dans le Temple du Bourg le plus voisin, sans vouloir permettre qu'on en fit l'ouverture, ce que je desirois avec le plus grand empressement, pour pouvoir examiner aussi les parties intérieures de cet enfant. Cette femme pensoit au reste comme moi, qu'outre les parties viriles, il avoit encore les parties naturelles de la femme, ayant observé que les excrétions, & d'urine, & de matieres fécales, ne se faisoient point dans cet enfant, comme elles ont coutume de se faire dans l'état naturel.

Je joins ici une planche qui représente ces parties dessinées grossiérement de ma main & j'y ai ajoûté une autre figure, des parties naturelles d'un Soldat hermaphrodite, tué devant la Ville d'Anklam pendant le Siége qui s'en faisoit alors, dont le cadavre nud & dépouillé fut trouvé parmi les morts, & fut vu de quantité de personnes, qui remarquerent dans ce sujet une vulve qui occupoit la place du Périnée.

Lettre du Camp de Stetin du 1. Octobre 1676. adressée aux Secrétaires de l'Académie des Curieux de la Nature.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 8. 1677. Observ. 8.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 8. 1677. Obſerv. 12.

OBSERVATION XII.

Sur la goutte des jeunes gens & des enfans, par Simon Schultzius.

HYppocrate, *Aphor. L. 6. Aphor. 30.* a prétendu, que les jeunes gens n'étoient point attaqués de la goutte, avant que d'avoir fait uſage des femmes; mais l'expérience qui doit prévaloir ſur tous les raiſonnemens, nous apprend le contraire. *Hollerius, dans ſon Commentaire ſur cet Aphoriſme*, excepte les enfans, en qui cette maladie eſt héréditaire. *Heurnius*, ſur ce même Aphoriſme, eſt de ſon avis; & nous allons même rapporter la preuve qu'il ſe trouve en Pruſſe, des enfans qui ſont attaqués de la goutte, quoique leurs pere & mere n'ayent jamais eu cette maladie, ce qui ne permet pas de douter, que l'Aphoriſme d'Hyppocrate n'ait ſes exceptions.

Au mois de Novembre, de l'année 1675. la femme d'un homme de campagne, me vint trouver, & me pria de faire enſorte de procurer quelque ſoulagement à ſon fils, âgé de douze ans, qui avoit la goutte aux pieds & aux mains. Je lui ordonnai d'abord des ſudorifiques, dont le ſureau, reméde familier parmi les perſonnes du peuple, faiſoit la baſe, & dans leſquels il entroit peu d'autres drogues. Il fit uſage enſuite de calmans & de lénitifs, & après le ſolſtice d'hiver, les douleurs commencerent à diminuer. Cette femme, autant que je m'en puis ſouvenir, eut encore deux enfans attaqués de la même maladie, mais moins violemment, qui furent auſſi très-promptement guéris par des ſudorifiques.

Les mois de Janvier & de Février, de la même année, une petite fille de *Jean Schulffen* de Thorn, fut auſſi attaquée de la goutte, qu'elle eut aux pieds & aux mains, dont les accès & les ſymptomes étoient de la plus grande violence, & qui réſiſta à tous les remédes, ſoit intérieurs, ſoit extérieurs, même aux plus énergiques; deſorte que cette petite fille étant devenuë étique, & ſes forces s'étant épuiſées par les douleurs & les contractions violentes qu'elle eſſuya, mourut de cette maladie. A la vérité le pere de cet enfant eſt ſujet à de légers accès de goutte; ainſi cette maladie paroiſſoit héréditaire dans cette petite fille, quoiqu'elle fût encore dans l'âge le plus tendre. Mais une jeune fille nommée *Eliſabeth Binnerin*, âgée d'environ ſeize ans, dont le pere ni la mere n'avoient jamais eu aucune attaque de cette maladie, eut d'abord une goutte vague, qui lui dura depuis le mois de Janvier 1676. juſqu'au mois de Mars ſuivant, & qui ſe fixa enſuite ſur les articulations des pieds & des mains, où elle produiſit des nodoſités. Elle en a été cependant guérie ſans aucun retour, mais elle eſt reſtée très-valétudinaire à d'autres égards.

Pour moi je ſuis perſuadé, qu'on doit attribuer la cauſe de la goutte dans les enfans, à l'intempérance, qui, dans ce ſiécle, eſt commune à toutes les nations, mais qui eſt ſur-tout propre à nos régions ſeptentrionales, outre que les alimens y ſont groſſiers, de difficile digeſtion, & les

boiſſons trop nourriſſantes, & que cette maladie paſſe ainſi des peres aux enfans.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 8. 1677.

OBSERVATION XIV.

Sur des Vers rendus, non-ſeulement par le haut & par le bas, mais par la verge, avec l'urine, par le même Auteur.

Obſerv. 14. LE fils d'un Bourgeois de Thorn, âgé de onze ans, après avoir reſſenti de vives douleurs au pubis & à la verge, rendit en urinant, un petit paquet de vers renfermés dans une ſorte de ſac, & enſuite un vers rond d'une aune de longueur, avec les excrémens, qui fut ſuivi d'un tænia. Cet enfant ſe porte parfaitement bien à préſent, & a été guéri par le Dr. Ségerus, qui trouvera bon, qu'en lui rendant la juſtice qui lui eſt due, je le cite ici, comme témoin oculaire de cette obſervation. *Ronſſæus, Epiſt. medic. 10.* a donné la deſcription d'un ver rendu par l'uréthre.

OBSERVATION XVIII.

Sur la maniere dont les Hirondelles recouvrent la vuë, après l'avoir perduë par quelques bleſſures, par le Dr. Jean Sigiſmond Elsholtius.

Obſerv. 18. J'Ai fait voir l'année derniere, qu'on trouvoit parmi les anciens, quelques traces de l'art de rétablir les humeurs de l'œil. V. *Ephem. Germ. ann. VI. obſ. 126.* & j'ai rapporté à ce ſujet un paſſage très-remarquable de Pline. En voici un autre de *Cornelius Celſus, lib. VI. de re medica*, qui n'eſt pas moins précis & déciſif. » L'œil de ces oiſeaux, dit-il, » en parlant des hirondelles, ayant été bleſſé par quelque cauſe exté» rieure, ſe guérit très-promptement peu de tems après, & ils voyent » enſuite comme auparavant; ce qui a donné lieu ſans doute à la Fable, » que les hirondelles rendoient la vuë à leurs petits, en leur frottant les » yeux avec la *Chélidoine* ou *Eclair*; tandis qu'il eſt conſtant, que les » playes faites au globe de l'œil, ſe guériſſent d'elles-mêmes. » D'où je tire trois conſéquences: 1°. Que le rétabliſſement ſpontanée de la vuë dans les oiſeaux, étoit connu des anciens. 2°. Que rien n'eſt plus faux & plus fabuleux, que les diſcours répandus parmi le peuple, touchant la propriété que le vulgaire ſuppoſe qu'a la Chélidoine, ou même la pierre qui porte le nom de cette plante, de rendre la vuë aux hirondelles, lorſqu'elles l'ont perduë par quelqu'accident. 3°. Que par conſéquent la compoſition de l'eau de Chélidoine, dont *François-Joſeph Burrhus, Epiſt. 4. ad Thom. Barthol.* a donné la recette, eſt la choſe du monde la plus frivole & la plus inutile, n'étant pas néceſſaire de recourir à des remédes compoſés avec tant d'appareil, pour ces ſortes de playes, qui ſe guériſſent naturellement & d'elles-mêmes, comme je l'ai déjà fait obſerver.

OBSERVATION XXII.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 8. 1677.

Sur le flux Hémorrhoïdal dans les enfans, par Simon Schultzius, *Médecin de Breslaw.*

Observ. 22.

LE fils unique de ma sœur germaine, qui est mariée à Thorn, au nommé Barthelemi *Schaden*, étant âgé de huit ans, rendit plusieurs fois du sang avec les excrémens, quoique cet accident n'eût été précédé d'aucunes coliques, & qu'il ne se fût jamais plaint d'aucunes douleurs, ni aux intestins, ni au rectum, ni à l'anus, qu'il se portât assez bien d'ailleurs, & qu'il s'acquittât de toutes ses fonctions. Il avoit seulement des sueurs abondantes, & de fréquentes hémorragies par le nez, accompagnées d'un sentiment de chaleur, qui n'étoit pas cependant fort considérable, & qui se calmoit dès que l'hémorragie cessoit. Ma sœur effrayée de ces symptomes, me consulta sur l'état de son enfant, & lui ayant recommandé d'examiner avec soin l'anus de cet enfant, elle en trouva les veines extrêmement gonflées, & en vit elle-même couler un sang très-rouge. Cette indisposition, qui lui arriva l'Été, dura pendant quelques semaines; mais actuellement qu'il a environ douze ans, il se porte très-bien, & suit le cours de ses études. J'ai appris de plus, que l'année derniere (1676.) le fils du nommé *Michel Teschken* l'aîné, Marchand à Thorn, avoit eu aussi, mais dans un âge moins avancé, un flux hémorrhoïdal, pendant les mois de Novembre & de Décembre, sans que sa santé en fût en aucune façon altérée. Comme je ne me souviens pas d'avoir lu nulle part aucune observation semblable, les personnes de l'un & de l'autre sexe, n'étant ordinairement sujettes à cette maladie, qui est cependant plus fréquente parmi les hommes, que parmi les femmes, qu'après l'âge de puberté, j'ai cru devoir rapporter ces deux faits, qui prouvent que les enfans même, n'en sont pas exempts.

OBSERVATION XXIII.

Sur un pissement de sang très-abondant, sans que la santé de la personne qui l'éprouvoit, en fût altérée, par Jean Mathias Nester, *Médecin célébre de Berwald.*

Observ. 23.

JE connois particuliérement un homme de Lettres de cette ville de Berwald, qui est âgé d'environ cinquante-trois ans, qui a beaucoup d'embonpoint, dont le tempérament sanguin-mélancolique tend à l'affection hypochondriaque, & qui pendant un grand nombre d'années, a eu un flux hémorrhoïdal, mais modéré; qui loin de l'incommoder, contribuoit beaucoup au bon état de sa santé. Cette évacuation s'étant arrêtée d'elle-même, il y a un peu plus de trois ans, cet homme eut dans la saison d'Automne, un frisson & des mouvemens fébriles, accompagnés d'enflure &

d'inflammation aux amigdales. Comme je craignois que ces ſymptomes ne fuſſent l'annonce d'une fiévre maligne, qui étoit alors épidémique dans nos cantons, je le fis d'abord ſaigner à la médiane du bras gauche, & je lui fis tirer environ cinq onces de ſang; ce qui parut le ſoulager beaucoup: mais la nuit ſuivante, il lui ſurvint un piſſement de ſang, & il en rendit plus d'une livre, ſans aucun mêlange d'autre liqueur, ſans aucune douleur, ſans aucun ſentiment de peſanteur, ni de tenſion douloureuſe au foye, aux reins, aux uretéres ou au pubis; ce qui jetta le malade dans le plus grand trouble, & dans la plus grande conſternation, pendant les trois jours qui ſuivirent cet accident. Son urine reſſembloit à de l'eau, dans laquelle on auroit lavé des chairs de quelqu'animal nouvellement tué, & l'excrétion ne pouvoit s'en faire, qu'il ne reſſentît les douleurs les plus aiguës à la verge. L'urine s'arrêtoit quelquefois tout-à-coup, & ne ſortoit plus que goutte à goutte, comme dans la ſtrangurie, ce qui fit juger au malade, qu'il avoit une pierre dans la veſſie; mais ayant uſé pendant quelque tems de remédes émolliens & lithontriptiques, tant intérieurement qu'extérieurement, il n'en reçut aucun ſoulagement. L'ardeur enfin, & les douleurs, s'étant fait ſentir plus vivement encore qu'auparavant, il rendit en urinant quantité de caillots de ſang, qui reſſembloient par leur forme, à des foyes de Brochet, & l'inſtant d'après, toutes ſes douleurs ceſſerent, l'urine parut claire & colorée, comme dans l'état naturel, ſans aucun mêlange de ſang, le malade enfin ſe trouva abſolument guéri, & ſe perſuada même qu'il étoit délivré pour toujours de cette fâcheuſe maladie; mais il s'en flatta trop tôt, car deux mois après, cette difficulté d'uriner, accompagnée d'un ſentiment douloureux, lui revint comme la premiere fois, & il eſt encore actuellement ſujet à cette incommodité, dont les retours n'ont point de périodes réglés, mais dont les ſymptomes ſont encore les mêmes. Il rend d'abord une très-grande quantité de ſang pur & brillant, ſans aucun mêlange d'urine, & ſans douleurs de reins, & ce ſang eſt dans le moment coagulé. L'urine paroit enſuite teinte de ſang noir & mélancolique, elle ne ſe calme, que lorſqu'il a rendu par morceaux, tout le ſang qui s'étoit grumelé dans la veſſie; & il eſt inconcevable combien ce malade en a rendu par cette voye. Je lui ai fait prendre différens remédes, & non-ſeulement des ſtiptiques & des aſtringens, mais des conſolidans & des altérans, pour tâcher de corriger l'acrimonie & l'efferveſcence de la maſſe du ſang; mais je ne me ſuis pas apperçu, qu'ils lui procuraſſent aucun ſoulagement: les ſaignées ne m'ont pas mieux réuſſi, je lui en ai fait faire pluſieurs au bras droit, non-ſeulement pour diminuer la trop grande quantité de ſang, mais dans la vuë de procurer une révulſion, & ce qui mérite d'être obſervé, & qui m'a ſurpris extrêmement, c'eſt que l'hémorragie étoit d'autant plus abondante, que les ſaignées étoient plus fréquentes. L'application des ſang-ſuës ne lui procura pas plus de ſoulagement; c'eſt pourquoi je lui conſeillai de s'abſtenir de tous remédes, & de laiſſer agir la nature, jugeant alors que cette hémorragie étoit une criſe ſalutaire, qu'il étoit dangereux d'arrêter, la ſurabondance de ce ſang, pouvant par l'effet des remédes ſe porter ſur quelque viscére, & mettre le malade en danger de périr. Il abandonna

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 8. 1677. Obſerv. 23.

en effet le soin de sa guérison à la nature ; & depuis ce tems, à l'exception de cette hémorragie, sa santé est aussi bonne qu'elle puisse être, il mange & il digére bien, ses déjections sont telles qu'elles doivent être, son sommeil est tranquille, & il ne sent aucunes douleurs à l'extérieur ; ce qui prouve que tous les viscéres sont en bon état. Les retours de ce pissement de sang, sont au reste annoncés par une pesanteur dans tous les membres, & par un sentiment de tristesse & de mélancolie ; mais dès que l'hémorragie a cessé, ces symptomes disparoissent, & le malade reprend sa gayeté ordinaire ; desorte qu'Hyppocrate a eu raison de dire, que le pissement de sang n'avoit rien de dangereux, lorsqu'il n'étoit point fréquent, qu'il n'étoit accompagné, ni de fiévre ni de douleurs, & qu'il faisoit même cesser alors les lassitudes du corps.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Observ. 23.

Toutes ces considérations me déterminent donc à penser, que cette hémorragie est occasionnée par la suppression du flux hèmorrhoïdal, auquel cet homme étoit autrefois sujet, & que ce sang est fourni par la veine hémorrhoïdale externe, dont une branche, qui a d'assez gros rameaux, se distribue dans les hommes à la vessie & à son cou ; & comme cet homme ressent de la douleur à la partie la plus basse du pubis, & près de la verge, je juge que le siége du mal, est au cou de la vessie, que le sang s'écoule par l'ouverture qui se fait à l'extrémité de ces vaisseaux, & qu'après s'être coagulé, il ne peut plus sortir qu'en caillots oblongs, à cause du peu de diamétre du canal. V. sur cette matiere, *C. Bauhin, L. 1. Anat. c. 20. Hypp. 4. Aph. 75. & 78. Nicol. Serm. 3. tr. 10. c. 19. Savanarol. tr. 6. pract. 19. rub. 19. Cœlium Aurel. l. 3. de cronic. pass. c. 4. Mœb. epitom. instit. med. c. 9. & fundam. med. phisiolog. c. 17. Fabric. Hildan. cent. 2. obs. 11. &c.*

EXTRAIT DE L'OBSERVATION XXVIII.

Sur une matiere lumineuse qui sortoit des yeux d'un homme, tandis qu'il écrivoit, par Salomon Reiselius.

REiselius ayant communiqué, non-seulement à l'Académie des Curieux de la Nature, mais à plusieurs autres Sçavans, l'observation qu'il avoit faite, sur sa propre urine, qu'il avoit apperçuë un soir aussi lumineuse qu'un phosphore, & entr'autres à *Jean Tackius*, Médecin du Duc de Hesse Darmstad, & Professeur d'Eloquence dans l'Université de Giessen, ce Chymiste célébre, par une lettre du trente Septembre, datée de Darmstad, après avoir donné beaucoup de louanges à *Reiselius*, sur la maniere dont il avoit expliqué ce genre de météore, lui marque, que travaillant un jour avec une grande contention d'esprit, à composer l'oraison funébre du Duc de Saxe, qu'il devoit prononcer dans l'Université de *Giessen*, la nuit étant survenuë, il étoit tout à coup sorti de ses yeux, une flamme qui avoit illuminé le papier, qu'il avoit devant lui, de façon qu'il avoit été en état d'écrire deux lignes entiéres, avant qu'elle se dissipât; que cette espece de phénomene l'avoit fort effrayé, craignant que cela ne Observ. 28.

lui annonçât quelque maladie considérable sur les yeux, ou même la perte de la vuë, comme Bartholin semble en menacer ceux qui éprouvent pareille chose, & dont il rapporte des exemples; mais que cependant il ne lui étoit jusqu'alors rien arrivé de fâcheux, quoique ce même symptome eût souvent reparu dans la suite, & qu'il eût vu beaucoup d'autres fois ces lueurs brillantes sortir de ses yeux... Tackius peu de tems après avoir écrit cette lettre, mourut d'une dyssenterie.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Obsérv. 28.

OBSERVATION XXXIII.

Sur la chute du Cartilage Xiphoïde dans un enfant, & sur un mouvement contre nature du cartilage thyroïde, par le Dr. George Segerus.

Obsérv. 33. LE 31. Décembre 1671. la femme de N.... Échevin du Bourg-Neuf de Thorn, en retournant chez elle, fut renversée par l'imprudence de son Cocher, dans un lieu profond, étant alors enceinte, & par la violence de la chute, elle se disloqua l'épaule droite. La réduction en fut faite aussitôt par la femme de l'Éxécuteur de la Haute Justice, & elle ne fut au reste blessée nulle autre part; de sorte qu'étant arrivée à son terme, elle accoucha fort heureusement le trente-un Avril, d'un fils plein de vie, & qui paroissoit très-bien conformé. Quelque tems après, cette femme en examinant son enfant, s'apperçut d'un mouvement au cartilage xiphoïde, qui ne lui parut pas naturel, & qui étoit sur-tout sensible lorsqu'il avoit le hoquet, auquel il étoit fort sujet, & ce symptome continuant, elle me fit appeller le vingt-trois Mai, & me pria d'examiner attentivement le corps de son enfant. Je reconnus en effet que ce cartilage s'étoit écarté & séparé du *sternum* de l'étenduë du travers du petit doigt, & le hoquet étant survenu dans ce moment à cet enfant, je remarquai que le mouvement du cartilage, lui étoit communiqué par l'estomac. Je conseillai à la mere de cet enfant de faire ensorte de remédier à cette incommodité par l'application de quelques remédes astringens; mais elle me représenta que son enfant étoit trop foible, & me pria de trouver bon qu'elle différât encore quelque tems l'usage de ce remède. Une année s'écoula donc, sans qu'on lui en fît aucun, pendant laquelle ce cartilage se rapprocha peu-à-peu du *sternum*, & s'y réünit de façon qu'il ne parut plus, qu'il y eût jamais eu de luxation à cette partie.

Je me rappelle au reste, en écrivant ceci, ce que mon ami M. *Henri Schmied*, alors Professeur de Physique à Lunebourg, & qui a été ensuite Médecin à Mekelbourg, me raconta en 1658, tandis que je demeurois encore à Lunebourg. Il me dit qu'il avoit autrefois traité une fille de condition, qui dans les accès d'une toux violente, ayant fait en avant un mouvement de la tête apparemment trop violent, avoit éprouvé après avoir été guérie de sa toux, une autre sorte d'incommodité, à la vérité plus supportable, & qui consistoit dans un mouvement convulsif de haut en bas du cartilage thyroïde ou scutiforme, qui ne l'empêchoit pas cependant de parler & de chanter, ce qu'elle faisoit très-agréablement; & que les mouvemens de ce cartilage étoient alors moins violens, & moins fréquens; mais que comme

comme cette incommodité causoit une sorte de difformité au cou de cette jeune Demoiselle, par le conseil d'un Médecin très expérimenté, on avoit appliqué sur cette partie une lame de plomb, qui assujettissoit le cartilage luxé de façon qu'il ne pouvoit point s'écarter de sa situation naturelle, & qu'avec le tems elle avoit été parfaitement guérie. Voyez ce qu'a écrit sur la chute du larynx, le célébre *Thomas Bartholin*, *hist. nat. var. Cent. 5. hist. 29.*

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 8. 1677.

OBSERVATION XXXIV.

Sur une cessation prématurée des régles, sans aucunes suites fâcheuses, par le même Auteur.

Marie Solers, accoucheuse à Thorn, après avoir eu quatre enfans, étant pour lors âgée de vingt-sept ans, cessa d'en faire, & en même-tems d'être réglée, sans qu'il lui survînt aucune incommodité, excepté que son ventre devint un peu plus gros que dans l'état naturel, symptome même qui ne dura pas. Mais on ne put parvenir par aucune sorte de remédes, à procurer à cette femme le retour de l'écoulement menstruel. Elle demeure encore dans cette Ville, & elle a actuellement, (1677.) cinquante-quatre ans. Obsetv. 34.

OBSERVATION XLVI.

Sur un enfant monstrueux, par Abraham George Mercklin, *Médecin de Nuremberg.*

LA femme d'un Artisan, âgée d'environ trente-six ans, qui avoit déjà eu des enfans, accoucha le 30. Avril 1675. d'un autre enfant, mais qui étoit monstrueux, & dont le sexe parut équivoque aux femmes qui la servoient. Je fus appellé pour éclaircir leurs doutes, & après l'avoir examiné, je reconnus que c'étoit une petite fille, dont la difformité consistoit principalement dans les choses suivantes. La peau & les muscles de l'abdomen étoient si transparens, qu'on distinguoit à travers, toutes les circonvolutions des intestins. Le bas-ventre étoit très-saillant, & ressembloit à une grosse hernie. L'anus & les parties naturelles étoient placés à rebours & à contre-sens, car le premier étoit au-dessus de la vulve, & un peu tourné du côté droit, ce qui avoit répandu quelque doute sur le sexe de cet enfant, & il sortoit de cet anus des excrémens liquides, & d'un jaune verdâtre. Cet enfant n'avoit que trois doigts au pied droit, & le gros orteil étoit renversé sur le métacarpe; de sorte que les deux autres doigts, lorsqu'ils étoient étendus, ressembloient à la pince d'une Ecrevisse. Obsetv. 46.

Cet enfant étant mort, après avoir vécu onze jours, je fis l'ouverture de son corps avec le Dr. *Christophle Frederic Gruberus*, & après avoir examiné avec soin les intestins, nous trouvames les autres viscéres assez sains,

à l'exception des deux reins qui étoient l'un & l'autre un peu livides & remplis d'une humeur séreuse, mais sur tout le gauche, au-dessous duquel étoit un abscès rempli de pus qui s'étoit formé dans le mésentére. Une matiere corrompuë, & à peu-près semblable, avoit corrodé l'os des îles du même côté, & l'extrême gonflement des intestins, qui étoient pleins de vents, & de quantité d'eau très-claire, avoit causé le déchirement de la membrane adipeuse.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Obsery. 46.

OBSERVATION XLVIII.

Sur une douleur de tête, occasionnée par une pierre qui fut trouvée après la mort du malade, entre la dure & la pie-meres, par le même Auteur.

Obsery. 48. UN certain Ministre d'une Eglise de ce canton, encore dans la force de son âge, mais hypochondriaque déclaré, après avoir été tourmenté de douleurs de tête continuelles, & de la plus grande violence, qui se faisoient particuliérement sentir du côté gauche, & que la plûpart de nos Médecins avoient essayé de guérir ou au moins de calmer, sans pouvoir y réüssir, étant mort de cette maladie, & le crâne ayant été ouvert, on trouva entre la dure & la pie-meres, du côté du ventricule gauche du cerveau, un pierre très-dure, de la grosseur d'un grain d'orge, qui avoit corrodé & aminci extraordinairement le crâne en cet endroit, & que nous regardames comme la cause des grandes douleurs que le malade avoit ressenties pendant si long-tems. Cette maladie est rare assurément, & dans tout ce que j'ai lu, je n'ai trouvé qu'un fait semblable rapporté par *Panarol. Pent. V. obs. 14.* qui a donné une observation, sur une pierre à trois pointes, formée de même entre la dure & la pie-meres. *Marcellus Donatus hist. med. admirab. Lib. IV. Gregoire Horstius oper. med. Lib. IV. obsery. 47.* & plusieurs autres Auteurs ont prouvé, & par l'expérience, & par le raisonnement, qu'il se formoit des pierres dans toutes les parties du corps.

OBSERVATION L.

Sur de très-grosses pierres trouvées dans le mésentére, & le Pancréas d'une femme, par le même Auteur.

Obsery. 50. LA femme d'un Marchand de cette Ville de Nuremberg, qui avoit eu trois enfans, dont le tempérament étoit bilieux, & qui dès sa plus grande jeunesse avoit été sujette à des douleurs néphrétiques, à l'âge de vingt-quatre ans, après de violentes coliques, rendit avec les excrémens, une pierre de la grosseur d'une noix, dont la superficie étoit inégale & rude au toucher, qui fut suivie d'un grand nombre d'autres un peu plus petites, qui prirent la même route, & elle en rendit même ensuite de semblables par le canal de l'urine, avec une grande quantité de gravier. Enfin à l'âge de trente-six ans, elle fut saisie d'une violente douleur qui lui occupoit toute la

partie gauche des lombes & la cuiſſe, de ſorte qu'elle ne pouvoit faire un pas. Son urine étoit rarement de couleur naturelle, mais elle étoit ordinairement blanchâtre & trouble ; elle vomiſſoit preſque tous les jours, elle avoit des nauſées continuelles, & ne dormoit point, ſans ſe plaindre cependant d'aucune chaleur, elle avoit au contraire preſque toujours les extrémités froides. A ces ſymptomes, ſe joignirent de violentes douleurs de tête & de fréquentes ſueurs froides, cette femme ne laiſſant pas malgré toutes ces infirmités de continuer d'alaiter une petite fille de huit mois qu'elle avoit, qui paroiſſoit ſe bien porter. Enfin elle ſuccomba à tant de maux le 20 Février 1676.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Obſerv. 50.

Son corps ayant été ouvert par un Chirurgien, en préſence de deux Médecins de cette Ville, & de tous ſes parens & amis, comme elle l'avoit deſiré, l'eſtomac & les inteſtins ſe trouverent en bon état ; mais ce qui nous ſurprit, c'eſt qu'il y avoit cependant dans le méſentére, & à peu-près dans l'endroit où elle reſſentoit la plus vive douleur, un prodigieux abſcès dans un ſac membraneux & très-épais, qui étoit rempli de pus, & dans lequel on trouva trois pierres plus groſſes que des amandes, dont la ſuperficie étoit inégale, & quantité d'autres plus petites & de la même forme. Mais on en trouva une dans le pancréas beaucoup plus groſſe encore que toutes les autres, qui étoit de même inégale & noire d'un côté. L'extrémité du foye étoit livide, la véſicule du fiel ne contenoit point de bile, & les lobes du poumon étoient corrompus à leur extrémité ; le cœur, la rate, la matrice, les reins & la veſſie étoient dans l'état naturel.

Extrait des lettres du mois de Février 1677. datées de Nuremberg.

OBSERVATION LII.

Sur des Vers trouvés dans du ſel, par Chrétien François Paulin, *de l'Acad. des Cur. de la Nature, Médecin de l'Evêque & Prince de Munſter.*

MOnſieur Salomon Reiſelius, Membre de l'Académie des Curieux de la Nature d'Allemagne, & Profeſſeur de Phyſique à Wormes, mon ami particulier, m'écrivit l'année derniere, que dans des ſacs remplis de ſel de Cologne deſtiné à la conſommation de la maiſon de l'Evêque de Wormes, il s'étoit trouvé une quantité prodigieuſe de vers. Mais je me propoſe d'expliquer fort au long dans ma *Cynographie*, le myſtére de la génération de ces inſectes, & de rapporter à ce ſujet, pluſieurs faits auſſi curieux que ſurprenans. Obſerv. 52.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 8. 1677. Obſerv. 59.

OBSERVATION LIX.

Sur une Dartre noire, par Charles Raygerus.

ON peut dire, ſans crainte de ſe tromper, que la peau du corps humain eſt le receptacle & l'égoût de toutes les humeurs morbifiques. L'état & la qualité de la peau annoncent la nature des maladies internes, elle eſt ſéche dans la phthyſie, brûlante dans la fiévre, jaune dans l'ictere, pâle dans la cachéxie, tuméfiée dans l'hydropiſie, & elle eſt parſemée de taches de différentes couleurs dans le ſcorbut. Non-ſeulement les maladies du dedans ſe communiquent à la peau, mais elle a encore des maladies qui lui ſont propres, & même en très-grand nombre. Qui pourroit en effet faire l'énumération de toutes les différentes affections cutanées, de toutes les ſortes de gales, lépres, véroles, boutons, puſtules, dartres & taches de différentes couleurs, auſquelles elle eſt ſujette, & qui l'altérent en mille manieres; au nombre deſquelles on doit mettre les dartres noires, *Morphæa nigra*, maladie qui paroît d'abord plus dangereuſe qu'elle ne l'eſt en effet, qui eſt aſſez rare parmi nous, & que je n'avois jamais eu occaſion de traiter que l'année derniere qu'il ſe préſenta deux malades attaqués de cette ſorte de maladie. Je fus appellé en premier lieu au commencement de Janvier, avec le Dr. *Schilpacherus*, pour une petite fille de trois ans qui étoit à peine guérie de la rougeole, dont toute la peau en une nuit ſe trouva parſemée de taches noires, ſans aucune douleur cependant, & ſans aucun ſentiment de chaleur. Je fus d'abord embarraſſé pour ſçavoir à quel genre d'exanthème, je devois rapporter cette éruption; mais n'appercevant dans cet enfant aucun ſymptome menaçant, je lui fis prendre pendant quelques jours de l'eſprit de Cochléaria dans du ſirop de Fumeterre, ſoupçonnant que ces taches étoient peut-être occaſionnées par quelque levain ſcorbutique, & elles ne tardérent pas en effet à diſparoître par l'uſage de ce reméde. Vers le milieu d'Août de la même année, je fus encore appellé pour voir la petite fille d'Aléxandre *Schele*, Chirurgien de cette Ville, du même âge que la premiere, & malade de la même maladie. Cette petite fille avoit eu une dyſſenterie aſſez opiniâtre, qui étoit alors épidémique dans nos cantons, & dont elle étoit bien guérie; mais quelques ſemaines après, en s'éveillant un matin, après avoir très-bien dormi pendant la nuit, ſon corps parut à ſon réveil, tout couvert de taches noires; ce qui ayant effrayé ſes parens, ils me firent appeller. Mais je reconnus d'abord le caractére de cette maladie qui reſſembloit en tous points, à celle que je viens de décrire, & je ne balançai point à la qualifier *de dartre noire*. Ayant en effet conſidéré un peu plus attentivement ces taches, je trouvai que ces ſortes d'éruptions étoient abſolument ſemblables à la deſcription qu'en a donnée *Jean Tagaultius*, *L. 1. inſt. Chir. & Celſe*, *L. 5.* il n'y avoit aucune aſperité à la peau, aucune altération, & elle étoit ſeulement parſemée de taches très-noires & arrondies, qui ne formoient aucune inégalité à ſa ſuperficie, il n'y avoit ni chaleur, ni douleur, ni demangeaiſon. Lorſqu'on piquoit ces taches avec une aiguille, ou qu'on

les entamoit avec l'ongle, il en sortoit du sang, ce que *Celse d. l.* regarde, comme le caractére distinctif de cette maladie. Ces taches en effet se dissiperent bientôt d'elles-mêmes, quoiqu'on n'eût pu parvenir à faire prendre à cet enfant aucuns remédes intérieurs, & qu'on eût même négligé les divers topiques, qu'*Ætius tetr. 4. serm. 1. c. 130.* prescrit en pareil cas. Mais cette maladie ne tarda pas à être suivie de la petite vérole, & comme on voulut très-imprudemment baigner cette petite fille, avant sa parfaite guérison, sous prétexte de lui laver le corps, une rechute la fit périr. J'ai souvent apperçu dans les petites véroles, des taches tout-à-fait semblables à celles-ci, que j'ai toujours regardées comme Pétéchiales ou pourprées, qui est le nom qu'on a coutume de leur donner, & j'ai observé qu'alors cette maladie se terminoit toujours d'une maniere funeste; mais hors le cas de la petite vérole, je n'ai jamais vu dans aucun malade attaqué de fiévre pourprée, de pareilles taches. C'est peut-être la même maladie, mais qui devient plus dangereuse, lorsqu'elle est accompagnée de malignité.

EPHEMERIDES L'ACAD. DES R. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Observ. 59.

OBSERVATION LXII.

Sur une douleur de dents extraordinaire, que rien ne put calmer que l'opium, par le même Auteur.

UNe femme de condition, après la suppression de ses régles, éprouva pendant long-tems diverses indispositions, telles que de fréquentes hémorragies par le nez, souvent très-abondantes, causées par l'engorgement du sang dans les parties supérieures, une tension & une dureté aux hypochondres, un gonflement à l'estomac, & une enflûre aux pieds. Mais ayant fait il y a deux ans, une suite de remédes convenables en pareil cas, & ayant pris les eaux acidules d'Egra, elle fut parfaitement rétablie, & se porta très-bien pendant un an. L'Eté dernier, ayant eu quelque sujet de chagrin, & ayant beaucoup pleuré, il lui survint une douleur de dents, qu'on parvint cependant à calmer assez promptement; mais cette douleur ne tarda pas à se faire sentir de nouveau, beaucoup plus violemment qu'auparavant, & fut accompagnée de symptomes fort extraordinaires, car elle revenoit réguliérement tous les soirs, & elle étoit annoncée par une matiere épaisse, visqueuse & sanglante, qui s'écouloit d'entre la dent canine, & la premiere des molaires de la mâchoire supérieure du côté gauche, ce qui étoit suivi d'une distillation continuelle de pituite très-claire, si abondante, que pendant la nuit, elle en rempliſſoit un assez grand vaisseau, & la passoit ainsi dans les plus grandes douleurs. J'observai au reste, que plus l'humeur étoit claire & tenuë, plus ses douleurs étoient vives. Je mis en usage tous les remédes que je crus les plus convenables à son état, tels que les révulsifs & les percussifs, sans pouvoir parvenir à la soulager, & rien ne me réussit que le laudanum, qui calma ses douleurs, qui arrêta ce flux de pituite, & qui lui procura un sommeil tranquille. Mais je n'eus pas plutôt remédié à ces accidens, qu'il lui en survint un autre plus incommode à la vérité, que douloureux. Elle vit

Observ. 62.

tout à coup de l'œil gauche, tous les objets doubles, quoique cet œil
EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. parût à l'extérieur, dans son état naturel. L'application des vésicatoires, dissipa encore ce symptome; mais quelques semaines après, elle cessa absolument de voir de cet œil, & peu de tems après, la douleur de dents
Dec. I. Ann. 8. 1677. Obsery. 62. s'étant fait sentir comme auparavant, elle en recouvra l'usage. Les dents d'entre lesquelles cette humeur s'écouloit, étoient très-saines. Cependant comme l'une paroissoit ébranlée, je la lui fis arracher; mais la malade ne s'en trouva pas mieux. Enfin fatiguée de la longueur & de la violence de son mal, elle se détermina contre mon avis, à prendre tous les jours de l'opium, & se trouvant beaucoup mieux, elle partit au mois de Décembre pour Vienne, d'où elle m'a écrit, il y a six ou sept semaines, qu'elle prenoit tous les soirs avant que de se coucher, trois grains de Laudanum, avec de la confection d'Alkermes, & que si elle s'abstenoit un seul jour de faire usage de ce remède, ses douleurs revenoient comme auparavant.

OBSERVATION LXIII.

Sur une Dyssenterie Épidémique, par le même Auteur.

Obsery. 63. L'Été dernier, qui fut très-chaud, il y eut ici pendant les mois de Juillet, d'Août, & une partie de Septembre, une Dyssenterie épidémique, qui attaqua indifféremment les personnes de tout âge, & même les enfans, mais qui cependant n'étoit pas dangereuse, & qui m'a fourni les observations suivantes. 1o. Elle attaqua en même tems un grand nombre de personnes, sans aucune cause apparente, & sans qu'elles y eussent donné lieu, comme cela arrive dans les maladies épidémiques. Car quoique parmi nous, il ne soit pas extrêmement rare, de voir quelques personnes malades de dyssenteries pendant la saison de la canicule, pour avoir mangé avec excès des melons & d'autres fruits d'été; pour cette fois, ceux qui n'avoient point mangé de fruits, n'en furent pas plus exempts, que ceux qui en avoient mangé, & elle attaqua même jusqu'aux enfans qui venoient de naître, & sur-tout ceux qui n'étoient sevrés que depuis peu de tems. Je me souviens, que plusieurs personnes se persuadoient, que l'eau froide qu'elles avoient bue, leur avoit attiré cette maladie; mais le plus grand nombre ne sçavoit à quoi l'attribuer.

2o. Elle fut plus funeste aux enfans qu'aux adultes, car il mourut très-peu de grandes personnes, au lieu que la plûpart des enfans qui en furent attaqués, en moururent dès les premiers jours, ou vers le neuvième jour de leur maladie.

3o. Il mourut très-peu de personnes, & peut-être aucune, soit parmi les adultes, soit parmi les enfans, après le neuvième jour.

4o. Cette maladie ne paroissoit pas cependant accompagnée de malignité, car on ne s'apperçut pas que les remédes aléxipharmaques, & les sudorifiques, produisent aucun effet bon ou mauvais.

5o. Personne ne mourut au contraire, parmi ceux qui furent purgés

avec de la manne, dans une décoction d'écorce de mirobolans, ou avec la rhubarbe torréfiée, & cette même écorce pulvérisée ; purgatif qui n'auroit pas convenu, si la dyssenterie eût été maligne.

Ephemerid. de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Observ. 63.

6o. On eut bien de la peine à sauver ceux qui furent attaqués en même-tems d'un vomissement de bile, suivant l'observation d'*Hyppocrate*, *Coac.* qui a remarqué, que le vomissement bilieux, au commencement d'une dyssenterie, étoit un signe funeste, ce symptome étant une preuve de la lésion du ton des fibres de l'estomac & des intestins, *v. Sennert*, *L. 3.* J'ai au reste calmé avec succès ce vomissement, par le moyen du baume du Perou, mêlé avec le sucre blanc, ou avec le magistère de corail.

7o. J'ai observé dans plusieurs malades, & sur-tout dans les adultes, que vingt-quatre heures avant que de mourir, le pouls cessoit absolument d'être sensible, & que la chaleur naturelle paroissoit absolument éteinte, quoique ces malades ne s'apperçussent point du refroidissement de leurs membres, & qu'ils se plaignissent au contraire d'une chaleur insupportable, & d'une soif qu'ils ne pouvoient calmer ; desorte qu'ils cherchoient à placer leurs mains dans les lieux les moins chauds de leur lit, quoiqu'elles fussent froides comme de la glace, ce sentiment étant sans doute excité dans ces malades, par l'inflammation & la gangréne des intestins.

A cette maladie, succéderent au mois d'Octobre, des fiévres quotidiennes, qui avoient tous les caractéres de la double tierce, mais qui revenoient toujours à la même heure ; elles ne furent cependant, ni longues, ni dangereuses, comme le sont ordinairement les fiévres d'automne, car aucun malade n'en mourut, & elles se terminerent toutes dans l'espace de quatorze jours.

OBSERVATION LXIV.

Sur une petite fille née sans cerveau, par le même Auteur.

J'Ai déjà fait mention en 1672. d'un enfant qui n'avoit point de cerveau, mais qui étoit mort dans le sein de sa mere, & qui fut disséqué publiquement à Paris. Je vas maintenant rapporter l'histoire d'une petite fille née vivante, dans un des Fauxbourgs de Presbourg, le 3. Janvier 1677. entre deux & trois heures du matin, & qui étoit de même sans cerveau. Le corps & les membres de cet enfant étoient bien conformés, mais il n'avoit ni crâne, ni cerveau, & on appercevoit en leur place, une masse charnuë, qui avoit à son extrémité supérieure, un mouvement de pulsation, d'où il s'écouloit une sorte de séroſité. Cette petite fille ne cria point en naissant, comme font la plûpart des enfans ; mais au lieu de cris, elle ne fit entendre qu'une espece de ronflement. Elle fit au reste, en ma présence, des mouvemens de la tête & des membres, comme auroit fait un autre enfant ; & l'Accoucheuse lui ayant mis le doigt dans la bouche, elle s'apperçut qu'elle le lui avoit serré, quoique foiblement à la vérité, en le suçant. Vers le milieu de la nuit, cet enfant fut saisi de

Observ. 64.

mouvemens épileptiques, & mourut à peu près à la même heure qu'il étoit né, après avoit vécu par conséquent, vingt-quatre heures; & les personnes qui avoient passé la nuit auprès de lui, & qui l'avoient vu mourir, m'assurerent, que les convulsions avoient été si violentes, qu'ils n'en avoient jamais vu de si fortes dans des adultes. Ayant disséqué cette masse charnuë, qui tenoit lieu de cerveau à cet enfant, & qui étoit molle & spongieuse; j'y trouvai deux cavités, qui imitoient les deux ventricules. La cavité des vertébres ne contenoit point de moëlle; & ce qui s'y trouva, ressembloit à du sang coagulé. Les nerfs optiques, qui étoient plus rouges que dans l'état naturel, prenoient naissance dans ce corps charnu, & s'inséroient aux yeux. Cet enfant n'ayant point de crâne, les orbites manquoient nécessairement de leur partie supérieure; & il restoit de ce même corps charnu, quantité de filamens rouges, qui ressembloient à des nerfs optiques, & qui sans doute les remplaçoient. *Le Dr. Wepfer a fait insérer dans la troisième année des Ephémérides, Obs. 129. un fait absolument semblable.*

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Obsery. 64.

OBSERVATION LXVIII.

Sur un sommeil extraordinaire par sa durée, par le Dr. Daniel Ludovic, *Médecin du Duc de Saxe Gotha.*

Obsery. 68. UNe jeune fille de huit ans, d'un Bourg qui n'est pas fort éloigné d'ici, & que son pere, qui s'étoit remarié depuis peu, traitoit fort durement, après avoir été un jour violemment battuë par sa belle-mere, fut envoyée porter le goûté à son pere, qui gardoit du bétail à la campagne. Cette petite fille qui étoit apparemment affamée, ayant mangé en chemin une partie de ce qu'elle portoit, & craignant d'être maltraitée, entra dans un petit bois voisin en pleurant, s'y coucha, & s'y endormit, la tête enfoncée dans la mousse, & le visage baigné de larmes. On s'apperçut bientôt de son absence; on la chercha, & on la croyoit perduë, lorsque sept jours après, de petits garçons du même Bourg, étant allés dans ce même bois tendre des lacets pour prendre des oiseaux, (car c'étoit en Automne, tems favorable pour cette chasse,) ils virent du dessus d'un arbre, une coëffe que le vent faisoit voltiger. S'étant approchés davantage, ils reconnurent cette petite fille, qui étoit couchée le visage contre terre, un morceau de pain à côté d'elle; & jugeant qu'elle étoit morte, ils coururent en avertir ses parens. Ceux-ci allerent sur le champ au lieu qui leur étoit indiqué, & trouverent en effet leur fille, qu'ils porterent dans la premiere maison du Bourg, où j'étois alors par hazard avec un de mes parens. Ses membres étoit encore fléxibles, mais il n'y avoit aucun signe de respiration. Le visage étoit entiérement couvert d'une pituite visqueuse, à laquelle s'étoient attachées des feüilles d'arbre & de la mousse, & la bouche & les nârines étoient remplies de mucosité. Je fis d'abord placer près d'un poële, pour la rechauffer; on lui fit des frictions pour la ranimer, on lui lava le visage avec de l'eau chaude,

on

on lui nettoya la bouche & le nez, d'où l'on fit sortir, autant qu'on put, l'humeur épaissie, dont ces parties étoient enduites. Je lui fis avaler ensuite, une cuillerée d'eau-de-vie, ne trouvant pour lors rien de mieux sous ma main, & il nous parut que cette liqueur descendoit jusqu'à l'estomac. Une seconde cuillerée lui fit faire un soupir, & une troisième lui fit ouvrir les yeux. Elle fut encore pendant quelques heures sans mouvement, & avec un air étonné; mais reprenant ensuite ses esprits, elle nous raconta, comme je le viens de rapporter, qu'elle s'étoit endormie en pleurant, & qu'au surplus elle n'avoit aucune connoissance de tout ce qui lui étoit arrivé. Elle vivoit encore, il n'y a pas long-tems, s'acquittant de toutes ses fonctions; mais on remarquoit en elle, une sorte de stupidité, soit que cet accident y eût donné lieu, ou que cela lui fût naturel.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Observ. 68.

Voici encore une observation sur un sommeil à peu près semblable, mais produit par une cause différente. Un enfant de sept ou huit ans, ayant été attaqué de la petite vérole, qui étoit alors épidémique dans cette ville, l'éruption étant prête à s'en faire, comme cet enfant étoit fort agité & fort impatient, sa mere, par le conseil d'une femme de ses amies, lui fit prendre deux ou trois grandes cuillerées de syrop de pavots, & peut-être de pavots qui n'avoient pas encore acquis leur maturité. L'enfant s'endormit presqu'aussitôt, & tant que dura son sommeil, la bouche lui resta presque toujours ouverte; la chaleur étoit modérée, le pouls assez bon, eu égard au genre de sa maladie; & dans cet assoupissement profond, il continua d'avaler de l'eau, du boüillon, & même quelques remédes liquides, mais il ne donna aucun signe, ni de la voix, ni de la main, qu'il entendît, & qu'il eût aucun usage de ses sens, quoiqu'on lui parlât très-haut, & qu'on lui entrouvrît même quelquefois les paupieres. Voilà quel étoit l'état de cet enfant, lorsque ses parens effrayés de la longueur de son sommeil, me firent appeller. Ce sommeil dura près de cinq jours, & la suppuration des pustules commençant à se faire, la cuisson qu'elles lui causoient, le réveilla apparemment, peu à peu il revint à lui, reprit l'usage de ses sens, & il ne tarda pas à être absolument guéri, sans qu'il lui restât aucune marque de stupidité.

Lorsque l'éruption de la petite vérole est prête à se faire, l'agitation du malade, & la grande effervescence du sang, qui met toutes les humeurs dans la plus grande confusion, faisant souvent obstacle à sa sortie, je ne regarde pas alors l'opium comme un remédе à négliger. C'est même dans ces circonstances, celui dont l'effet est le plus prompt & le plus assuré, pourvu qu'il soit administré avec prudence, & qu'on le joigne à une suffisante quantité de cordiaux; mais dans ce cas, soit qu'on donne les narcotiques en poudre ou en teinture, ils doivent être proportionnés à l'âge du malade. On doit les réduire à la dixième, huitième, sixième ou quatrième partie de leur dose, & toujours les unir à des remédes cardiaques. C'est par la même raison, que lorsque les petites véroles, ou toutes autres maladies malignes, sont accompagnées de vomissemens & de diarrhées, une seule prise d'un narcotique, fait plus d'effet que tous les remédes prétendus calmans, ou fortifians, que toutes les potions, juleps, &c.

qui en fermentant dans l'eſtomac, acquierent ſouvent une qualité acrimonieuſe & irritante.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Obſerv. 68.

A l'égard de notre petit dormeur, pour lequel j'avois été appellé le troiſième jour de ſon aſſoupiſſement, je me contentai de lui faire prendre deux fois ſeulement une teinture béſoardique ammoniacale, à laquelle j'ajoûtai quelques gouttes d'eſſence de caſtoreum, & de faire mettre dans ſa boiſſon ordinaire, un peu d'eſprit de ſel; ce qui le tira peu à peu de cette ſorte de léthargie.

Puiſqu'il eſt queſtion de la petite vérole, j'eſpere qu'on trouvera bon, que je rapporte ici la méthode ſinguliere, qui eſt en uſage dans la Guinée, par rapporte à cette maladie; méthode qui ne ſe trouve, ni dans *Bontius*, d'ailleurs ſi exact, ni dans aucun autre Voyageur, du moins que je ſçache, & qui a été certifiée par un homme intelligent, & dont la probité eſt bien connuë, en préſence de pluſieurs Officiers du Gouvernement, à qui il racontoit diverſes autres particularités, concernant les Indes Orientales, & à qui il demandoit en même-tems, la raiſon de la différence d'un traitement auſſi oppoſé, à ce qui ſe pratique parmi nous.

Cet homme étant à *Batavia*, où il avoit une grande quantité d'Eſclaves, la petite vérole y ayant été apportée apparemment par quelque Européen nouvellement débarqué, elle ſe communiqua à ſes Négres, & il en perdit un très-grand nombre. Quelques naturels du pays lui ayant fait entendre, qu'ils s'étonnoient fort qu'une maladie qui leur paroiſſoit auſſi légere, les eût fait ainſi périr; il leur répondit que cela étoit d'autant plus fâcheux pour lui, mais qu'au reſte, il n'avoit rien négligé pour les ſoulager; & ils le prierent alors, qu'au cas que quelqu'un de ſes gens tombât malade dans la ſuite, de cette maladie, il les fît avertir. La petite vérole ayant attaqué dès le lendemain, deux de ſes Eſclaves, ces Inſulaires, malgré la violence de leur fiévre, les plongerent dans la riviére la plus prochaine. Le ſecond jour, ils leur firent prendre une grande quantité d'une ſorte de liqueur faite avec du lait aigri, qui n'étoit pas fort différente de notre petit lait, tel qu'on le donne parmi nous aux malades. Le troiſième jour ils leur firent manger abondamment des concombres confis au vinaigre, & préparés à peu près comme en Europe. Le quatrième jour, l'éruption de la petite vérole étant prête à ſe faire, ils les baignerent une ſeconde fois, avec leurs habits, dans la riviére, & les remirent dans leur lit, comme ils avoient fait la premiere fois. Par cette méthode, qui eſt auſſi celle qu'on ſuit à peu près dans une grande partie de l'Aſie & de l'Afrique, dans le traitement des femmes en couche, les Négres ſoûtinrent ſans peine les divers accidens de cette maladie, & furent promptement rétablis. Il n'y eut que les taches blanches, que leur laiſſerent pendant quelque tems les boutons ou puſtules après leur guériſon, qui les expoſerent aux railleries des autres Négres, comme il arriva à une Négreſſe, qui ayant eu la moitié du corps brûlé par de l'eau chaude, parut enſuite, mi-partie de noir & de blanc.

La vérité de ces faits étant ſuppoſée, on me pria de dire, comment je concevois, qu'un pareil traitement pût réuſſir. A quoi je répondis,

que j'étois persuadé que les cordiaux & les diaphorétiques, qui sont si fort en usage parmi nous en pareil cas, pouvoient bien ne pas convenir au tempérament de ceux qui habitoient des climats très-chauds, & que ces remédes étoient capables d'augmenter l'effervescence du sang, & même de causer la mort; au lieu que par un régime humectant & rafraichissant, tel que celui qui vient d'être décrit, les Asiatiques facilitoient la sécrétion & la transpiration des humeurs. Il périt en effet tous les jours, une quantité d'enfans de cette maladie, parce qu'on échauffe trop leurs chambres, parce qu'on refuse de les faire boire autant qu'ils le souhaiteroient, ou qu'on les fait boire trop chaud, & parce qu'on leur fait prendre une trop grande quantité de cordiaux, de juleps, sans régle ni mesure, & avant le tems, &c. tandis qu'on pourroit sans doute sauver ces enfans, si à l'exemple des gens de la campagne, toutes choses étant d'ailleurs égales, on étoit plus réservé sur la quantité des drogues, ou qu'on les donnât plus à propos. Je ne voudrois pas, par exemple, qu'avant l'éruption de la petite vérole, on fit aucuns remédes; ou je voudrois du moins qu'on en fit très-peu, & qu'on se contentât d'exciter quelqu'agitation dans les humeurs par les absorbans béfoardiques, les plus fixes; à moins que quelques signes de malignité, tels que des diarrhées, des vomissemens, n'exigeassent des remédes plus actifs, auxquels on doit cependant toujours joindre les calmans. Il faut ensuite faciliter la transpiration de l'humeur morbifique, par des remédes plus volatils, & se contenter d'en faire prendre au malade seulement, une ou deux fois, ou seuls, ou comme on vient de le dire, unis aux anodins; après quoi il faut revenir encore aux absorbans. Et comme il paroit de nouveaux symptomes & d'autres accidens, vers les neuvième & onzième jour de la maladie, on les calmera par une *mixtion simple*, ou par une teinture de béfoard, dont la dose sera proportionnée à l'âge du malade, ou même par des remédes moins énergiques, ajoûtant à la boisson l'esprit de sel, ou d'autres esprits minéraux. La cure s'achevera par les précipitans ordinaires, & lorsque la maladie sera absolument terminée, on purgera le malade. Telle est la méthode, que je suis dans le traitement de la petite vérole, & que je ne place ici qu'en faveur des jeunes Médecins.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Obsérv. 68.

OBSERVATION LXXII.

Sur une douleur qui n'affectoit qu'un des côtés de la tête, & qui fut guérie par la rupture spontanée de l'artére temporale, par Jean Guillaume Beckers, *Médecin de l'Empereur.*

UNe femme du commun, d'un tempérament chaud, & d'une foible compléxion, commença à l'âge de dix-sept ans, à être attaquée d'une migraine bilieuse, à l'approche de ses régles, que leur éruption faisoit aussitôt cesser. Etant enceinte de deux mois, son mal de tête lui revint, & s'étant formé une *Échymôse* au muscle temporal droit, l'artére s'ouvrit d'elle-même, il s'en écoula d'abord environ cinq onces d'un sang séreux Obsérv. 72.

& jaunâtre, & enſuite à peu près la même quantité d'un ſang noir. L'artére ſe ferma d'elle-même, & la malade, après cette hémorragie, ſe trouva guérie ; ce qui marque bien, que la nature eſt ſouvent notre Médecin, comme l'a dit, non-ſeulement *Hyppocrate* en pluſieurs endroits de ſes ouvrages & particuliérement en parlant de la rupture ſpontanée des veines *L. 2. de morbis*, mais quantité d'autres Auteurs, tels que *Galien Lib. de curat. per ſang. miſſ. André du Laurens*, *Paré*, *Véſale*, &c. à qui l'expérience & le raiſonnement avoient appris, que dans les maux de tête opiniâtres, rien ne procuroit un plus prompt ſoulagement que l'artériotomie.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Obſerv. 72.

OBSERVATION LXXIX.

Sur une ſource d'eau couleur de ſang, qui parut tout à coup dans les foſſés de Berlin, par le Dr. Jean Sigiſmond Elsholtius.

Obſerv. 79. IL y a près de vingt-ans que Fréderic Guillaume, Électeur de Brandebourg, fit faire de nouvelles fortifications à l'entour de la Ville de Berlin ſa Capitale ; mais on ne toucha point à la partie des anciens foſſés près du Pont de la porte de Stralzund. Ce fut là que le premier Juin dernier, l'eau parut tout à coup d'un rouge couleur de ſang, comme ſi on eût égorgé différens animaux, & il faut remarquer que l'eau de ce foſſé eſt ordinairement ſtagnante, & ſans mouvement, à moins que le vent qui régne ſur la riviére de *Sprée* ne l'agite, tantôt en avant, & tantôt en arriére, mais que lorſque cette eau parut ainſi d'un rouge couleur de pourpre, & en apparence changée en ſang, elle ceſſa d'être dormante, qu'elle s'élevoit, & boüillonnoit alors de momens à autres, ordinairement dans un même lieu, & quelquefois auſſi en différens endroits, peu éloignés à la vérité les uns des autres ; de ſorte que depuis la partie où s'élevoient ces boüillons, on appercevoit un petit courant d'eau rouge, de la largeur d'un ou de deux pouces, dont la couleur ſe diſtinguoit encore à une coudée de diſtance, & s'effaçoit enſuite peu-à-peu en ſe mêlant avec l'eau de ce canal. La matiere au reſte qui coloroit cette eau ne s'y ſoutenoit pas, mais s'y précipitoit bientôt par ſa peſanteur ; ce qui faiſoit paroître l'eau rouge en cet endroit, quoiqu'elle fût en effet très-claire, & ſans couleur, & il ſe précipita ainſi une ſi grande quantité de cette matiere colorante, que dans un eſpace d'environ huit pas, l'eau paroiſſoit rouge.

L'ébullition de cette eau n'étoit pas continuelle, ni ne ſe faiſoit pas à des tems marqués ; mais il paroît cependant par le Journal qu'a tenu le Portier, que cela arrivoit ordinairement le matin.

Le premier Juin, ce phénomene parut pour la premiere fois à cinq heures du matin, dans un ſeul endroit, & après avoir duré tout le jour, il ceſſa ſur le ſoir, & l'eau de cette partie du foſſé fut enſuite claire comme auparavant.

Le deux, ces boüillons d'eau rouge s'éleverent à ſix heures du matin, ſeulement dans un ſeul endroit, comme le jour précédent, & ceſſerent de paroître environ à ſept heures.

Le trois, qui étoit la premiere fête de la Pentecôte, cette eau colorée ne commença à jaillir qu'à onze heures avant midi, & continua jusqu'à une heure. Pendant ces deux heures, elle sortit non pas dans un seul endroit, comme les deux jours précédens; mais elle forma dans un espace de sept ou huit pas, différentes petites sources qui se succédoient, dont on compta jusqu'à vingt; de telle sorte que lorsque l'une cessoit, il en paroissoit deux autres, & que celles-ci étoient pareillement remplacées par trois autres, dont l'éruption se faisoit toujours du côté opposé. Ces sources n'étoient pas extrêmement abondantes, mais formoient des filets d'eau d'environ deux pouces de largeur, dont le sédiment en se précipitant sur la vase, par la réfraction colorée qu'il occasionnoit, dans cet espace d'environ huit pas d'étendue, suffisoit pour faire paroître l'eau absolument rouge, au grand étonnement du peuple.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Observ. 79.

Le quatre du même mois, l'ébullition reparut à sept heures du matin, & dura jusqu'à neuf; mais elle ne se fit qu'en un ou deux endroits, de même que les jours suivans.

Le cinq, elle se fit à cinq heures, & subsista pendant deux heures.

Le six, on commença à s'en appercevoir à quatre heures du matin, & à cinq heures précises elle cessa.

Le sept, cette liqueur colorée parut un peu après trois heures du matin, & coula à différentes reprises, jusqu'à cinq, si l'on en croit le Journal du Portier. Sa couleur fut ce jour-là d'un rouge plus foncé que les six jours précédens, mais depuis ce moment ce phénomene ne reparut plus, quoique quelques jours après, le sédiment qui s'étoit précipité au fond de l'eau, la fit encore paroître rouge lorsqu'on la regardoit à quelque distance, & si on y jettoit des pierres, la matiere colorante s'élevoit aussitôt, & la troubloit pour quelque tems, mais elle s'en séparoit bientôt & retomboit au fond de l'eau.

Il faut au reste observer que l'eau étoit assez profonde hors du Pont, & dans l'endroit où se faisoit l'éruption de cette matiere rouge, & que sous le Pont il n'y avoit de l'eau qu'à la hauteur de neuf pouces ou d'une palme, à cause de la quantité de terres, & de décombres qui s'y étoient amassés; de sorte qu'il étoit plus facile de recueillir cette eau colorée en cet endroit, qu'au lieu même où s'en faisoit l'éruption.

Expériences faites sur cette eau.

Le Portier de la Ville m'envoya une bouteille pleine de cette eau, couleur de sang, qu'il avoit puisée le deux Juin; j'en remplis moi-même une autre le quatre, & comme le bouillon que formoit cette source, ne s'élevoit pas toujours jusqu'à la superficie de l'eau du fossé, je mis un plat au fond de l'eau, & je versai ensuite dans ma bouteille, celle que j'avois ainsi recueillie, pour découvrir la nature de cette eau, & pour pouvoir juger, si elle avoit quelqu'analogie avec le sang. Je préparai diverses liqueurs qui imitoient par leur couleur celle du sang, que je mis dans des bocaux, & que je comparai ensuite avec notre eau colorée.

1°. Je mis environ deux livres d'eau commune dans une bouteille, j'y mêlai une cuillerée de sang d'un poulet que je venois de tuer, & je mis ensuite cette bouteille avec les deux autres, qui étoient remplies de l'eau dont

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 8. 1677. Obſerv. 79.

il s'agit, dans un même lieu, & pendant une nuit. Ayant enſuite examiné le lendemain matin ces liqueurs, j'y trouvai des différences très-marquées, car l'eau rouge puiſée dans la partie des foſſés de Berlin dont j'ai parlé, s'étoit clarifiée pendant la nuit à la partie ſupérieure des deux bouteilles qui la contenoient, tandis que le ſang de poulet que j'avois mis dans la troiſième, n'avoit fait aucun dépôt, & étoit toujours reſté exactement mêlé avec l'eau; preuve évidente que celle dont nous parlons, n'avoit rien de commun avec le ſang, que ſa couleur.

2°. Comme pluſieurs perſonnes ſe perſuadoient que cette eau pouvoit avoir été colorée par ces ſortes d'écorces en poudre, dont ſe ſervent les Tanneurs pour la préparation de leurs cuirs, & dont il y avoit eu autrefois un tas dans cette partie des foſſés de la Ville; je fis infuſer dans de l'eau de fontaine, une certaine quantité de ces écorces broyées, & je m'apperçus en effet qu'elles communiquoient à l'eau une aſſez belle couleur. Mais cette eau la conſerva, & il ne s'y fit aucun dépôt. Il y avoit d'ailleurs plus de dix-huit ans que cet amas d'écorces, qui avoient été jertées dans un lieu fort éloigné de la porte de la Ville, ne ſubſiſtoit plus, & qu'il avoit été entraîné par les eaux; on n'en pouvoit donc rien conclure pour la couleur de celle-ci.

3°. Je filtrai une certaine quantité de cette eau, & il reſta ſur le filtre une matiere épaiſſie qui reſſembloit par ſa conſiſtance à de l'extrait de Sureau, mais dont la couleur étoit d'un brun châtain, mêlé d'un peu de violet; & comme quelques perſonnes croyoient avoir de bonnes raiſons, pour attribuer la couleur de cette eau à des racines de plantes & d'arbuſtes, pour tâcher de découvrir avec quelles matieres ce ſédiment avoit de l'analogie, je fis diſſoudre dans de l'eau de fontaine, une petite portion d'extrait de Sureau, qui lui communiqua en effet une couleur qui n'étoit pas fort différente de celle de notre eau, mais il ne ſe fit aucun dépôt au fond du vaiſſeau.

4°. Je délayai auſſi dans de l'eau, quelque peu de cette matiere qui coloroit celle, dont il eſt ici queſtion, & je remarquai que les parties les plus groſſiéres & les plus brunes ſe précipitoient peu à peu au fond du vaiſſeau, & que l'eau reſtoit d'un violet blanchâtre, ſans rien conſerver de ſa premiere teinte écarlate ou couleur de ſang.

5°. Je fis diſtiller dans une cucurbite de verre, une certaine quantité de cette eau, telle qu'on l'avoit puiſée dans le foſſé, & après la diſtillation, je trouvai au fond du vaiſſeau, un ſédiment de la même couleur, & de la même conſiſtance que celui que la filtration de cette eau m'avoit procuré. Dans l'un & l'autre procédé, cette matiere ne s'étoit pas abſolument épaiſſie, mais à ſa ſuperficie, il ſurnageoit une eau claire, qui s'en exprimoit & en agitant cette matiere, elle reprenoit la forme d'une liqueur qui avoit à peu-près la conſiſtance du ſang, tel qu'il ſort de la veine, & l'ayant laiſſée pendant quelques jours dans un vaiſſeau bien bouché, elle contracta une très-mauvaiſe odeur qui approchoit de celle des excrémens humains, quoique cette eau colorée n'eût par elle-même aucune autre odeur que celle qu'ont ordinairement les eaux de marais. J'attribue donc cette odeur fœtide à la fermentation occaſionnée par les principes ſulfureux & ſalins qu'elle

contenoit, & qui n'avoient pu s'évaporer, parce que le vaiſſeau étoit exactement clos.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 8. 1677. Obſerv. 79.

6°. N'ayant tiré aucunes lumieres de ces expériences, ſur la nature de la matiere colorante de notre eau, je la comparai avec les ocres, les rubriques, les terres ſigillées, & j'obſervai que toutes ces terres diſſoutes dans de l'eau de fontaine, s'y précipitoient à la vérité, mais qu'elles ne lui communiquoient en aucune façon la couleur de ſang ou d'écarlate, qu'on remarquoit dans l'eau qui donne lieu à ces obſervations.

7°. Je délayai enſuite dans de l'eau, de la Laque des Peintres, & je trouvai le lendemain matin qu'elle s'étoit précipitée au fond du vaiſſeau, & que ce mêlange reſſembloit plus à notre eau par ſa couleur de ſang, que toutes les autres matieres dont je viens de faire l'énumération.

L'analogie qui ſe trouve entre ces deux matieres conſiſte, 1°. en ce que l'une & l'autre délayées dans de l'eau, lui communiquent une couleur de ſang. 2°. que toutes les deux tombent en forme de ſédiment au fond du vaiſſeau, 3°. qu'après leur dépôt l'eau paroît claire comme auparavant.

Elles différent auſſi, 1°. en ce que notre eau eſt d'un rouge qui tire ſur le pourpre, ce qui la rend d'autant plus approchante de la couleur du ſang, au lieu que la Laque diſſoute communique à l'eau une couleur qui participe un peu du violet. 2°. Le ſédiment de notre eau eſt d'un rouge un peu obſcur, celui de la Laque au contraire eſt d'un rouge purement écarlate. 3°. L'eau qui ſurnage après que la Laque s'eſt précipitée au fond du vaiſſeau, eſt abſolument ſans couleur; celle au contraire qui fait le ſujet de ce mémoire, après que la matiere qui la coloroit s'en eſt ſéparée, conſerve encore une teinte d'un violet blanchâtre. Mais la principale différence qui ſe trouve entre ces matieres, eſt que l'eau dans laquelle on a diſſout de la Laque, après que celle-ci eſt tombée au fond du vaiſſeau, reſte claire, ne ſe trouble jamais d'elle-même, & que ſon ſédiment ne s'éleve plus, à moins qu'on n'agite la liqueur; au lieu que l'eau colorée dont nous parlons, miſe dans des bouteilles, eſt ſuſceptible d'une ſorte de fermentation, & que la matiere colorante, par un mouvement inteſtin, s'éleve dans certains tems & ſe précipite enſuite de nouveau.

L'eau de la premiere bouteille, remplie le deux Juin s'éclairciſſoit pendant les ſept premiers jours, preſque tous les matins, le ſédiment paroiſſant alors plus condenſé qu'il n'étoit auparavant, & vers le midi ce même ſédiment ſe raréfioit, s'élevoit, coloroit la bouteille aux deux tiers de ſa hauteur, & la nuit il s'abbaiſſoit. Ce mouvement inteſtin ne ſuivoit pas au reſte toujours cet ordre, car j'ai vu quelquefois cette matiere colorante, s'élever le matin, & s'abbaiſſer ſur le ſoir. Huit jours après, cette ſorte de fermentation s'affoiblit peu-à-peu, deſorte que le ſédiment ne s'élevoit plus à la hauteur de la moitié de la bouteille comme auparavant, juſqu'à ce que diminuant de plus en plus, chaque jour, elle ceſſa abſolument, & que les réſidences reſterent condenſées au fond du vaiſſeau, ſans s'élever davantage, la vivacité de leur couleur, devenuë orangée, étant alors conſidérablement diminuée. J'obſervai auſſi dans l'autre bouteille remplie le quatre Juin, les mêmes phénomenes, à l'exception que, comme celle-ci contenoit beaucoup plus de matiere colorante, elle s'élevoit les premiers jours

beaucoup plus haut, & teignoit toute l'eau de la bouteille.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Obſerv. 79.

Par ces expériences, on peut juger à préſent, auquel des trois regnes appartenoit la matiere, qui avoit ainſi coloré cette eau. La premiere expérience prouve ſuffiſamment, qu'on ne peut attribuer ſa couleur aux matieres animales. Ainſi l'opinion des perſonnes du peuple, qui ſe perſuadoient que ces eaux, par une ſorte de prodige, avoient été réellement changées en ſang, étoit ſans aucun fondement, & ne mérite pas même d'être examinée. Car pour qu'une liqueur puiſſe être regardée comme du ſang, il ne ſuffit pas de conſidérer ſa couleur, il faut qu'elle ait encore les autres propriétés du ſang. Les expériences 2. 3. 4. & 5. font connoître de même, que cette eau ne devoit point ſa couleur à aucunes ſortes de matieres végétales, qui toutes ſe ſoûtiennent dans les liqueurs qu'elles ont colorées, ſans s'y précipiter.

Reſte donc à examiner le régne minéral qui comprend les terres, les pierres, les métaux, les minéraux, les ſels & toutes les différentes eſpeces de ſoufres. Il y a ſans doute une grande variété parmi les terres, puiſqu'on trouve dans les boutiques de nos Apoticaires, de la craye, de la marne, du tripoli, des terres ſigillées, des ocres, des rubriques, des bols. Par l'expérience ſixième, nous avons vu que ces matieres étoient les ſeules, qui après avoir été diſſoutes dans l'eau, s'y précipitoient comme celle qui colore notre eau. Il n'y a donc pas lieu de douter que notre matiere colorante ne ſoit du nombre de celles qui compoſent la claſſe des terres, quoiqu'on ne trouve cependant dans aucuns de nos bols, cette vive couleur de ſang qui ſe fait remarquer dans l'eau dont il eſt ici queſtion, & dans ſes réſidences. C'eſt ce qui m'engage à préférer l'expérience ſeptième faite ſur la Laque, pour ſervir à l'explication de ce phénomene ; & je n'entends pas parler ici de cette Laque qui coule des branches, & du tronc de certains arbres que l'on nomme *Gomme Laque*, mais de cette autre Laque qui s'employe dans la peinture, qui exige une certaine préparation, & qui eſt un ouvrage de l'Art. Je ne prétends pas cependant qu'il y ait dans les foſſés de Berlin de cette Laque des peintres, mais ſeulement que cette matiere eſt la ſeule que j'aye trouvée, qui ait produit une couleur approchante de celle de notre eau ; & quoiqu'on ne connoiſſe point encore parmi les foſſiles, aucune terre bolaire du genre de celle dont il s'agit, & qui ait la propriété de communiquer à l'eau une couleur vive comme celle de l'écarlate, il faut toujours ſe ſouvenir que les thréſors de la nature ne ſont pas épuiſés, & que la terre contient bien des ſortes de matieres, qui ne nous ſont pas encore connuës. *Le P. Kircher*, n'a-t'il pas en effet démontré dans ſon monde ſoûterrein, que le globe de la terre contenoit une infinité de cavernes, d'anfractuoſités, de fentes, de crevaſſes, de veines, de canaux, par leſquels, l'air, l'eau, & les matieres inflammables, avoient une libre communication, & que ces ſources abondantes, & qui ne tariſſent jamais, qui forment nos puits, & les autres amas d'eau connus, n'étoient pas les ſeules qui fuſſent dans le globe ; puiſqu'il ſe faiſoit ſouvent tout à coup des éruptions de fontaines & de ruiſſeaux, d'eaux acidules, thermales, &c. dans des lieux où l'on n'en avoit jamais vu auparavant.

C'eſt pourquoi je me perſuade, qu'on peut bien ſuppoſer qu'il y avoit dans les

les environs de cette partie des fossés de Berlin, une sorte de terre bolaire, en prenant ce terme dans le sens le plus étendu, capable de produire cette couleur de pourpre, qu'avoit l'eau en cet endroit, qui après avoir été charriée dans ces canaux soûterreins, avoit été transportée, & poussée au-dehors, par l'impulsion de quelques sources nouvelles, qui s'y étoient formées, qui jailliſſoient comme nous l'avons vu, par différentes issuës, & qui qui coloroient ainsi l'eau en s'y mêlant.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 8. 1677. Obſerv. 79.

A l'égard du boüillonnement de cette eau, qui ne se faisoit que par intervalles, il faut faire une différence entre les anciennes sources & les nouvelles. Les premieres s'étant frayées des routes depuis long-tems, ces routes sont libres, & ces sources coulent sans interruption. Les moindres choses au contraire suffiſent pour obſtruer les petits canaux à demi formés des sources nouvelles, & pour en arrêter le cours, qu'elles reprennent cependant, dès-que l'impulsion de l'eau est parvenuë à lever cet obstacle.

Mais je ne vois pas si clairement la raison du mouvement d'élévation & d'abbaiſſement de cette liqueur colorée, que j'ai obſervé dans les bouteilles, où je la conſervois. Car ni les ocres, ni les rubriques, ni les terres bolaires, ni la laque des peintres, ne s'élevent, ni ne fermentent point dans l'eau qui a servi à les diſſoudre. Et lorsque ces matieres sont tombées en forme de sédiment, au fond du vaiſſeau, elles y resteroient éternellement, sans jamais se mettre en mouvement, & sans troubler la liqueur qui les contient. Ce mouvement seroit-il donc occasionné par une portion de cet esprit univerſel, ou si on l'aime mieux, de ce feu soûterrein, répandu dans toutes les substances, qui étant plus abondant dans cette eau colorée, immédiatement après qu'elle a été puisée, y exciteroit de tems à autre une fermentation, & raréfieroit la matiere colorante qu'elle contient; qui venant ensuite à s'évaporer, & la fermentation à ceſſer par l'abſence de cette substance active & volatile, cette terre deſtituée de tout principe de mouvement tomberoit-elle alors par cette raison au fond du vaiſſeau, comme la tête morte des Chymiſtes? C'est ce qui me paroit de plus vraiſemblable.

D'autres perſonnes ont auſſi prétendu, que la couleur de notre eau, y avoit peut-être été produite par cette sorte de terre, que quelques Naturaliſtes nomment *Adamique*, parce qu'elle est rouge; le mot Hébreux, *Adamah*, signifiant une terre rouge. Je conviens à la vérité, que l'origine de cette terre est duë à l'eau qui la produit en se corrompant, & on voit en effet que lorsque les canaux, les réservoirs de poiſſon & les Lacs sont mis à sec, la terre de ces lieux acquiert quelques années après, en se deſſéchant une couleur rouge, & on la nomme alors terre Adamique. Mais il n'y a aucune raison de penſer, que celle-ci se soit colorée de cette façon, puiſque ces fossés n'ont jamais été épuiſés. Cette eau d'ailleurs n'étoit rouge que dans un seul endroit; au lieu que dans cette suppoſition, elle auroit du être par tout de la même couleur. D'autres enfin ont penſé qu'une terre martiale ou ferrugineuse, qui est aſſez abondante dans certains terreins du Marquiſat de Brandebourg, avoit suffi pour communiquer à l'eau dont nous parlons, une couleur rouge, cette terre acquérant cette couleur à un haut degré, par la voie de la fermentation, que certaines circonſtances y peuvent quelquefois occaſionner. Mais je ne déciderai point préciſément quelle est l'origine de cette

terre, pourvu qu'on m'accorde qu'il n'eſt pas néceſſaire de recourir aux pro-
EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. diges, pour en expliquer la formation, & je laiſſe volontiers à ceux qui ſe croyent obligés par état de ſe ſervir des phénomenes de la nature, pour porter les hommes à la pénitence, à tirer de celui-ci tels préſages qu'ils ju-
Dec. 1. Ann. 8. geront à propos.
1677.

OBSERVATION LXXXI.

Sur un Épi de froment, qui fut trouvé dans une tumeur, par le Dr. Paullin.

Obſerv. 81. UN enfant d'un an, du Bourg de *Natzungen*, dans le Diocèſe de *Paderborn*, ayant une douleur, accompagnée d'inflammation au cou, on appella M. *Chriſtophle Juden*, qui par le moyen d'une emplâtre qu'il lui fit appliquer, attira le mal ſur les muſcles des côtes, où il ſe forma une tumeur conſidérable. On y mit par ſon conſeil, un cataplâme de vieux oing; la tumeur prit alors la forme d'un charbon, & s'ouvrit. On appella un Chirurgien de cette ville, nommé *Vitmeyer*, de qui je tiens cette obſervation, qui ayant examiné avec ſoin ce genre de tumeur, s'apperçut qu'elle contenoit un épi de froment, qu'il tira adroitement, & qu'il a conſervé juſqu'à préſent. Je l'ai même vu encore aujourd'hui; & je ſerois extrêmement curieux, d'apprendre ce que les Sçavans penſent, de ces ſortes de tumeurs extraordinaires.

Notes ſur cette obſervation.

. *Helmont. tract. de inject. mat.* §. 7. parle d'un épi d'orge, qui ayant été avalé avant ſa maturité par un enfant, qui l'avoit mis dans ſa bouche en jouant, avoit été retiré quelque tems après, d'une tumeur purulente qui étoit ſurvenuë à cet enfant à l'hypochondre gauche, où cet épi avoit acquis une couleur jaunâtre, & il rapporte encore un autre fait ſemblable, tiré des ouvrages de Fernel. Le Dr. *Volgnad*, aſſure avoir oüi pluſieurs fois raconter à un Chirurgien, auſſi recommandable par la grande capacité qu'il s'étoit acquiſe dans ſon Art que par ſa probité, & qui étoit celui du Duc Fréderic Wilhelme, d'Altenbourg, qu'il avoit autrefois traité l'enfant d'un Laboureur, qui ayant mis de même dans ſa bouche un épi de froment, en avoit avalé une barbe, & que s'étant formé un abſcès ſous le bras de cet enfant, il en avoit tiré cette même barbe.

A l'égard de l'obſervation précédente, M. *Meyer* ne dit point ſi l'épi de blé qui s'étoit trouvé dans une tumeur, avoit été avalé par l'enfant dont il parle, ou s'il prétend que cet épi y avoit été produit par un jeu de la nature, comme les châtaignes & autres choſes extraordinaires trouvées dans des abſcès, dont *Cabrolius*, *obſ.* 27. a fait l'énumération, le corps humain étant un petit monde qui contient en abbrégé tout ce qui ſe trouve dans le grand. Je ne prétends pas au reſte contredire cette opinion, mais je voudrois cependant qu'on n'eût recours à cette hypothèſe, que lorſqu'on n'a aucun autre moyen, pour expliquer les phénomenes de la nature.

OBSERVATION LXXXII.

Sur un malade à qui on fit prendre une dragme entiere de gomme gutte, ſans correctif, par le même Auteur.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 8. 1677.

EN liſant dernierement *les Ephémérides des Curieux de la Nature, ann. V. Obſ. 166.* je fus très-ſurpris de l'extrême imprudence d'un Chirurgien, qui avoit fait prendre à un Hydropique, deux ſcrupules de Gomme Gutte, qui cependant ne produiſirent aucun effet. Mais un pareil Charlatan de notre ville, vient de faire pis encore, car il a donné en une ſeule priſe, à un malade, une dragme entiere de cette même drogue, ſans aucun correctif; ce qui n'a pas tardé à lui cauſer, comme on le peut bien penſer, de fréquentes évacuations par haut & par bas, des foibleſſes, & quantité d'autres ſymptomes funeſtes, qui doivent faire gémir ſur une pareille pratique. Ce malade en effet, après avoir été arraché en quelque façon des bras de la mort, n'a plus fait que trainer une vie miſérable & languiſſante, & n'a pas même tardé à ſuccomber à l'excès de ſes maux. C'eſt ainſi qu'il ſe trouve des monſtres parmi ceux même qui font profeſſion de procurer la ſanté. C'eſt ainſi qu'on ſe joue de la vie des hommes, & cependant on continue de vouloir être trompé. Obſerv. 82.

Lettre de Corbach du mois d'Août 1677. adreſſée aux Sécretaires de l'Acad. des Cur. de la Nature.

OBSERVATION LXXXV.

Sur une petite vérole accompagnée d'une éruption de Vers, par les pores de la peau, par le Dr. Jean Schmid, *Profeſſeur de Phyſique à Dantzic.*

LE fils de *Michel Ouſel*, Bourgeois de cette ville, fut attaqué à l'âge de trois ans, d'une fiévre continuë, dont les ſymptomes menaçans, faiſoient ſoupçonner de la malignité dans cette maladie. Car cette fiévre étoit accompagnée de convulſions, de délire & d'inſomnie. Il ſe fit enfin une éruption très-abondante de petite vérole, & les accidens ſe calmerent; mais l'enfant commença à ſe plaindre d'une grande démangeaiſon au cou, & s'y gratoit continuellement de toute ſa force. Ses pleurs & ſes mouvemens inquiets, engagerent ſa mere à examiner de près l'endroit où il ſentoit cette démangeaiſon extraordinaire; & l'enfant lui ayant porté la main préciſément ſur le lieu, elle apperçut entre les plis du cou, plus de cinquante vers qui reſſembloient à des teignes, & qui étoient de la longueur d'une des phalanges du doigt. La mere fort effrayée, les mit dans une petite boëte; & lorſqu'elle me les fit voir, ils étoient encore tous vivans. A l'égard de cet enfant, lorſqu'il fut délivré de ces inſectes, qui lui cauſoient la démangeaiſon incommode, dont il ſe plaignoit, il devint dans la ſuite plus tranquille, & fut quelques jours après abſolument hors de danger. Obſerv. 85.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION LXXXVI.

Dec. 1. Ann. 8. 1677. *Sur une petite fille qui avoit du lait dans les mammelles peu de jours après sa naissance, par le même Auteur.*

Obſerv. 86. QU'il y ait des femmes enceintes, qui ayent du lait, il n'y a rien en cela que de conforme aux loix de la nature; mais il eſt contre l'ordre qu'elle a établi, qu'il s'en trouve dans les mammelles des filles & dans celles des hommes. C'eſt cependant ce qu'on a vu, & qui eſt atteſté par pluſieurs Auteurs dignes de foi, qui ſe trouvent cités dans les Ephémérides des Curieux de la Nature, *ann. 2. obſ. CXXXV.* auxquels on peut ajoûter, *Alex. Benedic. L. 3. c. 4. Ariſt. hiſt. animal. lib. 1. c. 12. & lib. 3. c. 20. Marcell. Donat. de variol. & morbill. c. 8. Andr. du Laurens, Anat. l. 2. c. 2.*

Je ſuis moi-même témoin, qu'en preſſant les mammelles à un jeune homme de mes parens, qui les avoit aſſez groſſes, il en ſortoit du lait abondamment, qui étoit à la vérité clair & aqueux, & qui en s'écoulant de lui-même, moüilloit ſouvent ſa chemiſe en cet endroit. Mais ce ne peut être que par un renverſement plus grand encore de ce même ordre, qu'il s'en trouve dans les mammelles des enfans. Auſſi les exemples de pareils faits ſont-ils très rares; & je ne me ſouviens pas, qu'aucun Auteur en faſſe mention, que *Cerdon, lib. de Subt.* qui rapporte, qu'il s'étoit trouvé du lait dans les mammelles d'un enfant d'un mois, qui ſortoit abondamment par les papilles, & *Joachim Camerarius de illuſtr. Norimb. med. exempl.* qui parle d'une petite fille de trois mois, dont les mammelles étoient très-ſaillantes, & d'où l'on faiſoit ſortir du lait. De ſemblables obſervations étant peu communes, j'ai cru devoir communiquer celle que j'ai eu occaſion de faire depuis peu dans cette ville. J'ai été en effet témoin, qu'une petite fille, d'une famille diſtinguée, à l'âge de quinze jours, a rendu par les mammellons une liqueur blanche, abſolument ſemblable à du lait, dont l'écoulement a continué de ſe faire pendant l'eſpace de huit jours, & cette petite fille, juſqu'à preſent, s'eſt parfaitement bien portée.

OBSERVATION LXXXVII.

Sur une excrétion d'urine très-noire, dont la couleur n'annonçoit cependant rien de funeſte, par le même Auteur.

Obſerv. 87. UN homme de diſtinction de cette ville de Dantzic, s'apperçut un jour, que ſon urine étoit noire comme de l'encre, quoiqu'il n'eût en aucune maniere donné lieu à ce ſymptome extraordinaire, dont il fut ſi effrayé, que ſur le champ il m'envoya chercher. J'y allai ſans tarder, & je fus en effet frappé de la couleur de cette urine, qui étoit très-opaque, qui ne faiſoit aucun dépôt, & que j'aurois priſe pour de l'encre, ſi

je n'avois pas été bien assuré que c'étoit de l'urine, que cet homme venoit de rendre. Il ne ressentoit au reste aucune incommodité considérable, il se plaignoit seulement d'une tension du côté de la rate, & d'une espece de corde dans la région du diaphragme, qui l'incommodoit en marchant. Son urine continua d'être noire pendant cinq jours ; sa couleur s'affoiblit ensuite insensiblement, & devint d'un rouge-brun, mais elle ne reprit sa couleur naturelle que le dixième jour, & depuis ce moment, cet homme qui étoit d'un tempérament mélancolique, commença à se mieux porter. Quelques mois après il rendit encore pendant quelques jours, & lorsqu'il s'y attendoit le moins, des urines aussi noires que la premiere fois, qui sans le secours d'aucuns remédes, recouvrerent d'elles-mêmes, leur couleur & leur état naturel. Ce symptome n'ayant été accompagné d'aucune sorte d'incommodité, & cet homme s'étant même beaucoup mieux porté après cette excrétion d'urine d'une couleur si extraordinaire, il n'y a pas lieu de douter qu'elle ne fût une crise salutaire, & que l'humeur mélancolique ne s'évacuât par cette voye. Mais il y a cependant lieu de s'étonner, que cette urine, contenant sans doute une grande quantité de sel acide, n'excitât pas de fréquentes envies d'uriner, & qu'en la rendant, elle ne causât pas par son acrimonie, un sentiment de douleur & d'érosion.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Observ. 87.

On sçait le jugement qu'*Hyppocrate*, *sect. 2. coac. prænot.* a porté sur les urines noires, & qu'il les a regardées comme un signe funeste dans les maladies. *Foësius* son Commentateur, en donne une bonne raison ; c'est, dit-il, la marque d'une chaleur contre nature, & en même-tems de l'extinction de la chaleur naturelle. Cela n'est pas toujours cependant exactement vrai; on trouve la preuve du contraire dans différens Auteurs & dans *Hyppocrate* lui-même. Il a en effet observé, *Lib. 1. Épid. sect. 3. ægrot. 3.* qu'*Erophon*, après avoir rendu dans une fiévre aiguë, des urines noires, & après un gonflement de rate, avoit été guéri ; *ægrot. 7.* que *Méton* rendit des urines noirâtres, *ægrot. 9.* que celles d'*Héropythus* étoient noires & claires, *ægrot. 11.* qu'une femme qui demeuroit dans l'Isle de *Thaso*, en avoit rendu le troisième jour de sa maladie, de la même qualité que les précédentes, & qu'aucun de ces malades n'étoit mort. *Prosper Martianus*, dans son Commentaire sur les endroits qui viennent d'être cités, a prétendu concilier ces passages d'Hyppocrate. „ Quoique cette sorte d'urine, » dit-il, suppose en effet la présence d'une humeur noire, elle n'a pas » toujours le même degré de malignité, puisque l'humeur noire & aduste » que l'on nomme bile noire, est beaucoup plus dangereuse que l'humeur » mélancolique naturelle. D'ailleurs la qualité de ces humeurs n'est pas tou» jours la même, car celle qui est encore crue, est plus nuisible que celle » qui a reçu quelque coction, &c.

Bartholin, *cent. 3. hist. med. obs. 10.* rapporte qu'un homme, après avoir beaucoup mangé de raisins, eut une excrétion d'urine noire ; mais d'où provient cette couleur ? C'est ce qui n'est pas encore bien décidé parmi les Auteurs. Des matieres salines & sulfureuses, acquerroient-elles cette couleur contre nature, par un trop long séjour dans les parties vasculaires ? Et la communiqueroient-elles ensuite à l'humeur séreuse ? Ou l'humeur mélancoli-

que produiroit-elle quelquefois une ſi grande quantité de féces & de matieres excrémenteuſes, que l'habitude du corps s'en trouveroit ſurchargée ? ſymptome que l'on obſerve aſſez ſouvent dans les hypochondriaques; & ces féculences miſes en mouvement par la fermentation, par quelques remédes diurétiques, ou par quelqu'autre cauſe exterieure, après s'être mêlées dans la maſſe du ſang, ſeroient-elles enſuite évacuées par les conduits excrétoires de l'urine ? C'eſt ainſi que dans la jauniſſe ordinaire, l'urine eſt rouge, & que dans la jauniſſe noire, elle eſt d'un rouge-brun, ou comme dit Hyppocrate, noirâtre. Sur quoi les Auteurs ont obſervé, que la plûpart des malades, qui après avoir rendu des urines noires, avoient été guéris, étoient du nombre de ceux qu'on nomme hypochondriaques. L'hiſtoire de la maladie ſuivante, rapportée par *Schenkius*, *L. 3. obſ. 7.* qu'il a tirée de *Valerius*, paroit autoriſer cette théorie. „ Un » Religieux, dit-il, étoit ſujet à un gonflement de rate, qui lui revenoit » trois ou quatre fois par an, & cette maladie étoit accompagnée de vi» ves douleurs aux hypochondres; mais ayant rendu pendant ſix ou ſept » jours, des urines noires comme de l'encre, le gonflement de rate ceſſa, » & les douleurs hypochondriaques ſe calmerent. Il en fut même déli» vré à la fin pour toujours, par le retour de l'écoulement de ces uri» nes noires, qui reparurent encore par intervalles, pendant quelque tems.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Obſerv. 87.

Je me perſuade donc, que dans les autres cas, où les urines noires ſont regardées comme un ſymptome funeſte, leur couleur doit être attribuée à l'extrême malignité des humeurs, qui ayant acquis une qualité en quelque façon venimeuſe, occaſionnent la diſſipation des eſprits vitaux, qui ſervoient de lien aux parties du ſang; qui ſe trouvant dans un état de mortification, communique à la ſéroſité une couleur noire, qui eſt l'effet de la corruption. C'eſt ce qui arrive aux ulcéres, qui deviennent gangréneux; le pus eſt d'abord blanc, il eſt enſuite jaunâtre, il devient brun, avec le tems, & lorſque la ſubſtance des parties ulcérées eſt détruite & que le ſphacele eſt déclaré, la ſanie eſt noire.

OBSERVATION LXXXVIII.

Sur le danger qu'il y a à faire un trop grand uſage de l'huile de Succin, par le même Auteur.

Obſerv. 88.

UN jeune Marchand nommé Chryſtophle *Memſen*, très-conſidéré dans cette ville, qui étoit ſujet à de fréquentes coliques néphrétiques, me pria de lui indiquer quelque reméde facile à préparer, & dont il pût faire uſage ſans aucun riſque, dans un cas preſſant, où il ne pourroit avoir de Médecin. Je lui conſeillai de prendre quelques gouttes d'huile de ſuccin; il me remercia, & me témoigna même, qu'il ne ſe ſentoit aucune répugnance pour ce reméde. Quelques ſemaines après, je le rencontrai dans la ruë, & il m'aborda, en faiſant de grands éloges du reméde que je lui avois preſcrit, & en me montrant une boëte remplie de quantité de gravier fort menu, de petites pierres de la groſſeur d'un pois chiche, & d'au-

tres qui égaloient celle d'un pois ordinaire, dont la plûpart étoient anguleuſes & pointuës. J'ai détruit tous ces ennemis que vous voyés, me dit-il, d'un ſeul coup; vous m'aviés conſeillé de prendre quelques gouttes de ce reméde, mais jugeant, que ſi une petite doſe étoit capable de me procurer quelque ſoulagement, une plus grande devoit ſans doute me faire beaucoup plus de bien: j'ai donc pris tout à la fois, plus d'une demi-cuillerée d'huile de ſuccin, & je n'ai pas eu lieu juſqu'à préſent de m'en repentir, car elle m'a fait rendre tout à coup, mais à la vérité avec de grandes douleurs, toutes les pierres que vous voyés. Vous avez très-mal-fait, lui répondis-je, & votre témérité vous coûtera peut-être cher; parce que par une auſſi grande doſe de ce violent diurétique, vous aurés peut être bleſſé l'orifice de la veſſie, au point qu'il ne ſera pas facile dans la ſuite d'y remédier, & quoique j'euſſe beaucoup mieux aimé aſſurément m'être trompé dans mon pronoſtic, il fut vérifié par l'événement. Car peu de tems après, le malade éprouva divers accidens, qui ne laiſſoient aucun lieu de douter qu'il n'y eût ulcére à la veſſie. Il commença en effet à uriner avec douleur; l'urine étoit d'abord mêlée de ſang, mais on y apperçut enſuite un dépôt d'une matiere épaiſſe & blanchâtre, qui s'attacha fortement aux parois de l'urinal. L'excrétion de cette matiere, ſe faiſoit quelquefois ſans douleur, d'autres fois auſſi elle étoit accompagnée de vives douleurs; mais elle devint dans la ſuite ſi abondante, qu'après s'être précipitée au fond du vaiſſeau, dans lequel il la rendoit, ce dépôt excéda pluſieurs fois la moitié de ſa hauteur; & comme ce puiſſant diurétique avoit fait une vive impreſſion ſur la veſſie, il ſurvint une inflammation & une fiévre violente & continuë, qui furent ſuivies d'une difficulté de reſpirer, les extrémités devinrent froides, à cauſe de la léſion des parties nerveuſes, & le malade mourut peu de jours après.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. I. Ann. 8. 1677. Obſerv. 88

OBSERVATION LXXXIX.

Sur un engorgement de l'uréthre par du gravier, qui cauſa la mort du malade, par le méme Auteur.

UN des principaux habitans de Dantzic, tourmenté depuis long-tems, de coliques néphrétiques, ſe trouva tout à coup attaqué d'une ſuppreſſion totale d'urine; deſorte qu'il n'en pouvoit rendre une ſeule goutte. Sa femme effrayée de ſa ſituation, me fit appeller; j'arrive auſſitôt, & je trouve en effet, que l'*Iſchurie* étoit complette, & des plus preſſante. Je m'informe de ce qui avoit pu y donner lieu, pour pouvoir enſuite y remédier; mais il n'y avoit aucune indication, que cette rétention d'urine fût occaſionnée par aucun vice des reins; & comme le malade ſe plaignoit de douleurs vives & continuelles à la verge, je jugeai qu'une pierre s'étoit apparemment engagée dans le canal de l'urine, & qu'elle lui en fermoit l'iſſuë. Mais après avoir examiné cette partie, je reconnus que l'uréthre étoit diſtendu, & de la groſſeur du petit doigt, depuis ſon extrémité juſqu'au pubis. Un Chirurgien, par mon ordre, eſſaya d'y Obſerv. 89.

introduire une ſonde, pour faire en ſorte d'ouvrir un paſſage à l'urine ; mais le canal étoit rempli de gravier, qui s'y étoit engrené de maniere, qu'il lui fut impoſſible d'y réuſſir, & de faire pénétrer ſon inſtrument. Je fis faire à la verge des fomentations avec du lait chaud, dans lequel j'avois fait boüillir des herbes émollientes, pour calmer l'irritation & les douleurs, & pour relâcher & détendre les tuniques membraneuſes du conduit urinaire. J'eſſayai enſuite avec le doigt, de faire deſcendre doucement le gravier, de la partie ſupérieure de la verge à ſon extrémité ; mais c'eſt à quoi je ne pus parvenir. Y ayant introduit peu à peu un inſtrument pointu fait en forme de tariere, je fis enſorte d'y briſer le gravier, & de l'en tirer enſuite, & tant qu'il ne fut queſtion que d'opérer à l'extrémité de la verge, je réuſſis à en faire ſortir quelque peu ; mais bientôt il me fut impoſſible de faire pénétrer plus avant mon inſtrument, l'uréthre en étoit ſi plein, qu'il étoit facile de juger, qu'il s'y en amaſſoit continuellement de nouveau, que fourniſſoient les reins & la veſſie. Ainſi la mort me parut dès-lors certaine. Les forces du malade s'étant en effet épuiſées peu à peu par la violence des douleurs, il mourut peu de tems après ; & je ſuis perſuadé, que ſi on m'eût permis de faire l'ouverture de ſon corps, les reins ſe ſeroient trouvés ſans doute, remplis d'une grande quantité de gravier, comme je les trouvai, en diſſéquant le corps de M. *Gabriël Berckman*, qui après avoir eſſuyé pendant pluſieurs années de violentes coliques néphrétiques, mourut enfin de phthyſie. Les héritiers de cet homme recommandable, qui avoit rempli les premieres Charges de cette ville, déſirerent que je fiſſe l'ouverture de ſa poitrine, ſe perſuadant que les poumons ſeroient ulcérés & pleins de pus ; mais s'étant trouvés contre leur attente en bon état, ils m'engagerent à examiner les autres viſcéres, & lorſque je fus arrivé aux reins, non-ſeulement je trouvai des pierres & du gravier dans les uretéres, mais la ſubſtance des reins en étoit tellement remplie, que les inciſions qu'on y faiſoit, cauſoient la même ſenſation, que ſi on eût coupé un corps ſablonneux.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Obſerv. 89.

OBSERVATION XCV.

Sur une tumeur à la rate, qui fut diſſipée par l'accouchement, par le même Auteur.

Obſerv. 95.

IL ne faut qu'ouvrir les Livres des Médecins praticiens, pour ſçavoir qu'il ſe fait ſouvent dans le cours d'une maladie, une *Métaſtaſe* ou tranſport de l'humeur morbifique, & que la nature a pluſieurs moyens pour opérer la guériſon des maladies. On a obſervé en effet, que des diarrhées ſalutaires procuroient quelquefois la réſolution des tumeurs du méſentére, & que le pus dans les empyémes, s'évacuoit ſouvent par les canaux excrétoires de l'urine. Je viens de rapporter l'obſervation de *Schenkius*, ſur un gonflement de rate diſſipé par l'excrétion d'une urine noire. En voici encore une du même genre, ſur la réſolution d'une tumeur à la rate, mais par une autre voie.

Une

Une fille de condition jeune & jolie, fut attaquée d'affection hypochondriaque, & les principaux ſymptomes de ſa maladie étoient une tenſion aux deux hypochondres, une conſtipation opiniâtre, un tremblement de cœur, & ſouvent même une palpitation violente, un reſſerrement de l'orifice de l'eſtomac, & un vomiſſement d'humeurs aigres. Ayant eſſuyé pendant long-tems ces divers accidens, dans le cours deſquels, elle avoit pris différens remédes, preſcrits en pareil cas, elle reſſentit tout-à-coup une violente douleur à la rate, à laquelle il parut une tumeur qui dégénéra en un vrai ſquirrhe. La douleur ceſſa alors à la vérité abſolument, mais l'hypochondre gauche devint dur comme une pierre, & ne cédoit aucunement à la preſſion du doigt. La malade fit encore uſage de divers remédes tant intérieurs qu'extérieurs; on lui fit prendre différentes préparations de mars & de ſel de tartre; on lui fit des fomentations; on lui appliqua des emplâtres, des linimens; on lui fit prendre les bains, &c. mais la violence du mal réſiſtoit à tous ces remédes, & quoique ce ſquirrhe occupât la moitié de l'abdomen & de la région de la matrice, cette fille ſe portoit cependant aſſez bien, à tout autre égard; elle étoit tranquille, danſoit & n'éprouvoit aucune difficulté de reſpirer par les mouvemens & les exercices les plus violens. Mais je craignois fort que cette tumeur ne la mît hors d'état de pouvoir ſe marier, ne concevant pas que dans une groſſeſſe, la matrice pût ſe dilater ſuffiſamment, à cauſe du gonflement & de la dureté du bas-ventre. Dans ces circonſtances, cette Demoiſelle fut demandée en mariage par un homme de condition, & la mere qui craignoit fort de manquer cet établiſſement pour ſa fille, me conſulta pour ſçavoir, s'il étoit à propos de riſquer de la marier, avec l'indiſpoſition que je lui connoiſſois. Quoique ce parti ne me parût pas ſans inconvénient, comme je m'étois cependant apperçu que ſa fille avoit une grande envie de ſe marier, je lui conſeillai de la ſatisfaire, & les choſes réuſſirent beaucoup mieux que je ne l'avois eſpéré; car étant devenuë enceinte peu après ſon mariage, & s'étant aſſez mal portée les premiers mois de ſa groſſeſſe, peu à peu le dégoût, les nauſées, le vomiſſement, les palpitations de cœur, les défaillances & les autres ſymptomes qu'elle avoit d'abord éprouvés, diminuerent inſenſiblement, & enfin ceſſerent abſolument. Mais peu avant que d'accoucher, elle commença à ſe plaindre d'anxiétés & d'une grande chaleur, elle eut des ſyncopes, & ces indiſpoſitions furent ſuivies d'une fiévre continuë, accompagnée d'un vomiſſement, d'un épanchement de bile, &c. deſorte que ſa mere & ſes parens craignoient fort que cette maladie, dans la circonſtance d'un accouchement prochain, ne ſe terminât d'une maniere funeſte. Je tâchai de remédier aux accidens les plus preſſans, par les remédes les plus convenables, autant que ſon état me le pouvoit permettre, & j'y réuſſis; car quoiqu'elle accouchât dans les ardeurs de la fiévre, & avant que les accidens qu'on vient de rapporter, fuſſent tous calmés, ſa couche fut heureuſe, elle mit au monde un enfant plein de vie, & elle ſe trouva enſuite elle-même guérie de toutes ſes incommodités. L'écoulement des vuidanges fut très-abondant, & beaucoup plus même qu'il n'a coutume de l'être, & je jugeai par leur quantité & leur

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 8. 1677. Obſerv. 95.

durée, que la matrice ne pouvoit pas seule les fournir. Je ne me trompai pas, car pendant ses couches, la tumeur qu'elle avoit à la rate, se dissipa au point, qu'on n'y appercevoit plus au toucher, le moindre gonflement, & elle en fut réellement délivrée, par son accouchement.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 8. 1677.

OBSERVATION XCVI.

Sur une petite fille qu'on avoit cruë morte, & qui fut rappellée à la vie, par le même Auteur.

Observ. 96. UNe petite fille de M. *Henri Wal*, âgée de sept ans, après avoir essuyé pendant l'espace de quelques semaines, les accès d'une toux si violente, qu'on craignit plusieurs fois qu'elle n'en fût suffoquée ; étant enfin délivrée de cette maladie incommode, & paroissant en assez bonne santé, comme elle joüoit un jour, sur les sept heures du soir, avec ses petites sœurs, elle tomba tout-à-coup par terre, comme si elle eût été frapée de la foudre. Ses sœurs effrayées, firent de grands cris, & appellerent leurs pere & mere, la mere y accourut, & trouva sa petite fille sans parole & sans mouvement. Elle me fit avertir sur le champ, & je jugeai que l'enfant étoit mort, par tous les signes sur lesquels on a coutume de se déterminer en pareil cas ; car une pâleur mortelle étoit répanduë sur ses joüës & sur ses lévres, on ne lui sentoit point de pouls, les tempes étoient enfoncées, & elle ne donnoit aucune marque de sentiment, soit qu'on la secouât, ou qu'on la pinçât. Mais comme ses membres étoient encore souples, & que j'avois moi-même été témoin des miracles que la nature opéroit quelquefois dans certaines occasions, je ne voulus point assurer préciſément qu'elle fût morte ; & pour la consolation des parens, qui étoient extrêmement affligés, & dans la plus grande consternation d'un accident aussi imprévu, je pris le parti de lui faire quelques remédes. La respiration paroissoit avoir totalement cessé, comme je m'en assurai en préſence de tous les assistans, en approchant de sa bouche un floccon de coton, & les dents étant extrêmement serrées, il n'étoit pas possible d'avoir recours aux remédes intérieurs. Je me contentai donc pour lors, de lui faire prendre un lavement âcre & stimulant, & je lui fis frotter ensuite rudement & très long-tems les poignets, jusqu'à rougeur, avec des linges trempés dans une eau spiritueuse, des plus pénétrante ; mais elle ne donna aucun signe de vie, & ces remédes ne réussissant point, on prit le parti de lui desserrer les dents, & de lui mettre dans la bouche une eau cordiale très-forte ; mais nous ne pumes nous assurer, si elle en avoit avalé. Je lui fis enfin frotter rudement la plante des pieds, avec des vergettes de crin, trempées dans une forte saumure, & ayant fait continuer cette friction pendant trois quarts d'heure, elle commença à faire un petit soupir. Je fis alors redoubler la friction, & je lui fis prendre encore de l'eau spiritueuse, qu'elle nous parut cette fois, avoir avalée, & elle fit ensuite deux profonds soupirs. On continua de lui donner de momens à autres, différens cordiaux, tels que de l'essence séche d'ambre,

dissoute dans de l'eau de canelle & de bourrache, de l'essence de castoreum avec de l'eau de fleurs de tilleul & de mugnèt ; & de cette façon, cette petite fille, que ses parens & moi-même, nous croyions morte, & qu'on parloit déjà d'enterrer, contre mon espérance, & au grand étonnement de tous les assistans, fut rappellée à la vie.

OBSERVATION XCIX.

Sur les amandes amères, que quelques Auteurs prétendent être nuisibles, & même mortelles à certains animaux, par les Sécretaires de l'Académie des Curieux de la Nature.

ON lit dans *Dioscoride*, que les amandes amères sont un poison pour les Renards ; & quoique *Caspard Hoffman*, *L. 2. de med. off. c. 162.* ait prétendu que le texte de cet Auteur avoit été altéré en cet endroit, & qu'on avoit substitué au mot qui exprime *les vers* du corps humain, celui de *Renard*, le plus grand nombre des Botanistes, & peut-être tous, ont parlé comme Dioscoride sur l'amande amére. Mais il n'y a qu'un petit nombre d'Auteurs, qui ayent observé, que ce fruit fût aussi un poison ou du moins un aliment très-dangereux, pour d'autres animaux. Tels sont le même *Hoffman*, que nous venons de citer, & *Tragus* d'après *Marcellus Virgilius*, qui ont avancé, que les amandes amères faisoient périr les chats ; le D. *Janisius*, mort depuis peu, qui a observé, que deux Ecureiiils qu'il nourrissoit, étoient morts sous ses yeux, l'un pour avoir mangé une amande amére, & l'autre, l'amande d'un noyau de pêche ; *Mathiole* & *Taberna-Montanus*, qui posent en fait, que l'amande amére est un poison pour toutes les especes de poules & de coqs. C'est particuliérement cette derniere observation, que nous avons en vuë, & qui se trouvera confirmée par celles que nous allons rapporter. Observ. 99.

Au mois de Juillet dernier 1677. Jérémie *Schepsius*, Pharmacien de Breslaw, ayant fait à son ordinaire de l'huile d'amandes amères, par expression, & son garçon Apoticaire ayant jetté dans la cour, une partie du marc de ces amandes, la nouveauté de cette nourriture attira bientôt quelques poules hupées & de diverses couleurs, qu'on nourrissoit dans cette cour. Mais lorsqu'elles en eurent mangé, elles commencerent à chanceler en marchant, elles pencherent la tête & le cou d'un côté, elles se coucherent par terre, appuyées sur leur poitrine, enfin elles étendirent les jambes, & moururent. La cuisiniere fort surprise de la mort subite de ses poules, dont elle avoit été témoin, alla sur le champ raconter aux autres domestiques, ce petit accident, en leur demandant la raison d'une mort aussi précipitée ; mais ils en furent aussi étonnés qu'elle, & ne sçurent que lui répondre. Il n'y eut que le garçon Apoticaire qui avoit jetté au milieu de la cour le marc des amandes, qui commença à soupçonner, que ce marc auroit peut-être pu contribuer à la mort de ces poules. Pour s'en assurer, comme de sept qui en avoient mangé, il en restoit encore une, qui donnoit quelques signes de vie, il lui fit prendre de la théria-

que, & elle ne mourut point. Il fit au contraire avaler de ce marc à un poulet, qui après avoir éprouvé les mêmes symptomes que les poules, eut auſſi le même ſort.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Obſerv. 99.

L'effet du marc d'amandes améres, ſur cette volaille, donna lieu à différens raiſonnemens, & on jugea qu'il étoit très probable, que les amandes améres n'étoient pas un poiſon pour les poules, par une qualité venimeuſe, inhérente & répanduë dans toute leur ſubſtance; mais que leur marc par ſa ſéchereſſe & ſon âpreté, cauſoit une ſi grande *aſtriction* à la gorge & aux vaiſſeaux pulmonaires de ces animaux, qu'ils en étoient ſuffoqués, & que c'étoit ſans doute de cette maniere que l'amande d'un noyau de pêche avoit fait mourir l'Ecureüil dont nous avons parlé.

Ce qui pourroit faire naître quelques doutes ſur cette opinion, c'eſt qu'ayant fait avaler à deux Chapons des amandes améres, coupées par morceaux, ces deux chapons en moururent peu de tems après; mais cette expérience cependant, pour peu qu'on y réfléchiſſe, confirme plutôt la précédente, qu'elle ne lui eſt contraire, & on peut en conclure en effet, que puiſque les amandes améres même récentes, par leur qualité aſtringente, ſont capables de reſſerrer le goſier des volailles, au point de leur cauſer la mort, le ſon & le marc de ces mêmes amandes, pourront d'autant mieux produire cet effet, & les faire périr en les ſuffoquant.

Cela ſuppoſé, comment accorder ces principes avec la propriété laxative, que Dioſcoride & les Auteurs qui l'ont ſuivi, attribuent aux amandes améres? Cette qualité leur eſt-elle propre? Ou leur vient-elle d'ailleurs? Car quoique nous ne puiſſions nier que ce fruit ne ſoit apéritif, déterſif & diurétique, comme les Auteurs le prétendent, ces effets peuvent dépendre de quelques autres circonſtances; & *Horſtius*, *Lib. VI. diſpenſat. Medico-Chimici univerſ. P. 1.* paroit être de ce ſentiment. On attribue aux amandes améres, deux propriétés remarquables, l'une d'être un poiſon pour les Renards, & l'autre d'être un préſervatif contre l'yvreſſe. A l'égard de la premiere, il paroit très-vraiſemblable qu'elles agiſſent ſur les Renards, comme nous avons vu qu'elles agiſſoient ſur les poules, en les ſuffoquant. Les amandes améres ſont donc plutôt aſtringentes qu'apéritives. Si elles empêchent l'yvreſſe, comme *Dioſcoride* & pluſieurs Auteurs le prétendent, ce que les gens du peuple, parmi nous, n'ignorent pas, & ce qu'ils éprouvent même tous les jours, il eſt encore à préſumer que par leur qualité aſtringente, en reſſerrant & en contractant l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, elles ferment l'iſſuë aux vapeurs, qui en s'élevant au cerveau, auroient cauſé l'yvreſſe, & que tandis qu'elles contractent cet orifice, les fibres de l'orifice inférieur, étant tirées en haut, celui-ci s'ouvre, & le liquide paſſe dans les inteſtins & dans les conduits urinaires. C'eſt pour cela que lorſque l'eſtomac ſe trouve ſurchargé de biére ou de toute autre boiſſon, & que l'on ne peut plus boire, ſi l'on mange du coing, la ſoif renait, & l'envie de boire ſe fait ſentir de nouveau; ce qui ne peut s'expliquer que par la qualité aſtringente du coing, & c'eſt par la même raiſon, que lorſqu'on mange de ce fruit après le repas, il accélére les déjections & l'évacuation du ventre.

Pour concilier ces contrariétés apparentes, nous nous perſuadons qu'il

faut supposer, que lorsque les Auteurs ont prétendu que les amandes amères étoient douées d'une vertu apéritive, ils ont entendu parler des amandes qui avoient été pelées. Car il est de la derniere évidence, que la membrane extérieure qui les enveloppe, leur communique une qualité très-astringente, & il est bon de faire observer que cette pellicule faisoit partie du marc, qui avoit empoisonné les poules dont nous avons parlé, & que les amandes qu'on avoit fait avaler à ces chapons qui en avoient été suffoqués, n'avoient pas été pelées. Il est enfin très-probable que ce n'est pas seulement par sa qualité astringente, que ce fruit en resserrant l'orifice de l'estomac, devient un préservatif contre l'yvresse, & qu'en causant de l'irritation à la gorge & à l'œsophage par son amertume mêlée d'une sorte d'âcreté, il excite de plus en plus à boire; mais que par sa qualité oléagineuse, il s'oppose à l'évaporation des parties spiritueuses du vin contenu dans l'estomac, & que par l'irritation qu'il y cause, il le débarrasse de la trop grande quantité de boisson dont il étoit rempli, qui s'écoule dans les intestins, & dans les conduits excrétoires de l'urine. C'est pour cela que les amandes douces produisent à peu-près le même effet, lorsqu'on les mange avec du sel, mais comme cette matiere demanderoit un plus ample examen, & que nous ne l'avons traitée que très-superficiellement, le Lecteur en portera tel jugement qu'il voudra.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Observ. 99.

A cette observation sur ces poules qui s'étoient empoisonnées en mangeant du marc d'amandes amères, dont on avoit tiré l'huile par expression, nous en ajoûterons encore une autre sur une poule dont la cause de la mort, quoique différente, n'est pas moins extraordinaire. Cette poule qu'on nourrissoit dans la maison de M. *Tilesius*, Physicien célébre de Breslaw, toutes les fois qu'elle étoit obligée de courir un peu plus vite qu'à son ordinaire, chanceloit & tomboit souvent par terre, on s'appercevoit depuis long-tems de sa foiblesse, & des chutes fréquentes qu'elle faisoit en marchant; mais enfin au mois de Juin de la présente année 1677. on la trouva morte. Ayant été ouverte, tous les viscéres parurent assez sains, le foye seulement se trouva d'une grosseur énorme, d'où l'on jugea que le volume prodigieux de ce foye, & son grand poids avoient sans doute été la cause de la difficulté qu'avoit cette poule à marcher & qu'étant apparemment tombée rudement sur quelque pierre, elle avoit tout à coup été suffoquée. M. le Dr. *Volgnad*, nous ayant envoyé ce foye par curiosité, nous l'avons fait dessiner de grandeur naturelle, & tel qu'il est représenté dans la planche cy-jointe; il pesoit vingt *lotons*, ou huit onces & deux dragmes, poids de Médecine.

OBSERVATION C.

Sur des Vers trouvés dans la veine ranule, par le même Auteur.

UN petit homme maigre, âgé d'environ cinquante ans, qui demeure dans un des Fauxbourgs de Breslaw, fut attaqué au mois de Septembre dernier (1677,) d'une fiévre quotidienne qui commençoit par un frisson, qui étoit suivi d'une grande chaleur, & d'un délire périodique, symptomes qui Observ. 100.

augmentoient de jour en jour. Enfin cette fiévre ayant paru plus violente encore, après le quatrième ou cinquième accès, on s'apperçut qu'il s'étoit formé une tumeur noirâtre & très-groſſe ſous la langue du malade, ce qui détermina ceux qui en prenoient ſoin, de faire venir un Chirurgien, qui lui ayant ouvert la ranule, il en ſortit ſur le champ, un petit inſecte vivant, & après qu'il ſe fut écoulé quelques gouttes de ſang, un autre un peu plus gros en ſortit encore. C'eſt celui qui eſt repréſenté dans la planche joignante, tel qu'il étoit après avoir été deſſéché, & tel auſſi qu'il nous parut au microſcope, à l'aide duquel nous le trouvames aſſez ſemblable à une chenille, ſur-tout par la tête & par la queuë; & après la ſortie de ces deux vers, la fiévre ceſſa auſſitôt.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 8. 1677. Obſerv. 100.

EPHEMERIDES DE L'ACADEMIE DES CURIEUX DE LA NATURE D'ALLEMAGNE.

DECUR. 1. ANN. 9. & 10.

1678. & 1679. (A)

OBSERVATION II.

Sur le Doronic (Arnica,) qui eſt une vraie Panacée dans les cas de chutes, par M. Jean Michel Fehr.

Obſerv. 2. NOus voyons ſouvent, que tandis que nous recherchons avec trop de ſoin la nomenclature des plantes, ou nous perdons preſque de vuë la plante elle-même avec ſes vertus les plus vantées, ou nous les laiſſons à diſcuter & à juger à des parfumeurs, & aux femmelettes. C'eſt ce qui eſt arrivé au ſujet de cette plante excellente & très-ſalutaire, que nous nommons *Arnica*. Car c'eſt une choſe certaine que *Dodonée* n'en connoiſſoit pas le véritable nom, & qu'il la croyoit très-rare, & après lui *Jean Bauhin dans ſon Hiſt. univerſ. des plantes;* & que cependant elle étoit déjà plus connuë du vulgaire, & ſur-tout des mariniers, & d'un uſage plus fréquent que chez quelques Médecins & Botaniſtes. Il eſt fâcheux que l'on faſſe quelquefois de grandes dépenſes, & que l'on employe beaucoup de tems & de travail à tirer des entrailles de la terre, non ſans danger de la vie, quelque reméde pour le préparer enſuite ſelon l'art, & le purifier par la force du feu, afin de le vendre ſimple, ou en faire un compoſé informe que l'on vend en grains, ou par petits paquets, ſeulement pour l'oſtentation, tandis que l'on néglige des remédes domeſtiques, & qui ſe trouvent partout. Il vaudroit donc mieux, à l'imitation des premiers inventeurs de la Médecine, & des modernes qui la pratiquent heureuſement à la Chine & dans le Japon, & dans les autres parties des Indes, où même dans notre

pays, où l'on trouve quelquefois de très-bons remédes, & des ſpécifiques, ſe ſervir contre une maladie d'un reméde ſimple, sûr, & éprouvé, que de recettes d'une longueur énorme. Combien de playes n'a point guéri avec ſon ſeul *Chironium* le Médecin Chiron. Que d'ulcéres Téléphe Roi de Myſie avec ſon *Telephium* ? Quelles douleurs de ventre, & combien de paſſions hyſtériques, Artemiſe Reine de Carie, n'a-t'elle point appaiſées, aſſoupies, guéries radicalement avec ſa ſeule *Artemiſia* ? Ce reméde très-célébre chez les Chinois, & les Japonois pour guérir la goutte, appellé le *Moxa*, ſe fait avec une herbe ſimple, deſſéchée, on l'enveloppe de coton, en forme de cylindre, ou de pyramide, qu'on vend déjà par toute l'Europe, & il eſt connu par pluſieurs expériences, ce que M. *Maurice*, premier Conſeiller de Spire, a confirmé derniérement dans une lettre écrite à M. *Sébaſtien Schefſer*, Phyſicien à Francfort, le 14. Juillet de l'année 1677. M. le Maréchal de *Stubenvoll*, étoit malade de la goutte ici, (à Spire,) en ſorte qu'à cauſe des grandes douleurs qu'il ſouffroit, il ne pouvoit ſeulement remuer le pied; il demanda du *Moxa*, que je lui envoyai ſur le champ, il en mit trois fois ſur le pouce de ſon pied malade; ce qui lui cauſa une douleur légere, & de peu de durée, il en ſortit un peu de ſéroſité; mais auſſitôt la douleur de la goutte devint moins violente, il paſſa la nuit tranquillement, & le jour ſuivant, il eut tant de liberté de ſes pieds, qu'il en frappoit fortement la terre, & qu'il rendit viſite à la plûpart de Meſſieurs les Aſſeſſeurs dans leurs Palais. On m'a aſſuré qu'un Parfumeur de Francfort avoit pareillement été guéri très-heureuſement avec ce reméde. Mais, diront quelques uns, le *Moxa* eſt gardé ſoigneuſement par les Indiens, donc il ne faut pas auſſitôt répandre dans le public ces excellens remédes, de peur que l'autorité des Médecins ne s'aviliſſe, & qu'on ne donne lieu à des charlatans de faire des expériences funeſtes, ou qu'on ne fourniſſe à l'inſenſé un glaive contre lui-même. Mais ces craintes ſont mal fondées; car, outre que cette action de cacher ainſi les remédes, ſent l'avarice, ou la jalouſie, ou l'ambition & la vaine gloire, c'eſt contredire ouvertement, à ce que dit avec beaucoup d'éloquence dans ſa Préface à Calliſte, Scribonius Largus, qui n'étoit point inſtruit de la Religion Chrétienne : » ceux, dit-il, qui ont éprouvé l'utilité des » remédes, & qui refuſent de les communiquer, ſont fort blâmables, puiſ- » qu'ils ſe rendent coupables du crime de jalouſie, qui doit être odieux à » tous les hommes, & ſur-tout aux Médecins, qui, s'ils n'ont un eſprit plein » de bonté & d'humanité, ſelon que le veut leur profeſſion, ſe rendent en- » nemis des Dieux & des hommes. Et Sennert dit dans ſes ouvrages: malheur » à l'homme qui cache ſous terre le talent que Dieu lui a donné; il faut à la » vérité cacher les deſſeins des hommes, mais révéler à tout l'Univers les bien- » faits de Dieu, pour ſa plus grande gloire, & pour l'utilité du prochain; ce qui a toujours été le premier ſoin des Curieux de la Nature, & leur principale fin. Les Médecins n'ignorent point que les remédes ſont des ſecours divins, mais lorſqu'ils ſont légitimement adminiſtrés, & employés avec méthode; ce que nous n'apprenons que par un long uſage, inſtruits dès la jeuneſſe des principes de l'Art. Les Empyriques étant privés de tous ces ſecours, trouvent ſouvent leur perte, & tombent dans l'ignominie, ne ſçachant point ce que c'eſt que la tranquillité de l'eſprit & la joie, comme

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 2.

parle Hyppocrate, & comme le dit *Langius* dans ſes lettres, où il traite cet argument plus au long, & pluſieurs autres. Mais revenons à notre ſujet.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 2.

Le nom de l'*Arnica* me paroit corrompu de celui de *Ptarmica*, parce qu'elle a une grande vertu ſternutatoire, d'où elle a pris chez les Lyonnois le nom de *Ptarmica-Montana. Geſner*, & enſuite *Taberna-Montanus*, l'ont appellée *Calta*, *& Calendula Alpina*, *Aſter Luteus*, & d'autres *Chryſanthemum latifolium*, à cauſe de quelque reſſemblance de ſes fleurs. Mathiole, & quelques autres l'appellent *Aliſma* & *Damaſonium Dioſcor.* auſquels paroit s'oppoſer Réneaume dans ſon eſſai ſur les plantes, publié à Paris *in*-4°. en 1711. parce que Dioſcoride donne des fleurs blanches, & un peu pâles à ſon *Damaſonium*, au lieu que le nôtre a une couleur d'or; & enſuite parce qu'il ne croît point dans les endroits aqueux, comme le veut Dioſcoride, mais le plus ſouvent ſur les montagnes. Mais, ce qui ſoit dit avec le reſpect du à un ſi grand homme, on a trouvé notre *Arnica* avec des fleurs blanches, comme le veut Mathiole, & avec des fleurs pâles, tirant ſur le blanc, ſelon Caſt. Durant, (& même avec des bleuës ſelon Bauhin,) & ſouvent dans des lieux humides, & enſuite ſur le haut des montagnes, & plus fréquemment dans les bois taillis & marécageux. Quelques-uns l'appellent auſſi *Nard Celtique*, à cauſe de ſon odeur aromatique.

Mais le Sçavant Cluſius la rapporte très-bien aux *Doronics*, & *C. Bauhin* pour la diſtinguer, l'appelle *Doronicum V. plantaginis folio alterum*, ſçavoir le *Doronicum* ſalutaire, & non pas le venimeux, quoique la mauvaiſe qualité de ce dernier ait été réfutée par M. *Neſtor*, dans *ſa diſſert. 2. de Aegagrop.*

Elle a des feüilles ſemblables au plantain, veluës & molles, le plus ſouvent quatre proche de la terre; elles ſont plus rares le long de ſa tige cylindrique & cotonneuſe, cependant toujours oppoſées deux à deux, du milieu deſquelles s'élevent le plus ſouvent un, deux, ou quelquefois trois boutons, qui portent chacun au ſommet leurs fleurs de couleur d'or, ſemblables au Doronic, & donnent auſſi de même une petite graine, oblongue & noire, avec une aigrette. La racine eſt oblongue, attachée à la terre par pluſieurs fibres, elle eſt toute aromatique, auſſi-bien que les feüilles & les fleurs.

Elle eſt rare dans notre pays, & ne croît qu'en un ſeul lieu, que je ſçache, ſçavoir dans les Forêts. Ailleurs elle eſt commune dans les lieux humides. Etant tranſplantée dans les jardins, on ne peut point la cultiver, comme *Camerarius* l'a remarqué. Ses vertus doivent s'eſtimer par ſon acrimonie, & ſon odeur aromatique; elle pénétre intimement par la grande ſubtitilé de ſes parties, les plus petits vaiſſeaux dont elle enléve les obſtructions. Elle eſt utile dans l'aſthme, & dans le catârrhe, fait éternuer, provoque puiſſamment les régles & les urines; (ce que j'ai éprouvé, dit *Réneaume*, d'où il donne à cette plante la qualité de Diurétique, comme l'a auſſi remarqué le Sçavant *Pena.*) Elle appaiſe les coliques, & les douleurs hyſtériques, conſolide les vaiſſeaux rompus, eſt excellente pour chaſſer les graviers & le calcul, provoque facilement la ſueur, & quelquefois le vomiſſement. C'eſt pourquoi elle eſt bonne dans les maladies chroniques, & les fiévres continuës; mais dans les contuſions, & les chutes, elle

elle eſt d'une ſi grande vertu, & ſi efficace pour diſſoudre les grumeaux de ſang arrêtés, qui gênent le mouvement & la reſpiration, qu'à peine trouveroit-on dans les trois regnes de la nature, un reméde ſimple auſſi efficace. On peut donc la regarder avec juſtice, comme ſpécifique dans les chutes; car auſſitôt qu'on en a pris, elle ſe porte avec tant d'impétuoſité vers le lieu affecté, & pénétre ſi fort les grumeaux de ſang, qu'on a obſervé, qu'elle y avoit excité de violentes douleurs, & quelquefois une grande difficulté de reſpirer, ſur-tout lorſque la doſe eſt trop forte, & que le mal eſt opiniâtre & invétéré. On calme cependant bientôt ces accidens, ou par un vomiſſement ſpontanée, ou par l'ouverture de la veine.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 2.

On fait uſage de la racine, des feüilles & des fleurs, dont la doſe eſt depuis une pincée juſqu'à deux, pour les perſonnes robuſtes. On l'employe communément en décoction dans de la biere, ou en infuſion dans de l'eau ordinaire. On peut auſſi la faire infuſer dans un vin médicinal, avec d'autres drogues, pour pluſieurs affections de l'abdomen, de la matrice, de la rate & de la veſſie. On fait auſſi une poudre ſternutatoire excellente avec les feüilles & la racine. Mais ſa principale vertu, comme on l'a déjà dit, conſiſte à diſſoudre le ſang; ce qui paroit évidemment par les hiſtoires ſuivantes.

1. Une vieille femme, ſervante de l'Apoticairerie du Sénat, ſe plaignoit depuis long-tems, d'une douleur de côté, avec difficulté de reſpirer, venant d'un trop grand effort. Après avoir tenté envain pluſieurs remédes, elle recouvra entiérement ſa ſanté, par une décoction chaude d'*Arnica* dans de la biere; elle rendit beaucoup de ſéroſité par les urines & par les ſueurs. *L'an 58.*

2. Un Sécretaire, d'ailleurs robuſte, & dans la force de l'âge, pour avoir bu en Été beaucoup de biere très-froide, reſſentit auſſitôt des douleurs à la tête, à l'épine du dos, & des points de côté; il demeura pendant quelques jours & quelques nuits, comme immobile & attaché ſur ſon lit, ainſi qu'il s'exprimoit, avec une toux opiniâtre, un enrouëment, & une difficulté de reſpirer. Après avoir pris inutilement différens altérans & expectorans, il prit une décoction d'*Arnica* avec de la biere; la douleur augmenta à la vérité, avec la difficulté de reſpirer, mais un doux ſommeil ayant ſuccédé pendant deux heures, on obſerva que tous ces ſymptomes s'évanoüirent, & qu'il rendit une grande quantité d'urine. *L'an 60.*

3. Albert *Stumpf*, Fermier, âgé de ſoixante ans, ayant été long-tems affligé d'un catarrhe avec une toux, fut guéri de la même maniere; & il répéta ſouvent le même reméde avec ſuccès, parce qu'il étoit attaqué tous les ans de ce mal, ſur-tout au Printems, ou en Automne.

4. Un jeune homme, âgé de 26. ans, étudiant en Droit, étant tombé de cheval, ſe plaignoit de douleurs continuelles par tout le corps, & cela pendant l'eſpace de preſqu'un mois, qui enfin, par une décoction de notre *Arnica*, s'évanoüirent après une ſueur abondante. *L'an 67.*

5. Une Payſanne ayant été pouſſée violemment contre un mur par le timon d'une voiture, & bleſſée conſidérablement dans la poitrine & le dos, après avoir uſé inutilement d'autres remédes deſtinés à guérir ce

mal ; ſçavoir, de la poudre contre les chutes, de l'onguent rouge potable, du ſperme de baleine, &c. fut heureuſement rétablie par cette décoction. *L'an 63.*

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 2.

6. Nicolas *Ort*, Laboureur, dormant ſur ſon char, & étant tombé, la roue lui paſſa ſur le milieu de la poitrine, d'où lui vint une difficulté de reſpirer, avec une enflûre de l'abdomen. Il ne fut point ſoulagé par pluſieurs remédes tant internes qu'externes ; enfin il fut guéri par une décoction d'*Arnica*. *L'an 70.*

7. Gaſpard *Kempf*, Charbonnier, fut tellement bleſſé au dos & à la cuiſſe, par la chute ſubite d'un arbre qu'il avoit coupé, qu'il ſe tint long-tems aſſis à la maiſon, ſans pouvoir ſe remuer de ſa place, quoiqu'il ſe ſervît continuellement de pluſieurs onctions. Il recouvra enfin ſa ſanté de la même maniere, avec ſa femme, qui avoit été long-tems malade d'une cruelle douleur de hanches, cauſée par un trop grand effort. *L'an 70.*

8. Un Charpentier, par la rupture d'un chevron, ſitué entre deux autres, demeura ſuſpendu au-deſſus d'une chambre profonde ; enfin il s'échapa avec beaucoup d'effort, mais il en eut une douleur de côté, qui s'augmenta par l'application d'une emplâtre *de Ulmaria*, faite par un Barbier. Le troiſième jour après ſa chute, il tomba miſérablement, & comme étonné, au milieu de ſes travaux accoutumés, & il ne put ſe lever de terre, ni ſe remuer, ſe plaignant d'une grande douleur de côté & de dos. Après un lavement & une ſaignée, on lui donna de la poudre contre les chutes, dans une décoction d'*Arnica*, & on fit infuſer cette plante dans de la biere pour ſa boiſſon. Il ſe rétablit, après lui avoir auſſi frotté le côté dont il ſouffroit, avec de l'onguent rouge potable. *La même année.*

9. *Pierre Schirmer* d'Oberndorff, ayant été frapé à la poitrine d'un coup de pied de cheval, ne reçut aucun ſoulagement du ſang de Bouc, mais fut guéri par une décoction d'*Arnica*.

10. Un enfant pétulant, ſe heurta par hazard fortement la tête contre une pierre, d'où lui vint une tumeur & un vomiſſement ; & le troiſième jour une petite fiévre avec quelque délire. On lui mit une emplâtre de bétoine ſur la tête, on lui donna deux ou trois fois une décoction d'*Arnica* ; il guérit, après une diarrhée ſpontanée, & avoir rendu de l'urine comme ſanguine. *L'an 62.*

11. Un Meûnier de notre pays, homme colére, battit ſa femme outre meſure, à coups de bâtons, d'où elle eut une grande difficulté de reſpirer, un crachement de ſang, une tumeur à la tête. Lui ayant donné une décoction d'*Arnica*, elle rendit de l'urine ſanguine, & fut ſoulagée ſur le champ. *L'an 61.*

12. Une ſage femme de notre pays, étant tombée d'un eſcalier, ſua beaucoup après avoir pris de cette décoction, & ſe porta bien, ſans qu'il s'enſuivît aucun ſymptome. *L'an 73.*

13. *Leonhard Trager*, accoutumé à porter & à lever des fardeaux très-lourds, éprouvant de très-grandes diminutions de forces, ſe plaignit d'une violente douleur dans le dos & les reins, juſqu'au périnée ; la douleur augmenta par tout, à la ſuite d'une trop forte doſe d'*Arnica*, avec crainte

de ſuffocation ; mais ayant pris un boüillon de ſaffran & de *Macis*, il reſpira auſſitôt plus librement, la douleur s'appaiſa, & lui ayant ouvert la veine du bras, elle ſe diſſipa entiérement. *L'an 75.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

14. *André Penn*, Cordonnier, d'un tempérament foible, dont la tête & les pieds étoient attaqués réciproquement de douleurs & d'enflûre, n'ayant pu être diſpoſé à ſuer en aucune maniere, ſe procura enfin une forte ſueur par le moyen d'une décoction d'*Arnica* dans de la biere. *Le 13. Octobre de l'an 60.*

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 2.

15. J'ai donné avec le même ſuccès, la même décoction à une Dame du premier rang, qui tomba cet hiver ſur la glace, & ſe plaignoit depuis aſſez long-tems d'une douleur de reins.

16. A un jeune homme qui avoit la fiévre depuis long-tems, avec la rate enflée, & qui retomboit ſouvent par un mauvais régime de vivre, qui, par le moyen de l'*Arnica*, ayant rejetté par le vomiſſement & par les ſelles, beaucoup de mauvaiſes humeurs, ſe porta très-bien. Je pourrois citer d'autres exemples ſans nombre, que je paſſe exprès ſous ſilence, puiſque la vertu de notre *Arnica* eſt aſſez connuë par ce que nous avons dit. Et je ne doute en aucune maniere, que dans les autres maladies, ſur-tout de la poitrine & de l'abdomen, où il ſéjourne une grande quantité de ſéroſité corrompuë dans les vaiſſeaux, comme dans l'hydropiſie, la difficulté d'uriner, en uſant cependant des précautions néceſſaires, on ne puiſſe s'en ſervir avec ſuccès.

OBSERVATION IV.

Sur un Agneau monſtrueux, né & diſſéqué à Altorf, par M. Maurice Hoffmann.

Le 8. Octobre de l'an de J. C. M. DCLXXII.

QUoique les Monſtres dérivent leur nom de montrer, & qu'on les regarde comme des ſignes de quelque calamité publique, qui nous menace, cependant ce petit agneau monſtrueux avorté, qui a deux corps, avec une ſeule tête, ne déſigne rien plus certainement, qu'une grande erreur de la nature dans l'ouvrage de la génération, ſelon l'opinion la plus reçuë, ou par la faute du bélier qui l'a engendré, qui a fourni une ſemence trop abondante & trop ſpiritueuſe, ou par la faute de la brebis qui l'a conçu, qui a troublé par la force de ſon imagination, & par une nourriture trop abondante, l'action de la vertu formatrice animée. Obſerv. 4.

Voici ce qu'on trouva de remarquable dans cet agneau monſtrueux, avant la diſſection.

Les deux corps, dépendans d'une ſeule tête, étoient ſans poil. Sur la tête, s'élevoient de gros yeux noirs, cachés ſous les paupiéres, qui étoient collées, dont les tarſes blancs paroiſſoient comme diviſés par une longue ligne, ſans poil. Les oreilles étoient abbatuës & flaſques. Il n'y avoit point de dents dans la gueule, les commencemens cependant des

incisives étoient marqués par l'inégalité antérieure de la mâchoire inférieure.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 4.

Il n'y avoit qu'une langue polie & blanche. Les lévres pâles. La poitrine étoit commune à l'un & à l'autre, mais plus grande ; & les hypochondres au-deſſus du nombril, étoient auſſi communs.

Au-deſſus du nombril, on remarquoit l'hypogaſtre ſéparé en deux parties, ou plutôt deux ventres propres à chacun de ces corps, qui avoient auſſi chacun un *Scrotum* un peu enflé, dont les vaiſſeaux ſpermatiques, qu'il renfermoit, étoient variqueux, rouges & tranſparens. Chacun avoit un membre génital, nerveux & petit. De chaque côté du *Scrotum*, on voyoit les commencemens de deux mammelons blancs. La queuë de chaque corps étoit torſe à l'extrémité. Les extrémités des huit membres étoient terminées par deux grandes cornes, & autant de petites, qui étoient blanches. L'extérieur du nombril, diſtingué par un cercle comme membraneux, paroiſſoit rude, & comme ſemé de petits grains.

Voyez la Pl. XVI. Fig. 1.

Ayant fait la diſſection de l'hypogaſtre & de l'épigaſtre communs, on ſépara les deux artéres ombilicales, qui enveloppoient de chaque côté la veſſie urinaire vuide, & auxquelles ſe joignoit la veine ombilicale, prenant ſon origine ſous la concavité du foye, mais auſſitôt après, ſéparée en deux, la maſſe du foye comme double & inégale, ne laiſſoit voir aucun veſtige de la véſicule du fiel, mais placée au-deſſous des inteſtins, elle occupoit le bas-ventre de chacun, au-deſſous du nombril. Les deux rates étoient petites, de la figure d'un quarré oblong, un peu livides ; l'une étoit placée entre les inteſtins vers l'hypochondre droit du corps droit, l'autre vers le côté gauche du ventricule du corps gauche. Les inteſtins égaloient à peine la groſſeur d'un tuyau de paille, & la petite portion de l'abdomen gauche, que l'on doit regarder comme le colon proche du *cœcum* contenoit très peu de *meconium*.

Les deux ventricules très-petits, paroiſſoient prendre leur origine d'un ſeul œſophage à l'ordinaire ; mais les inteſtins venant du ventricule inférieur, étoient manifeſtement doubles, & différemment contournés.

Les reins aſſez amples pour la grandeur des petits corps, étoient doubles de chaque côté, ſemblables à des féves, d'une ſurface égale, avec des capſules atrabilaires manifeſtes, qui excédoient à peine un grain d'orge.

Les uretéres étoient fort petits, & à travers leurs interſtices de part & d'autre, deſcendoit un petit inteſtin, formant le *rectum*. Ceux du corps droit étoient cependant plus bas, & ceux du gauche plus élevés, & paroiſſoient proches de la rate, & pâles. Ayant retiré le diaphragme, on remarquoit la cavité de la poitrine, qui n'étoit point diſtinguée en deux, dont le côté droit étoit occupé par des poumons flaſques, nullement dilatés, & peu rouges. Le cœur enveloppé d'une membrane un peu épaiſſe, & qui n'avoit que deux oreillettes, & autant de ventricules, occupoit le côté gauche. De ſa baſe ſortoit l'aorte, qui ſe diviſoit en deux parties, dont l'une ſe plioit en em-bas vers les deux rangs de vertébres, & l'autre s'élevoit droit au cou.

Voyez la Pl. XVI. Fig. 2.

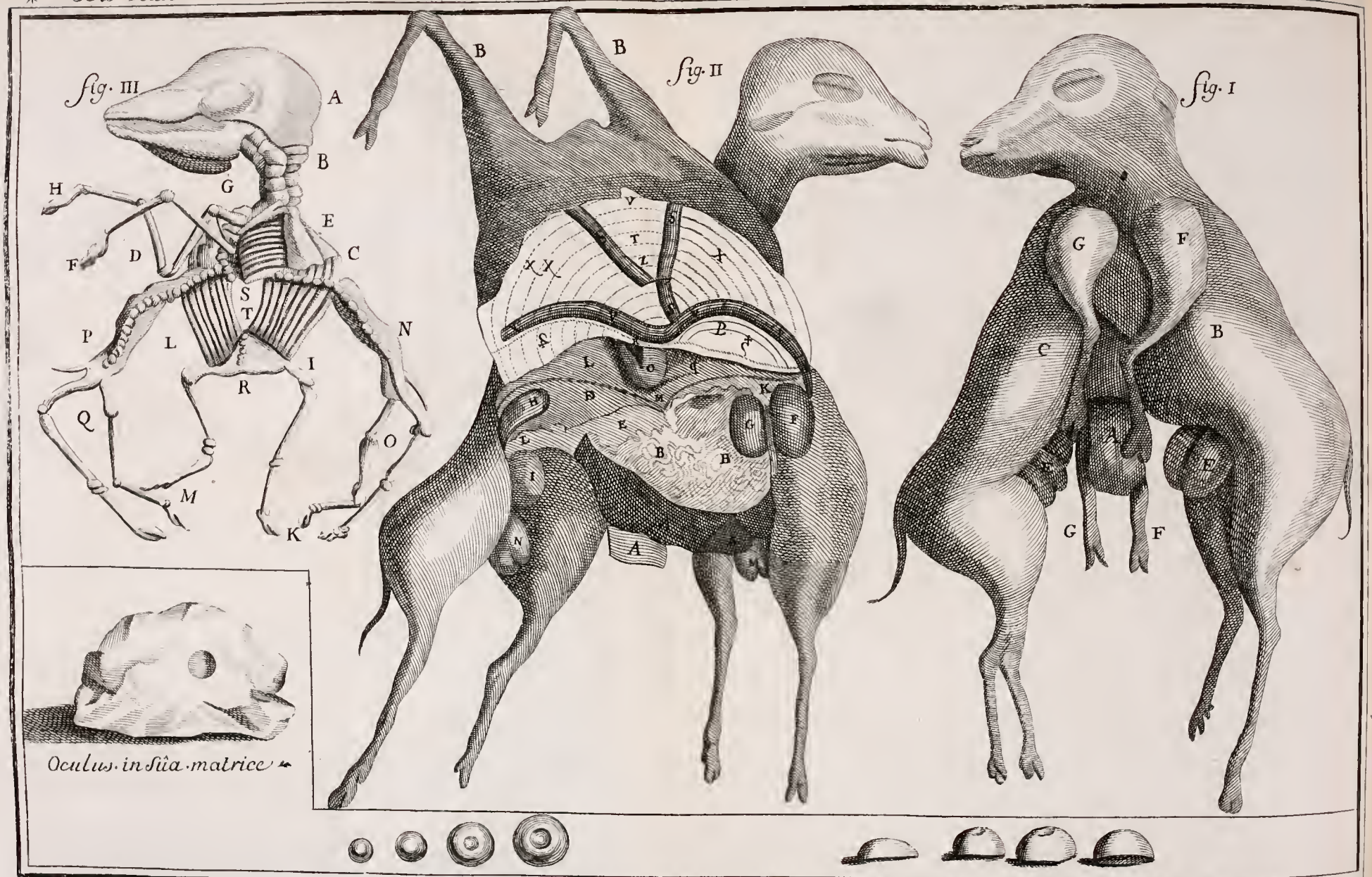


fig. III
A
B
C
D
E
F
G
H
L
N
P
Q
R
S
T
I
M
K
O
fig. II
B
B
V
T
L
X X
K
G
F
A
fig. I
G
F
B
C
G
F
E
Oculus in sua matrice

Quant à ce qui concerne l'un & l'autre *ſternum* commun, placé entre les côtes, & qu'on doit diſtinguer en antérieur & poſtérieur, & les doubles vertébres qui prennent leur origine ſous la premiere & plus grande vertébre du cou, comme auſſi les parties de la tête & du crâne, & les choſes à remarquer touchant les os mols des extrémités; on en jugera plus facilement & plus exactement par l'inſpection de la *Fig. 3.* qui repréſente le ſquelette, que par tout ce que nous pourrions en dire.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 4.

EXPLICATION DES FIGURES.

PLANCHE XVI. FIGURE I.

A. Une petite portion du nombril, qui renferme ſix vaiſſeaux ombilicaux, deux veines, & quatre artéres.

B. Le corps droit.

C. Le corps gauche.

D. La poitrine commune à l'un & à l'autre, & les hypochondres communs.

E. E. Les parties de la génération un peu enflées.

F. La jambe antérieure droite du corps droit. *f.* La gauche.

G. La jambe antérieure gauche du corps gauche. *g.* La droite.

FIG. II.

Deſcription de l'Agneau monſtrueux diſſéqué.

A. Le petit inteſtin du nombril diſſéqué, préſentant quatre artéres, ſous leſquelles ſe cache la veine ombilicale.

B. B. Les deux jambes antérieures latérales, retirées en haut.

a. a. La maſſe rouge du foye, s'étendant vers l'hypogaſtre des deux corps, ſans véſicule du fiel.

b. b. Les inteſtins.

c. La rate du corps droit.

d. La rate du corps gauche.

e. Le ventricule membraneux.

f. g. Les reins droits.

h. i. Les reins gauches.

k. Le petit inteſtin *rectum*, deſcendant vers l'anus, par l'interſtice des reins droits.

l. Le même deſcendant par l'interſtice des reins gauches.

m, n. Le *ſcrotum* de l'un & l'autre un peu enflé.

M. Le diaphragme.

O. Le cœur diviſé en deux, pour laiſſer voir les ventricules.

P. Une portion des poumons occupant le côté droit de la poitrine, & le cœur à gauche.

q. r. Les deux aortes repliées vers les rangs de vertébres *yyyy.*

s. s. s. Portion de l'œſophage, de la trachée-artére, & des artéres carotides.

t. Les os du milieu du *ſternum* antérieur replié en haut.

v. Cartilage pointu.

x. Les côtes droites du corps droit.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 4.

5. Les côtes gauches du corps droit paroiſſant à travers la plévre.
x. x. Les côtes gauches du corps gauche.
4. Les côtes droites du corps gauche.
y. y. y. y. Les rangs des vertébres du dos ſe réuniſſant au cou.
z. Le haut du *ſternum* ſéparé du point de réunion des vertébres.

On n'a pu commodément exprimer les autres choſes, ſans détruire la ſtructure naturelle.

FIG. III.

Squelette de l'Agneau monſtrueux.

A. Tête de l'Agneau monſtrueux.
B. Les ſept vertébres doubles du cou.
C. Le corps droit.
D. Le corps gauche.
E. L'omoplate droite du corps droit, ou du tronc droit.
F. La jambe antérieure droite du corps droit.
G. L'omoplate gauche du corps gauche.
H. La jambe antérieure gauche du corps gauche.
I. L'omoplate gauche du corps droit, cachée ſous les côtes gauches du corps droit.
K. La jambe antérieure gauche du corps droit.
L. L'omoplate droite du corps gauche, ſe cachant ſous les côtes droites du corps gauche.
M. La jambe antérieure droite du corps gauche.
N. Les vertébres lombaires, avec l'aſſemblage des os innominés du corps droit.
O. Les jambes poſtérieures avec la queuë du corps droit.
P. Les vertébres lombaires, avec l'aſſemblage des os innominés du corps gauche.
Q. Les jambes poſtérieures avec la queuë du corps droit.
R. Le *ſternum* cartilagineux & membraneux, qu'il a fallu placer en bas dans cette deſcription, préſentant au milieu ſept petits grains oſſeux, & joignant les côtes gauches du corps droit avec les côtes droites du corps gauche.
S. Le *ſternum* cartilagineux & membraneux placé ici en haut, contenant autant de petits grains oſſeux, de la forme d'un pois, joignant les côtes droites du corps droit, avec les côtes gauches du corps gauche.
T. Hiatus repréſentant le goſier.

OBSERVATION VII.

Sur les Vers de la matrice, par L. Benjamin Scharffius.

Obſerv. 7. UNe femme de ce pays, âgée de 50. ans, d'une petite fortune, accoutumée au laitage, & autres alimens cruds, reſſentoit depuis plus de trois ans, une démangeaiſon & une chaleur incroyables autour des parties naturelles, avec une douleur âcre & brûlante, qui continua pendant quelques jours. Enfin après avoir rendu par la vulve une grande quantité d'aſcarides, reſſemblant parfaitement aux vers du fromage, la douleur & la

démangeaiſon furent à la vérité un peu appaiſées ; mais cependant tout le mal n'eſt pas diſſipé, la maladie revient de tems à autre ; & des ſymptomes hyſtériques étant ſurvenus, elle a rendu avec puanteur, une aſſez grande quantité de vers. EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Je ne doute point qu'on ne puiſſe entiérement guérir cette maladie par des remédes intérieurs, auſſi-bien qu'extérieurs, ſur-tout par des clyſtéres & des peſſaires, comme auſſi par les bains. Mais comme par une mauvaiſe honte, elle ne veut point découvrir ce mal à perſonne ; & qu'ainſi elle mépriſe les conſeils des Médecins, elle eſt obligée de mener une vie miſérable. On peut lui appliquer ce qu'un Poëte a fort bien dit : Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 7.

Stultorum incurata pudor malus ulcera celat.

OBSERVATION XIII.

Sur des Vers trouvés dans les ventricules du cœur, par M. Godefroy Samuel Poliſius.

LEs obſervations de différens Auteurs, outre celles que les Éphémérides d'Allemagne rapportent çà & là, prouvent que les vers ſéjournent preſque dans toutes les parties du corps humain. On tira en préſence de mon pere, du bas-ventre d'un ſoldat bleſſé, un ver long de deux aunes : & lorſque j'exerçois en 1668. la pratique de la Médecine à *Zullich*, dans le Duché de Croſnen, on m'apporta de l'urine d'un Gentilhomme de *Schwit*, qui étoit remplie de petits vers, ſemblables aux teignes, & qui couroient çà & là dans l'urine. M'informant de la netteté du vaiſſeau où on avoit reçu l'urine, on m'aſſuroit certainement que le vaiſſeau avoit été bien nettoyé, & couvert auparavant. Mais il eſt bien plus fâcheux, que le cœur, la plus noble partie de notre corps, la ſource de la chaleur naturelle, ne ſoit point exempt de ces ſortes d'inſectes. Obſerv. 13.

L'an 1646. le 18. Mai, un jeune homme, *M. Godefroi de Gierſdoff*, ayant été bleſſé mortellement la nuit dans un combat, au côté gauche de l'abdomen, ſon corps fut ouvert après ſa mort par M. ſon parent *Melchior Poliſius*; & lorſqu'on fut arrivé au cœur, qui d'ailleurs étoit très-bien conſtitué, on trouva dans l'un des ventricules, non-ſeulement une quantité de ſang noir & grumeleux, mais auſſi deux vers qui y étoient cachés, & que l'on fit voir aux aſſiſtans. Ils avoient des oreilles, des yeux & une trompe, ils étoient blancs, longs d'un demi-doigt, cependant morts tous les deux.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679.

OBSERVATION XIV.

Sur une Épilepſie d'une femme en couche, guérie par un véſicatoire, par le même Auteur.

Obſerv. 14. L'An 1663. lorſque j'exerçois la Médecine à *Steinove* ſur l'Oder en Siléſie, je fus appellé pour une jeune femme, épouſe d'un Drapier, qui étoit accouchée depuis peu de jours, aſſez heureuſement, mais qui ſe trouvoit vivement attaquée de convulſions épileptiques. En m'approchant, je m'informai de l'état de ſes lochies, ſi elles couloient bien, & ſi elles avoient coulé juſqu'alors. Mais on me répondit, qu'à la vérité elles avoient coulé en petite quantité au commencement, mais enſuite plus abondamment, lorſqu'on lui eut donné les remédes qu'on a accoutumé de donner aux femmes dans cette occaſion : je preſcrivis des anti-épileptiques, mêlés avec des utérins, ſur-tout une *confection d'Emeraudes de M. Jonſton*, que je reſpecte beaucoup ; je conſeillai au mari & aux parens, de le faire appeller en conſultation. Nous vimes enſemble cette miſérable dans un accès horrible. Nous éprouvames différens remédes, mais preſque tous envain, juſqu'à ce qu'enfin, par le conſeil de *M. Jonſton*, on lui appliqua un véſicatoire ſur les jambes, qui fit tant d'effet, que non-ſeulement les accès devinrent plus rares & plus courts, mais que le ſecond jour après, ils ceſſerent entiérement, & que l'accouchée recouvra une parfaite ſanté.

OBSERVATION XXII.

Sur une mole monſtrueuſe, par M. Alphonſe Khonius.

Obſerv. 22. UNe femme âgée de plus de 53. ans, portoit à ſa grande incommodité, une mole dans ſon ventre. Sur-tout elle étoit travaillée d'une grande difficulté de reſpirer, à cauſe de la compreſſion du diaphragme, qui eſt le principal organe de la reſpiration. Le ventre étoit très-dur, & une douleur qui venoit ſenſiblement du poids, affectoit ſur-tout les hypochondres ; mais ſi en ſe penchant en avant, elle appuyoit ſon ventre ſur un banc, elle ſentoit un plus grand ſoulagement, qu'étant couchée, ou dans une autre ſituation. J'ai fait ſortir heureuſement, au grand étonnement de cette femme & des aſſiſtans, cette mole énorme, fœtide & comme une groſſe citroüille, peſant 20. livres (je rapporte exactement la vérité) & qui n'avoit pu être chaſſée auparavant par aucun reméde, quoiqu'on en ait employé pluſieurs, par le moyen de *l'eſprit de ſel ammoniac ſalé de Zwelffer* (*décrit dans l'appendix de ſes obſervations, p. 53.*) ayant fait précéder auparavant un laxatif ; la femme joüit actuellement d'une parfaite ſanté.

OBSEV.

OBSERVATION XXIII.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Sur un accouchement monſtrueux cauſé par une force ſurprenante de l'imagination, par le même Auteur.

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678 & 1679. Obſerv. 23.

IL n'y a pas long-tems que la femme d'un Ouvrier, accoucha d'un fils mort, monſtrueux; il étoit entiérement ſans cerveau, à la place duquel ſe trouvoit un petit ſac rempli de ſang grumeleux. La face étoit affaiſſée, il ne paroiſſoit point de cou, mais les vertébres du cou étoient monſtrueuſement élevées au-deſſus des oreilles; la peau du dos étoit ouverte, & comme déchirée; enſorte que les muſcles du dos étoient à découvert, & que cette ouverture du dos reſſembloit à une queuë de martre. Les mains & les pieds étoient fort tors. La cauſe de cet accouchement monſtrueux, venoit de ce que la femme enceinte, au milieu du tems de ſa groſſeſſe, avoit eu l'imagination frapée, à la vuë de quelques pots de fleurs moulés en figures humaines, & de ce que peu de tems avant ſon accouchement, la vuë inopinée d'une martre écorchée, lui avoit cauſé une grande terreur. Effet prodigieux de l'imagination!

(*Lettre de* Khonius *d'Ulm à Jéne, à M.* Wedel, *& de-là à Breslaw, aux Auteurs du recuëil.*)

OBSERVATION XXIV.

Sur le Ver qui cauſe la douleur de dents, par M. Jean Nicolas Pechlin.

PLuſieurs Auteurs ont remarqué, que les dents étoient ſujettes aux vers. Mais aucun juſqu'ici n'en a donné une deſcription un peu exacte, ni n'en a fait repréſenter de figure. J'ai donc cru faire quelque choſe d'utile, ſi je rapportois ici ce que j'ai eu occaſion d'obſerver à ce ſujet. J'avois ſoin, il y a plus de ſept ans, d'une vieille femme de Leyde, affligée d'un ſcorbut violent, & preſque corroſif; parmi les autres ſymptomes, elle éprouva contre mon attente, une douleur de dents inſupportable, & qui ne cédoit à aucun reméde. Soit donc qu'elle fût ou preſſée par la violence de la douleur, ou conduite par le hazard, elle commença à prendre hardiment du miel, qui ſe trouva proche de-là, & dont l'uſage lui étoit auparavant ſuſpect, & pour qu'elle ne parût point agir ſans deſſein, elle commença à l'inférer avec ſa langue dans les cavités de ſes dents. Mais tandis qu'elle attendoit la *punition* d'un reméde pris inconſidérément, c'eſt-à-dire l'augmentation de la douleur, il en arriva tout autrement; car un moment après, elle ſentit ſur la langue une démangeaiſon inſupportable, qu'elle crut venir d'une humeur âcre ſalée; & ayant eſſayé d'y apporter du reméde avec la main, elle trouva enfin çà & là de petits vers, qui s'agitoient avec une grande viteſſe, au nombre de cinq, marqués ſur le front, d'une tache livide, qui avoient des pieds, Obſerv. 24.

& qui, si on en excepte les articulations, étoient semblables aux poux plats.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 24.

Cette femme me fit alors auſſitôt appeller : à peine étois-je entré dans ſa maiſon, que, remplie de joie, & délivrée de ſes douleurs, elle m'expliqua à mon grand étonnement, & le jeu admirable de la nature, & le ſuccès très-rare d'un ſi ſimple reméde. Après avoir examiné ces petits vers a l'œil nud, je me ſervis d'un microſcope, & je remarquai que leur figure n'étoit point deſagréable, qu'ils étoient au moins d'une figure beaucoup plus élégante, que ceux qu'une expérience journaliere nous fait trouver dans le foye des brebis, & que les Bouchers en Italie, appellent *Biſcioli*, & que le très-curieux *François Rédi* a repréſentés nouvellement dans ſon Livre des inſectes. Mais de quel œuf, ſemence ou pourriture, ces petits vers ont-ils pris naiſſance ? Il n'eſt pas croyable, qu'un corps figuré & rond, que nous appellons œuf, ſe ſoit attaché en cet endroit, mais il eſt encore moins probable, que les reſtes de la nourriture, chargés auparavant de quelque ſemence, ou de quelque petit œuf, ayent enfin pris la figure d'un animal parfait & plat. Que d'autres déterminent, ſi des eſprits produits par le tartre ſcorbutique des dents, ſeroient devenus en ſe rapprochant, des véſicules vivantes & enflées de vers, qui enfin auroient acquis une trompe & des pieds. Mais comme il eſt conſtant, que ces animaux ſont vivans & mobiles, comment ont-ils pu cauſer une ſi grande douleur ? Eſt-ce en ſuçant, & en attirant comme les ſang-ſuës, car la malade témoignoit avoir ſenti une eſpece de ſuction ? Eſt-ce en mordant, ou en picorant les extrémités des fibrilles nerveuſes par où ils s'attachent dans la cavité rongée, ſi on peut imaginer aucune force dans un ſi petit animal ? Eſt-ce enfin en rempant, où par l'agitation de leurs membres & de leurs pieds autour des membranes des dents ? Tel que paroit être le mouvement des petits vers qui ſe cachent dans les puſtules de la face, qui cauſent une démangeaiſon importune.

OBSERVATION XXV.

Sur un faux Polype du cerveau & de la matrice, par le même Auteur.

Obſerv. 25.

J'Ai ſouvent penſé en moi-même quelle étoit la nature du ſang qui s'arrête dans les grands vaiſſeaux, car j'avois remarqué qu'il ne s'arrête pas ſeulement dans les vaiſſeaux capillaires, & que lorſqu'il s'arrête, il ne devient point auſſi-tôt de la nature du pus. Autrefois dans des expériences ſur de jeunes animaux, le nombril étant à peine cicatriſé, j'ai trouvé que les artéres ombilicales, dans l'endroit où elles ſe joignent aux iliaques, ſe changeoient avec le tems, en un ligament denſe, ſolide & blanc, ſans aucun reſte de cavité.

Lorſque je croyois dans mes premiéres expériences, que cela venoit de quelque humeur viſqueuſe des parois des tuniques, quelquefois auſſi de la tranſpiration lymphatique & gélatineuſe des vaiſſeaux capillaires, convaincu par une expérience plus certaine, je trouvai que ce ſang lui-même coagulé en

forme de polype, ayant quitté sa rougeur, appliquoit de part & d'autre aux parois des artéres, des petites lames visqueuses & membraneuses, ou, si vous aimés mieux, disposées en forme de réseau, & changeant sa propre substance par je ne sçais quelle force de fermentation, rempliſſoit la cavité. Et je ne pus point douter que dans plusieurs parties, il ne se fit une coagulation du sang, sans aucune formation de pus, ni aucune putréfaction, & je me persuadai entiérement que c'étoit-là l'origine des sinus ou de ces vaisseaux élargis qui se trouvent entre les artéres & les veines, & qui participent de la nature de l'une & de l'autre; comme on le voit dans le cerveau & la matrice, où l'on a trouvé par plusieurs expériences, que cette sorte de coagulation, qu'on doit appeller polype, même selon le sentiment de *Kerckringius*, séjourne dans ces sinus. Mais j'ai remarqué dans une femme, (car ce sexe est ordinairement plus sujet à cette sorte de coagulation,) qui mourut d'une violente douleur de tête de plusieurs années, que les sinus du cerveau étoient remplis d'une espece de glû noire, mucilagineuse & ténace, qui étendoit ses fibres dans les rameaux latéraux, comme un polype, que nous retirames par conséquent tout entier, assez semblable par la figure & la couleur à une branche de corail. Mais je croirois que ces cavités ne se rempliſſent point aussitôt dès le commencement, mais qu'il se rassemble avec le tems des grumeaux, & des parties fibreuses, tandis qu'une partie demeure encore fluide; qu'enfin tout est tellement rempli de cette substance glutineuse, qu'il ne reste plus de passage pour la partie fluide, & qu'y ayant obstruction dans tous les vaisseaux, la mort s'ensuit nécessairement. Mais je laisse à déterminer à de plus Sçavans que moi, si ces douleurs si grandes dans les femmes, & souvent fixes, viennent d'un air étranger fermentatif, & qui cause une acrimonie, ou une expansion plus grande qu'à l'ordinaire, d'où viennent la coagulation, & les concrétions membraneuses.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 25.

OBSERVATION XXVIII.

Sur un flux menſtruel arrivé à l'âge de trois ans, & ſur des fleurs blanches qui parurent à l'âge de ſept ans, par le même Auteur.

LA Nature est souvent incertaine touchant les purgations menstruelles, soit qu'on ait égard au tems, ou à quelques autres changemens. J'observerai cependant que pour conserver l'autorité du nombre septénaire, on croit que la maturité des menstruës n'a lieu qu'à l'âge de quatorze ans, & même on regarde comme de mauvais présage, & un signe de mauvaise santé, l'écoulement qui arrive plutôt, ou plus tard, & moi-même je regarderois comme suspectes les menstruës qui arriveroient à un âge plus ou moins avancé. Je ferois voir facilement dans ces exemples de fluxs menstruels hors de saison, qu'il y a quelque vice caché; & si quelques femmes ont vécu sans cet écoulement pendant tout le tems de leur vie, je ne crois point cependant qu'elles ayent vêcu sans aucune incommodité, excepté celles à qui ce défaut est naturel, & selon le caractére de la Nation, comme dans quel-

Obſerv. 28.

ques pays Septentrionaux, & comme cela arrive en Groënland. L'*observation 87. de Kerckringius*, eſt aſſez nouvelle, ſur des menſtruës qui ont coulé dès le commencement de la naiſſance, mais avec un mauvais augure pour la durée de la vie. J'ai appris d'un homme digne de foi, qu'une de ſes filles à l'âge de trois ans, étoit déjà incommodée du flux menſtruel, & qu'enſuite perdant ſes forces peu à peu par l'impétuoſité prématurée de la nature, elle mourut à l'âge de cinq ans. Mais on n'a point fait mention juſqu'ici, & on n'a point obſervé de fleurs blanches, qui ayent commencé à couler à l'âge de ſept ans. *Jean Fernel, Auteur très-ſage, & très-ſçavant au Livre VI. ſur les maladies des parties, & leurs ſymptomes, chap. XVI. s'exprime ainſi ; cette maladie*, (les fleurs blanches,) *attaque non-ſeulement celles qui ſont avancées en âge, mais encore des jeunes filles, qui ont les pâles couleurs. J'ai vu une jeune fille à l'âge de huit ans, qui en étoit atteinte, & qui enſuite en fut long-tems, & conſidérablement affligée.* Mais je ſuis porté par quelques raiſons à croire, que cela arriva plutôt à l'âge de ſept ans, qui eſt conſacré à la nature, & que ceux qui ont raconté les premiers la choſe, ont peut-être été trompés par leur opinion, ou qu'ils n'ont pas bien examiné le fait.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 28.

Je connois une Demoiſelle de condition qui éprouva à l'âge de ſept ans, un écoulement de fleurs blanches & ſéreuſes, avec une grande diminution de ſes forces, & de ſa couleur ; mais qui ayant été guérie par l'habileté des Médecins, ſe porte encore très-bien. J'ai vu il n'y a pas long-tems, une fille de quinze ans, maintenant vigoureuſe & ſanguine, qui au rapport de ſa mere, avoit éprouvé d'abord à l'âge de ſept ans un écoulement de fleurs blanches, ſi abondant, qu'elle a difficilement échappé du danger qu'elle couroit. Il eſt incertain, ſi c'eſt une prérogative de l'âge de ſept ans, ou ſi les indices de l'âge de quatorze ans ſe manifeſtent alors ; ſi on doit avoir quelque reſpect pour les ſecrets de la nature, je n'héſiterai point de croire qu'il ſe fait pour lors quelque fermentation, & comme un mouvement préparatoire, puiſqu'il arrive auſſi qu'au ſeptième mois le fœtus remue dans l'utérus, excité par l'orgaſme des humeurs & des eſprits. Cependant, lorſque la nature paroit agir ſi prématurément, & comme ſe prévenir elle-même, c'eſt toujours un ſigne de la diminution de la ſanté, & de celle des forces, qui doit s'en ſuivre.

OBSERVATION XXXI.

Sur le Tuf cartilagineux des membranes, & des artéres, par le même Auteur.

Obſerv. 31. JE me ſouviens que l'an 1665. en diſſéquant une femme hypochondriaque, je trouvai dans cette partie de la rate où entre l'artére, & enſuite dans une grande partie de ſa ſurface, une croûte, non point cartilagineuſe, comme on l'a obſervé quelquefois, mais pierreuſe, & réſiſtant au fer, de ſorte qu'elle rejailliſſoit avec bruit. L'épaiſſeur de la membrane endurcie, à l'endroit où elle l'etoit le plus, ſurpaſſoit celle d'un écu. Etant examinée avec ſoin, elle paroiſſoit compoſée de petites lames produites

en partie par l'exhauſtion du ſuc nourricier, en partie par le concours d'un eſprit pétrifiant. L'incomparable *Sténon*, & d'autres ont obſervé plus d'une fois que les membranes, les cartilages, ou les ligamens s'oſſifient ſurtout autour de la baſe du cœur, dans les animaux vieux & ſecs, & dans les tendons des vieux oiſeaux; mais ils prennent un peu plus rarement la nature du Tuf. Cependant *Charles Drelincourt* Médecin, & Conſeiller du Roi très-Chrétien m'a fait voir auſſi dans une certaine occaſion, que l'aorte deſcendante, principalement l'iliaque s'étoit toute durcie comme une pierre en différens endroits, en conſervant cependant leur cavité, prodige certainement ſurprenant. Je croirois que, dans pluſieurs ſolides le changement arrive par degrés, & que, de même que l'os ſe forme de cartilage ou de tendon, de même auſſi, les parties des os étant plus compactes, & leur humidité huileuſe étant deſſéchée, elles ſe convertiſſent en Tuf, ou en caillou, y ayant ici des parties plus fléxibles, là de plus dures, & cela par intervalles.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 31.

OBSERVATION XXXIII.

Sur des calculs en forme de pois, rendus librement par le Périnée, par le même Auteur.

UN enfant âgé de plus de douze ans, fut long-tems incommodé d'une douleur peſante dans la veſſie, mais ſans ſoupçon de calcul. Enfin, lorſqu'on ne s'y attendoit point, les douleurs augmentant, il s'éleva une tumeur autour du périnée, qui paroiſſoit devoir finir par un ulcére, mais cependant on ne put la conduire à maturité par aucune emplâtre, ou liniment, juſqu'à ce qu'enfin, ayant ceſſé les remédes, la tumeur rebelle juſqu'alors, ſe changea en ulcére. Mais un certain jour l'enfant ayant mangé beaucoup de pois, qu'on lui avoit ſervi à ſouper, ſentit une démangeaiſon inſupportable dans le périnée: pour l'arrêter, il y porta les doigts & les ongles, & comme il les appuyoit fort ſur la partie, & qu'il la déchiroit un peu, il rompit facilement la tumeur déjà amollie. La plaie étant ouverte ſans douleur, il ſortit auſſitôt des globules, au nombre de vingt, que cet enfant reçut, croyant que c'étoient les pois qu'il avoit mangés, tant ils étoient ſemblables par la forme & par la grandeur. Mais ayant ſecoué ces globules, il parut que c'étoient des petites pierres ſemblables à des pois, blanches, d'une ſurface unie, & polie. On les donna enſuite à un Chirurgien, à qui on confia le ſoin de guérir la plaie, & qui me les fit voir auſſitôt, en m'expliquant la nature de la plaie. Ce cas extraordinaire arriva l'an 1671. à Leyde. Obſerv. 33.

[*Envoyé de Kiel à Schleſvic, à M. Joël Langelot, & de-là à Breſlaw, aux Collecteurs des Éphémérides, au mois de Novembre 1677.*]

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 9. & 10.
1678. & 1679.

OBSERVATION XXXVIII.

Sur les follicules ou poches du muſc, par M. Daniel Ludovic.

Addition à l'Obſervation CCV. pour la IV. année.

Obſerv. 38. LOrſque nous reliſions derniérement l'Anatomie des Caſtors du très-expérimenté M. *Wepfer*, ces poches applaties ou comprimées du muſc, nous revinrent à la mémoire ; & comme on connoit, & que l'on tranſporte par tout de ces follicules ou petits ſacs plus tenflés, nous avons voulu rechercher pourquoi ceux-ci ſont plus plats. Notre Séréniſſime Princeſſe en poſſédoit quelques-uns d'entiers, qui ont ſervi à nos recherches. La plus grande partie des poils étoit tombée, & les autres cédoient au moindre attouchement ; & on pouvoit ainſi les obſerver plus diſtinctement. Il y avoit quelques-uns de ces follicules qu'on avoit mis à part dès le commencement, qui ſe trouverent entiérement ſemblables à ces derniers. Mais cependant les côtés rentroient un peu en-dedans, ſoit par un trop grand deſſéchement, ſoit à cauſe des dérangemens occaſionnés par le tranſport. Nous ne déciderons point maintenant, ſi les Indiens ou les Chinois très-ingénieux en ces ſortes d'affaires, ne mettent point quelquefois certaine choſe entre les plis de la membrane récente. Mais les trois autres reſtans, plus plats, & par conſéquent plus grands, n'étoient pas plus blancs dans leur côté intérieur, peut-être à cauſe du cabinet trop chaud, ou on les gardoit, ou par rapport à leur ancienneté. Ils étoient livides, comme s'ils euſſent été imbibés de quelque choſe de gras, ou comme une veſſie de bœuf gardée long-tems : comme auſſi la petite membrane étoit ſeulement collée à un morceau de peau veluë, & qu'elle paroiſſoit d'abord avoir pris naiſſance au milieu des poils, elle ſe ſéparoit enſuite facilement, cachant cependant dans ſes interſtices, du muſc auſſi excellent que nous en ayons jamais eu. Mais comme les autres méthodes rapportées (depuis *Linſchott* juſqu'à la derniere ambaſſade de Tartarie) ne quadrent point beaucoup ici, quelqu'un croira que les Chinois & leurs voiſins, pour que le débit en ſoit plus facile, ou pour quelqu'autre raiſon de commerce, en font auſſi quelquefois de cette façon ; ſur-tout, ſi on y ajoûte encore le ſang & les autres parties de l'animal, qui poſſédent ces qualités du plus au moins. Ainſi le ſçavant *A. Olearius*, n'a point dit ſans raiſon, que peut-être tous les ſentimens à cet égard peuvent être vrais, &c. juſqu'à ce que les Médecins voyageant davantage dans les pays orientaux, ayent rendu la choſe plus claire. Nous avons vu de ſemblables follicules plus comprimés (parmi d'autres à vendre) mais ils n'égaloient point la bonté du nôtre. Nous avons cru devoir ajoûter ceci ingénuëment, afin qu'il n'y eût ici aucune confuſion ſur cette matiere, qui n'a point été entiérement développée ailleurs, au moins pour ceux qui ne peuvent avoir ces follicules de la premiere main.

OBSERVATION XLII.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 42.

Sur une paſſion Hyſtérique guérie par le Mariage, par M. Jean Schmid.

IL n'y a perſonne, pour peu qu'il ſoit exercé dans la pratique, qui n'éprouve tous les jours, combien de ravages, & d'accidens fâcheux, les affections utérines cauſent aux femmes. Mais ces affections ſont ſouvent ſi embarraſſées, & compliquées avec une ſi grande variété de ſymptomes, qu'elles en impoſent au Praticien le plus expérimenté. La difficulté conſiſte-t'elle en ce que le plus ſouvent la paſſion hypochondriaque eſt jointe à cette affection, d'où on ne peut point ſi facilement démêler le concours des ſymptomes, & le réduire à ſes principes ? C'eſt pourquoi le très-ſçavant *Nath. Hyghmore* a touché, ce me ſemble, la choſe du doigt, lorſqu'il établit dans un traité particulier fort ingénieux, que l'une & l'autre affection ont entr'elles une grande affinité. Ainſi il n'eſt point ſurprenant, qu'il en réſulte tant de maux; les humeurs même arrivent à un tel degré de malignité, que ſouvent même les plus prudens, croyent qu'il y a un venin de caché, ce que je crois dépendre de la variété ſurprenante, & de la combinaiſon des ſymptomes. C'eſt ce que confirment une infinité d'obſervations, & la pratique journaliere. Qu'il me ſoit permis de rapporter un cas auquel je n'ai jamais vu ni lu rien de ſemblable.

Une fille née d'honnêtes parens, nommée *Barbe Paſſawandt*, à la fleur de ſon âge, d'une complexion très-délicate, commença à ſentir des ſymptomes hyſtériques, qui croiſſoient tous les jours, quoique des Médecins très ſçavans, feus M. *Jean-George Schwabe* & M. *Henri Martinius*, mes très-grands amis, euſſent employé des remédes excellens. Elle implora enfin mon ſecours; les ſymptomes étoient tels que nous allons le dire: tantôt elle avoit mal à la tête, tantôt elle ſentoit une diſtenſion, & une grande douleur dans l'abdomen, quelquefois tout ſon corps devenoit roide & immobile. Lorſqu'elle éprouvoit cette catalepſie, quelquefois univerſelle, quelquefois dans certaines parties ſeulement, on auroit plutôt rompu ſa main, ſon bras ou ſes pieds, que de les mouvoir. Il lui arrivoit des convulſions & des trémouſſemens horribles, ou de tout le corps, ou ſeulement de quelques parties; elle agitoit ſes membres, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; & ce qui étoit le plus terrible à voir, elle élevoit l'abdomen, en fléchiſſant l'épine du dos, enſorte que la tête touchoit preſque ſes pieds. La choſe ſurpaſſe toute croyance; ſi je n'y avois aſſiſté pluſieurs fois, j'aurois juré qu'on ne pouvoit ainſi plier le corps, même par force. Elle rioit avec des éclats ſinguliers, & comme elle étoit très-dévote, elle chantoit des complaintes, & ne ſe trompoit en aucune choſe; elle parloit, & comprenoit tout ce qu'on lui diſoit; & elle ſe plaignoit de ce qu'elle avoit un chemin à faire, qui l'obligoit à marcher par un ſentier ſur les eaux, & à monter au-deſſus d'une montagne des plus eſcarpée, &c. Elle regardoit les aſſiſtans les yeux ouverts, mais ne pouvoit les diſtinguer. Quelquefois elle demeuroit couchée immobile pendant deux

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 42.

jours, ne prenant rien ; elle conſervoit ſa reſpiration, comme ſi elle eût dormi, légérement cependant. Si on la laiſſoit en repos, elle revenoit à elle, comme d'un vrai ſommeil ; mais ſi on la troubloit, elle tomboit dans de grandes convulſions ; enſorte que j'ai ſouvent été étonné, que ſes membres n'ayent point été bleſſés par une ſi grande agitation. Pendant un aſſez long intervalle de tems, on ne lui ſentoit ſouvent aucun pouls, quelquefois elle avoit la fiévre, quelquefois elle étoit abſolument ſans chaleur. L'accès étant fini, elle ne ſe ſouvenoit aucunement de ce qui s'étoit paſſé auparavant, de ce qu'elle avoit dit ou vu, ou fait. Souvent ſes parens croyoient qu'elle étoit près de ſa fin ; je leur donnois cependant toujours de l'eſpérance.

J'employai différens remédes, utérins, anti-hypochondriaques, & différens ſpécifiques hors de l'accès ; car dans l'accès, elle ne pouvoit recevoir aucuns remédes, excepté des topiques, encore ne pouvoit-on pas les employer toujours avec ſûreté. Le *Galbanum*, le *Caſtoreum*, les *Fumigations d'odeurs fortes*, lui portoient à la tête, & rendoient les ſymptomes plus cruels ; enſorte qu'il a fallu enfin en ceſſer l'uſage. Durant l'accès j'eſſayai de modérer la violence des ſymptomes par des narcotiques, mais avec un très-mauvais ſuccès ; car les délires devenoient beaucoup plus forts, & au lieu du ſommeil, il n'y avoit que de très-violentes inquiétudes. Il ne me reſtoit qu'une ſeule eſpérance d'appaiſer les ſymptomes ; elle étoit appuyée ſur la ſaignée, qui ayant été employée deux fois, & ſouvent dans une preſſante néceſſité, trois fois le jour, juſqu'à la quantité de ſept ou huit onces, lui cauſoit un grand ſoulagement, enſorte que quelquefois, pendant l'accès, lorſqu'elle étoit ſans voix, & dans une grande anxiété, elle me montroit avec le doigt, la veine qu'il falloit ouvrir. J'héſitai, je l'avoüe, fort ſouvent, à tirer tant de fois du ſang d'un ſi petit corps ; mais après l'accès, elle me reprochoit toujours ma timidité ; pourquoi me diſoit-elle, avez-vous ſouffert que je fuſſe affligée ſi long-tems, puiſque je me porte indubitablement mieux après la ſaignée. Pendant tout le cours de la maladie, on lui ouvrit la veine *cent ſoixante & ſeize fois*, & à chaque fois, on lui tiroit au moins ſept onces de ſang. Enfin, tous les remédes preſcrits ſelon l'art, faiſant peu d'effet, je lui conſeillai le mariage. Elle n'eut pas plutôt ſuivi ce dernier avis, qu'elle fut délivrée de tous les maux dont elle avoit été miſérablement tourmentée juſqu'alors, & elle a vécu en bonne ſanté juſqu'à ce jour.

Si le mariage guérit cette fille, il n'apporta aucun ſoulagement à l'épouſe du très-illuſtre M. *C. Schw*, qui fut tourmentée vivement, & pendant long-tems de ſemblables ſymptomes, étant cataleptique, ayant l'eſprit aliéné, rêvant les yeux ouverts, & diſant des choſes qui n'avoient point de rapport. Quelquefois elle repouſſoit ſon mari comme un étranger, & reconnoiſſoit pour ſon mari quelqu'un des aſſiſtans, quoiqu'étranger, & ſe figuroit mille bizarreries. L'accès étant fini, elle ſe trouvoit ſi bien, qu'elle pouvoit prendre l'air, & s'acquitter de ſes emplois accoutumés, deſorte que perſonne n'auroit cru qu'elle eût été ſi mal. Cependant ayant enfin perdu ſes forces, & ſa ſanté s'affoibliſſant toujours, il lui ſurvint une eſquinancie dont elle mourut.

OBSEV.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 9. & 10.
1678. & 1679.
Obſerv. 43.

OBSERVATION XLIII.

Sur une Hydrophobie cachée pendant 20. ans, par le même Auteur.

PLuſieurs obſervations des Médecins confirment, que pluſieurs maladies peuvent reſter cachées pendant quelqu'intervalle de tems. La choſe eſt certaine pour la rougeole & la petite vérole, dont la pratique enſeigne, que les vieillards ſont ſouvent attaqués. Ces maladies ſont même à craindre juſqu'à la mort, quoique par hazard pluſieurs meurent ſans en être attaqués. La cauſe conſiſte dans quelque levain, qui, en quelque part qu'il ſoit caché, eſt développé & mis en action par une cauſe le plus ſouvent extérieure, en apparence; & qui, par le moyen de la circulation, infectant & corrompant la maſſe du ſang, eſt pouſſé aux parties extérieures où il produit ces exanthêmes connus, avec de cruels ſymptomes, ſelon la quantité & la qualité du levain, & le tempérament naturel du corps. Que les *miaſmes* peſtilentiels puiſſent être tranſportés à des lieux éloignés, par des lettres, la choſe n'eſt que trop certaine. Qu'y a-t'il de ſurprenant, que les habits, les linges, & autres choſes infectées de la peſte, la communiquent de nouveau, ſi on les remue inconſidérément, même après un an, lorſque l'air ne les a pas bien purifiées? Des obſervations nous aſſurent, que le virus vénérien ſe tient ſouvent caché, & ne ſe manifeſte enfin qu'après quelques années. *Salmuth, cent. 1. obſ. 96.* eſt témoin, que la même choſe arrive dans la rage. Il remarque que le venin du chien enragé peut être caché juſqu'à ſept, & même juſqu'à dix-huit ans, & il en rapporte un exemple horrible, d'une femme qui fut morduë par ſon époux, lequel avoit été mordu d'un chien enragé, ſans en avoir rien reſſenti pendant quelques années.

J'ai vu un cas rare de cette maladie cachée, dans la femme de *Guillaume Richter*, Tailleur de pierre dans notre pays, qui étant attaquée d'une grande fiévre, implora mon ſecours. On ouvrit auſſitôt la veine le premier jour, on lui donna des remédes cordiaux & aléxipharmaques, qu'elle tâcha d'avaler par force, pour ſe guérir, quoiqu'elle en fût dégoûtée, à cauſe de leur liquidité; mais lorſqu'elle approchoit le vaiſſeau de ſa bouche, elle étoit tellement émuë, qu'elle craignoit les convulſions. Le quatrième jour de ſa maladie, le mal augmenta, le goſier étoit très-ſec, & enfin s'enflamma par défaut d'humidité. Elle commença à redouter de plus en plus les boüillons, les juleps, & toutes les potions. Enfin elle ne voulut point entendre parler des liquides, ni de l'eau elle-même. Je lui demandai ſi elle avoit été autrefois morduë d'un chien enragé? Il y a plus de vingt ans, dit-elle, que cela eſt arrivé, mais je n'en ai ſenti aucune incommodité pendant ma vie. Le Chirurgien ne put point remédier à ſon goſier par les gargariſmes; je ne pus ſecourir la nature par aucune forme de remédes, la malignité augmenta tous les jours, le délire ſurvint; enfin elle mourut le huitième jour de la maladie.

Salmuth, que nous avons cité, rapporte un cas semblable, quant aux symptomes, *Cent. 2. obſ. 52.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 43.

J'ai auſſi obſervé pendant quelques années, une rechute de rage dans une ſervante de *Simom Krohn*, qui ayant été morduë & bleſſée au doigt par un chien enragé, me fit appeller avec *Mart. Brandt*, Chirurgien très-expert dans notre Patrie; on lui donna auſſitôt des aléxipharmaques, & même des ſpécifiques, dans une forme auſſi ſolide qu'il ſe pouvoit, comme elle le demandoit; on excita quelques ſueurs, en lui couvrant le corps; le Chirurgien traita la playe avec beaucoup de précaution & de prudence, en mêlant toujours de la thériaque dans les autres ingrédiens, & ainſi par le ſecours de Dieu, elle devint ſaine & ſauve. Cependant tous les ans, environ le tems de la morſure, ſon eſprit s'égaroit légérement, & il lui ſurvenoit une eſpece d'averſion des liquides; mais enfin, étant parfaitement guérie, elle a vécu long tems.

OBSERVATION XLIV.

Sur une goutte aux pieds contagieuſe, par le même Auteur.

Obſerv. 44.

PUiſque l'excellent M. *Simon Sſchultz*, Phyſicien de Thorn, eſt ſurpris que la goutte aux pieds ſoit une maladie contagieuſe, *Obſ. 143. de la ſixième année des mélanges curieux de Médecine & Phyſique*; j'ai cru devoir, pour confirmer la choſe, ajoûter ici l'hiſtoire ſuivante, choiſie parmi une infinité d'autres. Un Marchand de notre pays, nommé *Jean Schlep*, très-honorable Citoyen, étoit tourmenté depuis long-tems de douleurs de goutte aux pieds. Les douleurs occuperent enfin le col & la clavicule, avec menace d'eſquinancie, & dang d'être ſuffoqué. Enfin abbattu par la violence des douleurs, il rendit l'ame quelque tems après. Lorſqu'on vendoit ſes biens, ſelon la coûtume reçuë en ce pays, la femme d'un Tailleur obtint par ſes priéres, de la ſœur du défunt, quoiqu'avec peine, crainte de la contagion, les chauſſettes du mort, qui étoient en partie de ſoye, en partie de laine. A peine les eut-elle miſes pendant l'eſpace d'un mois, qu'elle commença à ſentir des douleurs de goutte aux pieds, qu'elle n'avoit jamais éprouvées juſqu'alors, & qui augmenterent de jour en jour, enſorte qu'elles l'affligeoient preſque toujours, excepté au lit; mais enfin, une fiévre continuë ſurvenant, l'enleva de ce monde.

S'il ne paroit point ſi ſurprenant à quelqu'un que le contact immédiat des chauſſettes ait communiqué la goutte aux pieds, ſans doute il ſera étonné que le contact médiat ait auſſi produit le même effet. Pour confirmer cette réfléxion, j'ai voulu rapporter l'Obſervation ſuivante. Un Braſſeur appellé *Salomon Kringel*, tourmenté de douleurs ſurprenantes, menoit une vie miſérable. Son domeſtique demandoit un jour qu'on lui donnât les pantoufles de ſon maître, qui les lui refuſa crainte de contagion. Le ſerviteur rit de la réponſe, ſe mocque de la trop grande prévoyance de ſon maître, & l'accuſe de timidité, ou d'avarice, & en même-tems le prie inſtamment

de lui donner ce qu'il lui demande. Le maître y consent, & donne les pantoufles au valet, qui les met aussitôt à ses pieds. Quelques semaines après il commença à sentir de la douleur autour du gros doigt du pied, il se plaignit bientôt de sa violence, il devint d'abord boiteux, ensuite il fut obligé de se tenir couché, rejettant toute la faute sur les pantoufles, & craignant pour sa santé, il se purgea à différentes repriſes, quitta les pantoufles, repoussa la maladie qui le menaçoit, & recouvra enfin sa premiere santé, évitant ainsi la punition de sa témérité.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679.

OBSERVATION XLV.

Sur une contagion surprenante de la Phthysie, par le même Auteur.

PErsonne, pour peu qu'il soit versé dans la pratique, ne niera que la Phthysie, de même que c'est une maladie incurable, est aussi contagieuse, mille exemples enseignant qu'elle a été communiquée par les chemises, les habits, les linges, les lits. J'en ajoûterai un surprenant, afin qu'on évite d'autant mieux la contagion de cette maladie. La femme d'un Sénateur, après avoir été misérablement tourmentée de la Phthysie, mourut enfin. Son mari, homme distingué, & très-sçavant, ordonne que l'on mette aussitôt dans un lieu séparé ses habits, ses linges, & ses lits. Un an après, il passe à de secondes nôces, & pour que la maladie ne se communique point à sa nouvelle épouse, il prend toutes sortes de précautions, & lui défend de mettre les habits précieux de sa femme défunte; à quoi elle obéit volontiers, crainte du danger, mais les femmes de ce pays ont pour se garantir contre le froid, une sorte d'habillement qu'elles appellent en langue du pays *Muffe*, où elles mettent les deux mains. Son mari n'en craignant aucun mal, & parce qu'il étoit couvert de peaux de Martres Zibelines, qui le rendoient très-précieux, il permit à sa femme de s'en servir. Elle commença aussitôt à tousser, & la toux étant augmentée, se changea en Phthysie, qui se termina enfin à la mort, quoiqu'on ait employé mille remédes. Obſerv. 45.

OBSERVATION XLVII.

Sur une Antipathie singuliére, par le même Auteur.

JEan *Pechmann*, sçavant Théologien, dès sa premiére enfance, ne pouvoit absolument entendre balayer le pavé; il étoit aussitôt inquiet, avec une respiration difficile, il soûpiroit, craignant d'être suffoqué. Comme tandis qu'il faisoit ses prieres, on nettoyoit à l'improviste le pavé de sa maison avec des balais, ou seulement avec de la ferule, il devint pâle & inquiet, il lui survint une sueur abondante, il ouvrit la fenêtre, & prit l'air avec de profonds soûpirs; & souvent il sautoit par la fenêtre, s'il s'appercevoit que sa servante le suivît avec des balais. Dans les places publiques, si, contre son attente, on balayoit la terre avec de la ferule, il fuyoit com- Obſerv. 47.

me un insensé ; & même assistant à des disputes dans un lieu public, si pour l'inquiéter, on frottoit la terre au loin avec une ferule légere, ensorte que le bruit pût parvenir à ses oreilles, il falloit qu'il s'enfuît, ou qu'il prît l'air à la premiere fenêtre, ensorte qu'on étoit certain que ce n'étoit point une aversion feinte & simulée. Peut-être que dès son enfance, il ne pouvoit supporter ce bruit, comme lui étant une chose désagréable, & qu'ensuite, ou pour l'inquiéter, ou par contradiction, ou par des menaces, ou des coups, cette antipathie, fut encore augmentée ? Selon cette maxime : *nous courons toujours après ce qu'on nous défend, & nous souhaittons ce qu'on nous refuse.* Ainsi, plus on lui a contredit, plus l'imagination sous l'apparence d'un mal, ou d'une chose contraire à la nature, a eu horreur des balais.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obsery. 47.

OBSERVATION XLIX.

Sur une fraude Médicale salutaire, par le même Auteur.

Obsery. 49. L'Expérience nous apprend que la fraude médicale non-seulement est salutaire, mais le plus souvent nécessaire, lorsqu'on ne peut point engager par aucunes priéres, ni persuasions, les Vieillards, & les personnes intelligentes, ou les jeunes gens, & les enfans, par des menaces, ou par la recompense, à l'usage des remédes. Ensorte que plus un Médecin sçait en imposer à un malade difficile & opiniâtre, plus il pourvoit à sa santé, & c'est ici où la prudence du Médecin est le plus nécessaire. Car si un Médecin s'oppose bizarrement à un malade difficile, non-seulement il lui ôtera la confiance qu'il avoit inspirée ; mais il affermira son esprit, dans sa résistance aux avis qu'il voudroit lui donner. Nous sommes ainsi dans la nécessité souvent de flatter le malade, & surtout les femmes qui l'environnent. *Le célébre M. Simon Schultzius* a proposé un exemple de fraude médicale *dans l'observ. 146. de la VI. année des mélanges curieux*, auquel on ne trouvera peut-être pas mauvais que j'en ajoûte un autre.

Une belle veuve nommée *Dorothée Wolffin*, souffroit pendant son mariage des douleurs de colique très-cruelles, ensorte que par la violence de son mal, elle étoit obligée d'agiter son corps çà & là. On lui mettoit sur le ventre quelque chose de chaud, & des sacs pleins d'avoine rôtie, mais inutilement. Je fus appellé pour lui donner du secours ; dès que j'arrivai, elle m'adresse ces paroles : je souffre des douleurs de ventre insupportables autour des aînes, & du côté droit ; si vous pouviés me les guérir sans l'usage des remédes, je vous aurois de grandes obligations, car je suis prête à souffrir des douleurs encore plus grandes, & la mort même, plutôt que de me servir de remédes, qui me sont absolument contraires. Les circonstances, & son propre aveu m'apprenoient que la colique étoit venteuse, & qu'elle venoit d'obstructions & de constipations. Ses parens proposoient plusieurs adouciffans, & je promettois aussi que je lui prescrirois des remédes très-agréables : mais tout cela envain. Je lui demandai, si elle vouloit bien, puisqu'elle employoit des choses appliquées extérieurement, prendre un lavement ? Beaucoup moins, dit-elle. Je vous prierai donc, lui dis-je, de boire de

la biére chaude avec un peu de semence de cumin & de sucre, elle dit qu'elle le feroit. Me retirant, j'ordonnai à ses parens qui la servoient, de mettre dans la biere une poudre que je leur prescrirois, afin qu'elle en bût une fois avec la biere, dont le goût étoit déjà corrompu par la semence de cumin. On fait le tout avec précaution : elle boit la poudre, sans le sçavoir, & de-là elle va sept fois à la selle, en rendant beaucoup de vents. Je reviens après le diner : la nature, dit-elle, a fait d'elle-même son office, je puis en sûreté me fier à son action. J'ai été tant de fois à la selle, & avec une très-grande explosion de vents, les douleurs ont cessé. Lorsque je revins le troisiéme jour depuis la fraude, je lui demandai comment elle se portoit ? Fort bien, me répond-t'elle. Cependant par le secours du Médecin, lui dit quelqu'un des parens inconsidérément ; car le Médecin vous a trompé, & il vous a donné une poudre avec la biere. La malade, au nom de la poudre, commença aussitôt à vomir, & à sentir ses premiéres douleurs, qu'il fallut aussi guérir par fraude, mais plus difficilement, puisqu'elle ne se fioit, ni à la nourriture, ni à la boisson. La biere qu'elle buvoit, étoit médicinale, y ayant mêlé des purgatifs, par l'usage desquels, son ventre étant relâché, elle fut rétablie : je priai ses parens de ne point lui indiquer la fraude, de peur qu'il ne restât plus de moyens de lui donner des remédes dans la suite.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Observ. 49.

OBSERVATION LI.

Sur une extinction de voix surprenante, par le même Auteur.

UN Berger âgé d'environ 45 ans, d'un tempérament chaud & sec, fut attaqué d'un catarrhre, il y a plus de six ans, qui n'ayant point d'issuë par les nârines, tomba malheureusement sur le gosier, & la poitrine ; d'où il éprouva un enrouëment, & quelque difficulté de parler, qui se dissipa par la suite du tems, ensorte qu'il parloit assez facilement. Mais le mal se renouvella bientôt, ensorte qu'en public, il parloit clairement & distinctement, quoiqu'avec peine, mais en particulier plus difficilement & moins distinctement, jusqu'à ce qu'au mois de Juillet 1675, le mal prit de tels accroissemens, qu'il ne pouvoit, ni en public, ni en particulier exprimer clairement & d'une maniere intelligible, ce qu'il pensoit. Cette incommodité dura long-tems ; il sentoit dans le gosier & le palais jusqu'à la poitrine, un resserrement d'où il s'apperçut que la parole lui étoit comme interceptée. Mais il observa des changemens notables, sçavoir que sa parole étoit plus prompte, lorsqu'il avoit mangé, lorsqu'il prenoit du repos, dans les émotions de l'esprit, le matin, lorsqu'il étoit éveillé, lorsqu'il prononçoit les premiéres paroles après un long silence, mais peu de tems après la chose revenoit au même état. D'ailleurs la respiration étoit libre, & il ne sentit aucune incommodité dans les actions naturelles dont nous avons parlé.

Observ. 51.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 51.

Notes ſur cette obſervation.

Les livres des Anatomiſtes, & des Pathologiſtes enſeignent quels ſont les organes qui concourent à la formation de la voix, & de la parole, ſçavoir le larynx, la langue, ſes muſcles, la troiſième paire de nerfs, & la ſixième, la luette, la poitrine à certains égards, & les muſcles intercoſtaux; & ces parties étant bleſſées, la voix ſelon le degré de leſion, eſt diminuée, ou altérée, ou entiérement détruite. Dans le cas dont il s'agit, il paroit que la maladie eſt compliquée, & que, puiſqu'elle a des intervalles, elle tire ſon origine d'ailleurs. C'eſt pourquoi j'ai jugé, autant qu'on peut le conclure par les ſignes, que c'étoit une convulſion dans les muſcles du larynx, à laquelle s'eſt joint un manquement d'eſprits. Car, les muſcles étant reſſerrés, auſſi-bien que les nerfs, le paſſage a été fermé pour les eſprits, ou ce qui eſt plus vraiſemblable, les eſprits néceſſaires pour la formation de la voix ont manqué. De-là il eſt arrivé, que ces eſprits étant augmentés par la nourriture, ou que les émotions de l'ame étant plus grandes, ou que ces eſprits ſe trouvant ramaſſés le matin par le ſommeil, & par un long ſilence, la parole a été plus libre pour un peu de tems; mais les mêmes eſprits étant épuiſés, ou diminués, la difficulté de parler revint. La premiére origine du mal démontre le vice des muſcles du larynx, puiſqu'un catarrhe conſidérable tombant depuis plus de ſix ans ſur le goſier, a cauſé auſſitôt un enrouëment, & l'impuiſſance de parler. Mais j'appelle convulſif, le mouvement qu'a ſenti le malade, lorſque la poitrine s'eſt reſſerrée & a comme intercepté la parole; mais que ce fût un ſpaſme venteux des hypochondres, c'eſt ce qu'on pouvoit conjecturer avec aſſez de juſtice. D'où vient que ce ſpaſme n'a point été perpétuel, car, les vapeurs qui irritoient les eſprits que les Médecins appellent animaux, étant diſſipées, les muſcles ſont revenus à leur état naturel, & d'autres y étant portées, le mal s'eſt renouvellé, & a augmenté. On n'a point pu accuſer la foibleſſe des poumons qui ne fourniſſoient point aſſez d'air pour former la voix, puiſque la reſpiration a été très-libre. Mais c'eſt une choſe digne d'être recherchée, de ſçavoir d'où eſt venu ce défaut d'eſprits; eſt-ce de la foibleſſe de la nature qui n'avoit point aſſez de force pour en engendrer ſuffiſamment, ou de quelque cauſe externe, ou interne qui comprimoit les nerfs, & ne permettoit point le paſſage des eſprits animaux? Au reſte cet homme a commencé à ſe porter mieux, en uſant des remédes preſcrits, intérieurement & extérieurement, enſorte qu'il pouvoit parler d'une voix aſſez claire: mais ayant été pris d'une fiévre aiguë, il mourut il y a fort peu de tems.

OBSERVATION LII.

Sur une douleur violente de colique, cauſant une inſenſibilité à la peau, par le même Auteur.

Obſerv. 52.

NOus voyons tous les jours que les douleurs peuvent occuper différentes parties du corps: mais les Praticiens recherchent quelle eſt la partie la plus ſenſible. Je crois qu'il eſt difficile de le déterminer abſolument, puiſque la cauſe, qui rompt la continuité, excédant en quantité, ou en qualité, ou ſe trouvant extérieure, & conſidérable, peut cauſer des douleurs plus grandes & plus durables dans une partie moins ſenſible, que ſi la continuité étoit rompuë dans une partie plus ſenſible, par une matiére qui péchât plus en quantité, qu'en qualité: d'ailleurs, toutes choſes étant égales, à peine ai je obſervé dans la pratique une douleur plus conſidérable que celle des oreilles; d'où il peut s'exciter en peu de tems une inflammation ſuivie d'inſomnie, de délire, & ſi la matiere ne tombe bientôt en ſuppuration, la mort ſurvient dans l'eſpace de quelques jours. Quant aux douleurs de la goutte, la pratique enſeigne qu'elles dépendent de l'acrimonie de la

matiere, de ſon acidité, de la diſpoſition des parties plus ou moins ſenſibles, & que d'ailleurs il faut avoir égard à la patience du malade. J'ai connu des malades, criant horriblement aux moindres douleurs, & même paſſant les nuits ſans dormir. J'en ai connu d'autres, qui ont ſouffert avec courage des douleurs très-conſidérables, parmi leſquels il faut compter un homme qui occupe un des premiers rangs dans notre Ville, & qui étant tourmenté miſérablement de la goutte aux mains, la plûpart des jointures de ſes doigts étant rouges, ne donna cependant aucune marque de douleur à un ami qui le viſitoit; au contraire il lui donna ſa main à ſerrer fortement, à ſa volonté. Et quoiqu'il la ſerrât très-fort, il ne la retira point du tout; il ne fit pas même paroître aucun ſentiment de douleur, ſoit par des cris, ou par quelque changement de viſage, enſorte que par un eſprit plus que ſtoïque, il fit voir qu'on pouvoit commander à ſoi-même, & à ſes ſens. On ſçait quels douleurs ſouffrent les malades dans les différentes coliques, & qu'ils tombent dans une défaillance d'eſprit, que le reſte du corps devient comme inſenſible, enſorte qu'ils ne ſentent point une douleur, quoique conſidérable, qui leur eſt cauſée extérieurement.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 52.

Il eſt arrivé quelque choſe de ſingulier en ce genre, à un Marchand de ce pays, nommé *George Sperling*, qui, après avoir mangé des choſes venteuſes, tomba dans une colique, qui le tourmentoit cruellement pendant toute la nuit, preſque juſqu'au déſeſpoir. Sortant de ſon lit, il ſe preſſe fortement le ventre, ſa femme lui donne pluſieurs adouciſſans, on lui met des ſachets chauds ſur le ventre, on le lui frotte avec des huiles diſtillées. Tout cela ne pouvant lui apporter aucun prompt ſecours, il approche ſon ventre d'un fourneau pour ſe ſoulager par la chaleur. Pendant ce tems-là il me fit appeller; j'arrivai vers les ſix heures du matin, & je le trouvai en chemiſe, appliquant ſon ventre près du feu. Sa femme avertit le malade de mon arrivée, & le pria de ſe mettre dans ſon lit: en ſe retournant, il s'apperçut que ſa chemiſe étoit toute brûlée autour du ventre, enſorte que la flamme couroit çà & là; épouvanté il éteint le feu de ſa chemiſe avec ſa main, & ſe met dans ſon lit. La colique fut bientôt appaiſée, en lui faiſant prendre des lavemens, & en employant des remédes pour chaſſer les vents, & d'autres remédes internes; mais tout l'abdomen étoit ſi brûlé, qu'il ſe trouva par-tout rempli de petites veſſies, que le Chirurgien traita pendant cinq ſemaines, & qui mettoient le malade au déſeſpoir; car il ſortoit de pluſieurs endroits une matiere âcre, qui produiſoit des ulcéres très-douloureux. Il eſt évident par-là, que, de même qu'une trop grande lumiere en abſorbe une plus petite, de même auſſi on ne ſent point une petite douleur, lorſqu'on en éprouve une plus grande. Car, lorſque quelque partie du corps eſt brûlée par un feu actuel, ou potentiel, on ſent une très-grande douleur; mais ici on ne s'apperçevoit pas que tout l'abdomen étoit brûlé, à cauſe des douleurs inſupportables des inteſtins.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 55.

OBSERVATION LV.

Sur des calculs de la trachée-artére, qui cauſoient une toux violente, par le même Auteur.

UNe Demoiſelle âgée de 18 ans, fille d'un Marchand de notre pays, *Abraham Doëns*, commença à ſe plaindre d'une toux ſéche, qui à la ſucceſſion du tems augmentoit ſi fort, que, tandis qu'elle ne venoit auparavant que de tems en tems, elle devint enfin continuë. Il n'y avoit point de catarrhe ; ce qu'elle rejettoit, étoit une écume viſqueuſe, où il y avoit quelquefois du pus mêlé ; elle ne prenoit preſqu'aucune nourriture ; elle avoit une fiévre étique & putride ; elle ſentoit une chaleur brûlante par tout le corps, qui pénétroit juſqu'aux os. J'employois alors des remédes béchiques, & d'autres contre l'ardeur de la fiévre, en toutes ſortes de formes, ſelon l'occaſion. Sa mere lui donnoit auſſi des adouciſſans, non pas cependant ſans mon avis. Elle rendit enfin pluſieurs petites pierres friables, de couleur de cendre, ce qui dura aſſez long-tems. On ne négligeoit point les remédes pendant ce tems-là. Elle éprouvoit un aſſez grand ſoulagement de l'uſage *des pectoraux, & des vulnéraires. La ſquine, la véronique, le pas d'áne, la pulmonaire, les jujubes* lui faiſoient beaucoup de bien ; à peine ſupportoit-elle les poudres, excepté *l'antihectique de Poterius, & l'antimoine diaphorétique.* Les eſſences, les teintures augmentoient la chaleur : les onctions de la moëlle de l'épine, faites legérement avec la main, tempéroient beaucoup l'ardeur des reins, ſur-tout ſi on ajoûtoit aux linimens rafraîchiſſans, *du ſucre de Saturne.* Enfin la chaleur ſe tempéroit, la toux diminuoit quoiqu'elle touſſât rarement ſans rejetter des pierres, tantôt plus grandes, tantôt plus petites, & enfin, par la grace de Dieu, elle fut ainſi délivrée d'un preſſant danger de mort. Je craignois que les poumons ne fuſſent bleſſés par la figure pointuë des petites pierres, & que la matiere purulente ne leur fût nuiſible, & ne cauſât une véritable phthyſie, qui ſe termineroit par la mort : mais il paroît que ces calculs s'étoient arrêtés dans les bronches des poumons, qui n'ont pu être bleſſés ſi facilement. La malade cependant n'eſt point encore tout-à-fait exempte de toux ; mais ſi elle obſerve un régime exact, & ſur tout qu'elle évite l'air froid & humide, cette toux eſt aſſez légere ; enfin elle a parfaitement recouvré ſon embonpoint, & la couleur de ſon viſage. Il arrive cependant que de tems en tems, elle rend encore des pierres, mais fort petites.

Notes ſur cette obſervation.

Il eſt certain qu'il ſe forme des pierres dans différentes parties du corps. Il s'en forme tous les jours dans les reins, & dans la veſſie. Pour ne point parler d'autres exemples, j'en ai trouvé tout nouvellement plus de 40 dans la véſicule du fiel d'un Grand Prince, de différentes grandeurs, cependant toutes friables. On en trouve plus rarement dans les autres parties. Cependant, *Philipp. Salmulth. c. 1. Obſ. 7.* a trouvé dans la ſubſtance même des poumons, des petites pierres friables. *Marcell. Donat. hiſt. med. mir. c. 30. p. 183.* rapporte fort au long

long d'après plusieurs Auteurs, qu'on en a trouvé aussi dans les poumons. Comparez l'*observ. 132. de la V. année des mélanges curieux, & la scholie & l'obs. 221.* Il n'est point de mon sujet de parler de la cause matérielle & efficiente des calculs. Je vois seulement un nombre d'Auteurs qui sont absolument opposés entr'eux. Ce n'est point cependant sans raison que *Gaspard Hoffmann au L. 3. de ses institutions, chap. 123.* distingue les calculs des reins & de la vessie, de ceux des poumons, & des articulations. La cause de la concrétion paroît être la même, mais la matiére différente. Je crois que tout ce que ce grand homme a écrit dans ses remarques sur ce chapitre, est très-digne d'etre lu. Pour ce qui regarde mon opinion, je crois qu'il s'est d'abord arrêté une matiére dans les bronches qui a causé une difficulté de respirer, meme avant la toux, & qui a pris la nature du Tuf, l'humidité s'étant dissipée par les vapeurs continuelles qui étoient portées du cœur aux poumons. Mais ceci soit dit seulement en passant.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Observ. 55.

OBSERVATION LVII.

Sur le danger d'ouvrir la veine dans l'enrouëment, par le même Auteur.

UN jeune homme âgé d'environ 25 ans, d'une très-bonne constitution, appellé *N. Kogge* étoit malade, d'un rhume de cerveau très-fâcheux, & qui diminuoit, en prenant des pilules destinées à cet usage. La fluxion étant enfin tombée sur le gosier, on y remédioit par une décoction de racine de squine avec les béchiques. Enfin par le conseil de je ne sçais quelle personne, on lui ouvrit la veine, & l'enrouëment augmentoit de jour en jour, & il dure toujours, quoiqu'on ait employé toutes sortes de bons remédes pendant plusieurs années. On n'a point pu jusqu'à ce jour, le délivrer de ce fâcheux enrouëment; d'ailleurs il se porte bien, & est propre à se bien acquitter de toute sorte d'emplois. J'ai observé la même chose dans plusieurs autres enroüés, qui, tandis qu'ils imploroient mon secours, ne connoissoient quelquefois aucune cause de l'opiniâtreté de leur maladie; mais, lorsque je leur demandois, si dans le commencement de l'enrouëment ils s'étoient fait ouvrir la veine, ils m'assuroient que cela étoit. Et jusqu'ici je n'ai point été trompé, j'ai toujours vu que tous les enroüés, à qui on n'a pu guérir l'enrouëment par aucun remède, s'étoient fait saigner auparavant. C'est à cela seul qu'on pouvoit attribuer la cause de l'opiniâtreté de l'enrouëment : & j'ai toujours prononcé hardiment aux enroüés, on vous a ouvert la veine, & de-là vient le mal. Observ. 57.

OBSERVATION LXIII.

Sur des Fungus *humains, par* L. Chrétien Fréderic Garmann.

UN jeune homme de 17 ans sentit des douleurs légeres, premiérement dans l'hypochondre gauche, ensuite autour du genou du même côté, pendant plus d'un mois. Comme il les négligeoit, il commença à être boiteux à cause d'une tumeur qui lui étoit venuë autour du genou, jusqu'à ce que la douleur & la tumeur occupant toute la cuisse, lui ôtoient l'usage entier de ce pied. Ayant été transporté chez ses parens, & se trouvant tourmenté de Observ. 63.

douleurs très-cruelles, il implora le secours de *Théophile Volgtius* Chirurgien de cette Ville, qui, pour s'opposer à la douleur pressante, lui appliqua différens cataplasmes, enfin les vésicatoires, & un cautére potentiel sur la cuisse. Tout cela ne servant de rien, dès-que je fus appellé, je trouvai le malade presqu'expirant dans la violence des douleurs, il se plaignoit que de l'hypochondre gauche, il lui couloit sur le genou une matiére chaude & âcre; cherchant par le toucher le lieu affecté, je trouvai une fluctuation sur le genou.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obsérv. 63.

Ayant donc pris les précautions nécessaires, le jour suivant j'ordonnai qu'on ouvrît la tumeur. Il en sortit avec impétuosité presque trois onces de matiére séreuse, de couleur de safran, laquelle étant évacuée, la plaie fermée avec une tente molle, le malade fut en repos pendant plus d'une heure. La violence de la douleur revint; cependant par l'évacuation de cette matiere, & par le moyen de quelques anodins, le malade passa la nuit tranquillement. La douleur se renouvellant le jour suivant, je fis ôter une seconde fois la tente, & il s'évacuoit une sérosité semblable à de la lavûre de chair, mais sur le soir il se joignit à cette sérosité des portions de *Fungus*, d'où je conclus que la cause de cette douleur singuliére, paroissant dépendre de *Fungus* cachés dans les cavités des muscles, étoit une maladie presque incurable. Et mon pronostic ne me trompa point; car non-seulement le Chirurgien tiroit tous les jours des *Fungus* considérables; mais lorsqu'après la mort du malade, nous disséquames cette cuisse & le genou, le premier de Mai 1673, nous trouvames tous les muscles amaigris, & presque tendineux, & dans leurs cavités différens *Fungus*, qui avoient occasionné la tumeur & la douleur. Nous observames outre cela, dans l'os de la cuisse, que le périoste étoit consumé, & que l'acrimonie de l'humeur n'avoit point épargné la surface de l'os, sans cependant aucunes marques de noirceur ou de *carie*: à l'endroit où les condyles du *fémur* s'articulent avec le *Tibia*, nous trouvames que le cartilage qui avoit pris trop d'accroissement, étoit la cause de la tumeur du genou; qu'il avoit déplacé la rotule, & ôté au pied la faculté de s'étendre. J'avois dessein d'ouvrir le bas-ventre, mais les parens s'y opposerent. C'est pourquoi je ne pus rechercher l'origine du mal.

Il se rencontre ici certaines choses qui méritent considération. La matiére d'où se produisent les *Fungus* vient quelquefois du lieu où ils naissent, quelquefois de lieux plus éloignés; & souvent elle est âcre & corrosive, ce qui prouve, non-seulement la douleur, mais encore la consomption des os, qui sont les parties les plus solides du corps. Les histoires suivantes favorisent ce sentiment.

Une femme portoit dans le pouce du pied droit un *Fungus*, qui étant irrité par les onctions, & les emplâtres d'un certain Barbier, prenoit des accroissemens sensibles, & lui causoit des douleurs insupportables. Il pesoit une once, joint à l'articulation antérieure du pouce, avec laquelle il avoit été coupé. Il avoit converti en sa substance, non-seulement l'ongle, mais l'os lui-même, il paroissoit avoir poussé des racines dans l'os, ou avoir pris sa naissance de l'os réfolu en mucilage, ou comme de la gelée de raclure de corne de cerf: *Voyez Bacon Syly. Sylvar. cent. VI. n. 549. p. 864.*

J'obſervai preſque la même choſe, il y a plus de trois ans, ſur un Artiſan de ce lieu, qui étoit incommodé d'une maniere ſurprenante, d'un *Fungus* au pouce du pied droit, qui ayant été coupé adroitement avec l'articulation du pouce, laiſſa à découvert l'os corrompu ou carié, enſorte qu'il n'eſt point étonnant que de petits os paroiſſent quelquefois engagés dans la ſubſtance même des *Fungus*. Cet Artiſan étoit plus malheureux que la femme, en ce qu'ayant coupé l'articulation, non-ſeulement les douleurs n'étoient point diminuées, mais il naiſſoit d'autres *Fungus* de la plaie. Elle fut cependant parfaitement guérie, après l'eſpace de deux ſemaines. Il n'y avoit point d'autre cauſe, ſinon que la matiere des *Fungus*, dans la femme, n'étoit que dans le lieu affecté, au lieu que dans l'homme, elle ſe trouvoit dans les glandes de l'aîne droite, qui paroiſſoient dures, & enflées comme des bubons. Le Chirurgien rapportant qu'il avoit obſervé dans un malade, auquel avoit crû un *Fungus* dans un doigt du pied gauche, que les glandes de l'aîne étoient pareillement enflées, & qu'ayant coupé le doigt du pied avec le *Fungus*, la plaie ſe cicatriſoit à la vérité, mais que des glandes réduites en ſuppuration, il étoit ſorti des petits *Fungus* qui avoient été ſes avant-coureurs, & la cauſe d'une mort lente, mais très-cruelle. Outre cela les Charlatans, les Barbiers, & les Baigneurs ſe vantent d'avoir guéri, ou de pouvoir guérir, par les cautéres, & même par la ſection, ſi les emplâtres, & les fomentations ne ſervent de rien, certaines tumeurs des genoux. Pour moi, j'ai toujours remarqué dans ces tumeurs, une excreſcence cartilagineuſe, qui déplace la rotule, & empêche l'uſage des pieds; & c'eſt pour cela que je les ai miſes au nombre de celles qui ſont incurables. Il y a quatre ans que dans le voiſinage, un célébre de cette eſpece tâchoit de guérir une femme par un cautére potentiel appliqué autour du genou; mais peu s'en fallut, qu'après avoir excité une inflammation, une tumeur, & des douleurs atroces, la gangréne ſurvenant, il n'ait mis cette femme, d'ailleurs très-miſérable, en danger de mort. Cependant je ne nie pas que les tumeurs des genoux cauſées par des vents & par des humeurs, ne puiſſent être guéries.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 63.

[*De Chemnits à Breſlaw, aux Auteurs du Recuëil, au mois de Février 1678.*]

OBSERVATION LXVII.

Sur la couleur noire de l'urine, & de la ſéroſité du ſang, par Sigiſmond Graſſius.

LE Conſul de la République de *Swidnic*, âgé de 60. ans, attaqué d'une hydropiſie compliquée d'aſcite & de tympanite, peu de tems avant ſa mort, rendit de l'urine noire. Obſerv. 67.

Une difficulté de reſpirer, ſymptome familier aux Hydropiques, m'obligea de lui faire ouvrir la médiane, & cela d'autant plus promptement, que les veines paroiſſoient conſidérablement enflées. Il n'y avoit qu'une très-petite partie de coagulum, qui nageoit dans la ſéroſité; & cette ſéroſité, qui étoit abondante, ne paroiſſoit point de la couleur accoutu-

mée, ſçavoir de citron, mais de la même couleur que l'urine, noire, juſ-
EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. qu'à nous remplir d'étonnement, & même avant que d'avoir remué le vaiſſeau en aucune maniere.

Je prédis le danger aux aſſiſtans. Trois jours après, le malade ayant
Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 67. été mis doucement ſur ſon ſiége, pour raccommoder ſon lit, il expira, ſans qu'on s'y attendît. Je crus que la ſéroſité & l'urine avoient pris cette couleur noire, d'une partie du ſang qui s'étoit corrompuë dans les veines; d'où je concluois que les veines s'étoient enflées, non pas tant à cauſe de l'abondance du ſang, qu'à cauſe des vents cauſés par la fermentation de la maſſe du ſang qui ſe pourriſſoit; & delà peut-être venoit l'eſpece de difficulté de reſpirer, cauſée par la diſtenſion des vaiſſeaux du poumon.

OBSERVATION LXXI.

Sur l'efficacité des Ventouſes ſcarifiées, par le même Auteur.

Obſerv. 71. J'Ai été quelquefois appellé pour un Noble ſeptuagénaire. Sa tête étoit fort enflée d'une éréſypéle, enſorte qu'à peine pouvoit-il ouvrir les yeux. Sa face faiſoit voir non pas tant une tumeur d'éréſypéle, qu'une croûte écailleuſe d'un ulcére deſſéché. Je lui conſeillai ſans autres remédes, de faire faire auſſitôt la ſcarification avec quatre ventouſes aux épaules, & qu'on appliquât la cinquième ſans ſcarification au derriere de la tête. Le jour ſuivant, le malade ſentit une telle diminution de la tumeur, que l'eſpérance de ſa guériſon me permit de m'en aller. Le troiſième jour, je fus encore appellé, & je trouvai que la tête & la face étoient libres, & la maladie occupoit très-exactement les endroits ſcarifiés des épaules; à quoi on apporta un prompt & ſûr reméde, par un liniment de ſaturne & de mercure.

(*Lettre de Swidnic à Breslaw, aux Auteurs du recuëil des Éphémérides, au mois de Juin 1678.*)

OBSERVATION LXXIII.

Sur une femme enceinte mélancolique, qui ne put être guérie que par des vomitifs, par M. Ehrnefroid Hagendorn.

Obſerv. 73. IL étoit autrefois ordonné, ſuivant les principes d'*Hyppocrate*, de ne point purger facilement les femmes enceintes. Delà il eſt arrivé, que pluſieurs Médecins des ſiécles ſuivans, faiſoient ſcrupule de donner des purgatifs aux femmes enceintes. Quoique la choſe, ſelon mon opinion, auroit pu facilement s'expliquer par une diſtinction. Une femme de la campagne attaquée d'une mélancolie hypochondriaque, m'a donné occaſion d'écrire cette obſervation: ne ſçachant point ſi elle étoit enceinte, outre les purgatifs que des Charlatans lui donnerent çà & là, à mon inſçu, elle prit deux ou trois fois du tartre émétique juſqu'à ſix ou ſept grains.

D'où il eſt arrivé, qu'elle parut moins ſouffrir de ſes ſymptomes mélancoliques, & qu'enfin elle mit heureuſement au monde un enfant, qui ſe portoit très-bien. Cette même femme, deux ans après, ſe ſentant encore enceinte, éprouva encore les mêmes attaques de mélancolie : Delà elle redemanda ſon premier vomitif, que je lui refuſai cependant d'abord, pour de bonnes raiſons. Enfin me rendant aux plaintes continuelles de cette miſérable, par leſquelles elle diſoit qu'elle avoit été délivrée auparavant de ces accès mélancoliques, uniquement par l'uſage des émétiques, je lui donnai encore ſix grains de *tartre émétique*. Ce qui ayant évacué une matiere putride, & de mauvaiſe odeur, elle fut enſuite délivrée de cette affection mélancolique, & accoucha heureuſement d'un enfant ſain & vigoureux.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 73.

OBSERVATION LXXXVII.

Sur le Succin foſſile, & la pierre Bélemnite, par M. Jean Sigiſmond Elsholtius,

JEan Kentmann, *dans ſon Livre de la Nomenclature des Foſſiles*, a rapporté autrefois, *que dans la Marche de Brandebourg, le ſuccin ſe forme de la réſine des arbres, & ſe vend pour de la myrrhe, & qu'il ſe trouve dans les fourmilliéres auprès des arbres.* Etant moi-même habitant de la Marche de Brandebourg, je dirai maintenant ce qu'il y a de vrai dans cette narration. Dans nos forêts abondantes en pins, on voit un grand nombre de fourmilliéres. On trouve auſſi quelquefois au-deſſous de ces arbres, des grains ſemblables à de la *myrrhe*, & qu'on pourroit peut-être vendre à des ignorans, ou pour de la myrrhe, ou pour de l'ambre; mais les connoiſſeurs n'y ſeroient point trompés; quoiqu'il ne ſoit point douteux que les fourmis ramaſſent auprès des pins, *ces grains réſineux & odoriférans*, & les mettent avec d'autres pailles ſéches dans leurs greniers. Obſerv. 87.

Jean Kentmann a pu ignorer, que dans la Marche de Brandebourg, on trouve de vrai ſuccin, quoique plus rarement. Cette année même, tandis que dans l'*Iſle de Potſdam*, éloignée d'ici de quatre milles, on conduiſoit un foſſé neuf dans le Havel, on en tira des morceaux tant grands que petits, dont l'un égaloit la groſſeur d'un œuf d'oye, de couleur en partie blanche, en partie rouge-brune, ou obſcure; enſorte que perſonne ne pouvoit douter, qu'on ne tirât quelque part du ſuccin, & par conſéquent, que cette ſorte d'ambre ne dût ſon origine à la terre, comme les autres minéraux. Mais, outre cela, on peut conjecturer, que dans les rochers de la mer, & dans la terre couverte de la mer, il y a des fontaines cachées, d'où ſort un ſuc minéral & bitumineux de cette eſpece, qui ſe condenſe par la ſucceſſion du tems. Mais les Auteurs qui ont traité exprès de l'ambre, diſputent s'il y a auſſi de *l'ambre végétal*, ou qui coule des arbres des montagnes ſeptentrionales, de Suéde & de Finlande, & qui delà ſoit tranſporté par la force des vents, ou de la mer, ſur le rivage de Pruſſe; ſpécialement *André Aurifaber*, *Jean Wigand*, *Severinus Exbelius*, *André Libavius*, & d'autres.

Il y a auſſi une ſçavante lettre de *Jean Heſſe* ſur l'ambre & ſur quelques autres drogues, à *Pierre-André Mathiole*, *Livre III. de ſes Épîtres.* Ce ſeroit inutilement, que je répéterois ici ces argumens. Un ſeul cependant paroit être de grand poids, pour prouver que l'ambre n'eſt point une certaine *gomme des arbres*, parce qu'il ne ſe diſſout point dans les matieres aqueuſes.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 87.

Au reſte, dans le même nouveau foſſé de Potſdam, on a trouvé auſſi en creuſant, avec les morceaux d'ambre, quelques *Bélemnites*, en partie entiéres, en partie rompuës tranſverſalement, & auſſi en partie rompuës en long. Quelques-unes étoient un peu tranſparentes, d'autres ne l'étoient point. Il y en avoit de couleur jaune, d'autres de couleur cendrée. Elles imitent la figure d'une pyramide ou d'une fléche, d'où le vulgaire croit qu'elles tombent du ciel. Il eſt évident que ce n'eſt qu'une fable, puiſqu'on en a tiré de la terre dans ce pays; & que dans les autres endroits de l'Allemagne, on en trouve quelquefois de répanduës ſur la terre en abondance.

(*Lettres de Berlin à Breslaw, au mois de Septembre 1678.*)

(L'hiſtoire de l'ambre de Pruſſe, *de M. Philippe-Jacques Hartmann*, Écrivain très-récent, mérite d'être conſultée; elle démontre évidemment les erreurs des anciens à cet égard.

OBSERVATION XCIII.

Sur l'ouverture du cadavre d'un homme mort d'une paſſion iliaque, par M. Luc Schroeckius, *fils de Luc.*

Obſerv. 93. ON ſçait combien on admet de différentes cauſes de la paſſion iliaque. On peut cependant facilement les réduire à deux genres, ſelon *Galien*, *de locis affectis*, *cap.* 2. ſçavoir l'inflammation, & l'obſtruction, dont il y a différentes eſpeces. Mais il n'eſt point douteux que l'une & l'autre ne puiſſent quelquefois concourir dans un ſeul & même ſujet, dont je crois devoir donner ici un exemple. Car cette année, un Citoyen de notre ville âgé d'environ ſoixante ans, ayant été pris de grandes douleurs de ventre avec vomiſſement; & le Médecin qui fut appellé le premier, lui ayant demandé s'il n'avoit pas de deſcente, il aima mieux le cacher, à ſon grand dommage. Un vomiſſement d'excrémens ſurvenant, avec un grand abbattement de forces, il avoua enfin, mais trop tard, qu'il avoit eu une hernie pluſieurs années auparavant, & qu'elle avoit reparu de nouveau. Il expira peu d'heures après. Quoique les Médecins n'ayent point ignoré que c'étoit une paſſion iliaque qui avoit été la cauſe de ſa mort, ſes amis & ſes parens voulurent cependant connoître la vérité par l'ouverture de ſon ventre; ce qui ne déplut point aux Médecins, charmés de pouvoir ſatisfaire leur curioſité à ce ſujet. C'eſt pourquoi dix heures après la mort, on commença l'ouverture du cadavre. L'abdomen, dans la partie gauche de l'aîne duquel il paroiſſoit une tumeur herniaire de la groſſeur d'une noix, étoit encore chaud, & de ſa cavité, lorſqu'on l'ou-

vrit, il s'exhaloit une vapeur tiéde, ſans cependant beaucoup de mauvaiſe odeur. Tous les autres viſcéres étoient ſains, excepté l'*ileum*, qui paroiſſoit s'être éloigné de l'état naturel, puiſqu'une partie de cet inteſtin, longue de près de deux pouces, avoit pénétré à travers la tunique intérieure du péritoine, & étoit tellement adhérente à la tumeur, qu'elle avoit formée, qu'on put à peine l'en retirer, ſans déchirement, quoiqu'il n'y eût point d'excrémens durcis. Au reſte elle étoit toute gangréneuſe & livide, & cette gangréne s'étoit étenduë dans le même inteſtin vers la partie ſupérieure, preſque de la hauteur d'un pied. La partie ſaine de cet inteſtin, ſe trouva ſi fort enflée par les vents, qu'elle ſurpaſſoit en groſſeur le colon même; mais ſa rupture du péritoine étoit ſi petite & ſi étroite, qu'à peine y pouvoit-on paſſer le petit doigt, ſur-tout parce qu'une calloſité, qui eſt la marque d'une rupture ancienne, occupoit ſa circonférence. D'où il étoit néceſſaire, que les excrémens qui deſcendoient d'en haut, dans les gros inteſtins, ne pouvant paſſer outre, à cauſe de cet eſpace étroit, & des tuniques comprimées de l'*ileum*, ſuſſent rejettés par la bouche, ſur-tout une grande inflammation ſurvenant avec la gangréne, & une douleur cruelle, ou grande ſolution de continuité, qui *cauſoit dans la membrane tendre & très-ſenſible de l'inteſtin, des convulſions, des rétréciſſemens de nerfs ſi continuels & ſi violens, que le mouvement périſtaltique de cet inteſtin en a été entiérement renverſé.* Les paroles d'Hyppocrate, *au Liv. 3. des maladies*, ſont très-dignes d'être rapportées ici : *L'inteſtin ſe deſſéche & ſe ferme, à cauſe de la chaleur de l'inflammation, enſorte que, ni les vents, ni les alimens, ne peuvent paſſer, mais que le ventre eſt dur, & quelquefois on vomit d'abord de la pituite, enſuite de la bile, & enfin les excrémens.*

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 83.

Il eſt vraiſemblable que l'inflammation a pris ſon origine de la compreſſion de l'inteſtin dans l'aîne, le ſang étant porté avec abondance, & enſuite s'arrêtant dans l'*ileum* comprimé, & cela en aſſez grande quantité, à cauſe du grand nombre de vaiſſeaux ſanguins qui s'y trouvent, l'inflammation enſuite ſe répandant en dernier lieu ſur la partie voiſine. Delà il n'eſt point ſurprenant que la maladie ait été mortelle, puiſque, au jugement des Médecins, on regarde communément comme déſeſpérée la paſſion iliaque, qui vient de l'inflammation, & que dans ce cas, ni le replacement de l'inteſtin, ni le poids des balles de plomb, ni les autres remédes, n'ont pu produire aucun effet. De là *Hyppocrate*, *Lib. 3. de morb. vulgar.* décrivant le *volvulus* fâcheux d'une femme malade, auprès de Tiſaméne, ajoûte enfin : *il n'y avoit plus de reméde, elle eſt morte.* Sur quoi *Galien*, dans ſon *Commentaire*, enſeignant que cette maladie venoit d'une grande inflammation, l'appelle une maladie très-aiguë ; c'eſt pourquoi il avertit, que les remédes n'avoient point eu lieu.

(*Au mois de Septembre 1678. d'Ausbourg à Breſlaw, aux Collecteurs des Éphémérides.*)

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION XCIV.

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 94.

Sur une diarrhée cauſée par une peur, & ſur un lavement rejetté par la bouche, par M. George Segerus.

LOrſque les Commiſſaires du Roi à Thorn, l'an 1667. le 18. Juillet, après-midi, livroient à des Religieuſes, une Egliſe conſacrée à S. Jacques, & bâtie dans notre ville, la femme de M. W. Orfévre, curieuſe de voir ce qu'ils alloient faire autour de cette Egliſe, monta ſur le toit de ſa maiſon, & mena avec elle ſon fils unique, pour lors âgé de trois ans. Comme ils étoient attentifs à regarder ce qui ſe paſſoit, une petite ſervante de l'enfant arrive ſans faire de bruit, à l'improviſte, & lui cauſa une telle épouvante, qu'à peine put-on l'appaiſer; ce qui lui cauſa une diarrhée conſidérable la nuit ſuivante. La mere tâcha de l'arrêter par différens moyens, & par des remédes domeſtiques; mais elle n'avança rien, & même le mal augmenta plutôt de jour en jour, & dégénéra enfin la ſeptième ſemaine après, en une dyſſenterie. La mere inquiéte, implora mon ſecours. Lorſque je vis le malade pour la premiere fois, outre les fréquentes déjections ſanglantes, & les forces abbattuës, je trouvai une conſomption totale de l'habitude muſculeuſe. Pour ſoûtenir ma réputation, j'établis un pronoſtic convenable, & j'attaquai enſuite la maladie par différens remédes, tant extérieurs qu'intérieurs; (mais ceux-ci furent donnés en petite quantité, à cauſe de l'opiniâtreté du malade, fort ſujet aux envies de vomir.) J'eus recours ſur-tout aux lavemens; & après un uſage ſuffiſant des déterſifs, je lui en fis donner un autre de lait chargé de fleurs de roſes rouges, & de boüillon blanc, qui en adouciſſant la violence du mal, produiſoit les effets que j'en attendois. Je conſeillai donc de lui donner le jour ſuivant un lavement ſemblable; mais il n'eut pas le même ſuccès que le précédent, car le malade le rejetta par la bouche un quart-d'heure après. Cette excrétion fut ſuivie d'une ſi grande foibleſſe, pendant quelques heures, qu'à peine pus-je appercevoir le mouvement de l'artére dans le carpe, & que je crus moi-même, que c'étoit ſa derniere heure. Cependant pour qu'on ne le regardât pas comme abſolument abandonné, j'eus recours aux corroborans; enſorte qu'après avoir employé différens remédes, & ſur-tout réïtéré les lavemens, le malade recouvra ſa premiére ſanté, dont il joüit encore maintenant.

OBSERVATION XCV.

Sur une femme veluë, & barbuë, par le même Auteur.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 95.

L'An 1655. une femme d'Ausbourg, appellée *Barbe*, fille de *Balthazar Ursler*, âgée pour lors de vingt-deux ans, qui étoit couverte par tout le corps, & même ſur le viſage, de poils crépus, jaunes & légers, comme de la laine, ſe fit voir & toucher à tous ceux qui le demandoient, en payant un certain prix. Elle avoit, outre cela, une longue barbe, qui alloit juſqu'à ſa ceinture. Des poils longs & jaunes, pendoient auſſi de ſes oreilles. Elle étoit déjà mariée depuis plus d'un an, & n'avoit point eu d'enfans. C'eſt, ſi je ne me trompe, cette même fille veluë dont parle le célébre *Bartholin*, *Hiſt. anat. rar. cent. 1. hiſt. 42.* & elle ne me paroit point différer de celle que décrit *Borelli*, *Hiſt. & Obſ. rar. Medico-Phyſ. cent. 1. obſ. 10.* où il croit qu'elle a fait venir ces poils par artifice. Mais je n'oſe point aſſurer que ce ſoit la même que cette fille, que le célébre *Velſchius*, *obſerv. Med. Epiſagm. 96.* aſſure avoir vu à Rome & à Milan. Cependant il ne fait nulle part, que je ſçache, aucune mention de celle-ci.

OBSERVATION XCVIII.

Sur l'Anatomie d'une femelle de Veau marin, par le même Auteur.

JE n'avois point réſolu à la vérité, de donner l'obſervation ſuivante, avant que d'avoir examiné pluſieurs animaux de ce genre avec le ſcalpel, puiſqu'à peine puis-je rapporter quelque choſe de la tête, qui dans cet animal, avoit été briſée par une balle de plomb. „ Mais comme j'ai „ été trompé dans mon attente par un ami, qui m'avoit promis de m'en „ procurer, & que je crains d'attendre trop long-tems, je rapporterai „ en peu de mots ce que j'ai obſervé. Obſerv. 98.

L'an 1675. le 27. Novembre, j'acquis ici (à Dantzick) la femelle d'un veau marin, de la longueur d'environ une aune & demie, ou trois pieds, qui avoit été tuée ſur le rivage de la mer voiſine, éloigné d'ici de quatre milles. Le pêcheur qui me l'avoit offerte, l'appelloit un chien marin; car les habitans de cette mer ont coutume d'appeller de ce nom, tous les poiſſons cétacés connus dans ce pays. *Geſner* a donné ſa figure, *Hiſt. animal. lib. IV. de aquatilibus, cap. de Phoca, pag. 706. & in Nomenclat. Animant. Aquatil. Ord. 12. pag. 164.* & il avertit qu'il l'avoit reçûë autrefois d'un ami. Au reſte, outre les étudians ſuivans, ſçavoir, *Jean Chriſtophle Roſteuſcherus*, *Frideric Daniel Titius*, *Jean Jacques Weberski de Dantzick*, & *Bernard Ludecus de Stralſund*, qui ſe trouverent à cette diſſection que nous fimes dans une maiſon particuliere, *M. Jean Pierre Titius*, & *M. Samuel*

Schelguigius, très-célébres Profeſſeurs dans notre Univerſité, & mes Collégues voulurent l'honorer de leur préſence.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 98.

Après avoir coupé le cuir velu dont les Bahutiers ont coutume de couvrir leurs malles ou leurs bahuts, nous découvrimes auſſitôt une grande quantité de graiſſe, placée immédiatement ſous le cuir, & qu'on appelle communément lard.

Sous la graiſſe, les muſcles de l'abdomen étoient preſque tous conſumés par la pourriture, & au deſſous étoit le péritoine, à travers lequel on voyoit les parties qu'il enveloppoit.

Ayant enlevé le péritoine, il ne paroiſſoit pas le moindre veſtige de l'épiploon.

Le ventricule formé comme un inteſtin, étoit de la longueur d'une demi-aune, étant intérieurement fort ridé. Il étoit rempli de petits vers ronds & oblongs.

Il paroiſſoit quelque diverſité dans les inteſtins. Les grêles qui prenoient leur origine du ventricule, de la longueur de 18 aunes, étoient d'une même ſubſtance, dont la groſſeur cependant ne ſurpaſſoit pas un demi-doigt. A ceux-ci en étoient joints d'autres, de ſix aunes, qui paroiſſoient être d'une ſubſtance différente, & auſquels en ſuccédoit un plus gros, long d'une aune. A l'extrémité de celui-ci ſe trouvoit le *cæcum* de deux pouces de long, & enfin ſuivoit un inteſtin long d'une aune, qui ſurpaſſoit les autres du double en groſſeur.

Le méſentére étoit membraneux, & contenoit beaucoup de vaiſſeaux *lactés*, tendant aux inteſtins grêles. A ſon centre ſe trouvoient deux corps glanduleux longs & larges d'un demi-doigt.

Le pancréas étoit remarquable par ſa grandeur & ſon conduit de *Virſungus*.

Le foye très-grand, & d'une belle couleur rouge, étoit diviſé en ſix lobes.

La véſicule du fiel étoit remplie de bile jaune.

La ſurface extérieure de la rate ſurpaſſant en longueur le quart d'une aune, étoit rouge, mais ſa ſubſtance intérieure étoit blanchâtre.

La bande des reins étoit tellement deſtituée de graiſſe, qu'on ne pouvoit nullement l'appeller adipeuſe.

L'un & l'autre rein en forme de grappes, avoit cinq pouces en longueur, deux en largeur, & un pouce & demi en épaiſſeur. Etant ouverts, leur ſubſtance parut un peu rouge, & outre cela dans chaque grappe on trouva une caroncule en forme de pois.

Les reins ſuccenturiaux poſés ſur les véritables, & auſſi compoſés de pluſieurs glandes, étoient de la grandeur d'une phalange du pouce. Il y avoit, outre cela, dans l'intérieur, une cavité manifeſte.

La veſſie urinaire étoit entiérement vuide; les uretéres ſurpaſſoient à peine la groſſeur d'une paille médiocre.

La matrice petite, d'une ſubſtance membraneuſe, & oblongue, étoit de la largeur du doigt auriculaire, & de la longueur de ſix travers de pouce. Le fond étoit comme diſtingué en deux petites cellules, d'où s'étendoient deux cornes de la longueur de quatre pouces, à l'extrémité deſquelles étoient attachés les deux teſticules, petits, creux intérieurement, égalant à peine une phalange du petit doigt.

Le diaphragme étoit plus charnu que membraneux.

Les poumons flasques, & divisés en sept lobes, tiroient sur le noir, tant intérieurement qu'extérieurement. Mais étant enflés ils étoient d'un beau rouge, mêlé en partie d'une couleur blanchâtre.

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obsery. 98.

Le cœur renfermé dans son péricarde, étoit d'une figure applatie, long & large de six travers de doigt, & divisé en deux ventricules, dont le droit étoit flasque, mais le gauche épais, & rempli de colonnes épaisses. l'Aorte qui en sortoit, formoit aussitôt à sa sortie, un sac long de deux pouces, & large de quatre. Ce qui arrivoit aussi à l'artére pulmonaire, qui sortoit du ventricule droit, dont le sac cependant n'étoit pas si grand.

Les oreillettes du cœur étoient grandes & de couleur noire.

Les anneaux entiers de la trachée-artére, paroissoient comme cousus, vers la partie inférieure.

Derriére la trachée-artére, à la partie supérieure du cou, étoit l'œsophage, qui sortant ensuite vers la moyenne région du cou, s'avançoit vers le ventricule, à côté du même canal.

La langue longue d'une palme, & large de deux pouces, avoit vers son extrémité une légere incision, enforte qu'elle paroissoit comme partagée en deux.

Les yeux ne le cédoient point en grandeur à ceux de bœuf, l'humeur vitrée y étoit plus abondante que les autres.

Les oreilles externes ne paroissoient point, mais à leur place il y avoit de petites cavernes.

Les fragmens des os pariétaux étoient très-petits, & très-minces.

Une partie de la mâchoire supérieure, au moins l'antérieure, paroissoit entiére. On comptoit 18. dents, sçavoir celles de devant qui étoient au nombre de six, petites & aiguës; de chaque côté, il y avoit une dent plus grande, pointuë, & un peu courbée, & encore de chaque côté près de celle-là, il y en avoit cinq, en forme de scie, & à trois pointes.

Dans la mâchoire inférieure qui étoit composée de deux os joints antérieurement par un cartilage, on comptoit au moins 16 dents, sçavoir quatre en devant, & les autres comme dans la mâchoire supérieure. Enforte que cet animal avoit en tout 34 dents, & disposées de telle maniere, qu'il y avoit un petit espace entre chacune, pour recevoir les dents de l'autre mâchoire.

On comptoit 50 côtes, dont 10 étoient vraies, & les autres fausses.

Les vertébres au nombre de 46 formoient l'épine, sçavoir 7 du cou, 15 du dos, 5 des lombes 7 de l'os *sacrum*, & 12 de la queuë; & entre chaque vertébre, il y avoit un corps cartilagineux, presqu'aussi épais que grand.

Le *sternum* étoit formé de 9 os joints par des cartilages. Celui qui étoit le plus élevé, étoit de la longueur d'un pouce & demi, & avoit dans la partie supérieure une marque obscure, comme s'il eût été composé de deux. Les autres os qui occupoient le milieu, étoient d'un travers de pouce, mais celui qui étoit le plus bas, long de trois pouces, étoit beaucoup plus petit vers la fin, qu'à l'extrémité supérieure. Et à celui-ci étoit joint un cartilage en forme d'épée, long de deux pouces, qui à son extrémité inférieure étoit partagé en deux, & outre cela, deux fois plus large, que vers l'endroit où il étoit attaché avec l'os.

L'os *iſchium* ou de la hanche, formoit la partie ſupérieure de l'os innominé, & avoit une cavité propre à recevoir la tête de l'os de la cuiſſe : la partie inférieure étoit terminée par l'os *ilium* percé au milieu d'un trou oblong & large. Ses extrémités concourant par devant & jointes par un cartilage, repréſentoient les os *pubis*.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 89.

Les nageoires antérieures attachées de côté & d'autre, aux os de l'épaule, lorſqu'on en avoit ôté la chair & les cartilages, repréſentoient élégamment une main d'homme. Car il y avoit dans chacune l'os du bras unique, deux os du coude, 5 petits os du carpe, & autant du métacarpe, & 15 petits os des 5 doigts, à l'extrémité deſquels étoient des cornes oblongues.

Les nageoires poſtérieures, (dont le premier os répondant à l'os de la cuiſſe, & long d'un quart d'aune, étoit très-fermement attaché à la hanche par le moyen de quelques muſcles, & de leurs tendons gros & robuſtes,) ne repréſentoient cependant pas ſi bien les pieds humains. Car on comptoit dans chacun, outre l'os de la cuiſſe unique, deux os de la jambe, avec la rotule placée ſur l'articulation de la cuiſſe & de la jambe, 7. os du tarſe, 5. du métatarſe, & enfin 15 petits os des 5 doigts à l'extrémité deſquels il y avoit de petites cornes oblongues & aiguës.

Le ſang enfin étoit tout viſqueux, glutineux, & noirâtre.

Voilà tout ce que m'a permis d'obſerver dans ce ſujet une odeur fœtide, dont je ne me ſerois cependant pas plaint, ſi une balle ne m'eût empêché de faire l'examen du cerveau. Cependant j'attends avec impatience l'Anatomie de ce même animal, que M. *D. Jean Daniel Major*, mon grand ami, Anatomiſte très-exact a promiſe *dans les mélanges curieux d'Allemagne ann. 3. à la fin de l'obſervation 20.*

OBSERVATION CII.

Sur un rein monſtrueux, par M. Sebaſtien Scheffer.

Obſerv. 102.

MOnſieur *Guillebaut* Commiſſaire des vivres pour l'Armée, s'étant exercé trop violemment au jeu de paume, rendit beaucoup de ſang par le conduit de la veſſie, il y a vingt ans. Cet écoulement dura huit jours entiers, pendant lequel tems il perdit deux ſceaux de ſang. Depuis ce tems-là il s'abſtint de tout exercice extraordinaire, ſans quoi cet écoulement ſe renouvelloit de tems en tems. Il paſſa de cette maniére huit ou dix ans. Il s'enſuivit de très-grandes douleurs dans les reins, qui durérent juſqu'à ſa mort. Mais treize ans auparavant le ventre s'enfla, & la tumeur augmenta inſenſiblement juſqu'à la grandeur qu'elle avoit à la 66e. année de ſa vie, qui fut la derniére. Durant les douleurs qu'il ſentoit de cette tumeur, il rendit en différentes fois par la veſſie, cinq ou ſix meſures, ou pintes de la même matiére qu'on trouva dans ſon corps après ſa mort.

M. *Belloſte* Chirurgien & Anatomiſte exercé, faiſant l'ouverture du corps, en préſence de pluſieurs perſonnes conſidérables, trouva dans le bas-ventre une tumeur en forme de corps étranger, qui occupoit preſque toute la cavité du ventre, & cachoit à la vûë preſque toutes les parties qui y

étoient contenuës, excepté une partie de l'inteſtin *colon* qui étoit couchée ſur la tumeur, en façon de baudrier. Il commençoit de là à monter ſur la tumeur, depuis le côté droit, & s'étendoit à gauche, en deſcendant vers l'anus. Cet inteſtin étoit ſi comprimé, qu'au lieu de ſa figure naturelle par laquelle il imite un S. Romaine, il n'avoit que la forme d'un angle fort obtus, qu'il formoit au milieu de la tumeur, à laquelle il étoit attaché par une membrane entre-deux, & il pouvoit en être facilement ſéparé.

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 102.

On a obſervé ſur la tumeur, ſur-tout du côté gauche, beaucoup de vaiſſeaux fort remplis de ſang, & on a trouvé que la tumeur, qui occupoit plus le côté gauche, que le droit, avoit élevé ſenſiblement en cet endroit les côtes & le *ſternum*, & avoit repouſſé du côté droit toutes les parties, ſur-tout les inteſtins & la rate, qui étoit au-deſſus des vertébres des lombes.

Ayant ouvert la tumeur, il en ſortit des matiéres différentes en conſiſtance & en couleur; quelques-unes couloient, étant jaunes, pleines de corpuſcules glanduleux, parmi leſquels on trouva des calculs raboteux de différente figure, de la groſſeur du pouce. Les autres liqueurs étoient plus épaiſſes & viſqueuſes, comme le ſédiment de l'huile d'olives: d'autres enfin moyennes entre la couleur blanche & cendrée, avoient l'épaiſſeur du miel, ou de glû fonduë. Au fond de la tumeur on trouva cinq ou ſix livres de ſang coagulé, dont une partie approchoit preſque de la conſiſtance de la chair, & il y avoit par tout des calculs attachés à la ſurface intérieure du fond.

On trouva que toute cette matiére ſortie de la tumeur étoit du poids de ſoixante-huit livres, excepté ce qui fut perdu en l'ouvrant. La ſeule membrane par elle-même peſoit neuf livres, &, ce qui eſt le plus ſurprenant, ayant bien examiné ce corps monſtrueux, on trouva que ce n'étoit point un corps étranger, mais *le rein gauche* lui-même, qui étoit devenu de cette grandeur prodigieuſe. La figure de ce rein étoit approchante de l'ovale, dont la plus grande circonférence étoit *de quatre pieds huit pouces*, & la plus petite, *de trois pieds dix pouces*, en la meſurant par le milieu: tandis qu'au contraire le rein dans l'état naturel n'a que cinq ou ſix pouces de longueur, & trois travers de doigt de largeur, & un peu plus d'un pouce d'épaiſſeur, & n'a que la capacité d'une cuillerée. Enſorte qu'on peut dire qu'on n'a jamais rien vu de ſi ſurprenant en ce genre, puiſque les plus célébres Anatomiſtes rapportent que les plus grands reins qu'ils ayent obſervés juſqu'à préſent, n'ont pas encore égalé la groſſeur de la tête humaine.

L'uretére ſortoit de la partie ſupérieure de ce rein, & continuoit vers les premieres vertébres des lombes, & de là s'inféroit dans la veſſie. L'augmentation continuelle du rein avoit ainſi déplacé l'uretére, enſorte qu'étant élevé peu à peu au-deſſus du rein, il ne rejettoit plus de cette matiére étrangére avec l'urine, lorſque le malade étoit dans ſon lit ou dans une ſituation qui preſſoit l'uretére, ce qui paroit auſſi avoir été la cauſe prochaine de ſa mort.

L'artére, & la veine émulgentes étoient plus grandes qu'à l'ordinaire, d'où on pouvoit facilement connoître la diſtribution des rameaux dans toute l'étenduë de la membrane.

Le rein droit étoit ſain, & dans l'état naturel, le cœur d'une groſſeur

& d'une fermeté extraordinaires, ſes vaiſſeaux fort dilatés, & d'une conſiſtance cartilagineuſe, ſur-tout l'orifice de la grande artére, & ſes valvules. D'où on peut dire en paſſant que le mouvement du ſang a été plus grand & plus rapide dans les vaiſſeaux du cœur, que dans ceux du reſte du corps, & ſur-tout du bas-ventre, (où le poids du rein s'oppoſoit beaucoup à la circulation,) & qu'ainſi le ſang ſe jettant avec impétuoſité dans le cœur, avoit dilaté & endurci peu à peu les orifices de ces vaiſſeaux ; enſorte qu'ils approchoient preſque de la dureté d'un os.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 102.

Les curieux auront ici une ample matiére à faire des recherches ſur l'accroiſſement monſtrueux de ce rein, le déplacement des autres parties, & l'excrétion de tant de matiéres ſans odeur, & pluſieurs autres choſes ſinguliéres, qui ſe trouvent dans cette hiſtoire, laquelle nous a été communiquée par le curieux & expérimenté M. *Monginot.*

[*Lettre de Paris par M. Juſtel à M. Leibnitz, Conſeiller de Brunſwick ; & de là à M. Sebaſtien Scheffer à Francfort, qui l'envoya enſuite à Swinfurt, & celui-ci la renvoya à Breſlaw aux Auteurs du Recuëil, au mois de Décembre 1678.*]

OBSERVATION CIV.

Sur un petit ſac membraneux rempli de petits calculs, attaché au foye, par M. Godefroy Samuel Poliſius.

Obſerv. 104. LEs obſervations prouvent ſuffiſamment, & l'expérience démontre tous les jours, que toutes les parties du corps humain ſont ſujettes au calcul. Nous en avons un exemple, ſans compter les autres, dans un homme des premiers de cette ville, & autrefois honoré de la dignité conſulaire, qui depuis pluſieurs années, a été violemment incommodé de la pierre, & a rendu avec l'urine, une ſi grande quantité de pierres & de gravier, que ſes fils montrent aujourd'hui quelques boëtes remplies de petites pierres de différentes couleurs, & de différentes figures, comme une portion de la ſucceſſion paternelle. Il fut enfin obligé de ſuccomber, il y a quelques années, aux douleurs les plus aiguës, & aux tourmens cruels d'une ſuppreſſion totale d'urine, qui dura pendant neuf jours, & qui avoit été cauſée par une pierre en forme de datte, aſſez grande. Après ſa mort, on ouvrit ſon corps, & on tira les entrailles ; lorſqu'on fut parvenu aux reins, on ne trouva preſque point de calculs, ou au moins on ne trouva que des pierres très-petites : mais dans l'uretére droit, proche de la veſſie, on apperçut une pierre en forme de datte, comme on l'a déjà dit, un peu friable, ſpongieuſe & blanche, comme de la pierre-ponce. Celle-ci fut la ſeule cauſe de l'iſchurie mortelle, qui termina ſa vie.

Mais ce qui ſurprit le plus, fut un petit ſac, ou une enveloppe membraneuſe, qui ſe préſenta en examinant le foye & la véſicule du fiel : il étoit rond & oblong, non loin de la véſicule du fiel, du côté gauche, attaché par le milieu à la ſubſtance du foye, par quelques petites fibres,

les deux extrémités pendant librement de chaque côté, ſans être fixées. Depuis le milieu de ce ſac em-bas, il paroiſſoit un conduit en forme d'uretére, tendant à la veſſie, par lequel ſans doute, furent conduites les petites pierres dont nous avons parlé. La partie inférieure du petit ſac, & même au-delà du milieu, étoit remplie d'une infinité de petits calculs proprement arrangés, en forme de grains de bled de Turquie : mais dans la partie ſupérieure, il y avoit une liqueur rouge-brune, & un peu épaiſſe, répanduë ſur les petites pierres, que je crois avoir fourni de tems en tems la matiere propre à les former. On n'obſerva point de conduit de la véſicule du fiel à ce petit ſac ; enſorte que la liqueur paroit y avoir été portée du foye, par les petites fibres dont nous avons parlé. Je ne déciderai cependant rien à ce ſujet, mais je m'en rapporte aux curieux Scrutateurs de la Nature.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. t. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 104.

OBSERVATION CVI.

Sur une Idioſyncraſie ſurprenante, par M. Godefroy Samuel Poliſius,

NOus trouvames çà & là des effets de ſympathies & d'antipathies, mais l'obſervation préſente ne peut être réduite à aucune des deux : d'où il faut néceſſairement l'attribuer à une propriété particuliere de la nature. Un honnête Citoyen de cette ville, mort, il y a plus d'un an, de phthyſie, m'a ſouvent rapporté, qu'à la premiere vuë des ſalades & des harengs, il étoit ſi troublé, & avoit une ſi grande inquiétude, qu'une ſueur froide lui couloit ſur le viſage & ſur les mains, avec danger de tomber en ſyncope. Tous ces ſymptomes étant diſſipés au bout de quelque tems, il mangeoit avec grand appètit, les mets dont nous venons de parler : cet accident rare lui étoit héréditaire, car ſon pere éprouvoit les mêmes choſes à l'égard de ces ſortes de mets. Obſerv. 106.

OBSERVATION CVII.

Sur un épi de froment avalé, & enfin ſortant par le dos, par le même Auteur.

LOrſque j'exerçois la Médecine à Steinove ſur l'Oder en Siléſie, un des premiers Citoyens de cette ville, & qui m'étoit parent, me racontoit quelquefois, qu'une jeune fille (ſon nom m'a échappé de la mémoire) de Siléſie, âgée de dix ans, avoit avalé dans le tems de la moiſſon, à l'inſçu de ſes parens & de ſes domeſtiques, un épi rempli de grains; & que peu de tems après, elle s'étoit plainte d'une certaine âpreté dans le goſier, ne diſant pas un ſeul mot de l'épi qu'elle avoit avalé, de peur du châtiment. On calma ce ſymptome par des remédes convenables, enſorte qu'elle ne ſe plaignit plus d'aucune incommodité du goſier. Mais trois mois après, elle ſentit des douleurs dans le dos, & par la ſuite du tems, ſi violentes, qu'elle ſe plaignoit jour & nuit, juſqu'à ce qu'enfin il ſe forma Obſerv. 107.

une élévation ſur la peau ; on crut qu'il y avoit quelqu'abſcès. On appella le Chirurgien, qui, pendant quelques jours, employa des remédes pour le conduire à maturité, & enfin en ouvrant l'abſcès, apperçut un épi, qui paroiſſoit un peu, au grand étonnement des Spectateurs. Ce que la petite fille ayant entendu, elle dit auſſitôt ; quoi, ſi c'étoit cet épi ? Le Chirurgien & les parens lui demandent, quel eſt le fondement de cet aveu ; ce qu'ayant connu, la petite fille fut traitée convenablement, & recouvra ſa premiere ſanté. Il paroit par cette obſervation, combien la nature, cette mere prévoyante, a ſoin de chaſſer, quelquefois par des voies obſcures, & qui nous ſont inconnuës, les choſes nuiſibles. Voyez dans les obſervations, Médico-Chirurgiques, de M. *Henri de Moïnichen*, une aiguille avalée, & ſortant par la jambe.

(*De Francfort ſur l'Oder à Breslaw, aux Auteurs du Recuëil, au mois de Décembre 1678.*)

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 107.

OBSERVATION CX.

Sur une Hémiplégie cauſée par une Iſchurie, par M. Charles Raygerus.

Obſerv. 110. QUe de maux & que de ſymptomes produit la ſuppreſſion de l'urine en peu de tems ! il ne ſera pas beſoin de chercher ailleurs d'autres exemples, l'hiſtoire que j'ajoûterai, le prouvera ſuffiſamment. Le fils d'une perſonne très-illuſtre, âgé d'environ deux ans, ſans aucune cauſe connuë, tomba dans une dyſurie, enſuite dans une iſchurie, enfin dans une épilepſie, terminée par une hémiplégie, de la maniere ſuivante. Ayant été mis le ſoir dans ſon lit, il repoſa bien, juſqu'après minuit. A deux heures du matin, le 8. Juin de l'an paſſé, il s'éveilla en jettant des cris, avec des convulſions épileptiques par tout le corps, qui durerent plus de deux heures. Le premier accès fut à peine calmé, qu'il tomba dans un ſecond, qui continua juſqu'à neuf heures & demie. Pendant ce tems-là, le ventre s'enfla d'une maniere ſurprenante, ſur-tout à l'hypogaſtre, ſous la forme d'une tumeur ſi diſtincte, qu'on pouvoit preſque la prendre avec la main, & que les aſſiſtans croyoient, que c'étoit ou un abſcès, ou une hernie, ou quelqu'autre choſe. Pour moi, lorſque j'eus appris qu'il avoit peu uriné le jour précédent, & point du tout, pendant toute la nuit, je ne conjecturai point envain, que c'étoient des vents & de l'urine, qui dilatoient ainſi la veſſie. Je lui fis donner des clyſtéres, mais peut-être que la compreſſion de l'inteſtin *Rectum*, occaſionnée par la veſſie ainſi dilatée, empêchoit qu'il ne pût les admettre, car il les rendoit ſur le champ, & ſans effet. Enfin à neuf heures du matin, la violence de la maladie ceſſa, & il n'y eut que la main & le pied du côté gauche, qui ſe trouverent dans des convulſions continuelles, le côté droit étant immobile ; il ouvroit la bouche, & il prenoit tout ce qu'on lui donnoit ; ainſi on employa les remédes extérieurs & intérieurs. Je lui donnai ſouvent du baume de ſoufre térébenthiné dans l'eau de perſil, & du ſyrop d'althéa de Fernel, avec quelques gouttes *d'eſprit de ſel*, & je fis en ſorte, que vers le midi, il urina

urina assez abondamment, l'enfant revint aussitôt à lui, & il remua sa main droite avec le pied ; mais le côté gauche qui étoit si agité dans l'accès, demeura à son tour immobile. Cependant par le moyen des remédes convenables, il s'échappa, & il marche assez bien maintenant, mais il ne remue la main qu'avec difficulté. Je n'ai jamais pu sçavoir la cause de cette ischurie, car il ne parut, ni avant, ni après, ni calcul, ni gravier, ni sang grumuleux, & depuis ce tems-là, il se porte fort bien, & sans aucune incommodité.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Observ. 110.

OBSERVATION CXII.

Sur des dents tardives, par le même Auteur.

QUoique je ne puisse rien établir de certain sur le terme de l'éruption & de la chute des dents, puisqu'elles paroissent plutôt dans les uns, dans les autres plus tard ; cependant on a observé communément, que les dents (excepté celles qu'on nomme les dents de sagesse, parce qu'elles paroissent, lorsque les hommes sont déjà raisonnables, environ le troisième ou quatrième septenaire, comme le veulent Aristote & Hyppocrate) paroissent successivement dans l'espace de deux ans, ensorte que le septième mois, les incisives, ensuite les molaires, & enfin le quinzième ou dix-septième mois, les canines ou œilleres paroissent, comme le veut *Liébaut*, *in schol. ad 3. Aphor. 25.* Mais j'ai vu une petite fille déjà âgée de treize ans, à qui il est venu quatre molaires depuis un an, & les quatre canines viennent de paroître pour la premiere fois. Depuis plus de huit jours, elle étoit tourmentée tous les jours d'épilepsie, de douleur de tête & des yeux ; je conjecturois que cette maladie étoit causée par des vers, par une plénitude d'humeurs, ou par d'autres choses. Enfin parurent ces quatre dents ; en sorte que l'on doit entendre l'endroit déjà cité, *3. Aphor. 25.* non-seulement du commencement, que paroissent les dents, mais de tout le tems qu'elles sortent, même à tout âge. Observ. 112.

(De Presbourg à Breslaw, aux Collecteurs des Éphémérides, au mois d'Avril 1679.)

OBSERVATION CXIII.

Sur une Dysurie mortelle, par M. Jean Spechtius.

MOnsieur *André Kohne Jascke*, âgé de trente-huit ans, étant tourmenté misérablement d'une dysurie très-considérable, & continuelle, depuis plus d'un an, & d'ailleurs goutteux & scorbutique, je fus enfin appellé derechef, pour le voir, au commencement du mois d'Octobre 1678. Je trouvai que son urine étoit d'une puanteur horrible & âcre, comme elle a coutume d'être par la putréfaction & la digestion, dans du fumier de cheval. Enfin elle étoit semblable à de la lessive saoulée, trouble, y Observ. 113.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 113.

ayant au fond une matiere purulente, viſqueuſe, & ſi fortement attachée au fond du verre, qu'à peine s'en détachoit-elle par pluſieurs lotions. Cette puanteur, marque certaine d'une putréfaction cachée, qui auroit ſuffit avec le tems, pour ronger & conſumer la veſſie, ſi on ne l'avoit arrêtée bientôt, ayant été corrigée pendant l'eſpace de quelques jours, ſe renouvella cependant après, par intervalles, & ſe diſſipa; deſorte qu'enfin le 14. d'Octobre, elle fut entiérement diſſipée, l'urine recouvrant ſa couleur & ſon odeur naturelles, & beaucoup meilleures qu'auparavant, après avoir rendu le 30. Octobre, deux aſcarides vivans & remuans, qui avoient été trouvés rempans dans le gland même de la verge. Mais quoique cette corruption fermentative eût été corrigée, la dyſurie cependant continua juſqu'à la mort, il rendit beaucoup moins de matiere purulente, elle n'étoit point ſi viſqueuſe qu'auparavant, enſorte que l'ulcére de la veſſie, ſe deſſéchant quelquefois, il n'y avoit aucune excrétion de cette matiere, la dyſurie même faiſant tréve alors preſque pour deux jours. Mais ce bonheur ne dura pas long-tems, ſans que le mal ſe renouvellât; parce que les ulcéres de la veſſie ſont très-rarement curables, à cauſe de l'humidité continuelle provenant de l'urine; & ſi elle eſt trop âcre, & trop mordante, elle produit une corroſion continuelle de la ſurface intérieure, ce qui a été certainement la ſeule cauſe naturelle & prochaine de la dyſurie dont il s'agit, avec un friſſon continuel, des inquiétudes à l'épigaſtre, une douleur de tête continuelle, un vomiſſement, des menaces de ſyncopes, & quelques autres ſymptomes fâcheux. Le malade mourut le 27. Mars.

Ayant ouvert l'abdomen en préſence de pluſieurs perſonnes reſpectables, nous obſervames les choſes ſuivantes, rares, & dignes de remarque.

1. Il y avoit une quantité de graiſſe ſurprenante ſous la peau dans la poitrine, & ſur-tout dans l'abdomen. Elle étoit épaiſſe & d'un jaune foncé, quoique les membres & les muſcles fuſſent d'ailleurs fort exténués. On doit attribuer cette graiſſe à la vie trop ſédentaire, au choix & à la quantité des alimens dont uſoit le malade.

2. L'épiploon aſſez épais, & rempli d'une graiſſe abondante, enveloppoit les inteſtins de toutes parts; deſorte qu'on ne pouvoit point attribuer à ſon défaut, ou à ſa maigreur, cette colique regardée comme héréditaire, dont le malade s'étoit plaint dès ſa jeuneſſe, mais elle avoit une autre cauſe plus cachée, comme l'événement l'a appris.

3. Ayant tiré les inteſtins, on trouva çà & là, dans la cavité intérieure du bas-ventre, une graiſſe prodigieuſe, preſque tout le ſuc des alimens refluant vers l'intérieur, tandis que l'obſtruction, ou la foibleſſe des membres goutteux, ne leur permettoit preſque pas de rien recevoir.

4. Les reins, quoique d'une grandeur contre nature, mais différente, car le *gauche* étoit beaucoup plus grand que le droit, étoient entiérement inviſibles, tant ils étoient couverts & enveloppés de graiſſe.

5. La ſubſtance des reins, d'une couleur bigarrée, preſque plombée & blanchâtre, & non d'une couleur vive & rouge, tiroit cette couleur de la quantité de graiſſe qui y étoit mêlée. Le gauche cependant étoit plus gras, plus épais, & plus grand que le droit; enſorte qu'étant diſſéqué, il s'en exprimoit un peu d'humidité, à cauſe de ſa graiſſe molle, que quel-

ques-uns, par un jugement trop précipité, regardoient comme du pus ; tandis cependant, qu'obſervant avec plus de ſoin, nous trouvames qu'il n'y en avoit réellement point.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 113.

6. Le rein droit, beaucoup plus petit & plus flaſque, étoit pierreux, quoique le défunt ne ſe fût jamais plaint de douleur de reins, ſi ce n'eſt dans le tems qu'il avoit de la fiévre. La pierre étoit de couleur cendrée, dure, avec pluſieurs éminences. Elle avoit bouché, non ſeulement tout le baſſinet, mais auſſi le commencement de l'uretére, & dans l'uretére & le baſſinet, preſque tous les tuyaux, du côté des reins. Ce rein étoit ſans doute plus petit & plus flaſque, parce que ſon action étoit léſée & empêchée, n'y ayant aucun paſſage pour l'urine, il n'avoit excité aucune douleur dans les lombes, parce qu'étant immobile, & attaché comme un clou, il ne pouvoit point cauſer de frottement, ni dilater l'uretére, ni exprimer l'urine dans ce conduit.

7. La veſſie étoit très-petite, épaiſſe, enveloppée à l'extérieur, d'une graiſſe abondante, comme en pelotons. Etant ouverte par le fond même, & non à l'inſertion des uretéres, on trouva auprès du cou, un ulcére, qui s'étendoit au loin dans la ſurface interne, avec une matiere purulente, & un petit ver, comme il s'en trouve dans les chairs pourries ; ce que j'ai toujours conjecturé, & l'événement ne m'a point trompé. Cette veſſie étoit petite, par rapport à la maſſe de graiſſe qui la recouvroit, & qui l'empêchoit de ſe dilater ; & la capacité en étant très-petite, elle ne pouvoit retenir beaucoup d'urine. Delà il eſt arrivé, que le défunt étoit fréquemment tourmenté d'envies d'uriner ; & comme il ne falloit que très-peu d'urine pour la remplir, & qu'elle touchoit toute la ſurface, cet organe a pu facilement être bleſſé & ulcéré par l'âcreté de l'urine, & par les exhalaiſons âcres & cauſtiques, qui s'élevoient vers le fond, par la chaleur.

8. Dans la cavité même de la veſſie, on a trouvé une pierre ou concrétion tartareuſe, avec une enveloppe, de la groſſeur d'un gros pois, polie à la ſurface, blanche, & comme de l'yvoire poli ſur le tour. Ayant été tirée par le Chirurgien, ſans attention, on n'obſerva pas bien où elle étoit attachée.

9. L'uréthre étant diſſéqué, parut d'une couleur plombée, obſcure & livide, preſque juſques vers le gland, qui conſervoit ſa couleur naturelle. Je laiſſe à examiner, ſi cette couleur ne pouvoit point venir d'un ſang épaiſſi, & comme extravaſé, qui paroiſſoit à travers, & par deſſous.

10. Dans les deux bras, depuis le coude juſqu'au carpe, on trouva en abondance des nodus, des tufs ou coagulations tartareuſes, cet homme ayant été tourmenté miſérablement de la goutte.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION CXIX.

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 119. *Sur les yeux & les langues des Serpens de l'Iſle de Malte, par M.* Simon Aloyſius Tudecius.

IL eſt conſtant par *les actes des Apôtres, chap. 28.* que, lorſque S. Paul, ayant fait naufrage, fut arrivé à *Malte*, & qu'une vipére l'eut mordu à la main, pendant qu'il ramaſſoit des ſermens, par un miracle, & au grand étonnement des Spectateurs, habitans de l'Iſle, non ſeulement il n'en ſouffrit aucun mal, mais encore il guérit par la vertu divine, le Prince de ce lieu, & un grand nombre d'autres habitans, de maladies très-dangereuſes. Il reſte encore dans cette Iſle, comme autant de trophées de la victoire remportée par cet Apôtre ſur cette bête venimeuſe, des petites pierres repréſentant des yeux, & des langues de ſerpens, qui ſont des amulettes vantées depuis pluſieurs ſiécles contre différentes eſpeces de maladies & de venins.

Comme il n'y a nulle part, que je ſçache, une plus grande connoiſſance de leurs vertus, & qu'il y a même des Auteurs qui ſoûtiennent, que ce ſont des dents du poiſſon nommé *Lamia*; témoin *l'excellent M. Welſchius Hecatoſt. 1. obſ. 44.* qui aſſure que ce ſont des foſſiles pierreux, je rapporterai fidélement ce que j'ai obſervé par moi-même.

On ne trouve ces yeux & ces langues de Serpens, (du moins autant que je ſçache) dans l'Iſle de Malte, que lorſque les habitans viennent à creuſer la terre, qui eſt blanchâtre par toute l'Iſle, ou qu'ils tirent de la pierre, ſur-tout, autour *de la Caverne de ſaint Paul.* Cette pierre eſt molle (pour le dire en paſſant,) enſorte qu'on peut la couper avec des hâches, comme de l'argille, & lui donner facilement différentes figures, pour conſtruire les murs des maiſons & des remparts; mais, lorſqu'elle a été imbibée d'une ſuffiſante quantité d'eau de pluie, ou de puits, elle ſe change en un caillou qui réſiſte au tranchant du fer le plus aigu; enſorte que les maiſons qui ſont bâties dans les deux Villes, paroiſſent comme taillées d'une ſeule pierre ſolide, & qu'étant expoſées aux tempêtes, elles en deviennent plus dures. Je me perſuade que la cauſe de cette dureté eſt le ſel de nitre, qui contracte une certaine viſcoſité avec la pluie avec laquelle il eſt mêlé, & qui entre aiſément dans ces pierres; parce que leur ſubſtance eſt ſpongieuſe & crétacée, & s'attache à la langue, comme de la corne de cerf.

C'eſt dans ces pierres qu'on trouve les yeux & les langues de Serpens dont nous avons parlé, dans quelques-unes cependant en plus grande quantité, & les habitans les vendent par toute la Ville. J'en ai acheté d'un habitant à un prix aſſez modique, & dont quelques-unes étoient encore dans leur matrice; & en revenant à Vienne, j'ai fait préſent d'un œil plus beau que les autres, *au très-Illuſtre Seigneur, M. Caſimir Baron de Kielmanſeck*, qui avoit été autrefois mon ami à Rome; mais on trouve dans les entrailles de la terre, non-ſeulement les yeux & les langues, mais encore les autres viſcéres, comme *le poumon, le foie, le cœur, la rate, les côtes*, & les

autres parties si ressemblantes, & avec des couleurs si naturelles, qu'elles pourroient faire douter à un chacun si elles ont été travaillées par la nature, ou par l'art. J'en ai vu de semblables à Rome à un soldat, qui avoit demeuré long-tems à Malte, & je les ai voulu acheter de lui, mais je ne les ai pu obtenir, ni par priére, ni par présent.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Observ. 119.

La figure des yeux & des langues n'est pas la même, mais elle est fort différente; car il y a des yeux plus grands & plus petits. Les uns sont elliptiques, mais cependant pour la plus grande partie, ronds; les uns représentent un hémisphére, d'autres un segment, d'autres une hyperbole. Les Glosso-pétres, parce qu'elles sont naturellement de figure conique, représentent tantôt un cône aigu, tantôt un obtus, celles-ci un cône régulier, celles-là un irrégulier.

Elles sont aussi de différentes couleurs, mais sur-tout les yeux, car les uns sont de couleur de cendre, les autres de couleur du foye, quelques-uns bruns, d'autres noirâtres, mais ceux-ci sont plus rares, & sont plus estimés. J'en ai vu des brasselets travaillés artistement avec de l'or; quelques-uns représentent tout l'œil, avec une prunelle blanche, & ceux-là sont les plus beaux; on en trouve ailleurs beaucoup de couleur d'oranges. Les figures de la plûpart sont représentées dans cette planche. * *Pl. XVII.*

Les vertus de ces yeux & de ces langues, & de la terre blanche qui se trouve dans cette Isle, mais sur-tout dans la caverne dite de *S. Paul*, & que l'on garde de tous côtés pour l'usage, chez nos Apoticaires, comme le bol d'Arménie, sont fort singulières, selon qu'il en est parlé dans une brochure Italienne, imprimée *à Messine en Sicile*. Car, non-seulement ces pierres préservent de toute espéce de venin; mais encore elles remédient efficacement à ceux qui ont pris quelque poison, ou ont été mordus d'un animal venimeux; & même elles sont un reméde, dans plusieurs autres maladies, comme le prouve une expérience fréquente dans l'Isle *de Malte* & ailleurs. Les yeux, renfermés comme des pierres précieuses, dans des anneaux, ensorte qu'ils puissent toucher immédiatement la chair, se portent aux doigts; mais on attache les langues au bras, ou on les suspend au coû.

On prend intérieurement de l'eau, du vin, ou une autre liqueur, dans laquelle on a fait infuser pendant quelque-tems ces yeux ou ces langues; ou qui a été pendant quelques heures dans les vaisseaux faits de cette terre blanche; & même on prend de la terre elle-même, dissoute dans ces liqueurs.

REMARQUE.

Parmi plusieurs autres observations que le très-ingénieux *Paul Boccone*, *Noble Sicilien*, a faites sur différentes curiosités naturelles, dans son Livre intitulé, *Recherches & Observations Physiques*, & qu'il a libéralement communiquées au monde sçavant, celles qu'il a faites sur *les Glossopétres de Malte*, ne méritent point la derniére place. Le vulgaire est persuadé que ce sont des Langues de Serpens, & la plûpart des Physiciens soûtiennent que c'est une espéce particuliére de pierres, qui sont produites dans la terre, où dans les pierres *de l'Isle de Malte*, comme dans leur matrice; mais il assure avec *Fabius Columna*, *Nicolas Stenon*, & autres, par des raisons qui ne sont point à mépriser, que ce sont les dents pétrifiées de quelques poissons marins. Nous les rapporterons ici en abrégé, en

faveur de ceux qui n'ont point ce Livre, laiſſant au Lecteur, une entiére liberté d'être de ce ſentiment, ou d'un autre.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. I. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 119.

Le premier argument donc, & qui n'eſt point d'une légére importance, par lequel il tâche de mettre les Gloſſopétres dans le régne animal, lui paroît être, de ce qu'étant brûlées, elles ſe changent en charbons, comme les os, avant que de ſe réduire en chaux, ou en cendres, tandis que les pierres calcinées ſe réduiſent immédiatement en chaux. Enſuite il dit qu'on trouve les racines des Gloſſopétres le plus ſouvent rompuës de différentes maniéres, ce qui eſt un argument évident, qu'elles n'ont point été produites par la nature dans l'endroit d'où on les tire, puiſqu'elle forme les autres foſſiles figurés entiers dans leur matrice, ſans aucune léſion, ou mutilation. Il dit enfin, que d'un côté la ſubſtance, qui eſt différente dans les différentes parties des Gloſſopétres, ſolide à la pointe, moins ſolide à la racine, compacte à la ſurface, poreuſe, & fibreuſe, dans l'intérieur; d'un autre côté la ſurface qui eſt polie contre la coutume de la nature, qui ne forme aucune pierre, ſoit vulgaire, ſoit précieuſe, ſi polie; & enfin la figure qui varie en différentes maniéres, ainſi que la grandeur, car on en trouve de grandes, de larges, de triangulaires, d'étroites, de petites, de très-petites, de pyramidales, de droites, de courbes, en avant, en arriére, à droite, à gauche, en forme de ſcie avec de petites dents, ornées de plus grandes entailles, le plus ſouvent de pyramidales abſolument ſans entailles; que toutes ces choſes, dis-je, favoriſent entiérement ſon opinion.

Mais, de même qu'il croit prouver par-là qu'on ne doit point mettre les Gloſſopétres, au nombre des pierres, de même auſſi il dit que cela prouve que ce ſont des dents naturelles de ces poiſſons, que les Ichtiographes appellent *Lamie*, *Aigle*, *Requiem*, &c. enſorte qu'il reſte à peine aucune raiſon de douter davantage à ce ſujet.

Mais il croit que ce n'eſt point un obſtacle de ce qu'on trouve les Gloſſopétres dans des endroits de l'Iſle fort éloignés de la mer, où il eſt à peine croyable que de pareils poiſſons ſoient jamais parvenus, bien loin d'y avoir laiſſé une ſi grande quantité de dents, qu'il y en a eu de tranſportées juſqu'a ce jour. Car, ſi on ne doit pas, dit-il, refuſer entiérement de croire des Philoſophes, & des Hiſtoriens très-graves. (*Sénéque, dans ſes queſt. Nat. Liv. 2. chap. 26. & Liv. 6. chap. 21. Tite Live, Dec. 4. Liv. 9.*) qui aſſurent qu'il s'eſt élevé quelquefois au milieu de la mer des Iſles nouvelles, ſans doute que la maniére dont ces dents ont été enſevelies au milieu de cette Iſle eſt évidente. Et ſi quelqu'un, peut-être trop difficile refuſe d'accorder que l'Iſle *de Malte*, ait été produite de cette maniére; qui empêche que nous ayons recours aux inondations, ou même enfin au déluge univerſel; ou s'il ne veut encore point ſe rendre à ces raiſons, qu'il diſe, je prie, comment les fragmens de vaiſſeaux, les Anchres, les coraux, &c. ſont venus ſur les montagnes de la Méditerranée: car perſonne de ſenſé n'oſera aſſurer, qu'ils y ont été produits.

Mais on ſera à peine ſurpris de ce grand nombre de dents, ſi l'on ſçait que ces poiſſons non-ſeulement vont par troupes dans la mer, mais encore qu'ils ont un grand nombre de dents, enſorte que quelques-uns en ont ſouvent plus de 600.

Si vous en voulés ſçavoir davantage, voyez l'Auteur lui-même qui traite au long de cette matiére *dans ſes Recherches & Obſerv. Naturelles, Lettre 29. pag. 314. & ſuiv.* & auſſi *Nicolas Stenon, in Muſculi Deſcriptione Geometrica*, comme auſſi *in Prodromo Diſſertationis de ſolido intrà ſolidum.*

(*M. Godefroy Schultz.*

OBSERVATION CXXI.

Sur l'inteſtin colon *bleſſé, & réuni avec la plaie de l'Hypogaſtre, par M.* Simon Aloyſius Tudecius.

Obſerv. 121.

PErſonne n'ignore, que la nature eſt le meilleur des Médecins; & c'eſt ce qui paroît manifeſtement dans cet exemple. L'an 1672. le 12. Février, le Palefrenier de *M. le Comte de Schilhard*, &c. d'un tempérament ſanguin, en buvant dans un cabaret, fut bleſſé par un Etudiant, d'un

coup d'épée quadrangulaire, qui lui paſſa à travers du corps, de derriere en devant, depuis environ la troiſième vertébre des lombes du côté droit, par le commencement de l'inteſtin colon, juſques vers les flancs du côté gauche; il fut traité dans la maiſon du même Seigneur. Le Chirurgien, qui en prit grand ſoin, lui mit un premier appareil; mais en levant cet appareil le lendemain, les excrémens ſortirent par la plaie du bas-ventre, & la nature pendant neuf jours tâchoit de ſe décharger par cette voie, comme il paroiſſoit à chaque fois qu'on levoit l'appareil. Pendant ce tems-là, le ventre ne fit ſon office, qu'étant ſollicité par des balles de plomb; enfin le dixième jour après la bleſſure, le malade eut une déjection abondante & naturelle, ayant d'ailleurs l'eſprit préſent; cependant il mourut le ſeizième jour. Le Chirurgien me pria d'aſſiſter à l'ouverture du corps, ce que je lui accordai volontiers. L'abdomen étant ouvert, exhala une très-mauvaiſe odeur, car les excrémens étant tombés par la plaie de l'inteſtin colon dans la cavité du bas-ventre, avoient cauſé la corruption & la gangréne des inteſtins, mais la plaie de l'inteſtin colon, ou ſes lévres s'étoient tellement réünies avec les lévres de la playe de l'abdomen, qu'il fallut un couteau pour les ſéparer: & ſi la cavité de l'abdomen ſe fût vuidée les premiers jours par cette voie, les aſſiſtans aſſuroient avec moi, que le malade auroit pu échaper, & on ne manque point de pareils exemples. *M. François Bouchart*, rapporte un cas preſque ſemblable, dans *l'An. III. des Ephem. d'Allemagne, obſerv. 8.* on peut le conſulter.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 121.

OBSERVATION CXXIV.

Sur une plaie profonde du cerveau, tendant à cicatrice, par le même Auteur.

UN jeune homme étudiant en Droit, macrocéphale de ſon naturel, à cauſe de ſon tempérament ſanguin, & dégénérant en colérique par ſa maniére de vivre déſordonnée, tout-à-fait adonné aux querelles, à l'yvrognérie, & aux courſes nocturnes, irritoit ſouvent les ſentinelles pendant la nuit. Enfin le 4. Décembre 1675. lorſqu'il étoit yvre, étant malheureuſement aux priſes avec les ſoldats, il fut bleſſé par un Sergent d'un coup de hallebarde à deux tranchans, au devant de la tête, entre la ſuture ſagittale & la coronale, enſorte qu'il tomba auſſitôt muet & demi-paralytique. Il fut porté au corps-de-garde par les ſoldats, & y paſſa la nuit, juſqu'à ce que de grand matin il fut emporté de là comme mort par ſes camarades. Ayant été appellé ce jour-là même, je le trouvai ſur ſon lit muet & immobile; je fus prié par ſes amis de lui donner quelque reméde, je lui ordonnai une potion vulnéraire & céphalique, qu'il prit ſur le ſoir, après quoi il commença à remuer la langue, & à parler un peu. Le Chirurgien ayant nettoyé & bandé ſa playe, crut avoir fait ſon office. Obſerv. 124.

Le troiſième jour après la bleſſure, je viſitai la playe avec une ſonde, & je trouvai le crâne percé; j'avertis ſoigneuſement le Chirurgien d'ôter avec précaution les fragmens, qui ont coutume de cauſer la paralyſie, ce qu'il exécuta fidélement, enſuite le malade parut ſe mieux porter. La

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 124.

paralyſie perſiſtant cependant toujours du côté gauche, ce qui me fit ſoupçonner qu'il y avoit encore des fragmens dans la playe. C'eſt pourquoi, le malade ayant un peu repris ſes forces, je fis faire l'inciſion du péricrâne, afin que le chemin fût plus ouvert vers la fracture; ce qu'ayant fait, le Chirurgien enleva avec des morceaux du cerveau, quelques parties de la dure-mére, & de la pie-mére, & aſſura qu'il n'étoit guéres poſſible qu'il y eût encore quelque choſe de caché; & comme il n'étoit pas aiſé de chercher dans la ſubſtance du cerveau, le Chirurgien s'en abſtint, & le malade demeura ſans mouvement du côté gauche, mais d'ailleurs prenoit ce qu'on lui donnoit, & commença à avoir bonne eſpérance. Pendant ce tems-là, ayant été appellé pour un malade hors de la ville, je laiſſai celui-ci entre les mains du Chirurgien. Etant revenu quinze jours après, je le trouvai ſe poſſédant un peu, mais encore paralytique. C'eſt pourquoi, j'aſſurai hardiment, qu'il y avoit encore quelque choſe de caché dans le cerveau: outre cela, il avoit cru ſur la playe un champignon de la groſſeur d'une noix, ſur lequel je mis une poudre de *Spica*, & de jonc odoriférant (*Schœnanthum*) *de M. Marchettis*, autrefois mon Maître à Padouë, & dont il fait l'éloge *dans ſes obſervations Medico-Chirurgicales*, *obſ. 6e. ſur le Champignon produit par une bleſſure à la tête*; je le diminuai à la vérité, mais je ne le guéris pas totalement.

Il y avoit déjà quatre mois qu'il avoit reçu la bleſſure, il paroiſſoit mieux ſe porter, & penſoit ſérieuſement à ſe corriger, mais trop tard; car le deſſéchement de ſon corps augmentoit tous les jours. Je demeurai encore ſix jours hors de la ville, pendant lequel tems, il ſortit de la playe du malade, du pus en abondance, enſorte que les Chirurgiens croyoient que toute la ſubſtance du cerveau étoit changée en pus; à mon retour, le malade dit le dernier adieu à ſes amis. La curioſité me porta à viſiter la playe; c'eſt pourquoi ayant ouvert le crâne, & ayant fait une inciſion vers le côté où s'étendoit la dure-mére, il ſe répandit du pus en abondance, venant du ſang corrompu, & extravaſé dans le ſinus de la dure-mére; la playe dans la ſubſtance du cerveau, égaloit un pouce en profondeur, & il y avoit au fond *un fragment rond d'une lame de fer, comme une écaille de poiſſon*, que la pointe émouſſée de la hallebarde y avoit pouſſée; mais ce qui étoit bien digne d'obſervation, c'eſt que la cavité de la playe étoit tellement couverte d'une chair rouge, & ſe diſpoſoit tellement à cicatrice, que le morceau de la lame qui avoit été laiſſé au fond, auroit à peine pu cauſer dans la ſuite quelqu'incommodité dans le cerveau (ſi d'ailleurs la mort ne s'en fût pas ſuivie) le très-ſçavant *Veſlingius*, un de nos plus grands Anatomiſtes, paroit confirmer la même choſe *Syntagmatis ſui*, *Cap. XIV. de cerebro*, où il dit: *la playe ſe refermant, les balles de plomb entrées profondément, & les fragmens d'aiguilles enfoncés dans le cerveau, & dans les méninges, y demeureroient pendant pluſieurs années.* *

Il étoit encore digne d'obſervation dans ce malade, qu'il n'a point eu

* Vulnere item coaleſcente, profundiùs adacti globi plumbei retinerentur, ſtylorumque fragmenta cerebro & meningibus infixa multis annis inhærerent.

la

la fiévre, ni point vomi de bile, quoiqu'*Hyppocrate* dise, *Sect. 6. Aphor. 30. tous ceux à qui on fait des incisions dans le cerveau, il est nécessaire que la fiévre & le vomissement leur surviennent.* ** Si ce n'est qu'*Hyppocrate* entende par fiévre, une legére chaleur que j'ai observée dans ce malade, les quatre premiers jours, qui fut cependant tempérée par une décoction d'orge mêlé avec du suc de limons ; & que je croyois venir de la crapule qui avoit précédé. On n'a observé aucun vomissement, ni au commencement, ni dans le tems de sa maladie ; *mais il n'y a point de régle sans exception.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Observ. 124.

OBSERVATION CXXV.

Sur une mort imprévuë, occasionnée par des ris, par le même Auteur.

L'An 1675. Une Dame de distinction, âgée d'environ 30. ans, d'un tempérament sanguin, d'une bonne couleur, gaie, cependant stérile, & qui n'avoit jamais eu d'enfant, avoit au commencement de l'Eté, une maladie dans les articulations, mais après avoir pris quelques remédes, elle parut mieux se porter. Un jour qu'étant convalescente, elle plaisantoit avec ses servantes, & qu'elle éclatoit en ris ; peu de tems après, elle voulut aller à la selle, où étant arrivée, elle tomba dans une syncope, & expira paisiblement, ce qui causa une grande consternation à ses domestiques. Je fus appellé pour rechercher la cause d'une mort si subite. Observ. 125.

C'est pourquoi ayant examiné tout son corps, je trouvai que tous les viscéres étoient dans leur état naturel, & bien disposés, excepté l'utérus, qui me paroissoit plus petit qu'à l'ordinaire, & resserré comme une petite poire. Les ventricules du cœur contenoient un peu de sang épais : mais la veine-cave, au-dessus du cœur, avec le commencement de la veine azygos, étoit pleine d'un sang noir & caillé, de la longueur d'un demi-pied, comme si elle eût été remplie d'un ver. Je me persuade, que ce funeste accident est arrivé par la dissipation des esprits violemment émus, par l'absence desquels le sang s'est coagulé, (sauf cependant le jugement des plus habiles.)

OBSERVATION CXXVIII.

Sur le Moxa d'Allemagne, pour la goutte, par M. Jean Dolæus.

LE moxa de la Chine, dont les Indiens Orientaux ont éprouvé les vertus dans la goutte, qui ailleurs est une maladie incurable (que cependant *le divin Hyppocrate*, 2. *Pror.* dit pouvoir être guérie dans un jeune homme,) nous est déjà connu en Allemagne, & se vend *à Francfort sur le Mein, chez M. Michel Jordis*, avec des bâtons aromatiques, Observ. 128.

** Quibuscumque præciditur cerebrum, his necesse febrem, & bilis vomitum supervenire.

& un Livre auſſi ſçavant que curieux, de *Hermann Buſchofius*, Miſſionnaire *dans la nouvelle Hollande* aux Indes Orientales, qui aſſure que la cauſe de la goutte eſt une vapeur acide, qui déchire les petites membranes & le périoſte.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. I. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 128.

Mais ce qui d'ailleurs arrive ordinairement, que nous admirons tout ce qui eſt nouveau & étranger, & que nous négligeons ce qui vient dans notre pays, & que nous rencontrons par-tout, nous eſt auſſi arrivé au ſujet du moxa de la Chine. Car outre que l'expérience, la plus sûre maîtreſſe de toutes choſes, ne trouve pas tant de vertus dans le moxa, qu'on lui en attribue, la nature nous a pourvus de remédes néceſſaires, & qui ſe trouvent de tous côtés, par le moyen deſquels nous pourrions vaincre une maladie ſi cruelle, avec un égal ſuccès; ſi nous voulions éprouver à l'exemple d'*Hermes*, & conſulter avec *Galien*, des Pêcheurs, ou d'autres de la lie du peuple, qui découvrent ſouvent par hazard de bons remédes.

Un pauvre homme du Comté de Naſſau, avoit la goutte aux pieds; comme il ſouffroit des douleurs très-cruelles, il y appliqua trois ou quatre feüilles d'herbe, qu'il froiſſoit dans ſes mains (dont il ne ſçavoit pas le nom, & que j'ai enfin ſçu être la renoncule vulgaire). Cinq heures après, une veſſie s'étant élevée par cette herbe cauſtique, il s'en écoula une grande quantité d'eau claire, & très-âcre, après quoi les douleurs ceſſérent, & le malade commença à marcher. Ayant une autre fois interrompu ce remède, il fut obligé de demeurer dans ſon lit pendant pluſieurs jours. J'ai fait ſécher *cette Renoncule des prairies*, & brûler avec un bâton aromatique, & j'ai obſervé la méthode dont on ſe ſert pour appliquer le moxa de la Chine. Qu'arriva-t'il? Cette douleur qui étoit très-grande, & inſupportable, s'évanoüit entiérement, auſſi-bien que l'accès qui avoit coutume de venir tous les mois, & n'incommode plus notre malade depuis plus d'un an. Si après cela, il reſſentoit quelque douleur, on appliquoit notre moxa d'Allemagne, elle ceſſoit auſſitôt, & le malade, juſqu'à cette heure, eſt exempt de cette cruelle maladie.

Cette vertu qui eſt propre à cette plante, conſiſte-t'elle dans l'alkali, qui dompte l'acide péchant, comme dans le moxa de la Chine, que quelques-uns aſſurent être cauſtique, lorſqu'il eſt nouveau? Où la douleur s'évanoüit-elle, à cauſe de celle que ſouffre le malade, lorſqu'on applique le feu? Ce que pluſieurs hiſtoires confirment; car on raconte, entr'autres choſes, que quelqu'un, par l'impatience de la douleur, s'étoit coupé le gros doigt du pied, & enſuite avoit toujours vécu exempt de maladie. M. *Tachenius* ajoûte fort bien, que la racine n'étoit point dans le doigt, mais dans les eſprits de cet homme, & que le trouble de l'eſprit, excité par l'amputation, avoit éteint le levain de la maladie. *Le célébre Tachenius*, que nous venons de citer, a fait pluſieurs obſervations de ceux qui ont été délivrés de la goutte par quelque paſſion de l'ame; & ainſi cette maladie ſe guérit par les ſeules paſſions, comme par la terreur, ou par la crainte, ou par la triſteſſe, &c.

Peut-être même que la douleur que cauſe la brûlure, peut guérir les douleurs de la goutte. *Car deux douleurs ſurvenant en même-tems, la plus*

violente détruit l'autre. * C'eſt ainſi qu'une perſonne très-illuſtre, lorſqu'elle ſouffre les plus grandes douleurs de la goutte, ſe guérit en ſe faiſant fraper les pieds avec des verges, juſqu'au ſang, comme il me l'a raconté ſouvent. Il eſt clair, parce que nous avons dit, qu'il n'y a point de vertu plus particuliere, ni plus ſpécifique dans le moxa de la Chine, que dans celui d'Allemagne. Car je renvoye les incrédules à l'expérience, la maîtreſſe des ſçavans, comme des ignorans.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679.

OBSERVATION CXXIX.

Sur le craquement des os, par le même Auteur.

PLuſieurs Médecins ont obſervé juſqu'à préſent le craquement des dents; mais je ne me ſouviens pas d'avoir rien lu ſur le craquement des os, ou des articulations, que ce que M. *Jungius*, *Éphemer. d'Allemagne*, *An. III. obſ. 275. & Willis*, *ſur le ſcorbut*, *chap. 9. p. m. 338.* ont remarqué. J'ai obſervé un craquement de tous les os dans un Docteur en Droit de *Heidelberg*, âgé d'environ 30. ans, d'un tempérament tourné à la mélancolie, qui pour recouvrer ſa ſanté, ſe ſervoit des eaux *acidules de Sultzbach*, par l'avis d'un Médecin très-célébre, *M. Geilfuſius*, premier Médecin de différens Princes. Obſerv. 129.

Il y a un mois que je vis ici la femme d'un Cordonnier, hypochondriaque, qui avoit toujours été ſtérile, âgée de 30. ans, d'un tempérament fort mélancolique, & qui, entr'autres choſes, ſe plaignoit fort d'un grand craquement du crâne, & d'une douleur qui lui venoit ſouvent; lequel craquement j'ai entendu de mes propres oreilles. Il fait le même bruit, que ſi on crevoit avec effort, une petite veſſie enflée. Son mari m'a juré qu'étant couché la nuit avec elle, il avoit ſouvent entendu ce craquement. Eſt-ce que les os du crâne, à l'endroit où ſont les ſutures, étant privés de ce baume onctueux, ſelon *Willis*, *l. c.* par les vapeurs, & les vents renfermés dans le crâne (car elle étoit fort ſujette aux vertiges) ſont émus, & ainſi font un craquement? ou ſe rompt-il quelque choſe dans le crâne? Cela mérite attention.

OBSERVATION CXXXVII.

Sur une fille à deux langues, par le même Auteur.

LA fille d'un Citoyen françois, Habitant de cette ville, preſque hors de ſa cinquième année, a depuis ſa naiſſance, deux langues, & eſt muette; car, à cauſe de la grandeur, de la peſanteur, & de l'épaiſſeur de ces langues poſées l'une ſur l'autre, & ſeulement ſéparées à l'entour par une fente, elle peut à peine les remuer, & beaucoup moins parler. Obſerv. 137.

* Duobus doloribus ſimul obortis, vehementior alterum obſcurat. *Hyppocr. ſect. 2. aphoriſ. 46.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 9. & 10.

OBSERVATION CXLIV.

Sur une pierre sous la langue, par M. Samuel Ledelius.

1678. & 1679. Observ. 144.

IL y a ici, à *Grunberge*, une femme de distinction, qui, tant que j'y ai demeuré, (c'est-à-dire pendant dix ans) s'est plainte à chaque Printems & Automne, d'une douleur sous la langue, avec lésion de mouvement. J'ordonnai différens remédes pour adoucir la douleur, qui s'appaisoit en effet. Il survint quelques fausses couches, & même l'exclusion d'un fœtus mort avec suppression des lochies. Cette année étant passée, au commencement de Mars, sa premiere douleur de la langue revint encore si violente, qu'il fallut recourir aux anodins & aux narcotiques. La langue étant fort enflée, j'employai des remédes émolliens. Qu'arriva-t'il ? Tandis qu'elle remue la langue, il sort une petite pierre, de la grosseur d'une aveline, avec interruption des douleurs, & une entiére guérison. Cette femme garde soigneusement cette pierre, comme ayant été la cause de ses douleurs, qui avoient duré si long-tems. Il plaisoit à quelqu'un d'appeller cette petite pierre, *Ranula lapidea*. Cependant d'autres praticiens l'appellent la pierre de la langue.

Foreſtus en rapporte un exemple, *Lib. 4. obſervat. Zacut. Luſit. de Pr. M. adm. lib. 1. obſervat. 72.* Je me souviens qu'il y a plus d'un an, on tira à un Citoyen de Breslaw, une pareille pierre, qui étoit cachée sous sa langue. La chair spongieuse de la langue ne peut point empêcher la production des pierres, comme l'amertume du fiel n'empêche point la génération de petits vers dans la véficule.

OBSERVATION CLVIII.

Sur l'Abscès des testicules, & sur l'Hydrocéle, par M. Daniel Ludovicus.

Observ. 158.

L'*Abscès des testicules* est horrible même à entendre, mais la douleur, autant que nous avons pu l'observer dans plusieurs, même des plus délicats, est encore supportable (ce qui est surprenant dans une partie si sensible au moindre froissement.) Certainement elle n'est point comparable, (toutes choses égales) aux douleurs néphrétiques, & à celles de la dyssenterie. Mais, soit que la tumeur, ou la fluxion qui précéde, soit venue de causes externes ou internes, si on ne peut point la résoudre par les topiques ordinaires, nous n'avons rien observé de plus convenable, *qu'un emplâtre de Jusquiame*, qui est un excellent adouciſſant, en mettant sur les parties voisines, un défensif de lytarge, mais bien battuë & saoulée, donnant quelquefois intérieurement contre la chaleur compliquée de la fiévre, de la poudre *de coquillages, ou d'huîtres*, avec viii ou x grains de *cinnabre naturel*. Tout se prépara ainsi en peu de tems à la suppuration, de laquelle ayant des indices certains, nous ouvrimes le scrotum, dans

l'endroit le plus élevé & le plus luiſant, tantôt avec le fer, & tantôt en appliquant ſous l'emplâtre dont nous venons de parler, un peu de *graiſſe de liévre*, (ſur-tout pour les plus délicats) ; par ce moyen le pus du teſticule trouva facilement ſon iſſuë peu après, & le malade étant plus tranquille, le tout fut conſolidé ſans difficulté par des applications convenables d'un digeſtif balſamique, par exemple *de thérébenthine de chypre avec du miel roſat*, & d'un certain emplâtre ſtiptique très-ſimple (tel qu'on le fait aiſément avec *de la terre douce de vitriol*, *de l'huile d'hypericum*, *de la cire*, *& de la térébenthine :*) Je n'ai point trouvé qu'il en réſultât aucun empêchement dans l'acte de la génération, à moins qu'on ne diſe que l'un des teſticules faiſoit peut-être l'office de l'autre (dont les conduits ſéminaux ont pu être interrompus par la ſuppuration.) Mais quelqu'un plus laſcif à éprouvé ici, (ſi je ne me trompe,) deux ou trois récidives, & à un autre moins tranquille, & qui ne demeuroit point dans ſon lit, comme il devoit, l'ouverture du ſcrotum ſe changea en une fiſtule, qui dure peut-être encore. Mais une tumeur particuliére & périodique du teſticule gauche d'un Sénateur (d'une Ville voiſine,) mérite d'être remarquée. Il l'avoit froiſſé autrefois conſidérablement, en voulant monter à cheval, en ſorte qu'il fut long-tems à ſe rétablir, (& cependant ſans ſuppuration,) & ce teſticule lui reſta au moins deux fois plus gros qu'à l'ordinaire. Enfin, après quelques années, & preſque tous les deux ans, il s'y formoit une inflammation éréſipélateuſe, avec une grande fiévre, & cette tumeur étoit telle qu'elle égaloit, ou ſurpaſſoit la tête d'un enfant de deux ans, l'autre étant de ſa grandeur naturelle ; mais le prépuce & le gland paroiſſant difficilement. Cependant cette tumeur diminuoit peu-à-peu, après y avoir appliqué, outre les remédes intérieurs, une poudre très-ſimple, (compoſée d'une partie *de myrrhe*, de deux *de céruſe*, avec un peu de *camphre*, & quelques cuillerées de *farine de froment*,) l'épiderme ſe levant en même-tems. Cet *emplâtre de Juſquiame* dont nous avons parlé, n'étant point connu par-tout, ſe fait avec *ſon huile exprimée*, & *le ſuc* pareillement *exprimé* des bourgeons, avant qu'ils ſe changent en fleurs, le tout *cuit*, ſelon la coutume, en y ajoûtant un peu *de cire*, & *de térébenthine* ; & paſſant le tout par un linge, lorſqu'il eſt encore chaud : ce qu'il y a de plus épais, étant ainſi ſéparé, *l'emplâtre* devient d'un beau *verd*.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 144.

Au reſte, puiſque nous en ſommes ſur ce ſujet, nous ajoûterons auſſi quelque choſe ſur l'hydrocele des adultes, qui vient comme ſubitement, le plus ſouvent de cauſes externes. Car celui des enfans nouvellement nés ſe guérit facilement par un certain cérat réſolutif, il a toujours été guéri par quelques doſes d'*arcanum duplicatum*, après l'application de quelques topiques *nervins* réſolutifs, comme nous l'avons dit ailleurs en parlant de l'anaſarque. C'eſt ainſi qu'a été guéri un certain pêcheur, qui entra malgré lui dans un Vivier au milieu de l'hiver, & y demeura aſſez long-tems : & un autre, qui, pour ſe dérober à ceux qui le pourſuivoient (pour une mauvaiſe cauſe,) demeura plongé dans un Marais juſqu'à la tête, pendant un jour entier. De même auſſi un écolier dont le ſcrotum étoit fort enflé, après avoir trop bû.

Mais ce que nous avons remarqué l'année derniére ſur l'érection du Pé-

nis dans les morts, a été confirmé par une fort honnête Dame, maintenant âgée, à l'occaſion du dénombrement des morts, fait par ſon mari, qui étoit Capitaine. Elle étoit convenuë avec ſon premier mari, qui étoit de condition militaire, que s'il étoit tué dans la bataille de Luz, qui alloit ſe donner (l'an 1632.) elle le chercheroit avec grand ſoin pour lui donner la ſépulture. Après la bataille qui fut très-ſanglante, elle voulut ſatisfaire à ſa promeſſe, avec d'autres perſonnes de ſon ſexe qui avoient perdu pareillement leurs maris; & comme le viſage de ceux qui avoient été tués, étoit ſouvent tout couvert de ſang, livide, & enflé par les plaies, elles cherchoient par le corps d'autres marques qui leur fuſſent connuës, & elles obſerverent en même-tems, dans un grand nombre de ces Militaires de différentes Nations, une érection aſſez conſidérable, comme s'ils euſſent du ſubir ailleurs un autre combat. Cette Dame, (dont le mari revint peu de tems après, & qui eſt encore vivant,) m'aſſura cela certainement. Pour nous, nous laiſſons à d'autres à faire de plus grandes recherches à ce ſujet, ajoûtant ſeulement que les parties génitales de ceux que nous avons vus par haſard, ou malgré nous morts d'aplopléxie, ou ſubitement percés de coups, étoient aſſez flaſques, car nous n'avons pas encore vu ce que l'on dit qu'un homme très-célébre a publié à ce ſujet, outre M. *Louis Garmann.*

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 144.

OBSERVATION CLXVII.

Sur le ſoufre, matrice de la lumiére, par M. George Wolffgang Wedel.

Obſerv. 167. PArmi bien des choſes dignes d'admiration, la conſidération de la lumiére l'emporte preſque ſur toutes les autres; ainſi ce n'eſt pas ſans raiſon que pluſieurs Philoſophes modernes s'appliquent à en rechercher la nature; mais qu'il nous ſoit permis, laiſſant-là les autres ſecrets des principes des Chimiſtes, qui méritent de plus amples recherches, de diſcourir ſur cette matiére.

Car, quoique nous n'ayons fait aucune mention de la lumiére, lorſque nous avons traité autrefois de ces principes, pluſieurs choſes cependant méritent d'être ajoûtées, au moins pour donner une idée groſſiére de ce que nous rapporterons peut-être dans la ſuite.

Si nous conſidérons donc tous & chacun des phénomenes, qui ont été traités çà & là, la lumiére ne peut, & ne doit point être rapportée à d'autre principe, qu'au ſulfureux, ou igné. Car qu'eſt-ce que la lumiére, ſinon une petite flamme plus ou moins corporelle, plus ou moins pure, plus ou moins étenduë? La lumiére ſe produit par le mouvement comme le feu ou la chaleur, qui, ſelon l'éloge *de Platon in Theatet*, produit & gouverne toutes choſes, s'excite par le tranſport & le frottement, c'eſt-à-dire, par le mouvement.

L'exemple du frottement du fer & du caillou, de l'agitation des eaux de la mer, & autres, pour ne pas parler de la percuſſion de l'œil, l'enſeigne clairement. Le dos d'un chat frotté avec la main dans les ténébres,

fait voir des étincelles de lumiére. Il n'eſt pas difficile de voir la même choſe dans l'homme. Voulant l'éprouver, il y a quelques années, en peignant mes cheveux dans l'obſcurité, j'ai vu plus d'une fois des étincelles de lumiére ſur ma tête. EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Ce mouvement excité, dégage, & dilate le ſoufre, & éléve plus en pointe ces particules rondes, inflammables. Il ſe raréfie, & ſe dilate, ſurtout par le feu, & le mouvement; il y a cependant encore d'autres choſes qui le manifeſtent, lorſqu'il eſt caché. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 167.

L'odeur du ſoufre s'éléve, & on le ſent dans les cailloux frottés, mais beaucoup plus dans la pierre de Bologne, dont l'odeur n'imite point mal celle du ſoufre d'antimoine; elle noircit, quant à la ſurface extérieure, la monnoie d'argent, miſe dans un même coffre, comme la fumée du ſoufre.

L'inflammabilité de cette petite flamme, ou de la lumiére, & du feu, ſi d'ailleurs toutes choſes ſont égales, ne prouve pas moins cette vérité. Plus les atômes de ſoufre mis en mouvement ſont unis, plus ils s'enflamment; & plus ils ſont diſperſés reſpectivement, moins ils brûlent, ne faiſant que briller.

La viſcoſité étant diminuée, ce ſoufre, ſi aucune autre choſe n'y met obſtacle, étant plus excité par un principe, ſoit intérieur, ſoit extérieur, eſt propre par ſa nature à faire éclater ſa lumiére. Moins cette viſcoſité eſt grande, plus elle excite une lumiére ſubtile; plus elle eſt forte, plus elle excite une lumiére denſe & brûlante. Cette onctuoſité s'obſerve parfaitement dans l'eau marine, dans les cheveux, dans les ſels, ſurtout dans le nitre.

Le nitre donc, comme étant plus abondant en ſoufre, eſt très-propre à tirer la lumiére de cette matrice, & à la faire paroître. Auſſitôt que ces aîles ſe dilatent par l'addition des choſes qui diminuent l'onctuoſité, il détonne, & s'enflamme, ce qui paroit à l'œil par l'exemple du nitre fixé. Puiſque, non-ſeulement le ſoufre jetté par morceaux, mais encore les charbons & le ſel ammoniac qui d'ailleurs ne s'enflamme point, ont le même effet. Cela eſt évident, par l'exemple de la poudre à canon, & par d'autres.

L'eſprit de nitre dans la diſtillation même, remplit tout le récipient de verre d'une lumiére, & d'une couleur éclatante, ce qui eſt un ſigne manifeſte de la dilatation du ſoufre, quoique retenu ſous le joug d'un acide, d'où cet eſprit même n'eſt point rouge, mais blanchâtre. Mais il peut facilement, étant mis en mouvement par du feu qu'on aura approché à l'imprévu, & par d'autres moyens, faire exploſion, rompre les verres, & produire d'autres effets funeſtes, dont on peut ſe repentir ſi on en approche trop près.

Il eſt très-vraiſemblable, que dans le bois pourri lui-même, c'eſt le baume du ſoufre vital végétable, qui eſt diſſout & répandu dans un corps plus poreux, qui donne de la lumiére; & on peut très-bien déduire de-là les feux follets, qui paroiſſent dans les lieux marécageux, dans les cimetiéres, dans les boucheries, & autres lieux ſemblables. La cauſe des phoſphores & des lumiéres artificielles pendant la nuit, peut très-bien être la même.

Le ſoufre eſt donc le *premier corps lumineux*, quoique caché ſous un

sel quelconque, même aqueux, & dans des particules de terre, d'eau & de mercure, d'ailleurs très-contraire & très-distingué de l'acide, quoiqu'il paroisse tel, ou qu'il lui soit joint. Les acides ne luisent point, & ne s'enflamment point par eux-mêmes, ils sont plutôt contraires & nuisibles au feu.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obsery. 167.

Qu'il me soit permis d'ajoûter encore une chose nécessaire, pour expliquer les propriétés du soufre : c'est que le soufre & l'eau sont *les premiers nutritifs*, ou que l'eau & le soufre sont le principe nutritif matériel. Cette régle étant tirée de la nature des choses, explique très-bien tous les phénomenes de la nutrition, même quant aux alimens. Qu'il suffise en cet endroit d'en avoir dit un mot, réservant une plus ample discussion pour un autre lieu, où il s'agira de traiter plus au long de la nutrition, ou des principes chimiques.

OBSERVATION CLXX.

Sur la salive, préservatif universel & naturel contre toute contagion, répanduë dans l'air, par M. Jacques-Jean Wincestas Dobrzensky de Négrepont.

Obsery. 170.

I. J'Ai dit dans mon discours Sphæro-graphique, le quinzième de mes Ouvrages, imprimé en 1680. chez Arnoult, tant en langue vulgaire, qu'en Allemand, *Chapitre de la santé & des maladies*, qu'il y auroit autant de conseils, que de têtes, sur le moyen de se préserver de la contagion du mauvais air. Pour moi, selon la candeur de mon ame, voulant servir mon prochain, j'ai conseillé à un chacun, de conserver *sa salive*; & j'ai promis d'instruire ceux qui me viendroient trouver en particulier, sur les moyens d'en faire usage dans la nécessité.

II. Mais considérant combien il seroit incommode pour moi & pour les autres, si je voulois satisfaire un chacun par une instruction particuliére (très-facile en elle-même), le danger universel ménaçant déjà, & les influences celestes, nous annonçant notre perte pour l'an prochain, (si on doit ajoûter foi aux conjectures prises de l'observation humaine,) j'ai résolu, conduit, tant par la charité chrétienne, que pour marquer quelque reconnoissance à ma très chere Patrie, à laquelle je n'ai point cessé, selon mes forces, de donner des conseils salutaires; j'ai résolu, dis-je, de rendre public, de communiquer aux grands & aux petits, aux riches & aux pauvres, ce que j'ai pratiqué tous les jours avec un heureux succès, pendant le tems que j'ai exercé la Médecine.

III. Il paroîtra sans doute d'abord à plusieurs, que ce moyen, ou n'est point croyable, ou est trop vil, comme étant trop facile en lui-même; mais lorsque je l'aurai appuyé, non point à la vérité par de longues raisons, mais par mon expérience journaliére, j'espére que personne ne le mépriséra, & que dans l'occasion, on en fera usage pour conserverſa vie, autant qu'il est possible, contre l'ennemi qui l'environne.

IV. Je dis, *autant qu'il est possible*, car toute la Médecine elle-même, ne

ne s'attribue point plus de gloire, puiſqu'on la définit : *l'art de conſerver la ſanté préſente de l'homme, & de la lui rendre, lorſqu'elle eſt perduë, autant qu'il eſt poſſible.*

V. Combien ne ſe ſont pas tourmentés juſqu'à préſent tous les Médecins, pour attribuer *au ventricule*, le réceptacle de tous nos alimens, un levain convenable, afin d'expliquer l'appétit, & la faim, & la force de réduire en une maſſe homogene tant de choſes hétérogenes ? L'humeur *de la ſalive*, autrefois un excrément, eſt devenue une humeur néceſſaire & requiſe du ventricule, ſans laquelle, ni le ventricule n'auroit appétit, ni la nourriture ne ſeroit point diſſoute, comme le témoignent avec moi les Anatomiſtes de ce ſiécle les plus habiles.

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 170.

VI. Cette humeur donc, ſera l'objet & la matiére de ce diſcours ; & c'eſt *le préſervatif univerſel, naturel*, que j'ai promis.

Car la nature, la mere prévoyante de notre vie, a voulu que l'humeur de la ſalive fût, non-ſeulement néceſſaire à la conſervation des individus, mais encore, que l'homme, le chef de tous les animaux vivans, pût ſe délivrer par-là de toute contagion contenuë dans l'air, & même dans ſa nourriture.

C'eſt la nature elle-même, qui ſollicite & preſſe l'homme, quelquefois pareſſeux & s'oubliant lui-même, à éloigner de lui la cauſe du mal. Il y a eu juſqu'à préſent beaucoup de choſes, qui n'ayant point été conſidérées, ou peu eſtimées, ont enfin été obſervées par hazard, & peſées à la balance du raiſonnement, & ſont devenuës telles, que, non-ſeulement tous les ſçavans, mais même tout le monde les admirent ; & pour parler avec *Sylvius de le Boë*, dans ſon traité de la peſte : *Certainement nous devons rendre de grandes graces à Dieu, de ce qu'il veut bien, ſur-tout dans ce ſiécle, nous manifeſter beaucoup de choſes ignorées des premiers hommes, & donner ainſi aux mortels, une connoiſſance des choſes naturelles beaucoup plus claire & plus parfaite qu'autrefois.*

Telle eſt donc l'origine de mon *préſervatif*, que j'ai promis.

VII. J'ai pratiqué moi-même autrefois, ſans attention, je l'ai vu pratiquer de tous côtés par tous les hommes, & je le vois encore, qu'à la préſence de quelqu'objet, ſoit odoriférant, ſoit ſavoureux, de mauvaiſe odeur, & deſagréable, ſans que perſonne l'ordonne, mais y étant pouſſé ſeulement par la nature, on a coutume de cracher, comme par mépris ; car le ſens du goût, éprouvant ſur la langue une telle ſaveur deſagréable, obéit à la nature qui le ſollicite, & l'avertit de rejetter, au moyen de la ſalive, une telle choſe nuiſible, en la crachant. Conſidérant un peu plus attentivement cette impulſion, & cette obéiſſance à la nature prévoyante, & l'éprouvant ſur-tout en entrant dans la chambre des malades, où l'on reſpire différentes mauvaiſes odeurs ; j'ai remarqué que cette impulſion de la nature, m'a toujours été ſalutaire ; & quoique j'aye viſité autrefois en Italie tant d'hôpitaux infectés de maladies vénériennes, tant de phthyſiques, tant de malades de fiévre maligne, tant de petites véroles (que j'avois naturellement horreur de voir, n'ayant jamais eu ces maladies) tant de Juifs, qui dans leur meilleure ſanté, exhalent une mauvaiſe odeur, & encore plus étant malades ; cependant ayant tou-

jours eu ſoin de ma ſalive, je n'ai jamais été infecté, ſans employer aucun autre préſervatif. D'où j'ai commencé à établir ſur cette obſervation, les raiſons que je rapporterai bientôt; & j'ai conclu delà, que la nature nous fourniſſoit elle-même un tel moyen : qu'un homme, d'ailleurs bien diſpoſé, & demeurant parmi les malades, en n'avalant jamais ſa ſalive, tant qu'il demeure dans un lieu ſuſpect, ſe peut préſerver de toute contagion, autant qu'il eſt poſſible. Mais je regarde comme un téméraire, celui qui, ſans néceſſité, s'expoſant volontairement au danger, y demeure long-tems, agiſſant librement avec les malades, & mangeant avec eux. Outre la contagion du mauvais air, il prend en même-tems des mets, & de la boiſſon infectés: d'où il n'eſt point ſurprenant, que celui qui s'eſt laiſſé infecter ſi groſſiérement, éprouve dans la ſuite des maladies, qui le font, ou mourir, lorſqu'il s'y attendoit le moins, ou qui le font languir long-tems, par des affections chroniques. Ces miaſmes contagieux ſont ſubtils, & en ſe joignant doucement, ſans qu'on s'en apperçoive, à la ſalive, par le ſens du goût, ſe communiquent au ventricule, l'infectent d'abord, & s'y fixent; & ſe mêlant enfin dans la maſſe du ſang, ſont la cauſe de tant de maux. Voici donc quel eſt mon ſentiment au ſujet du *Préſervatif univerſel naturel : ſi quelqu'un converſe avec les malades, de quelques maladies qu'ils ſoient affectés, qu'il n'avale jamais ſa ſalive, tant qu'il demeure dans la ſphére d'un tel voiſinage, mais qu'il la crache toujours.* J'eſpére que par ce moyen, il ſera exempt de toute contagion, qui d'ailleurs devroit s'enſuivre, & qu'il s'en préſervera par le ſecours de Dieu. Cependant, afin que ce que j'ai dit, ne ſoit point deſtitué de raiſons, voici la maxime que j'ai portée, confirmée en ſtyle d'aphoriſmes, ſur les ſuppoſitions ſuivantes, que je déduirai ailleurs plus amplement.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 170.

SUPPOSITIONS

Confirmant par des raiſons, tout ce qui a été dit ci-deſſus.

Je ſuppoſe 1°. que les maladies vénériennes, la lépre, la phthyſie, la dyſſenterie, toutes les eſpéces de fiévres malignes, la peſte, ſoient des maladies contagieuſes; perſonne juſqu'à préſent, ne l'a nié, mais tous l'ont déclaré hautement, & le déclarent encore.

2. Que ces maladies ſont contagieuſes, parce qu'elles conſiſtent en une certaine ſemence, qui fermente, & qui eſt propre à infecter les corps voiſins du malade.

3. Que toute ſemence a ſon odeur particuliere, qu'elle exhale pendant qu'elle eſt dans l'acte de la fermentation, & qu'elle communique à la partie voiſine.

4. Que cette même odeur particuliere participe en même-tems du levain, dont la nature eſt d'être un acide propre à ſe multiplier.

5. Que la nature de toute ſemence (pourvu que les diſpoſitions requiſes y ſoient; ſçavoir, qu'il y ait un corps propre à recevoir, une humidité convenable, & une chaleur tempérée) eſt de commencer à ſe mou-

voir, & à déployer sa force par le moyen de la fermentation, ce que l'on appelloit anciennement putréfaction, & enfin qu'elle se multiplie dans un sujet propre & assimilé à sa nature.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Observ. 170.

5. Que les hommes infectés des maladies dont nous avons parlé, laissent échaper, tant par la respiration, que par l'excrétion sensible & insensible, des particules, des écoulemens, ou des miasmes, qui ont une odeur semblable, propre à infecter.

7. Que ces écoulemens s'attachent aux linges, aux chemises, aux habits, aux siéges, aux tables, aux planchers, aux mets & à la boisson, & enfin à tout ce qui est poreux, & sur quoi le malade a soufflé, ou qu'il a touché.

8. Que tout homme sain peut être très-facilement infecté par un homme malade, sur-tout d'une semblable complexion, à cause de la similitude de nature.

9. Que la cause de toutes les autres maladies, qu'on a mises jusqu'ici hors du catalogue de celles qui sont contagieuses, est une certaine fermentation vicieuse dans le corps, produite par une semence particuliere, qui infecte tout le corps, ou une partie du corps.

Je soûtiens, 10. que la supposition précédente m'étant accordée, les corps de tous ceux qui sont ainsi infectés, envoyent des écoulemens, en partie par l'excrétion sensible ou insensible, de même que ceux qui sont affectés des maladies qu'on nomme contagieuses. Donc ils sont aussi propres à infecter, quoique moins, parce qu'ils sont d'un degré plus modéré. Donc, sans en excepter aucune, toute maladie peut infecter.

Je suppose, 11. que le malade (l'expiration m'étant accordée, comme très-certaine) envoye des écoulemens, qui infectent, comme le soleil qui envoye des rayons de toutes parts.

12. Que ces écoulemens rempliſſent un assez grand espace de l'air, qui environne le corps.

13. Que de pareils écoulemens sont moins propres à infecter dans un grand espace, que dans un espace renfermé.

14. Que de tels écoulemens sont plus concentrés dans un petit espace, comme étant réfléchis.

15. Que de tels écoulemens sont plus propres à infecter dans un lieu chaud, que dans un froid.

16. Que les chambres des malades ont ordinairement une mauvaise odeur.

17. Qu'un homme qui entre dans un endroit infecté de pareils écoulemens, ne peut point être infecté autrement, qu'en attirant dans son corps un pareil air infecté.

18. Que pendant que nous attirons l'air, en partie par la bouche, en partie par les nârines, nous infectons alors notre salive, de la bonne ou mauvaise qualité, qui est cachée dans un tel air.

19. Que lorsque nous visitons un malade, nous parlons communément avec lui, & nous avalons notre salive, infectée d'une mauvaise qualité, sans y prendre garde.

20. Que la salive est une liqueur nécessaire pour la fermentation, &

l'altération de la nourriture dans le ventricule ; d'où, ſi elle eſt de bonne qualité, c'eſt un grand bien, ſi elle eſt d'une mauvaiſe qualité, c'eſt un mal conſidérable.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 170.

21. Que la ſalive eſt une liqueur néceſſaire pour la fermentation de la nourriture, parce que, du conſentement unanime des Anatomiſtes modernes, c'eſt une liqueur qui contient en ſoi des particules légerement acides, propres à fermenter.

22. Que les peuples de l'Iſle Formoſe (comme il eſt rapporté dans l'hiſtoire de la ſeconde ambaſſade des Hollandois à la Chine, pag. 4.) imbibent de ſalive la farine de ris, & enſuite la mêlent avec la pâte faite avec de l'eau & du ris (pour en faire leur boiſſon ordinaire) afin qu'ils excitent plus facilement dans ce mêlange, la fermentation qui n'arriveroit pas ſans cela.

23. Que ceux qui ont beaucoup de ſalive, ont communément beaucoup d'appétit, & digérent bien.

24. Que ceux qui en ont peu, ont peu d'appétit ; & que ceux qui n'en ont point du tout, n'ont auſſi point d'appétit.

25. Qu'un homme, en avalant ſa ſalive infectée d'une mauvaiſe odeur, ou ſaveur, peut être altéré d'une altération ſemblable à celle de l'odeur, qu'il a attirée.

26. Que ceux qui habitent dans un bon air, communément ſe portent bien.

27. Que ceux qui reſpirent un mauvais air, ſont communément ſujets à être malades.

28. Que de-là il n'eſt point ſurprenant, que quelqu'un venant de viſiter un malade, quel qu'il ſoit, étant de retour à la maiſon, quelquefois auſſitôt, quelquefois plus tard, ſoit infecté de la même maladie, ſans ſçavoir d'où cela lui eſt arrivé.

29. Que la promptitude ou le retard de l'infection, vient de l'énergie des miaſmes, & de leur quantité, qui infecte plus ou moins la ſalive.

Je ſuppoſe, 30. que la ſalive avalée dans la chambre du malade, ou dans un air infecté, infecte le ventricule, enſuite le ſang, & enfin peu à peu tout le corps. Il n'eſt donc point ſurprenant, que ceux qui ſont infectés, ayent communément des nauſées, & ſoient excités à vomir, quoiqu'ils ne puiſſent point vomir.

31. Qu'un très-bon préſervatif contre la contagion de la maladie, eſt de cracher ſa ſalive, auſſi long-tems qu'on ſe croit être dans un air qui puiſſe infecter. D'où il ſera à propos de cracher, & de ne point avaler ſa ſalive, auſſi long-tems qu'il arrivera de paſſer ou de demeurer dans un lieu où il y a une mauvaiſe odeur.

32. Que les inſpirations par les nârines ne peuvent point affecter, comme par la bouche ; à quoi cependant on peut pourvoir facilement, par des baumes convenables dont on ſe frotte les nârines, afin que l'odeur, qui paſſe par les nârines, ſoit altérée & imbuë de leur vertu.

33. Que cette précaution, de ne point avaler ſa ſalive, eſt, & ſera un très-bon préſervatif contre la peſte, ſur-tout pour ceux qui ont affaire aux peſtiférés, tels que ſont les Médecins, les Chirurgiens, & tous ceux

qui approchent de ceux qui ſont ainſi infectés, & les ſervent pour l'amour de Dieu, & par charité pour le prochain ; mais elle ſera utile ſur-tout aux Confeſſeurs, qui ſont obligés à entendre leurs confeſſions. EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Et voilà ce que j'ai eu à dire ſur le préſervatif contre la peſte, qui nous afflige maintenant par le juſte Jugement de Dieu. Ne croyez point que j'aye publié ces choſes pour acquérir une vaine gloire : (car j'ai été déſabuſé autrefois de ces bagatelles,) mais ſeulement pour ſecourir mon prochain, à la ſanté duquel, j'ai conſacré mes jours, & je finis auſſi cet argument par cette proteſtation. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 170.

(*Envoyé de Prague à Breſlaw aux Auteurs du Recuëil des Éphémérides en 1679.*)

OBSERVATION CLXXI.

Sur un Vieillard âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, à qui il pouſſoit une dent.
par L. Chrétien Fréderic Garmann.

Chriſtophle Gobel Bohemien, exilé demeurant en Allemagne, depuis la paix de Munſter, à Bahrenſtein, diſtant d'un mille d'Anneberge, vivant convenablement, avec des mœurs chrétiennes & honnêtes juſqu'à la fin de ſa vie, d'une très-ſaine conſtitution, enſorte qu'à l'âge *de quatre-vingt-dix ans*, il pouvoit encore remplir les fonctions de Mercenaire, devint aveugle à l'âge *de quatre-vingt-treize ans*. Et comme il avoit perdu auparavant toutes ſes dents, il fut tourmenté à l'âge de *quatre-vingt-quatorze ans*, pendant un mois, de très-grandes douleurs à la mâchoire inférieure, leſquelles étant finies, il ſortit une dent nouvelle de cette gencive elle-même, égalant en grandeur les dents d'un adulte. Cette nouvelle dent lui cauſa de très-grandes incommodités, & l'empêchoit de prendre ſa nourriture, enſorte qu'en la pouſſant toujours avec la langue, il a tant fait qu'au bout d'un mois, il l'a ôtée de ſa place, & l'a crachée toute entiére avec la racine. Cette dent n'égaloit point exactement une articulation du doigt, ſa racine étoit de la dureté & de la forme de celles qui ſont dans le devant de la bouche d'un adulte ; elle fut cependant rejettée par l'inadvertence de ſes domeſtiques. Depuis ce tems-là ſes douleurs ceſſerent peu-à-peu, & il ſe trouva en état de boire & manger juſqu'à ſa mort, qui arriva le 23 Mars 1679. Obſerv. 171.

De même que très-peu de perſonnes de ce pays atteignent quatre-vingt-quatorze ans, de même je me ſouviens à peine d'avoir lu que ceux qui dans notre pays ſont parvenus à cet âge, devenant encore en cela ſemblables aux enfans, ayent commencé à pouſſer des dents une ſeconde fois. Il revint à *Cardan* une dent à l'âge de quarante-trois ans, comme il le témoigne lui-même, *dans ſon Commentaire ſur le Livre d'Hyppocrate, des alimens, Lect. 25. tom. 26.* Il vint des dents à un ſoldat à l'âge de quarante-trois, quarante-quatre, & quarante-cinq ans. *Apud Conciliatorem diff. 39.* à d'autres à l'âge de ſoixante-trois ans, *voyez Sennert. lib. 2. Prax. Med. part. 1. c. 10. p. 22. & Helmont, Tract. Arcana Paracelſi. p. 626.* La mê-

me choſe arriva à un homme à l'âge de ſoixante & quinze ans. *Voyez les Tranſact. d'Angl. 1666. N°. 21.* à d'autres à l'âge de quatre-vingt ans. *Ariſt. lib. 2. hiſt. animal. c. 4. Albert. Magn. lib. 2. d. animal. tr. 1. c. 1. f. 31. col. d. Alex. Benedict. l. 6. de curand. morbis c. 1. pag. 244.* à l'âge de quatre-vingt-un an. *Tranſ. Angl. c. l.* à l'âge de quatre-vingt ans. *Additam. ad Tranſ. Angl. c. l. Mutien* a dit avoir vu *Zanclens* citoyen de Samothrace, à qui il étoit revenu des dents après la cent-quatrième année de ſon âge, au rapport de *Pline l. 11. c. 37. Th. Bartholin l. 4. Anatom. réform. c. 12. p. m. 503.* rapporte que la même choſe eſt arrivée en Fionie, à un Vieillard, à la cent-quarantième année de ſon âge. On dit que la Comteſſe de Deſmond a vécu juſqu'à cent-quarante ans, & a fait des dents à trois différentes fois, ce que *Vérulam* remarque *hiſt. vit. & mort. Col. 536.*

[*De Chemnits à Breſlaw, au mois de Novembre 1679.*]

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 171.

OBSERVATION CLXXII.

Sur l'Anatomie de la Torpille, tirée du Livre de M. Etienne Lorenzini, *intitulé : Obſervations ſur les Torpilles, publié à Florence, en l'an 1678. in-4o. par le R. P.* Adam Kochansky, *Prêtre de la Société de Jeſus, Mathématicien très-célébre.*

Obſerv. 172. pag. 17. 1. COmme il y a des eſpéces de Torpilles, différentes & diſtinctes entr'elles, par la couleur, les taches, les appendices auprès de la queuë, les trous de derriére les yeux, &c. de même auſſi elles différent beaucoup entr'elles par la grandeur. Il y en a qui ne peſent pas plus *de ſix onces*, il y en a d'autres, qui peſent XVIII livres ; l'*illuſtre Redi*, en a trouvé une qui peſoit XXIV livres. Les œufs parfaits trouvés dans les unes & les autres, ſont un argument que cette différence ne vient point de l'âge, mais de la différence d'eſpéces. pag. 3.

pag. 3. 2. Le corps d'une Torpille, ſi on en ôte la queuë, repréſente un cercle de figure irréguliére, auquel on a joint *une queuë* courte, faite en forme de cône comprimé. pag. 4.

pag. 5. 3. Les yeux ne ſont point fort grands, & ſont de différente figure dans les différentes eſpéces.

4. Après les yeux, ſont deux *trous ovales* ouverts dans le palais, par leſquels elles rejettent un peu de l'eau qu'elles ont abſorbée.

pag. 6. 5. Dans les parties latérales du dos, paroiſſent les veſtiges, ou linéamens *de deux corps faits en forme de faux*, que nous décrirons peu après.

pag. 12. 6. Lorſqu'elle eſt couchée ſur le dos, paroiſſent *les nârines*, dont la ſurface intérieure très-ſimple n'eſt point multipliée par des lames, ou par aucun autre corps ; d'où, ſans doute, l'odorat de la Torpille eſt très-obtus. (*Voyez ci-deſſous Obſer. CLXXIII.*)

pag. 11. 7. *L'ouverture de la bouche* au deſſous des nârines, eſt très-grande, ſelon la proportion du corps : il y a dans les deux mâchoires pluſieurs ordres de dents *très-petites*, dures, crochuës, courbées vers le goſier.

pag. 15. 8. Au deſſous, *cinq paires de trous faits en forme de faux*, conduiſent aux

oüies, auſquelles des deux côtés ſe joignent les linéamens *des corps faits en forme de faux*, dont nous venons de parler.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 172. pag. 14.

9. L'anus auprès de la queuë, eſt ouvert par une aſſez grande fente, dans les lévres de laquelle, du côté de la queuë, on voit deux trous faits en forme de faux.

10. De chaque côté du corps il y a *une nageoire* en forme de limbe. La queuë en a pluſieurs : il y en a une charnuë à l'origine de la queuë de chaque côté ; ſur le dos il y en a deux épineuſes ; à la derniere en eſt ajoûtée une partagée en deux, en quelque maniére, auſſi épineuſe.

11. *La peau* de la Torpille *eſt percée* d'une infinité *de trous* grands & petits, auſquels ſont attachés autant de petits canaux, auſſi de différente grandeur, remplis d'une humeur viſqueuſe, & qui adoucit la peau. La peau étant enlevée, on obſerve que les plus grands canaux ſur le dos, raſſemblés en deux faiſceaux autour des parties convexes des deux corps faits en forme de faux, que nous décrirons bientôt, ſe terminent tous entre les yeux, & l'extrémité antérieure de la tête, où chacun des canaux eſt attaché ſéparement à un petit globule cryſtallin, ſemblable à de la ſemence de coriandre, nageant dans une certaine humeur blanche glutineuſe. Mais les rameaux d'un autre canal double qui environne de chaque côté les deux corps faits en forme de faux, dont nous venons de parler, & qui prolongeant ſa ramification dans toute la longueur de la peau, ſe termine à la queuë, ſont plus petits. pag. 7. 22. & ſuiv.

12. *Les deux corps faits en forme de faux*, dont on a fait mention, ſont en dehors, d'une ſubſtance molle, qui paroît être compoſée de pluſieurs véſicules irrégulieres remplies d'eau : ayant ôté la peau, on obſerve que ce ſont deux muſcles très-beaux, compoſés de pluſieurs fibres molles, blanches, plus groſſes qu'une plume de canard, de figure cylindrique, depuis la peau qui couvre le dos, juſqu'à celle qui enveloppe la poitrine, dont les antérieures ſont plus courtes que les poſtérieures. Les extrémités de ces fibres, de différentes figures irrégulieres, laiſſent des veſtiges ſur la peau du dos & de la poitrine, & par la couleur, la figure, & la ſituation, paroiſſent très-ſemblables à de véritables véſicules. Les fibres ſont ſéparées les unes des autres par d'autres tranſverſales, & reçoivent manifeſtement des nerfs qui s'y appliquent tranſverſalement, enſorte qu'on peut les appeller avec juſtice des fibres motrices. pag. 30.

13. Ayant ouvert l'abdomen, *le péritoine* paroit très-blanc, attaché ſi fermement aux muſcles, qu'on ne peut point le ſéparer, ſans le déchirer. pag. 32.

14. *Le foie* diviſé en deux lobes preſqu'égaux, faits en forme de faux, eſt attaché par un ligament très-fin. pag. 33.

15. *La véſicule du fiel*, preſque ronde, & fort grande, eſt appuyée ſur le lobe droit. Le fiel eſt de différente couleur, très-amer. pag. 34.

16. *Les pores choledoques* ſont au nombre de quatre : un cyſtique & trois hépatiques, dont deux procédent du lobe gauche, & un du droit. L'un de ceux qui ſont à gauche eſt inſére dans le cyſtique, & l'autre dans l'hépatique faiſant avec eux, deux troncs qui s'inſérent, l'un proche de l'autre, au-deſſous du pylore. (*Comparez les obſerv. ſuiv. CLXXV.*)

17. *La rate* jointe à l'eſtomac eſt de figure ellyptique. pag. 37.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 172.

18. *Le pancréas* attaché au pylore, d'une couleur rouge-brune, tirant ſur le blanc, de figure irréguliére, rend ſon ſuc par un canal inſéré dans l'inteſtin, non loin des conduits biliaires.

19. *Le ventricule* attaché près du goſier, à un très-petit intervalle, eſt placé au milieu entre les deux lobes du foie.

20. *Le pylore* eſt replié en haut vers le diaphragme.

21. *L'inteſtin* unique, tend par un ſimple conduit depuis le pylore vers l'anus.

pag. 36. pag. 42. 22. Tout le canal alimentaire, depuis le goſier juſqu'à l'anus, eſt compoſé de ſeules fibres annulaires, qui ſont enveloppées au dehors, d'une membrane ſolide.

pag. 43. 23. *Le palais & le goſier*, ſont couverts *d'une chair glanduleuſe*, qui, étant preſſée, rend une liqueur ſemblable à la morve des nârines.

24. *L'eſtomac* eſt enveloppé intérieurement d'une croûte très-épaiſſe, qui égale quelquefois un travers de doigt. Etant comprimée, il ſort de ſes mammelons une liqueur très-acide, qui, lorſque le ventricule eſt vuide, ſe coagule de telle maniere, qu'elle repréſente l'humeur vitrée de l'œil.

pag. 53. *Les reins*, rouges, compoſés de pluſieurs glandes, ſont attachés fermement au dos, aux côtés de l'épine, & occupent toute la longueur de l'abdomen, depuis le diaphragme, juſqu'à l'anus.

pag. 54. 26. *Les vertébres* rempant au-deſſus des reins, après avoir reçu pluſieurs ramifications des glandes des reins, ſe déchargent par ces deux trous faits en forme de faux, qui ſont joints à l'anus.

pag. 82. 27. *Les teſticules* (dont Ariſtote prétend à tort, que les poiſſons manquent, *hiſt. anim. lib. II. cap. 13. & de Gener. anim. lib. I. cap. 3.*) glanduleux dans les mâles, ſont attachés aux deux lobes du foie.

28. *Les vaiſſeaux ſpermatiques* blancs, depuis les teſticules, s'étendent comme un fil ſubtil, en ſerpentant le long du dos, où ils ſont fortement attachés, deviennent peu-à-peu plus gros, juſqu'à ce qu'égalant une plume de poule, étant joints vers l'anus, ils finiſſent en

29. *Un mammelon* gros, un peu long, que je crois faire l'office de membre génital.

pag. 55. 30. *Les ovaires des femelles* jeunes, ſont peu différens par la figure, la grandeur, la ſubſtance & les enveloppes, de celles des jeunes filles, & des jeunes femmes. Ils ſont d'ailleurs ſitués dans la baſe des deux lobes du foie, à l'endroit où ce viſcére touche le dos; rempliſſant d'un côté une certaine cavité du dos; s'élevant de l'autre côté & remplis de petits œufs reſſemblans aſſez à la ſemence de coriandre.

pag. 56. 31. *Les conduits de l'œuf, ou de l'utérus* ne ſurpaſſent point en groſſeur une ficelle, & ſont un peu courbés vers les côtés.

pag. 57. 32. *Les ovaires* de celles qui ont eu des petits, ou qui ſont près d'en avoir, augmentés d'une maniére ſurprenante, contiennent des œufs de différente grandeur, & couleur, ſitués de telle maniére, que les plus petits, environnés de toutes parts par les plus grands, occupent le milieu.

pag. 62. 33. *Les conduits des œufs*, ou *les trompes*, ſont ſitués des deux côtés, dans la partie latérale de l'abdomen; ils s'uniſſent au-deſſus du milieu de l'eſtomac, où ils reçoivent par un trou de la groſſeur du doigt, les œufs, qui tombent

tombent de l'ovaire : de-là descendant par l'abdomen, étant munis auparavant d'une double valvule circulaire, ils finissent en deux mammelons longs d'un travers de doigt, gros comme une plume de Cygne, percés d'un trou au sommet. Ils s'insérent en deux sacs, que j'appelle *utérus*, longs de quatre ou cinq travers de doigt, en se terminant en un canal commun, qui, comme un mammelon, s'insére en un réceptacle analogue à celui qu'on appelle cloaque dans les oiseaux. Il est cependant séparé de l'intestin par une membrane.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Observ. 172.

34. *Les œufs* étant fécondés par la semence du mâle, & portés dans les *utérus*, sont d'une figure sphérique comprimée, de couleur de soufre, & n'étant attachés à aucune chose, nagent librement dans une humeur glutineuse, salée & transparente, fournie par des corps glanduleux, adhérens à la tunique intérieure de l'*utérus*. pag. 69.

35. Elles portent au mois de Février & de Mars : elles mettent bas, environ à l'équinoxe du Printems, huit, dix, & même quatorze fœtus vivans, à la fois, ce qui est contraire à ce que dit Aristote, *H. A. Lib. VI. cap. 10. & 11.* pag. 79.

36. *Le cœur* de la Torpille, environné de toutes parts de plusieurs vaisseaux coronaires, n'a qu'une seule oreillette, & les vaisseaux correspondans. Etant séparé, il continue son mouvement & sa palpitation, pendant neuf heures : mais le corps privé du cœur, donne des signes évidens de mouvement & de sentiment, pendant plus de trois heures ; la queuë finit la derniere de se mouvoir. pag. 90.

37. *Les oüies*, qui dans la plûpart des poissons font l'office de poumons, ont dix trous dans le gosier de la Torpille, cinq de chaque côté, correspondans à dix autres trous faits en forme de faux, situés dans le plan de l'anus. pag. 91.

38. *Les meninges* qui enveloppent le cerveau sont au nombre de deux. *La dure-mere* a une solidité cartilagineuse, & est si fermement attachée aux os, autour de la base du cerveau, qu'elle paroît ne faire qu'un seul corps avec eux : elle renferme en elle une humeur visqueuse, dans laquelle nage presque la masse du cerveau, enveloppée de la pie-mere. pag. 99.

39. *Le cerveau*, dans la face supérieure, paroît être composé de plusieurs tubercules, dont le premier est grand & rond. Après celui-là sont situés deux autres, d'une figure fort irréguliere, qui, étant pris ensemble, sont beaucoup plus petits que le premier. Celui-ci reçoit *une autre paire de tubercules oblongs*, aussi de figure irréguliere, une fois plus grands que la paire précédente ; l'espace moyen entre ces deux paires est occupé par *un corps semblable* par sa figure extérieure *au cervelet* des quadrupédes, qui est attaché, par deux allongemens, comme par deux jambes, à la base du cerveau, de la même maniére que le cervelet est attaché par ses deux jambes, à la moëlle allongée. pag. 100.

40. La face inférieure, dans la base de ce plus grand tubercule antérieur, fait voir *une paire de nerfs*, qui se distribue dans la membrane, qui enveloppe la cavité des trous situés immédiatement sur l'os : de la base de la premiere paire des tubercules, du même lieu, partent *les nerfs optiques*, & un peu plus haut les deux autres *moteurs des yeux*, qui, aussitôt après leur sortie, se divisent en deux rameaux : & même il paroît plutôt, que pag. 101.

de ces tubercules naiſſent de chaque côté deux rameaux, & qu'il y a en tout quatre nerfs. Entre ces nerfs, ou un peu plus bas, eſt *l'entonnoir*, ſitué entre deux glandes rouges, en forme de demi-lunes. Après l'entonnoir, de ces deux tubercules naiſſent deux autres nerfs, appellés *pathétiques* par *Willis*. De la baſe de la derniére paire de tubercules s'élévent *deux faiſceaux de nerfs*, un de chaque côté, qui ſont *ceux du goût*, & un peu après s'élévent *deux autres faiſceaux de nerfs vagues*. Tous ces tubercules ſont vuides, & creux intérieurement, comme il eſt manifeſte, ſi on les enfle avec un petit tube.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 172.

pag. 102. 41. *Les artéres carotides*, s'inſinuent dans le cerveau, de la même maniere que dans les quadrupédes, & s'uniſſent dans le tronc des vertébres.

pag. 104. 42. *La prunelle des yeux* n'eſt point ronde, parce que la moitié de l'Iris eſt convexe : la partie convexe entrant donc dans la concave, la prunelle ſe ferme.

43. *Le cryſtallin* eſt rond, d'une ſubſtance tendre au-dehors.

OBSERVATION CLXXIII.

Sur la propriété d'engourdir de la Torpille, tirée du même Livre, de M. Etienne Lorenzini.

pag. 104. & ſuiv. CEſt le ſentiment unanime de tous les Auteurs, que *la Torpille* eſt ainſi appellée, à cauſe *de l'engourdiſſement* qu'elle cauſe aux corps qui en ſont voiſins : c'eſt ainſi que penſent *Ariſtote*, *Pline*, *Ælien*, *Albert le Grand*, *Geſner*, *Salvien*, *Aldrovandi*, *Jonſton*. Mais ils ne conviennent point entr'eux, ſi cette vertu réſide également dans tout le corps de la Torpille, ou dans une partie ſeulement. Car *Salvien*, que pluſieurs ſuivent, veut qu'elle regne dans tout le corps : mais *Dyphilus*, *Oppien & Cardan*, croyent qu'elle ſe reſtraint à une ſeule partie, & ils ne déterminent point, quelle eſt cette partie. Il y en a d'autres, qui prenant un milieu, n'oſent point être du premier, ni du ſecond ſentiment. Cette propriété d'engourdir dans la Torpille, a paru à *François Rédi*, réſider dans ces deux corps, ou muſcles, faits en forme de faux, qui ſe correſpondent dans le dos & la poitrine, dont j'ai décrit l'élégante ſtructure dans ce qui précéde. Et il ne s'eſt point trompé en cela : car inſtruit ſur ce ſujet, par de fréquentes expériences, je puis aſſurer certainement, que cette propriété de la Torpille, ne réſide point ailleurs que dans ces deux corps, ou muſcles faits en forme de faux : & que réellement ceux-là ſe ſont trompés, qui ont cru, ou aſſuré, que cette vertu de la Torpille a lieu, non ſeulement par un contact immédiat, mais qu'elle ſe fait ſentir encore de loin, paſſant à travers les filets des Pêcheurs, & les crocs ou perches, avec leſquels on les touche, ou on les frape. D'où il paroit, que *Pline Lib. IX. H. N. cap. 42. & Oppien in Halievt.* ſe ſont trompés, lorſqu'ils ont écrit, que les Torpilles, pour prendre leur proye, ſe cachent dans les endroits bourbeux de la mer, & qu'ayant engourdis les poiſſons qui les approchent, elles les retiennent & les dévorent : & que c'eſt encore

une fable, que ce que *Godignus in Relat. Abiſſinæ* a écrit : (à moins que peut-être, il n'y ait une grande différence entre les Torpilles de la mer d'Ethiopie, & celle de la Méditerranée,) qu'une Torpille vivante, étant miſe dans une corbeille pleine de poiſſons morts, auſſitôt ces poiſſons touchés par la Torpille, paroiſſent retourner à la vie; car, comme il l'aſſure, ils ſe frappent mutuellement, & ſont agités d'un mouvement intérieur, & incompréhenſible à l'eſprit humain.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678 & 1679. Obſerv. 172.

Pour que ces choſes ſoient plus évidentes, je rapporterai maintenant avec candeur les expériences que j'ai faites ſouvent, & comme elles m'ont réuſſi.

L'an 1676, au mois de Février, lorſque je demeurois à Piſe, le Séréniſſime Grand Duc de Toſcane, m'envoya ſix Torpilles de différente grandeur, dans un vaiſſeau plein d'eau de mer, très-vives, & qui n'avoient encore rien ſouffert. C'eſt pourquoi conſidérant la grande quantité d'écoulement engourdiſſant & dolorifique, qui devoit émaner des corps de ſix Torpilles unies enſemble, & renfermées dans un vaiſſeau qui n'étoit point fort grand, je touchai, tantôt l'une, tantôt l'autre, avec un bâton, mais je ne ſentis dans ma main, aucun engourdiſſement, ni douleur.

Ayant rejetté le bâton, je plongeai ma main dans l'eau, où les Torpilles nageoient çà & là, je ne ſentis cependant aucune incommodité, je n'éprouvai même pas la moindre douleur. J'ai répeté ſouvent cette expérience, pendant ce jour, tant ſur les unes, que ſur les autres Torpilles, toujours avec le même ſuccès.

C'eſt pourquoi je commençai à manier les Torpilles avec les mains nuës, tant dans l'eau, que hors de l'eau, & alors je ſentis une douleur ſi violente dans les mains, qu'elle parvint juſqu'à l'extrémité du coude, mais elle ne s'étendoit point au-de-là. Et il m'eſt arrivé exactement la même choſe, toutes les fois que j'ai réïteré cette expérience.

Cette expérience eſt ſemblable, en quelque maniére, à celle que nous ſouffrons, lorſque nous frappons avec le coude quelque corps dur, & elle devient quelquefois inſupportable; elle dure cependant peu de tems, & s'évanoüit auſſitôt, ne laiſſant après elle aucune altération, ni dans la main, ni dans le bras.

Mais il faut remarquer, *premiérement*, que je n'ai ſenti une ſi grande douleur, que, lorſqu'ayant touché & preſſé ces corps, ou muſcles faits en forme de faux, les fibres dont ils ſont compoſés, ſe reſſerroient : n'ayant ſenti aucune altération, lorſque les mêmes fibres demeuroient ſans contraction, dans leur ſituation naturelle.

Enſuite, que l'on ſent une douleur plus ou moins vive, ſelon la différence de la contraction des fibres. Car, lorſque les fibres ſe contractent fortement, on ſent un engourdiſſement très-grand, qui occupe non-ſeulement la main, mais tout le coude : mais lorſqu'elles ſe reſſerrent avec moins de violence, on ſent ſeulement un certain fourmillement dans toute la main, mais qui ne s'étend point au-delà : lorſqu'elles ſe contractent très-lentement, on ſent ſeulement dans les doigts, un mouvement comme convulſif, qui revient toutes les fois que les fibres ſe contractent. Mais lorſque les fibres demeurent immobiles, il n'arrive aucune altération à la

main de celui qui touche. Enſorte que la cauſe de l'engourdiſſement & de la douleur, eſt la contraction des fibres, qui compoſent ces deux muſcles faits en forme de faux: & de-là il eſt manifeſte, que ceux-là ſe trompent, qui croyent que la même force d'engourdir, émane des Torpilles mortes.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 172.

Troiſièmement, il faut obſerver, que, ſi on ne touche pas immédiatement la Torpille, quoiqu'on en approche la main de très-près, & que l'animal ſe remue fortement, on ne ſent pas le moindre degré de douleur. Enſorte que ces Pêcheurs avancent une fauſſeté, en diſant que, ſi on verſe de l'eau marine ſur un petit vaiſſeau où il y a des Torpilles, auſſitôt on ſent de la douleur dans le bras.

A la vérité je ne l'ai jamais cru; & il ne m'a point paru vraiſemblable, que la douleur, qui conſiſte dans le ſeul mouvement de quelques fibres, pût ſe communiquer à l'air ou à l'eau, & de-là à la main ou au bras; cependant j'ai voulu l'éprouver, afin de pouvoir en parler avec certitude, & j'ai trouvé fauſſe l'aſſertion des Pêcheurs, comme je l'avois préſumé. Si cependant ils ont jamais ſouffert aucune douleur dans cette expérience, je me perſuade que cela vient d'une imagination forte, mais fauſſe. Et il arriva auſſi quelque choſe de ſemblable à un de mes amis, qui, voulant éprouver cette admirable vertu de la Torpille, pour le ſatisfaire, je lui mis ſur la table une aſſez grande Torpille, & je lui fis voir l'endroit où il falloit la toucher, pour ſentir la douleur. Plein de crainte, étendant ſon bras, approchant à peine ſa main du dos de la Torpille, il ne la touchoit point encore, qu'il la retiroit auſſitôt, & que, tout épouvanté, il m'aſſuroit certainement qu'il avoit ſenti une douleur très-aiguë. Mais moi, lui aſſurant, & lui remontrant que pour ſentir la douleur, il ne ſuffiſoit point d'approcher la main, mais qu'il falloit encore toucher & preſſer les corps faits en forme de faux; il ſe défit peu à peu de ſa crainte, & approchoit de tems-en-tems ſa main plus près, mais il ne ſentit jamais aucune douleur. Mais, lorſqu'il eut enfin atteint les corps faits en forme de faux, & qu'il les eut preſſés, la Torpille ſe tourna de côté & d'autre, & alors il ſentit une véritable douleur, & non point imaginaire. Ce qu'il avoua enſuite lui-même avec candeur, riant de ſa peur.

Je mis enſuite une Torpille, qui n'avoit encore rien perdu de ſa vigueur naturelle, dans une eſpéce de petite couronne de fleurs, & je la tins ſuſpenduë dans l'air avec mes mains, pour obſerver ſi la Torpille cauſeroit quelqu'altération à ma main: mais, pour avoüer la vérité, je ne ſentis pas la moindre altération, quoique la Torpille ſe remuât, & ſe tournât de côté & d'autre. Et j'ai fait ſouvent cette expérience avec d'autres perſonnes dans l'eau, & hors de l'eau.

Mais, comme je doutois, ſi les Torpilles, pendant qu'elles ſont dans la mer, n'ont point une vertu plus grande, plus forte, & plus active, & que peut-être il pourroit être vrai que les Pêcheurs, en retirant les filets où ils ont pris des Torpilles, ſentiſſent de la douleur dans les mains, & dans les bras; je me ſuis appliqué quelquefois ſur le rivage même de la mer, à toucher, & à tirer le filet d'un Pêcheur, dans le tems même qu'il y avoit quelques Torpilles priſes avec d'autres poiſſons: mais je ne ſentis aucune

douleur ou altération dans mes mains : ce qui fit que les Pêcheurs dirent que pour que la Torpille fît son effet, il falloit la toucher par quelque partie du corps à nud ; & à la vérité je pressai une Torpille avec le pié, muni d'un soulier, sans aucun sentiment de douleur.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature.

Je mis enfin des Torpilles vives & vigoureuses, dans un vaisseau où il y avoit d'autres poissons morts ; mais je ne vis aucun des poissons se mouvoir par un mouvement intérieur, & je ne pus observer aucun indice de ce fait, non plus que ceux qui étoient présens : si ce n'est que les poissons morts alloient dans l'eau du côté où les Torpilles vivantes les poussoient. Mais ces poissons étant mis sur une table, hors de l'eau, ne se remuoient ni d'un mouvement intérieur, ni d'un extérieur.

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Observ. 172.

Voilà les expériences que j'ai faites, sur lesquelles fondé, j'assure avec confiance que *la Torpille a une vertu d'engourdir, non point dans tout son corps, mais dans une certaine partie déterminée ; & que cette partie déterminée, ce sont ces deux muscles faits en forme de faux*, que nous avons décrits, en son lieu, & *qui, si on ne les touche point immédiatement avec la chair nuë, ne font aucun effet ; & outre cela, il est nécessaire que les fibres de ces muscles se resserrent, pour que la partie nuë de celui qui touche, puisse éprouver leur vertu.*

Tout cela étant ainsi établi, il est nécessaire de dire quelque chose de la cause de cette douleur. Et, quoique peut-être il me soit impossible, d'en trouver la véritable cause, il me suffira cependant, d'en apporter du moins une probable, & vraisemblable : me soumettant en cela entiérement au jugement de plus sçavans, & plus expérimentés que moi.

Mais je suppose, pour fondement, que notre corps ne peut point être altéré par le plaisir ni par la douleur, qu'au moyen d'un autre corps qui le touche extérieurement, ou qui s'y insinue. Et cette hypothèse est très-connuë, & passe pour vraie chez les meilleurs Philosophes.

C'est pourquoi, cela supposé, je dis que la douleur produite par la Torpille, vient de plusieurs corpuscules, qui émanent de cet animal, & qui entrent dans la main de celui qui le touche. Ces corpuscules ne sortent point par eux-mêmes, mais ils sont poussés, & mis en vibration par la contraction des fibres qui composent ces deux corps, ou muscles faits en forme de faux. Et cette douleur est tantôt plus grande, tantôt plus petite, parce qu'où elle est plus grande, là il y a une plus grande quantité de ces corpuscules, &, où elle est plus petite, il y en a une moindre ; ajoûtez à cela que les voies par lesquelles ces corpuscules pénétrent violemment, ne sont point adaptées, & ne répondent point parfaitement aux figures de ces corpuscules. Mais je soupçonne que l'entrée de ces corpuscules mis en vibration, par la contraction des fibres, se fait de la maniere suivante.

Il n'est pas difficile de croire que dans les corps vivans, il y a plusieurs chemins, ou pores, par lesquels peuvent entrer, ou sortir des corpuscules de différent genre ; comme nous le voyons arriver tous les jours dans les bains, & les médicamens, qui appliqués à la surface extérieure du corps, portent leur vertu dans les parties les plus intimes. Cela est évident, par l'exemple des cantharides, qui, étant appliquées extérieurement

aux cuiſſes, ou aux bras, ou à quelqu'autre partie de notre corps, excitent ſouvent des ardeurs d'urine très-vives.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 172.

Enſuite, il y a certains corpuſcules qui ne peuvent point paſſer dans certains corps, s'ils ne les forcent, & les dilatent; de-là ſuit la douleur; d'autres corpuſcules ne peuvent point abſolument paſſer, à cauſe de la grande diverſité des fibres: mais d'autres pénétrent facilement, & ſans aucune difficulté, & même excitent un ſentiment de plaiſir, pourvu qu'ils ne ſe trouvent point en trop grande abondance, & qu'ils ne ſoient point portés avec trop d'impétuoſité. Car, par la trop grande abondance, & la trop grande impétuoſité, il ſe fait toujours une ſolution de continuité, comme diſent les Médecins.

Pareillement, la douleur eſt excitée, ſi les figures de ces pores ſont changées, car ils n'y paſſeront pas avec la même facilité, mais ils les forceront pour les réduire à leur figure ancienne & accoutumée, & exciteront ainſi une ſenſation fâcheuſe. Et je crois que cela arrive dans les douleurs & les fourmillemens (ou engourdiſſemens) des mains & des pieds, & des autres parties de notre corps, quelles qu'elles ſoient, lorſqu'elles ſont miſes hors de leur ſituation naturelle, à leur grand dommage. Car non-ſeulement les pores ou conduits inviſibles, mais encore les viſibles, par exemple, les vaiſſeaux ſanguins, les lymphatiques, les ramifications nerveuſes, & ces eſpaces, que les Médecins appellent vuides, changent de figure: d'où il ſuit que les parties fluides étant empêchées de paſſer en même quantité par ces mêmes conduits, pluſieurs s'accumulent, & forçant ainſi les parties où elles ſont retenuës, elles cauſent cette douleur, & ce fourmillement, qui s'augmente, & devient plus ſenſible, lorſque la partie, qui commençoit déjà à ſouffrir, eſt renduë à ſa premiére ſituation: c'eſt-à-dire, lorſque les conduits ayant repris leur premiére fig. ees particules fluides, qui avoient été retenuës juſqu'alors, étant raſſemblées, courent, & ſe précipitent toutes enſemble, ou une grande partie, pour ſuivre leur chemin accoutumé.

C'eſt pourquoi je crois, par une conjecture aſſez probable, que la douleur de la main de celui qui touche la Torpille, vient de la vibration des corpuſcules, qui la pénétrent, leſquels paſſant par des pores ou conduits qui ne répondent point bien à leur figure, ou qui, s'ils y répondent, paſſent cependant en ſi grande quantité, & avec tant d'impétuoſité, qu'ils cauſent cette ſenſation douloureuſe.

Nous éprouvons la même choſe à l'égard du ſentiment de chaleur, qui n'eſt en effet autre choſe qu'un attouchement, produit par une multitude de petits corpuſcules qui pénétrent la ſubſtance de notre corps. Selon qu'ils ſont en plus grande, ou en plus petite quantité, & qu'ils le pénétrent avec une plus grande, ou une moindre viteſſe, ils nous rendent ce ſentiment tantôt agréable, tantôt plus ou moins douloureux. Je ſçais très-bien que cette doctrine ne ſera point nouvelle pour ceux qui recherchent ſérieuſement la vérité, puiſqu'elle a déjà été découverte dans ces derniers tems, & que Galilée, ce Reſtaurateur & cette grande lumiére de la Philoſophie, nous l'a enſeignée avec une clarté admirable, dans ſon excellent ouvrage intitulé: *Saggiatore*, (ou l'Expérimentateur.)

Mais il n'eſt point ſurprenant que la douleur excitée par la Torpille,

soit si fâcheuse. Car il faut considérer que ces corpuscules, qui dans la contraction des fibres, sont chassés de la Torpille, passent par la main, passent aussi par les tendons eux-mêmes dans lesquels, comme en a avertit M. *Nicolas Stenon*, il se trouve autant de fibres, qu'il y en a dans le ventre du muscle, avec cette seule différence que, dans le tendon, les fibres sont unies plus étroitement, & que dans le ventre elles sont plus éloignées les unes des autres, & sont disposées dans un ordre plus lâche. Quand donc ces corpuscules pénétrent transversalement les tendons, parce qu'ils heurtent les fibres accumulées & unies, ils en touchent & en meuvent plusieurs à la fois, & ainsi excitent une si grande douleur, laquelle étant communiquée aux fibres charnuës, qui sont continuées avec les tendineuses, arrive jusqu'à l'extrémité du coude.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Observ. 172.

Et l'expérience suivante, que j'ai répétée souvent, prouve peut-être, que telle est la véritable cause d'une si grande douleur : sçavoir, si on touche la Torpille, & si on la presse avec les doigts, ce qui est la même chose, que si je disois, avec les tendons, on sent une grande douleur, & très-aiguë : mais, si on la touche, & si on la presse avec le bras nud, c'est-à-dire, avec les chairs, on sent à la vérité une douleur, mais beaucoup plus obtuse, & moins violente, que la précédente.

Pour moi, j'ai fait tant d'expériences sur ce sujet, que je ne crois point m'être trompé : je suis au contraire persuadé certainement que la sensation excitée dans les tendons, est beaucoup plus douloureuse, que celle qui est excitée dans les chairs. Ce que confirment aussi les animaux, qui donnent de beaucoup plus grands signes de douleur, & plus évidens, lorsque la partie tendineuse est blessée, que, quand il y a une plaie dans la partie charnuë.

OBSERVATION CLXXV.

Sur les conduits choledoques de la Loutre, tirée du même Livre, de M. Etienne Lorenzini.

LA structure élégante des canaux biliaires de la Torpille, m'en rappelle dans la mémoire une autre encore plus belle, que j'ai observée dans un autre animal, qui, quoiqu'il ne soit point du genre des poissons, est cependant de ceux qu'on appelle amphibies, parce qu'ils vivent également sur la terre, & dans l'eau. Observ. 175.

Le Séréniſſime Grand Duc de Toscane, mon Maître, me donna *une Loutre*, pour la soumettre au scalpel anatomique. Tandis qu'ayant le foie sous la main, je recherchois le pore biliaire, je lui en trouvai non-seulement un, mais plusieurs à la fois, qui embarrassés les uns dans les autres, formoient une figure très-élégante. Et, parce que je croyois qu'il n'y en avoit qu'un replié en plusieurs circuits, je séparai, & j'ôtai toutes les membranes, & tout ce qui pouvoit m'empêcher de voir une chose si curieuse. Ce qu'ayant fait, je connus que, de chaque lobe du foie, il partoit autant de pores ou canaux biliaires, dont quelques-uns se déchargeoient dans le cou

de la véſicule du fiel, d'autres dans le conduit cyſtique, cependant chacun à part par leur orifice propre. Tous ces pores, canaux, ou conduits biliaires étoient de différente grandeur : quelques-uns étoient plus gros, quelques-uns plus petits, d'autres plus longs, d'autres plus courts. Les plus gros ſortoient des plus grands lobes du foie, les plus petits, des plus petits; & parce que les lobes étoient au nombre de ſix, il y avoit auſſi pour cela autant de conduits choledoques, trois plus grands, & trois plus petits. Lorſque je voyois pour la premiere fois ceux qui s'inféroient dans le cou de la véſicule, je croyois que la bile étoit portée par là dans la véſicule du fiel, & qu'elle ſe rempliſſoit par leur moyen; mais, après que j'eus bien examiné leur ouverture dans le cou de la véſicule, je changeai de ſentiment; car cette ouverture ne regardoit point la véſicule, mais le conduit cyſtique. D'où il eſt évident, que le fiel ne s'y vuide point, pour entrer dans la véſicule; mais plutôt pour être porté en même-tems avec la bile, qui coule de cette véſicule, par un conduit commun, dans les inteſtins.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 175.

OBSERVATION CLXXVI.

Sur les Langues des poiſſons, tirée du même Livre, de M. Etienne Lorenzini.

Obſerv. 176. *Ariſtote au Livre 2. de l'Hiſt. des Animaux chap. 13.* s'exprime ainſi au ſujet des langues des Poiſſons : *Ils ont tous* (les poiſſons) *des dents aiguës, diſtribuées en pluſieurs rangées, quelques-uns même en ont ſur la langue. Mais ils ont une langue dure, & preſque épineuſe, & ſi fort adhérente, qu'ils paroiſſent quelquefois en manquer.* Mais l'expérience démontre évidemment, combien il s'eſt trompé à cet égard; car, non-ſeulement les Torpilles, mais un nombre infini d'autres poiſſons, ſont ſans langue, comme chacun peut le voir manifeſtement. Outre que, ſi nous conſidérons tous les uſages de la langue, il nous paroîtra évident, que la nature a agi avec une grande prudence, lorſqu'elle n'a point donné aux poiſſons, un organe tel qu'eſt la langue, parce qu'il ne leur auroit été d'aucune utilité.

Je rends ici raiſon de ce que je viens d'avancer : la langue, dont M. *Stenon* a découvert, que la ſtructure eſt compoſée d'une infinité de fibres motrices, ne peut point, ſelon mon ſentiment, ſervir au parler comme ſon principal uſage, parce que tous les animeaux qui ſont deſtitués de cette faculté, ont une langue; je crois au contraire, qu'elle n'y ſert que ſecondairement, & que ſon premier uſage eſt de remuer çà & là, les alimens que l'on a mis dans la bouche, & de les humecter par ce mouvement, & imbiber d'un levain très-actif, & enfin étant humectés, de les pouſſer dans l'œſophage. A la vérité je ne crois point, qu'il y ait perſonne qui ait obſervé, ou qui puiſſe produire de nouveau d'autres uſages de la langue, que ceux que nous avons dit tout à l'heure. Cela ſuppoſé, je ne vois point de quel uſage elle pourroit être dans les poiſſons, puiſqu'ils ne peuvent l'employer à aucun des uſages ci-deſſus; car les poiſſons, non-ſeulement ne parlent pas, mais ils n'ont aucune voix : & les choſes qu'ils ont priſes par la bouche, ils les font deſcendre dans le même moment, ſans les retenir,

&

& ſans aucune altération, par cette voie courte, qui eſt entre le goſier, & l'eſtomac, dans ce dernier.

Ce qui paroît, par ce que la nature a conſtruit dans le goſier de pluſieurs poiſſons, comme je l'ai obſervé très-ſouvent, d'autres ſuites de dents, qui ne ſont point ſans leur uſage, & qui ſervent ſpécialement, pour que les poiſſons vivans, ce qui arrive ſouvent, étant avalés, ne puiſſent point retourner en s'agitant, mais ſoient retenus & arrêtés par ces dents; car elles ſont faites de telle maniere, qu'elles regardent, pour la plus grande partie le ventricule. Enſorte que les alimens n'étant point retenus un ſeul moment dans la bouche, & n'y étant point altérés, autant qu'on puiſſe s'en appercevoir, il eſt évident qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'ils ſoient agités çà & là dans la bouche, & par conſéquent, qu'ils n'ont pas beſoin d'un moteur pour cela, ſçavoir de langue.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 176.

Mais quelqu'un pourroit peut-être objecter, que, ſi la langue n'étoit point deſtinée à d'autres uſages que ceux que j'ai rapportés, peut-être mériterois-je qu'on ſe rendit à mon ſentiment; mais, parce qu'outre ceux que j'ai dit, elle en a encore un autre, & qui eſt beaucoup plus commun, tout ce que j'ai dit juſqu'ici, n'eſt qu'une pure imagination, ſçavoir, que le premier uſage de la langue, eſt de goûter, & de diſcerner les ſaveurs des choſes: mais parce que les poiſſons doivent goûter & diſcerner certaines ſaveurs, il faut auſſi néceſſairement, qu'ils ayent une langue, dont ils ſe ſervent, comme étant l'inſtrument du goût. J'accorderai tout cela volontiers, & j'ajoûterai de plus, qu'il eſt maintenant ſans difficulté, que cette ſenſation, que nous appellons goût, ſe fait par le moyen des mammelons découverts dans la langue, par les trois plus ſçavans hommes de notre tems, *Malpighi*, *Bellini* & *Fracaſſati*; & je ne doute nullement de cette vérité, quoiqu'il y en ait qui doutent encore ſi ces mammelons ſont les ſeuls qui reçoivent cette impreſſion, ſans le concours d'aucune autre partie de la bouche & du palais.

Si donc les mammelons de la langue ſont l'organe du goût, je rétorque l'argument, & je dis, que les langues, qui n'ont point ces mammelons, ſont inhabiles à diſcerner les ſaveurs: mais tels ſont tous ces corps, qui ſont dans la bouche des poiſſons, auxquels on donne vulgairement le nom de langue; & que ces corps n'ayent point de mammelons, c'eſt ce qui eſt évident, tant par l'expérience journaliére, que l'on peut conſulter, que par les obſervations très-exactes de M. *Fracaſſati*, qui n'a jamais vu ces mammelons ſur la langue ſuppoſée des poiſſons; mais il les a vuës, auſſi-bien dans le palais, qu'au commencement de l'œſophage, & dans les oüies; par conſéquent ce corps, que l'on appelle communément la langue dans les poiſſons, n'étant point muni de ces mammelons, qui ſont l'inſtrument du goût, ne peut point goûter, & ainſi ne doit point être appellé langue. Je ne puis point déterminer de quel poids ſont mes raiſons; c'eſt pourquoi je les laiſſe à conſidérer à des perſonnes beaucoup plus ſçavantes, & plus exercées que moi, ſelon le jugement deſquelles, je ſuis prêt à changer de ſentiment.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION CLXXVII.

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 177. pag. 77. *Sur une membrane particuliére qui enveloppe le fœtus du Sanglier, tirée du méme Livre, de M.* François Redi.

L'Illuſtre *M. François Redi*, en l'an 1666. diſſéquant une Laïe, qui étoit pleine de quatre petits; obſerva dans l'amnios une liqueur blanche, femblable au blanc d'œuf, dans laquelle nageoient pluſieurs globules jaunes, de la même conſiſtance que les excrémens, & égaux aux veſces en grandeur. Ayant ouvert le ventricule des petits fœtus, nageans dans cette liqueur *de l'amnios*, il le trouva tout rempli, non-ſeulement de cette liqueur blanche, mais auſſi de globules jaunes, dont les inteſtins étoient remplis; cependant ils étoient un peu plus obſcurs, & d'une couleur comme brûlée. Mais ce qui mérite le plus d'être remarqué, c'eſt que ces petits fœtus, outre ces trois tuniques communes à pluſieurs autres animaux, ſçavoir, *l'amnios*, *le chorion*, *l'allantoïde*, étoient encore enveloppés d'une quatrième tunique très-mince, qui étant jointe exactement à toutes les parties de leur corps velu, les enveloppoit tous de la même maniére, que ſi les doigts des pieds, étoient revêtus de gands, & la queuë comme dans ſon fourreau: cette membrane laiſſoit cependant un libre paſſage par autant de trous, pour la gueule, les yeux, les nârines, le nombril & l'anus.

OBSERVATION CLXXVIII.

Sur les Hémorrhoïdes des petits enfans, & ſur un foie monſtrueux, de M. Charles Offredi.

Obſerv. 178. JE ne ferai point difficulté de vous faire part de ce que je viens d'obſerver tout nouvellement; ſçavoir, que de petits enfans de trois & de quatre ans, ont été fort tourmentés des hémorrhoïdes, & ſur-tout le dernier, à qui elles paroiſſoient en forme de champignon, avec une grande douleur, auxquelles un reméde efficace fut une infuſion de bayes de *Solanum* ou *Morelle* (appellé par les Italiens, *Belladona*,) dans de l'huile d'olives.

J'ai examiné le cadavre d'une jeune fille, âgée d'environ dix-huit ans, mariée nouvellement, qui mourut d'une fiévre-tierce continuë; le foye me parut d'une grandeur ſi démeſurée, qu'il alloit juſqu'à la cinquième côte offeuſe de la poitrine, où il preſſoit ſi fort les poumons, qu'il gênoit fort la reſpiration. Sa ſubſtance étoit d'ailleurs d'une couleur vive, & ſans aucune tache.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION CLXXIX.

Sur une fauſſe Iſchurie de 17. jours, ſuivie de la mort, de M. Alphonſe Kohnias. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 179.

UN Marchand très-conſidérable, de Ulm, âgé de cinquante ans, d'un tempérament ſanguin (dégénérant peu à peu en phlegmatique, à cauſe de ſon régime peu convenable,) & d'une conſtitution de corps athlétique, menant une vie ſédentaire, ſe laiſſant quelquefois emporter par la colére, mangeant ſouvent avec excès des ſalades, des viandes ſalées & endurcies à la fumée, & différentes eſpéces de fromage, & ayant horreur pour tous les remédes purgatifs, fut tourmenté par une iſchurie, pour laquelle il implora mon ſecours. Après avoir fait précéder les remédes univerſels, j'employai différentes ſortes de remédes ſpécifiques, & propres pour cette affection, pendant tout le cours de la maladie, mais inutilement.

La cauſe de cette affection très-conſidérable & très-dangereuſe, ne venoit point de la pierre, ou d'une obſtruction de la veſſie, ou de l'urethre ou de la diſtenſion de la veſſie elle-même, &c. Ayant introduit la ſonde, il ne ſortoit aucune goutte, & il n'y avoit ni tenſion, ni réplétion autour de la région de la veſſie; & ce mal ne venoit point auſſi de l'obſtruction des uretéres, ou de la pierre, ou de quelqu'autre matiere ſabloneuſe ou viſqueuſe, puiſqu'on n'y appercevoit pas le moindre ſentiment de douleur. Mais comme il ſe manifeſtoit une douleur gravative à l'endroit du rein gauche, il parut vraiſemblable que cette ſuppreſſion entiére de l'urine, avoit pris ſon origine ou d'une obſtruction cauſée par un phlegme épais, ou par la pierre, ou par une matiere ſabloneuſe arrêtée dans les reins, ou dans les rameaux capillaires des veines émulgentes, diſperſées dans les reins ou dans leurs caroncules, en forme de mammelons. C'eſt pourquoi on mit en uſage pluſieurs différens remédes choiſis, tant intérieurs, qu'extérieurs, juſqu'au 17me. jour, mais envain. Le ventre, à la vérité, ayant été excité par un ou deux clyſtéres, & par un doux purgatif, étoit tous les jours libre, & il rendoit en abondance des excrémens viſqueux & pituiteux, mais pas une ſeule goutte d'urine par la veſſie.

Il ſurvint enſuite de fortes nauſées, & enfin des vomiſſemens, qui contenoient en aſſez grande quantité une matiere épaiſſe, pituiteuſe, & fort tenace, comme de la glu; & cependant de ces mouvemens violens, il ne s'enſuivoit point l'effet déſiré. Les aſſiſtans ſentoient une odeur d'urine aſſez forte, qui s'exhaloit par la bouche & les nârines, parce que l'urine elle-même regorgeoit dans la maſſe du ſang, & par tout le corps, & que ſon reflux étoit marqué par l'enflure du corps, & une métaſtaſe de vapeurs au cerveau & aux nerfs, d'où venoit le ſommeil, la léſion de la mémoire, le bégaiement auxquels la ſuffocation ſe joignit bientôt, & mit fin à la vie.

Ayant ouvert le cadavre, & recherchant avec ſoin la véritable cauſe de cette iſchurie, ainſi appellée improprement; au lieu du rein droit, je trou-

vai un petit corps tout cartilagineux & fort dur, de la grandeur d'un petit œuf de poule, à l'ouverture duquel il parut en-dedans quelques grumeaux de ſang, avec des véſicules aqueuſes, & une petite portion de chair parenchymateuſe & putrilagineuſe; ce qui étoit une marque certaine, que pendant un long eſpace de tems, il n'y avoit eu aucun paſſage de la ſéroſité au rein droit, beaucoup moins à ſon uretére; l'uretére droit étant de plus tout deſſéché, & ne paroiſſant que comme un fil très-délié.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 179.

Et parce que cette voie étant fermée, toute la matiere ſéreuſe, & avec elle toutes les impuretés, ſe rendoient par les vaiſſeaux émulgens au rein gauche, il s'enfla conſidérablement, & devint preſque trois fois plus gros que le naturel, ſa chair paroiſſant fort flaſque.

Mais ce qui étoit le plus ſurprenant, & digne de remarque, les vaiſſeaux émulgens, tendans vers ce rein (à cauſe de l'affluence des différentes humeurs pituiteuſes, & auſſi endurcies en partie, cauſées par le mauvais régime de vie, que nous avons indiqué ci-deſſus, & par l'interruption des purgatifs,) furent entiérement obſtrués par une matiére preſque cartilagineuſe, qui y prit naiſſance, & y adhéra tellement, qu'elle formoit comme un même tiſſu, & peu à peu ils en furent ſi remplis, qu'il ne put paſſer la moindre goutte de ſéroſité; d'où s'enſuivoit l'iſchurie totale dont nous avons parlé ci-deſſus, qui dura pendant 17 jours entiers, ſans une grande douleur. Enfin le ſang impregné, & ſurchargé d'une abondance d'urine, qui refluoit, étant porté au cœur, infectant & ſuffoquant les eſprits viteaux, & la chaleur naturelle, cauſa une mort funeſte.

Il eſt évident par ce que nous avons dit, que la vie ſédentaire n'eſt point avantageuſe à l'homme, & qu'au contraire un exercice modéré du corps, pris ſur-tout avant un repas modique, contribue beaucoup à la ſanté. De-là, *Hyppocrate*, *6. Epidem. S. 4. dit : le moyen de conſerver ſa ſanté, eſt de ne point ſe remplir d'alimens, & de n'être point pareſſeux au travail. Et Lib. 1. de Diætâ : l'homme qui boit & mange, ne peut point ſe bien porter, s'il ne travaille auſſi. Et Galien, 2. de ſanit. tuend. le ſoin de la ſanté doit commencer par le travail. Et Celſe, Lib. c. 1. la pareſſe affoiblit le corps, le travail l'affermit : celle-là avance la vieilleſſe : celui-ci produit une longue jeuneſſe.* Il faut auſſi éviter avec ſoin la variété des mêts, puiſqu'elle engendre différentes maladies. Il faut auſſi faire attention à l'utilité ſinguliere des remédes purgatifs pris dans un tems convenable, ſur-tout pour les perſonnes qui mangent beaucoup, & qui ayant horreur de tous ces remédes, ont enfin l'eſtomac ſurchargé de beaucoup de matieres corrompuës, qui engendrent peu à peu des obſtructions, ſouvent très-opiniâtres, & des maladies quelquefois incurables.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 181.

OBSERVATION CLXXXI.

Sur une grande quantité de pierres dans la véſicule du Fiel, par M. Chrétien Mentzelius.

Jacques Nagy de Harſany, Hongrois de nation, d'une ancienne Nobleſſe, très-ſçavant, & qui avoit vêcu long-tems avec les Turcs, à Conſtantinople, honorablement, ſelon ſa condition, ayant enfin été chaſſé par les Turcs de ſes terres, fut reçû par le *Séréniſſime Electeur de Brandebourg* au nombre de ſes Conſeillers. Ayant vêcu pendant quelques années dans cette dignité, & m'ayant admis pendant ce tems parmi ſes plus familiers amis, il lui vint enfin une ſuppuration des reins, qui s'annonça par des urines purulentes, une dyſurie, & autres ſymptomes de ce genre. Après avoir uſé de pluſieurs remédes, tant par mes avis, que par ceux d'autres Médecins, il mourut enfin, dans la ſoixante-ſixième année de ſon âge, le dernier jour de Décembre, de l'année paſſée 1679.

Le Médecin, *M. Paul Tarczali*, auſſi Hongrois de nation, qui avoit eu ſoin de lui juſqu'au dernier jour de ſa maladie, & qui avoit été long-tems de ſes amis, fit ouvrir ſon cadavre par un Chirurgien, pour connoître la cauſe de ſa maladie. On trouva donc les deux reins en ſuppuration, n'ayant que très-peu de parenchyme de reſte, d'où le pus étoit tombé dans la veſſie, & de-là ſon excrétion avec ſtrangurie, quelquefois avec dyſurie. Les inteſtins étoient rongés çà & là par des ulcéres. La véſicule du fiel étoit toute remplie de pierres, enſorte qu'on n'y trouvoit pas une goutte d'humeur bilieuſe, mais qu'elle paroiſſoit comme compoſée d'une ſeule pierre, ou toute de pierre. On tira les pierres, (dont pluſieurs, pendant qu'on les tiroit, étant diſperſées çà là, ſe ſont perduës dans les inteſtins pourris,) je les ai comptées, celles ſeulement dont la plus grande étoit de la groſſeur d'une groſſe châtaigne; (dont elle repréſentoit auſſi la figure,) & les moyennes étoient de la groſſeur d'un pois, & d'une fêve, les plus petites enfin, de la groſſeur d'une lentille, étoient au nombre de plus de cent-cinquante. Mais pour le reſte des petits calculs, (dont quelques-uns étoient plus gros que la tête d'une épingle, quelques-uns plus petits,) mon valet en compta plus de cinq-cens; enſorte qu'il y avoit en tout dans cette véſicule du fiel plus de ſept cent pierres, toutes d'une couleur verte, noirâtre, à l'ordinaire. Quoique cela ſoit arrivé pluſieurs fois, j'ai cependant cru à propos en faveur de ceux à qui cette obſervation d'une ſi grande quantité de pierres bilieuſes paroît inouïe, de leur faire voir en cela la miſére de la condition humaine.

Les Médecins doivent remarquer en dernier lieu, que ce Gentil'homme a eu cette maladie pendant cinq ans; non pas cependant continuellement, mais par intervalles, à certains tems de l'année, ſur-tout en Automne, où la ſtrangurie, les urines purulentes, la dyſurie, &c. venoient attaquer le malade.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION CLXXXII.

Sur une obſtruction du ventre, mortelle, cauſée par le fromage, par le même Auteur.

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 182.

UN Juif âgé de cinquante ans, maigre, d'un tempéramment chaud & ſec, ſçavant & Lettré parmi les ſiens, tomba dans une fiévre continuë avec une obſtruction du ventre très-opiniâtre, enſorte que, ſans le ſecours des remédes, ſon ventre ne ſe ſeroit point relâché, il ſurvint même une grande abondance de ſang par les grands efforts qu'il faiſoit à la garde-robe, cette fiévre étoit accompagnée de ſoif, de délire pendant la nuit; le malade d'ailleurs ayant l'eſprit ſain. Lorſqu'il eut été ainſi malade pendant quatorze jours, & qu'il ſentoit que la fin de ſa vie approchoit, ayant mis en moi ſes derniéres eſpérances, il me fit enfin appeller, après de fréquentes ſollicitations, ſçavoir le $\frac{22}{12}$ de Janvier 1680. Lorſque je fus arrivé, je m'informai de la cauſe & de la nature de ſa maladie par de fréquentes queſtions que je lui propoſois, auxquelles il me répondoit avec un eſprit ſain. Enfin, me dit-il, ſi vous voulez, *Monſieur* connoître la véritable cauſe de ma maladie, que vous ne pourrez point trouver par aucunes queſtions, écoutez-en, je vous prie, le commencement & les progrès. Il y a plus de vingt ans que, n'étant point encore marié, une fille que j'aimois alors éperduëment, me donna à manger d'un fromage dur, comme on en fait dans ce pays. Auſſitôt je me portai mal, & je ſentis depuis ce tems, que le fromage s'étoit arrêté dans mon corps ou dans les inteſtins, & que je ne l'avois point digéré tout entier, & afin que vous le croyez, *Monſieur*, voilà des morceaux de fromage, (& il en tira quelques morceaux longs de deux pouces, & preſque larges d'un pouce & demi, qu'il me donnoit à examiner) que j'ai été obligé pendant l'intervalle de quelques années depuis ce tems-là, de tirer avec la main de l'inteſtin rectum, non ſans douleur, & avec une grande difficulté, juſqu'à l'effuſion du ſang. Ce fromage m'a occaſionné enſuite une maladie, & me cauſera la mort, ſi vous ne pouvez pas remonter à l'origine du mal. Car il n'y a point d'autre cauſe de ma maladie qu'une obſtruction non-ſeulement du ventre, mais encore de toute la moitié du corps, depuis la tête juſqu'aux pieds, cauſée par ce fromage. Voilà ce qu'il me dit, ayant conſidéré ſa face hippocratique, & les autres ſignes de mort, & ayant examiné les parties du fromage, un autre Juif, qui étoit préſent, me preſſoit d'en rompre, de juger par l'odorat, & de connoître la véritable nature de ce fromage; ayant preſcrit quelques remédes fortifians, il faut, dis-je, premiérement avoir égard à la fiévre, & aux ſymptomes les plus conſidérables, leſquels étant chaſſés, par la grace de Dieu, nous nous préparerons à ôter la cauſe de la maladie. Je le laiſſai avec cette conſolation, peu après il mourut le $\frac{23}{13}$ de Janvier 1680. Les aſſiſtans, & les parens du malade confirmérent après cela, la narration du malade. J'aurois fait ouvrir le cadavre, ſi les Juifs ne s'y fuſſent oppoſés. Ils diſoient que leur foi s'y oppoſoit, croyant que les corps des morts, réſuſciteroient au dernier jour avec les membres

mutilés, qu'ils auroient perdus pendant leur vie, enſorte qu'ils pourroient ſe connoître les uns les autres. Je me ſouviens d'avoir obſervé le même cas dans un homme, qui avoit eu pendant long-tems une maladie de l'eſtomac, & à qui on ne pût rendre ſa premiére ſanté par aucuns remédes qu'après avoir fait rejetter par le vomiſſement, le fromage qu'il avoit mangé pluſieurs années auparavant, & depuis ce tems-là, il s'étoit trouvé preſque toujours incommodé.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 192.

OBSERVATION CLXXXIII.

Sur un muet qui parloit tous les jours, depuis midi juſqu'à une heure, par M. Salomon Reiſelius.

GEorge Algager, fils *de George Algajer*, Cabaretier à *Jeſing* dans le Duché de *Virtemberg*, d'un tempéramment colérique, âgé de 25 ans, il y a plus de 15 ans, le jour de la Fête de Saint Etienne, auſſitôt après ſouper, ſe trouva ſi mal de tout le corps, qu'il ne pouvoit ſe tenir nulle part. Il avoit ſi mal au cœur, que s'il n'eut point été ſoulagé par un grand vomiſſement, il craignoit ſouvent d'être ſuffoqué. Une heure après le vomiſſement, il ſe portoit mieux; & pendant le cours de trois mois entiers, il devint fort triſte & mélancolique, quelquefois auſſi, comme ſaiſi de crainte. Ce tems étant paſſé, il perdit pour la premiére fois, preſque dans un ſeul moment, la parole & la voix, qu'il avoit auparavant fort exacte, enſorte qu'il ne pouvoit pas prononcer la moindre parole, ni faire entendre la moindre voix: mais, toutes les fois qu'il perdoit la parole (ce qui cependant ne dura pas plus de ſix mois,) il ſentoit quelque choſe s'élever du ventricule vers le goſier, & de même que la premiére fois, la perte de la parole & de la voix fut momentanée, de même enſuite elle commençoit à perſiſter plus long-tems de jour en jour, enſorte que, depuis la durée de quelques inſtans, elle alla juſqu'à celle d'une demi-heure, une heure, deux heures, trois heures, & enfin juſqu'à 23 heures, cependant ſans ordre. Enfin le retour de la parole garda un ordre ſi conſtant, que, depuis 14 ans il ne pût parler, que depuis midi, pendant l'eſpace d'une heure entiére, juſqu'au moment de la premiére heure après midi. Et cet homme ne peut point être trompé par la tranſpoſition des heures, puiſqu'il obſerve toujours & très-exactement le terme, depuis douze heures, juſqu'à une heure, quand même il ne ſonneroit aucune cloche, ni aucune horloge. Il faut auſſi remarquer que, pendant que le malade peut parler, il begaie un peu, & qu'il ne peut point remuer facilement la langue, ſoit lorſqu'il parle, ſoit lorſqu'il eſt muet. Si on en excepte la perte de la parole, & de la voix, il ne ſe plaint du dérangement d'aucune fonction, les ſens tant intérieurs, qu'extérieurs, ſont entiers. Il entend toujours très exactement, d'où il répond auſſi par geſtes, ou par lettres, (car il ſçait aſſez bien écrire,) aux interrogations d'un chacun, autant qu'il eſt poſſible. Il a vécu d'ailleurs juſqu'ici ſe portant en-

Obſerv. 183.

tiérement bien, & il n'a eu aucune maladie, excepté une fiévre quotidienne, dont il étoit tourmenté depuis plus de trois mois, dont les accès cependant n'étoient point réglés, venans tantôt le matin, tantôt le soir, quelquefois la nuit, & le tems de la perte de la parole, n'en étoit point changé; il est maintenant délivré de cette fiévre, & se porte très-bien. M. Jean Goerge Gmélin, Médecin de la Cour, a fait ces observations en examinant plusieurs fois ce malade, par ordre du Séréniſſime Duc de Wirtemberg, l'an 1679, dans le village de Waltembuch, & lui faisoit plusieurs questions, en présence de ce Prince, & d'autres Seigneurs.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 193.

Ce même homme, le 22 Mars 1680. par ordre du Séréniſſime Prince, à la priére du sçavant M. Wepfer, Physicien très-célébre de Schafhouse, Médecin de cette Séréniſſime Maison, qui y étoit alors présent, vint à Stutgard, pour y être encore vû & examiné. Nous trouvames tous les deux cet homme, d'une stature médiocre, mais vigoureux, les cheveux noirs, le corps robuste, ne se plaignant de rien autour du coû, du larynx, de la langue, du gosier, & n'ayant rien d'extraordinaire, entendant tout ce qu'on lui disoit, mangeant bien, & bûvant bien, mais muet, rendant très-bien tous les services qu'il devoit à son pere, qui étoit Cabaretier. Au moment de midi, pris à un meridien, il commença à parler, sans aucun signe, ou prognostic, qui précédât la voix qui devoit venir; il répondit prudemment à tout ce qu'on lui demandoit, intelligiblement, sans aucun bégayement remarquable; il tira la langue, & la remua assez aisément; il cria, il siffla, il mangea, il but, il sentit exactement toute sorte de saveur sur la langue, & il continua jusqu'au moment d'une heure marquée par une horloge très-exacte, où il se tût aussitôt; lequel moment de ce changement il prévoit à la vériré par une longue habitude. Je l'examinai le jour suivant seul, en présence de plusieurs Seigneurs, & je vis, & entendis les mêmes choses qu'auparavant: & pour le connoître d'autant plus sûrement, je lui ordonnai de parler de lui-même, lorsque l'heure de douze heures approchoit. Il parla, & cela pendant une heure entiére; mêlant dans son discours, aussi des priéres. Peu de tems avant le moment d'une heure, je lui ordonnai de lire continuellement; il lût, mais il se tût encore à l'imprévû, en lisant; & il ne pût faire entendre aucun son de la voix. Il put cependant siffler.

Comme on a à peine observé ailleurs un exemple de cette perte surprenante de la parole; l'Auteur juge cette observation très-digne d'une attention exacte. C'est pourquoi il prie instamment les curieux Scrutateurs de la nature, quels qu'ils soient, de vouloir bien après avoir examiné ce cas, communiquer le jugement qu'ils en auront porté, (comme ils ont fait il y a quelque-tems au sujet des Suédois submergés, dont parle M. Langelot.)

OBSERVATION CLXXXIV.

Sur un Insecte nouveau de Czierck, dont la piqueure fut mortelle aux hommes, & aux animaux, par un Anonyme.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 184.

DAns la petite Ville de Czierck, & dans les environs, l'Été paſſé, de l'an 1679, il parut quelques inſectes ailés inconnus, qui avec leurs aiguillons, bleſſerent mortellement les hommes, & les animaux, & en firent une deſtruction prodigieuſe. Dans ce Diocèſe, il périt 35 hommes, & un grand nombre de bœufs & de chevaux. Ils ſe jettoient brusquement ſur les hommes ſans être agacés, ne touchoient point aux membres couverts des habits, mais s'attachoient au viſage, au cou (que les Polonois portent nud à cauſe de leurs cheveux coupés fort courts,) aux mains, en un mot à la chair nuë. La piqueure étoit auſſitôt ſuivie d'une tumeur dure; ſi on n'avoit ſoin de la bleſſure dans les trois premiéres heures, & ſi l'on ne ſe preſſoit d'en tirer le venin, en ſacrifiant la partie, ou par quelqu'autre moyen, tous les ſecours qu'on employoit enſuite étoient inutiles; car ceux qui avoient été bleſſés, mouroient peu de jours après. Aucun des habitans de ces endroits ne connoît cette eſpece d'inſectes, ni n'en a jamais vû auparavant. Pluſieurs ſont perſuadés qu'ils ont été envoyés de Dieu comme par miracle pour les punir. Il ne paroît aſſurément point que ce ſoit ſans la permiſſion de Dieu, que, laiſſant les Allemands, ils ſe ſoient renfermés dans les confins de Czierck, & qu'ils n'ayent attaqué que les Polonois, & parmi eux les hommes ſeulement. Cependant ſur la fin de Septembre, quelques-uns de ces inſectes ont été auſſi apportés ici (la lettre de cet Anonyme eſt écrite d'une Ville ſituée ſur les confins de la Siléſie & de la Pologne) par un vent impétueux; mais ils étoient ſi foibles, à cauſe du froid, que, par la grace de Dieu, il nous ont cauſé peu de dommage. Car, excepté un bœuf & deux chevaux, qu'ils ont fait mourir, il n'y a eu qu'un Drapier, dont les bras étoient nuds, qui en ait été bleſſé, & même il guérit de ſa bleſſure. Huit jours après ils diſparurent tous. On en a pris ici pluſieurs; ils ont tous quatre ailes & ſix pieds, & ils portent ſous le ventre un long aiguillon, muni d'un fourreau qui s'ouvre & ſe ſépare en deux. Ils ſe jettent ſur les hommes avec un bruit très-argu: quelques-uns ſont ornés de cercles jaunes, & les autres leur ſont ſemblables en tout, ſi ce n'eſt qu'ils n'ont point de cercles jaunes, qu'ils ont le dos tout noir, & que leurs piqueures ſont plus venimeuſes; c'eſt pourquoi je conjecture que ce ſont les mâles. Ces petits animaux ont la vie très-dure; car quoiqu'on les écraſe preſqu'entiérement, ils reſtent encore vivans pendant quelques jours. Nous craignons qu'étant devenus féconds (car on en a pris des petits & des jeunes,) & en plus grand nombre, ils ne nous nuiſent encore davantage dans la ſuite, lorſque l'hiver ſera paſſé.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 184.

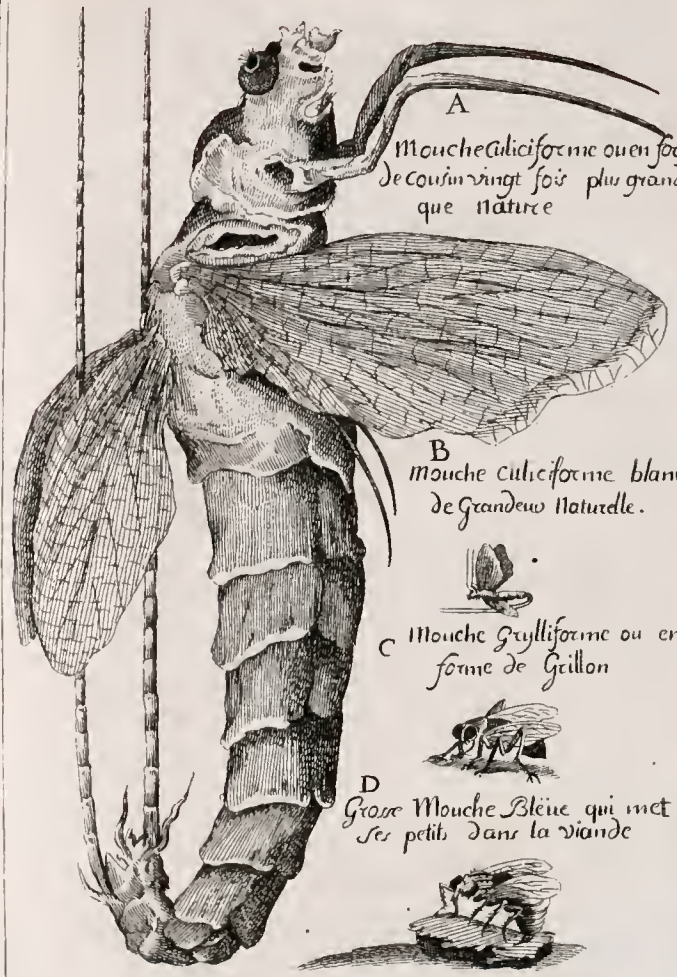
REMARQUE.

Cette eſpéce d'inſecte a été inconnu à *Mouffet* & à *Aldrovandus*, & nous ne le trouvons point décrit dans *Jonſton*, enſorte qu'on peut conjecturer de-là, qu'il eſt entiérement nouveau ; qu'il a été produit du cadavre pourri de quelqu'animal, de la même maniére que *Columelle* remarque que les abeilles viennent du bœuf, & les bourdons du cheval & de l'âne, *d'autres* diſent, les Guêpes & les Frelons. C'eſt pourquoi nous donnons ici ſa figure & ſa deſcription aux curieux.

Cet inſecte a quatre aîles membraneuſes, il égale en longueur la premiére articulation du pouce, & en groſſeur une plume médiocre de canard ; ſon corps eſt rond & égal, ſa tête eſt hémiſphérique, noirâtre, couverte d'un duvet jaune ; les yeux ſont placés ſur les côtés, noirs & en forme de demi-lune, les antennes qui ſont ſituées entre les yeux, ſont noueuſes, & de couleur rouſſe. La poitrine eſt comme diviſée en trois parties, par des inciſions ou échancrures, la partie antérieure vers le haut paroît de couleur de fer ; la partie moyenne & poſtérieure eſt d'un gris obſcur, & couverte d'un duvet plus rare, & d'un jaune plus foncé que celui de la tête. Aux côtés, à la premiére inciſion, ſont attachées les premiéres aîles, elles ſont jaunes & tranſparentes : à l'endroit où la poitrine eſt contiguë au ventre, il y a deux autres aîles qui ſont deux fois plus petites que les premiéres. Le deſſous de la poitrine eſt noir : ſix pieds, de la même couleur que les antennes, tiennent à la poitrine, dont les deux de devant, plus courts que les autres, ſont attachés à la premiére articulation de la poitrine, & inclinés antiérieurement : les quatre autres, dont les deux derniers ſont les plus longs, prennent naiſſance à la derniére articulation de la poitrine, & ſont inclinés en arriére. Le reſte du corps eſt agréablement diverſifié par des cercles jaunes & noirs qu'on remarque ſur le dos, & qui finiſſent vers les côtés. La partie ſupérieure du ventre eſt de couleur de buis & diviſée en cinq anneaux. La partie inférieure finit en une queuë aiguë, & eſt toute de couleur rouſſe & ſans cercles. Le milieu du ventre eſt élevé comme un nombril, auquel eſt attaché, par une eſpéce d'articulation, un aiguillon roide, noir, luiſant, entiérement ſemblable à de la ſoie dure de cochon, couché ſur le ventre, & qui paſſe au-delà de la queuë d'environ un tiers de ſa longueur. Deux membranes adhérentes au ventre, ſelon leur longueur, le tiennent renfermé comme dans un fourreau : & il eſt vraiſemblable que, lorſque l'inſecte pique, il redreſſe cet aiguillon & l'enfonce avec force dans l'endroit qui ſe préſente.

EXPLICATION DES FIGURES DE LA PLANCHE XVIII.

a. *Le ver poſé ſur ſes pieds.*
b. *Le même couché ſur le dos.*
c. *Le même couché ſur le côté.*
d. *Le même lorſqu'il vole, tournant le dos.*
e. *Le même lorſqu'il vole, étant tourné en devant.*
f. *L'aiguillon.*



A

Mouche Culiciforme ou en forme de cousin vingt fois plus grande que nature

B

Mouche Culiciforme blanche de Grandeur Naturelle.

C Mouche Grylliforme ou en forme de Grillon

D

Grosse Mouche Bleue qui met bas ses petits dans la viande

Fig. 1.

figure du Serpent vu au microscope

Oeuf de Bataviaempreint de la figure dun serpent

A

Fig. 4.

Fig. 2.

Fig. 5.

Fig. 3.

a

b

c

d

e

f

OBSERVATION CLXXXVI.

Sur une surprise extraordinaire & mortelle, par M. Godefroy Schultzius.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Observ. 186.

GEorge *Grochatzky* soldat natif de Pologne, déserta l'an 1677. en Automne. Peu de jours après, lorsqu'il s'y attendoit le moins, il fut trouvé par des soldats qui le poursuivoient, dans un cabaret dansant & sautant avec une troupe de payſans, qui faisoient un festin. Ce malheur subit le jetta dans une telle consternation, qu'après avoir jetté un grand cri au premier assaut, il devint tout stupéfait, & se laissa aussitôt emmener sans faire aucune résistance. Ayant été conduit à *Glogaw*, il fut présenté devant ses Juges pour être examiné, mais ils ne purent obtenir de lui, par aucun moyen, qu'il dit un seul mot : il étoit immobile comme une statue, & ne parut pas même comprendre rien de ce qui se disoit ou se faisoit. Ayant été mis ensuite en prison, il ne but ni ne mangea ; il ne dormit point du tout, & ne rendit ni urines ni excrémens. Souvent les Officiers, ensuite même les Prêtres, pour tirer de lui quelque réponse, employérent successivement les menaces, les promesses, & enfin les priéres ; mais en vain. Il demeura immobile, comme s'il eut été sans sentiment. On lui ôta enfin ses chaînes, on le mit hors de la prison, & on lui ordonna d'aller où il voudroit : mais il ne put ni avancer les pieds, ni comprendre ce qu'on lui faisoit ; il passa ainsi vingt jours, sans boire, sans manger, sans sommeil, & sans aucune évacuation ; enfin il tomba mort. On l'a cependant vu quelquefois jetter un grand soupir, & on dit qu'une fois il arracha avec impétuosité une cruche des mains d'un soldat, & qu'il but.

OBSERVATION CLXXXIX.

Sur une future du crâne, qui s'ouvroit, par M. Jean Burgius.

UNe femme de dix-huit ans, née de parens d'une très-forte constitution, quoique d'un tempéramment féreux, fort adonnée aux excès du boire & du manger, mit au monde dans son premier accouchement, *au mois d'Août de l'an 1678.* une fille qui paroissoit se porter assez-bien ; & comme ses lochies ne couloient point suffisamment, elle fut attaquée d'une douleur gravative à l'hypocondre gauche. On lui fit prendre *des précipitans mêlés avec de la myrrhe & du cinnabre naturel*, qui produisirent l'effet qu'on désiroit. Elle ne jouit cependant pas long-tems de cet avantage ; mais, suivant son appètit désordonné, & les fantaisies ordinaires aux personnes de son sexe, elle chargea son estomac de mille choses fort mauvaises, qui ne convenoient point à son état, & qui occasionnerent bien des maux à l'enfant comme à la mere. En effet pendant tout le tems que cet enfant fut renfermé dans le sein de sa mere, il ne dut trouver pour sa nour- Observ. 189.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 189.

riture qu'une abondance prodigieuſe de ſucs corrompus dont il ſe remplit ; & dont la quantité fut encore augmentée par la mauvaiſe qualité du lait qu'elle lui fournit enſuite ; car elle n'avoit obſervé aucun régime pendant ſa groſſeſſe, mangeant avidement & avec excès tout ce qui ſe préſentoit, ou au moins ce qui lui venoit à l'eſprit, ſur-tout les fruits venteux de la ſaiſon, tels que ſont en particulier les concombres. L'enfant en conſéquence fut incommodé d'un dévoiment, accompagné de tranchées ; il rendoit en abondance des excrémens verdâtres, & paſſoit les jours & les nuits à crier ſans prendre preſque aucun repos ; quelquefois il étoit agité par de petits mouvemens convulſifs, dont tout l'effet conſiſtoit à lui tourner les yeux d'une maniére hideuſe. Ces convulſions ſe diſſipoient auſſitôt, par le moyen des remédes anti-épileptiques, qui procuroient toujours pendant quelques heures un aſſoupiſſement contre nature, ou une eſpéce de Carus. Les remédes les plus appropriés n'avoient aucun pouvoir contre les tranchées. Ainſi on employa en vain *des laxatifs*, *des réſolutifs*, *des précipitans*, *des nervins*, *des carminatifs*, *des ſels volatils*, & *ſur-tout l'eſprit de ſel ammoniac aniſé*, & *la liqueur de corne de cerf ſuccinée de Michel*, & *des anodins*. Parmi les tourmens de ce miſérable enfant & ſes cris redoublés, je ne ſçai par quel hazard nous touchâmes ſa tête, & nous ſentîmes à l'occiput un mouvement de ſoubre-ſault ; examinant la choſe avec attention, nous vîmes que la *future lambdoïde* s'ouvroit aſſez conſidérablement, d'où il arrivoit que le mouvement des artéres de la dure-mére s'obſervoit à chaque pulſation, non ſeulement au toucher, mais même à la vue. Ajoûtez à cela, que, lorſque la petite fille pleuroit trop, le cerveau ou ſeulement la dure-mére, ſortant de l'ouverture, formoit en pouſſant dehors la peau & les muſcles, une tumeur ſemblable à un morceau de boudin, & qui cédoit facilement au toucher. Quoique cet écartement nous parut facile à concevoir dans les petits os tendres & cartilagineux du crâne de cet enfant, agité par des cris continuels & par des mouvemens convulſifs, & dont les ſutures n'étoient point encore jointes aſſez fermement, cependant ce phénomene ne laiſſa pas de nous inquiéter, eſpérant peu d'ailleurs de l'uſage juſques-là inutile de tant de remédes que nous avions donnés à la mere, pour corriger ſon lait, enſorte que les parens penſoient à lui ſubſtituer une nourrice. Nous voulumes cependant faire encore une épreuve ; nous donnames à la petite fille, dans du lait de la mere, au moins *deux gouttes* de *cet eſprit* tant vanté *de tribus de Michel*. Ayant remarqué qu'elle en devenoit plus tranquille & pour un plus long-tems qu'auparavant, (nous preſcrivimes en même-tems à la mere un régime convenable) ; nous fimes répéter la même doſe de quatre heures en quatre heures ; & comme nous avions de plus en plus lieu d'eſpérer, on continua le remédе juſqu'à la conſomption de *deux dragmes*, enfin la diarrhée s'arrêta, les tranchées ſe diſſipérent, les cris s'appaiſérent ; aux veilles ſuccéda un ſommeil plus long & naturel, la future elle-même ſe conſolida enſuite, même ſans le ſecours d'un emplâtre que nous ne pumes appliquer à cauſe du mouvement continuel de la tête de la petite fille, enſorte que cet enfant devint auſſi vigoureux qu'un autre, & eſt même encore vivant.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION CXCIII.

Sur le changement de couleur d'une Choroïde, par M. Etienne Spleifius.

Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 193.

IL y a plus de trente ans, qu'après avoir diſſéqué un œil de bœuf récent, la Choroïde me plut tant par ſa belle couleur azurée, que j'en étendis une partie ſur du papier, où elle ſe colloit facilement par rapport à ſa viſcoſité, eſpérant que l'on pourroit par ce moyen conſerver cette belle couleur. Mais auſſitôt qu'elle fut deſſéchée & privée de ſon humidité, elle parut d'une couleur très-noire. L'ayant touchée long-tems après, par hazard avec le doigt mouillé, ſa premiere couleur reparut dans l'endroit où elle étoit humectée, & toutes les fois qu'on mouille cette Choroïde (quoique je la garde depuis ſi long-tems) avec le bout de la langue, cette couleur azurée revient auſſitôt; mais l'humidité s'évanouiſſant, elle redevient noire; ce qui ne paroît pas mal s'accorder avec *la Philoſophie* de Deſcartes, ſur l'origine des couleurs, &c.

OBSERVATION CXCIV.

Sur différentes curioſités des Indes, par M. Jean Otton Helbigius.

I. *Sur le Lion.*

Obſerv. 194.

LE Lion ſe ſert de ſa gueule, pour prendre ſa proie, il mord à la maniére du chien, & il briſe les os de l'animal qu'il a pris, non pas avec les pieds, mais avec les dents. Ce qu'il ne prend point du premier coup, il le néglige, & comme honteux de ſes vains efforts, il s'en va d'un pas lent dans les endroits les plus obſcurs de la forêt. Il n'attaque jamais les hommes, s'il n'eſt irrité par la faim, par des traits, ou par des coups de fuſil. Sa ſalive introduite dans la chair par la morſure, produit preſque les mêmes ſymptômes, que la morſure du chien enragé; elle cauſe des convulſions, quelquefois la rage, & le plus ſouvent elle fait mourir.

II. *Sur les Tigres.*

J'ai remarqué que *les Tigres d'Afrique* ſont plus petits & moins cruels que ceux d'Aſie; mais ils ont les couleurs plus belles. Cet animal eſt ruſé, il attaque bruſquement les hommes & les animaux par derriére, & d'un ſeul coup de ſa patte droite qui eſt très-groſſe, il les met en piéces. Comme toutes les autres bêtes féroces *de l'Aſie* & *de l'Afrique*, il craint, ou il reſpecte les hommes *blancs*, lorſqu'ils ſont nuds. Car il n'y a pas encore d'exemple qu'il en ait attaqué de cette eſpéce. Au reſte il n'eſt point vîte à la courſe; c'eſt pourquoi il n'eſt point vrai comme on l'a dit, que lorſqu'il

pourſuit ceux qui enlévent ſes petits, on lui préſente des miroirs, afin qu'il ſoit retenu par ſa propre image.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 194.

III. *Sur un Oiſeau rare de l'Afrique.*

Il y a une grande quantité d'abeilles dans les forets d'Ethiopie. Les habitans *du Cap de Bonne eſpérance*, découvrent les endroits où ſont leurs rayons, de la maniére ſuivante. Un certain oiſeau verd, ſemblable au Perroquet vulgaire, vole autour des arbres où il y a du miel, parce qu'il s'en nourrit. Les Ethiopiens auſſi-bien que les Européens lui demandent en criant, où eſt-il ? où eſt-il ? & auſſitôt l'oiſeau ſe tranſporte & s'arrête ſur un de ces arbres où eſt caché le miel, d'où on le retire enſuite.

IV. *Sur les Crabes de terre.*

On en trouve ici dans l'Iſle *de Java*, aſſez près de la mer. Les Habitans du pays ne les mangent point ; ils ſortent pendant le jour de leurs trous, & ſe nourriſſent d'herbe. Les Crabes, que *vos Ephémérides* appellent *des Molucques*, ſont auſſi fort communs ici, & on les appelle Crabes de la Chine, parce qu'il n'y a que les Chinois qui les ſervent ſur leurs tables.

V. *Scorpions qui ne ſont point vénimeux.*

J'ai été ſouvent piqué par les Scorpions *dans la grande Iſle de Java*, il ne m'en eſt jamais arrivé qu'une tumeur douloureuſe; & ſans m'embaraſſer des contre-poiſons, je me guériſſois en frappant ſur l'endroit avec du fer ou avec une pierre, comme font les Indiens, juſqu'à ce que la chair fut devenuë preſqu'inſenſible, & que la douleur ainſi que la tumeur fuſſent diſſipées. Je puis même aſſurer, que le venin de ces Scorpions eſt moins âcre, & fermente moins que celui des abeilles. Il faut remarquer, que les Scorpions ſe dépoüillent de leur peau, de la même maniére que les Serpens ; j'ai même quelques-unes de ces dépoüilles.

VI. *Léſards qui ne ſont pas vénimeux.*

On voit dans les maiſons de l'*Iſle de Java* beaucoup de Léſards blancs & baſanés, & quelques-uns qui ont une double queuë ; ils n'ont cependant jamais fait aucun mal ni aux hommes, ni aux animaux, mais ils ſont familiers avec les hommes, & ne les piquent, ni ne les mordent point; au contraire les Habitans du pays regardent comme un ſigne certain de leur fortune prochaine, la préſence de ceux de ces Léſards qui ont une queuë ſéparée en deux.

VII. *Singes, Léſards & Chats volans.*

On trouve dans les forêts *de Java* un nombre innombrable de différens Singes, parmi leſquels les plus rares ſont les ſinges volans. Ceux-ci, comme quel-

ques Léſards, ont des ailes de même que les Chauve-ſouris, ou les poiſſons de mer volans. Il leur eſt très-facile de voler d'un arbre ſur un autre. Il y a dans l'Iſle *Alma-Hera* ou *Alma-Hela*, qui n'eſt pas éloignée de *Ternate*, des Chats volans; je n'en ai point vu à la vérité, mais je le ſçai par la rélation de M. *de Geyn*, autrefois *Sous-Gouverneur de l'Iſle de Ternate.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 194.

VIII. *Sur les Vaches marines.*

Pline, lib. 8. dit que l'*Afrique* ne produit point de Sangliers, j'en dis autant de l'*Ethiopie*; car je n'y en ai vu aucun, & je ne ſçache pas que les Ethiopiens eux-mêmes en ayent jamais vu. Mais le défaut des Sangliers *en Ethiopie* eſt compenſé par les Vaches marines. Ces Vaches ne ſont point fort différentes de celles de terre; leur graiſſe & leur lard ſont très-agréables, & ne le cédent point en bonté à celui de cochon. On en tue quelques-unes avec des mouſquets chargés à balles: on les prend auſſi autrement; lorſqu'elles ſont ſorties de la mer pour paître, on fait un foſſé aſſez profond ſous le chemin où elles ont paſſé, & comme en revenant elles ſuivent exactement la même route, elles tombent dans le foſſé, & on les tue.

IX. *L'Écoulement du ſang menſtruel dans les animaux.*

J'ai obſervé ici *dans les Indes*, l'écoulement ordinaire des menſtrues dans les Singes & les Raies.

X. *Hommes avec des queuës.*

Les Habitans des montagnes de la Province *de Kelang* ou *Quelang*, *dans l'Iſle de Formoſe*, ont preſque tous, ſelon leur propre aveu, des queuës au-deſſus de l'anus. J'en ai vu deux dont les queuës chauves étoient ſemblables à celles de cochon. Il y a auſſi d'autres hommes dans les Iſles *Orientales* & *Auſtrales-Orientales*, qui ont des queuës.

XI. *Mammelles ſur le dos.*

Barthelemi Salewsky noble Polonois, homme digne de foi, a vu *dans l'Iſle de Macaſſar* (que les anciens appelloient *Célebos*) une femme, qui, ayant ſes mammelles ſur le dos, les tiroit ſous les aiſſelles, & les préſentoit ainſi à ſon enfant, & elle aſſuroit que toutes ſes parentes avoient cette monſtroſité.

XII. *Antipathie rare.*

Une femme de Batavia ne peut jamais manier ou tenir entre ſes mains du fer, par exemple, des clous, des aiguilles, ou quelqu'autre choſe de cette eſpéce, qu'elle ne ſe trouve auſſitôt trempée de ſueur, dans toute l'habitude du corps. D'ailleurs quelque mouvement qu'elle ſe donne, il ne paroît pas ſur ſon corps la moindre goutte de ſueur; & même elle a froid ſa plûpart du tems, comme cela eſt ordinaire aux femmes de ſon pays, car la grand'mere eſt Japonoiſe.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 194.

XIII. *Le Tabac.*

Le Tabac qui a été décrit *par Velſchius, Lib. 1. de ſes Mélanges, Obſerv. 153.* n'eſt point celui *du Japon*, mais celui *de la Chine*. Car les Chinois coupent en très-petits filamens, avec un inſtrument de fer propre pour cela, les feüilles de leur Tabac, qui eſt très-fort, le mettent dans du papier, le cachétent, & le vendent. C'eſt à la vérité un Narcotique, mais ſon trop grand uſage deſſéche tout le corps, & amaigrit. *Les Chinois* en prennent peu. L'inſcription des ſachets ou des papiers contient des caractéres *Chinois*, & non point *Japonois*, qui ſont différens de ceux-là, & indiquent, tant le nom du Marchand, & de ſon pays natal, que le poids & le tems de la préparation. Au reſte la langue *Chinoiſe* & *Japonoiſe* eſt peu utile à celui qui fait des recherches ſur les curioſités de l'Orient, (cependant *Velſchius* eſt d'un ſentiment contraire) car elle eſt entiérement ignorée dans tout l'Orient par les Perſes & les Arabes. Nous avons auſſi ici *du Tabac du Japon*, qui eſt d'une odeur & d'un goût excellent.

XIV. *Sels volatils.*

Parmi les végétaux, *le Galanga* & *la Zedouaire* verds, *le Gingembre ſauvage* & *les racines du Caſſia-lignea & de la Canelle*, donnent du ſel volatil concret par diſtillation; mais *le ſel* de la Canelle a une odeur *de Camphre*, & celui du Caſſia-lignea a une odeur *de Myrrhe*.

XV. *Oiſeaux de Paradis appellés par les Indiens & les habitans des Terres Auſtrales-Orientales Burung Aru.*

On ne voit nulle part des oiſeaux de Paradis, que dans les Terres *Auſtrales-Orientales*. La ſeule *Iſle d'Aru*, parmi un ſi grand nombre, produit les plus grands & les plus beaux; mais ceux *de la Nouvelle Guinée* ſont plus petits, blancs & jaunâtres. Les Iſles d'*Aru* ſont diviſées en cinq Iſles; il n'y a que celle du milieu où l'on trouve ces oiſeaux; ils ne paroiſſent jamais dans les autres, parce qu'étant d'une nature très-foible, ils ne peuvent point ſupporter les grands vents. Cet oiſeau eſt de la grandeur de la Colombe, ſes aîles ſont rouges un peu plus grandes que celles des Colombes. Ils ſont preſque neuf mois ſans plumes à cauſe des pluies & des tempêtes, & à peine les voit-on une fois pendant tout ce tems. Mais au commencement du mois d'Août, & lorſqu'ils ont fait leurs petits, leurs plumes reviennent, & pendant les mois de Septembre & d'Octobre (à cauſe de la grande ardeur du ſoleil, l'air eſt alors ſi calme en cet endroit, qu'on n'y ſent pas le moindre vent,) ils ſuivent en troupes leur Roi comme les Étourneaux en Europe. Ils ſe nourriſſent le ſoir, communément de baies rouges, qui croiſſent ſur des arbres branchus & élevés. On conſtruit ſur les branches de ces arbres de petites cabanes percées de pluſieurs trous, dans leſquelles on ſe cache avant l'arrivée des oiſeaux, & de-là on les tue en leur lançant de petites fléches faites avec des roſeaux. Il y en a qui leur ouvrent le ventre avec un couteau dès qu'ils ſont tombés à terre, & ayant enlevé les entrailles avec une partie de la chair, ils introduiſent dans la cavité un fer rouge. Après les avoir ainſi ramaſſés, on les fait ſécher à la cheminée,

minée, & on les vend à vil prix à des Marchands. Les habitans du pays disent que les plus gros de ces oiseaux sont les mâles, & les plus petits, les femelles ; mais je ne sçai point absolument ce qu'il en est. Quant à ceux *de Guinée*, qui n'ont point à la queuë ces deux plumes longues & brillantes qu'on remarque aux autres, je n'en peux rien dire, parce que je n'ai point encore vu d'habitans des Terres *Australes*. Ces oiseaux *dans l'Isle d'Aru*, demeurent immobiles sur l'arbre sur lequel ils se sont rassemblés le soir, jusqu'à ce que leur Roi passe & emmene avec lui toute la troupe. Le corps du Roi est éclatant & de la grosseur du moineau d'Europe, il porte à sa petite queuë deux longues plumes, qui lui sont communes à la vérité avec ses sujets, mais il n'y a que lui qui les ait ornées d'yeux à l'extrémité. Lors donc que ce Roi est percé d'une fléche, on tue assez ordinairement tous les autres qui restent, s'il fait jour assez long-tems. Les *Burung Aru* ont des pieds comme tous les autres oiseaux, & aucun d'eux n'en manque, à moins qu'ils ne les aient perdus par vieillesse & par maladie, ce qui arrive souvent. J'ai appris ce que j'ai rapporté ici, des habitans d'*Aru* eux-mêmes.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obsery. 194.

XVI. *Le Bois d'Ebéne.*

L'arbre est entiérement semblable au noyer *dans l'Isle Maurice*, excepté que l'écorce noire de l'Ebéne est mêlée de points blancs, & que ses feüilles sont un peu plus petites que celles du noyer, & d'une couleur de verd de porreau. Au mois de Septembre & d'Octobre, il apporte des fruits oblongs, verds, plus gros que les noix, la chair en est un peu aigre & bonne à manger, ils ont un noyau comme les pêches. Ils ont le goût des pommes sauvages d'Europe. Sous l'écorce extérieure on trouve un bois tendre (comme le saule) & très-blanc, dont la moëlle est l'Ebéne. Ces arbres croissent si lentement, que la circonférence de quelques-uns d'entre eux qu'on avoit marqués exprès, n'augmenta point (selon l'observation des habitans du pays) de la largeur d'un pouce dans l'espace de neuf ans. La moëlle de ceux de ces arbres qui n'ont que cinq ans n'a aucune noirceur.

XVII. *L'Ambre gris.*

Ce n'est point une gomme qui coule des arbres, & qui tombe par hazard dans la mer, ni un excrément des oiseaux, ni, comme pensent quelques Orientaux, un rayon mêlé avec les excrémens des abeilles; mais c'est une glu qui se forme au fond de la mer, & se coagule de la même maniére que la poix marine. *M. Gabriël Nakke*, Marchand Hollandois, m'a assuré qu'il avoit vu les habitans *des Isles Orientales*, tirer l'ambre gris du fond de la mer, comme on en tire la poix marine. La mer le rejette sur le rivage, *dans les Isles de saint Maurice, de Madagascar & les Isles Australes-Orientales*. Les Sangliers le recherchent avec beaucoup d'ardeur, & lorsqu'ils en ont trouvé, ils le dévorent avec avidité.

XVIII. *La Manne de Ceylan.*

On trouve *dans les Forêts des Indes*, de grandes fourmis, qui font la gomme laque, & la collent aux petites branches des arbres ; & dans la

terre de *Ceylan* quelques-unes d'entre elles préparent de la manne très-blanche & très-douce, & la dépoſent ſur les branches des arbres. Ces fourmis, qui égalent en groſſeur la Canthariде, ſont couvertes depuis la tête juſqu'à la moitié de leur corps, d'un petit bouclier dur, de couleur cendrée. Dans le tems des pluies, qui eſt le tems de l'hiver *dans les Indes*, il leur vient des aîles vertes, avec leſquelles elles s'envolent, & on ne les voit plus tant que dure la ſaiſon pluvieuſe. (Les Hollandois prononcent par tout, le plus ſouvent le C, comme l'S. Ainſi ils écrivent en ce pays, à la vérité Ceylon, mais ils prononcent Seylan.)

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 194.

XIX. *Alkali naturel.*

Dans le Royaume *de Coromandel*, près de la ville de *Tegnapatanam*, à peu de diſtance de la mer, les habitans ramaſſent tous les jours dans un endroit ſabloneux une certaine eſpéce de terre qui contient beaucoup d'alkali naturel. Cette terre lorſqu'elle eſt récemment tirée, fournit une leſſive qu'on aiguiſe avec la chaux vive ; cette leſſive leur ſert enſuite pour mêler les excellentes couleurs qu'ils préparent avec les ſucs des végétaux, & dont ils peignent ſi agréablement & ſi diverſement leurs toiles. Mais ſi on laiſſe cet alkali dans le lieu où il a été produit, il ſe change de lui-même en nitre. Ceux qui le ramaſſent, diſent que c'eſt pendant la nuit qu'on tire cette terre qui eſt d'un jaune cendré, & qu'on la trie parmi la terre commune.

XX. *Guériſon des maladies par la lotion dans l'eau froide.*

Les Indiens recommandent dans preſque toutes les maladies, de ſe laver dans *l'eau froide*, ſur-tout dans la dyſenterie, & dans les fiévres lorſque l'accès eſt paſſé. Cette pratique eſt fort utile aux malades. L'an 1677, au mois de Novembre & de Décembre, j'étois attaqué d'une dyſenterie très-dangereuſe ; j'avois employé les meilleurs remédes, & malgré cela je ne laiſſois pas d'approcher tous les jours de ma fin ; c'eſt pourquoi je pris le parti de me laver dans l'eau froide. J'étois ſi affoibli que je ne pus deſcendre de ma chambre dans un endroit de la maiſon qui étoit plus propre à cette opération : il fallut que mes domeſtiques me portaſſent. Je me trouvai d'abord mieux dès la premiere fois ; & les autres lotions me rendirent entiérement la ſanté. L'an 1678, au mois de Mai, j'étois miſérablement tourmenté d'une efferveſcence de bile, (pour parler avec le vulgaire) avec fiévre. La douleur de tête, les inſomnies, le vomiſſement, le flux de ventre, & les tranchées m'avoient entiérement abbatu. La même opération jointe à l'uſage de quelques remédes convenables me guérit parfaitement.

XXI. *La Rougeole & la petite Verole.*

Avant l'arrivée *des Hollandois dans les Isles Orientales & Auſtrales-Orientales*, les Habitans ne connoiſſoient, ni la Rougeole, ni la petite verole. Mais aujourd'hui la Rougeole eſt ſi pernicieuſe aux habitans, qu'elle ne fait pas moins de ravages que la peſte (qu'on n'a jamais vue *dans les Indes Orientales.*) La Rougeole depuis quatre ans, a fait mourir la troiſiéme partie des Habitans *dans l'Isle Auſtrale-Orientale de Moa.* C'eſt pour cette

raiſon que les Habitans des Iſles qui n'ont point encore eu de commerce avec les *Hollandois*, en refuſent l'entrée à nos Navigateurs. Le plus ſouvent, ces maladies (& ſur-tout la petite verole) ſont accompagnées de péripneumonie, & ſur la fin vient la dyſenterie. Au reſte voici la maniére de traiter cette maladie chez les Indiens. Lorſqu'ils remarquent, dans le tems ordinaire à ces maladies, un certain degré de fiévre & d'ardeur, ſoit dans les enfans, ſoit dans les adultes, ils jugent que la rougeole ou la petite verole ſont prêtes à paroître; alors ils donnent pendant trois jours leur *Magiſtere de groſſes perles*. Si les puſtules ſortent par ce moyen, on laiſſe les malades en repos pendant quelques jours. Mais ſi ce reméde ne fait aucun effet, ils ont recours *au Safran commun*, & ils leur en donnent un peu dans de l'eau chaude. On laiſſe ainſi les malades, ſans leur donner de nouvel air, & ſans leur faire prendre aucun reméde, juſqu'au ſeptième, huitième ou neuvième jour; & alors les puſtules étant parfaitement ſorties, on les lave avec l'eau froide deux fois par jour, avant le lever & après le coucher du ſoleil, juſqu'à leur parfaite guériſon. Par cette lotion, la douleur & la chaleur diminuent; les puſtules groſſiſſent, ſe flétriſſent & tombent facilement. La nourriture, pendant le tems de la maladie, eſt froide, (comme diſent nos Médecins) elle conſiſte en laitue, concombres cuits, melons, oignons, poivre, &c. (*Les Indiens* mettent les oignons & le poivre au nombre des alimens froids.) Leur boiſſon eſt de l'eau commune qu'on a fait bouillir. Lorſque les femmes ont leurs régles, qu'elles ſont infectées de la lépre, ou de la maladie vénérienne, il ne leur eſt jamais permis d'approcher les malades, parce que les Indiens ſavent par une expérience infaillible, que l'exhalaiſon puante & acide de ces corps, affecte la peau des malades d'une ſi grande démangeaiſon, que devenant comme furieux, ils ſont contraints de ſe déchirer continuellement avec les ongles. Il faut remarquer, que quand la rougeole ne céde ni aux perles, ni au ſafran, & que les puſtules ne paroiſſent point comme elles devroient, on les fait ſortir parfaitement le neuvième jour, au moyen d'une lotion d'eau chaude ou d'eau froide.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 194.

XXII. *Fertilité admirable de l'Iſle de Java.*

La fertilité *de cette grande Iſle* eſt admirable, ſur-tout dans les vignes; car ſi on les cultive bien, leur Maître peut y faire la vendange quatre fois dans un an, comme je l'ai obſervé moi-même.

XXIII. *Glace de l'Afrique.*

En Afrique au Cap de Bonne Eſpérance, l'eau ſe géle pendant la nuit au mois de Juin & de Juillet, (c'eſt le tems de l'hiver dans ce pays;) & ſur les montagnes de la Lune, diſtantes de douze milles de ce Cap, on trouve une très-grande quantité de neige, quoique par un ſoleil très-ardent.

XXIV. *Traitement des playes chez les Ethiopiens.*

Les Ethiopiens, *au Cap de Bonne Eſpérance*, n'appliquent ſur les playes les plus conſidérables que du ſuif de brebis. Etant verſé chaud ſur les playes, il les guérit parfaitement.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. I. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 194.

XXV. *Purgatif.*

C'eſt un médicament fort ſingulier que celui dont ſe ſervent les Prêtres dans le Royaume de *Malabar ;* il ſuffit de le ſentir pour être purgé , & toutes les fois qu'on l'approche du nez , il lâche le ventre ſans tranchées & ſans nauſées.

XXVI. *Caatchu.*

Ce qui vous vient des pays étrangers , & que l'on vend par-tout ſous le nom *de terre du Japon & de Catechu* , n'eſt point *la terre du Japon* , & ne s'appelle pas *Catechu* ; car le Royaume du Japon n'en poſſéde pas un atome , à moins qu'il n'y ait été peut-être apporté par les Marchands étrangers. Mais dans le Royaume *de Coromandel*, (ſelon quelques-uns auſſi, *dans l'Isle de Sumatra* , & dans l'Empire *du Mogol* ,) les habitans du pays la préparent avec certains fruits , petits , durs , réſineux & aſtringens. Ces fruits croiſſent ſur des arbres élevés, & ſont ſuſpendus à de très-longues queuës , comme les raiſins , & pendent preſque juſqu'à terre : il y a au reſte une eſpéce de ces noix que l'on mange par-tout dans les Indes, pour ſe nettoier la bouche ; & on les appelle *Pinang*. On exprime cette réſine de l'écorce , qui eſt ſemblable à de la paille , & on en trouve ordinairement quelques brins mêlés avec la réſine. Son véritable nom eſt *Caatchu*. On l'employe avec ſuccès chez les Indiens pour le flux de ventre , & ſur-tout pour les aphtes & les ulcéres de la bouche.

XXVII. *Génération des Tortuës.*

Dans *l'Isle de Cera* , qui eſt une *Isle Auſtrale-Orientale* , & dans d'autres lieux , au mois de Septembre & d'Octobre , les Tortuës mettent bas leurs œufs de la maniére ſuivante : Elles préparent dans le ſable une grande foſſe , dans laquelle une Tortuë met à la fois 300 ou 400 œufs , & enſuite elle les couvre bien avec le ſable. Ayant été ainſi échauffés par le ſoleil pendant un mois philoſophique , les petits ſe développent , & les meres qui les attendent au moment qu'ils doivent éclore , dévorent tous ceux qu'elles peuvent attrapper. Les œufs des Tortuës ne ſont renfermés que dans une peau tenace , comme les œufs infeconds. Une ſeule Tortuë peſe ſouvent depuis 200 juſqu'à 300 livres.

XXVIII. *Poules de Java.*

Nous avons ici *à Java* différentes ſortes de Poules ; quelques-unes ont naturellement toutes les plumes renverſées ou repliées ; on en voit qui ne ſont pas plus groſſes que des pigeons ; il y en a d'autres qui ont les os , la chair & la peau noires , avec des plumes quelquefois très-blanches. Celles-là ſont regardées par les Indiens , comme ayant une très-grande vertu médicinale.

XXIX. *Mines des Indes.*

Dans *l'Isle de Ternate* , la mer rejette un ſable noir *martial-ſolaire* , qui

eſt attiré par l'aiman. On trouve très-abondamment de ces mines d'*Almanroth* ou de *Heſſe* dans les marais des Iſles *Papues*.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

XXX. *Pain des Indiens.*

La racine d'*Arum* cuite ſert de pain à quelques habitans; elle devient très-grande & très-groſſe dans ce païs; il y a des arbres appellés *Sagu*, qui au lieu de moëlle, contiennent une farine très-fine, qui eſt excellente pour faire du pain. Les Ethiopiens mangent certains oignons cuits au lieu de pain. Dec. 1. Ann. 9. & 10. 1678. & 1679. Obſerv. 194.

XXXI. *Comment les Ethiopiens traitent leurs enfans.*

Les Ethiopiens, *au Cap de Bonne Eſpérance*, coupent un teſticule à leurs enfans à l'âge de dix-huit ans, peut-être afin qu'ils n'engendrent pas trop d'enfans. Ils ſont cependant très-laſcifs. Lorſqu'ils ont eu deux jumelles de leurs femmes, ils ont la cruauté d'enterrer l'une des deux toute vivante.

[*Les Auteurs du Recuëil des Ephémérides*, donnent ces obſervations faites aux Indes, comme on les leur a envoyées de *Batavia dans les Indes*, *à Breslaw*, ſur la bonne foi de l'*Auteur*, qui a demandé qu'elles fuſſent inſérées *dans les Mélanges curieux*; & ils laiſſent au Lecteur une entiére liberté de ſentiment à cet égard.]

EPHEMERIDES DE L'ACADEMIE

DES CURIEUX DE LA NATURE D'ALLEMAGNE.

DECUR. II. ANN. I.

1682.

OBSERVATION I.

Sur une Catalepſie périodique, par M. Jean Michel Fehr.

HYppocrate ne s'eſt point trompé quand il a prononcé, *3. Aphor, 15.* que les tems de ſéchereſſe ſont beaucoup plus ſains que les pluies continuelles; nous ne l'avons que trop éprouvé cette année 81. Car le commencement du Printems, & la fin de l'hiver ont été fort froids & humides, l'Été chaud à la vérité, mais très-humide, & nous avons été incommodés pendant l'Automne par des pluies & des brouillards continuels. Obſerv. 1.

Depuis le lever d'*Arcturus*, juſqu'à la fin de cette année, il a fait un vent de midi, avec un tems froid, quoique aſſez tempéré; les pluies ont été preſque continuelles, avec de grands vents, des éclairs, quelquefois du tonnerre, & de grandes tempêtes. De-là tant de naufrages, & au commencement de l'année 82, des inondations dont on n'avoit

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. I. 1682.
Obſerv. I.

point oüi parler depuis pluſieurs ſiécles, des maiſons renverſées ; & ce grand nombre de maladies facheuſes, cauſées par l'abondance des mauvaiſes humeurs, & par la pourriture qui en eſt réſultée : ce ſont ces maladies dont parle le grand Hyppocrate dans ſes Aphoriſmes ; ſçavoir, des douleurs de tête, des douleurs d'oreilles, de dents, des enchifrenemens, des toux, des pleuréſies, des aſthmes, des hydropiſies, des fiévres de toute eſpéce, intermittentes & continuës, la plûpart malignes, avec des petites veroles, des rougeoles, des taches pourprées, des flux de ventre, pluſieurs fauſſes couches, & des accouchemens difficiles, des ſuppreſſions de régles, des ſuffocations utérines, des douleurs de colique, de goutte, de ſciatique, des douleurs ſcorbutiques, des vertiges, des épilepſies, des apoplexies, des paralyſies, avec des affections ſoporeuſes, & des délires, &c. Voici quelques exemples remarquables des affections que j'ai nommées en dernier lieu. Une Payſanne âgée d'environ 15 ans, eſt tourmentée depuis plus de cinq ans par des accès de catalepſie qui ſont à la vérité de peu de durée; mais qui reviennent pluſieurs fois par jour, ſans qu'il précéde aucun ſentiment de froid : elle s'arrête tout à coup en marchant comme une ſtatue, tous ſes ſens, tant intérieurs, qu'extérieurs, étant comme aſſoupis ; elle ne voit point, quoiqu'elle ait les yeux ouverts ; elle n'entend point lorſqu'on l'appelle, elle reſte immobile dans ſa place, & ne tombe point, quoique chargée de peſans fardeaux, elle ne penſe pas même à s'en délivrer. Quelquefois, lorſqu'elle doit s'approcher de la Sainte Table, elle s'arrête tout-à-coup, de maniére que le Prêtre eſt obligé de reſter à l'Autel, & d'attendre, mais revenant auſſitôt, comme d'un profond ſommeil, elle ſe trouve quelques momens après dans ſon premier état de ſanté, ſans ſe reſſouvenir de tout ce qui s'eſt paſſé : dans les intervales des accès elle fait aſſez bien toutes ſes fonctions. Il n'y a qu'une reſſource pour ſa guériſon, ce ſeroit l'écoulement des mois, qui n'ont point encore paru. J'ai parlé ailleurs d'une fille de cinq ans, qui a été attaquée d'une pareille catalepſie, depuis ce vent de midi qui a duré ſi long-tems ; elle étoit naturellement d'une humeur chagrine & facile à s'aſſoupir. Ayant été un jour vivement choquée de ce que ſa ſœur avoit enlevé pendant le repas un morceau choiſi dont elle avoit elle-même envie, elle devint roide tout à coup. La main qu'elle avoit étenduë vers le plat avec ſa cuilliére demeura dans cet état. Elle regardoit ſa ſœur de travers & avec des yeux d'indignation ; quoiqu'on l'appellât à haute voix, & qu'on l'excitât vivement, elle n'entendoit point; elle ne remuoit ni la bouche, ni les lévres, elle marchoit lorſqu'on la pouſſoit, & qu'on la conduiſoit avec la main; ſes bras, lorſqu'on les tiroit en haut, en-bas ou tranſverſalement, reſtoient dans la même ſituation; vous euſſiez cru voir une ſtatuë de cire : avant l'accès, elle étoit roide & froide comme du marbre, au bout d'une heure environ, elle ſe réchauffoit peu à peu, en étendant ſes membres avec de profonds ſoupirs, de fréquens borboryqmes faiſoient réſonner le bas-ventre, enfin après une grande ſueur, elle revenoit à ſon premier état. On la traita avec les anti-épileptiques, & des *Helmintagogues*, car elle étoit vorace; mais l'année ſuivante elle mourut de la petite verole, qui faiſoit beaucoup de ravage ; la catalepſie n'étoit point revenuë. Un Magiſtrat de ce pays ayant été inſulté

& tourné en ridicule par les railleries les plus piquantes, se mit dans une si grande colére, qu'il devint sur le champ roide & immobile sur son tribunal, une forte apoplexie lui étant survenue, il mourut subitement comme s'il eut été frappé de la foudre. Huit Moissonneurs qui soupoient sous un chêne dans l'Isle de Lemnos, moururent aussi de la même maniére, & demeurérent roides dans la même attitude qu'ils étoient assis, ensorte que l'un paroissoit manger, l'autre porter son verre à la bouche, un autre boire : & comme ils étoient tous noirs, ils représentoient autant de statuës. V. *P. Zachias, quæst. med. Legal. è Card. p. 395.* Ainsi c'est avec raison qu'on a donné à la Catalepsie le nom de maladie d'étonnement (*morbus attonitus*) & de *Cathochus*, qui signifie une espéce de congélation subite de tout le corps. Une Sage-Femme de notre pays éprouve une maladie semblable, elle est d'ailleurs sujette à des convulsions épileptiques, causées par une vapeur maligne qui s'éléve du doigt du pied. Toutes les fois que cette vapeur froide s'éléve jusqu'à ses mâchoires, & s'y insinue, sa tête se roidit, & elle ne peut, ni fermer la bouche, ni prononcer une seule parole, jusqu'à ce qu'il survienne un assoupissement avec sterteur qui termine l'accès. On lui applique avec succès un vésicatoire au pied, & l'eau de Cigognes prise entiérement lui fait assez bien. Quelques-uns approuvent aussi que dans ce cas l'on fasse manger un cœur de Cigogne.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 1. 1682. Observ. 1.

Un Attrabilaire ayant mangé un peu trop la veille avec ses amis, tomba au milieu de la nuit dans un *Coma Vigil*, avec hemiplégie du côté gauche, douleur de tête du côté droit, délire, les paupiéres clignotantes, la langue pesante, avec soif, ardeur de gosier, & une agitation convulsive du bras & de la jambe droite, &c. On lui prescrivit aussitôt des remédes révulsifs de toute espéce avec des fortifians & des anodins. Mais étant enfin tombé dans un carus, il mourut en trois jours.

Un autre Citoyen de cette ville fut pris de la même maladie, & presque de la même maniére, avec clignotement des yeux, nausée, vomissement, douleur de tête, & insomnie continuelle ; il répondoit lorsqu'on l'interrogeoit. Il survint aussitôt une fiévre avec un frisson, suivi de chaleur & de soif, qui dégénéra en létargie, avec délire continuel, & lésion de la mémoire ; il cherchoit autour de lui : le huitiéme jour il eut une sueur froide, avec difficulté de respirer, il s'agita de côté & d'autre ; & mourut le neuviéme jour, l'an 1671.

J'ai vu cette année 1682, un apoplectique couché comme un tronc ; qui mourut en 6 heures, & trois autres malades attaqués d'un *Coma*, avec hémiplagie, dont l'un étant enfin tombé dans un *Carus*, mourut en trois jours : un des deux autres a encore la tête comme engourdie & est paralytique du côté droit ; le troisiéme malade a une paralysie qui occupe le côté gauche, excepté l'extrémité de la main ; tout ce côté est presque mort, néanmoins il se flatte qu'il se fera chez lui une espéce de résurrection au printems par la chaleur douce & pénétrante des rayons du soleil.

L'espéce de délire qu'on remarque le plus ordinairement quand cette constitution de l'air régne, est sur-tout la mélancholie-hypochondriaque, qui attaque souvent les gens de Lettres, tantôt elle est babillarde, quelquefois entiérement muette, toujours jointe avec la crainte & la tristesse. En voici un exemple assez curieux.

Un fameux mélancolique qui ſçavoit de la Muſique, ayant uſé pendant long-tems d'une grande quantité de remédes, ſe rebuta au point de n'en vouloir plus faire aucun. Cependant, ſurvint un nouvel accès très-conſidérable: notre mélancolique aux abois ne pût s'empêcher de me demander avec inſtance & de profonds ſoupirs un ſeul remédе, mais qui fut bien efficace : l'unique remédе que je lui fis alors, fut de lui montrer un endroit d'un Cantique noté, il n'eut pas plutôt jetté les yeux deſſus qu'il fit de grands éclats de rire, ſauta tout joyeux de ſon lit, & fut dans l'inſtant quitte de cette fâcheuſe maladie.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 2. Ann. 1. 1682. Obſerv. 1.

On peut rapporter ici le cas ſuivant. Un jeune homme de 25 ans, aimant les Lettres, taciturne & d'humeur chagrine, après quelque exercice violent dans les chaleurs de l'été, tombe tout d'un coup dans l'aphonie avec un refroidiſſement de tout le corps, comme ſyncoptique ; on ne peut le ſoulager par aucun remédе, ni par aucunes fomentations. Il devient roide, & quoiqu'on l'appelle, il n'entend point, & il ne ſe reſſouvient point de ce qui s'eſt paſſé dans l'accès. Une heure après l'accès, il jette de fréquens ſoupirs, il ſent comme des piccotemens au bout des doigts. Il a eu deux fois cette maladie, mais elle ne ſuit pas les phaſes de la lune ; du reſte il eſt en fort bonne ſanté, & il vient d'épouſer une très-aimable Demoiſelle, dans l'eſpérance d'une entiére guériſon.

OBSERVATION VI.

Sur le Moxa d'Allemagne, par M. George Wolfang-Wedel.

Obſerv. 6.

JEan Hartmaan Kornmann de Hornsbach, Philoſophe & Docteur en Médecine, Conſeiller & premier Médecin du Landgrave de Heſſe, habile Naturaliſte, nous a fait connoître la plante, & la maniére de préparer le *Moxa*.

Le Moxa, quelque ſoit l'origine de ce nom, eſt le duvet de l'armoiſe.

On prend une certaine quantité de feuilles d'armoiſe, bien deſſéchées, & ſans queues, on les frotte dans les mains, juſqu'à ce qu'on en ait chaſſé une legére pouſſiére verte, & que les fibres intérieures lanugineuſes reſtent ſeules comme une eſpéce de coton. Si les mains ſont humides, il faut répéter l'opération, juſqu'à ce que ces fibres aient acquis la moleſſe & la délicateſſe que l'on ſouhaite.

Voici ce qui lui fit connoître cette manipulation. Une perſonne riche & curieuſe, lui ayant envoyé de Hollande une grande quantité de *Moxa* pour l'examiner, il trouva des petites feuilles adhérentes au duvet, qui au microſcope parurent entiérement ſemblables à l'armoiſe. Ayant fait l'expérience ſur cette plante, l'opération réuſſit parfaitement, de maniére qu'elle fournit un duvet entiérement ſemblable, ou plutôt que c'étoit du *Moxa* même.

Il pouſſa l'expérience plus loin, il carda ce duvet comme de la laine, & il vit que ce travail le rendoit plus doux & meilleur. Si le *Moxa* de la Chine ne reſſemble pas tout-à-fait à celui-ci, c'eſt parce que l'on n'a point

point cueilli la plante dans le même tems, ou parce que la préparation a été faite avec plus de soin. De plus il est facile de lui ôter sa verdeur, en versant dessus de l'esprit-de-vin ; & lorsqu'il est évaporé, de préparer les feüilles desséchées avec un instrument à carder la laine, ou de les purifier & de les blanchir avec de l'eau chargée d'alun. On peut faire la même chose avec la fumée de soufre.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. II. Ann. I. 1682. Observ. 6.

Herman Buschovius qui a célébré le premier dans un traité particulier les vertus du *Moxa*, dit (*L. de Curat. Podagræ, part. 2. cap. 4. p. M. 91.*) que le *Moxa* est une substance molle & lanugineuse que l'art prépare avec une certaine plante ; il ajoute que la plante & la préparation lui sont inconnuës ; que cette ignorance soit réelle ou feinte, c'est ce que je n'examine pas : cependant il assure que cette plante est pour ainsi dire la plus noble de toutes, & qu'on l'appelle avec raison *la mere des plantes*. Enfin il dit que les Chinois & les Japonois font un secret de leur maniére de préparer le *Moxa*, quoiqu'on puisse facilement en avoir une grande quantité ; surquoi nous remarquerons que *Lobelius*, *Dodonée* & d'autres Botanistes ont donné le nom de *mere des plantes* à l'armoise vulgaire à feuilles larges.

Si on ajoute à cette remarque, la grande ressemblance qui se trouve entre le *Moxa* des Chinois & la préparation dont nous venons de parler, on sera, je pense, bien fondé à croire que leur procédé n'est pas différent de celui qu'on vient de décrire.

Mais pour éclaircir davantage cette matiére, il faut observer, 1°. *que le duvet des plantes est de deux sortes ; l'un extérieur*, comme on l'observe dans le tussilage, le gramen lanugineux, le liseron des hayes, & autres. *L'autre intérieur*, comme dans la racine de tussilage, & dans le lin qui est si connu.

2°. *Que cette méthode de guérir la douleur par l'inustion n'est point nouvelle ;* mais elle n'en est pas pour cela moins recommandable. On peut citer à ce sujet *Hyppocrate*, ce pere de la Médecine, qui dit, *Libro de affection. c. 30. t. 12.* s'il survient de la douleur en quelqu'endroit qui ne se dissipe par aucun remède, il faut brûler cet endroit & se servir pour cela du lin crud. Il n'auroit certainement point pu donner une meilleure description du *moxa* si vanté, quant à la matiére & à la maladie à laquelle il convient & quant à la méthode de la guérison. Pour rendre ceci plus évident, il faut sçavoir que par lin crud, il n'entend point le lin tel qu'il est sans préparation, mais seulement celui qui n'est point encore filé. *Prosper Martianus comm. in l. de affect. f. 2. v. 23. p. 170.* a décrit parfaitement le procédé entier en ces termes : Prenez du lin crud, & l'ayant bien pressé formez-en une pyramide ; le lieu qu'il faut brûler déterminera la grandeur ou la largeur qu'il faut donner à la base de cette pyramide. Il faut remarquer que la brûlure se fait un peu plus large que la base de la pyramide : étant donc allumée au sommet, qu'on l'applique sur le lieu qui doit être brûlé, & qu'elle y reste jusqu'à ce que toute la matiére soit consumée ; le feu en s'avançant peu à peu, parvient jusqu'à la peau, & la brûle, &, (ce qui paroit surprenant,) presqu'insensiblement, & sans douleur. Le feu étant éteint, Hyppocrate appliquoit un porreau cuit dans

l'eau, pour faire tomber l'eſcare. Nos Médecins emploient une feuille de choux enduite de beurrre & par-là on conſerve l'ulcére ouvert à volonté.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 6.

J'ai cru devoir tranſcrire ce paſſage, parce qu'il s'accorde en tout avec cette nouvelle méthode de faire les inuſtions avec le *Moxa*. On peut voir dans le Livre de l'Auteur, ce qu'il ajoûte touchant les différentes matiéres dont les autres ſe ſervoient pour faire les inuſtions ; les corps ſecs, filamenteux, laineux ou porreux, les toiles d'araignées, la mouſſe des arbres, la moëlle du jonc, du ſureau, font le même effet. L'auteur célébre que nous venons de citer, s'eſt ſervi de ce moyen pour ôter ſans douleur les verruës des mains à pluſieurs perſonnes illuſtres ; la verruë étant emportée par l'inuſtion, il appliquoit ſur l'endroit un emplâtre, & en un ou deux jours la guériſon étoit achevée.

3°. *Que l'inuſtion faite avec le moxa eſt plus ſalutaire dans les douleurs profondes, & qui ne ſont point accompagnées d'ardeur & de rougeur.* On a obſervé qu'elle a été fort utile aux uns, & nuiſible à d'autres & même qu'elle les avoit mis en danger de gangrêne. On doit donc faire ici la même diſtinction, que pour les véſicatoires & les cautéres actuels. Il faut prendre garde de réduire par cette opération la partie affligée dans un plus mauvais état, & de multiplier inutilement les douleurs. Ce genre de reméde ſera plus sûr, lorſqu'il faudra faire ſortir ou diſſiper une humeur ſéreuſe, froide, conſiſtante, pourvû qu'il n'y ait point d'ailleurs de contre-indication. Mais ſi vous l'appliquez ſans diſtinction, le mal peut s'irriter facilement, & empirer, tandis qu'au contraire, donnant à propos cette iſſuë à la ſéroſité ichoreuſe qui cauſe les douleurs, il peut être meilleur que tout autre, en procurant la réſolution, & en fortifiant en quelque ſorte la partie elle-même par l'action de ce feu.

OBSERVATION XVI.

Sur un Œuf de poule dont la coque étoit empreinte de la figure d'un Serpent ; par M. André Cleyerus.

Obſerv. 16.

L'An 1679. le 14 de Septembre, à Batavia dans l'Iſle de Java, une poule fit un œuf de grandeur ordinaire, mais qui repréſentoit très-exactement à l'extérieur vers le ſommet de la coque, la figure d'un ſerpent, & de toutes ſes parties. Non-ſeulement les linéamens du ſerpent étoient marqués ſur la ſurface, mais les trois dimenſions de ſon corps étoient auſſi ſenſibles que s'il eut été gravé par un habile Sculpteur, ou imprimé ſur de la cire, du plâtre ou quelqu'autre matiére ſemblable. On voyoit la tête, des oreilles, une langue partagée en deux qui ſortoit de la gueule ; les yeux étoient brillants, & repréſentoient ſi parfaitement l'intérieur & l'extérieur des parties de l'œil avec leurs couleurs naturelles, qu'ils paroiſſoient regarder avec étonnement les yeux mêmes du ſpectateur. Pour rendre raiſon de ce phénoméne, on peut ſuppoſer que cette poule étant ſur le point de pondre, un

ſerpent s'eſt préſenté à ſa vuë, & que ſon imagination frappée en a imprimé la figure ſur l'œuf ſortant de l'ovaire.

A Rome, une poule pondit un œuf auſſi merveilleux le 14 Décembre 1680, on voyoit repreſentée ſur la coquille la fameuſe Cométe qui parut alors ſur la tête d'Andromède, avec d'autres étoiles.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 16.

REMARQUE.

On nous a envoyé à Ausbourg, avec une relation, le deſſein de cet œuf; mais comme il différe beaucoup de celui qui nous a été envoyé auſſi de Rome à Ausbourg, nous le donnerons ici. Je ne ſçai point quel eſt le véritable, je puis douter de tous les deux; car nous avons oüi dire dans la ſuite que c'étoit une fiction par laquelle on a voulu en impoſer aux perſonnes trop crédules. Quoique d'ailleurs ce phénoméne ne ſoit pas impoſſible, ſur-tout ſi la conjecture *de M. Cleyerus* à lieu; comme auſſi celle de *M. Sebaſtien Scheffer* ſur un autre œuf, ſur lequel étoit repréſentée une Eclipſe : Voy. *Analect. ann. Ephem. Nat. cur. addit.* On pourroit dire que la même choſe ſeroit arrivée à cette poule pour avoir vû ſubitement cette Cométe. Voyez l'année que nous venons de citer *Zodiac. Med. Gall. Obſ. 1. Menſ. Septembris. M. Chrétien Frédéric Garmann* a fait mention d'œufs d'une figure extraordinaire, dans *la premiére année de nos Ephémérides*, & *M. Fred. Guill. Schmuckius* en a décrits d'autres, *in faſcic. admirand. nat.* ſçavoir deux joints enſemble, pliés, &c. auxquels on peut en joindre trois autres de poule, que je conſerve, l'un fort gros, dont la coque eſt pliée, l'autre pointu d'un côté & en forme de poire, marqué vers la pointe & comme diviſé par un cercle parfait, en ſorte qu'étant ſéparé du reſte de la coque, il a la figure d'un couvercle; le troiſiéme a une eſpéce de queuë.

Voyez, *Ephem. Anni primi Obſ.* 140.

Antoine Magliabechius dans ſa lettre écrite aux Curieux de la Nature le 20. Octobre de cette année 82. rapporte ce qui ſuit : Le mois paſſé on m'envoya de Rome le deſſein d'un œuf trouvé à Tivoli avec cette empreinte du Soleil & de la Cométe tranſparente dont la queuë eſt entortillée.

On doit auſſi ranger dans la claſſe des œufs monſtrueux, celui qui fut donné le 19. Juin 1664. à M. Georges Fréderic Béhaimius Magiſtrat de Nuremberg. Il avoit deux jaunes, à l'inférieur deſquels étoit attaché par un pédicule une appendice ſemblable au fruit de l'Arboiſier.

OBSERVATION XVIII.

Sur pluſieurs corps Sphériques trouvés dans le ventricule d'un homme, par M. Cleyerus.

ON trouva il y a peu de tems en faiſant l'ouverture d'un cadavre à notre hôpital de Batavie dans les Indes, le ventricule rempli d'un nombre preſqu'innombrable de petits corps ronds, en forme d'œufs, mais de différente grandeur. Leur membrane extérieure étoit viſqueuſe & tenace; elle contenoit une liqueur jaune comme de la lymphe. Il arrive à peu-près la même choſe aux vaches, dans quelques endroits de ce pays, lorſqu'elles tombent dans l'atrophie, & dans un épuiſement de forces qui les conduit à la mort : on trouve pareillement dans leurs cadavres des corps ſphériques, ſemblables à ces bales, avec leſquelles les enfans jouent, & de la même grandeur que ceux qu'on a trouvés dans le corps humain. La ſubſtan-

Obſerv. 18.

ce intérieure de ces petits corps reſſemble à l'herbe dont elles ſe nourriſ-
EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. ſent, & qui n'eſt point encore digérée, elle y eſt réduite en une maſſe ronde. On prend de ces corps intérieurement, comme des bezoars en qualité d'alexipharmaques dans les fiévres. Les globules que l'on trouve dans le
Dec. II. Ann. I. ventricule des daims, font auſſi le même effet, &c.
1682.
Obſerv. 18.

REMARQUE.

Il paroît par la ſubſtance intérieure de ces boules, qui repreſente de l'herbe mal digérée, & par ſon uſage dans les fiévres, que l'Auteur parle ici d'une eſpéce de ſphéres différentes de celles qu'on trouve communément dans le corps des vaches; cette eſpéce eſt très-rare & n'a encore été décrite par perſonne, puiſque les autres ne ſont qu'un amas de poils, (Olaüs Wormius, en a expliqué la formation, & ſur-tout M. Vollgna *App. ad Ann.* 11. *Eph. N. Cur. obſ.* 110.) couvert d'une croûte chyleuſe; & qu'elles n'ont point de vertu contre la fiévre.

Quant à ces petites ſphéres trouvées dans le ventricule humain, *Jacques Hollerius en décrit de ſemblables, lib. 1. de Morbis intern. cap. 50. in Schol. J'ai vû, dit-il, un malade qui ayant ſouffert pendant quelques jours des douleurs inſupportables, rendit par les urines des globules tranſparens, de couleur d'eau, qui n'étoient autre choſe que de la pituite réduite en une eſpéce de gelée.* Thomas Wurton a auſſi obſervé de ces hydatides qui étoient ſortis par le conduit urinaire, & par l'anus; *& Lazare Riviére Obſerv. Excerpt. ult.* rapporte qu'un payſan hydropique rendit par un abſcès qu'il avoit dans le côté droit de l'abdomen un grand nombre de petites veſſies remplies d'eau; *Frideric Loſſius obſ. 44.* rapporte auſſi qu'une femme qui ſe plaignoit d'une douleur de ventre, & d'une tenſion dans les hypocondres, rendit après une purgation quinze petites veſſies remplies d'eau, les unes plus grandes, les autres plus petites, dont quelques-unes étoient groſſes comme un œuf de pigeon; & qu'un homme tourmenté d'une douleur inſupportable dans les reins, de nauſée & de vomiſſement, avec difficulté d'uriner, avoit rendu le même nombre de petites veſſies, dures, épaiſſes, tranſparentes, & qui ne contenoient que trois ou quatre gouttes d'eau très-claire. *Obſ. 58.* Voyez auſſi *Act. Med. Hafn. Barth. Vol. 3. Obſ. 76.* ces véſicules ſont peut être produites par une lymphe des glandes de l'eſtomac trop viſqueuſe, pour faire les fonctions de ſuc digeſtif, & par-là fort diſpoſée à ſe coaguler; cette lymphe ſortant du vaiſſeau qui la contenoit, ſe trouve expoſée à l'air libre, & les eſprits qui l'animoient ſe diſſipant, elle peut ſe condenſer, & devenir plus épaiſſe: & ainſi s'arrêtant à l'ouverture du petit tuyau excrétoire, & le bouchant pour ainſi dire, comme feroit de la glû, s'il s'y forme quelque flatuoſité, (& il eſt très-naturel qu'il s'engendre de l'air à cauſe de la viſcoſité de la lymphe & de la chaleur du lieu,) qui faſſe effort pour ſortir, elle doit s'étendre facilement, ſe dilater, & recevoir dans ſa capacité la ſéroſité, qui aborde à l'extrêmité du vaiſſeau; mais l'épaiſſeur de la pellicule empêchant que l'air extérieur n'y puiſſe pénétrer, la lymphe contenue ſe trouve garantie par-là de la coagulation. Il peut arriver la même choſe dans les inteſtins, dans le baſſin des reins, à l'ouverture des petits tubes des reins, ou même dans la veſſie urinaire, s'il s'y trouve quelques glandes, & des conduits lymphatiques, comme on n'en peut point douter.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 26.

OBSERVATION XXVI.

Sur trois playes conſidérables, par M. George Francus.

JEan-George Roch, habitant d'Heidelberg, âgé de 34 ans, fut bleſſé dans un combat, de trois balles de mouſquet qui lui traverſérent le corps en différens endroits, l'an de J. C. 1665, au mois de Septembre. Une de ces balles le frappa au milieu de la joüe droite avec tant de force, qu'elle lui abbatit les dents, & ſortit par la bouche du côté gauche; la ſeconde pénétra dans la cuiſſe gauche, & on ne put jamais la retirer; elle y eſt reſtée cachée, ſans lui cauſer aucune douleur. La troiſième entra du côté droit de l'épigaſtre ſous les fauſſes côtes vers le ventricule, & lui cauſa de grandes douleurs, avec enflure du ventre, vomiſſement, &c. Mais un mois après, tandis qu'il faiſoit des efforts pour aller à la ſelle, il rendit cette troiſième balle avec des excrémens noirâtres, ſanguins & grumeleux. Cependant par la grace de Dieu, & le ſecours d'un habile Chirurgien, il recouvra la ſanté.

REMARQUE.

Comme il n'eſt guerre permis de douter que le ventricule n'ait été bleſſé dans ce cas, il s'enſuit que ces bleſſures ne ſont point abſolument mortelles, *quoique Celſe liv. 5. cap. 26.* diſtinguant les plaies en trois claſſes, ſçavoir les plaies incurables, celles qui ſe guériſſent difficilement, & celles dont la guériſon eſt facile, mette dans la premiére les plaies du ventricule, & inſinue clairement, *qu'on ne peut point guérir celui qui a été bleſſé au ventricule*, & qu'il diſe peu auparavant qu'il eſt de la prudence du Médecin *de ne point traiter les maladies incurables, de peur de paroître cauſer la mort de celui que le ſort a tué*, il paroît cependant que le Médecin doit employer tous ſes ſoins pour la guériſon de ces ſortes de plaies. C'eſt pourquoi Jean Riolan, Médecin d'une grande réputation, aſſure dans ſes lettres à Simon Paulli, (*Voyez ſon Parexu de Febb. p. 122.*) qu'il a vû guérir pluſieurs fois les plaies du ventricule, & Jean Georges Schenckius en donne pluſieurs exemples dans ſes obſervations Liv. 3. Deux ſur-tout ſont très-remarquables. Il s'agit de deux hommes, qui avoient avalé un couteau; un Pruſſien, & un Bohémien. L'hiſtoire du premier a été écrite dans un Livre particulier par Georges Lothus, & Daniel Becker; celle du ſecond par *Oſv. Crollius præfat. Baſilic. Chim.* C'eſt pourquoi pluſieurs ont mieux aimé appellet mortelles les plaies qui ſont conſidérables, ou qui s'étendent à l'orifice ſupérieur, parce que le ſang qui ſort alors avec abondance, ne peut point être arrêté, & qu'on ne peut appliquer dans l'endroit les remédes convenables pour fermer l'ouverture; d'ailleurs la grande quantité de nerfs, qui ſont dans cet endroit lui donnent une ſenſibilité extrême, d'où il arrive, ſelon les loix de l'économie animale, des convulſions & des douleurs mortelles. En effet je ne trouve nulle part d'exemple de bleſſure de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac qui ait été guérie; & c'eſt peut-être ce que *Celſe d. l.* entendoit, lorſqu'il a dit que les coups portés à l'eſtomac étoient mortels, déſignant ſans doute par l'eſtomac cette partie dont je viens de parler. Pour ce qui eſt des plaies conſidérables par leur étendue, il y a encore une diſtinction à faire, car quoique la plûpart de ces plaies cauſent la mort, ſi cependant elles n'intéreſſent pas conſidérablement les grands vaiſſeaux, & par conſéquent s'il n'arrive pas une grande hémorragie, qu'on ne peut guére arrêter dans ces endroits, le malade peut bien échapper.

On objecte à cette occaſion l'autorité d'*Hippocrate*, comme s'il avoit dit que les plaies du ventricule ſont abſolument mortelles, *ſect. 6. aph. 18.* Cependant pluſieurs ont déja

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 26.

remarqué que le mot : διακοπὴ ne ſignifie pas une ſimple bleſſure, mais un grand déchirement fait avec violence, & *Galien dans ſes commentaires ſur Hippocrate*, aſſure qu'il avoit coutume d'exprimer les grandes plaies par le mot διακοπὰς. C'eſt pourquoi lors qu'*Hippocrate, dit dans ſon Livre 1. des Maladies*, que les plaies du cerveau, de la moëlle de l'épine, du foie, du diaphragme, de la veſſie, des veines qui fourniſſent beaucoup de ſang, & du cœur, ſont mortelles, comme il ſe ſert dans cet endroit du mot θρωμάτων qui ne ſignifie point une plaie violente, il excepte le ventricule, ajoûtant : *mais il n'arrive point qu'on meure d'une bleſſure, ſi elle n'attaque point ces parties.* D'ailleurs *Galien*, dit que le mot *lethale* ne déſigne pas ſeulement les cas néceſſairement mortels, mais auſſi ceux qui ſont mortels pour la plûpart. Si nous voulons ſauver l'autorité d'*Hippocrate*, on pourra appliquer ce jugement de mortalité priſe en ce dernier ſens aux grandes plaies du ventricule, parce que, l'expérience prouve que les grandes plaies de ce viſcere ont été quelquefois guéries, (comme il eſt évident dans ces payſans qui avoient avalé des couteaux,) ou au moins qu'elles n'ont point été mortelles. On en peut voir un exemple remarquable dans *Diom. Cornarii hiſtor. admir. 9.* Un païſan de Bohême, fut bleſſé au ventricule par un large épieu, la plaie quelque temède qu'on employât ne put point être fermée, les lévres devinrent calleuſes par la ſuite du tems, & le malade bouchoit quand il vouloit l'ouverture avec un certain inſtrument, & la couvroit de morceaux de laine, &c. Il vécut ainſi pendant pluſieurs années ; *Georges Rollenhagius* rapporte un exemple ſemblable.

OBSERVATION XXX.

Sur des Mouches en forme de Couſins, de Poux, de Grillons, & autres, par M. Chrétien Menzelius, *& par M.* Jean Abraham Ihle.

Obſerv. 30.

LA mouche eſt le plus connu de tous les inſectes, elle incommode en Été les hommes & les animaux. C'eſt un petit animal laſcif, très-nuiſible, qui ſe nourrit de chair la plûpart du tems, & en tire pour ainſi dire, ſon origine. Il y en a un très-grand nombre de différentes eſpéces ; enſorte qu'on pourroit faire un traité complet ſur cette matiére. Voici une obſervation aſſez curieuſe ſur ces petits animaux qui m'a été envoyée par le célébre Jean-Abraham Ihle de Leipſick. Peu de tems avant la peſte qui regna à Leipſick, & dans les environs on vit au mois d'Août certaines mouches en forme de couſins : elles étoient preſque longues d'un demi-pouce, elles avoient ſix pieds, quatre aîles, & comme deux longues appendices en forme de poils attachés à la queuë ; elles étoient toutes blanches ainſi que leurs aîles, comme on le voit par les figures dont l'une les repreſente ſelon leur grandeur naturelle, l'autre les repreſente vingt fois plus grandes & vuës au microſcope. Il s'en répandit au mois d'Août dans la ville & dans tout le pays d'alentour, juſqu'à l'Elbe, une multitude incroyable, au grand étonnement de tout le monde, qui étoit dans la crainte du mal qui arriva par la ſuite, ſçavoir la peſte. C'eſt ainſi qu'avant cette année 1682. on vit en Été dans les Campagnes une quantité prodigieuſe de ſauterelles aux environs de Francfort ſur l'Oden, & dans le voiſinage, elles voloient en ordre de pluſieurs légions, (qui avoient chacune leur chef) & leur nombre étoit ſi conſidérable que l'air en étoit en quelque maniére obſcurci comme par des nuages : lorſqu'elles deſcendoient ſur la terre, elles dépoüilloient entiérement les pâturages d'herbes, & les champs de bled : elles furent d'abord engendrées de la terre, & pendant l'Été qui fut très-ſec, elles ſortirent de

leurs œufs, & parurent peu de tems après cette Comète horrible, qui descendit si près de l'orbe de la terre, & se cacha dans la tête d'Andromède, (ce qui paroitroit incroyable, si des témoins oculaires & très-dignes de foi, ne l'avoient assuré,) elles étoient par monceaux de la hauteur d'une aune dans les chemins, & arrêtoient, pour ainsi dire, au passage des chars attelés de deux chevaux. De pareils phénoménes sont ordinairement d'un mauvais présage, ainsi ces mouches en forme de cousins présagérent la peste. J'ai observé ici quelques espéces de ces mouches; au mois de Mars & d'Avril, lorsqu'il fait chaud, & que les vents de midi soufflent, elles sortent des eaux, & bientôt l'air en est rempli; elles voltigent avec une agilité surprenante, & après qu'elles ont vécu à peine deux ou trois jours, elles meurent, & retombent dans les eaux. Il y a une troisième espéce de mouches, deux ou trois fois plus grandes que les précédentes, qui s'élévent des eaux en très-grande quantité aux mois de Juin & de Juillet, elles sont d'une agilité extrême, & elles ne quittent point le voisinage des eaux. Cet insecte a parfaitement l'odeur du houblon fraichement cueilli. Il ne nuit à aucun animal. Les deux sexes se joignent en l'air, en volant, & ils ne vivent que d'air; lorsqu'ils ont vécu ainsi pendant une semaine, ils laissent tomber leurs œufs dans l'eau, pour payer le tribut à la nature, après quoi ils y tombent eux-mêmes tous languissans, & deviennent la proie des poissons. Voici la maniére dont se produisent ces mouches: lorsqu'elles ont déposé leurs œufs dans l'eau, il en sort par le moyen de la chaleur du soleil, des petits vers, qui ont cependant des pieds, par le secours desquels ils peuvent s'arrêter au fond de l'eau, & prendre leur nourriture dans la boue pendant l'hiver, jusqu'à ce qu'au retour de la saison, le soleil par sa chaleur retire ces petits vers de l'eau: après quoi étant exposés à la chaleur de l'air, ils mettent bas leur dépouille de ver en très-peu de tems, d'où sort cette mouche en forme de cousin, de l'un & de l'autre sexe, qui, comme nous avons dit, passe sa vie dans l'air. Presque tous les insectes, à l'exemple de ces mouches, éprouvent de semblables métamorphoses pendant leur vie; car lorsqu'ils sont éclos par la chaleur du soleil, ce sont des petits vers, des chenilles avec des pieds, ou sans pieds, comme les serpens. De chenilles ils deviennent chrysalides, ensuite mouches cantharides, ou quelque chose de semblable. Mais la mouche domestique, & qui habite dans les maisons, est un insecte vivipare, rarement ovipare. Car après qu'elle a conçu, elle dépose sur les chairs fraiches ses petits qui étoient contenus dans son ventre, car il lui tient lieu d'uterus: ceux-ci se nourrissent de la chair, & lorsqu'ils sont devenus grands, ils se changent en chrysalides, d'où il sort encore des mouches dans un tems marqué. Ces mouches domestiques ont des trompes avec lesquelles elles sucent toute sorte de sucs. Il y a un an que j'en pris une qui avoit les deux pieds de derriére longs & forts, comme ceux du grillon, je la vis sauter comme une sauterelle; c'est pourquoi je lui ai donné le nom de mouche grylliforme. Voyez la fig.

Le célébre M. Jean-Abrah. Ihle, que nous avons cité, m'envoya aussi de Leipsick une mouche domestique, remplie de poux, comme le scarabée

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. II. Ann. I. 1682. Observ. 30.

des fumiers. Ce qui fit que je l'appellai mouche *pédiculeuſe*. Il y a d'autres mouches domeſtiques différentes entr'elles. Quelques-unes plus groſſes, qui font du bruit en volant, & ſont d'un beau bleu ſous le ventre. Elles aiment les chairs qui ſentent & que l'on garde depuis long-tems, & elles les cherchent dans les endroits les plus cachés, afin d'y mettre leurs petits. J'en ai trouvé une dans un morceau de viande où elle dépoſoit ſes petits, la chaleur ayant deſſéché aſſez promptement ce morceau de chair à cauſe de ſa petiteſſe, l'*Uterus* de la mouche ſe trouva pris dans la viande, & elle périt ainſi miſérablement. Voyez la figure, qui repréſente la poſition de cette mouche faiſant ſes petits. Il y a encore d'autres mouches domeſtiques plus groſſes, de couleur cendrée, avec des yeux rouges, elles ne font aucun bruit en volant, & ne cherchent point la viande, mais elles aiment les ſucs acides. Elles ſont entiérement ſemblables à ces petites mouches, qui ſe produiſent dans toute ſorte de vinaigre, elles tirent leur origine de ces petits vers en forme d'anguilles, que l'on voit quelquefois dans le vinaigre ſans microſcope. Car lorſqu'ils ſont ſortis du vinaigre, ils ſe transforment en chryſalides ſur les parois du verre, & enſuite en cette eſpéce de mouches comme je l'ai obſervé. Les mouches ſauvages deviennent quelquefois domeſtiques lorſqu'elles paſſent avec le bétail dans les Villes & les Bourgs : au lieu de trompes, elles ont des aiguillons, avec leſquels elles piquent fortement les pieds & les mains des hommes. Il y a encore des mouches ſemblables aux mouches domeſtiques, ſi ce n'eſt qu'elles ſont brillantes, de couleur d'or, vertes ou bleues, & qu'elles recherchent avidement les excrémens humains. Celles qui recherchent les excrémens de bœufs ſont d'une autre ſorte, & celles qui tourmentent les chiens ſont encore d'une autre eſpéce.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 30.

OBSERVATION XXXI.

Sur l'arriére faix retenu dans l'Uterus, par M. Crétien Menzelius.

Obſerv. 31. L'An 1667. une femme âgée de 30 ans, accoucha d'un enfant mort. La Sage-femme prévoyante, ſentant que l'arriére-faix, qu'elle ne pouvoit point retirer, étoit très-adhérent à la matrice, attacha à la cuiſſe avec un fil fort, une partie du cordon ombilicale qui ſortoit de l'utérus, afin de pouvoir de jour à autre eſſayer de tirer l'arriére-faix ſans bleſſer la femme. Mais ce ſecours fut inutile ; car la partie du cordon qui étoit hors de l'utérus tomba bientôt de pourriture, & l'arriére-faix reſta collé à l'utérus. Comme il n'arrivoit pour cela aucun ſymptome fâcheux à cette femme, & qu'elle avoit horreur des remédes, on n'en n'employa aucun, elle fit ainſi ſes affaires domeſtiques pendant un an & demi, avec une ſanté parfaite, & elle a aſſuré qu'au bout de ce temps l'arriére-faix étoit ſorti de lui-même, comme une peau ſéche. Mais elle ne pût point concevoir tant que l'arriére-faix fut retenu dans la matrice. Cette femme étant

étant devenuë groſſe une ſeconde fois, les mêmes accidens lui arrivérent, & l'arriére-faix reſta pendant un an & demi dans l'utérus.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 31.

Mais une troiſiéme, comme on ne pouvoit point ſéparer l'arriére-faix de l'utérus, la mere mourut avec l'enfant dans l'accouchement. Ce cas me paroît rare, & digne de remarque, à peine y aurois je ajoûté foi, ſi l'événement n'étoit arrivé en quelque maniére ſous mes yeux, & ſi je n'avois nourri les époux dans ma maiſon. Nous apprenons par cet accident qu'il eſt de notre devoir d'avertir les Sages-femmes dans de pareils cas, lorſque l'arriére-faix ne ſe ſépare pas de lui-même, où ſe ſépare difficilement de l'utérus, de ne le point tirer avec force, où de ne le point déchirer avec leurs ongles, qu'elles aiguiſent pour cet effet comme les griffes des chats, de peur de cauſer par cette violence une mort prochaine. C'eſt ce que j'ai ſouvent obſervé, auſſi-bien que d'autres, dans la pratique de la Médecine.

REMARQUE.

Quoique l'arriére-faix retenu, menace le plus ſouvent d'un grand danger, ou même cauſe la mort, nous avons cependant remarqué quelquefois qu'il reſte dans l'utérus ſans une grande incommodité. Mais cela eſt fort rare, outre l'exemple que nous venons de rapporter, il s'en trouve d'autres, *in ann. II. Ephém. N. C. Obſ. 117. in Actis Medd. Hafn. Barth. Vol. 2. Obſ. 22. apud Theod. Kerckringium Obſ. Anat. 36. & Laz. Riverium cent. 2. Obſ. 3.* Cela vient peut-être de ce que ce corps étant attaché trop étroitement à l'utérus même après l'accouchement, & s'y étant pour ainſi dire, collé par le moyen de l'humeur gluante qui ſuinte de l'utérus, & les parties humides de l'arriére-faix s'évaporant enſuite, ou même l'orifice de l'utérus étant fermé étroitement, & empêchant l'entrée de l'air, il n'arrive aucune corruption. *François Mauriceau, Liv. 2. chap. 9. & 13. des maladies des femmes*, a très-bien enſeigné la maniére de ſéparer doucement l'arriére-faix lorſqu'il demeure long tems dans l'utérus après l'accouchement. Si on le tire avec violence, il eſt à craindre comme la remarqué (*Hippocr. lib. de Superfet.*) qu'on ne cauſe une inflammation.

OBSERVATION XXXVIII.

Sur une fille, qui devint muette par la petite vérole, & qui fut guérie ſept ans après par la nature, lorſqu'on s'y attendoit le moins, par M. Jean Dolæus.

UNe petite fille âgée de trois ans, fut attaquée d'une petite vérole maligne, la matiére morbifique s'étant portée ſur les nerfs de la langue par *metaſtaſe*, elle revint en ſanté; mais elle perdit totalement l'uſage de la parole. Elle demeura dans cet état juſqu'à l'âge de 10 ans, & tout à coup lorſqu'il faiſoit fort chaud, (la matiére qui obſtruoit les nerfs s'étant peut-être réſoluë par la chaleur,) elle recommença à parler, au grand étonnement de ſes parens, & elle a toujours conſervé depuis l'uſage de la parole. Obſerv. 38.

REMARQUE.

L'an 77. au mois de Mars, une petite fille qui avoit la petite vérole, & qu'on avoit négligée, fut attaquée d'un dévoiement, dont la ſuppreſſion occaſionna bientôt l'épilepſie l'aphonie & la mort. Une femme ayant la rougeole ſe négligea, elle fut bientôt ſurpriſe

d'une difficulté de reſpirer, avec une toux, & un enrouement continuel, il lui vint dans la région de la poitrine un ulcére purulent, & alors elle parla clairement, mais cet ulcére s'étant cicatriſé elle retomba dans ſon premier enrouement: ces deux maladies, qui ſont particuliéres à l'homme ſe guériſſent rarement ſans laiſſer quelques empreintes fâcheuſes après elles. Car la petite vérole affecte ſur-tout les organes des ſens, & la rougeole maltraite quelquefois ſi fort la poitrine qu'elle eſt ſouvent ſuivie de la phtiſie.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. II. Ann. I. 1682.

OBSERVATION XLI.

Sur une femme qui n'eut point ſes Régles, ni avant, ni pendant, ni après ſon accouchement, par M. Jean Georges Sommerus.

Obſerv. 41. UNe fille nommée Anne Barbe Kunzin, née de parens très-ſages & d'une vie bien réglée épouſa à l'âge de 28. ans un païſan, dont elle eut trois enfans, tous trois d'une très-bonne ſanté. Cette femme n'a point eu ſes régles, ni pendant le tems qu'elle étoit fille, ni pendant le cours de ſon mariage: juſqu'à la fin de ſa vie elle a mis au monde trois fils qui ſont encore pleins de ſanté, ſans avoir ſouffert aucune évacuation, ni avant, ni durant, ni après l'accouchement, excepté quelque écoulement paſſager d'une matiére ſéreuſe & pituiteuſe. Cette femme eſt accouchée chaque fois, non-ſeulement ſans les ſymptomes qu'éprouvent communément les femmes en couche, mais même ſans une diminution conſidérable de ſes forces, enſorte que, peu après chaque accouchement, elle s'acquittoit de ſes affaires domeſtiques, ce que ne peuvent faire ordinairement les femmes nouvellement accouchées, à cauſe de l'épuiſement qu'occaſionne la perte de leur ſang. On a trouvé dans le cordon ombilical de ſes enfans en le coupant lors de l'accouchement la quantité & la qualité ordinaire de ce ſang, cette femme, tant avant qu'après ſon mariage, a toujours eu le ventre élevé. Elle eſt morte d'une fiévre tierce, environ à l'âge de 48 ans.

REMARQUE.

Ce qui eſt naturel à preſque tous les animaux de concevoir ſans évacuation de ſang menſtruel, eſt très-rare dans l'eſpéce humaine: car les femmes qui ſont d'une bonne ſanté, & propres pour la génération ſont rarement privées de cette évacuation. Mais quoique le défaut de cet écoulement, ſoit le plus ſouvent accompagné de la ſtérilité, & qu'ainſi le fruit de la conception que cette fleur a coutume de précéder, paroiſſe rarement ſans cela, comme cet écoulement n'eſt point du tout néceſſaire pour la conception, & qu'il n'eſt deſtiné qu'à évacuer le ſang ſuperflu, on ne doit point être ſurpris que quelques femmes ayent été renduës ſécondes ſans avoir été réglées. Il ſuffit pour la conception que la ſemence de l'homme ſoit retenue ſans être énervée, & que les œufs qui ont été fécondés, ſoient dépoſés & conſervés dans la cavité de l'utérus. D'ailleurs le fœtus n'a pas beſoin de ce ſang pour ſa perfection, ſon accroiſſement & ſa nutrition, car *Thomas Cornelius Conſentinus Progymn. 5.* Graaf par ſes expériences & d'autres Auteurs, ont aſſez bien prouvé que l'humeur blanche qui nourrit le fœtus, tranſude à travers les pores de l'utérus dans le placenta, & par conſéquent eſt très-différente du ſang; ainſi quoique le ſang n'abonde point dans le corps, pourvu qu'il y ait une ſuffiſante quantité de cette humeur, & qu'elle ſoit apportée dans l'utérus, le fœtus en formera la quantité de ſang qui lui eſt néceſſaire. Mais, de même que toutes les ſécrétions des humeurs ſe font par le moyen des glandes, ſelon le ſentiment de quelques Sçavans modernes, de même auſſi il eſt croyable

que des glandes ſont auſſi l'organe de la ſécrétion de ce ſuc nourricier : ces glandes de l'utérus n'ont point encore été découvertes par les Anatomiſtes. Cependant la ſubſtance glanduleuſe de l'utérus de quelques autres animaux, ſemble prouver qu'elles exiſtent dans celui de la femme, le célébre *Néedham c. 2. de For. Fœt.* aſſure qu'elles ſont aſſez viſibles dans les animaux qui ruminent, & il leur attribue cette ſaveur douce qui fait que la matrice de cettains animaux eſt regardée comme un mêt délicieux. Il eſt vraiſemblable que ces glandes fourniſſent auſſi cette humeur viſqueuſe, qui ſuinte continuellement des pores, qu'on obſerve à la ſurface intérieure de la matrice, & qui ſont les otifices des vaiſſeaux excrétoires. Voyez à ce ſujet, *Joh. Theod. Schenckius exerc. Anat. pag. 713. & Regn. de Graaf cap. 8. de mul. org. gener. inſerv. Gaſpard Bartholin fils de Thomas*, établit l'exiſtence de ces glandes dans l'utérus de la femme. *Vol. 4. Act. Med. Haſn. Obſ. 20.* les tumeurs ſchirreuſes de cet organe prouvent auſſi l'exiſtence, de ces glandes. On en peut voir des exemples rapportés *par Jean Conr. Peyerus parerg. 6.* & *Graaf* que nous venons de citer *dans la I. année de nos Ephem. obſ. 128.* Dans l'acte de la conception, cette humeur limphatique aborde en plus grande quantité dans l'utérus par rapport à la commotion extraordinaire des parties de la génération, & l'effervescence du ſang ; dans ce moment les pores de l'utérus s'élargiſſent, & ainſi il ſe fait une dérivation prompte & abondante de cette humeur avec le ſang, laquelle dérivation eſt d'ailleurs favoriſée par la dilatation des vaiſſeaux ſanguins, que l'on obſerve auſſitôt après la conception. On peut voir dans *Jean George Schenkius, Lib. 4. obſerv. de Medic. dans Mar. Donatus Lib. 4. Hiſtor. admirand. cap. 23.* & dans *Joh. Rhodius, cent. 3. obſer. 54.* des exemples de femmes qui ont conçu ſans avoir jamais été réglées, outre celui qui eſt rapporté dans les Ephémérides *Ann. III. obſerv. 132.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 41.

OBSERVATION XLIII.

Sur un vomiſſement cauſé par l'application aux jambes d'une décoction de Crocus Metallorum, *par M.* Jean Georges Sommerus.

APrès avoir employé les remédes univerſels pour une dartre miliaire opiniâtre, qu'un enfant de trois ans avoit à la jambe, on appliqua à l'extérieur une décoction de *Crocus Metallorum*, qui le fit vomir pluſieurs fois, & la dartre diſparut. Obſerv. 43.

OBSERVATION XLVI.

Examen Anatomique de la Lamproie, par M. Jean de Muralto.

LA Lamproie eſt un poiſſon commun en Suiſſe. Il a une grande gueule, & une ſuite de dents très-aiguës, & très-menuës. Il a des ouïes, des deux côtés qui ſont couvertes au déhors par de petites oreilles pliées, fibreuſes & gluantes; il a quatre nageoires à la poitrine, dont deux ſont au milieu, les autres aux deux côtés, mais celles-ci ſont plus grandes, & plus larges que les premiéres. Depuis l'anus juſqu'à l'extrémité de la queue il y a une autre nageoire, dont les bords ſont noirs, il y en a auſſi une ſur le dos vers la queuë : l'une & l'autre nageoire paroît comme ſillonnée. Obſerv. 46.

La couleur du corps eſt d'un jaune tirant ſur le verd, marqueté çà & là de taches & de points noirs. Le ventre eſt blanc. La ſurface de ſon corps eſt viſqueuſe, car elle eſt couverte, au lieu d'écailles, d'une mor-

ve très-gluante. On voit à travers la peau les interſtices de plus de trente muſcles, & au-deſſous de l'épiderme, depuis la queuë juſqu'aux yeux & aux narines de chaque côté, s'étend un grand vaiſſeau lymphatique, qui a autant de valvules, qu'il y a d'interſtices marqués entre les muſcles, dans leſquels ſe diſtribuent auſſi en haut & en-bas des ramaux de ce vaiſſeau lymphatique. Ces vaiſſeaux prennent leur origine de la tête, s'anaſtomoſent, & portent une humeur très-claire, quoique viſqueuſe qui ſert à lubrifier tout le corps.

Près de l'anus on voit une veine ſanguine, qui s'étend le long de la ſurface du ventre, vers les nageoires antérieures de la poitrine, & de-là ſe porte tranſverſalement d'une nageoire à l'autre. Cette veine fournit de part & d'autre, des ramifications à chaque interſtice des muſcles, mais il n'y paroît ni valvules, ni aucune communication avec les vaiſſeaux lymphatiques.

Au bas du ventre il y a deux troux, l'un plus grand, l'autre plus petit: celui-là pénétre dans le ventre, & dans les inteſtins: l'autre dans la veſſie qui eſt jointe au dernier des inteſtins, & pleine d'humeur. A cette veſſie ſont attachées de part & d'autre de petites fibres creuſes, qui prennent leur origine de deux glandes rouges & concaves, qui occupent de chaque côté la partie inférieure de l'abdomen. Je crois que ce ſont les reins, les uretéres & la veſſie.

Outre cela, nous avons remarqué auprès de l'anus deux teſticules oblongs, que d'autres appellent les laites, dans leſquels s'inſérent les vaiſſeaux ſpermatiques, qui naiſſent de la veine-cave. Au reſte les teſticules ſont unis avec l'anus, & la veſſie vers l'extrémité.

La longueur des inteſtins avec le ventricule & l'œſophage étoit d'une demie-aune.

Le pylore étoit environné de glandes conſidérables. Il communique de chaque côté avec ſix appendices vermiformes, dans leſquels la digeſtion des alimens s'acheve & ſe perfectionne.

La véſicule de fiel étoit oblongue, & verte, & pleine d'une bile très-amére, elle s'inſéroit dans le duodenum; depuis le duodenum les inteſtins faiſoient trois circonvolutions, avant que d'arriver au rectum.

La rate étoit placée auprès de la véſicule, & ne paroiſſoit être autre choſe, qu'une petite maſſe de chair rouge qui recevoit des rameaux d'une veine ſituée plus haut. Car deux grandes veines, s'étendent le long du dos de chaque côté vers le cœur, & les ouies.

Le foie étoit blanchâtre, & n'avoit qu'un ſeul lobe, qui ſe joignoit en haut au diaphragme membraneux, & en-bas à l'eſtomac & à ſes dépendances.

Il arrive quelquefois que les lamproies ont le foie malade, & rempli de pus & de vers. La veſſie d'air étoit mollement attachée aux vertébres du dos.

En ouvrant la poitrine, on trouve au-deſſus du diaphragme membraneux le cœur dans l'oreillette duquel, (car il n'en a qu'une) s'inſére la veine cave par en-bas. Un peu au-deſſus il s'éléve une certaine pointe dont l'aorte prend ſon origine, qui eſt ſoutenuë d'une racine blanche & ronde, ſemblable à un oignon.

En haut près de l'occiput on voit deux glandes rouges, un peu épaiſſes, & tiſſuës de pluſieurs nerfs.

Au-deſſous du cœur ſous les ouies, la veine-cave ſe partage en deux, & comme j'ai déja dit, elle s'étend le long du dos de part & d'autre en en bas.

L'artére qui ſort du cœur diſtribuë le ſang dans les ouies, pour qu'il reçoive l'air des pores de l'eau. Car les ouies des poiſſons ne ſont autre choſe que les artéres diviſées en pluſieurs rameaux, & adhérentes à une baſe cartilagineuſe.

La baſe des ouies ſoutient la langue avec l'os hyoïde ; mais à l'extrémité cette baſe eſt dentelée, ce que nous avons auſſi obſervé dans le brochet.

La langue eſt courte & charnue. Les trous des narines ſont très-viſibles : on trouve encore dans la gueule un autre ordre de dents.

L'œil à ſix muſcles : il s'y attache quelquefois des inſectes, qui de-là pendent juſqu'au palais. En voici la deſcription.

Ils ont deux pieds longs & ronds, avec des nœuds, & des pointes blanches & luiſantes, le ventre eſt épais, ponctué, & rond, mais plat comme celui des punaiſes. Au ventre eſt attachée la tête, des deux côtés de laquelle ſortent comme deux mains ou deux bras qui ſoutiennent un œil fort tranſparent & convexe. Outre cela, j'ai obſervé à la tête deux yeux noirs, une petite barbe, & une gueule fort large : l'autre œil que les bras ſoutenoient, étoit fermement attaché à l'œil de la lamproie, en ſorte que ces inſectes tirent peut-être l'humeur des yeux de lamproies, & les aveuglent : car *Geſnerus* aſſure qu'elles deviennent aveugles.

De chaque côté près du cervelet, j'ai trouvé de petites pierres oblongues & tranſparentes.

Les nerfs de l'odorat avoient une longueur conſidérable.

Le cerveau étoit grand ; mais la glande pinéale très-petite. Les *nates* étoient bien diſtinctes, les nerfs optiques très-grands ; ayant renverſé le cerveau, j'ai vû la glande pituitaire.

Outre ce que les Auteurs ont dit du foie de la lamproie, des vertus admirables du ventricule & de ſes dépendances, & de ſes infuſions dans l'huile, voyez ce qu'en dit *Jean Jonſton Thaumatograph. Nat. de piſcium admirand. pag.* 420.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 46.

OBSERVATION XLVII.

Examen Anatomique de la grande Truitte, par M. Jean de Muralto.

LA Truite de Marais eſt ſemblable au Saumon, c'eſt un poiſſon commun dans le païs de Zurich. Il eſt marqueté de taches, & couvert d'écailles par tout le corps. Mais, dans le milieu du dos, il a une nageoire & près de la queuë, une autre plus petite & plus charnuë. Elle ſe dreſſe par le moyen de 14 épines. La queuë eſt faite en forme de faux, & noirâtre. Il y a encore une autre nageoire ſous le ventre, ſoutenuë de douze côtes

Obſerv. 47.

cartilagineuſes, & rouge antérieurement. Au milieu du ventre, & ſous les ouies, on voit un double rang de nageoires, poſés à côté l'un de l'autre, & qui s'étendent directement de part & d'autre ſelon la longueur du corps, la tête eſt un peu pointuë, & au lieu d'oreilles, il y a deux ouies, qui ont des appendices pliées ſur le bord inférieur. De chaque côté ſont les trous des narines, qui s'étendent juſqu'au cerveau. Dans l'orbite de l'œil on voit un cartilage mol, au lieu de caroncule lacrimale. Dans la gueule on trouve quatre rangs de dents très-aiguës, en-haut, & en-bas. Les yeux ſont très-grands, & environnés d'un cercle verdâtre. En diſſéquant ce poiſſon, nous avons trouvé ſous l'inteſtin rectum, un conduit tendant à la veſſie urinaire, qui eſt oblongue, & ſituée ſur la veſſie d'air, qui eſt très-longue, membraneuſe, & d'une texture délicate. Du côté droit on trouve un uretére, très-ample, qui ſe joint à une chair glanduleuſe ſituée le long de l'épine du dos, & couverte du péritoine. De chaque côté de l'inteſtin rectum, on voit des veines qui rampent ſur ſa ſurface. Au commencement des inteſtins il y a de pluſieurs appendices borgnes, qui s'ouvrent dans le conduit inteſtinal au-deſſous du pylore. Des membranes remplies de graiſſes étoient attachées aux deux côtés des inteſtins; au fond de la gueule commence l'œſophage long de quelques travers de doigt, filloné intérieurement, & ſemblable par ſa figure à la manche d'Hippocrate; ce canal par ſes circonvolutions forme les inteſtins. Dans les ſemelles on voit de côté & d'autre les ovaires remplis de pluſieurs milliers d'œufs. Les œufs ſont ronds, & attachés les uns aux autres, comme le frais des grenouilles. Le foie eſt oblong, & n'a qu'un ſeul lobe dans le milieu, on voit la véſicule du fiel, qui verſe la bile dans l'eſtomac; la rate eſt triangulaire, & placée au-deſſous de l'eſtomac. Le cœur eſt ſitué entre les ouies, il eſt ſemblable à de la chair muſculeuſe, & enveloppé dans un péricarde qui eſt fort grand. Il n'a qu'une oreillette, mais diviſée en deux parties. Depuis l'oreillette, la veine-cave s'étend juſqu'au foie, & à ce corps noirâtre oblong, couché ſur l'épine, d'où l'uretére s'avance juſqu'à la veſſie, comme j'ai dit ci-deſſus. Il n'y a qu'un ſeul ventricule dans le cœur. Au commencement de l'aorte, il y a trois valvules ſémilunaires. Mais l'aorte s'étend en haut entre les ouies, & diſtribuë le ſang à toutes leurs fibres. De-là, ſe dirigeant en en-bas, elle s'avance vers les chairs, & les viſcéres. Les branches des veines & des artéres des ouies ſont conſidérables, & leurs rameaux s'élévent de part & d'autre au ſommet des pointes cartilagineuſes qui les ſoutiennent.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 47.

OBSERVATION XLVIII.

Examen Anatomique d'un Chauve-Souris femelle, par M. Jean de Muralto.

Obſerv. 48. LEs poils de Chauve-ſouris tiennent le milieu entre les plumes & les crins, leur couleur étoit brune, & au des elle tiroit ſur le rouge. Les ailes ſont larges, ſans poil, & ont deux articulations, pour pouvoir ſe plier en deux endroits. Au lieu du carpe, il y a un petit os fort long

qui ſert à étendre l'aile, & qui ſe meut & ſe plie ſur deux articulations. Celui qui vient après eſt plus long, il s'étend juſqu'au ſommet de l'aile, & ſe plie auſſi en deux endroits, le troiſiéme, & le quatriéme ſe plient auſſi comme les doigts. Enfin au ſommet s'éléve une pointe armée d'un ongle, & qui eſt mobile en tout ſens. Un peu plus haut ſe trouve le *cubitus* qui eſt joint avec l'*humerus* par ginglyme. Le *radius* eſt placé ſous le *cubitus*. Il n'y a qu'un ſeul os du bras. Il eſt de la figure du bras d'un rat commun. le nez eſt remarquable par deux mammelons, & une mouſtache. Les dents ſont ſemblables à celles des chats. Les oreilles ſont grandes; l'Anthélix qui eſt fort oblong ſert aux réverbérations de l'air; les extrémités de l'hélix s'étendent juſqu'à l'ouverture de la mâchoire inférieure. Les yeux ſont brillans: la poitrine eſt large & munie de clavicules: le ventre eſt proportionné: la hanche eſt large: la cuiſſe n'a qu'un ſeul os. Il y a deux os dans la jambe, le tibia & le peroné, mais les muſcles du tarſe ont leur point d'appui dans les ailes. Les membranes de ces ailes ſont doubles afin que les nerfs qui ſe diſtribuent dans la duplicature ſoient pour ainſi dire à couvert. Les ailes peuvent aiſément ſe mouvoir dans des ſens oppoſés en haut, par l'action des muſcles du bras, en en-bas par ceux du fémur, du tibia, du tarſe & des doigts. La queuë ronde du Chauve-ſouris étoit cachée dans la duplicature des ailes. Le pied a ſept articulations, ſix doigts, le dernier deſquels à un long ergot, dont la pointe eſt recourbée comme les crochets dont on ſe ſert pour tirer le bois hors de l'eau. Voyez *Ephémérid. Curioſ. ann. IV. Obſerv. 182. Frid. Sachmund, avec la figure.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 48.

Le muſcle pectoral s'inſére à l'os de l'*humerus*, & le meut en devant. Au deſſous de ce muſcle eſt le ſternocoracoïdien, il y a auſſi un muſcle ſouclavier, le tendon du deltoïde eſt attaché au coude, qu'il tire en haut. Le biceps l'étend, le muſcle brachial le fait mouvoir en rond, le bas de l'omoplate eſt pointu.

Le foie eſt dans l'hypocondre gauche, le rein droit eſt ſitué plus haut, que le gauche. La longueur des inteſtins étoit d'une demi-aune, & tout le conduit d'égale groſſeur. L'utérus avoit deux cornes & deux ovaires. Les autres parties intérieures ne différoient point des viſcéres du rat, que j'ai décrites. *Clav. Med. pag. 543.*

OBSERVATION XLIX.

Sur l'Anatomie de la Belette, par M. Jean de Muralto.

LA tête de la Belette finit en pointe, comme celle d'une ſouris. Elle a des ſoies qui lui ornent la mouſtache, & qui lui tiennent en même-tems lieu de ſourcils. Ses dents ſont comme celles des chats; les oreilles ſont preſque rondes, & ſéparées en deux hélices. Le corps eſt plus long que gros, & le bout de la queuë noirâtre. Les pieds de devant ont cinq doigts, auſſi-bien que ceux de derriére. Les yeux ſont bruns. Son corps exhale une odeur très-forte, & très-déſagréable qui fait quelquefois tomber en ſyncope, la poitrine eſt longue: le foie étoit diviſé en ſept lobes, il étoit d'une Obſerv. 49.

couleur pâle & avoit une petite véſicule. L'utérus étoit comme celui des chats. Il y avoit à l'extrémité des cornes deux teſticules glanduleux avec de petits œufs. La longueur des inteſtins étoit d'une aune & demie ; je trouvai des poils de rats dans l'eſtomac. Il ne ſe trouva point de colon. Le rein gauche étoit ſitué plus haut que le droit. Chaque rein a au milieu un mammelon qui ſe termine en baſſin. Il y a 14 côtes de chaque côté, dix qui tiennent au ſternum, & quatre plus petites. Il y a des clavicules : le poumon du côté droit étoit diviſé en quatre lobes, & en deux du côté gauche. Le cœur étoit preſque rond ; il y avoit vingt-ſix vertébres à l'épine, depuis la tête juſqu'à l'anus. Les nerfs optiques étoient ſéparés juſqu'à la ſubſtance médullaire du cerveau, ce que j'ai obſervé autrefois à Londres, dans des chats : le cervelet étoit très-grand : les mâles ont une verge oſſeuſe. Voyez au ſujet de la Belette, *Geſnerus, Jonſton de admirandis quadrupedum, pag. 324.* & *M. Wagnerus in Helvetiâ Curiosâ, pag. 181.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 49.

OBSERVATION L.

Sur l'Anatomie de l'Aigle, par M. Jean de Muralto.

Obſerv. 50. DAns l'Aigle des Rochers, l'épiploon eſt adhérent au péritoine, & enveloppe preſque tous les inteſtins. Le muſcle pectoral eſt couché ſur le ſternum & s'étend juſqu'au milieu du coude ; on voit ſous ce muſcle pluſieurs vaiſſeaux artériels & veineux. Vers la partie ſupérieure le muſcle pectoral s'attache à la calvicule, qui eſt jointe fermément au ſternum. Le foie, le ventricule, & la rate ſont ſitués ſous les côtes, & enveloppés d'une membrane particuliére ; mais les organes de la reſpiration ſont ſéparés par le diaphragme, qui paroît à peine muſculeux. Les extrémités cartilagineuſes des os de la hanche ſe réuniſſent près de l'anus. Vers le commencement de l'inteſtin rectum on voit un double inteſtin cœcum. Au milieu il y a un paſſage qui conduit aux autres inteſtins : le colon eſt verd à cauſe de la proximité de la véſicule du fiel à laquelle il eſt joint par en haut. Le pancréas eſt double : le duodénum, l'eſtomac, & le foie étoient teints de couleur jaune par la bile. Tous les inteſtins ſe trouverent de la longueur de deux aunes. Un petit lobe, ou une partie du foie preſque ronde étoit poſée auprès de la véſicule du fiel : l'œſophage étoit fort grand : il y avoit à ſon origine des glandes diſpoſées en forme de couronne. Nous avons trouvé dans l'eſtomac des poils roulés, & une morve gluante, bilieuſe, & ſanguine. Outre le petit lobe du foie dont nous avons parlé, qui eſt peut-être la rate, le foie étoit diviſé en deux lobes aſſez grands. Les uretéres s'inſérent de chaque côté dans l'inteſtin rectum. Au-deſſus des reins ſont de chaque côté deux capſules atrabilaires ſemblables par leur couleur à un jaune d'œuf. La figure des reins eſt oblongue, ils ont un baſſin, & des caroncules en forme de mammelons, & ils ſont diviſés en trois lobes. *Voy. ann. 11. obſ. 250.*

REMARQUE

REMARQUE.

Voyez l'Anatomie de l'Aigle publiée par le célébre *Ol. Borrichius*, *lib. t. de Herm. Ægypt. cap. 10. §. 7.* & que *Thomas Bartholin* avoit communiquée deux ans auparavant, *in act. Medd. Hafn. volum. 1. Obſ. 2. M. Nicol. Stenon* a auſſi donné l'hiſtoire des muſcles de l'Aigle, *in dd. Act. volum. 2. Obſerv. 127.*

OBSERVATION LI.

Le Hibou commun, par M. Jean de Muralto.

LE Hibou que nous avons diſſéqué convient entiérement avec la deſcription qu'en a donnée *Geſnerus.* Obſerv. 51.

Le foie eſt diviſé en deux lobes, au milieu deſquels eſt adhérente la véſicule de fiel, qui eſt grande, & renflée. Le conduit qui part du foie après avoir paſſé ſur le pancréas, pénétre obliquement les tuniques des inteſtins, mais le conduit qui vient de la véſicule, marchant par un autre chemin, s'inſére plus haut dans le duodenum. Au deſſous de la véſicule du fiel eſt la rate. Il y a deux inteſtins cœcum, qui finiſſent dans le rectum; l'inteſtin rectum ſe termine à l'anus, qui eſt un petit ſac fort large, attaché aux lombes par un fort ligament, & affermi de part & d'autre par des membranes. On trouve vers l'œſophage une croûte glanduleuſe, qui environne le ventricule: chaque glande eſt oblongue, & cylindrique, ſes vaiſſeaux perçent la tunique qui eſt au-deſſous, & fourniſſent un ſuc propre à diſſoudre les alimens. Une pellicule jaune tapiſſe l'intérieur de l'eſtomac: il y a autour du pylore un amas de glandes avec leurs tuyaux excrétoires. Les reins ſont oblongs, & cachés dans les cavités oſſeuſes des lombes, les teſticules y étoient attachés en-haut, & leurs vaiſſeaux ſe terminoient au bas du ventre. Il y a deux ventricules dans le cœur, & autant d'oreillettes. La langue & la trachée étoient ſemblables à celles du Hibou qui habite les rochers, que nous décrirons bientôt. Les trous des narines étoient tapiſſés en-dedans d'un petit tube membraneux. Les yeux ſortoient en-dehors comme des nœuds de cryſtal, & étoient fort brillans. On trouvoit au lieu de l'orbite une membrane dure & ferme comme de la corne, qui ſe change en une ſubſtance cartilagineuſe. Le crâne eſt ſpongieux: la figure des yeux n'étoit point ronde, mais applatie ſur la baſe. L'humeur cryſtalline eſt exactement ſphérique: les trous des oreilles étoient très-viſibles & fort ouverts, mais les oreilles n'étoient pas ſi grandes que celles du Hibou qui habite les rochers: le cerveau étoit fort flaſque.

J'ai trouvé dans l'uretére gauche d'un autre Hibou que j'ai diſſéqué, de la chaux, & du ſable qui y avoient été apportés des reins, & qui, ne pouvant paſſer, avoient tellement dilaté l'uretére, qu'il étoit de la groſſeur de la veſſie.

REMARQUE.

On peut voir ſur l'Anatomie du Hibou, *Mar. Aurel. Severinus. Zootom. democr. p. 336. Jean Dan. Major. pag. 16. Hiſt. Anat. Kilon. prim.* a remarqué que les Hiboux n'avoient

point de muſcles des yeux, ce qui fait que, lorſqu'ils veulent voir de quelque côté, il faut qu'ils tournent toute la tête : *cependant*, ajoute-t'il, *il eſt vraiſemblable qu'ils ont quelque choſe d'analogue, par exemple, quelque membrane villeuſe, comme le rapporte Bartholin du Chameléon d'après Panarolus.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. II. Ann. I.
1682.

OBSERVATION LII.

Sur un Hibou rare qui habite les Rochers, par M. Jean de Muralto.

Obſerv. 52. ON prit à Zurich un Hibou qui eſt fort rare; il avoit le bec pointu, & percé de deux trous, comme des narines. Ses yeux étoient grands, très-enfoncés dans l'orbite, & couverts de larges paupiéres; le bord étoit noirâtre, & au lieu du poil des paupiéres, il y avoit des plumes, qui les environnoient en forme de cercle. Derriére ce cercle de plumes on voyoit les oreilles avec les oreillertes; chaque oreillette eſt en forme de croiſſant, & couvre entiérement le trou auditif; ayant enlevé l'oreillette, on voyoit les organes de l'oüie, ſçavoir le cercle oſſeux, avec la membrane du tympan. Les plumes ſont réfléchies derriére les oreilles afin de ne pas empêcher les fonctions de cet organe, elles ne ſont point crêpues comme dans les cils, mais plus larges & plus grandes, de maniére qu'elles s'élévent ſur les autres. Les plumes des cils ſont blanchâtres, celles des oreilles ſont d'un rouge qui tire ſur le jaune. Sur le dos elles ſont de couleur de bleu céleſte, & ont des yeux comme les plumes de Paon, quoique d'une autre couleur. La queuë & les ailes ſont de même longueur, & ſont marquées de trois ou quatre lignes griſes; leur bâſe eſt de couleur pâle. Tout le ventre eſt blanc, & ſeulement marqué çà & là de points noirs; les pieds ont des plumes juſqu'aux ongles. Il y a quatre ongles à chaque pied, la longueur de tout l'oiſeau étoit de plus d'une demi-aune; & ſa largeur, les ailes étant étenduës, de plus d'une aune. Sa tête eſt ſemblable à celle du Hibou commun, plus petite cependant, & proportionnée au reſte du corps. Ayant ouvert l'abdomen, nous trouvâmes une grande quantité de graiſſe autour du ventre, le ventricule étoit dur, ridé, & couvert de graiſſe : nous y avons remarqué un rat commun preſque digéré, & un oiſeau rouge avec ſes plumes & ſes poils. Le pancréas étoit oblong, la valvule du pylore fort grande, & au-deſſous il y avoit un plexus conſidérable de glandes. La membrane intérieure du ventricule ſe ſéparoit facilement des autres; le conduit biliaire s'inſéroit dans le duodenum auprès de celui du pancréas; mais nous n'avons point trouvé la véſicule de fiel. Il y avoit deux inteſtins cœcum : la longueur de tous les inteſtins étoit d'une aune de notre païs. L'extrémité des inteſtins étoit large & évaſée, en forme de ſac. Le cœur, étoit oblong, il avoit deux ventricules, & étoit enfermé dans la poitrine par le péricarde que fournit le mediaſtin. Plus bas étoit le foie avec deux grands lobes, & à côté il paroiſſoit un autre petit lobe rond, ſoutenu par une fibre fort mince; je crois que c'eſt la rate. Les vaiſſeaux ſpermatiques naiſſoient de côté & d'autre de l'aorte, & ſe portoient droit aux teſticules (car c'étoit un mâle,) il avoit de longs teſticules, qui pendoient librement, & qui étoient pleins d'une humeur gluante. Au-deſſous des teſticules, ſous le péritoine, ſont les reins cachés dans la

cavité des apophyſes tranſverſales des vertébres lombaires. De-là les uretéres s'étendent à l'extrémité la plus large du ventre. Il y a des muſcles particuliers, qui appuyent la trachée artére, ils s'étendent vers les côtés de la poitrine, & prennent leur origine un peu au-deſſus de la diviſion de la trachée. La langue eſt charnue antérieurement, & a ſa partie poſtérieure dure, & preſque oſſeuſe. L'ouverture du larynx, derriére lequel ſe trouvent pluſieurs mammelons, & l'œſophage, étoient fort larges, le crâne étoit très-ſpongieux, & ſans dureté.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 52.

Nous n'avons point vû dans le cerveau de ventricules diſtincts. Il y avoit treize vertébres au cou & ſix côtes en tout, jointes au ſternum. Le doigt du milieu étoit fait en forme de ſcie d'un côté, comme dans les hérons.

OBSERVATION LIII.

Anatomie du poux, par M. Jean de Muralto.

IL y a ſur la tête du poux, de gros yeux fort ſaillants, noirs, & ſitués à côté de la ſuture ſagittale; de-là de chaque côté du grand angle, s'élévent vers le devant, des eſpéces de cornes, tranſparentes comme du cryſtal, qui ont cinq nœuds hériſſés de poil. La bouche eſt veluë, & couverte d'un bouclier pointu. Depuis les yeux juſqu'à la poitrine, il y a deux lignes qui s'étendent le long du cou. La bouche eſt noire, & finit en pointe. Il a ſix pieds, trois de chaque côté, qui ont des articulations, des poils, & des crochets. Les crochets ſont ſimples, mais ils s'en ſervent avec l'extrémité de la premiére articulation, comme d'une tenaille dentelée pour prendre & ſerrer la peau. Le ventre eſt couvert d'un eſpéce de bouclier, & compoſé de huit fourreaux, ou anneaux qui ſe plient, à travers leſquels on voit dans le ventricule & les inteſtins le ſang que l'inſecte a tiré de la peau & des veines de l'homme. Le cœur eſt caché dans la poitrine. Le tour des yeux eſt hériſſé de poils. Au reſte nous avons obſervé toutes les particularités que le célébre *M. Hook* Anglois a remarquées ſur le poux, *dans ſa Micrographie*. Peut-être que ce qu'il croit être le ſoie, ne l'eſt point, mais ſeulement le ſang qui paroit à travers le ventricule & les inteſtins. Obſerv. 53.

REMARQUE.

Jean Faber a remarqué par le moyen du microſcope dans ce vil animal, non-ſeulement les yeux, la barbe, & les deux petites cornes qu'il porte ſur le front, mais encore trois pieds de chaque côté, fort longs, qui ont des articulations, & deux ongles recourbés, l'un long & l'autre court, (& qui ſupplée très-bien au pouce,) avec leſquels il prend la peau, & marche en ſerpentant. Voyez ſon *Expoſit. in N. A. Recchi Hiſt. Nat. Mexican. pag. 473.* comme auſſi *Diſſ. Epiſt. de Microſcop. uſu pag. 9. de Frider. Schraderus*, & *Mrs. Hook & Borelli* cités *dans les Ephémérides d'Allemagne & de France.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. II. Ann. I. 1682.

OBSERVATION LIV.

Anatomie de la Puce commune, par M. Jean de Muralto.

Obſerv. 54. CE petit animal eſt de couleur brune, il a la tête preſque ronde, ſix pieds, la bouche pointuë, la poitrine couverte d'un bouclier, & un gros ventre.

La tête eſt en quelque maniére ſemblable à celle de la ſauterelle commune : l'occiput eſt rond : elle a des deux côtés de la tête des yeux très-noirs, ronds, & brillans, comme du jais. Elle a ſur le front deux petites cornes, qui ont ſix nœuds, velus, ſous leſquelles, on voit ſortir de la bouche un aiguillon long & rond, cannelé, & couvert de poils, dont la pointe eſt très-fine, & très-propre à piquer. A côté de la bouche & de l'aiguillon ſortent les pieds de devant, qui ſe plient ſur trois articulations ; ils ſont hériſſés d'épines, & armés de deux crochets, qui leur ſervent de mains.

De la poitrine naiſſent d'autres pieds, hériſſés d'épines longues & courtes ; & enfin les pieds de derriére qui ſont très-longs, avec leſquels la puce ſaute, & qui pour cela ſont fort muſculeux ; ils ſont tachetés à la partie ſupérieure. Les crochets des pieds ſont tous élevés en haut. Il y a ſur le dos ſix fourreaux, qui le rendent écailleux ; il y auſſi des épines, ou des poils.

Le ventre eſt ſilonné, & un peu velu. L'ayant percé, nous avons vû ſortir le ventricule avec les inteſtins, remplis d'une humeur jaune : nous avons auſſi vû des œufs blancs. Le cœur eſt ſous la tête, dans la poitrine.

REMARQUE.

Voyez *nos Ephémérides Ann.* 1. *Obſ.* 13. *fol.* 52. *& Ann.* 11. *Obſ.* 27. comme auſſi *Schræderus pag.* 10. que nous venons de citer.

OBSERVATION LV.

La Puce des fleurs de Scabieuſe, par M. Jean de Muralto.

Obſerv. 55. CE petit animal eſt verd par tout le corps, mais il a quatre aîles velues d'un bleu céleſte clair, qui s'étendent par le moyen de quelques fibres noires.

Elle reſſemble par ſa figure extérieure à une ſauterelle. La tête eſt oblongue ; il en ſort une pointe en forme de poil, très-aiguë, & un peu recourbée. Ces inſectes s'en ſervent pour tirer leur nouriture des fleurs : aux deux côtés de la tête il y a deux yeux noirs & luiſans : ſur le devant de la tête, & vers le haut on voit deux cornes qui ont quatre articulations mobiles, & garnies de poil.

De la poitrine ſortent ſix pieds de couleur d'argent, & qui ſe plient par le moyen de trois articulations : ils ſont armés de deux crochets à l'extrémité, & marqués çà & là de points noirs. De l'extrémité du ventre partent deux queuës oblongues, vertes & rondes. Vers les articulations des pieds, & près des cornes, il y a un grand nombre de petits œufs blancs, comme on en remarque dans les ſcarabées pilulaires. Les inteſtins ſont tranſparens, remplis d'une liqueur verte, & ils ſont ſitués comme dans les ſauterelles.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 55.

OBSERVATION LVI.

Anatomie du Frelon, par M. Jean de Muralto.

LEs Frelons ont ſur la tête des antennes ornées de dix crochets, dont le dernier, près de la tête, eſt joint à un rameau mobile, afin qu'il puiſſe ſe plier comme une corne. La ſurface de ces crochets eſt marquetée de points de couleur de châtaigne. Et ils ont des nœuds, comme la canne d'indes, ou le roſeau. L'articulation la plus près de la tête, eſt par enarthroſe, enſorte que l'article ſupérieur reçoit dans ſa cavité la tête de celui qui eſt au-deſſous. Mais à l'extrémité des crochets, on voit un duvet avec lequel ces inſectes diſtinguent admirablement bien les objets. Ces crochets renferment une moëlle ſpongieuſe. Sur le crâne, au lieu de ſuture, il y a trois points noirs, luiſans, diſpoſés en triangle. Le bord du crâne eſt pâle, & on voit de côté & d'autre une ſaillie au-deſſus de l'œil, d'un rouge pâle. Sur le devant le crâne eſt diviſé par un bord pâle, & a comme une ſuture qui s'étend juſqu'à une eſpéce de bouclier, orné d'une frange brune. D'ailleurs la tête, & le reſte du corps ſont hériſſés de poils de couleur d'or. Obſerv. 56.

Le bouclier eſt de couleur pâle vers les yeux, & plus ou moins quarré : le front paroît être marqué de points luiſans, & protubérans de part & d'autre ; ſous le front eſt la bouche, où, au lieu de mâchoires, on voit de chaque côté de petites cornes qui ont quatre pointes ou dents, & qui, outre cela, ſont creuſes, & ont des muſcles qui les font mouvoir pour broyer leur nourriture. Enſuite on voit la langue diviſée en quatre parties, hériſſée de poils inégaux, & dont l'extrémité eſt ornée de points rouges. Au deſſous de la bouche on voit au lieu de menton deux mouſtaches, qui ont des nœuds, l'une plus grande, & l'autre plus petite ; la plus petite a trois articulations, & la plus grande cinq. Par-devant, ſous la langue, il y a une éminence, qui paroît être le cœur : de part & d'autre il eſt environné de feüilles veluës, dont le bord eſt noirâtre : au lieu d'orifice, il y a un nœud percé, rouge comme une fraiſe.

Les yeux ſont oblongs, tranſparens, durs, convexes, & tiſſus, en forme de filet. Ayant ouvert le crâne, on voit pluſieurs petits os percés, & ſpongieux. Outre cela, il y a au milieu une petite fibre, ou nerf qui ſe répand dans tout le corps, elle eſt déliée aux deux extrémités, mais plus groſſe au milieu, où l'on voit attaché un petit ſac jaune, rempli d'humeur. Sa figure eſt preſque ſemblable à celle de l'inteſtin colon.

L'occiput donne naiſſance à un cou membraneux qui renferme une petite fibre, au lieu de la moëlle de l'épine, & qui eſt marqué à l'extérieur d'un point rougeâtre.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

A la poitrine ſont attachés les muſcles qui prennent leur origine du cou.

Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 56.

La poitrine eſt couverte d'un bouclier velu, & partagé en deux, & le dos, d'un bouclier triangulaire, noirâtre, & peint de deux petites lignes rouges. Au ſommet de ce bouclier de part & d'autre, on voit une croute de couleur de chataigne, mais à la baſe il y a deux tubercules noirâtres diviſés en deux, & qui joignent par un bord rouge, le ventre où l'abdomen à la poitrine.

Au bouclier de la poitrine ſont joints par articulation les pieds de devant, qui ont des poils & des crochets. Le dernier pied du premier rang a cinq articulations en forme de croiſſant, le ſecond rang des pieds prend ſon origine des tubercules noirâtres de la poitrine, & ils ſont plus longs. Le troiſiéme rang prend naiſſance à l'extrémité de la poitrine, & ce ſont les plus longs de tous.

Du bouclier triangulaire du dos naiſſent de chaque côté des aîles de couleur rougeâtre étenduës & pliſſées en longueur. Elles ſont fortifiées de pluſieurs côtes; ſous ces aîles il y en a d'autres plus petites. La cavité de la poitrine eſt défenduë par des filamens muſculeux qui ſont mouvoir les pieds & les aîles avec des tendons. Le ventre eſt attaché par un fil très-délié, à la poitrine; il eſt de couleur jaune, inférieurement & ſupérieurement de couleur rouge; il eſt formé de ſix anneaux, ou ſegmens, qui ſont diſtingués par des points noirs.

Ces inſectes ont au lieu de poumons, des trachées blanches: les autres fibres ſont des muſcles.

Ayant ouvert le ventre, on voit les inteſtins, & pluſieurs vaiſſeaux lactés, ou plutôt aëriens. A l'extrémité inférieure de l'abdomen il y a une glande poreuſe, à laquelle eſt attaché un aiguillon recourbé, noirâtre, qui peut, dans l'occaſion ſe tirer, & ſe cacher entre deux queuës veluës qu'on remarque dans cet endroit: d'une baſe épaiſſe, & partagée en deux, il s'éléve une pointe très-ſubtile, dont la ſurface eſt garnie de pluſieurs crochets repliés qui ſont très-fins; mais l'aiguillon auquel eſt attaché une glande conglomerée qui contient l'humeur vénimeuſe, & que les frelons tirent, lorſqu'ils ſont irrités, eſt creux.

OBSERVATION LVII.

Anatomie de la Punaiſe des murs, & du bois, par M. Jean de Muralto.

Obſerv. 57.

LA punaiſe des murs & du bois eſt un petit inſecte oblong, couvert d'un bouclier, en forme d'écorce, & ſillonné; il a deux cornes, & autant d'yeux fort ſaillants, une bouche, des dents, quatorze pieds, & deux queuës, il eſt ſemblable en quelque maniére à l'écreviſſe de mer. Les cornes ont ſix articulations, elles ſont raboteuſes de tous côtés, & mobiles. Au-deſſous de ces cornes on voit un bouclier, diviſé en trois parties ſemblables à des feüilles, & qui s'étend tranverſalement juſqu'à la lévre ſupé-

rieure. La mâchoire ſupérieure a quinze dents en forme de croiſſant, & l'inférieure n'a de chaque côté qu'une ſeule dent molaire de couleur de châtaigne. Cette mâchoire dans ſes mouvemens s'engage dans la ſupérieure. Les yeux paroiſſent à côté des cornes, comme des diamans noirs. Au-deſſous de la bouche on voit de chaque côté deux petites écailles garnies de poils, & dans la bouche on diſtingue très-exactement la langue, & le palais. Cet inſecte a ſept pieds de chaque côté, cachés dans les fentes du bouclier, à l'extrémité de chacun de ces pieds on voit un crochet très-pointu. La premiére articulation du pied eſt plus épaiſſe, & jointe parfaitement au ventre, les autres, ſe meuvent très-promptement & s'étendent en avant. Le bouclier de la tête eſt en forme de croûte, & noueux comme celui du dos. Il y a ſur les yeux pour les garantir, un bouclier en forme de feüille. Le ventre eſt de couleur pâle. Entre les quatre pieds de devant ſont cachés comme dans une membrane les œufs, & pluſieurs fœtus, qui, auſſitôt qu'ils ſont nés, courent avec beaucoup de viteſſe. Les œufs ſont de couleur jaune tirant ſur le verd, ils ſont cylindriques, & ramaſſés en grappes. Ce petit animal eſt écailleux, & ſes écailles ſont ſemblables aux écailles de la queuë des écreviſſes. Entre les pieds de derriére de chaque côté, on remarque deux éminences blanches, ſous leſquelles on voit une ouverture ſemblable à la vulve, & couverte de petites écailles. Depuis la bouche juſqu'à l'anus le ventricule & les inteſtins ſe continuent en ligne droite. De chaque côté des inteſtins, il y a un vaiſſeau jaune, ſpirale, & poreux, duquel ſort tranſverſalement, vers le milieu du corps, un rameau, auquel eſt attachée de part & d'autre une glande blanche conglomerée. Ce vaiſſeau eſt de couleur de ſafran, & reſſemble à une chaine faite de pluſieurs globules. Les inteſtins ſont remplis d'excremens noirs, & ont des cellules, comme celles du colon. On obſerve entre deux glandes, ſituées au-deſſus de la queuë, un point charnu que je ſoupçonne être le cœur. La queuë, eſt double, & reſſemble à la queuë du Caſtor; elle eſt inégale, large, & pointuë à l'origine & à l'extrémité. On voit au milieu une petite pointe.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 57.

OBSERVATION LVIII.

Examen anatomique du Grillon ſauvage, par M. Jean de Muralto.

LE Grillon eſt un inſecte noirâtre, qui a la tête ronde, noire, & luiſante, il a de gros yeux oblongs, & deux petites cornes veluës; il a deux mouſtaches ou petites barbes, une bouche large défenduë par une eſpéce de petit couvercle qui reſſemble à une feuille de lierre; on lui remarque deux aîles d'un jaune tirant ſur le noir, & deux autres plus petites & pâles. Il a un gros ventre, noir, & deux queuës très-déliées, ſemblables à deux ſoies; il eſt ſoutenu ſur ſix pieds armés de crochets, ceux de derriére ſont plus longs & plus gros que les autres, & lui ſervent pour ſauter. Obſerv. 58.

Au lieu de cornes, il a de chaque côté devant les yeux, une ſoie qui ſe meut en tout ſens : ces ſoies ſont noueuſes, raboteuſes, & noires, on

pouroit compter plus de quarante articulations dans chacune. Outre cela, elles ſont creuſes, & contiennent une liqueur écumeuſe.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 58.

A l'extrémité de la mâchoire inférieure eſt attaché une mouſtache mobile, auſſi déliée qu'un fil, noueuſe cependant, fibreuſe & convexe à ſon ſommet où l'on voit un tubercule, ou mammelon fort ſenſible, & marqueté.

Le cou eſt garni par devant de pluſieurs mammelons noirs, & par derriére, de trois fibres cartilagineuſes, (ou quelquefois davantage,) de couleur rougeâtre, ſur leſquels la langue eſt appuyée; il eſt marqué de deux points noirâtres vers l'occiput.

La petite barbe inférieure, ſort de chaque côté, comme un petit fil ſous le menton, elle ſe plie ſur quatre articulations, elle eſt veluë, de différentes couleurs, & elle devient inſenſiblement plus groſſe à l'extrémité, ou elle finit en un mammelon, ou petit tuyau fort ſenſible.

La mâchoire ſupérieure, eſt compoſée de deux portions, une de chaque côté: elle eſt rougeâtre, garnie de dix dents, & recourbée comme une faulx, elle finit par degrés en pointe, & eſt preſque triangulaire: elle ſe trouve jointe à la tête, au-deſſus des yeux, par une très-forte articulation, auſſi ces petits animaux ſerrent-ils fortement tout ce qu'ils attrapent. Cette mâchoire eſt creuſe, & remplie d'une certaine moëlle.

La mâchoire inférieure eſt de deux piéces dont l'une eſt poſée ſur l'autre. Elle eſt d'un noir, tirant ſur le rouge, & environnée de pluſieurs poils, ou aiguillons velus. Les extrémités ſont armées de ſerres ou de tenailles.

L'ouverture de bouche eſt ronde, & couverte exactement d'une feüille mobile: il paroît au-dedans une membrane charnuë diviſée par deux petites fibres.

On voit enſuite *la langue* partagée en deux, & couverte d'un duvet; elle eſt appuyée (comme je l'ai dit ci-deſſus) ſur des fibres, qu'on remarque au cou.

Les yeux ſont convexes, ſitués aux deux côtés du front, vers le nez: ils ſont ornés d'une infinité de points noirs, luiſans, & environnés d'une bordure blanche. Car ces yeux n'ont point de paupiéres.

Le crâne eſt rempli de moëlle, ou du cerveau, ſous lequel on voit manifeſtement entre les deux hémiſphéres du cervelet, *le cœur*, battre avec ſon oreillette. Il eſt rouge & en forme de cône.

Le bouclier de la poitrine paroît au microſcope ſillonné ſur les bords, noueux de toutes parts, & même velu en quelques endroits. Sous ce bouclier ſont cachés les muſcles qui ſoutiennent la tête, & l'œſophage, qui eſt fort grand, avec les bronches & les autres viſceres qui tendent en en-bas.

L'œſophage eſt ample & membraneux, ſur ces côtés auſſi-bien que ſur le ventricule, & les inteſtins, ſont diſperſées élégamment *des petites fibres blanchâtres* qui ſont en effet *les trachées* par leſquelles l'air paſſe dans les viſcéres; ces petites fibres, prennent leur origine de la tête par deux rameaux, qui s'étendent ſous le bouclier de la poitrine, ſe ſubdiviſent en pluſieurs autres petits rameaux, ſe diſtribuent par tout le bas-ventre, & ſe diſperſent dans les ſillons du dos, ou dans tous les intervalles des côtes; elles ſont creuſes comme des flûtes, & faites de filamens, pliés circulairement, ou qui forment autant d'anneaux contigus, qui peuvent ſe réſoudre en un long fil.

Elles

Elles ſont pleines d'air : il eſt douteux ſi c'eſt par leur moyen que s'excite le bruit que font ces inſectes, en battant leurs aîles. Ces trachées paroiſſent battre par tout le corps, comme les artéres.

Après l'éſophage, on voit *l'eſtomac* du Grillon, qui eſt fait en forme de cornemuſe, & rempli d'alimens. A ce ventricule eſt attaché *un nœud un peu dur*, liſſé en déhors, couvert d'une membrane, ridé & ſillonné en-dedans, continu avec les inteſtins, & qui paroît être comme un autre ventricule : car je crois que le Grillon rumine, parce que pour peu qu'on l'irrite, il rejette par la bouche une grande quantité de liqueur verte ſur celui qui le touche. Les ſillons ou rides oblongues qu'on voit dans cette eſpéce de ventricule, ſont au nombre de ſix ; ils ſe réuniſſent en-haut, & en-bas. Chaque ſillon eſt diviſé par une ligne ſelon ſa longueur ; mais ſur la ſurface intérieure de ce ventricule, il s'éléve en grand nombre des mammelons ou pointes qui ſervent comme de lime pour broyer & réduire en petits morceaux la nourriture, qui vient du premier ventricule. Il y a long-tems, qu'*Oligerus Jacobæus*, *in Th. Bart. Actis Hafnienſibus*, & *George Jerôme Welſchius*, *in Hecatoſtea 1. Obſ. Phyſico-Medic.* ont donné la même deſcription de l'eſtomac du Grillon. Outre ces deux ventricules, il y en avoit deux autres de chaque côté, ſitués après celui que j'ai décrit, ils étoient ſans rides, mais remplis d'une humeur ſale, de couleur d'écarlate. Le reſte des inteſtins eſt attaché *au méſentére qui eſt jaune.* Le colon eſt diviſé en cellules, & rempli d'excrémens verds. Aux deux côtés du conduit inteſtinal, on trouve dans les mâles *une glande blanchâtre ronde*, ornée de petites fibres blanches, ou de petites trachées : les teſticules ſont grands, & s'étendent juſqu'à *un corps filamenteux* & gluant, dans lequel on trouve la verge, qui eſt un peu rouge ; car les Grillons qui ne ſont point armés d'une lance, ou les mâles, ont entre deux ſoies veluës qui leur ſortent de l'anus, *un petit ſac* caché dans l'abdomen dans lequel eſt enfermé, comme dans une bourſe *un grain un peu dur*, plein d'une moëlle blanche ; de cette bourſe pend antérieurement la verge dont nous avons parlé, qui répond à la longueur de la lance des femelles. Les ſoies qui ſont autour du ventre dans les mâles, ſont veluës, & épineuſes.

J'ai trouvé près de l'anus, dans les femelles quatre *longs aiguillons* ſemblables à la pointe d'une lance, dont chacun contenoit une petite fibre, comme une épée dans ſon fourreau. On en trouve de doubles dans pluſieurs, qui ſe partagent encore en deux, enſorte que l'on compteroit quatre lances, qui dans un moment peuvent ſe plier & ſe joindre ſi étroitement que l'on croiroit qu'il n'y en a qu'une ſeule. On voit à l'origine de cette lance, entre les feſſes, quelque choſe de ſemblable *à la vulve* ; c'eſt un trou rond, qu'on remarque à la racine de la lance, & qui ſe meut en tout ſens ; ce conduit méne à *une glande ronde* canelée, & blanche comme la ſemence de *l'herbe aux perles*, & renfermée dans le ventre. Aux deux côtés de cette glande on trouve dans des membranes, ou petits vaiſſeaux, que l'on peut regarder comme *des ovaires*, & qui ſont jaunes & oblongs, un nombre preſqu'infini *d'œufs*, plus brillans *que l'or*, de la figure de la ſemence de cumin, mais beaucoup plus petits ; on en trouve de ſemblables dans le taupe Grillon.

Les pieds de devant ſont velus, ils ont des articulations élégamment diſpoſées, & ſont armés d'une tenaille à crochets. Chacun d'eux a cinq articulations ;

c'eſt la même choſe pour *le ſecond rang de pieds ; les pieds du troiſiéme rang ſont fort velus* au-deſſous des cuiſſes, & hériſſés d'épines ; ils ſont munis de gros muſcles, & de fortes tenailles.

Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 58.

L'abdomen a douze ſillons, diſpoſés de maniére que les inférieurs ſont reçus dans les ſupérieurs. Ils ſont coupés de part & d'autre ſur le devant par une petite ligne, & ils ſont joints enſemble par le moyen d'une membrane de couleur brune. Dans les mâles l'aîle droite ſupérieure, eſt garnie de différentes fibres réticulaires qui ſont toutes crêpues, elle s'étend ſur *l'aîle gauche*, & elles ſe joignent de part & d'autre ſi exactement en ligne droite, que l'air frappé par le battement des aîles eſt néceſſairement pouſſé en en-bas ; & comme elles ſont fermement jointes ſous le bouclier de la poitrine, il doit éprouver, au moment de l'impulſion, un trémouſſement qui cauſe le ſon qu'on entend.

Les aîles inférieures ſont auſſi garnies de fibres, & ſe plient ſelon leur longueur ; elles ſont beaucoup plus petites que les autres. Les aîles des femelles ne ſont point ſi crêpuës, ni peintes de tant de fibres que celles des mâles, quoiqu'elles ſoient également compoſées d'un tiſſu réticulaire.

On ne ſçait guére comment ſe produit le *bruit* du *Grillon* : les Cigales qui ſont ſi communes pendant l'Été dans la Gaule Narbonnoiſe, ont près des aîles une machine ſinguliére, & d'une ſtructure admirable, au moyen de laquelle, & par le ſeul mouvement des aîles ſe produit le bruit agréable qu'elles font. Les Cigales ne tirent point d'autre air par la bouche que celui qu'elles avalent peut-être avec leur nourriture & la roſée, & ainſi il eſt douteux ſi les Grillons reſpirent l'air par la bouche, pour faire ce bruit aigu. Car ces inſectes ont pluſieurs trachées dont Malpighi a le premier donné la deſcription, *in Epiſt. de Bombyce*, mais elles ne viennent pas de la bouche, comme dans l'homme & les autres animaux, & puiſque (comme on l'a déja dit) elles prennent leur origine de la tête vers l'œſophage, qu'elles ſont creuſes, pleines d'air, & qu'elles ſe gliſſent intérieurement dans les interſtices des côtes, ne peut-on pas dire que l'air paſſant rapidement dans ces trachées, & s'échappant par leurs extrémités, éprouve en rencontrant les aîles agitées, des ſecouſſes & des vibrations qui produiſent le ſon qui leur eſt ordinaire.

Les Grillons ſe nourriſſent de feüilles tendres des herbes, & des fleurs, qu'ils mangent avec une extrême avidité, enſorte que leur eſtomac en devient prodigieuſement gros, & même, lorſqu'ils ont faim, ils ſe déchirent, & ſe mangent les uns les autres, & ils meurent auſſitôt, s'ils ne ſont en plein air. Lorſque d'autres mâles ſe joignent à leurs femelles, ils les attaquent avec une chaleur & un courage extraordinaires, & les tuent tandis qu'ils chantent.

Leurs excrémens ſont oblongs comme ceux du rat.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. II. Ann. I. 1682.
Obſerv. 59.

OBSERVATION LIX.

Le grand Limaçon rouge terreſtre, par M. Jean de Muralto.

LE Limaçon eſt ſillonné, ſur le dos de la même maniére que l'Eſcargot qui porte ſa coquille ; il a des fibres très-groſſes & qui peuvent agir & ſe mouvoir pendant long-tems. Ses cornes ſont plus petites que celles de celui qui porte ſa maiſon. Un bord noirâtre ſépare la tête de la poitrine, & la poitrine, du ventre. Les Limaçons ont un cerveau ſi petit, qu'à peine peut-on l'appercevoir, cependant on y remarque quelques cavités, dont l'une conduit à un petit vaiſſeau nerveux, & délié comme un filament. Les autres cavités ne pénétrent pas au-delà de la tête. L'ouverture de la bouche eſt fort grande ; on voit à ſa partie ſupérieure une dent en forme de croiſſant armée de quinze pointes ; enſuite paroiſſent les inteſtins qui ſont parſemés de vaiſſeaux blanchâtres, comme ſont les veines lactées. Les lévres de cet animal, renferment chacune dans leur circonférence quinze mammelons aſſez ſaillans : le palais eſt garni de chaque côté de deux rangs de glandes, & il eſt diviſé dans ſon milieu par une ligne droite. Les inteſtins vont droit juſqu'à l'ovaire : intérieurement ils communiquent par un trou avec le foie, de-là ils s'élévent en haut juſques vers la tête, enſuite ils deſcendent vers les lobes du foie, d'où ils remontent encore en haut, & ont leur iſſue vers le côté droit de la tête. Je n'ai point trouvé de verge comme dans ceux qui portent leur maiſon, mais il y a à la place une chair tendineuſe de la figure d'un ſoc de charruë ; les cornes poſtérieures retirées environnent ſon extrémité. A l'ouverture de la bouche il y a une eſpéce de larynx, (ſi on peut lui donner ce nom,) pour entretenir un paſſage libre dans l'œſophage, & dont la grandeur ſoit proportionnée à l'arc des dents; mais peut-être que ſon principal uſage eſt dans l'accouplement.

De la tête partent deux grands vaiſſeaux blancs qui s'étendent, non-ſeulement juſqu'au foie, mais dans les inteſtins. Peut-être que ces vaiſſeaux portent le chyle qu'ils ont exprimé des herbes, à un petit vaiſſeau blanc en forme de cône, qu'on trouve auſſi dans le Limaçon à coquille, de-là au foie pour la ſécrétion de la bile & enſuite au cœur ? A l'extrémité du foie nous avons remarqué deux grands ovaires, qui reçoivent auſſi des rameaux lactés : ils contenoient une infinité d'œufs. Dans les femelles des Limaçons qui ne ſont point pleines, on trouve au lieu d'ovaires des glandes noirâtres, & qui ſont ſéparées par un vaiſſeau blanc.

La veſſie eſt pleine d'une humeur gluante, bleuâtre, elle eſt appuyée ſur un large pied, ou ſur une eſpéce d'apophyſe, & tire ſon origine de l'intérieur de la tête.

Le cœur eſt ſitué au-deſſous de la tête. Il eſt oblong, d'une couleur pâle, & enveloppé d'un péricarde ; il a une oreillette. Les vaiſſeaux vont du cœur au foie : l'oreillette eſt fibreuſe, & ſurpaſſe de beaucoup le cœur en grandeur.

Quoiqu'on ôte le cœur au Limaçon, il ne perd point auſſitôt la vie, étant même coupé par morceaux, il ſe remue encore aſſez long-tems.

Ephemerides de l'Acad des cur. de la Nature.

Sa peau eſt double, l'extérieure eſt en forme d'écorce ; l'intérieure eſt fibreuſe blanche, & percée d'une infinité de trous.

Dec. II. Ann. I. 1682.

OBSERVATION LX.

Anatomie de l'eſpéce de Scarabée appellée Scarabæus Majalis Foliaceus, *par M.* Jean de Muralto.

Obſerv. 60. CE Scarabée eſt de la longueur d'un pouce. Sa tête eſt couverte d'un large bouclier, & porte une mouſtache. Vers le grand angle de l'œil de chaque côté, s'élévent des antennes noueuſes, ou des cornes, qui ſont ornées d'une ſorte de plumage ; le plus grand des nœuds finit vers le bouclier du nez. La tête peut ſe cacher dans le bouclier de la poitrine, & brille comme un miroir, juſques vers les yeux. La tête & la bouche ſont veluës par devant ; les cornes ou antennes, ont quatre nœuds. Les eſpéces de plumes dont elles ſont garnies, peuvent ſe plier : la mouſtache a cinq articulations, dont la derniére eſt oblongue & finit en une pointe convexe. Les yeux ſont convexes, & compoſés de petits miroirs qui ont la figure d'un rhombe. Le cou eſt couvert d'une croûte brillante, comme une glace, & ſe cache dans la poitrine. La bouche eſt couverte d'un bouclier ou d'une lévre dure, & au lieu d'une bouche proprement dite, il y a un trou rond, qui conduit à l'œſophage.

Le bouclier de la poitrine dans les mâles, eſt noirâtre, & rouge dans les femelles. Outre cela, il eſt raboreux, & couvert de duvet ſur les bords. Au deſſous de ce bouclier, où les aîles ſont attachées, il y a une autre petite piéce noirâtre, triangulaire, luiſante, & veluë.

Il y a de chaque côté deux aîles, dont l'inférieure eſt membraneuſe, & ſe dreſſe par le moyen de pluſieurs petits fils ou côtes, elle peut auſſi ſe plier ; la couleur des fils eſt d'un rouge brun. Ces aîles ſont attachées vers les bords du bouclier de la poitrine ; les aîles ſupérieures ſont en forme d'écorce, dures, de couleur de châtaigne, tranſparentes, ornées de ſix lignes, & attachées ſur le dos qu'elles couvrent exactement : le dos eſt formé de neuf côtes, ou ſillons mols. Le bord des côtes eſt blanchâtre : le *coxis* eſt très-dur, & finit en une pointe recourbée. Le ventre eſt compoſé de ſept plis ou anneaux contigus ; les bords de chaque ſegment ſont marqués de côté & d'autre d'une petite ligne blanche. Cet inſecte a ſix pieds armés de crochets, velus, ou épineux ; ceux de devant ſont plus courts & moins charnus ; ceux de derriére ſont muſculeux & plus forts. Il y a dans la poitrine des chairs poreuſes, preſque rondes, de couleur rouge. Je doute ſi ce ſont les poumons. Au milieu paroît l'œſophage qui eſt noirâtre ; on voit en haut le cœur ſous la forme d'un point rougeâtre. J'ai trouvé 12 œufs adhérens à l'utérus, qui a deux cornes : les inteſtins ſont élégamment contournés, & ornés de pluſieurs trachées, par le moyen deſquelles l'air eſt porté aux viſcéres : l'eſtomac eſt placé au milieu des inteſtins.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. II. Ann. I. 1682.

OBSERVATION LXI.

Anatomie d'un Singe, par M. Jean de Muralto.

LA figure extérieure du Singe eſt ſemblable à celle du chien, & de l'homme. Il reſſemble au chien, en ce qu'il marche, qu'il a quatre pieds, qu'il eſt fort velu, qu'il aboie comme le chien, & qu'il eſt ſans raiſon; & à l'homme, en ce que depuis le front juſqu'au menton il a une figure humaine, deux oreilles, & autant de doigts aux mains & aux pieds, que l'homme, & qu'il ſe ſert de ſes mains comme lui pour faire mille choſes, enfin parce qu'il ſe tient aſſis comme l'homme, & qu'il en imite ſi bien les actions que l'on ſeroit tenté de croire que les Singes ont quelque ſorte de raiſon. Il a des mammelles, & des mammelons; ſes dents ſont fort groſſes: il n'a point de queuë, ni de feſſes; au lieu de cela, il a une chair calleuſe qui enveloppe l'os de la hanche: l'anus & la vulve ſont ſéparés l'un de l'autre par une cloiſon tranſverſale. Obſerv. 61.

Le tronc conſiſte en trois ventres, ſçavoir la tête, la poitrine, & l'abdomen. L'abdomen eſt plus long que les autres ventres; il étoit couvert d'une graiſſe jaune, dans le Singe que nous avons examiné, ce qui nous a fait croire que ce Singe étoit mort de vieilleſſe. Les fibres des muſcles de l'abdomen deſcendent juſqu'à la ligne blanche. L'épiploon étoit attaché de tous côtés au péritoine. Il n'y avoit point de muſcles pyramidaux: l'épiploon étoit pareillement garni d'une graiſſe jaune, mais ſes vaiſſeaux étoient rouges. Le ligament large du foie étoit attaché au diaphragme. L'épiploon enveloppoit tous les inteſtins.

La ſituation des inteſtins étoit telle; le cœcum, le colon, & le rectum, couvroient les inteſtins grêles, parce qu'ils étoient pleins d'excrémens épais; le colon ſur-tout qui étoit diviſé en cellules, rempliſſoit la plus grande partie de l'abdomen. La plûpart des inteſtins grêles étoient ſitués vers le haut, près du rein droit. Le gros inteſtin étoit environné d'un double ligament fort ſerré, qui y formoit par ſes attaches les différentes cellules qu'on y remarque. Le rein gauche étoit ſitué plus bas que le rein droit. L'aîle ſupérieure de l'épiploon environnoit le fond de l'eſtomac, & l'inférieure embraſſoit le pylore & la rate qui étoit de figure triangulaire. Le pancréas étoit fort grand, & ſitué près du duodenum: le méſentére eſt grand & large, adhérent de toutes parts aux inteſtins, & fortement attaché aux lombes. Le foie eſt diviſé en cinq lobes, au plus grand deſquels eſt attachée la véſicule du fiel.

Les ligamens larges de *l'utérus*, parvenoient juſqu'aux lombes, & étoient joints au péritoine; mais les ronds s'étendent vers le pubis, & les cuiſſes. Les reins ſont plus applatis que ceux des chiens, & ont un petit baſſin: la veſſie urinaire eſt quarrée. La capſule atrabilaire étoit creuſe, & noirâtre. *L'utérus* eſt ſemblable à la matrice humaine; le vagin eſt glanduleux & diviſé par pluſieurs ſillons, le cou de la matrice ſurpaſſe *l'utérus* même en grandeur; nous l'avons trouvé plein d'une pituite gluante. Les teſticules étoient preſque

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 61.

ronds, ſitués aux côtés de *l'utérus*, & attachés aux ligamens larges : ils étoient pleins d'œufs qui contenoient une humeur claire.

L'extrémité des teſticules eſt frangée ; le ligament large eſt continu avec le péritoine. Le muſcle pectoral eſt fort grand, il prend ſon origine à l'endroit où les calvicules ſe joignent au ſternum de chaque côté ; il touche du côté oppoſé les muſcles, ſterno-maſtoïdiens, ſterno-thyroïdiens, & ſterno-hyoïdiens. Le ſternum du Singe eſt entiérement ſemblable à celui de l'homme. Il a douze côtes, huit vraies, & les autres fauſſes : le médiaſtin, dans la duplicature duquel le cœur eſt renfermé, eſt attaché intérieurement au ſternum. Les veines mammaires étoient remplies de ſang. Le diaphragme eſt attaché de toutes parts à l'extrémité des côtes. Sous le tendon du diaphragme, j'ai trouvé le réſervoir du chyle, dans lequel ayant ſoufflé, le ventricule droit du cœur s'eſt auſſitôt enflé, ainſi que l'azygos & les veines intercoſtales. Le péricarde n'eſt autre choſe qu'une duplicature du médiaſtin. Il contenoit une liqueur qui humectoit la ſurface du cœur.

Le poumon droit a quatre aîles, le gauche n'en a que deux. Lorſqu'on ſouffle dans la trachée artére, toutes les véſicules des poumons s'enflent en même-tems. Au côté droit des bronches eſt ſituée l'artére véneuſe, ou veine pulmonaire ; ſi on ſouffle du ventricule du cœur dans cette veine (quoiqu'on le faſſe difficilement, à cauſe des valvules) l'air pénétre juſqu'à l'extrémité des lobes du poumon. Si on ſouffle dans la veine artérieuſe, ou l'artére pulmonaire, tous les lobes du côté droit s'enflent très-promptement. La ſubſtance des poumons eſt ſpongieuſe, & véſiculaire. Le ſang ſe porte par la veine-cave au ventricule droit du cœur, dans lequel on voit trois valvules tricuſpidales, qui empêchent le retour du ſang du cœur dans la veine-cave. Ce ſang traverſe les poumons où il eſt rafraîchi par le contact de l'air ; de-là il ſe porte au ventricule gauche du cœur, d'où l'aorte le reçoit, pour le diſtribuer dans tout le corps. Avant d'ouvrir le crâne, pour examiner le cerveau, nous avons ſéparé les muſcles coracohyoïdien, ſterno-maſtoïdien, ſterno-hyoïdien, ſterno-thyroïdien, milohyoïdien, ou geniohyoïdien, Myloglоſſe & Baſioglоſſe, les glandes bronchiales, les muſcles cricothyroïdien, le digaſtrique, le maſſeter, le crotaphite, les muſcles de l'oreille, du front & de l'occiput. Les ſplenius, les conplexus, les droits antérieurs grands & petits, les obliques ſupérieurs & inférieurs, les cartilages du larinx & l'os hyoïde, toutes parties qui correſpondent parfaitement à celles du corps humain.

Enfin, ayant ouvert le crâne, nous avons trouvé le cerveau dur, & de grandes ſinuoſités juſqu'aux oreilles, qui ſont fort grandes : les nerfs du goût étoient diviſés en pluſieurs filets. Sur la langue il y avoit des mammelons conſidérables. Les *nates* & les *tétes* étoient joints enſemble dans le cerveau ; & la glande pinéale étoit grande & tranſparente. On y voyoit fort bien le *rete mirabile* avec la glande pituitaire. On y diſtinguoit des vaiſſeaux qui venoient du ſinus intérieur du cerveau. Les cornes de l'os hyoïde ne s'étendoient point juſqu'à l'apophyſe ſtyloïde de l'os cuneiforme.

Nous avons vû, outre cela, les muſcles de l'humerus, du cubitus & de la main, & ceux de l'épaule & du dos : le ligament annulaire, & l'extenſeur du pouce étoient ſur-tout remarquables. Enfin nous avons parcouru les

muſcles de la cuiſſe, de la jambe, & des doigts, qui tous étoient parfaitement ſemblables à ceux de l'homme. *Geſnerus*, *Blaſius in Zootomia*, *pag. 253. Jonſton & autres*, ont écrit plus au long ſur la nature & la ſtructure du Singe.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 61.

REMARQUE.

Quelques Auteurs s'appuyant de l'autorité de Galien, ont penſé qu'il importoit peu de diſſéquer des hommes, ou des ſinges; il eſt cependant certain qu'il y a une grande différence entre l'un & l'autre ſujet, enſorte que, quoiqu'on doive ſubſtituer cet animal préférablement à pluſieurs autres, au défaut d'un ſujet humain, y ayant beaucoup d'analogie entre ſes parties, & celles du corps de l'homme, il peut cependant en réſulter un grand nombre d'erreurs; c'eſt ce qui fait qu'on a déjà remarqué dans Galien tant de différentes fautes Anatomiques. *Adr. Veſalius* dans ſon Livre *de la ſtructure du corps humain*, dédié à l'Empereur Charles V. reproche à Galien de s'être laiſſé tromper par ſes Anatomies de ſinges, & d'avoir en conſéquence repris ſouvent ſans ſujet les anciens Médecins qui diſſéquoient des corps humains. Je crois cependant que Galien n'a avancé nulle part qu'il y eut une parfaite reſſemblance entre le cadavre du ſinge & celui de l'homme; il eſt vrai qu'il donne la préférence au ſinge ſur les autres animaux, pour les diſſections, comme ayant plus de reſſemblance avec le corps humain, mais il enſeigne lui-même que cette analogie n'eſt point ſans exception, par l'exemple des clavicules, *lib. 13. de uſu part. cap. 11.* des mains, *lib. 15. cap. 8.* des pieds, *lib. 2. de anat. adminiſtr. cap. 8.* &c. Cependant il s'eſt trompé en pluſieurs points, en attribuant au corps humain ce qu'il avoit obſervé dans le cadavre des animaux; c'eſt ce que prouvent par exemple, le nombre des muſcles qu'il donne à l'œil, & la ſituation qu'il aſſigne aux reins; car dans l'endroit cité par *M. Harderus*, *dans ſes obſervations*, il aſſure que le rein droit ſe trouve plus élevé que le gauche, dans tous les animaux, ce qui eſt entiérement contraire à l'Anatomie de l'homme; enſorte qu'il eſt fort rare, que le rein droit ſe trouve plus élevé que le gauche, comme dans l'exemple que j'ai rapporté *dans l'ann. IX. de nos Ephém. obſ. 92.* il dit que les muſcles de l'œil ſont au nombre de ſept, *cap. 5. de muſc. diſſect.* & il dit dans un autre endroit que l'œil eſt mû par ſix muſcles, & qu'il eſt affermi par le ſeptiéme, qui ſe trouve près de la baſe de l'œil. (Veſale, dont nous avons parlé, admet mal à-propos ce ſeptiéme muſcle, dans ſon Livre de la ſtructure de l'homme) & il va juſqu'à déterminer la fonction méchanique de cet organe imaginaire, *lib. 4. de loc. adfect. cap. 2.* Au reſte nous ſommes ſurpris avec raiſon, que Galien qui s'étoit appliqué dès ſa jeuneſſe à l'Anatomie, & qui n'étoit pas ſeulement Anatomiſte par la lecture, mais par l'autopſie, ſe ſoit uniquement exercé à diſſéquer des animaux, puiſque les cadavres humains ne lui auroient ſans doute point manqué, s'il eut voulu en avoir; peut-être qu'il a négligé l'Anatomie de l'homme dans la crainte de paſſer pour un impie & un ſcélérat, ou qu'il a eu horreur de diſſéquer des corps de ſon eſpéce. Voy. ſur cela, *Democrit. Severini Zootom. part. 2.* (dans le même Ouvrage, *part. 4.* on trouve l'Anatomie du ſinge mâle d'après *Sylvius.*) Au reſte je croirai que Galien n'a point diſſéqué de cadavres humains, juſqu'à ce que quelqu'un ait démontré ſolidement le contraire. Je n'examine pas ici s'il a vu des ſquellettes humains, comme le remarque l'illuſtre *Thom. Reineſius Epiſt. 38. ad Neſter*, cela ne fait rien à la queſtion.

OBSERVATION LXII.

Le Taupe-Grillon, par M. Jean de Muralto.

L'Animal qu'*Aldrovandus* a nommé *Ver cucurbitaire. Ferrantes imperatus taupe*, *Olaus Wormius* le nomme *Taupe-Grillon.* Obſerv. 62.

Cet inſecte eſt de la longueur & de la groſſeur du petit doigt.

Il lui ſort de côté & d'autre de l'anus deux petites fibres velues, comme une queuë de rat.

Le ventre eſt compoſé de huit plis écailleux, & un peu velus, de couleur de châtaigne.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 62.

Le ventre eſt mol, & d'une couleur ſale.

Le dos eſt couvert de deux ailes pointuës, ſur leſquelles il y a une ligne noirâtre.

Ces aîles ſe plient, & ſe roulent très-proprement: ſur les aîles ſont étenduës les antennes, qui ont différentes cannelures noirâtres: elles ſont plus courtes que les aîles, car celles-ci vont juſqu'au milieu de la queuë, & celles-là ſeulement juſqu'au milieu des aîles.

Cet animal a quatre pieds, ceux de derriére ſont plus gros & plus longs. Ceux de devant ſont plus petits & plus courts.

Les pieds de derriére prennent leur origine de la premiére écaille du ventre, & ont quatre articulations, dont la premiére eſt la cuiſſe, la ſeconde la jambe qui eſt dentelée, la troiſiéme le tarſe, & la quatriéme l'extrémité du pied, qui eſt muni d'un petit rameau diviſé en deux en forme de doigt. Les autres pieds ne différent de ceux-ci que par leur petiteſſe, & leur peu de longueur.

La poitrine eſt couverte d'un bouclier écailleux, noir par-deſſus, & d'une couleur pâle par-deſſous, & velu. Sous ce bouclier il y a une membrane molle qui ſépare le ventre de la poitrine: aux deux côtés de la tête, au lieu de bras, il y a deux ſaillies dures, noueuſes, & dentelées comme des ſerres avec leſquelles ce petit animal ſe défend & cherche ſa nourriture, en creuſant la terre. Chaque ſaillie a quatre articulations, dont la premiére lui tient lieu d'aiſſelle, la ſeconde plus longue & plus large, eſt appliquée à la poitrine, & a une appendice pointuë, à laquelle ſe joint la main: la troiſiéme comprend la main elle-même, qui a cinq pointes ou cornes noirâtres comme des doigts. A celles-ci ſe joignent deux autres petites cornes velues, fourchues, qui ont une petite apophiſe, & qui lui ſervent comme de pouce: les mains ſe fléchiſſent ſur-tout en dehors comme dans la Taupe.

La tête eſt cachée ſous le bouclier, elle eſt faite en pointe & barbuë, à peu près comme dans les écreviſſes; car il y a deux cornes ſous les yeux, derriére le nez qui s'allongent ſur le devant; ſur les barbes on voit des mammelons blanchâtres.

Nous avons trouvé dans le ventre une veſſie en forme de poire, qui prend ſon origine de l'œſophage, elle contenoit un ſuc viſqueux, terreſtre, & bourbeux. Mais cette veſſie n'étoit autre choſe, que le ventricule, qui étoit environné d'un nombre innombrable de vaiſſeaux blanchâtres par leſquels l'air paſſe comme par des trachées.

Nous avons encore remarqué un autre ventricule plié & dentelé, comme dans les animaux qui ruminent. Les inteſtins alloient droit en en-bas, & étoient parſemés de vaiſſeaux blancs, c'eſt-à-dire de trachées.

Il y a vers le ventre une piéce cartilagineuſe qui ſoutient la double queuë. Sous cette piéce eſt cachée la verge, qui eſt très-petite.

Aux deux côtés on voit deux corps oblongs, qui ſont les laites, ou les teſticules.

L'épine du dos eſt compoſée de vertébres: la moëlle de l'épine eſt renfermée dans les vertébres. Le cœur eſt poſé entre deux lobes, & comme environné

vironné d'une baſe fort dure. La mâchoire ſupérieure, & inférieure, eſt dentelée : la ſupérieure eſt couverte d'un bouclier, comme d'une lévre.

Les yeux ſont très-durs, brillans, & noirâtres.

L'ouverture de la bouche eſt large, & il y a de part & d'autre deux amigdales.

Le crâne eſt aſſez dur : la tunique uvée eſt de couleur de ſafran.

Le cerveau eſt très-petit, & il y a de gros nerfs, qui s'étendent vers les cornes, & vers les yeux.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 62.

OBSERVATION LXIII.

Le Scarabée des Lis, par M. Jean de Muralto.

SA tête eſt brune, & ſe meut en tout ſens ſous le bouclier de la poitrine qui eſt poli, & tacheté. Obſerv. 63.

Il lui ſort du front des cornes longues, couvertes de duvet, & qui ont douze nœuds. Elles ſe meuvent en tout ſens & ſont pliées au ſommet : les yeux ſont ſitués près des cornes, ils ſont d'un noir tirant ſur le jaune, compoſés comme de pluſieurs miroirs anguleux, & environnés de toutes parts de paupiéres veluës.

Les ſutures de la tête forment comme une étoile. Le bouclier qui couvre la bouche eſt velu ; on voit de chaque côté deux petits becs dentelés, figurés comme des faulx, & au milieu, une langue couverte d'un duvet en maniére de plumes. La bouche eſt ornée d'une mouſtache qui ſe diviſe en trois parties, & ſe cache ſous le bouclier. La mâchoire inférieure eſt plus courte que la ſupérieure : le cou eſt ſaillant comme dans l'écureuil.

Toute la tête eſt veluë : le cou eſt environné d'un large collier rouge, marqué de points qui forment comme une rangée de perles. On voit ſur le dos un double rang d'aîles. Celles de deſſus ſont comme de l'écorce, rouges, & ſillonnées ſur le bord ; elles couvrent les inférieures qui ſont membraneuſes, pliées, & affermies par ſix nervures rouges.

Le bouclier du dos eſt convexe, parce que la partie poſtérieure de la poitrine fait une ſaillie en haut : la poitrine eſt environnée par le bas d'une ceinture, & les parties latérales ſont applaties.

On lui remarque ſix pieds, qui ſont armés de chrochets, velus & raboteux ; l'aiguillon ſort dans un ſens contraire aux crochets, afin qu'ils puiſſent s'appuyer fortement, & affermir leur marche. Chaque pied a trois articulations : ils ſont mus par des muſcles placés en-haut.

L'abdomen eſt compoſé de fourreaux frangés, & luiſans.

Les inteſtins ſont de couleur de ſafran, & fournis d'une grande quantité de vaiſſeaux.

Outre cela, on voit des glandes conſidérables. Le cœur eſt ſitué au commencement de l'abdomen. Dans la poitrine on trouve l'œſophage environné d'un grand nombre de vaiſſeaux aëriens, & ſans doute, que l'air paſſant de ces trachées ſous les anneaux du bas-ventre produit le ſon que rendent ces petits animaux. Au lieu d'anus, ils ont deux petites feuilles noi-

râtres. L'extrémité du ventre eſt recouverte de deux rangs de poils.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 18.

Nous avons auſſi trouvés quelquefois dans l'ovaire un très-grand nombre d'œufs cylindriques, de couleur pâle, & peints élégamment de veines rouges.

OBSERVATION LXIV.

Anatomie de la Mouche commune, par M. Jean de Muralto.

Obſerv. 64.

LA Mouche a une tête, une poitrine, & un ventre. La partie antérieure de la tête eſt principalement compoſée des yeux, qui ſaillent conſidérablement de chaque côté. Ils ſont immobiles, comme les yeux des Grillons, & ornés d'une infinité de points, comme d'autant de petites perles; ils ſont environnés d'un cercle qui eſt ordinairement blanc, au-deſſus duquel s'éléve une ſuite de poils, qui ſe continuent vers le grand angle de l'œil, & vers deux corps cylindriques ſitués au milieu de la face; ces poils ſont courbés, & s'embaraſſent les uns dans les autres comme de petites branches. Entre ces poils on trouve un corps membraneux, aſſez large, & ſemblable à du taffetas noir, qui ſort du cercle blanc des yeux; il eſt percé de pluſieurs trous, & il ſépare les yeux. Au ſommet de la tête eſt attachée ſur ce corps une éminence qui reſſemble à une couronne, car elle eſt faite d'un cercle de couleur d'or orné comme de trois perles noires, fort brillantes.

On voit auſſi en cet endroit pluſieurs ſoies recourbées.

Au deſſous de la membrane noirâtre, on voit deux petits corps oblongs qui ſe meuvent en-haut & en-bas, ils ſont marqués de points, & munis de trois poils en forme de plumes, ſemblables à la queuë velue d'un rat. Le dernier eſt plus court que les autres, & pour peu que l'air ſoit agité, il eſt dans un mouvement continuel. Sous ces poils il y a deux cavités dans leſquelles ils ſe cachent, lorſqu'on irrite la mouche.

A la partie inférieure de la tête, il y a deux corps qui s'avancent de chaque côté, & qui paroiſſent être des mâchoires; ils ſont blancs, marqués de points noirs & hériſſés de poils, ils ſe recourbent peu-à-peu de la partie inférieure, vers les corps cylindriques dont nous avons parlé, & de leur ſommet partent des poils longs, qui ſe croiſent.

Au deſſous de ces poils on voit une autre cavité, ſemblable à une bouche dans laquelle ſe cache la trompe, en ſe pliant. La partie ſupérieure de cette eſpéce de bouche eſt blanchâtre, & tranſparente comme une membrane. Cette trompe eſt aſſez ſemblable à celle d'un Éléphant, elle eſt velue à l'extrémité, & fendue comme la bouche: du milieu de la trompe s'avancent deux petits corps cylindriques, & velus.

Le cou a deux muſcles ſitués poſtérieurement, par leſquels la tête eſt tirée vers la poitrine: par-devant on voit un collier gris, & orné d'un plumage ſous lequel il y a une eſpéce de miroir de couleur rouge.

L'œſophage prend ſa naiſſance au col, & de-là deſcend intérieurement dans la poitrine, qui eſt velue de chaque côté ſur le derriére, juſqu'au bas

du ventre ; elle porte sur le milieu deux ailes transparentes, d'un tissu très-délicat.

Le dos est marqué de six lignes noires, longitudinales, & de trois autres transversales.

L'extrémité du dos est plus pâle que les autres parties de la poitrine.

On voit dans l'intérieur différentes côtes bien distinguées, & une chair jaunâtre, & gluante. Deux petites feüilles qui naissent du dos, sont couchées sur l'abdomen. Les intestins ont des cellules, & des vaisseaux noirâtres, étendus selon leur longueur ; ils contiennent une pituite jaunâtre & transparente.

Il sort de la poitrine six pieds épineux qui ont des griffes aux extrémités ; ils sont outre cela armés de crochets qui leur servent pour se cramponer. Il y a une articulation pour la cuisse, pour le genou, & pour le pied.

Le ventre est peint de différentes couleurs, mais le plus souvent bleuâtre, un peu velu, composé de quatre fourreaux, & marqué d'autant de lignes.

Le ventricule est contourné avec les intestins, comme un escargot. On remarque dans les femelles & dans les mâles, deux ovaires avec de petits œufs. Je crois avoir remarqué dans les mouches qui ont un aiguillon, des ovaires jaunes, parsemés de petites fibres noires. Il est douteux si les mouches sont hermaphrodites.

Le cœur est pâle, de figure conique, & caché sous le diaphragme dans l'abdomen ; il n'a qu'un seul ventricule, & est environné d'un péricarde.

L'estomac est grand, & membraneux, & souvent il se rompt avec bruit comme une vessie, lorsqu'on presse le ventre avec les doigts.

Le mésentére qui est jaune, réünit les intestins.

La verge est oblongue, & noueuse, blanche au milieu, & marquée de chaque côté de lignes noires ; elle a le sommet noir.

Une pointe recourbée ferme la vulve, qui est velue.

Le Sçavant, M. de la Hire, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, croit que ces trois petits corps brillans comme des pierres précieuses, qui sont sur la tête des mouches, sont les yeux avec les paupiéres ; nous ne sommes pas trop portés pour ce sentiment d'après la dissection que nous en avons faite.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. II. Ann. I. 1682. Observ. 64.

REMARQUE.

L'observation qu'a donné sur les yeux des mouches, *le P. de Gottignies, Professeur de Mathématiques au College de Rome*, & qu'on trouve *dans les Ephémérides des Sçavans de Rome, au mois de Novembre de l'an 1669.* est très-curieuse & mérite d'être rapportée ici. » Sur la tête des mouches, des cousins, des papillons, & d'autres insectes semblables, il y a deux corps d'une convexité irréguliere, qui étant examinés au microscope, paroissent très-jolis, & que l'on croit être les yeux dans les mouches. *Robert Kooke* a aussi observé la même chose avec ce: instrument, & en a donné une exacte description dans sa Micrographie, où il remarque que ces piéces sont composées de plusieurs globules de différente grandeur, quelles sont disposées en forme triangulaire, & si bien jointes, qu'ils ne laissent entre eux que le moins d'espace qu'il est possible : Il croit que chacun de ces petits globules est un œil parfait, ensorte que les mouches ont les yeux tournés en tous sens, & quoiqu'ils soient immobiles, elles peuvent voir devant, derriére, & à côté : les animaux qui n'ont qu'un petit nombre d'yeux, sont privés de cet

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 64.

» avantage. Il a compté juſqu'à quatorze mille de ces globules, dans une certaine eſpece » de mouches, c'eſt-à-dire, ſept mille de chaque côté, quatre mille petits, & trois milles » autres encore plus petits. *Mais le P. de Gottignies* a fait des obſervations très-exactes » ſur ces parties, & en raiſonnant d'après ſes principes de l'Optique, il aſſure qu'elles ne » peuvent point être des organes de la vuë, parce que, dit-il, ou chacune d'elle ne con- » ſtitue qu'un œil, où elle en conſtitue pluſieurs; ſi elle n'en fait qu'un, cette ſurface ex- » térieure devroit donc ſervir de cornée, ce qui ne peut point être, puiſque ſa convexité » n'eſt ni égale, ni polie, comme elle devroit l'être pour faire l'office de cornée; ſi chaque » partie formoit pluſieurs yeux, il doit s'en ſuivre une très-grande confuſion dans la vuë. » C'eſt pourquoi il penſe qu'elles ont été conſtruites par la nature pour une autre fin, que » pour voir, & conſidérant que ces parties ſont renflées, & tenduës comme un tambour, » il croit qu'elles ſont l'organe de l'oüie, étant très-propres par leur ſtructure à recevoir » les vibrations de l'air extérieur, c'eſt-à-dire, le ſon. Il eſt d'autant plus affermi dans » cette opinion, qu'il a vu par le moyen du microſcope, ſur la tête des mouches, des » parties ſemblables aux yeux des autres animaux; on pourroit douter ſi ces parties » ſont réellement les yeux des mouches, puiſqu'elles ſont peu différentes, par leur forme » & leur couleur, de ces taches noires que l'on voit pareillement diſperſées ſur leur tête. » Mais les obſervations qu'il a faites ſur les autres animaux, ne laiſſent, dit-il, aucun doute » ſur cette matiére; car on diſtingue fort bien dans quelqu'un d'entre eux, & les yeux, » & les corps convexes dont nous avons parlé, comme dans ces punaiſes, que les Ita- » liens appellent *Cimici di Campagna*, qui ſont très-curieuſes. On découvre dans ces inſectes » par le moyen du microſcope pluſieurs taches noires, diſperſées très-élégamment ſur un » fond en partie blanc, en partie jaune; & ſur leur tête on diſtingue aiſément deux corps » élevés, aſſez ſemblables à ceux dont nous avons parlé, & qui ſe trouvent dans les mou- » ches, au deſſus deſquels on voit deux petits globes très-diſtincts, qui vrai-ſemblable- » ment ne ſont autre choſe que les yeux. C'eſt pourquoi, ayant trouvé dans le même ani- » mal, ces deux éminences, ou convexités, qui ſe trouvent dans les mouches, & de plus » les yeux qui en ſont évidemment diſtingués, il conclud que dans les mouches, ces » convexités ne ſont point les yeux, mais plutôt les organes de l'oüie. « Quoiqu'il en ſoit qu'il me ſoit permis d'ajouter ici une remarque : les corps globuleux dont nous venons de parler ſont d'une nature membraneuſe, ils ſont enduits, & pénétrés d'une liqueur aſſez épaiſſe, & rouge comme du ſang, quoique un peu plus foncée, laquelle étant eſſuyée, la membrane elle-même paroît aſſez épaiſſe, eu égard à la petiteſſe de la mouche, & ſans couleur; & ſi on lui oppoſe quelque corps coloré, rouge, noir, &c. les ſommets de globules, (qui méritent peut-être mieux le nom de taches blanchâtres, puiſqu'elles ſe voyent des deux côtés, tant à l'extérieur, ou du côté convexe, qu'à l'intérieur, ou du côté concave,) le ſom- met, dis-je, ne tranſmet point la couleur, mais conſerve ſon éclat blanchâtre, tandis que les eſpaces intermédiaires qui ne ſont point tachetés, ou les interſtices des globules prennent la couleur du corps qu'on leur oppoſe. J'ai auſſi apperçu par le moyen du microſcope dans la poitrine de quelques mouches, près de l'inſertion des pieds, une eſpéce d'inſecte très-petit, que je crois être de l'eſpéce pédiculaire. *Sachſius* notre aſſocié a rapporté (dans la *Scholie de l'obſ.* 13. *de l'ann.* 1. *des Ephémérides*,) tout ce que *Fontana Hookius*, &c. ont obſervé dans les mouches à l'aide du microſcope, *Pierre Hain in ann.* 11. *dd. Eph. obſ.* 27. a obſervé par le moyen du microſcope 72 vers enfermés dans le corps d'une mouche & qui étoient contenus dans une membrane, & *Frid. Scharderus* a remarqué que les mouches qui engendrent le ver du fromage avoient une verge d'une ſtructure ſinguliére, & qu'on n'a peut-être jamais obſervée dans aucun autre animal. Elle eſt recourbée comme les tendons de la vigne, & a un grand trou à l'extrémité, dans lequel entre la vulve, enſorte qu'elle ne s'y inſére point, comme dans les autres animaux. Enfin la mouche n'a point de rate, non plus que les autres inſectes, ſelon l'obſervation de *Thom. Bartholin, lib.* 1. *Anatom. reform. cap.* 16.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 65.

OBSERVATION LXV.

Anatomie du Hériſſon terreſtre, par M. Jean de Muralto.

LE Hériſſon, depuis la tête juſqu'à la queuë, eſt armé de pointes, qui ſont fermement attachées à la peau par une racine noirâtre : ces aiguillons ſont tantôt blancs au milieu, tantôt noirs ; ils ſont cannelés, & d'une matiére ſemblable à de la corne. La pointe qui eſt blanche, eſt ornée d'une tache noire. La peau eſt fort lâche, pour quelle puiſſe envelopper tout le corps lorſqu'il ſe met en boule. Il a des oreilles de chien : la glande lachrymale eſt conſidérable.

Il a auſſi un nez qui eſt ſillonné de chaque côté. Vers les narines ſe trouvent quelques épiphyſes dentelées. La gueule finit en pointe. J'ai compté dans la mâchoire ſupérieure ſeize dents, ſçavoir 8 molaires, 6 canines, & 2 inciſives. J'ai obſervé la même choſe dans la mâchoire inférieure, quoiqu'elle ſoit beaucoup plus courte.

On diſtingue très-bien dans l'oreille l'hélix, l'ant-hélix, le *tragus* & *l'antitragus*.

La face, le cou, la poitrine, & l'abdomen, ſont velus. Il y a des vaiſſeaux ſous la peau, que nous coupâmes en diſſéquant cet animal & qui fournirent beaucoup de ſang. A la peau eſt attaché un muſcle particulier.

Le muſcle pectoral finit à la poitrine du cartilage xyphoïde. Le ſterno-maſtoïdien s'étend juſqu'au milieu du ſternum.

Les muſcles de l'abdomen ſont compoſés de fibres très-groſſes.

On voit dans l'abdomen, du côté gauche, le ventricule couvert de l'épiploon, dans la duplicature duquel ſont contenus les inteſtins : les artéres méſaraïques battoient fortement. La glande appellée *pancréas d'Aſellius* étoit grande, & fort apparente au milieu du méſentére.

Les valvules des veines ſanguines étoient fort ſenſibles. Au lieu de chyle, il y avoit dans les veines lactées une lymphe tranſparente comme le cryſtal, à cauſe de la diéte que cet animal avoit ſouffert.

L'épiploon joint du côté gauche le ventricule à la rate qui eſt ſemblable à une langue de chien, & bien fournie de vaiſſeaux ſanguins. Le pancréas de Wirſungus s'étend depuis la rate, & le deſſous du ventricule, juſqu'aux inteſtins.

Le ventricule reſſemble à une cornemuſe. L'orifice ſupérieur eſt environné d'une couronne de veines & d'artéres ; l'inférieur, de glandes. Il n'y a point d'inteſtin cœcum. Les veines hæmorroïdales ſont conſidérables, de même que les glandes qui ſe trouvent ſur le rectum : la membrane intérieure qui environne l'anus étoit fort ridée. Nous avons trouvé douze plexus glanduleux dans les inteſtins. Une glande conſidérable percée d'une infinité de pores entouroit le pylore. L'eſtomac étoit rempli de *mucus*, & avoit intérieurement différens plis.

Le foie étoit diviſé en 7 lobes ; entre le premier & le ſecond, étoit la

vésicule de fiel, pleine de bile porracée. De la partie convexe du foie sortoit la veine-cave, & de la concave, la veine-porte. Le diaphragme étoit tendineux dans son milieu, & musculeux dans son contour. L'ouraque tenoit suspendue la vessie urinaire ; les vestiges des artéres umbilicales paroissoient aussi de chaque côté.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. II. Ann. I. 1682. Observ. 65.

Les cornes de l'utérus étoient attachées par-devant avec les muscles du pubis, & en-haut, avec les lombes. Ces cornes étoient creuses, & pleines d'une humeur gluante : l'orifice interne de l'utérus étoit fibreux & presque cartilagineux. Le vagin étoit fort ridé, & avoit des glandes considérables.

Le rein droit étoit situé plus haut que le gauche : la capsule atrabilaire étoit oblongue, & pleine de *mucus*. Il y avoit beaucoup de graisse sous les reins.

Le cœur est sans péricarde ; mais il a deux oreillettes : on voit de chaque côté le *Thymus*.

Les poumons étoient divisés en cinq lobes dont trois étoient du côté droit, & deux au côté gauche.

Les mammelles sont placées sous le corps de cet animal ; elles ont chacune six mammelons, sçavoir, deux près du cou, deux vers la poitrine, les autres vers le milieu des côtes, deux au ventre, la cinquiéme paire dans les aînes, la sixiéme paire près des parties de la génération.

Les pieds de devant sont composés de cinq doigts, & armés de griffes. Les pieds de derriére ont aussi cinq doigts, & une apophyse ; le tout couvert d'une peau ridée & luisante. Il y avoit par-tout des glandes noirâtres, un peu dures, répandues dans la graisse. Il y a sous la peau un muscle circulaire qui sert à faire rouler, & à étendre le hérisson. Il sort de ce muscle un autre muscle transversal, qui peut resserrer le corps. Ensuite on voit d'autres muscles vers la tête, d'autres vers les côtés, à la poitrine, au ventre ; d'autres enfin tirent leur origine de la queuë : les muscles de la tête, s'étendent vers les oreilles, de là sur le nez ; ils sont charnus & fermes, & ils couvrent la tête d'une large plaque ; d'autres qui sont attachés derriére les oreilles, étendent leurs fibres jusqu'à la moitié de la peau, & vont se terminer aux pieds de devant ; les fibres de ces deux muscles se rencontrent au milieu. Outre cela on voit au milieu du ventre plusieurs processus musculeux ; les uns se terminent aux pieds de derriére, les autres, & ce sont les plus forts, vont à la queuë. Mais les muscles des tempes sont considérables ; ils tirent la mâchoire inférieure. On voit aussi très-bien les muscles *trapezes*, & les muscles *de patience*, qui tirent les épaules jusques vers le cou, les muscles sternomastoïdiens ; les sternothyroïdiens, les sternohyoïdiens, les muscles, *splenius* & *complexus*, les droits, &c. & ensuite les glandes du cou, du larynx, les maxillaires, & les parotides.

Les yeux étoient petits, ronds, couverts de graisse, & baignés d'une humeur banchatre qui couloit des paupiéres. La tête est semblable à celle d'une souris.

L'os hyoïde étoit assez gros, ainsi que la clavicule qui soutient l'épaule pour qu'elle ne presse point la poitrine. La rotule étoit enduite d'une humeur onctueuse : les muscles *psoas* étoient considérables ; ceux des pieds, de la queue, & du dos, étoient très-distincts.

On comptoit quatorze côtes. Une graiſſe jaune couvroit les muſcles ſupérieurs du cou ; cependant le thymus & les autres glandes étoient fort groſſes, enſorte qu'on peut douter ſi cette couleur jaune venoit de l'âge de l'animal. La langue étoit parſemée par-tout de mammelons nerveux, ſur-tout à la pointe, & à la baſe : la membrane de la langue eſt villeuſe. Les cornes de l'os hyoïde ſe plient de côté & d'autre par trois articulations : les muſcles ceratogloſſes & baſiogloſſes étoient accompagnés de gros nerfs, qui s'étendoient juſqu'à l'extrémité de la langue.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 65.

Le crâne a des ſutures conſidérables : les *proceſſus mammillaires* ſont très-gros & s'avancent dans le nez.

On voit dans le cerveau un *plexus* choroïde conſidérable. Les nerfs ſont aſſez durs ; & l'os cunciforme eſt conſidérable.

Ayant ôté l'oreille externe, on voit à travers le conduit de l'oüie le muſcle du marteau, & le tympan, avec le cercle & les autres oſſelets de l'oüie.

OBSERVATION LXVI.

Le Scorpion, par M. Jean de Muralto.

SOus la bouche du Scorpion, on voit de chaque côté de fortes ſerres, qui ſont trois nœuds ou articulations, anguleuſes & veluës. Obſerv. 66.

De la bouche ſortent deux petites tenailles dentelées, appuyées ſur les nœuds, entre leſquelles paroît la bouche en maniere de *papille*. La mâchoire inférieure eſt diviſée en deux & dentelée. Il ſort du bouclier de la poitrine quatre pieds de chaque côté, dont les premiers ſont plus courts, & les autres plus longs, chaque pied finit en deux petits crochets, & ſe plie par le moyen de ſix articulations.

Le dos eſt canelé, & a des tubercules noirâtres, le ventre a ſept écailles qui ſe couvrent l'une l'autre, le deſſus de chacune eſt orné d'une ligne. La langue eſt en forme de plume : ſur le dos eſt un bouclier luiſant. Au-deſſous des pieds de derriére ſont ſituées deux petites plumes, qui ont huit cannelures.

La queue du Scorpion à ſix anneaux angulaires, mobiles & marqués de points : au dernier des anneaux eſt attaché, comme une apophyſe un aiguillon recourbé, velu, creux, & rempli de venin.

REMARQUE.

On peut joindre ici les obſervations que le célébre *Jean Rhodius, cent. 3. obſerv. 90*, & *pag. 244. comm. in Scribon. Larg.* rapporte ſur la naiſſance des Scorpions, comme auſſi celles de *M. François Redi dans ſes Expér. ſur les inſectes*. Où il expoſe auſſi la ſituation des petits Scorpions dans l'utérus, & donne la deſcription des Scorpions d'Egypte, & de Tunis, avec celle de leur aiguillon qui eſt percé, & d'autres obſervations curieuſes. *Jean Otton Helbigius*, a remarqué que ceux de l'Iſle de Java quittent leur peau au Printems. *Ann. IX. Ephém. Nat. Cur. obſ. 199.* & on lit, *vol. 4. Act. Med. Hafn. Barthol. obſ. 28.* que *Rhodius* en a vû un à deux cornes, à Padouë,

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. II. Ann. I. 1682.

OBSERVATION LXVII.

Le Ver luisant, par M. Jean de Muralto.

Observ. 67. LE dos du Ver luisant est couvert d'onze boucliers, noueux, luisans, marqués d'une ligne au milieu, & environnés d'une frange pâle.

Le premier bouclier est en forme de croissant, & couvre la tête exactement. Le second bouclier est comme un collier ; le troisiéme est plus large ; les autres, jusqu'au dernier sont égaux, & insensiblement ils deviennent plus étroits. Le dernier est plus pâle, & finit en une double apophyse en forme de queue.

Au sommet de la tête de chaque côté il y a deux cornes, qui ont dix nœuds velus, & mobiles ; sous ces cornes sont placés les yeux, qui sont luisans & anguleux. Ensuite on voit la bouche qui est dentelée, & la mâchoire inférieure qui est veluë & triangulaire. La chair du cou & de la poitrine est rouge comme du cinabre.

De la poitrine sortent de chaque côté trois pieds qui sont mobiles par le moyen de trois articulations, & armés de deux crochets. Près du premier & du second rang de pieds, on voit un triangle dont la base regarde le premier rang de pieds, & l'angle regarde le second rang. Entre le second & le troisiéme rang de pieds, s'éléve une chair rougeâtre marquée de points, & un mammelon charnu entre les pieds du troisiéme rang.

Il sort de la poitrine quatre fourreaux, ou boucliers bruns, silonnés au milieu, & semblables à cette peau de poisson qu'on appelle chagrin en France.

Les trois derniers boucliers sont blancs comme de l'yvoire, & jettent dans l'obscurité une lumiére dont l'air environnant est éclairé pendant la nuit.

J'ai tiré du ventre six petits œufs verdâtres, & j'ai remarqué deux petites veines qui rampoient sur le ventre. Mais la matiére luisante étoit séche, & paroissoit fibreuse & gluante.

OBSERVATION LXXIV.

Sur une maladie causée pour avoir mangé des racines d'Aconit ; par M. Jean Louis Hanneman.

Observ. 74. L'An 79. le 16 Mars quelques enfans dans le Duché de Brême, trouvérent malheureusement une racine, appellée par les gens du païs *Bildendinge*, semblable à la racine de glaïeul, qui croît en notre païs, elle a une odeur agréable d'Angélique, & imite le goût du Panais. C'est une espéce d'*Aconit*, ou de *Doronic*, qui croît abondamment dans les lieux humides. Douze enfans mangérent de cette racine, une heure après, ils éprouvérent les symptomes suivans. Ils ressentirent d'abord une anxiété extrême,

extrême, & déchirérent avec leurs dents & leurs mains tout ce qu'on leur présenta; trois heures après deux de ces enfans moururent. Les autres sont encore malades, leur langue & leurs dents sont comme racourcies, ils vomissent une très-grande quantité de sang, & leurs yeux sortent de leur orbite d'une maniére affreuse. L'apotiquaire qui m'a écrit cette histoire telle que je viens de la rapporter ayant été mandé pour secourir ces enfans, (qui étoient âgés de 6. 8. & 10 ans) fit tout son possible pour les faire vomir, en leur faisant prendre de l'huile & du lait. Si j'avois été appellé, je leur aurois donné le même remède, avec lequel je rendis autrefois la santé à la femme d'un Charbonnier *en Holsace*, qui avoit mangé de l'arsénic. On lit cette observation dans le célébre *Thomas Bartholin*, *II. vol. Actor. Hafnienf. Obf. CIV. pag. 253.* Je crois que les sudorifiques ne conviennent point ici : il faut chasser le venin du centre où il est ramassé. On mange sans danger la semence de cette plante, & on en fait une potion qui cause l'avortement, comme une femme me l'a avoué.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. II. Ann. I. 1682. Observ. 74.

REMARQUE.

Quelle qu'ait été cette Plante, les tristes symptomes qu'elle causâ démontrent assez sa qualité vénéneuse. La méthode la plus sûre dans un pareil cas, étoit d'abord de faire vomir. C'est celle que conseille le célébre *Wepfer* dans son Histoire de la Ciguë aquatique : elle est également indiquée par la raison & l'expérience : ajoutez l'autorité de Dioscoride, qui assure, *lib. 6. cap. 7.* qu'il faut donner des vomitifs à ceux qui se sont empoisonnés avec l'Aconit. Mais lorsque quelques particules ont pénétré dans les vaisseaux, il faut mettre en usage les alexipharmaques appropriés, ou même les sudorifiques.

OBSERVATION LXXVII.

Sur un Ver sorti par le passage de l'urine, par M. Jean Pierre Albrechtus.

ON sçait par mille observations, qu'il s'engendre souvent des Vers dans le cœur, les poumons, le foie, & dans les autres parties du corps humain. J'ai été plus surpris lorsque j'ai lu dans *Schenckius*, qu'il étoit quelquefois sorti des Vers de la vessie en même-tems que l'urine. J'ai eu occasion de remarquer quelque chose de semblable, l'an 1678. le 5 Avril, dans un soldat de notre garnison. Il étoit travaillé depuis long-tems d'une suppression d'urine. J'allai le voir, & je le trouvai dans un état pitoyable : car il y avoit déjà sept jours, qu'il n'avoit rendu une goutte d'urine. Il se plaignoit de grandes douleurs autour du nombril, & de la vessie, qui étoit fort tenduë ; & l'Abdomen étoit si enflé que ce malade ressembloit à un hydropique. J'ordonnai plusieurs remédes tant extérieurs qu'intérieurs, & je ne négligeai rien de faire de ce qu'on a coutume dans de pareils cas. Mais tous mes efforts furent inutiles. Comme je me préparois à le faire sonder, la femme du malade m'apporta un Ver de la grosseur d'une plume à écrire, & de la longueur de trois doigts, & me dit que son mari, après avoir rendu ce Ver par l'uréthre, avec bien des efforts, avoit enfin recouvré sa premiére facilité d'uriner. L'excrétion du

Observ. 77.

Ver fut ſuivie d'un écoulement d'effuſion de ſang qui dura pendant quelques jours, mais qu'une émulſion de térébenthine, fit heureuſement ceſſer. Le Ver qu'il rendit étoit vivant, mais il mourut peu après. Il faut remarquer que j'avois conſeillé au malade de manger des amandes améres, qui ſont d'excellens diurétiques, & je ne doute point, qu'à cauſe de leur amertume, elles n'ayent aidé efficacement à chaſſer le Ver de la veſſie, puiſqu'il eſt conſtant par l'expérience, qu'elles ſont très-utiles dans les maladies accompagnées de Vers. On pourroit mettre ce reméde, qui eſt fort ſimple, au nombre de ceux qui chaſſent les Vers de la veſſie, ſi l'on pouvoit s'aſſurer de leur préſence par des ſignes pathognomoniques.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 77.

REMARQUE.

Cette obſervation répond à celle que *Bald. Ronſœus Epiſt. Medic.* rapporte d'un vieillard, tourmenté d'une grande difficulté d'uriner, qui rendit pendant le ſommeil un Ver avec une très-grande quantité de ſang, & fut guéri. A quoi l'on peut ajouter cette autre obſervation de *Edmond de Meara* ſur un enfant, qui rendoit une fois le mois, quelquefois plus ſouvent, après une dyſurie de deux ou trois jours, pluſieurs Vers par le canal de l'uréthre, & celle de *Jean Rhodius cent. 3. obſ. 36.* ſur un jeune homme, qui après une difficulté d'uriner qui dura pendant 5 jours, rendit par la veſſie un Ver long & plat, qui étoit en vie.

OBSERVATION LXXIX.

Sur une Hydropique qui fut guérie par l'écoulement des eaux à travers les Hypocondres, par M. Jean Pierre Albrecht.

Obſerv. 79. IL y a environ 7 ans qu'une veuve, âgée de 60 ans, tomba dans une hydropiſie aſcite. La maladie augmentant tous les jours, elle appella un Médecin qui eſſaya ſans aucun ſuccès toute ſorte de remédes. Il ne lui reſtoit plus à tenter que la ponction, mais elle s'oppoſa toujours à cette opération, préférant plutôt de mourir, que de ſe la laiſſer faire. Cette femme conſumée en quelque maniére par la maladie, & dont on n'eſpéroit plus rien, guérit le plus heureuſement du monde. Elle ſentit un jour couler de l'eau des deux côtés des hypocondres, où on voyoit les pores de la peau conſidérablement ouverts; & ce qui eſt ſurprenant, cet écoulement ceſſoit dans certains tems, les pores ſe refermans; & quelques-tems après, ces mêmes pores ſe rouvrant, l'écoulement recommençoit, comme ſi la nature avoit ſçu qu'il ne faut pas tirer toute en une fois l'eau des hydropiques. Cet écoulement revenant ainſi par intervalles ne ceſſa entiérement qu'au bout de quelques mois, & l'abdomen ſe déſenflant peu-à-peu, la malade alloit de mieux en mieux, juſqu'à ce qu'enfin, ayant rejetté de l'eau conſidérablement de ſon corps, elle recouvra la ſanté, dont elle jouit encore à préſent.

OBSERVATION LXXX.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 80.

Pourquoi on a quelquefois tant de peine à faire ſortir les vents qui ſe forment dans le corps humain, par M. Jean Pierre Albrecht.

JE me ſouviens d'avoir oüi dire autrefois au célébre *Sylvius*, à l'occaſion d'un malade qui étoit dans l'hôpital de Leïde pour une colique, que quelquefois cette maladie réſiſte à tous les remédes, & qu'elle n'eſt alors ſi difficile à guérir que parce qu'elle eſt cauſée par une multitude de bulles formées d'une pituite fort gluante & remplies d'air; la bile, ajoutoit-il, aiguiſée alors par un ſel lixivieux rarefie ce phlegme, en dilate les pores, à travers leſquels l'air s'inſinue pour former ces bulles, de même que les enfans font des bouteilles avec de l'eau de ſavon. Car il croyoit que tout ce que fait ici le ſavon, la pituite le fait dans le corps humain, & que la bile agiſſoit ſur cette pituite à peu-près comme la chaleur ſur le ſavon qu'elle rarefie, & réduit en bulles. Ces idées ne ſont point contraires à la raiſon, & paroiſſent être confirmées par l'expérience. L'an 1677. ayant été appellé pour un habitant de cette Ville, qui avoit la colique depuis cinq jours, je lui trouvai l'abdomen fort diſtendu; j'employai envain toutes ſortes de médicamens, & je ne pouvois concevoir pourquoi le mal étoit ſi rebelle. Mais comme je continuois toujours l'uſage des clyſtéres, le malade quelques jours après, rendit par leur moyen une maſſe remplie de pluſieurs véſicules, dont les plus groſſes ſurpaſſoient une noix, & les plus petites une avelline. Ces véſicules étoient ſi fort attachées les unes aux autres, qu'on ne pouvoit les ſéparer ſans qu'elles ſe rompiſſent, & alors elles rendoient une odeur très-fœtide. Depuis cette obſervation j'ai ceſſé d'être ſurpris, pourquoi nous travaillons avec ſi peu de ſuccès dans la tympanite, la colique venteuſe, (que je diſtingue avec raiſon de la colique convulſive, que l'on doit attribuer ſeulement à l'âcreté des humeurs;) puiſque nous ne connoiſſons guére encore les remédes propres à rompre ces véſicules. Notre malade guéri de cette maniére, ſe porte encore fort bien, & eſt délivré de ſes douleurs de colique, auſquels il avoit été fort ſujet auparavant. Je fus pareillement appellé pour la femme d'un forgeron, âgée de 66 ans qui étoit aſthmatique depuis long-tems; & dont la reſpiration étoit alors ſi gênée qu'elle étoit en danger d'être ſuffoquée. Saiſie de cette crainte, elle faiſoit tous ſes efforts, pour éloigner par la toux les obſtacles qui empêchoient le libre paſſage de l'air; enfin après des efforts incroyables, elle rejettoit de tems à autre une veſſie de la groſſeur d'une petite pomme, pleine d'air qu'on avoit de la peine à faire ſortir, la veſſie ſe rompant difficilement à cauſe de ſa grande viſcoſité; après quoi, elle reſpiroit librement pendant quelques heures, juſqu'à ce qu'une nouvelle veſſie ſe reproduiſant, lui préparoit de nouveaux travaux, qui la fatiguérent tellement, qu'elle mourut peu de tems après.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 80.

REMARQUE.

Quoique la tympanite & la colique venteuſe, ſoient ſouvent indépendantes de cette pituite ténace, viſqueuſe réduite en bulles, & produites ſeulement par la trop grande agitation, & l'effervescence des différentes humeurs; il eſt cependant certain qu'elles ſont plus difficiles à guérir lorſqu'il ſe trouve en même-tems de ces véſicules. Car puiſque la pituite qui les produit, & que quelques uns ont appellée vitrée, eſt par elle-même ſi tenace, elle doit l'être encore davantage lorſqu'elle eſt réduite en véſicules, & avoir une conſiſtance preſque membraneuſe. Ainſi il paroît que les remédes les plus efficaces dans ces occaſions ne ſont pas tant les carminatifs proprement dits, chauds, & aromatiques, que ceux qui ont une grande vertu inciſive, pénétrante, réſolutive, ou même, juſqu'à un certain point corroſive : on pourroit dans ce cas employer avec ſuccès *l'eſprit de nitre*, qui a été rangé depuis long-tems dans la claſſe des *Anticoliques*.

OBSERVATION LXXXIV.

Sur une deſcente de l'Utérus & de la veſſie urinaire, par M. Jean Conrad Peyerus.

Obſerv. 84. L'An de N. S. 1682. il y avoit dans l'Hôpital de *Schafouſe*, une femme veuve, qui depuis long-tems étoit incommodée d'une deſcente extraordinaire de matrice. Dans les premiéres années de ſon mariage, ce n'étoit qu'un relâchement du vagin; mais à force d'accouchemens le mal augmenta peu-à-peu au point que le vagin ſe renverſa entiérement, de maniére qu'il étoit ſuſpendu entre les cuiſſes. La malade ſe le remettoit elle-même de tems à autre, & le retenoit en place autant qu'elle pouvoit par le moyen d'une boule de cire; enfin un accouchement laborieux qu'elle eut enſuite, fit tomber l'uterus dans le vagin, qui deſcendit auſſi fort bas: toute cette maſſe de chair ſuſpenduë étoit de la longueur d'une palme, & ſa groſſeur étoit telle, qu'à peine pouvoit-on l'embraſſer avec les deux mains: elle ſouffroit beaucoup dans cet état, ſur-tout lorſqu'elle marchoit & quelle ſe donnoit quelque mouvement. Les mois couloient à l'ordinaire par l'orifice de l'utérus qui étoit ouvert en en-bas. Nous avons manié pluſieurs fois la matrice dans le vagin où elle étoit cachée; mais quoiqu'elle fut toute entiére hors de la vulve, elle n'étoit pas renverſée au point de paroître à la vue. Quelquefois lorſqu'on la repouſſoit en-haut, elle reprenoit ſa ſituation naturelle en faiſant un ſaut. Mais il ne fut point poſſible de remettre le vagin dans ſa place; c'eſt pourquoi ne voyant plus de reſſource, & ayant même tout lieu de craindre en le laiſſant, nous crûmes devoir le couper. Mais l'événement ne répondit point à nos eſpérances, car la malade mourut. Nous nous ſommes aſſurés enſuite par l'ouverture du cadavre, que l'utérus étoit vraiment tombé, & que le vagin avoit été abſolument renverſé. Mais, ce qui eſt plus ſurprenant, & qui paroît entiérement nouveau, nous avons remarqué que la veſſie urinaire, avoit auſſi changé de place, & étoit tombée avec l'utérus: cependant les ligamens de l'utérus & de la veſſie n'étoient point rompus, mais ſeulement relâchés.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. II. Ann. I. 1682.

OBSERVATION LXXXV.

Sur les Levreaux, les entrailles des Saumons, l'inteſtin cœcum, le ventricule, & les reins de l'Oye, par M. Jean Conrad Peyerus.

AU mois d'Août de l'an 1675. nous tourmentames de différentes maniéres deux Levreaux ; l'illuſtre *Jean Conrad Wepferus* fit avec nous ces expériences : nous leur perçames à différentes fois l'eſtomac, & le pylore, croyans que cela leur cauſeroit quelque vomiſſement, ou quelque déjection, cependant ni l'un ni l'autre n'arriva : nous coupames enſuite le pylore avec des ciſeaux, il ne ſortit point de chyle du ventricule, qui ſe reſſerra ſi fort, par les convulſions qui ſurvinrent, qu'il ne pouvoit y entrer ni ſtilet ni tuyau ; nous en exprimâmes à peine deux ou trois gouttes avec les doigts. Il n'y avoit point de chyle dans le ventricule, mais ſeulement une matiére ſéreuſe & aqueuſe. La plus grande partie du chyle étoit dans les inteſtins, où nous avons vû une quantité prodigieuſe de veines lactées. Elles prenoient leur origine des endroits les plus reculés des inteſtins, & y jettoient des racines, comme les plantes dans la terre. Le réſervoir du chyle étoit ſitué entre les reins : ayant ſoufflé dans ce réſervoir, l'air paſſa par le conduit de la poitrine dans la veine-cave, & de-là dans le cœur qui entra auſſitôt en contraction. Dans les gros inteſtins il y avoit pluſieurs cellules ſéparées par des valvules membraneuſes. L'inteſtin cœcum étoit très-long, & faiſoit pluſieurs contours en ſpirale ; il étoit cannelé, & garni çà & là de paquets glanduleux. Dans l'abdomen de l'autre Levreau, il y avoit beaucoup de féroſité : en ayant cherché la ſource, nous avons trouvé que la veſſie urinaire étoit rompuë ; mais nous ne ſçavons point par quel accident ; peut-être que, lorſqu'on l'a pris, ayant été preſſé violemment, la veſſie qui étoit pleine d'urine, aura crevé. Quand nous eumes ouvert la poitrine les poumons s'affaiſſerent, mais la diaphragme fit quelques vibrations. Un autre Levreau à qui nous avions enlevé le ſternum ouvrit auſſitôt la bouche pour reſpirer, ſes poumons ne ſe gonflérent pas, mais nous apperçûmes quelques mouvemens dans le diaphragme & les côtes. Les oreillettes du cœur ont encore battu quoique le cœur fut pour ainſi dire mort depuis quelque-tems, & en repos. Les teſticules dans les mâles étoient cachés dans le ventre aſſez près de la veſſie urinaire, ils étoient accompagnés des paraſtates qui après pluſieurs contours bien ſenſibles ſe changent en vaiſſeaux déférens. Ceux-ci paſſent derriére la veſſie urinaire, & s'en vont vers les véſicules ſeminaires ; car, ayant ſoufflé dans les vaiſſeaux déférens, ces véſicules s'enflérent auſſitôt. Au lieu des proſtates, il y a deux corps glanduleux un peu plus petits que les teſticules, & étroitement joints à la verge : ils ſont renfermés dans deux capſules, & de chaque côté de la verge il y a une eſpéce de fente ſur la peau qui y aboutit. On jugera mieux de tout cela par la figure I. ou *aa* marque les reins, dont le droit étoit plus élevé que le gauche, *b* le tronc de la veine-cave ; *c* le tronc de l'aorte ; *dd* les veines émulgentes, *ee* les artéres immulgentes ; *ff* les uretéres ; *gg* les

Obſerv. 85.

vaiſſeaux préparans, compoſés d'artéres & de veines ſpermatiques ; *hh* les teſticules ; *ii* les paraſtates, où épididymes ; *kk* les vaiſſeaux déférens ; *l* la veſſie urinaire ; *m* le cou de la veſſie urinaire ; *nn* les véſicules ſéminaires ; *o* la verge ; *pp*, les proſtates avec le petit ſac qui les renferme ; *q* l'iſſuë de l'uréthre. Mais en voilà aſſez ſur les Levreaux ; nous allons maintenant parler du Saumon : ſes oüies étoient compoſées de pluſieurs petites voutes, en partie oſſeuſes, & en partie cartilagineuſes, où l'on voyoit un nombre infini de pointes rapprochées, dont chacune étoit garnies de rameaux de veines & d'artéres. Sur l'uſage de ces pointes & de ces voutes, il faut lire *Thomas Willis, de anim. brutor. cap. III.* Le cœur eſt ſitué au-deſſous des oüies ; il eſt ſemblable au creuſet dont ſe ſervent les Chimiſtes, & formé d'une grande quantité de fibres muſculeuſes ; mais il eſt plus rouge que les muſcles & le reſte de la chair du Saumon. Il n'y avoit qu'un ventricule dont l'intérieur eſt fort inégal, car on y voit pluſieurs petites foſſettes & pluſieurs tubercules charnus. Il n'y avoit auſſi qu'une oreillette, plus colorée que le cœur, & qui avoit de même à l'intérieur des colomnes fibreuſes & des foſſettes. Elle ſe remuoit quelquefois d'elle-même, quoiqu'on eut ôté auparavant tous les viſcéres du Saumon. Il y avoit deux orifices dans le cœur, & deux canaux à travers leſquels le ſang paſſe. La veine-cave décharge le ſang par une grande ouverture, l'aorte le chaſſe dans la tête, les oüies, & le reſte du corps. L'aorte nous a paru à ſon commencement d'une ſtructure admirable. Car elle eſt élevée en forme de bulbe, & a la figure d'une oreillette ; elle eſt munie de fortes fibres par le moyen deſquelles elle pouſſe par elle-même avec force le ſang. Entre la poitrine & le bas ventre il y a au lieu de diaphragme une membrane qui eſt comme un mur mitoyen. Le conduit qui eſt entre la bouche & l'œſophage eſt fort large ; l'œſophage s'inſére dans le ventricule qui ne paroiſſoit pas avoir plus de capacité que lui. Mais il étoit plus fort que l'œſophage ; car il avoit un grand nombre de fibres très-robuſtes. Le ventricule étoit preſque vuide, & il n'y avoit preſque rien qu'un peu de morve ; c'eſt pourquoi je ne puis rien dire de certain ſur la nourriture des Saumons : il y a des pêcheurs qui aſſurent qu'ils vivent de petits poiſſons. Au deſſous du pylore ſont attachés un grand nombre d'appendices ſemblables à l'inteſtin cœcum de l'homme, ou à des vers : il y en avoit plus de ſoixante ; elles ſont chacune de la groſſeur d'une plume d'Oye, mais leur longueur n'eſt pas la même à toutes, car elles décroiſſent comme les tuyaux d'orgues, & il y en a auſſi pluſieurs rangs. Près du ventricule on voit un plus grand nombre d'appendices, & elles y ſont plus longues qu'ailleurs, enſorte que le pylore en eſt environné ; mais enſuite leur nombre & leur longueur diminuë, & elles ſont rangées cinq à cinq, quatre à quatre, trois à trois, deux à deux. Tous leurs orifices ſont ouverts dans l'inteſtin au-deſſous de la valvule du pylore, l'autre extrémité n'eſt point couverte. Toutes ces appendices ſont jointes par des vaiſſeaux & une grande quantité de graiſſe qui nous paroiſſoit tenir lieu d'épiploon. Elles ſont compoſées de fibres muſculeuſes, en partie droites, en partie en ſpirale, & d'une membrane nerveuſe, qui eſt fort ridée à l'intérieur, & fortifiée d'une eſpéce de croûte mince. Il y avoit dans ces appendices un ſuc blanc, en forme de chy-

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

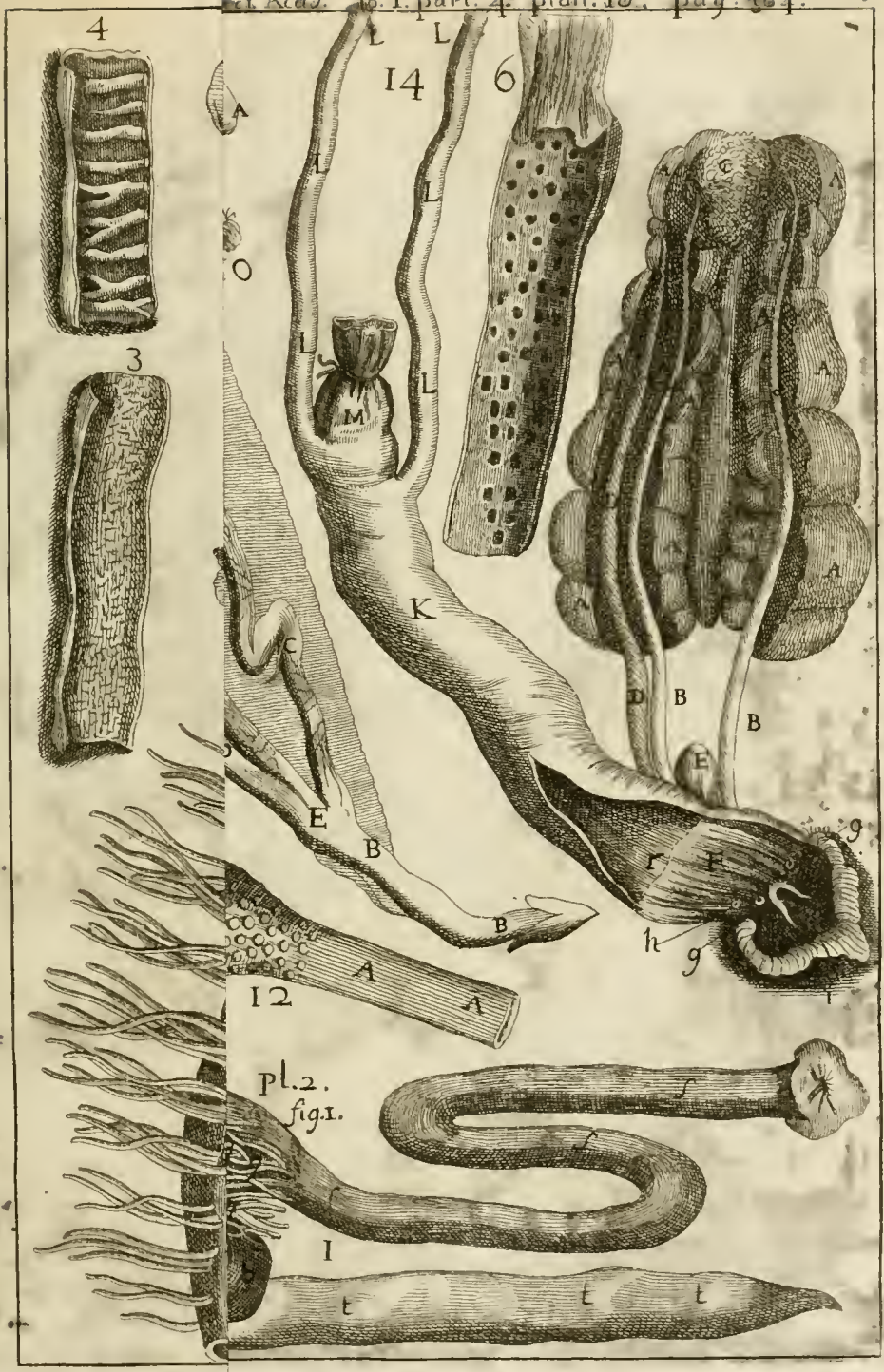
Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 85.

le, dans quelqu'unes il étoit teint par la bile qui y étoit mêlée. Nous avons aussi trouvé dans quelqu'autres un ou deux vers larges, comme on en trouve quelquefois beaucoup dans les poissons. *Malpighi Diss. de Bombyce. p. m. XLIII.* assure qu'il s'amasse un levain dans ces appendices. Nous croyons aussi que le chyle se perfectionne dans ces endroits. *Albert cité par Aldrovandus lib. IV. cap. 1. & par Jonston*, dit que près de ces appendices l'intestin du Saumon se divise comme en plusieurs doigts, mais au-dessous de ces appendices, l'intestin après s'être plié, va droit à l'anus. La substance de cet intestin est la même que celle du ventricule, mais la surface intérieure est différente. Car si on dissèque l'intestin en haut, il paroît entiérement ridé ou figuré comme un rayon de miel : en bas il y a plusieurs valvules, dont les unes sont transversales, & empêchent que les alimens ne coulent avec trop de précipitation, ou que les excrémens ne remontent. Nous avons trouvé par-tout, une morve jaune & bourbeuse, mais il n'y avoit point du tout de chyle. Outre cela, nous avons vû près du ventricule & de l'intestin, au côté gauche, une vessie très-longue, membraneuse, & plus mince que le ventricule. Elle étoit longue d'environ un pied & demi, & large d'un pouce. Elle étoit attachée au haut de l'œsophage, & s'ouvroit à travers l'œsophage dans le gosier. *Gesnerus* a cru que c'étoit un second ventricule, & a conjecturé que les Saumons ruminoient ; mais nous n'avons trouvé dans cette vessie aucun vestige d'aliment ; & même le passage de la nourriture du gosier dans cette vessie seroit étroit & difficile. C'est pourquoi il est probable qu'il n'y entre autre chose que de l'air, pour donner de la légéreté aux poissons, & la facilité de nager. Le foie le plus grand des viscéres, étoit d'une couleur pâle, & divisé en deux lobes. Il n'y avoit aucune communication de la véficule du fiel avec le foie, que par deux grands canaux, qui portent la bile du foie dans la véficule. Celle-ci est fortifiée de plusieurs fibres musculeuses, par l'action desquelles la bile est chassée dans le conduit cystique qui est joint étroitement au foie, & qui reçoit dans sa longueur plusieurs canaux qui viennent de ce viscére. Mais l'ouverture par laquelle se décharge ce conduit sous le pylore, est étroite & si resserrée par les fibres qui l'environnent, qu'il faut une grande force pour pousser la bile dans les intestins. La rate étoit aussi fort grande, & ressembloit à du sang caillé. Nous n'avons point trouvé de pancréas, ni de mésentére ; car les veines & les artéres s'étendoient librement vers les intestins & le ventricule. Voyez sur tout ceci la planche II. fig. 1. *AA* marque le gosier & l'œsophage, *BBB* le ventricule ; *yyyyyy* les appendices ; *d* le conduit de la bile, à l'endroit où il entre dans les intestins sous le pylore ; *e* le pylore, *ffff* l'intestin qui s'étend depuis le ventricule jusqu'à l'anus *n* ; *ttt* la vessie d'air jointe à l'œsophage. Dans la fig. II. la lettre AA marque l'œsophage disséqué en haut ; B le trou par lequel la vessie s'ouvre dans l'œsophage, CC une portion de la vessie d'air disséquée. Dans la fig. III. est représentée la portion supérieure de l'intestin ouvert. Dans la fig. IV. on voit la portion inférieure de l'intestin ouvert, avec ses valvules. Mais dans la planche III. fig. I. on voit les appendices séparées, comme elles sont attachées à l'intestin, depuis le pylore. * Dans la fig. II. on voir les orifices des appendices ouverts sous la valvule du pylore. † La fig. III. représente la surface intérieure d'une des

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. II. Ann. I. 1682. Observ. 85.

appendices disséquée. Voilà ce que nous avions à dire des viscéres du Sau-
EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. mon. Mais à l'occasion des appendices je dirai aussi quelque chose sur l'intestin cœcum. Le jeu de la nature est admirable dans ce viscére selon la différence des animaux ; quelques-uns n'en ont point, d'autres en ont un
Dec. II. Ann. I. 1682. Observ. 85. seul, d'autres deux, quelques-uns enfin en ont un plus grand nombre : la plûpart des poissons n'ont point de cœcum, à moins qu'on ne lui substitue les appendices du ventricule. Mais plusieurs poissons n'ont point d'appendices. Le ventricule de la Raie n'a point d'appendices, mais son intestin cœcum est d'un très-beau rouge, & entiérement glanduleux. Quelques oiseaux n'ont point aussi d'intestin cœcum, je l'ai remarqué il n'y a pas long-tems en disséquant un faucon. Il manque aussi dans le hérisson terrestre & dans la taupe selon quelques Auteurs, quoique *Georges Ségerus Ephém. Curios. ann. II. pag. 114.* assure qu'il y a une véficule glanduleuse, qui tient lieu de l'intestin cœcum. La plûpart des quadrupédes n'ont qu'un cœcum, & parmi eux ceux qui ruminent en ont un très-grand. Le cœcum des hommes, du liévre, du chat, est glanduleux. Tel est aussi celui du chien, dont la figure est représentée planche I. figure II & III, où AA, AA marque l'intestin ileum fermé, & ouvert. B, BB le gros intestin fermé & ouvert ; CCCC l'intestin cœcum fermé & ouvert ; *dddd*, les glandes qui paroissent à travers le cœcum ; *eeee* les glandes qui se voient dans le cœcum. Dans les poules il y a deux intestins cœcum très-longs, dont la planche I. fig. IV & V. donnera aussi une idée, où AAA marque une portion de l'ileum, BB le gros intestin, CCCC l'intestin cœcum d'un côté, DDDD l'intestin cœcum de l'autre côté. E l'endroit où les deux cœcum se réiniissent avec les autres intestins, F le même endroit ouvert. *Harvée* a aussi observé, il y a long-tems ces deux cœcum dans son excellent Livre *de la génération des animaux*. L'estomac de l'Oie est assez semblable par sa structure à celui de la poule dont on peut voir la description dans ma dissertation sur les glandes des intestins. Voyez la planche I. fig. VI, & VII. AA représente l'œsophage musculeux, B l'appendice de l'œsophage qui s'éléve en forme de bulbe, couverte de fibres musculeuses & glanduleuses, ensorte que les bases des glandes *oooo*, paroissent à travers ; DD, un muscle situé à l'entrée du ventricule, EEEE, les muscles collatéraux très-forts ; F, un tendon des muscles collatéraux ; G, un muscle en forme de croissant, ou situé transversalement au fond du ventricule ; H, le pylore ; I, la surface intérieure de l'œsophage qui est poreuse ; KK, l'intérieur de la partie renflée de l'œsophage avec les mammelons des glandes qui sont relevés. Enfin nous ajoûterons ici la figure des reins de l'Oye, avec quelques parties qui y sont jointes, planche III. fig. IV, où AAAAAAAAAA, désigne la figure des reins composée de plusieurs lobes glanduleux, BBBB, les uretéres, C, l'ovaire, DDD, le conduit des œufs cannelé & ouvert par en haut. E la capsule, ou bourse membraneuse, située entre les deux uretéres, avec lesquels cependant elle n'a point de communication. F le cloaque, *gg* l'issue des uretéres, *h* l'ouverture de la trompe, *i*, une grande ouverture qui va dans la bourse membraneuse. KK, le gros intestin, LLLLLL, deux intestins cœcum, M, une portion de l'ileum.

OBSERV.


4
3
14
6
L
A
O
M
K
C
E
B
D
F
g
h
i
12
pl. 2.
fig. 1.
f
I
t

4
II
F
fig. 2
a
b
c
7
3
13
K
I
A
B
B.
d
C
10
D
E
F
G
H
14
6
L
M
K
8
12
Pl. 3. fig. 1.
Pl. 1.
Pl. 2.
fig. 1.
t

OBSERVATION LXXXIX.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. II. Ann. I. 1682.

Sur l'Anatomie d'une fille, qui mourut d'un Cancer à la mammelle, & d'une corruption surprenante de presque tous les viscéres, par M. Georges Abraham Merclinus.

Obſerv. 89.

UNe fille fort ſage, âgée d'environ 49 ans, & dont le pere & la mere étoient irréprochables, fut attaquée il y a deux ans, d'une tumeur chancreuſe à la mammelle gauche, avec un malaiſe univerſel, qui l'obligea bientôt de garder le lit; elle fit appeller un Médecin & un Chirurgien en même-tems, mais leurs ſoins furent inutiles, & le mal alla toujours en augmentant: elle éprouvoit des douleurs de ventre ſi cruelles, qu'elle en tomboit en défaillance, ſouvent cinquante fois en un jour, ou même davantage; ſes forces étoient tellement abbatuës, qu'elle ne pouvoit ni retirer ſon bras, ſi par hazard il étoit étendu, ni tourner la tête d'un autre côté; & encore moins remuer ſon corps, ſans le ſecours d'une autre perſonne. Pendant ce tems de ſouffrance, elle eut toujours les deux pieds fort exténués, couverts ſeulement de la peau, & retirés juſqu'aux genoux vers l'abdomen; elle les eut toujours dans la même poſition juſqu'à la fin de ſa vie; elle ne pouvoit ſe coucher ni ſur le côté droit, ni ſur le dos, à cauſe de la douleur inſuportable qu'elle en ſouffroit. Cette femme plus ſemblable à un cadavre, qu'à une perſonne vivante, véquit ainſi dans un tourment continuel pendant près de deux ans, au bout deſquels elle mourut. Ayant ouvert ſon cadavre, nous examinâmes ſes viſcéres en préſence de pluſieurs perſonnes, & voici ce que nous avons obſervé. Il y avoit à l'utérus une tumeur ronde cartilagineuſe, & oſſeuſe, & par conſéquent très-dure, de la groſſeur d'un œuf de poule. On voyoit à l'extérieur autour de chaque ventricule du cœur, & même à la pointe, pluſieurs glandes tranſparentes, dont la ſubſtance reſſembloit à une eſpéce de gelée. Le foie étoit plus grand que dans l'état naturel, & on remarquoit de côté & d'autre dans ſa ſubſtance des glandes dures & blanchâtres; il étoit devenu ſi ferme, qu'on ne pût le couper que difficilement avec un couteau. Les poumons étoient fletris, quoique cette femme n'ait eu aucune toux, ni aucune difficulté de reſpirer pendant tout le cours de ſa maladie. La rate étoit très-petite, & d'une couleur plombée; les autres viſcéres étoient en aſſez bon état, & ſur-tout le ventricule; c'eſt pourquoi elle ne manqua jamais d'appétit.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION XC.

Dec. II. Ann. I. 1682. *Sur des petits os trouvés dans le tronc deſcendant de la grande artére, & dans les deux rameaux cœliaques, par M.* Georges Abraham Merclinus.

Obſerv. 90. UNe femme âgée de plus de ſoixante ans, & d'une maigreur extrême, s'étant coupé la gorge avec des ciſeaux dans un accès de mélancholie hyſtérique & hypocondriaque, ſon cadavre fut donné au Collége de Médecine, pour en faire la diſſection. On trouva dans le tronc deſcendant de la grande artére, ou de l'aorte, & dans les deux rameaux cœliaques quelques os longs, & ronds, legérement concaves: ces os n'étoient pas trop petits, mais ils étoient tellement attachés aux parois des artéres, qu'ils n'empêchoient en aucune façon le libre paſſage du ſang, comme on le voit aſſez clairement dans la fig.

Chriſtophle Théop. Scheurl, a fait à Padouë l'an 1664 une obſervation qui a quelque rapport à celle-là. Il trouva dans le corps d'un homme, la grande artére oſſifiée, depuis l'endroit où elle ſort du ventricule gauche du cœur, preſque juſqu'à la longueur d'une palme, voyez la fig. II.

Le même Sçavant a trouvé l'an 1668, dans la tunique extérieure de la veine artérielle, à l'endroit où elle s'étend vers la grande artére, deux petits os ſemblables à la ſemence de lupin, & repréſentés dans la fig. III.

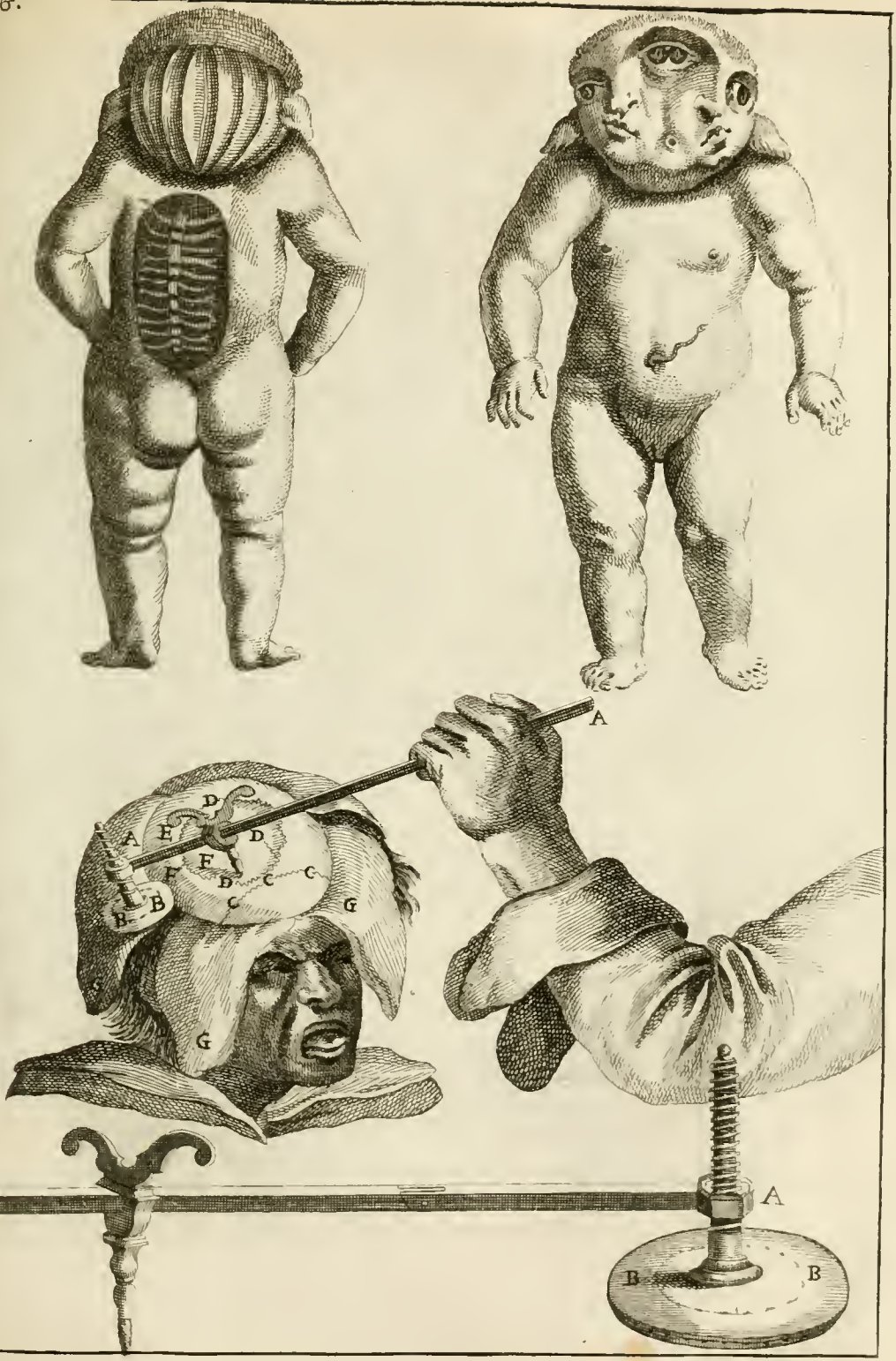
Fig. XXIII.

OBSERVATION XCI.

Sur une fracture circulaire du crâne, qui fut guérie, en emportant l'os, par M. Georges Abraham Merclinus.

Obſerv. 91. UN jeune homme d'environ 23 ans, fut frappé violemment d'un coup de mouſquet au côté gauche de la tête, le 30 Mai 1679. A l'endroit de la peau contus, il ſe forma une petite tumeur oblongue; il ne ſe répandit pas une goutte de ſang, mais la raiſon, & ſur-tout la parſe, furent un peu lézées. On fit venir auſſitôt un habile Chirurgien, qui fit des fomentations ſur la partie avec des céphaliques, dans l'eſpérance que la tumeur ſe réſoudroit, s'amolliroit, ou s'ouvriroit. Ayant été appellé le ſecond jour comme Médecin, je le fis ſaigner auſſitôt, & je lui preſcrivis des cordiaux, des céphaliques, & les remédes qu'on a coutume d'employer contre les chutes. On lui raſa les cheveux, on continua les fomentations, & on lui mit des emplâtres convenables; enfin on n'omit rien de ce qui paroiſſoit néceſſaire, mais le tout inutilement. J'héſitois ſur le parti que j'avois à prendre, mais ſoupçonnant qu'il y avoit fracture dans le crâne, je conſeillai l'inciſion: on appella encore quatre Chirurgiens, & un Médecin, comme c'eſt notre coutume dans ces ſortes de cas douteux. Tous opinérent qu'il falloit faire l'inciſion en ſautoir ſur la tumeur. On la fit le 3 Juin; auſſitôt qu'on eût retiré les lévres, comme il convenoit, on vit que l'os pariétal du côté

Collect. Acad. Tom. I. part. 4. Plan. Fig. 18. Pag. 507.



gauche étoit rompu circulairement de la largeur de la main, & comme circonscrit par une future singuliére ; de plus il étoit enfoncé dans le cerveau, voyez la figure. Que faire dans un pareil cas ? Il paroissoit très dangereux de différer. Tous convenoient qu'il falloit élever la partie du crâne entoncée, & l'emporter, la difficulté étoit de sçavoir comment on s'y prendroit pour cela : après plusieurs délibérations, on choisit par préférence l'instrument *élévatoire de Hildan* auquel on fit quelques changemens pour l'accommoder au cas présent. C'est pourquoi le 4 Juin après avoir fait notre prognostic & des priéres, il fut adapté par le Chirurgien ordinaire, & tandis qu'il élévoit avec force, par le moyen de cet instrument, la partie fracturée du crâne en présence de la plûpart des Chirurgiens, elle se rompit en plusieurs morceaux qu'il fallut ensuite retirer séparément. Il étoit resté une fente au crâne, qui s'étendoit de la longueur d'un doigt vers la future lambdoïde, elle causa bien de l'embarras & recula beaucoup le terme de la guérison. Car la portion nuë de l'os ne commença à s'abscéder par morceaux & par écailles, que le 53e. jour, ce qui a coutume le plus souvent d'arriver en 40 jours, quoiqu'on eut employé les remédes les plus efficaces pour l'exfoliation des os, parmi lesquels l'*Euphorbe* tient le premier rang. C'est une chose digne de remarque, qu'aussitôt que la partie du crâne fracturée fut enlevée, (ce qui fut suivi d'une hémorragie assez considérable,) le malade recouvra la parole ; parce qu'apparemment le cerveau qui étoit pressé commença à se rétablir, & les esprits animaux prenant leur cours ordinaire, se répandirent dans les organes de la voix. Les lévres qui étoient restées après l'incision, s'étant resserrées, & ridées, donnérent bien de la peine au Chirurgien, il fallut les séparer & les étendre pour les réünir. Enfin après avoir souffert avec patience les panſemens pendant dix-sept semaines, ce jeune homme guérit contre toute espérance & sans aucun symptôme fâcheux. Il lui resta une ouverture dans le crâne, qui fut d'abord couverte seulement de la peau, & ensuite on y mit une lame d'argent, avec un chevelure artificielle. *Fig. XXIV.*

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. II. Ann. I. 1682. Observ. 91.

EXPLICATION DE LA FIGURE.

AA. *Instrument élévatoire.*
BBBB. *Disque de l'instrument élévatoire.*
CCC. *Suture coronale.*
DDD. *Suture sagittale.*
EEE. *Morceau du crâne enfoncé, & séparé comme par une future.*
FF. *Fente du crâne, qui s'avance vers l'os des temples.*
GGG. *Les lévres de la peau de la tête écartées.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. II. Ann. I. 1682.

OBSERVATION XCVII.

Sur une perte de la parole très-ſinguliére, par M. Pierre Rommelius.

Obſerv. 97. IL y a ſept ans qu'une Dame de diſtinction âgée de 52 ans, eut une légére attaque d'aplopléxie, qui finit par une paralyſie du côté droit, & ſur-tout du bras; elle perdit en même-tems l'uſage de la parole, enſorte qu'excepté un ou deux mots, elle ne peut depuis ce tems-là rien prononcer, pas même une ſyllabe, à l'exception de l'Oraiſon Dominicale, du Symbole des Apôtres, de quelques paroles de la Bible, & d'autres priéres, qu'elle récite ſans héſiter, quoiqu'avec un peu de précipitation; mais (ce qu'il faut remarquer) elle ne peut les réciter que dans l'orde qu'elle a accoutumé depuis pluſieurs années, enſorte que ſi on change cet ordre, elle ne peut point en venir à bout, ou ce n'eſt qu'après un long intervalle de tems & avec beaucoup de difficulté. J'ai voulu être témoin du fait, & je l'ai entenduë avec ſurpriſe réciter quelques priéres; lorſque je lui diſois de recommencer quelques-unes de celles qu'elle venoit de dire, il lui étoit impoſſible, quoiqu'elle fit pour cela tous ſes efforts, juſqu'à ce que ſa ſervante, qui ſçait depuis long-tems l'ordre de ſes priéres, eut récité celles qui précédoient immédiatement; & alors elle récitoit la priére que je lui avois propoſée, quoique avec beaucoup de peine. Je voulus lui faire répéter quelques paroles, que j'avois prononcées, & dans le même ordre; mais ſes efforts furent inutiles. On fit plus, on lui propoſa quelques formules très-courtes, compoſées de paroles mêmes qui ſe trouvoient dans ſes priéres, pour voir ſi elle pourroit les prononcer, & elle ne pût le faire; elle a d'ailleurs la mémoire fort bonne, elle comprend tout ce qu'elle voit, & tout ce qu'elle entend, & elle répond par ſignes aux interrogations qu'on lui fait, même ſur des choſes paſſées il y a long-tems. Les doigts de ſa main droite ſont retirés, & tout le bras droit eſt privé de chaleur & de mouvement, mais non pas de ſentiment. Au reſte elle ſe porte très-bien, elle a de l'appétit, elle dort bien, & elle eſt bien réglée, malgré ſon âge, qui eſt rarement ſujet à ce tribut de la nature. Elle avouë que toutes choſes égales, elle ſe porte beaucoup mieux qu'auparavant; elle a employé beaucoup de remédes, qui lui ont été preſcrits à différentes fois par d'habiles Médecins, mais comme elle ne s'en eſt pas mieux trouvée, depuis long-tems elle n'en fait plus aucun.

OBSERVATION CXXII.

Sur une ſalivation critique & ſalutaire dans la phtyſie, par M. Jean Paul Wurffbain.

Obſerv. 122. UNe femme âgée de 34 ans, & d'un tempéramment fort délicat, perdit en une ſemaine deux enfans, qu'une mort prématurée lui enleva. S'étant trop abandonnée au chagrin, elle fut attaquée d'une petite fiévre le 12 Avril de l'an

1681, accompagnée d'un degré de chaleur fort au-dessus de la fiévre, avec une grande douleur de tête, & une petite toux qui lui prit dès le commencement. L'ayant fait saigner dès l'origine du mal, pour diminuer la violence de la chaleur, & ayant employé les remédes internes convenables, la fiévre & la chaleur diminuérent, mais au contraire la douleur de tête & la toux augmentérent, & elles furent suivies d'un crachement de matiéres pituiteuses & visqueuses : environ depuis le 15e. jusqu'au 20e. jour, on remarqua dans ses crachats une matiére vraiment purulente, quoiqu'encore sans mauvaise odeur, (c'étoit néanmoins une marque certaine de phtysie commençante) avec séchereſſe & âpreté de la langue & du gosier ; mais le septiéme jour de la maladie, la fiévre qui avoit été jusques-là symptomatique, fut terminée par un leger flux de ventre critique, & cessa entiérement, malgré l'observation que fait Hyppocrate, *sect. V. Aph. 14.* le 28e. jour d'Avril, il survint une salivation considérable, spontanée, critique, & salutaire, avec quelque douleur aux deux joues vers la mâchoire, sans qu'on eut employé aucuns remédes mercuriels : cette évacuation ayant duré jusqu'au 27 fit craindre l'épuisement à cause de la grande quantité de matiére limpide & salivaire qu'elle rendoit ; pour arrêter cet écoulement, j'employai peu-à-peu des remédes légérement incrassans, & les symptômes diminuant de jour à autre, la santé lui fut renduë en peu de jours, & elle en jouit encore maintenant.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. II. Ann. I. 1682. Observ. 122.

REMARQUE.

La salivation symptomatique, qui arrive en plusieurs maladies, n'est jamais salutaire au malade, (il en est de même lorsqu'elle arrive pour avoir mal fait la section de la *ranulle* selon l'observation de *Charles Raygarus*, *in not. ad cap 2. Agloſſoſtomograph. Roland.*) Elle ne l'est pas non plus lorsqu'elle est une suite de la dissolution du sang & de la disette des esprits animaux. A quoi on peut aussi rapporter celle qui est produite par l'usage mal entendu des remédes salivans, *voy. Thomas Willis, part. 2. de anim. brutor. cap. 2. Guil. Fabricius Hildanus, cent. 4. obſ. 82. & cent. 5. obſ. 13.* & plusieurs autres. Mais la salivation excitée à propos par les remédes de l'art, est un souverain remédе dans plusieurs maladies ; car pour ne rien dire des maladies vénériennes, *M. Guern. Rolfincius Ord. & Method. Med. Spec. comm. lib. 6. ſect. 3. cap. 1.* a observé les effets salutaires, dans la douleur de tête, le vertige, la manie, l'épilepsie, les ulcéres, & la goutte. *Willis lib. de Ferment. cap. 6.* rapporte que la fiévre quarte a été guérie par la salivation, aussi-bien que la colique. *Part. 2. de anim. brut. cap. 15.* la goutte, (voy. *Georges Wolfgg. Wedelius, lib. 2. de Medicam. Facult. ſect. cap. 12.*) le trop grand embonpoiot, (voy. *Ol. Borrichius, in Act. Med. Hafn. vol. obſ. 74.*) & le *Plica*, (voy. *Herc. Saxonia cap. 57. de PP.*) ont été guéris par le même moyen. La nature, qui dans la guérison des maladies trouve souvent des voies extraordinaires pour expulser la cause morbifique, choisit aussi quelquefois les conduits salivaires pour purger la masse du sang, & évacuer la sérosité surabondante & corrompuë, qui entretient la maladie. *Rolfincius. l. c. lib. 3. ſect. 2. cap. 41.* a rapporté des exemples de pareilles guérisons, un entr'autres de la fiévre ardente, & *Nicol. de Blegny. ann. 1. Zod. Med. Gal. Menſ. Octobr. obſ. 7.* & *M. Grube, de Arcan. Medic. non Arcan.* ont observé que les vertiges avoient été guéris de la même maniére.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 52.

OBSERVATION CXXVII.

Sur le prolongement de la dure-mere qu'on appelle la faulx oſſifié, par M. Charles Offredus.

LE Théatre Anatomique nous a fait voir cette année quelque choſe de nouveau & d'extraordinaire ; ſçavoir la faulx de la dure-mere entiérement oſſifiée. Ce phenoméne s'eſt rencontré dans le cadavre d'une femme de mauvaiſe vie, & fort opiniâtre ; il n'eſt pas ſurprenant que dans un pareil ſujet les parties molles, ayent pris la dureté des os.

REMARQUE.

Wolckamerus a écrit pareillement, *Ephém. Cur. Germ. Ann. VI. Obſ. 71.* une faulx très-adhérente à la partie antérieure du crâne, & preſqu'oſſeuſe juſqu'à la moitié de ſa longueur, elle fut trouvée dans la tête du Prince de *Bamberg Philippe Valentin*, d'heureuſe mémoire, qui cependant étoit d'un caractére doux, & digne d'une plus longue vie.

OBSERVATION CXXX.

Anatomie de la Taupe, par M. Guntherus Chriſtophle Schelhammerus.

Obſerv. 130.

LA peau de cet animal eſt très-dure, & entiérement nerveuſe, enſorte qu'on a de la peine à la couper avec un couteau. Parce qu'outre qu'elle eſt toute tiſſue de filets nerveux, comme cet animal eſt très-froid, & demeure toujours ſous terre dans des endroits froids, il tranſpire peu, & vraiſemblablement les pores de ſa peau ſont beaucoup plus petits, que dans les grands animaux. Il falloit d'ailleurs que la nature empêchât le froid de pénétrer trop facilement dans l'intérieur de ſon corps & de nuire aux viſcéres; c'eſt ſans doute pour cet effet que la Taupe à des poils très-fins, & plus doux qu'aucune ſorte de ſoie, & très-propres par conſéquent à la garantir du froid. En effet ils ne ſont ſi fins, que parce que les pores d'où ils ſortent ſont très-petits ; car je remarque que dans les animaux auſquels il croît de groſſes ſoies autour de la gueule, comme le chat, & le lievre, les pores y ſont beaucoup plus grands, & plus apparens, & qu'ils ſont au contraire plus petits dans les autres endroits. Outre cela, dans le liévre, (pour le dire en paſſant,) à la racine des poils, je trouve toujours un follicule plein d'une humeur blanche, aſſez grand, comme il s'en trouve auſſi quelquefois à la racine des cheveux de l'homme, & même il m'a paru dans ceux qui ſont infectés la vérole, que ces follicules ſont plus renflés ; cependant je ne ſuis pas aſſuré ſi cela eſt toujours ainſi.

2. Sous la peau il y a un pannicule charnu qui y eſt ſi fermement attaché qu'il paroît ne faire avec elle qu'une même ſubſtance, car on ne peut l'en ſéparer qu'en le ratiſſant ; ſon uſage eſt non-ſeulement de donner le mouvement à la peau, mais il eſt auſſi très-propre à chaſſer le froid ; car cette ſubſtance charnue eſt comme elle a coutume d'être dans les petits animaux, beaucoup plus denſe & plus compacte que dans les grands, parce que les fibres qui la compoſent ſont plus petites & plus tendineuſes.

3. Sous ce pannicule charnu, on trouve une membrane très déliée, & tranſparente, qui enveloppe l'abdomen avec la poitrine, & qu'on peut enlever toute entiére, ſans la déchirer.

4. Les muſcles ſont cachés ſous cette membrane, en ſorte qu'on pourroit très-bien l'appeller l'enveloppe commune des muſcles; mais il n'eſt pas aiſé de découvrir l'uſage de cette nouvelle membrane : car les tégumens dont on a parlé ci-deſſus, pouvoient ſuffire pour empêcher le froid. Il paroît que la nature a voulu que la peau fut entiérement ſéparée des muſcles, afin qu'elle fut plus mobile, & que les pieds qui ſont preſque entierement cachés ſous la peau, puſſent ſe mouvoir plus librement; car on voit que vers le haut des pieds, (ſur tout ceux de derriére,) la peau eſt moins adhérente, & la même choſe s'obſerve dans les autres quadrupedes; mais dans ce petit animal, preſque tout l'eſpace qui eſt ſous la peau, eſt néceſſaire pour leurs mouvemens, comme on le verra bientôt.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 130.

5. Les muſcles du bas-ventre ſont au nombre de deux, les fibres dont ils ſont compoſés s'étendent en long, comme celles du muſcle droit dans les hommes, mais ils ſont plus larges, & dégénérent enfin en une ſubſtance membraneuſe très-fermement jointe au péritoine. Il y en a qui prétendent que les muſcles obliques ont été donnés aux grands animaux, ou pour la reſpiration, ou pour l'expulſion des excrémens, je voudrois ſçavoir d'eux pourquoi cet animal n'en a point, car on ne peut pas nier que ces deux fonctions ne lui ſoient néceſſaires. Il paroît que ces muſcles compoſés de fibres longitudinales font auſſi la fonction des muſcles tranſverſes, qui ont été donnés en effet à l'abdomen, uniquement pour chaſſer les excrémens. Car ici la choſe ſe paſſe autrement que dans l'homme : en effet celui-ci ayant un ventre plus court, & ſe tenant aſſis pour cette fonction de la nature, il étoit néceſſaire que le ventre ſe reſſerrât ſelon la largeur ou plutôt ſelon la profondeur. Mais lorſque cet animal rend ſes excrémens, il retire ſon ventre qui eſt fort long vers la poitrine, afin de le racourcir, enſorte que par cette action le diaphragme eſt pouſſé vers le haut. On obſerve la même méchanique dans les chiens, & dans pluſieurs autres quadrupédes. La diſpoſition des fibres de ces muſcles droits prouve aſſez qu'ils lui ont été donnés pour cette fin.

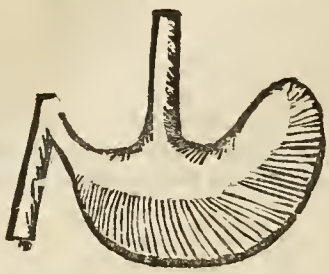
6. J'ai remarqué dans le bas-ventre, que les inteſtins étoient couverts de l'épiploon, (lequel manque dans pluſieurs animaux,) & n'étoient point diviſés en gros & petits, mais ils étoient de la même groſſeur juſqu'à la fin, ſeulement l'extrémité du rectum eſt plus large; qu'ils ſont tous remplis de cellules dès-le commencement, qui ſont faites pour retarder le chyle, de même que dans l'homme, dont les inteſtins grêles ont auſſi de ces cellules, (c'eſt ce que peu d'Anatomiſtes ont remarqué.) Je ſuis fâché de ne point trouver dans mes obſervations quels étoient les excrémens qui y étoient contenus; car je ſoupçonne que tous les animaux qui n'ont point de gros inteſtins, rendent des excrémens liquides.

7. Le ventricule occupoit le côté gauche, & au-deſſous étoit la rate. Le foie rempliſſoit non-ſeulement le côté droit, mais tout le haut du ventre. Il arrive toujours que le ventricule eſt obligé de lui céder, & en effet il eſt impoſſible que le foie étant plus grand, le ventricule ne ſoit repouſſé vers le côté gauche. On remarque auſſi quelquefois la même choſe dans l'homme, lorſque le ventricule eſt rempli, il ne peut s'empêcher de s'étendre vers le côté gauche, le foie étant incapable de céder; & c'eſt à quoi les Praticiens

doivent faire attention. Les volatiles ont un plus gros foie que les quadrupédes, pour compenſer apparemment le défaut de la rate ; peut-être que ſans cela le ſang n'auroit pas été aſſez attenué ; cela me paroît encore digne de remarque. La figure du ventricule, & l'inſertion de l'œſophage étoit à peu-près telle ; elle eſt la même dans l'écureuil & dans d'autres animaux ; à l'orifice droit, ou au pylore, j'ai obſervé un retreciſſement comme ſi cet endroit eut été reſſerré avec un fil, ainſi que je l'ai exprimé groſſiérement dans la figure. L'eſtomac étoit tout ridé intérieurement, & contenoit une ſubſtance qui étoit évidemment celle des vers de terre. Car cet animal ſe nourrit de ces vers, & d'autres petits vers ſouterrains. C'eſt pour cette fin qu'il creuſe la terre, & qu'il l'éléve, & la rejette avec ſon muſeau, parce que alors il lui eſt plus aiſé de les trouver & de les attrapper ; il s'éxerce à cet eſpéce de travail ſur-tout le matin & le ſoir ; car la faim le preſſe alors, mais il n'y manque jamais lorſqu'il a plu, parce qu'il les ſent mieux, & que la terre eſt plus molle & plus facile à remuer.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 130.



8. Le fiel contenu dans la véſicule, avoit une douceur ſenſible mêlée avec ſon amertume : j'ai obſervé la même choſe dans tous les animaux, & toutes les fois que je l'ai fait goûter à d'autres, perſonne n'a trouvé le contraire. C'eſt à quoi l'on ne fait point attention ordinairement ; mais j'expoſerai un jour dans une diſſertation particuliére ce que je penſe à ce ſujet.

9. J'ai vû ſous les inteſtins, dans le méſentére, un corps glanduleux d'une grandeur ſi conſidérable, qu'il reſſembloit à un gros inteſtin ; je crois que c'étoit des glandes lactées ramaſſées en un tas ; car ce corps étoit conglomeré.

10. Il y avoit une glande très-blanche attachée à chaque rein, que je ne pûs point alors examiner avec ſoin. Mais ce qui étoit remarquable dans les reins même, c'eſt qu'ils étoient compoſés de trois ſubſtances ; la couche extérieure paroiſſoit ſanguine, & de la couleur de la rate ; l'autre étoit toute cannelée, & s'étendoit juſqu'au baſſin ; la troiſième étoit le baſſin lui-même, qui avoit quatre caroncules, & qui mériteroit un examen particulier. On voit facilement qu'elle eſt la cauſe de la diverſité de ces ſubſtances. Car la premiére eſt ſanguine, parce que c'eſt celle où le ſang ſe répand, & ſe ſépare de la ſéroſité. Mais les cannelures blanchâtres ſont des petits tuyaux, par leſquels elle coule dans le baſſin. On voit par cet exemple, combien la diſſection des différens animaux répand de jour ſur la ſtructure des parties ; car on peut voir ici évidemment les cannelures dont Malpighi a parlé ; ce qu'on ne peut point faire dans de plus grands animaux.

11. Ce qu'il y a de plus curieux & de plus ſurprenant, s'obſerve dans les parties génitales. 1. La verge, étoit preſque toute retirée dans l'intérieur comme elle l'eſt ordinairement dans les animaux ; elle étoit preſqu'auſſi longue que la moitié de tout l'animal. 2. Les teſticules n'étoient point ſuſpendus, mais ils étoient cachés ſous la peau, & ſurpaſſoient les reins en grandeur. 3. Les paraſtates étoient attachées aux teſticules, mais comme ils ne ſuffiſoient

suffisoient point pour les contenir, une grande partie étoit renfermée dans un sac, composé de fibres charnuës, d'où sortoit enfin le vaisseau séminal. 4. J'ai remarqué des corps manifestement charnus à l'extérieur, & très-rouges; nerveux intérieurement, & qui avoient un canal nerveux très-dur: ce canal s'inféroit dans la verge, bien au-dessus & séparément du canal excrétoire des véficules séminales. 5. Autour de la vessie, qui est très-épaisse, ridée, & nerveuse, étoit un autre corps rond, charnu à l'extérieur, & nerveux à l'intérieur, situé dans la verge elle-même. Il y a une communication entre ce corps & la vessie, & c'est à ce même corps qu'aboutissent aussi les vaisseaux déférens, ensorte qu'il est évident que c'étoient les prostates. Derrière cette insertion, se terminoient séparément dans la verge, les canaux nerveux qui partent de ces corps ronds dont nous avons parlé. Telle est la structure des parties génitales de ce petit animal, dont on ne peut s'empêcher d'admirer l'appareil, car la nature n'a donné aux autres animaux que des testicules fort médiocres, dont les paraſtates sont comme une appendice des glandes prostates, & des véficules; & elle a accordé à celui-ci de très-gros testicules, de grandes paraſtates, & les autres organes; &, outre cela, un nouveau corps séminal, différent, & séparé de ceux-ci, qui a des conduits particuliers; & une verge, si je ne me trompe, plus longue que celle de tous les autres animaux; d'où on peut conclure que cet animal vil & abject à plus de plaisir dans l'accouplement que tous les autres animaux. Mais ce qui est sur-tout digne de considération, c'est que toutes ces parties sont couvertes de tégumens charnus, d'où il est manifeste, qu'elles se resserrent, & chassent ainsi la matiére séminale; & pour qu'elle ne s'arrête point au passage, les canaux qu'elle doit traverser sont nerveux, & infléxibles, autrement, faisant impression sur des parois mous, elle languiroit & ne parviendroit pas jusqu'à l'endroit où elle doit être reçue. Ce que nous avons dit des organes de la génération de la Taupe fournit quelque éclaircissement sur la question qui a été agitée entre *Graaf* & *Swammerdam*, sçavoir, s'il n'y a qu'une seule & même matiére de la semence, ou s'il n'y en a pas trois. Car puisque dans cet animal la matiére coule séparément de différens endroits, & par des conduits séparés, il est manifeste que dans le coït, il se répand différentes espéces de matiéres, & qu'il y a plus d'une sorte de semence.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. II. Ann. I. 1682. Observ. 130.

12. Il n'y avoit dans la poitrine ni péricarde, ni médiastin. Le cœur étoit placé du côté gauche, & le poumon du côté droit, & (ce qui doit paroître surprenant,) il étoit situé au dessous du cœur. Cette situation pourroit bien être contre nature, & n'avoir lieu que dans cet individu; la nature lui a donné un poumon, parce qu'il y a de l'air sous la terre, qui pénétre à travers les fentes de sa surface.

13. La veine-cave au sortir du cœur, étoit éloignée du dos, & suspendue librement au milieu de la cavité de la poitrine; de là elle s'avançoit vers le foie. Après avoir examiné la poitrine, je jettai par hazard un coup d'œil sur les pieds, dont la disposition me parut très-singuliére; il n'y a que l'extrémité du pied, qui sorte de la peau; cette extrémité est large, & munie des doigts, courts à la vérité, mais forts, & propres au mouvement; ces doigts sont aussi armés d'ongles pour creuser la terre: les autres parties du pied sont cachées

intérieurement ſous la peau. Car après le pied proprement dit, on trouve deux os qu'on peut appeller le rayon & le coude; au lieu de l'*humerus*, il y a un os large, figuré en triangle, pour ne point comprimer ce qui eſt au-deſſous; & au lieu de l'épaule, comme il n'y a pas aſſez de largeur dans cet endroit, on trouve un os aſſez long, lequel eſt attaché ſur le dos, avec l'épaule de l'autre côté par le moyen d'un fort ligament: ces différentes piéces ſont mues par un grand nombre de muſcles, que je n'ai point crû devoir décrire; elles ſont environnées de glandes ſi groſſes, & ſi nombreuſes qu'il n'y a peut-être aucun animal qui en ait tant, ou qui en ait de ſi conſidérables à proportion de ſa groſſeur. Elles ſont peut-être placées ici dans la peau afin de faciliter le mouvement, en répandant ſans ceſſe les humeurs qu'elles ſéparent: car il n'y a que cet endroit où elles ſoient ramaſſées en tas, par tout ailleurs elles ſont diſperſées à la ſurface de la peau.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 130.

14. J'ai trouvé dans l'oreille des oſſelets, & des cavités d'une extrême petiteſſe; il y avoit cependant un tympan. Il n'y a point d'oreille externe, parce qu'il n'eſt point néceſſaire que les rayons ſe ramaſſent de loin; la Taupe entend cependant très-bien le bruit qui ſe fait auprès d'elle. Le conduit auditif eſt cartilagineux, fléxible, & aſſez long.

15. Je ne dis rien des yeux, parce que je n'en ai point trouvé, je n'ai trouvé qu'un point noir, mais dur, & ſolide, ſi je ne me trompe, lequel n'a aucune communication avec le cerveau; il eſt placé tout entier extérieurement & couvert d'une peau très-épaiſſe; ce n'eſt point avec de pareils yeux que la Taupe pourroit voir, quand même il lui ſeroit poſſible de voir ſous terre.

OBSERVATION CXXXI.

Une pierre trouvée dans le Cerveau, par M. Guntherus Chriſtophle Schelhammerus.

Obſerv. 131. J'Ai trouvé dans la tête d'un homme, au côté droit de la faulx, une pierre plus petite qu'un pois, mais qui étoit blanche, & dure comme un caillou; elle étoit applatie à l'endroit où elle étoit adhérente, & convexe du côté du cerveau. Au côté applati, il y a deux marques, ou petits points rouges, comme ſi c'étoient les traces d'une veine & d'une artére qui y euſſent été inſérées lorſqu'elle n'étoit pas encore bien formée, pour lui fournir un ſuc nourricier. Il n'eſt pas rare de trouver des pierres dans le corps, mais elles ne ſont pas ordinairement d'une ſi grande dureté, ſur-tout dans le cerveau.

OBSERVATION CXXXVII.

Un vomiſſement arrêté mal-à-propos, par M. Chriſtophle Seligerus.

Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 147.

UNe fille dont les régles couloient difficilement, & qui avoit un appétit ſi dépravé, que, dès qu'elle le pouvoit, elle mangeoit avec avidité de l'orge, & du bled moulu & tout crud, avala l'an 1678 au mois de Juillet, une grande quantité de ces mets ſinguliers, & bût par deſſus de la biére ſecondaire; elle eut auſſitôt des vomiſſemens très-violens, que ſa mere arrêta malheureuſement, je ne ſçais avec quel reméde; un moment après elle tomba dans une épilépſie incurable, dont elle mourut au bout de ſept heures.

OBSERVATION CXXXVIII.

Sur une Épilepſie cauſée par une fomentation de décoction de Juſquiame, par M. Chriſtophle Séligerus.

Obſerv. 138.

UNe fille étoit tourmentée d'une cruelle douleur de tête, toutes les fois qu'elle avoit ſes régles, ſa mere avoit conſulté inutilement tous les empiriques. Un d'entr'eux lui vanta la décoction de Juſquiame, employée le ſoir en fomentation, comme quelque choſe d'admirable; le 28 Novembre de l'an 1681, comme elle s'étoit fort échauffée à danſer, & que le tems de ſes régles approchoit, il lui vint à l'ordinaire une grande douleur de tête. Le 29 du même mois, ſur le ſoir, ſe reſſouvenant du conſeil qu'on lui avoit donné, elle ſe fit des fomentations avec la décoction de Juſquiame; mais une demi-heure après, elle tomba dans une horrible épilepſie. Sa mere épouvantée vint à moi, me raconta l'accident qui étoit arrivé à ſa fille, & le reméde qu'elle avoit fait. J'ordonnai de lui donner dans l'accès un céphalique ſpécifique, compoſé de cinabre naturel, & de quelques grains de *Caſtoreum* dans de l'eau de rhûe. Je continuai ce reméde pendant quelques jours, elle fit auſſi uſage d'un nouet de médicamens utérins & emmenagogues avec des martiaux; ces remédes lui rendirent la ſanté.

OBSERVATION CXXXIX.

Effets terribles de la Citroüille, par M. Chriſtophle Séligerus.

Obſerv. 139.

UNe fille âgée de dix-huit ans, qui depuis trois mois n'avoit point eu ſes régles, ſans être obligée pour cela de ceſſer ſes travaux accoutumés, fit un jour trois milles de chemin; de retour à la maiſon, elle s'exerça à fendre du bois, & mangea à ſouper beaucoup de Citroüille aſſaiſonnée avec des oignons, & du poivre, & cuite au four; elle bût par deſſus de l'eau froide, après quoi elle ſe mit à filer, ſelon ſa coutume. Vers les dix

heures du soir, elle se plaignit de quelque douleur dans les reins; mais, comme sa mere étoit absente, elle se retira seule dans sa chambre : le jour suivant on ne la vit point ; le troisiéme jour, (c'étoit le Jeudi 14 Octobre de l'an 1677.) les domestiques étant allés à sa chambre virent par la fenêtre ses habits auprès de son lit, & son cadavre dans le lit. On déclara aussitôt le fait au Juge, qui ayant fait la visite, recommanda de faire des recherches exactes sur la cause de sa mort. C'est pourquoi on fit après midi l'ouverture du cadavre : il exhaloit une puanteur insupportable, & étoit si enflé qu'il ressembloit plutôt à un tronc qu'à un corps humain, il étoit livide, par devant, noir par derriére, dénué d'épiderme, horrible depuis le haut jusqu'au nombril ; mais en-bas, depuis le nombril jusqu'aux pieds, il étoit à peu-près tel que sont les autres corps morts. Les veines capillaires de la tête, des mammelles, & de la poitrine, étoient sensiblement tuméfiées, le sang qui en sortoit boüillonnoit : ayant ouvert le cadavre, la chair musculeuse, les intestins, le mésentére, les parties de la génération, &c. parurent dans leur état naturel. Mais le ventricule étoit tout rempli d'une matiére putrilagineuse. Cet exemple fait voir clairement la vérité de ce que dit le célébre *M. Jonston*, *Id. Med. Pract. l. 1. c. 1. art. 2.* que la Citroüille corrompuë dans le ventricule, se change en un suc de nature maligne.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. II. Ann. I. 1682. Obsérv. 139.

OBSERVATION CXLI.

L'utérus tiré malheureusement au lieu du fœtus, par M. Christophle Séligerus.

Obsérv. 141. L'An 1681. le 20e. Juin, *M. David Richter Docteur en Médecine*, ouvrit en ma présence le cadavre d'une jeune femme, à laquelle une Sage-femme mal-adroite avoit arraché l'utérus, le prenant pour un autre fœtus, parce qu'il étoit entiérement renversé & suspendu, comme une bourse ; elle lui ôta en même-tems la vie.

OBSERVATION CXLIII.

Fœtus Monstrueux, par M. L. Balthasar Chilianus.

Obsérv. 143. UNe femme qui avoit eu déjà plusieurs enfans, accoucha l'an 1680. avec de grandes douleurs, d'un enfant monstrueux, à deux visages, qui pouvoit avoir trente semaines ; son sexe étoit féminin ; la tête n'étoit pas portée sur un cou, mais elle étoit posée sur les aisselles ; tout l'occiput étoit horrible à voir, & soutenoit une excroissance de chair, remplie intérieurement de sang, & partagée en lambeaux. Le crâne étoit épais, & semblable à un crâne de Liévre ; il contenoit très-peu de cerveau, & une matiére musqueuse. Le dos étoit élevé en bosse à sa partie supérieure, concave au milieu, & relevé encore à son extrémité ; mais il étoit entiérement cartilagineux, & couvert d'une épiderme très-délicat. Le front étoit si petit, qu'à peine paroissoit-il ; il y avoit à sa partie supérieure quelques petits che-

veux noirâtres. Cet enfant avoit trois yeux bien ouverts & semblables à des yeux de liévre ; l'un des trois qui étoit placé au milieu du front, avoit deux prunelles, & les deux autres étoient situés vers les tempes, de chaque côté. Il avoit deux nez applatis, deux bouches de liévre, avec une langue humaine, qui se dirigeoit vers les deux bouches ; les mâchoires supérieures étoient fenduës ; les deux oreilles étoient larges & flasques ; la peau étoit velue presque par-tout le corps. Entre les deux joues il y avoit un trou, semblable au nombril. Le cœur, avec le petit lobe des poumons étoit du côté droit, & le grand lobe du côté gauche. Le foie étoit situé au-dessous du diaphragme, & son étenduë étoit si considérable qu'il couvroit les flancs. Les autres viscéres étoient bien conformés. Je vais ajouter ici d'autres observations. La même année une fille vint au monde avec une tumeur écrouelleuse fort grosse, qui s'étendoit depuis la joue droite jusqu'à la gauche, & qui étoit pleine d'une humeur séreuse ; cet enfant mourut le même jour. Une autre quelques années auparavant, nâquit à *Eisfeld* de parens d'une fortune médiocre, mais honnête. Elle avoit au haut de l'occiput une masse de chair, ronde, & semblable à une grosse bale de paume. Comme les femmes de distinction portoient en ce tems-là leurs cheveux roulés, & attachés avec un ruban blanc, ou enveloppés d'un réseau au haut de la tête, on pourroit peut-être attribuer cet effet à l'imagination de la mere. L'an 1679 environ le mois de Février, il nâquit un petit agneau qui avoit deux têtes sur un seul cou, deux gueules, quatre yeux, autant d'oreilles, & deux fentes sur le dos. Il a été vû de plusieurs personnes. L'an 1680 au mois de Février, une chévre mit bas deux petits chevreaux, dont l'un avoit deux têtes, avec deux cols, quatre yeux, autant d'oreilles, deux ventres attachés l'un à l'autre, quatre pieds en-haut, & quatre qui tendoient en-bas, mais il mourut peu de tems après. L'autre étoit dans l'état naturel, & vécut long-tems. Il nâquit dans un autre Village un veau qui avoit trois pieds, un devant, & deux derriére ; & un autre dans le même endroit qui avoit la tête d'un ours, avec un front crêpu & une gueule d'ours : ils étoient morts l'un & l'autre.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. II. Ann. I. 1682. Obsérv. 143.

OBSERVATION CXLVI.

Sur une Plante singuliére, par M. Hermann Nicolas Grimm.

JE n'en donnerai pas la description, parce qu'elle est représentée ici au naturel, avec ses fruits, ses fleurs, & sa graine ; mais je dirai quelque chose de la distillation qui se fait naturellement dans cette plante. Elle tire par sa racine l'humidité de la terre ; l'action des rayons du Soleil l'éléve dans le corps de la plante, de-là elle coule dans la tige & les nerfs des feüilles, & va enfin se rendre dans des récipiens naturels, où elle se conserve jusqu'à ce que l'homme l'emploie à son usage. Tant que les receptacles de cette liqueur ne sont point parvenus à leur derniére maturité, ils sont fermés en haut d'un couvercle, qui, étant pressé avec les doigts, se rompt, & laisse échapper l'eau qu'ils contenoient ; cette eau est douce,

Obsérv. 146.

limpide & agréable, fortifiante & rafraîchiſſante. Six ou huit de ces réſervoirs contiennent quelquefois autant d'eau qu'il en faut pour appaiſer la ſoif d'un homme. Quelquefois les réſervoir ſont preſque pleins, quelquefois à moitié pleins, d'autrefois ils contiennent moins de liqueur ; leur grandeur varie à proportion que l'air a été pendant le jour, ſec, chaud, ou humide. Elle a auſſi des vertus médicinales ; la racine eſt aſtringente, les feüilles rafraîchiſſent & humectent, & on peut prendre intérieurement de ſon ſuc avec ſa liqueur naturellement diſtillée, dans les fiévres ardentes, & l'appliquer extérieurement dans les inflammations, les éréſipéles, & autres maladies ſemblables. Elle croît près de *Colombo*, qui eſt la Capitale de l'*Iſle de Ceylan*, dans des forêts humides, & ombragées.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 143.

Voyez la Fig.

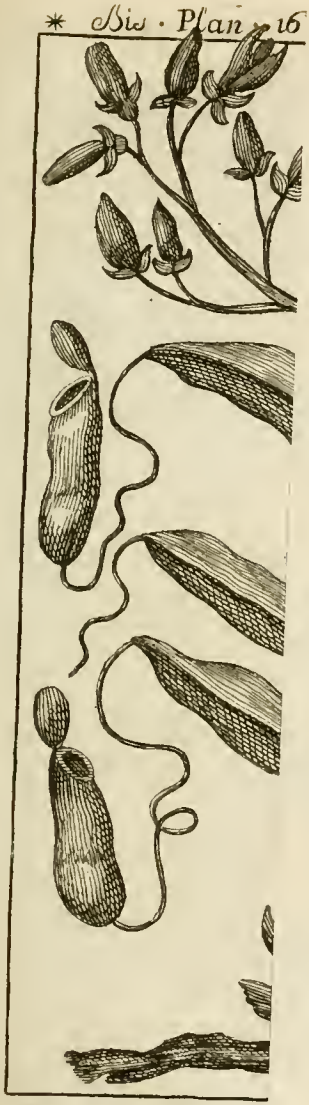
OBSERVATION CLII.

Sur l'arbre du Benjoin, par M. Hermann Nicolas Grimm.

L'Arbre qui donne cette belle gomme de Benjoin, croît dans une forêt, près de *Baros* dans la terre Occidentale de *Sumatra*. Je communiquerai aux curieux ce que j'ai pû connoître de ſa forme & de ſa nature. Cet arbre eſt fort beau à voir, ſa tige eſt droite, & d'une hauteur médiocre. Elle eſt ordinairement de la groſſeur d'un homme ; il deviendroit ſans doute plus gros, ſi on le laiſſoit croître. Mais les habitans du pays ne laiſſent point croître ces arbres au-delà de ſix ans ; au bout de ce tems ils les coupent & les arrachent comme inutiles. Cependant ils ont formé une nouvelle pepiniére avec les fruits. Je n'ai pû ſçavoir qu'elles ſont les fleurs de cet arbre, mais un de mes amis m'en a envoyé le fruit : il eſt d'une figure ronde applatie, & de la groſſeur d'une petite avelline. Il eſt renfermé dans une tunique comme les groſſes noix, laquelle eſt un peu veluë, comme on peut le voir dans la figure. Les feüilles ſont tendres, & molles, leur couleur eſt d'un verd pâle par deſſous, mais la ſurface ſupérieure eſt d'un verd foncé. Le noïau de ce fruit a un goût amer & déſagréable, & n'eſt pas bon à manger. Voici la maniére dont les habitans du pays ramaſſent la gomme de cet arbre. Après qu'on l'a laiſſé croître pendant cinq ou ſix ans, on fait en haut vers l'origine des branches, une inciſion ſelon la longueur, mais un peu oblique, & qui pénétre juſqu'au bois ; c'eſt par là que coule cette excellente gomme. Elle acquiert ſa maturité, & ſe coagule par l'action du Soleil & de l'air. Lorſqu'on la recueille d'abord, elle eſt de couleur blanche, legére, viſqueuſe, gluante, & tranſparente ; mais à la ſuite du tems, elle devient jaune. On ne tire de chaque arbre, qu'une quantité de gomme, équivalente à trois livres de notre païs. On apporte toujours de ce païs deux eſpéces de cette gomme ; l'une eſt d'un beau blanc ou d'un beau jaune ; l'autre eſt plus épaiſſe, un peu brune, dure, & mêlée de ſaletées ; parce que les *Surcamiques & les Cœrlangiques*, laiſſent leur gomme plus long-rems ſur les arbres, & qu'ils habitent ſur des montagnes remplies d'un ſable cryſtallin, que les vents jettent avec d'autres ordures ſur cette gomme, ſur-tout dans le tems de la récolte.

Obſerv. 152.

Voyez la Fig.


* Sin · Plan · 16

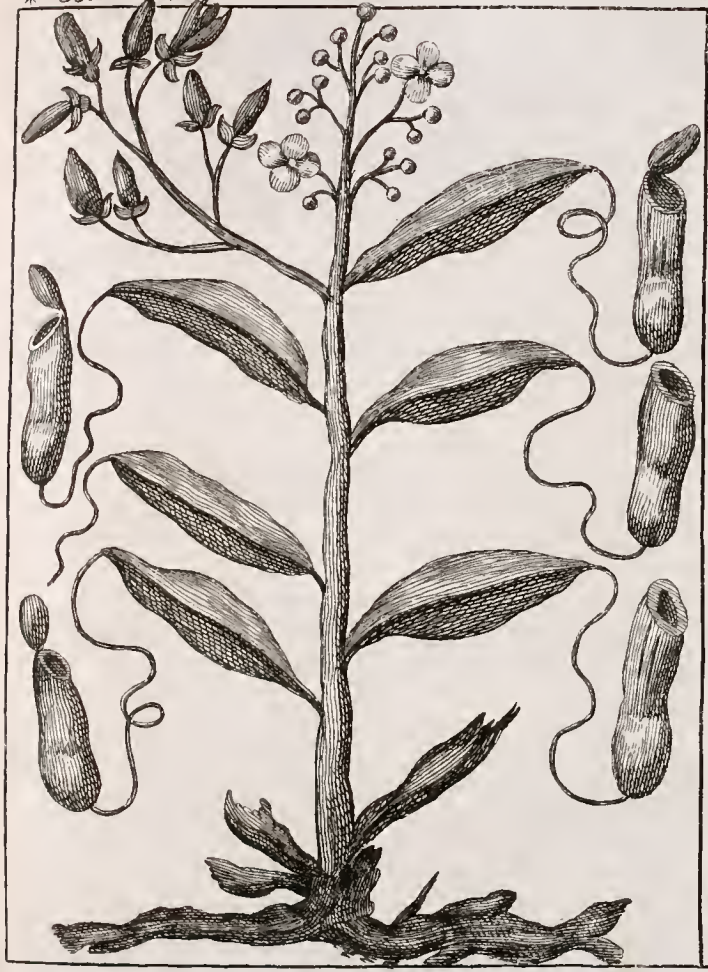
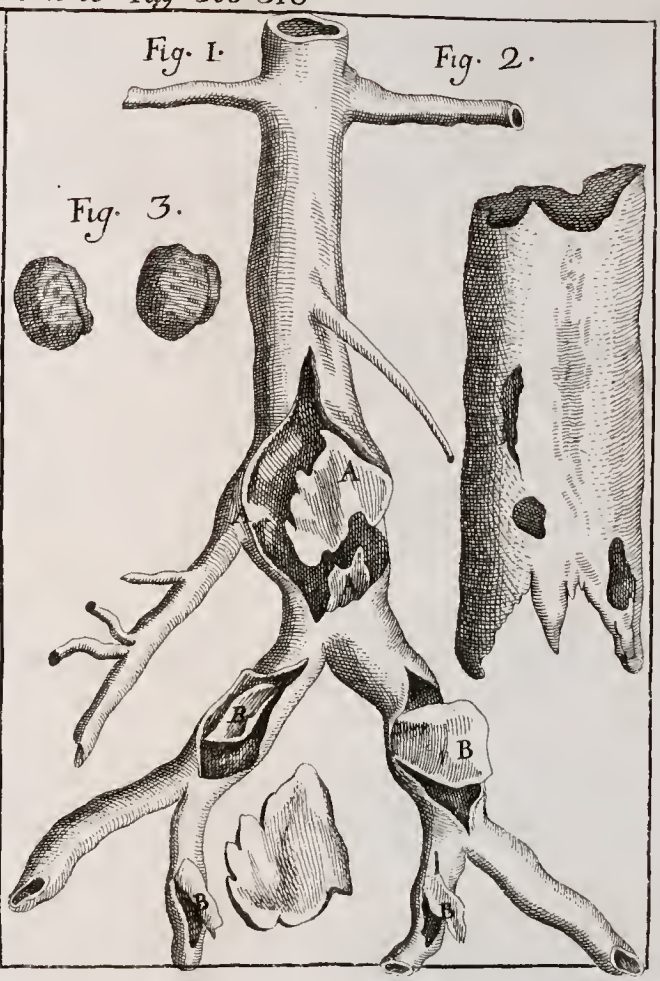


Fig. 1.

Fig. 2.

Fig. 3.



OBSERVATION CLIII.

Sur l'arbre du Camphre, par M. Hermann Nicolas Grimm.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 153.

CEt arbre, dont nous allons donner la deſcription, & dont la figure eſt ici repréſentée, croît dans le même endroit que l'arbre du Benjoin, près de Baros, mais non pas entre les montagnes. Il eſt grand & touffu ; ſon bois eſt excellent pour bâtir, parce qu'il eſt très-dur, & très-ferme. Sa tige eſt droite, ſes branches ſont arrangées ſimétriquement ; il eſt d'une très-belle forme ; ſes feiiilles ſont grandes & charnuës, pointuës par-devant, & lorſqu'on les broye, elles exhalent une odeur de Camphre ; mais cette odeur s'évanouit ſi on les garde pendant quelque-tems, à cauſe de la volatilité du Camphre. Il produit de beaux fruits, de la groſſeur d'une petite aveline, ronds, & oblongs, couverts d'une tunique mince, qui eſt elle-même renfermée, comme les avelines, dans une autre tunique fort jolie peinte de différentes couleurs, comme rouge, pourprée, jaune & verte ; elle enveloppe le fruit en entier, & s'ouvre en haut, comme une tulippe. On recueille le Camphre de la maniére ſuivante. Lorſque les habitans voient par des ſignes extérieurs qui leur ſont connus, que l'arbre eſt chargé de Camphre, ils le dépouillent de toutes ſes feiiilles, de l'écorce, & du bois extérieur, juſqu'à la moëlle qu'ils fendent pour en retirer le Camphre qui y eſt contenu ſous la forme de ſel cryſtallin feiiillé. On ne retire de cet arbre, quoique fort grand, qu'une livre, deux liv. deux liv. & demie, ou tout au plus trois livres de Camphre, c'eſt aſſurément bien peu ; dans notre païs, cela n'en vaudroit pas la peine, & l'on ne s'aviſeroit pas de couper un ſi bel arbre pour ſi peu de choſe. Pour moi, je ſuis perſuadé, que ſi ces peuples ſçavoient l'art de diſtiller, & qu'ils coupaſſent ce bois en petits morceaux, ils en retireroient une beaucoup plus grande quantité. Car j'ai remarqué que quoique ce bois paroiſſe n'avoir point l'odeur de Camphre, il en contient cependant beaucoup. En effet, ſi on le ſcie tranſverſalement, il exhale de l'odeur, & paroît pénétré d'une matiére graiſſeuſe. Les Japonnois en tirent un meilleur parti, car ils ſçavent extraire tout le Camphre contenu dans le bois par la diſtillation, quoiqu'ils ne ſçachent point encore le purifier. Ils nous vendent ce Camphre à vil prix, & au contraire ils achétent très-cher le Camphre le plus léger, auſſi-bien que celui qu'on leur apporte de *Borneo*, parce qu'ils en font grand cas en Médecine ; ils regardent le Camphre mêlé avec d'autres remédes, comme un Centurion, ou un Capitaine, qui conduit ſes Soldats dans l'endroit où eſt l'ennemi, pour les faire combattre avec lui. Je croyois que cet arbre étoit le même dans le Japon, que celui qui croit à *Sumatra* ; mais ayant reçû un petit ſac plein de ſes feiiilles, j'ai reconnu que c'étoit une autre eſpéce, comme il paroît par la fig. 32. Elles ſont plus minces, plus molles, & exalent très-long-tems l'odeur de Camphre ; elles ont autant de nervures que celles de *Sumatra*. Pour ce qui regarde celui qui croît à *Bornéo*, je n'en ai pû rien ſçavoir. Il paroît cependant que c'eſt le même arbre qui croît à *Sumatra*, parce que

ce Campre recuëilli de la même maniére, eſt de la même nature. L'uſage du Camphre eſt aſſez connu en Médecine, ainſi nous n'en parlerons point ici. Je dirai ſeulement, que les fruits de cet arbre confits ſont agréables, & ont une odeur ſubtile de Camphre, qu'ils ſont un excellent antidote, & un très-bon aléxipharmarque; mais on en a difficilement à cauſe des guerres qui ſe font continuellement dans ce pays. On pourroit encore faire avec ſes fruits, ſes fleurs, & ſes feüilles de l'eau diſtillée, de l'huile diſtillée, & par expreſſion; parce que quand on fend le bois juſqu'à la moëlle, il répand de l'huile en grande quantité.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 153. *Voyez la Fig.*

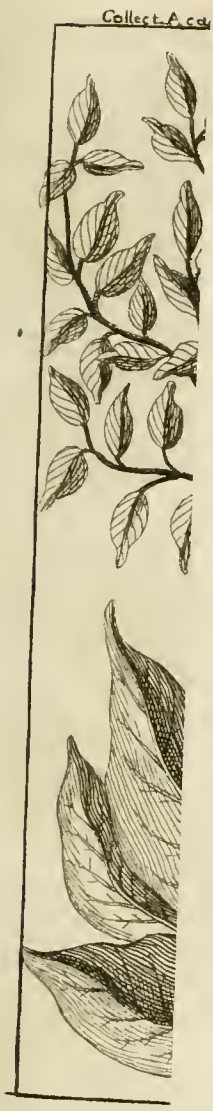
OBSERVATION CLIV.

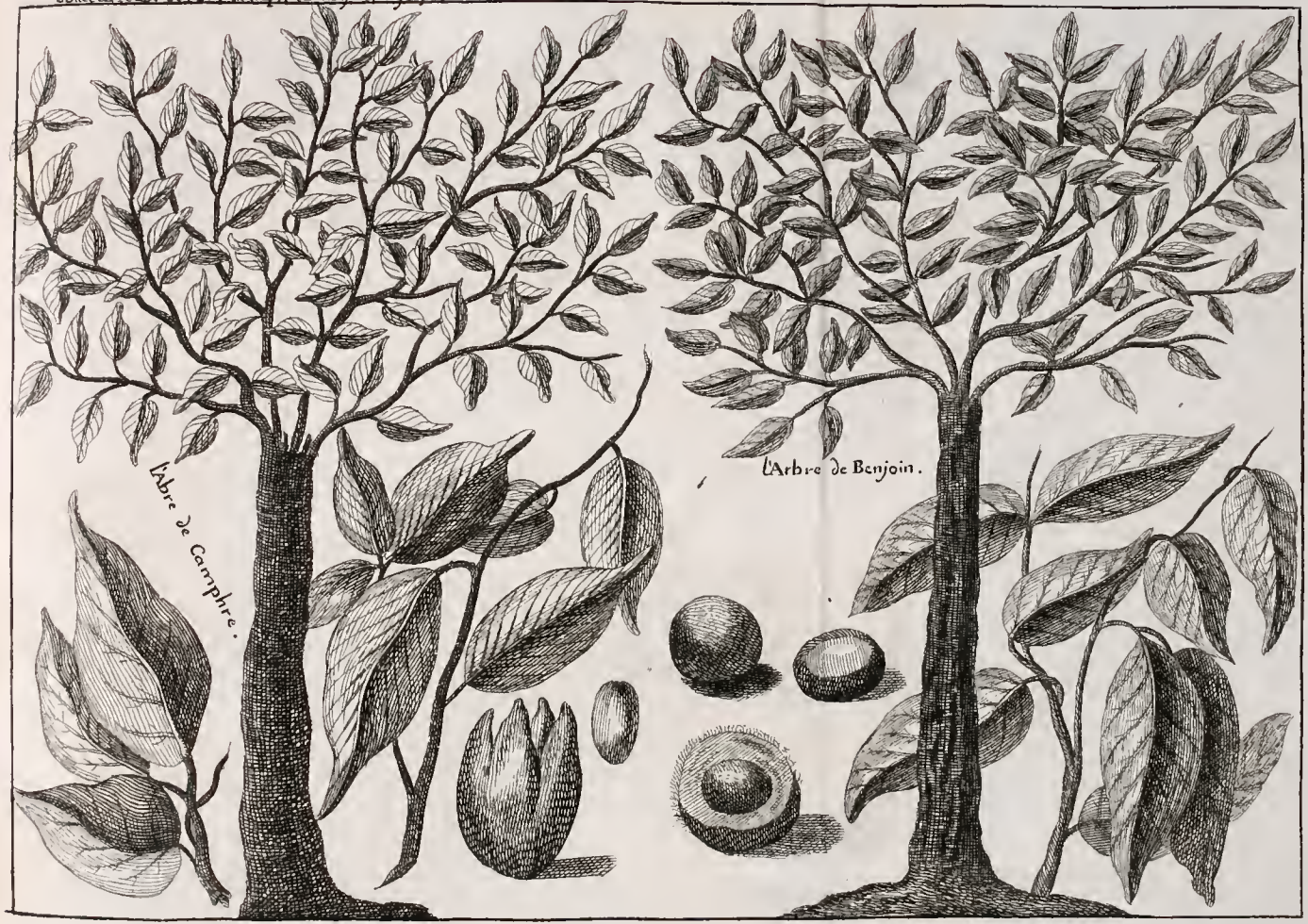
*Anatomie d'une Brebis, qui portoit un fœtus, (faite dans l'Amphitéatre Anatomique d'*Altdorff, *au mois de Février de l'an 1680,) par M.* Jean Maurice Hoffmann.

Obſerv. 154. LA brebis que nous ouvrimes étoit prête à mettre bas ſon petit, & nous commençames par examiner ſes mamelles; elles étoient toutes remplies d'un lait épais & jaunâtre; leur ſubſtance étoit glanduleuſe & bien ferme; ces glandes étoient parſemées de tuyaux dont nous ſuivîmes le trajet, en y inſérant un ſtilet, & nous vîmes qu'ils s'ouvroient par plus de dix orifices dans un ſinus concave, placé vis-à-vis du mammelon, & propre à ramaſſer le lait, après avoir été préparé dans la mamelle. Ayant enſuite coupé le mammelon par le milieu, nous fimes voir dans ſon intérieur de petites valvules membraneuſes, capables peut-être d'empêcher le lait de remonter dans la mamelle à meſure qu'il eſt attiré. Comme cet animal avoit mangé peu de tems avant qu'on le tuât, nous examinames, ſi outre les vaiſſeaux ſanguins, il n'y avoit pas auſſi quelques vaiſſeaux lactés; mais ces derniers ſe déroboient à la vuë & au ſcalpel. Nous vîmes dans le voiſinage, des vaiſſeaux lymphatiques, qui s'élevoient au-deſſus de la veine-cave pour ſe rendre dans le réſervoir, & y verſer la limphe qu'ils charioient. Nous nous aſſurames de cela en les injectant. Ainſi les artéres portent avec le ſang, le chyle dans les mammelles, comme étant la matiére prochaine du lait, pour y être intercepté dans leur ſuſtance glanduleuſe, filtré, purifié, & enſuite conſervé. Le ſang ſelon le cours ordinaire eſt repris par les veines; & pour que le lait ne ſoit pas trop délayé, la limphe ſuperflue eſt remportée par les vaiſſeaux lymphatiques.

Après avoir vû le réſervoir du lait, il falloit chercher le domicile du fœtus, & ſa premiére demeure; c'eſt pourquoi, ayant coupé les muſcles de l'abdomen, nous montrames l'utérus dans ſa propre ſituation, avec ſes prolongemens latéraux, appellés cornes, à cauſe de leur figure, & deſtinés à recevoir le fœtus dans pluſieurs eſpéces d'animaux. Nous fimes remarquer enſuite que la ſubſtance de l'utérus étoit moins épaiſſe, qu'on ne le croiroit d'après la deſcription de quelques Anatomiſtes, & qu'elle étoit formée de trois membranes, dont l'extérieure eſt entiérement fibreuſe, très-forte, & ſans aucune veine ou artére ſenſibles; d'où il eſt manifeſte qu'elle

n'a


Collect. A. cad


l'Abre de Camphre.
L'Arbre de Benjoin.

n'a pas d'autre uſage, que de contenir, & de conſerver les autres tuniques intérieures ; après avoir enlevé cette membrane, la ſeconde parut, environnée d'un grand nombre de vaiſſeaux ſanguins remplis de ſang, leſquels traverſant par degrés ſon épaiſſeur, alloient ſe terminer à la troiſiéme tunique. La ſurface intérieure de cette membrane étoit garnie de tubercules glanduleux & blanchâtres, auſquels autant de glandes ou de *cotyledons*, qui tenoient au *chorion*, étoient fermement attachées par des productions fibreuſes en forme de doigts, de ſorte qu'il étoit difficile de les ſéparer. Nous avons obſervé de plus, comme l'a déja remarqué *Needham*, que les vaiſſeaux de l'utérus ſe terminoient à ces tubercules, & que ceux du fœtus, diſtribués dans le *chorion*, aboutiſſoient à ces glandes, ſans le moindre veſtige d'anaſtomoſe ; car en les ſéparant les uns des autres, il n'en ſortoit pas une goutte de ſang ; mais en les preſſant on en exprimoit quelques gouttes d'une humeur laiteuſe.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 154.

Après avoir ſéparé les tuniques de l'utérus, nous fimes l'examen des enveloppes du fœtus : la premiére, qui eſt le chorion, étoit remarquable par ſes *cotyledons* ou caroncules, ſéparées des tubercules de l'utérus ; il étoit aiſé de voir pourquoi on les appelle *cotyledons* du mot grec κοτυλη qui ſignifie cavité, car on y remarquoit une cavité très-ſenſible. Nous fimes obſerver alors que les rameaux des vaiſſeaux ombilicaux s'étendoient non-ſeulement vers ces *cotyledons*, mais encore environnoient en grand nombre la membrane elle-même, dont l'uſage eſt de ſoutenir les vaiſſeaux ombilicaux avec les *cotyledons*, & auſſi de purifier la liqueur nourriciére du fœtus ; car, les *cotyledons* ſont principalement deſtinés à recevoir les portions chyleuſes & ſpiritueuſes qui ſe ſéparent du ſang artériel de la mere dans les tubercules de la tunique intérieure de l'utérus, & après les avoir filtrées, elles les remêlent avec le ſang qui coule vers le fœtus par la veine ombilicale.

Ayant fait une legére inciſion au chorion, & l'ayant écarté avec les doigts, on vit la ſeconde membrane, ſçavoir *l'allantoïde*, qui étoit placée ſur *l'amnios* près de la fin du cordon, & étenduë obliquement vers les deux cornes de l'utérus ; elle reſſembloit par ſa figure à une eſpéce de ſauciſſon (en latin *farcimen*), d'où lui eſt venu le nom latin *farciminalis*, d'autres l'appellent auſſi urinaire, à cauſe d'une liqueur urineuſe, & ſalée, qu'elle contient. Nous fimes voir en preſſant la veſſie, que cette liqueur ſortoit par *l'ouraque* du fœtus, & ſe répandoit dans cette membrane. Nous découvrîmes enſuite la troiſiéme membrane, appellée *Amnios*, & qui enveloppe immédiatement le fœtus en entier. Elle ne paroiſſoit pas fort différente de la premiére, par ſa délicateſſe, ſa molleſſe, & ſon poli ; mais elle étoit traverſée çà & là par de petits vaiſſeaux (dont il n'y a pas le moindre veſtige dans *l'allantoïde*,) & on apperçevoit à travers cette membrane une liqueur très-limpide, à laquelle nous donnames le nom de liqueur nourriciére, parce que le fœtus s'en nourrit ; c'eſt ce dont chacun ſe convainquit, lorſqu'on eut ouvert le ventricule. Tandis que nous étions occupés à démontrer *l'amnios*, on voyoit le fœtus s'agiter par intervalles, & ſoulever de tems-en-tems la membrane. Enfin le fœtus lui-même fut mis à découvert, il étoit revêtu d'une grande quantité de laine tendre.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. II. Ann. I. 1682.
Observ. 154.

Le *cordon ombilical* renfermoit deux artéres avec leurs veines correſpondantes, & *l'ouraque*. Les artéres ne partoient point du tronc de l'aorte, mais des rameaux iliaques internes : elles paſſoient ſur la veſſie, & accompagnoient *l'ouraque*, qui étoit ſitué au milieu, juſqu'à la fin du cordon, où, ſe ſéparant l'une de l'autre, à droite & à gauche, elles envoyoient une infinité de petits rameaux vers les *cotyledons*. Après les artéres, nous démontrames la veine ombilicale, qui prenoit ſon origine à la ſciſſure du foie ; elle étoit ſimple depuis le foie, juſqu'au nombril ; mais enſuite elle ſe ſéparoit en deux, & ſe diviſoit avec les deux artéres en une infinité de petits rameaux, juſqu'aux *cotyledons*. Nous fimes remarquer que les artéres charioient le ſang vers les *cotyledons*, & que la veine ombilicale le ramenoit par ſes deux rameaux, & prenoit en même-tems une certaine portion de ſuc nourricier filtré par les *cotyledons*, pour le porter au fœtus. Enfin *l'ouraque* ſortoit du fond de la veſſie, s'avançoit au milieu des *artéres ombilicales*, & ſe terminoit dans *l'allantoïde* à l'endroit où les vaiſſeaux ſanguins ſe diſtribuent ſur les côtés ; & en le preſſant on voyoit le liquide qu'il contenoit, ſe répandre dans la membrane.

Nous examinames enſuite le corps du fœtus, & après avoir ouvert l'abdomen, nous conſidérames la ſituation des inteſtins. Le *cæcum* étoit rempli d'excrémens ; il y en avoit auſſi beaucoup dans le *rectum*, & même on en voyoit qui étoient attachés à l'extérieur du fœtus, & qu'il avoit rendus long-tems auparavant : le *ventricule* étoit un peu renflé, & orné de petits vaiſſeaux ſanguins, dont ſa ſurface étoit peinte comme par autant de lignes pourprées ; il contenoit une liqueur ſemblable par ſa ſubſtance, ſa conſiſtance & ſa couleur, à celle qui eſt contenuë dans *l'amnios*, & d'une ſaveur acido-ſaline ; le foie étoit de couleur de pourpre, & avoit des grains glanduleux très-viſibles ; la véſicule du fiel qui lui étoit attachée, étoit environnée de veines & d'artéres cyſtiques, & contenoit une grande quantité de bile ; il en avoit même déja coulé long-tems auparavant dans le duodenum, par le conduit *cholédoque*. La rate étoit un peu brune, & fournie d'une grande quantité de vaiſſeaux. Les reins, avec les glandes voiſines, ou capſules atrabilaires, étoient fort remarquables par leur grandeur : ayant été coupés par le milieu de leur longueur, on vit diſtinctement des caroncules en forme de mammelons. Du bas-ventre nous paſſames à l'examen de la poitrine. Le ſternum étoit cartilagineux & blanchâtre, & les cartilages des côtes qui s'y inſéroient, étoient très-fléxibles & très-petits. Le diaphragme étoit joint par ſa circonférence charnuë aux vertébres des lombes, & aux fauſſes côtes : ſon centre étoit nerveux, très-délicat, & concave. Il y avoit un peu d'eau dans le péricarde. Le cœur étoit ſemblable par ſa figure, & par la diſtribution de ſes vaiſſeaux coronaires, à celui d'un adulte ; mais il en différoit par la couleur : car il n'y avoit que les oreillettes qui fuſſent d'un beau rouge, le reſte de la ſubſtance des ventricules étoit pâle, ce qui eſt un ſigne très-certain, que le ſang avoit paſſé par les oreillettes, avant que de paſſer par les ventricules. Nous fimes voir enſuite, 1°. *le trou oval*, qui s'ouvroit de l'oreillette droite dans l'oreillette gauche, de telle maniére, que le ſang *de la veine-cave* pouvoit auſſitôt couler de cel-

le-là dans l'autre, mais cependant, ne pouvoit pas facilement retourner de celle-ci, dans celle-là, à cause d'une petite membrane qui faisoit l'office de valvule. 2°. *Le canal artériel*, qui alloit de l'artère pulmonaire à l'aorte, afin que le sang descendit de celle-là dans celle-ci, & ne s'en allât pas tout aux poumons. Les poumons étoient de couleur cendrée, flasques & affaissés; il paroissoit à travers la tunique extérieure qui les enveloppoit, un nombre innombrable de petits points noirs; c'étoit les orifices des vésicules qui y aboutissoient. Ayant voulu conserver le squelette entier nous ne pûmes pas examiner le cerveau, mais seulement l'extérieur de la tête: les yeux étoient fort saillans, ils étoient fermés & recouverts par les paupiéres. Les dents incisives de la mâchoire inférieure, & les molaires des deux mâchoires, étoient bien formées, excepté que les molaires avoient au milieu entre les lames osseuses, une cavité couverte d'une membrane très-délicate. Les os du crâne & des mâchoires, étoient poreux; & les fibres spermatiques formoient des traits distincts; ce qui confirme le sentiment dans lequel nous sommes, que les os sont produits par plusieurs filamens spermatiques posés les uns auprès des autres, & joints ensemble. Les apophyses *mastoïdes* & *stiloïdes* avoient déjà acquis une dureté osseuse. On voyoit très-bien les trois osselets de l'oreille interne dans leur propre situation, à travers la membrane du tympan.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. II. Ann. I. 1682. Observ. 154.

OBSERVATION CLVIII.

Sur le Mercure de Saturne, par M. Georges Wolffg. Wedelius.

PArmi les opérations chimiques, ou pharmaceutiques, il en est une qu'on néglige un peu trop, je veux dire la putréfaction; cependant elle conduit, comme par la main, à l'analyse des corps mixtes, qu'elle résout pour ainsi dire en leurs premiers élémens: nous en avons traité plus au long ailleurs, voy. *Pharmaciâ Acroamaticâ*. Nous établissons dans cet ouvrage entr'autres choses. 1. Que la putréfaction est la destruction des corps mixtes. 2. Qu'elle se fait par la résolution des principes vitaux matériels. 3. Que c'est par elle, en particulier, que se détruisent & se corrompent le soufre, & l'eau. 4. Que, non-seulement les animaux, & les végétaux, mais encore les minéraux & les métaux y sont sujets. 5. Que le sel incorruptible en lui-même, sert à détruire & à corrompre le soufre avec l'eau. 6. Que par la putréfaction on tire le mercure, ou le sel volatil des végétaux & des animaux. 7. Et que des minéraux, & des métaux, on tire *le mercure des corps*. Nous allons donner pour exemple de cette derniére assertion, *le mercure de Saturne*. Observ. 158.

J'avois depuis environ quinze ans un cornet de plomb dans lequel je mettois mon encre: je m'apperçûs il y a long-tems que quelquefois le bord supérieur s'ammolissoit, & devenoit comme limoneux, perdoit sa dureté & sa qualité métallique, & diminuoit peu-à-peu, & les parois intérieurs re-

préſentoient ſouvent une eſpéce de quarré. D'abord, je négligeai cette obſervation ; mais faiſant reflexion, que les cailloux & les marbres étoient ſujets à dépérir, je me perſuadai que le plomb s'étoit conſumé, & détruit peu-à-peu à force de ſervir, ayant fait jetter ſouvent par mon domeſtique de cette eſpéce de ſcorie ou de ſédiment qui s'y formoit : enfin ayant fait des recherches ſur cette putréfaction, j'ai voulu éprouver s'il ne renaiſſoit point quelque choſe de mercuriel, par le dépériſſement de ce métal, & ſi en lavant le marc le plus épais, on n'en découvriroit pas. Ce que j'avois ſoupçonné arriva ; & nous trouvames effectivement pluſieurs particules de vif-argent très-mobiles, que je conſerve encore ramaſſées en une ſeule. Je fis voir ce phénomene ſingulier aux Etudians qui demeuroient dans ma maiſon ; mais nous trouvames en même-tems aux parois un peu de roüille, ou des particules rouges de cuivre.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 158.

Cette expérience prouve aſſez qu'il y a réellement du *mercure naturel de Saturne*.

OBSERVATION CLXVII.

Le cerveau ſortant de la groſſeur d'une pomme, d'un crâne rongé par un Cancer, par M. Emanuel Konig.

Obſerv. 167. UNe païſanne, du Gouvernement de *Baſle*, âgée de quarante ans, remarqua ſur ſa tête, au-deſſus du muſcle temporal, du côté gauche, une puſtule ſéche qui s'étoit formée parmi ſes cheveux : (dans ce même endroit la premiére femme de ſon mari, avoit déja eu un mal chancreux, dont elle étoit morte,) elle ôta pluſieurs fois cette puſtule avec ſes doigts, mais comme ſes régles ne paroiſſoient pas bien, il en revenoit toujours une nouvelle, juſqu'à ce que s'étendant vers l'orbite de l'œil, on ne pût pas douter davantage de ſa malignité cancereuſe. Cette femme ayant été reçuë enſuite dans l'Hôpital de *Baſle*, on lui conſeilla de faire emporter ce cancer (pour l'empêcher d'attaquer l'œil & de le détruire.) Elle ſouffrit l'opération avec courage, ainſi que l'application du cautére actuel pour arrêter l'hémorragie : les Chirurgiens ayant remarqué de la carie au crâne, lui mirent encore un cautére actuel & potentiel, ſçavoir, la pierre infernale, (préparée avec du bon argent, diſſout dans l'eau-forte,) mais ce reméde n'eut aucun effet, au contraire l'éroſion fut encore plus grande ; l'ulcére cancereux s'étendit davantage, & il ſe détacha peu-à-peu des fragmens & des écailles oſſeuſes : la dure-mere qui avoit des mouvemens alternatifs d'aſcenſion & d'abaiſſement, parut auſſi infectée d'une tache cancereuſe ; car au centre de la portion de ſa circonférence qui étoit découverte, il parut une tache plus blanche qu'à l'ordinaire, (que les Chirurgiens eſpéroient guérir en répandant deſſus de l'alun brûlé,) & qui s'étant rompuë, donna lieu à la ſubſtance même du cerveau de s'échapper ; & l'ouverture s'agrandiſſant de jour en jour, la ſubſtance corticale du cerveau, encore couverte en partie de la pie-mere, ſortit enfin de la groſſeur d'une pomme médiocre, de maniére

que le pus, qui auparavant s'écouloit librement, ne trouva plus d'iſſue. A meſure que le crâne fut rongé, le péricrâne s'en détacha, & quoique dans l'état naturel il lui ſoit fortement adhérent par de petits fibres, il devint libre, en ſorte que les Chirurgiens furent obligés d'en couper de grands morceaux. Le crâne étant ainſi découvert & rongé dans une aſſez grande étendue, & le ſang de la malade paroiſſant diſſous & féreux, on lui fit prendre du lait, & on lui appliqua extérieurement des préparations de plomb adouciſſantes, des poudres abſorbantes, avec une fomentation de décoction de ſcordium & d'abſynthe, & d'autres remédes, pour dompter la férocité des humeurs, & en détruire s'il eut été poſſible le mauvais caractére : cette pratique ne fut pas ſans ſuccès: car en peu de jours, le crâne qui étoit nud auparavant, commença à ſe revêtir de chair, & l'ulcére fournit un pus louable; ce qui conſola beaucoup la malade, & ceux qui la viſitoient. Cependant, quoique les choſes paruſſent en meilleur état, le cerveau s'élevoit de plus en plus; la raiſon, qui auparavant s'étoit aſſez ſoutenuë, commença à varier peu-à-peu; enfin, cette femme tomba dans un aſſoupiſſement apoplectique qui l'enleva. A l'ouverture du cadavre, on examina d'abord la tête, comme ayant été le ſiége le plus évident de la maladie; on remarqua que la portion du cerveau qui étoit ſortie, étoit devenuë beaucoup plus petite, à cauſe de la diſſipation des eſprits qui diſtendoient moins alors ce viſcére : mais ayant emporté le crâne, ſelon la coutume, & ayant ſoulevé le cerveau vers la partie poſtérieure, on trouva une grande quantité de pus verdâtre, vers l'origine de la moëlle de l'épine, & vers le cervelet : le cerveau parut dans ſa partie affectée couvert de pus corrompu, beaucoup moins blanc que dans l'état naturel, & comme ſphacelé : car le côté gauche étoit beaucoup plus flaſque, plus mol, & plus noirâtre, que le côté droit, qui étoit très-ferme, & avoit des cannelures blanchâtres, comme ſeroient les petites racines des nerfs. Ayant enſuite diſſéqué l'abdomen, le foie, la rate, les reins, parurent ſains; les glandes du méſentére étoient un peu molles au toucher, & le pancréas étoit tout ſquirreux. On trouva dans la poitrine les deux viſcéres principaux en mauvais état; le ventricule droit du cœur étoit plein de polypes, les poumons parurent noirâtres, & le lobe droit, infecté d'une matiére purulente.

Ephemerids de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 167.

OBSERVATION CLXXV.

Coque de Maldive, & de Moſambique. L'écorce de Santal-Citrin, les Ruſa-Ray noirs & blancs. L'écorce Sœda. L'écorce contre la pleuréſie, par M. Hermann Nicolas Grimm.

IL y a deux ſortes de noix d'une groſſeur & d'une dureté différentes, mais qui ſont également eſtimées des Portugais, & de la plupart des Indiens, contre les bleſſures venimeuſes, les morſures des Serpens & des animaux venimeux, contre les poiſons pris intérieurement, & même contre les fiévres chaudes, & de conſomption. La doſe eſt d'un demi ſcrupule, d'un ſcrupule, Obſerv. 175.

& un peu plus : le noyau eſt aſſez dur. *La noix de Maldive* eſt de la groſ-
EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. II. Ann. I. 1682. Obſerv. 175.
ſeur de la tête d'un enfant, & on la vend très-cher ; mais l'autre eſt de la groſ-
ſeur d'un œuf de poule, & de la même dureté. Si on la ſcie en deux,
elle préſente une cavité en forme de cœur : l'écorce eſt triangulaire : la
noix eſt oblongue & ronde.

L'écorce du Santal-Citrin. Les Hollandois apportent beaucoup de Santal jaune de l'Iſle de Timor ; les Portugais, & les Topaſſins apportent auſſi beaucoup d'écorce de cet arbre. Elles ſont de couleur rouge-brune, graſſes, & ſéches, & ils en font grand cas dans la ſuppreſſion des régles, & les accouchemens difficiles. On en prend le matin & le ſoir depuis un ſcrupule juſqu'à un gros en poudre, avec du vin chaud.

Les Ruſa-Ray noirs & blancs. Le noir eſt une racine preſque ſemblable à la régliſſe, ſi ce n'eſt qu'elle renferme intérieurement une eſpéce de chaux d'une ſaveur douce, mêlée d'amertume ; elle ſe réduit facilement en poudre, à cauſe de ſa friabilité, & eſt fort eſtimée contre la morſure, & les bleſſures des animaux venimeux, dans les fiévres chaudes & froides, dans le *Cholera-Morbus*, la colique, & la toux. Appliquée extérieurement dans l'éréſipéle & les inflammations, elle produit de bons effets ; pour cela on la pulvériſe, & on la mêle avec du vin dans les affections froides, ou avec de l'eau dans celles qui dépendent d'une cauſe chaude : quelquefois on la mêle avec de l'eſprit-de-vin, ou de l'eau-roſe. *La blanche* eſt recommandée dans le crachement de ſang, les apoſtêmes intérieurs, les fiévres, & les piqueures des animaux, juſqu'à un ſcrupule, un demi gros, & plus.

L'écorce Sæda. Cette écorce eſt fort eſtimée chez les Indiens. L'expérience leur a appris qu'elle étoit un excellent reméde dans la diſſenterie, le flux de ſang de quelque partie du corps que ce ſoit, dans la fiévre héctique, la phtiſie, & les maladies de la poitrine. On croit qu'elle a la même vertu que le Kin-kina contre les fiévres : on met de ſa poudre ſur les plaies, mêlée avec de l'eau, la doſe eſt d'un demi ſcrupule appliquée extérieurement, elle a une grande vertu dans les fractures : ils mettent un morceau de cette écorce dans de l'Arack, ou à ſon défaut, dans de l'eau chaude, & lorſqu'elle eſt ammollie, ils l'attachent au tour de la plaie, le mieux qu'ils peuvent. Il eſt certain que cette écorce eſt d'une qualité un peu chaude, qu'elle eſt repercuſſive, & par-là excellente pour guérir les fractures.

L'écorce contre la pleuréſie. Les Portugais dans les Indes ſe ſervent des remédes les plus ſimples, inſtruits par une fréquente expérience, qu'ils ſont préférables à d'autres plus compoſés qu'on leur recommande. De ce nombre eſt ſur-tout une écorce, appellée *pawo de portada*, qu'ils vantent comme un bois excellent contre les piqueures. (Car ils appellent du nom de bois toutes les écorces ;) elle eſt d'une couleur jaunâtre, d'une ſubſtance épaiſſe, d'un goût amer, d'une conſiſtance friable, & par-là d'autant plus facile à mettre en poudre. Ils en font prendre aux malades, à la doſe d'une demi-once avec du vin, & ils appliquent extérieurement cette poudre aux parties ſouffrantes, mêlée avec de l'Arack, ou avec du vin dans les intempéries froides, ou avec de l'eau ſimple dans les intempéries chaudes.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION CLXXXIII.

Espéce inoüie d'Hydropisie de l'abdomen, qu'on doit peut-être appeller Enkistée ou avec follicule, par M. Georges Abraham Merclinus.

Dec. II. Ann. I. 1682.

UNe très-honnête fille, ornée de toutes les vertus convenables à son sexe, âgée de 26 ans, s'apperçut, il y a environ seize ans, que son ventre étoit un peu enflé ; quoiqu'elle n'éprouvât *ni douleur*, *ni impuissance de marcher*, ni aucun symptome fâcheux. Ne sçachant d'où pouvoit venir cette tumeur, elle consulta un Médecin : celui-ci croyant que c'étoit *des vents*, lui prescrivit les remédes qui ont coutume de réussir dans ces occasions ; mais elle ne s'en trouva pas mieux, & l'abdomen s'enflat de plus en plus. Cependant *les menstrues couloient* très-bien, & elle avoit d'ailleurs presque tous les autres signes de santé, si ce n'est que *ses membres* paroissoient de tems à autre s'ammaigrir d'autant plus que tout l'abdomen croissoit davantage. L'an 1672, cette fille se maria dans l'espérance que les accouchemens emporteroient cette enflure de l'abdomen ; mais cela n'arriva point : elle devint à la vérité mere de trois enfans, mais bien loin que *l'abdomen se désenflât*, il acquit au contraire un volume considérable. Cette augmentation donna lieu à différens symptomes fâcheux, tels que *la difficulté de marcher*, *une douleur à la hanche droite*, & *un sentiment de fatigue & d'anxiété dans les entrailles*. Outre cela, pendant le tems de sa grossesse, sur-tout dans les derniers mois, elle eut *de très-cruelles difficultés d'uriner*, *& de fréquentes défaillances*. Elle eut à combattre pendant quelques années contre ces fâcheux accidents : enfin au mois de Novembre de l'année 1681, *il lui survint un flux de ventre spontané*, qui diminua si fort le volume de l'abdomen, qu'elle en conçut de grandes espérances ; *l'urine* d'ailleurs ayant son cours assez libre, elle se flattoit de recouvrer la santé ; mais peu de tems après elle fut attaquée d'une *grande difficulté de respirer*, qui fut bientôt suivie de la mort. Le 14 Octobre 1682, à l'ouverture de l'abdomen, nous trouvames *un sac membraneux*, d'une si grande capacité, qu'il tenoit environ quarante mesures : il étoit couché sur tous les viscéres, sans leur nuire, & rempli plus qu'à moitié d'une liqueur urineuse. La plupart des autres viscéres se trouvérent en bon état, excepté l'utérus, auquel étoit adhérente, vers le fond, *une petite tumeur ronde*, *cartilagineuse* ; & *la trompe droite de l'utérus* d'où le sac naissoit comme de sa racine, parut oblitérée. *L'épiploon* n'étoit pas étendu sur le sac & sur les viscéres, mais il étoit ridé & retiré vers le diaphragme.

Obsérv. 183.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 2.
1683.

EPHEMERIDES DE L'ACADEMIE DES CURIEUX DE LA NATURE D'ALLEMAGNE.

DECUR. 2. ANN. 2.

1683.

OBSERVATION I.

Sur une plaie à la tête qui fut suivie de la maladie qu'on nomme Plique ; *par M.* Michel Fehr, *Président de l'Académie des Cur. de la Nature.*

Obſerv. 1. UNe femme de Campagne âgée de quarante-ſix ans, qui avoit encore conſervé quelque fraîcheur, ayant été rencontrée le 31 Mai dans un champ où elle coupoit des herbes pour ſon bétail, par un ſoldat qui voulut la forcer, le bleſſa legérement à la main avec ſa faucile en ſe deffendant. Celui-ci irrité, & de la réſiſtance de cette femme, & de la bleſſure qu'elle venoit de lui faire, lui donna deux grands coups de ſabre ſur le ſommet de la tête, & lui fit deux plaies profondes, qui en ſe réuniſſant par un côté, formoient un angle aigu, & qui pénétroient à travers le péricrane & le crâne ; de ſorte que lorſqu'on en eut enlevé quelques eſquilles, on apperçut le mouvement du cerveau ; mais la lame inférieure du crâne avoit été enfoncée par la violence du coup ſur la dure-mere, de la largeur de la paume de la main : (car on ſçait que le crâne eſt formé de deux lames entre leſquelles eſt une matiére oſſeuſe, qui reſſemble à de la pierre-ponce,) & cette lame étoit ſi adhérente au reſte du crâne, qu'on ne put parvenir à l'enlever ; on ſe contenta ſeulement de la ſoulever un peu avec la ſonde, & on prit le parti de laiſſer agir la nature. Le quatriéme jour après cet accident, la malade reſſentit une ſorte de démangeaiſon à l'endroit de la plaie, elle fut aſſoupie, mais ſans délire ; elle ſouffroit impatiemment la vuë des hommes, & lorſqu'elle marchoit, elle ſe ſentoit étourdie comme ſi elle eut été yvre : elle n'eut point au reſte d'autres accidens, & elle ne tarda pas même à être parfaitement rétablie : mais quelques années après, il parut à l'endroit de la tête où cette femme avoit été bleſſée, deux touffes de cheveux, mêlés & entrelaſſés comme le ſont ceux des perſonnes attaquées de cette maladie ſi commune en Pologne, qu'on nomme *Plica*. Dans une fiévre maligne qui lui ſurvint, ces treſſes tombérent d'elles-mêmes, avec les autres cheveux, ſans que leur chûte lui occaſionnât aucunes douleurs de tête ; & les cheveux étant revenus à cette femme après ſa guériſon, au lieu de deux touffes qui avoient paru d'abord, il ne lui en revint qu'une, mais qui crut ſi prodigieuſement que quelque-tems après,

après, elle avoit presque trois aunes de longueur, & elle traînoit à terre, ce qui l'incommodoit extrêmement. C'est pourquoi sur l'avis de je ne sçai qu'elle femme, & du consentement de son mari & de ses parens, elle s'en fit couper seulement de la longueur d'une demi aune. Presque aussitôt, elle fut attaquée de douleurs de tête insupportables, de l'obscurcissement de la vuë, de tintemens d'oreilles, & quelquefois même de *paraphenesie* causée par la violence du mal : on la saigna trois fois au front, & on lui lava souvent la tête avec une décoction d'acanthe & de verveine, ce qui lui procura quelque soulagement, d'autant plus que la Plique avoit eu le tems de prendre un nouvel accroissement, mais au mois de Juin de l'année 1676. les chaleurs de la saison augmentérent les douleurs au point que cette femme devint presque frénétique ; on ajoûta alors à la décoction précédente, celle de la mousse terrestre rampante qu'on nomme en Pologne *Plicaria*, parce qu'on la regarde comme le reméde le plus efficace dans la Plique, & qui est assez rare dans nos cantons. On lui prescrivit pour boisson ordinaire l'infusion de cette plante, & on parvint ainsi à calmer en grande partie cette espéce de *Cephalalgie* opiniâtre ; mais cette humeur maligne prit son cours sur les yeux où elle causa une fluxion inflammatoire qu'aucun reméde ne put guérir.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature.

Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obsery. 1.

OBSERVATION IV.

Sur la culture de l'Indigo dans les Indes Orientales, & sur la maniére d'en extraire la matiére colorante, par M. Herbert de Jager.

L'Indigo demande un terrein fertile, mais une terre trop forte & trop humide ne convient pas cependant à cette plante, car ou elle pousse avec trop de vivacité, & on n'en retire alors qu'un suc aqueux, ou elle avorte, de sorte qu'on préfére pour sa culture des terreins élevés, ou les eaux pluviales ne croupissent point, & qui ne soient pas même de nature à être trop humectés par les rosées. Il faut que le sol soit composé à peu près de deux parties de sable, & d'une partie de terre ; quoique près de *Devenapatnam*, l'Indigo ne laisse pas de croître dans du sable pur, mais il n'y pousse pas avec tant de force qu'ailleurs. On laboure les terres où l'on cultive cette plante une fois ou deux pendant les pluies du mois de Septembre, & après avoir été ainsi préparées, on les laisse reposer jusqu'au mois de Décembre ; alors on leur donne un troisiéme labour. On choisit ensuite un tems nébuleux pour semer, & par le moyen de la herse on enterre la semence, & on unit le terrein. On sarcle l'Indigo dans le tems convenable, & selon le besoin ; & vers le mois de Février il porte sa fleur & sa graine. L'orsqu'on s'apperçoit que les feüilles les plus basses de cette plante commencent à se faner & à jaunir, on juge qu'elle est mure, & on la cueille, en observant cependant de laisser les petites branches de la tige à la hauteur d'une palme, parce que les premiéres pluies les font repousser ; de sorte que trois mois après on fait une seconde récolte, & après celle-là une troisiéme ; mais alors on recuëille en même-tems la grai-

Obsery. 4.

ne qu'on fait ſécher pour ſemer dans ſon tems. On brule toutes les parties inutiles de la plante qui ne repouſſeroient plus, & on en répand les cendres ſur les terres au lieu de les fumer. On choiſit un beau jour, un tems ſerain pour couper l'Indigo, & on en expoſe les feüilles au ſoleil pendant la plus grande chaleur du jour, depuis une heure après midi juſqu'à quatre heures, pour les faire bien ſécher, après quoi on les bat avec de petits bâtons juſqu'à ce qu'elles ſe ſoient ſéparées de leurs pédicules & de leurs tiges : on les met enſuite à l'abri du vent, & le premier beau jour, on les expoſe encore au ſoleil, on les bat de nouveau, & ces feüilles ayant été ainſi briſées ſont miſes dans un lieu fermé de tous côtés : on les couvre de paille ou autres choſes ſemblables, & on les laiſſe ainſi entaſſés pendant vingt ou trente jours. On les met enſuite dans des pots de terre qu'on remplit d'eau-douce ou ſalée, car cela eſt indifférent, & on expoſe ces pots au ſoleil depuis dix heures du matin juſqu'à deux heures après midi ; la liqueur ne tarde pas à fermenter, & à ſe couvrir d'une écume de couleur de pourpre ; on paſſe alors cette liqueur dans un linge, on preſſe bien les feüilles en tordant le linge, pour en faire exprimer le ſuc, & on remet ces feüilles dans les pots avec de l'autre eau, ce que l'on répéte juſqu'à ce que la liqueur ne paroiſſe plus teinte d'une couleur verdâtre : on bat enſuite ces différentes colatures, à peu-près comme la crême dont on veut faire du beurre, juſqu'à ce que la couleur pourpre de l'écume devienne blanchâtre, & enſuite bleuë, & que la liqueur paroiſſe noire, après quoi on la laiſſe repoſer pendant deux heures ; on la remue encore deux ou trois fois avec une ſpatule de bois, & après avoir couvert le pot d'un linge, on n'y touche plus, & on laiſſe le ſédiment, qui eſt le vrai indigo, ſe précipiter au fond du vaiſſeau. Le lendemain matin ſur les huit heures, on verſe la liqueur qui ſurnage, & qui eſt devenue rouſſeâtre, & après avoir preſſé entre les mains la matiére colorante qui s'eſt dépoſée au fond du pot, on l'étend ſur une aire de ſable qui doit avoir été expoſée à la chaleur du ſoleil pendant environ deux heures, & qu'on a couverte auparavant d'un linge un peu humide ; de cette façon toute l'eau s'écoule, l'indigo reſte ſur le linge, & tandis qu'il ſe ſéche, il ſe forme à ſa ſuperficie, une cuticule couleur de pourpre ; environ deux heures après, la matiére commence à ſe gercer, on plie alors le drap en réuniſſant ſes deux extrémités, pour donner plus d'épaiſſeur à la couche d'indigo ; on l'écraſe entre les doigts, on le remet dans des pots où on le pétrit bien encore avec les mains qu'on a moüillées auparavant, & on en forme de petits gâteaux qu'on fait ſécher, & qui ſe débitent pour les différens uſages de la peinture & des teintures.

Notes ſur cette Obſervation.

On trouve l'hiſtoire & l'origine de cette drogue colorante dans différens Auteurs, & s'ils ont varié ſur la maniére de la préparer, cela doit être attribué à la diverſité des lieux & des climats, où cette plante eſt cultivée. *V. Phil. Oſaldæus deſcript. Malabariæ, & Coromandel, cap. 24. Gautier Schulzius Harlem. itiner. orient. L. 3. cap. 12. Burchard Riderstedt. deſcript. inſul. malt. Lib. 1. Vedelius, part. 2. tract. de ſale volatili plant. & Jean-Bapt. Tavernier, voyage des Indes, L. 2. C. 12.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 5.

OBSERVATION V.

Sur une eſpéce de Lépre obſervée dans l'Iſle de Java, par André Cleyerus, *Médecin & Sénateur à Batavia, de l'Académie des Cur. de la Nature.*

IL régne depuis environ vingt ans dans l'Iſle de Java, une ſorte de Lépre fort extraordinaire ; cette maladie attaque particuliérement les doigts des pieds & des mains, où il ſe forme des tumeurs très-groſſes & très-dures qui les détruiſent avec le tems, & qui dégénérent en ulcéres putrides & malins, ce qui eſt ſuivi de la carie des os, & de la plus grande difformité des parties affectées de cette ſorte de Lépre, ſans que par aucun reméde on puiſſe en préſerver les autres parties voiſines, à moins qu'on ne ſe détermine à l'emputation du membre tumefié ou ulcéré, & la matiére purulente eſt ſi âcre, & ſi corroſive que lorſque la tumeur ne s'ouvre pas d'elle-même, cette humeur ne tarde pas à s'attacher aux os des parties affectées de cette Lépre. Elle s'annonce ordinairement par ces ſortes de tumeurs qui acquiérent avec le tems un très-gros volume, & qui ſe forment d'abord aux extrémités des oreilles. Les talons perdent tout ſentiment, au point, qu'on peut paſſer des aiguilles à travers ſans que le malade le ſente; & ces parties s'ulcérent preſque toujours. On apperçoit ſur le corps des taches livides qui ſont de même ſans ſentiment, ce qui eſt ſuivi de la chûte des cheveux, de la barbe, & des ſourcils, quoique j'aie obſervé que ces derniers ſymptomes n'accompagnent pas toujours cette maladie contagieuſe. Par rapport aux cauſes antécédentes & éloignées de cette ſorte de Lépre, on doit particuliérement faire attention à la maniére de vivre de ces peuples qui font leur principale nourriture de poiſſons de mer ſalés, & ſouvent corrompus, de fruits & d'autres mets qui ne peuvent produire qu'un chyle groſſier, & de mauvaiſe qualité : ils mangent de plus des poignées entiéres de l'eſpéce de poivre qu'ils nomment *Lada-Chili*. Tous leurs alimens ſont chauds, ils uſent d'aromates ſans diſcretion ni meſure, pour s'exciter à l'amour. Ils font entrer *l'Arum* dans tous leurs mets, de ſorte qu'on trouve des arpens de terre entiers où l'on cultive cette plante : & la vérole, d'autre côté, eſt en quelque façon endemique dans ce pays ; de ſorte que cette maladie y eſt plus commune que la fiévre. Pour mieux juger de l'eſpéce de Lépre que je viens de décrire, il faut jetter les yeux ſur la planche joignante : au reſte je voudrois bien que l'on m'apprit dans qu'elle claſſe de maladie celle-ci doit être rangée, & quels ſont les remédes qui pourroient y convenir.

Lettre écrite de la Citadelle de Batavia, le 25. Novembre 1681, & adreſſée à M. Mentzelius.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION VI.

Dec. 2. Ann. 2. 1683. *Sur un Crapaud monſtrueux par ſa groſſeur, par M.* Chrétien Mentzelius, *premier Médecin de l'Électeur de Brandebourg, & Membre de l'Académie des Curieux de la Nature.*

Obſerv. 6. LA deſcription que M. *Charles Offredus* nous a donnée d'un Serpent d'une grandeur énorme, qu'on a obſervé depuis peu ſur les côtes d'Italie, me fait ſouvenir d'un Crapaud d'une prodigieuſe groſſeur que j'y ai auſſi vû autrefois.

En 1657, après avoir vu Rome, Naples & les autres Villes principales de l'Italie, je m'en retournois par Veniſe, & je ſortois d'Aquapendente, Ville ſituée ſur une éminence où je me ſouviens que je mangeai abondamment & avec plaiſir de ces fromages de lait de chévre, qui ont l'odeur & le goût de Romarin. Ayant deſcendu à pied cette montagne pour aller à une Auberge ſituée hors de la Ville, avec M. *Boſchius* mon compagnon de voyage, qui m'avoit beaucoup devancé, parce que je m'étois arrêté dans des brouſſailles à gauche du grand chemin, pour examiner les plantes de ce terrein, j'avois à peine fait deux cens pas depuis que j'étois ſorti de la Ville, lorſque j'entendis dans ces brouſſailles ſur leſquelles j'avois les yeux fixés, un petit bruit : je regarde à terre, & je vois à mes pieds un crapaud énorme, & ſi prodigieux, que ſans exagération, il avoit plus d'un pied & demi de largeur, & qu'il excédoit en groſſeur la plus groſſe tête humaine. Ce crapaud étoit ſi près de moi qu'il touchoit à mon pied gauche ; j'en fus ſaiſi d'horreur, je retirai bien vite mon pied, & il ne me reſta de force, que pour prendre promptement la fuite. Etant déja aſſez éloigné & un peu revenu de ma frayeur, je m'arrêtai, & je retournai du côté où je venois de voir cette horrible bête ; l'ayant apperçuë encore dans le même endroit, la colére ſuccéda à la peur ; je mis bas mon manteau, & je courus a elle l'épée à la main : incertain cependant de quelles armes, je me ſervirois pour l'attaquer, & jugeant qu'il ſeroit plus prudent de la combattre de loin que de près, je ſaiſis une groſſe pierre que je pouvois à peine porter avec les deux mains, & mon épée nue ſous mon bras, j'abordai cet animal, dont les yeux étoient étincelans & la gueule béante : il ne marquoit aucune crainte à la vue du danger qui le menaçoit, & ſe dreſſoit au contraire ſur ſa large poitrine. Ayant élevé cette pierre auſſi haut que mes forces me le purent permettre, je meſurai ſi bien ſa chute qu'en la laiſſant tomber, elle couvrit ce Crapaud en entier, & parut l'avoir écraſé. Horrible bête, dis-je alors, tu n'effrayeras plus perſonne, & ce ſera ici ton tombeau ; dis-je encore, en amoncelant ſur elle une grande quantité d'autres pierres plus petites. J'avois grande envie de pouvoir examiner de près cet animal & de le diſſequer, mais je n'avois pas le courage de toucher ſeulement à ces pierres ſous leſquelles je l'avois enſeveli, & je les regardois attentivement lorſque je m'apperçus que les plus petites commençoient à ſe mouvoir ; bientôt elle ſe dérangerent, &

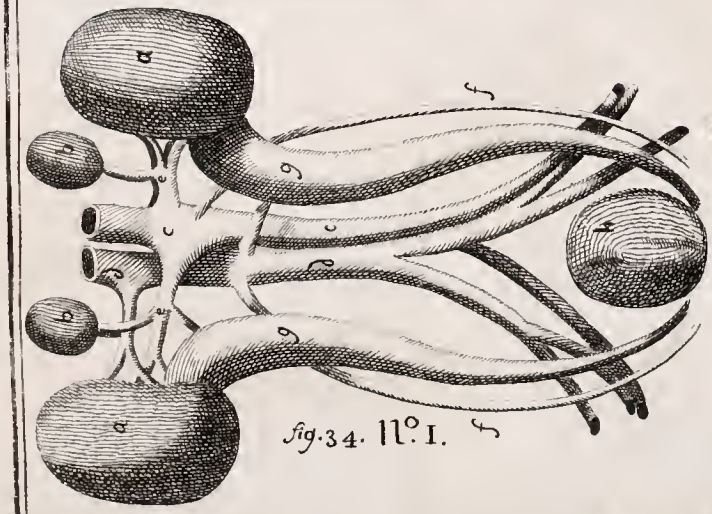
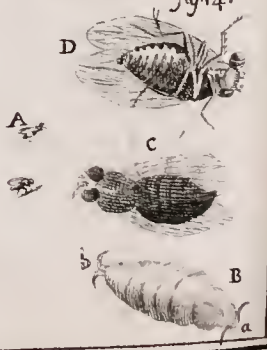


Fig. 1.



la bête en s'élevant renversa tout ce tas de pierres que j'avois ainsi amoncelé. Voyant alors à découvert ce monstrueux Crapaud sans la moindre blessure, je ne veux point, dis-je, me battre davantage avec le diable; ayant en effet repris mon manteau, je sortis de ces broussailles, je continuai mon chemin, & j'arrivai à l'Auberge, où je demandai d'abord un verre de vin, mais je ne l'eus pas plutôt bu, que je sentis un mouvement de fiévre qui se regla en tierce & qui me dura pendant huit jours.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obsery. 6.

Des personnes du premier rang & très-dignes de foi, m'ont assuré que dans un pays voisin de celui-ci, dont je tairai le nom, mais qui est à l'Orient par rapport à nous, il y avoit autrefois une prison qui subsiste peut-être encore aujourd'hui, dans laquelle on nourrissoit des Crapaux qui infectoient l'air de ce lieu au point de faire bientôt périr ceux qu'on y renfermoit, & dont les corps étoient ensuite entiérement dévorés par ces animaux; fort terrible de ces malheureux, à qui on faisoit souffrir dès cette vie les supplices de l'enfer! Mais puisque le Serpent d'Offredus a donné occasion à l'histoire du Crapaud monstrueux que je viens de rapporter, celle-ci sera encore suivie d'une observation qui m'est venue des Indes Orientales, & qui a été faite par *M. André Cleyerus* sur un serpent qui non-seulement dévore des hommes & des cerfs tout entiers, (ce qui est déja connu à l'égard des serpens du Brésil & que j'ai déja ouï raconter au défunt Prince Maurice de Nassau qui assuroit l'avoir vû de ses yeux,) mais qui dévore de même des bufles & des bœufs sauvages. La maniére dont ces serpens parviennent à avaler tout entiers des animaux d'une pareille grosseur est très-bien expliquée dans le mémoire de *M. Cleyerus* que nous allons rapporter.

OBSERVATION VII.

Sur un Serpent des Indes Orientales qui dévore & avale un Bufle sauvage tout entier, par M. André Cleyerus.

ON trouve dans nos Colonies des Indes Orientales un serpent qui a plus de vingt-cinq pieds de longueur, mesure de Leide, représenté au naturel dans la planche joignante *V. fig. 2. N°. 1.* quoique le gosier de ces serpens paroisse trop étroit pour pouvoir avaler des animaux d'une certaine grosseur, on a cependant tous les jours la preuve que cela arrive en effet; & parmi ceux que j'ai acheté de nos Chasseurs, il s'est trouvé dans le corps de l'un d'eux un cerf de moyen âge encore tout entier, avec sa peau & tous ses membres. On a trouvé dans un autre un bouc sauvage avec ses grandes cornes, & auquel il ne manquoit de même aucune des parties de son corps; & dans un troisiéme, un porc-épic armé de tous ses petits dards. Dans Isle *d'Ambona* l'une des Moluques, une femme enceinte fut ainsi *aspirée* par un de ces serpens; qu'il me soit permis de me servir de ce terme, qui exprime en quelque sorte la maniére dont ces serpens avalent les animaux tout entiers en les suçant, ce qu'ils exécutent de la maniére suivante. Lorsque la faim les presse, ils se mettent en embuscade, & tâchent de surprendre quelqu'animal: lors-

Obsery. 7.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 7.

qu'ils l'ont ſaiſi, ils s'entortillent à l'entour de ſon corps ſi étroitement, qu'ils lui briſent les os en le ſerrant. Si l'animal eſt fort & robuſte, qu'il reſiſte, & que le ſerpent ne puiſſe l'étouffer ainſi, il tâche de s'accrocher à quelque tronc d'arbre qu'il entourne avec ſa queuë, & acquerant par-là de nouvelles forces, il redouble d'efforts & parvient à le ſuffoquer. Il le ſaiſit en même-tems aux narines avec les dents, & non-ſeulement il lui intercepte ainſi la reſpiration, mais les playes profondes qu'il lui fait par ſes morſures, occaſionnans une grande effuſion de ſang, il tue enfin de cette façon les plus gros animaux.

Des perſonnes dignes de foi m'ont aſſuré avoir vû dans le Royaume d'Aracan ſur les frontiéres de celui de Bengale, un pareil combat près d'un fleuve, entre un énorme ſerpent de cette eſpéce & un bufle [animal prodigieux dans ces cantons, & pour le moins auſſi gros que le bœuf ſauvage] qui fut tué & dévoré par le ſerpent, & dont les os faiſoient un ſi grand bruit tandis que le ſerpent les briſoit en s'entortillant à l'entour de ſon corps, & en le ſerrant, que ce bruit ſe faiſoit entendre à la portée d'un canon à des perſonnes qui étoient témoins de ce ſpectacle. Il paroît ſurprenant que ces ſerpens ayant le goſier auſſi étroit par rapport au reſte de leur corps *V. fig. 2. N°. 1.* puiſſent avaler un ſi gros animal tout entier, & ſans le déchirer par piéces comme font les chiens & les lions; mais voici comment ils y réuſſiſſent. Lorſque ces ſerpens dont le goſier eſt étroit à la vérité, mais ſuſceptible cependant d'une très-grande dilatation, ont tué quelqu'animal, & qu'ils lui ont briſé les os de la maniére qui vient d'être rapportée au point qu'il ne paroit plus qu'une maſſe informe, ils commencent par l'étendre en long avec la langue autant qu'il eſt poſſible, & à le polir en quelque façon dans le ſens de leur poil, à force de le lécher; ils répandent enſuite ſur toute ſa peau une mucoſité gluante, de ſorte que l'animal paroit de loin auſſi luiſant que ſi on y avoit appliqué un vernis, & il eſt alors préparé ſuffiſamment & en état d'être dévoré par le ſerpent qui le ſaiſit par la tête, & parvient à la fin à l'avaler tout entier par de fortes ſuccions réitérées; mais il lui faut quelquefois deux jours & même davantage ſelon la groſſeur de l'animal, pour en venir à bout, après quoi le ſerpent gorgé d'une ſi grande quantité de nourriture qui lui rend le ventre prodigieuſement gros, eſt hors d'état & d'attaquer & de ſe défendre; il ne peut plus s'enfuir, ni même ſe mouvoir de ſa place, de ſorte que les villageois & les chaſſeurs du canton lui mettent en toute ſûreté une corde au cou dont ils l'étranglent ou quelquefois même l'aſſomment à coups de bâtons: ils le coupent enſuite par morceaux, & ils en portent vendre la chair dans les villes voiſines, où elle eſt regardée comme un mets des plus délicats, mais ils en ſéparent la tête, dans la perſuaſion où ils ſont que les dents de la machoire ſupérieure ſont entourrées de véſicules, remplies d'une liqueur vénimeuſe, leſquelles en ſe crevant dans le tems de la morſure, répandent leur venin dans la playe, qui ſe communique bientôt à la maſſe du ſang, & fait infailliblement périr toute eſpéce d'animal lorſqu'il eſt parvenu au cœur. Quoique je n'aie jamais apperçu ces véſicules aux dents de ces ſerpens, je ne prétends pas nier abſolument ce fait, mais ce que j'ai vu arriver ſous mes

yeux & que je vais rapporter, eſt une preuve que la dent elle-même eſt venimeuſe..... Ayant envie d'avoir le ſquelette d'un pareil ſerpent que j'avois acheté, & mes domeſtiques l'ayant fait bouillir dans une grande chaudiére de cuivre avec de l'eau & de la chaux vive, un d'eux prit la tête, dont les chairs s'étoient déja ſéparées pour la nétoyer, & en la maniant, l'une des grandes dents de devant qui ſont extrêmement pointues, le bleſſa au doigt, ce qui fut auſſitôt ſuivi d'une prodigieuſe tumeur inflammatoire à la main, de la fiévre continue, & du délire; & ces ſymptomes ne ceſſerent point que la pierre ſerpentine que compoſent les RR. PP. Jéſuites, appliquée ſur la bleſſure, n'eut attiré tout le venin, & qu'on n'eut remédié à ſon état par d'autres antidotes convenables en pareil cas. Il eſt dès-lors évident que ces accidens n'avoient pas été occaſionnés par la liqueur contenue dans les véſicules des gencives de ce ſerpent, au cas qu'il s'y en trouve en effet, puiſque toutes les parties charnues des machoires en avoient été ſéparées par la cuiſſon & la chaux vive. [*Lettre écrite de Batavia, dans les Indes Orientales, au D.* Mentzelius *à Berlin.*]

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 2. 1682. Obſerv. 7.

Notes ſur le Mémoire précédent avec des obſervations ſur les Vipéres d'Italie & le Bœuf ſauvage, par le Dr. Chrétien Mentzelius.

Ce que l'on raconte de ces ſerpens d'une grandeur prodigieuſe, dont j'ai parlé à la fin de mon Mémoire ſur un Crapaud d'une groſſeur monſtrueuſe, & qui avallent les plus gros animaux tout entiers, n'eſt point une fable; cela m'a été confirmé, comme je l'ai déja dit, par le Prince Jean Maurice de Naſſau, autrefois Gouverneur du Bréſil au nom de la Compagnie des Indes Occidentales de Hollande, qui a été témoin oculaire d'un fait auſſi ſurprenant, & qui m'a aſſuré qu'une femme Hollandoiſe qui étoit enceinte, avoit été autrefois engloutie toute entiere par un de ces monſtrueux ſerpens, qui s'entortillent, à ce qu'il me dit, autour d'un tronc d'arbre, & reſtent ainſi en embuſcade, juſqu'à ce qu'ils ayent apperçu quelques animaux dont ils puiſſent faire leur proye; qu'alors ils ſe détortillent avec une promptitude ſurprenante, s'élancent ſur eux comme un trait, & les tuent. Il ne paroît donc pas impoſſible que d'auſſi prodigieux ſerpens attaquent des bœufs ſauvages, & des buffles, & qu'ils les dévorent. Il y a au reſte quelque rapport entre ces ſerpens étrangers & les vipéres d'Italie que nous connoiſſons mieux, & on trouvera bon que je rapporte ici, ce que m'ont appris quelques expériences que j'ai faites autrefois à Veniſe avec M. *Otton Tachenius*, qui comme l'on ſçait a gagné beaucoup d'argent en préparant le ſel de vipére.

Dans la montagne d'*Enga* & les montagnes voiſines, on obſerve que lorſque les vipéres ſortent de leurs trous au commencement du Printems, & qu'elles viennent de quitter leur peau, elles ſont ſi foibles qu'elles peuvent à peine ſe traîner; les gens de la Campagne les prennent alors facilement, ils les enferment dans des cruches de terre, & les portent vendre aux Apoticaires, par toute l'Italie, pour en compoſer les trochiſques qui portent leur nom, & la thériaque. Avant de ſortir de leurs retraites, elles ont paſſé tout l'hiver ſans prendre aucune nourriture, de ſorte qu'étant extrêmement affamées, elle ſe jettent d'abord ſur les grenouilles, les crapaux & ſur les autres inſectes qui peuvent leur convenir, qu'elles dévorent & avalent à la maniére des grands ſerpens des Indes dont nous avons parlé, & après s'être bien remplies, je me ſuis aſſuré par les expériences que j'ai faites chez M. *Tachenius*, qu'elles pouvoient paſſer enſuite une année entiére, ſans prendre de nourriture.

Les dents des vipéres ont la forme d'une ſcie, & ſont un peu couchées du côte de la gorge pour que les animaux dont elles ſe nourriſſent puiſſent y entrer facilement, & ne puiſſent plus en ſortir. Elles ont quatre dents au-devant des mâchoires, deux à la mâchoire ſupérieure, & deux à l'inférieure qui ſont beaucoup plus longues que les autres; & ces dents ſont ſi pointuës, & d'une ſi grande fineſſe à leur extrémité, qu'en les touchant lé-

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 2. 1682. Obſerv. 7.

gérement du doigt, même avec beaucoup de précaution, on riſque cependant d'en être bleſſé, de ſorte qu'il n'eſt pas facile de décider ſi les ſymptomes funeſtes dont les bleſſures que font les vipéres ſont ordinairement ſuivies, ſont occaſionnés par une liqueur venimeuſe qu'elles injectent dans la plaie, dans l'inſtant de la morſure, ou par la fineſſe extrême de ces dents, qui eſt telle que ne faiſant dans les chairs qu'une très-petite ouverture, le ſang extravaſé ne peut plus s'écouler, ou par l'une & l'autre de ces circonſtances. Mais ce que je trouve de fort remarquable ſur ces quatre dents, c'eſt qu'à leur racine, & à l'endroit où ſont placées les véſicules, elles ont une articulation, au moyen de laquelle, lorſque la vipére a la gueule ouverte, elle peut tenir ſes dents droites & étendues de toute leur longueur, & que lorſqu'elle la ferme elle peut les coucher en-dedans, du côté de la gorge, comme on le voit, *fig. 2. N. 3. M. D. N. dans ſon traité de la Scorzonere, pag. 105.* & ſuivantes, & *Mohiſe Charas* au commencement de ſa deſcription des vipéres, ont fait à peu-près les mêmes obſervations ſur ces animaux, & ſur la nature de leurs bleſſures.

L'urus eſt un bœuf ſauvage de la plus grande eſpéce, & d'une figure horrible, qui ſe trouve en Pruſſe, en Livonie, & en d'autres Provinces de Norvege : on a ſouvent vû à *Regiomont* dans la Pruſſe Ducale, des combats de ces animaux contre des ours, des ſangliers, &c. & c'eſt *Frederic Wilhelme*, Electeur de Brandebourg, notre Souverain, qui a obſervé que le cerveau & le crâne de ces ſortes de bœufs, avoient après leur mort, une odeur de muſc.

Autres notes pour l'Obſervation de Cleyerus, *ſur le grand Serpent des Indes.*

Quoique ce qu'on a dit de la grandeur énorme de certains ſerpens des Indes, ſoit atteſté par des perſonnes très-dignes de foi, & n'ait pas beſoin d'un plus grand nombre de preuves, il ne ſera pas hors de propos d'ajoûter encore à l'hiſtoire de ces animaux quelques particularités que j'ai recueillies dans différens ouvrages.

On peut douter, je penſe, qu'il exiſte des ſerpens aſſez grands pour pouvoir avaler, & engloutir en quelque façon un Cavalier, & en même-tems le cheval ſur lequel il eſt monté, comme quelques Auteurs le rapportent d'après Poſſidonius, où ces animaux doivent être regardés comme des productions rares & monſtrueuſes : tel fut ce ſerpent d'Affrique dont parlent *Aulu-Gelle Noct. Attic. L. 6. Cap. 3.* qui a tiré cette Hiſtoire d'un ouvrage de *L. Ælius Tubero & Pline, hiſt. nat. L. 8. d'après Megaſthene*, qui avoit plus de cent-vingt pieds de longueur, & qui ne put être mis à mort que par une Armée Romaine : mais ce que dit *Olaus magnus, L. 21. de Gent. Septent.* d'un ſerpent de Norvege qu'on avoit vu ſur les bords de la mer dans des Cavernes de Rochers près de *Berguhen*, qui avoit plus de deux cens pieds de long, & vingt-pieds d'épaiſſeur paroît preſque incroyable. *George Anderſen*, dans ſon voyage des Indes Orientales, aſſure qu'il y a des ſerpens dans l'Iſle de Java qui avalent des hommes tout entiers, & *Volgu. Iverſen.* dit en avoir tué un dans l'Iſle de *Ceram*, qui avoit vingt-trois pieds de longueur. *Voy. ſon voyage des Indes. Phil. Baldæus, deſcript. inſul. Ceil*, rapporte qu'il y a dans l'Iſle de Ceylao des ſerpens de huit, neuf & dix aunes de longueur, & de plus grands encore dans les Iſles de *Java* & de *Banda* : qu'on en avoit autrefois pris un dans la premiére de ces Iſles, dans le corps duquel on avoit trouvé un grand Cerf, & qu'on en avoit tué un autre dans l'Iſle de *Banda*, qui avoit avallé une femme : & *Marc Paul Venetius, Lib. 2. de Regn. Orient.* dit que dans la Province de *Carajan*, on voit de très-grands ſerpens dont quelques-uns ont dix pas de longueur, & dix palmes d'épaiſſeur. A l'égard des ſerpens des Indes Occidentales, *d'Apperus* les a décrit dans ſon Hiſtoire de l'Amérique, *L. 3. Chap. 4.* de cet ouvrage, il parle d'un ſerpent du Bréſil d'une monſtreuſe groſſeur, & qui a vingt-quatre pieds de longueur, que les naturels du pays nomment *Boignacu*, & *Chap. 9.* il dit qu'il y a au *Chily*, des ſerpens ſi prodigieux qu'ils avallent des hommes, & même des cerfs tout entiers : ce que *Phil. Pigafeſta*, cité dans l'ouvrage de *F. Jean Faber, hiſt nat. Mexic*, dit auſſi de ceux du Royaume de Congo en Affrique, ajoutant que l'excès d'une pareille nourriture les enyvre en quelque façon, & leur procure un ſommeil profond, qui dure quelquefois cinq ou ſix jours, pendant lequel un enfant ſeroit en état de les tuer ; & c'eſt peut-être cet état d'engourdiſſement & de ſtupeur, qui en a impoſé à *Schultzius*, Chirurgien d'Harlem, & qui lui a fait dire que les grands ſerpens des Indes Orientales étoient ſouvent ſuffoqués en dévorant

vorant des hommes, des moutons, &c. Voy. son voyage des Indes Orientales, *Lib. 1. Cap. 12. & Lib. 2. C. 17.* Au reste cet assoupissement des grands serpens de Guinée, après avoir ainsi englouti de gros animaux, a été observé par *Pigafetta*, & aussi par les Hollandois à l'égard de ceux des Indes Orientales.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Observ. 7.

Jean Abraham Heintzelius, Membre du Conseil d'Ausbourg, ayant été obligé de relâcher à un promontoire d'Affrique, qu'on nomme le Cap de *Corso*, y vit deux de ces serpens qui dévorérent plusieurs Negres de l'équipage; ils ne les avalérent pas cependant tout entiers, mais ils les déchiretent par piéces, & ce ne fut pas sans peine que ces serpens furent enfin tués. *Heintzelius* en apporta les peaux à Ausbourg; celle du plus petit est actuellement à *Ulme*, dans le Cabinet de Curiosités naturelles de *Weickmannianus*, & celle du plus grand est dans la Pharmacie de *Stapelius*, à Ausbourg. *Jean Levius*, *hist. navig. Brasil. Bigatete Paulus Venetus*, & plusieurs autres Auteurs, rapportent qu'on mange la chair de ces serpens dans l'une & l'autre Inde. Les moyens dont ces serpens se servent pour mettre leur proye en état d'être avalée, sont les mêmes que ceux qui ont eté si bien décrits par *Cleyerus*, & dont parle *Dapperus à l'endroit déja cité*, où il dit en effet que le serpent qu'il nomme *Boignacu*, après s'être entortillé à l'entour d'un homme, d'un cerf, &c. & après lui avoir brisé les os en le serrant, parvient à l'avaler par une sorte de succion; moyens qui rendent ces faits très-croyables, & qui auroient levé tous les doutes qu'avoient certaines personnes sur leur possibilité, si ces circonstances avoient été plutôt connues.

OBSERVATION XXIX.

Sur le Milan, par Jean de Muralte, *Médecin de Zurich, & par le Dr.* Vagnerus.

APrès avoir étouffé un milan, (qui à l'extérieur ressemble beaucoup au faucon) nous lui soufflâmes dans la gorge, & il se ranima quelques instans après. La cloison membraneuse formée par la plevre, qui divise la poitrine en deux cavités, & que l'on nomme le médiastin, étoit placée sous le diaphragme, & partageoit le foye en deux lobes. Observ. 29.

La véscule contenoit une bile porracée, accompagnoit le canal colidoque dans la longueur d'environ un quart d'aune, & formoit une bifurcation à son insertion dans l'intestin.

Nous découvrimes au côté droit de l'estomac une petite glande noiratre qui étoit entourée de graisse, & à laquelle étoit adhérente une petite portion du pancreas.

Au commencement du rectum il y avoit deux appendices vermiformes extrêmement petites.

La longueur des intestins étoit d'une aune & demie, & leurs fibres ayant été resserrées par le froid, ils acquirent une grande roideur.

L'estomac avoit la forme d'une poire. Après en avoir enlevé la premiére tunique, qui étoit la plus charnuë, nous apperçumes près de l'œsophage un tissu glanduleux qui l'entouroit dans toute son étenduë, & ces glandes ressembloient parfaitement à de petits œufs transparens.

Les reins étoient enfoncés profondement dans les parties lombaires. Nous ne trouvames point de rate dans cet oiseau, à moins qu'on ne veuille prendre pour elle, cette petite glande noiratre qui étoit au côté droit de l'estomac.

Il sortoit des reins quelques vaisseaux blanchatres, ou plutôt quelques

nerfs, & des vaiſſeaux ſanguins, qui de même que les ureteres aboutiſſoient à l'extrémité de l'anus.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Les glandes ſurrenales étoient longues, & appuyées de chaque côté ſur les reins.

Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 29.

Une membrane très-mince tenoit lieu de diaphragme, & envéloppoit le cœur. Sous cette eſpéce de diaphragme, on trouvoit les poumons qui étoient caverneux, d'un rouge clair, & qui rempliſſoient les intervalles que les côtes laiſſoient entr'elles.

Le cœur étoit oblong, il avoit ſes deux ventricules & ſes deux oreillettes. On y diſtinguoit douze valvules, & ſous les ſemilunaires, il y avoit une communication aux valvules coronaires, & de-là à l'aorte.

Ayant introduit de l'air dans la trachée artere, par une ouverture faite près des poumons, on entendit un ſon ou cri tout pareil à celui que font ces oiſeaux lorſqu'ils ſont envie.

Les muſcles pectoraux qui font mouvoir les ailes étoient très-forts, de même que les tendons des muſcles des jambes.

Ayant enlevé la peau de la tête, les organes de l'oüie parurent à découvert, & nous apperçumes les oſſelets à travers le timpan.

Les yeux étoient grands & placés dans des orbites membraneuſes; la cornée étoit dure en effet comme de la corne; le criſtallin avoit beaucoup de ſaillie.

Outre diverſes protuberances que nous trouvames dans le cerveau de cet oiſeau, la glande pineale nous parut fort remarquable; car on y découvroit, même ſans le ſecours du microſcope, quatre racines médullaires à ſes parties antérieures & poſtérieures, qui alloient ſe confondre dans la glande; & ces racines médullaires n'étoient en effet qu'un faiſceau de quantité de filamens nerveux qu'elles recevoient des protuberances antérieures & poſtérieures du cerveau: de ſorte que cette glande paroiſſoit être le point de réunion de tous les nerfs, & peut être conſidérée par conſéquent dans les animaux comme le réſervoir des eſprits vitaux les plus purs & les plus ſubtils, dont les divers mouvemens ſont aſſujettis dans l'homme à la volonté de l'ame, qui vraiſemblablement réſide particuliérement dans le cerveau, & ſurtout au centre, quelque nom qu'on veuille donner à cette partie où s'exécutent ſes principales fonctions; & quoiqu'on prétende qu'il ſe ſoit quelquefois trouvé des ſubſtances filamenteuſes, & des eſpéces de cheveux en cet endroit, il n'eſt pas moins vrai que cer organe ne peut-être bleſſé que la raiſon ne le ſoit en même tems; & les obſervations Chirurgicales nous apprennent, que quoique les bleſſures du cerveau ne ſoient pas toujours mortelles, une mort ſubite eſt toujours la ſuite de celle de la glande pineale, quelques legéres qu'elles ſoient, ce qu'il eſt facile de vérifier, en enfonçant un ſtilet dans celle d'un chien vivant, comme *Artheaud de Lauſane*, Chirurgien Anatomiſte célébre, l'a pluſieurs fois démontré aux étudians qui ſuivoient ſes Cours. Il eſt de plus très-conſtant, que dès que cette partie eſt mal conformée, la raiſon en ſouffre, & que l'ame ne peut plus faire ſes fonctions ordinaires. D'ailleurs ſa ſituation droite & iſolée, & les divers mouvemens que peuvent lui imprimer les ſiſtoles & les diaſtoles du cerveau,

ſemblent ſeuls prouver qu'elle eſt en effet le vrai ſiége de l'ame.... Tout ce que nous obſervames au reſte de plus dans ce Milan convient au Faucon.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 2. 1683.

OBSERVATION XXXI.

Par lemême Auteur ; ſur un Butor dont il fit la diſſection le 19. Novembre ; avec le D. Théodoric Zwickius.

LA longueur de cet oiſeau, depuis l'extrémité du bec juſqu'aux ongles, étoit de cinq palmes ; celle du cou, de deux ; la poitrine & le ventre n'avoient qu'une palme, & les ailes étendues en avoient ſix. Le bec qui égaloit en longueur la huitiéme partie de notre aune, étoit pointu, dur à ſon extrémité, dentelé de chaque côté, noiratre à ſa partie ſupérieure, & verdatre par-deſſous. Des plumes d'un chatin brun garniſſoient le deſſus de la tête. Celles du cou, qui avoient beaucoup de longueur, étoient parſemées de différentes taches, qui en ſe croiſant, formoient des eſpéces d'étoiles ; & le plumage de cet oiſeau par ſa couleur dominante approchoit de celui de la becaſſe. Les pieds étoient comme le bec d'un verd obſcur, & ils avoient quatre doigts armés d'ongles. Les yeux entourés de leur paupiéres, avoient un cercle d'un jaune doré. La langue étoit cartilagineuſe, fourchue à ſa baſe, dentelée, & adhérente à l'os hyoïde, dont les branches étoient mobiles, & avoient deux articulations. La tête de la trachée artére étoit dentelée & oſſeuſe à ſa partie ſupérieure, & elle s'ouvroit ou ſe fermoit dans les différentes inflexions de la voix, par le moyen de deux cartilages entourés de chaque côté de muſcles charnus. Le reſte de la trachée artére juſqu'aux poumons, étoit formé de différens anneaux cartilagineux qui ſe touchoient immédiatement. *V. la planche* 1. & 2. Obſerv. 31.

Les muſcles pectoraux avoient une grande épaiſſeur, & s'étendoient ſur les côtes ; & ſous ces muſcles, on diſtinguoit les intercoſtaux & le muſcle triangulaire.

Le ſternum formoit une protuberance arquée juſqu'à la clavicule qui étoit revêtue d'une membrane très-mince, mais cependant très forte, ce qui ſeparoit la poitrine & le cou.

Le cœur enveloppé de ſon péricarde étoit dans la cavité de la poitrine, diviſée en deux parties par le médiaſtin, membrane qui eſt une production de la plevre. Ce même viſcére qui étoit à l'ordinaire un petit cône, avoit deux ventricules, dont le gauche étoit d'une grande épaiſſeur pour pouvoir pouſſer dans toutes les parties du corps le ſang artériel, tandis que le droit qui n'eſt deſtiné qu'à recevoir le ſang veineux étoit au contraire très-mince.

Les poumons qui occupoient l'eſpace qui eſt entre les clavicules & les teſticules, étoient entrelaſſés parmi les côtes ; ils étoient ſpongieux & parſemés de vaiſſeaux ſanguins. Je comptai de chaque côté ſix côtes qui étoient appuyées ſur le ſternum. La veine cave ſortoit de l'oreillette

droite du cœur, pénétroit à travers les poumons, & venoit paſſer ſur les reins, placés chacun dans une eſpéce de baſſin. Dans l'eſpace qui étoit entre les reins & le cœur, on appercevoit les deux teſticules, qui étoient blanchâtres, fibreux, oblongs, & dont les conduits ſe terminoient à l'anus.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 2. 1682. Obſerv. 31.

Le foie, comme celui du corps humain, étoit diviſé en deux lobes; & la véſicule du fiel qui avoit la forme d'une poire, étoit placée dans ſa ſciſſure.

L'œſophage étoit d'une grande étenduë; & il eſt tel ſans doute dans cet oiſeau, pour qu'il puiſſe avaler ſans effort ni difficulté de gros poiſſons.

La tunique interne de l'eſtomach étoit veluë & parſemée de glandes. Le pilore étoit très-étroit, & ſe fermoit par une valvule.

Les inteſtins avoient trois de nos aunes de longueur, & l'une de leurs tuniques étoit formée de fibres circulaires. Ils étoient remplis d'une bile épaiſſie: ils formoient différentes courbures, & étoient parſemés de petites glandes. Le cœcum n'avoit qu'une ſimple valvule extrêmement petite.

PLANCHE I.

La trachée artére du Butor.

A. La langue fourchue à ſa baſe.
B. B. L'os hyoïde.
C. C. Ouverture longitudinale du cartilage arythenoïdien.
D. D. Couronne dentelée placée au-deſſus des anneaux cartilagineux de la trachée artére.
E. La trachée artére.

PLANCHE II.

A. A. Portion de la trachée artére près des poumons.
B. B. Diviſion des bronches.
C. C. Portion ſouple & membraneuſe des bronches.

OBSERVATION XXXVIII.

Sur les os du Corps humain employés avec ſuccès dans la dyſſenterie, par le Dr. Samuel Ledelius, *Médecin de Siléſie.*

Obſerv. 38. EN 1679, il y eut dans notre ville de *Grunberg*, pendant les mois de Juin, Juillet & Août, une diſſenterie épidémique qui étoit dangereuſe, principalement à l'égard des enfans. Cette maladie ſe fit particuliérement reſſentir dans certains quartiers, mais elle ne ſe répandit pas au-delà de la ville; car dans les villages voiſins perſonne n'en fut attaqué. Comme on avoit mis en uſage tous les différens remédes preſcrits en pareils cas ſans aucun ſuccès, un ancien Capitaine Moſcovite, qui avoit ſervi pendant un grand nombre d'années dans les troupes du Czar, m'a raconté que pendant une ſeule campagne la diſſenterie ayant autrefois fait périr le tiers de l'Armée de ce Prince, ſans qu'on pût y trouver de re-

méde, on s'étoit aviſé de faire prendre à ces malades de la poudre d'os d'hommes, morts de mort violente, & que tous ceux à qui on avoit donné ce prétendu ſpécifique, en avoient été gueris. Je voulus éprouver moi-même ce reméde, & comme il y avoit à la porte de la ville le corps d'un criminel qui depuis pluſieurs années y étoit expoſé ſur une roüe, je m'en fis apporter le bras; j'en pulveriſai les os, & je donnai de cette poudre à mes malades, tantôt ſeule, tantôt mêlée avec d'autre drogues, & je ſuis obligé de convenir qu'elle produiſit tout l'effet que j'en pouvois attendre. Tous ceux qui en firent uſage furent gueris; mais j'eus grande attention de me taire ſur le nom & la nature de ce reméde, qui n'auroit pas manqué de bleſſer l'imagination des malades, de leur cauſer du dégoût, & qu'ils n'auroient même jamais voulu prendre, s'ils l'avoient connu.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 38.

Notes ſur cette obſervation.

Becker. Med. Microſm. avoit déja obſervé que les os humains contenans toujours une portion de ſel, avoient une vertu particuliére pour abſorber les humeurs pituiteuſes, viciées & trop abondantes, propriété qu'il attribuë aux ſubſtances ſalines en général: & *Jean Schroder Pharmacop, Lib. 5. Claſſ. 1.* penſe de même que les os du Corps humain ſont deſſicatifs & aſtringens, qu'ils ſont très-convenables dans toutes les eſpéces de diarrhées, & particuliérement dans celle-ci. Je ſçai en effet que c'eſt la pratique de quelques Médecins de les faire entrer dans les remédes contre la dyſſenterie. *Henr. Smetius, Lib. 2. Miſcel. Med.* penſe au contraire, que c'eſt une ſorte d'impiété de faire manger aux hommes les os d'un autre homme, & *Phil. Hochitellerus Dec. 5. obſ. med. Caſ. 9.* eſt de même avis. Les antropophages & bêtes féroces, dit-il, *ne touchent point aux os des corps qu'ils dévorent; comment ſommes-nous donc aſſez téméraires, pour preſcrire des os humains brûlés dans les catarres, la goutte, la dyſſenterie & dans toutes les diarrhées accompagnées de tranchées*, &c. Pour moi, s'il m'eſt permis de dire ce que je penſe ſur cette matiére, cette déciſion me paroitroit un peu trop ſévére, ſi l'on ne pouvoit en effet guérir ces ſortes de maladies qu'avec des os humains, & ſi ceux des autres animaux n'avoient pas la même efficacité; mais comme les os de cheval, de bœuf, &c. & particuliérement la corne de cerf ont la même vertu, pour éviter toute apparence d'inhumanité, je ſerois auſſi d'avis qu'on s'abſtint d'ordonner un pareil reméde, laiſſant au reſte à chacun la liberté de penſer ſur cette matiére ce qu'il jugera à propos.

OBSERVATION XLVI.

Sur l'effet ſalutaire du Cautére dans la goutte ſciatique, par Jean Louis Hannemannus, *Prof. en Médecine à* Kiel, *dans le Duché de* Halſtein.

LA femme d'un de nos citoyens, après avoir été ſujette pendant long-tems à une goutte ſciatique qui lui cauſoit des douleurs inexprimables, & après avoir fait tous les remédes que différens Médecins lui avoient conſeillé, me conſulta ſur ſon état: Je lui propoſai de ſe faire faire un cautére, & y ayant conſenti, je le fis appliquer à la partie ſupérieure du muſcle *Gaſtrocnemien*, & ce reméde la guérit. Obſerv. 46.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 2. 1683.

Notes sur cette observation.

Cette observation confirme celle de *Jean Scultet*, qui s'exprime ainsi, *Tab. XLIII. pag. 96.* » J'ai fait appliquer avec beaucoup de succès dans la goutte sciatique un Cautére a la naissance du muscle *Gastrocnemien.*

OBSERVATION LI.

Sur un enfant dont la langue étoit trop longue, par le même Auteur.

Observ. 51. EN 1682, une femme de *Stokolm* accoucha d'un enfant dont la langue sortoit de la bouche, comme on voit souvent sortir celle des chiens de chasse lorsqu'ils se sont échauffés à courir. Un Chirurgien coupa à cet enfant le superflu de la langue, lui donna la forme qu'elle devoit avoir & parvint à guérir la plaie. Tant il est vrai que l'art fournit de grandes ressources !

Notes sur cette observation.

Thomas Bartholin, Cent. 2. Hist. 22. rapporte d'après Wallaus, que la langue d'une petite fille de Leicle, étant devenuë de la longueur de la main, & si grosse qu'elle ne pouvoit qu'à peine être contenuë dans sa bouche, on la lui avoit coupée & diminuée dans toutes ses dimensions, jusqu'à ce qu'on l'eut réduite à sa forme naturelle. Il y a lieu de croire que cette opération ne l'avoit cependant pas privée de l'usage de la parole, puisque cet autre enfant de Saumur que le même Bartholin cite encore pour exemple, & dont toute la substance de la langue fut détruite par des accidens de petite vérole, ne fut pas pour cela muet. *Welschius Epistagm. obs. 25.* rapporte un fait à peu près pareil, & il dit qu'une certaine femme, ayant pris une dose de mercure, apparamment un peu trop forte, & à contre-temps, sa langue s'enfla si prodigieusement, qu'on fut obligé de lui en couper la moitié, sans que cela lui causât aucune difficulté de parler. Mais il n'est pas tout a fait si certain que la langue se régénére après avoir été coupée. *Horstius* a soutenu l'affirmative, & a prétendu le prouver par l'exemple qu'il rapporte, *L. 3. Conf. & Epist. Sect. 1.* Cette opinion a été attaquée par *Jacques Rolandus Aglossotom*; mais elle a été deffendue par le Dr. *Charles Raigerus*, de maniére à ne laisser aucun doute sur cette matiére. *Horstius* ne parle pas en effet d'après le témoignage du Chirurgien. Mais il rapporte ce qu'il a vû de ses propres yeux, & il avoit examiné lui-même la bouche du malade dont la langue étoit rongée & détruite jusqu'a sa racine, où elle étoit même gangrenée & purulente; & six mois après, la langue de ce malade s'étoit reproduite, & il la trouva alors dans son état naturel, quoiqu'un peu plus petite qu'elle ne l'est ordinairement. Au reste je ne donnerai pas pour preuve de la vérité de cette opinion, cette autre langue dont parle *Ignat Thiermairus, Consil. Medic. L. 2.* qui ayant été coupée à un homme innocent, se reproduisit de même, parce qu'il regarde ce fait comme miraculeux, & au-dessus des forces de la nature. Mais la langue étant en effet un composé de chair, de veines, d'artéres, de nerfs & de membranes, comme l'observe *Raygerus*, & personne ne pouvant douter que les chairs ne se reproduisent, pourquoi cela n'arriveroit-il pas à la langue? Il faut cependant convenir qu'il y a lieu de douter en quelque sorte, si une pareille langue auroit alors sa conformation naturelle & primitive, & si ses fibres telles que *Malpighi* les a décrites, *Epist. de Lingu*, auroient leur même direction transversale, verticale, &c. ou s'il ne se produiroit qu'un muscle de la forme la plus simple, composé seulement de fibres longitudinales : c'est ce qui pourroit être éclairci en observant les divers mouvemens de la langue d'un homme vivant, en qui elle se seroit régénérée après avoir été coupée, & en le consultant sur l'état actuel de son goût; ou en la disséquant dans le cadavre d'un homme qui se seroit trouvé dans ce même cas.

OBSERVATION LIV.

Sur la manière dont il faut remédier aux accidens que cauſe l'eau-forte lorſqu'on en a avalé, par le même Auteur.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 54.

UNe ſervante ayant trouvé ſous ſa main une bouteille pleine d'eau-forte, qu'elle prit pour de l'eau-de-vie, en avala un peu, & ayant reſſenti en même-tems de grandes douleurs d'entrailles, elle but de l'eau froide, qui la garantit des ſymptomes facheux qu'elle n'auroit pas manqué d'éprouver; de ſorte que l'imprudence de cette fille ne fut ſuivie d'aucun autre accident. Un homme de la campagne s'étant trouvé chez un orfèvre à *Lunebourg*, & ayant bu de même de l'eau-forte pour de l'eau-de-vie, fut gueri en avalant quantité d'huile d'amande douce; les huiles & les mucilages, étant en effet les remédes qu'on preſcrit ordinairement en pareil cas. Le célébre *Cornelius Stalpart Vander-Wiel*, Médecin de la Haye, *cent. oppido rarar. obſervat. obſ.* 44, rapporte à ce ſujet pluſieurs particularités très curieuſes. Sa méthode en pareil cas étoit de faire avaler d'abord de l'huile, & lorſque le malade l'avoit rejettée en vomiſſant, il lui faiſoit prendre du ſirop violat avec un mucilage de ſemences de coins, & il réuſſiſſoit ainſi à calmer tous les accidens que l'eau-forte ne manque pas de cauſer. Il cite auſſi *Balde Rouſſæus Epiſt. medic.* 9. qui recommande l'huile de raves, & un éclegme fait avec un mucilage de ſemences de coins, d'althea & de gomme adragant, auquel on ajoute l'eau-roſe, le miel-roſat, & le ſirop violat. Jean Bapt. Van-Helmont remarque, *lib. de febr. cap.* 9. que les Diſtillateurs d'eau-forte ſont ſujets à des palpitations de cœur.

OBSERVATION LVIII.

Sur l'eſpéce de mouche qui ſe forme dans le vinaigre, ou dans la biére aigrie, par Chrétien Mentzelius, *Médecin de l'Électeur de Brandebourg.*

LEs Auteurs anciens n'ont pas ignoré qu'il ſe formoit des inſectes dans le vinaigre. Ariſtote a parlé de ces inſectes, & il y a un paſſage dans ſon hiſtoire des animaux L. 5. qui peut être traduit ainſi. „ *Les moucherons du vinaigre ont été auparavant de petits vermiſſeaux qui s'engendrent dans la lie de vin aigri.* Obſerv. 58.

Ces inſectes cependant ne ſont pas de vrais moucherons, mais de petites mouches; c'eſt ce que j'ai obſervé il y a long-tems, mais particuliérement cette année [1683]. Dans le printems, & ſur tout pendant les mois de Mai & de Juin, on apperçoit dans le vinaigre, à l'aide du Microſcope, & même à l'œil ſimple, de très petits vers qui ont la forme de petits ſerpens qui ſe meuvent avec une agilité ſurprenante, & dont la tête paroît élevée à la ſuperficie de la liqueur, comme ſi l'air ſervoit d'aliment à ces inſectes. Lorſqu'on laiſſe

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 2. 1683.
Obſerv. 58.

ce vinaigre dans un lieu clos ſans le remuer, & que le vaiſſeau n'eſt pas bouché ſi exactement que l'air extérieur n'y puiſſe communiquer, ſa ſuperficie ſe couvre d'une pellicule mouſſeuſe, qui eſt pour ces petits vers un aliment plus ſubſtantiel, & lorſqu'ils ont acquis toute leur groſſeur, ils ſortent de la liqueur, ils s'attachent aux parois & au couvercle du vaiſſeau, & ſe transforment bientôt en *cryſalides*, dont la groſſeur égale à peine celle d'un grain de moutarde. *Voyez planche 34. fig. 14. let. B.* une de ces petites cryſalides vuë au microſcope & répréſentée cent fois plus groſſe qu'elle ne l'eſt en effet. Le tems étant arrivé qu'il doit en éclore de petits inſectes, c'eſt-à-dire dans le mois de Juillet & d'Août, l'eſpéce d'étui qui les renfermoit ſe déchire à ſa partie ſupérieure, où la tête de ces inſectes ſe trouve placée, & ils en ſortent ſous la forme de petites mouches, qui ont à peine la groſſeur de la plus petite lentille, & qui volent ça & là en agitant leurs aîles avec la plus grande vivacité, ſans faire cependant le moindre bruit; mais elles voltigent pendant quelque-tems, toûjours au tour de ces mêmes vaiſſeaux remplis de vinaigre où elles ont pris naiſſance, d'où elles ne s'écartent jamais beaucoup. Elles ſemblent ſe nourrir des vapeurs acides qui s'en exhalent, & paroiſſent craindre de s'expoſer à l'air froid. Elles rentrent enſuite dans le vaiſſeau plein de vinaigre, elles s'y accouplent, y produiſent de petits vers, & meurent preſqu'auſſitôt. Cette mouche, comme nous l'avons dit, eſt très petite, & c'eſt peut-être la plus petite de toutes les mouches. Ses yeux ſont d'un rouge couleur de feu, ſon dos eſt jaunâtre & convexe, ſa queuë traverſée de ſix rayës noires, comme celle des guépes, eſt de la même couleur que ſon dos. Ses aîles, plus longues que ſon corps ne ſemble l'exiger, ſont parfaitement tranſparentes & de couleurs changeantes, qui repréſentent celles de l'Arc-en-ciel, & ont quatre ou cinq nervures d'un pourpre brun. On apperçoit de côté & d'autre quelques poils ſur le dos & ſur la tête de cet inſecte, & il a entre les yeux deux petits corps ronds & ſaillans, auſſi garnis de poils, qui tiennent peut-être lieu de narrines à ces mouches, & dans leſquels l'air acide qu'elles paroiſſent reſpirer, reçoit quelqu'altération. Elles n'ont point de trompe, mais on voit en ſa place un autre petit corps ſpongieux, qui, lorſqu'il s'ouvre, reſſemble à la bouche d'une lamproye, avec lequel elles ſe tiennent fortement attachées aux cotés des vaiſſeaux, où elles ſucent par le moyen de cet organe, l'humidité acide qui s'en éleve. Le ventre de cette mouche eſt abſolument jaune.

J'ai deſſiné moi même cet inſecte, le plus exactement qu'il m'a été poſſible, le 17. Septembre dernier, tel que je l'ai obſervé avec un excellent microſcope, qui m'a été envoyé par M. *Jean Abrahan Ihle*, dont on connoît la curioſité touchant les animalcules, & tous les petits objets.

Voyez dans la même figure 14. lettre A. Ces mouches dans leur grandeur & leur état naturel. Lettre B. ces mêmes mouches changées en nimphes ou chryſalides a indiqué la tête & B. la queuë. C. & D la mouche vuë au microſcope. C. la repréſente placée ſur ſon ventre & D. renverſée ſur le dos.

OBSERVATION

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 2. 1683.
Obſerv. 59.

OBSERVATION LIX.

Sur des eſpéces de Diamans du Comté de la Lippe en Weſtphalie, *par* Mathias Tilingius *de l'Académie des Cur. de la Nature.*

ON trouve près du Bourg d'*Heilbeck* dans le Comté de la *Lippe*, parmi un ſable très blanc, de petits cailloux extrémement tranſparans, dont on ſe ſert en Hollande pour polir les diamans d'Europe, & qui étant eux-mêmes polis, ſont beaucoup plus beaux que ceux de Bohéme. Il s'en trouve auſſi de ſemblables en Pruſſe, dans le territoire de la ville de *Heildesheim* & en pluſieurs autres lieux. On fait à préſent dans les Verreries des vaſes & des ouvrages de Criſtal de la plus grande beauté & de la meilleure qualité avec ces cailloux, qui ſe rencontrent preſque partout, mais principalement dans les terreins où il y a des courrans d'eaux, de petits ruiſſeaux & des ſources vives, comme dans le Comté de Cléves, qui contribuent à la purété & à la tranſparance de ces matiéres.

Extrait des notes ſur cette obſervation.

L'extrême dureté du Diamant, ſa tranſparence qui égale celle de l'eau la plus pure, ſon éclat & la vivacité de ſes *reflets*, lui donnent ſans contredit le premier rang parmi toutes les pierres précieuſes. Sa perfection conſiſte principalement à n'avoir aucune couleur ſenſible. Il eſt defectueux au contraire, lorſqu'il eſt d'une eau blanchâtre & laiteuſe, jaunâtre, brune ou de toute autre couleur : & s'il eſt parſemé de points colorés produits par de petits graviers, ou ſi de petits nuages lui ôtent une partie de ſa tranſparance, il perd preſque tout ſon prix.

Comme la netteté & l'éclat du Diamant dépendent principalement du degré de pureté & d'homogénéité des matiéres qui ſont entrées dans ſa compoſition, toutes ſes propriétés ſont affoiblies par le mélange de quelques ſubſtances hétérogénes, quelles qu'elles ſoient, qui altérent même la forme propre & caractériſtique de ſes parties conſtituantes. Toutes les fois que ce que l'Auteur nomme, *eſprit minéral lapidifique*, ſe trouve uni à une eau minérale très-pure, qui ne contient aucune terreſtréité, il ſe forme des pierres dont les qualités diverſes ſont relatives à la nature *de l'eſprit formateur*; car c'eſt de cet eſprit que dépendent la couleur & la forme : l'eau minérale, ou l'humide, contient une certaine quantité de parties fixes & onctueuſes dans un état de diſſolution ; & de l'union de ces deux ſubſtances il en réſulte une concrétion pierreuſe qui acquiert avec le tems de la ſolidité & de la dureté.

Quoique le Diamant ſoit la plus dure de toutes les pierres, il a, ſelon l'Auteur, la même origine que toutes les autres pierres précieuſes, & comme elles il eſt formé d'une matiére qui a été d'abord molle, d'une ſorte d'humidité viſqueuſe, qui par une longue coction ſe condenſe & acquierre les proprietés qui caractériſent cette pierre, qui ne ſe forme que dans les cavités des rochers, où l'air & la lumiére ne peuvent pénétrer, & où cet humide glutineux eſt retenu ſans pouvoir s'évaporer. On trouve ſouvent des Diamans dans les mines d'or & d'argent, parce que ces métaux & les Diamans ſont formés des mêmes matiéres ; & il arrive ſouvent que les parties les plus ſalines de ces matiéres, prennent la forme de Diamant, tandis que les plus mercurielles, qui ſe trouvent unies à un ſouffre viſqueux, deviennent tel ou tel métal.

L'Auteur eſſaye enſuite de marquer les différences qui ſe trouvent entre le criſtal, & le Diamant, & il prétend que les parties fixes de celui-ci ont plus de force pour s'unir, & que le mercure dans le Diamant eſt plus pur, & plus ſubtil que dans le criſtal, qui contient une plus grande quantité d'eau élémentaire congelée, tant par le froid, que par les molécules ſalines unies à ſa partie mercurielle. Le Diamant, ſelon l'Auteur, n'eſt compoſé que d'une liqueur mercurielle, , & d'une vapeur élémentaire très-pure ; & il y a au contraire dans le criſtal, une plus grande quantité d'eau élémentaire, & beau-

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 2. 1683. Observ. 59.

coup moins de vapeurs mercurielles ; de-là vient qu'il eſt plus tendre, moins tranſparent & moins éclatant, l'eau élémentaire congelée par une ſubſtance ſaline, ne pouvant jamais acquérir la brillante tranſparence que produit le mercure fixé par ſon propre ſel, & par le ſoufre blanc auquel il eſt uni, qui augmente encore l'éclat du Diamant.

C'eſt dans la qualité de ce ſoufre blanc, & dans le degré de pureté du mercure fixé par ſa partie ſaline, que l'Auteur fait conſiſter la principale différence qui ſe trouve parmi les Diamans ; & ſi ceux de l'Inde, d'Arabie & d'Ethiopie, ſont les plus beaux & les plus eſtimés, c'eſt que les mines d'or, dans ces lieux, y ſont plus pures, que la matiére ſéminale des Diamans y eſt auſſi plus exaltée, plus ſubtile, & plus dépurée ; & que le ſoleil & la température du climat, agiſſent plus efficacement ſur ces matiéres que par tout ailleurs. Car quoique le froid contribuë beaucoup à la concrétion & à la fixation des matiéres criſtallines, elles ont beſoin cependant auparavant d'une certaine coction, qui s'opére mieux dans ces régions que dans toutes autres.

L'Auteur après avoir expliqué, à ſa maniére, la théorie & la formation des Diamans naturels, rapporte quelques procédés touchant les Diamans & autres pierres artificielles des Chimiſtes, qui n'ont rien, ſelon lui, de comparable aux véritables, les artiſtes ne pouvant ſe procurer, ni la matiére ſéminale des Diamans, ni cette autre matiére dans laquelle réſide la cauſe efficiente de leur formation, ni même une matrice convenable. Ces ſortes de pierres factices ne ſont en effet que la partie vitrée & colorée de pierres précieuſes, de ſorte qu'à l'exception de la couleur, de la tranſparence, & d'un certain degré de dureté, ces productions de l'art ſont toujours fort inférieures aux vraies pierres précieuſes. Voici, par exemple, de quelle maniére quelques Chimiſtes prétendent imiter les Diamans avec des Hyacintes. Après les avoir entourées d'une pâte faite avec du ſel & de la terre limoneuſe, ils font éprouver à ces pierres un feu de réverbére pendant une demi-heure, ce qu'ils réitérent, au cas qu'ils n'ayent pas réuſſi dès la premiére fois. Lorſque l'opération a été bien faite, la couleur de ces pierres doit s'être effacée entiérement, & ces Hyacintes doivent avoir acquis plus d'éclat & de tranſparence qu'elles n'en avoient auparavant. Ils donnent enſuite à ces pierres la taille du Diamant, ils les poliſſent, & ils prétendent augmenter leur dureté en les faiſant rougir d'abord dans un vaiſſeau de fer, où ils les laiſſent pendant l'eſpace d'un quart-d'heure, & en leur faiſant éprouver encore un feu de reverbére pendant le même eſpace de tems, après les avoir couvertes de tous côtés de vitriol. D'autres, après que ces pierres ont reçu la taille du Diamant, & qu'elles ont été expoſées au feu de réverbére, comme nous l'avons dit, les font encore rougir entre les charbons, qu'ils couvrent de glaiſe, & lorſqu'elles ſe ſont échauffées à un certain point, ils les plongent dans de l'eau-forte, ou les font refroidir ſur une lame d'acier.

On prétend auſſi que le Saphir acquiert les qualités du Diamant par les procédés ſuivans. On commence par lui donner la forme d'un Diamant taillé réguliérement, c'eſt-à-dire, qu'il faut qu'il ait un certain nombre de facettes en deſſus & en deſſous, diſpoſées dans un certain ordre, on l'entour d'or, de tous côtés, on le met dans un creuſet, & on le tient au feu juſqu'à ce que l'or ſoit abſolument fondu ; alors l'opération eſt finie. La couleur bleuë à diſparu, & le Saphir eſt converti en Diamant autant qu'il peut l'être. D'autres font une pâte avec de l'émail blanc en poudre, & de la ſalive, dont ils enduiſent le Saphir ; lorſque la pâte eſt ſéche, ils l'entourrent d'un cercle de fil de fer, auquel ils laiſſent une petite queuë, pour pouvoir le manier plus facilement, & ils le couvrent enſuite de limaille de fer, & de la même ſorte d'émail en poudre dont il a été déja parlé, & l'expoſent ainſi à un feu de charbon, ayant l'attention d'examiner ſouvent ſi la pierre eſt devenue telle qu'ils la deſirent. On préfére au reſte pour cette eſpéce de tranſmutation, les Saphirs dont la couleur eſt la plus foible, parce qu'elle s'enléve plus facilement & plus promptement, & qu'ils ſont moins chers que ceux qui ſont plus colorés.

Celui qui le premier découvrit ce ſecret s'enrichit conſidérablement en peu de tems ; & même à préſent que ce procédé eſt connu, le profit eſt encore aſſez grand pour dédommager amplement l'artiſte de ſa peine ; car le Saphir ainſi préparé, approche en effet ſouvent de la beauté du Diamant, par ſa dureté & ſon éclat. Par la même opération, on contrefait encore les Diamans avec des aigues-marines plus tendres & moins cheres que les Saphirs, & quelques Chimiſtes, au lieu d'entourrer d'or le Saphir auquel ils veulent procurer les qualités du Diamant, dans le procédé qu'on a décrit, ſe contentent d'employer, dans la même vuë, de la ſimple craie, & l'opération réuſſit également bien : mais il faut ſeulement obſerver que, dans tous ces procédés, la pierre doit être échauffée par degré, & qu'il eſt plus

sûr de laisser éteindre le feu avant que de l'en retirer, que de l'exposer à l'air, avant qu'elle soit parfaitement refroidie.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obsery. 59.

L'Auteur examine ensuite qu'elle est la forme propre des Diamans, & il fait observer qu'elle n'est pas toujours constante; car il y en a dit-il, d'exagones, qui sont terminés de même par des pointes sexangulaires, & dont toutes les faces sont polies naturellement. Mais il s'en trouve en différens lieux, le long de la riviére des Amazones, qui ne sont point anguleux, & qui sont presque sphériques. Ces Diamans ont à la vérité de l'éclat lorsqu'ils ont été polis, mais leur couleur est toujours laiteuse, & ils n'ont que la dureté du cristal; de sorte qu'il est très-facile de les distinguer des vrais Diamans: il rapporte à ce sujet, le passage suivant tiré de l'Histoire des pierres précieuses, *d'Anselme de Boot*, *L.* 2. sur la forme exagone des cristaux... » La matiére cristalline prend la forme sphérique ou circulaire, lorsque ses parties constituantes sont homogénes, telle est celle des cristaux qui » approchent le plus des Diamans, & qui ont le plus de dureté, comme je l'ai déja fait » observer. La figure de ces concrétions est au contraire exagone, lorsqu'il s'y trouve des » molécules de différente grosseur, dont les unes sont plus tenuës, plus aëriennes, ou qui » différent entre elles de quelque maniére que ce soit; car alors ces matiéres hétérogénes, » ne pouvant se réunir au centre de la pierre aussi promptement que celles qui sont plus » homogénes, sont poussées à la circonférence, ou elles forment des angles saillans, & » c'est par cette raison que la figure exagone dans les matiéres concrétes, approche toujours du cercle, & qu'elle est la plus parfaite de toutes celles qui sont angulaires. Mais l'Auteur des notes combat au contraire cette opinion de Boot, & prétend que les Diamans exagones, sont les plus durs & les plus parfaits de tous, & que ceux qui sont sphériques ou ovales, leur sont fort inférieurs, de sorte qu'il y a lieu de croire, dit-il, que l'exagone, est la figure propre & caractéristique du Diamant, comme elle est aussi celle de plusieurs autres corps. *Voy. touchant les Diamans le méme Anselme de Boot*, *Jean de Laet*, *Jean-Baptiste Tavernier*, &c.

L'Auteur termine enfin ses observations sur les Diamans par l'examen de leurs proprietés relativement à la Médecine. Il n'hésite pas de traiter de fables leur prétendue qualité venimeuse, tandis qu'on croit d'autre côté qu'ils résistent à toute espéce de venin: & quoique quelques Auteurs ayent célébré leurs vertus, il paroît persuadé que la fixité & l'extrême dureté des molécules qui entrent dans la composition de ces pierres, doivent rendre ces vertus, quelles qu'elles soient, sans aucun effet: mais il ne nie pas cependant que les Diamans, de même que l'or, ne puissent avoir des proprietés salutaires, si on pouvoit parvenir à lever les obstacles qui s'opposent à leur action; ce qui ne pourroit s'exécuter qu'en réduisant ces matiéres en leurs principes; mais c'est-là, dit-il, la difficulté.

OBSERVATION LX.

Sur la Salamandre, par le méme Auteur.

IL y a plusieurs années, qu'étudiant en Médecine à *Rosfock*, en herborisant dans un Bois du territoire de cette Ville, j'y trouvai une salamandre terrestre, qui étoit noire & tachetée de jaune comme un lezard. Je fus charmé d'avoir une occasion d'éprouver si cet insecte résistoit en effet à l'ardeur du feu, & de retour dans ma maison, je ne manquai pas d'y jetter cette salamandre, mais elle y fut brûlée & réduite en cendres en très peu de tems.

Notes sur cette Observation.

Les anciens ont débité quantité de Fables sur la Salamandre, & entre autres, que l'activité du feu ne pouvoit blesser cet insecte. Quelques Auteurs ont en effet avancé, que non-seulement la Salamandre résistoit à l'ardeur du feu, mais même qu'elle y vivoit comme dans son propre élément, & qu'elle se nourrissoit de sa substance. Quelques autres se sont

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 60.

contentés de dire, que la Salamandre pouvoit vivre à la vérité quelque-tems dans le feu, ſans s'y brûler, parce qu'elle l'éteignoit d'abord par l'exudation aqueuſe que la chaleur faiſoit ſortir de ſon corps, mais que ſi alors on rallumoit le feu, ou qu'on en augmentât l'ardeur, elle s'y brûloit & ſi conſumoit. D'autres enfin ont ſoutenu avec plus de raiſon, que rien n'étoit plus contraire aux Salamandres que le feu, qu'auſſitôt qu'on les y avoit jettées, elles y périſſoient & y étoient bientôt réduites en cendres; ce qui ſe trouve vérifié, non-ſeulement par les obſervations ſuivantes, mais par celles de pluſieurs Auteurs modernes. Pour moi, je me perſuade, que ce qui a donné lieu à une opinion auſſi erronée, qui a paſſé des Auteurs anciens, qui ſe ſont copiés les uns les autres, aux modernes; c'eſt qu'on ne connoiſſoit autrefois de cet inſecte que le nom; de-là les peintures & les deſcriptions monſtrueuſes qu'on en faiſoit, qui la repréſentoient tantôt avec une tête de brebis, & tantôt avec une tête de ſerpent; quelquefois revêtuë d'une peau lanugineuſe, d'autrefois d'une peau écailleuſe, rude, huileuſe, &c. Un Auteur la mettoit dans la claſſe des vers, un autre dans celle des araignées; de ſorte que ces deſcriptions & ces peintures, ne reſſemblent pas plus à la Salamandre, que l'âne au cheval, ou le hibou au perroquet. Pour moi, je ſerois aſſez porté à embraſſer la ſeconde opinion que je viens de rapporter, ſi les obſervations ſuivantes n'y paroiſſoient pas auſſi contraires. Je ne pourrois pas en effet aſſurer, que les Salamandres que j'ai jettées dans le feu, y ayent vécu un ſeul inſtant. Car ayant répété pluſieurs fois cette expérience, en préſence de quelques gens de Lettres, j'ai obſervé qu'auſſitôt que je les avois miſes ſur les charbons, après avoir fait quelques efforts inutiles pour ſe ſauver, elles bailloient & expiroient; de ſorte qu'il m'a toujours paru qu'elles ne pouvoient ſoutenir l'ardeur du feu pendant le plus petit eſpace de tems. Il eſt vrai, qu'elles y reſtoient enſuite aſſez long-tems ſans ſe conſumer, parce qu'il ſe faiſoit bientôt une exudation abondante d'une humeur laiteuſe, de tous les pores de leur peau, comme d'autres l'ont déja obſervé, qui diminuoit l'activité du feu pour quelques inſtans; mais cette humeur ne tardoit pas à s'épaiſſir; la Salamandre s'appetiſſoit alors, ſe conſumoit peu-à-peu, & ſe réduiſoit en cendres. Or, qu'y-a-t'il en cela d'extraordinaire, & qui ſoit particulier aux Salamandres? N'arrive-t'il pas la même choſe toutes les fois qu'on met de la chair cruë dans le feu, ou même du bois, qui ne s'enflamment point que l'humidité qu'ils contenoient ne ſoit évaporée? Sans avoir égard à l'autorité & aux hiſtoires ſuperſtitieuſes des anciens ſur les Salamandres, on ne doit donc pas héſiter d'embraſſer la troiſiéme opinion, & on ne doit pas craindre d'avancer, conformément à l'expérience, que non-ſeulement les Salamandres ne vivent point dans le feu, comme dans leur propre élément, qu'elles ne s'en nourriſſent point, & qu'elles ne l'éteignent point par une proprieté qui leur ſoit particuliére, mais qu'elles y meurent & y ſont conſumées auſſi promptement que tous les autres animaux.

Si quelqu'un prévenu en faveur des anciens avoit peine à ſe perſuader que leur opinion put être ainſi deſtituée de tout fondement, il faudroit ſuppoſer en ce cas qu'ils ont eu en vuë la Salamandre métaphorique des Chimiſtes. *Voy. ma Salamandralogie*, où j'ai traité cette matiére plus au long. *Ephem. Cur. ann. 1682.*

J. P. Wurffbain.

OBSERVATION LXI.

Sur le Lin incombuſtible ou l'Aſbeſte que nous nommons Amiante, par le même Auteur.

Obſerv. 61. LEs anciens Auteurs parlent d'une ſorte de Lin que les Grecs nomment *asbeſtos kai amiantos*, & les Latins *Linum vivum*, dont on faiſoit une toile qui non ſeulement ne ſe conſumoit pas dans le feu, mais qui en ſortoit plus blanche que ſi elle eût été nétoyée par la méthode ordinaire. On enveloppoit les corps des Rois qu'on vouloit brûler avec cette toile, pour éviter le mélange des cendres du bucher avec celles du corps mort; & l'Empereur

Neron en avoit des nappes. *Pline hiſt. nat. l. 19 cap. 1.* dit, que ce lin, qu'il met au deſſus de toutes les differentes matiéres qui peuvent être tiſſuës, eſt extrémement rare, qu'il eſt très difficile à mettre en œuvre, parce qu'il eſt fort court; & que ſon prix égale celui des plus belles perles.

Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 61.

Extrait des notes ſur cette obſervation, par Mathias Tilingius.

Les Médecins, les Phiſiciens, & les Hiſtoriens, ne conviennent pas entre eux ſi le *Linum vivum* des Latins ſe tiroit en effet de la pierre d'amiante. Ceux qui ſoutiennent la négative, ſe prévalent de l'autorité de Pline, & de celle de Paul de Veniſe, qu'ils prétendent avoir dit en termes exprès, que cette eſpéce de Lin étoit différente de celui que produiſoit cette pierre. L'Auteur de ces Scholies, dans la vuë d'éclaircir cette queſtion, paroît avoir fait de grandes recherches ſur cette matiére. Parmi les nombreuſes citations qu'il rapporte, nous choiſirons les paſſages des Auteurs les plus propres à répandre quelque lumiére ſur l'hiſtoire de cette pierre, & ſur les différens procédés qu'on a employés juſqu'ici pour en tirer cette eſpéce de filaſſe incombuſtible. Voici premiérement comme s'exprime ſur ce ſujet, *Paul de Veniſe, itiner. 47.* » Il y a, dit-il, dans une montagne de la Province de *Chinchin*, en » Tartarie, des mines de Salamandre, (*ce terme eſt expliqué ci-après*,) dont on fait de la » toile qui réſiſte à l'ardeur du feu, & qui ne s'y brûle pas; & voici de quelle maniére » un Turc de mes amis, de très-bon ſens, & qui étoit prépoſé à l'exploitation des mines » de cette Province, par le Grand-Kam de Tartarie, m'a raconté que ſe fabriquoit cette » toile. Il y a dans cette montagne une ſorte de terre minérale, qui contient une matiére » diſpoſée en forme de filamens: on expoſe cette terre au ſoleil; on la broye dans des mor- » tiers de cuivre, on la lave pour en ſéparer la matiére filamenteuſe, on file enſuite cette » matiére, & on en fait de la toile. Cette toile après avoir été tiſſuë, n'eſt pas encore blanche; » elle n'acquiert cette couleur qu'après avoir éprouvé l'action du feu pendant une heure, » elle ne s'y conſume point; & toutes les fois qu'elle a beſoin d'être nétoyée, il n'y a » pas de meilleur moyen de la blanchir que de la mettre dans le feu, &c. On prétend, » continuë *Paul de Veniſe*, qu'il y a à Rome une nappe faite de fil de l'eſpéce de Sa- » lamandre dont il eſt ici queſtion, qui enveloppe un des Suaires de Notre-Seigneur, qu'un » Roi Tartare envoya autrefois à un Pape. Je n'ai point oui dire au reſte qu'il y eut » dans l'Orient, d'inſecte ou de petit ſerpent connu ſous le nom de Salamandre.

Paul de Veniſe, rapporte enſuite le paſſage ſuivant de *Pline le Naturaliſte. L. 19. C. 1.* ſur l'amiante. » On a découvert une ſorte de lin que l'on nomme lin vif, *Linum vivum*, » parce qu'il eſt incombuſtible, dont j'ai vû des nappes qu'on jettoit après le repas dans » le feu lorſqu'elles étoient ſales, & qu'on en retiroit beaucoup plus blanches que ſi elles » avoient été lavées. On enveloppe les corps des Rois après leur mort avec une toile faite » de ce lin, pour que leurs cendres, lorſqu'on les brûle, ne ſe mélent pas avec celles du » bucher; & on ne le trouve que dans l'Inde, dans des lieux déſerts & brûlés de l'ardeur » du ſoleil, où il ne pleut jamais, & qui ne ſont habités que par des ſerpens très-ve- » nimeux. Ce lin réſiſte comme on l'a dit à l'ardeur du feu: il eſt très-rare, difficile à » travailler, parce qu'il eſt fort court; & il perd dans le feu la couleur rouſſe qu'il a d'a- » bord. Il eſt auſſi précieux que les perles, & le nom d'*Aſbeſtinum* lui vient des Grecs, » parce que le feu le plus violent ne le peut conſumer, &c.

L'Auteur de ces notes fait obſerver, que *Paul de Veniſe*, aſſurant qu'il n'a point oui parler dans les Indes, de l'inſecte que nous nommons Salamandre, on doit entendre par celle dont il dit qu'on fait une toile incombuſtible, la pierre d'Amiante à laquelle on donne dans ces Provinces le nom de Salamandre, parce qu'elle à la même proprieté de réſiſter au feu qu'on attribuoit autrefois à l'inſecte de ce nom; & ſi on refléchit un peu ſur le paſſage de *Pline*, on ſera convaincu que par ce *Lin vif des Indes*, qu'il nomme auſſi *Aſbeſte* il n'entend parler que de la pierre d'amiante; ce qui paroît confirmé parce qu'il dit encore. *Lib. 36. Cap. 19.* que l'amiante ſemblable à l'alun de Plume, ne s'altére point dans le feu. Pluſieurs Auteurs ſont de l'avis de *Pline*, & on trouve dans *Dioſcoride. Lib. 5. cap. 113.* » Que la pierre d'amiante croit dans l'Iſle de Chypre, qu'elle reſſemble à l'alun » de Plume, qu'elle eſt compoſée de parties fibreuſes & fléxibles dont on fait, ſeulement » par curioſité, des toiles qui rougiſſent dans le feu ſans s'y conſumer, & qu'on en reti-

» re plus blanches, & plus éclatantes qu'on ne les y avoit jettées. *Mathiole* ſon Commen-» tateur eſt dans la même opinion, & *Strabon Geograph. L.* 10. s'exprime ainſi : Il croit » à Caryſto une pierre qui eſt formée d'une matiére fibreuſe qui ſe peigne comme le chan-» vre, qui ſe file, & dont on fait de la toile qu'on jette dans le feu pour la nétoyer » & la blanchir.

On trouve dans les ouvrages *d'Antoine Muſa Oſſanavolus de Ferrare*, que des impoſteurs vendent ſouvent aux femmes du peuple, de la pierre d'amiante pour du bois de la vraie Croix de Notre-Seigneur ; ce que ces femmes croient d'autant plus facilement, que cette matiére ne ſe conſume point dans le feu, & qu'elle eſt, comme le bois, compoſée de parties fibreuſes.

Podocattarus Gentil'homme de l'Iſle de Cypre, & qui en a écrit l'Hiſtoire, fit voir autrefois étant à Veniſe, de cette eſpéce de lin, formé dans cette Iſle, qu'il jettoit dans le feu, & qu'il en retiroit très-blanc, ſans qu'il eut été en aucune façon altéré. En Chypre la pierre qui le produit ſe broye avec des marteaux, & ſe convertit en une ſorte de filaſſe, qu'on ſecouë pour en ſéparer la terre, & on en fait enſuite de la toile. En effet *Porcachius*, *L. 2. Funeral*, dit avoir vû dans le Cabinet de *Podocattarus*, de cette eſpéce de lin incombuſtible, & *Khodius* dit la même choſe. On fait avec l'amiante des méches pour les chandelles & les lampes, qui ne ſe conſument point : telle étoit la lampe que l'Empereur Conſtantin avoit fait placer dans ſon Baptiſtere, à Rome, au rapport *de Daſamus* dans la vie du Pape Silveſtre. *Louis Vivés* dans ſes notes ſur *le Livre 21. de la Cité de Dieu de Saint Auguſtin*, dit avoir vû à Paris quantité de méches ſemblables, & il y en avoit de même, une, dans cette lampe d'or, que *Callimachus* avoit faite à Athenes, qui pouvoit reſter allumée pendant un an, ſans que l'huile qu'elle contenoit fut entiérement conſumée.

Cl. Joachim Jungius. Doxoſcop Phiſic. min. part. 2. en parlant des pierres qui réſiſtent au feu s'exprime en ces termes.... » Le talc s'exfolie & peut être diviſé en feuilles très-min-» ces, & on retire de la pierre d'amiante, après l'avoir broyée, des filamens, & une ma-» tiére lanugineuſe. Cette pierre étoit connuë des anciens, mais elle étoit alors d'un grand » prix, parce qu'elle étoit rare ; & elle n'eſt plus chere aujourd'hui, parce qu'elle eſt plus » commune. Comme l'art de filer cette matiére, & d'en faire une ſorte de toile, s'eſt per-» du, elle n'eſt plus d'un grand uſage ; & on ne s'en ſert que pour des méches que la flam-» me de la lampe ne conſume point, & qui peuvent ſe faire également avec le talc, qui » réſiſte au feu comme l'amiante.

On voit dans l'ouvrage du Pere *Kircher de mund. ſubterran. L. 8.* qu'il avoit une boëte remplie de morceaux d'amiante, & une feuille de Papier faite de filamens de cette pierre, ſur laquelle on écrivoit, & qu'on jettoit enſuite au feu pour en effacer l'écriture, d'où on la retiroit auſſi blanche qu'avant qu'on s'en fut ſervi ; de ſorte qu'une ſeule feuille de ce papier, auroit ſuffi perpétuellement au commerce de Lettres de deux amis. Il dit auſſi, qu'il avoit un voile de femme fait de cette eſpéce de lin, que lui avoit donné le *Cardinal de Lugo*, qu'il ne blanchiſſoit jamais autrement qu'en le jettant au feu, & il parle d'une méche de cette même matiére, dont il s'étoit ſervi dans ſa lampe pendant deux ans ſans qu'elle ſe fut conſumée, & qui y ſeroit, dit-il, encore, ſi elle ne lui avoit pas été priſe. Ce qui prouve que rien n'eſt plus vrai que ce que les anciens Auteurs ont avancé ſur les méches incombuſtibles.

L'amiante ſe trouve principalement dans l'Iſle de Cypre, dans l'Inde, & dans quelques Provinces d'Aſie ; il s'en trouve auſſi en Italie, mais le fil qu'on en tire eſt trop court & trop foible pour pouvoir être filé, & il ne peut être employé qu'a faire ces méches perpétuelles dont nous venons de parler. Cette pierre au reſte reſſemble aſſez à l'alun de Plume. Il y a même des Auteurs qui confondent ces matiéres, mais comme l'a remarqué *Mathiol. Comment. in Dioſcorid.* l'alun de plume ſe fond dans le feu, & a une ſaveur aſtringente & auſtére, au lieu que l'amiante eſt ſans goût, & n'éprouve dans le feu aucune altération. La qualité & l'arrangement des parties conſtituantes ne ſont pas d'ailleurs les mêmes dans ces deux matiéres, car les parties fibreuſes ſont plus molles & plus douces dans l'amiante que dans l'alun de plume, & ſont diſpoſées dans cette pierre, de la même façon qu'elles le ſont dans le bois ; de ſorte qu'on a pris quelquefois l'amiante pour du bois. L'Auteur rapporte enſuite ſes conjectures ſur la nature de cette pierre, ſur ſa formation, ſes proprietés, & ſur l'incombuſtilité de ſes efflorescences. Cette pierre dit-il, eſt tantôt blanche, tantôt cendrée, quelquefois rouſſe, d'autrefois couleur de fer. Les molécules dont elle eſt compoſée ont la forme capillaire, & elle ſe diviſe en effet en filamens qui peuvent être filés & tiſſus comme le lin ordinaire. Elle eſt ſéche à l'extérieur,

mais elle contient cependant une humidité huileuse que le feu ne peut lui enlever. La matière qui en fait la base, est une espéce d'alun de Plume, ou de talc ; & l'humeur visqueuse est si intimement unie à la partie terreuse, qu'elle n'en peut être séparée par le feu le plus violent. Tel est l'or & le talc qui résistent à son ardeur, quoiqu'on sçache cependant à présent que ce dernier s'y consume à la fin. Mais à l'égard de l'or & de l'amiante, ils y restent sans s'y altérer ; & cette proprieté merveilleuse est sans doute l'effet de la juste proportion, & du mêlange exact des parties constituantes de ces matiéres. Mille expériences ne permettent pas de douter que le fil d'amiante ne soit en effet incombustible ; mais cette propriété a induit en erreur quelques personnes qui n'ont peut-être jamais vû cette pierre, ou qui n'ont pas entendu les Auteurs qui en ont parlé : car ils se sont persuadé que le fil d'amiante ayant été une fois enflammé, continuoit de brûler sans jamais s'éteindre, c'est ainsi que *Camillus Leonardus Lib. de Lapid.* a avancé, » que l'amiante étoit une pierre de couleur de fer, qui se trouvoit en Arabie, qu'on la » nommoit *Asbeste*, parce qu'elle étoit *inextinguible*, & qu'étant une fois enflammée, elle » ne cessoit plus de brûler, sans même aucune addition de liqueur inflammable. En quoi il y a une double erreur : car premiérement l'Auteur, faute d'entendre apparemment la propre signification du mot grec, *incombustible* l'a rendu par celui d'*inextinguible*. Il a cru ensuite que l'*Asbeste* ayant été une fois allumé continuoit de brûler sans addition de matiére inflammable, ce qui est contraire à l'expérience. Qui peut ignorer en effet, que vainement voudroit-on allumer une méche d'amiante, si il n'y avoit point d'huile dans la lampe. *Denis Afer* dans son Poëme, *de sit. orb.* a été dans la même erreur ; car en parlant de l'*Asbeste* d'Arcadie, il dit que cette pierre est de couleur de fer, & que les Grecs l'ont ainsi nommée, parce que dès qu'elle a commencé de brûler elle ne s'éteignoit plus.

» La proprieté qu'a l'amiante, continuë l'Auteur de ces notes, de ne pouvoir point être » consumée par le feu, a fort exercé jusqu'ici les Philosophes qui ne conçoivent point qu'il » puisse y avoir dans la nature aucun corps qui résiste à son activité. Pour moi sans m'as- » sujettir à suivre aucunes des opinions des Auteurs, je vas rapporter ce que je pense sur cette » matiére. C'est un fait constant que si on met un morceau d'amiante dans un fourneau de verre- » rie, quelque-tems qu'il y reste, on l'en retirera dans le même état qu'on l'y aura mis. Pour expliquer cette proprieté singuliére qui caractérise cette pierre, l'Auteur fait observer premiérement, qu'une humeur grasse & visqueuse, comme on l'a dit, fait le lien de ses parties, & que cette liqueur est si fixe qu'elle ne peut être consumée ni évaporée par le feu le plus violent : que d'autre côté, l'amiante étant une matiére pure, & parfaitement homogéne, & le feu, suivant Aristote, réunissant toujours les substances similaires, tandis qu'il écarte & qu'il disperse au contraire les parties hétérogénes d'un corps, il n'est pas surprenant dès lors, qu'elle résiste à l'ardeur du feu. On observe de même, que quelques autres matiéres, telles que l'or, le Diamant, le talc, & même les pierres & les métaux qui sont fixes & homogénes à un certain point, ne se convertissent en liqueur, en chaux, & ne s'altérent enfin, de quelque maniére que ce soit, par les opérations chimiques, que très-difficilement : mais qu'alors ces matiéres n'ont plus la même forme qu'auparavant, au lieu que quand même on feroit éprouver à l'amiante pendant une année entiére, l'intensité du feu le plus violent, elle ne seroit en aucune façon altérée, & conserveroit sa forme, & toutes ses propriétés. On peut donc dire que » l'amiante ou l'*Asbeste*, est une pierre fibreu- » se ressemblante à l'alun de Plume, formée principalement par une humeur visqueuse & » épaissie, que cette pierre ne peut être convertie & résoluë en vapeur, par ce qu'elle est » parfaitement pure & homogéne, & qu'elle est la seule pierre qui soit incombustible & » inaltérable par le feu.

L'Auteur passe ensuite aux proprietés médicinales de l'amiante. » On prétend, dit-il, » qu'elle est détersive, & que broyée, & mise dans de l'eau-de-vie où l'on a fait dis- » soudre du sucre, elle guérit la galle, & qu'elle remédie aux fleurs blanches des femmes, » si on leur en fait prendre de préparée de cette façon, tous les matins une petite quan- » tité, pendant un certain tems. A l'exception de l'*onguent citron*, il n'y a presque aucune » préparation de Pharmacie dans laquelle on fasse entrer l'amiante. Quelques personnes ce- » pendant font grand cas du liniment suivant, pour la teigne des enfans, & pour les » ulcéres des jambes.... Prenez quatre onces de pierre d'Amiante, douze onces de plomb, » & deux onces de tutie ; calcinez ces matiéres, & réduisez-les en poudre : laissez-les en di- » gestion dans du vinaigre pendant un mois, dans un vaisseau de verre, en remuant cha- » que jour ce mêlange ; faites-le bouillir ensuite pendant un quart d'heure, & lorsque la

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 2. 1683.
Obsery. 61.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 61.

» liqueur ſe ſera éclaircie, prenez parties égales de cette liqueur & d'huile roſat que vous remue» rez juſqu'à ce que ces matiéres ayent acquis une certaine conſiſtence ; vous oindrez enſuite » la tête de l'enfant, & ſes jambes ulcerées, juſqu'à parfaite guériſon. » Cette eſpéce de fleur de pierre que l'on retire de l'amiante en la broyant, étant appliquée ſur la chair, en pénétrant dans les pores de la peau, par la fineſſe & la roideur de ſes petites pointes, y excite, comme l'ortie, des picotemens brûlans, & une démangeaiſon des plus incommode. A l'égard des uſages méchaniques de l'amiante, on a déja dit qu'on en faiſoit par curioſité, une ſorte de toile, qui ſe brûloit ſans ſe conſumer, & des méches qui étoient auſſi incombuſtibles : mais ce petit art ne nous eſt plus auſſi bien connu qu'il l'étoit aux anciens, parce qu'il ne peut être à préſent d'un grand uſage. Voyez ſur la pierre d'amiante, *Cornel. Agrippa. L. 3. occult. Phil. Gui l'Ancirol. de reb. mirab. pact. 1. Anſel. Bœtius de Gem. & Lap. hiſt. Jean de Lact. L. 2. de lapid. & Gemm. hiſt. Athanaſ. Kircher. mund. ſubter. L. 8. ſect. 3. Cap. 1. & part. 4. Cap. 11. Chin. Illuſt. Carp. Schottus, part. 4. mag. L. 2. Syntagm. 2. Cap. & pluſieurs autres Auteurs.*

Autres notes ſur cette Obſervation, par Luc Schrœck *le fils.*

François Ferdinand de Troil, dans ſon voyage des Indes Orientales imprimé *à Dreſde en 1676*, dit qu'il a vu de l'amiante dans l'Iſle de Chypre, & qu'il avoit apporté quelques petits ouvrages tiſſus de cette matiére, que cette pierre eſt brune, & qu'après l'avoir broyée, on en tire une ſorte de fil de couleur blanchâtre, dont on fait une toile qu'on nétoye lorſqu'elle eſt ſale, en la jettant dans le feu, & en l'y laiſſant pendant quelques inſtans ; mais que cette même toile ſe durcit dans l'eau, & s'y convertit en une matiére pierreuſe. J'ai moi-même quelque peu de ce fil d'amiante qui eſt auſſi doux que la laine la plus fine, & d'un blanc argenté, dont une partie eſt de la longueur du doigt, & le reſte eſt plus court. Si j'en avois davantage, rien n'empêcheroit qu'il ne put être filé. Il m'a été donné par M. Jacques Barnerus, à qui un de ſes amis l'avoit envoyé, & cette amiante avoit été trouvée en Savoye. Elle ſe blanchit en effet dans le feu, mais elle ne ſe durcit pas dans l'eau. Monſieur Barnerus m'écrivit de Munich le 10. Juin 1673, qu'il avoit vû chez Monſieur Caſſins à Ambourg, de la pierre d'amiante ordinaire, dans laquelle on appercevoit des filamens lanugineux qui s'en étoient détachés naturellement ; ce qui lui faiſoit juger que celle de Savoie qu'il m'avoit envoyée étoit de la même eſpéce, & ce qui eſt auſſi conforme à ce que Tilingius a rapporté dans ſes Scholies, & qu'il a tiré de *Jean de Laet*, qui dit avoir vu des fragmens très-durs de cette pierre qui venoient de Chypre, & que de ſes gerçures, on pouvoit cependant tirer quelques petits filamens très fins ; de ſorte qu'il paroît que les parties fibreuſes dont l'amiante eſt compoſée, acquiérent quelquefois naturellement, la fléxibilité néceſſaire pour pouvoir être filées. Pluſieurs Naturaliſtes ont eſſayé de procurer à cette pierre cette fléxibilité, & entre autres *Jean Hel. Jungken*, dans l'ouvrage qui a pour titre *Medic. preſent. ſecul. ad commod. part. 1.* décrit une méthode pour y parvenir ; mais il ne paroît pas qu'il l'ait lui-même éprouvée, & il ne la rapporte que ſur la foi d'autrui. Le procédé *d'Ammannus Manuduct. ad mater. medic. ſect. 1.* qui conſiſte dans une leſſive de chaux vive & de cendres de paſtel, eſt le même que celui que propoſe le P. Kircher, *mund. ſubterran. Lib. 8. & Lib. 12.* qu'il regarde comme un ſecret des plus curieux, & qui mériteroit, dit-il, de n'être dit *qu'à l'oreille des Rois & des Princes.* J'ai deſſein dans la ſuite de faire quelques expériences ſur cette matiére, mais juſqu'à préſent l'une & l'autre méthode ne m'ont pas réuſſi. Le célébre *Manfred Septalius* a prétendu autrefois, avoir le ſecret de préparer la toile d'amiante, & d'en faire une ſorte de papier ; j'ai même un morceau de cette pierre à demi préparée, dont il m'a fait préſent. M. *Terzagus* a donné le Catalogue de différens ouvrages faits de fil d'amiante qu'il avoit vû dans le Cabinet de ce Sçavant. *Voy. Muſæ Sept. Cap. 55.*

OBSERVATION

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 2. 1683.

OBSERVATION LXIII.

Sur un homme attaqué de fiévre maligne qui, quoiqu'il eut rendu des urines extrêmement noires, guérit cependant de sa maladie, par le même Auteur.

Observ. 63.

UN jeune homme de *Steinberg*, d'un tempérament mélancolique & hipocondriaque, ayant été attaqué d'une fiévre maligne, qui étoit alors épidémique dans ces cantons, accompagnée de beaucoup de chaleur, d'une grande altération, d'inquiétudes, de lassitude dans tous les membres, d'une grande douleur de tête & d'un grand abbatement, m'envoya de son urine par son frere, insistant beaucoup sur ce que je devois par-là connoître l'état de sa maladie, & me priant avec instances de lui prescrire quelques rémedes. A la vuë de cette urine qui étoit aussi noire que de l'ancre, & apprenant d'ailleurs que depuis quelques jours il n'en avoit point rendu d'autre, je fus véritablement surpris; refléchissant cependant que cette évacuation pouvoit être une crise salutaire de la maladie, je lui ordonnai des sudorifiques, & quelques autres remédes que je crus les plus convénables à son état, & sa santé ne tarda pas en effet à se rétablir.

Notes sur cette observation.

Les Auteurs ne sont pas d'accord entre eux sur les vraies causes qui produisent dans l'urine la couleur noire : ces causes peuvent être ou internes ou externes. A l'égard de celles ci, il n'est pas douteux qu'il n'y ait plusieurs substances qui ayent la proprieté d'opérer cet effet sur les urines. *Mercurialis Lib. de urin. Cap. 6.* dit avoir observé qu'un lavement de vin cuit, avoit teint les urines d'un malade en noir. *Avicene & Rhasès* prétendent que le fruit du troëne, lorsqu'on s'en frotte le corps, a la même proprieté ; & j'ai l'expérience que lorsqu'on a été purgé avec le Senné & la Casse, les urines sont brunes.

A l'égard des causes internes, qui peuvent produire dans l'urine la couleur noire, voici ce qu'en dit *Galien. Lib. 1. de Crisib. Cap. 12. & Lib. de prognost. Cap. 29.* » Comme » nous voyons, dit-il, que le sang qui s'est coagulé à l'air, & que les parties extérieu» rieures des chairs qui sont tombées en mortification, acquiérent une couleur noire, » le froid interne produit de même cet effet sur l'urine ; & comme nous éprouvons » d'autre côté, que le sang & la plûpart des matiéres qui ont essuyé une trop grande cha» leur, ou qui ont été long-tems exposées à l'ardeur du soleil, deviennent noires ; de mê» me la chaleur aussi-bien que le froid, peuvent également produire cet effet sur l'urine. De sorte que les urines noires supposent un excès, ou de froideur, ou de chaleur interne. *Cl. Daniel Sennertus, Lib. 3. part. 1. Sect. 3.* remarque que cette intemperie altére la sérosité & les autres humeurs du corps, qui étant viciées, & se mêlant ensuite dans l'urine, lui communiquent telle ou telle couleur. *Ætius Serm.* observe très-judicieusement, que le froid & le chaud excessif, & contre nature, ne rendroient pas l'urine noire, s'ils n'engendroient dans le corps des matiéres noires, qui la colorent en s'y mêlant. C'est pour cela qu'il attribuë cette couleur à trois différentes causes : car l'urine peut être noire, ou parce que l'humeur mélancolique s'évacuë par cette voie, ou parce que la bile devenuë noire, soit par une trop grande chaleur interne, soit par le défaut de la chaleur vitale, a pris aussi ce cours. Dans le premier cas les personnes dont la ratte fait mal ses fonctions, ou en qui il s'engendre une grande quantité d'humeurs crasses & visqueuses, sont sujettes à cette sorte d'excrétion d'urine, parce que ces humeurs s'y mêlent ; & ce symptome n'a en soi rien de fâcheux ni de funeste ; il procure même quelquefois un très-grand

ſoulagement au malade ; comme *Pierre François Phrigius Comment. in hiſt. Epidem. Hippocr.* l'a obſervé. Dans le ſecond cas, lorſque la bile par une chaleur contre nature, eſt altérée au point de devenir noire, & qu'il s'en forme une grande quantité, elle peut encore alors communiquer ſa couleur à l'urine.

La troiſiéme cauſe de l'urine noire qu'Aetius attribuë à une qualité froide capable d'engendrer des humeurs de cette couleur, qui en ſe mêlant avec l'urine, la colorent, n'eſt pas tout à fait ſi évidente. *Capivaccius* a cependant embraſſé cette opinion. *Argentorius Lib. de urin. Cap. 12. & Mercurialis. Lib. de urin. Cap. 6.* la rejettent & rapportent ce ſymptome ſeulement à deux cauſes, à l'humeur mélancolique, & à la bile noire & aduſte. Mais voici comme *Jean-Baptiſte Montanus, & Hercule Saxonia, Lib. de urin. Cap. 12.* expliquent cette troiſiéme maniére dont l'urine peut devenir noire. Ce n'eſt pas préciſément, diſent ces Auteurs, le froid interne qui produit immédiatement dans l'urine ou dans la bile, la couleur noire ; mais les eſprits animaux étant épuiſés, & la chaleur naturelle éteinte, le ſang ſtagnant dans les vaiſſeaux, y acquiert cette couleur, & la communique enſuite à l'urine en s'y mêlant ; car il eſt très-vraiſemblable que dans les maladies malignes, le ſang ſe corrompt & s'altére dans ſes vaiſſeaux, de la même maniére que nous voyons qu'il arrive dans la gangréne des parties extérieures, & ce ſang ainſi gangrené & putrefié par le défaut de chaleur naturelle, peut bien alors teindre l'urine de ſa couleur. C'eſt par cette raiſon que les urines noires ſont toujours un ſymptome fâcheux, & annoncent que la maladie eſt très-dangereuſe.

L'urine peut donc devenir noire toutes les fois que la bile ou le ſang s'altérent, & que par le mêlange & la fermentation des parties tartareuſes, vitrioliques, & ſulfureuſes, qui s'uniſſent à ces humeurs, elles acquiérent en ſe corrompant une couleur plus foncée. Si on met en effet de la bile dans un vaiſſeau de verre, ou ſeule, ou mêlée avec un peu de ſel de tartre, & qu'on lui faſſe éprouver la moindre chaleur, elle deviendra bientôt d'un verd foncé, enſuite brune, & enfin noire : c'eſt à peu-près ce qu'on obſerve dans les *Iéteriques*. Lorſque la bile a ſejourné trop long-tems dans un ſang chargé de ſels volatiles ou fixes, & de parties terreſtres, & qu'elle s'y eſt en quelque façon recuite & brulée, elle colore d'abord la peau d'un jaune foncé, enſuite d'une couleur verdâtre, qui devient avec le tems livide & brune. C'eſt pour cela que dans ce dernier cas, qui eſt celui d'une jauniſſe ordinaire, mais négligée & invétérée, rien n'eſt plus fréquent que de voir rendre aux malades des urines noires. Ce ſymptome eſt auſſi aſſez ordinaire dans le *Cauſus* & les autres fiévres ardentes, lorſque le ſang & les humeurs ont acquis une qualité aduſte dans leurs vaiſſeaux. *Thomas Williſius, diſſert. Epiſt. Cap.* 4. a obſervé que de ſemblables urines, dans les fiévres malignes, dans la peſte, & lorſqu'on a été empoiſonné, étoient ordinairement un ſigne funeſte, parce qu'elles marquoient que le ſang étoit corrompu, qu'il étoit dépouillé de ſes eſprits, qu'il étoit appauvri, & dans un état de diſſolution, & même de mortification. C'eſt ainſi que lorſqu'un ulcére eſt devenu gangreneux, la ſanie qui étoit d'abord aqueuſe, blanche ou jaunâtre, devient alors noire ; & c'eſt pour cela que dans de pareilles maladies, où l'on rend des urines noires le ſang & la ſérofité ſe trouvant viciés dans toute l'habitude du corps, cette couleur ſe communique auſſi à la peau.

Voyons à préſent ſi les urines noires, ne peuvent pas être quelquefois un ſymptome favorable & avantageux ; mais il faut pour cela les conſidérer, & dans l'état de ſanté, & dans l'état de maladie. Elles n'ont aſſurément rien de dangereux dans le premier cas, quoique *Chriſtoph. de Vega* prétende qu'il eſt impoſſible que les urines ſoient noires dans l'état de ſanté, parce qu'il ne s'amaſſe jamais alors une aſſez grande quantité d'humeurs noires dans les vaiſſeaux, pour qu'elles puiſſent teindre ainſi l'urine ; mais *Jean Bellfortis*, dans ſon Commentaire ſur le livre qu'on attribuë à Galien, n'eſt point de cet avis. Car quoique ces vaiſſeaux contiennent ordinairement une plus petite quantité de cette humeur que de toute autre, il ne doute point cependant qu'elle ne prédomine dans les tempéramens froids & ſecs, puiſque ce ſont préciſément ces perſonnes qu'on nomme atrabilaires ; & il dit avoir connu en Eſpagne un Religieux Carme, de ce tempérament, qui pendant l'eſpace de ſix ans qu'il a été à portée de le voir, rendit toujours des urines noires, quoiqu'il ſe portât très-bien d'ailleurs ; & que ce ſymptome avoit continué juſqu'a ſa mort, ſans que ſa ſanté en parut altérée. Il parle encore d'un Italien, qui tant qu'il vécut, eut une évacuation d'urines ſemblables, qui étoient ainſi colorées par le mêlange d'un ſang hémorroïdal & mélancolique ; & il fait obſerver qu'il eſt a propos pour la conſervation de la ſanté, que le récrement de cette humeur qui dans ſon état naturel entretient une ſorte d'é-

quilibre entre les autres humeurs, ait une pareille iſſue. Le même Auteur dit auſſi avoir vû un Gentilhomme qui vit encore, qui, non-ſeulement n'étoit pas dangereuſement malade, tandis qu'il rendoit de ſemblables urines, mais qui ne tenoit pas même le lit. Et *Guil. Adolph. Scribonius*, *Libel. de urin. inſpect.* parle d'un jeune homme, dont l'urine étoit ſi noire, qu'on l'auroit priſe pour de l'ancre, quoiqu'il ne reſſentit aucune incommodité. Quant à ce que dit, *Zacutus Luſitanus*, *Lib. 3. prax. admir. obſ. 134.* d'un homme dont les urines avoient toujours été depuis ſon enfance juſqu'à ſa vieilleſſe, d'un noir foncé, ſans que ſa ſanté en ſouffrit, qui s'étoit marié, & qui avoit eu un grand nombre d'enfans, c'eſt un fait remarquable, & des plus rares.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 63.

A l'égard des urines noires conſidérées dans l'état de maladie, *Galien*, *Lib. 1. de Criſib. Cap. 12.* les regarde comme un ſigne toujours funeſte, & il dit qu'il n'a jamais pu ſauver aucun des malades qui ont été attaqués de ce ſymptome, parce que ſelon lui elles ſont toujours la marque de la plus grande effervescence des humeurs, & de la mortification des parties, comme Hippocrate l'a obſervé en pluſieurs endroits de ſes ouvrages. Mais ſi Galien n'a pu réuſſir à guérir aucun des malades qui rendoient des urines noires, des Médecins célébres qui l'ont ſuivi, ont été plus heureux; & on ne doit pas toujours regarder ces ſortes d'urines comme un ſigne mortel, quoique la maladie ſoit aigue, & qu'elle ſoit même accompagnée d'autres ſymptomes fâcheux. Car ſans parler de *Rhaſis*, *d'Avicenne*, *d'Actuarius*, Hippocrate dit avoir traité des malades, qui malgré l'excrétion d'urines noires, ont guéri, lors même que la maladie dont ils étoient attaqués étoit épidémique.

C'eſt pour cela, qu'*Avicenne Tr. 2. C. 85.* a obſervé » que le pronoſtic du Médecin » ſur la mort d'un malade, lorſqu'il n'eſt fondé que ſur la couleur noire de ſon urine, » ne ſe vérifie pas toujours, même dans les maladies aigues, & quoiqu'à ce ſymptome, » qui par lui-même n'eſt pas favorable, il s'en joigne encore d'autres auſſi mauvais. Car » ſouvent la nature ſecondée par la force du tempérament du malade, ſe débaraſſe par di- » vers moyens de l'humeur morbifique, ce qui arrive principalement dans le cas dont il » s'agit, & ſur-tout lorſque ces urines ſont fort épaiſſes, comme Hippocrate l'a remarqué *Sect. 4. Aphor. 47. Sennertus. Lib. 3. Inſt. Medic. part. 3. Cap. 6.* établit la même doctrine qu'il confirme par l'hiſtoire de la maladie ſuivante. » Un homme, dit-il, pendant » un voyage qu'il faiſoit, fut attaqué d'une fiévre continuë, accompagnée de beaucoup de » chaleur; il ne me conſulta que le cinquiéme jour, & il me fit voir de ſon urine qui » étoit très-noire, & très-épaiſſe; de ſorte qu'elle reſſembloit à une eau bourbeuſe dans la- » quelle on auroit mélé de l'ancre; cette excrétion d'urine noire, dura pendant près de » quatre jours, & peu après elle devint claire, & de la couleur ordinaire. La fiévre ne » ceſſa cependant pas encore abſolument, mais il ſurvint au malade une enflure au pied » gauche, accompagnée d'une grande douleur; la fiévre alors le quitta, la douleur ſe cal- » ma, l'enflure ne tarda pas à ſe diſſiper, & le malade fut parfaitement guéri.

Dans toutes ſortes de maladies & mêmes dans les fiévres continuës & ardentes, ce ſymptome ne doit donc pas engager le Médecin à deſeſpérer du rétabliſſement de la ſanté du malade, & il doit s'attacher à découvrir, ſi ces urines noires ſont critiques ou ſymptomatiques. Celles-ci qui ſont occaſionnées par l'extrême violence du mal, & par l'extinction de la chaleur naturelle, ſont toujours un ſigne funeſte, & annonçent une mort prochaine. Les autres au contraire, dont la couleur n'eſt produite que par l'évacuation de la matiére morbifique, doivent être regardées comme une criſe ſalutaire, qui ſoulage toujours le malade. C'eſt pourquoi dans pluſieurs fiévres continues & intermittentes, cauſées par une humeur tartareuſe & aduſte, dans certaines gales rebelles aux remédes, dans la ſuppreſſion du flux hémorroidal, dans le calcul des reins & de la veſſie, dans les douleurs des lombes, dans les affections hypocondriaques, & particuliérement dans la retention des régles, l'expérience fait connoître que l'excrétion d'urine noire, eſt toujours ſalutaire.

Hippocrate, *Lib. 3. Epid. Sect. 3.* parle d'une femme dont les régles ſupprimées depuis long-tems, reprirent leur cours, après qu'elle eut rendu pendant quelque-tems des urines noires; & Galien dans ſon Commentaire ſur cet ouvrage, fait obſerver, que la couleur de l'urine de cette femme, n'étoit point en effet un ſymptôme fâcheux, parce que le ſang dans ces circonſtances, étoit devenu mélancolique, par la ſuppreſſion de l'écoulement menſtruel. *Antoine Valletius exerc. ad Cap. 40. de morb. intern. Hollerii*, parle d'un homme qui avoit une tumeur à la rate, & qui fut ſoulagé après une évacuation d'urines noires. *Valleriola Comment. ad Lib. de Conſtitut. Act. Medic. Galeni*, rapporte qu'un malade qui avoit un abſcès à ce même viſcére, étant réduit à l'extrémité, il lui étoit arrivé une criſe le viu-

tiéme jour de ſa maladie qui l'avoit ſauvé, & qu'il avoit rendu environ douze livres d'urine auſſi noire que de l'ancre. *Thomas Williſius diſſert. Epiſt. de urin. Cap. 4.* a fait diverſes obſervations ſur des Hypocondriaques, qui après des évacuations critiques d'urines noires, s'étoient trouvés extrêmement ſoulagés. Ce qui eſt conforme à celle de *Claude Daniel Sennertus. L. 3. Med. pract.* & il juge que ces urines qui ſont tantôt vertes, tantôt noires, & dont l'excrétion eſt ſouvent périodique, dans les perſonnes d'un tempérament mélancolique, ſont produites par des fœculences atrabilaires retenuës dans la rate, qui lorſqu'elles s'y ſont amaſſées en certaine quantité, ſe mêlent dans le ſang. Cette matiére ſe porte auſſi ſouvent à l'eſtomac, où elle cauſe des vomiſſemens d'humeurs noires. J'en ai même obſervé de ſemblables, & de très-abondans dans des hypocondriaques; & d'autrefois auſſi lorſqu'elle eſt mêlée à la maſſe du ſang, elle communique à la ſérosité ſa couleur. *Marcellus Donatus, Lib. 4. de Hiſt. Medic. Mirab.* dit qu'il a vû un malade attaqué de la jauniſſe, qui en fut guéri par un piſſement de ſang très-noir, qui lui arriva tout à coup. Et Jean *Crato Conſil. Medic. à Schaltzio Collect. Conſil. 174.* rapporte qu'ayant fait prendre en pareil cas de la poudre de Bezoard à un malade, qui lui fit rendre de l'urine extrêmement noire, il s'étoit trouvé enſuite très ſoulagé. *Avicenne 21. Doctr. 3. Cap. 2.* prétend que dans la fiévre-quarte, les urines noires ſont toujours un bon ſigne; ce que *Valleriola L. C.* a obſervé pluſieurs fois. Et *Jean Jonſton Comm. in Coac. Prænot. 580.* juge que ce ſymptome caractériſe aſſez ſouvent cette eſpéce de fiévre. *Amat. Luſitan. Cent. 5. Curat. 54.* le regarde comme avantageaux dans la gale ulcerée; & *Sennertus L. C.* a fait la même obſervation à l'égard de toute eſpéce de gale. On ne doit donc pas deſeſpérer dans toutes ſortes de malades dès qu'il paroît des urines noires, ſi l'on fait ſur tout attention qu'elles peuvent être diverſement colorées par certains alimens ou médicamens, comme l'a ſuffiſamment prouvé *Adoph. Scribonius, L. 1. de inſpect. urinar.*

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 63.

OBSERVATION LXVII.

Sur le ſel ammoniac purifié & ſublimé, par le même Auteur.

Obſerv. 67. DAns les fiévres quotidénnes, tiérces & quartes, qui ont été très fréquentes cet Été dans nos cantons, je n'ai rien trouvé de plus efficace que le ſel amoniac ſublimé. Après les remédes généraux, je l'ai fait prendre avant l'accès aux malades, que j'ai traité, dans une liqueur appropriée, à la doſe de dix à douze grains, ou ſeul, ou joint aux ſels d'abſynte, de chardon bénit, de petite centaurée, ou au nitre purifié; & ſi dès la premiére priſe, les malades n'ont pas été guéris, la ſeconde n'a jamais manqué de faire paſſer la fiévre.

Notes ſur cette obſervation.

Voici la maniére de préparer ce ſel. On prend la quantité de ſel commun qu'on juge à propos, dont on remplit une marmite; on la bouche pour que les charbons & les cendres ne s'y mêlent pas pendant l'opération; on la met dans la terre, on la couvre de charbon allumé, & on entretient le feu juſqu'à ce que la marmite ſoit bien rouge; & lorſqu'elle eſt refroidie, on y trouve le ſel préparé comme il doit l'être pour la ſublimation de ſel ammoniac; & c'eſt ce qu'on nomme ordinairement ſel calciné ou décrépité. On prend enſuite une livre de ſel ammoniac réduit en poudre, qu'on fait ſublimer pour le purifier, après l'avoir mêlé à une quantité égale de limaille de fer; on broye enſuite ce ſel, on le fait ſublimer une ſeconde fois ſans intermède, & il eſt alors en état de s'élever avec le ſel calciné. A la quantité de ce ſel ſublimé qu'a produit la livre de ſel ammoniac, on ajoûte douze onces de ſel calciné, on broye ces ſels enſemble, & on les fait ſublimer ſix ou ſept fois, ajoutant à chaque ſublimation de nouveau ſel calciné, & ſéparant auſſi à chaque fois la tête morte, & le ſel qui ne ſe ſera pas élevé; & par ce procédé on aura un ſel ammoniac,

qui aura la propriété d'enlever en ſe ſublimant toutes les ſubſtances auxquelles on l'aura uni.

Le ſel ammoniac ainſi préparé, eſt d'une très-grande efficacité dans certaines maladies; & il a de plus un grand nombre d'autres propriétés: car on retire par ſon moyen le ſouffre du fer, du cuivre, de l'antimoine, & des autres matiéres minérales. Mis à la cave ſur le Porphyre, il ſe convertit en une liqueur très utile pour la révification des métaux. C'eſt un très-grand reméde dans les fiévres intermittentes, & il les guérit radicalement. Pour qu'il procure la ſueur, il faut le donner à la doſe de dix grains dans de l'eau de chardon bénit; & ſi la premiére priſe n'arrête pas la fiévre, la ſeconde ne manquera pas de l'emporter. Dans les débilités d'eſtomac, le dégoût, on fait prendre aux adultes, aux perſonnes bien conſtituées & d'un fort tempéramment, pendant neuf jours, depuis ſept juſqu'à dix grains de ce ſel. Cinq ſuffiſent aux perſonnes d'un tempérament foible, & trois aux enfans, pour exciter un peu la ſueur & pour opérer une parfaite guériſon. *Jean Hartmannus*, Chimiſte, auſſi célébre qu'heureux praticien, recommande beaucoup ce ſel dans les crudités d'eſtomac, & il le prépare de la maniére ſuivante: ... » Prenez une livre de ſel ammoniac & pareille » quantité de limaille de fer; mêlez exactement ces matiéres, & faites ſublimer dans une » cucurbite ou une retorte, au feu de ſable qu'on augmentera ſur la fin de l'opération, pour » que le ſel bien dépuré s'éleve dans le col de la rétorte, tandis que les féces & la limaille » reſteront au fond du vaiſſeau: faites enſuite ſublimer une ſeconde fois ce même ſel ſans » addition; après l'avoir broyé, uniſſez-le à pareille quantité de ſel marin qu'on aura fait » auparavant décrepiter; & qu'on aura mis en fuſion: faites ſublimer ces ſels; réitérez leur » ſublimation juſqu'a ſept fois, en ajoûtant pareille quantité de ſel marin décrepité, & » en ſéparant la tête morte. On aura ainſi un ſel ammoniac ſublimé, & parfaitement dé» puré, ſous la forme de fleurs. Cette maniére de préparer le ſel ammoniac, eſt à la vérité » plus longue & plus laborieuſe que la méthode ordinaire de le purifier ſimplement par » la criſtalliſation, mais par ce procédé, il acquiert beaucoup plus d'efficacité, & on » l'employe avec plus de ſuccès dans les fiévres-quartes. On remédie auſſi parfaitement aux crudités de l'eſtomac, en faiſant uſage pendant quelques jours de ces fleurs diſſoutes dans du vin d'abſynte ou dans une décoction de *ſaſſafras*, ſur-tout lorſque ce reméde procure la ſueur; mais il eſt a propos avant que d'en faire uſage de vuider les premiéres voies, & de purger le malade.

La partie ſaline du ſel ammoniac, après qu'on en a retiré l'eſprit par la diſtillation, n'eſt pas moins efficace dans les fiévres intermittentes, & dans les indiſpoſitionns de l'eſtomac occaſionnées par des crudités, que ſa partie volatile. Ce ſel eſt en effet très-pénétrant, & très-propre à inciſer & à diſſoudre les humeurs craſſes & viſqueuſes de l'eſtomac, du pancréas & des autres viſceres; & c'eſt par cette raiſon qu'il fait ceſſer auſſi ſans retour les fiévres intermittentes, ſi on en fait prendre au malade depuis quatre grains juſqu'à ſix, & même en plus grande doſe, dans une liqueur appropriée. Voici de quelle maniére les Chimiſtes les plus exacts préparent ce ſel.

Prenez ce qui reſte dans la rétorte, après la diſtillation du ſel ammoniac, faites-le diſſoudre dans de l'eau de pluie, filtrez la diſſolution, & vous aurez une eau limpide. Faites enſuite évaporer, & les criſtaux blancs qui ſe formeront dans la liqueur, ſeront le ſel fébrifuge dont il eſt ici queſtion, qu'on pourra convertir en fleurs de ſel ammoniac, en le faiſant ſublimer dans une cucurbite de terre.

A l'égard de l'eſprit de ſel ammoniac, voici comme on le diſtille. Prenez une demi livre de ſel de tartre & pareille quantité de ſel ammoniac, faites diſſoudre enſemble ces ſels dans de l'eau de pluie: mettez cette diſſolution dans une retorte ou dans un alambic, & continuez la diſtillation tant que le ſel s'élévera en forme de fleurs, & juſqu'a ce qu'on s'apperçoive que le phlegme commence à monter; alors on délutera les vaiſſeaux, & la liqueur qu'on trouvera dans le récipient ſera l'eſprit de ſel ammoniac; & ce qui reſtera dans la rétorte, ſera la tête morte qui produit le ſel febrifuge dont on a déja parlé.

Cet eſprit, ſemblable au ſel volatil d'urine, corrige les fermens acides de l'eſtomac & du pancréas. Il eſt ſudorifique, attenuant & diſcuſſif. On peut en faire prendre depuis un ſcrupule, juſqu'a une dragme & demie.

Il y a une autre méthode d'extraire l'eſprit de ſel ammoniac, qui me paroît encore préférable. Et ce reméde préparé de la maniére ſuivante eſt ſouverain dans les fiévres & dans pluſieurs maladies graves.

Prenez telle quantité qu'il vous plaira de ſel ammoniac putifié & ſublimé; mettez-le

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 63.

dans une cucurbite; verſez-y enſuite un peu d'eſprit de vin bien rectifié, juſqu'à ce que le ſel commence à s'humecter : bouchez le vaiſſeau, & mettez-le au bain marie, pour que le ſel diſſolve. Separez enſuite la diſſolution; & s'il reſte encore quelque choſe a diſſoudre, remettez-le vaiſſeau au bain-marie, pour que tout le ſel ſe convertiſſe en liqueur. Faites enſuite diſtiller dans une cucurbite, toujours au bain marie, environ la moitié de ce ſel diſſous : remettez-le dans la cucurbite, augmentez le feu; faites diſtiller toute la liqueur, & pour l'avoir plus pur, rectifiez la encore une ſeconde fois.

Ce reméde, pris a jeun, pendant ſept jours, à la doſe de trois ou quatre gouttes, & même à plus grande doſe, guérit de la lepre. Il eſt très-convenable pour la cure de toute eſpéce d'ulcére & de dartres, pour la vérole, la galle, & pour toutes les maladies de ce genre. La doſe de ce reméde dans ces cas, eſt ſeulement d'une ou de deux gouttes; mais on en donne dans la peſte, depuis cinq juſqu'à ſept gouttes, ſuivant la violence du mal & les forces du malade. On guérit avec cet eſprit toutes ſortes de fiévres. Il remédie aux obſtructions du foie, de la rate, du pancréas, de la matrice. Il purifie le ſang. C'eſt un reméde des plus efficaces dans la goutte, la ſciatique, les coliques néphrétiques, & même dans l'épilepſie. Il tue les vers, il réſiſte aux venins. Enfin il fortifie les principaux viſcéres. Il conſerve la chaleur naturelle & convient dans preſque toutes les maladies.

OBSERVATION LXVIII.

Sur l'Arcanum Vitrioli, par le même Auteur.

Obſerv. 68.

CE reméde eſt connu de peu de perſonnes, quoique pluſieurs Chimiſtes veulent faire croire qu'ils en ont la vraie récette. Je m'en ſers fréquemment, & il m'a toujours réuſſi. Il eſt fortifiant, purgatif, inciſif, apéritif, & il eſt très efficace dans toutes les maladies, même les plus dangereuſes. Pour qu'il procure du ſoulagement, il n'eſt pas neceſſaire qu'il ſoit pris en grande doſe; la péſanteur d'un ſeul grain ſuffit pour qu'il faſſe ſon effet. Voici la meilleure maniére de préparer ce reméde.

Prenez douze livres de vitriol Romain, ou de vitriol de Hongrie, diſſolvez-le dans de l'eau diſtilée, faites évaporer la liqueur ſur des cendres chaudes, juſqu'à ce qu'il ſe forme à ſa ſuperficie une pellicule; mettez enſuite le vaiſſeau dans un lieu frais, pendant trois ou quatre jours, & le vitriol après avoir dépoſé quelques impuretés, ſe réunira en une maſſe qu'il faut mettre à l'étuve dans un vaiſſeau de verre bouché & il ne tardera pas à ſe réduire en pouſſiére, d'abord blanche, & enſuite jaune. Faites-le diſſoudre une ſeconde fois dans de l'eau diſtilée, laiſſez-le en digeſtion ſur des cendres chaudes pendant vingt-quatre heures, & il s'en ſéparera encore quantité de feces. Separez la liqueur pure & claire, faites-la évaporer, & mettez le vaiſſeau dans un lieu frais comme la premiére fois: faites diſſoudre encore & réiterez l'opération précédente, juſqu'à ce qu'il ne ſe faſſe plus de dépos de matiéres impures, & que le vitriol ait acquis une ſaveur douce. S'il paroît que ſa couleur verte ſe ſoutienne, & qu'il y ait lieu de juger qu'il la conſervera, c'eſt une preuve que l'opération réuſſira, ſinon il faudra récommencer, car l'artiſte en continuant, perdroit infailliblement ſa peine. Mettez ce vitriol dans une bouteille de verre que vous boucherez hermétiquement & placez-la dans *le Four philoſophique*, où vous augmenterez le feu de dix jours en dix jours, juſqu'à ce que le vitriol ſoit devenu du plus beau rouge : mettez-le enſuite dans une cucurbite de verre; verſez deſſus une bonne

quantité d'eſprit de vin rectifié, & expoſez le vaiſſeau bien fermé pendant quatre ou cinq jours à une chaleur lente, après quoi vous décanterez la liqueur, & vous verſerez ſur le vitriol reſtant, d'autre eſprit de vin, ce que vous réitererez juſqu'à trois fois, pour retirer du vitriol tout ce qui peut être d'efficace dans ce minéral. Vous mettrez enſuite ces differentes extractions dans une cucurbite, & vous ſéparerez par la diſtillation la liqueur ſpiritueuſe d'avec ſes feces. Vous verſerez ſur le vitriol de l'eau de pluie diſtillée; vous laiſſerez le vaiſſeau ſur des cendres chaudes pendant quatre ou cinq jours comme la premiére fois, & l'opération précedente ſe repétera de même juſqu'à trois ſois, pour pouvoir tirer du vitriol tous ſes principes actifs. Vous mélerez enſemble ces differentes liqueurs diſtillées, & vous en ſéparerez la partie aqueuſe par le bain marie. Vous mettrez la liqueur ſpiritueuſe dans une cucurbite de grandeur médiocre, vous y adapterez un récipient, vous luterez les vaiſſeaux, vous ferez diſtiller d'abord à une chaleur lente, vous augmenterez enſuite le feu, *& le ſang du Lion verd qui s'élevera, paroîtra alors auſſi rouge qu'un rubis; il brillera dans une nuit obſcure comme un eſcarboucle, & ſon odeur ſera plus agréable que toute autre odeur connuë.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 68.

Notes ſur cette obſervation.

Adrien Mynſichtus Armament, medico-chimic. Sect. 1. a donné le procédé d'un autre *arcane de vitriol*, mais que je crois fort inférieur à celui dont on vient de parler. Il tire par la diſtillation du vitriol naturel calciné, une huile rouge, & de ſa tête morte un ſel, dont la ſaveur eſt tout à fait différente de celle du vitriol: il met enſuite ſur trois parties de ce ſel, deux parties de cette huile diſtillée: il fait évaporer ce mélange juſqu'à ſiccité, & il répéte cette opération juſqu'à ce que le ſel ait acquis le double de la peſanteur qu'il avoit d'abord. Il verſe ſur ce ſel le même poids d'huile de vitriol; il ſcelle hermétiquement la petite cucurbite de verre, dans laquelle il a mis ce mélange; il la laiſſe pendant quelque tems en digeſtion dans du fumier chaud, & enſuite il lui fait éprouver la chaleur d'un bain de ſable. Peu de jours après on s'apperçoit que la matiére s'eſt coagulée, & l'opération eſt finie.

Mynſichtus ne regarde pas ſeulement cet *arcane de vitriol* comme un bon ſtomachique, mais comme un réméde très efficace dans la pluſpart des maladies. Il ſe preſcrit même avec ſuccès dans l'état de ſanté, comme un bon préſervatif, & il ſe donne à la doſe de trois grains juſqu'à huit dans un véhicule convenable.

OBSERVATION LXIX.

Sur le mercure Diaphorétique, par le même Auteur.

PArmi les differentes préparations mercurielles, je fais ſur-tout grand cas du mercure Diaphorétique, & je l'ordonne ſouvent dans les maladies dangéreuſes & opiniatres. C'eſt en effet un exellent remede, non ſeulement dans la petite verole, la rougeolle, la goutte, l'hidropiſie; mais dans toutes les maladies où il eſt à propos de procurer l'évacuation des humeurs par la tranſpiration. Les Chimiſtes les plus expérimentés ſeront de mon avis, & ils conviendront tous que les vertus de ce reméde ſont comparables à celles de l'or potable, pour vû que le mercure qui en fait la baze ait été fixé. Je n'ai donc rien à ajouter aux éloges que quelques-uns d'eux lui ont donnés: Obſerv. 69.

je ferai seulement observer, qu'on peut l'ordonner sans danger depuis un scrupule, jusqu'à une dragme dans de la conserve de roses, ou autre chose semblable. Voici au reste quelle est ma méthode dans la préparation de ce remède .... Je prens une livre de mercure bien purifié & révivifié du cinabre par le moyen du tartre calciné, & trois ou quatre onces de souffre d'antimoine : je broïe bien ces matiéres ensemble, & par la sublimation je les convertis en cinabre artificiel; je fais sublimer ce cinabre jusqu'à neuf fois, & jusqu'à ce que je m'appercoive qu'étant pulvérisé il ait acquis une belle couleur de pourpre, ou plûtôt qu'il ait été fixé, & qu'il ne puisse plus être sublimé: & par ce moyen j'ai un excellent *arcane de mercure*.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obsery. 69.

OBSERVATION LXX.

Sur le sel volatil d'Hirondelles, par le même Auteur.

Obsery. 70.

IL n'y a presqu'aucune partie du corps des hirondelles qui ne contienne du sel volatil, & qui n'ait par cette raison des propriétés particuliéres dans la cure de plusieurs maladies. Voici la maniére dont on peut retirer ce sel. On prend vingt ou vingt-quatre *hirondaux* vivans qu'on étouffe dans du vin ; on les met dans une cucurbite de verre à laquelle on adapte sur le champ un chapiteau & un récipient ; on lute les jointures, & on laisse le vaisseau pendant un jour ou deux dans un lieu chaud : on distille ensuite au bain marie, jusqu'à ce que ces oiseaux ne contiennent plus d'humidité. Lorsqu'ils ont été ainsi desséchés, on les plume, on les brove dans un mortier, on les met dans une rétorte de verre, & on fait distiller une seconde fois au bain de sable, ou même à feu ouvert & gradué, jusqu'à ce qu'ils soient non seulement desséchés parfaitement, mais qu'ils soient même réduits en cendre, & que la retorte soit devenuë rouge. Il s'élevera pendant l'opération une liqueur spiritueuse & saline, un sel volatil d'une odeur urineuse, & une huile fœtide, épaisse & rougéatre. Il faudra alors détacher avec soin ces trois differentes matiéres du col de la retorte & des parois du récipient, & remettre le tout dans un Alambic de verre suffisamment élevé, y adapter de même un récipient, qu'on lutera exactément, & faire la sublimation au bain de sable, plus convenable pour cette opération que le bain marie ; & on verra bientôt le sel volatil s'élever au chapiteau de l'alambic : on continuera le feu tant qu'il en montera & jusqu'à ce qu'on s'appercoive qu'il s'éléve quelque chose de liquide. Il restera au fond du vaisseau une huile fœtide & quelque peu de liqueur qui est une sorte d'eau élémentaire ; mais ces deux matiéres sentant l'empyreume, & étant absolument dépouillées de leur sel, doivent être réjetées. Le sel volatil & le peu de liqueur dans laquelle il aura été dissous, en tout ou en partie, & qui se seront sublimés ensemble, seront au contraire conservés avec soin ; car ce sel est un excellent remède, qu'on ne peut trop recommander dans toutes les affections céphaliques, épileptiques, histériques &c. & suivant le *dispensaire d'Augsbourg*, il fait en quelque façon la baze du remède connu sous le nom *d'eau d'hirondelles*.

OBSERVATION

OBSERVATION LXXII.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 72.

Sur la génération des Vers dans les plantes pourries, par le même Auteur.

IL n'y a aucune eſpéce de plantes, ſans en excepter les plus amères, dans leſquelles il ne puiſſe ſe former des vers, lors leſquelles viennent à ſe pourrir. Ainſi on ne doit point être ſurpris, que *Dioſcoride L. 2 Cap.* 138. *& Pline L.* 20 *Cap.* 12 *Hiſt. Nat.* aient avancé qu'il s'engendroit des vers dans *le Baſilic*, lorſqu'après l'avoir mâché on l'expoſoit au ſoleil; car on obſerve la même choſe à l'égard de toutes les autres ſortes d'herbes, ſur leſquelles quelques inſectes dépoſent auparavant leurs œufs. Ces vers qui ſe produiſent parmi les plantes pourries, ſe transforment en mouches, qui ſont quelque fois plus groſſes que les mouches ordinaires; mais on obſerve ſouvent ſur une ſeule plante, une grande quantité de divers animalcules ailés, extremément petits, que *Tertullien* a eu raiſon de nommer des points animés; & je me ſouviens d'avoir vû ſur un ſeul plan d'hyſope, de ſerpolet, d'abſynte, de baſilic, de mille-pertuis, non ſeulement des mouches ordinaires de différente groſſeur, mais huit ou dix eſpéces de moucherons de différentes figures: & j'ai trouvé dans un tas de perſil pourri, quantité de petits vers tout garnis de poils, & tout-à-fait ſemblables à ceux qui ſe transforment en mouches: ces vers ont en effet ſubi leur métamorphoſe, & ſont devenus dans la ſuite des inſectes ailés. Je ſuis donc très perſuadé qu'il n'y a aucune plante, même parmi les plus amères, dans leſquelles on n'apperçoive, à l'aide du microſcope, de petits vers qui prennent enſuite la forme de papillons & d'autres inſectes volans. *Le R. P. Kircher ſcrut. pert. ſect.* 1. *cap.* 7. *experimen.* 3. *& mund. ſubterr. L.* 12. & quelques autres Auteurs, en obſervant au microſcope des feuilles de ſauge, ont apperçu à leur ſuperficie une eſpéce de reſeau ſemblable à une toile d'araignée, dont toutes les mailles étoient remplies d'une quantité innombrable de petits œufs d'animalcules. D'autres prétendent au contraire qu'il ne s'engendre aucuns inſectes dans les plantes amères & d'une odeur forte; & pour juſtifier leur opinion, ils alléguent en leur faveur un paſſage de *Pline*, qui dit en effet *hiſt. nat. L.* 21. *cap.* 14, » que ſur » le mont *Carina* en Créte, qui a neuf mille pas de circuit, on ne voyoit » point de mouches, qu'elles ne touchoient pas même au miel qui s'y produi» ſoit, & que c'eſt par cette raiſon que ce miel étoit employé par préférence dans les remédes. *Zezes* a fait la même obſervation ſur le miel de l'Attique, & la raiſon qu'il en donne, eſt qu'il croît dans cette Province une très grande quantité de thim, dont les mouches craignent l'odeur pénétrante Et *Michel Glycas* dans ſes annales de Gréce, obſerve la même choſe; & il attribuë comme Zézes, la cauſe de cette eſpéce de phœnoméne, à la grande quantité de plantes aromatiques que la Gréce produit. Je ne ſuis pas le ſeul cependant qui ait obſervé que des mouches avoient dépoſé leurs œufs dans des plans de thim, & qu'il en étoit ſorti des vers, & de ceux-ci d'autres mouches. François *Redus entre autres lib. de Géner. inſect.* a fait la même obſervation, & ces mouches non ſeulement mangent avec avidité du miel délayé

dans une décoction de thim, mais même un électuaire fait de feuilles de cette plante & de miel. J'ignore si du tems de Pline le fait qu'il rapporte étoit vrai, & s'il n'y avoit point en effet de mouches comme il le dit sur le mont *Carina*; mais je suis très persuadé que cette histoire, en Allémagne, en Italie & en plusieurs autres lieux, aura toûjours l'air d'une fable. Les chairs des animaux & des poissons, ne sont donc pas les seules substances convénables à faire éclore les œufs des insectes; toutes les plantes & tous les fruits y sont donc également propres.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Observ. 29.

OBSERVATION LXXIII.

Sur la génération des Vers & des Araignées dans les Champignons, par le même Auteur.

Observ. 73. TOutes les espéces de champignons, dès qu'ils tendent à la putrefaction, deviennent une matiére très-propre à recevoir & à faire éclore les œufs des araignées, des mouches, & des autres insectes & animalcules aîlés, comme je l'ai observé souvent, à l'égard de ces *fungites* qu'on nomme *Lupi crepitus*, *fuilli*, *manium ova*, & de plusieurs autres sortes de champignons. Je parle auresle ici, de ceux qui se sont pourris après avoir été arrachés. Quant à ceux qui véjetent encore, & qui sont attachés par leurs racines à la terre & aux arbres, ils produisent des vers fort différens de ceux qui donnent naissance aux mouches ordinaires: car ces vers ne se traînent pas d'une maniére languissante, en rampant sur la terre & sur les herbes, mais ils ont des pieds, & leur mouvement progressif ressemble à celui des vers à soye. Les premiers qui produisent des mouches de l'espéce la plus commune, & même des moucherons, ont une trompe longue & pointuë: celle de ces vers au contraire, est fort courte, & paroit entourée d'une petite bande noire. Dès que ceux-ci ont pris l'accroissement nécessaire dans le champignon qui leur a donné naissance, ils en sortent & n'y rentrent plus. Chaque vers s'enferme ensuite dans un petit cocon de soie, dans lequel il reste pendant un certain nombre de jours déterminé, & ce tems passé, il sort du cocon un insecte aîlé, qui est tantôt une petite mouche à longues pattes, tantôt une mouche de la même grosseur, mais qui est noire, qui a quatre aîles, & dont quelquefois l'extrémité du ventre est allongée, & se termine en pointe comme la queuë d'un serpent.

Quant à la cause productrice de ces insectes dans les champignons, tandis qu'ils véjetent encore, je suis persuadé que c'est précisément la même, à laquelle on doit attribuer la production des vers dans les herbes, & dans les plantes vivantes. Les Phisiciens & ceux qui se sont appliqués à la connoissance de la nature des plantes, & de leurs propriétés, ne sont cependant pas tous du même avis sur cette matiére. *Fortun. Liceus de sponte vivent. ortu*, suppose comme une vérité incontestable, que l'ame végétative, fort inférieure aux autres ames répandues dans la nature, ne peut jamais produire une substance sensitive: & sur ce

principe, il attribue la génération de ces insectes aux parties nutritives que les plantes tirent de la terre, parmi lesquelles il se trouve un grand nombre de molecules, qui appartiennent à l'ame sensitive, & qui proviennent des excrémens des animaux, & de leurs propres corps pourris, & décomposés, joint à ce que ces particules sensitives qui s'exhalent perpétuellement des corps des animaux, non-seulement pendant leur vie, mais même après leur mort, qui sont répandues, & qui voltigent dans l'atmosphere, en s'attachant aux tiges des plantes & à l'écorce des arbres, à leurs feuilles & à leurs fruits, peuvent donner lieu à la génération de ces sortes d'insectes.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 2. 1683. Observ. 73.

Gassendi prétend que les mouches, les abeilles, & les autres insectes qui se nourrissent de la substance des fleurs, déposent dans le centre de ces fleurs leurs œufs, qui se trouvent ensuite renfermés dans l'intérieur des fruits qui succédent à ces fleurs; & que par le moyen d'une chaleur maturative, il naît de ces œufs, dans la pulpe & la chair de ces mêmes fruits, des vers, & diverses sortes d'insectes. Pour moi je serois très-porté à croire, qu'il y a des vers qui percent les fruits, & qui s'introduisent dans les parties ligneuses des arbres, en les rongeant, pour y chercher leur nourriture; mais que cette *vertu*, *ou cette ame* répanduë dans la nature, qui produit les fleurs & les fruits dans les plantes, y engendre aussi des vers, des débris de ces mêmes plantes: & il seroit peut-être très-vrai de dire, qu'une des causes finales de la production des fruits, a rapport aux insectes; & que ces mêmes fruits sont en effet destinés à leur servir de berceau, d'où ils sortent dans un tems marqué, après y avoir été vivifiés par la chaleur du Soleil.

A l'égard des vers & des araignées, que produisent les champignons en se corrompant, l'histoire de la génération de ces insectes est rapportée fort au long par *Jean Goëdart metamorph. & hist. nat. de insect. part.* & elle est parfaitement bien établie par les diverses expériences & observations de ce curieux Naturaliste.

Un des premiers jours du mois de Septembre, il prit un champignon qui avoit acquis sa grosseur & sa maturité, & l'exposa au soleil à plate terre dans un vaisseau de verre. Le lendemain ce champignon fourmilloit de petis vers noirs. Le onze il étoit en grande partie converti en eau, presqu'aussi noire que de l'ancre, à l'exception de son pédicule & de sa racine, qui étoient encore dans leur entier; & il compta dans cette eau corrompuë, jusqu'à soixante-trois petits vers, qui dès le lendemain parurent se disposer à leur transformation. Le dix-sept, tous ces vers furent convertis en mouches extrêmement vives, dont la tête étoit rouge, & le reste du corps noir. La couleur de quelques-unes de ces mouches étoit très-brillante, & celles-ci avoient de chaque côté du corps, comme quelques autres insectes, une sorte d'organe, qui ressembloit à un petit maillet, dont elles paroissoient se servir, par le bruit qu'ils faisoient lorsqu'elles les mettoient en mouvement, pour réveiller les autres mouches endormies. D'autres avoient la tête noire. Mais *Goëdart* en apperçut une seule, dont la couleur étoit différente, qui étoit plus grosse, & qu'il jugea devoir être la Reine, d'autant plus qu'elle parut la premiére. On peut conserver très-long-tems ces mouches vivantes par le moyen de quelque liqueur d'une saveur douce; & l'Auteur dit en

Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 73.

avoir nourri ainſi, depuis le dix Septembre juſqu'au vingt-trois Décembre ſuivant ; & il auroit même pu, dit-il, prolonger leur vie bien au delà de ce terme : mais ne lui reſtant plus rien à obſerver touchant ces inſectes, il les avoit laiſſé mourir, en ceſſant de leur fournir un aliment convenable.

Goëdart, après avoir fait ces obſervations, expoſa au Soleil cette liqueur noire produite par ce champignon pourri, dont nous avons parlé, dans laquelle il avoit vû ces vers qui s'étoient transformés enſuite en mouches, & il s'apperçut qu'elle étoit remplie d'autres petis animalcules, qui avoient du mouvement, & qui étoient par conſéquent vivans ; & les ayant examinés au microſcope, il reconnut que ces inſectes étoient longs & menus, & qu'ils avoient la forme de petis ſerpens ou de petites anguilles ; mais ils étoient en ſi grand nombre, & leurs mouvemens étoient ſi vifs & ſi rapides, qu'il lui fut impoſſible de les compter.

Il conſerva pluſieurs de ces petis vers pendant deux ans, & il obſerva que quelques-uns d'eux avoient ſur le corps des taches noires, d'autres de vertes, & d'autres de brunes. Mais parmi ces vers, il y en avoit un qui étoit beaucoup plus grand que les autres, & qui paroiſſoit auſſi avoir beaucoup plus de force & de vivacité ; car l'ayant mis à terre, il s'y gliſſa ſi précipitamment qu'il l'auroit perdu infailliblement s'il ne l'en eut retiré ſur le champ, par le moyen d'une petite pioche qu'il trouva par hazard ſous ſa main. Goëdart nourrit pendant long-tems ce ver dans un bocal, où il avoit mis de la terre & de l'eau ; mais la trop grande chaleur & le défaut d'eau le firent mourir.

Il découvrit enfin dans cette même liqueur qui avoit produit ces mouches & ces eſpéces de petites anguilles, d'autres petis corps tranſparans comme le criſtal, ſemblables à des grains de ſable, qui groſſirent peu à peu, auxquels il crut des jambes, & qui, dans l'eſpace de trois ans, acquirent la forme d'une araignée parfaite. Il y a une autre eſpéce d'araignée qui eſt auſſi produite par les champignons qui croiſſent au pied des peupliers, & ces araignées ſont jaunâtres, d'une forme oblongue, & de très-mauvaiſe odeur.

On connoît encore une autre ſorte de champignon, qui eſt abſolument fermé en ſortant de terre, mais qui s'ouvre, & s'étend dès le lendemain, & qui alors a la forme d'un petit plat rond & creux, & qui eſt aſſez ſemblable au calice d'un gland de chêne. Ces champignons, lorſqu'ils ſont pourris, produiſent auſſi une autre eſpéce de petites araignées, dont la couleur eſt rouge. On y trouve ordinairement alors cinq petis grains ronds de la forme & de la groſſeur de la graine de raifort, mais parfaitement tranſparans. Ces eſpéces d'œufs, lorſqu'ils ont acquis un certain volume, ſe détachent du champignon, & tombent ſur la ſuperficie de la terre, ou dans ſes fentes & ſes gerſures, où étant échauffés par la chaleur du Soleil, ils acquiérent de la vie. Il leur croît des jambes ; ces œufs deviennent enfin de petites araignées, qui n'ont leur groſſeur naturelle qu'aubout de trois ans. Telles ſont les obſervations que *Goëdart* a faites ſur les vers & les araignées des champignons, & les expériences qu'il a ſuivies dans le cours de deux années de ſuite.

Ces araignées paroiſſent ſe plaire en Eté parmi des plans de meliſſe ; mais l'Hiver, elles ſe retirent dans des trous de murailles, dans les fentes des boi-

ſages. On les voit rarement ſur des corps unis, & elles cherchent toujours à ſe placer dans quelques petits trous, où elles s'arrangent de façon que leurs pattes ſoient étenduës, & appuyées contre le mur, pour qu'elles puiſſent s'imbiber en quelque façon de l'humidité qui s'y attache ordinairement pendant cette ſaiſon, par le moyen de deux petites tenailles ou crochets qu'elles ont près de la bouche : elles y portent leurs pattes, en commençant par celles de devant, & ſuçent ainſi cette humidité nitreuſe qui s'y eſt attachée, & qui leur tient lieu d'aliment.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 73.

Pendant le jour, ces araignées reſtent tranquilles, à moins qu'on ne leur donne la chaſſe ; mais la nuit elles jouent ordinairement entre elles. Elles eſſayent de ſe débuſquer, & on en voit qui en prennent d'autres par les pattes, & qui les jettent par terre, mais elles ne ſe bleſſent jamais en tombant ; leurs longues pattes ſur leſquelles elles ſe retrouvent toujours, comme les chats, les garantiſſent, & après de pareilles chûtes, elles regrimpent le mur auſſitôt avec précipitation.

Elles ont auſſi ſouvent des guerres entre elles, & elles ſe battent même juſqu'à s'entretuer. La ſubſtance de leur corps eſt en effet ſi molle, que les bleſſures qu'elles ſe font ſont ordinairement mortelles : c'eſt ce qu'il paroît qu'elles connoiſſent par inſtinct ; car lorſqu'elles ſe battent contre d'autres araignées plus fortes qu'elles, elles ſe cramponnent avec leurs pattes, reſtent ainſi immobiles, & ſe tiennent ſeulement ſur la deffenſive. Leur corps contre lequel leurs pattes ſont ſerrées, ſe trouvant ainſi entouré d'une eſpéce de paliſade, ne peut être ſaiſi, tant qu'elles reſtent dans cette ſituation ; mais bientôt l'araignée qui eſt la plus forte, entortille ſes jambes avec une adreſſe ſurprenante, à l'entour de celles de ſon ennemie ; elle les lui rompt enſuite les unes après les autres, & ne ceſſe point, qu'elle ne lui en ait arraché quatre ou cinq. Cela fait, elle ſe jette ſur elle, la mord & la ſuçe, juſqu'à ce qu'il ne lui reſte plus que la peau & le reſte de ſes pattes.

Goëdart, a nourri pendant long-tems une de ces eſpéces d'araignées avec de l'eau, dans laquelle il avoit fait diſſoudre du ſalpêtre & de la chaux ; cette araignée devint très-forte, & en même-tems très-mauvaiſe ; car de trente autres araignées qu'il lui préſentât l'une après l'autre, il n'y en eut pas une ſeule qu'elle ne vint à bout de battre, de tuer & de dévorer, quoique pluſieurs lui oppoſaſſent ſouvent une très-grande réſiſtance. Elle avoit devant elle deux petis vaiſſeaux de terre, dans leſquels étoient ſon boire & ſon manger, & elle mit dans l'un toutes les pattes, & les corps deſſechés des araignées qu'elle avoit tuées, & enſuite ſuçées. Après avoir dévoré toutes ces araignées, elle augmenta beaucoup en groſſeur, & ſon corps devint noiratre ; mais elle mourut elle-même auſſi quelque-tems après, pour avoir pris ſans doute une nourriture trop abondante.

Goëdart, conſerva dans un vaiſſeau de porcelaine, cette même eau qu'avoient rendus ces champignons dont nous avons parlés, & les reſtes de ces champignons corrompus, & ayant couvert ce vaiſſeau d'un verre à boire renverſé, il l'expoſa au ſoleil ; mais quelque-tems après, l'ayant voulu déboucher, le verre ſe trouva tellement colé au vaiſſeau, qu'on enlevoit celui-ci en voulant lever le verre, tant étoit viſqueuſe & gluante, la liqueur qu'avoient produits ces champignons. Par tout ce qui vient d'ê-

tre rapporté, qu'on juge à préſent, ſi cet aliment peut-être ſain ? Pour moi, je n'en ai jamais mangé, & je ſuis bien réſolu de n'en jamais goûter.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 2. 1683.

OBSERVATION LXXVI.

Sur une Cachexie incurable, par le Dr. Jean Lechelius.

Obſerv. 67.

UN Eccléſiaſtique auſſi diſtingué par ſes talens que par ſa naiſſance, dont la ſanté étoit fort dérangée depuis deux ans, par ſon mauvais régime, & qui par le conſeil de quelques Charlatans, avoit déja uſé de différens remédes, vint enfin me trouver au mois de Juin dernier ; tems auquel il entroit dans ſa quarante-deuxiéme année, & me pria de faire enſorte de lui procurer quelque ſoulagement.

Les ſymtomes les plus preſſans de ſa maladie, étoient alors de violentes coliques, accompagnées de tems en tems d'enflure au bas ventre, qui ne ſe calmoient que lorſque le malade avoit rendu, ou par le vomiſſement, ou par les ſelles, mais plus rarement par cette voie, une grande quantité de ſéroſité extrêmement aigre, & dont l'acrimonie étoit ſi grande, quelle lui enflammoit quelquefois la gorge en paſſant. Dès que cette matiére étoit évacuée, l'enflure ſe diſſipoit à la vérité tout à coup, & la douleur ceſſoit, mais quelques heures après, ſur-tout lorſqu'il avoit mangé ou bu, les alimens dont il uſoit, étant preſque toujours de mauvaiſe qualité, tous les ſymtomes reparoiſſoient ; les douleurs ſe faiſoient ſentir de nouveau, augmentoient par dégré, parcouroient ſucceſſivement les différentes parties du bas-ventre, & devenoient bientôt ſi vives, qu'il ſembloit au malade, à ce qu'il me diſoit, qu'on lui déchiroit l'eſtomach & les inteſtins.

Les accidens de cette maladie, reſſembloient aſſez à ceux que produiſent ordinairement les vents ; mais cependant, lorſque le malade rendoit par le haut ou par le bas, cette matiére dont l'évacuation calmoit preſqu'entiérement ſes douleurs, & diſſipoit l'enflure du ventre, il ne ſe faiſoit pas une grande éruption de vents. L'humeur ſereuſe & extrêmement acre qu'il rendoit, paroiſſoit d'ailleurs aſſez abondante pour pouvoir produire ces tumeurs périodiques du bas ventre, & lorſque le malade ſe faiſoit vomir en mettant le doigt dans ſa bouche, avant que l'enflure eut acquis ſon volume ordinaire, il ne rendoit aucuns vents, mais ſeulement cette même humeur, qui étoit quelquefois ſuivie de l'évacuation d'une autre humeur plus épaiſſe, & d'un jaune brun ; ce qui n'arrivoit que lorſque le malade avoit eſſuyé des douleurs plus vives qu'à l'ordinaire ; car les accès de cette maladie n'étoient pas toujours d'une égale violence. Il arriva enfin dans la ſuite, que lorſque les ſymptomes qu'on vient de rapporter venoient à ſe calmer, il reſſentoit ordinairement pendant la nuit de grandes douleurs de tête, qui étoient preſque toujours accompagnées de ſpaſmes, & de convulſions violentes dans les muſcles du cou.

A l'égard de la maniére de vivre du malade, il avoit du dégout pour toute eſpéce d'aliment ; excepté dans les tems où ſon mal lui donnoit quelque relâche ; car il mangeoit alors avec avidité, les mets qui étoient parti-

culiérement de ſon goût, tels que des poiſſons de mer, en l'état où on nous les apporte, c'eſt-à-dire, grillés, ou ſalés; ce qui ne pouvoit être que très-préjudiciable à ſa ſanté. Une heure ou deux après avoir mangé, il rejettoit ordinairement par le vomiſſement les alimens, preſqu'au même état qu'il les avoit pris, & rarement il les gardoit aſſez long-tems pour qu'il pût s'en faire aucune digeſtion.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 72.

Il préféroit les vins les plus doux, tels que ceux d'Eſpagne, & de Canarie; mais dans les derniers mois de ſa maladie, les incommodités que l'uſage de ces vins lui avoit attiré, ne lui permettoient plus d'en boire, quand même les Médecins ne lui auroient pas interdit.

Le ventre étoit dans un état de conſtipation continuelle, & le malade n'alloit plus ſur le ſiége que par le moyen des lavemens, dont il étoit obligé de faire chaque jour uſage. Il n'avoit que la peau & les os, & ſon viſage étoit d'un jaune pâle. La maladie, au reſte, ne ſubſiſta pas toujours dans le même état; car de nouveaux accidens ſuccéderent aux premiers, de ſorte que ſa fin ne pouvoit être comparée à ſon commencement. Dans le cours de cette maladie, une tumeur œdemateuſe parut en effet d'abord aux jambes; l'enflure quitta enſuite ces parties, & occupa les mains, ou quelques autres parties ſupérieures; l'humeur reprit encore ſa premiére route, parut ſe fixer ſur les jambes, & regagna cependant peu à peu les parties ſupérieures.

Je paſſe ſous le ſilence divers autres ſymtomes plus legers qui accompagnérent cette maladie. Ce que je viens de rapporter, pourra ſuffire pour donner une idée de ce genre de cachexie. Ce malade enfin, ayant traîné ſa miſérable vie encore quelque-tems, les eſprits animaux étant épuiſés, & la chaleur naturelle éteinte, mourut en quelque façon ſubitement.

Les parens de cet Eccléſiaſtique, ayant déſiré que ſon corps fut ouvert, pour pouvoir découvrir les vraies cauſes de la fâcheuſe maladie qui lui avoit cauſé la mort, on obſerva dans la diſſection de ſon cadavre les choſes ſuivantes.

Comme ce malade étoit mort abſolument décharné, la peau & la membrane adipeuſe avoient à peine enſemble l'épaiſſeur du doigt, & ſemblables à une éponge, elles étoient imbibées d'eau qui ſortoit abondamment de toutes les inciſions qu'on y faiſoit; ce qui eſt un ſigne non équivoque de l'hydropiſie anaſarque.

Les tégumens ayant été enlevés, on vit à découvert l'épiploon qui étoit abſolument corrompu, & d'un jaune livide, parce qu'il étoit pénétré d'eau, ou plutôt qu'il nâgeoit dans une ſéroſité extrêmement acre.

Le foie étoit parſemé à ſa ſuperficie de tubercules dures & blanchatres, & ſa ſubſtance interne contenoit de ſemblables tubercules, qui n'étoient point remplies de pus, mais d'une ſubſtance pulpeuſe, comme les *atheromes*.

La véſicule biliaire ne contenoit preſque point de bile; mais le duodenum étoit rempli d'une humeur bilieuſe, & étoit ſi dilaté, qu'il reſſembloit à une bourſe ou poche, qui pouvoit contenir au moins une livre de liqueur; car ayant été ouvert précipitamment, & ſans précaution, il s'en écoula auſſitôt plus d'une demi livre, d'une humeur épaiſſe, d'un jaune livide, &

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 72.

il y en reſta encore plus de dix cuillerées. La conformation vitieuſe de cet inteſtin, pouvoit au reſte, à mon avis, avoir donné lieu à la conſtipation du ventre, aux vomiſſemens d'humeurs noirâtres, & aux autres ſymtomes qui accompagnérent cette maladie.

L'eſtomach étoit percé preſqu'au milieu de ſa partie antérieure : l'ouverture par le dehors étoit telle, que les tuniques en ſe rapprochant ne pouvoient la fermer. C'étoit en effet un trou abſolument ouvert, dans lequel on pouvoit facilement introduire le pouce ; mais cette ouverture, au-dedans de l'eſtomach, étoit entourée de protubérances charnuës, produites ſans doute par quelque vieux ulcére, qui dans la ſituation où elles étoient, avoient pu empêcher que les alimens contenus dans l'eſtomach ne paſſaſſent dans la cavité de l'abdomen par cette ouverture ; car je ne puis me perſuader, qu'elle ſe ſoit faite ſeulement quelques inſtans avant la mort, & que ne reſtant plus au dehors qu'une membrane très-mince en cet endroit, le malade étoit mort dès qu'elle avoit été rompuë ; parce que dans cette ſuppoſition, nous aurions trouvé des reſtes, & des veſtiges de cette tunique auſſi récemment déchirée. D'ailleurs, pourquoi la mort du malade auroit-elle ſuivi néceſſairement ſa rupture, puiſquelle n'avoit pu occaſionner, ni hémorragie, ni même aucun écoulement de pus, ne s'étant rien trouvé de ſemblable dans la cavité du bas ventre, mais ſeulement une humeur de la même qualité que celle que contenoit le duodenum, & le fond de l'eſtomach ? Et ſi on vouloit abſolument ſuppoſer qu'il y eut eu dans cette partie quelque amas de pus, & que la rupture de cette empyeme eut accéléré la mort du malade, je demanderois, où pouvoit donc être cette tumeur purulente, puiſque je n'apperçus certainement aucuns veſtiges de vomique, entre les membranes de l'eſtomach, & encore moins dans ſa cavité.

Mais revenons au duodenum, & tâchons de découvrir la cauſe de ſa prodigieuſe dilatation ; car il eſt évident que cet homme n'avoit pas apporté ce vice de conformation en naiſſant. Je me perſuade donc, que l'affluence continuelle d'une bile très-acre & très-abondante, dans cette partie, en fermentant avec le ſuc pancréatique qui s'étoit auſſi trouvé vicié, avoit cauſé à ce malade les douleurs violentes qu'il avoit reſſenties pendant ſi long-tems ; que ces humeurs avoient inſenſiblement affoibli le ton des fibres de cet inteſtin, détruit ſon mouvement périſtaltique, & dès-lors il n'eſt pas ſurprenant qu'en s'y accumulant continuellement, & y reſtant dans un état de ſtagnation, cet inteſtin ſe ſoit chaque jour relâché de plus en plus, & qu'il ait enfin acquis la capacité qu'il avoit lors de la mort du malade. A l'égard de cette grande quantité d'humeurs féreuſes qu'il rendoit en partie par les ſelles, & en partie par le vomiſſement, voici quel eſt mon ſentiment ſur la cauſe de ce ſymptome, en laiſſant cependant à chacun la liberté d'en juger comme il voudra.

Dans les premiers entretiens que j'eus avec ce malade, il me fit obſerver qu'il avoit été autrefois ſujet à des ſueurs fréquentes & abondantes, que depuis trois ans elles avoient ceſſé, & qu'il n'avoit pas tardé enſuite à être attaqué des divers ſymptomes & indiſpoſitions qu'on vient de décrire ; deſorte qu'il me paroît qu'il y a lieu de croire que la tranſpiration ayant été interceptée,

interceptée, & que l'humeur limphatique s'étant trouvée en trop grande abondance dans les glandes conglobées & conglomerées, elle avoit pu donner lieu à cette évacuation d'humeur séreuse : car les vaisseaux limphatiques s'étant rompus, ou parce qu'ils étoient obstrués, ou parce que l'humeur avoit acquis une trop grande acrimonie, elle avoit dû s'écouler dans la capacité du bas-ventre : c'est ce que j'ai eu lieu de vérifier en quelque façon pendant le cours de cette maladie. Ayant en effet procuré à ce malade une sueur abondante, par une prise de thériaque nouvellement préparée, l'enflure du ventre, & le vomissement, accidens journaliers de cette maladie, ne reparurent point pendant plus de trois jours. A l'égard de cette ouverture dont j'ai parlé, qui pénétroit à travers les tuniques de l'estomac, j'observai qu'elle étoit plus perméable aux différentes liqueurs du corps par le dehors, que par le dedans, à cause des excrescences charnues dont j'ai parlé, & dont elle étoit entourée. Il est donc assez vraisemblable, que tandis que l'enflure & la douleur du ventre engageoient ce malade à se courber, & à comprimer de tous côtés les parties douloureuses, dans l'espérance de se procurer quelque soulagement, l'humeur séreuse épanchée dans l'abdomen, remontant, & rencontrant cette ouverture, s'y écouloit, & pénétroit ainsi dans l'estomac ; & que c'étoit cette même humeur, qu'il rendoit ensuite par les selles & par le vomissement. Car quels efforts la nature n'est-elle pas capable de faire pour se débarasser de ce qui la blesse ? Je n'ai point enfin pu découvrir d'autre source, & de cause plus apparente de la production de cette grande quantité d'humeur séreuse, que ce malade rendoit quelquefois aussi-bien la nuit que le jour, à moins qu'on ne voulut l'attribuer au Pancréas, qui se trouva cependant très-sain. On dira peut-être aussi, que les glandes dont l'estomac & les intestins sont parsemés, avoient pu filtrer cette humeur : c'est ce que je ne prétends pas nier absolument. Mais comme on n'est pas encore bien d'accord, sur le véritable usage de ces glandes, en attendant qu'il soit connu d'une maniére plus évidente, j'ai cru que pour rendre raison de ces vomissemens séreux & périodiques, je pouvois hasarder la conjecture que je viens de rapporter.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obsery. 72.

OBSERVATION CIII.

Sur la Cure d'une Paralisie des organes de la respiration, qui se manifesta sous l'apparence d'un Asthme sec, par le Dr. Benjamin Scharfius.

UN homme de quarante-deux ans, maigre & pâle, & d'un tempérament froid & humide, après s'être mis en colére, se fit servir à souper, & mangea différens mets de très-difficile digestion, tels que des viandes fumées, du jambon, & but ensuite un grand coup de biére nouvelle, s'alla coucher avec une jeune femme qu'il avoit épousée depuis peu, & s'endormit quelque tems après d'un sommeil profond. Il fut réveillé tout à coup, par une très-grande difficulté de respirer ; il ressentoit une lassitude dans tous les membres, il avoit des tintemens d'oreille, la vûe trouble, le pouls foible, & la respiration devenoit si pénible & si Obsery. 103.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 2. 1683.
Obſerv. 103.

laborieuſe de momens à autres, qu'il y avoit lieu de craindre à chaque inſtant une ſuffocation. Il ne paroiſſoit au reſte aucun autre ſymptome preſſant, & le malade ne demandoit autre choſe, que d'être délivré de cette oppreſſion. On appella le Médecin le plus voiſin, qui lui ordonna différens remédes, pectoraux, réſolutifs & inciſifs, par le moyen deſquels il parvint à calmer pour quelques momens, la violence de l'oppreſſion : mais le mal ne tarda pas à devenir plus preſſant, & le malade impatient de ſe procurer du ſoulagement, commençant à craindre pour ſa vie, me fit appeller. Après l'avoir examiné, voyant que les remédes les plus uſités dans les maladies de poitrine, & les plus efficaces contre l'Aſthme, étoient ſans effet, & ayant égard aux circonſtances qui accompagnoient l'oppreſſion du malade, qui n'avoient aucun rapport à celles qui caractériſent l'aſthme convulſif, je jugeai que celui-ci étoit cauſé par la paraliſie des organes de la reſpiration, & par l'interception des eſprits animaux dans les poumons. Ma conjecture ne ſe trouva pas ſans fondement ; car peu de jours après, le bras gauche du malade fut frappé de paraliſie, qui fut ſuivie de tous les accidens qui l'avoient précédée, & qui reparurent dans toute leur violence. Je pris donc le parti d'eſſayer de rétablir le cours des eſprits animaux, de corriger la qualité pituiteuſe du ſang, & de remédier aux obſtructions des nerfs, par les remédes ſpiritueux, balſamiques & volatiles. En effet, quelque-tems après que le malade eut fait uſage de ces remédes, non-ſeulement il reſpira avec plus de facilité, mais la paraliſie du bras ſe diſſipa, le ſentiment y revint, & il s'en ſervit comme auparavant. Enfin dans l'eſpace de cinq mois, il fut parfaitement guéri de cet aſthme dangereux ; & juſqu'à préſent il n'en a eu aucun reſſentiment.

Voici les formules des remédes qui furent emploiés :

Prenez. Eſprit Thériacal,

De	Camphre, Romarin, Vers de terre,	De chaque, deux gros.
De	Lavande, Lys des vallées,	De chaque, trois gros.
De	Corne de cerf, Sel ammoniac,	De chaque, un gros & demi.
De	Tartre urineux,	Un gros.
De ſel volatil de	Vipére, Succin, Corne de cerf,	De chaque, un demi gros.

D'eſſence de *Caſtoreum*, Deux gros & demi.
d'Huile de Succin, Un ſcrupule. Mêlés le tout.

Le malade prit un gros de ce mêlange, toutes les trois heures, dans du vin. On oignit extérieurement les jointures du bras, la nuque, l'épine du dos, & la région de la poitrine avec la compoſition ſuivante.

Prenez Esprit de Vers de terre, } De chaque, deux onces & demie.
De Fourmis, } De chaque, deux onces & demie.
De Cochlearia } Une once & demie.
De sel ammoniac } Un demi gros.
D'huile { De Succin, / De Lavande, } De chaque, un demi scrupule.
Mêlez-le tout.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obsery. 103.

OBSERVATION CXI.

Sur deux enfans monstrueux, qui étoient unis par les parties naturelles, par Jean Conrad Peyerus, *Médecin de Schafouse.*

LA femme d'un vigneron de *Schafouse*, après un accouchement des plus laborieux, mit au monde au commencement du Printems de l'année 1675. deux petites filles monstrueuses, qui étoient unies ensemble par l'os *sacrum*, & les parties naturelles Cet enfant double, fut disséqué par *Jean Jacques Wepfer*, qui nous fit observer, qu'il avoit deux matrices, deux vagins & une seule vulve, & qu'il avoit de même deux *rectum* qui se terminoient à un seul anus. Obsery. 111.

OBSERVATION CXIV.

Sur une retention d'urine occasionnée par des excrescences glanduleuses formées, tant au-dedans, qu'au dehors de la vessie, & par le vice du Sphincter de cette partie, devenu calleux, par le Dr. Salomon Roiselius.

LE nommé *Ægidius inni de Stugard*, dans le Virtemberg, Tonnelier, homme laborieux, & d'un tempérament vif & robuste, éprouva pendant plusieurs années une sorte de difficulté d'uriner, à laquelle ses occupations ne lui permirent pas d'abord de faire attention; mais au mois de Septembre 1679. ayant essuyé pendant trois jours une retention d'urine, il fut sondé, & l'introduction de la sonde lui en fit rendre une grande quantité. Peu de tems après, dans une seconde suppression d'urine, on eut encore recours à la sonde pour en procurer l'évacuation, mais pour cette fois, il ne sortit rien autre chose qu'un peu de sang; & comme l'opération avoit été fort douloureuse, il ne voulut plus s'exposer à la souffrir. Après avoir ressenti dans la suite les plus grandes douleurs, & avoir fait les plus grands efforts, il urina à la vérité, mais au lieu d'urine, il rendit une grande quantité de matière mucilagineuse, teinte de sang, & qui paroissoit purulente. Je lui ordonnai d'abord différens diurétiques des plus doux, tels que la poudre de racine de guimauve, des crêmes d'orge, du sirop d'Althea, & je lui en fis prendre ensuite de plus actifs, par le conseil de *M. Wepfer*, Obsery. 114.

Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 114.

& de M. Sebaſtien Schickardus, qui ſe trouvérent par haſard à Stugard ; mais ces remédes ne lui procurerent aucun ſoulagement.

Ayant introduit enſuite le doigt dans l'anus du malade, nous nous apperçumes d'une tumeur aſſez conſidérable du côté de la veſſie, ce qui nous fit ſoupçonner qu'il pouvoit bien y avoir une pierre, qui y étoit peut-être adhérente, mais qu'on n'avoit pas cependant ſentie lorſqu'on l'avoit ſondé ; de ſorte que nous ne pumes point nous aſſurer par cette ſeule voie, s'il avoit en effet la pierre, ne voulant plus entendre parler de la ſonde après les douleurs qu'elle lui avoit cauſée. Il reſta donc encore aſſez long-tems dans cet état violent, juſqu'à ce que ſes forces étant abſolument épuiſées & par les douleurs, & par une petite fiévre lente qui lui étoit ſurvenue, il mourut le neuf Décembre de la même année, âgé de ſoixante ans.

L'ouverture du corps ayant été faite, nous trouvames l'épiploon corrompu, & quantité d'humeur ſéreuſe dans le bas-ventre. La veſſie étoit épaiſſe, charnuë, & toute parſemée au-dehors d'excreſcences glanduleuſes, parmi leſquelles, il ne s'en trouva qu'une ſeule, qui avoit la forme d'un petit ſac, & qui étoit revêtuë intérieurement d'une membrane liſſe, noire, & à peu-près ſemblable à celle de l'uvée dans l'œil. Cette veſſie étoit au reſte ſi fortement adhérente au baſſin de l'os *Iſchium*, qu'on eut bien de la peine à l'en ſéparer, & en la preſſant il n'en ſortit point d'urine comme il arrive ordinairement. Lorſqu'elle fut ouverte, nous n'y trouvames aucunes pierres, & elle ne contenoit rien autre choſe que de l'urine trouble & épaiſſe, telle que le malade l'avoit toujours renduë pendant le cours de ſa maladie. Elle avoit, comme nous l'avons dit, une grande épaiſſeur, & elle étoit molaſſe, comme ſi on l'eut fait macérer pendant quelque tems dans l'eau. Le ſphincter qui dans ſon état naturel eſt fléxible & charnu, étoit dur, calleux, & en quelque façon cartilagineux, ſur-tout à ſa partie interne ; de ſorte que ne pouvant point s'ouvrir & ſe fermer à volonté, le malade étoit obligé de faire les plus grands efforts pour uriner, & reſſentoit les plus vives douleurs en urinant. *Schickardus*, nous dit qu'il avoit obſervé quelque choſe de ſemblable en diſſéquant le cadavre d'un vieillard octogénaire de *Nurling*, mort d'une ſuppreſſion ſubite d'urine.

Les reins dans le ſujet dont il eſt ici queſtion, étoient exceſſivement gros, quoique parfaitement ſains. Ils ne contenoient aucune mucoſité, & les uretéres étoient auſſi d'une très-grande étendue & fort épais.

Voilà tout ce que nous apprit cette diſſection précipitée, & qu'on ne nous permit de faire qu'avec beaucoup de répugnance.

Reſte à ſçavoir maintenant, d'où provenoit cette grande quantité de mucoſité, ſymptome ordinaire aux perſonnes attaquées de la pierre, & le pus que rendoit ce malade. Ces matiéres étoient-elles en effet produites par ces tubercules glanduleux dont l'extérieur de la veſſie étoit parſemé, & pénétroient-elles de-là dans ſa capacité ?

Comme nous venons de voir qu'il ſe forme quelquefois, des excreſcences en forme de tubercules, ſur les membranes externes de la veſſie, on a auſſi ſouvent obſervé, qu'il s'en formoit au-dedans. J'ai rapporté ſur cela une obſervation, *Ephém. ann. VI. obſ. 69.* faite ſur un chien : & des Chirurgiens encore vivans, qui ont fait la diſſection du corps du nommé *Schat-*

vartzius, du Duché de Wirtemberg, m'ont rapporté qu'ils avoient de même trouvé quantité d'excreſcences & de tubercules purulens dans la veſſie de cet homme, à qui une *dyſſurie* avoit fait ſouffrir pendant long-tems les plus vives douleurs; & qu'ils avoient jugé, comme les Médecins qui avoient aſſiſté à l'ouverture de ſon cadavre, que ces excreſcences avoient été occaſionées par une chute de cheval, qu'il avoit faite pluſieurs années auparavant.

EPHEMERIDES DE L'ACAD DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 2. 1683.

OBSERVATION CXVI.

Sur un petit os qui s'étoit formé derrière le larinx, par le même Auteur.

LE vingt-ſept de Septembre 1681. on diſſéqua *à Stugard*, le corps d'un homme de trente-ſix ans, qui depuis cinq ans ne reſpiroit pas librement, & dont l'haleine étoit de mauvaiſe odeur, mais qui ſe portoit d'ailleurs très-bien. Il étoit fort & vigoureux, travailloit tous les jours aux vignes, & ne ſe plaignoit que d'une petite douleur, derriére le *larinx*, du côté droit, d'une eſpéce de picotement dans cette partie, qui lui cauſoit une toux féche, & de quelque difficulté d'avaler. Ces ſymptomes ayant apparemment augmenté, cet homme après avoir gardé la chambre pendant quelques jours, mourut ſubitement. Obſerv. 116.

Le larinx ayant été diſſéqué, on trouva de chaque côté, deux glandes groſſes comme la moitié d'un œuf. On s'apperçut que celle qui étoit du côté droit, & vers la trachée artére, contenoit une matiére dure, qu'on jugea pour lors être une concrétion pierreuſe; mais après qu'on eut ouvert cette glande, & qu'on eut examiné plus attentivement le corps qu'elle renfermoit, on reconnut que c'étoit un petit os, qui étoit un peu plus gros qu'une noiſette, & qui cauſoit cette legére douleur, & la petite toux dont ſe plaignoit le malade.

Entre les cartilages qui forment la partie poſtérieure du larinx, il y avoit une matiére noire & purulente, de même que dans l'amigdale gauche; & c'étoit ſans doute cette matiére corrompue qui produiſoit la mauvaiſe odeur qui s'exhaloit de la bouche du malade.

Les poumons, à leur partie ſupérieure, & ſur-tout un des lobes du côté gauche qui étoit adhérent aux côtes, paroiſſoient tendre à la corruption, car ils étoient blanchâtres, & leur ſubſtance étoit mollaſſe, & en quelque façon gluante. L'enfoncement du cartilage que nous remarquames à une des parties latérales du larinx, nous fit conjecturer qu'il avoit pu donner lieu à l'amas de matiéres purulentes dont nous venons de parler, & même à la tumeur des glandes. Il y a lieu de croire en effet, que cet homme qui étoit d'une grande force, & toujours prêt à lutter & à ſe battre contre tous venans, avoit été autrefois ſaiſi à la gorge par quelqu'un, qui en la lui ferrant, avoit cauſé l'enfoncement de cette partie du larinx.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 2. 1683.
Obſerv. 120.

OBSERVATION CXX.

Sur des Symptomes extraordinaires, occaſionnés par la noix muſcade, priſe en trop grande doſe, par le Dr. Jacob Schmidius.

UNica nux prodeſt, nocet altera, tertia mors eſt. Schol. Salern.
Une noix eſt ſalutaire, une ſeconde eſt nuiſible, & une troiſiéme eſt mortelle. Pluſieurs Auteurs prétendent qu'il n'eſt queſtion dans ce vers de *l'Ecole de Salerne*, que de la noix ordinaire, & qu'on a ſeulement voulu faire entendre par-là, qu'elle étoit, en général, un aliment d'une très-mauvaiſe qualité, en quelque petite quantité qu'on en mangeat. Il paroît cependant plus vraiſemblable, que les Auteurs de cet ouvrage ont eu en vuë trois différentes eſpéces de noix, & qu'ils ont voulu dire que la noix muſcade étoit utile à la ſanté, que la noix ordinaire étoit au contraire nuiſible au corps, & que la noix vomique étoit une ſorte de poiſon. Mais que penſeroit-on, ſi j'entreprenois de prouver que la noix muſcade poſſéde elle ſeule ces trois différentes qualités; qu'elle eſt en même-tems ſalutaire en certains cas, en d'autres dangereuſe, & qu'elle eſt quelquefois mortelle; que le vers de l'école de Salerne, par conſéquent, pouvoit n'avoir eu pour objet que cette ſeule noix. Quoiqu'il en ſoit, je vas rapporter en peu de mots, ce que j'ai obſervé touchant ſes propriétés & ſes effets.

Un Gentilhomme de la baſſe Sileſie, âgé de trente-ſix ans, d'un bon tempérament, & qui jouiſſoit de la meilleure ſanté, ayant reſſenti pendant quelques jours des douleurs de ventre, cauſées par des vents, s'aviſa pour les calmer, de manger quatre noix muſcades, qui peſoient environ deux onces les quatre, & il but en les mangeant quelques verres de biére; ce qu'il n'eut pas plutôt fait, qu'il fut ſaiſi d'une grande chaleur, d'une violente douleur de tête, du vertige, du délire, & fut à l'inſtant privé de l'uſage de la vuë, de la parole & de tous ſes ſens. On le mit au lit, où il paſſa deux jours & deux nuits, le corps accablé de laſſitude, toujours aſſoupi, ſans pouvoir cependant dormir. Je fus appellé le troiſiéme jour, je lui trouvai tous les ſymptomes que je viens de rapporter, & il étoit dans cet état d'aſſoupiſſement qu'on nomme *Coma vigil* avec un pouls foible & intermittant. Je lui fis prendre auſſitôt des remédes céphaliques, des cordiaux, & entr'autres *de l'eſprit de vitriol céphalique, & de l'eſſence de Caſtoreum, dans de bon eſprit de ſel ammoniac.* Le quatriéme jour, il ſortit un peu de ſon état létargique, mais il avoit abſolument perdu la mémoire; de ſorte qu'il ne ſe ſouvenoit plus d'aucune choſe qu'il eut faite en ſa vie. Une fiévre continuë lui ſurvint, accompagnée d'une inſomnie opiniâtre; une palpitation de cœur ſembloit être l'annonce des autres ſymptomes, & il fut enfin frappé d'une paraliſie dans tous ſes membres.

Au bout de huit jours, il recouvra l'uſage de la raiſon, & il nous dit que pendant les quatre premiers jours de ſa maladie, il lui ſembloit qu'il eut toujours un voile épais devant les yeux, & qu'il en ſortît continuellement une grande quantité d'étincelles. Tous les ſymptomes fâcheux de cette ma-

ladie céderent enfin ſucceſſivement à l'uſage continué des remédes appropriés à ſon état ; & dans l'eſpace de trois mois, il fut parfaitement rétabli : mais il dut particuliérement ſa guériſon aux remédes mercuriels & ammoniacaux.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Selon les principes des Chimiſtes, on pourroit peut-être dire, que le ſel aromatique & huileux contenu dans la noix muſcade, dont ce malade avoit pris une trop grande doſe, (puiſque ces noix qui lui avoient cauſé des ſymptomes ſi graves, peſoient plus de deux onces,) avoit d'abord excité une ſi grande agitation dans les humeurs, & un mouvement ſi rapide dans les eſprits animaux, que ceux-ci étoient en quelque façon devenus d'une nature ignée, & qu'un ſouffre viſqueux & narcotique, qui réſide de même dans ce fruit, quoique d'une maniére moins ſenſible, étant porté en même-tems dans la maſſe du ſang, en fixant tout à coup les eſprits animaux ainſi exaltés, & en interceptant leur cours dans les nerfs, avoit enſuite cauſé la ſtupeur dans les membres, l'aphonie & la paraliſie. Mais je laiſſe à d'autres, à nous donner l'explication de ces phénomenes, & je n'ai eu en vuë, en communiquant cette obſervation, que de faire connoître que l'uſage immoderé de la noix muſcade pouvoit être très-dangereux.

Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 120.

OBSERVATION CXXII.

Sur la Cure d'un Diabetes, *occaſionné par l'uſage immodéré des vins violens & d'aromates, par le même Auteur.*

UN homme de quarante ans fort & vigoureux, & d'un tempérament ſanguin-bilieux, ſe trouvant extrêmement échauffé & altéré, par l'uſage exceſſif qu'il avoit fait d'aromates, & de vins violens, prit le parti pour ſe rafraîchir, de boire à ſes repas de la petite biére de froment ; mais il s'apperçut dans la ſuite, que la quantité d'urine qu'il rendoit pendant la nuit, étoit quatre fois plus conſidérable que la biére qu'il avoit buë, & que cette urine avoit préciſément la même odeur & la même couleur que la biére ; de ſorte que cet homme qui avoit quelque teinture de Médecine, jugea très-bien, dès-lors, qu'il étoit attaqué du *Diabetes*. M'ayant fait appeller, il m'expoſa ſa ſituation, & me faiſoit voir tous les matins la quantité d'urine qu'il avoit renduë la nuit précédente. Quoiqu'il mangeat avec beaucoup d'appetit, il devint extrêmement maigre ; l'altération augmenta, la bouche étoit perpétuellement ſéche, il avoit des douleurs de reins, &c. pour calmer cette grande chaleur d'entrailles, je lui fis prendre d'abord *de la teinture d'orée de Mars*, une *teinture de cachou*, *une autre de corail*, *une autre teinture aſtringente de Mars*, entremêlant ces remédes de quelques lenitifs, & avant que de ſe mettre au lit, il prenoit un bol, ou entroient *l'antihectique de Poterius*, *l'yvoire brûlé & le ſafran de Mars*, à quoi j'ajoûtois *un grain ou deux de Laudanum*. Après avoir fait uſage de ces remédes pendant un mois, il fut parfaitement guéri ; mais j'ai appris depuis, qu'il étoit mort un an après dans la Thuringe, d'un attaque d'apopléxie.

Obſerv. 122.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 2. 1683.

OBSERVATION CXXIV.

Sur une urine huileuſe, ſymptome toujours funeſte dans les fiévres malignes, par le même Auteur.

Obſerv. 124. *L'Urine oléagineuſe eſt très-rare, mais ce ſymptome eſt un ſigne d'une Colliquation maligne.* Cette propoſition *du Docteur Wedelius, Introduc. in medicin.* eſt aſſurément très-vraie. Car ayant été appellé par un Corroyeur de *Quedelinbourg* pour deux de ſes fils, qui moururent tous les deux d'une fiévre maligne au dernier degré, dès que je m'apperçus que leur urine étoit huileuſe & d'un jaune foncé, je fis ſur leur maladie un pronoſtic funeſte. L'un d'eux qui avoit vingt ans, & à qui il ſurvint avec la fiévre un charbon pertilentiel ſur la poitrine, mourut au bout de deux jours; & l'autre, qui n'avoit que dix-huit ans, ne réſiſta que pendant ſix heures; de ſorte que malgré tous les remédes Bézoardiques, Aléxipharmarques & ſudorifiques qu'on leur fit prendre, ils moururent tous les deux dans la même ſemaine, au mois de Mars 1678.

OBSERVATION CXXV.

Sur une urine, dans laquelle il ſe forme des concrétions ſalines & tranſparentes, par le même Auteur.

Obſerv. 125. JE connois un Eccléſiaſtique de diſtinction, âgé d'un peu plus de ſoixante ans, dans l'urine duquel, quelques heures après qu'il l'a rendue, il ſe forme des concrétions cubiques & rhomboïdales, parfaitement tranſparentes, & beaucoup plus pures que ne ſont les criſtaux de tartre. Cet Eccléſiaſtique jouit cependant d'une très-bonne ſanté; & ce que je trouve de ſurprenant, c'eſt qu'il n'a jamais eu d'attaques, ni de goutte, ni de colique néphrétique. *Le Dr. Simon Schultzius. Ephem. Decur. I. Ann. V.* a communiqué une obſervation ſur un malade dont l'urine ſe congeloit peu de tems après avoir été rendue: c'eſt ce qui m'a engagé à rapporter celle-ci qui eſt du même genre.

OBSERVATION CXXVI.

Sur une ſueur, dont l'éruption ne ſe fait que d'un côté du Corps, par le même Auteur.

Obſerv. 126. IL y a une femme à *Quedelinbourg*, qui eſt très-graſſe, & qui jouit de la meilleure ſanté; mais dès qu'elle eſt échauffée à un certain point, ſoit par le mouvement, par la chaleur de la ſaiſon, ou par quelque reméde, il lui prend une ſueur des plus abondantes, à la tête, aux pieds, & dans toute la

la partie gauche du corps, tandis que le côté droit reſte ſec, & ſans la moindre apparence de ſueur : c'eſt ce que j'ai vû ſouvent de mes propres yeux ; & cette femme m'a aſſuré elle-même pluſieurs fois, que depuis qu'elle avoit l'uſage de raiſon, elle avoit toujours obſervé la même choſe : mais ce qui me paroit de plus extraordinaire, c'eſt que dès qu'elle eſt enceinte, [& elle eſt déja mere de cinq enfans,] elle ſuë également de l'un & de l'autre côté, tant que dure ſa groſſeſſe, & elle n'eſt pas plutôt accouchée, qu'il ſemble que dès ce moment les pores de la peau du côté droit, par une ſorte d'affaiſſement, ſe ferment exactement ; de ſorte que l'éruption de la ſueur de ce côté, eſt pour cette femme une preuve non équivoque qu'elle eſt enceinte. Hors l'état de groſſeſſe, il eſt impoſſible de la faire ſuer du côté droit : c'eſt ce que j'ai voulu quelquefois éprouver, en lui faiſant prendre le bain dans une eau très-chaude, & en lui donnant les diaphorétiques les plus volatils ; mais je n'ai jamais pu y réuſſir. Cette femme au reſte ſe porte très-bien, & n'a aucune incommodité. Elle reſſent ſeulement du côté gauche, & ſur tout au bras, une ſorte de peſanteur, qui eſt peut-être occaſionnée par une humeur ſéreuſe qui y afflué plus abondament que de l'autre. Je ne prétends pas cependant décider, ſi il y a en effet de ce côté, un plus grand nombre de vaiſſeaux limphatiques, & d'un plus grand diamétre, & une plus grande quantité de glandes cutanées pour filtrer cette humeur, ou ſi ce ſymptome n'eſt que l'effet d'une certaine diſpoſition des pores, & de la ſtructure particuliére qu'ils ont eu dès la premiére conformation.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 126.

M. Francus, Profeſſeur de Médecine à Heidelberg, a fait une obſervation ſemblable, rapportée dans les *Ephémérides d'Allemagne. Décur. I. Ann. V. Obſ. 100.* ſur un homme de Strasbourg qui ne ſuoit jamais que du côté droit.

OBSERVATION CXXVIII.

Sur quelques nouvelles obſervations Anatomiques, par George Francus, *Profeſſeur de Médecine à Heidelberg, Médecin du Prince de Bade, & Membre de l'Académie des Curieux de la Nature d'Allemagne.*

VOici quelques obſervations Anatomiques qui m'ont paru intéreſſantes, & que m'a fourni depuis peu la diſſection d'un cadavre. Obſerv. 128.

L'inteſtin *Iléon* avoit été percé près du nombril, par des vers que j'y trouvai encore vivans, au nombre de plus de vingt, & qui avoient une palme de longueur.

Les muſcles pyramidaux étoient de ſix travers de doigt de longueur, & de plus de deux doigts de largeur à leur inſertion a l'os pubis, & diminuoient inſenſiblement de groſſeur de bas en haut. Ils ſont très-forts dans les hommes dont les organes de la génération ſont bien conformés ; de ſorte que je ne fais point de difficulté de penſer avec quelques Anatomiſtes, que ces muſcles ſont deſtinés à ſervir de ſoutien aux parties naturelles : & comme je les ai toujours apperçu dans tous les ſujets que j'ai diſſequé, &

dans tous ceux que j'ai vû diſſéquer par mes Maîtres, je ſuis perſuadé qu'ils doivent ſe trouver dans tous les hommes; & je regarderois comme quelque choſe d'extraordinaire, & comme un vice de conformation, ſi ces parties leur manquoient : mais il faut un peu d'attention pour les découvrir, car lorſque je diſſequois le cadavre dont il eſt ici queſtion, mes Ecoliers crurent d'abord que je n'en trouverois point, & ils furent très-ſurpris lorſque je les eus découverts, & que je leur eu fait voir combien ils étoient gros & forts.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 128.

Le muſcle droit du bas-ventre paroiſſoit diviſé en quatre ; & je crois que les diverſes interſections qu'on y apperçoit, marquent qu'il eſt en effet compoſé d'autant de différens muſcles.

Je remarquai dans le muſcle tranſverſal, une choſe que je n'ai jamais obſervée dans aucun ſujet, & que je n'ai lue nulle part ; c'eſt qu'une membrane adipeuſe le traverſoit preſque dans toute ſa longueur, à l'exception de celle de deux travers de doigt, à l'une de ſes extrémités, près du nombril.

Les inteſtins avoient plus de vingt de nos aunes de longueur, quoique cet homme fut d'une taille médiocre.

Le foye étoit très-gros ; il peſoit trois livres & demie, & rempliſſoit par ſa partie convexe toute la voûte du diaphragme, en s'élevant juſqu'à la hauteur des mammelons ; ſituation que je crois très-naturelle, l'ayant obſervée dans tous les cadavres que j'ai diſſequé. Quoiqu'on ſe perſuade ordinairement que ce viſcére n'occupe que l'hypocondre droit, la vérité eſt cependant, qu'il s'étend juſqu'au gauche, mais qu'il remplit plus exactement le droit.

La rate peſoit quatorze *Lotons* ou ſept onces ; & tous les autres viſcéres étoient dans leur état naturel.

Je diſſéquai les vaiſſeaux ſpermatiques & les teſticules, ſelon la méthode de *Graaf*, & je m'attachai ſur-tout à bien démontrer le cerveau, dont les deux ventricules ſuperieurs étoient remplis d'une eau très-claire. Je démontrai auſſi d'une maniére évidente à tous les ſpectateurs, juſqu'aux plus petites parties du troiſiéme ventricule, telles qu'on les trouve gravées dans les ouvrages des Anatomiſtes, & particuliérement dans ceux de Bartholin ; & tout ce qui peut-être de plus curieux dans le cerveau.

OBSERVATION CXXIX.

Sur une incontinence d'urine, par Paul Jalon, *Médecin de Metz.*

Obſerv. 129. UN petit garçon de cette Ville, maigre, âgé de dix ans, nommé *David Michelet*, avoit dès ſa naiſſance une incontinence d'urine. Il étoit toujours altéré, il urinoit quelquefois avec douleur, mais le plus ſouvent ſans douleur, à proportion qu'il avoit plus ou moins bû. On tenta toutes ſortes de voies pour tâcher de remédier à cette incommodité ; mais tout ce qu'on fit pour cela fut inutile. A l'âge de ſept ans, il eut pendant deux jours de violentes douleurs dans la région hypo-

gaſtrique, ce qui fut ſuivi d'une ſuppreſſion d'urine, accompagnée de douleurs aigues à la verge. Un Chirurgien ayant été alors appellé, lui tira de l'uréthre, une pierre de la groſſeur & de la forme d'une petite féve; l'urine coula auſſitôt abondamment, & les douleurs ſe calmérent; mais il lui ſurvint d'autres ſymptomes très-graves. Il ſentoit une peſanteur au bas-ventre, il urinoit fréquemment & avec douleur, & il avoit des picotemens à la verge & au pubis; de ſorte qu'il ne paroiſſoit aucun lieu de douter que cet enfant n'eut encore une pierre dans la veſſie, plus groſſe que celle qu'on lui avoit tirée de l'uréthre; & que par conſéquent on ne pouvoit ſe flatter de pouvoir lui procurer quelque ſoulagement, qu'en lui faiſant l'opération de la taille, après s'être aſſuré auparavant de la néceſſité de cette opération par le moyen de la ſonde. Dix mois après, un Chirurgien ayant en effet ſondé cet enfant, & introduit en même-tems ſon doigt dans l'anus, il aſſura qu'il n'avoit trouvé aucun indice de pierre, & qu'il n'y en avoit point dans la veſſie: mais il ne perſuada perſonne, & tous ceux qui connoiſſoient cet enfant continuérent de croire qu'il avoit la pierre.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 129.

L'année ſuivante, M. *Callot*, le plus habile Lithotomiſte de cette Province, étant venu à Metz, ſonda encore cet enfant, & dit qu'il avoit ſenti au col de la veſſie une pierre plus groſſe qu'une noiſette; mais qu'il étoit impoſſible de la tirer pour lors, ſans expoſer la vie de l'enfant, parce qu'elle étoit adhérente; & qu'il falloit remettre cette opération à l'année ſuivante. Les accidens cependant augmentérent de jour en jour. Aux approches de l'hiver, le malade reſſentit de vives douleurs dans la région hypogaſtrique, accompagnées de mouvemens ſpaſmodiques. L'excrétion de l'urine devint moins abondante, & à tout cela ſe joignit un rhumatiſme univerſel; ce qui conduiſit cet enfant en peu de jours au tombeau.

Ayant obtenu la permiſſion de faire l'ouverture de ſon cadavre, nous commençames par examiner les reins & la veſſie; mais nous trouvames au lieu de reins, deux corps que je nommerai *veſſies renales*, & qui en tenoient lieu. En effet, elles étoient couvertes de graiſſe au-dehors, & une fois plus groſſes que ne ſont les reins dans leur état naturel: elles avoient à peu-près la figure d'un œuf. Leur longueur étoit de ſix travers de doigt, & leur largeur de quatre. Les veines émulgentes aboutiſſoient à l'ordinaire à ces veſſies, & leurs branches ſerpentoient de côté & d'autres, entre leurs tuniques, mais particuliérement dans la ſubſtance de la tunique ſupérieure.

Les uretéres s'inſéroient de chaque côté dans la veſſie, & reſſembloient par leur groſſeur à un inteſtin. Près de ces veſſies que je nomme rénales, ils avoient trois doigts de diamétre, & devenoient inſenſiblement plus étroits, à meſure qu'ils approchoient de la veſſie; de ſorte qu'ils n'étoient plus que de la groſſeur du doigt, à l'endroit de leur inſertion.

La veſſie étoit plus petite que les veſſies rénales, & on ſentoit au toucher, qu'elle étoit formée de membranes beaucoup plus épaiſſes, qu'elles ne le ſont dans l'état naturel. Voilà quelle étoit à l'extérieur la forme de ces parties, qu'on peut bien regarder comme monſtrueuſes.

La veſſie rénale droite, ayant été ouverte par le milieu, on reconnut

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 2. 1682. Obſerv. 129.

qu'elle étoit formée par une membrane aſſez épaiſſe, compoſée de deux tuniques, dont la premiére qui étoit adipeuſe, blanche, ſpongieuſe, avoit plus d'épaiſſeur que la ſeconde ; celle-ci au contraire étoit très-mince, & on y appercevoit des parties fibreuſes, diſpoſées en différens ſens, qui étoient peut-être les conduis rénaux de *Malpighi*. La cavité de cette veſſie étoit aſſez grande, & auroit pu contenir un œuf de poule. Deux cloiſons membraneuſes y formoient trois cellules, qui ſe terminoient aux uretéres. La veſſie rénale gauche reſſembloit à la droite, excepté qu'elle n'avoit qu'une ſéparation membraneuſe, & par conſéquent que deux cellules. La ſuperficie interne de ces veſſies étoit inégale au toucher, & ſembloit parſemée de quantité de petits tubercules, qui étoient ſans doute autant de *caroncules papillaires*, qui échappoient à la vuë par leur petiteſſe, & par leſquelles ſe faiſoit une abondante ſécrétion d'urine. *Les uretéres* n'étoient qu'un prolongement membraneux de la ſubſtance de ces veſſies, ils étoient d'une étenduë beaucoup plus grande que dans l'état naturel, & alloient à l'ordinaire s'inſérer à la veſſie. Ils avoient, comme nous l'avons dit, à leur partie ſupérieure trois travers de doigt, & ſe retreciſſoient inſenſiblement ; de ſorte qu'à l'endroit de leur inſertion, il ne reſtoit qu'une ouverture du diamétre d'une plume à écrire, de la veſſie dans ces conduits.

La veſſie ayant été ouverte, ſes membranes ſe trouvérent adipeuſes au dehors, & charnuës au-dedans. Elles avoient un doigt d'épaiſſeur, & paroiſſoient s'être affaiſſées ſur elles-mêmes : on n'y apperçut aucunes pierres, & pas même le plus petit gravier. Toute la ſuperficie interne étoit parſemée de rugoſités, qui formoient des enfoncemens ou petites caſes aſſez profondes, & de diverſes grandeurs, circonſcrites par des eſpéces de cordes blanches, rondes, & qui ayant été diſſéquées, paroiſſoient être des faiſſeaux de fibres nerveuſes. Ces eſpéces de cordes étoient rudes au toucher, & de la groſſeur d'un ſtilet ; leur direction étoit en tout ſens, & leur prolongement dans le col de la veſſie, empêchoit le jeu du ſphincter, qui ne pouvoit ni s'ouvrir, ni ſe fermer exactement ; ce qui donnoit lieu ſans doute à l'incontinence d'urine de cet enfant. Les autres viſcéres étoient au reſte en aſſez bon état, à l'exception du foie, qui étoit un peu plus gros qu'il ne devoit l'être.

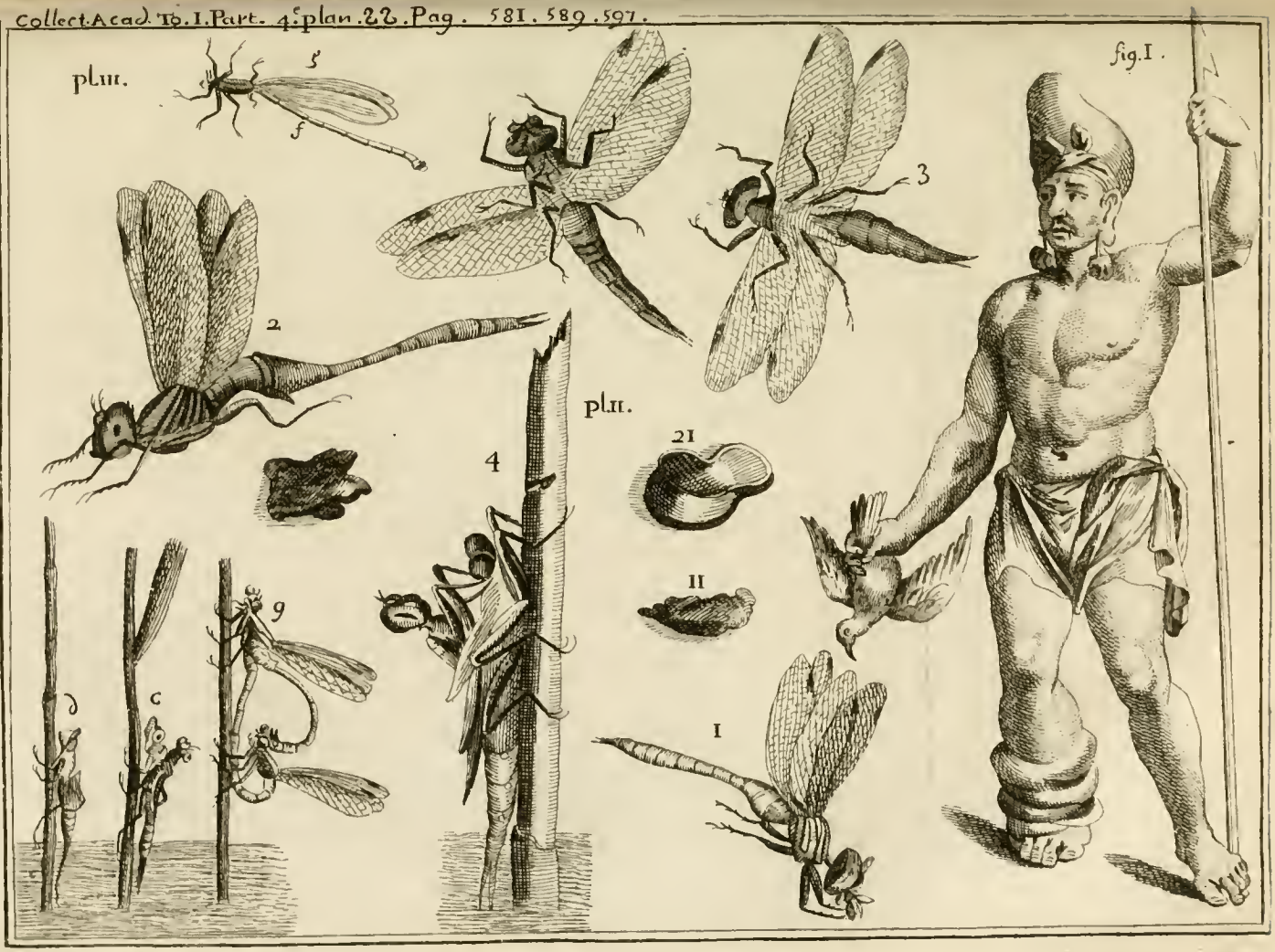
Il me ſeroit facile à préſent de rendre raiſon des différens ſymptomes & des divers accidens qui avoient accompagnés cette maladie ; mais il ſuffira de joindre à ce mémoire une planche qui répreſente les parties que je viens de décrire, & que je deſſinai précipitament le 17 Décembre 1683. jour de la diſſection du cadavre de cet enfant.

A M. Harderus, Médecin de Baſle.

EXPLICATION DES FIGURES.

FIGURE 34. N°. 1.

A. A. Les veſſies qui tenoient lieu de reins.
B. B. Les capſules atrabilaires.
C. C. La veine-cave deſcendante.


pl.III.
5
f
3
2
pl.II.
21
4
II
9
d
c
I
fig.I.

D. D. La grande artére descendante.
E. E. Les veines émulgentes.
F. F. Les vaisseaux spermatiques.
G. G. Les uretéres dont la conformation étoit monstrueuse.
H. La vessie.

N°. 2.

A. A. A. La partie inférieure de la vessie.
B. B. B. B. Les enfoncemens, ou petites cases de la superficie interne de la vessie.
C. C. C. C. Les protubérances qui formoient ces petites cases.
D. D. Portions des uretéres.
E. E. Les deux orifices des uretéres qui s'ouvroient dans la vessie.
F. F. Le col de la vessie avec les prolongemens des corps fibreux, dont elle étoit parsemée.

OBSERVATION CXLII.

Sur une jeune fille que des sang-sues firent mourir en s'attachant en grande quantité à son corps, par le Dr. Samuel Ledelius, *Médecin de Grunberg dans la basse Silesie.*

UNe jeune fille âgée de neuf ans, d'un Bourg près de la Ville de *Bomst*, dans la grande Pologne, qui gardoit des troupeaux à la Campagne, ayant apperçu dans le grand chemin qui conduit à la Ville, un Soldat d'un Régiment Polonois, qui lui paroissoit venir à elle à grands pas effrayée au dernier point de cette rencontre, s'en fuit avec précipitation, & s'alla cacher dans un Marais voisin, parmi des arbres. Ce Marais étant rempli de sang-sues, elles s'attachérent en si grande quantité, aux pieds & aux jambes nues de cette jeune fille, qu'à force de lui sucer le sang, elles la firent mourir. N'étant point revenuë à l'heure ordinaire, ses parens extrêmement inquiets, la cherchérent de tous côtés sans la pouvoir trouver, jusqu'à ce que le Soldat qui lui avoit causé une si grande frayeur, étant de retour de la Ville, & ayant appris que c'étoit à l'occasion de l'absence d'une jeune fille qui gardoit des troupeaux, & qu'on ne pouvoit trouver, que tout le Bourg paroissoit ainsi dans le trouble, se ressouvint qu'il en avoit vu une dans sa route, qui gardoit des vaches, & que sa présence avoit fait fuir dans un Bosquet voisin, où elle étoit peut-être encore. Sur le récit de ce Soldat, les parens de cette fille accoururent au lieu indiqué, avec leurs voisins, & ils y trouvérent en effet leur fille; mais elle étoit morte, & tout son corps étoit couvert de sang-sues.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION CLIV.

Dec. 2. Ann. 2. 1683.

Sur un homme à qui on ne pouvoit tirer de ſang, qu'après un violent exercice; par le Dr. Roſinius Lentilius, *de l'Acad. des Cur. de la Nature.*

Obſerv. 154.

C'Eſt un Axiome de Médecine, que la circulation du ſang eſt la ſource de la vie & de la ſanté, lorſqu'elle ſe fait d'une maniére convenable. On attribuë la cauſe de ſon trop grand mouvement à l'effervescence des molécules dont il eſt compoſé, & on remédie ordinairement à cette chaleur contre nature, par des remédes ſédatifs & précipitans. Lorſque le mouvement du ſang eſt au contraire trop lent, c'eſt une preuve qu'il eſt trop épais, & que les eſprits animaux ſont dans un état de langueur, d'où naiſſent aſſez ſouvent diverſes maladies croniques. Il eſt ici queſtion de ce dernier cas, & il s'agit d'un homme âgé d'environ quarante-huit ans, qui ſe porte aſſez bien, à cela près, qu'il eſt ſujet à des rhumes preſque continuels. Il a de l'embonpoint; mais il eſt ſi ſenſible au froid, que pour peu qu'il ſoit expoſé à l'endurer, ſon viſage devient tout violet. Lorſque cet homme veut ſe faire ſaigner, il eſt obligé de ſe donner beaucoup de mouvement, & juſqu'à ſe procurer une ſueur abondante, autrement on lui ouvriroit dix fois la veine de ſuite, ſans lui tirer une ſeule goutte de ſang; & cette diſpoſition a toujours été la même dès ſa plus grande jeuneſſe. Lorſqu'on a voulu ſuppléer à ce violent exercice, par des fomentations faites ſur les bras, avec des plantes aromatiques, telles que la ſauge, le romarin, &c. bouillies dans le vin, on n'a jamais pu parvenir à lui en tirer. Lorſque le ſang eſt au contraire rarefié par le mouvement, l'éruption s'en fait d'une maniére ſi impétueuſe, qu'on a bien de la peine à l'arrêter, quoiqu'on comprime le vaiſſeau avec des bandes & des compreſſes en quatre doubles; & dès que cet homme a été ſaigné, il ne peut plus faire de tout le jour aucun mouvement du bras, que le ſang ne jailliſſe auſſitôt. Il eſt au reſte le jour de ſa ſaignée, languiſſant, abbatu, & d'une humeur chagrine.

OBSERVATION CLV.

Sur la propriété qu'a le Buis, de faire croître les cheveux, par le même Auteur.

Obſerv. 155.

IL y a quelques mois, qu'une jeune payſanne, vint me conſulter ſur ſon état: elle avoit eu une dyſſenterie maligne, qui avoit occaſionné la chute totale de ſes cheveux; & quelque-tems après ſa convaleſcence, comme ils ne revenoient point, & que ſa tête étoit reſtée auſſi nuë que la main, quelqu'un lui conſeilla de ſe la laver avec une décoction de Buis, ce qu'elle ne tarda pas de faire, ſans y ajouter, à ce qu'elle m'aſſura, aucune autre drogue. N'ayant pas eu la précaution de garantir ſon cou, & ſon viſage, il lui crut en effet des cheveux châtains ſur la tête, comme on le lui

avoit promis ; mais tout le cou & le visage, se couvrirent aussi bientôt de poils roux, ce qui la rendoit si difforme, qu'elle n'étoit pas fort différente d'une guenon. Je lui conseillai de faire usage d'un dépilatoire fait avec la résine de *meleſe*, *& celle de lentisque*, *ou mastic*, que Platerus ordonna dans un cas a peu-près pareil, à une fille de condition ; mais je n'ai pu sçavoir jusqu'à présent quel effet ce reméde avoit produit.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 2. 1683.

OBSERVATION CLVI.

Sur la Cure d'une paralysie occasionnée par une fièvre tierce, longue & opiniâtre, par le même Auteur.

MOnsieur Martin Schmidius du Langraviat de Hesse, mon ami particulier, fut attaqué en 1679. d'une fièvre tierce, qui étoit alors épidémique dans toute la Curlande. *M. Harderus*, Médecin du Duc de Hesse, lui ordonna pendant plus de trois mois différens remédes, mais sans pouvoir réussir à arrêter cette fièvre, dont les accès avançoient presque toujours. La fermentation des humeurs qu'excita l'usage de ces remédes, développa même, & mit en mouvement des levains scorbutiques, maladie *endémique* dans cette Province, & dont il ne paroissoit d'abord aucun symptome ; mais il ressentir bientôt des douleurs vagues dans les membres, & ensuite dans les entrailles. Les antiscorbutiques & les lavemens, calmérent un peu ses douleurs, mais ne les firent pas cesser entiérement ; ce qui fut suivi de l'enflure des pieds, & de l'engourdissement de la cuisse droite. Lorsqu'on s'y attendoit le moins, il eut ensuite un accès d'épilepsie, qui fut unique à la vérité, mais tous les autres accidens devenant de jour en jour plus pressans, sembloient le menacer d'une paralisie scorbutique. Observ. 156.

Le frere du malade, qui étoit Ministre d'une des Eglises de *Wenden*, Ville Maritime, éloignée de vingt-deux milles de *Mitau*, lieu de la résidence de *Martin Schmidius*, se persuadant qu'il seroit mieux soigné dans sa maison, & que le changement d'air pourroit lui procurer quelque soulagement, le fit transporter à *Wenden*, quatre mois & demi après qu'il fut tombé malade. Il n'avoit plus alors qu'un soufle de vie, & il s'en fallut peu qu'il ne mourut en chemin. Lorsqu'il fut dans la maison de son frere, différentes personnes, comme il n'est que trop ordinaire, lui firent prendre divers remédes, qui le réduisirent enfin à l'extrémité ; & la paralisie devint si complete dans tous les membres, que pendant six mois entiers, il fut hors d'état de faire le moindre mouvement, & qu'il ne pouvoit pas même mouvoir le bout du doigt, ni porter sa tête. Il falloit cinq personnes pour le mettre au lit, dont l'une soutenoit la tête, & les quatre autres chacune un de ses membres ; & ce qui paroissoit de plus surprenant, c'est que sa voix, qui auparavant étoit mâle & forte, n'étoit plus que celle d'un enfant, qu'on entendoit à peine. Ce fut dans ces circonstances qu'on me consulta sur cette maladie, & je lui ordonnai d'abord les remédes que je crus les plus propres à calmer les accidens les plus pressans, tels que les *antiparalitiques internes & externes*, *des tisannes*, *des liqueurs spiritueuses*, *l'usage des étuves*,

des linimens, des purgatifs ; mais tous ces remédes ne le ſoulagérent point. Deſeſpérant alors de ſa vie, je crus qu'il falloit employer la ſalivation comme une derniére reſſource ; le malade qui étoit bien déterminé de tout tenter pour remédier à l'état fâcheux où il ſe trouvoit, y conſentit ; mais comme l'éloignement ne me permettoit pas d'être préſent à l'opération de ce remède, ceux qui en prenoient ſoin ne voulurent pas permettre qu'il en courut le riſque. M'étant alors ſouvenu d'avoir vu dans les notes de *Dekkerus ſur la pratique de Barbet*, que le remède ſuivant avoit été employé avec ſuccès dans une maladie à peu-près pareille, tout bien conſidéré, je lui conſeillai d'en faire uſage. Voici de quelle maniére ce remède ſe prépare.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 156.

Prenez rapure de bois de Gayac, ſix onces.

De Saſſafras & Sarſepareille, quatre onces de chaque.

De Santal blanc & Citrin, de rapure de corne de cerf & d'yvoire, de chaque une demie once.

Après avoir coupé par morceaux & broyé ces drogues, faites-les bouillir dans ſeize livres d'eau de fontaine, que vous ferez reduire à moitié. Sur la fin de l'ébullition vous ajouterez,

Quatre onces d'antimoine crud & en poudre, que vous mettrez dans un nouet.

Une demi once de racine de Glayeul, & de petit Galanga.

Iris de Florence & Bardane, une once de chaque.

Cardamome, ſix dragmes.

Semence de Coriande, une demi once.

Et ſix dragmes de dattes.

Faites du tout une décoction ſelon l'art.

Je fis prendre à ce malade deux fois par jour, trois onces de cette décoction, à laquelle j'ajoûtois à chaque fois, vingt gouttes de la mixtion ſuivante.

Prenez Elixir majeur Polychreſte, une demi once.

Eſprit de corne de Cerf, une dragme.

Huile de ſuccin, un ſcrupule.

Je lui fis auſſi oindre les membres deux fois par jour, avec un onguent très-efficace en pareil cas, dont voici la compoſition.

Prenez de l'onguent *Martiatum*, une demi once.

Huile de fleurs de Camomilles & de mille pertuis, de chaque une once.

Huile de Bayes de Geniévre, de Caſtoreum, de Laurier, de chaque deux dragmes & demie.

Suc de Cochlearia, trois dragmes.

Alum de plume, une dragme.

Huile de *ſpica-nardi*, ou nard indien, & ſel ammoniac, de chaque deux dragmes.

Eau-de-vie bien déphlegmée & ſel gemme, de chaque une demi once.

Faites réduire le tout en conſiſtence d'onguent.

Après que le malade eut fait uſage pendant ſix jours de la décoction précédente, je lui fis prendre les pillules ſuivantes.

Prenez pillules fœtides majeures, une demi dragme.

Réſine

Réſine de Jalap, Trochiſques Alhandal, quatre grains de chaque.

Huile de Romarin, trois gouttes, dont vous ferez ſept pillules pour chaque doſe.

Je lui fis reprendre enſuite l'uſage de la premiére décoction ; je le fis purger ſix jours après, & par le moyen de ces remédes adminiſtrés ſuivant cette méthode, continués pendant un certain tems, & juſqu'à une ſeconde purgation, le malade recouvra peu-à-peu, & ſucceſſivement, l'uſage de ſes membres ; & le mouvement revint au cou, aux bras & aux jambes : de ſorte qu'ayant paſſé par *Wenden*, au mois de Juin de l'année 1680, il commençoit à marcher à l'aide d'un bâton, quoique très lentement encore, & avec bien de la peine ; mais il jouit à préſent de la meilleure ſanté.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 156.

OBSERVATION CLIX.

Sur un Steatome du méſentére, par le Dr. Jean Lechelius.

UNe pauvre femme s'étant plainte pendant long-tems, tantôt de douleurs au bas-ventre, & tantôt d'un ſentiment de peſanteur en cette partie, ſon ventre acquit enfin un très-gros volume, & on y ſentoit une tumeur dure & ſolide, de la groſſeur de la tête d'un enfant. On fit à cette femme tous les remédes, tant intérieurs qu'extérieurs, qu'on crut néceſſaires en pareil cas, mais ſans pouvoir lui procurer aucun ſoulagement. Inſenſiblement elle devint très-maigre : elle avoit quelquefois des vomiſſemens très-abondans, d'autre fois des diarrhées, accompagnées de violentes tranchées ; & ſouvent à ces ſymptomes, il en ſuccédoit d'autres encore plus graves. Peu avant ſa mort, il lui ſurvint une enflure au pied gauche, de la nature de celle qui arrive aux pieds des hydropiques. On s'apperçut auſſi qu'elle avoit la gorge excoriée, & elle mourut enfin, au mois de Juin, tranquillement, & ſans aucunes convulſions. Obſerv. 159.

L'ouverture de l'abdomen du cadavre de cette femme ayant été faite, tous les tégumens ſe trouvérent deſſéchés ; & lorſqu'on eut fait une inciſion à la peau & au péritoine, on n'apperçut aucuns veſtiges d'épiploon ; mais on vit d'abord à découvert, cette groſſe tumeur globuleuſe qu'on ſoupçonnoit avant la mort de cette femme, qui étoit placée dans le milieu des inteſtins qu'elle avoit repouſſés vers les parties latérales, & qui n'étoient plus par conſéquent dans leur ſituation naturelle. Il n'y avoit aucun épanchement de liqueur dans la cavité du bas-ventre, & il étoit par-tout parfaitement ſec. Aux deux côtés de cette tumeur, il y avoit deux grandes veſſies remplies d'une ſéroſité extrêmement claire, & que je jugeai pouvoir contenir environ deux livres de liqueur.

Le méſentére étoit tellement confondu avec la tumeur, qu'on ne pouvoit plus le diſtinguer ; & il étoit facile de juger que cette tumeur qui peſoit ſans doute pluſieurs livres, n'avoit acquis cette groſſeur que parce que les glandes du méſentére étoient elles-mêmes extraordinairement gonflées. Lorſqu'elle eut été ouverte, on y trouva dans le centre une matiére épaiſſe

blanche & sebaçée, ce qui me détermina à la regarder plutôt comme un *steatome* que comme *un squirre.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 2. 1683.

OBSERVATION CLXIII.

Sur l'usage des Narcotiques par rapport aux dents, *par* Michel Bernard Walentinus, *de l'Académie des Curieux de la Nature.*

Obſerv. 163. LEs propriétés ſalutaires de certaines ſubſtances ſont ſouvent jointes à d'autres qualités très-nuiſibles, comme l'expérience & la pratique de la Médecine nous apprennent tous les jours par rapport à pluſieurs remédes, & ſur-tout à l'égard de *l'opium*, ce Polycreſte ſi vanté. De-là, tant de précautions dans l'adminiſtration de ce reméde, recommandées par différens Auteurs, qui ont eu la ſanté des hommes le plus à cœur, tels que *Williſius Pharm. ration.* & ſur-tout par ces trois célébres Médecins *Wedelius, Opiologia. Wald. Schmidius Monit. circa narcot. uſum, & Ettmuller. Diſput. de opii. Virt. Diaphoret.* qui feront à jamais l'honneur & la gloire de l'Académie des Curieux de la Nature d'Allemagne, dont ils étoient membres. Mais quelque prudent que ſoit un Médecin, il y a des occaſions où il eſt en quelque façon obligé de recourir à ce reméde. C'eſt ainſi que dans les douleurs de dents opiniâtres, on ſe détermine enfin à les calmer par le moyen de *l'opium*, lorſqu'on n'a pu y réuſſir par l'uſage des autres remédes, ſoit en l'introduiſant en forme de pillules dans la cavité de la dent, ou en en frottant les gencives, ou en le tenant quelque tems dans la bouche, diſſous dans quelqu'infuſion aromatique. Ce reméde appaiſe en effet ſur le champ la douleur, & ſemble guérir le malade comme par enchantement; mais cela n'eſt pas ſans inconvénient, puiſque par-là les fibrilles & les petites membranes qui affermiſſoient les racines des dents, s'étant relâchées, celles-ci commencent à s'ébranler & tombent à la fin. C'eſt-là ſans doute tout le ſecret des Charlatans & de quelques Dentiſtes, qui commencent par frotter les gencives avec de *l'opium*, ou avec de la *Juſquiame*, aſſoupiſſant d'abord par ce moyen la douleur, & qui arrachent enſuite la dent avec facilité, quelque bien affermie qu'elle ait été auparavant dans ſon alvéole.

C'eſt par la même raiſon, que ceux qui font un trop grand uſage du tabac à fumer, perdent leurs dents beaucoup plutôt qu'ils n'auroient fait; & l'expérience à cet égard eſt ſi conſtante, que je ſerois aſſez porté à douter de l'hiſtoire que rapporte *Borellus*, *cent. 3. obſ. 13. de dentibus ſapientiæ*, &c. ou du moins de l'Ætiologie qu'il y joint. Il eſt queſtion dans cette obſervation d'un certain Docteur, à qui il dit que *les dents de ſageſſe* pouſſerent à vingt-un an, & il attribuë leur éruption prématurée, à la fumée de tabac. Ce qui me paroît cependant abſolument contraire à la nature, & aux propriétés des Narcotiques, à moins qu'on ne veuille dire que dans ce ſujet, les membranes trop dures & trop épaiſſes, qui faiſoient obſtacle à la ſortie des dents, ayant été par-là amollies & relâchées, celles-ci avoient enſuite percé avec plus de facilité; mais ce fait particulier n'eſt

d'aucune conſéquence, & ne doit point prévaloir ſur l'expérience, qui ne me permet pas de douter qu'il y ait rien de plus contraire aux dents que *l'opium* & tous les Narcotiques : c'eſt pourquoi je conſeillerai toujours à toutes les perſonnes qui voudront conſerver leurs dents, lorſqu'elles ſeront malheureuſement attaquées de ces douleurs cruelles, & qu'elles voudront eſſayer de les calmer, de préférer aux Narcotiques, les aromates doux & nervins, & de deux maux choſir le moindre. On doit ſur-tout s'abſtenir des Narcotiques, lorſque les gencives ſont dans un état d'inflammation : car ils ne manqueroient pas de diſpoſer bientôt ces parties à la gangréne. C'eſt auſſi ce que nous voyons arriver dans les inflammations des parties internes, telles que les inteſtins, ſur-tout ſi l'inflammation eſt accompagnée de tranchées : & on n'a pas encore oublié la mort funeſte de cette femme de *Gieſſen*, occaſionnée par les Narcotiques. Cette femme étoit attaquée d'une paſſion iliaque, & avoit en même-tems une hernie ; après avoir conſulté des Médecins qui lui preſcrivirent les remédes qu'ils crurent pouvoir convenir à ſon état, elle s'aviſa d'appeller un Chirurgien de ſon voiſinage, qui s'ingeroit auſſi à faire la Médecine, & qui lui fit prendre je ne ſçais quel reméde dans lequel entroit *l'opium*, les douleurs ceſſérent à la vérité tout à coup, & les gens de la maiſon la crurent guérie ; mais la gangréne étant ſans doute ſurvenuë aux inteſtins, elle mourut peu de tems après. Le Charlatan, comme c'eſt l'ordinaire, ne manqua pas de dire qu'on l'avoit appellé trop tard, & rejetta toute la faute ſur le Médecin. Il ſeroit donc à ſouhaiter que l'Art d'extraire des métaux, ces ſoufres purs, qui, ſans être en aucune façon Narcotiques, ont la vertu de porter le calme dans les eſprits, fût plus connu ; mais qui peut ſe flatter de pouvoir y réuſſir ?

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 2. Ann. 2. 1683. Obſerv. 163.

OBSERVATION CLXXXI.

Sur un fœtus qui n'avoit point de ſang, par Jean George Sommer *de l'Académie des Curieux de la Nature.*

UNe femme de trente-huit ans, d'un tempérament modérement chaud & ſec, étoit accouchée d'un enfant mort, dans ſes deux premiéres couches ; réduite à l'extrémité dans la troiſiéme, elle mit au monde un enfant, qui non-ſeulement étoit ſans vie, mais qui étoit même privé de cette humeur qui en eſt la ſource, car il n'avoit point abſolument de ſang. Toutes les parties du corps de cette enfant étoient à la vérité bien conformées, & dans leur ſituation naturelle, mais leur ſubſtance n'étoit point telle qu'elle devoit l'être, car la peau n'étoit qu'une cuticule extrêmement mince ; les muſcles n'étoient formés que d'une matiére gelatineuſe, viſqueuſe, d'un blanc jaunâtre, & preſque tranſparante ; des filamens molaſſes tenoient lieu de veines & de tendons ; une ſubſtance cartilagineuſe remplaçoit celle des os des bras & des cuiſſes ; & toutes les parties du corps dans leſquelles on lui fit des inciſions, ne fourniſſoient qu'une humeur lymphatique. Nous apperçumes ſeulement dans le cœur, qui étoit placé obliquement, trois ou Obſerv. 181.

SOLEIL (MACHINE). *Obſ.* ſur un inſtrument pour prendre la diſtance du bord ſupérieur du Soleil au zénith, préſentée par M. Meynier. . .	A.D.S.	1724.	. . . .	H. 93.
— *Deſc.* d'une machine pour connoître l'heure vraie du Soleil tous les jours de l'année, par M. DU FAY.	A.D.S.	1725.	67.	
— *Obſ.* ſur un inſtrument pour obſerver les hauteurs du Soleil en mer, préſenté par M. DE MONTIGNI.	A.D.S.	1728.	. . . .	H.109.
— *Obſ.* ſur un inſtrument univerſel pour connoître la hauteur du Soleil dans l'inſtant qu'il marque l'heure pour telle latitude que l'on voudra, préſenté par M. LE CARLIER.	A.D.S.	1734.	. . . .	H.105.
— *De* la meſure des diamètres des plus grandes planètes. Deſcription d'un nouvel inſtrument qu'on peut nommer *héliomètre*, propre à les déterminer, & obſervation ſur le Soleil, par M. BOUGUER.	A.D.S.	1748.	11.	H. 87.
— *Obſ.* ſur une canne gnomonique qui ſert à indiquer l'heure pour les hauteurs du Soleil, par M. DE CAIRE DE LA CONDAMINE.	A.D.S.	1770.	. . . .	H.114.
— *Obſ.* ſur une pendule qui marque le tems vrai, le lieu & la déclinaiſon du Soleil, par M. JULIEN LE ROY.	MAC.	T. 3.	151.	
— *Obſ.* ſur une horloge qui marque le lieu du Soleil, & ſon paſſage par le méridien, par M. MEYNIER.	MAC.	T. 4.	59.	
SOLEIL (MÉDECINE). *Obſ.* ſur des cheveux tombés par un coup de Soleil, & revenus 10 ans après, par M. DUHAMEL.	A.D.S.	1770.	. . . .	H. 50.
— *Hiſtoire* d'un homme qui perdoit la vue dès que le Soleil étoit couché, par le Docteur PER. PARHAM.	COL.	T. 2.	507.	
— *Obſ.* ſur un mal de tête, ſur lequel le cours du Soleil paroiſſoit influer, par M. JOEL LANGELOT.	COL.	T. 3.	253.	
— *Obſ.* ſur des œufs qui portoient comme l'empreinte d'un Soleil, par M. EVERHARD GOCKEL.	COL.	T. 4.	160.	
SOLEIL (MOUVEMENT DU). *De* l'aſtronomie Indienne pour calculer les mouvemens du Soleil & de la Lune, par M. CASSINI.	A.D.S.	1666.	T. 8.	281.
— *Deſc.* du mouvement que doit faire dans le Soleil une tache ſur la fin de Novembre 1676, par *le même*.	A.D.S.	1666.	T. 10.	401.
— *Détermination* du tems auquel le mouvement du Soleil en longitude eſt égal à ſon mouvement en aſcenſion droite, par M. PARENT. . .	A.D.S.	1704.	134.	H. 62.
— *Recherche* du mouvement de l'apogée du Soleil, par M. DE LA CAILLE.	A.D.S.	1749.	57.	H.149.
— *Recherche* de l'époque du moyen mouvement du Soleil au commencement de l'année 1500, par *le même*.	A.D.S.	1749.	58.	H.149.
— *Mém.* ſur les équations ſéculaires, & ſur les moyens mouvemens du Soleil, de la Lune, de Saturne, de Jupiter & de Mars, avec les obſervations de *Thyco-Brahé*, faites ſur Mars en 1593, tirées des manuſcrits de cet Auteur, par M. DE LA LANDE.	A.D.S.	1757.	411.	H.127.
— *Mém.* ſur le mouvement apparent du Soleil, & ſur la néceſſité de recourir uniquement aux obſervations du ſiècle précédent, & de celui-ci, pour en déduire le mouvement du nœud de Vénus, par M. LE MONNIER.	A.D.S.	1762.	486.	
— *Mém.* ſur le mouvement d'Arcturus en aſcenſion droite apparente de la vraie longitude du Soleil, pendant une ſuite d'obſervations faites avant & après le ſolſtice d'été, pour en déduire l'erreur des tables au tems de l'apogée, & au 3 Juin 1769, par M. LE MONNIER. . . .	A.D.S.	1769.	14.	
— *Remarques* ſur le mémoire précédent concernant le mouvement d'Arcturus, & ſur le vrai lieu du Soleil, par *le même*.	A.D.S.	1769.	24.	
SOLEIL (OPPOSITION). *Obſ.* de l'oppoſition de Jupiter au Soleil, au mois de Décembre 1692, par M. SÉDILEAU.	A.D.S.	1666.	T. 10.	178.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 3. 1684.
Obſerv. 13.

mité de l'une des jambes des hommes de cette race, eſt l'effet de la malédiction que ce ſaint donna alors à un pécheur impénitent, & à tous ſes deſcendans. Il y a à Batavia quantité d'eſclaves qui ont ainſi l'une des jambes groſſe & difforme, & qui ſont tous de ce même canton de Malabar; & ni les Brachmanes, ni les plus habiles Philoſophes Indiens, qui ſuivent tous la Doctrine de Pithagore, ni nos Médecins & Chirurgiens, ne peuvent remédier à cette incommodité, parce qu'elle eſt naturelle à ce peuple.

Extrait des Lettres de M. Cleyerus au Dr. Mentzelius, datées de Batavia.

OBSERVATION XV.

Sur un Vieillard de cent-vingt ans, qui pouſſa de nouvelles dents à l'âge de cent dix-huit, par le Dr. Chrétien Mentzelius, *Médecin de l'Électeur de Brandebourg.*

Obſerv. 15.

AYant accompagné l'Électeur de Brandebourg dans le voyage qu'il fit à *Cleves*, en 1666. il arriva dans cette Ville un Vieillard, âgé de cent-vingt ans, qui ſe faiſoit voir pour de l'argent, & que je vis à la Cour de l'Électeur. La force de ſa voix marquoit celle de ſa poitrine, & ayant parcouru les tons de la Muſique, il fut entendu à plus de cent pas. Ayant enſuite ouvert la bouche, il nous fit voir deux rangs de dents auſſi blanches que des perles, & au ſujet de la beauté de ſes dents, il nous raconta qu'étant allé à la Haye, deux ans auparavant, par le même motif qui l'avoit fait venir à *Cleves*, ayant alors cent dix-huit ans, il avoit appris qu'il ſe trouvoit dans cette Ville un autre Vieillard Anglois, âgé de cent-vingt ans, qu'il lui avoit rendu viſite, & qu'il lui avoit parlé en ces termes. „ Nous „ ſommes à peu-près de même âge, car je n'ai que deux ans moins que „ vous, & j'ai eu la plus grande curioſité de voir un Vieillard qui eſt mon „ aîné. Je n'ai reſſenti juſqu'à préſent aucune incommodité; mais depuis „ trois jours que je ſuis ici, j'ai un grand mal de tête, & de grandes dou„ leurs aux mâchoires; de ſorte que je me perſuade que Dieu va bientôt „ me retirer du monde. Vous vous trompez, mon cher ami, me dit-il, vous „ rajeuniſſez au contraire, & vous faites des dents comme les enfans; la „ même choſe m'eſt arrivée à cent dix-huit ans, qui eſt l'âge que vous avez. „ Ha! je prie le Seigneur, lui répondis-je, de ne me pas punir au point de „ prolonger encore mes jours. Je le quittai enſuite, & je m'allai mettre au „ lit. Je ne tardai pas à reſſentir les plus vives douleurs aux mâchoires, & „ toutes les dents que vous voyez ſortirent enſuite ſucceſſivement. „ Voilà de quelle maniére me parla cet homme, à qui je demandai, à quelle cauſe naturelle il croyoit particuliérement être redevable d'une auſſi longue vie; il me fit réponſe qu'il la regardoit comme une juſte punition de Dieu, qui l'avoit fait ainſi ſurvivre à tous ſes proches, & à toute ſa famille, dont il ne reſtoit plus perſonne; de ſorte qu'étant né dans le Brabant, il s'y trouvoit à préſent auſſi étranger que par-tout ailleurs; & que ſi quelque cauſe naturelle avoit pu contribuer à le faire parvenir à une

vieilleſſe auſſi avancée, ce ne pouvoit être que le grand uſage qu'il avoit fait de l'eau ſimple, & ſur-tout de celle des fontaines qui ont leurs ſources entre des rochers, qui a toujours fait ſes délices, dès ſa plus tendre jeuneſſe.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 3. 1684.

OBSERVATION XIX.

Sur de petits os qui ſortirent par la ſuppuration d'un Sarcocele, par le Dr. Luc Schroëkius le fils, *de l'Académie des Curieux de la Nature.*

Obſerv. 19.

LEs obſervations des Auteurs nous apprennent, qu'il ſe trouve ſouvent dans différentes parties du corps humain, & ſur-tout dans les tumeurs & les abſcès, différens petits corps étrangers, ſoit qu'ils y ayent été formés, ou qu'ils y ayent été tranſportés d'ailleurs. Perſonne n'ignore qu'il s'engendre des pierres preſque dans toutes les parties du corps; celles de la génération n'en ſont pas même exemptes. *Marcellus Donatus, Lib. 4. hiſt. medic. mirab.* dit avoir trouvé une pierre dans les proſtates. *Jean Rodophe Stalſmannus, obſ. anat.* a donné la deſcription de celle qu'il avoit auſſi trouvée dans l'un des teſticules, qui étoit un peu plus groſſe qu'un pois. *Pachequus obſ. 44.* en avoit tiré d'un teſticule ulcéré; & il y a des preuves que la ſemence s'eſt quelquefois pétrifiée dans les vaiſſeaux éjaculatoires: mais il eſt très-rare qu'il ſe trouve des os dans les abſcès: c'eſt ce qui m'engage à communiquer l'obſervation ſuivante.

Un Orfèvre avoit depuis pluſieurs années, une tumeur au teſticule droit, & cette tumeur étoit devenue avec le tems, auſſi groſſe que la tête d'un enfant, de ſorte qu'elle remontoit dans l'aine, qui étoit de la groſſeur du bras. Il conſulta pluſieurs Chirurgiens, qui jugérent que ſon mal avoit commencé par une hydrocele, & qu'en montant à cheval, le teſticule ayant été comprimé ſur la ſelle, il s'y étoit formé un ſarcocele. On lui fit différens remédes ſans aucun ſuccès. Enfin, il y a environ ſept ans que le *ſcrotum* s'ouvrit naturellement, du côté que le teſticule étoit tumefié, & il en ſortit d'abord pendant quelque-tems une humeur ſéreuſe, qui fut ſuivie d'un écoulement de pus qui étoit quelquefois ſi abondant, que le malade en rendoit juſqu'à cinq onces par jour. Le volume de la tumeur étant beaucoup diminué par l'uſage des mundificatifs & des vulnéraires, *Jean & David Freitagiis* pere & fils, Chirurgiens traitans, apperçurent un corps dur, qui ſe préſentoit à l'ouverture de la plaie, & l'ayant tiré avec des tenettes, il ſe trouva que c'étoit un petit os, dont la ſuperficie étoit rude, qui avoit pluſieurs protubérances, & qui étoit tel à peu-près qu'il eſt repréſenté *fig. XI.* Il ſortit encore de cette plaie un grand nombre d'autres os, de différentes figures & groſſeurs; & on tira enfin avec bien de la peine, celui qui eſt repreſenté *fig. XII.* La plaie, pendant l'eſpace d'environ deux mois & demi, que dura le panſement, ſe ferma enſuite d'elle-même, de maniére que cet homme, quoiqu'avancé en âge, eſt encore aſſez vigoureux; & le teſticule qui avoit été ſi fort tumefié, eſt à préſent dans l'état naturel.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 3. 1684.

OBSERVATION XXVII.

Sur une sueur aux aisselles qui avoit la couleur du vermillon, *par* Jean Maurice Hoffman.

Observ. 27. J'Ai connu, il y a quelques années, un jeune homme, qui avoit de l'embonpoint, & le teint fleuri, dont la sueur, toutes les fois qu'il prenoit un exercice un peu violent, teignoit sa chemise sous les aisselles, d'une couleur qui ressembloit exactement à celle du vermillon; ce que je crois qu'on pouvoit expliquer par l'union des parties sulphureuses du sang, à ses parties salines exaltées & sublimées, par la chaleur & le mouvement.

OBSERVATION XXXII.

Sur l'huile des Pommes de Pin, *par le Dr.* Ehrenfrid Hagendorn, *Physicien de Gorlitz*, *de l'Académie des Curieux de la Nature.*

Observ. 32. JE me persuade que les proprietés salutaires *du pin*, que les Hollandois ont nommé il y a long-tems *l'arbe scorbutique*, ne sont ignorées de personne; mais on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici les vertus de quelques préparations que fournit son fruit. *Le célébre Crugnerus* dans un Ouvrage Allemand, a déjà traité, il y a quelques années, cette matiére; & on trouvera dans cet Auteur, & dans quelques autres encore, la maniére de distiller l'huile des pommes de Pin, qui sera de la meilleure qualité, si elle est d'une belle couleur d'or, si son odeur est agréable, & si son goût est âcre; quoique celle qui est verdâtre ne soit pas moins bonne que la jaune, pourvu qu'elle ne péche point, ni par l'odeur, ni par le goût.

J'ai souvent éprouvé combien cette huile étoit salutaire dans la goutte vague. Je l'unis quelquefois alors, à l'esprit de vers terrestres & de fourmis, & lorsque les douleurs sont dans leur plus grande violence, tems auquel les Anti-arthritiques opérent le plus promptement & avec le plus de succès, je fais frotter souvent la partie affectée avec cette huile, & je fais cesser les frictions dès que les douleurs sont calmées. Dans les engourdissemens des membres, la paralysie, &c. je procure aussi un très-grand soulagement aux malades, en leur faisant faire des frictions sur les parties privées de sentiment, avec cette même huile, mêlée avec du vin, auquel on a mis auparavant le feu. Elle m'a également bien réussi dans les douleurs de sciatiques, & les coliques néphrétiques, & après avoir fait les remédes généraux, à un jeune homme desespéré des Médecins, qui avoit une hydropisie *ascite*, occasionnée par une fiévre quarte: je l'ai guéri, en lui en faisant prendre tous les jours quelques gouttes dans de la biére chaude. Dans les coliques, après avoir donné un lavement au malade, on parvient à en calmer les douleurs par le moyen de cette huile unie à d'autres remédes appropriés selon les cas; de sorte que je suis très-persuadé que dans toutes les maladies,

dies, où l'uſage des ſels volatils & huileux paroît indiqué, ce reméde ſera toujours donné avec ſuccès; car ſi cette huile eſt bien préparée, elle a tant d'âcreté, qu'en s'en frottant la peau, & ſur tout celle du cou, elle y cauſe une ſorte de démangeaiſon ou de picotement très-déſagréable: c'eſt ce qu'éprouva par hazard un jeune homme, il y a environ trois ans, qui m'a aſſuré, que cette huile lui avoit cauſé un ſentiment beaucoup plus incommode que celui qu'excitent l'alun de plume, ou les pepins du fruit du roſier ſauvage, lorſqu'on en frotte à quelqu'un la peau.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 32.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION XXXVI.

Sur la pêche des Perles dans l'Iſle Manar, *près de Ceylan, par le Dr.* Herman Grimmius, *qui a exercé autrefois la Médecine avec beaucoup de réputation dans les Indes.*

LA pêche des Perles avoit rendu célébre l'Iſle *Manar ou Manaar* près de Ceylan, même avant que les Portugais s'en fuſſent rendus les maîtres, & l'Auteur de ce Mémoire aſſure que ceux-ci ne ſont pas mieux inſtruits que les naturels du pays, du tems auquel cette ſorte de pêche a commencé à s'y faire. Il rapporte d'abord les diverſes opinions des Naturaliſtes ſur la génération des perles, que les Anciens attribuoient à la roſée; mais cette opinion paroit à l'Auteur abſolument inſoutenable, parce qu'il eſt conſtant, que les coquillages qui produiſent les perles, ne ſe trouvent qu'à dix ou douze braſſes de profondeur, où la roſée ne peut parvenir, à moins qu'on ne veuille dire avec *Rabbi-Benjamin*, voyage *d'El-Catif dans le Golfe perſique*, que ces coquillages s'élévent du fond de la mer, une fois par an, dans un certain tems marqué, & qu'après s'être en quelque façon impregnés de l'eau des pluies & des roſées, ils ſe replongent au fond de le mer; mais les naturels du pays n'ont aucune connoiſſance de ce fait, quoiqu'ils ſoient perpétuellement ſur cette mer: ils prétendent ſeulement, que lorſque des pluies orageuſes ont entraîné dans la mer un limon mêlé de mouſſe, il ſe forme à ſa ſuperficie une eſpéce de pellicule ou de réſeau, qui reçoit la roſée, & ſur lequel la chaleur du Soleil fait éclorre quantité de petites huîtres, qui ayant acquis une certaine groſſeur & un certain poids, ſe précipitent au fond de la mer avec le réſeau; & que cinq ou ſix ans après, ces huîtres produiſent des perles. Obſerv. 36.

Alkarinnius, Auteur Arabe, & quelques autres Auteurs anciens, ſe perſuadent en effet, que les eaux des pluies, en ſe mêlant avec celles de la mer, ne contribuent pas peu à la formation des perles; & il eſt très-certain, que ces ſortes d'huîtres ſe trouvent ordinairement dans un fond ſabloneux, parmi des filamens viſqueux, verdatres & mouſſeux, & qu'elles meurent auſſitôt qu'on les change de lieu; ce qui ſemble prouver, que cette mouſſe viſqueuſe ſert à leur nourriture, à leur multiplication, & à la production des perles. Mais malgré ces autorités, & le témoignage des naturels du pays, *Grimmius* n'eſt point du tout perſuadé, que ces pellicules en forme de réſeau, étenduës ſur la ſuperficie de la mer, & empreintes de l'eau des roſées, puiſſent, en s'y enfonçant,

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 36.

contribuer aucunement à la formation des perles ; & il adopte l'opinion de quelques Auteurs modernes, qui prétendent qu'elles ſont produites de la même maniére, & ſelon les mêmes loix, que les pierres ſe trouvent dans différentes parties du corps, & des hommes, & des animaux, leſquelles ne ſont qu'une concrétion terreuſe & ſaline, qui acquiert avec le tems un certain degré de dureté. Les perles augmentent en effet peu-à-peu en groſſeur, par *l'appoſition* de différentes couches concentriques, comme les *Bezoards* ; & leur accroiſſement devient quelquefois ſi conſidérable, que la coquille ne peut pas ſe fermer, ce qui cauſe la mort de l'animal qu'elle renferme. Il dit même en avoir trouvé une, au Cap de Bonne-Eſpérance, qui étoit adhérente à ſa coquille, & ſi groſſe, qu'elle peſoit une once ; & qu'après l'en avoir détachée, il avoit remarqué qu'elle étoit creuſe, comme le ſeroit une dent cariée. Pluſieurs inconvéniens s'oppoſent à la production des coquillages qui portent les perles, & en interrompent la pêche pendant pluſieurs années : tels ſont certaines maladies auxquelles ils ſont ſujets, qui les font périr avant que les perles ſoient formées, la trop grande abondance d'algue marine, qui parvient à les couvrir entiérement, la multiplication exceſſive d'autres coquillages nuiſibles à ceux-ci, de grandes tempêtes qui charient des ſables ſous leſquels ils ſe trouvent enſévelis, comme il arriva en 1678, &c.

L'Auteur ne dit rien de la maniére dont ſe fait la pêche des perles, qu'il juge être aſſez connuë, mais il rapporte en peu de mots, comment on ſépare les perles des coquillages qui les contiennent. „ On les enfouit, dit-„ il, dans la terre pendant quelque-tems, pour qu'ils s'y corrompent à un „ certain point : bientôt l'air de ce canton en eſt infecté, & paroît en-„ ſuite rempli d'une très-grande quantité de mouches très-importunes, que „ cette mauvaiſe odeur attire, ou que la corruption des chairs de ces co-„ quillages engendre. On les tire enſuite de la terre, on les fait ſécher, & „ on ſépare les petites perles des groſſes, par le moyen d'une eſpéce de „ crible, percé de trous d'inégale grandeur. Il y a, continuë l'Auteur, des „ différences très-marquées parmi les perles de *Manaar*, non-ſeulement par „ rapport à leur groſſeur, mais par rapport à leur forme & à leur cou-„ leur ; car outre les blanches, il y en a de jaunes, de noires, de brunes, „ de vertes & de rouges, qu'on vend ordinairement aux Maures, & aux In-„ diens, qui les eſtiment plus que les blanches ; & on employe à cette pê-„ che, qui dure ordinairement vingt-un jours, pluſieurs centaines d'hommes „ qui, dès qu'elle eſt finie, s'en retournent dans leur pays.

Extrait des notes ſur cette obſervation.

L'Auteur de ces notes a cru devoir rapporter, d'après *Schultzius de Harlem*, quelques circonſtances, concernant la pêche des perles dans les Indes, que *Grimmius* avoit négli-» gées. Lorſque le jour de cette pêche eſt indiqué, une grande quantité d'Indiens arri-» vent, dit-il, dans des barques, au lieu du rendez-vous, avec leurs femmes & leurs enfans, » & tout le rivage paroît bientôt couvert d'hommes & de tentes. Les pêcheurs ont à l'un » de leurs bras, une éponge imbibée d'huile, qui leur ſert à reſpirer lorſqu'ils ſont ſous » l'eau, en l'approchant de leur bouche & de leurs narrines. Ils ont au cou, un ſac en for-» me de fil ; & au premier ſignal, à l'aide d'une corde à laquelle eſt attachée une pierre » du poids d'environ trente livres, ils ſe précipitent au fond de la mer, où ces coquillages » qui produiſent les perles, ſont ſouvent fortement adhérens : c'eſt pour cela, qu'ils ſont

» toujours armés d'une espéce de harpon, avec lequel ils les arrachent. Lorsque leur sac » est plein, ils font un certain signal, pour avertir qu'il est tems de les retirer, & suivant » les observations rapportées dans les Transactions Philosophiques d'Angleterre, le plus » long-tems que les plongeurs puissent rester sous l'eau, est d'environ un quart-d'heure. On » entasse ces coquillages sur le sable, où ils sont exposés aux rayons du soleil, jusqu'à ce qu'ils » s'ouvrent d'eux-mêmes, & qu'ils commencent à se corrompre. L'Auteur fait ensuite observer, que ces sortes de pêches ne manquent jamais d'être funestes à un grand nombre de personnes, dont les unes sont dévorées par des chiens marins, qu'on nomme dans le pays *Haya*, d'autres sont suffoquées sous les eaux, & d'autres meurent des maladies malignes, occasionnées par l'infection de l'air; & il prétend que, quoique ces perles qu'on pêche sur la côte de Ceylan, soient très-belles, elles sont cependant fort inférieures à celles de Perse, & à celles des côtes opposées, qui bordent l'Arabie heureuse. Ces coquillages, dont la chair est dure & de mauvais goût, ne sont pas les seuls qui produisent des perles: on a observé que, plusieurs autres espéces de testacés de Mer, de Lacs & de Rivières, en différens pays de l'Europe, contiennent de même des perles, qui, quoique moins belles que les Orientales, ne sont cependant quelquefois, ni moins blanches, ni moins rondes, que celles-là. A l'égard de la maniére dont elles se forment, c'est une question qui n'est pas encore bien décidée parmi les Naturalistes. On ne peut penser, dit l'Auteur de ces notes, qu'elles fassent partie de l'animal, & on ne peut pas non plus les regarder comme une matiére excrementeuse, qui s'évacuë selon l'ordre naturel; puisqu'il ne se trouve pas des perles, dans toutes les huîtres, dans tous les moules de la même espéce & du même canton. Les perles sont donc une concrétion contre nature, produite par la surabondance de l'humeur destinée à la formation de la coquille & à la nutrition de l'animal qu'elle contient, qui, après avoir été stagnante dans quelque partie, acquiert de la dureté avec le tems, & augmente en volume par des couches successives, comme les Bezoards animaux: aussi, trouve-t'on souvent au centre des perles, comme au centre des Bezoards, une matiére d'un autre genre, qui sert de point d'appui, & de noyau, aux couches concentriques dont elles sont formées; tel est le petit corps noir, semblable à un grain de poivre, que *Nicolas Stenon Prodrom. dissertation. de Solido intra solidum*, dit avoir trouvé au centre d'une perle. J'ai aussi moi-même apperçu un corps noirâtre & irrégulier, dans une perle de *Passau* en Baviére, & un grain de sable dans une autre.

» A l'égard de la vertu cordiale, que les anciens ont attribuée aux perles, elle me paroît, continuë l'Auteur, très-douteuse; & je me persuade, que ce qui a pu donner cours à » cette opinion, c'est que, lorsque dans les foiblesses & les défaillances occasionnées par de » violentes douleurs d'estomac, on fait prendre aux malades des perles préparées, en calmant la douleur, on fait aussi cesser l'évanouissement: car l'expérience nous apprend, que » cette douleur peut-être assez vive pour causer des foiblesses, sur-tout lorsque le siége du » mal est à l'orifice supérieur de l'estomac, que les Grecs, au rapport de Galien, nommoient, » καρδίαν, à cause du sentiment exquis dont cette partie est douée; ce qui a fait donner » le nom de *Cardialgie* à cette espéce de colique. Il y a en effet quantité de nerfs à l'orifice supérieur de l'estomac, ce qui le rend susceptible d'un sentiment très-vif; & il est » sur-tout blessé par l'âcreté des humeurs: de sorte que les anciens, qui se persuadoient que » le cœur étoit placé du côté gauche, parce que la quantité d'artéres qui s'y trouvent rendent ses pulsations plus sensibles de ce côté que de l'autre, où il y a un plus grand nombre de veines, lorsqu'ils avoient remédié à une lipothymie de cette espéce, en faisant prendre au malade quelque remède absorbant, tel que des perles préparées, du corail, des » yeux d'Ecrevisses, de la nacre de perle, &c. dans quelque eau distillée, qui en émoussant » l'âcreté des humeurs, calmoit la violence des douleurs, croyoient avoir en effet » fortifié le cœur, où ils pensoient qu'étoit le siége du mal, & ils ne doutoient plus dès lors, » que les perles ne fussent en effet cordiales, quoique l'expérience nous apprenne, qu'elles » n'ont pas même une grande vertu, à moins qu'elles n'ayent été dissoutes philosophiquement.

Ces observations sur la prétenduë vertu cordiale des perles sont de Jean George Volckamer, Physicien de Nuremberg, Membre de l'Academie des Curieux de la Nature d'Allemagne.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 3. 1684. Observ. 36.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 3. 1684.

OBSERVATION XXXVII.

Sur l'Angſava, par le même Auteur.

Obſerv. 37. CEt arbre qui croît dans l'Iſle de Java, ſe cultive dans la Ville même de Batavia. Il en diſtille une liqueur d'une belle couleur rouge, qui reſſemble au ſang de Dragon. L'Angſava eſt fort élevé : ſon bois eſt très-dur : il a de très-longues feuilles, & il porte de petites fleurs, d'un goût un peu amer, dont on fait des conſerves qui fortifient l'eſtomac. On tire de ſon écorce qui eſt rouge, une décoction aſtringente, très-propre à remédier à la dyſſenterie ; mais je ne puis décider préciſément ſi cet arbre eſt en effet celui qui porte le vrai ſang de Dragon.

Notes ſur cette obſervation.

Cet arbre eſt différent de celui qui croît dans les Iſles Canaries, décrit par *Cluſius*, *Lib. 1. rarior. plant.* Celui-ci eſt très-élevé ; on le prendroit de loin pour un Pin. Ses feüilles ont une coudée de longueur, un pouce ſeulement de largeur, & ſe terminent inſenſiblement en pointe ; elles naiſſent ſur des branches liſſes & unies, dont la tige eſt groſſe, & le bois très-dur. L'Angſava ne reſſemble pas davantage à celui dont il eſt parlé dans l'ouvrage qui a pour titre *Nard. Ant. Recchi. Lib. 3. rar. med. nov. Hiſpan. cap.* 22. dont les feuilles ſont larges, anguleuſes, ſemblables à celles de la plante qu'on nomme *Bouillon blanc* ; & il n'eſt pas moins incertain, ſi cet arbre eſt celui du Pérou, qu'a décrit *Nicolas Monardus*, *hiſt. de Simpl. Med. Cap.* 37. Comme les Auteurs qui ont parlé de ces différens arbres, prétendent tous, que le ſuc rouge qui en diſtille, eſt le vrai ſang de Dragon, il paroît que cette drogue n'eſt pas encore bien connuë ; & il eſt fâcheux qu'il reſte encore quelques ſimples d'un uſage journalier dans la Médecine, dont on ignore la vraie origine : mais il y a lieu d'eſpérer, que par les ſoins de tant de Phyſiciens, qui ſont actuellement répandus dans les pays étrangers, les tréſors de la nature nous ſeront dans la ſuite mieux connus.

OBSERVATION XXXVIII.

Sur des artères oſſifiées dans un Bœuf, par le même Auteur.

Obſerv. 38. JE fis tuer l'année derniére un Bœuf, dont les artéres des poumons ſe trouvérent oſſifiées, avec toutes leurs branches ; & je remarquai, que ces vaiſſeaux étoient remplis d'un ſang coagulé, qui reſſembloit à de la mouſſe noire.

Notes ſur cette obſervation.

Sans parler du petit os, qui ſe trouve non-ſeulement dans le cœur des vieux cerfs ; mais dans celui des chevaux & des bœufs, qu'on fait paſſer ſouvent pour être celui du cerf, & qui n'eſt certainement formé que par le concours & la réunion des artéres à la baſe du cœur, cette obſervation a été faite plus d'une fois, dans l'homme même. Je me ſouviens que le Dr. *Antoine Marchetti* Anatomiſte de Padouë, nous aſſura dans une de ſes leçons, qu'il avoit autrefois trouvé dans un ſujet, le tronc de la grande artére entiérement oſſeux près du cœur, & ſi dur, qu'on eut de la peine à briſer cette artére avec un

marteau. *Phil. Iacq. Sashſius Gammaral. L. 2. & Jean Schultet. Trichias. admir.* ont de même obſervé une pareille oſſification au tronc de l'aorte deſcendante. *Thomas Bartholin Cent. 2. Epiſt. Medic.* décrit auſſi pluſieurs oſſifications naiſſantes qu'il avoit trouvées dans l'aorte, & dans les valvules ſigmoïdes du cœur. *Jean Conrad. Peyer, Phyſicien de Schaffouſe exerc. anat.* parle de petites oſſifications, qui formoient dans la même artére diverſes aſpérités, & il dit auſſi *Method. hiſt. anat. Med.* avoir trouvé dans un cadavre, les valvules mitrales oſſeuſes. *Jean Rhodius, cent. 3. obſ. 63.* rapporte que *Jean Veſlingius* avoit trouvé de petits os à la naiſſance de l'artére veineuſe. On lit dans *la troiſiéme année de cette Collection, Décurie 1.* une obſervation ſur l'oſſification des valvules ſémilunaires, & dans *la premiére année de la ſeconde Décurie*, il s'en trouve une autre ſur une pareille oſſification de la longueur de près d'une paîme, à la grande artére, & ſur de petits os qu'on apperçut encore dans cette même artére, dans les cœliaques, & dans la veine artérieuſe. Platerus & Thomas Bartholin, diſent en avoir vû un dans un cœur humain. *Pierre Borel. Cent. 1. hiſt. 4.* a donné le deſſein d'un os, qui avoit la forme d'une croix, qui s'étoit formé dans la rate. *Thomas Willis, part. 2. cap. 8. de anim. brut.* parle d'une oſſification ſi complette à l'artére carotide & vertebrale droite, que ces deux artéres étoient abſolument *impermeables*, & *cap. 7. de Cereb. anat.* il dit avoir vû encore une artére carotide droite, qui étoit plutôt pétrifiée qu'oſſifiée. Je pourrois rapporter un grand nombre d'autres autorités ſur de ſemblables oſſifications, mais je me contenterai d'ajoûter ſeulement, que le célébre *Jean Jacques Wepfer, obſ. anat. de Apoplex.* dit avoir trouvé dans un ſujet, les deux carotides incruſtées intérieurement d'une lame oſſeuſe, mince & friable.

Pour concevoir à préſent, comment il arrive que, contre l'ordre naturel, il ſe forme dans certaines parties du corps humain, de telles concrétions oſſeuſes, il faut faire attention que, de même que l'os du cœur d'un jeune Cerf, n'eſt encore que cartilagineux, comme l'a remarqué *Jean Renodæus, lib. 3. de mat. med.* & qu'il acquiert le degré de dureté d'un véritable os, à meſure que l'animal vieillit, la même choſe ſe paſſe dans l'homme, de ſorte qu'en prenant les artéres pour exemple, leurs tuniques membraneuſes naturellement fortes & épaiſſes, peuvent devenir d'abord cartilagineuſes, & telles que *Rhodius L. C. d'après Charles Offredus, & Thomas Bartholin, cent. 1. hiſt. anat. 50.* diſent en avoir vû; & qu'elles peuvent acquérir enſuite avec le tems toutes les qualités d'un os; ce qui eſt d'autant plus vraiſemblable, qu'il arrive quelque choſe de pareil au fœtus, dans lequel les os ne paroiſſent d'abord que comme des parties membraneuſes, qui acquiérent enſuite la conſiſtence des cartilages, & enfin la ſolidité & la dureté propres aux os, comme *Théod. Kerchringius Oſteogen. Fœt.* l'a très-bien démontré. Ainſi il y a lieu de croire que dans les vieillards, qui ſont les plus ſujets à ces oſſifications contre nature, cela arrive par le trop grand épaiſſiſſement & le deſſéchement des ſucs gelatineux & nourriciers, ou même par la diminution de la quantité de l'humide vital.

Luc Schroek le Fils.

Ephemerides de l'Acad des cur. de la Nature.

Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 38.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION XLII.

Sur les Demoiſelles, la plus belle eſpéce de toutes les mouches, par le Dr. Chrétien Mentzelius.

QUoique cet inſecte ait du ſe faire remarquer dans tous les tems, par les belles couleurs dont la nature a paré ſon corps & ſes ailes, où brillent l'or & l'azure, les anciens Auteurs n'en ont point parlé, par ce qu'on regardoit autrefois les inſectes en général, comme des êtres vils & abjects. *Aldrovande* eſt le premier qui l'ait décrit ſous le nom de *Perla*, dénomination purement Italienne: & Mentzelius ſe propoſe principalement dans ce mémoire, de rapporter quelques obſervations qui ont échappé à ce Naturaliſte, & à ceux qui l'ont ſuivi.

Obſerv. 42.

Les yeux de cet inſecte fixent d'abord l'attention de notre Auteur: ils

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 42.

ſont formés par deux tuniques cornées, convexes & tranſparentes, qui entourent toute la tête, & qui ſont parſemées d'une infinité de pupilles, ou de petits criſtallins, qui paroiſſent comme autant de petits points noirs, rangés en échiquier ; Leuwenhock en a compté juſqu'à huit mille, de ſorte que cet inſecte, dont les yeux ſont immobiles, ne laiſſe pas de voir en même-tems, & très-diſtinctement, tout ce qui ſe paſſe derriére, à côté, & devant lui ; ſtructure admirable, qui eſt commune aux mouches ordinaires & aux eſcarbots, & qui fournit à l'Auteur le ſujet de diverſes réfléxions phyſiques & morales, que nous ne rapporterons pas, pour ne pas donner une trop grande étenduë à cet extrait. Après avoir parlé de l'œil, il renvoye aux obſervations *de Muraltus* pour la deſcription Anaromique des autres parties du corps de cet inſecte. *Voyez à ce ſujet la ſeconde année des Éphémérides* : & il fait obſerver enſuite qu'*Aldrovande*, n'a pas connu toutes les eſpéces de *Demoiſelles*, qu'il y en a de grandes, de médiocres, & de très-petites ; & qu'elles différent encore entre elles, par la couleur de tout le corps, ou ſeulement de quelques parties.

La premiére eſpéce d'*Aldrovande* repreſentée, dans la *planche N°. 1.* eſt de grandeur médiocre, & elle a tout le corps d'un verd jaunâtre & pâle, à l'exception du ventre, qui eſt d'un roux brun. Cette eſpéce paroît, dit l'Auteur, dans l'Electorat de Brandebourg. Au mois d'Août, dans les lieux ſecs, elle ſe poſe ordinairement ſur des brins de rame, & elle paroît principalement avide de ces mouches qui ont un aiguillon, au lieu de trompe, & qui s'attachent au fondement des beſtiaux, & aux jambes des hommes dont elles ſuçent le ſang.

La Demoiſelle de la plus grande eſpéce, ſurpaſſe toutes les autres par l'éclat de ſes couleurs. Tout ſon corps eſt d'un beau verd doré & brillant : ſa queuë eſt fort menuë, mais un peu plus groſſe à ſon extrémité qu'à ſon milieu. Elle eſt repreſentée au *N°. 2.* Quoique toutes les Demoiſelles de la grande eſpéce ayent l'extrémité de la queue bleue, & plus groſſe que le reſte, le ſexe y met cependant quelque différence ; car le mâle a cette extrémité plus petite, & la femelle l'a beaucoup plus groſſe. *Voy. la planche N°. 3.* où cette différence eſt marquée, dans deux de ces inſectes de l'un & de l'autre ſexe.

Parmi les Demoiſelles de la plus petite eſpéce, l'Auteur a obſervé, qu'il s'en trouvoit d'un verd pâle, qui avoient des rayes brunes, principalement au dos & à la poitrine, & d'autres d'un bleu foncé, avec des bandes circulaires & blanches. *Voy. la planche N°. 3. Lettre F.*

Après ces courtes obſervations ſur les eſpéces diverſes des Demoiſelles, l'Auteur rapporte aſſez au long l'hiſtoire de la génération de ces inſectes : » Preſque toutes, dit-il, prennent naiſſance dans les eaux, dans les mois de » Juin, Juillet & Août : elles voltigent de côté & d'autre, pour trouver » la nourriture qui leur eſt propre ; elles s'accouplent enſuite pour perpé» tuer leur eſpéce, & leur accouplement ſe fait en l'air de la maniére ſui» vante. Le mâle pourſuit la femelle, & lorſqu'il peut l'atteindre, il la ſaiſit » par la queuë, il recourbe en-deſſous la ſienne, à l'extrémité de laquel» le, ſont les organes de la génération, ſous la forme de deux petits cro» chets, & il l'introduit entre la poitrine & le bas-ventre de la femelle,

» où ſont ſituées ſes parties naturelles. Ces inſectes ainſi accouplés, volti-
» gent en l'air, juſqu'à ce que ne pouvant plus voler, ils s'abbaiſſent ſans
» ſe ſéparer, & ſe poſent ſur le premier brin de jonc ou de ramée qu'ils
» rencontrent, la femelle étant en-haut, & le mâle au-deſſous d'elle. *Voy.*
» *la Planche No. 5. Lettre G.* Les femelles étant ainſi ſuffiſamment fecon-
» dées, ſur la fin d'Août, & au mois de Septembre, où les nuits commen-
» cent à être fraîches, elles vont voltiger ſur la ſuperficie des eaux, d'où
» elles ſont ſorties, & y laiſſent tomber peu-à-peu leurs œufs, qui ayant
» été échauffés par la chaleur du ſoleil, produiſent des vers, qui ont d'abord
» la forme de petites anguilles, & s'étant nourris pendant quelques-tems de
» limon & d'écume, ſur les bords de l'eau, après avoir changé pluſieurs
» fois de peau, ils prennent la forme de petits inſectes aquatiques, qui ont
» de petits yeux ronds & ſix pattes, & qui reſtent tout l'hiver ſous l'eau,
» où ils ſe nourriſſent de petits vers & d'inſectes de leur eſpéce. Dans cette
» premiére métamorphoſe, ils ont acquis une eſpéce d'enveloppe, qui ca-
» che l'animal plus parfait qui en doit éclore, & c'eſt cette enveloppe, que
» les Anciens ont appellée en général *Cryſalide*, à cauſe de la couleur d'or,
» & de celle qui renferme les papillons blancs. Mais comme tous les vers
» ainſi transformés, n'ont pas cette couleur d'or, & que la plûpart en cet
» état ſont immobiles comme une petite ſtatuë, à laquelle ils reſſemblent, ou
» que malgré cette enveloppe, ils ont des pieds & un mouvement progreſ-
» ſif, j'aime mieux appeller cette pellicule qui les couvre, *le ſimulacre*, ou
» la repreſentation de l'animal plus parfait, qui en doit naître. Les ſimulacres
» des Demoiſelles reſtent donc tout l'hiver ſous l'eau, comme nous l'avons
» dit, & il s'en trouve ſouvent dans les filets des pêcheurs, qu'ils prennent
» ordinairement pour des *Guépes aquatiques*, quoique ces inſectes ſoient d'un
» autre genre: & ces vers ainſi transformés, après avoir vécu tout l'hiver
» dans l'eau, y ayant acquis une groſſeur ſuffiſante, & une ſorte de matu-
» rité, dans les mois de Juin & de Juillet, lorſque le ſoleil eſt dans ſa for-
» ce, ils quittent l'eau & le limon, & ſe diſpoſent à un autre genre de vie.
» Pour cela, ils s'élévent hors de l'eau, & grimpent ſur les roſeaux, & ſur
» les tiges des plantes aquatiques qu'ils rencontrent, ils s'y colent & s'y at-
» tachent fortement par les pattes, juſqu'à ce que le ſoleil ayant ſéché la
» pellicule qui les enveloppe, celle-ci ſe fende par le milieu ſur le dos,
» & en trois parties, à l'endroit du front & des yeux: alors la Demoiſelle
» paſſe d'abord ſa tête par cette ouverture, comme on le peut voir, dans la
» *planche No. 5. Lettre C. qui repreſente un de ces inſectes de la plus petite eſ-*
» *péce, & enſuite les pattes de devant. Voy. la même planche, No. 4. qui re-*
» *preſente une Demoiſelle de la plus grande eſpéce à queuë large & bleue, ce que*
» *j'ai de même obſervé à l'égard de celle de grandeur médiocre, No. 2.* après
» quoi, les aîles & les autres parties du corps ſortent facilement de leur pe-
» tit étui, qui reſte attaché au même lieu, en conſervant à l'extérieur ſa
» premiére forme; & toute cette opération ne dure qu'une heure. La De-
» moiſelle ne s'écarte pas d'abord beaucoup du lieu où elle vient de pren-
» dre naiſſance, mais elle y reſte tranquille une heure ou deux, pour que
» le ſoleil puiſſe ſécher ſuffiſamment ſes aîles & les autres parties de ſon
» corps; & ſe ſentant enſuite aſſez forte, elle prend ſon vol dans l'air, va

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann 3. 1684. Obſerv. 42.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 42.

» donner la chaſſe aux mouches dont elle ſe nourrit, & cherche bientôt à » s'accoupler & à perpétuer ſon eſpéce, comme nous l'avons déja dit. Le „ mois d'Août ou de Septembre étant arrivé, ces inſectes vont dépoſer ſur » les eaux leurs œufs qui produiront d'autres Demoiſelles l'année ſuivante; » & ayant fourni leur cariére, comme il ne leur reſte plus rien à faire, » elles continuent de voltiger à la ſuperficie de l'eau, juſqu'à ce qu'elles de- » viennent la proye des poiſſons ou de quelques hirondelles.

L'Auteur fait enſuite remarquer, qu'il y a néanmoins quelques eſpéces de Demoiſelles, telles que celles dont il a donné la figure dans la même planche No. 1. dont la métamorphoſe s'opére dans les terres humides, comme il arrrive à quelques autres inſectes ; ce qu'il a particuliérement obſervé étant à Boulogne, à l'égard des *Cigales*, où il en vit une, qui ſortoit de terre, & qui n'étoit qu'à moitié hors de ſon enveloppe. *Le célébre Goëdart métamorph. de inſect. part. 3.* prétend avoir trouvé dans des foſſés ſans eau, des dépouilles de Demoiſelles de la petite eſpéce, qui ont tout le corps d'un bleu foncé, mais *Mentzelius* eſt perſuadé que ces foſſés avoient été deſſéchés, & qu'ils avoient contenu des eaux ſtagnantes.

OBSERVATION XLIV.

Sur une femme qui n'avoit point d'eſtomac, par François Lowenwald, *Profeſſeur de Médecine à Pragues.*

Obſerv. 44.

LE premier de Décembre 1676. je diſſéquai à Pragues dans l'Hôpital deſtiné aux Italiens, une femme âgée de quarante & quelques années, qui ſe plaignoit depuis très-long-tems de douleurs aiguës aux hypocondres. Elle avoit un abſcès ou plutôt une très-groſſe tumeur ſquirreuſe à la partie ſupérieure du crâne du côté gauche, & elle mourut enfin de convulſions. Voici les choſes ſurprenantes que nous obſervames en faiſant l'ouverture de ſon cadavre ; nous commençames cette diſſection par la tête, où étoit cette tumeur. Ayant donc fait une inciſion cruciale ſur les tégumens communs, nous trouvames toute la partie antérieure du crâne abſolument cariée & putride ; le cerveau, en cet endroit, étoit en partie corrompu, & en partie ſquirreux juſqu'à la faux, & le ventricule gauche poſtérieur, étoit rempli d'eau ; mais ce qui eſt aſſurément bien remarquable, c'eſt que cette femme en pareilles circonſtances, & dans une affection du cerveau auſſi grave, ne s'étoit jamais plainte d'aucune douleur de tête conſidérable & locale, & n'avoit eu ni engourdiſſemens, ni paraliſie, ni aucunes attaques d'apopléxie ou d'épilepſie.

Après avoir examiné les autres parties du cerveau, qui étoient dans leur état naturel, je fis l'ouverture de la poitrine, & ayant enlevé le *ſternum*, je trouvai les poumons colés à la plévre & dans un état d'inflammation : j'ouvris le péricarde qui contenoit un cœur d'un très-gros volume, & dont toutes les parties étoient d'une grande étenduë, mais particuliérement ſes gros vaiſſeaux, tels que la veine-caye, l'artére pulmonaire & l'aorte qui avoient

avoient plus de diamétre que les inteſtins, & qui ſurpaſſoient en groſſeur le bras d'un enfant.

Ayant fait une inciſion au diaphragme, & écarté le péritoine, nous examinames le bas-ventre. Le foye & la rate nous parurent d'un volume beaucoup plus grand que dans l'état naturel : leur parenchyme n'avoit pas toute la conſiſtence qu'il devoit avoir, & la rate, au lieu d'être placée à l'ordinaire dans l'hypocondre gauche, étoit couchée le long de l'épine dorſale, & y étoit fortement adhérente : mais ce qui nous cauſa la plus grande ſurpriſe, & ce que je ne crois pas qu'on ait jamais obſervé dans aucun ſujet, c'eſt que cette femme n'avoit point abſolument d'eſtomac, & nous n'apperçumes au lieu où il devoit être, que le *duodenum*, qui n'avoit pas même toute ſon étenduë ordinaire.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 44.

Ce vice de conformation étoit cauſe, ſans doute, que cette femme, en qui ce viſcére, qui eſt le réſervoir des alimens, manquoit, ne pouvoit ſupporter long-tems la faim, & étoit obligée de prendre ſouvent de la nourriture, & que la digeſtion ne ſe faiſant que dans les inteſtins, ou les ſucs nourriciers ne pouvoient pas faire un long ſéjour, le chile arrivoit à la vérité en plus grande quantité au cœur, mais moins élaboré que ſi la coction s'en fut faite dans l'eſtomac; & c'eſt auſſi pour cela, qu'il falloit des vaiſſeaux d'un plus grand diamétre, pour recevoir cette grande quantité de ſang imparfait.

Les inteſtins & les reins n'étoient pas dans leur ſituation naturelle, car les premiers paroiſſoient ſuſpendus comme par un fil dans la région épigaſtrique, & occupoient la place de l'eſtomac ; de ſorte qu'il n'y en avoit qu'une très-petite portion dans l'hypogaſtrique ; & les reins n'étoient pas placés ſur les vertébres des lombes, mais beaucoup plus haut, & étoient couverts par le plus grand lobe du foie. N'ayant plus rien à obſerver dans le bas-ventre, & nous étant ſouvenus que cette femme avoit été ſujette pendant pluſieurs années à des douleurs de ſciatique, dont la violence avoit été ſi grande, que le fémur droit étoit hors de ſon articulation, & que la jambe droite étoit plus courte que la gauche, nous jugeames à propos de diſſéquer cette partie, & nous trouvames le fémur carié & mollaſſe dans la moitié de ſa longueur : *les deux trochanters* étoient détruits & conſommés : la tête du fémur étoit toute rongée à ſa partie interne, & creuſe comme une noix vuide, tandis qu'au dehors, & à ſa partie cartilagineuſe, qui s'inſére dans la cavité de *l'iſchion*, quoique plus molle & d'une ſubſtance plus ſuſceptible d'éroſion, il étoit dans ſon état naturel. Le ligament large & circulaire qui entoure l'articulation, étoit entiérement conſommé ; mais le ligament interne, ou rond, qui aſſujettit la tête de l'os à l'*iſchion*, n'avoit ſouffert aucune altération ; de ſorte que nous ne pouvions concevoir comment il avoit pu ſe faire, que toutes ces parties ayant été abreuvées des mêmes humeurs viciées, les plus dures euſſent été détruites par ſon âcreté, tandis que les plus molles y avoient réſiſté.

Cette femme, au reſte, ayant pu vivre plus de quarante ans ſans eſtomac, c'eſt une preuve que ce viſcere n'eſt pas d'une néceſſité abſoluë à la vie, & quoique ce cas ſoit très-rare & peut-être unique, il n'en eſt pas moins vrai, & on ne doit pas pour cela le mettre au nombre des prodi-

ges. *Bonet. anat. Pract.* en parlant des maladies de l'eſtomac, rapporte des choſes à peu-près auſſi extraordinaires ; & on a d'ailleurs des exemples de perſonnes qui ont vécu pluſieurs mois, ſans que leur eſtomac fit aucunes fonctions, c'eſt-à-dire, ſans boire ni ſans manger, & même ſans qu'on leur eut fait prendre aucuns lavemens nourriſſans. On a vû d'autre côté des femmes hiſtériques, dont la reſpiration paroiſſoit abſolument interceptée ſans qu'elles en fuſſent ſuffoquées. Les viſcéres les plus importans du corps ne ſont donc néceſſaires pour la conſervation de chaque individu que d'une maniére relative.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 44.

Ce Mémoire a été communiqué au Dr. Lawenwald, par Jacques-Jean Wenceſlas Dobrzenski de Negrepont, Profeſſeur de Médecine & de Philoſophie à Pragues.

OBSERVATION XLV.

Sur les fléches empoiſonnées dont on ſe ſert à Macaſſar, *& dans les autres petits États de l'Iſle* Célebes, *tirée de ſon Journal, & précédée d'une courte relation ſur le même ſujet, par M.* André Cleyerus, *adreſſée à M.* Mentzelius, *par M.* Corneille Spielman, *Commandant des troupes de la République de Hollande aux Indes Orientales.*

Obſerv. 54. VOus ne ſerez peut-être pas fâché d'apprendre quelques particularités touchant ce funeſte venin dont les habitans de *Macaſſar* empoiſonnent leurs fléches, & par le moyen duquel ils ont fait périr un aſſez grand nombre de nos Soldats.

Ils lancent ces fléches en ſoufflant dans des Sarbacanes de roſeaux, & la plus legére bleſſure, ne fut-elle qu'à la peau, eſt ſuivie d'une mort prompte & certaine. Si le venin a été recemment préparé, le mal eſt ſans reméde ; mais lorſqu'il a vieilli, ou qu'il a été éventé, il perd beaucoup de ſa force, & c'eſt pour cela que ces peuples ont la plus grande attention de le garantir des impreſſions de l'air. Les excrémens humains qu'on fait avaler à la perſonne bleſſée, ſont le meilleur reméde connu contre ce poiſon, parce qu'ils excitent le vomiſſement ; mais lorſqu'il eſt de la qualité la plus dangereuſe, il ſe mêle d'abord dans le ſang, il eſt porté au cœur, & alors ce reméde n'eſt d'aucun ſecours. Ces Inſulaires portent auſſi des poignards empoiſonnés, qu'ils nomment *Kriſſen*, qui occaſionnent aux plaies qu'ils font, une gangréne ſubite, à laquelle il eſt impoſſible de remédier.

Journal de M. Spielman.

Ce que j'ai appris des petits Rois de *Macaſſar*, qui ont été ſubjugués, touchant le bois dont ils ſont leurs fléches, & le venin mortel dont ils les empoiſonnent, m'a paru aſſez intéreſſant pour mériter d'être rapporté. Ils tirent ce bois de *Paſſir*, & le poiſon de *Koete*, qui eſt l'endroit de l'Iſle le plus éloigné des côtes de la mer ; & ces petits Rois, qui ſont tous parens ou alliés, s'obligent par ſerment entr'eux, de ne communiquer le vé-

ritable secret de la préparation de ces fléches empoisonnées, qu'aux grands du Royaume. Parmi les poisons dont on fait usage dans cette Isle, il y en a de beaucoup plus actifs que d'autres ; & celui qu'on tire des habitans des montagnes de *Loradia*, n'est pas de la plus grande violence, parce que bien des personnes croyent que les *Loradiens* ne se défont pas du plus actif, & qu'ils le gardent pour en faire eux-même usage dans l'occasion. On pourroit même en trouver dans le territoire de *Macassar*, qui auroit plus de force ; mais il y a très-peu de personnes dans ce canton, & parmi les *Bugiens*, qui sçachent bien connoître ces poisons, & qui soient en état de distinguer les plus violens des plus foibles. De tous ces petits Souverains que nous avons soumis, ceux de *Soping* & de *Lomeza*, m'ont paru être les mieux instruits sur la nature de ces poisons, & sur le choix qu'on en doit faire.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 3. 1684. Observ. 45.

Ce poison doit être conservé dans un lieu tempéré ; la trop grande chaleur l'altére, & le grand froid lui est encore plus contraire ; de sorte qu'on a la plus grande attention de le garantir de l'un & de l'autre, & d'empêcher qu'il ne s'évente, en le gardant dans des boëtes bien fermées, & enveloppé dans des linges en dix doubles, qu'on renouvelle tous les sept jours. Ces petits Rois m'ont appris, qu'aux environs des lieux où croissent les arbres qui le produisent, on ne voyoit à une très grande distance, aucune plante, aucun autre végétal ; & ce venin est le suc épaissi qui s'écoule des incisions qu'on fait à l'écorce de ces arbres, de la même maniére qu'on retire d'autres sucs concrets de certaines plantes, & de quelques autres arbres. Ce suc, en s'écoulant de l'arbre, est brun, ou d'un rouge obscur ; & peu de tems après, il devient aussi dur que la pierre, en conservant sa même couleur. Lorsqu'il est question de recueillir cette liqueur empoisonnée, comme on ne peut approcher des arbres d'où elle découle sans danger, parce que s'il en tomboit seulement une goutte sur la main, elle causeroit une roideur & une contraction dans tous les membres, ceux qui font commerce de ce suc venimeux, se servent de longues tiges creuses, de *Bambou*, à l'extrémité desquelles, ils adaptent un petit tuyau de fer pointu par un des bouts, qu'ils enfonçent dans l'écorce de ces arbres, d'où il distille ensuite une liqueur qui s'écoule dans la cavité de ces roseaux, qui s'y durcit bientôt, & qu'ils portent à leurs Rois, sous la forme de grains ou de globules de différente grosseur. Dans le Royaume de *Macassar*, on fait diverses petites masses de ces grains, relativement aux differens degrés de force & d'activité qu'on leur suppose, & alors le coup d'œil ne suffit plus pour juger de la violence de ce poison ; il faut, en ce cas, en raper une certaine quantité, & faire dissoudre cette poudre dans l'eau : les plus intelligens se contentent seulement d'y plonger cette masse, & par l'ébullition plus ou moins grande que ce suc concret y excite, on juge du degré de violence du poison.

Lorsqu'on veut en faire usage, & qu'il s'agit d'empoisonner la pointe des fléches, que ces peuples font ordinairement avec des dents de *Requin*, ils en ratissent une certaine quantité, & cette matiére étant dissoute dans l'eau, & en consistance de mucilage, ils font infuser dans cette même eau, une certaine hèrbe, que les *Malais* nomment *Lampogang*, & les habitans de Macassar, *Laïapoia*, ce qui signifie la même chose que Gingembre amer,

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 45.

parce que cette plante reſſemble en effet au Gingembre, & qu'au lieu d'avoir ſon goût âcre & aromatique, elle eſt amére. On paſſe enſuite cette liqueur, & on y plonge la pointe des fléches, qu'on a grand ſoin de garantir de l'impreſſion de l'air, en les enfermant exactement dans des Carquois, ou dans des roſeaux de *Bambou*; & le poiſon qui s'y eſt attaché, peut conſerver toute ſa force pendant deux ans, mais il peut la perdre auſſi quelquefois dans l'eſpace de deux mois, & toute la maſſe de ce ſuc empoiſonné ſe corrompt même ſouvent, & n'a plus aucune vertu, lorſqu'il n'a pas été bien conſervé. Nous avons déja fait obſerver que, lorſque ce poiſon étoit de l'eſpéce la plus violente, il cauſoit à l'eau une grande ébullition, & quoiqu'on le puiſſe manier, & même le préparer ſans danger, durant l'opération cependant, on s'apperçoit d'une augmentation de chaleur dans tout le corps, d'une maniére ſenſible.

Ce venin cauſe la mort, ſans doute, en ſe mêlant dans le ſang, & lorſqu'il eſt de l'eſpéce la plus violente, tous les Antidodes que j'ai vu employer par les naturels du pays, même les excremens humains, pris intérieurement, auxquels les gens du peuple ont recours en pareil cas, ſont ſans effet contre ce poiſon, & la mort eſt alors auſſi prompte qu'inévitable. On prétend même, que lorſque par le moyen de quelques contrepoiſons, on a été aſſez heureux pour éviter une mort ſubite, on n'a fait ſeulement que la retarder; que le poiſon agit encore au bout d'un an, de deux & même de trois ans, & fait périr la perſonne bleſſée, après ce long intervalle de tems. La mort eſt ſurtout certaine pour ceux qui en pareilles circonſtances, & après avoir été bleſſés par ces fléches empoiſonnées, font uſage des femmes, ou qui ſeulement vivent habituellement avec elles, & qui mangent des champignons, & autres productions de la terre du même genre.

Notes ſur cette Obſervation.

Jean-Jacques *Saar* de Nuremberg, *Hodæporie milit. Ann. 46.* rapporte à peu-près les mêmes choſes, touchant cette eſpéce de poiſon.

OBSERVATION XLVII.

Sur une tumeur à la gorge d'une nature ſingulière, par Jean Louis Hannemannus, *Profeſſeur de Philoſophie à* Kiel.

Obſerv. 47. UNe femme vient de mourir à *Friderikſtat*, dans notre Cherſoneſe Cymbrique, d'une tumeur fort extraordinaire. Il lui étoit ſurvenu un abſcès à la gorge, mais cependant fort différent de celui qu'occaſionne l'eſquinancie; & cette tumeur paroiſſoit être plutôt de la nature de ces caroncules qui ſe forment ſouvent dans le canal de l'urine, ou à ſon orifice. Elle fermoit non-ſeulement le paſſage de l'œſaphage, ſi exactement, qu'aucun aliment ſolide ou liquide, ne pouvoit arriver à l'eſtomac, mais elle faiſoit obſtacle au mouvement des muſcles *Cephalopharyngiens*, *Sphænopharyngiens* & *Stylopharyngiens*, & cette tumeur cauſa enfin la mort à cette femme, qui n'a-

voit aucune autre maladie, & qui se portoit bien à tous autres égards. On avoit, jusqu'à deux fois, facilité le passage des alimens avec le fer, mais lorsqu'il fut question de recourir à ce remède une troisiéme fois, elle préféra la mort à cette cruelle opération. On demande à présent si, dans ces circonstances, on auroit pu pratiquer *la Bronchotomie*. *Le Dr. Blancardus, Collectan. Medico-Phisic. Cent.* 3. *Obser.* 54. rapporte un cas à peu-près semblable, & il juge que cette espéce d'abscès est de la nature du *Steatome*, ce que je ne prétends point contredire.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 3. 1684. Observ. 47.

Notes sur cette observation.

Un Auteur Anonyme, *Append. Cent. 4. obs. Riverian. 14.* parle des tumeurs qui se forment à l'œsophage, qui, en empêchant la déglutition, font périr les malades d'inanition : & quoiqu'il juge la cure de cette maladie très-difficile, il donne cependant la méthode de la traiter. *Nicolas Fulpius, Lib. 1. obs. Cap. 44.* a observé, qu'entre l'œsophage & la trachée artére, il se formoit quelquefois une tumeur dure, qui, en comprimant la gorge, fermoit absolument le passage des alimens, & par-là causoit la mort ; que cependant cette maladie étoit curable, lorsque la tumeur étoit produite par une humeur pituiteuse, mais qu'elle étoit sans remède, lorsqu'elle étoit causée par une bile noire ; & il rapporte des exemples de l'un & de l'autre cas. *Joach. Camerarius Epist. 110. Cista Med. hornung.* parle de différens abscès qui rendoient la déglutition absolument impossible, & il rapporte que, par une longue suite de remédes, il étoit parvenu à guérir un malade à qui il étoit survenu un abscès de cette nature. *Le Dr. Beckers Decur. 1. Ephémer. Nat. Cur. ann. 4. obs. 67.* parle aussi d'une sorte d'obstruction considérable de l'œsophage, qui fit périr le malade par le resserrement du cartilage annulaire, où il ne restoit plus qu'une très-petite ouverture, *Jean Rhodius, Cent. 2. Observ. Medic. 46.* rapporte une observation sur une difficulté d'avaler, dont le malade mourut aussi, produite par des carnosités survenuës à la suite d'une ulcére vénérien ; & il décrit encore, *Obs. 47.* une maladie à peu-près semblable, causée par une tumeur squirreuse. A l'égard de la question proposée par le Dr. *Hannemannus*, je ne vois pas que l'opération de la *Bronchotomie* puisse être pratiquable en pareil cas, sur-tout lorsque la situation trop profonde de la tumeur, ne permet pas à l'opérateur de l'appercevoir.

OBSERVATION LVII.

Sur une Gangréne aux mains, occasionnée par l'eau froide, par le même Auteur.

UN jeune homme, dans l'ardeur d'une fiévre violente, ayant plongé ses mains dans l'eau froide, & les y ayant tenues assez long-tems, les en retira noires, & presque sans sentiment.

Notes sur cette observation.

Le *Dr. Sebastien, Wirdigio, Lib. 1. Medic. Spirit. Cap. 9.* fait observer, qu'y ayant une sorte d'antipathie entre le froid & le chaud, les esprits animaux se retirent de la partie que le froid a saisi, & qu'il n'est pas dès-lors surprenant, que le sang y restant en stagnation, & sans mouvement, elle perde bientôt le sentiment & la vie. On trouve au reste, parmi les observations de *Horstius, part. 2. Lib. 4. Obs. 24.* un fait tout à fait semblable à celui qui vient d'être rapporté... Un jeune homme qui avoit une fiévre ardente, pour se procurer quelque rafraîchissement, ayant de même plongé ses mains dans de l'eau très-froide, les en retira noires & privées de tout sentiment, & malgré tous les secours qu'on lui donna, on ne put parvenir à les rétablir dans leur état naturel, ce qui peut arriver Observ. 57.

d'autant plus facilement en pareilles circonſtances, que *Panarol. L. 5. Pentecoſt. obſ. 48.* a obſervé que dans certaines fiévres malignes, il paroiſſoit naturellement des ſignes de mortification ſur tous les membres.

Luc. Schrock, le Fils.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 3. 1684.

OBSERVATION LXV.

Sur une hydropiſie qu'on regardoit comme incurable, & qui fut guérie par un reméde empyrique, par le Dr. Roſinus Lentilius.

Obſerv. 65.

LA femme d'un pauvre Charpentier, âgée de trente-ſix ans, fut attaquée l'année derniére, d'une hydropiſie aſcite-timpanite, qu'elle porta plus de ſix mois, & qui la réduiſit à l'extrémité, de ſorte que pendant plus de trois mois, elle fut recommandée aux priéres publiques, ſans qu'elle eut pris pendant tout ce tems aucuns remédes, car le mari de cette femme, dès le commencement de ſa maladie, ayant conſulté un Médecin, celui-ci ne voulut lui en ordonner aucuns, & l'aſſura qu'elle n'avoit aucune guériſon à eſpérer. Cet homme me vint enfin trouver, m'expoſa l'état de la maladie de ſa femme, & en même-tems ſon extrême indigence; après avoir refléchi ſur les diverſes circonſtances de cette maladie, & ayant mis ſur-tout en conſidération, que la malade étoit en quelque façon deſeſpérée, je lui ordonnai pour purgatif un extrait d'*Eſule*, eſpéce de *Tithymale*, dans du petit lait de chévre, & pour boiſſon ordinaire, une décoction de baies de Geniévre dans la même ſorte de petit lait, reméde que je me ſouvins alors d'avoir vu parmi les cures empyriques *de Martin Ruland*, & qu'il a eu grande raiſon de nommer ainſi. Le mari fut d'autant plus content de mon ordonnance, qu'il avoit heureuſement une chevre, ſans quoi il auroit peut-être trouvé ce reméde encore trop diſpendieux pour ſes facultés. Quinze jours après, comme je m'apperçus qu'on avoit ceſſé de recommander cette femme aux priéres des Fidéles, je la crus morte, mais le contraire m'ayant été aſſuré, je fis venir le mari, & je lui demandai ſi la femme avoit pris quelqu'autres remédes que ceux que je lui avois ordonné; il m'aſſura qu'il n'avoit rien changé, ni rien ajoûté à mon ordonnance, qu'il étoit très-vrai, que l'enflure du ventre de ſa femme étoit abſolument diſſipée, & qu'elle ſe portoit parfaitement bien. *Voy. les obſervations 18 & 19. de la premiére Decurie des Ephémérides des Curieux de la Nature, année IX. & X.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION LXXII.

Sur une petite fille qui accoucha d'une autre petite fille, quelques jours après sa naissance, par le Dr. Gabriel Clauderus, *de l'Académie des Curieux de la Nature.*

Dec. 2. Ann. 3. 1684.

JEan Baptiſte Ferrarius Heſperid. Lib. 3. Cap. 19. Olaus Wormius Muſ. Lib. 2. Phil. Jac. Sachcius Gammarolog. Lib. 1. & Jean Daniel Major Ephem. Germ. Decur. 1. Ann. III. Obſ. 241. ont fait des obſervations curieuſes ſur des citrons bien conformés, trouvés dans d'autres citrons. *Thomas Bartholin Tract. de inſolitis partus vitiis*, rapporte des choſes plus extraordinaires encore, & il prétend qu'on a vû des petites ſouris, qui en naiſſant, étoient pleines d'autres petites ſouris; qu'une jument, en Eſpagne, avoit fait une mule, qui étoit elle-même pleine d'une autre mule, & qu'on gardoit dans le cabinet de curioſités naturelles de *Coppenhague*, un œuf, qui contenoit un autre œuf. Mais ce que le même Auteur rapporte dans le même Traité, *Chap. 11. & Cent. 6. Hiſt. Anat. Obſ. 100.* ſur une petite fille qui ſe trouva enceinte en naiſſant, eſt beaucoup plus rare & plus extraordinaire. Obſerv. 72.

Un cas pareil à ce dernier, eſt arrivé cependant près de cette Ville *de Tharinge* en 1672, dans un Bourg qui appartient à M. de *Breſtenbauch*. Voici le fait, tel qui m'a été rapporté par la belle-mere de M. le Maréchal de *Fimpling*..... La femme d'un Meunier du Bourg de *Bezendorff*, accoucha à ſon terme, d'une petite fille qui paroiſſoit ſe bien porter, & qui étoit très-bien conformée, à l'exception qu'elle avoit le ventre plus gros que dans l'état naturel. Cette petite fille, huit jours après ſa naiſſance, fut attaquée de violentes douleurs de ventre, dont ont s'apperçut bientôt par ſes cris continuels & ſes mouvemens inquiets. Elle rendit enſuite par la vulve, une eau teinte de ſang, après quoi, elle accoucha d'une petite fille vivante, ce qui fut ſuivi de la ſortie de l'arriére-faix; & l'écoulement des vuidanges ſe fit comme dans un accouchement naturel. Cet embrion, que venoit de mettre au monde cette petite fille nouvellement née, étoit de la longueur du doigt du milieu, & comme il étoit vivant, & qu'il avoit la figure humaine, il fut baptiſé: mais la petite accouchée & ſa petite fille, moururent toutes les deux le lendemain.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION LXXVI.

Dec. 2. Ann. 3. 1684.

Sur un malade qui rendit par le canal de l'urine, la ſubſtance de ſes reins par morceaux, & ſans aucun ſigne de corruption, ce qui fut ſuivi d'un piſſement de ſang clair, & tel qu'il ſort de la veine, par le même Auteur.

Obſerv. 76.

UN homme de Lettres, âgé d'environ cinquante ans, qui s'étoit un peu trop livré à des études abſtraites, & qui d'autre côté n'étoit pas fort exact ſur le régime, s'altéra inſenſiblement la maſſe du ſang, & donna lieu à un amas de crudités acides & ſalines, qui furent ſuivies d'une cachexie ſcorbutique, d'une débilité d'entrailles, mais ſur-tout de douleurs nephrétiques, cauſées par les parties tartareuſes du ſang durcies & fixées dans les reins; maladie d'ailleurs qui lui étoit héréditaire, & du côté de ſon pere, & du côté de ſa mere.

Il prévint d'abord les ſuites facheuſes de ces ſymptomes menaçans, par un régime plus exact, & par des remédes convenables; car il étoit Médecin: & pendant quelques années, il fut en état de vaquer à ſes affaires comme auparavant; mais la cauſe du mal ſubſiſtoit toujours, & s'étant un peu relâché ſur la diete, les ſymptômes cachectiques ne firent qu'augmenter. Il ſe trouva plus foible, la difficulté de reſpirer devint plus grande, les vomiſſemens furent plus fréquens, & les douleurs néphrétiques plus violentes: de ſorte que les remédes qu'il avoit d'abord employés avec ſuccès, ne lui procurerent plus aucun ſoulagement. Dans ces circonſtances, il ſe laiſſa perſuader, contre mon avis, de prendre deux dragmes d'eſprit de ſel ammoniac, en deux priſes, eſpérant que cet eſprit volatil, pourroit peut-être diſſoudre les impuretés viſqueuſes & acides de la maſſe du ſang, & débaraſſer les reins du gravier qui y étoit retenu. Mais ce reméde trop violent & trop pénétrant, bien loin de purifier le ſang déja dépouillé de ſa partie balſamique & ſpiritueuſe, & de fortifier ce malade, acheva de l'affoiblir: les humeurs fermentées, & les crudités ſcorbutiques s'accumulerent de plus en plus, & furent portées en plus grande abondance ſur les reins, déja affoiblis depuis long-tems, & occaſionnerent des coliques néphrétiques plus violentes qu'auparavant, qui furent non-ſeulement ſuivies d'un piſſement de ſang très-abondant, mais de l'éroſion des deux reins, qui commença d'abord à ſe faire ſentir au rein gauche, enſuite au droit, & qu'il rendit en grande partie, dans l'eſpace de quinze jours ou trois ſemaines, par morceaux, ſouvent auſſi gros que des noix. Ces morceaux cauſoient au malade des douleurs inexprimables, lorſqu'ils paſſoient à travers les conduits étroits de l'urine: ils n'avoient aucun ſigne de corruption, & on eut dit qu'ils avoient été coupés avec un couteau. Quelques jours après, ce malade rendit tout-à-coup plus d'une livre de ſang clair, & tel qu'il ſort de la veine, avec quantité de petites portions des uretéres, ce qui ne pouvoit manquer d'être ſuivi de l'abatement total des forces, d'une fiévre lente & ſymptomatique, & enfin de la mort. Pour calmer ces accidens, & pour tacher de remédier à cette violente inflammation, on fit prendre à ce malade différens

différens remédes, tels que l'yvoire & la corne brûlée, le ſucre de ſaturne préparé avec l'huile d'amandes douces, le baume de ſouffre avec la même huile, l'eſſence de cachou, l'extrait d'aigremoine, de cerfeuil, de millepertuis, de marguerites blanches, les mucilages d'althéa, & de grande conſoude. On joignoit quelquefois à ces remédes, avec précaution, des anodins, & même des narcoriques. On ne négligea pas même les différens linimens qu'on jugea pouvoir être convenables en pareil cas, tels qu'une pommade de ſaturne, &c. Mais tous ces remédes ne produiſirent aucun effet, & le malade mourut. Que ces exemples funeſtes rendent donc à l'avenir les Médecins, & ſur-tout les jeunes Médecins, plus circonſpects, dans la crainte que les meilleurs remédes adminiſtrés imprudemment, ne ſoient entre leurs mains, ce que ſont les armes, entre les mains des furieux.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 76.

OBSERVATION LXXIX.

Sur une pierre qui s'étoit formée dans le nez d'une femme, par le même Auteur.

PErſonne n'ignore qu'il ſe forme ſouvent des pierres dans différentes parties du corps des animaux, & quoique *Henri de Heer*, *Thomas Bartholin*, *Jean Victor Schneiderus*, & pluſieurs autres Auteurs célébres, ayent déja donné des obſervations, ſur des pierres formées dans l'intérieur du nez, le fait ſuivant m'a paru cependant aſſez rare & aſſez curieux pour mériter d'être encore rapporté.... Une femme de ſoixante ans, d'un tempérament pituiteux, fut ſujette pendant quelques années, & ſur-tout pendant l'Automne, à un écoulement très-abondant par le nez, de pituite claire, qui étoit accompagnée d'une ſorte d'obſtruction douloureuſe à la narrine droite, près de l'os ethmoïde. Cela lui rendoit le ſon de la voix déſagréable, & la faiſoit parler du nez, comme les enfans qui l'ont bouché & plein de mucoſité. Un Chirurgien ayant introduit dans le nez de cette femme une ſonde, il y ſentit un corps étranger, ce qui nous fit craindre d'abord qu'il ne s'y formât un polype; mais nous avions cependant peine à nous le perſuader, parce que ce corps, quelqu'il fut, non-ſeulement ne cédoit point à la ſonde, comme font toutes les parties charnuës, mais rendoit quelque ſon, lorſqu'on le touchoit. On fit prendre à cette femme différéns remédes, tels que des purgatifs, des ſudorifiques, des ſternutatoires, des altérans, &c. mais aucun de ces remédes ne la ſoulagea; juſqu'à ce qu'enfin, en éternuant un jour d'une maniére violente, ce corps ſe détacha de l'os auquel il étoit adhérent, & le Chirurgien l'ayant tiré avec des pinces, il nous parut de la groſſeur d'une noiſette, mais plus rond: il avoit de chaque côté une protubérance applatie en forme d'ailes, & il étoit ſi dur, qu'on eut peine à le briſer à coup de marteaux.

Obſerv. 79.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION LXXXIX.

Dec. 2. Ann. 3. 1684.

Sur une Gangréne au doigt, occaſionnée par des pierres qui s'y étoient formées, par Bernard Valentini, *de l'Académie des Curieux de la Nat. d'Allemagne.*

Obſerv. 89.

LE célébre Praticien *M. Hertius*, m'a communiqué l'obſervation ſuivante, par ſa lettre du vingt-ſix Mai 1684. » Un de nos Chirurgiens, » dit-il, coupa hier à un enfant de la campagne le doigt index, dont les » os des phalanges étoient attaqués de cette eſpéce de carie, que les Au» teurs nomment *ſpina ventoſa*, dans lequel il trouva trois pierres très-du» res, d'un gris cendré, & de la groſſeur d'une petite féve; ce qui con» court toujours à prouver, qu'il ſe forme en effet des pierres dans tou» tes les parties du corps humain, comme je l'ai fait voir fort au long, » l'année précédente, par les obſervations rapportées dans les Ephé» mérides.

OBSERVATION XCVII.

Sur une femme, qui ayant eu la rougeole pendant ſa groſſeſſe, accoucha d'un enfant dont tout le corps étoit parſemé de taches rouges, par le Dr. Samuël Ledelius, *de l'Académie des Curieux de la Nature.*

Obſerv. 97.

LA Barone de K. ayant été attaquée dans le dernier mois de ſa groſſeſſe, d'une rougeole d'une très-mauvaiſe eſpéce, me fit appeller: après lui avoir fait prendre les remédes que l'Art preſcrit en pareil cas, je la gueris, mais l'enfant dont elle ne tarda pas d'accoucher, portoit ſur ſa peau toutes les marques d'une vraie rougeole, *V. l'Obſerv. 347. an. 3. Déc. I. des Ephémér.* On a obſervé que les galeux faiſoient des galeux, & que les enfans de ceux qui étoient arraqués de maladies vénériennes, avoient en naiſſant, le corps couvert de ces taches rouges, qui ſont ordinairement un des ſymptomes de cette maladie: j'ai moi-même la preuve de ces faits; de ſorte qu'on a très-grande raiſon de dire que les qualités bonnes ou mauvaiſes du tempérament des peres & meres, ſe communiquent aux enfans par le moyen de la ſemence. Voyez encore *les Obſervations 53. ann. I. Decur. I. & l'Obſ. 153, de la même Decurie, ann. X. des Ephémér. des Curieux de la Nature d'Allemagne.* Il ne ſuit pas cependant de-là, que les boſſus faſſent toujours des boſſus, les boiteux des boiteux, & les aveugles des aveugles: car nous avons ici un Chirurgien boſſu, qui a deux enfans, tous deux aſſez bien faits.

OBSERVATION CXIII.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Sur un homme qui ayant reçu une bleſſure conſidérable au cœur, ſurvequit encore quatre jours, par Zacharie Furſt, *Médecin célébre de Tréves, de l'Acad. des Cur. de la Nature.*

Dec. 2. Ann. 3. 1684.

C'Etoit une opinion généralement reçue dans les ſiécles précédens, que toutes les maladies du cœur étoient toujours ſuivies d'une mort prompte, & que les moindres bleſſures faites à cet important viſcére, faiſoient périr ſur le champ; mais les progrès qu'on a fait depuis dans les Scien. ces naturelles, ſur-tout dans l'Anatomie, nous ont appris le contraire; & les ouvrages des Auteurs modernes, ſont remplis de quantité d'obſervations ſur diverſes maladies chroniques du cœur, telles que des abſcès, des polipes, des concrétions pierreuſes, ſur des vers, & même ſur des ſerpens qu'on y a quelquefois trouvé. Au lieu du grand nombre d'autorités que je pouvois rapporter, le cas ſuivant ſuffira pour prouver que les anciens ont été à cet égard dans l'erreur. Obſerv. 113.

Le 31 de Décembre 1684, un domeſtique qui accompagnoit un ſoir ſon maître, un flambeau à la main, fut percé dans une ruë de *Coblents* d'un coup d'épée, qui lui fut porté en plongeant, & de haut en bas, par un ſoldat en fureur ou en démence. Cet homme dangereuſement bleſſé, fut ſur le champ confié aux ſoins de quelques Chirurgiens, & d'un Juif qui ſe mêloit de médecine, & qui ne le quittérent point; mais il mourut quatre jours après, muni des Sacremens de l'Egliſe, qu'il reçut avec toute ſa préſence d'eſprit, ſans avoir perdu beaucoup de ſang, & ayant même toujours pris de la nourriture pendant cet intervalle de tems. J'obtins de M. l'Electeur de Tréves, la permiſſion de faire l'ouverture de ſon cadavre, dans la vuë d'examiner la nature de cette bleſſure : le *ſternum* ayant été enlevé, nous trouvames toute la capacité de la poitrine remplie de ſang coagulé, mêlé cependant d'une certaine quantité de ſang plus liquide, qu'on pouvoit pomper avec une éponge; après quoi nous nous attachames à découvrir le vaiſſeau qui avoit fourni une ſi grande quantité de ſang : mais ayant remarqué que le poumon étoit percé immédiatement ſous le cœur, nous redoublames d'attention, & nous reconnumes avec la plus grande ſurpriſe, que le péricarde & le cœur même, étoient auſſi percés de part en part, que le coup avoit été porté obliquement, & de haut en bas; de maniére que la ſortie de la pointe de l'épée, étoit d'un travers de doigt plus baſſe que ſon entrée dans le cœur, comme on peut voir dans la figure de ce cœur que je deſſinai ſur le champ, lettres E. F. Ayant diſſequé ce cœur, nous trouvames dans l'un & l'autre ventricule beaucoup de caillots de ſang; mais une plus grande quantité cependant dans le gauche que dans le droit.

Il s'agit maintenant de ſçavoir comment le mouvement du cœur peut ſubſiſter, quoique l'un de ſes ventricules ſoit percé : c'eſt ce qu'a prétendu expliquer *Thomas Bartholin*, *Cent.* 1. *Hiſt.* 177. en rapportant un fait à peu près ſemblable. „ Je me perſuade, dit-il, que cela a pû arriver parce que

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature.

Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 113.

» l'ouverture de la plaie étoit très-étroite, & dans une ſituation oblique ; » & que les lévres de cette plaie s'étant rapprochées en s'affaiſſant, la cir- » culation avoit continué de ſe faire pendant quelques jours. Mais cette explication n'eſt pas applicable à notre cas : car la plaie ici étoit très-grande, & je me perſuade plutôt que dans ce ſujet, qui étoit très-vigoureux, les fibres du cœur étoient douées d'une ſi grande force, qu'en ſe contractant dans la *ſyſtole*, & ſe rapprochant vers la baſe, elles fermoient exactement l'ouverture de la plaie, & procuroient un libre cours au ſang, ainſi rarefié, dans les poumons par l'artére pulmonaire ; & que ces mêmes fibres muſculaires, en ſe relâchant dans la *dyaſtole*, & en rendant par-là au cœur ſa premiére forme, les veines continuoient de remplir de ſang ſes ventricules, alors ouverts & dilatés, & que ce viſcére avoit ainſi continué de faire ſes fonctions, juſqu'à ce que ſon mouvement s'étant peu-à-peu affoibli, par la violence de la douleur que cauſoit à ce malade ſa bleſſure, toute action avoit ceſſé le quatriéme jour dans le reſte du corps, ou plutôt, que cette ſource de la vie, qui en arroſe toutes les diverſes parties, ayant auſſi ceſſé de couler, le corps avoit été enfin privé & de mouvement & de ſentiment.

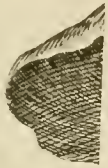
EXPLICATION DES FIGURES,

Qui repréſentent les faces antérieures & poſtérieures de ce cœur.

A. La pointe du cœur.
B. La baſſe.
C. L'oreillette droite.
D. L'oreillette gauche.
E. Situation de la plaie à la partie antérieure.
F. Son iſſuë à la partie poſtérieure.
G. Tronc de la veine-cave deſcendante.
H. Tronc de la veine-cave aſcendante.
I. L'artére pulmonaire.
K. Tronc de l'aorte aſcendante.
L. Tronc de l'aorte deſcendante.
M. Veine pulmonaire.
N. Vaiſſeaux coronaires.

Collect. Acad.

Champig



Racine

Partie

Champig
Ndisc

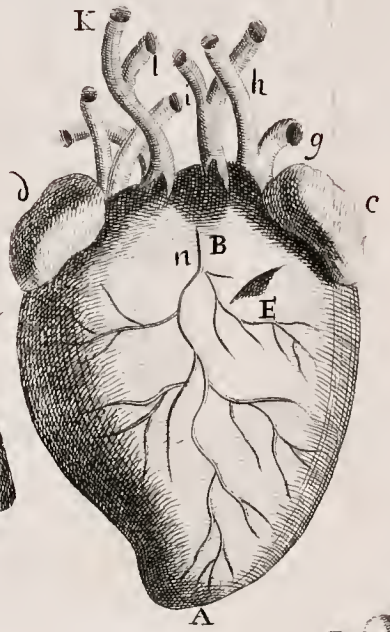
Plan. 23.

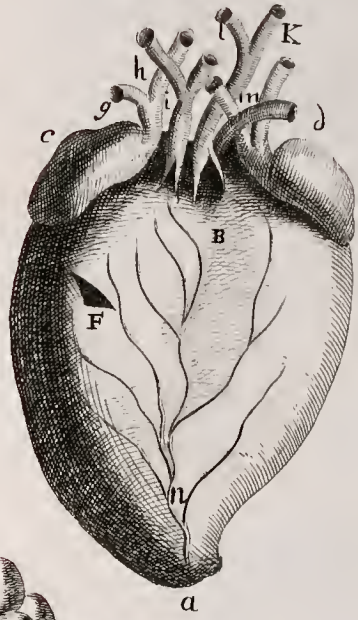
Champignon qui Vient sur la pierre

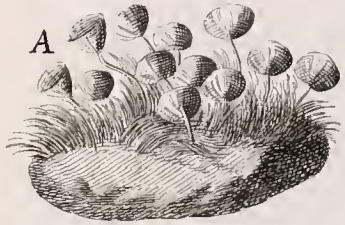
Racine bone a Manger.

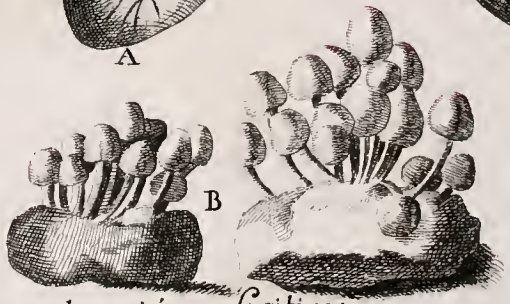
Partie Liqueuse de la Racine

Champignon Nuisant.









Autres pieces fugitives

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION CXIV.

Dec. 2. Ann. 3. 1684.

Sur une autre bleſſure du cœur, qui, de même que la précédente, ne fut pas d'abord ſuivie de la mort de la perſonne bleſſée, par le Dr. Chrétien Frederic Garmannus.

LE 15. Octobre 1682. à ſix heures du ſoir, un payſan nommé *André Roſcher*, qui étoit dans la force de ſon âge, prit querelle avec un autre payſan, avec lequel il buvoit, & reçut un coup de coûteau, au côté droit de la poitrine. Le couteau dont il fut bleſſé, qui étoit long & pointu, perça la ſubſtance cartilagineuſe du *ſternum*, le mediaſtin, le péricarde, pénétra juſqu'au ventricule droit du cœur, trois travers de doigt au-deſſus de ſa pointe, ce qui fut reconnu après la mort de cet homme, par la diſſection de ſon cadavre, & y fit une plaie de trois ou quatre lignes de longueur. Ayant été appellé après cet accident, je trouvai le bleſſé encore dans l'yvreſſe : il avoit des vomiſſemens fréquens, des foibleſſes accompagnées de ſueurs froides, & il étoit ſorti de ſa plaïe une grande quantité de ſang, & de cette humeur lymphatique que contient le péricarde. Après avoir fait bander la plaie, je lui fis prendre quelques remédes qui firent ceſſer le vomiſſement, les ſyncopes & les ſueurs froides ; mais il paſſa cependant toute la nuit ſans dormir. Les jours ſuivans, il parut ſe mieux porter, il demandoit à manger, la reſpiration étoit libre, le pouls étoit preſque naturel, & il avoit encore la force de ſe promener quelquefois dans ſa chambre. Il ſe plaignoit ſeulement d'une vive douleur au *ſternum*, qui n'étoit qu'extérieure, & il nous aſſura pluſieurs fois, qu'il ne ſentoit aucun mal dans la capacité de la poitrine ; il étoit cependant fort agité ; l'inſomnie continuoit, & lorſqu'il commençoit à s'aſſoupir, ſon ſommeil étoit interrompu par des réves effrayans. Il ne ſortoit point de pus de la plaie, mais quantité de ſang clair ; & il en rendoit auſſi avec les ſelles, & par le canal de l'urine. Le vingt-un du même mois, il fut ſaiſi vers le milieu de la nuit, d'une violente douleur de tête, il fut extrêmement agité, la reſpiration devint laborieuſe, le pouls inégal, & il ſe trouva dans un très-grand abbatement : le lendemain, cinq jours après avoir été bleſſé, il eut un leger délire ſans fiévre, & il mourut tranquillement ſur les dix heures du matin. Obſerv. 114.

Ayant fait faire l'ouverture de la poitrine du cadavre, nous trouvames dans la cavité droite, une grande quantité de ſang, qui n'étoit ni grumelé, ni corrompu, mais très-fluide, & qui paroiſſoit mêlé avec la liqueur que contient le péricarde : mais ayant diſſéqué le cœur, nous ne trouvames pas une ſeule goutte de ſang dans ſes ventricules, ni dans ſes gros vaiſſeaux. Les membres de ce cadavre étoient roides, & tendus, & toute la peau étoit parſemée de taches livides.

On trouve des faits ſemblables dans différens ouvrages de Médecine. Quelques Auteurs ont même obſervé qu'il y avoit des exemples de perſonnes, qui après avoir reçu de ſemblables bleſſures, n'étoient mortes que le

quatorziéme jour : mais il seroit à souhaiter que ces Auteurs, qui se sont attachés à rapporter aussi exactement le nombre de jours & d'heures qu'ont survécu ces blessés, n'eussent pas négligé, comme ils l'ont fait, les symptomes dont ces blessures ont été suivies. Leurs observations auroient été à mon avis, plus intéressantes, & auroient pû répandre de grandes lumiéres, sur l'histoire du cœur.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE Dec. 2. Ann. 3. 1684.

OBSERVATION CXV.

Sur le venin de la Ciguë terrestre, adressée au Dr. Jean Jacques Wepfer, *Médecin célébre de* Schafouse, *par le Dr.* Jean-Jacques Harderus, *de l'Académie des Curieux de la Nature.*

Observ. 115. LE succès qu'a eu votre histoire de la Ciguë aquatique ou *Phillandrium*, qui a été si bien reçuë du Public, & dans laquelle vous avez jugé à propos d'inférer quelques observations que j'avois faites dès-lors, sur l'effet du suc de la Ciguë terrestre, à l'égard de quelques animaux, tels que de petits renards & des cochons d'inde, m'a engagé à faire dans le cours de cet été de nouvelles expériences sur le venin de cette derniére plante. Je vous les adresse, & je serois extrêmement flatté, si elles pouvoient mériter votre approbation, & être agréables au Public.

Le dix-huit Octobre à onze heures du matin, je fis avaler à une vieille chienne de grosseur médiocre, environ une demi-once de suc de Ciguë terrestre, ce qui lui causa sur le champ, une salivation, un tremblement dans tous les membres, & enfin un vomissement. A une heure après midi, je lui en fis encore avaler à peu-près une once ; elle commença alors à hurler, la respiration devint difficile & laborieuse, & les secousses du diaphragme étoient sensibles au toucher. Elle saliva plus abondamment, le tremblement des membres fut plus violent, & une heure & demie après, elle rendit par le vomissement, une assez grande quantité de mucosité verdâtre. Ce vomissement ne parut pas la soulager, & l'oppression ne fut pas moins violente. Elle urina quelque-tems après, & sur le soir, elle étoit si foible, qu'elle avoit peine à marcher & à soutenir sa tête. Elle eut quelque-tems après, des convulsions très-marquées aux deux pattes de devant, à la patte de derriére gauche, & à l'oreille du même côté ; & elle mourut pendant la nuit.

Ayant ouvert cette chienne, je trouvai la vessie & la vésicule du fiel très-gonflées, par la quantité d'urine & de bile qu'elles contenoient : les vaisseaux sanguins, dont les intestins grêles sont parsemés, étoient remarquables par la vivacité de leur couleur, & particuliérement ceux du duodenum. On appercevoit à la surface extérieure de l'estomac, qui étoit très-petit, quantité de rugosités, formés par le froncement de ses fibres nerveuses ; & lorsqu'il eut été ouvert à sa partie supérieure, elles parurent au-dedans très-rouges, & les interstices que laissoient entr'elles ces rugosités, étoient remplis en différens endroits, d'une mucosité visqueuse, & de quelques restes de ce suc verdâtre que cette chienne avoit avalé, & qui s'y étoit épaissi. Le duodenum paroissoit intérieurement dans la longueur d'une pal-

me, dans un état d'inflammation & comme teint de ſang ; & le jejunum & l'ileum, étoient au-dehors livides, & contenoient une grande quantité de mucilage ſanguinolent, qui fourmilloit de petits vers : mais les gros inteſtins n'étoient pas fort éloignés de l'état naturel. On appercevoit ſur le lobe droit du poumon, quantité de taches noires. L'ayant ouvert, on trouva ſes véſicules remplies d'un ſang clair & diſſous, qui s'y étoit extravaſé, & le gauche étoit très-ſain. Le ventricule droit du cœur, & l'oreillette de ce côté étoient mollaſſes, & contenoient un ſang fluide & noirâtre, de même que les autres vaiſſeaux qui aboutiſſoient au cœur. Le cerveau ayant été découvert, il ſe trouva en très-bon état, & ſur-tout la glande pinéale, qui étoit très-apparente, rougeâtre, & entourée de vaiſſeaux ſanguins. Il y avoit dans les ventricules antérieurs, une aſſez grande quantité de ſéroſité, mais point du tout de ſang extravaſé.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 115.

Le 25 du même mois, *M. Schorkopf de Heilderheim*, Licentié en Médecine, & *M. Nabel de Heildelberg*, firent encore avaler à un chien, environ trois onces de ſuc de la même eſpéce de ciguë, nouvellement exprimé. Un quart d'heure après, des murmures & des borborygmes ſe firent entendre dans les entrailles de ce chien ; preuve évidente d'une fermentation d'humeurs. Le bas-ventre s'enfla ; il eut par intervalles de legéres convulſions, il hurla, il urina fréquemment, il changea ſouvent de place, & une palpitation de cœur & des mouvemens convulſifs du diaphragme, très-violens, ſuccéderent à ces ſymptomes. Etant arrivé ſur le ſoir au lieu où ſe faiſoient ces expériences, je fis prendre encore à ce chien, qui étoit déja très-languiſſant, deux onces du même ſuc, ce qui lui cauſa un tremblement, des convulſions, une oppreſſion, une violente palpitation de cœur & des borborygmes. Il urina abondamment, mais il ne rendit rien, ni par le haut, ni par le bas ; & le lendemain, il étoit encore plus languiſſant ; il abboyoit beaucoup, mais d'une maniére plus foible que le jour précédent. A une heure après midi, nous lui fimes encore avaler près de trois onces de ce ſuc, ce qui lui occaſionna des ſymptomes à peu près ſemblables aux premiers, à l'exception qu'il vomit cette fois, preſqu'auſſitôt qu'il l'eut pris. Le jour ſuivant, nous lui injectames dans la veine jugulaire, par le moyen d'un ſiphon, environ une demi once du même ſuc, & ſur le champ on s'apperçut d'une palpitation de cœur très-violente ; tout ſon corps fut agité de convulſions, & tous ſes membres ſe roidirent. Un quart d'heure après cependant, ces accidens ceſſérent, la reſpiration qui étoit laborieuſe & fréquente, devint plus libre, & il commençoit à marcher, lorſqu'on lui injecta encore environ une once de la même liqueur, alors, tout-à-coup, il tomba mort.

Nous diſſequames enſuite ce chien, & nous nous attachames principalement à examiner le bas-ventre & la poitrine. Les vaiſſeaux ſanguins de l'eſtomac & des inteſtins étoient rouges & enflammés, l'eſtomac étoit même un peu enflé, & dès qu'on eut fait une inciſion à l'orifice ſupérieure, il en ſortit une grande quantité de liqueur écumeuſe & épaiſſe, qui étoit teinte de ſang dans ſa cavité, & mêlée d'un peu de ſuc de Ciguë ; les rugoſités de ce viſcére étoient auſſi rougeâtres, & paroiſſoient tendre à l'inflammation. Nous apperçumes auſſi dans le duodenum quelques ſignes

d'inflammation, mais qui n'étoient pas ſi évidens que dans l'eſtomac. La véſicule biliaire régorgeoit de bile : les conduits cyſtiques & pancréatiques étoient très-dilatés, & les pores biliaires qui aboutiſſent à la véſicule, étoient fort apparens. Ayant introduit de l'air dans l'oreillette droite du cœur, par la veine-cave aſcendante, dans laquelle nous fimes une inciſion au-deſſous du foie, nous apperçumes pluſieurs fois les battemens du cœur, que nous occaſionnions en ſoufflant, quoiqu'il ne contint point abſolument de ſang, & qu'il n'y eut que quelques reſtes de ſuc épaiſſi dans le ventricule droit, & dans l'oreillette du même côté.

Les poumons étoient parſemés de taches rouges ; mais l'inflammation étoit ſur-tout très-apparente, à la face inférieure du grand lobe droit, dans une étenduë de dix pouces en carré : les autres taches diſtinctes & ſéparées, paroiſſoient verdatres à l'endroit où l'on faiſoit des inciſions.

Le 28 du même mois, nous injectames une demi-once de ce même ſuc de ciguë terreſtre, dans la veine jugulaire d'un chien dogue. Il abboya d'abord beaucoup, il eut des palpitations de cœur & des convulſions, & paroiſſant enſuite accablé de fatigue & de foibleſſe, il ſe coucha par terre à demi mort. La reſpiration étant tantôt très-lente & tantôt précipitée, courte & difficile, il parut cependant reprendre des forces : quelquetems après, il ſouleva ſa tête, & la portoit de côté & d'autre. Une demi heure après, nous lui injectames encore une petite quantité de ce même ſuc dans la jugulaire gauche, & la palpitation de cœur fut plus violente que la premiére fois : il fit de grands hurlemens, & on appercevoit des mouvemens convulſifs au bas-ventre, & aux muſcles de la gorge & du col. Lui ayant encore injecté une demi once de ſe ſuc, la reſpiration devint très-courte, & fut accompagnée de râlement : les pulſations du cœur ne ſe faiſoient plus que dans de longs intervalles, & il rendit par la gueule en expirant, une grande quantité d'humeur écumeuſe & teinte de ſang.

Ce chien ayant encore été diſſequé, nous trouvames l'eſtomac & les inteſtins très-gonflés. Il y avoit ſur-tout à la jonction du *cœcum* au colon, une portion d'inteſtin d'environ trois pouces de longueur, qui étoit ſi dilatée, qu'on appercevoit très-facilement à travers, tous les petits vaiſſeaux, & les petites glandes iſolées de cette partie.

Les deux cavités de la poitrine contenoient une aſſez grande quantité de ſéroſité teinte de ſang. Les poumons étoient mollaſſes, & leur ſuperficie extérieure, ſur-tout dans les grands lobes, paroiſſoit dans un état d'inflammation. Lorſqu'on y faiſoit des inciſions, il ſortoit des véſicules une humeur écumeuſe & ſanguinolente, & la trachée artére étoit remplie de cette même humeur. Le ventricule droit du cœur & ſon oreillette, étoient très-dilatés, & ils contenoient l'un & l'autre un ſang diſſous, & très-fluide. Ayant enlevé le crane & la dure mere, il s'écoula des ſinus latéraux, près du cervelet, un ſang de la même qualité.

Le même jour, à cinq heures après midi, nous fimes avaler à une petite chienne, environ trois onces du ſuc de la même plante, nouvellement exprimé, & ſur le champ, tout le bas-ventre fut en convulſion : elle vomit à différentes repriſes, & une heure après elle eut une évacuation abondante par le bas, ce qui ne la ſoulagea pas : elle paroiſſoit au contraire extrême-

ment

ment oppreſſé, elle chanceloit en marchant, elle urina, & tomba enfin morte, comme ſi elle eut été yvre. Ayant été ouverte, nous trouvames dans ſon eſtomac & dans les inteſtins, le ſuc de ciguë qu'elle avoit pris, encore écumant, & dans un état de fermentation. Les parois de ſes viſcéres étoient enduis en différens endrois d'une mucoſité mêlée de ſang, preuve évidente d'inflammation, qui s'étoit auſſi communiquée aux poumons, car ils étoient parſemés de taches rouges, cauſées par un ſang extravaſé; mais il ne s'en trouva pas une ſeule goutte dans les deux ventricules du cœur.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 115.

Le 29 du même mois, nous fimes avaler environ une once de ce même ſuc, à un cochon d'inde femelle, qui, après quelques convulſions, expira preſque ſur le champ. Nous le diſſequames auſſitôt, pour tâcher de découvrir la cauſe d'une mort auſſi prompte, & nous trouvames une partie de cette liqueur, qui s'étoit écoulée dans la trachée artére, & du ſang extravaſé de côté & d'autre ſur les poumons: mais toutes les parties du bas-ventre étoient dans leur état naturel. Cette femelle étoit au reſte pleine de deux petits, & autant que nous en pumes juger, prête à mettre bas.

Sur le ſoir du même jour, nous fimes encore avaler à un cochon d'inde mâle, une once de ſuc de cette même plante, dont l'effet ne fut pas d'abord fort ſenſible; mais une heure après, cet animal commença à ſe tortiller, & il avoit peine à ſe ſoutenir. Il vomit, mais peu abondamment, & le lendemain matin, nous le trouvames mort. Il avoit le bas-ventre enflé, la veſſie & la véſicule du fiel étoient très-dilatées, & l'eſtomac contenoit une aſſez grande quantité de mucoſité ſanguinolente & écumeuſe. Nous apperçumes des ſignes d'une inflammation naiſſante vers le pilore, & au commencement du duodenum; & il y avoit du ſang extravaſé en différens endroits des inteſtins grêles, & des poumons.

La ſaiſon déja avancée ne me permettant pas d'avoir autant de Ciguë fraîche que je l'aurois ſouhaité, je fus obligé de me contenter des expériences que je viens de rapporter, qui furent faites en préſence de pluſieurs Médecins.

Notes de l'Auteur ſur les expériences précédentes.

Les ouvrages des anciens Auteurs de Médecine, contiennent un grand nombre d'obſervations ſur la force & l'énergie du venin de la Ciguë. J'ai cru qu'il étoit d'autant plus inutile de les rapporter ici, que vous vous êtes fort étendu ſur cette matiére, dans votre hiſtoire de la Ciguë aquatique.

La Ciguë terreſtre croît abondamment aux environs des Bourgs de *Mencheinſtein* & de *Michelfeld*. L'acreté de ſon odeur ſe fait ſur-tout ſentir lorſqu'on l'a broyée entre les doigts, & elle cauſe alors des nauſées. Lorſqu'on la mache, elle excite ſur la langue un ſentiment piquant, qui ſe fait même ſentir au bout des doigts, tandis qu'on en exprime le ſuc. Je n'ai point fait d'expériences ſur les feuilles & la racine de cette plante priſe en ſubſtance, & en forme de bols, parce que la ſaiſon étant alors trop avancée, je me perſuade que les vertus des plantes diminuent à proportion que le ſoleil s'éloigne de nous, & qu'on doit peut-être attribuer à cette circonſtance, la lenteur avec laquelle le ſuc de celle-ci a agi ſur les chiens à qui j'en ai fait avaler: car il n'eſt pas douteux que, pendant l'été, les plantes, en général, ne ſoient plus ſucculentes, & qu'elles ne contiennent une plus grande quantité de principes actifs, & plus exaltés qu'en toute autre ſaiſon. Comme j'eſ-

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 3. 1684.
Obſerv. 115.

pére que les expériences du même genre que je me propoſe de répéter dans un tems plus favorable, le feront connoître. Celles que je viens de rapporter ſur le ſuc de cette plante, pourroient au reſte ſuffire pour indiquer le vrai & principal caractére de la Ciguë, que vous avez vous même très-bien reconnu, par la maniére dont ce venin a agi ſur une louve. En effet, les deux chiens qui ont ſervi à mes expériences, ont eu tous les deux des étourdiſſemens, ſymptome propre à l'yvreſſe, & ils ont uriné fréquemment, preuve évidente de la qualité chaude de la Ciguë, qui opéroit ſur ces animaux en raréfiant & en atténuant leur ſang, & donnoit lieu par là à ſa partie ſéreuſe de s'en ſéparer plus facilement & plus abondamment. Telle eſt auſſi le genre de diſſolution qu'opérent ſouvent les Narcotiques dans la maſſe des humeurs, dont j'ai deſſein de parler ailleurs plus au long. Les autres ſymptomes que cette plante occaſionne, & qui ſont preſque toujours les mêmes, ne laiſſent auſſi aucun lieu de douter, qu'elle ne contienne une aſſez grande quantité de ſels âcres & brûlans. Le tremblement des membres, accompagné de vomiſſemens, d'oppreſſion dans la région épigaſtrique, & de convulſions du diaphragme, que cauſa le ſuc de cette plante au chien, & à la jeune chienne, ſont une preuve, qu'il y avoit une grande irritation dans les fibres nerveuſes, & de l'eſtomac, & du diaphragme, entre leſquels il y a une grande affinité. Ces ſymptomes furent annoncés par la ſalivation, mais elle n'étoit pas tant occaſionnée par les mouvemens convulſifs, & le froncement des muſcles de la bouche, (puiſqu'en toutes autres circonſtances, la ſalivation annonce ordinairement un vomiſſement prochain,) que par les molécules ſalines contenuës dans le ſuc de Ciguë, que ces chiens avoient avalé, qui étoient teſtées engagées dans les fibres nerveuſes de la langue & des parties voiſines, & qui y cauſoient de l'irritation. Ce venin fut preſque ſans action ſur l'eſtomac, tant qu'il reſta enduit de mucoſité; mais lorſqu'elle eut été diſſoute, les petites pointes ſalines pénétrerent alors ſi profondement dans ſes membranes, que le vomiſſement ne ſoulagea pas ces chiens, & que les mouvemens ſpaſmodiques ſubſiſtérent, & occaſionnérent une plus grande diſſipation d'eſprits, toujours ſuivie de la langueur & de la foibleſſe. De plus, ce ſel âcre mit à découvert les vaiſſeaux ſanguins, les corroda; & le ſang qu'ils contenoient, s'extravaſa, ce qui étoit bien marqué par l'inflammation de l'eſtomac, par celle des inteſtins grêles, & ſur-tout du duodenum, & par la mucoſité ſanguinolente qui ſe trouva dans ces viſcéres. Ces accidens ſeuls, auroient peut-être été ſuffiſans pour cauſer la mort à ces animaux, quand même le venin ſe ſeroit tenu renfermé dans les premiéres voies; mais il ſe mêla aux parties les plus ſubtiles de la maſſe du ſang, qu'il raréfia exceſſivement, & dont il procura la diſſolution, d'où il arriva que, non-ſeulement les ventricules du cœur ſe trouvérent abſolument vuides de ſang, ou remplis d'un ſang trop diſſous, mais que ce ſang devenu trop ſubtil, s'extravaſa dans les poumons, & en pénétrant dans leurs véſicules, où il reſta ſtagnant, il produiſit ces taches rouges dont ils ſe trouvérent parſemés; à quoi avoient auſſi, ſans doute, beaucoup contribué l'oppreſſion, & les violentes & continuelles ſecouſſes du diaphragme, juſqu'à ce que le cerveau, ou plutôt les eſprits animaux, ayant été infectés de ce venin, le mouvement de l'un & de l'autre fluide, s'étant ralenti, la machine tomba dans l'affaiſſement. Mais je traiterai cette matiére plus au long, dans les obſervations que je joindrai aux expériences que j'ai deſſein de faire encore ſur le même ſujet. Car je ne me ſuis pas propoſé de parler ici de la ſubſtance corticale du cerveau, où les meilleurs Anatomiſtes prétendent qu'il faut chercher la cauſe des obſtacles qui arrêtent le cours des eſprits animaux dans les affections ſoporeuſes.

A l'égard de l'autre chien, ſur lequel j'ai auſſi éprouvé le ſuc de Ciguë, la matiére écumeuſe & la mucoſité ſanguinolente qu'on trouva dans l'eſtomac en le diſſéquant, marquoient bien la violente fermentation que ce ſuc y avoit excitée, & qu'annonçoient les hurlemens de ce chien, & l'enflure du bas-ventre. Il réſiſta cependant beaucoup plus long-tems à l'action du venin, que le cochon-d'inde mâle, dont les membranes de l'eſtomac ſont beaucoup plus délicates, & ne ſont pas enduites d'une humeur gluante, comme l'eſt celui des chiens, qui non-ſeulement briſent avec les dents les os les plus durs, mais s'en nourriſſent & les digérent: de ſorte que les principes actifs de ce ſuc, en ſe développant & en s'attachant aux tuniques de l'eſtomac de ce petit animal, & à la ſubſtance de ſes poumons, ne pouvoient manquer d'y cauſer des éroſions & des déchiremens, comme on l'a vû, qui furent ſuivis d'une mort prompte. Mais à l'égard du chien, l'abondance & la viſcoſité de l'humeur dont l'eſtomac étoit enduit, le garantirent ſans doute de l'effet du venin, joint à ce que cette plante, ſur la fin d'Octobre, devoit avoir déja perdu une grande partie de ſa

force & de ſa vertu. Son effet cependant ne laiſſa pas de ſe marquer aſſez par les ſymptomes graves dont ce chien fut ſaiſi, par l'état de langueur où il ſe trouva, & par les ſignes d'inflammation qu'on apperçut après ſa mort, à l'eſtomac & au duodenum. Mais lorſque ce ſuc eut été injecté dans la veine jugulaire, & qu'il ſe fut mêlé immédiatement au ſang, ce chien ne ſurvêquit pas long-tems, la liaiſon des parties du ſang ayant été par-là détruite. Il fut attaqué de mouvemens convulſifs, comme il l'avoit été après avoir avalé ce même ſuc. Il mourut enſuite tout-à-coup, & on ne trouva point de ſang dans les deux ventricules du cœur.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 115.

Toute la force du dogue ne put même le garantir de l'effet funeſte de ce poiſon. Lorſqu'on l'eut injecté dans la jugulaire, la rarétaction exceſſive du ſang augmenta la vélocité du mouvement du cœur & des artéres, le tiſſu des véſicules du poumon fut déchiré par l'effort que faiſoit le ſang ainſi raréfié, elles s'affaiſſérent, mais le ſang ſéreux & le plus ſubtil s'extravaſa, & ſe mêlant à l'air contenu dans les poumons, ſortit abondamment par la gueule de l'animal, ſous la forme d'une écume ſanglante, dont il ſe fit un épanchement dans les cavités de la poitrine, & dont il rendit encore une grande quantité après ſa mort. L'affaiſſement des poumons, qui parut d'une maniére plus ſenſible lorſqu'on y eut introduit de l'air, & leur état d'inflammation, étoient d'ailleurs très-évidens.

Ce n'eſt pas au reſte ici le lieu d'examiner, ſi cet amas de ſang âcre & diſſous, qui ſe trouva dans les ſinus latéraux du cerveau de ce chien, auquel avoient pu donner lieu la ligature de la jugulaire, & l'accélération du mouvement du ſang dans les artéres, avoit occaſionné les convulſions dans les muſcles du col & de la gorge, dont il avoit été attaqué, (ce ſang, ainſi ſtagnant ſur la ſubſtance du cerveau, ayant été plutôt capable de cauſer une apoplexie, par la compreſſion du principe des nerfs, que tout autre ſymptome,) ou ſi, l'affluence de ce même ſang devenu extrêmement âcre, en irritant les fibres motrices du cerveau, ou celles de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, avoit en effet cauſé ces mouvemens convulſifs: il ſuffit de ſçavoir que, la grande agitation des eſprits vitaux, en excitant des ſecouſſes violentes dans les parties muſculeuſes, produit ordinairement des affections ſpaſmodiques, & tend à pervertir toute l'œconomie animale, comme on voit qu'il arrive ſouvent, dans la frayeur & les autres paſſions violentes & ſubites de l'ame.

Nous voulumes autrefois éprouver, quels accidens pouvoit cauſer à un dogue, la ligature des deux jugulaires externes: le chien ſur lequel nous fimes cette expérience, tomba d'abord dans l'aſſoupiſſement, & il fut ſaiſi de mouvemens épileptiques; mais en diſſéquant le cerveau de ce chien, nous n'y trouvames cependant preſque point de ſang extravaſé, & point du tout de ſang coagulé dans le ſinus, comme nous avions compté: ce qui prouve d'une maniére évidente, que cette iſſuë au retour du ſang par les jugulaires externes, ayant été fermée, la nature s'en étoit procurée une autre par les jugulaires internes. A l'égard du cochon d'inde femelle, le ſuc de Ciguë ayant pénétré dans la trachée artére, & ayant d'abord infecté immédiatement de ſon venin, un des organes des plus eſſentiels à la vie, il n'y a aucune obſervation à faire ſur la cauſe de la mort ſubite de cet animal... Adieu.

A Baſle le 17. Décembre 1684.

OBSERVATION CXVIII.

Sur un coup de Fuſil dans la poitrine, par le Dr. Jean de Maraltus.

UN ſoldat âgé de trente-quatre ans, ayant reçu un coup de fuſil au-deſſous de la clavicule droite, qui pénétroit de la longueur du doigt dans la capacité de la poitrine, & juſqu'à l'épaule, je fis tous mes efforts pour retirer la bale de la plaie ſans pouvoir y réuſſir, ce qui occaſionna des ſymptomes plus graves que n'avoit fait le coup; & voyant que les accidens ſe calmoient inſenſiblement, je me déterminai à laiſſer la bale dans la Obſerv. 118.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

plaie, j'y mis seulement une tente enduite de mundificatif, & par-dessus, un emplatre de diapalme, soutenu par un bandage simple, & je pansai cette plaie jusqu'à parfaite guérison, & jusqu'à ce qu'elle se fut bien cicatrisée.

Dec. 2. Ann. 3. 1684.

Notes sur cette observation.

Observ. 118. Lorsqu'une bale se trouve enfoncée trop profondément dans une plaie, & qu'on ne peut l'en tirer facilement, la méthode des Chirurgiens les plus prudens & les plus expérimentés, est de l'y laisser, & de ne s'attacher qu'à consolider la plaie, parce qu'on observe, que les bales de plomb descendent avec le tems par leur propre poid jusqu'à la peau, & qu'alors on peut les tirer sans danger; qu'elles peuvent même rester dans les parties musculeuses, pendant un grand nombre d'années, sans aucun inconvénient; ces parties ne pouvant être blessées ni déchirées par des corps ronds, dont la superficie est lisse & unie: car, quoique les vapeurs du plomb soient très-nuisibles, il est constant que, lorsqu'il est en masse, ses émanations sont très-différentes de celles qui s'en élévent, lorsqu'il a été dissous, ou fondu à grand feu; & il ne faut pas même se persuader que la préparation de plomb connuë sous le nom de *sucre de Saturne*, employée intérieurement, soit aussi dangereuse qu'on le croit, puisque l'expérience fait connoître que, dans bien des cas, ce remède produit de très-bons effets. Je ne suis pas cependant de l'avis *d'Alphonse Ferrius*, qui prétend, avec *Averrhoës*, qu'il y a une sorte d'analogie entre le plomb & les chairs des animaux. Ce sentiment a été refuté par *Grégoire Horstius*, *Lib. 3. Epist. Med.* & je ne pense pas non plus, comme *Pierre Borrellus*, *Cent. 2. hist. 9.* qui est aussi dans la même opinion, sous prétexte que les bales de plomb, lorsqu'elles ont pénétré dans les chairs, s'enfoncent toujours, & parviennent jusqu'à la peau, où elles causent une tumeur, d'où il est alors facile de les tirer; au lieu que la nature des autres métaux paroît contraire à celle de nos corps, & qu'il seroit dangereux qu'ils y restassent. Mais outre que l'effort que les bales de plomb semblent faire, pour sortir hors de nos corps, en causant souvent des tumeurs & des abscès aux parties extérieures, où elles se frayent une issuë, n'est pas une bonne preuve de la sympathie qu'on attribuë à ce métal, avec les chairs des animaux, puisqu'il devroit plutôt tendre, en ce cas, à s'y incorporer qu'à s'en séparer, c'est qu'on a la preuve que les autres métaux peuvent de même y rester sans aucun inconvénient. On trouve en effet dans nos *Ephémérides Decur. 2. Ann. 2. Obs. 134.* qu'une piéce d'or resta engagée pendant plus de deux ans, à l'entrée de la gorge d'un homme, sans lui causer aucun accident fâcheux: & *Horstius* qu'on vient de citer, & plusieurs autres Auteurs, ont fait des observations à peu-près semblables sur le fer.

Ce n'est pas au reste sans raison qu'on doute s'il y a véritablement des remédes qui ayent la vertu d'attirer, & de faire sortir les bales de plomb du corps, & que quelques Auteurs recommandent, lorsque la main & l'instrument du Chirurgien ne peuvent y atteindre, puisqu'on éprouve presque toujours, ou qu'on ordonne ces remédes sans succès, ou que, comme l'a remarqué *Wedelius*, *Lib. 1. de medicament. Facult. Sect. 2. Cap. 6.* ils ne produisent cet effet, qu'en rendant les humeurs plus fluides, & qu'en dilatant les vaisseaux.

Luc Schrockius, le Fils.

OBSERVATION CXXXIV.

Sur le Bronchocele, par le même Auteur.

Observ. 134. UNe pauvre femme d'environ trente ans, avoit apporté en naissant, un goëtre au col, qui étoit devenu si gros, qu'elle ne pouvoit plus respirer ni avaler qu'avec beaucoup de peine & de douleur. Elle étoit très-maigre, son pouls étoit alors foible & languissant, & on jugea que le seul

moyen de la ſoulager, étoit de diſſéquer cette tumeur. On fit donc une inciſion profonde à ſa partie inférieure, qui étoit molle en cet endroit, & il en ſortit une livre de ſéroſité & d'humeur épaiſſe & viſqueuſe. On mit enſuite dans l'ouverture de la plaie, une éponge préparée, & par-deſſus, un emplatre de diapalme, aſſujetti par une ligature. Lorſque toute l'humeur contenue dans cette tumeur fut évacuée, on apperçut un corps charnu de la groſſeur du poing, qui étoit ſi dur, qu'il réſiſta à l'action des *Cathérétiques*, & des cautéres potentiels & actuels; & on ne ſe détermina à faire l'extirpation de cette maſſe charnuë, qu'à l'extrémité, & au défaut d'autres moyens. Lorſqu'elle eut été ouverte, on y trouva quatre os, qui étoient adhérens les uns aux autres, & qui exhaloient une odeur ſi fœtide, qu'elle fit preſqu'évanouir pluſieurs des aſſiſtans. On en tira encore douze autres plus petits, & la malade avec le tems fut parfaitement guérie.

EPHEMERIDES DE L'ACAD DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 139.

OBSERVATION CLIX.

Sur les effets de l'or dans le Corps humain, par le Dr. Erneſtus Fridemannus Schelaſius.

IL a quelques années, qu'au retour de mes voyages, qui ont duré environ cinq ans, ayant fait une viſite à Leipſic, au célébre *Hornius*, Médecin de l'Archevêque de Magdebourg, il m'entretint ſur diverſes propriétés de l'Or & du Mercure, qui m'ont paru fort extraordinaires. Il me dit entre autres choſes, qu'un Ducat, dans la bouche d'un homme de ſa connoiſſance, devenoit blanc comme de l'argent, lorſque cet homme plongeoit le gros doigt du pied dans du mercure, & qu'il s'y tenoit ſeulement aſſez de tems, pour que le mercure acquit le plus léger dégré de chaleur; & je me ſouviens moi-même qu'une femme ma aſſuré autrefois, qu'il étoit ſorti du corps d'un de ſes fils après ſa mort, une très-grande quantité de mercure coulant. Il me dit auſſi avoir éprouvé que, dans le tremblement des membres occaſionné par les vapeurs du mercure, l'or étoit le véritable antidote contre ces exhalaiſons malignes: que dans les tumeurs des glandes du col, il s'étoit auſſi très-bien trouvé de mêler une grande quantité de feuilles d'or avec les onguens qu'il y appliquoit: que dans les maladies vénériennes, il faiſoit prendre avec ſuccès aux malades ſix globules d'or formés de trois ducas fondus, & qu'il étoit une fois arrivé, qu'un de ces malades n'en ayant rendu que cinq, & ayant gardé le ſixiéme, celui-ci, étoit ſorti long-tems après, dans l'opération d'un reméde, envelopé dans une ſubſtance charnuë. *Voy. l'obſervation* 191. *année* 2. *Decur.* 2. *des Ephémér. d'Allemagne.*

Obſerv. 159.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 3. 1684.

OBSERVATION CLXV.

Sur un Chat dont le Canal pancréatique ſe trouva rempli de bile, par Conrad Peyerus, *Phyſicien de* Schafouſe, *de l'Académie des Cur. de la Nature.*

Obſerv. 165.

L'Eté dernier, je diſſéquai un chat qui avoit toujours été extrêmement affamé, & je m'apperçus que le canal pancréatique étoit verdadre, & qu'il étoit rempli de bile dans toute ſon étendue ; ce qui m'ayant paru nouveau, j'examinai avec attention le conduit choledoque de ce chat, & je reconnus qu'il y avoit une communication entre ces deux conduits, près du *duodenum*, & qu'ils s'y inſéroient par un ſeul orifice : de ſorte que je jugeai qu'il ſe pouvoit faire, que tandis que cet animal étoit tourmenté par la faim, la bile échauffée & rarefiée, ne pouvant s'écouler en entier par l'ouverture étroite de ce canal, elle refluât dans le pancréas, & que ne trouvant aucun obſtacle dans ſa route, elle ſe répandit non ſeulement dans toute l'étendue du canal pancréatique, mais dans toutes les ſinuoſités du pancréas. Ainſi *Regner de Graaf. tract. de org. viri.* ne s'eſt pas trompé lorſqu'il a dit, que la ſemence, dans les hommes, étoit portée des vaiſſeaux déférens, dans les véſicules ſéminales. Il y a véritablement une communication très-apparente des uns aux autres ; mais on obſerve cependant quelques différences d'un ſujet à un autre, & dans la conformation des vaiſſeaux déférens, & dans celle du canal choledoque, qui méritent d'être remarquées par ceux qui ſont perſuadés qu'il n'y a rien d'inutile dans l'œconomie animale ; car il y a des animaux dont le conduit pancréatique eſt ſimple, & va s'inſérer au duodenum, par un ſeul orifice, comme on l'obſerve ordinairement dans le corps humain. Il eſt au contraire double dans la plus grande partie des oiſeaux, & des chiens ; l'un de ces conduits s'unit alors au conduit biliaire, & l'autre arrive ſeul au duodenum : mais lors même qu'il eſt ſimple, il ne laiſſe pas quelquefois de s'unir au canal choledoque, comme je l'ai obſervé non-ſeulement dans le chat dont je viens de parler, mais dans pluſieurs autres quadrupedes, & derniérement même dans une jument. C'eſt ainſi que les vaiſſeaux déférens s'inſérent quelquefois par leurs propres orifices dans l'urethre, & cette conformation eſt commune aux beliers, aux porcs-épis, aux caſtors, aux ſangliers ; tandis que dans d'autres animaux, & particuliérement dans l'homme, ces mêmes vaiſſeaux s'uniſſent aux véſicules ſéminales.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 3. 1684.

OBSERVATION CLXVII.

Sur la propriété qu'a la fumée du Tabac, de guérir les ulcéres des jambes, par le Dr. Jean Chretien Frommannus.

UN Fripier *de Coburg*, homme fort, & d'une taille bien proportionnée, étant allé *à Schalcovie*, où regnoit une fiévre maligne, fut attaqué à son retour de la même maladie, & m'envoia prier par sa femme de lui indiquer quelque reméde qui put lui procurer du soulagement. Je demandai d'abord à cette femme quels étoient les principaux symptomes qui accompagnoient la maladie de son mari; & elle me dit que, non-seulement il avoit une fiévre violente, mais que tout son corps étoit couvert de petites vessies. Je lui conseillai alors, de faire usage de remédes bézoardiques, qui lui procurérent en effet une sueur qui fit disparoître toutes ces petites pustules, & l'étant allé voir quelque tems après, & lui ayant fait quelques questions, sur son tempérament, sur sa maniére de vivre, & sur l'état où il étoit avant que d'avoir été attaqué de cette fiévre, il me fit réponse, qu'il avoit eu autrefois pendant long-tems, des ulcéres aux jambes, & que sa femme m'ayant déja consulté sur cette incommodité, comme elle venoit de le faire pour sa fiévre, je lui avois répondu, que comme il me paroissoit que son mari étoit d'un tempérament phlegmatique, & qu'il n'étoit pas en état de faire de la dépense, je lui conseillois seulement de s'accoutumer à fumer du tabac; je suivis votre conseil, me dit-il, je fumai tous les jours, ce que je n'avois jamais fait jusqu'alors, & dans l'espace d'un mois, ces ulcéres se desséchérent insensiblement, & je me trouvai parfaitement guéri. Je ne sçais pas au reste, si cet homme a continué l'usage de fumer, & s'il ne lui est pas survenu dans la suite, d'autres ulcéres aux jambes, ou à quelques autres parties du corps. Observ. 167.

Notes sur cette observation.

Ceux qui se sont particuliérement appliqués à découvrir les vertus du Tabac, ont observé que le suc de cette plante, ses cendres, son sel, son huile employés extérieurement, étoient d'excellens vulnéraires, & un des meilleurs remédes, pour toutes sortes de plaies & d'ulcéres. *Nicol. Monardus*, dans l'ouvrage qui a pour titre, *simpl. medic. hist. Cap. 14.* où il a rapporté les grands éloges que les Prêtres Indiens donnent à cette plante, prétend que ses feüilles appliquées sur une plaie récente, font d'abord cesser l'hémorragie, & la guérissent promptement, & que ces mêmes feuilles broyées, nétoyent les vieux ulcéres, les font cicatriser, & que l'injection de leur suc, arrête le progrès de la gangréne: mais je ne me souviens pas d'avoir lû nulle part, qu'on ait jamais guéri des ulcéres, par le seul usage du Tabac à fumer. Le Dr. *Wedelius*, rapporte qu'avec les cendres de cette plante, il avoit guéri des ulcéres aux genoux, qu'on regardoit comme incurables, & il ajoûte, qu'il avoit conseillé en même-tems au malade de fumer du Tabac: mais le malade dont il est parlé dans l'observation précédente, n'employa point le Tabac en topique, & la seule fumée le guérit. Un homme de grande considération m'a raconté que, dans sa jeunesse, faisant alors ses études à *Ratisbonne*, dont le Collége étoit fort éloigné de la maison où il demeuroit, & ne s'étant point assez précautionné contre la rigueur du froid, ses jambes s'étoient ulcérées en différens endroits, & que ces ulcéres se fermoient & se

rouvroient successivement ; mais qu'étant entré ensuite à l'Académie, & ayant contracté l'habitude de fumer, ils s'étoient peu-à-peu guéris, & ne s'étoient plus rouverts depuis.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 3. 1684.
Observ. 167.

Le Tabac est en effet regardé comme un bon *Phlegmagogue*, qui procure l'évacuation de la pituite par le nez, par les crachats, par le vomissement, & par les selles. Si elle est trop épaisse, selon la remarque *de Chrysostome Magnehus*, *exercit. de Tabac. 3. 5. 4.* Il la dissout, & l'attenuë par le sel âcre qu'il contient, & la dispose ainsi à être plus facilement évacuée. En effet, il n'est pas possible qu'en procurant une évacuation abondante de sérosité & de limphe de toute l'habitude du Corps, par les vaisseaux salivaires de la gorge & de la bouche, ces ulcéres ne se dessèchent à la fin, sur-tout, si on continuë d'entretenir cette évacuation pendant un certain tems, à moins que ce que l'on nomme *la troisiéme coction*, par laquelle les humeurs superfluës se séparent de la masse du sang, ne se fasse pas d'une maniére convenable, ou que la mauvaise disposition de la partie ulcérée, qui peut donner lieu à une affluence continuelle de sanie & d'impuretés, inconvénieus auxquels il est à propos de remédier d'abord, ne s'opposent à la cure de ces ulcéres. Si au contraire, en négligeant les remédes généraux, on parvient à les guérir, par des repercussifs, des astringens, & des dessicatifs employés à contre-tems & trop précipitamment, on coure risque de causer au malade une dyssenterie, une épilepsie, un asthme, &c. comme on l'a fait voir, *obs. 213. Ann. 2. Ephém. Germ.* au lieu qu'en évacuant peu-à-peu la sérosité *excrementitiéle* du sang, qui s'étoit frayée une issuë par les orifices des vaisseaux qui aboutissent à l'ulcére, & en diminuant par-là la masse des humeurs, dont le mêlange se fait ensuite d'une maniére plus intime, & dans une porportion plus exacte, la nature toujours attentive à sa conservation, n'ayant plus cette sutabondance d'humeurs à vaincre, la plaie se consolide & se cicatrise d'elle-même, & si le sang contient encore des humeurs viciées, la sécrétion s'en fait plus facilement, & il s'en débarasse par les voies ordinaires.

Mais si j'approuve l'usage modéré de fumer du Tabac, j'en blâme fort l'abus, l'excès qu'on en peut faire, loin d'entretenir la santé, peut causer mille maux & même la mort. C'est ce qu'éprouvérent, au rapport du Dr. *Helwigius*, *obs. Phisico--Medic. 45.* deux jeunes Hollandois, qui étoient les deux freres : ces jeunes gens disputoient entr'eux à qui fumeroit un plus grand nombre de pipes ; mais l'un en ayant fumé dix-sept, & l'autre dix-huit, ils tombérent tous les deux par terre, comme s'ils eussent été frappés d'apopléxie, l'un mourut sur le champ, & l'autre deux ou trois heures après.

OBSERVATION CLXXIII.

Sur une affection scorbutique guérie par la salivation mercurielle, par le Dr. Jean Burgius, *Physicien de* Breslav, *de l'Acad. des Cur. de la Nature.*

Observ. 173.

L'Expérience nous apprend, qu'il y a des maladies qui se terminent quelquefois par une salivation abondante & critique. Je connois un homme de Lettres, dont le nom est très-célébre, sujet à des tintemens d'oreilles très-fréquens, qui ne se dissipent que par un *ptyalisme* qui lui survient naturellement ; & ayant pris autrefois les eaux d'Egra, pour quelqu'autre incommodité, leur effet se manifesta nonseulement par la voie des urines & des selles, mais par la salivation ; ce qui doit faire juger aux Médecins, qu'il est quelquefois à propos de désobstruer les vaisseaux salivaires, par des masticatoires, & sur-tout par le moyen du mercure. Personne n'ignore, avec quel succès on guérit aujourdhui les maladies vénériennes par cette méthode. Je suis persuadé qu'il y a même plusieurs autres maladies croniques & opiniâtres, auxquelles on remédieroit par la salivation. Je ne suis pas le premier qui ait eut cette opinion, d'autres l'ont dit avant moi, & l'ont prouvé par leur propre expérience. C'est aussi dans la vuë de justifier cette pratique, que je rapporterai l'histoire de la maladie suivante.

Une

Une fille de dix-huit ans, qui avoit été dans un état de *cachexie*, qui tendoit déja à l'hydropisie, se croyant guérie par le retour de ses régles, & s'étant mariée au mois de Février 1681. fut attaquée, quelques semaines après son mariage, d'une fiévre quarte, qui ne fut pas cependant tellement opiniâtre, qu'on ne parvint à la guérir au bout de deux mois, par l'usage des remédes convénables en pareil cas. Mais l'intervalle de santé dont elle jouit fut bien court : car peu de tems après, la mauvaise qualité des humeurs prenant le dessus, elle se plaignit d'indigestions, elle perdit l'appétit, elle eut des lassitudes, elle fut attaquée de douleurs de tête très-violentes, & à ces symptomes, il s'en joignit encore de nouveaux, tels que de grandes douleurs de jambes, dont elle ne pouvoit plus faire d'usage, & des excrescences *tophacées*, qui se formérent au milieu du *tibia*, l'écoulement périodique des régles continuant cependant de se faire, comme dans l'état de santé. Je fis tous mes efforts pendant tout un hiver, pour rémédier à ces accidens, sans pouvoir procurer à cette femme aucun soulagement. L'été suivant, je lui fis prendre les eaux d'*Égra*, & immédiatement après, les bains d'*Hirsberg*, dont elle se trouva très-bien. De retour dans sa maison, & bien rétablie en apparence, elle fut en état de vaquer à ses affaires : mais au bout d'un mois, se retrouvant dans sa premiére situation, elle me fit appeller. J'épuisai alors toutes les ressources de l'Art, pour tâcher de la guérir, mais avec bien peu de succès : car je ne pus parvenir qu'à calmer un peu les divers accidens occasionnés par le vice de l'estomac & des premiéres voies. Ne pouvant point alors remédier à la paralysie scorbutique & douloureuse dont cette femme étoit attaquée, j'eus recours aux remédes qui agissent sur les nerfs, & aux décoctions des bois, & j'appliquai sur les tumeurs tophacées des jambes, l'emplâtre *de ranis cum mercur.* dont j'augmentai la dose : le plomb laminé, &c. Mais ces remédes ne produisant pas encore l'effet que j'en attendois, je me rappellai alors ce que j'avois lu dans le Traité de *Willis de Scorbuto C.* 11. & enhardi par l'expérience de ce grand homme, je proposai à la malade la salivation, comme un reméde extrême, à la vérité, mais que je regardois comme l'unique, qui put la soulager dans la situation où elle se trouvoit, sans lui répondre cependant du succès. Cette femme lassée de traîner une vie misérable, n'hésita point de s'exposer aux plus fâcheuses extrémités, dans l'espérance de recouvrer sa santé. Je lui fis donc faire la premiére friction mercurielle, le deux Novembre 1683, en commençant par les articulations des pieds, & passant ensuite à celles des mains, & des bras. Je fis continuer les frictions, jusqu'à ce qu'on eut employé six gros de mercure. Les premiers jours avant que la salivation commençât à paroître, la malade eut des nauzées, des hoquets, & des vomissemens d'une pituite visqueuse, & il s'éleva de petites vessies sur les parties où les frictions avoient été faites. Ces accidens s'étant calmés, ils furent suivis de l'engourdissement des dents, de l'enflure des gencives & de la langue, qui conserva cependant son mouvement, d'une difficulté d'articuler, & d'une foiblesse extrême. Symptomes assez ordinaires, & qui accompagnent la salivation, seulement dans ses commencemens. Dans l'espace de deux jours, je parvins à faire cesser ces symptomes, par l'usage des remédes nervins, & la

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 3. 1684. Observ. 173.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 3. 1684.

salivation continua pendant quinze jours, d'une maniére très-tranquille, la malade rendant quelquefois en un jour juſqu'à trois livres de pituite. Lorſque cette évacuation eut ceſſé, je fis prendre encore à cette femme, pendant quelques jours, la tiſane des bois, & elle ſe trouva enſuite parfaitement guérie de toutes ſes incommodités, qui n'eurent plus aucun retour.

OBSERVATION CLXXVII.

Sur des accès d'Épilepſie accompagnés de circonſtances remarquables, par Charles Ohmb, *Médecin de Breſlaw.*

Obſerv. 177. EN 1678, un jeune homme de dix-huit ans, né d'un pere Epileptique, ayant été ſaiſi d'une grande frayeur, l'une des Fêtes de la Pentecôtes, à la vuë d'un incendie, tomba par terre, en faiſant de grands cris, & fut attaqué de convulſions dans tous les membres. Ayant enſuite un peu repris ſes eſprits, & ayant conſidéré pendant quelque tems, fort attentivement, les lieux embrâſés, & les moyens qu'on employoit pour éteindre le feu, il s'en retourna chez ſa mere, qui étoit alors veuve, & lui raconta ce qu'il avoit vû, & l'accident qu'il lui étoit arrivé. A peine avoit-il, ceſſé de parler, qu'il tomba encore par terre, fut attaqué d'un ſecond accès d'épilepſie, & commença à crier de toute ſa force, en prononçant ces mots Allemans, *fever, fever, fever*, & ayant eu dans la ſuite pluſieurs autres attaques ſemblables, il fit toujours les mêmes cris, & prononça toujours les mêmes paroles.

La ſœur de ce jeune homme, fut attaquée quelque tems après de l'eſpéce d'épilepſie, décrite par *Boot de affect. omiſſ. obſ. 5.* & lorſque l'accès commençoit, elle couroit d'abord en ligne droite, l'eſpace de quelques pas, mais, ce qui n'arrivoit pas au jeune homme dont parle Boot, c'eſt que cette petite fille s'arrêtoit, tout-à-coup, reſtoit droite & immobile, comme les *Cataleptiques*, & étoit privée pendant quelque-tems de ſentiment & de mouvement.

OBSERVATION CLXXXI.

Sur une maladie accompagnée de ſymptomes fort extraordinaires, par Jean Acolathus, *Médecin de Breſlaw.*

Obſerv. 181. UN Théologien, chargé des principales fonctions du miniſtére Eccléſiaſtique, & fort appliqué à l'étude, étoit ſujet depuis pluſieurs années, au milieu de ſes grandes occupations, à un grand nombre d'infirmités. Il avoit tantôt des chaleurs vagues, après avoir mangé, tantôt des douleurs de reins, & il rendoit alors quelquefois un peu de gravier. Il étoit de plus, ſujet à des fluxions, & à des péſanteurs de tête. Il avoit de violentes palpitations de cœur; de ſorte que depuis plus de quinze ans, il ſe croyoit à chaque inſtant, prêt à expirer. Ces accidens ſe calmérent ce-

pendant en grande partie, ſur-tout, après avoir pris les eaux Acidules d'*Egra*; & lorſqu'ils reparoiſſoient, on y remédioit par l'uſage des remédes martiaux, des ſels volatils huileux, des ſtomachiques, & ſur tout, par les lavemens. Mais en 1682, tems auquel notre malade avoit cinquante cinq ans accomplis, il ſe trouva en proie à cette foule de maux, d'une maniére beaucoup plus violente qu'auparavant; & lorſqu'on étoit parvenu à calmer quelques ſymptomes des plus preſſans, il en ſurvenoit de nouveaux, & de beaucoup plus graves. Les fluxions étoient plus fréquentes; le malade reſſentoit beaucoup d'ardeur dans les reins, & de grandes douleurs, qui ceſſoient alors d'elles-mêmes, & ſans que le malade rendit de gravier; ce qui faiſoit juger avec raiſon, que ces douleurs n'étoient pas par conſéquent occaſionnées par le gravier: c'eſt cependant ce qu'on ne put perſuader au malade. La palpitation de cœur, dont il étoit ordinairement attaqué ſur la fin de la nuit, n'étoit pas toujours bien conſtante, ni dans ſa durée, ni dans ſes retours; mais elle étoit toujours accompagnée d'une grande foibleſſe. La ſalive du malade étoit d'ailleurs ſi acre & ſi ſalée, ſur-tout dans les tems froids, que la douleur qu'il reſſentoit à la langue, lui étoit extrêmement à charge, & l'irritation étoit ſi grande, ſur-tout, lorſqu'il parloit en public, qu'elle lui cauſoit une contraction dans les muſcles de la gorge, & qu'il étoit ſouvent prêt à perdre la voix. Quelques heures après le repas, & le jour, comme la nuit, mais ſur-tout au point du jour, lorſque la digeſtion étoit preſque achevée, il avoit des envies de vomir, & lorſque le paroxyſme étoit dans ſa plus grande violence, il vomiſſoit réellement, & rendoit une eau inſipide, & mucilagineuſe. Il n'y avoit pas de jours qu'il ne reſſentit des convulſions bruſques à l'eſtomac, ſans aucune envie de vomir, & qui ne duroient qu'un moment. Il rendoit quantité de vents par la bouche. Le ventre au reſte, étoit libre, & paroiſſoit s'acquitter de ſes fonctions, comme dans l'état de ſanté. Le malade étoit ſans appetit: il maigriſſoit à vûe d'œil, & ſes forces étoient conſidérablement diminuées. L'urine étoit très-claire, très-peu colorée, & elle dépoſoit un ſédiment, tel que *Dranvitzius tract. de ſcorb.* le décrit, qui reſſembloit à du pus, qui s'élevoit promptement du fond du vaiſſeau, pour peu qu'on l'agitât, ſe mêloit à l'urine, & lui communiquoit une couleur laiteuſe. Le mal quelquefois, donnoit à ce malade, un peu de relâche. Mais ces ſymptomes facheux reparoiſſoient bien-tôt, dès qu'il vouloit s'acquitter des fonctions de ſon miniſtére, ou qu'il parloit trop long-tems, ou avec trop de vivacité, peu après ſes repas, ſouvent même, ils revenoient ſans aucune cauſe apparente. Je ne négligai rien dans ces circonſtances, pour tâcher de découvrir la nature & la ſource d'un mal auſſi compliqué, & pour pouvoir y remédier. La variété des ſymptomes qui l'accompagnoient, ne me laiſſoit aucun lieu de douter qu'il ne dut être regardé comme une affection hypochondriaque, ſorte de maladie, qui ſe maſque ordinairement de mille façons diverſes, & qui quoique produite par une ſeule cauſe, prend une infinité de formes, ſelon les parties du corps qu'elle affecte. Tout ſembloit m'aſſurer que le ſiége de cette maladie étoit particuliérement dans l'eſtomac: car les différens ſucs deſtinés à la digeſtion, en s'aigriſſant, & en acquérant les propiétés des acides fixes, de volatils qu'ils ſont naturellement, non-ſeulement chan-

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 173.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 173.

gent de goût & de qualité, mais au lieu de pouvoir pénétrer la ſubſtance des alimens, de les attenuer par une douce fermentation, & de les rendre propres à la nutrition, ils les convertiſſent en un mucilage, d'autant plus épais & viſqueux, que la fermentation a été plus conſidérable: ces ſucs viciés de l'eſtomac, en ſe mêlant enſuite à la maſſe du ſang, ne peuvent manquer de l'altérer, par les crudités qu'ils y portent à chaque inſtant; & le ſang, réciproquement, communique ſa mauvaiſe qualité aux fermens de l'eſtomac. Cela ſuppoſé, les ſymptomes de la maladie que nous décrivons, n'auront plus rien d'extraordinaire.

Les mauvaiſes digeſtions ne pouvant convertir les alimens, dans ce ſujet, qu'en un chile épais & viſqueux, ſa partie la plus liquide, quelques heures après les repas, s'en ſéparoit, & s'écouloit par le pylore; de ſorte que les parois de l'eſtomac reſtoient alors enduits d'un mucilage gluant, dont l'acrimonie cauſoit au malade des nauſées & des vomiſſemens, en irritant l'orifice ſupérieur, ou des mouvemens convulſifs, lorſque c'étoit principalement le fond de l'eſtomac qui étoit affecté; ce qui produiſoit auſſi néceſſairement le défaut d'appetit. Ce viſcére, d'autre côté, qui n'eſt jamais oiſif, exerçoit ſon action ſur ces reſtes de ſucs aigris & épaiſſis, y excitoit une violente fermentation, d'où naiſſoient les rapports, & la grande quantité de vents que le malade rendoit par la bouche, & ces feçes vicicés, en ſe mêlant à la maſſe du ſang, lui communiquoient leur mauvaiſe qualité; d'où il arrivoit que toutes les autres humeurs du corps étoient pareillement altérées, & ſur-tout, la lymphe, qui, devenuë extrêmement acre, cauſoit les rhumes & les catharres, auxquels le malade étoit ſujet. Les molecules du ſang, n'étant pas d'ailleurs aſſez attenuées, aſſez ductiles, & n'ayant pas la ſoupleſſe convenable pour ſervir à la nutrition des parties, le corps devoit s'exténuer peu-à-peu, & l'état de langueur des eſprits animaux, cauſoit l'abbatement des forces & la difficulté de ſe mouvoir. Le chile cru, que le ſang recevoit continuellement, ne pouvant plus s'y aſſimiler, il paſſoit, ſans avoir preſqu'été altéré, dans les vaiſſeaux excrétoires des reins, & ſe mêloit à l'urine du malade, ſous la forme d'une matiére purulente. Lorſque la ſecrétion de l'urine ſe faiſoit librement, & ſans obſtacle, le malade ne reſſentoit alors aucunes douleurs de reins: mais lorſque des humeurs acres & groſſiéres y cauſoient de l'irritation, ces parties étoient douloureuſes, & la criſpation des nerfs & des membranes, produiſoit le ſentiment d'ardeur, & l'eſpéce d'inflammation dont ſe plaignoit le malade. A l'égard du défaut de couleur qu'on remarquoit dans l'urine, je me perſuade qu'on doit l'attribuer à la grande viſcoſité du ſang, dont la partie huileuſe & balſamique ne pouvoit plus être ſuffiſamment pénétrée & diſſoute par ſon ſel volatil. Quant à la palpitation du cœur, ſymptome très-ordinaire dans l'affection hypochondriaque, je juge qu'elle étoit occaſionnée par l'irritation des nerfs cardiaques, par ſympathie avec les hypochondres, & par le vice de la maſſe du ſang; parce qu'elle ne ſe faiſoit ordinairement reſſentir que quelques heures après que le malade s'étoit mis au lit: car, lorſque le ſang eſt épais & viſqueux, & que la circulation, par conſéquent, s'en fait avec lenteur, ſon mouvement inteſtin eſt accéléré, & ſa raréfaction eſt aidée par l'agitation des membres, & par le mou-

vement local : il ſe reſſent encore pendant les premiéres heures du ſommeil, de celui qu'il a reçu durant le jour ; mais ce mouvement venant à ſe ralentir peu-à-peu, le ſang s'épaiſſit, & étant pouſſé vers les vaiſſeaux du cœur, il n'y entre plus avec aſſez de rapidité, & de-là naiſſent probablement, les mouvemens irréguliers de ce viſcére. L'étude preſque continuelle à laquelle notre malade étoit obligé de s'appliquer par état, & les fonctions pénibles de ſon miniſtére, contribuoient auſſi ſans doute, aux diverſes incommodités dont il étoit attaqué, par la diſſipation des eſprits qu'elles occaſionnoient, ſans leſquels cependant la premiére digeſtion ne peut s'opérer d'une maniére convenable. L'eſtomac faiſoit donc d'autant plus mal ſes fonctions, que l'application d'eſprit avoit été plus grande, & toute émotion de l'ame augmentoit la violence des paroxyſmes, au point que, lorſqu'il parloit un peu trop long-tems, comme nous l'avons déja dit, immédiatement après le repas, ſa ſanté s'en trouvoit, ſur le champ, conſidérablement dérangée. D'ailleurs, la vie ſédentaire d'un homme de Lettres, tel qu'étoit cet Eccléſiaſtique, eſt un obſtacle perpétuel à l'attenuation du ſang, & à ſa dépuration par la voie de la tranſpiration, ou par les divers émonctoires du corps ; & ſes impuretés deviennent d'autant plus nuiſibles, qu'elles ont été retenuës plus long-tems : à quoi on peut ajouter, que ce malade n'étoit plus dans ſa premiére jeuneſſe, ni dans ſa premiére vigueur, & que ſes travaux paſſés, & ceux auxquels il ſe livroit encore, avoient affoibli les organesde la digeſtion, dans leſquels s'accumuloit continuellement, un ſuc épais, viſqueux & acide, c'eſt-à-dire, une humeur mélancolique.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 173.

Après m'être ainſi appliqué à bien connoître la liaiſon qui ſe trouvoit entre les effets & les cauſes de cette maladie, comme elle étoit invétérée, & que l'âge du malade, & la néceſſité où il ſe trouvoit de continuer ſon même genre de vie, ne me laiſſoient aucune eſpérance de pouvoir le guérir parfaitement, je pris le parti de faire tous mes efforts pour lui procurer quelque ſoulagement, & pour pouvoir du moins calmer la violence des ſymptomes, auxquels ſa maladie l'expoſoit. Voyant cependant que le ſuccès ne répondoit pas autant à mes vuës que je l'aurois ſouhaité, après en avoir conféré avec pluſieurs Médecins de mes amis, je me déterminai à conſulter la Faculté de Médecine de Leipſic. Le jugement que j'avois porté ſur cette maladie, ayant été approuvé en tout point, & les Médecins qui la compoſent, m'ayant invité de continuer de la traiter comme j'avois commencé, je débarraſſai d'abord l'eſtomac, par des vomitifs doux : je m'attachai enſuite à adoucir l'acrimonie de ſes fermens, & des autres humeurs qui ſervent à la digeſtion, en attenuant les impuretés viſqueuſes qui croupiſſoient dans les premiéres voies, & je les diſpoſai ainſi à pouvoir être évacuées par les ſelles, par les ſueurs, ou par les urines, afin de pouvoir par-là rétablir le mouvement du ſang trop languiſſant, & fortifier l'eſtomac : & comme je ſuis de l'avis de *Hachſteterus obſ. Medic. Dec. 3. Caſ.* 2. & que je penſe qu'on ne doit avoir recours pour la cure de cette maladie, qu'aux remédes les plus doux, j'eus grande attention de n'employer que des précipitans, des apéritifs, & les meilleurs ſtomachiques. Mais ce ne fut pas ſans peine que je parvins à calmer un peu, & même pour

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 173.

de très-courts intervalles, les ſymptomes fâcheux de cette maladie, par le moyen des meilleures préparations martiales, des préparations de coraux, & de certaines parties dures des animaux : par le moyen des ſels volatils huileux, des ſels neutres les plus fixes, & des ſubſtances aromatiques & balſamiques, employés tant intérieurement qu'extérieurement. Voici au reſte parmi ces remédes, ceux qui m'ont paru avoir le plus contribué à en faire ceſſer les accidens les plus preſſans. Une eſſence anodine unie au ſel volatil huileux de ſuccin, dont on oignoit la partie extérieure du larinx, remédia à cette irritation de la gorge qui lui interceptoit ſouvent le ſon de la voix, lorſque cet Eccléſiaſtique parloit en public, & qui avoit réſiſté à tous les remédes internes qu'on employe ordinairement dans les maladies catarrales. L'eſprit carminatif *de tribus*, joint à l'eſſence de *Caſtoreum* tartariſée, diminua d'une maniére ſenſible la violence de la palpitation de cœur. Et par le moyen de *l'arcanum duplicatum*, joint aux yeux d'écreviſſes, au corail, & aux écailles d'huîtres, je parvins à calmer les nauſées, les vomiſſemens & les convulſions de l'eſtomac, mieux que je n'avois fait par-tout autre reméde. Mais quelque ſoulagement que je fuſſe enfin parvenu à procurer à ce malade, le mal étoit encore ſouvent plus fort que les remédes Je me ſouvins alors des eaux acidules d'*Egra*, qu'il avoit déja priſes avec ſuccès, & que ſon eſtomac quoique très-foible, avoit parfaitement bien ſoutenuës, & je les crus même d'autant plus convenables, qu'elles paroiſſoient ſatisfaire à toutes les indications préſentes. Il alla donc les prendre ſur les lieux, & à ſon retour il ſe trouva très-ſoulagé, quoiqu'il reſſentit encore ſouvent de fréquentes atteintes de ſon mal : mais trois ou quatre mois après, il parut que la nature travailloit d'elle-même à ſe débaraſſer des reſtes d'humeurs viciées qui avoient rendu juſqu'alors ſes efforts impuiſſans, car on s'apperçut que les veines hémorrhoïdales étoient extrêmement gonflées, ce que l'on regarda comme une criſe ſalutaire, & comme la voie qu'elle avoit choiſie pour l'évacuation de ces humeurs. L'application des ſang-ſuës, eut en effet tant de ſuccès, que, dès ce moment, le malade ſe ſentit en quelque façon renaître ; ſes forces ſe rétablirent, & une continuelle application à l'étude & aux fonctions les plus pénibles de ſon miniſtére, ne dérangérent plus ſa ſanté.

OBSERVATION CLXXXII.

Sur un os qui fut trouvé dans une tumeur ſteatomeuſe, & qui avoit la forme d'une branche de Corail, par Jean-Paul Wurffbainus.

Obſerv. 182.

L'Obſervation XIX. de cette même année des Ephémérides, par *Luc Schrockius*, ſur de petits os qui s'étoient formés dans un abſcès, paroît m'autoriſer à rapporter quelques exemples de ceux qu'on a quelquefois découvert dans des tumeurs purement *ſebacées & ſteatomeuſes*. Tel eſt l'os que j'ai trouvé avec l'obſervation ſuivante, parmi les curioſités naturelles qui ont appartenu à *M. Michel Rottenbekeius*, autrefois Phyſicien célébre de Nuremberg, & dont j'ai fait l'acquiſition. Je ne donne donc pas cette ob-

ſervation comme nouvelle, mais comme rare & très-vraye : car ce n'eſt pas préciſément la nouveauté qui rend les obſervations intéreſſantes, mais l'exactitude avec laquelle elles ont été faites, jointe à la ſingularité des faits.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature.

Il étoit ſurvenu depuis pluſieurs années, au nommé *Géorge Keller* de *Nuremberg*, une tumeur ſteatomeuſe au dos : comme elle ne lui cauſoit, au commencement, qu'une incommodité très-legére, il la négligea, & la porta pendant près de trente ans, ſans faire aucun reméde pour la diſſiper ; mais cette tumeur l'incommodant beaucoup, par le prodigieux volume qu'elle avoit alors acquis, & par la grande démangeaiſon, & même la douleur qu'il y reſſentoit, il ſe détermina ſur le conſeil des Médecins & des Chirurgiens, à ſouffrir qu'elle fut ouverte. Elle étoit formée par une matiére graſſe & ſebaçée, qui étoit renfermée dans un ſac membraneux & très-mince : & au centre de cette tumeur, on trouva un petit os branchu, de la forme d'un morceau de corail, ce qui ſurprit extrêmement ceux qui aſſiſtérent à cette opération, qui ne pouvoient concevoir d'où provenoit cet os, ou comment il avoit pu ſe former dans cette tumeur : c'eſt ce que le Dr. *Schroekius* a cependant très-bien expliqué dans ſes Notes ſur cette obſervation XIX. des Ephémérides qu'on vient de citer. „ Ces os, dit-il, „ (en parlant de ceux qui font le ſujet de ſon Mémoire,) ne peuvent „ avoir été formés que par une ſéroſité extravaſée ; car cette humeur a la „ propriété de prendre la forme de membrane, de cartilage, & même d'os, „ comme la nutrition & l'accroiſſement de ces parties nous l'apprennent ; „ ou cette humeur contient en ſoi une ſubſtance diſpoſée à ſe coaguler & „ à ſe durcir, ſelon les circonſtances locales ; deſorte que dans le cas dont „ il s'agit, la partie aqueuſe de la ſéroſité s'étant évaporée, la partie „ gelatineuſe s'étoit avec le tems oſſifiée.

Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 182.

OBSERVATION CLXXXIII.

Sur une pierre ſpongieuſe, trouvée dans un abſcès, par le même Auteur.

VOici encore une obſervation du même genre que la précédente, qui a été recueillie par le *Docteur Rottenbekeius*, & que j'ai trouvée parmi ſes papiers.

Obſerv. 183.

La femme du nommé *Paul Tanerus*, ayant fait un uſage immodéré de Gingembre cru, qui étoit pour elle un mets délicieux, fut attaquée de douleurs de ventre ſi violentes & ſi opiniâtres, qu'on ne put parvenir à les calmer par aucune ſorte de remédes ; elles augmentérent, au contraire, de jour en jour, juſqu'à ce qu'il ſe formât un abſcès au bas ventre, qu'on ouvrit. Il en ſortit d'abord une grande quantité de pus & de ſang corrompu ; mais peu-à-peu l'ouverture de la plaie ſe trouva fermée par un corps qui paroiſſoit avoir quelque dureté : ayant été tiré avec des pinces, on reconnut que c'étoit une pierre. Cette pierre péſoit trois onces : elle étoit inegale & anguleuſe, reſſembloit à une des vertébres du dos, & ayant été caſſée, elle ſe trouva intérieurement poreuſe & friable. Je

conſerve une portion de cette pierre, que j'ai auſſi trouvée dans la collection de choſes rares, de M. *Rottenbekeius* : mais je ne vois pas juſqu'à préſent, que l'uſage ſeul du gingembre cru, ait pu donner lieu à ſa formation.

Dec. 2. Ann. 3. 1684.

OBSERVATION CLXXXVI.

Sur les dangereux effets de l'yvraïe, par Jean-Jacob Wagnerus, *Médecin de Zurich.*

Obſerv. 186. LEs domeſtiques d'un homme de diſtinction, de *Zurich*, ayant mangé par hazard à leur déjeûné, de cette eſpéce de bouillie, de farine d'aveine, que *Pline Hiſt. Natur. L. XVIII.* dit avoir été la nourriture des Anciens Germains, furent tout-à-coup ſaiſis de diverſes ſymptomes, tels que de cardialgie, de vertiges & de douleurs de tête. Quelques-uns même tombérent dans l'aſſoupiſſement, comme s'ils avoient été yvres, & furent attaqués de convulſions ; mais particuliérement une ſervante, qui avoit mangé plus que les autres, de cette bouillie ; & il leur ſurvint à tous un vomiſſement, après le quel ils ſe trouvérent guéris. Ces domeſtiques s'étant imaginé qu'ils avoient été empoiſonnés, me firent appeller. Dès qu'ils m'eurent dit qu'ils avoient mangé de la bouillie d'aveine, il me fut facile de juger par les accidens qui avoient ſuivis, que cette aveine étoit ſans doute mêlée d'yvraïe ; nos laboureurs n'étant pas dans l'uſage de l'en ſéparer avec autant de ſoin qu'ils la ſéparent du froment : & je ſçavois d'ailleurs, qu'un aliment ſemblable, avoit cauſé à un tiſſerand de notre Ville, à ſa femme, & à tous ſes enfans, les mêmes accidens, & qu'ils avoient auſſi été guéris par le vomiſſement ou par les alexipharmaques & les cordiaux qu'on avoit fait prendre à ceux qui n'avoient pas encore vomi.

Cela me fait ſouvenir d'une Hiſtoire auſſi extraordinaire que plaiſante, rapportée par *Jean Vitoduranus*, Religieux Jacobin, dans un Ouvrage manuſcrit, qui ſe trouve dans la Bibliothéque publique de *Zurich*.... En 1342, » il arriva un jour, dit cet Auteur, que dans un Village près de *Zurich*, un » cheval mangea une ſi grande quantité d'yvraïe, que le maître du cheval » le crut mort, & qu'il le fit tranſporter hors du Village, où il fut écor- » ché ; mais ce cheval s'étant enfin réveillé de ſon long aſſoupiſſement, re- » tourna en cet état, dans la maiſon de ſon maître, & cauſa la plus grande » ſurpriſe à ceux qui le virent.

Notes ſur cette obſervation.

L'yvraie ayant la propriété connuë, de cauſer une ſorte d'yvreſſe, d'aſſoupir & de troubler même les fonctions de l'ame, les Marchands de biére, de mauvaiſe foi, y mettent ſouvent de cette graine & autres choſes ſemblables, comme l'a remarqué *Martin Schookius, Cap. 19. de Cerviſ.* pour en augmenter la force. Les vapeurs malignes qui s'élévent de l'eſtomac lorſqu'on a fait uſage de l'yvraie, ou dans ſes alimens, ou dans ſa boiſſon, ſont non-ſeulement capables d'enyvrer, mais elles cauſent même des vertiges. On en a eu la preuve dans un tems de famine, où les boulangers ayant mêlé de cette graine dans leur froment,

foment, la plûpart de ceux qui mangérent du pain où on l'avoit fait entrer, furent auſſitôt attaqués de douleurs de tête, & de tous les autres ſymptomes que cauſe ordinairement l'yvraie. *Galien, L. 1. de Aliment. Facult. Cap. 37.* rapporte, qu'un de ſes Fermiers ayant mangé du pain fait avec de la farine d'yvraie, ce pain lui avoit cauſé, & à toute ſa famille, une ſorte d'yvreſſe, & même de démence. *Camerarius Hor. ſucciſ. Cent. 3. Cap. 37.* prétend que les Italiens ont nommé l'yvraie *Imbriaca*, comme qui diroit plante qui enyvre. *Jean Theod. Schenckius, hiſt. Humor. Gener. Cap. 2.* rapporte auſſi, qu'à *Jene*, pluſieurs perſonnes avoient été attaquées de cette maladie des yeux qu'on nomme *Nictalopie*, pour avoir mangé du pain d'yvraie, & qu'elles n'en avoient été guéries qu'en mangeant du foye de bœuf, ce qu'il répéte & confirme encore. *Decur. 1. Ephemer. Ann. 3. Obſ. 133.* & il eſt à remarquer, touchant cette proprietété du foye de Bœuf, qu'*Hippocrate, lib. de viſu*, faiſoit avaler à ceux qui avoient cette maladie, quelques morceaux de foye de bœuf crû, trempés dans du miel, les plus gros que faire ſe pourroit.

Je n'entreprendrai pas d'expliquer comment il ſe peut faire que le foye de bœuf produiſe cet effet; mais à l'égard de l'yvraie, les ſymptomes qu'elle occaſionne, & la maniére dont on y remédie, auſſi promptement que sûrement, par le moyen du vinaigre, au rapport de *Baricellus. Hoſtul. Genial.* ne me laiſſent aucun lieu de douter, qu'elle ne contienne une ſubſtance ſulphureuſe & narcotique, d'une qualité extrêmement nuiſible aux eſprits animaux.

Luc Schrockius, le Fils.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature.

Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 186.

OBSERVATION CLXXXVII.

Sur des glandes inteſtinales renduës par les ſelles, avec de grandes douleurs; par le même Auteur.

UNe petite fille, âgée de ſix mois, qui appartenoit à un homme de diſtinction, de cette Ville, (de Zurich) fut tout-à-coup attaquée d'une fiévre, accompagnée de friſſon, & de tous les ſymptomes qui précédent ordinairement la petite vérolle. Le ſixiéme jour de ſa maladie, ſon viſage s'enfla ſi prodigieuſement, qu'elle fut pendant quatre jours, ſans pouvoir ouvrir les yeux; mais l'enflure s'étant diſſipée le dixiéme jour, elle eut de violentes tranchées, accompagnées d'une diarrrhée peu abondante. Le matin du quatorziéme jour, elle rendit une grande quantité de ſang, avec pluſieurs corps charnus & glanduleux: ayant été alors appellé, je diſſéquai la plus groſſe de ces eſpéces de glandes, qui avoit un pouce de longueur, & un demi pouce de l'argeur, & dont la ſubſtance intérieure ſe trouva charnuë, molle & noirâtre. Vers le midi du même jour, elle rendit encore par les ſelles, & avec de grandes douleurs, dix autres glandes, parmi leſquelles il y en avoit quelques-unes qui étoient preſque rondes, & de la groſſeur de l'œuf d'un petit oiſeau. Peu de tems après, cette petite fille mourut.

Obſerv. 187.

Notes ſur cette obſervation.

Jean Conrad Peierus, dans l'ouvrage qui a pour titre *de Glandul. inteſtin. exercit. 1. part. 2.* a fait des obſervations tres-intéreſſantes ſur des glandes inteſtinales renduës dans des diarrhées, & des dyſſenteries. Voici l'hiſtoire d'une maladie de la même eſpéce, dont un homme de ma connoiſſance, qui demeuroit dans une Ville Impériale qui n'eſt pas éloignée d'ici, fut attaqué en 1678. Cet homme, qui n'étoit pas fort exact ſur le régime, eut une diarrhée bilieuſe, au commencement de Juillet. Ayant fait enſuite quelques remédes, il ſe crut mieux. Le quinze Aout, il ſe trouva très-foible; & le dix-huit, il eut un flux hémorroïdal très-abondant, ou du moins qu'on crût tel; mais on eut lieu de juger dans la

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 3. 1684.

Obſerv. 187.

ſuite, qu'il provenoit de la rupture de quelques vaiſſeaux ſanguins qui communiquoient à des glandes inteſtinales. Le ſang qu'il rendit par cette voie, fut d'abord clair & fluide : il ſortit enſuite en caillots d'une très-mauvaiſe odeur ; & le vingt-un, il rendit un corps charnu qui paroiſſoit ſquirreux, du poids d'environ trois onces. Les jours ſuivans, il en rendit encore avec aſſez de facilité de ſemblables, mais qui étoient plus petits. Le vingt-huit du même mois, l'excrétion de ces corps charnus continua de ſe faire : il y en avoit de la longueur du doigt, d'autres qui étoient moitié moins longs ; & on en compta vingt-cinq, qui peſoient enſemble quatorze onces. Le malade ayant enſuite repris de l'appétit, le pouls étant devenu tranquille, la chaleur contre nature s'étant calmée, & les évacuations du ventre ſe faiſant comme dans l'état de ſanté, on commença à concevoir quelques eſpérances de ſa guériſon ; mais elles s'évanouirent bientôt, par le retour de la diarrhée bilieuſe, par l'abbattement des forces du malade, & par la perte totale d'appétit, qui paroiſſoient n'annoncer qu'une mort prochaine. Le malade cependant, contre toute eſpérance, guérit de cette maladie, & n'eſt mort que depuis environ un an.

Luc Schrock.

OBSERVATION CLXXXVIII.

Sur la génération des Moucherons, par le même Auteur.

Obſerv. 188.

QUoique les plus petits objets ſoient en apparence les plus ſimples, il eſt conſtant cependant, que les merveilles de la nature n'éclatent nulle part davantage que dans ſes plus petites productions, lorſqu'on les obſerve avec attention ; & le moucheron en pourroit fournir la preuve.

Cet inſecte eſt du genre des mouches. Son corps eſt long & mollaſſe : il a ſix jambes très-longues, courbées en dehors, dont les deux de derriére ſont plus hautes que les autres. Son ventre eſt formé de neuf lames, ou anneaux. Il a la tête petite : à ſon extrémité, ſont deux antennes, garnies d'eſpéces de plumes, & ſes yeux ſont noirs. Au lieu de bouche, il a une trompe pointuë, ou une ſorte de petit bec dur & creux, avec lequel il perce la peau, & ſuçe le ſang des animaux, & ſur-tout, celui de l'homme, dont il paroît le plus avide, & dont il ſe remplit juſqu'à ce que ſon corps ſoit tendu comme un petit ballon. Sa poitrine eſt large, élevée, & d'une couleur verdâtre.

Le docte Athanaſe Kircher, attribuë à la pouſſiére la propriété de produire les moucherons, parce qu'elle doit contenir une grande quantité de matiére excrémenteuſe, & de molécules qui ont autrefois appartenu à différentes eſpèces d'animaux ; mais le célébre *Swamerdam* rapporte, qu'un certain Eccléſiaſtique de *Saumur*, l'avoit aſſuré, qu'il avoit la preuve, que les moucherons n'étoient produits que dans les eaux. Voici ce que mes obſervations m'ont appris, ſur la génération de cet inſecte.

Le moucheron, dans la ſaiſon d'Automne, dépoſe ſa ſemence, ou plutôt ſes petits œuf jaunâtres ſur le *Nenuphar*, *le Potamogéton*, & ſur les autres plantes de marais : Il les y cole avec une ſorte de glu, & les range ſur leurs feuilles dans un certain ordre. Aux environs du mois de Juin de l'année ſuivante, la chaleur du Soleil ayant échauffé ces œufs, il en ſort de petis vers jaunâtres, ronds & menus, compoſés de treize anneaux, & dont la tête eſt rouge. Ils n'ont que deux pattes, placées ſous le premier anneau. L'extrémité de ces pattes eſt rude, comme la graine d'*aparine ou grateron* ; & la partie poſtérieure de ces vers, eſt formée par trois petites

apophyſes. Ils ſe conſtruiſent enſuite de petites coques molles, & viſqueuſes, qu'ils attachent à ces mêmes plantes aquatiques, dans leſquelles ils ſe renferment comme dans une ſorte d'étui ; & ayant alors acquis une certaine groſſeur, & leur corps étant devenu d'un brun verdâtre, comme les feuilles des plantes qui leur ont ſervi de nourriture, leurs ailes ſe déploient, ils s'envolent, & ſe nourriſſent enſuite, dans ce nouvel état, du ſang des animaux, qu'ils ſucent avec leur trompe.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 188.

Cet inſecte fait un petit bruit aſſez aigu en voltigeant ; on ne doit pas cependant ſe perſuader qu'il ait, ſous le diaphragme, une poche membraneuſe qui contienne de l'air, ni aucunes ſortes d'organes deſtinés à la reſpiration, & qu'en frappant ces parties avec leurs aîles, qu'ils meuvent avec la plus grande viteſſe, ils en tirent un ſon, comme il arrive à pluſieurs inſectes. Le moucheron n'a en effet aucun de ces organes ; mais comme en faiſant tourner en l'air avec rapidité un morceau de douve de tonneau, ou de cuire ſuſpendu à une ficelle, on produit un certain bruit, de même, les aîles membraneuſes du moucheron, en frappant l'air, en produiſent auſſi ; & ce bruit, ou ce ſon, que les inſectes font en voltigeant, eſt proportionné à la force & à l'étenduë de leurs aîles. C'eſt ainſi que le bruit que fait le frelon, eſt plus ſenſible que celui des mouches, parce que les aîles du premier ont plus de conſiſtence : c'eſt par la même raiſon, que les aîles des ſcarabées étant cruſtacées, le bruit que leur mouvement excite, eſt encore plus fort ; tandis que celles du moucheron étant très-petites, ils ne peuvent produire dans l'air, que de petis ſons aigus ; & que le mouvement des aîles des papillons eſt abſolument ſourd, parce que les membranes qui les forment ſont farineuſes, & revêtuës d'une ſorte de duvet.

OBSERVATION CXC.

Sur un accès d'Epilepſie, dont une fille fut attaquée pour avoir mangé des cervelles de moineaux, par Daniel Cruger, *Médecin de l'Electeur de Brandebourg.*

UN Gentilhomme ayant fait ſervir ſur ſa table, des moineaux rotis, une ſervante, après le repas, s'aviſa de manger les cervelles de ces moineaux, dont les têtes étoient reſtées : elle s'alla coucher enſuite, & pendant la nuit, elle fut ſaiſie d'un accès d'épilepſie, accompagné de tous les ſymptomes ordinaires de cette maladie. Telle eſt en effet la grande énergie du cerveau des animaux, qu'on a obſervé que, celui du chat & celui de la belette, cauſoient la manie, & qu'on remédioit au contraire à cette maladie, en mangeant de la cervelle de chien, & de mouton. *Voy. Sennertus Prax. Cap. de mania. Ephém. Decur. 1. obſ. 45.* Obſerv. 190.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE

OBSERVATION CXCV.

Dec. 2. Ann. 3. 1684. *Sur l'amputation de la rate faite à un homme, ſans que cette opération ait été ſuivie d'aucunes ſuites fâcheuſes, par le même Auteur.*

Obſerv. 195. DEux païſans d'un bourg près de *Colberg*, ayant pris querelle enſemble, ſe battirent, & l'un deux, ayant été renverſé par ſon adverſaire qui le tenoit ſous lui, contre terre, le bleſſa au côté gauche, d'un coup de couteau qu'il enfonça ſi profondement, que ſur le champ, une partie de la rate ſortit par la plaie; & les vomiſſemens qui ſurvinrent, la firent ſortir de plus en plus. Il fut obligé de paſſer ainſi la nuit, ſans ſecours, & baigné dans ſon ſang. Quelqu'un, le lendemain matin, ayant apperçu ce miſérable, en avertit le Magiſtrat de *Colberg*, qui ordonna au nommé *Nicolas Mathias*, Chirurgien, de ſe tranſporter ſur le lieu où étoit encore ce bleſſé. Ce Chirurgien y arriva accompagné d'un Confeſſeur, & d'un grand nombre de perſonnes qui trouvérent cet homme dans l'état qu'on vient de marquer, & qui virent toutes avec étonnement, que la rate étoit effectivement hors de ſon corps. Le Chirurgien appliqua d'abord ſur la plaie un cataplaſme fait avec le lait & les herbes émollientes, & ſur le ſoir, il fit tranſporter le bleſſé à Colberg. Il appella le lendemain un Médecin, lui fit obſerver que la rate étoit trop gonflée pour pouvoir eſpérer de la faire rentrer par l'ouverture de la plaie, & lui demanda s'il ſeroit d'avis qu'il en fit l'amputation. Le Médécin s'y oppoſa, fondé ſur ce qu'il ne croyoit pas qu'un homme put vivre ſans rate; il lui repréſenta de plus, que cette opération ſeroit ſuivie d'une hémorragie conſidérable, & qu'il ne voyoit aucune iſſue pour l'écoulement du ſang, dont l'épanchement ſe feroit dans la capacité du bas ventre. Le Chirurgien qui n'avoit plus aucun lieu d'eſpérer de pouvoir la faire rentrer, perſiſta au contraire dans ſon ſentiment, & le bleſſé ménacé d'une mort prochaine, ſur l'eſpérance de guériſon qu'il lui donna, au cas qu'il voulut ſouffrir cette opération, conſentit à tout ce qu'il voulut. Le Chirurgien commença alors par faire une forte ligature avec de la ſoye, à la partie de la rate qui étoit hors de la plaie, & après avoir tité par ce moyen le reſte de ce viſcére, il l'amputa en entier. Le ſang, après l'opération, ſortit d'abord à grands flots, mais il arrêta l'hémorragie avec des poudres aſtringentes, & dans l'eſpace de trois ſemaines, il parvint à faire cicatriſer cette plaie, où il reſta ſeulement une petite tumeur ſaillante, de la groſſeur d'une noiſette, produite par les orifices des vaiſſeaux qui avoient été coupés, & qui s'étoient colés en cet endroit contre les chairs. Cet homme s'eſt depuis ce tems très-bien porté; il a eu des enfans, & travaille comme auparavant. *Voy. les Ephémér. ann. 4. & 5. obſ. 165.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION CXCVII.

Sur une grande quantité de puces observée dans de la neige, par le Dr. Jean Chrétien Frommannus.

Dec. 2. Ann. 3. 1684.

AYant été appellé au mois de Janvier dernier 1685, pour une Delle de condition, qui demeure dans un Château voisin de la Ville, & qui avoit une fiévre tierce continuë, je m'apperçus en chemin, que la neige qui couvroit la terre, étoit alors parsemée en plusieurs endroits de petits points noirs, comme si on y eut répandu de la suïe en poudre très-fine, du moins cela me paroissoit tel de dessus mon cheval, & j'observai la même chose dans le bois, comme dans les terres labourables. Le messager qui m'accompagnoit, & qui étoit à pied, me dit que les points noirs que je voyois étoient des puces, & ayant ramassé une poignée de cette neige, qu'il me fit voir de plus près, je reconnus à n'en pouvoir douter, qu'elle en étoit effectivement toute remplie. Etant alors descendu du cheval, j'en vis une grande quantité en différens endroits, qui m'échappoient en sautant dès que j'en approchois le doigt. Plusieurs étoient enfoncées profondement dans cette neige, mais vivantes, & d'autres y étoient mortes, parce qu'elle commençoit à se fondre. Je renfermai un assez grand nombre de ces puces avec la neige qui les contenoit, dans un petit bocal, dans la vuë de les examiner à mon retour, au Microscope; mais une inondation causée par un dégel subit, m'ayant obligé de séjourner quatre ou cinq jours dans ce Château, & la neige dans laquelle j'avois mis ces puces, s'étant fondue, je les trouvai mortes à mon retour, & malgré les meilleurs Microscopes, je ne pus faire, sur ces insectes, aucunes observations interressantes. Un Villageois des environs m'a assuré, qu'il avoit quelquefois observé la même chose, & le messager qui m'accompagna, me dit aussi, qu'il avoit apperçu l'hyver précédent, des vers dans de la neige, mais il ne put cependant me donner une juste idée de la forme de ces vers. *Voy. l'Observation 100, de l'année précédente des Ephémérides*, sur des vers trouvés dans de la neige.

Observ. 197.

Notes sur cette Observation.

C'est avec une grande raison que les Naturalistes sont saisis d'admiration, en considérant l'organisation des plus vils insectes. Ce n'est pas ce que je me propose d'examiner ici, mais seulement, comment il peut arriver que, des animalcules tels que des puces, puissent s'engendrer pendant la rigueur de l'hyver. *Aristote L. 5. H. a. Cap. 19.* a observé qu'on avoit quelquefois vû des vers dans d'anciens tas de neige. *Pline, L. 11. Cap. 35. Olaus magnus, L. 2. Cap. 8.* ont fait des observations à peu-près semblables, sur des moucherons blancs, trouvés de même dans de la neige; & on peut voir sur cette matiére, ce qu'en dit Bartholin, dans l'ouvrage qui a pour titre *de Nivis usu Medico Cap. 9.* il cite différens Auteurs qui ont prétendu qu'il y avoit dans la neige un principe de chaleur, & que lorsque cette chaleur étoit augmentée par celle de l'air extérieur, elle y produisoit une sorte de fermentation, ou de putréfaction, qui donnoit lieu ensuite à la génération des vers. Le même Bartholin, cite aussi quelques Auteurs qui ont été de sentiment contraire; mais *Gaspar. Schottus. Physic. Curios. Lib. 7.* paroît persuadé qu'il y a véritablement dans la

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 3. 1684.

neige une grande quantité d'air & d'esprits, propres à favoriser la génération des animalcules, & à les y conserver. Quant à moi, je ne prétens pas porter aucun jugement sur les diverses opinions de ces Auteurs; mais voici seulement un fait qui me paroît plus extraordinaire encore, rapporté par le Dr. *Charles Raygerus*, qui assure, qu'en 1672. il tomba dans un pré, en Hongrie, plus de dix espéces de vers, avec de la neige, qui y vécurent, & qu'on y vit ramper par troupes, pendant plus de quatre jours: observation, que l'Auteur communiqua l'année suivante à l'Académie des Curieux de la Nature d'Allemagne. *Voy. Decur. 1. Ann. 4. & 5. Obs. 89.*

Observ. 197. Mais pour revenir aux puces qui font le sujet de cette observation, de quelle nature qu'on suppose les germes de ces insectes, je me persuade que la chaleur les avoit fait éclore sur la superficie de la terre, que la neige dont elle étoit alors couverte, avoit garantie de la rigueur du froid, comme nous en voyons souvent pendant l'été dans les jardins, qui en font quelquefois périr les légumes en les rongeant; & il y a lieu de croire que, le jour que je fis cette observation étant très-beau, & très-serein, le soleil avoit attiré ces puces, qui avoient pénétré à travers la neige, & s'étoient élevées à sa superficie pour jouir de la chaleur: il est très-probable d'autre côté, qu'au coucher du soleil, elles s'étoient enfoncées de nouveau sous la neige, pour se mettre à couvert du froid, & que, le dégel étant survenu, l'eau, qu'avoit produit la fonte de ces neiges, les avoit fait toutes périr. Voila ce que je pense sur la génération de ces puces, mais je suis persuadé que la moyenne région de l'air est trop froide, pour qu'il puisse s'y en former; & je ne crois pas non plus que, la neige puisse jamais produire par elle-même de semblables insectes, parce qu'il faut, pour la génération, un certain degré de chaleur; & que, quand même on supposeroit que la neige n'en seroit pas absolument privée, ses petits interstices étant tous perméables à l'air, sa fraîcheur seroit un obstacle à toute espéce de génération. Je ne prétends pas cependant qu'on s'en rapporte à mon sentiment, & on me trouvera toujours disposé à embrasser une autre opinion, lorsqu'on me proposera quelqu'hypothése plus vraisemblable.

OBSERVATION CXCIX.

Dissection du cadavre d'un jeune homme mort de Phtisie, par le Dr. Rosinius Lentilius.

Observ. 199. J'Avois amené de *Curlande*, un jeune homme de dix-huit ans, que je mis il y a un peu plus de deux ans, en apprentissage chez un Sellier de notre Ville: ce jeune homme étoit robuste en apparence, bien fait, & avoit les membres très-gros; mais tant qu'il fut chez moi, ou chez son Maître, il se plaignit d'une très-grande altération, & avoit la mauvaise habitude de boire toujours à grands coups, & d'un seul trait, ce qui fatigue extrêmement la poitrine; & lorsqu'il alloit en campagne, & qu'il se trouvoit altéré & échauffé, par la fatigue ou la chaleur, il ne manquoit jamais de boire avec avidité, & très-abondamment, des premiéres eaux qu'il trouvoit sur sa route; usage, qui n'est que trop commun dans ces cantons, où la phtisie est aussi une maladie plus fréquente que par-tout ailleurs. Vers la fin de Septembre 1684, ce jeune homme commença à être attaqué d'une toux, & d'une difficulté de respirer, lorsqu'il montoit des dégrés. Comme il regnoit alors dans cette Ville, un rhume épidémique, les gens de la maison où il demeuroit, se contentérent de lui faire boire de la biére chaude, avec du beure & de l'huile d'amandes douces, de lui faire prendre quelques trochisques béchiques, & quelques autres remédes domestiques: mais ces remédes ne lui ayant procuré aucun soulagement, & la toux, qui étoit accompagnée d'une évacuation très-abondante de pituite épaisse,

& viſqueuſe, n'ayant fait qu'augmenter, à quoi ſe joignirent encore d'autres ſymptomes graves, tels qu'une grande altération, une l'aſſitude dans tous les membres, & une extrême maigreur, on commença à ſoupçonner que la poitrine pouvoit être attaquée. Le malade m'étant venu alors conſulter ſur ſon état, je lui conſeillai de faire uſage d'émulſions, de ptiſanes pectorales, d'électuaires, & quelques autres remédes que j'avois ſouvent ordonné en pareilles circonſtances avec ſuccès, mais qui ne le ſoulagérent pas. Dans ces circonſtances, il lui ſurvint une fiévre maligne, accompagnée de délire, qui lui abregea le cours d'une vie qu'il n'auroit pu paſſer que miſérablement.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 199.

Son corps ayant été ouvert, on lui trouva la veſſie extrêmement groſſe, & dilatée par la grande quantité d'urine qu'elle contenoit. Les tuniques des inteſtins, nous parurent plus rouges que dans l'état naturel. Le foie étoit très-gros, quoique très-ſain, à l'exception que ſa ſubſtance étoit un peu plus compacte qu'elle ne l'eſt ordinairement. A peine pumes-nous diſtinguer l'eſtomac des inteſtins, tant il étoit petit, reſſerré & mince. Voulant examiner la rate, nous la cherchames à ſa place ordinaire, mais nous ne la trouvames pas : nous crumes ſeulement en appercevoir quelques veſtiges, ſous les fauſſes côtes, où il paroiſſoit qu'elle s'étoit colée, & enſuite conſumée ; car je ne me perſuade pas qu'elle manquat dans ce ſujet dès ſa naiſſance. Les reins étoient en bon état. La poitrine contenoit une grande quantité d'eau jaunâtre. Le cœur étoit très-ſain & aſſez gros. Les poumons étoient très-gonflés, & ſi adhérens aux côtes, ſur-tout du côté droit, qu'il étoit impoſſible de les en ſéparer ſans les déchirer. On appercevoit à leur ſuperficie, un grand nombre de taches livides qui pénétroient profondement : leur ſubſtance étoit ſquirreuſe, & parſemée d'une grande quantité de petis graviers qui s'écraſoient entre les doigts, & dont la plupart étoient de la groſſeur d'un grain de chenevis ; mais il n'y avoit aucun ulcére. La tête ne fut point ouverte.

Notes ſur cette obſervation.

La rate a fourni, dans tous les tems, une ample matiére aux réfléxions des Anatomiſtes. Mon deſſein n'eſt pas d'examiner ici, quelles peuvent être ſes fonctions dans le corps humain ; je remarquerai ſeulement en paſſant que, quelques Auteurs ne lui en attribuent aucune, que peu s'en faut au contraire que, d'autres ne faſſent dépendre de ce viſcére toute l'œconomie animale : que quelques-uns prétendent qu'il ſert à la ſécrétion de l'humeur atrabilaire, que quelques autres penſent que le ſang s'y perfectionne, & que d'autres enfin ſe perſuadent que la rate eſt particuliérement deſtinée à procurer la diſtribution de l'humeur ſéreuſe dans toute l'habitude du corps ; & je crois cette derniére opinion la plus vraiſemblable. Voici au reſte quelques réflexions que j'ai a propoſer ſur la rate, & particuliérement ſur la queſtion de ſçavoir, ſi l'on peut vivre ſans ce viſcére.

1°. Ce que Pline rapporte *Hiſt. Natur. L. 11.* quoique d'une maniére fort obſcure, des habitans de *Myeone*, aujourd'hui *Micoli*, l'une des Iſles Cicclades, qui ſelon lui naiſſoient tous de ſon tems ſans rate, paroît abſolument incroyable.

2°. De-là les impies, tels qu'*Eraſiſtrate*, *Democrite*, *Ruffus d'Epheſe*, & quelques autres Athées, ont pris occaſion de faire injure au Créateur, qui ne fait rien d'inutile, en prétendant que la rate étoit ſans aucune fonction dans le corps humain, ce qu'un homme Religieux ne doit pas même aſſurer de la moindre fibrile.

3°. Il faut cependant convenir, quoiqu'en diſe *Lindenus*, qu'il y a des exemples de

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 199.

gens qui ont vêcu ſans rate : c'eſt ce qu'Ariſtote n'a pas ignoré, & ce qui a été obſervé *par Hollerius, Laurentius, Schenkius, Kerkringius*, & par pluſieurs autres Auteurs. On en trouve même la preuve dans ces Ephémérides. *Voy. Ann. 2. Decur. 2. obſ. 143.* où il eſt parlé d'un *fœtus*, dont une femme étoit accouchée avant ſon terme, qui n'avoit ni foie ni rate.

4°. Il n'eſt pas poſſible de nier, que l'amputation de la rate ne puiſſe ſe faire avec aſſez de facilité à un animal vivant, & ſans lui cauſer la mort, puiſqu'on a un grand nombre de preuves qu'elle a été réellement faite, non-ſeulement à des chiens, mais à des hommes. *Voy.* les obſervations ſur l'amputation de la rate, faite à des chiens, rapportées dans ces Ephémérides, *Decur. 1. Ann. 1. obſ. 29. Ann. 4. & 5. obſ. 164. & 165.* La même opération faite à des hommes, *Decur. 2. Ann. 3. obſ. 195. des Ephémer.* Voy. auſſi les faits rapportés par le célébre *Bartholin* & par *Tillingius*.

5°. Je ne me perſuade pas cependant que cette opération ſoit auſſi facile à faire, que quelques Auteurs l'ont avancé.

6°. Je ne ſuis pas non plus du ſentiment de ceux qui penſent que la rate doit être amputée, lorſqu'elle eſt mal affectée ; car cette opération, qui n'eſt jamais ſans danger, me paroît d'autant plus hazardée, qu'on n'eſt jamais bien aſſuré qu'il n'y ait aucun autre moyen de remédier aux maladies de ce viſcére. Toutes les fois donc qu'une mort certaine ne menace pas un malade, & que les douleurs ne ſont pas extrêmes, je ſuis d'avis qu'il vaut beaucoup mieux qu'il ſupporte ſon mal, que de s'expoſer à une opération auſſi cruelle.

7°. J'ai peine à croire que, par l'uſage de certaines herbes, & de certains médicamens, la rate puiſſe ſe conſumer & ſe détruire ; mais l'obſervation faite ſur le cadavre de ce jeune homme mort de phtiſie, qu'on vient de rapporter, eſt une preuve que l'acrimonie de la ſéroſité du ſang, & une certaine habitude du corps, peuvent quelquefois produire cet effet : car la rate étant formée d'une ſubſtance molle, & à proprement parler, *Parenchymatique*, qui ne paroît être qu'un amas de ſang épaiſſi, la réſolution de ce viſcére peut ſe faire très-facilement.

8°. On peut demander à préſent, ſi le jeune homme dont on a parlé, étoit mort parce qu'il n'avoit point de rate, étant ſuffiſamment prouvé par diverſes obſervations, que ce viſcére peut-être amputé & ſéparé du corps, ſans que cette opération cauſe la mort : à quoi je réponds, que la mort de ce jeune homme doit être à la vérité attribuée au défaut de rate, mais non pas cependant à cette unique cauſe, puiſque le poumon ſe trouva auſſi vicié. Et ce n'eſt pas une conſéquence, que, quoiqu'un homme puiſſe ſurvivre à l'amputation de la rate, la même choſe doive arriver lorſqu'elle a été conſumée par l'altération & la corruption des humeurs.

9°. Que doit-on penſer de l'opinion des Anciens ſur la rate, qui prétendoient au rapport de *Pline & de Macrobe*, qu'elle étoit un obſtacle à l'agilité du corps, & que pour avoir de bons coureurs, il falloit la leur brûler. Je n'entreprendrai pas d'expliquer de quelle maniére cela peut ſe faire, & je n'y réuſſirois certainement pas mieux que l'a fait le Dr. *Wedelius* en très-peu de mots, dans l'Ouvrage qui a pour titre, *Phyſiolog. Medic. ſect. 8. cap. 20. de uſu Lienis.* Mais pour répandre cependant quelque lumiére ſur cette matiére, je vas rapporter un fait qui eſt de ma connoiſſance.. Un Cordonnier, que j'avois fort connu dans ma jeuneſſe, mourut ici, il y a quelques années, dans un âge très-avancé. Cet homme auroit égalé à la courſe les *Hémérodromes de Laconie*, dont parle *Cornelius Nepos*, & le fameux *Ladas*, Coureur de Philippe de Macédoine, dont la legéreté étoit ſi grande, que ſes pieds, lorſqu'il couroit, ne s'imprimoient pas ſur la pouſſiére. Toute la Ville avoit été témoin, que ce Cordonnier ayant été bleſſé dangereuſement au côté gauche dans ſon enfance, on avoit été obligé de lui faire l'amputation de la rate ; & il eſt à remarquer que, lorſque cet homme alloit en campagne, au lieu de bâton, il tenoit toujours dans ſes mains une pierre ou quelqu'autre corps peſant, pour mettre ſes bras en équilibre : cela lui tenoient lieu en quelque ſorte d'aîles ou de rames. Je me ſouviens à ce ſujet d'un paſſage de *Verulam Silv. Silvar. Cent. 7. Exper. 699.* que je tranſcrirai ici... » Les corps » peſans, qu'un Coureur tient dans ſes mains, augmentent ſon agilité & la viteſſe de ſa » courſe, parce que ſi ce poid eſt proportionné à ſes forces, il augmente celle des nerfs » en y cauſant une contraction ; mais lorſque les nerfs n'ont pas beſoin de ce ſecours, ce » poid eſt alors un obſtacle à la vélocité des mouvemens que la courſe exige ; c'eſt ce qu'on » obſerve dans les jeux de la courſe à cheval, ou les prétendans aux prix qui ſe diſtribuent » aux meilleurs Coureurs, ont alors la plus grande attention, que leur cheval ne ſoit pas

» chargé

» chargé plus que les autres chevaux. A l'égard de ceux qui courent à pied avec quelque » chose de pesant dans leurs mains, ils jettent d'abord leurs bras en-arriére, ensuite en » avant, & leur mouvement s'augmente par degrés durant la course, &c. Mais finissons ce qui nous reste à dire sur la rate.

Il est assez surprenant que les chiens à qui on a amputé la rate, se portent mieux dès-lors, & ayent plus d'agilité qu'auparavant, comme on l'a observé. *Ephem. Decur. 1. Ann. IV. & V.* Si cependant la rate a des fonctions aussi importantes que nécessaires par rapport à l'œconomie animale, comme on n'en peut pas douter, qu'est-ce qui peut y suppléer? Il faut donc supposer que par l'affluence des humeurs, il se reproduit un autre viscére à peu près de la même nature que celui-ci, & qui en fait les fonctions, comme plusieurs Auteurs prétendent l'avoir observé à l'égard des poumons, du foie, &c. qui se régénérent quelquefois lorsqu'ils ont été en partie détruits. Je laisse à d'autres à décider si un viscére dont la destruction auroit été totale, ou qui auroit été amputé en entier, se reproduiroit, mais j'avoue que je serois très-porté à le croire: c'est ce qu'on pourroit vérifier en disséquant des chiens à qui on auroit fait quelques années auparavant l'opération de la *Splenotomie*. Le chien dont parle *Clarkius* dans l'observation des Ephémérides qu'on vient de citer, fut ouvert quelque-tems après qu'on lui eut fait cette opération, mais l'Auteur ne dit pas qu'il ait trouvé aucun autre viscére, qui remplaçât la rate qu'on avoit amputée à ce chien.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 2. Ann. 3. 1684. Observ. 199.

OBSERVATION CCXIII.

Sur une démangeaison que ressent un homme sur tout le corps, dès qu'il a mangé des Squilles, sorte de petites écrevisses de mer, par le Dr. George Hannans *de l'Académie des Curieux de la Nature.*

TOutes les fois qu'un certain Chirurgien d'*Othin*, mange des *squilles* de la petite espéce, qu'il ne sépare pas ordinairement avec beaucoup d'exactitude de leurs coquilles, il ne manque jamais d'être attaqué une demi-heure après, d'une démangeaison si insupportable, qu'il ne peut s'empêcher de se déchirer en quelque façon la peau à force de se grater; & cette démangeaison importune ne cesse point que tout le corps ne soit entiérement couvert de taches rouges; après quoi il survient un vomissement qui débarasse enfin l'estomac de cet aliment, qui lui est apparamment contraire, quoiqu'il soit fort du goût de cet homme. Observ. 213.

Je crois qu'on peut attribuer la cause de ces symptomes, au peu d'analogie qui se trouve entre les sels que contiennent ces sortes d'écrevisses, & la qualité des humeurs dans ce sujet. Les sels les plus subtils & les plus volatiles, en se mêlant dans le sang, & en lui communiquant leur acreté, causent la démangeaison; & les plus fixes, en irritant les tuniques de l'estomac, excitent sans doute le vomissement.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 3. 1684.

OBSERVATION CCXVI.

Sur des Champignons très-bons à manger, que produit une ſorte de pierre à laquelle l'Auteur donne le nom de Lapis Lyncurius, *quoique ce ne ſoit point cependant la pierre* de Lynx, *ou la Belemnite de couleur d'ambre des Naturaliſtes, par le Dr.* Jean George Wolckamerus.

Obſerv. 216.

J'Ai appris qu'un morceau de pierre d'une figure irréguliére, qui a été tiré d'une montagne d'Italie, produiſoit de vrais champignons qui ont la forme d'un bonnet, & auxquels on donne dans le pays le nom de *fungi lyncurii*. De ſemblables productions ſont véritablement merveilleuſes, & il n'eſt pas facile d'expliquer comment ces champignons dans l'eſpace de quelques jours, peuvent ſe former, & d'indiquer préciſement quelles ſont les matiéres qui ſervent à leur accroiſſement. J'ai cru qu'on verroit avec plaiſir la figure de cette pierre & de ces champignons, que j'ai fait graver d'après celle qui ſe trouve dans l'excellent ouvrage de *Charles Avantio*, *Botaniſte célébre*, *fol.* 51. *ſur le Soupé de Fiera*, qui étoit autrefois un des plus grands Médecins de Mantouë. Voici la deſcription qu'*Avantio* fait de cette pierre curieuſe qui lui avoit été donnée par *Tobie Aldinus*, Médecin Botaniſte du Pape Urbain VIII. » Cette pierre eſt de la groſſeur de la » tête d'un bœuf, rude & inégale à ſa ſuperficie, ſur laquelle on apperçoit » quelques gerçures. Elle eſt noire en cerrains endroits, en d'autres elle eſt » d'une couleur plus claire & d'un gris cendré. Elle eſt intérieurement po- » reuſe, & elle approche de la nature de la pierre-ponce, mais elle eſt » beaucoup plus péſante, & elle contient un petit morceau de caillou » qui y eſt incorporé de façon qu'il paroît y avoir été formé en même- » tems que la pierre elle-même a reçu ſa forme; ce qui donne lieu de » juger que ces pierres ont été produites par un ſuc gras & viſqueux, qui a » la propriété de durcir toutes les matiéres dans leſquelles il s'infiltre. La » pierre dont il eſt ici queſtion, lorſqu'elle a été legérement couverte de » terre, & arroſée d'eau tiéde, produit des champignons d'un excellent » goût, qui ſont ordinairement ronds, quelquefois ovales, & dont les » bords, par leurs infléxions & leurs diverſes courbures, repréſentent en » quelque façon des oreilles d'homme. La couleur principale de ces cham- » pignons eſt quelquefois jaunâtre, & d'autres fois d'un pourpre clair; » mais ils ſont toujours parſemés de différentes taches, d'un orangé foncé, » ou d'un rouge brun; & lorſque ces taches ſont recentes, & qu'elles ont » encore tout leur éclat, elles produiſent un effet fort agréable aux yeux. » Mais ce qui paroît admirable, continuë *Avantio*, c'eſt que la partie de la » tige qui reſte adhérente à la pierre, lorſqu'on a ſéparé le champignon, » ſe durcit peu-à-peu, & ſe pétrifie avec le tems, de ſorte qu'il ſemble » que ce *fungite* rende à la pierre le ſuc nourricier qu'il a reçu, & qu'il con- » tribue ainſi à ſon accroiſſement.

Voy. la Figure.

En 1641, ayant paſſé l'hiver chez *Marcus Aurelius Severinus*, pour y prendre des leçons de chirurgie, il me fit préſent du deſſein de la pierre *Fun-*

gifere, dite *Caſſienne*, (voyez la figure) parce quelle appartenoit à l'illuſtre *Caſſien du Puis*; & une autre perſonne me donna encore celui d'une autre pierre du même genre qu'il avoit eu de *Marcus Schipanus*, un des plus célébres Médécins du Royaume de Naples : je les ai joints ici.

André Mathiol Com. 78. L. 4. Dioſc. parle de ces ſortes de pierres, en ces termes. » On a découvert dans le Royaume de Naples, des pierres qui » étant miſes à la cave, & arroſées d'eau-tiéde, après les avoir couvertes » d'un peu de terre, produiſent, dans l'eſpace de quatre jours, des champignons, & j'ai vu, dit-il, de ces pierres à Rome & à Naples.

Jule Scaliger exoteric. exerc. de ſubtil. ad Cardan. exerc. 78. au Chapitre qui a pour titre, *de la pierre Fungifere*, s'exprime ainſi. » La propriété qu'a » cette pierre, eſt vraiment admirable. Elle eſt fort recherchée à Rome, & » s'y vend fort cher. J'en ai vû une à Naples où on prétend qu'elle ſe » trouve, & elle me parut être une croute pierreuſe aſſez épaiſſe. On la » couvre d'une couche de terre de neuf pouces de hauteur; on l'arroſe » d'eau-tiede, & quatre jours après, elle produit des champignons.

Jean-Baptiſte de la Porte, prétend que cette pierre ſe trouve en pluſieurs lieux d'Italie, & que non-ſeulement on en voit à Naples, qui ſe tire du Mont Veſure, mais qu'il s'en trouve auſſi ſur le mont *Partherico*, dans la Principauté d'*Avellino*, ſur le Mont *Gargan*, dans la Pouille, & ſur le ſommet de quelques autres montagnes fort élevées. Il ajoute. *Lib. 6. Phytognomie C. 20.* que les champignons qui croiſſent ſur ces ſortes de pierres, & qu'on nomme ordinairement *Fungi Lyncarii*, ont la propriété de diſſoudre & de briſer la pierre des reins, & de la veſſie; qu'il n'eſt queſtion pour cela que de les faire ſécher à l'ombre, de les broyer & de les faire prendre au malade à jeun, dans de l'urine qu'on a gardée pendant quelque tems; qu'ils nétoyent les canaux excrétoires de l'urine, de façon qu'il ne s'y engendre jamais de pierres dans la ſuite.

A l'égard de la forme de ces champignons, ils ont une racine pierreuſe, inégale, & qui ſe diviſe ſelon ſa direction longitudinale. Elle eſt compoſée de fibres auſſi fines que des cheveux, entrelaſſées les unes dans les autres. Ils ont d'abord en naiſſant la forme d'une petite veſſie qui n'eſt guere plus groſſe alors qu'un bourgeon de vigne, & ſi en cet état on les preſſe entre les doigts, il en ſort une liqueur aqueuſe d'un gout un peu acide. Lorſqu'ils ont pris leur accroiſſement, leur pédicule eſt de la longueur du doigt; il eſt plus gros en haut qu'en bas, & devient inſenſiblement plus menu à proportion qu'il eſt plus près de la terre. Ces champignons ſont formés en *ombelle*, & parſemés d'une infinité de petis points placés très-près les uns des autres. Ils ſont liſſes & unis à leur partie ſupérieure, & pardeſſous ils ſont feuilletés comme les champignons ordinaires. Leur goût eſt au reſte très-agréable, & on ne craint point d'en laiſſer manger aux malades, lorſqu'ils ont été apprêtés d'une maniére convenable.

La curioſité de *Severinus* le porta à vouloir faire l'analyſe de ces eſpéces de champignons, pour mieux juger des uſages auxquels ils pourroient être employés dans la Médecine; & il ſouhaita que M. *Donzellus* & moi fuſſions témoins de ces expériences chimiques. Il ſortit d'abord par la

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec.2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 216.

diſtillation, une eau inſipide, & enſuite une liqueur ſpiritueuſe. La retorte ayant été échauffée à un certain point, il s'éleva une huile qui avoit à peu près l'odeur & le goût de celle de *Guyac*; & on retira des cendres un ſel très-acre. Cette analyſe eſt décrite beaucoup plus au long dans la Lettre de *Severinus* ſur la *Pierre fungifére*, adreſſée au Dr. *Michel Rupertus Beſlerus*, imprimée en 1642; où il a jugé à propos de faire mention de *Donzellus* & de moi. Et on peut conſulter auſſi l'Ouvrage d'*Avantio ſur le Soupé de fiera*, imprimé à Padouë en 1649.

RELATION, SUR LA PESCHE DES PERLES

donnée ſous le titre d'addition à l'Obſervation XXXVI. concernant la même matiére, communiquée à l'Académie des Curieux d'Allemagne, par Servatius Clavius, *Miniſtre à Batavia dans l'Iſle de Java.*

QUelques jours avant que la pêche des perles commence, les Plongeurs, à la maniére des anciens Athlétes, s'oignent fréquemment le corps d'huile, pour ſe garantir des incommodités que l'impreſſion de l'eau pourroit leur cauſer. Ils uſent auſſi d'alimens plus nourriſſans qu'à l'ordinaire, pour ſe fortifier, & ſe mettre en état de mieux ſoutenir cette fatigue; & ſuivant l'uſage ſuperſtitieux du pays, ils ſe muniſſent de trois feuilles de *Neflier ſauvage*, ſur leſquelles ſont écrits quelques caractéres, comme d'un préſervatif aſſuré contre certains monſtres marins qu'ils nomment *Lamies*. Ces ſortes d'amulettes ſe débitent publiquement par de vieilles femmes qui viennent exprès à cette pêche pour vendre ces feuilles *magiques* aux Marchands, aux Pêcheurs & aux Plongeurs, & dont elles tirent beaucoup d'argent. Tout étant préparé, les noms & la patrie des Plongeurs ayant été enregiſtrés, & les traités faits avec eux redigés par écrit, on convient du jour que ſe fera la pêche, & le ſignal en eſt donné de grand matin, par le bruit du canon. Alors dès qu'un vent de terre commence à ſouffler, les plongeurs montent dans des barques qui peuvent contenir chacune huit, dix, & même douze hommes, & ils gagnent la pleine mer. Lorſque les barques ſont arrivées au lieu où l'on juge que l'on doit trouver ces coquillages qui portent les perles, les Plongeurs qui ont au cou un grand ſac fait en forme de filet, ſe rempliſſent, par une forte inſpiration, la poitrine d'une grande quantité d'air, ſe bouchent exactement les narrines d'une main, & à l'aide d'une corde ſur laquelle ils ſont aſſis, & d'une groſſe pierre qui y eſt attachée, ils ſe précipitent dans la mer. Dès qu'ils ont touché le fond, ils commencent par ſe débarraſſer de la pierre qui a ſervi à accélerer leur chûte, afin que leurs compagnons puiſſent les retirer, lorſqu'il en ſera tems, dans la barque; ils ouvrent enſuite leur ſac, & y mettent précipitamment, & autant que le beſoin de reſpirer le leur permet, la plus grande quantité qu'ils peuvent de ces eſpéces d'huitres, auxquelles on a donné le nom de *Meres des perles*; & lorſque le ſac eſt plein, ou qu'ils ne peuvent plus reſter ſous l'eau davantage, ſans courrir le riſque d'être ſuffoqués, ils jettent leur ſac ſur leurs épaules, & font un ſignal par le moyen de leur corde, pour qu'on les retire promptement: & on a remar-

qué ordinairement, que la premiére fois qu'un Plongeur reſpire l'air après avoir été retiré du fond de la mer, il eſt tout-à-coup ſaiſi d'une hémorragie par le nez & par les oreilles, Symptome qu'il n'éprouve que cette premiére fois ſeulement.

Dec. 2. Ann. 3. 1684. Obſerv. 216.

Les barques reviennent ſur le ſoir, & les coquillages dont elles ſont chargées ſont mis dans une foſſe qu'on a creuſée ſur le rivage, où leur chair ne tarde pas à ſe corrompre, & à infecter l'air d'une odeur inſupportable; ce qui attire dans ces lieux une ſi grande quantité de mouches, qu'il eſt preſqu'impoſſible de s'en garantir, & qu'on eſt fort embarraſſé pour y prendre ſes repas. Car ſi on avale une de ces mouches avec les alimens, l'eſtomac ſe ſouléve auſſitôt, & on rejette par le vomiſſement tout ce qu'on a mangé. Mais les grands avantages qu'on retire de ces ſortes de pêches, font paſſer pardeſſus toutes les incommodités qui les accompagnent. Les perles au reſte ſe trouvent quelquefois dans la chair du coquillage, & d'autrefois dans la coquille à laquelle elles ſont plus ou moins adhérentes.

EPHEMERIDES DE L'ACADEMIE DES CURIEUX DE LA NATURE D'ALLEMAGNE.

DECUR. 2. ANN. 4.

1685.

OBSERVATION I.

Sur le Moxa, par André Cleyerus, *Médecin à Batavia.*

Obſerv. 1.

Monſieur Buſchovius, dans le petit ouvrage qu'il a fait imprimer ſur la plante qu'on nomme *Moxa*, & qu'on brûle au Japon & à la Chine ſur les parties du corps affectées de la goutte, demande ſi cette plante ne ſeroit pas notre *Armoiſe* qu'on déguiſeroit ſous ce nom, après une certaine préparation. Rien ne me paroît mieux fondé que ce ſoupçon, car j'ai appris que *l'Armoiſe*, en langue japonoiſe, ſe nommoit *Moxa*, & que cette plante étoit la ſeule en ce pays à laquelle on attribuât la vertu de guérir la goutte, quoique je ne doute pas que pluſieurs autres plantes ne produiſiſſent peut-être le même effet, ſi elles avoient été préparées de la même maniére. Voici quelle eſt cette préparation, de laquelle dépend en grande partie ſon efficacité. On fait bien ſécher à l'ombre des tiges d'Armoiſe, & principalement ſes ſommitées; on les bat enſuite avec un inſtrument de bois cylindrique, on les frotte entre les mains juſqu'à ce que la partie ligneuſe s'en détache, & qu'il ne reſte plus qu'une matiére lanugineuſe. Lorſque cette matiére a été bien cardée, on ne ſoupçonneroit pas qu'elle eut été

tirée de l'armoise, à moins que de l'avoir vu préparer, ou d'être instruit du procédé qu'on employe pour lui donner cette forme.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature.

Extrait d'une Lettre de Batavia datée du 20 Novembre 1679, adressée au Dr. Sebastien Schefferus.

Dec. 2. Ann. 4. 1685. Obsérv. 1.

Dans mon voyage de *Jedo*, la Capitale du Japon, & le lieu de la résidence de l'Empereur, j'ai apperçu sur les montagnes que j'ai été obligé de traverser, plusieurs de nos plantes d'Europe, & sur-tout quantité de *Moxa* qui croît en ce pays, même sur le sommet des montagnes les plus stériles. M'étant encore informé plus exactement de quelle maniére on préparoit cette plante, je n'ai rien appris de plus que ce que j'en ai déja dit; & il est très-constant que le dégré de blancheur & de netteté de cette matiére lanugineuse qu'on tire du *Moxa*, semblable en cela à la soye, au lin, au chanvre, à la laine, dépend du soin qu'on a eu à la bien préparer. Je ne me suis pas apperçu pendant mon séjour au Japon, qu'on employât l'absynte dans les mêmes vues que l'armoise; je croirois devoir donner pour cet usage, la préférence à l'absynthe de Pont & d'Italie, cette plante étant naturellement fibreuse & très-séche. J'ai beaucoup trouvé de cette espéce d'absynthe sur les montagnes sabloneuses du Japon, mais je n'ai vu nulle part l'absynte ordinaire, & j'en ai fait chercher inutilement.

Extrait de la Lettre adressée à M. Schefferus le 20 Décembre 1783. par M. Cleyrus au retour de son Ambassade du Japon.

Notes sur cette observation.

On peut voir touchant le *Moxa*, ce qu'en ont écrit le Dr. *Wedelius Ephémér. Decur. II. ann. 1. obs. 6. & M. Wilhelme ten Rhyne Dissertat. de Arthritid.*

[Luc Schrock le Fils.

OBSERVATION II.

Sur le Genfingh, *par le même Auteur.*

Obsérv. 2.

LA racine de *Genfingh*, ou *Nysi*, est d'un grand usage parmi les Asiatiques : ils lui attribuent de grandes vertus, & la croient très-propre à augmenter la chaleur naturelle. C'est par cette raison qu'ils s'en servent pour s'exciter à l'amour, & la consommation en est si grande parmi ces peuples, que la livre de cette racine se vend, à Batavia, depuis quarante jusqu'à quatre-vingt *impériales*. Elle s'altére facilement, & ne conserve pas long-tems sa vertu, à moins qu'on n'ait le soin de l'exposer souvent à l'air. A la Chine, il n'y a aucune sorte de potion dans laquelle on ne la fasse entrer. On ne l'employe cependant presque jamais seule, ou il faut que ce soit en très-petite dose, & on se contente alors de mâcher de tems en tems un morceau de cette racine, du poids seulement d'environ deux grains, dont on avale le suc : car son usage, lorsqu'il est immodéré, non-seulement est dangereux, mais même peut devenir mortel, en raréfiant & en enflammant extraordinairement le sang. J'ai connu un homme

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 4. 1685. Obſerv. 2.

paſſionné pour les femmes, qui ayant fait uſage pendant quelque tems d'un extrait de Genſingh diſſous dans de l'eſprit de vin, dont il prenoit ſouvent une cuillerée à la fois, fut attaqué d'une fiévre ardente dont il mourut. Le Genſing convient principalement aux perſonnes exténuées & affoiblies, & il faut même dans ce cas n'en uſer qu'avec précaution. Cette plante croît principalement dans la preſqu'Iſle de *Corée*, entre la Chine & le Japon; mais les Chinois en font un bien plus grand cas que les Japonois. Ceux-ci préférent le camphre de *Borneo*, auquel ils attribuent les mêmes vertus qu'au *Genſingh*, & ils le font entrer dans toutes leurs préparations médicinales. Au reſte les remédes les plus en uſage dans l'un & l'autre Royaume, ſont tirés des végétaux, & ces remédes ſont rarement compoſés de plus de trois eſpéces de plantes, qu'ils font boüillir avec une petite quantité d'eau dans un vaiſſeau aſſez bien clos pour que rien ne puiſſe s'en évaporer. Ils font enſuite uſage de ces décoctions pendant un certain tems, ſelon le beſoin. Je crois qu'on pourroit comparer le *Genſingh* au ſaffran, dont les propriétés ne ſont pas moins efficaces, & auquel je donnerois même la préference; car ce n'eſt pas ſans raiſon que *Hellemont* & *Pollemannus* ont ſi fort vanté les vertus de cette plante, dont l'uſage immodéré pourroit de même être nuiſible. J'envoye par cette même voie, à l'Académie des Curieux de la nature, le deſſein exact de la racine de *Genſingh*, & du fameux arbuſte dont la feuille ſe nomme *Thée* ou *Chia*, ayant apporté du Japon quelques jeunes plans de l'une & de l'autre, pour eſſayer ſi cette plante & cet arbuſte pourroient croître & ſe multiplier à *Batavia*. J'avois à la vérité déja fait deſſiner le *Genſingh*, mais il étoit fort différent de celui que j'ai rapporté de mon voyage, & cette plante reſſembloit ſi bien à la *Raiponce*, par ſa figure, par ſes fleurs bleues, & même par ſa racine, qu'il y a tout lieu de croire, qu'au lieu de *Genſingh*, on m'avoit en effet donné des racines de Raiponces, qu'on avoit fait deſſécher après les avoir fait infuſer dans une décoction de Réglisſe. Le *Genſingh* que j'ai actuellement, eſt une eſpéce de Trefle, mais je n'ai pu encore en voir la fleur.

Voy. la Figure.

Notes ſur cette obſervation.

Wormius Lib. 2. Muſæi. Cap. 2. a décrit une de ces racines, à laquelle il donne le nom de *Ninſing*, qui avoit été apportée de Corée. Elle eſt, ſuivant cet Auteur, de la groſſeur d'une plume à écrire, longue, menuë, ridée, jaune au-dehors, blanche au-dedans, & reſſemble à celle du *Cucurma ou ſafran des Indes*; mais elle ne teint point en jaune comme celle-ci. Elle n'a preſqu'aucune ſaveur, quoiqu'on y ſente cependant quelque ſorte d'amertume lorſqu'on l'a mâchée pendant quelque-tems. Elle eſt d'une qualité tempérée, ou chaude ſeulement au premier degré; & celui qui l'avoit apportée à *Wormius*, l'aſſura qu'une de ſes principales vertus étoit d'exciter à l'amour.

Cl. Jean Neuhofius deſcript. regn. ſinici Cap. 15. parle auſſi de cette racine fameuſe par toute la Chine, & dit que cette plante ſe trouve dans la Province de *Peking*, près de *Jungping*, & dans celle de *Xanſi*: & *cap. 18.* qu'elle croit abondamment dans la Peninſule de Corée, que les Japonois lui donnent le nom de *Niſi*, & les Chinois celui de *Ginſing*, dénomination qui a rapport a la forme de cette racine, qui repréſente en quelque ſorte la figure d'un homme dont les jambes ſont écartées, *Gin* ſignifiant un homme en langue Chinoiſe; & que cette racine eſt ſi ſemblable à notre Mandragore, & par ſes proprietés, & par ſa forme, excepté qu'elle eſt beaucoup plus petite, qu'il ne doute point qu'el-

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 4. 1685. Obſerv. 2.

le n'en ſoit une eſpéce. Ce même Auteur rapporte encore que la racine de Ginſing eſt jaune lorſqu'elle a été deſſéchée, qu'elle eſt fibreuſe, & qu'on apperçoit à ſa ſuperficie quantité de petites taches noires ; que ſon goût eſt doux, mais fade, déſagréable, & mêlé d'un peu d'amertume ; & que ſa principale vertu conſiſte à ranimer les eſprits, ce qu'elle opére à la doſe d'un douziéme d'once ; mais que priſe en plus grande doſe, elle répare les forces abbatuës, & répand une chaleur douce dans tout le corps ; de ſorte que ce remède, lors même qu'on ne le donne qu'à l'agonie, ranime & procure un ſoulagement ſi prompt, qu'il retarde l'inſtant de la mort, donne le tems d'adminiſtrer quelques autres remédes, & ſouvent de guérir le malade ; ce qui rend cette racine d'un ſi grand prix, que la livre vaut juſqu'à trois livres d'argent ; mais qu'elle eſt quelquefois funeſte aux perſonnes d'un tempérament naturellement chaud. Suivant le deſſein que le célébre *Grew*, de la Société Royale de Londre, *Catalog. rarior. Natural. Artificial.* a donné de cette plante, & qu'on peut voir auſſi dans les Actes de Leipſic, *ann. 1680. pag. 3.* ſa tige a un pied de hauteur, & eſt de la groſſeur d'un tuyau de froment. Ses fleurs, qui ſont toujours au nombre de trois, & jointes enſemble, reſſemblent à celles du *Leucoium luteum ou violier jaune* : elles ſont rougeâtres avant que d'être ouvertes, & blanches lorſqu'elles ſont épanouies. Six petites feuilles, ou petales, compoſent ces fleurs qui ont la forme de celles du *Moly à fleurs orbiculaires de Bauhin ;* mais elles ſont plus petites, & quoique cette deſcription *de Grew* ſoit en grande partie conforme à celle que M. Cleyerus a donnée de cette plante, il faut cependant convenir qu'on y trouve quelques différences : mais cela n'eſt pas ſurprenant, puiſque ce dernier convient que le premier deſſein qu'il en avoit fait faire, n'étoit pas fidel, ou plutôt, qu'on lui avoit donné pour du *Ginſing* la racine d'une autre plante ; car il ſe trouvera toujours des gens qui ſe plairont à nous tromper par les fauſſes rélations qu'ils nous donneront des productions étrangéres ; mais, avec le tems, la vérité ſe découvre, & nous nous en rapporterons toujours au témoignage d'un homme auſſi éclairé que l'eſt *M. Cleyerus*, qui eſt ſur les lieux, & qui pourra dans la ſuite nous donner des éclairciſſemens encore plus certains ſur cette plante.

Luc Schrock le Fils.

OBSERVATION III.

Sur le Cachou, par le même Auteur.

Obſerv. 3.

LE Cachou eſt un ſuc exprimé de différens fruits aſtringens, qu'on a fait épaiſſir, & qu'on prépare dans les Royaumes de Malabar & de Bengale, à Surate, dans l'Empire du Mogol, &c. Mais le meilleur ſe trouve dans le Royaume de Pegu, d'où il eſt porté dans tout l'Orient. Il s'en fait une très-grande conſommation en Aſie, où on l'employe preſque toujours avec le *Pinang*, ou *Faufel*, & les feuilles de *Betel ;* & l'uſage de cette drogue, dont *l'Acacia oriental*, qui reſſemble beaucoup au *Tamarin*, fait la baſe, eſt devenu auſſi fréquent dans cette partie du monde, que celui du tabac. C'eſt au reſte, très-improprement, qu'on a nommé ce ſuc épaiſſi, ou cet extrait, *terre du Japon*, puiſqu'on n'en a jamais préparé dans ce pays, mais qu'il y eſt apporté par les vaiſſeaux d'Affrique & de la Chine. Il s'y en fait un très-grand débit, & avec un profit conſidérable, parce que les Japonois font un grand cas des remédes tirés des végétaux, & qu'ils les payent toujours chérement. Je ne prétens pas nier que le Cachou ait quelques propriétés ſalutaires, mais je ſuis perſuadé en même-tems, qu'il y a de l'exagération dans les éloges qu'on donne à ce reméde. La meilleure deſcription que nous ayons du Cachou, & la plus conforme à la vérité, eſt celle qu'en a donnée *Garcias du Jardin.*

Voyez

Differentes Figures

4 3

Le Ninzin de Guillaume Pison.

7

sup. p. 678 Le ninzin
de Pison plate

Differentes Figures du Ginseng tirées des Herbiers Chinois.

C. *Le Nisi du Japon Selon M^r. Cleyerus.*

B. *Le Nising du Japon Selon M^r. Cleyerus.*

A. *Le Ginseng Selon M^r. Cleyerus.*

Voyez l'Observation 194. de ces Éphémérides Decur. 1 ann. 1. & les Observ. 128. 129. 130. & 131. de la seconde année de la même Decur.

Dec. 2. Ann. 4. 1685.

OBSERVATION IV.

Sur le Thé, *par le même Auteur.*

LE *Thé* est un arbuste dont j'ai vu au Japon une grande quantité de plans, qui bordoient des plantations d'arbres fruitiers, ou même des terreins tout entiers, & dans lesquels il n'y avoit aucune autre sorte d'arbres. J'étois autrefois dans l'opinion que cet arbrisseau pourroit bien se trouver en Europe; mais je pense à présent différemment, & je suis persuadé que chaque pays à ses productions particuliéres : car j'ai vû au Japon, pendant le mois de Janvier, tems auquel l'air est encore froid, des arbres très-élevés, couverts des roses à cent feuilles de la plus belle couleur, dont les unes étoient blanches, d'autres rouges, & d'autres pourprées, mais qui n'avoient aucune odeur. J'y ai vû de même diverses espéces de Lys sur des arbustes, & des plans de Pivoine en arbre, garnis d'une grande quantité de très-belles fleurs dont on ne voit point assurément de semblables en Europe. Les Japonois possédent l'art de greffer dans sa plus grande perfection; & c'est par ce moyen qu'ils ont des arbrisseaux plantés dans de grandes caisses, qui portent jusqu'à quarante espéces de fleurs. J'y ai vu de plus, au mois de Février, & par un tems très-froid, des arbres, & entre autres des cerisiers, qui, au lieu de feuilles, n'avoient que des fleurs; & ces sortes d'arbres ne portent jamais de fruit. Observ. 4.

Extrait des mêmes Lettres.

OBSERVATION V.

Sur le fruit de l'Ananas, *par le même Auteur.*

L'*Ananas*, que *Pison*, *Garcias*, & d'autres Auteurs ont décrit, croît abondamment dans l'Isle de *Java*. Les naturels du pays attribuent au fruit de cette plante, la proprieté de faire sortir les pierres des reins & de la vessie; mais il faut en user avec précaution, car ce remède administré imprudemment, loin de soulager un malade attaqué de la pierre, pouroit lui devenir funeste, sur-tout, si cette pierre se trouvoit être d'une certaine grosseur. L'usage du pays, lorsqu'on veut employer ce fruit comme remède, est de le peler, de le couper en petits morceaux carrés, & de le faire cuire dans un vaisseau de verre d'Angleterre qu'on place dans un autre vaisseau de cuivre plein d'eau, sous lequel on allume un petit feu; & on fait avaler au malade, selon le besoin, une certaine quantité du suc qui s'est exprimé de la pulpe de ce fruit. Lorsqu'il est cru, ce suc est un peu corrosif, mais cette qualité est corrigée par la cuisson. Si on veut cependant manger l'Ananas crû, on attend qu'il ait acquis sa parfaite matu- Observ. 5.

rité, on le pèle, on le coupe par tranches qu'on assaisonne de sel, on verse dessus du vin d'Espagne, & alors, les meilleures fraises ne sont pas plus agréables au goût que l'est ce fruit ainsi préparé.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 4. 1685.

OBSERVATION VI.

Sur la Canelle & le Cassia lignea, *par le même Auteur.*

Observ. 6. Monsieur le Président de l'Académie des Curieux de la Nature d'Allemagne, m'ayant prié de lui marquer quelle différence il y avoit entre la *Canelle* & le *Cassia lignea*, je vais tâcher de le satisfaire en peu de mots. La vraie canelle ne se trouve en aucun lieu du monde que dans l'Isle de *Ceilan :* le *Cassia Lignea* croît au contraire en diverses Isles & Provinces des Indes Orientales, où il s'en trouve des espéces fort différentes, dont quelques-unes ressemblent si fort à la canelle, qu'on pourroit s'y méprendre, & dont on tire d'assez bonne huile, mais qui n'est pas cependant comparable, ni par l'odeur, ni par le goût, à celle de la vraie canelle. Les naturels du pays regardent le *Cassia Lignea* comme une sorte de canelle sauvage. Pour moi, je me persuade que la différence qui se trouve entre ses diverses espéces, doit être attribuée à la température du climat, & à la qualité des terreins où elle croît ; car quoique l'Isle de *Ceilan* ne soit pas fort éloignée des côtes de Malabar, la canelle de ces Provinces est déja différente de celle qui croît dans cette Isle. Les canelliers de Malabar & ceux de Ceilan, se ressemblent à la vérité par les feüilles, par les racines, & même par le port, si on peut parler ainsi ; mais l'huile qu'on tire de l'écorce des premiers, est si inférieure à celle qu'on tire des canelliers de Ceilan, qu'on peut assurer, sans crainte de se tromper, que la canelle de Malabar ne peut être regardée, ni comme de la vraie canelle, ni comme du vrai *Cassia Lignea*, son huile ressemblant à un mêlange qu'on auroit fait, d'huile de vraie canelle & d'huile de camphre. L'huile de canelle de Malabar s'employe ordinairement dans la goutte vague, mais non pas lorsque la goutte s'est fixée dans les jointures. Le camphre qu'on tire des racines de cette espéce de canellier, est d'une odeur beaucoup plus agréable que celle du camphre ordinaire ; cependant on ne juge pas à *Batavia*, que ce camphre soit en aucune façon comparable à celui de *Borneo.*

Extrait des Lettres de M. Cleyerus.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION X.

Sur une démence guérie par la saignée répétée jusqu'à trente fois, par le Dr. Daniel Cruger.

Dec. 2. Ann. 4. 168.5

Obſerv. 10.

L'Expérience nous apprend que le ſang des hypocondriaques eſt vicié, & d'une qualité fort différente de l'état naturel. Il eſt même quelquefois grumelé, comme je l'ai obſervé en faiſant ſaigner en ma préſence une femme de condition, dont le ſang ceſſa tout à coup de couler, quoique l'ouverture de la ſaignée fut très-grande; & par les frictions qu'on fit ſur les veines, il ſortit en grumeaux de la groſſeur d'un pois. Ainſi la ſaignée convient aux perſonnes mélancoliques, plutôt par rapport à la qualité de leur ſang, qu'à ſa quantité: & on doit avoir ſur-tout en vuë d'en accélérer la circulation, & de mettre en mouvement celui qui eſt en ſtagnation, & qui croupit dans les vaiſſeaux capillaires. Il ſeroit bien à ſouhaiter qu'on put ouvrir aux hypocondriaques les veines mézaraïques; on leur procureroit par-là ſans doute un prompt ſoulagement, puiſque nous voyons que le flux hémorrhoïdal les guérit, comme *Hippocrate Aphor. 11. ſect. 6.* l'a remarqué. C'eſt une vérité conſtante, que la qualité des eſprits animaux dépend de celle du ſang, & que les fonctions de l'ame ſont aſſujetties à celles des eſprits animaux. Le ſang des hypocondriaques étant noir, épais & viſqueux, il doit donc intereſſer les fonctions du cerveau. C'eſt fort ſouvent ſans ſuccès qu'on entreprend de corriger la mauvaiſe qualité de leur ſang par des remédes altérans, car, dans ces malades, il a en quelque façon la propriété du vinaigre, qui altére & s'aſſimile la plûpart des liqueurs avec leſquelles on le mêle. On parvient en effet bien mieux à ſon but en évacuant par la ſaignée ce ſang vicié, comme on le verra par l'hiſtoire de la maladie ſuivante, qui confirme l'expérience *de Platerus.*

Un Officier, à ſon retour de France, fut tout à coup attaqué d'un accès de mélancholie ſi violent, qu'il tomba en démence, & qu'après avoir été traité pendant deux mois par des Médecins qui lui preſcrivirent tous les remédes uſités en pareil cas, ſon mal, loin de diminuer, ne fit qu'augmenter, de ſorte qu'il me parut être menacé d'une manie très-prochaine. Je le fis d'abord ſaigner, ce qu'on avoit négligé de faire juſqu'alors, & à la vuë de ſon ſang, qui étoit très-noir, très-épais, & ſi viſqueux qu'après qu'il fut refroidi il ſe ſoutenoit ſur le tranchant du ſcalpel, je jugeai que s'il eut été poſſible de le lui tirer entiérement, & de remplir ſes vaiſſeaux, par une ſorte de transfuſion, d'un autre ſang de meilleure qualité, ſa ſanté auroit été bientôt rétablie; c'eſt ce que j'eſſayai d'opérer en quelque façon, en faiſant ſaigner de deux jours l'un ce malade, qu'on avoit eu la précaution de bien lier auparavant. On lui tira donc d'abord du ſang au bras droit, & enſuite au bras gauche; après quoi, on le ſaigna ſucceſſivement au pied droit & au pied gauche, & enfin à la veine du front. Je fis répéter les ſaignées juſqu'à ce qu'on lui en eu fait trente; & à meſure que le ſang perdit ſa couleur noire, & qu'il devint plus floride & moins épais,

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 4. 1685. Obſerv. 10.

je m'apperçus ſenſiblement que ſa ſanté ſe rétabliſſoit, & qu'il recouvroit l'uſage de la raiſon. On lui tira à chaque fois, les premiers jours, au moins quatre onces de ſang, & au plus ſix ou huit, ſelon que ſes forces pouvoient le permettre. Sur la fin de ſa maladie on ne le ſaigna plus que deux fois par ſemaine, & on lui faiſoit prendre, les jours qu'il n'étoit point ſaigné, du vin Calybé laxatif, avec les remédes les plus ſpécifiques contre l'affection hypocondriaque: car l'acier eſt en effet, ſelon *Jule Céſar Claudinus*, l'antidote de la mélancolie; la Panacée des Cachéctiques, ſelon *Zacutus Luſitanus*; le plus parfait digeſtif de l'humeur mélancolique, ſelon *Etmuler*; & c'eſt, à mon avis, le meilleur purgatif de cette même humeur; parce que l'acide vitriolique que contient l'acier, pouſſe par les urines & par les ſelles les matiéres excrémenteuſes & épaiſſies qui altérent la qualité des humeurs. Pour juſtifier cette pratique, je pourrois citer encore deux autres maniaques qui furent de même guéris par de fréquentes ſaignées, l'un deſquels avoit des veines variqueuſes aux pieds, que je faiſois ouvrir tous les jours. J'ai ſouvent été étonné qu'il ſe ſoit trouvé des Auteurs qui ayent attribué la cauſe de toutes les maladies aux ſeules premiéres qualités; c'eſt ainſi qu'il y a des Médecins qui regardent l'acide comme la cauſe unique & immédiate de l'affection hypocondriaque, & qui n'employent, pour la cure de cette maladie, que les ſels alkalins. Mais ſi ce principe a quelque fondement, pourquoi ne voit-on preſque jamais d'hypocondriaques en Poméranie, quoique non-ſeulement les gens de la campagne, mais les habitans des Villes, mangent habituellement & abondamment des choux marinés, ſorte d'aliment qui doit contenir ſans doute une grande quantité d'acides, puiſque ces choux ſont aſſaiſonnés de ſel & de vinaigre, & qu'on ne les conſerve que dans cette eſpéce de ſaumure? Qu'elle prodigieuſe quantité d'alkalis ne faudroit-il pas pour abſorber tout l'acide qu'un pareil aliment doit néceſſairement produire dans le corps d'un homme qui en uſe habituellement? Mais il eſt conſtant que cette maladie a ſouvent une autre cauſe. Telle étoit la maladie de cet officier, dont le ſang, après un long voyage fait pendant les plus grandes chaleurs de l'été, s'étoit ainſi trouvé dépouillé de ſes parties ſpiritueuſes; & l'excès de la chaleur à laquelle il avoit toujours été expoſé pendant le cours de ſon voyage, n'auroit pas même ſuffi toute ſeule pour produire l'accès d'affection hypocondriaque dont il fut attaqué à ſon retour. Car, pourquoi la chaleur n'auroit-elle pas produit le même effet ſur ſes compagnons de voyage? Il faut donc néceſſairement ſuppoſer une certaine diſpoſition dans les humeurs, qui rend un homme plus ſuſceptible de cette maladie que de toute autre. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que *Bier Lingius* remarque que les ſymptomes extraordinaires & ſouvent effrayans qui accompagnent la manie & l'affection hypocondriaque, ſont une preuve que la cauſe de cette maladie eſt très obſcure & très cachée, ce que les anciens n'ont pas ignoré: & on peut dire avec *Sennertus L. 1. c. 8.* que rien n'eſt plus difficile que d'expliquer le méchaniſme de cette diſpoſition contre nature. D'où je conclus avec le Célébre Praticien *Thonerus obſ. 1. de Convul. Epilept.* que c'eſt bien envain que ceux qui ne conſidérent point le type particulier de chaque maladie, prétendent les guérir toutes par les ſeuls purgatifs & les apé-

ritifs. La plûpart ayant leurs ſymptomes propres qui les caractériſent, je me perſuade qu'on ne doit employer pour les guérir, que les remédes qui ſont capables d'agir d'une maniére ſpécifique.

Dec. 2. Ann. 5. 1685. Obſerv. 10.

Notes ſur cette obſervation.

Jean-Bapt. Tavernier L. 1. Itin. ind. C. 13. rapporte que, du tems qu'il étoit dans les Indes, il avoit remarqué que preſque tous les malades qu'on tranſportoit dans l'Hôpital de *Goa*, y mouroient, par le peu de ſoin qu'on en prenoit, & par la mauvaiſe méthode qu'on employoit dans le traitement de leurs maladies; mais qu'on étoit parvenu dans la ſuite à en ſauver quelques-uns, en leur faiſant faire de fréquentes ſaignées, qu'on répétoit juſqu'à trente ou quarante fois, & même, tant que le ſang qu'on leur tiroit paroiſſoit différent de l'état naturel: qu'il avoit lui-même éprouvé ce traitement dans une maladie qu'il eut à *Surate*, & que dès que ce ſang corrompu étoit entiérement évacué, le malade étoit hors de danger.

Parmi les Chirurgiens Opérateurs qui vont exercer leur profeſſion de Ville en Ville, c'eſt une pratique aſſez ordinaire dans le traitement des Maniaques, de leur ouvrir la bouche par force, & de leur faire avaller d'abord une infuſion d'Hellebore blanc, à laquelle ils ajoutent une doſe ſuffiſante de ſirop émétique fait avec le *Crocus metallorum*; de leur ouvrir enſuite la veine, & ſouvent même deux veines à la fois, & de leur tirer ainſi une très-grande quantité de ſang: par ce moyen, leur fureur ſe ralentit, ils deviennent plus doux & plus traitables, & les Empiriques continuent de les ſaigner, une fois chaque jour, juſqu'à ce qu'ils ayent recouvré l'uſage de la raiſon & la ſanté.

Volckamer.

OBSERVATION XIII.

Sur une tumeur formée par un amas de pous, par le même Auteur.

UN pauvre cardeur de laine, qui avoit perdu l'uſage des pieds & des mains, & que cette incommodité obligeoit de garder le lit depuis deux ans, après avoir reſſenti, pendant quelque-tems, une douleur entre les épaules, s'apperçut qu'il s'étoit formé à l'endroit douloureux une tumeur de la groſſeur d'un œuf de pigeon, qui reſſembloit à un *Steatome*, & qui lui cauſoit une démangeaiſon ſi incommode qu'il ne dormoit ni jour ni nuit. Il ſe détermina à appeller un Chirurgien, qui ouvrit cette prétenduë tumeur ſteatomateuſe, le 12. Août 1679. mais a peine eut-il fait une inciſion à la peau, qui étoit extrêmement mince & rouge en cet endroit, qu'on reconnut que ce qui avoit l'apparence d'une tumeur, n'étoit qu'un ſac rempli d'une très-grande quantité de pous blans & de différentes groſſeurs. Lorſqu'on les eut tirés de la plaie, elle ne tarda pas à ſe cicatriſer.

Obſerv. 13.

Notes ſur cette obſervation.

Jean Heurnius Cap. 6. de Morb. Capit. dit avoir trouvé en diſſéquant un cadavre, des véſicules pleines de pous, qui étoient adhérentes à la membrane interne de l'eſtomac; & qu'un goëtre, qui fut par hazard percé d'un coup d'épée, ſe trouva auſſi rempli de pous vivans. *Pierre Foreſtus ſchol. obſ. 15.* rapporte un fait ſemblable, à l'occaſion d'un certain peintre, & d'une jeune fille qui étoit boſſuë, dont il décrit la maladie. Le premier, dit-il, reſſentant une grande démangeaiſon au dos, & ſe l'étant fait frotter auprès du feu, par le conſeil d'un Médecin, il s'éleva ſur toute la peau de petites veſſies, d'où, après qu'on les eut ouvertes, il ſortit une quantité prodigieuſe de pous; & la jeune fille étant de mé-

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 4. 1685. Obſerv. 13.

me tourmentée d'une démangeaiſon inſupportable à l'endroit où elle étoit boſſuë, on y fit une inciſion, & on y découvrit une tumeur auſſi toute remplie de pous. L'obſervation de *Pierre Borellus Cent. 1. Hiſt. Medic. 20.* eſt du même genre. Il rapporte que tout le corps d'un ſoldat qui avoit été guéri depuis peu d'une maladie cronique, parut tout-à-coup couvert de veſſies, d'où il ſortit une quantité de petits pous.

Il n'eſt pas facile de concevoir & d'expliquer comment ſe forment ces ſortes de tumeurs *pédiculaires ;* car il n'eſt pas croyable que la corruption du ſang, ou de quelques autres humeurs, puiſſe donner lieu à la génération de ces petits corps vivans, tous de la même ſtructure, & compoſés avec tant d'art d'une multitude de différentes parties organiques, *François Redi* ayant obſervé que cette vermine s'engendroit même dans les yeux. Il eſt donc beaucoup plus vraiſemblable, que ces inſectes ſe frayent eux-mêmes une route dans les chairs, par les petites ouvertures qu'ils font à l'épiderme & à la peau, leſquelles ſont enſuite bientôt fermées par le ſuc nourricier qui exude des orifices des vaiſſeaux ; qu'ils y dépoſent peut-être même leurs œufs, & que ces inſectes étant éclos, cherchent enſuite une iſſuë vers la ſuperficie du corps, où il s'en fait différens amas ſous l'épiderme. Il peut arriver auſſi qu'on ait avalé ces mêmes œufs de pous avec les alimens, & qu'étant portés avec le chile dans les vaiſſeaux ſanguins, & rapportés, par la voie de la circulation, à la ſuperficie du corps, ils y ſoient de même fécondés.

On obſerve au reſte que, la plûpart des animaux, & même tous, ſans exception, ſont rongés par ces ſortes d'inſectes ; les plus petits n'en ſont pas même exempts. *Moufetus* a apperçu de ces eſpéces de pous ſur des Scarabées, & Redi, ſur des Fourmis. Pour moi, j'ai obſervé auſſi pluſieurs fois à l'aide du microſcope, de ſemblables inſectes ſur le ventre de nos mouches de la plus petite eſpéce, dont les mouvemens étoient très-vifs. Ainſi, quand même cette ſorte de vermine ne ſeroit pas propre au corps de l'homme, elle pourroit lui être communiquée par les animaux dont il ſe nourrit, & par les autres alimens dont il fait uſage, ſur leſquels les œufs de ces inſectes peuvent avoir été dépoſés.

Luc Schrock le Fils.

OBSERVATION XXXII.

Sur l'organe qui produit le bruit que fait le Grillon, par Emanuel Konig, *Medecin de Baſle, de l'Académie des Cur. de la Nature.*

Obſerv. 32.

LEs Auteurs qui ont écrit ſur l'Hiſtoire naturelle des inſectes, rapportent qu'il y a des gens en Affrique qui font commerce de Grillons, qu'ils les nourriſſent dans des eſpéces de fours de fer battu, & qu'ils les vendent enſuite à un prix fort avantageux, parce que le petit bruit que font ces inſectes n'eſt point deſagréable à ces peuples, & qu'ils ſe perſuadent qu'il contribue à les endormir. L'organe qui produit ce bruit, eſt une membrane, qui, en ſe contractant par le moyen d'un muſcle & d'un tendon placés ſous les ailes de cet inſecte, ſe plie à peu près de la même façon qu'un éventail ; & comme elle eſt en tout tems très-ſéche, dès qu'elle eſt miſe en mouvement, elle rend ce ſon pērçant qui eſt propre aux grillons, ce qui s'exécute à peu près de la même façon, après la mort de l'animal, pour peu qu'on faſſe mouvoir le tendon. Si on partage le grillon par le milieu du corps, ou qu'on lui coupe la tête, il ne laiſſe pas de vivre encore quelque tems, & de faire ſon cri accoutumé, comme quelques Naturaliſtes l'ont obſervé avant moi. Ce fait ſera peut-être éclairci par l'obſervation ſuivante ; mais ce qui vient d'être rapporté ſuffit pour prouver que l'organe qui occaſionne ce bruit dans le Grillon, n'eſt point placé dans le ventre de cet inſecte, comme l'a prétendu *Scaliger.*

EPHEMERIDIS DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 4. — 1685.

OBSERVATION XXXIII.

Sur le mouvement du cœur qui subsista dans un chien pendant quarante-deux heures, quoiqu'on eut coupé tous les nerfs qui y aboutissent, & par lesquels se fait la communication des esprits animaux à ce viscere, par le même Auteur.

Obſerv. 33.

MOnsieur *Chirac*, Médecin & Anatomiste célébre de Montpellier, fit autrefois en ma présence l'expérience suivante. Il ouvrit la gorge à un chien, il rompit ensuite adroitement avec les doigts, les nerfs recurrens, & tous ceux qu'il jugea pouvoir communiquer au cœur, & nous nous apperçumes aussitôt au toucher, que son mouvement n'en étoit devenu que plus fort & plus fréquent. Ce chien ayant été mis ensuite en liberté, le mouvement de ce viscére & la vie subsistérent, à mon grand étonnement, pendant quarante-deux heures; & cette expérience ayant été répétée plusieurs fois, elle réussit toujours à peu près de la même maniére, ce que j'ai eu bien de la peine à persuader à ceux à qui je l'ai communiquée. Cela n'est pas cependant impossible à concevoir, lorsqu'on considére que le cœur & les poumons s'aident mutuellement dans leurs mouvemens; & cette expérience est même une preuve que l'air contribuë beaucoup au mouvement du cœur. Car, tant que l'animal est vivant, le sang est dans un continuel mouvement, & ce mouvement produit la *systole* & la *diastole* du cœur. Dans le fœtus, non-seulement le mouvement du sang, mais celui des esprits est toujours uniforme, au lieu qu'il est différent dans l'enfant qui a commencé à respirer, & auquel l'air, dans ce nouvel état, devient d'une nécessité absoluë, comme le célebre *Bohnius* l'a démontré dans sa dissertation Physiologique; d'où il paroît que le mouvement vital du cœur dépend de l'air, qui dispose le sang au mouvement, & produit d'abord la diastole, & ensuite la systole: & que comme l'air qui a été *inspiré*, quelque rafraîchi qu'il puisse avoir été après l'expiration, ne peut plus entretenir la vie lorsqu'il est inspiré de nouveau, il faut juger qu'il y a dans l'air un sel nitreux, un principe vivifiant, qui, se mêlant dans le sang par la respiration, l'agite, y cause une sorte de fermentation, & dilate le cœur & les veines; & que, par la systole, les artéres distribuent cette matiére subtile dans toute l'habitude du corps, & dans les glandes innombrables qu'il contient: ce qui marque bien qu'il est très-important de respirer un air sain, & qu'il seroit à souhaiter que nous eussions une bonne analyse de l'air, pour en pouvoir connoître, autant que nous en sommes capables, les différentes constitutions.

OBSERVATION LVII.

Dec. 2. Ann. 4. 1685. *Sur une espéce de chevre sauvage d'Affrique, par le Dr.* Herman Nicolas Grimm.

Obſerv. 57. J'Ai vû en Affrique, dans un Château près du Cap de Bonne-Eſpérance, une eſpéce de chevre ſauvage fort ſinguliére. *Voy. la fig.* ſa couleur eſt cendrée, un peu obſcure. Elle a ſur le ſommet de la tête une touffe de poils droits & élevés, &, entre chaque narrine & l'œil, une cavité dans laquelle il ſe fait un amas d'une humeur jaunâtre, graſſe & viſqueuſe, qui ſe durcit, & devient noire avec le tems, & dont l'odeur participe de celle du *Caſtoreum* & du muſc. Lorſqu'on a enlevé cette matiére, il s'en reproduit de nouvelle qui ſe durcit de même à l'air; & je me ſuis bien aſſuré que ces cavités n'avoient aucune communication avec les yeux, & que l'humeur épaiſſie qu'elles contenoient, étoit fort différente de celle qui s'amaſſe dans le grand angle de l'œil des Cerfs & de quelques autres animaux. Cette matiére a ſans doute ſes vertus & ſes propriétés, qui doivent être fort différentes de celles des *larmes de Cerf*, mais ayant été obligé de partir précipitamment pour retourner dans ma patrie, je n'ai pû en ramaſſer une aſſez grande quantité pour en faire l'épreuve.

Jean-Jacques Harderus Profeſſeur à Baſle, a fait des obſervations ſur le Chamois, qui méritent d'être luës, & qui ont été inſérées dans les Ephémérides des Curieux de la Nature d'Allemagne : *Decur. 2. Ann. 1. Appendix.*

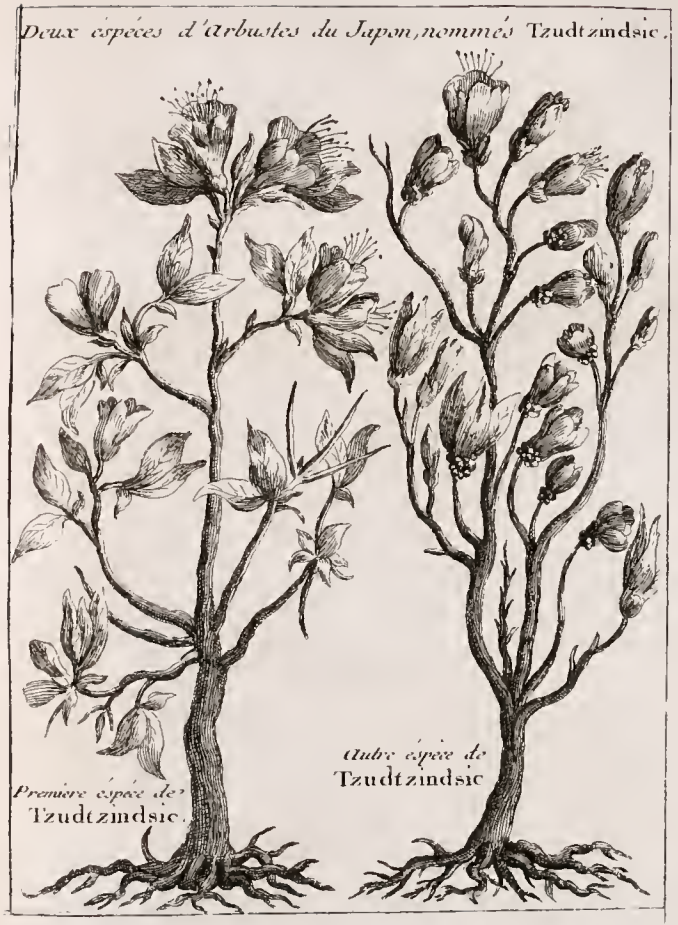
OBSERVATION LX.

Sur un jeune homme à qui la frayeur fit blanchir les cheveux en une nuit, par Jean-Louis Hannemannus, *Profeſſeur à* Kiel, *de l'Académie des Curieux de la Nature.*

Obſerv. 60. UN jeune homme de condition, ayant été fait priſonnier de guerre en Barbarie, & mis en priſon, la crainte d'une mort prochaine dont on le menaçoit, lui fit blanchir abſolument les cheveux dans l'eſpace d'une ſeule nuit. Il ne fut cependant pas mis à mort comme il le craignoit, & il recouvra quelque tems après ſa liberté. *V. l'Obſerv. 69. Decur. 2. Ann. 1.*

Lettre de Kiel, *du 28. Septembre 1683. au Dr.* Volckamerus.

OBSERVATION


Deux espéces d'Arbustes du Japon, nommés Tzudtzindsic.
Autre espéce de Tzudtzindsic
Premiere espéce de Tzudtzindsic.

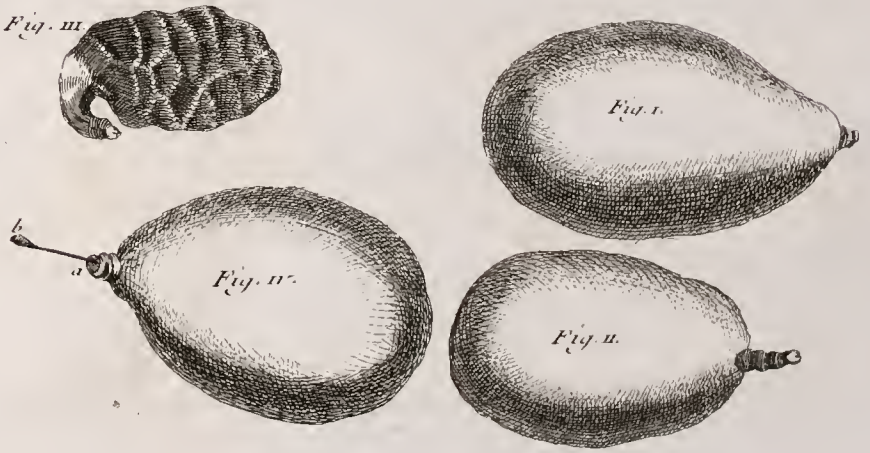


Fig. III.
Fig. I.
b
a
Fig. II.
Fig. II.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 4. 1685.

OBSERVATION LXXIII.

Diſſection de deux Chevres, dans l'une deſquelles on trouva des hydatides vivantes, ou plutôt, des vers véſiculaires renfermés dans l'épiploon, par le Dr. Philippe Jacques Haſtman.

ON m'apporta, il n'y a pas long tems, une chévre qui étoit morte de maladie; je l'ouvris, & je trouvai 1°. l'épiploon abſolument déſſéché & ſans aucune graiſſe. Obſerv. 73.

2o. Parmi les ramifications des plus gros vaiſſeaux, j'apperçus pluſieurs *hydatides*, dont il y en avoit une qui étoit de la groſſeur d'un œuf de poule.

3o. Je remarquai que ces hydatides avoient leurs tuniques propres; de ſorte que les ayant ſéparées avec précaution des membranes de l'épiploon, j'en tirai pluſieurs entiéres.

4o. J'eſſayai d'abord d'introduire un ſtilet dans l'une de ces hydatides où étoit un appendice ou prolongement canelé circulairement, & qui paroiſſoit avoir une petite ouverture; mais ne pouvant y réuſſir, je preſſai doucement avec les doigts une eſpéce de mammellon rond & blanc qui étoit à l'extrémité de l'appendice, afin de rendre plus apparent ce que je prenois pour un conduit: je vis à l'inſtant que ce petit corps s'allongeoit, qu'il avoit la forme d'un ver rond, & je crus même y appercevoir quelque mouvement. *V. fig. 1. & 2.*

5o. Pour m'aſſurer ſi cette hydatide étoit véritablement animée, je la plongeai dans de l'eau tiéde, & s'étant précipitée d'abord au fond du vaiſſeau, j'apperçus des mouvemens d'ondulation vifs & très-marqués, non-ſeulement dans l'appendice, mais dans toute la veſſie; & ces mouvemens imitoient ceux de la ſyſtole & de la diaſtole du cœur, par l'élévation & l'abbaiſſement ſucceſſif de la membrane qui formoit cette veſſie, comme on le remarque ainſi dans les vers à ſoye, & dans d'autres inſectes. Les fibres délicates de cette membrane étoient alors agitées dans le même moment, non-ſeulement en ligne droite, mais latéralement, ce qui produiſoit des mouvemens contraires dans l'eau qu'elle contenoit, & repréſentoit aſſez bien les ondes d'une riviére agitées par les vents. J'obſervai la même choſe ſur pluſieurs de ces hydatides. *V. fig. 3.*

6o. Ayant fait une inciſion à ces hydatides, il en ſortit une eau très-claire & très-limpide, & la plûpart ſe vuidérent entiérement, ſans qu'il y reſtât rien. J'apperçus ſeulement dans quelques-unes, un petit corps graineux & plat, dont les extrémités ſe terminoient en pointe.

7°. On n'appercevoit dans la ſtructure de ces veſſies que des lignes paralléles ſans aucune autre organiſation; & elles ne paroiſſoient formées que d'une ſimple membrane très-mince & très unie en dehors & en dedans; & tandis qu'elles étoient dans l'eau, des fibres extrêmement délicates qui prenoient naiſſance au col de ces veſſies, paroiſſoient y cauſer ces mouvemens dont nous avons parlé.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 4. 1685. Obſerv. 73.

8°. Voulant m'aſſurer ſi ces hydatides n'avoient pas quelqu'organe qui leur tint lieu de cœur, je tirai la partie qui étoit au centre de l'appendice, juſqu'à ce que je l'euſſe arrachée, & l'hydatide ayant été miſe dans l'eau tiéde, je n'apperçus plus aucun mouvement, ni dans l'appendice, ni dans la veſſie; & je remarquai que le petit corps que j'avois ſéparé, étoit très-délié près de l'orifice de l'appendice, & qu'il étoit arrondi & glanduleux près du corps de l'hydatide. *V. fig. 4.*

9°. Il ne paroiſſoit pas qu'il y eut aucune communication des fibres ou des vaiſſeaux de la membrane de l'épiploon avec ces hydatides vermiformes.

10°. Le lendemain que j'eus fait ces obſervations, on m'apporta une autre chévre qui venoit de mourir, & qui étoit encore chaude; & n'ayant pas alors le tems de l'examiner, je priai *Mrs Tormannus & Litius*, deux étudians en Médecine de mes amis, de la diſſéquer. Ils y trouvérent les mêmes vers véſiculaires, dans leſquels on apperçut auſſi de ſemblables mouvemens, lors même qu'ils étoient encore renfermés dans l'épiploon.

11°. La liqueur contenue dans les hydatides de cette ſeconde chévre, étoit différente de celle que j'avois trouvée dans celle de la premiére; car elle étoit rougeâtre, & plus au moins teinte de ſang.

12°. Ces hydatides avoient un mouvement d'autant plus vif dans l'eau, que la liqueur qu'elles contenoient étoit plus rouge & plus ſanguinolente; & lorſque ces vers utriculaires tiroient leurs têtes hors de l'eau, ils cauſoient à la veſſie un mouvement d'ondulation qui la faiſoit alors paroître rouge & brillante comme un rubis.

13°. J'obſervai que ces hydatides étoient d'autant plus rouges qu'elles étoient placées plus près des vaiſſeaux ſanguins.

14°. Les hydatides ne furent pas la ſeule cauſe de mort de la premiére chévre; elle avoit encore pluſieurs autres maladies. Une hydropiſie aſcite avoit cauſé dans tout le bas ventre un épanchement d'une humeur épaiſſe & corrompue, ſi conſidérable, que les viſcéres n'étoient plus dans leur ſituation naturelle, & que le rein gauche avoit été repouſſé juſques près du rein droit, les veines émulgentes s'étant étendues & allongées prodigieuſement; & ils étoient, l'un & l'autre, abſolument dépouillés de graiſſe.

15°. Ayant ouvert la poitrine, pour découvrir la cauſe de la petite toux qu'avoit cette chévre quelque tems avant ſa mort, je fus très-ſurpris de trouver les poumons non-ſeulement colés aux côtes, mais unis au diafragme, avec lequel ils ne faiſoient qu'un même corps.

16°. Ayant auſſi fait une inciſion à la trachée artére, malgré la mauvaiſe odeur qui s'en exhaloit, & voulant y introduire de l'air, pour mieux reconnoître ſon état, j'y trouvai une grande quantité d'humeur de la même qualité que celle dont le bas ventre étoit rempli, & qui contenoit des parties fibreuſes de végétaux, de petits brins de paille, de foin, &c. comme celle qui étoit épanchée dans le bas ventre.

17°. Nous eſſayames de découvrir ſi ces matiéres excrémenteuſes n'avoient pas pu paſſer de l'eſtomac dans le poumon, ces viſcéres étant l'un & l'autre adhérens au diaphragme. Mais avec les ſtilets les plus fins, nous n'y pumes trouver aucune ouverture.

180. Je fis auſſi différentes inciſions, en tout ſens, ſur les lobes du poumon ; & il ſortit de toutes les *bronches*, une humeur de la même qualité que celle qui étoit contenue dans la capacité du bas ventre, & dans la trachée artére. Voyez les figures I. II. III. & IV.

Ephemerides de l'Acad. des Cur. de la Nature. Dec. 2. Ann. 4. 1685. Obſerv. 73.

EXPLICATION DE LA FIGURE IV.

A. La partie de l'appendice de l'hydatide allongée ſous la forme d'un ver, avec ſon orifice.

B. La partie glanduleuſe & plus épaiſſe de l'appendice.

C. Lieu & ſituation du petit corps glanduleux, qui, ſuivant l'Auteur, tenoit lieu de cœur.

OBSERVATION LXXV.

Sur un malade attaqué de la pierre, dont les excrémens ſortoient par la verge, par le Dr. Jean Jacques Vagnerus.

UN homme de conſidération, que je ne nommerai point, & qui avoit la pierre aux reins & à la veſſie, après avoir reſſenti pendant quelque tems les plus vives douleurs, ſur-tout ſous le pubis, ceſſa de rendre ſes excrémens par l'anus, & les rendoit avec les plus grands efforts par la verge, ce qui dura environ l'eſpace de ſix mois. Pendant tout ce tems on ne le nourrit que de gelées de viande, & de différentes bouillies dans leſquelles on écraſoit quelquefois des pommes cuites. Lorſqu'il avoit avallé quelques pepins, ou quelques parties des capſules ſéminales de ces pommes, qu'on y avoit laiſſé par inadvertance, il éprouvoit, en les rendant, des douleurs inexprimables. Ses forces ſe trouvant enfin abſolument épuiſées, il mourut à l'âge de cinquante ans. Obſerv. 75.

Il eſt très-vraiſemblable que dans ce cas, qui eſt des plus extraordinaires, une pierre retenue dans la veſſie l'avoit ulcérée, que l'ulcére s'étoit communiqué au rectum, & l'avoit percé, & que les orifices des deux ulcéres s'étoient enſuite unis & collés enſemble.

Notes ſur cette obſervation.

D'autres Auteurs ont fait auſſi des obſervations ſemblables à celles de Vagnerus, ſur des femmes dont les excrémens & les flatuoſités ſortoient de même par la vulve, la veſſie & le *reſtum*, ſe trouvant ulcérés. Je connois un Soldat qui garde l'une des portes de *Baſle*, qui rend ſes excrémens par l'ouverture d'un ulcére qu'il a au bas-ventre. Une colique bilieuſe ayant autrefois cauſé à ce Soldat une inflammation aux inteſtins, il lui ſurvint une tumeur au côté gauche de l'abdomen, qui ſe termina par un abſcès : cet abſcès ayant été ouvert, par le moyen des injections qu'on y fit, des mundificatifs & des conſolidans qu'on employa, on parvint à rendre les bords de la playe calleux, & à empêcher que les excrémens ne tombaſſent dans la capacité du bas-ventre, en leur procurant une iſſuë par l'ouverture de cette playe, ſur laquelle l'inteſtin s'étoit colé. Ce Soldat a encore actuellement cette fiſtule, par laquelle ſortent ſes excrémens. Tant il eſt vrai que toutes les playes des inteſtins ne ſont pas toujours mortelles, ſur-tout ſi elles correſpondent à certaines parties

du bas-ventre sur lesquelles il se trouve des portions de muscles charnus, parce que les lévres des deux playes peuvent alors s'unir & s'agglutiner ensemble. Voyez sur cette matiére les Observations *de Platerus*.
(*Emanuel Konig.*)

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 4. 1685.

OBSERVATION LXXVIII.

Sur des matiéres tophacées, trouvées dans les articulations d'un os de Bœuf, par le même Auteur.

Observ. 78. ON a des preuves que les bœufs sont sujets à la maladie de la pierre, & j'en ai moi-même trouvé dans le rein d'un de ces animaux, que j'ai gardées jusqu'à présent : mais je crois qu'il est beaucoup plus rare qu'il se fasse des amas de matiéres tophacées dans leurs jointures. Cependant le 12 Avril 1685. je trouvai dans l'articulation *d'un femur avec le tibia* d'un bœuf, une assez grande quantité de ces sortes de concrétions, dont les unes étoient engagées sous les tendons & les ligamens, les autres étoient plus extérieures. La matiére qui les formoit avoit la blancheur de la chaux, avec un goût extrêmement acre. Il n'est pas facile de rendre raison de la génération de cette matiére terreuse, & d'expliquer comment les parties constituantes de ces concrétions sont ainsi poussées successivement dans les jointures des extrémités ; mais on peut conclure de cette observation, que les bœufs ne sont pas absolument exempts d'avoir la goutte.

Lettre du 14 Octobre 1685 datée de Basle & adressée au Dr. Konig.

OBSERVATION LXXXVII.

Sur la morsure de l'Araignée, par le Dr. Salomon Reiselius.

Observ. 87. LE dix Septembre 1687. un homme bien constitué, & d'un fort bon tempérament, du bourg *d'Opping*, célébre par ses eaux acidules, étant dans son grenier, sentit au col quelque chose qui le piquoit, & y ayant aussitôt porté la main, il s'apperçut que c'étoit une araignée qu'il avoit écrasée sans savoir ce que c'étoit. Cette piquure fut suivie d'un sentiment d'ardeur & de douleur dans la partie ; mais n'ayant pas jugé que cette piquure méritât qu'on y fît attention, il alla le lendemain matin à la campagne, où il but assez copieusement avec ses amis. Le troisiéme jour après la piquure, il parut des signes d'inflammation au col ; le quatriéme jour, il y en eut à la poitrine, & il tomba plusieurs fois en foiblesse. Un barbier appliqua sur la poitrine l'onguent de litarge. Le cinquiéme jour, un Médecin ayant été appellé, ordonna des sudorifiques, des cordiaux, & fit appliquer de la thériaque sur le col ; le sixiéme jour, le malade mourut.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 4. 1685.
Obſerv. 89.

OBSERVATION LXXXIX.

Sur une cauſe d'Épilepſie fort extraordinaire, par Benedictus Hermannus.

JE perdis, le mois d'Avril dernier, une petite fille âgée d'environ huit mois, qui mourut après quatre jours de maladie. Cet enfant s'étoit très-bien porté juſqu'alors, & avoit de l'embonpoint & de très-belles couleurs. Le 11 de ce mois, ſur les neuf heures du ſoir, elle fit tout-à-coup de cris perçans, qui ne laiſſoient aucun lieu de douter qu'elle ne reſſentit les plus vives douleurs. Elle étoit ſi foible qu'elle ne pouvoit ſoutenir ſa tête. Son corps étoit brulant. Elle ne pouvoit garder aucune nourriture; & elle vomit juſqu'à ſept fois pendant la nuit. Ces ſymptomes ayant continué, elle fut attaquée, le lendemain, de convulſions qui furent ſi violentes, qu'elle n'eut pas la force d'y réſiſter, & que malgré tous les remédes qu'on lui donna, elle mourut le 14 du même mois. Comme je regrettois beaucoup cet enfant, je ne négligeai rien pour tâcher de découvrir la cauſe d'une mort auſſi précipitée; & après y avoir bien penſé, je ne pus l'attribuer qu'à l'imprudence qu'avoit eu ſa mere, la veille que cet enfant tomba malade, de lui frotter avec du beurre le ſommet de la tête, pour pouvoir enlever enſuite plus facilement cette pellicule écailleuſe qui s'amaſſe ſur la tête de tous les enfans, laquelle eſt produite par les vapeurs qui s'élévent du cerveau par les ſutures du crâne, & qui ſe colent ſur la peau, après avoir été épaiſſies par l'air extérieur. Je me ſouviens que, trois ans auparavant, un de mes autres enfans à qui on avoit, en pareilles circonſtances, frotté la tête de beurre, avoit auſſi été attaqué de convulſions, mais qui n'avoient pas été mortelles. Mon épouſe ſe rappella encore que deux petits garçons qu'elle avoit eu de ſon premier mariage, étoient auſſi morts de convulſions, peu de tems après qu'on leur eut appliqué ſur la tête des matiéres graſſes, dans la même vue. Je me perſuade donc que, ſous prétexte de nétoyer la tête des enfans, il eſt très-dangereux de la leur frotter d'aucuns corps gras & huileux, & qu'un pareil liniment eſt capable de leur cauſer des maladies convulſives. Car, comme nous voyons que lorſque le papier a été frotté d'huile, les liqueurs aqueuſes, ſalines & ſpiritueuſes, ne peuvent plus y pénétrer, de même, les pores de la peau du ſommet de la tête d'un enfant, étant bouchés par une matiére graſſe, la tranſpiration de certaines vapeurs fuligineuſes qui s'élévent du cerveau, ne peut plus ſe faire par cette voie; elles ſont au contraire retenues ſous le crâne, &, comme elles ſont très-nuiſibles au genre nerveux, tant par leur qualité que par leur quantité, étant repompées dans la ſubſtance du cerveau, elles portent le trouble dans les humeurs & dans les eſprits. Dans ces circonſtances, la nature fait les plus grands efforts pour ſe débaraſſer de ces humeurs viciées, d'où naiſſent des flux, des vomiſſemens, l'accélération du mouvement du ſang, des convulſions: de ſorte que toute l'œconomie animale ſe trouvant par-là dérangée, ces ſymptomes ſont ordinairement ſuivis de la mort. Cet uſage qu'ont les femmes, de frotter la tête des enfans en bas

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 2. Ann. 4. 1685. Obſerv. 89.

âge avec des matiéres huileuſes, ſous prétexte d'enlever plus facilement cette peau écailleuſe qui s'y forme, & d'empêcher par-là qu'il ne s'y engendre de la vermine, eſt donc très-dangereuſe & très-blamable. Et ſi, dans certaines circonſtances, il paroît néceſſaire de rendre la tête des enfans nette, on ne doit le faire qu'avec précaution, & n'employer que des ſubſtances aqueuſes, réſolutives ou ſpiritueuſes, ou même s'en abſtenir, juſqu'à ce que les ſutures du crâne ſoient abſolument réunies, & bien ſerrées.

Notes ſur cette obſervation.

Ces obſervations me paroiſſent très-judicieuſes, & conformes à la doctrine d'Hippocrate, qui a remarqué, *Lib. de morb. ſacr.* » que, lorſqu'un enfant eſt d'un tempérament trop » humide & trop pituiteux, s'il ſurvient des ulcéres à la tête, il y a tout lieu d'eſpérer » qu'il ſe portera mieux dans la ſuite ; & que ſi, au contraire, ſa tête reſte nette, ſans » qu'il s'y faſſe aucune éruption de l'humeur morbifique, il eſt à craindre qu'il ne ſoit » attaqué d'épilepſie. D'où il paroît que toutes les fois que l'humeur qui produit cette redoutable maladie dans les enfans, ſe porte ſur les parties extérieures, cela doit être regardé comme un effort critique & ſalutaire de la nature, & qu'il y a par conſéquent toujours du danger à repercuter cette humeur, dont l'âcreté, autant que l'abondance, eſt très-nuiſible au cerveau & aux nerfs, & que quelques anciens Auteurs regardent comme une pituite ſalée & épaiſſie, produite par la mauvaiſe qualité du lait dont l'enfant a été nourri. *Jerem. Martius obſ. Medic. 24.* rapporte l'exemple d'une épilepſie produite par une galle ulcéreuſe de la tête, guérie par des remédes répercuſſifs : & c'eſt pour cela que, dans le traitement de cette maladie, les meilleurs Praticiens condamnent l'uſage des remédes froids & aſtringens, qui, en arrêtant l'écoulement de cette humeur, la font rentrer dans le ſang. Pluſieurs Auteurs, en pareil cas, recommandent cependant, les linimens de ſubſtances huileuſes, telles qu'eſt le beurre. *Welſchius Silloge. obſ. Med. 23.* rapporte la méthode avec laquelle *Marcellus Cumanus* avoit guéri pluſieurs enfans de cette malidie. Il leur faiſoit d'abord laver la tête pendant quelques jours, avec une décoction d'orge, de mauves & de lierre. Il y appliquoit enſuite des feüilles de choux à demi brûlées ; après quoi, il l'oignoit avec du beurre bien lavé. *Voyez auſſi* la maniére de traiter cette même maladie, rapportée par *Baldus, Timæus Lib. 5. Caſ. Medic. 3.* Mais comme les ſubſtances graſſes & huileuſes ne ſont ici employées qu'après l'uſage des déterſifs, & que dans toutes les méthodes des anciens Médecins, il faut toujours ſuppoſer qu'on a eu d'abord recours aux remédes généraux, & ſur-tout aux purgatifs, il y a lieu de croire, qu'avec ces précautions, on peut mettre en uſage ſans aucun danger les graiſſes & les huiles. Telle étoit la pratique de *Jean Dolæus Encyclop. Medic. Lib. 6.* qui obſerve qu'en pareil cas, on ne doit pas employer d'abord les lotions & les linimens, & qu'il faut que ces remédes ſoient précédés par les évacuans & les purgatifs. Il indique différentes matiéres onctueuſes dont il veut qu'on frotte enſuite toute la tête, & il conſeille ſur-tout une pommade de *Beurre* & de *Geranium*, dont il dit avoir éprouvé l'efficacité.

Luc Schrock le Fils.

OBSERVATION XCIII.

Sur des arbuſtes du Japon que les naturels du pays nomment Trudtzinſic, *par* André Cleyerus.

Obſerv. 93.

AYant été député l'année derniére, de la part du Conſeil de commerce de Hollande, à l'Empereur du Japon, pendant le ſéjour que je fis à *Nangſaki*, un des ports de cet Empire, j'y vis quantité de plantes rares & curieuſes que je fis deſſiner avec leurs couleurs naturelles ; mais parmi tou-

tes ces plantes, je n'en trouvai aucune qui me plût davantage que celle que les Japonois nomment *Trudtzinſic*. C'eſt un arbuſte qui n'a jamais plus de trois pieds de hauteur, qui eſt couvert de quantité de belles fleurs de diverſes couleurs. Ses feuilles ſont larges, liſſes, terminées en pointe : elles tombent en Automne, & reparoiſſent au Printems avec les fleurs. Ces fleurs ſont rouges, blanches, pourprées, ou mêlées de toutes ces couleurs. Elles reſſemblent à celles que porte l'arbre du Perou, qu'on nomme l'*admirable*, & ſont ſimples & ſans odeur, comme l'anemone. Les Japonois, pour rendre cet arbuſte encore plus agréable aux yeux, ſont dans l'uſage de greffer ſur ces branches d'autres arbuſtes dont les fleurs ſont encore plus belles que celles-ci, & on y en voit quelquefois de plus de vingt eſpéces différentes. Ils placent ordinairement ces arbres ainſi couverts de fleurs, au devant de leurs maiſons, dans des vaſes de porcelaine, où ils font un ſpectacle très-agréable. Il y a encore une autre eſpéce de *Trudtzinſic*, dont les fleurs ſont auſſi grandes & auſſi variées que celles de l'eſpéce que je viens de décrire ; la ſeule différence qui ſe trouve entre ces arbuſtes, conſiſte en ce que cette derniére eſpéce porte ſes fleurs ſéparément ſur certaines branches, & ſes feuilles ſur d'autres.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 4. 1685. Obſerv. 93. *Voy. la Figure.*

Extrait des Lettres de M. Cleyerus *au Dr.* Mentzelius, *communiquée à l'Académie des Curieux de la Nature.*

Voy. la Pl. qui répreſente ces deux eſpéces d'Arbuſtes.

OBSERVATION CIV.

Sur un ſentiment exceſif de chaleur aux pieds & aux mains, par Jean Chriſtophle Hertius, *Médecin célébre de Naſſau.*

UNe fille de cette ville, âgée de vingt-ſix ans, ayant été tourmentée pendant long-tems d'une chaleur inſupportable, accompagnée de la douleur la plus vive, aux pieds & aux mains, que tous les remédes n'ont pu calmer, s'eſt aviſée de les plonger pluſieurs jours de ſuite dans l'eau la plus froide qu'elle a pu trouver, en la renouvellant de momens à autres, car elle s'échauffoit preſqu'auſſi promptement que ſi elle eut été ſur le feu. Elle a continué cette manœuvre pendant ſi long-tems, que la gangréne eſt ſurvenue aux parties où elle reſſentoit cette chaleur & cette douleur, & qu'elle a perdu tous les doigts des pieds, & pluſieurs doigts des mains. On eſt parvenu cependant à arrêter le progrès de cette gangréne, excepté au pied droit qu'il faut néceſſairement couper ; mais la malade n'a pu juſqu'à préſent ſe déterminer à cette opération. Obſerv. 104.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE

OBSERVATION CXXV.

Dec. 2. Ann. 4. 1685. *Sur la nature du vomiſſement, par* Pierre Chirac, *alors Médecin de Montpellier, & Membre de l'Académie des Curieux de la Nature.*

Obſerv. 125. JE fis, ces jours derniers, une expérience qui me paroît prouver évidemment que le vomiſſement n'eſt pas produit par la contraction de l'eſtomac. Je donnai à un chien, un gros de mercure ſublimé, dans un morceau de pain qu'il rejetta preſqu'auſſitôt en vomiſſant. Cela fut ſuivi de nauſées, & d'efforts extraordinaires qu'il continua de faire pour vomir. Dans ces circonſtances, je lui fis une inciſion au bas ventre, en coupant longitudinalement les muſcles droits, pour pouvoir obſerver ce qui ſe paſſoit alors dans l'eſtomac; mais je n'y apperçus rien d'extraordinaire. Le mouvement de ce viſcére étoit même très-peu ſenſible, & ſi foible, que, quoiqu'il fut vuide, (car j'avois pris le tems que ce chien étoit à jeun, pour faire cette expérience) il étoit impoſſible que ſon mouvement périſtaltique, tel qu'il étoit alors, pût y produire une contraction du vingtiéme de ſon volume, ce qui me paroiſſoit abſolument néceſſaire pour qu'il put ſe vuider par l'un ou l'autre de ſes orifices. Les nauſées cependant continuoient, & ce chien faiſoit toujours de violens efforts pour vomir. Je recouſis alors les tégumens du ventre, n'y laiſſant qu'une petite ouverture dans laquelle j'introduiſis mon doigt, pour obſerver par le toucher, l'état de l'eſtomac. Mais dans le tems même que le chien vomiſſoit, je ne ſentis aucune contraction dans ſes fibres; il me parut ſeulement qu'il étoit applati par le mouvement du diaphragme, & la contraction des muſcles de l'abdomen qui comprimoient les viſcéres. Je répétai pluſieurs fois ces expériences, en mettant, tantôt le bas ventre à découvert, & tantôt en recouſant l'inciſion que j'y avois faite, à l'exception de la petite ouverture néceſſaire pour y paſſer mon doigt; mais j'obſervai toujours les mêmes choſes, & je n'apperçus pas qu'il ſe fit dans les fibres de l'eſtomac aucuns mouvemens de contraction capables de procurer une évacuation par l'orifice ſupérieur ou inférieur.

Extrait d'une Lettre du 25 Janvier 1686. adreſſée à M. Emanuel Konig à Ausbourg.

OBSERVATION CLII.

Sur un enfant double, par Jean Maurice Hoffman *Profeſſeur à l'Univerſité d'Altorf.*

Obſerv. 152. SI toutes les productions de la nature qui, par leur nouveauté, cauſent de l'admiration & de la ſurpriſe, doivent être regardées, ſuivant *Licetus*, comme monſtrueuſes, les petites jumelles dont je vas parler, méritent bien de porter ce nom. Le neuf Mars, Margueritte *Treuberin*, femme veuve, âgée de plus de quarante ans, accoucha dans le bourg voiſin *d'Agenhauſen*,

Fig. 3.

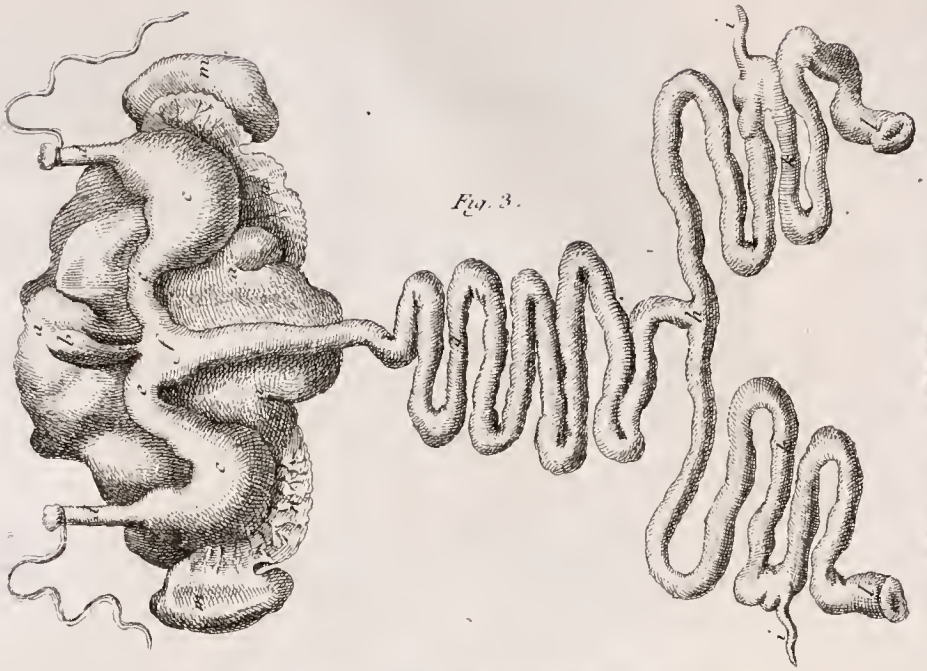


Fig. 2.

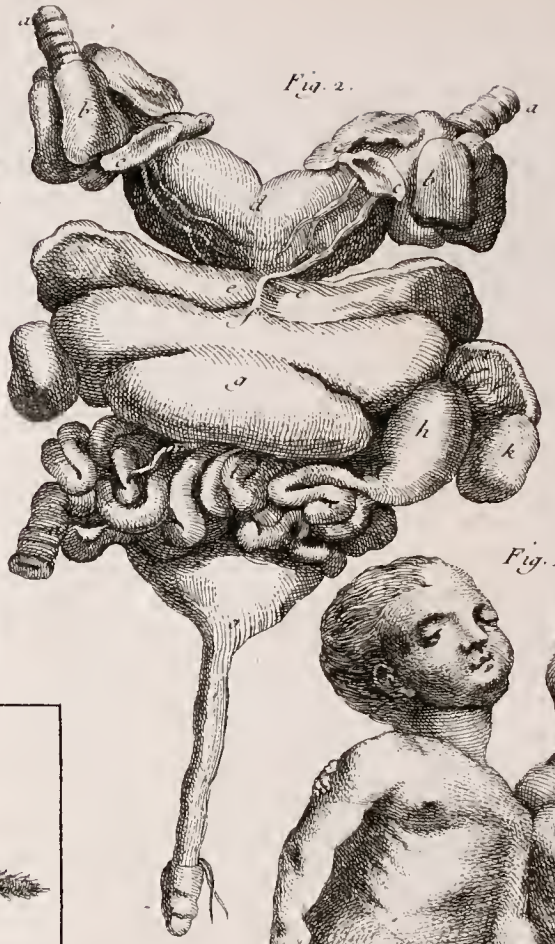


Fig. 1.

Plan. Pag. 696.

Espéce de Rat de Campagne, nommé Cricetus, par Gesner, représenté avec ses Folicules.

hauſen, avec aſſez de facilité, de deux petites filles jointes enſemble par la poitrine. Ces jumelles monſtrueuſes étoient vivantes, & reçurent toutes les deux le baptême; mais elles moururent peu de tems après. Les deux têtes oppoſées l'une à l'autre paroiſſoient ſe regarder. La gauche, quoique la plus groſſe & la plus ronde, étoit ſortie dans l'accouchement une demi-heure avant la droite, qui étoit cependant plus petite, plus longue & plus applatie. Chaque tête avoit ſon cerveau, & étoit ſoutenue ſur ſon col. La moitié de la poitrine de chaque enfant ſe voioit pardevant, & l'autre par derriére. Le *ſternum* étoit double auſſi; il y en avoit un à la face antérieure, & un autre à la face poſtérieure; mais il n'y avoit dans la poitrine qu'une ſeule cavité formée par la courbure des côtes qui répondoient aux derniéres vertébres dorſales, & qui ſe réuniſſoient de part & d'autre dans ce double ſternum. Les *extrémités* ſupérieures & inférieures étoient doubles; & les femmes qui avoient été préſentes à l'accouchement, aſſuroient que ces jumelles étoient venues au monde les bras entrelaſſés, comme ſi elles ſe fuſſent embraſſées. Tels étoient, à l'extérieur, ces enfans monſtrueux; mais par la diſſection que j'en fis, je découvris des choſes fort extraordinaires dans les parties intérieures. La capacité de la poitrine étoit remplie d'une eau très-claire, dans laquelle nageoient le cœur & les poumons. Le péricarde contenoit une liqueur de la même qualité. Les deux poumons, compoſés chacun de cinq lobes, étoient adhérens aux deux trachées artéres, *voy. fig. II.* & ayant introduit dans celles-ci une petite quantité d'air, avec un ſiphon, les poumons ſe gonflérent, & j'apperçus diſtinctement les ramifications extérieures des vaiſſeaux lymphatiques, telles que le célébre *Willis* les a repréſentées. Du premier coup d'œil, il ſembloit qu'il y eut deux cœurs ſéparés l'un de l'autre, mais ces deux cœurs étoient adhérens & unis enſemble. Je découvris à la baſe de ce cœur double, quatre oreillettes, deux à ſa partie antérieure, & deux à ſa partie poſtérieure, auxquelles correſpondoient quatre ventricules. Un ſeul diaphragme ſéparoit, à l'ordinaire, la cavité de la poitrine de celle du bas ventre. Sous le diaphragme étoit un foye très-gros, qui y étoit attaché par un *ligament ſuſpenſoire*. Quoiqu'il ne fut pas double, il paroiſſoit l'être, parce qu'il y avoit dans ſon milieu un enfoncement qui étoit rempli par quelques inteſtins. La véſicule du fiel étoit placée à ſa partie antérieure, & la veine ombilicale à ſa partie poſtérieure. Il y avoit deux eſtomacs, l'un à gauche, qui étoit plus en avant, & l'autre à droite, qui étoit enfoncé plus profondement dans le bas ventre. A côté de chaque eſtomac, il y avoit une rate qui y étoit adhérente par ce que les Anatomiſtes appellent *vaſa brevia*, par des petits vaiſſeaux gaſtriques, & par un prolongement membraneux. *L'épiploon*, qui ne contenoit aucune graiſſe, & dans lequel on diſtinguoit fort bien les vaiſſeaux *épiploiques*, & les *gaſtroépiploiques*, étoit étendu ſur les viſcéres du bas ventre; mais rien ne me ſurprit davantage que la ſinguliére conformation des inteſtins: car les deux pylores des deux eſtomacs, formoient par leur réunion un ſeul *duodenum*, *voy. fig. III.* dans lequel s'inſéroit le canal cholidoque. Le *jejunum* étoit ſimple, de même qu'une portion de l'*ileum*; mais ce dernier ſe diviſoit enſuite en deux parties qui s'écartoient à droite & à gauche. Le *cœcum*, le

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 4. 1685. Obſerv. 152. *Voy. la Figure.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 4. 1685. Obſerv. 152.

colon, & le *rectum*, étoient de même doubles. Le rectum étoit extrêmement dilaté par la grande quantité de *meconium*, d'un verd brun, qu'il contenoit. Il y avoit quatre reins, deux de chaque côté, d'où ſortoient quatre uretéres. La matrice étoit auſſi double. Chaque matrice avoit ſes ligamens larges, & ſes ligamens ronds; & à ceux-ci, étoient adhérentes les trompes de fallope. J'apperçus même, à l'aide du microſcope, dans les teſticules, les œufs ſous la forme des petites bulles.

EXPLICATION DES FIGURES.

FIG. I. L'enfant double, comme il eſt venu au monde.

FIG. II. Répreſentant la ſituation dans laquelle parurent les viſcéres de cette double femelle, lorſqu'on eut ouvert le tronc par ſa face antérieure.

a a. Les deux Trachées artéres.
b b. Les deux Poumons.
c c c c. Les quatres Oreillettes du cœur.
d. Le Cœur avec ſes Vaiſſeaux coronaires.
e e. Le Diaphragme.
f. Le Ligament ſuſpenſoire du foie.
g. Le Foie.
h. Un des Ventricules avec ſon orifice droit *s*.
i. La Rate.
k. Les Reins.
l. L'inteſtin ileum.
m. L'inteſtin cœcum.
n. L'inteſtin rectum.
o. Le Cordon ombilical.

FIG. III. Répreſentant les Viſcéres du bas-ventre préparés par la diſſection.

a a a. Le Foie tourné ſens deſſus deſſous.
b. La Véſicule du fiel.
c c. Les deux Ventricules.
d d. Orifices cardiaques.
e e. Les deux Pylores.
f. L'endroit où ſe réuniſſent les deux Pylores pour former le Duodenum.
g. L'inteſtin Jejunum.
h. Le lieu ou l'Inteſtin Ileum ſe diviſe en parties droite & gauche.
i i. L'Inteſtin Cœcum.
k k. Le Colon.
l l. L'Inteſtin Rectum.
m m. La Rate.
n n. L'Épiploon.

OBSERVATION CLXIII.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 4. 1685.

Sur un enfant qui avoit de la barbe à l'âge de trois ans, par Jacques d'Obreſenski, *de* Negrepont, *Recteur & Profeſſeur extraordinaire de l'Univerſité de Pragues.*

EN 1673. il nâquit au Bourg de *Teirzovits*, à ſept mille de Pragues, dans une famille de laboureur, un enfant nommé *Jacques Sima*, qui, à l'âge de trois ans, étoit déja ſi grand & ſi fort, qu'il battoit le grain à la grange, & qu'il étoit en état de ſoutenir les travaux les plus pénibles de la campagne, comme les plus robuſtes païſans. Il commença à cet âge à avoir de la barbe; & actuellement qu'il a douze ans & demi, il en a autant qu'un homme fait. Ses membres & ſon corps ſont d'ailleurs bien proportionnés, à l'exception qu'il eſt boiteux dès ſa naiſſance de la jambe gauche, qui eſt torſe, & qui n'a pas une demie aune de longueur. La hauteur de ſon corps eſt de deux aunes & un quart; & ſa largeur, les bras étendus, de deux aunes. Sa poitrine eſt couverte de poil; & on dit, qu'à l'égard des parties de la génération, il eſt très-bien conformé; auſſi demande-t-il avec inſtance qu'on le marie. Obſerv. 163.

Extrait d'une Lettre écrite à M. Volckamerus.

OBSERVATION CLXIV.

Sur un vomiſſement de ſang & de corps charnus, par Chrétien Erneſte Clauderus.

LA maladie que je me propoſe de décrire, & dont un Officier des troupes de l'Électeur de Saxe, nommé *Waldau*, a été attaqué, ſe manifeſta d'abord par une dureté qui occupoit preſque tout le bas-ventre, juſqu'au deſſous du nombril, & qu'il porta pendant ſix ou ſept ans. Cette dureté étoit ſi conſidérable que le ventre ne cédoit point à la preſſion du doigt, ce qui faiſoit juger que non-ſeulement le méſentére étoit ſquirreux, mais qu'il y avoit auſſi obſtruction au foye & à la rate. L'appétit ſe ſoutenoit, &, ce qui pourra ſurprendre, c'eſt que le malade, malgré ſon incommodité, continuoit de boire du vin, & ſouvent même avec excès. Pendant l'eſpace de pluſieurs années, ſa voix fut tantôt enrouée au point de ne pouvoir parler qu'avec peine, & d'autre fois elle fut plus nette & plus claire. Différens Médecins, & même de très-célébres, ont eſſayé de le guérir, mais avec peu de ſuccès. Il y a quelques mois, qu'après avoir fait uſage de certains remédes, tout le ventre parut s'être amolli, à l'exception de la région de la rate: mais peu de tems après, une eſpéce de bouffiſſure cachectique occupa tout le corps; il reſſentoit de la douleur à l'hypocondre gauche, près de l'eſtomac: il reſpiroit avec peine, & le ſon de ſa voix étoit enroué & abſolument changé. Enfin, le 2 Novembre 1685, quelques Obſerv. 164.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 4. 1685 Obſerv. 164.

heures après qu'il ſe fut couché, il lui ſurvint une diarrhée ſéreuſe & ſanglante, à laquelle cependant il n'avoit donné lieu par aucun exercice violent, qui fut ſi abondante, qu'il alla, dans cette même nuit, quinze ou vingt fois ſur le ſiége, mais ſans aucune douleur. Les déjections furent d'abord noirâtres & extrêmement fœtides, & enſuite d'une qualité plus approchante de l'état naturel. Le lendemain, du grand matin, étant aſſis ſur ſon lit, tranquille & ſans aucun ſentiment de douleur, il rendit par le vomiſſement, & avec impétuoſité, plus d'une livre de ſang clair, avec quantité de corps charnus & parenchymatiques, couverts d'une membrane très-mince. Parmi ces morceaux de chair, il y en avoit d'environ deux travers de doigt de longueur, & d'un doigt d'épaiſſeur; les autres étoient plus petits, & tous reſſembloient exactement à des fragmens de foye, de rate & de poumons; ils n'avoient cependant aucune mauvaiſe odeur. Après cette évacuation, le malade ſe trouva extrêmement foible; ſon pous étoit à peine ſenſible, & il paroiſſoit prêt à expirer. La reſpiration néanmoins étoit auſſi libre que dans l'état naturel, & il jouiſſoit de toute ſa raiſon. Sur le ſoir du même jour, il eut encore un vomiſſement & une évacuation par le bas de ſemblables matiéres, & un troiſiéme vomiſſement pareil le lendemain matin: il eſt vrai qu'il fut moins abondant. Il ne rendit plus dans la ſuite, ni ſang, ni ſubſtances charnuës; mais ſes déjections étoient ſeulement ſéreuſes & noirâtres, & quelquefois de très-mauvaiſe odeur, ſur-tout lorſqu'il avoit pris quelque lavement déterſif & conſolidant. Dans ces circonſtances, je lui ordonnai des remédes vulnéraires, balzamiques & fortifiants, par l'uſage deſquels il ſe trouva ſoulagé, & recouvra peu-à-peu ſes forces. Mais je craignois toujours le retour des premiers accidens, parce que, malgré les évacuations qu'avoient procuré les vomiſſemens, il reſſentoit encore des douleurs très-vives au côté gauche. Ces douleurs cependant ſe calmérent avec le tems, en grande partie; & quoique le malade n'obſervât pas un régime fort exact, l'appétit lui revint, & la qualité des déjections faiſoit juger que les digeſtions ſe faiſoient d'une maniére convenable.

Ce n'étoit pas ſans raiſon que je craignois pour ce malade une rechute, car ſe croyant parfaitement rétabli de la maladie que je viens de décrire, & ſon emploi l'ayant obligé, dans le cours du mois de Décembre, d'entreprendre un voyage de pluſieurs jours, pendant lequel il fut toujours expoſé à un vent très-froid, auquel ſuccédérent des pluies, il fut attaqué dans ſa route d'une fiévre continuë, dont il avoit déja eu trois accès lorſqu'il arriva dans ſa maiſon. On fit tout ce qu'on put pour le ſoulager; mais comme il étoit extrêmement affoibli par la premiére maladie qu'il avoit eſſuyée, la violence de la fiévre n'ayant pû être calmée, il mourut le 30. Décembre 1685, le ſeptiéme jour de ſa maladie: & ſon corps ayant été ouvert, on obſerva les choſes ſuivantes.

Diſſection du bas-ventre.

1o. Le bas-ventre ayant été ouvert, il en ſortit une grande quantité d'eau rouſſe.

2o. On apperçut dans la capacité de l'abdomen, & ſur le foye, quantité de petits corps blancs, diſperſés de côté & d'autre, & à moitié corrompus,

qui paroiſſoient être des portions adipeuſes de l'épiploon.

3o. Le foye étoit d'une groſſeur ſi prodigieuſe, qu'il occupoit ſeul plus de la moitié de la capacité du bas-ventre, & que ſa partie gauche couvroit l'eſtomac en entier. La partie droite du foie, s'étendoit juſqu'à la cavité de l'os *des Iſles*, rempliſſoit entiérement tout l'hypocondre droit, & avoit en cet endroit pluſieurs adhérences très-fortes avec les membranes des côtes. Il étoit ſi dur, ſans être vraiment ſquirreux, qu'il réſiſtoit à la preſſion du doigt. On ſçait que ce viſcére, dans l'état naturel, eſt rouge, que ſon *parenchyme* n'eſt point fibreux, & qu'il eſt au contraire en quelque façon friable; mais celui-ci étoit très-différent, & par ſa couleur, & par la qualité de ſa ſubſtance. Il eſt vrai qu'à l'extrémité de ſa partie gauche, près de l'eſtomac, il nous parut moins dur, & d'une couleur plus vive. Il étoit brun intérieurement. Sa partie poſtérieure droite, qui touchoit immédiatement aux côtes, étoit livide & à demi corrompuë, de la largeur de trois travers de doigt; & la mortification s'étoit communiquée à la membrane qui couvre les côtes.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 4. 1685. Obſerv. 164.

4o. La véſicule du fiel étoit très-groſſe, & contenoit une bile noire & épaiſſe.

5o. La rate avoit trois ou quatre fois plus de largeur & d'épaiſſeur que dans l'état naturel. Elle étoit auſſi dure qu'une pierre, & d'un jaune obſcur à l'extérieur. Il y avoit dans le milieu, une tumeur ſquirreuſe de la largeur d'un écu, qui ne pénétroit pas profondement. Elle étoit très adhérente à la membrane des côtes, par le moyen d'un ligament aſſez fort; & intérieurement, elle étoit d'une couleur livide.

6o. Les glandes du méſentére étoient extrêmement dures, & d'un blanc jaunâtre.

7o. Il y avoit auſſi dans le méſentére quelques glandes durcies & ſquirreuſes, parſemées de taches noires, qui cependant n'étoient pas extraordinairement tumefiées.

8o. L'eſtomac avoit une grande étenduë, & étoit à moitié plein d'une humeur claire & noirâtre, de la même qualité que celle que nous trouvâmes auſſi dans les premiers inteſtins: & ſur laquelle ſurnageoit une petite quantité de matiére chileuſe. Ce viſcére étoit d'ailleurs aſſez ſain: ſa tunique interne étoit ridée, & il paroiſſoit être dans l'état naturel.

9o. Nous ne remarquames aucun vice dans les inteſtins: mais il nous parut que la groſſeur des viſcéres, & ſur-tout celle du foie, avoit dû comprimer les inteſtins grêles, & qu'ils n'avoient pas eu un eſpace ſuffiſant pour s'étendre.

Diſſection de la Poitrine.

Ayant enlevé le ſternum, & ouvert le médiaſtin, il s'écoula une grande quantité d'eau jaunâtre. Le poumon droit étoit ſi gonflé & ſi dur, qu'il me parut, en cet état, incapable de tout mouvement; & il avoit outre cela de très-fortes adhérences au médiaſtin, à la plévre, aux côtes; &, par ſa partie inférieure, au diaphragme. Il étoit au-dehors d'un jaune livide, & intérieurement d'une couleur cendrée. On y appercevoit en pluſieurs endroits des taches d'un rouge brun; & par les inciſions qu'on y fit, il s'en

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 2. Ann. 4. 1685. Obſerv. 164.

écoula une liqueur claire & ichoreuſe dont toute ſa ſubſtance étoit remplie, à l'exception de ſa partie inférieure qui touchoit au diaphragme, dont il ſortit une matiére jaunâtre, épaiſſe & purulente. Ayant fait une inciſion longitudinale & profonde dans ce poumon, & l'ayant un peu preſſé, il ſe fit tout à coup une éruption, avec une ſorte de ſiflement, d'une grande quantité de matiére écumeuſe. Mais à ſa partie ſupérieure, près de l'inſertion de la veine artérieuſe, il étoit moins dur, & d'une couleur plus approchante de l'état naturel.

Le poumon gauche étoit beaucoup moins gros que le droit, & avoit moins d'adhérences aux côtes. Sa couleur, au-dehors & au-dedans, étoit d'un rouge brun. Il étoit mou & fletri, & paroiſſoit tendre déja à la corruption.

Le cœur étoit très-gonflé, & beaucoup plus gros que dans l'état naturel. Ayant fait une inciſion à l'oreillette droite & au ventricule droit, nous fumes extrêmement ſurpris de les trouver remplis d'une quantité de concrétions charnuës, fibreuſes, & revêtuës de membranes extrêmement fines, qui étoient abſolument ſemblables à celles qu'il avoit renduës quelques ſemaines auparavant par le vomiſſement. Parmi ces corps charnus, il y en avoit de rouges, & d'autres d'un blanc jaunâtre, approchans de la nature du ſtéatome. Mais ces concrétions différoient plus par la couleur que par la ſubſtance, car elle étoit charnuë & *parenchymatique* dans les unes & dans les autres. On en voyoit qui étoient iſolées, & qui s'étoient en quelque façon moulées dans les ſinuoſités du ventricule du cœur, dont elles avoient reçu l'empreinte, & aux parois duquel elles étoient adhérentes. D'autres s'étoient réunies, & formoient des pelotes charnuës, en partie blanches & en partie rouges, entre leſquelles il s'en trouvoit de la groſſeur d'une noix, les unes preſque rondes, & d'autres plus cylindriques.

On a de même ſouvent obſervé qu'il ſe formoit dans les ventricules du cœur diverſes concrétions polypeuſes; *voy. Thom. Bartholin*, *Anatom. Corp. human. Bauhin*, dit y avoir trouvé de petits corps adipeux; *Wormius* des caroncules rouges au-dehors & blanches au-dedans, telles que j'en ai moi-même obſervé à Padouë, & enſuite à Copenhague, en diſſéquant des corps humains & des animaux. *Eraſtus* en a tiré des concrétions de matiéres pituiteuſes & jaunâtres, qui reſſembloient à de la moëlle de bœuf cuite. *Veſal* a trouvé dans un cœur humain, deux livres de corps charnus & glanduleux; & *Benivenius* dit auſſi avoir trouvé dans l'un des ventricules, un morceau de chair qui avoit la forme d'une neſle.

Le ventricule gauche du cœur & ſon oreillette, étoient remplis, comme le droit, de ſemblables concrétions charnuës. Il s'en trouvoit auſſi de petites portions dans la veine artérieuſe, dans les poumons & dans leurs bronches, dans l'aorte à ſa ſortie du cœur, & dans ſes deux troncs aſcendans & deſcendans. On tira des ſeuls ventricules du cœur, deux poignées de ces corps charnus, qui, tant à l'œil qu'à l'odorat, n'avoient pas le moindre ſigne de corruption, & qui étoient entourés de tous côtés de ſang qui s'étoit coagulé après la mort du malade, mais qu'on diſtinguoit facilement de ces concrétions charnuës, & par ſa couleur, & par ſa differente conſiſtence.

Le cœur étoit très-ſain, & formé d'une chair denſe & ferme ; mais ſes parois étoient plus minces que dans l'état naturel, & ſes ventricules avoient beaucoup plus d'étenduë qu'ils n'en ont ordinairement. Il n'y avoit dans la cloiſon du cœur, aucune ouverture, ni aucune communication apparente d'un ventricule à l'autre ; mais elle étoit tellement amincie, que je ſerois aſſez porté à croire, que, tandis que le ſujet étoit vivant, il avoit pû ſe faire une *tranſudation* de ſang, à travers cette cloiſon.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 4. 1685. Obſerv. 164.

Le malade eut une hémorrhagie par les narrines, le 20. Novembre, qu'on eut beaucoup de peine d'arrêter, & que j'attribuë à la qualité âcre & bilieuſe de ſon ſang ; joint à ce que la circulation étoit interceptée dans le cœur & dans les gros vaiſſeaux ; & parce qu'en général le ton des membranes de tous les vaiſſeaux étoit extrêmement affoibli.

Le bas-ventre qui avoit été très-dur pendant pluſieurs années, parut s'ammollir quelques mois avant la mort du malade ; mais ce ramoliſſement n'étoit qu'apparent, & provenoit de la grande quantité d'eau qui s'étoit amaſſée ſous le péritoine, dans la capacité du bas-ventre, & qui ne permettoit plus de ſentir & de toucher les viſcéres extrêmement gonflés qui flottoient dans cette humeur ſéreuſe.

Lettre du 31. Décembre 1685. adreſſée au Dr. Gabriel Clauderus.

OBSERVATION CLXIX.

Sur l'uſage du vin dans les fiévres malignes, par le Dr. Jean Acoluthus.

L'Expérience journaliére nous apprend que le vin peut être, ou très-utile, ou très-nuiſible à la ſanté. Il rend en quelque façon la vie aux corps épuiſés, & rétablit toute l'œconomie animale ſi on en uſe ſobrement. L'abus au contraire qu'on en fait, trouble & détruit à la fin toutes les fonctions du corps. Perſonne n'ignore ces différens effets, & mon deſſein n'eſt pas préciſément de faire ici l'éloge de cette liqueur, ou de m'étendre ſur les inconvéniens qui réſultent de ſon uſage immodéré : je prétends ſeulement rapporter en peu de mots, quelques obſervations que la pratique de la Médecine m'a fournies dans le cours du mois de Juillet de l'année derniére (1685), touchant les effets ſalutaires du vin dans les fiévres malignes. Obſerv. 169.

Il y eut dans nos cantons, pendant les mois de Fevrier, Mars & Avril, un grand nombre de ces eſpéces de fiévres, & ſur-tout de fiévres *pourprées* & *petechiales*, quoique je ſçache très-bien que, parmi les fiévres *exanthemateuſes* qui eurent cours alors, il y en eut beaucoup qui n'avoient aucun caractére de malignité, & que des Médecins ignorans traitoient cependant comme des fiévres malignes. Cette maladie épidémique parut avoir ceſſé pendant les mois de Mai & de Juin, mais au commencement de Juillet, elle reparut. En effet, un homme âgé d'environ trente ans, étant alors allé voir un de ſes amis qui avoit une grande fiévre, reſta aſſez long-tems auprès du lit du malade. Lorſqu'il fut de retour, comme il ne ſe ſentoit pas dans ſon état ordinaire, il prit je ne ſçai quelle eau cordiale, & ſe coucha, eſpérant que le ſommeil diſſiperoit cette légere incommodité. Il fut pendant la nuit dans une grande agitation. Il ſe leva le lendemain matin,

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 4. 1685. Obſerv. 169.

avec un ſentiment de laſſitude dans tous les membres. Se voyant hors d'état de vacquer à ſes affaires ordinaires, il eſſaya de s'aller promener hors de la Ville, mais ne pouvant preſque faire un pas, tant il étoit foible, il ſe renferma dans ſa maiſon, où il paſſa quinze jours, tantôt dans l'ardeur, & tantôt le froid de la fiévre, ſans qu'aucun Médecin le vit pendant tout ce tems. Le mal continuant, & le malade éprouvant une grande chaleur d'entrailles, une grande douleur de tête, avec une bouche amére & de fréquentes nauſées, jointes à ſa foibleſſe, il me fit appeller. Je lui fis prendre d'abord un vomitif doux, & enſuite quelques gouttes *d'eſſence bezoardique ammoniacale* pour exciter la ſueur : je réïtérai encore deux fois ce dernier reméde, ſans négliger même de lui faire porter au col de la poudre de Bezoard en forme d'amulette. Le troiſiéme jour il ſe trouva mieux. La nuit précédente avoit été plus tranquille ; il y avoit beaucoup moins de chaleur, & les urines qui étoient extrêmement hautes en couleur, commençoient à donner des ſignes de coction. Mais je fus bien ſurpris le lendemain matin, d'apprendre des perſonnes qui ſervoient ce malade, qu'il avoit paſſé une très-mauvaiſe nuit. Je le trouvai en effet dans le délire, & preſque ſans pous: tout ſon corps étoit parſemé de taches noires ; les extrémités étoient froides, & il avoit de continuelles convulſions aux pieds & aux mains. Ces ſymptomes n'annonçant rien que de funeſte, pour remédier à la coagulation du ſang que je voyois très-prochaine, & pour faciliter l'éruption de cette matiére morbifique qui ſe portoit à la peau, je lui ordonnai de l'eſprit de corne de Cerf. Après avoir pris ce reméde, les extrémités ſe réchaufférent, & le pous s'éleva un peu, quoiqu'il fut encore très-foible ; mais tous les autres accidens ſubſiſtérent, & ſur-tout le délire qui étoit ſi violent que le malade vouloit ſe jetter par la fenêtre. La chaleur n'étoit pas auſſi grande qu'elle auroit dû l'être, eu égard à la violence de la maladie, & je jugeai que, dans ces circonſtances, il étoit à propos de l'exciter & de l'augmenter, pour que le ſang étant plus attenué par ſon mouvement inteſtin, pût ſe débaraſſer plus facilement des impuretés qu'il contenoit, & qui portoient le trouble dans le cerveau & dans le genre nerveux. Eſpérant donc que l'uſage des ſels volatils huileux pourroit ranimer ce qui reſtoit de parties Balſamiques dans la maſſe du ſang, je lui ordonnai un électuaire où entroient, *le diaſcordium de Fracaſtor*, *l'antimoine diaphorétique*, *& la conſerve de pulpe récente de citron, avec le jus de ce fruit*, dont on lui faiſoit prendre pluſieurs priſes dans la journée, en petites doſes, qu'on augmentoit ſuivant le beſoin, & qu'on triploit même, ſur-tout le ſoir & le matin. Mais ce reméde n'ayant pû vaincre la violence & l'opiniâtreté du mal, je me rappellai l'avis que *Langius Miſcellan. Curioſ. Medic.* donne aux Médecins, d'être ſur leurs gardes, lorſque dans les fiévres malignes les malades ne ſont point altérés.... *L'expérience nous apprend*, dit cet Auteur, *qu'il eſt quelquefois néceſſaire dans les fiévres, d'exciter la ſoif, & de ranimer la chaleur naturelle, en permettant aux malades l'uſage du vin ; & qu'il ſeroit dangereux dans pluſieurs cas, de ſe conformer à la pratique vulgaire de certains Médecins qui deffendent le vin à leurs malades dans toutes les eſpéces de fiévres.* En continuant l'uſage de l'Electuaire dont j'ai parlé, j'eus donc recours à cet agréable reméde, & j'ordonnai à mon malade, pour boiſſon ordinaire, du vin du Rhin,

Rhin, qu'on lui préſentoit même ſans qu'il en demandât, & dont on lui faiſoit boire près d'une pinte, ou le poid de deux livres, en vingt-quatre heures. Je m'apperçus bien-tôt que ce malade, qui étoit moribond, reprenoit peu-à-peu vigueur : la chaleur étoit conſidérablement augmentée, le pous plus fort, le ſommeil plus tranquille. L'uſage de la raiſon qu'il avoit perduë depuis quatorze jours, lui revenoit par intervalles ; les mouvemens convulſifs ſe calmoient ; les urines donnoient enfin des marques conſtantes de coction, & ce qui reſtoit encore d'accidens dans cette maladie, parut céder à l'uſage d'une préparation de *corail, d'yeux d'Écreviſſes, de Bezoard mineral, & de ſoufre ſolaire :* de ſorte que le malade ſentoit renaître ſes forces, quoiqu'avec lenteur, & n'avoit plus que quelques légeres convulſions aux mains ; mais quelques priſes *d'Elixir de proprieté acide, joint à l'eſſence de Caſtoreum tartariſée*, ſuffirent pour les calmer. Une eſſence ſtomachale balzamique, acheva la cure de cette maladie ; & le malade ayant alors preſqu'entiérement recouvré ſes forces, je le purgeai avec le Jalap.

Voyez l'Ampelographie du Dr. Sachſius *dans laquelle il a rapporté les différens ſentimens des Auteurs ſur l'uſage du vin dans les différentes eſpéces de fiévres.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 4. 1685. Obſerv. 169.

EPHEMERIDES DE L'ACADEMIE DES CURIEUX DE LA NATURE D'ALLEMAGNE.

DECUR. 2. ANN. 3.

1686.

OBSERVATION I.

Sur une plaie à l'eſtomac, qui, après onze années, n'étoit pas encore fermée, par Chrétien Mentzélius *Médecin de l'Électeur de Brandebourg.*

UN voleur, originaire de Lituanie, étant entré pendant la nuit dans la maiſon d'un habitant *d'Inſterbourg*, par la fenêtre, dans le deſſein de voler, celui-ci l'ayant apperçu, ſaiſit un épieu qui ſe trouva près de ſon lit, & lui en donna un grand coup au côté droit du bas ventre, près du foye. Le voleur, malgré ſa bleſſure, s'étant échappé par la même fenêtre par laquelle il étoit entré, gagna à toutes jambes le bois le plus voiſin, & étant là en ſûreté, il fit une eſpéce de tente avec de l'herbe & de la mouſſe, qu'il introduiſit dans la plaie, comme il l'a raconté depuis, & comme on prétend que font les Ours lorſqu'ils ont été bleſſés. Ayant regagné comme il put ſon domicile, il tira de la plaie ce qu'il y avoit mis dans le bois, & il remplaça cette tente par une autre faite avec de la filaſſe, du linge, du lard, & tout ce qui ſe trouva pour lors ſous ſa main. Des ſemaines, Obſerv. 1.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 5. 1686. Obſerv. 1.

des mois, & des années s'écoulérent enſuite, ſans qu'il pût parvenir à faire fermer cette plaie, parce que les bords en étoient devenus calleux. Il ne ſurvint cependant à cet homme aucun ſymptome fâcheux. Ayant ainſi porté la peine de ſon crime pendant l'eſpace d'onze ans, il ſe répandit dans le public qu'il faiſoit ſortir par une plaie qu'il avoit à l'eſtomac, les alimens qu'il contenoit, & qu'en introduiſant le doigt dans l'ouverture de cette plaie, on pouvoit juger du degré de chaleur de l'eſtomac; de ſorte qu'il ſe faiſoit voir pour de l'argent. L'Électeur de Brandebourg qui étoit alors jeune, & qui faiſoit la viſite de cette Province, ayant oüi parler de cet homme, eut la curioſité de le voir, & l'ayant fait venir, il lui raconta fort naturellement ſon avanture, lui fit voir ſa plaie, & en fit ſortir, en ſe preſſant le ventre, une certaine quantité d'alimens à demi digérés qui commençoient déja à avoir une mauvaiſe odeur. Comme le Médecin du Prince étoit préſent, & qu'il doutoit encore de ce qu'il voyoit, il lui fit avaler en ſa préſence un certain breuvage coloré, & cet homme l'ayant fait ſortir par la plaie, tel qu'il l'avoit pris, ce Médecin fut obligé de convenir de la vérité du fait, qui a été atteſté à l'Académie par l'Électeur de Brandebourg.

Notes ſur cette obſervation, par le même Auteur.

Cette obſervation peut être de quelqu'uſage en Médecine, puiſqu'elle nous apprend que toutes les plaies de l'eſtomac ne ſont pas toujours mortelles. Car quoique celles des membranes ſoient très-difficiles à guérir, & que l'eſtomac ſoit un viſcére membraneux, l'expérience cependant des anciens Médecins, tels que *Galien*, *Albucaſis*, *Chriſtophle de Veiga*, *Fallope*, *Schenkius*, &c. & même des modernes, fait connoître qu'on ne doit pas toujours regarder les plaies de l'eſtomac comme incurables, ſoit qu'elles ayent été faites par accident ou à deſſein, ſur-tout ſi ces plaies ne ſont pas dans une partie nerveuſe, & près de l'orifice ſupérieur, mais plus bas, & qu'elles ayent été faites obliquement, comme étoit la plaie dont on vient de parler, & celle dont on va rapporter l'hiſtoire. Le 29. Mai 1636. *Nouveau ſtyle*, un homme de la campagne ayant voulu s'exciter à vomir, en ſe chatouillant le fond de la gorge avec le manche de ſon couteau qui étoit un peu recourbé, le couteau lui échappa, gliſſa dans l'œſophage, & de-là dans l'eſtomac. Le neuf Juillet, de l'avis de tous les Médecins de *Konigsberg*, aſſemblés, on fit une inciſion à la partie latérale gauche de l'eſtomac de cet homme, on en tira le couteau, & on parvint à faire cicatriſer la plaie. *V.* l'Ouvrage de *Daniel Becker* ſur ce fait extraordinaire, publié en 1643. Ce payſan vivoit encore en 1646, je le vis alors à *Konisgberg* où je faiſois mes études; & depuis cette opération, il s'étoit marié & avoit eu des enfans. La pointe du couteau que cet homme avoit avalé, avoit été un peu rongée dans l'eſtomac.

OBSERVATION IX.

Sur la Cure d'une bleſſure faite au foie, par le Dr. Gonthier Chriſtophle Schelhammerus, *Profeſſeur de l'Univerſité de Helmſtadt, & membre de l'Académie des Curieux de la Nature.*

Obſerv. 9.

IL y a environ deux ans que je fus appellé par un jeune homme de cette Ville, lequel avoit reçu un coup de coûteau au bas-ventre, qui y avoit été enfoncé juſqu'au manche. Ce coûteau étoit large, recourbé, & de la

forme d'un petit ſabre. La plaie étoit du côté droit, à trois pouces au-deſſus du nombril : ſa direction étoit oblique du côté des fauſſes côtes, &, à en juger par ſa ſituation & ſa profondeur, il y avoit tout lieu de juger qu'elle pénétroit dans le foie, d'autant plus que le bleſſé avoit perdu plus de ſix livres de ſang, & qu'il n'y a que le foie, en cet endroit, qui puiſſe en fournir une auſſi grande quantité. Cependant, comme ce jeune homme étoit robuſte & d'un très-bon tempérament, les remédes que je lui ordonnai, & particuliérement les injections que je fis faire dans la plaie, arrêtérent le ſang, & il ne ſurvint aucun accident qu'un peu de fiévre, laquelle accompagne toujours les bleſſures conſidérables; de ſorte qu'il fut en peu de tems en état de ſe lever. Trois mois ſe paſſérent ſans qu'on put parvenir à faire cicatriſer la plaie. Le Chirurgien aux ſoins du quel je l'avois laiſſé, m'étant un jour venu trouver, & m'ayant inſtruit de l'état actuel du malade, je retournai le voir, & après l'avoir examiné de nouveau, je découvris un ſac au bas de la plaie, d'où il ſortoit, tous les matins, à peu près une once de pus, & quelquefois même davantage; après quoi la tumeur, qui auparavant étoit fort élevée, s'affaiſſoit. J'eſſayai d'abord de procurer la réunion des parties ou s'étoit formé ce *ſinus*, par des compreſſes & par une forte ligature; mais quelques jours s'étant écoulés ſans que la compreſſion eut diſſipé cette tumeur, & ayant cru m'appercevoir que le pus ſe formoit & s'amaſſoit entre les muſcles & la peau, je fis faire une inciſion au bas de la tumeur : par ce moyen l'ancienne plaie ne tarda pas à ſe fermer; la nouvelle ſe cicatriſa auſſi quelque-tems après, & il ne reſta à ce jeune homme aucune incommodité de ſa bleſſure.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 2. Ann. 5. 1686. Obſerv. 9.

Il y a donc lieu de croire que les plaies du foie ſont très-dangereuſes, lorſque les gros vaiſſeaux ont été ouverts, parce qu'en ce cas l'hémorragie eſt très à craindre, les remédes ne pouvant être portés que difficilement juſqu'à la ſource du mal; mais que ces plaies au contraire ſont très-curables, lorſqu'il n'y a que le parenchyme & les petits vaiſſeaux de bleſſés, puiſqu'on a l'expérience que les plaies même du poumon ne ſont pas toujours mortelles, quoique ce viſcére ſoit dans une perpétuelle agitation, & qu'il contienne de très-gros vaiſſeaux; au lieu que le foie eſt ſans mouvement, & que s'il contient un grand nombre de veines, il n'a que très-peu d'artéres, & qui ſont même très petites. La bile pourroit encore contribuer à la cure de ces ſortes de plaies, s'il étoit bien conſtant, comme le prétendent certains Auteurs, qu'elle fut un véritable baume; mais je doute fort qu'elle ait aucune proprieté balzamique.

OBSERVATION XII.

*Sur les dangereux effets de l'*Opium, *par le même Auteur.*

UN homme ayant pris imprudemment, ou par erreur, neuf pilulles dans leſquelles il étoit entré, entre autres drogues, trois grains & demi d'*opium*, & même quantité de ſafran, ne tarda pas à éprouver les ſymptomes ſuivans. Ce reméde qui lui avoit été donné à minuit, lui cauſa d'abord

Obſerv. 12.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 5. 1686.
Obſerv. 12.

un ſommeil inquiet, agité & accompagné de rêves ; & comme il s'éveilla un quart-d'heure après, avec une bouche ſéche, & une difficulté d'articuler, on fit tout ce qu'on put pour l'empêcher de dormir, en lui parlant & en lui faiſant diverſes queſtions auſquelles on le preſſoit de répondre. Une heure après, il ſe ſentit la tête étourdie, & eut des vertiges. Il lui ſembloit alors, comme il l'a raconté depuis, qu'il étoit ſuſpendu en l'air, qu'il voloit, & que tous les objets tournoient avec lui. On jugea à-propos dans ces circonſtances de le faire ſortir du lit, & de le faire promener : il eſſaya de marcher, mais ce ne fut d'abord qu'avec peine & en chancelant. Cependant ce grand étourdiſſement diminua peu-à-peu, & il marcha enſuite d'une maniére plus aſſurée, quoique de tems-en-tems ſes membres paruſſent s'engourdir tout à coup. La tête même n'étoit pas libre, & il ſçavoit à peine s'il exiſtoit. Il répondoit cependant aſſez à propos aux queſtions qu'on lui faiſoit. Une demi-heure après, il perdit abſolument l'uſage des ſens, à l'exception de ceux de la vuë & de l'oüie. Il ne trouvoit aucune âcreté dans le vinaigre le plus fort, lorſqu'on lui en faiſoit avaler : l'eſprit de ſel ammoniac & les ſels volatils les plus pénétrans étoient pour lui ſans odeur, & ne lui cauſoient pas le moindre chatouillement aux narines. Le ſens du toucher étoit auſſi très émouſſé & preſqu'entiérement anéanti. Une autre demi-heure après, tous ſes membres devinrent extrêmement froids, ſur-tout à leurs extrémités, ſans qu'il le ſentit : il s'appercevoit ſeulement de la grande froideur de ſes mains lorſqu'il les approchoit de ſes jouës, & il étoit évident que ce refroidiſſement des membres n'étoit produit par aucune cauſe extérieure, puiſque le froid ſe faiſoit également ſentir au dos, comme il arrive dans le friſſon de la fiévre. Voilà l'état où ſe trouvoit cet homme, & les ſymptomes qu'excitoit la doſe trop forte d'*opium* qu'il avoit priſe, lorſqu'on le fit approcher d'un poële, pour tâcher de ranimer la chaleur naturelle preſqu'éteinte. Ses muſcles étoient tellement engourdis, qu'il ne pouvoit preſque faire un pas. On le forçoit cependant de marcher, car, ſi le mouvement des membres avoit ceſſé totalement, le malade auroit été ſans reſſource, & la mort auroit été certaine. Tandis qu'on le faiſoit ainſi promener en le ſoutenant, le ſommeil continuoit de l'accabler, & il s'endormoit quelquefois en marchant. Cependant, à trois heures du matin, le remède n'agiſſant plus que foiblement, l'eſpéce de nuage qui ſembloit lui obſcurcir la raiſon ſe diſſipa, & le pous, qui n'étoit preſque pas ſenſible, devint plus fort. On lui permit alors de dormir pendant quelques inſtans ; mais dès que ſes yeux ſe fermoient, le trouble ſuccédoit, & il ſembloit qu'il étoit hors de lui-même ; de ſorte que ſon ſommeil ne paroiſſoit être qu'un état d'aſſoupiſſement cauſé par l'accablement. L'uſage de la raiſon lui étant revenu, il ſe refuſa lui-même au ſommeil, parce qu'il commençoit à ſentir ſon état & le danger où il étoit. Enfin, à quatre heures du matin, on lui fit prendre une eau ſpiritueuſe qui rétablit le cours des eſprits, de ſorte que dès ce moment il ſentit ſes forces renaître. Peu de tems après, il demanda encore de cette eau ſpiritueuſe, & il ne tarda pas à reſſentir un fourmillement dans tous ſes membres ; & à force de friction ſur toute la ſuperficie du corps, qui étoit totalement engourdie, il parvint à y rétablir le ſentiment. C'eſt ainſi que ſe termina ce fâcheux paroxyſme occaſion-

né par l'*opium* ; & le malade convient que tant qu'il avoit duré, il n'avoit eu que des idées vagues, & une connoiſſance très-confuſe de ſon état, quoiqu'il ſe rappellât alors très-bien tout ce qui s'étoit paſſé. Il diſoit auſſi que lorſqu'on l'avoit fait lire, il n'avoit jamais pu concevoir ce qu'il liſoit, & qu'il lui ſembloit que ſes yeux étoient quatre fois plus gros qu'il ne les avoit auparavant ; de ſorte qu'il craignoit de faire horreur à ceux qui le verroient ; ſentiment, qui, à mon avis, pouvoit être cauſé par la convulſion & la grande tenſion des muſcles. L'opération du reméde dura ſix heures, & après qu'un ſommeil tranquille eut réparé ſes forces, il ſe porta auſſi bien qu'auparavant.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 2. Ann. 5. 1686. Obſerv. 12.

OBSERVATION XIII.

Sur un accouchement prématuré, qui fut enſuite retardé juſqu'à ſon terme, par le méme Auteur.

UNe femme des environs de *Helmſtadt*, étant devenuë enceinte, & étant bien aſſurée qu'il s'en falloit encore un mois qu'elle ne fut à ſon terme, reſſentit tout à coup des douleurs pareilles à celles de l'accouchement ; & comme elle avoit déja eu pluſieurs enfans, elle ne douta point qu'elle ne dut bientôt accoucher. Elle appella même une Sage-femme qui penſa d'abord la même choſe ; mais comme, après l'avoir touchée, elle trouva l'orifice interne de la matrice encore fermé, elle s'en retourna, & laiſſa cette femme dans ſon lit. Les douleurs ſe calmérent, & elle ſe trouva enſuite aſſez tranquille. Mais au point du jour, des douleurs plus vives encore ſe firent ſentir, l'orifice interne de la matrice s'ouvrit, & l'enfant paſſa l'une de ſes mains par la vulve. Dans ces fâcheuſes circonſtances, une de ſes amies la vint voir, & après avoir examiné l'état actuel où ſe trouvoit cette femme, & s'être informé de tout ce qui avoit précédé, elle fit répandre de l'eau froide ſur la main de l'enfant : ſur le champ l'enfant la retira, l'orifice de la matrice ſe ferma, la matrice même ſe reſſerra, les douleurs ceſſérent abſolument, & la femme ſe trouva ſi bien, qu'elle fut en état, non-ſeulement de vaquer à ſes affaires ordinaires, mais de ſortir & d'aller à l'Egliſe, juſqu'à ce que l'eſpace d'un mois s'étant écoulé, elle accoucha fort heureuſement, & préciſément dans le tems qu'elle avoit jugé devoir accoucher, de ce même enfant, qui vit encore actuellement, que j'ai vû, & qui eſt connu d'un grand nombre de perſonnes de cette Ville. Mais pendant le cours de ce mois, en quel état étoient les membranes qui enveloppent le fœtus ? Et comment avoit-il pu pendant ce tems ſe nourrir par la bouche ?

Obſerv. 13.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 5. 1686.

OBSERVATION XXXIX.

Sur le Ginſen de la Chine, tirée des Ouvrages de Botanique Chinois, & des Relations qui ont été nouvellement envoyées des Indes Orientales, par Mrs. Cleyerus & Rumphius *réſidens dans les Indes; celui-ci, en qualité de Conſeiller du Conſeil de Commerce de la République de Hollande aux Iſles Moluques, & le premier, en qualité de Médecin de la Colonie à Batavia; tous deux Membres de l'Académie des Curieux de la Nature d'Allemagne, par* Chrétien Mentzelius, *Médecin de l'Électeur de Brandebourg.*

Obſerv. 39.

J'Avois deſſein depuis long-tems de communiquer les obſervations de M. *Cleyerus* & *Rumphius* ſur cette admirable racine que l'on nomme *Ginſen* à la Chine, *Niſi* au Japon, & dont le nom vulgaire eſt *Genſing*; & je n'avois retardé juſqu'à préſent de le faire, que parce que je ſçavois qu'un homme très-diſtingué dans les Lettres avoit commencé de faire graver en caractéres Chinois ce que les Naturaliſtes de cette nation ont écrit ſur cette plante, dont il ſe propoſoit auſſi de donner quelques deſſeins; mais cet ouvrage n'ayant point été achevé, & ayant vû dans les Ephémérides de l'année précédente, des obſervations de deffunt M. *Scheſſerus* ſur cette racine, tirées des différentes Lettres que M. *Cleyerus* lui avoit écrites des Indes, & de celles que j'en avois auſſi reçuës moi-même quelques-tems auparavant, accompagnées de ſçavantes Notes de M. *Schrockius*, ſans répéter ce qui a déja été dit ſur cette plante, je me ſuis déterminé de communiquer au Public les Lettres que M. *Rumphius* m'a écrites en dernier lieu de l'Iſle d'*Amboine*, l'une des Moluques, ſur cette matiére. Mais je vas donner auparavant l'explication des deux deſcriptions de cette plante, en langue Chinoiſe, qui ont été tirées des Herbiers de ce pays, qu'on m'a auſſi communiquées. La premiére planche répreſente les différentes eſpéces de *Genſing* que M. *Cleyerus* & *Rumphius* ont envoyées du Japon, de Batavia & de l'Iſle d'Amboine; & on trouvera dans la ſeconde planche, tous les différens deſſeins que j'ai pû tirer des Herbiers Chinois, afin de pouvoir conſtater les diverſes eſpéces de plantes auſquelles on donne le même nom: ſur quoi il faut obſerver que la premiére fig. de M. *Cleyerus*, *V. Pl. I.* répreſente une plante dont la racine eſt abſolument ſemblable à celles qui nous viennent actuellement des Indes, ſous le nom de *Ginſeng*, & que la ſeconde & la troiſiéme figure ſont encore des deſſeins de la même plante, envoyée du Japon, & connue dans cet Empire ſous le nom de *Niſi*, dont la fleur eſt diſpoſée en *umbelle*, dont la tige eſt garnie de nœuds dans leſquels on apperçoit, dans l'une de ces plantes, des eſpéces de tubercules. Ses racines ſont bulbeuſes, & ſont fort différentes de celles du *Ginſing* ordinaire. On peut voir dans la même planche, ſix racines de cette derniére eſpéce, que j'ai fait deſſiner ſur celles que j'ai tirées des Indes & d'Amſterdam, & qui m'ont coûté huit *richedales* l'once.

V. p. 646. & ſuiv.

La premiére & la ſeconde figure de la ſeconde planche, paroiſſent appartenir à la même plante, de même que la troiſiéme & la quatriéme;

mais entre la cinquiéme & la ſixiéme, la différence eſt évidente, cette derniére étant une plante à *Panache :* j'ai enfin ajouté dans cette planche, le deſſein du *Ninzin* de *Guillaume Piſon*, qu'il a décrit dans l'ouvrage qui a pour titre *Mantiſſa Aromatica.*

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 5. 1686. Obſerv. 39.

Voici l'explication des deux deſcriptions du Ginſen, écrites en langue chinoiſe, dont je viens de parler.... » On a donné à cette racine le nom » de *Gin-ſeng*, qu'on pourroit rendre par ces deux mots, *comparaiſon ou* » *reſſemblance de l'homme*, le mot *Gin*, ſignifiant homme, & *ſen* compa- » raiſon, la figure de cette racine ayant en effet quelque rapport avec » celle du corps de l'homme. Elle a une ſaveur douce lorſqu'on la mâ- » che ; le peu d'odeur qu'elle a eſt agréable, & elle eſt d'une qualité » froide ; de-là vient qu'on a quelque peine à démêler ſon goût & ſon » odeur, qui ſont l'un & l'autre très-foibles. La doſe de cette racine, lorſ- » qu'il eſt queſtion de fortifier & de rétablir la chaleur naturelle & l'hu- » mide radical, eſt d'une pincée ; & elle n'a aucune mauvaiſe qualité, » ſur-tout ſi elle a été priſe à l'expoſition du Levant. Celle qui croît au » Nord n'eſt d'aucun uſage. Lorſque cette racine eſt fraiche & récente, » elle excite le vomiſſement. Elle engendre beaucoup d'humeurs aqueuſes » qui tendent à détruire l'action de l'humide radical, & elle croît ordi- » nairement ſur la pente des collines, au bas deſquelles ſe trouvent de pro- » fondes vallées. ,,

La ſeconde deſcription du *Ginſen*, peut être traduite en ces termes : » Cette racine a une ſaveur douce ; elle eſt d'une nature tempérée, par- » ticipant en même-tems & du froid & du chaud, & elle n'a aucune » qualité dangereuſe. Ce reméde agit ſur les *cinq membres*, c'eſt-à-dire, » ſelon la Médecine chinoiſe, ſur le cœur, le foye, les poumons, la rate » & les reins : il les fortifie, & y rétablit la chaleur naturelle. Il calme la » trop grande agitation des eſprits animaux, & procure même de la tran- » quillité à l'ame. Il remédie aux dangereux effets cauſés par la frayeur ; » il éclarcit la vue, & porte la joie dans le cœur. Cette plante, dont la » racine a quelque reſſemblance avec la forme extérieure du corps humain, » croît dans des terreins ſecs & ſtériles, ſur de hautes montagnes bien ex- » poſées aux rayons du ſoleil, & ſituées au midi.

Extrait de la Lettre de M. Rumphius *ſur le Gin-ſeng du 20. Septembre 1684. adreſſée au Dr.* Mentzelius.

La racine du *Genſeng* eſt actuellement ſi rare & ſi chére, que chaque *hail*, qui eſt un poid d'une once & un quart, ſe vend à *Batavia* ſept *impériales*, & dix à Amboine. Parmi les racines de cette plante que je vous ai envoyées, il y en a une qui a quelque rapport avec la figure d'un corps d'un homme dont les jambes ſeroient écartées, ce qui a fait juger aux Auteurs Européens, que c'étoit une eſpéce de Mandragore, quoiqu'elle reſſemble beaucoup plus aux racines de perſil. Au reſte je n'ai pu tirer des Chinois aucun éclairciſſement touchant les feuilles & les fleurs de cette plante ; & comme ils n'en voient que la racine, ils diſent qu'elle n'a ni feuilles ni fleurs. Elle ne croît que dans la Province de *Leautung*, la plus ſeptentrionale de cet Empire, dans la partie orientale de la Tartarie la

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 5. 1686. Obſerv. 39.

plus voiſine de la Chine, & au Japon. Les Chinois de la claſſe des Lettrés, donnent à cette racine le nom de *Genſeng*, ou ſuivant une autre prononciation, celui de *Ninzin*, qui ſignifie un homme qui a les jambes écartées. Ceux qui demeurent parmi nous, la nomment *Som*, & les Japonois *Niſi*. Je n'ai pas cru qu'il fût néceſſaire de m'étendre beaucoup ſur les vertus de cette racine, parce qu'elles ſont rapportées fort au long dans l'Ouvrage du *P. Athanaze Kircher*, qui a pour titre, *China illuſtrata ;* & ſur-tout dans l'*Atlas Chinois* du P. Martin, en parlant de la ville de *Jungping*. Je crois cependant avoir appris de nos Chinois certaines particularités concernant cette racine, que je n'ai lues nulle part. Son vrai nom chinois, ſelon eux, eſt *Jinzem*, ou ſimplement *Som*, qui ſignifie pareillement un homme dont les membres ſont écartés, quoique cette racine ſe trouve rarement ſous cette forme parmi les gens du peuple, mais ſeulement chez les Mandarins & les Grands de la nation; & elle ſe vend alors cent *impériales*. Ce n'eſt pas cependant que cette figure contribue en rien à ſa vertu, mais uniquement parce qu'elle eſt plus rare, & que les Chinois lui rendent alors une ſorte de culte, comme à une divinité domeſtique. Selon ces mêmes Chinois, qui ſont établis dans notre Iſle, ces racines qu'ils ne connoiſſent point ſous les noms de *Ginſeng* ou *Ninzin*, ne pouſſent ni tiges ni feuilles, & on les trouve dans la terre comme les raves & les panais ; mais elles ſont beaucoup plus petites. Elles ne croiſſent que ſur les montagnes les plus froides & les plus ſtériles de la Chine, &, pour les découvrir, on choiſit une nuit ſereine, & le tems où ces racines commencent à s'élever hors de terre, parce que la roſée ramaſſée en globules ſur la partie qui eſt à découvert, brille à la clarté de la lune & des étoiles, & indique les lieux où il faut les chercher. On ſe contente alors de répandre de la chaux en poudre, par-tout où l'on a vu quelque choſe de brillant, & lorſque le jour paroît, on y fouille, & on fait ſécher enſuite à l'ombre, mais cependant à l'air libre, & par un tems ſérein, les racines que l'on y a trouvées; car elles ne ſe conſerveroient pas ſi on les renfermoit d'abord, & avant que d'être bien ſéches. Par le *Bain Marie* dont parle le P. Martin, à l'endroit que je viens de citer, je crois qu'il faut entendre ces vaiſſeaux de terre dans leſquels on fait bouillir le thé, & que vous connoiſſez ſans doute.

Extrait de la ſeconde Lettre de M. Rumphius *du 20. Septembre 1685. ſur le Gin-ſeng, adreſſée au Dr.* Mentzelius, *& datée de l'Iſle d'Amboine.*

Je vous envoyai l'année derniére, cette racine de la Chine que l'on nomme *Ginſeng*, ou *Som*, avec une deſcription de cette plante, telle que je pus l'avoir alors; mais ayant fait connoiſſance cette année avec un Chinois nommé *Zauckius*, qui eſt venu s'établir dans notre Iſle, & qui exerce ici la Médecine, ce qu'il m'a appris concernant le *Ginſeng*, me paroît plus certain que tout ce que je vous en ai marqué. Ce Chinois dit avoir vu chez un Mandarin, un plant de *Ginſeng* qu'il avoit fait venir d'une Province très-éloignée, & c'eſt ſur ce plant qu'il a fait les obſervations ſuivantes. Cette plante eſt baſſe, & chaque racine produit une tige qui a tout

tout au plus neuf pouces de hauteur, dont les feuilles ſont *alternes* comme celles du roſeau de la petite eſpéce, ou du gingembre. Elles reſſemblent aſſez à celles de la *Blete*, mais elles ſont plus petites, n'ayant qu'un pouce & demi de longueur, & un doigt de largeur. Elles ſe terminent en pointe aux deux extrémités ; elles ſont un peu dentelées dans toute leur circonférence, mais ſur tout vers le milieu, & traverſées du haut en bas par une côte d'où ſortent obliquement & de chaque côté, quatre petites nervures, & quelquefois même un plus grand nombre. Ces feuilles ſont vertes, aſſez épaiſſes, molles, & ſe détachent facilement de la tige. Dans le cours du premier mois des Chinois, qui répond quelquefois à notre mois de Janvier, & d'autre fois à celui de Février, cette plante commence à pouſſer : elle conſerve ſes feuilles pendant tout l'Été, & chaque tige n'a jamais plus de neuf ou dix feuilles. A l'égard de ſa fleur & de ſon fruit, le Chinois qui me fournit ces obſervations ne lui en a jamais vu, & il prétend qu'elle n'en porte point tant que la plante eſt couverte de feuilles. Sa racine n'a aucune vertu, ſon ſuc étant alors trop aqueux ; & ſi on l'arrache avant la chute des feuilles, elle ſe ride extrêmement en ſe deſſéchant, & ne tarde pas à ſe corrompre. Les feuilles de cette plante tombent au mois de Septembre, & la tige ſe détruit totalement, de ſorte qu'il n'en paroit aucun veſtige. Alors, toute ſa vertu ſe concentre dans ſa racine, qui devient d'un tiſſu plus ferme, & qu'on peut arracher pendant les trois mois d'hiver, Novembre, Décembre & Janvier. Il ſemble au reſte que la nature ait pourvû à ce qu'on put ſe procurer cette racine ſalutaire, dans le tems même que les parties extérieures de la plante ne l'annonçent plus, parce qu'alors ſa racine s'éléve un peu hors de terre, & que pendant les nuits ſéraines, & ſur-tout par le vent du Nord, elle répand une ſorte de lueur qui l'a fait découvrir, ſoit que cela arrive parce que la partie de la racine qui eſt hors de terre ſe trouve alors couverte de roſée, ou qu'il s'en exale quelque humidité, ce qui confirme ce que je vous ai déja marqué à ce ſujet.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 5. 1686. Obſerv. 39.

Parmi ceux qui ſe mêlent de chercher ces ſortes de racines, les uns en ont obtenu la permiſſion des propriétaires des lieux, les autres le font furtivement, & s'expoſent ainſi, par l'appas du gain, à être ſévérement punis lorſqu'ils ſont découverts. Les premiers parcourent pendant la nuit les montagnes où ces plantes croiſſent ; ils répandent, comme nous l'avons dit, de la chaux ou des cendres dans tous les lieux où ils ont apperçû quelque choſe de brillant, & ils paſſent ainſi la nuit à faire la découverte de ces racines. A la pointe du jour, ils retournent ſur leurs pas au premier endroit où ils ont répandu de la chaux, & commencent à foüiller. Ils gardent toutes les racines qui ſont de la groſſeur du doigt, leſquelles, après s'être deſſéchées, n'ont plus que le diamétre d'une plume à écrire, & ils replantent les plus petites, qu'ils réſervent pour l'année ſuivante. Ils ſont obligés de porter au Propriétaire, ou Seigneur du lieu, toutes les plus belles racines, & ſur-tout celles qui ont cette ſorte de reſſemblance dont nous avons parlé, avec le corps humain. Ils gardent les autres, & ne les vendent jamais aux Étrangers. A l'égard de ceux qui vont chercher ces racines clandeſtinement & ſans permiſſion, ils parcourent de même pendant

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 5. 1686.
Obſerv. 39.

la nuit les Montagnes où elles ſe trouvent, & ils arrivent par des chemins détournés, pour éviter d'être arrêtés par ceux qui en gardent les avenuës. Ils foüillent ſur le champ par-tout où ils voient briller quelque choſe, & dès qu'ils en ont arraché une certaine quantité, ils ſe retirent auſſitôt, dans la crainte d'être découverts; & ce ſont-là preſque les ſeules racines de *Ginſeng* qui puiſſent paſſer aux Marchands étrangers. Tous les lieux de la Chine où croît cette plante, ne ſont pas à la vérité auſſi exactement gardés, car on a plus de liberté d'en arracher dans le *Leauting*, dans la *Corée*, & dans ſa partie Septentrionale qu'on nomme *Fauſian*; & la plus grande partie du *Ginſeng* qui ſe tire de ces lieux, ſe vend aux Marchands étrangers: mais la petite quantité que produiſent les autres Provinces de la Chine, telles que celles de *Xanſi* & *Xenſi*, de *Sutſjuan*, & de *Junna*, ou *Gunna*, deux Provinces les plus Méridionales de cet Empire, reſte toute dans le pays. Les habitans de *Gueicho* ou *Quithjuan*, & de *Xanſi*, dans la partie Occidentale de la Chine, font des courſes juſques dans la Province de *Jenſa* qui eſt ſous la domination des Tartares Occidentaux, & qu'ils nomment *Seythat*, quoique cette Province ſoit au-delà de la grande muraille, & qu'on ne puiſſe y arriver qu'en deux mois de chemin. C'eſt des Montagnes de cette Province, qu'ils apportent clandeſtinement du *Ginſeng* qu'ils vendent enſuite à la Chine aux étrangers. On voit dès-lors la raiſon de la rareté & de la cherté de cette racine, qui devient d'un prix exceſſif lorſque ſa forme à quelque rapport avec celle du corps humain, comme nous l'avons déja dit, parce qu'on la regarde alors comme une ſorte de Panacée.

On prend l'infuſion de cette racine, en forme de Thé, à la doſe d'une ou de deux dragmes. Elle répare les forces abbatuës par de longues maladies, elle fortifie par ſa chaleur douce les membres affoiblis, & ſes vertus ſalutaires ſe communiquent à toutes les parties muſculeuſes, & même juſqu'à la moëlle des os. Elle eſt d'une nature très-tempérée, & n'eſt point exceſſivement chaude, comme bien des gens ſe le perſuadent. Il faut ſeulement, lorſqu'on en fait uſage, être ſobre dans le boire & dans le manger, car non-ſeulement la trop grande quantité d'alimens s'oppoſe à l'effet du reméde, mais excite même en ce cas une trop grande chaleur, en développant les principes actifs de cette racine; & cela occaſionne des inſomnies. Elle ne convient donc pas aux jeunes gens & aux perſonnes d'un tempérament chaud, mais elle eſt au contraire très-utile & très-ſalutaire aux vieillards; & ſi on a un voyage pénible à faire, pendant lequel on ſoit obligé d'être expoſé aux injures de l'air, après avoir pris le matin une infuſion de cette racine, à la doſe que nous venons de marquer, on eſt aſſuré de ne reſſentir tout le reſte du jour, aucun beſoin de boire ni de manger: de ſorte qu'il me paroît que les noms de *Saſtica* & d'*Adipſos* conviennent bien mieux à cette racine qu'à celle de la réglisſe, qui n'a pas cette proprieté dans un degré auſſi éminent. Je laiſſe au reſte à ceux qui ont plus d'érudition que moi, à décider ſi les anciens ont connu cette racine. La plante fabuleuſe que *Pline L. 24. c. 17.* nomme *Achæmenidon*, ou *Achæminis*, a en effet quelque rapport avec le *Ginſeng*; &, par la couleur d'Ambre qu'il lui attribuë, il a peut être entendu cette foible lumiére qu'elle paroît ré-

pandre pendant l'hiver. Il dit que cette racine ne pouſſe point de feüilles, & qu'elle croit dans une Province de l'Inde qu'il nomme *Tardiſtil.* Les anciens ont auſſi attribué à quelques autres racines la proprieté d'être lumineuſes, comme on le peut voir dans *Ælien L. 14. C. 17. & 28.* au ſujet des deux eſpéces d'*Aglaophotide*, & dans la deſcription que fait Joſeph d'une racine qu'il nomme *Baara*, deux plantes que les Sçavans croient être, l'une & l'autre, notre *Pivoine.*

Cette lettre a été reçuë à Ausbourg le 25. Septembre 1686.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 5. 1686. Obſerv. 39.

OBSERVATION XL.

Sur l'arbre qui porte la Laque que l'on nomme au Japon Fanoski *ou* Namra, par le Dr. *André Cleyerus.*

ON nous a rapporté qu'on imitoit à préſent en Europe, les beaux vernis en Laque de la Chine & du Japon, mais j'ai bien de la peine à le croire, & je ſuis perſuadé qu'un Européen éclairé appercevroit bientôt l'extrême différence qui doit ſe trouver entre ces vernis & ceux des Indes. Obſerv. 40. En Europe, on n'employe qu'une Laque commune qui ſe tire de Perſe, & qui ſe trouve dans toutes les boutiques, au lieu qu'à la Chine & au Japon on ne ſe ſert que de cette belle Laque qui eſt un ſuc épaiſſi qu'on tire par inciſion de l'arbre qu'on nomme au Japon *Ouriſchy*, *Faſnokii*, ou *Namra*, & qui croît abondamment dans les Royaumes de Siam & de Pegu. Quoique les Japonois gardent un grand ſécret ſur-tout ce qui a rapport aux Arts, ſur-tout à l'égard des étrangers, je ferai en ſorte dans la ſuite de découvrir qu'elle eſt la vraie préparation de cette matiére, & d'apprendre la maniére dont on applique ce vernis. L'arbre d'où diſtille la Laque, eſt très-dur : ſes feüilles reſſemblent à celles du Saule, & il eſt très-commun au Japon. Au mois de Mai, on fait, d'un ſeul coup de hache, une inciſion à l'écorce, d'où il s'écoule enſuite une gomme noirâtre qu'on recuëille au mois de Juin, dans des Vaiſſeaux de terre verniſſés. On couvre cette gomme, ou plutôt cette réſine, d'huile de noix de Cocos nouvellement exprimée, & on la conſerve de cette maniére pendant un grand nombre d'années.

Extrait d'une lettre de M. Cleyerus, *écrite au Dr.* Mentzelius, *le 20. Octobre 1685. datée de Nangaſaki, un des Ports de Mer du Japon, & reçuë à Auſbourg, au mois de Septembre 1686.*

Notes ſur cette obſervation.

Garzias du Jardin Hiſt. Aromat. Lib. 1. Cap. 8. rapporte d'après des rélations fidéles, que l'arbre de Pegu qui porte la Laque, eſt très-grand, que ſes feüilles reſſemblent à celles du Prunier, & que de grandes Fourmis ailées s'attachent aux petites branches de cet arbre & aux pouſſes de l'année, ſur leſquelles elles ramaſſent ce ſuc réſineux que l'on nomme Laque, de la même maniére que les abeilles recuëillent le miel ſur les fleurs, & qu'elles lui donnent la forme ſous laquelle on le trouve : de-là vient, dit-il, qu'il y a ſouvent parmi la Laque de petites ailes d'inſectes.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 5. 1686. Obſerv. 40.

Jacques Bontius prétend dans ſa Médecine des Indes, au ſujet du paſſage de *Garzias* que l'on vient de citer, que ces Fourmis ailées ne tirent pas ſeulement de cet arbre la matiére de la Laque, mais quelles la recuëillent auſſi ſur différentes fleurs, ſur différentes herbes, & ſur pluſieurs autres arbres & arbuſtes.

Arnoldus Montanus, Hiſt. Legat. Batav. Societ. Ind. Orient. ad Imp. Japon. rapporte que des Fourmis ailées, ſuçent le ſuc d'un certain arbre dont le bois eſt noir, dont les feüilles ſont rondes, vertes à la partie ſupérieure & blanches par deſſous comme celles de la Sauge, & ont une ſaveur auſtére & aſtringente : que les fleurs de cet arbre ſont ſans odeur ; qu'il porte une grande quantité de fruits que les Hollandois des Indes nomment *Jujubes* ; que ces Fourmis dégorgent enſuite ce ſuc, & s'attachent aux petites branches de ces arbres. L'Auteur parle en même-tems du procédé qu'employent les Japonois pour appliquer ce ſuc épaiſſi qu'on nomme Laque, ſur différents ouvrages de bois.

Amatus Luſitanus Comment. in Dioſcorid. Lib. 1. voudroit perſuader que la Laque n'eſt autre choſe que l'excrément de ces ſortes de Fourmis ailées. *François Alexandre Appoll. Pharm.* tourne cette opinion en ridicule, en diſant que les Fourmis de *Luſitanus* ſont ſans doute de l'eſpéce de celles dont parle *Herodote*, qui étoient plus groſſes que des Renards, ou qui, ſelon *Pline*, égalloient même un Loup en groſſeur.

Jean-Baptiſte Tavernier, dans ſon voyage des Indes Orientales, *part. 2. L. 2.* prétend qu'il y a deux ſortes de Laques, l'une qu'on tire du Royaume de Pegu, & l'autre de Bengale. Que l'une & l'autre ſont produites par une certaine eſpéce de Fourmis, mais que celle de Pegu ſe trouve ſur la ſuperficie de la terre, au lieu que celle de Bengale eſt attachée à l'extrémité des branches de certains arbuſtes très-bas, & que c'eſt par cette raiſon que cette derniére eſt toujours beaucoup plus pure que l'autre, & par conſéquent plus chere. Il prétend de plus, *part. 2. Lib. 3. Cap. 17.* qu'on tranſporte une grande quantité de Laque des Indes à la Chine & au Japon : de ſorte que, comme le témoignage de ce fameux voyageur eſt aſſurément de quelque poid, il y a lieu de croire que ce ſeul arbre ne pourroit pas fournir cette grande quantité de Laque qu'on employe au Japon à tant de différens ouvrages, & qu'on en tire par conſéquent d'ailleurs, d'autant plus que, comme il y a différentes ſortes de vernis, il eſt vraiſemblable qu'il y a auſſi différentes eſpéces de gommes & d'arbres qui les produiſent, de même qu'il en diſtile des cerifiers, des pruniers, &c.

François Hernandus Hiſt. Natural. Mexic. Lib. 3. Cap. 21. rapporte qu'il croît auſſi en Amérique des arbres qui produiſent de la Laque : que ces arbres n'y ont point été tranſportés d'ailleurs, mais qu'ils ſont une production du pays : qu'ils n'ont que peu de hauteur, que leurs feüilles ſont étroites, & qu'elles ſont de la forme des plumes d'oiſeaux : qu'elles ſont petites & minces, rangées à la file de chaque côté des branches ; qu'elles reſſemblent à celles de l'Acacia d'Egypte, & que les branches & la tige de cet arbre ſont d'un rouge tirant ſur le pourpre. Il paroît au reſte perſuadé que c'eſt une erreur de croire que des Fourmis élaborent en quelque façon cette gomme, puiſqu'elle diſtille naturellement de toutes les branches de l'arbre qui la produit, & ſur leſquelles on la trouve attachée & durcie. *Terrentius*, ajoûte que, quoiqu'on trouve quelquefois parmi cette gomme des aîles de Fourmis, ce n'eſt pas une raiſon de penſer qu'elle ſoit l'ouvrage de ces inſectes, d'autant plus que nous voyons que nos Fourmis ne s'occupent qu'a ramaſſer des grains de bled, des mouches & autres choſes ſemblables, & qu'elles ne font aucun ouvrage qui ait quelque rapport avec celui des Abeilles.

Luc Schrock le Fils.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION XLI.

Sur l'arbre du Japon que l'on nomme Mami-Itabo, *par* André Cleyerus.

Dec. 2. Ann. 5. 1686. Obſerv. 41.

IL y a un arbre au Japon, qui s'éléve à une grande hauteur, que l'on nomme dans le pays *Mami-itabo.* Ses feuilles ſont plus grandes que celles du ſaule, & leur couleur tire plus ſur le jaune. Cet arbre porte des bayes d'un jaune brun, au centre deſquelles eſt un noyau ou ſemence très-dure. On ſe ſert de ces bayes pour teindre en brun les toiles, fils, draps, &c. avec leſquelles on les fait bouillir ; & les grives ſont très-avides de ce fruit. Les feuilles de cet arbre tombent en hiver, & reparoiſſent au Printems avec les fleurs. On brule ſon bois, & on en fait du charbon.

OBSERVATION XLV.

Sur des vers qui percerent les inteſtins d'un malade ſans que cela fut ſuivi d'aucuns accidens funeſtes, par Erneſt Sigiſmond Granius.

UN Tiſſerand de Strigonie, dans la baſſe Hongrie, âgé de trente à quarante ans, portoit depuis long rems, à l'aine droite, une petite tumeur qui n'étoit douloureuſe que lorſqu'il avoit marché un peu plus qu'à l'ordinaire. Au mois de Juillet 1684. il fut attaqué d'une douleur aigue au bas ventre, accompagnée de vomiſſemens, laquelle de momens à autres devenoit ſi violente, qu'il lui ſembloit qu'on lui déchirât les entrailles. Cette petite tumeur étant enſuite devenue extrêmement groſſe & enflammée, il s'adreſſa à un Chirurgien, qui y appliqua pendant quelques jours des cataplaſmes émolliens, ce qui fit ouvrir cette tumeur, dont il ſortit une grande quantité de matiére purulente & de très-mauvaiſe odeur, en partie ſereuſe & en partie blanchâtre. Cette évacuation affoiblit beaucoup le malade. Le lendemain il parut à l'ouverture de la playe un ver rond à moitié corrompu ; & le jour ſuivant il s'en préſenta encore un autre de la même eſpèce, & de la longueur de la main, mais qui étoit vivant. Ayant été appellé le cinquiéme jour après l'ouverture de la tumeur, je trouvai le malade dans un grand abbattement. Il reſſentoit de vives douleurs, & une grande chaleur ; il étoit ſans appétit, très-altéré, & la tumeur étoit très-groſſe & très-enflammée. Après que je l'eus examinée, je ne doutai point dès-lors que l'inteſtin ne fut percé, non ſeulement parce qu'il étoit ſorti des vers par l'ouverture de la playe, mais parce que lui ayant donné une potion où le ſafran étoit entré, le pus ſe trouva coloré en jaune. Il eſt vrai que j'eus lieu d'obſerver dans la ſuite, que la bile contribuoit auſſi à lui communiquer cette couleur ; car, pendant tout le cours de la maladie, il y eut toujours un écoulement d'une matiére ichoreuſe & jaunâtre : mais les ſymptômes ſuivans achevérent de me confirmer dans l'opinion où j'étois, que les vers s'étoient fait jour à travers

Obſerv. 45.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature.

Dec. 2. Ann. 5. 1686. Obſerv. 45.

les inteſtins. Car la veille, on avoit tiré de la playe une portion de membrane très-corrompue, ce qui avoit cauſé de grandes douleurs au malade. Il ſortit encore de cette playe deux autres vers, à deux jours différens, & on en trouva un cinquiéme dans le lit du malade, qu'il avoit rendu ſans qu'il s'en fût apperçu. Mais ce qui ne laiſſoit aucun lieu de douter que l'inteſtin ne fut percé, c'eſt qu'il s'étoit ſouvent trouvé à l'ouverture de la playe, des matiéres excrémenteuſes, plus ou moins chileuſes, & on m'avoit même aſſuré qu'il avoit rendu, par cette voie, une partie d'un lavement qu'il venoit de prendre. Outre les différens remédes internes qu'éxigeoient les dangereuſes circonſtances où ſe trouvoit ce malade, je fis appliquer ſur la playe, dès la premiére viſite que je lui fis, un cataplaſme fait avec les fleurs de ſureau, l'eau de chaux vive, & l'eau de fray de grenouilles, à quoi j'ajoutois, pour augmenter l'énergie de ce reméde, la peſanteur de quelques grains de camphre. Cela me réuſſit ſi bien que, dans l'eſpace de deux jours, la tumeur & l'inflammation furent preſque entiérement diſſipées. Je me ſervis auſſi dans la ſuite, avec ſuccès, d'une décoction de racines d'ariſtoloche ronde, de feuilles de brunelle, de pied de Lion, de ſanicle, de betoine, & de quelques écreviſſes de riviére, dans de l'eau & du vin, qu'on injectoit dans la playe : deſorte que quelque tems après, cet homme ayant été obligé par rapport à ſa pauvreté de renvoyer ſon Chirurgien, ſa femme ſe contenta de lui appliquer des compreſſes trempées dans cette Décoction, à laquelle elle ajoutoit un peu de mirrhe & d'aloës. La Cure de cette playe, qui fut aſſez long-tems à ſe cicatriſer, fut achevée par le baume de Saturne, uni à l'eſprit de térébenthine & au camphre. Une pauvre femme eut à peu près dans le même tems une maladie pareille, mais qui ſe termina d'une maniére funeſte. Après avoir gardé pendant long-tems une fiévre quarte des plus opiniâtres, elle reſſentit de grandes douleurs au bas ventre & au dos ; elle rendit enſuite des vers, non-ſeulement par la bouche & par les ſelles, mais par l'ouverture d'une tumeur qui lui ſurvint à l'aine ; & comme elle étoit hors d'état de ſe faire ſoulager, & que ſes forces étoient abſolument épuiſées, elle mourut.

Lettre de Javer en Sileſie, du 21 Septembre 1686, adreſſée à Ausbourg.

OBSERVATION LI.

Sur un accident funeſte cauſé par une Lancette qui n'avoit pas été nétoyée, par le Dr. Adam de Lebenwaldt.

Obſerv. 51.

UN Chirurgien ayant été appellé dans le mois de Mai, pour ſaigner, par précaution, cinq perſonnes différentes, qui, toutes cinq, jouiſſoient de la meilleure ſanté, ſe ſervit d'une lancette dont il venoit de ſaigner un homme qui avoit une maladie vénérienne, ſans l'avoir auparavant nétoyée : cette ſeule négligence fut cauſe que la maladie ſe communiqua à ces cinq perſonnes, dans un ſi grand dégré de malignité, que, ni les frictions mercurielles, ni les fumigations, ni les ſudorifiques, ni les re-

médes intérieurs dont on a coutume d'uſer en pareil cas, quoique adminiſtrés par les plus habiles Médecins & Chirurgiens, ne purent détruire l'impreſſion funeſte de ce virus. Ils furent tous attaqués de douleurs nocturnes les plus vives dans les jointures, & ils moururent tous cinq étiques, dans l'eſpace de deux ans. Deux d'entre eux, qui n'avoient pas apparamment été attaqués ſi violemment, & à qui il ſurvint des ulcéres aux jambes, réſiſtérent le plus long-tems, & l'imprudent Chirurgien échappa par la fuite aux pourſuites qu'on ſe propoſoit de faire contre lui.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 2. Ann. 5. 1686. Obſerv. 51.

OBSERVATION LIII.

Sur la cauſe & les effets de la trop grande dilatation des ventricules du cœur, par le Dr. Rodolphe Jacques Camerarius.

LEs injections doivent aſſurément être miſes au rang des expériences les plus curieuſes que l'on ait faites dans le cours de ce ſiécle, rélativement à la Médecine. On trouve un grand nombres d'expériences de ce genre dans les Ouvrages de pluſieurs Auteurs, tels que *Boyle*, *Clarck*, *Elsholtius*, *Etmuler*, *Fracaſſatus*, *Garmannus*, *Hofman*, *Major*, *Schottus*, & entre autres dans les Ouvrages de Wren qu'on croit être le premier qui ait mis en uſage ces injections. Obſerv. 53.

On a auſſi trouvé l'art d'injecter les vaiſſeaux des cadavres, avec certaines cires préparées, & de diverſes couleurs, avec du mercure, du lait, & quelques autres liqueurs. *Graaf*, *Claude Bartholin*, *Swammerdam*, *Nuck*, *Duvernay*, *Brunnerus*, *Peyrus*, &c. ſe ſont rendus célébres par ces ſortes d'injections. On introduit auſſi de l'air avec un ſiphon dans les vaiſſeaux, & ce moyen en fait découvrir pluſieurs qui échappoient à l'œil par leur petiteſſe, & qu'on peut dès-lors ſuivre dans leur trajet. *Riolan*, *anatom. Pneumat.* a parlé de cette façon d'injecter les vaiſſeaux, qui, à mon avis, peut être utile, non-ſeulement pour découvrir ceux qu'on n'appercevroit pas ſans cela, mais pour reconnoître de quelle maniére les cauſes morbifiques agiſſent ſur les différentes parties du corps, & peuvent y produire diverſes altérations. Voici quelques expériences de ce genre.

Au mois d'Août de l'année derniére 1685, ayant introduit une certaine quantité d'air dans la veine jugulaire gauche d'une chienne, elle mourut peu de tems après, & ayant répété une ſeconde fois cette expérience, l'animal ſur lequel je le fis, mourut auſſi de même. Au mois de Décembre ſuivant, je voulus éprouver quel ſeroit l'effet que produiroit une quantité d'air beaucoup moins grande: je choiſis pour cette expérience un jeune chien, je découvris la veine jugulaire droite, & j'y fis une inciſion. Ayant ſoufflé enſuite dans le vaiſſeau, & ayant introduit beaucoup moins d'air que dans les premieres expériences, voici ce que j'obſervai. Le chien reſta d'abord tranquille ſans abboyer, l'œil triſte & à demi fermé, les membres étendus, comme s'il euſſent été paralitiques; & quoique je les lui pinçaſſe de toute ma force, & qu'il fut alors en pleine liberté, il ne fit pas le moindre mouvement. Comme il s'écouloit un peu de ſang du vaiſſeau,

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE
Dec. 2. Ann. 5. 1686.
Obſerv. 53.

parce que la ligature n'étoit pas aſſez ſerrée, j'y appliquai une compreſſe imbibée de vinaigre, & ce chien reſta en cet état pendant au moins un demi-quart-d'heure. Il reprit enſuite peu à peu ſes eſprits, ſe leva ſur ſes pieds, & parut auſſi vif & auſſi agile qu'auparavant. Je ſoufflai enſuite avec force dans la jugulaire droite de ce même chien, après l'avoir diſſéquée, & y avoir fait une inciſion: alors la pulſation du cœur devint fréquente, il hurla, & ſes membres paroiſſoient être plutôt dans un état de réſolution que de contraction. Quelque tems après, il ouvrit la gueule à différentes repriſes, & la reſpiration devenant de momens à autres plus difficile, il mourut ſans aucunes convulſions. Je remarquai que tandis que ce chien étoit dans cet état violent, il ſortoit de l'inciſion que j'avois faite au vaiſſeau, un ſang écumeux, ſans que cela parût lui procurer aucun ſoulagement. L'ayant ouvert immédiatement après qu'il fut expiré, on apperçût encore le mouvement périſtaltique des inteſtins. Les ventricules du cœur & les gros vaiſſeaux qui y aboutiſſent étoient gonflés d'air, & extrêmement tendus, mais ſur-tout l'oreillette droite; de ſorte qu'ayant fait une ligature à l'artére pulmonaire, & ſoufflé enſuite dans la veine cave, cette oreillette ne pût être dilatée davantage. Elle étoit tranſparente, toutes ſes fibres étoient diſtinctes, & elle ne contenoit point de ſang. Ayant fait une inciſion aux ventricules du cœur, il en ſortit de l'air & un ſang très-diſſous & très-écumeux. Le volume du cœur rempliſſoit exactement toute la capacité du péricarde, & les vaiſſeaux coronaires contenoient plus d'air que de ſang. Toutes les veines & toutes les artéres, dans toutes les parties du corps, étoient rouges & très-apparentes, & on appercevoit dans leurs plus petites ramifications des Bulles d'air. Le mois précédent, je répétai encore ces mêmes expériences ſur un autre chien. Après avoir fait une inciſion à la jugulaire droite, j'y introduiſis une très-petite quantité d'air, & ce chien parut auſſitôt dans le plus grand abbattement: ſes membres languiſſans étoient ſans aucun mouvement: il ne hurla ni n'abboya point, & reſta pendant quelque tems immobile. Peu à peu cependant il ſortit de cet état de langueur, il recouvra l'uſage de ſes membres, & ſa premiére vivacité. Je ſoufflai une ſeconde fois dans la même veine de ce chien, mais avec plus de force, & j'y introduiſis une plus grande quantité d'air que la premiére fois: il perdit auſſitôt tout mouvement, ſa reſpiration devint courte & fréquente, & il mourut, la gueule béante, dans l'eſpace d'un quart-d'heure. Le célébre Wepfer l'aîné, étant autrefois venu à Tubingue, me communiqua entre autres choſes curieuſes & utiles, des expériences du même genre que celles que je viens de rapporter, qu'il avoit faites ſur un mouton & ſur une vache: il m'en laiſſa même par écrit le détail, & quelques obſervations ſur les différens ſymptomes qui avoient accompagné la mort de ces animaux, & m'engagea à répéter ces mêmes expériences, dont il me paroît qu'on peut conclure que la *diſtention* des ventricules du cœur peut quelquefois occaſionner la ſyncope.

Notes

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 5. 1686.
Obſerv. 53.

Notes ſur cette Obſervation.

L'Auteur de cette Obſervation ayant ſoutenu des Thèſes publiques, ſous la préſidence du célèbre *Elie Rodolphe Camerarius*, ſon pere, dans leſquelles il a prétendu prouver, *que la trop grande dilatation du cœur pouvoit quelquefois cauſer des ſincopes*, M. le Préſident de notre Académie a jugé à propos que l'extrait du diſcours qu'il a prononcé à ce ſujet, fut inſéré parmi nos Mémoires, comme étant très-curieux & très-intéreſſant. L'Auteur établit d'abord, qu'il s'engendre naturellement des vents dans l'eſtomac, dans les inteſtins, &c. & que ces vents ont leur utilité par rapport à l'œconomie animale; mais que leur trop grande quantité peut être très-nuiſible, & peut cauſer des enflures en différentes parties du corps; ce qu'il prouve en rapportant fort au long les ſymptomes divers qui accompagnent *l'orgaſme* des hypocondriaques.

Il avance enſuite cette autre propoſition: *que l'orgaſme flatueux étant parvenu au cœur, en le dilatant outre meſure, cauſe la ſyncope;* & il fait voir que le ſiége de cet *orgaſme* eſt ordinairement dans l'eſtomac & dans les inteſtins, où le ſuc biliaire, gaſtrique, inteſtinal, pancréatique, & les autres liqueurs qui y affluent par la voie de la circulation, ſe mêlent avec les alimens. Que lorſque quelques-unes de ces liqueurs ſont viciées, il en réſulte des fermentations violentes, qui produiſent une grande quantité de vents; & que de pareilles vapeurs s'engendrent même dans la maſſe du ſang, toutes les fois que les molécules n'ont pu être ſuffiſamment attenuées dans les vaiſſeaux, ou qu'un ferment vicié y occaſionne une agitation contre nature, le raréfie, y produit des bulles d'air, & le rend écumeux. Mais en quelque lieu que s'engendrent les vents, l'Auteur démontre qu'ils peuvent ſe frayer une route juſqu'au cœur, & y cauſer diverſes maladies, entr'autres la ſyncope. Il rapporte enſuite l'hiſtoire & *l'ætiologie* d'une maladie de ce genre obſervée par ſon pere.

» Un homme qui avoit beaucoup voyagé dans ſa jeuneſſe, qui étoit d'un tempérament » mélancolique, d'une humeur chagrine, & dont le poſte exigeoit une vie ſédentaire, ſe » trouvoit incommodé toutes les fois qu'il uſoit de mets difficiles à digérer, & d'une qua- » lité propre à produire beaucoup de vents. Il avoit éprouvé en différens tems pluſieurs » ſymptomes d'affection hypochondriaque, tels que des Cardialgies, de fréquentes éructa- » tions, une grande tenſion aux hypochondres, une faim canine, des coliques, des laſ- » ſitudes, des difficultés de reſpirer, des douleurs de tête & une ſorte de foibleſſe dans » cette partie, des édourdiſſemens &c. les vents dont il étoit perpétuellement incommo- » dé, étoient tantôt retenus, & tantôt ſortoient librement & en grande quantité. Il étoit » maigre & décharné; il avoit le teint d'une pâleur jaunâtre, les vaiſſeaux gros & le pous » dur. Outre les incommodités qu'on vient de rapporter, cet homme étoit encore ſujet à » des ſyncopes, ſur-tout lorſqu'il avoit trop mangé ou trop bû, ou qu'il avoit fait » uſage d'alimens de difficile digeſtion; & ces ſyncopes étoient précédées de violentes » palpitations de cœur, d'un ſentiment de compreſſion dans ce viſcére, d'un trouble » & d'une commotion dans tout le corps. Il reſſentoit alors une grande foibleſſe dans » tous les membres; il avoit le viſage pâle & le corps froid, ſans qu'il y eut du friſſon; » la région du diaphragme & des hypocondres étoit tenduë, le pous ne ſe faiſoit preſ- » que pas ſentir, & il tomboit dans une triſteſſe & un accablement extrêmes. En un mot » ſa foibleſſe étoit ſi grande qu'il ne pouvoit preſque pas parler, & ſe croyoit à tout in- » ſtant prêt à expirer. Une ſueur froide ſe répandoit enſuite ſur tout ſon corps, & cet état » violent duroit quelquefois l'eſpace d'environ une demi-heure, juſqu'à ce qu'il eut rendu » par haut & par bas, mais ſur-tout par cette derniére voie, une grande quantité de vents. » Son corps ſe réchauffoit alors peu-à-peu, ſes forces revenoient, cette preſſion de la poi- » trine ceſſoit, & il ne lui reſtoit que de la foibleſſe.

» Je me perſuade donc, continuë M. *Camerarius* le fils, que cette ſorte de ſyncope » doit être attribuée à la trop grande tenſion des fibres du cœur, dont les ventricules » & les oreillettes ſe trouvant trop dilatées, ne peuvent plus ſe contracter ſuffiſamment: » d'où s'enſuivent, le ralentiſſement de la circulation, le froid des membres, le déſor- » dre des ſécrétions, le défaut d'aſſimilation des fluides, &c. Or il eſt vraiſemblable » que la grande quantité de vents auſquels ſont ſujets les Hypochondriaques, occaſionne, » en le portant au cœur, les ſimptomes dont nous venons de parler, & de plus, la

» palpitation, autre ſymptome que ces malades éprouvent ſouvent, qui précéde ordinaire-
» ment les accès de cette maladie, & qui affoiblit de plus en plus le reſſort des fibres du
» cœur.

» Lorſque la violence du Paroxyſme commençoit à ſe ralentir, le malade rendoit une grande
» quantité de vents par les voies ordinaires, mais ſur-tout par le bas, parce que les remédes
» avoient calmé la grande effervescence des humeurs qui cauſoit des criſpations & des diſten-
» ſions en différentes parties du corps; le ton naturel des fibres ſe rétabliſſoit, & les vents trouvant
» une iſſuë, les ventricules du cœur n'étoient plus forcés, l'*orgaſme* ceſſoit, & les flatuoſitées qui
» cauſoient des gonflemens dans les vaiſſeaux ſanguins & dans diverſes parties du corps, pre-
» noient la même route, par une ſorte de dérivation. Or cette dérivation eſt un moyen que la
» nature employe ſouvent, & qui ne doit pas être rejetté dans l'Art de la Médecine; car outre
» pluſieurs obſervations de ce genre, que mon pere a eu occaſion de faire, & par leſquelles
» il eſt prouvé qu'il ſe fait en effet des dérivations d'humeurs par différentes voies, il a été té-
» moin qu'une enflure aux pieds, dans un homme *Cachéctique* qui avoit un ulcére aux
» reins, s'étoit diſſipée tout-à-coup, après un vomiſſement qui lui étoit arrivé naturelle-
» ment; & qu'une évacuation abondante de vents & d'excrémens, accompagnée de car-
» dialgie & de douleurs de ventre, avoit calmé ſur le champ, celles qu'un goutteux reſ-
» ſentoit dans tous les membres, & en avoit fait diſparoître l'enflure. C'eſt auſſi le ſen-
» timent d'un Auteur moderne, *Œconom. animal.* qui prétend que, toutes les fois que dans
» de certaines douleurs de tête violentes & accompagnées d'anxiétés & d'abbatement, on
» ſe trouve ſoulagé après avoir rendu quelques vents par la bouche, c'eſt une preuve que
» ces vents qui rarefioient le ſang, ont pris leur cours par cette voie.

M. *Camerarius* le fils, Auteur de ce diſcours, a établi dans une autre Thèſe, qu'en pareilles circonſtances, les remédes trop chauds, & la trop grande quantité de volatils, étoient plus nuiſibles que ſalutaires; & après avoir examiné la nature & la maniére d'opérer des remédes les plus chauds que l'on nomme carminatifs & cardiaques, il conclud, d'après l'expérience, qu'ils doivent augmenter l'effervescence de la matiére morbifique, & la fermentation des humeurs déjà trop agitées; qu'ils doivent raréfier de plus en plus l'air retenu dans les ventricules du cœur, & en étouffer pour ainſi dire le mouvement, comme nous l'avons déja dit.

A l'égard des volatils urineux, qu'on met auſſi dans la claſſe des Cardiaques, il fait voir qu'ils ne ſont pas moins contraires à cette maladie que les premiers: que, par leur activité & leur mobilité, ils excitent des fermentations qui produiſent un ſurcroit de chaleur, & ſe convertiſſent même en un *Gas* flatulent, qui augmente la force expanſive de l'air, en quelque partie du corps qu'il ſoit renfermé, comme ſon pere & d'autres Médecins célébres l'ont pluſieurs fois obſervé: & il fait remarquer que, dans la maladie dont il a rapporté l'hiſtoire, une potion compoſée avec l'eau de Bourache, de Bugloſe & de Canelle, avec la Confection Alkermès & le ſirop d'écorce de Citron, avoit toujours incommodé le malade, d'une maniére ſenſible, toutes les fois qu'on y avoit joint l'eſprit de corne de Cerf, même dans la plus petite doſe; & qu'au contraire, lorſqu'on l'avoit retranché, cette potion l'avoit toujours ſoulagé. Il ne prétend pas cependant proſcrire en pareil cas l'uſage de toute eſpéce de volatils, puiſque cette potion où étoient entrées l'eau de Canelle, la Confection Alkermes & l'écorce de Citron, avoit procuré quelque ſoulagement au malade. On peut même, dit-il, dans ces circonſtances, ajoûter quelques autres Carminatifs, tels que le bois de Saſſafras & la ſemence de Fenoüil: mais il donne pour régle générale, que les Cardiaques froids réuſſiſſent toujours mieux que ceux qui ſont d'une qualité chaude, parce que les premiers calment le trop grand mouvement du ſang, qu'ils condenſent celui qui eſt trop raréfié, qu'ils adouciſſent l'âcreté de la ſéroſité, qu'ils remédient à la trop grande chaleur du cœur, &, qu'en relâchant les fibres trop tenduës, ils facilitent ſon mouvement de contraction; & c'eſt alors qu'on peut joindre à ces remédes, des volatils adminiſtrés avec précaution. L'Auteur prétend au reſte, que les remédes qui conviennent le mieux dans ces ſortes de maladies ſont, les carminatifs de la nature des abſorbans, des précipans, des altérans: que ce ſont les acides, les délayans, les ſubſtances terreuſes, pierreuſes, calcaires, mucilagineuſes, gelatineuſes, & ſur-tout les Anodyns & les Narcotiques, qui ſont quelquefois l'unique reſſource dans les maladies cauſées par les vents, parce que tous ces remédes ſont très-capables de corriger l'acidité & l'âcreté des humeurs, d'en modérer l'effervescence, & de calmer l'agitation de ce *Gas* qui eſt la ſource des vents.

OBSERVATION LXXXV.

Sur la Pathologie animée, *par le Dr.* Jean-Louis Hannemannus.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 5. 1686. Obſerv. 85.

JE lus, ces jours paſſés, le chapitre huitiéme d'un Ouvrage intitulé *Cynographia curioſa*, dont M. Paullinus mon ami & mon confrere eſt l'Auteur. J'y trouvai que, conformément à l'opinion de Langius, il prétend que la rougeole & la petite verole ſont cauſées par la génération d'une multitude d'animalcules extrêmement petits, qui ont la forme de petits vers; & j'ai cru que l'obſervation ſuivante ſeroit très-propre à confirmer cette hypothèſe. Une femme très-digne de foi, m'a aſſuré qu'un homme étant mort d'une fiévre pourprée, on lui avoit mis ſur le viſage un vaiſſeau d'étain, & qu'on avoit enſuite trouvé la partie concave de ce vaiſſeau couverte d'une multitude de petits vers; ce qui prouve que dans les petites veroles, les rougeoles & les fiévres *Pétéchiales*, le ſang a acquis un dégré de corruption inſurmontable. *Voyez le P. Kircher Scrutin. peſt. & le Dr. Paullinus, dans l'Ouvrage qui vient d'être cité*, §. *XV.* On trouve auſſi à ce ſujet, des remarques aſſez curieuſes, dans un Ouvrage qui a pour titre *de Jobo verminoſo*, & dans *Poterius*, Cent. 11. cap. 77. Du reſte, cette pathologie fondée ſur la génération des animalcules, mériteroit d'être examinée plus ſérieuſement qu'on ne l'a fait juſqu'à préſent.

OBSERVATION XCV.

Sur une femme dont les cheveux devinrent blancs, pour s'être frotté pendant quelque tems la tête avec une eau ſpiritueuſe, par le Dr. Ehrnfrid Hagendorn *Médecin de l'Électeur de Saxe.*

LA veuve d'un homme de condition, qui étoit tourmentée, depuis plus de deux ans, d'une migraine accompagnée de vertiges, me vint trouver pour me prier de lui procurer quelque ſoulagement. Je lui preſcrivis l'uſage de quelques remédes que je crus les plus propres à calmer la violence de ſa douleur, mais, dans le même temps, une de ſes amies lui conſeilla de ſe frotter ſouvent le ſommet de la tête, avec une certaine eau ſpiritueuſe qu'elle lui indiqua: elle s'en ſervit en effet, & en continuant l'uſage de cette eau, elle s'apperçut que les cheveux de la partie de la tête ſur laquelle elle avoit fait ces fréquentes embrocations, tomboient, & qu'il lui en revenoit d'autres qui, au lieu d'être noirs comme auparavant, étoient blanchâtres, ou cendrés; le reſte de ſes cheveux ayant conſervé ſa couleur naturelle. Obſerv. 95.

Extrait d'une Lettre du 9 Décembre 1686. adreſſée à M. Volckamerus.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

OBSERVATION CV.

Dec. 2. Ann. 5. 1686. Obſerv. 105.

Sur des Pelotes de poil renduës par un Cheval, avec ſes excrémens, par Jean-Jacques Vagner *Médecin de Zurich.*

IL eſt très-ordinaire en Suiſſe, de trouver dans l'eſtomac des chevres, des veaux & des bœufs, des boules formées du poil que ces animaux avalent en ſe léchant, auxquelles on a donné le nom d'*Egagropiles ;* mais il eſt fort rare qu'il s'en forme de ſemblables dans l'eſtomac des chevaux. Cependant en 1685 le cheval d'un Gentilhommme, du canton *de Glaris*, en rendit trois par *l'anus* avec beaucoup de difficulté. La plus groſſe de ces boules eſt reſtée entre les mains de ce gentilhomme, & les deux autres m'ont été envoyées. Elles ſont de la groſſeur d'une grenade, exactement rondes, & très compactes. Une matiére dure, liſſe & polie, incruſte leur ſuperficie, & elles ſont très-iégéres, eu égard à leur volume & à leur dureté ; car l'une de ces boules qui eſt noire, ne péſe qu'une once & demie & un gros, & l'autre qui eſt d'une couleur jaunâtre, & aſſez ſemblable à l'écorce d'une grenade, péſe deux onces & trois gros.

OBSERVATION CXVII.

Sur une maladie des yeux fort extraordinaire, par le Dr. Jean-Louis Hannemannus.

Obſerv. 117.

LE 14 Mai 1686, une femme du bourg de *Brodersdorff*, nommée Anne *Chriſten*, âgée de trente-cinq ans, me vint conſulter ſur une maladie des yeux que je ne crois pas que perſonne ait encore obſervée. Cette femme voit le matin parfaitement bien, juſqu'à dix heures, & elle lit même alors ſans peine, comme je m'en ſuis aſſuré en la faiſant lire. Sur les neuf à dix heures, ou environ, il lui ſemble que ſes yeux ſe couvrent d'un nuage ; les lettres lui paroiſſent plus grandes qu'à l'ordinaire, mais coupées, & l'obſcurciſſement de ſa vue eſt précédé de mouvemens convulſifs dans les tégumens du front. Les yeux de cette femme ſont toujours ſecs, & elle n'y a jamais eu aucunes fluxions. Après avoir fait uſage de différens remédes ſans aucun ſuccès, elle s'eſt très-bien trouvée des véſicatoires ; & tant qu'il y a eu quelqu'écoulement, ſa vue a été auſſi nette que dans l'état naturel ; mais elle a ceſſé de voir à l'heure ordinaire, dès que l'écoulement s'eſt arrêté. Lui ayant enſuite ordonné une opiate faite avec l'écorce de winter ou canelle blanche, le coſtus, la caſſe ſentant le géroſle, la ſemence de fenouil, les feuilles de ſené, le diagrede, le tartre vitriolé, &c. Cette femme vint me retrouver le ſept Juin, pour me dire que ce reméde lui avoit parfaitement bien réuſſi ; & tant qu'elle en a fait uſage, elle a vu aſſez bien pour pouvoir lire à toutes les heures du jour. Mais comme il lui eſt ſurvenu enſuite quelque ſujet de chagrin,

ſa vue s'eſt affoiblie de nouveau : & les véſicatoires lui ayant procuré un très-grand ſoulagement, je lui ai conſeillé de ſe faire faire un cautére ; car quoique d'habiles Médecins déſapprouvent ce reméde, je le crois très-convenable en pareil cas.

Dec. 2. Ann. 5. 1686.

OBSERVATION CXXXVI.

Sur une Atrophie de la moitié du corps, par le Dr. Jean Dolœus *Médecin du Prince de Heſſe-Caſſel.*

IL y a environ un an que la petite fille d'un Marchand de cette ville nommé *Wiſel*, fut attaquée d'une atrophie du côté gauche ſeulement, de ſorte que tout ce côté, depuis l'aiſſelle juſqu'à la plante du pied, étoit tellement ammaigri, qu'il n'y reſtoit plus que la peau & les os, tandis que le côté droit a toujours été ſuffiſamment charnu & dans l'état naturel. Mais depuis que j'ai fait appliquer ſur l'épine du dos de cet enfant, qui a actuellement ſept ans, différens topiques antiſpaſmodiques, & que je lui ai fait faire uſage de ſudorifiques, elle commence à ſe mieux porter. Obſerv. 136.

OBSERVATION CXXXVII.

Sur un Fœtus dont on apperçut les mouvemens dans la matrice, après la mort de la mere, par le même Auteur.

UNe femme enceinte de huit mois, du bourg de *Lichtenau*, étant morte d'une fiévre maligne, on s'apperçut le lendemain de ſa mort, que l'enfant étoit encore vivant, & on obſerva ſes monvemens pendant l'eſpace de douze heures ; mais comme il n'y avoit dans le bourg, ni Médecin ni Chirurgien, on laiſſa périr l'enfant ſans ſecours. Obſerv. 137.

OBSERVATION CXLVI.

Sur une grande quantité de pierres trouvées dans la veſſie d'un Bœuf, par Pierre Rommelius.

IL n'y a plus aucun lieu de douter qu'Ariſtote ne ſe ſoit trompé, & avec lui pluſieurs autres Auteurs, lorſqu'il a avancé que, parmi les animaux, il n'y avoit que l'homme qui fut ſujet à la pierre. En effet, mille expériences préférables à tous les raiſonnemens, ſont connoitre que l'opinion d'Ariſtote n'eſt pas ſoutenable, & qu'il s'engendre des pierres dans les différentes parties du corps de tous les animaux. Pluſieurs obſervations de cette Académie en fourniroient la preuve, & entre autres l'Obſervation *CLXVIII. Decur. 1. ann. IV. & V.* par laquelle il paroit qu'on avoit trouvé dans la veſſie d'un bœuf tué à Panow, pluſieurs petites pierres rondes & brillantes. Voici une obſervation à peu près ſemblable que j'ai faite auſſi, il y Obſerv. 146.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 5. 1686. Obſerv. 146.

a quelque tems, ſur un bœuf dont la veſſie contenoit une prodigieuſe quantité de petites pierres rondes, qui reſſembloient par leur éclat à une matiére métallique, & dont les unes étoient de la groſſeur d'un pois, & les autres, qui faiſoient le plus grand nombre, étoient auſſi petites que la ſemence de pavot ou de marjolaine. Toutes ces pierres, à l'extérieur, n'étoient pas de la même couleur; car il y en avoit d'un jaune couleur d'or, de brunes, & pluſieurs autres dont la couleur imitoit celle de la turquoiſe. Elles étoient toutes formées de différentes couches concentriques, &, la premiére couche enlevée, toutes celles qui ſuivoient étoient d'une belle couleur d'or, & d'autant plus brillantes qu'elles s'approchoient davantage du centre. Elles avoient à peu près la dureté des pierres ordinaires, & leurs petites lames, ſéparées les unes des autres, avoient quelque degré de tranſparence. La plûpart de ces pierres étoient parfaitement rondes, & à peine en auroit-on pu trouver la dixiéme partie qui eût quelques inégalités. Elles avoient une odeur urineuſe lorſqu'on les avoit frottées un peu rudement, mais la poudre de ces pierres étoit ſans aucune ſaveur; &, ce qui me ſurprit davantage, c'eſt que ce gravier, qui reſſembloit à des grains métalliques, ne ſe trouva que dans la veſſie, & qu'il n'y en avoit point dans les reins. Il n'eſt pas facile de décider ſi cette concrétion pierreuſe avoit été produite dans la veſſie, dans les reins, dans la véſicule du fiel, où l'on ſçait qu'il s'en trouve ſouvent de ſemblable, ou dans toute autre partie du corps. Pour moi j'ai peine à croire que cette grande quantité de petites pierres ſe fut toute formée dans la veſſie. Leur grand nombre, & leur conformation par petites couches, ne permettent pas non plus de penſer qu'elles aient été produites dans un inſtant, comme on en voit un exemple dans les *Ephémérides Decur. 2. ann. 4.* & un autre, de la formation momentanée d'un calcul humain, rapporté par *Thomas Bartholin*, *act. Hafn.* vol. 3. Je n'ai fait aucunes expériences ſur ces pierres, ainſi je ne déciderai point ſi elles ſont auſſi *diuretiques* & auſſi *lithontriptiques* que celles qui ſe trouvent dans l'eſtomac & la véſicule du fiel des bœufs, dont *Fréderic Hoffman* fait ſi grand cas, & dont il recommande ſi fort l'uſage: par la même raiſon, je ne puis aſſurer ſi ces pierres ſeroient ſudorifiques, & auroient une vertu bezoardique au même dégré que celle qu'on attribue aux *Hippolithes* ou pierres de cheval, aux pierres de cochon, & mêmes aux pierres qui ſe trouvent quelquefois dans l'eſtomac des taureaux; mais il y a lieu de croire que ſi ces pierres ont quelque vertu médicinale, celles que je viens de décrire ont les mêmes propriétés.

Notes ſur cette obſervation.

Les petites pierres trouvées dans la veſſie d'un Bœuf, dont il eſt parlé dans les Ephémérides *Decur. 2. Ann. 4. & 5.* n'avoient pas une odeur urineuſe après avoir été broyées ou frottées, comme celles que l'Auteur de cette obſervation décrit, mais une odeur terreſtre, moins forte, & ſemblable à peu-près à celle des yeux d'écreviſſes, lorſqu'ils ont été réduits en poudre. Ces mêmes pierres ſe diſſolvoient dans le vinaigre, à l'exception d'une pellicule qui les enveloppoit, laquelle reſtoit dans ſon entier; & elles étoient précipitées par les alkalis en un *coagulum* blanchâtre. Au reſte je ne doute pas que ces pierres, & celles dont parle notre Auteur, qui ont une odeur urineuſe, n'ayent une vertu diurétique.

Luc Schrock le Fils.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 5. 1686.

OBSERVATION CLXXIV.

Sur un enfant mort dans la matrice & qui y eſt reſté pendant pluſieurs années, par George Hannœus *Médecin Danois.*

LA femme d'un Soldat, mariée depuis huit ans, étant devenuë enceinte pour la ſeconde fois, après une fauſſe couche, ſe trouva ſi incommodée les premiéres ſemaines de ſa groſſeſſe, qu'elle fut obligée de garder le lit pendant quelque-tems. Elle ſurmonta cependant ces incommodités, & elle ſe trouva quelque-tems après en aſſez bonne ſanté. A quatre mois & demi, elle ſentit ſon enfant, dont les mouvemens vifs marquoient la vigueur & la ſanté; mais le premier de Mai 1680 elle commença à s'apperçevoir qu'il étoit languiſſant, & environ le quinze Octobre, le mauvais état de l'enfant ſe manifeſta par des mouvemens qui n'étoient pas ordinaires. Elle ſentoit que les membres de cet enfant ſe contractoient tout à coup, & qu'un inſtant après il les étendoit bruſquement, de ſorte que les déchiremens d'entrailles qu'éprouvoit cette femme, la déterminérent d'appeller une accoucheuſe. La Sage-femme ne lui fut d'aucun ſecours, & elle étoit réſervée à bien d'autres maux. Se trouvant au dixiéme mois de ſa groſſeſſe, elle fit de vains efforts pour accoucher: l'enfant qui étoit mort depuis plus d'un mois, ne pouvoit plus ſe frayer un paſſage, & dilater l'orifice de la matrice ſur lequel la tête étoit appuyée; il ſe fit cependant un écoulement de vuidanges d'une qualité convenable & très-abondant, & il s'écoula des mammelles une prodigieuſe quantité de lait pendant plus de deux mois. Ces évacuations abondantes ayant duré trop long-tems, une gale maligne ſe répandit ſur tout le corps de cette femme, & cette gale dégénéra en de groſſes puſtules qui ſubſiſtoient juſqu'à ce qu'un eſcharre fœtide s'en ſéparât, & qu'il ſe formât une croûte ſur ces ulcéres ſanieux. La maſſe du ſang s'étant enfin purifiée pendant le long eſpace de tems que dura cette gale, la groſſeur du ventre de la femme commença à diminuer, mais le corps de l'enfant, ou plutôt ſon ſquelette, étoit reſté dans la matrice; car en examinant cette femme, & en la touchant avec toute l'attention dont je ſuis capable, je ſentis très-bien que les chairs & la peau s'étoient ſéparés des os, qui ſont encore actuellement articulés & adhérens les uns aux autres, & que cette femme porte depuis plus de ſix ans; & je ſuis très-aſſuré qu'il ne reſte plus dans la matrice aucunes matiéres ſuſceptibles de corruption. Tous ces faits ſont très-conſtans, & je n'y ajoûterois peut-être pas foi, ſi je n'en avois été moi-même le témoin. Malgré l'état fâcheux où ſe trouve cette femme, & les divers accidens qu'elle a éprouvé, non-ſeulement elle vit, mais elle ſe porte aſſez bien, à l'exception d'un peu d'enflure au ventre qui lui eſt reſtée. Il y a déja près de cinq ans que les régles ont repris leur écoulement naturel, mais elles ſont peu abondantes, &, pendant leur éruption, elle eſt plus incommodée que dans un autre tems, par le poid du ſquelette de cet enfant, qui lui paroit ſenſiblement deſcendre, & dont la tête eſt alors appuyée ſur l'orifice interne de la matrice. Cette femme demeure actuelle-

Obſerv. 174.

ment à *Othin* avec ſon mari. Si elle vient à mourir, j'eſſayerai d'obtenir la permiſſion de faire l'ouverture de ſon corps, & je communiquerai à l'Académie mes obſervations.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 2. Ann. 5. 1686.

OBSERVATION CLXXXVI.

Sur un eſpéce de Rat des Champs, auquel Geſner *a donné le nom de* Cricetus *& qui ſe nomme en Allemand* Der-Hamſter, *par le Dr.* Claudetus.

Obſerv. 186. IL y a quelques quadrupedes, qui, de même que certains inſectes, font des proviſions pendant l'Eté, & dont on ſuppoſe qu'ils font uſage pendant l'hiver. Tel eſt le Rat des Champs, que *Geſner* nomme *Cricetus*. Allant voir des malades à la campagne, ſur la fin de l'Eté dernier, avec M. *Jean Hilſcherus* Chirurgien, & traverſant des champs de froment, nous fumes témoins des plaintes que faiſoient les laboureurs, ſur le dégât qu'une multitude de Rats de l'eſpece dont nous parlons, qui avoit paru cette année dans ces cantons, avoit fait dans leurs moiſſons, & nous avions peine à concevoir comment ces animaux, pendant le court eſpace de tems qu'on laiſſe le blé ſur la terre pour qu'il s'y ſéche, & qu'il acheve de s'y murir, avoient pu en emporter une auſſi grande quantité dans leurs trous. Tandis que nous raiſonnions ſur les différens moyens qu'ils avoient pu employer pour y réuſſir, M. *Hilſcherus* en attrapa un, & l'ayant enſuite diſſéqué, il lui trouva deux grandes poches placées de chaque côté de la gorge, leſquelles ſervent ſans doute à ces animaux, pour contenir la nourriture qu'ils tranſportent dans leur retraites.

EXPLICATION DE LA FIGURE.

A. La poche dans ſa ſituation naturelle & placée ſous la peau, le long du col.
B. Large muſcle par le moyen duquel la poche eſt adhérente au col.
C. Le côté de la poche qui touche le col.
D. Ouverture de la poche.
E. Deux dents très-longues placées au devant de chaque mâchoire, de la forme de celles qu'ont auſſi les Liévres.
F. La peau du côté gauche ſéparée des côtes & renverſée.
G. Les côtes de l'animal à découvert.

OBSERVATION CXC.

Sur un enfant engendré d'un Négre & d'une blanche, par le même Auteur.

Obſerv. 190. UN Négre ayant eu commerce avec une fille publique d'Allemagne, celle-ci accoucha à ſon terme d'un enfant mâle, dont tout le corps étoit blanc, à l'exception des parties naturelles qui étoient noires.

OBSERVATION

OBSERVATION CXCIII.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Sur un vomiſſement de plus de quarante livres de muſoſité corrompuë, ſemblable à de la poix liquide, lequel fut ſuivi de la mort du malade ; & ſur une conformation intérieure fort extraordinaire qu'on découvrit en diſſéquant ſon cadavre, par le même Auteur.

Dec. 2. Ann. 5. 1686.

VOici une obſervation que j'ai faite il y a vingt-huit ans à Leipſic; & quoiqu'elle ne ſoit pas nouvelle, j'eſpére qu'elle n'en ſera pas moins intéreſſante. *Thomas Bartholin. Cent. 6. Hiſt. Medic.* a déja remarqué que, par la diſſection du corps du malade dont je vais parler, on avoit reconnu que l'eſtomac étoit placé dans la capacité de la poitrine. J'ai cru devoir donner ici tout au long l'hiſtoire de cette maladie, avec les obſervations importantes qu'on fit alors ſur ce cas ſingulier. Obſerv. 193.

Un jeune homme gros & grand, & du plus fort tempérament, entra dans les troupes à l'âge de vingt-quatre ans, & fut, pendant quelques années, Enſeigne dans un Régiment Suédois. Jugeant enſuite que l'étude des Loix pourroit lui être utile, il choiſit dans cette vue la célébre Académie de Leipſic, pour y apprendre la Juriſprudence, & il y étudia pendant trois ans. Se diſpoſant à reprendre une ſeconde fois le parti des armes, il aſſembla ſes amis dans une maiſon de Campagne où il voulut leur donner un repas & ſe réjouir avec eux avant que de les quitter. Ces jeunes gens, après avoir déja beaucoup bû, ſe firent apporter un tonneau de biére, le percérent ſur le champ, burent cette biére ainſi mêlée avec ſa lie par le tranſport, &, dans l'eſpace d'un peu moins de trois jours, vuidérent le tonneau. Le lendemain de cette débauche, & le jour ſuivant, le jeune homme dont la maladie fait le ſujet de cette obſervation, eut des laſſitudes, un grand dégoût, des hoquets, des douleurs d'eſtomac, à quoi ſuccédérent des vomiſſemens fréquens: il rendoit des matiéres noires, brûlées & fœtides, mêlées d'une petite quantité de pituite blanche & viſqueuſe. La couleur & l'odeur de ces matiéres, dont l'évacuation étoit accompagnée d'un grand abbattement, marquoient que la trop grande quantité de biére qu'avoit bu ce jeune homme, très-gras pour ſon âge, avoit produit dans l'eſtomac, dans les inteſtins & dans le mézentére beaucoup de crudités, qui, en s'y corrompant, avoient acquis une ſorte de malignité, laquelle infectoit toute la maſſe du ſang & troubloit toute l'œconomie du corps. On lui donna d'abord des cordiaux, des précipitans, tels que la corne de Cerf, l'Yvoire brûlé, la terre ſigillée, &c. on lui fit prendre auſſi l'eſprit de maſtic, les baumes de ſoufre & de mumie ; la thériaque ne fut pas oubliée, & on l'employa intérieurement & extérieurement. On eut recours auſſi à l'*opium*, aux lavemens âcres & révulſifs, & à un Electuaire où entroient l'Hiera Piera, l'Agaric & le Nitre. Mais la violence du mal étoit telle que tous ces remédes ne procurérent aucun ſoulagement au malade. Sur le ſoir du troiſiéme jour, ſes forces ſe trouvérent abſolument épuiſées, la corruption des humeurs avoit éteint en lui la ſource de la vie, & ayant rendu par le haut

& par le bas une grande quantité de cette matiére épaiſſe & ſemblable à de la poix, il fut ſuffoqué par ſon abondance.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann. 5. 1686. Obſerv. 193.

Nous ſçavions bien que ce jeune homme avoit bû avec excès, mais nous ignorions alors qu'il eut ainſi bû cette grande quantité de biére avec ſa lie, & nous étions ſi ſurpris de cette violente fermentation d'humeurs qui lui avoit cauſé une mort auſſi prompte, que nous ſoupçonnions qu'il avoit été empoiſonné, ce qui engagea à faire l'ouverture de ſon corps. Nous ne jugeames pas devoir chercher ailleurs que dans les premiéres voies, la cauſe de ces vomiſſemens ſi abondans; mais après avoir diſſequé les tégumens du bas-ventre & mis les viſcéres à découvert, nous n'apperçumes point *d'eſtomac*. Nous cherchames alors le *duodenum*, eſpérant qu'il nous y conduiroit; mais cet inteſtin pénétroit dans la capacité de la poitrine, à travers le diaphragme, par une ouverture qui s'y trouvoit naturellement, & qui n'étoit point l'effet d'une cauſe violente, comme dans le cas rapporté par *Sennertus Medic. Pract. Tract. de vulneribus.* Ayant donc ouvert la poitrine, nous trouvâmes en effet l'eſtomac dans ſa cavité gauche : il étoit d'une grande étenduë, très-gonflé & appuyé ſur une portion de l'épiploon à laquelle il s'étoit uni. Y ayant fait une inciſion, il en ſortit encore trois livres de matiére épaiſſe & viſqueuſe, & nous remarquames que le ſphincter du pylore étoit ſi relâché que cette matiére remontoit facilement & ſans obſtacle des inteſtins dans l'eſtomac. Ce viſcére n'avoit au reſte aucunes adhérences qu'à ſa partie inférieure, par un petit nombre de ligamens membraneux & très-forts, & qui s'inféroient dans le diaphragme & dans la plévre vers les fauſſes côtes. Cet homme, malgré une conformation auſſi extraordinaire, avoit cependant la reſpiration libre, & il ne ſe plaignoit d'une ſorte de ſuffocation momentanée, que lorſqu'il lui arrivoit de boire à grands coups, & d'avaler d'un ſeul trait une demi bouteille ou une bouteille entiére de vin ou de biére, comme font quelquefois ceux qui ſe piquent de boire beaucoup; & il eſt d'autant plus ſurprenant qu'il n'eut pas l'haleine courte, que l'eſtomac étoit d'un très-grand volume, que ſa partie ſupérieure remontoit juſqu'aux clavicules, & qu'il occupoit toute la cavité gauche de la poitrine; de ſorte qu'il ne reſtoit preſque plus d'eſpace pour le lobe gauche du poumon, que la nature paroiſſoit à la vérité avoir formé à deſſein extrêmement petit de ce côté; & cet eſtomac, ainſi placé dans la cavité de la poitrine, avoit auſſi par ſon volume repouſſé du côté droit le cœur dont le péricarde étoit colé à la plévre; & ce viſcére, en comprimant le lobe droit du poumon, avoit occaſionné ſon adhérence aux vertébres. Mais ce n'eſt pas encore là tout ce que nous obſervames d'extraordinaire dans cet eſtomac, car il étoit dans une ſituation toute différente de celle dans laquelle, il devoit être. L'œſophage deſcendoit juſqu'au diaphragme & le perçoit comme dans l'état naturel; c'eſt pour cela que la cardialgie dont il avoit été attaqué pendant ſa maladie, ſe faiſoit ſentir dans le lieu ordinaire; mais le pylore étoit plus élevé que l'orifice ſupérieur & remontoit preſque juſqu'aux clavicules. Le diaphragme étoit entiérement charnu, & le foie étoit adhérent au diaphragme, & d'un ſi grand volume qu'il rempliſſoit tout l'eſpace qu'auroit dû occuper l'eſtomac. Nous cherchames envain la rate dans le lieu où elle devoit être, mais comme le *duodenum*

nous avoit aidé à découvrir l'eſtomac, en ſuivant de même *le vaiſſeau court* & les autres vaiſſeaux qui aboutiſſent à la rate, nous parvinmes en effet à la trouver. Elle étoit très-ſaine, mais extrêmement petite & renfermée dans une capſule que formoit au côté gauche la duplication du diaphragme. Nous fimes encore ſur ce cadavre diverſes obſervations intéreſſantes, mais ce que je viens de rapporter ſuffit pour faire connoître que l'œconomie animale eſt ſujette à bien des variétés, & que les viſcéres ſont quelquefois conformés d'une maniére ſi extraordinaire, que les Médecins les plus habiles peuvent alors ſe tromper ſur la nature & la cauſe des maladies.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 2. Ann 5. 1686. Obſerv. 193.

Notes ſur cette obſervation.

L'hiſtoire de la maladie de cet homme de Leipſic, & l'obſervation ſur le déplacement de l'eſtomac qui fut trouvé dans la capacité de la poitrine, ſont rapportées dans l'ouvrage de *Strauſſius, ſur le fœtus de Pont-à-Mouſſon*, d'après la rélation qui en avoit été envoyée *à Marc Ruiſch Médecin d'Amſterdam. Thomas Bartholin* en a fait auſſi mention *Cent. 6. Hiſt. Anat. 55.* & elle méritoit bien aſſurément de trouver place parmi ces Mémoires. *Laſare Rivière Cent. 4. obſ. 67.* parle auſſi d'un eſtomac, qui fut trouvé dans la cavité droite de la poitrine d'un jeune homme, & qui occupoit la place du poumon dont on ne découvrit aucun veſtige de ce côté.

OBSERVATION CXCV.

Sur un enfant qui rejetta par la bouche un lavement, ſans que cela fut ſuivi d'aucun autre accident, par le même Auteur.

CE n'eſt pas ſans de bonnes raiſons confirmées par l'expérience, que, lorſqu'un malade a pris un lavement & qu'il le rend par la bouche, les Médecins craignent que ce ſymptome, ne ſoit bientôt ſuivi de cette maladie funeſte à laquelle on donne le nom de *paſſion iliaque* ou de *miſerere*; les matiéres contenuës dans les gros inteſtins ne pouvant remonter dans les inteſtins grêles que par la rupture de la valvule que la nature a ſagement placée comme une barriére néceſſaire entre le colon & l'ileon; mais comme il y a exemple de tout dans la nature, la pratique de la Médecine m'a fourni une obſervation contraire à cette théorie : car ayant ordonné un lavement révulſif, à un enfant de deux ans qui avoit une conſtipation de ventre opiniâtre & un vomiſſement, il le rejetta un quart-d'heure après par la bouche, & néanmoins, par l'uſage de quelques remédes tant internes qu'externes, je parvins à le guérir, & il ſe porta dans la ſuite parfaitement bien. Les jeunes Médecins, dans les cas dangereux, ne doivent donc jamais deſeſpérer entiérement de la guériſon d'un malade; mais après avoir fait leur pronoſtic ſelon les circonſtances, ils doivent épuiſer toutes les reſſources de leur Art, & recourir plutôt à des remédes douteux que d'abandonner leur malade. Obſerv. 195.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.

Dec. 2. Ann. 5. 1686. Obſerv. 195.

Notes ſur cette Obſervation.

Je ſçais que mon pere, au mois de Fevrier 1672, parvint auſſi à calmer les accidens d'une colique des plus violentes, qui avoit réduit un Peintre à la derniére extrémité, & qui rendoit par le vomiſſement, non-ſeulement les excrémens, mais les lavemens qu'il prenoit. *Mathieu de Gradibus Pract. Cap. de Vomit.* rapporte qu'une jeune fille attaquée de la paſſion iliaque, après avoir rendu par la bouche, pendant trois jours, les excrémens, les lavemens & les ſuppoſitoires, avoit été guérie par l'uſage de certaines potions incraſſantes. On trouve encore une obſervation à peu-près ſemblable, dans les Ouvrages de *Frederic Loſſius*, au ſujet d'une fille qui n'avoit jamais eu juſqu'alors aucune incommodité; mais qui ſe plaignoit depuis quelque-tems d'une grande peſanteur d'eſtomac & de nauſées très-incommodes, à laquelle on fit prendre un lavement avec du ſucre, parce qu'elle n'avoit pas le ventre libre, & qui après l'avoir rendu par le vomiſſement tel qu'elle l'avoit pris, ſe trouva enſuite guérie.

Voy. les Ephémérides Decur. I. Ann. III. Obſ. 46. & Ann. IX. Obſ. 94.

Fin de la IV. Partie.

TABLE

DES MATIERES

Contenuës dans les Éphémérides de l'Académie des Curieux de la Nature d'Allemagne.

DECUR. 1. ANN. 1. 1670.

Muë des Serpens, leur ponte, leur diſſection, par George Segerus, *Médecin du Roi de Pologne.* Page 1
Vomiſſement de liqueur ſéminale, par Mathieu François Hertodius, *Dr. en Médecine.* 3
Sur la génération du lait dans les mammelles ; ulcére dans cette partie, par le Dr. Jean Ferdinand Hertodius de Totenfeld, *Phyſicien de la Ville de Brinn, Capitale de la Moravie, & de l'Académie des Cur. de la Nat.* 4
Diſſection d'un monſtre à deux têtes, par le Dr. Charles Raygerus. 6
Cerveau d'un Bœuf pétrifié, par le Dr. Jean Théod. Schenckius. 7
Reins humains pétrifiés, par Philippe Jac. Sachs *de* Lewenheim. *Dr. en Médecine à* Breſlaw. ibid.
Excreſcences de la nature de la corne, par M. Zacharie Mannagetta, *Phyſicien de* Znaïm *dans la Moravie.* 8
La parole renduë aux muets, & l'oüie aux ſourds, par Pierre de Caſtro *premier Médecin du Duc de Mantouë.* 9
Cure d'une hydrocéphale, par Alhardus Hermannus Cummius, *premier Médecin de la Ducheſſe de Brunſwik.* 11
Diſſection d'un enfant mort de l'hydrocéphale, par le D. Alhardus Hermannus Cummius. 12
Fœtus attaqué de la petite vérole, dans le ſein de ſa mere, par le Dr. Valentin André Mœllenbroc, *Phyſicien de Hall, & de l'Acad. des Cur. de la Nature.* ibid.
Diſſection de deux Jumelles monſtreuſes, par le D. Jean George Greiſelius *de l'Acad. des Cur. de la Nature.* 13
Le ſafran teint de ſa couleur, le fœtus dans la matrice, par le Dr. Jean Ferdinand Hertodius Totenfeld. ibid.
Fœtus en partie hors de la matrice, qui y rentre après avoir fait quelques cris, par Jean Paterſon Hayn, *Phyſicien d'Eperie dans la Haute Hongrie.* 14
Hypocondriaque dont tous les excrémens étoient noirs, par le même. ibid.
Flux hémorrhoïdal blanc, par Jean Greiſelius. 15
Flamme ſortant de l'eſtomac, par Jean Jacques Piſani, *Médecin de Vienne.* ibid.
Symptome extraordinaire concernant la viſion, par le Dr. Cummius. 16

Crachement de pus périodique & chaque mois, ſans phthiſie, par le Dr. Cummius. 17
Hémorrhagie menſtruelle par le jarret, dans une femme enceinte, par le Dr. Cummius. ibid.
Fœtus trouvé hors de la matrice, dans la diſſection d'une femme d'Orléans, par le Dr. Philip. Jac. Sachs de Lewenheim. 18
Anguilles vivipares, par Joachim George Elſnerus. 19
L'air eſt un aliment pour les Araignées, par M. Chrétien Fréderic Garman *de l'Acad. des Cur. de la Nature.* 20
Cheveux des morts, par Thomas Bartholin. 21
Merlan Hermaphrodite, par Thomas Bartholin. ibid.
Matrice monſtrueuſe, par Regnier de Graaf, *Anatomiſte & Médecin célébre de la Ville de* Delft *en Hollande.* ibid.
Anatomie d'un cerveau de bœuf pétrifié, par Jacques Jean Dobrzensky, *Profeſſeur & Recteur de l'Univerſité de Prague.* 23
Remarques ſur l'Obſervation XXVI. & la précédente, concernant la pétrification du cerveau d'un bœuf, par le Dr. Philip. Jac. Sachs. ibid.
Les Cantharides priſes intérieurement ne ſont pas toujours nuiſibles, par le Dr. David Spilenberger. 24
Antipathie extraordinaire pour la Muſique, par le Dr. Jule Guillaume Mannagetta, *rapportée par* George Sebaſtien Jungius. 25
Le grand bruit eſt contraire à l'incubation, par Chrétien Frederic Garman. ibid.
Diſſection du rat des Alpes ou marmote, par George Jerôme Velsch, *Médecin célébre d'Ausbourg.* 26
Extrait des Obſervations en forme de Lettres ſur les vipéres, par François Redi, *Médecin célébre de Florence de l'Académie Della Cruſca, adreſſées à* Laurent Magalotti *Chambellan du Grand Duc de Toſcane.* 27

DECUR. 1. ANN. 2. 1671.

Diſſection d'une Lionne morte de maladie, par Jean George Greiſelius, *Docteur en Médecine, membre de l'Acad. des Cur. de la Nature.* 40
Deſcription Anatomique des Viſcéres, des Muſcles & du ſquelete de deux Lions, par Laurent Wolfſtrigel, *Profeſſeur d'Anatomie à Vienne en Autriche.* 43
Deſcription Anatomique du Tigre auſſi complete que la précédente, par Laurent Wolfſtrigel. 47
Epilepſie guérie par le feu, par George Segerus, *Médecin du Roi de Pologne.* 49
Araignées mangées ſans aucune incommodité, par le Dr. Simon Scholzius. 50
Mole extraordinaire formée dans la cavité du bas-ventre, par Jean Chrétien Fromman, *Profeſſeur de Philoſophie, & Médecin de Cobourg dans la Franconie.* ibid.
Diſſection d'un enfant né ſans cerveau, par Maurice Hoffman, *premier Profeſſeur de Médecine dans l'Univerſité d'Altorf.* 51
Vents ſortant par le membre viril, par George Wolfang-Wedel, *Médecin*

dans la Principauté du Duc de Saxe-Gotha & membre de l'Académie des Curieux de la Nature. 52
Retirement ſubit du membre viril, par Paul de Sorbait, *Médecin de l'Impératrice Eléonore, de l'Académie des Cur. de la Nature.* 53
Mouſſe terreſtre rampante, monſtrueuſe, par Martin Bernhardi de Berniz. ibid.
Vomiſſement de Crapauds, par George Segerus, *Médecin du Roi de Pologne.* 54
Deſcription Anatomique de la Taupe, par George Segerus. 55
Deſcription Anatomique de deux Hériſſons terreſtres, l'un mâle & l'autre femelle, par Georges Segerus. 56
Femme ayant trois mammelles, par Thomas Bartholin, *Doyen perpétuel de la Faculté de Médecine de Coppenhague.* 57
Pillules rejettées par le vomiſſement, un an après avoir été priſes, par le Dr. Valentin André Moellenbroc, *de l'Acad. des Cur. de la Nat.* 58
Les petits corps étincellans que croyent voir les Épileptiques, ſont un ſigne funeſte, par Philippe Jacques Sachs *de* Lewenheim. ibid.
Egagropile, par Henri Vollgnad, *Médecin de Breſlaw de l'Acad. des Curieux de la Nature.* 59
Epi d'orge remarquable, par Philippe Jacques Sachs *de* Lewenheim, *de l'Académie des Curieux de la Nature.* 60
La graiſſe des Vipéres eſt un bon reméde dans les maladies des yeux, par George Wolfgang-Wedel. 61
Le fiel de Vipére eſt ophthalmique, par le Dr. George Wolfgang-Wedel. 62
Le Cachou employé avec ſuccès dans un flux d'urine continuel, par le Dr. George Wolfgang-Wedel. 63
Lait diſtillant de la mammelle d'un jeune homme, par Simon Scholzius, *un des plus célébres Phiſiciens de Pruſſe.* ibid.
Réſolution d'un Empyeme par l'éruption ſubite de la Gale, par Jean Ferdinand Hertodius *de* Todtenfeld, *Médecin de Moravie.* 64
La frayeur eſt un reméde dans la fiévre tierce, & la fiévre quarte, par Chrétien Fréderic Garman, *de l'Acad. des Cur. de la Nature.* 65
Cryſtal d'Iſlande, par Eraſme Bartholin, *Médecin du Roi de Dannemarc, & Profeſſeur de Mathématiques à Coppenhague.* 66
Expériences concernant la Congélation, par Salomon Reiſelius, *premier Médecin du Comte de* Hanaw. ibid.
Écoulement des vuidanges par les narines, par Paul Amman, *Profeſſeur de Médecine de l'Univerſité de Leipſick, de l'Acad. des Cur. de la Nat.* 67
Flux hémorrhoidal dans un homme, qui paroiſſoit réguliérement chaque mois, par Ehrenfrid-Hagendorn, *de l'Acad. des Cur. de la Nature, & Médecin de Gorlitz dans la Luſace.* ibid.
Pulſation du cœur au côté droit, par le Dr. Wolfgang-Wedel. 68
Uſage des véſicatoires dans les fiévres malignes, par le Dr. Jean Jacques Waldſchmid. ibid.
Hydropiſie guérie par l'urine de Bouc, par le Dr. Salomon Reiſelius. ibid.
Deſcription de pluſieurs Caſtors d'Europe, ou Bievres, par Jean Jacques Wepfer, *Médecin de Schaffouſe en Suiſſe.* 69
Cautéres naturels au bas-ventre & à la poitrine, par Cœſon Gramm,

Profeſſeur de Phyſique à Kiel en Holſace. 84
Extrait de la ſeconde Lettre ſur les Vipéres de François Redi, *Médecin de Florence & de l'Académie della-Cruſca, contenant ſes réponſes aux objections de M.* Charas, *adreſſées à M. l'Abbé* Bourdelot, *& à M.* Alexandre Morus, *à Paris.* 85
Obſervations de François Redi *Médecin de Florence, de l'Académie della-Cruſca, ſur les gouttes & les fils de verre, qui ſe réduiſent en poudre en quelqu'endroit qu'on les caſſe, ou qu'on les rompe, traduites d'Italien en Latin, par le R. P.* Kochansky *Jéſuite, & Profeſſeur de Mathématiques à Prague.* 92

DECUR. 1. ANN. 3. 1672.

SUr une pierre formée ſous la Langue, & tirée avec ſuccès, par Simon Schultzius, *Médecin du Roi de Pologne.* 97
Sur une portion d'inteſtin qui ſortoit du ventre d'un Mendiant, & qu'il portoit pendant, depuis plus de trois ans, par François Bouchard, *Profeſſeur Royal de l'Univerſité de Beſançon.* 98
Sur le pouvoir qu'a la ſimple ſuction, d'attirer le lait dans les mammelles, par le même Auteur. 99
Sur un enfant mort trouvé dans le ventre de ſa mere, après une groſſeſſe de ſeize ans & quelques mois, du même Auteur. ibid.
Enfant monſtrueux expoſé dans une ruë de Lyon le 5. Mars 1671, par le même Auteur. 100
Sur le calcul du Poumon occaſionné par la chaux vive, par le Dr. George Wolfgang-Wedel. 101
Diſſection d'une eſpéce de Veau Marin ou Dauphin du Nord, par Daniel Major, *Profeſſeur d'Anatomie & de Botanique à Kiel.* 102
Sur les propriétés nuiſibles & ſalutaires de la Juſquiame, par George Wolgang-Wedel, *Médecin du Duc de Saxe Gotha, de l'Acad. des Cur. de la Nature.* 113
Sur un chien qui rendit une grande quantité de pierres par l'uréthre, par le Dr. Wolfgang-Wedel. 115
Sur des Pierres & des œufs qui contenoient d'autres pierres & d'autres œufs, par Jerôme Velſchius. 116
Sur les perles qui ſe trouvent dans de certains coquillages de marais, près d'Ausbourg, par Jerôme Velſchius. 117
Sur une mort ſubite, mais douce & tranquille, cauſée par la gangréne du Pancréas; & ſur la force de l'imagination, par Jean George Greiſelius *de l'Acad. des Cur. de la Nature, & Profeſſeur en Médecine.* 118
Sur l'inſenſible tranſpiration dans un corps d'un tiſſu peu ſerré, par le Dr. Jean George Greiſelius. 120
Sur le mercure conſidéré comme l'antidote de la petite vérole, par Sigiſmond Graſſius. 121
Sur l'abbaiſſement de certains terreins, par Jean Louis Witzelius. 122
Gale cauſée par la ſuppreſſion de l'écoulement menſtruel, par Melchior Fribe,

Fribe, *Docteur en Médecine de l'Académie des Curieux de la Nature.* ibid.
Préparation de l'Antimoine Diaphorétique. Ses vertus dans la Pleuréſie & dans les maladies cauſées par les vents, par George Wolfgang Wedel, *Médecin du Duc de Saxe* Gotha. 123
Sur les cautéres à la tête à l'endroit où la ſuture coronale ſe joint à la ſagittale, par le Dr. Cæſon Gramm, *Phyſicien & Profeſſeur en l'Univerſité de Kiel.* 125
Ouverture du corps d'un homme mort d'une colique bilieuſe, par George Segerus, *Médecin du Roi de Pologne.* 126
Sur une criſe ſinguliére, par Simon Schultzius. 127
Diſſection d'un Liévre mâle, par George Segerus. ibid.
Deſcription Anatomique de deux fœtus de Liévre, par le Dr. George Segerus. 129
Sur deux Monſtres, par le Dr. David Spilenberg. 131
Sur le défaut d'artéres ſpermatiques, par Alardus Hermannus Cummenus, *Médecin de la Ducheſſe Douairiere de Brunſwich.* ibid.
Sur le flux menſtruel des femmes tardif ou prématuré, par le Dr. Alardus Hermannus Cummenus. 132
Diverſes obſervations faites à l'ouverture du corps d'un homme, par le même Auteur. 133
Diſſection d'une femme morte de Phthyſie, par le même Auteur. 135
Sur des os rendus par l'anus, par Henry Oldembourg, *Sécrétaire de la Société Royale de Londres.* 136
Sur une petite fille née ſans cerveau, par Jean Jacques Wepfer. 137
Sur le danger qu'il y a à reſpirer les vapeurs du Plomb, par Alardus Hermannus Cummenus. 152
Sur une palpitation de cœur cauſée par l'uſage trop fréquent de la canelle, par le même Auteur. 154
Sur un éternuement répété plus de trois cens fois de ſuite, par Godefroy Schubart, *Médecin de Bregents, de l'Acad. des Cur. de la Nature.* ibid.
Gale Épidémique ſur les Chats, par George Wolfgang-Wedel. 156
Sur une rate incruſtée d'un cartilage oſſeux, par Chrétien Rudnic, *Médecin de Dantzic.* ibid.
D. Henrici Sampſonii *Medici Londinenſis, de Hermaphrodita ſingulari.* 157
Sur un fœtus extrémement monſtrueux, par Henry Sampſon. 158
Sur un œſophage cartilagineux, par le même Auteur. 159
Sur une double Rate, par le même Auteur. 160
Sur une abſtinence extraordinaire de toutes ſortes d'alimens, par le même. ibid.
Sur l'Avaleur de coûteaux de Baſle, par Jean Rodolphe Burkard, *Profeſſeur à Baſle.* 161
Sur le même ſujet, par Jacques Rothius, *Médecin de Baſle.* ibid.
Sur une très-grande avidité de manger des Écreviſſes, accompagnée de ſymptomes ſurprenans, par Martin Bernard *de* Bernitz. 163
Diſſection d'une Loutre, par George Segerus. 164
Sur une perte de mémoire, ſans cauſe apparente, que le malade recouvra dans la ſuite par l'uſage des remédes appropriés à ſon état, par le même Auteur. 165

Sur une fièvre quotidienne & particuliére du bras droit, par André Cnoffelius, *Sécretaire & Médecin aulique de la Cour de Pologne, Conſul de Marienbourg, &c.* 166
Sur une pierre qui a la propriéte de changer de couleur dans certaines circonſtances, comme le Caméléon, appellée Polype minéral, par le méme Auteur. 167
Sur un écoulement d'urine par le nombril, par le méme Auteur. ibid.
Sur la Plique des parties naturelles des femmes, par Paterſon-Hain. 168
Expériences faites ſur la grande Bardane, par le méme Auteur. 169
Sur le rein droit d'une femme, monſtrueux par ſa groſſeur, dont elle rendit quelques portions par les urines, & dont le rein gauche contenoit une pierre d'un volume extraordinaire, par George Segerus. ibid.
Sur la figure en forme de croix du ſel d'Abſinthe, par Jean Daniel Major, *Profeſſeur d'Anatomie & de Botanique, Vice-Recteur de l'Univerſité de Kiel.* 171
Sur un Citron dans un autre Citron, par le méme Auteur. 172
Sur une hémorragie qui ſuccéda à la maladie des yeux, que l'on nomme Nyctalopie, par Jacques Dobrzensky *de Negrepont, Profeſſeur de Philoſophie à Prague.* 173
Sur les pierres qui ſe forment dans le corps du Cheval & du Cochon, par George Wolfgang-Wedel. ibid.
Diverſes expériences Chimiques qui peuvent conduire à des découvertes plus importantes, adreſſées au R. P. Adam Kochanski Jéſuite, par Philippe Talducci *Sur-Intendant des Fortifications de Bohéme.* 174
Sur la couleur d'or aſſez conſtante & durable, que la roſée réduite en conſiſtance d'extrait, communique à l'argent par Daniel Ludovic, *premier Médecin du Prince de Saxe-Gotha.* 183
Sur la perte totale du ſentiment dans toutes les parties du corps, par le méme Auteur. 184
Sur des pouſſes monſtrueuſes, de ſaules trop vigoureux, qui reſſembloient à des fleurs, par L. Sigiſmond Graſſius, *Phyſicien de Schweidnitz.* 185
Sur les vers de la tête, par Jean George Volckamer, *Phyſicien célébre de Nuremberg.* 187
Sur un Emphyſeme, par Paul de Sorbait, *Médecin de l'Impératrice Douairiére Éléonore, Profeſſeur en Médecine, & Membre de l'Acad. des Cur. de la Nature d'Allemagne.* 188
D. Pauli de Sorbait, *de ingravidatione ſine membri virilis intromiſſione.* 189
Sur le craquement des os, par George Sebaſtien Jungius, *de l'Acad. des Cur. de la Nature.* ibid.
Sur un enfant ſans tête, par Jean Jœniſius, *Médecin de Breſlaw.* 191
Sur la partie gauche de la máchoire d'une femme qui ſe ſépara d'elle-méme, & qui fut tirée de la bouche ſans effort, par Charle Raygerus. 192
Sur les valvules du cœur oſſifiées, par Charles Raygerus. 193
Sur une pierre trouvée dans la véſicule biliaire d'une femme, par le méme Auteur. 194
Sur l'Amome arabique, par Jacques Breynius, *Botaniſte célébre.* 195
Sur une amande du Cap de Bonne Eſpérance, couverte d'un duvet reſ-

ſemblant à de la ſoye , par le méme Auteur. 196
Sur un bois de Guinée , couleur de citron , qui a l'odeur & le goût de la Coriandre , par le méme Auteur. ibid.
Sur la racine du Jaca , par le méme Auteur. 197
Sur la racine de Tauzarghanta , ou Tauzarghenta , par le méme Auteur. ibid.
Sur le Tacamahaca liquide , par le méme Auteur. 198
Sur une réſine de Guinée qui reſſemble à l'Ambre , par le méme Auteur. 199
Sur une terre de Guinée d'une très-mauvaiſe odeur , par le méme Auteur. 200
Sur un fœtus monſtrueux , par Henri Volgnad , *Médecin de Breſlaw , Membre de l'Académie de cette Ville.* ibid.
Sur un morceau d'Ambre d'un groſſeur extraordinaire , par le méme Auteur. ibid.
Sur un reméde contre la morſure des chiens enragés , par Chriſtophle Roeſler , *premier Médecin de* Jean Chriſtian , *Prince de Bregents.* 201
Sur le venin de la Ciguë , par le méme Auteur. 202
Sur une femme groſſe , par le méme Auteur. ibid.
Lettre de Caſpard Bauhin , *à M.* Vogler *le pere , ſur des faits d'Anatomie.* ibid.

DECUR. 1. ANN. 4. & 5. 1673. & 1674.

SUr les Vers des oreilles , par Charles Raygerus. 205
Sur une plaie à l'une des mammelles , d'où il ſortit de la biére , par le Dr. Jacques Braunius. 206
Sur les fonctions de la Luette , par le méme Auteur. ibid.
Sur la difformité de différentes parties du corps par défaut , & par excès dans un méme ſujet , par Antoine Pozzis, *Médecin de l'Empereur.* ibid.
Sur une douleur d'eſtomac fort extraordinaire , par le méme Auteur. 207
Sur une Épilepſie produite par une cauſe fort ſinguliére , par le méme Auteur. 208
Sur une Palpitation de cœur extraordinaire , par le méme Auteur. ibid.
Sur une Hydropiſie remarquable , par le méme Auteur. 209
Sur un Grillon qui étoit entré dans l'oreille d'un homme , tandis qu'il dormoit, par André Cnoeſſelius , *Sécretaire & Médecin du Roi de Pologne.* ibid.
Sur une matrice cartilagineuſe , par le méme Auteur. 210
Sur un enfant monſtrueux , dont la peau par ſa couleur & par ſa dureté , reſſembloit à celle d'un cochon de lait , par le méme Auteur. ibid.
Sur une pierre trouvée dans la matrice d'une petite fille de cinq ans , par le méme Auteur. 211
Sur une deſtruction totale de la Luette , cauſée par une fluxion , par le Dr. Nicolas Guillaume Beckers. ibid.
Sur une obſtruction de l'œſophage , par le méme Auteur. 212
Sur une ſueur qui n'étoit ſenſible que ſur la moitié du corps , par George Francus , *Profeſſeur en Médecine à* Heidelberg , *de l'Académie des Cur. de la Nature.* ibid.
Sur une antipathie extraordinaire , par le méme Auteur. ibid.
Sur l'arbre de l'Iſle de Ceilan qui porte la cannelle, & ſur l'arbre du Japon qui produit le Camphre , par Jacques Breynius , *Botaniſte célébre.* 213

Sur une écorce Aromatique des Indes Orientales, qui reſſemble à la cannelle ; par le même Auteur. 215
Sur le Mogorus des Indes, par le même Auteur. ibid.
Sur l'oignon de Lys vomitif du Cap de Bonne Eſpérance, par le même Auteur. 216
Sur le Chryſocome ou Stœchas igneſcens, *par le même Auteur.* 217
Sur le Convolvulus heptaphyllus, Indicus, villoſus, *par le même Auteur.* ibid.
Sur une plante grimpante de l'Iſle de Ceilan, à feüilles de Lierre, par le même Auteur. ibid.
Sur un petit Apocyn des Indes, à feuilles de Nummulaire, par le même Auteur. 218
Sur le Bugloſſum Echioides, Indicum, convolvuli cærulei minoris folio, *par le même Auteur.* ibid.
Sur le ſens de l'oüie des poiſſons, par le Dr. George Segerus. ibid.
Sur une gangréne qu'un enfant apporta en naiſſant, cauſée par l'impreſſion d'une frayeur, dont la mere avoit été ſaiſie pendant ſa groſſeſſe, par le même Auteur. 219
Sur le Selago tertia Thalii, *par* Jacques Breynius. 220
Sur le Fungus Coriaceus, quercinus, hæmatodes, *par le même Auteur.* 221
Sur un jeune homme dont les mains avoient un forte odeur, de ſoufre, par Jean Schmidius, *Phyſicien de Dantzic.* 222
Sur un Veau monſtrueux, par le même Auteur. 223
Sur l'amputation de la rate dans un chien vivant, par Timothée Clark. 224
Sur l'amputation de la rate faite à un homme vivant, par le même Auteur. 225
Sur la diſſection du corps d'un homme qu'on croyoit hydropique, par le Dr. Hiarne. 226
Sur les hippolithes ou pierres qui ſe forment dans diverſes parties du corps des Chevaux, par Luc Schroeckius, *Phyſicien d'Ausbourg.* 230
Sur le Bezoard de bœuf, par le même Auteur. 233
Sur une ſource d'eau inflammable, par le Dr. Henri Vollgnad. 234
Sur un ulcére au rectum, maladie Endémique dans le Bréſil, par Fréderic-Lachmund, *Médecin de* Hildesheim *dans l'Électorat de Tréves.* 237
Sur les vers qui ſe forment aux pieds, aux reins & au ſcrotum, *en Affrique, par le même Auteur.* ibid.
Sur une gangréne ou mortification qui arrivoit chaque mois, à une fille de vingt-trois ans, à l'extrémité des doigts, des oreilles, du nez, &c. par le même Auteur. 238
Sur une excreſcence de la nature de la corne, que portoit une femme à la partie ſupérieure du pied, par le même Auteur. 239
Sur différens oiſeaux trouvés dans le territoire de l'Évêché de Hildesheim, *& dans les environs, tels que des Tarins, des Linottes, des Moineaux, des Hirondelles & des Alouettes, qui n'étoient point de la couleur de ceux de leur eſpéce ; mais entiérement blancs, par le même Auteur.* ibid.
Sur un Rat blanc, par le même Auteur. 240
Diſſection d'un Cadavre d'une femme, morte peu après ſes couches, par Claude Sylvius, *Médecin de l'Hôpital de Leyde, le premier Juillet 1664. par* Mathieu Paiſenius, *Médecin de Hambourg.* ibid.

Autre dissection d'un cadavre d'un homme mort d'un crachement de sang, faite dans l'Hôpital de Leyde, le 2. Décembre 1664. par Sylvius, *par le même Auteur.* 242
Sur la dissection du corps d'un homme mort d'une jaunisse, faite au mois de Décembre 1664. par le même Anatomiste, par le même Auteur. 244
Dissection du corps d'une femme enceinte & hypochondriaque, morte d'un crachement de sang, faite le 8. Fevrier 1665. par le même Anatomiste, par le même Auteur. 245
Sur un enfant de huit mois, disséqué publiquement par Cl. J. Hornius, *par le même Auteur.* 247
Sur une tête humaine disséquée publiquement dans l'Amphithéâtre de Leyde, au mois d'Août 1664. par le même Anatomiste, par le même Auteur. 248
Sur les follicules ou poches du Musc, par Daniel Ludovic, *premier Médecin du Duc de Saxe Gotha.* 249

DECUR. 1. ANN. 6. & 7. 1675. & 1676.

Sur une sueur de Vers, par Chrétien François Paulin, *de l'Acad. des Cur. de la Nat. & Médecin de l'Evêque & Prince de Munster.* 251
Sur une maladie grave de l'estomac, que mal-à-propos l'on jugeoit être dans les poumons, par Joël Langelot, *premier Médecin du Duc de Holstein, & de Sleswik.* 252
Sur un mal de tête, sur lequel le cours du soleil paroissoit influer, par le même Auteur. 253
Sur l'utilité des Sang-sues dans les maux de tête, par le même Auteur. 254
Sur deux sortes de sueurs, l'une noire & l'autre sanglante, par le même Auteur. 255
Sur un écoulement très-abondant, d'une eau claire & limpide par l'oreille gauche, après une chûte, par le même Auteur. ibid.
Sur la vertu balsamique & vulnéraire du Cachou, par le Dr. Ehrenfridius Agendornius, *Médecin de Gorlits.* 256
Sur la manière de recueillir le sel de l'air, & le soufre du soleil, par Sigismond Elsholtius *de l'Acad. des Cur. de la Nature, & Médecin de l'Electeur de Brandebourg.* 257
Histoires remarquables de différentes personnes qui sont restées un tems considérables sous l'eau, sans en avoir été suffoquées, par le Dr. Joël Langelot. 258
Sur la manière de préparer le sel volatil de Cresson d'eau, adressée à M. Joël Langelot, *par* Bernard Below, *Médecin ordinaire du Roi de Suéde.* 259
Sur l'espéce d'Esquinancie, qui accompagne quelquefois les rougeoles malignes, par Daniel Wincler, *Médecin des Princes de Bregents.* 260
Sur un vomissement de sang occasionné par la suppression des régles, par Daniel Wincler. ibid.
Sur une Epilepsie guérie par la perte subite de la vûë, par le Dr. Daniel Wincler. 261
Sur une Dartre au bras qui fut suivie de la mort du malade, par le Dr. Daniel Wincler. 262

Sur l'Artériotomie, *par* Jean Dolæus, *Médecin de la Cour de Naſſau.* ibid.
Sur une éruption de régles très-prématurée, *par le même Auteur.* 263
Sur une femme qui n'a jamais été réglée, *& qui a cependant eu des enfans*, *par le même Auteur.* ibid.
Sur une ſueur de couleur bleuë, *à l'hypocondre droit*; *par le même Auteur.* ibid.
Sur la diſſection du cadavre d'un homme, *par le* Dr. Jean George Volkamer, *Phyſicien célébre de Nuremberg.* 264
Sur une Geniſſe à deux têtes, *née en 1673.* à Stade *dans le Duché de Breme*, *par* Chriſtophle Lipſtorpius. 267
Sur les Noyés, *par* Godefroy Schubart, *Médecin de Bergents*, *pour ſervir de réponſe à l'Obſervation XX. de* Joël Langelot. ibid.
Sur les Noyés de Suéde, *par un Anonyme*, *ou ſeconde réponſe au* Dr. Langelot. 269
Sur une Épilepſie occaſionnée par une inciſion faite au gros orteil du pied gauche, *par* George Abraham Merclin, *Médecin de Nuremberg.* 270
Sur une ſueur jaune, *après avoir pris de la Rhubarbe*, *par* Chrétien Mentzelius, *premier Médecin de l'Électeur de Brandebourg*, *de l'Acad. des Curieux de la Nature.* 271
Sur la Badiane de Moſcovie, *par* Jean Sigiſmond Elsholtius, *Médecin ordinaire de l'Électeur de Brandebourg*, *de l'Acad. des Cur. de la Nature.* 272
Sur une goutte vague qui fut ſuivie de la mort du malade, *par le* Dr. André Knoefelius. ibid.
Sur la communication de l'air à l'oreille, *par la bouche*, *par le méme Auteur.* 273
Sur la guériſon d'une fiévre continuë, *d'une maniére fort extraordinaire*, *par le méme Auteur.* ibid.
Sur une hémorragie par le nez, *par* Godefroy Chrétien Wincler, *Médecin de Bregents de l'Acad. des Cur. de la Nature.* 274
Sur une obſtruction au bas-ventre, *par une cauſe fort extraordinaire*, *par le méme Auteur.* ibid.
Sur la tranſmutation du Fer en Cuivre, *par le* Dr. Wolfgang-Wedel, *de l'Acad. des Cur. de la Nature.* 275
Sur la régénération de l'eſprit de vitriol; *par le méme Auteur.* 277
Sur l'art de rétablir les humeurs de l'œil, *qu'il paroît que les anciens n'ont pas ignoré*, *par le* Dr. Elsholtius. ibid.
Sur une peau de Muſc, *par* George Segerus, *Médecin du Roi de Pologne.* 280
Sur une noix des Indes ou petit Coco, *qui repréſente une téte de ſinge*, *par le méme Auteur.* 282
Sur un abſcès au nombril qui donna lieu de découvrir une Phthyſie univerſelle qui cauſa la mort à la malade, *par* Simon Schultzius. 283
Sur la Plique Polonoiſe, *par le méme Auteur.* 285
Sur la Rage, *par le méme Auteur.* 290
Sur une femme qui n'avoit jamais eu l'écoulement périodique de ſon ſexe, *par le méme Auteur.* ibid.
Sur la mobilité de l'os Frontal d'une fille, *par le* Dr. Lachmund. ibid.
Sur des Vers trouvés dans le foye de pluſieurs animaux, *& ſur-tout de Brebis*, *de Geniſſes & de jeunes Taureaux*, *par* Jean Chrétien Frommann, *Dr. en Médecine*, *& Profeſſeur de Philoſ. au Collége de Cobourg en Franconie.* 291

Sur un Serpent qui ſortit du corps d'une femme, par le même Auteur 294
Sur le danger qu'il y a, à manger des chairs d'animaux malades, par Jean Michel Fehr, *Préſident de l'Académie des Cur. de la Nature.* 301
Sur de l'urine qui étoit lumineuſe dans l'obſcurité, par le Dr. Salomon Reiſelius. 302
Sur des larmes de ſang, par Charles Raigerus. 303
Sur l'Épilepſie des enfans, par le même Auteur. 304
Diſſection de deux Fœtus, par le même Auteur. 305
Sur l'efficacité de l'huile de lin dans le crachement de ſang, par le même Auteur. 307
Sur un Serpent qui ſortit du corps d'un homme après ſa mort, par le même Auteur. 309
Sur un nouveau remède contre la goutte, adreſſé à M. Sebaſtien Scheffer, *par M.* Ericus Mauricius. 311
Sur le Moxa *de la Chine, remède ſpécifique contre la goutte, adreſſé à M.* Henri Volgnad, *Médecin de Breſlaw, par* Jean Sigiſmond Elsholtius. 312
Sur une Luette double, par Luc Schroeckius. 315
Sur l'uſage & les effets ſalutaires de l'étuve des Corroyeurs, qui ſe nomme en Allemand Lohbad, *par le même Auteur.* 316
Sur une femme dont l'éruption des régles eſt toujours précédée de véſicules qui ſe forment derriere chaque oreille, par Simon Schultzius. 318
Sur un homme à qui la ſeule imagination procura l'effet d'un purgatif, par Chrétien François Paulin, *Médecin de l'Evêque & Prince de Munſter, de l'Académie des Curieux de la Nature.* ibid.

DECUR. 1. ANN. 8. 1677.

Sur les enfans dont la fontanelle eſt fermée en naiſſant, par le Dr. Jean Daniel Major. 319
Sur un éclair qui mit le feu à de l'eſprit-de-vin, par le même Auteur. 320
Sur la cire des Roſes, par le même Auteur. ibid.
Sur deux Hermaphrodites, par Chrétien Mentzelius, *Médecin de l'Électeur de Brandebourg.* 321
Sur la goutte des jeunes gens & des enfans, par Simon Schultzius. 323
Sur des Vers rendus, non ſeulement par le haut & par le bas, mais par la verge avec l'urine, par le même Auteur. 324
Sur la maniére dont les Hirondelles recouvrent la vûë, après l'avoir perduë par quelques bleſſures, par le Dr. Jean Sigiſmond Elsholtius. ibid.
Sur le flux hémorrhoïdal dans les enfans, par Simon Schultzius, *Médecin de Breſlaw.* 325
Sur un piſſement de ſang très-abondant, ſans que la ſanté de la perſonne qui l'éprouvoit, en fût altérée, par Jean Mathias Neſter, *Médecin célébre de Berwarld.* ibid.
Sur une matiére lumineuſe qui ſortoit des yeux d'un homme, tandis qu'il écrivoit, par Salomon Reiſelius. 327
Sur la chute du Cartilage xiphoïde dans un enfant, & ſur un mouvement contre nature du Cartilage thyroïde, par le Dr. George Segerus. 328

Sur une ceſſation prématurée des régles, ſans aucunes ſuites fâcheuſes, par le même Auteur. 329
Sur un enfant monſtrueux, par Abraham George Mercklin, *Médecin de Nuremberg.* ibid.
Sur une douleur de tête, occaſionnée par une pierre qui fut trouvée après la mort du malade, entre la dure & la pie-mere, par le même Auteur. 330
Sur de très-groſſes pierres trouvées dans le méſentére, & le Pancréas d'une femme, par le même Auteur. ibid.
Sur des Vers trouvés dans du ſel, par Chrétien François Paulin, *de l'Acad. des Cur. de la Nature, Médecin de l'Evêque & du Prince de Munſter.* 331
Sur une Dartre noire, par Charles Raygerus. 332
Sur une douleur de dents extraordinaire, que rien ne put calmer que l'opium, par le même Auteur. 333
Sur une Dyſſenterie Épidémique, par le même Auteur. 334
Sur une petite fille née ſans cerveau, par le même Auteur. 335
Sur un ſommeil extraordinaire par ſa dureté, par le Dr. Daniel Ludovic, *Médecin du Duc de Saxe Gotha.* 336
Sur une douleur qui n'affectoit qu'un des côtés de la tête, & qui fut guérie par la rupture ſpontanée de l'artére temporale, par Jean Guillaume Beckers, *Médecin de l'Empereur.* 339
Sur une ſource d'eau couleur de ſang, qui parut tout à coup dans les foſſés de Berlin, par le Dr. Jean Sigiſmond Elsholtius. 340
Sur un Épi de froment, qui fut trouvé dans une tumeur, par le Dr. Paullin. 346
Sur un malade à qui on fit prendre une dragme entiére de gomme gutte, ſans correctif, par le même Auteur. 347
Sur une petite vérole accompagnée d'une éruption de Vers, par les pores de la peau, par le Dr. Jean Schmid, *Profeſſeur de Phyſique à Dantzic.* ibid.
Sur une petite fille qui avoit du lait dans les mammelles peu de jours après ſa naiſſance, par le même Auteur. 348
Sur une excrétion d'urine très-noire, dont la couleur n'annonçoit cependant rien de funeſte, par le même Auteur. ibid.
Sur le danger qu'il y a à faire un trop grand uſage de l'huile de Succin, par le même Auteur. 350
Sur un engorgement de l'uréthre par du gravier, qui cauſa la mort du malade, par le même Auteur. 351
Sur une tumeur à la rate, qui fut diſſipée par l'accouchement, par le même Auteur. 352
Sur une petite fille qu'on avoit cruë morte, & qui fut rappellée à la vie, par le même Auteur. 354
Sur les Amandes améres, que quelques Auteurs prétendent être nuiſibles, & même mortelles à certains animaux, par les Sécretaires de l'Académie des Curieux de la Nature. 355
Sur des Vers trouvés dans la veine ranule, par le même Auteur. 357

DECUR. 1. ANN. 9. & 10. 1678. & 1679.

Sur le Doronic (Arnica ,) qui eſt une vraie Panacée dans les cas de chutes , par M. Jean Michel Fehr. 358
Sur un Agneau monſtrueux , né & diſſéqué à Altorf , par M. Maurice Hoffmann. 363
Sur les Vers de la matrice , par L. Benjamin Scharffius. 366
Sur des Vers trouvés dans les ventricules du cœur , par M. Godefroy Samuel Poliſus. 367
Sur une Épilepſie d'une femme en couche , guérie par un véſicatoire , par le même Auteur. 368
Sur une mole monſtrueuſe , par M. Alphonſe Khonius. ibid.
Sur un accouchement monſtrueux cauſé par une force ſurprenante de l'imagination , par le même Auteur. 369
Sur le Ver qui cauſe la douleur de dents , par M. Jean Nicolas Pechlin. ibid.
Sur un faux Polype du cerveau & de la matrice , par le même Auteur. 370
Sur un flux menſtruel arrivé à l'âge de trois ans , & ſur des fleurs blanches qui parurent à l'âge de ſept ans , par le même Auteur. 371
Sur le Tuf cartilagineux des membranes , & des artéres , par le même Auteur. 372
Sur des calculs en forme de pois , rendus librement par le Périnée , par le même Auteur. 373
Sur les follicules ou poches du muſc , par M. Daniel Ludovic. 374
Sur une paſſion hyſtérique guérie par le Mariage , par M. Jean Schmid. 375
Sur une Hydrophobie cachée pendant 20. ans , par le même Auteur. 377
Sur une goutte aux pieds contagieuſe , par le même Auteur. 378
Sur une contagion ſurprenante de la Phthyſie , par le même Auteur. 379
Sur une Antipathie ſinguliére , par le même Auteur. ibid.
Sur une fraude Médicale ſalutaire , par le même Auteur. 380
Sur une extinction de voix ſurprenante , par le même Auteur. 381
Sur une douleur violente de colique , cauſant une inſenſibilité à la peau , par le même Auteur. 382
Sur des calculs de la trachée-artére , qui cauſoient une toux violente , par le même Auteur. 384
Sur le danger d'ouvrir la veine dans l'enrouëment , par le même Auteur. 385
Sur des Fungus *humains , par* L. Chrétien Fréderic Garmann. ibid.
Sur la couleur noire de l'urine , & de la féroſité du ſang , par Sigiſmond Graſſius. 387
Sur l'efficacité des Ventouſes ſcarifiées , par le même Auteur. 388
Sur une femme enceinte mélancolique , qui ne put être guérie que par des vomitifs , par M. Ehrnefroid Hagendorn. ibid.
Sur le Succin foſſile , & la pierre Bélemnite , par M. Sigiſmond Elsholtius. 389
Sur l'ouverture du cadavre d'un homme mort d'une paſſion iliaque , par M. Luc Schroeckius , *fils de Luc.* 390
Sur une diarrhée cauſée par une peur , & ſur un lavement rejetté par la bouche , par M. George Segerus. 392

Sur une femme velue, & barbue, par le même Auteur. 393
Sur l'Anatomie d'une femelle de Veau marin, par le même Auteur. ibid.
Sur un rein monstrueux; *par M.* Sebastien Scheffer. 396
Sur un petit sac membraneux rempli de petits calculs, attaché au foye, par M. Godefroy Samuel Polisius. 398
Sur une Idiosyncrasie surprenante, par M. Godefroy Samuel Polisius. 399
Sur un épi de froment avalé, & enfin sortant par le dos, par le même Auteur. ibid.
Sur une Hémiplégie causée par une Ischurie, par M. Charles Raygerus. 400
Sur des dents tardives, par le même Auteur. 401
Sur une Dysurie mortelle, par M. Jean Spechtius. ibid.
Sur les yeux & les langues des Serpens de l'Isle de Malte, par M. Simon Aloysius Tudecius. 404
Sur l'intestin colon *blessé, & réuni avec la plaie de l'Hypogastre, par. M.* Simon Aloysius Tudecius. 406
Sur une plaie profonde du cerveau, tendant à cicatrice, par le même Auteur. 407
Sur une mort imprévuë, occasionnée par des ris, par le même Auteur. 409
Sur le Moxa d'Allemagne, pour la goutte, par M. Jean Dolæus. ibid.
Sur le craquement des os, par le même Auteur. 411
Sur une fille à deux langues, par le même Auteur. ibid.
Sur une pierre sous la langue, par M. Samuel Ledelius. 412
Sur l'Abscès des testicules, & sur l'Hydrocéle par M. Daniel Ludovicus. ibid.
Sur le soufre, matrice de la lumiére, par M. George Wolffgang-Wedel. 414
Sur la salive, préservatif universel & naturel contre toute contagion, répanduë dans l'air, par M. Jacques-Jean Winceslas Dobrzensky de Négrepont. 416
Sur un Vieillard âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, à qui il poussoit une dent, par L. Chrétien Fréderic Garmann. 421
Sur l'Anatomie de la Torpille, tirée du Livre de M. Etienne Lorenzini : *intitulé : Observations sur les Torpilles, publié à Florence, en l'an 1678. in-4°. par le R. P.* Adam Kochansky, *Prêtre de la Société de Jesus, Mathématicien très-célébre.* 422
Sur la propriété d'engourdir de la Torpille, tirée du même Livre, de M. Etienne Lorenzini. 426
Sur les conduits choledoques de la Loutre, tirée du même Livre, de M. Etienne Lorenzini. 431
Sur les Langues des poissons, tirée du même Livre, de M. Etienne Lorenzini. 432
Sur une membrane particuliére qui enveloppe le fœtus du Sanglier, tirée du même Livre, de M. François Redi. 434
Sur les Hémorrhoïdes des petits enfans, & sur un foie monstrueux, de M. Charles Offredi. ibid.
Sur une fausse Ischurie de 17. jours, suivie de la mort, de M. Alphonse Kohnias. 435
Sur une grande quantité de pierres dans la véscule du Fiel, par M. Chrétien Mentzelius. 437
Sur une obstruction du ventre, mortelle, causée par le fromage, par le même Auteur. 438

Sur un muet qui parloit tous les jours, depuis midi juſqu'à une heure, par M. Salomon Reiſelius. 439
Sur un inſecte nouveau de Czierck, dont la piqueure fut mortelle aux hommes, & aux animaux, par un Anonyme. 441
Sur une ſurpriſe extraordinaire & mortelle, par M. Godefroy Schultzius. 443
Sur une ſuture du crâne, qui s'ouvroit, par M. Jean Burgius. ibid.
Sur le changement de couleur d'une Choroïde, par M. Etienne Spleiſius. 445
Sur différentes curioſités des Indes, par M. Jean Otton Helbigius. ibid.

DECUR. 2. ANN. 1. 1682.

Sur une Catalepſie périodique, par M. Jean Michel Fehr. 453
Sur le Moxa *d'Allemagne, par M.* George Wolfgang-Wedel. 456
Sur un Œuf de poule dont la coquille étoit empreinte de la figure d'un Serpent, par M. André Cleyerus. 458
Sur pluſieurs corps Sphériques trouvés dans le ventricule d'un homme, par M. Cleyerus. 459
Sur trois plaies conſidérables, par M. George Francus. 461
Sur des Mouches en forme de Couſins, de Poux, de Grillons, & autres, par M. Chrétien Mentzelius, *& par M.* Jean Abraham Ihle. 462
Sur l'arrière faix retenu dans l'Utérus, par Mr. Chrétien Mentzelius. 464
Sur une fille, qui devint muette par la petite vérole, & qui fut guérie ſept ans après par la nature, lorſqu'on s'y attendoit le moins, par M. Jean Dolæus. 465
Sur une femme qui n'eut point ſes Régles, ni avant, ni pendant, ni après ſon accouchement, par M. Jean Georges Sommerus. 466
Sur un vomiſſement cauſé par l'application aux jambes d'une décoction de Crocus Metallorum, *par M.* Jean Georges Sommerus. 467
Examen Anatomique de la Lamproie, par M. Jean de Muralto. ibid.
Examen Anatomique de la grande Truitte, par M. Jean de Muralto. 469
Examen Anatomique d'une Chauve-Souris ſemelle, par M. Jean de Muralto. 470
Sur l'Anatomie de la Belette, par M. Jean de Muralto. 471
Sur l'Anatomie de l'Aigle, par M. Jean de Muralto. 472
Le Hibou commun, par M. Jean de Muralto. 473
Sur un Hibou rare qui habite les Rochers, par M. Jean de Muralto. 474
Anatomie du poux, par M. Jean de Muralto. 475
Anatomie de la Puce commune, par M. Jean de Muralto. 476
La Puce des fleurs de Scabieuſe, par M. Jean de Muralto. ibid.
Anatomie du Frelon, par M. Jean de Muralto. 477
Anatomie de la Punaiſe des murs, & du bois, par M. Jean de Muralto. 478
Examen Anatomique du Grillon ſauvage, par M. Jean de Muralto. 479
Le grand Limaçon rouge terreſtre, par M. Jean de Muralto. 483
Anatomie de l'eſpéce de Scarabée appellée Scarabæus Majalis Foliaceus, *par M.* Jean de Muralto. 484
Anatomie d'un Singe, par M. Jean de Muralto. 485
Le Taupe-Grillon, par M. Jean de Muralto. 487

Le Scarabée des Lis, *par M.* Jean de Muralto. 489
Anatomie de la Mouche commune, *par M.* Jean de Muralto. 490
Anatomie du Hériſſon terreſtre, *par M.* Jean de Muralto. 493
Le Scorpion, *par M.* Jean de Muralto. 495
Le Ver luiſant, *par M.* Jean de Muralto. 496
Sur une maladie cauſée pour avoir mangé des racines d'Aconit, *par M.* Jean Louis Hanneman. ibid.
Sur un Ver ſorti par le paſſage de l'urine, *par M.* Jean Pierre Albrechtus. 497
Sur une Hydropique qui fut guérie par l'écoulement des eaux à travers les Hypocondres, *par M.* Jean Pierre Albrecht. 498
Pourquoi on a quelquefois tant de peine à faire ſortir les vents qui ſe forment dans le corps humain, *par* M. Jean Pierre Albrecht. 499
Sur une deſcente de l'Utérus & de la veſſie urinaire, *par M.* Jean Conrad Peyerus. 500
Sur les Levreaux, *les entrailles des Saumons*, *l'inteſtin* cœcum, *le ventricule*, *& les reins de l'Oye*, *par M.* Jean Conrad Peyerus. 501
Sur l'Anatomie d'une fille, *qui mourut d'un Cancer à la mammelle*, *& d'une corruption ſurprenante de preſque tous les viſcéres*, *par M.* Georges Abraham Merclinus. 505
Sur des petits os trouvés dans le tronc deſcendant de la grande artére, *& dans les deux rameaux cœliaques*, *par M.* Georges Abraham Merclinus. 506
Sur une fracture circulaire du crâne, *qui fut guérie*, *en emportant l'os*, *par M.* Georges Abraham Merclinus. ibid.
Sur une perte de la parole très-ſinguliére, *par M.* Pierre Rommelius. 508
Sur une ſalivation critique & ſalutaire dans la phtyſie, *par M.* Jean Paul Wurffbain. ibid.
Sur le prolongement de la dure-mere qu'on appelle la faulx oſſifiée, *par M.* Charles Offredus. 510
Anatomie de la Taupe, *par M.* Guntherus Chriſtophle Schelhammerus. ibid.
Une pierre trouvée dans le cerveau, *par M.* Guntherus Chriſtophle Schelhammerus. 514
Un vomiſſement arrêté mal-à-propos, *par M.* Chriſtophle Seligerus. 515
Sur une Épilepſie cauſée par une fomentation de décoction de Juſquiame, *par M.* Chriſtophle Seligerus. ibid.
Effets terribles de la Citroüille, *par M.* Chriſtophle Seligerus. ibid.
L'utérus tiré malheureuſement au lieu du fœtus, *par M.* Chriſtophle Seligerus. 516
Fœtus monſtrueux, *par M.* L. Balthaſar Chilianus. ibid.
Sur une Plante ſinguliére, *par M.* Hermann Nicolas Grimm. 517
Sur l'arbre de Benjoin, *par M.* Hermann Nicolas Grimm. 518
Sur l'arbre du Camphre, *par M.* Hermann Nicolas Grimm. 519
Anatomie d'une Brebis, *qui portoit un fœtus*, (*faite dans l'Amphitéatre Anatomique d'*Altdorff, *au mois de Fevrier de l'an 1680*,) *par M.* Jean Maurice Hoffmann. 520
Sur le Mercure de Saturne, *par M.* Georges Wolffg. Wedelius. 523
Le cerveau ſortant de la groſſeur d'une pomme, *d'un crâne rongé par un Cancer*, *par M.* Emanuel Konig. 524

Coque de Maldive, & de Moſambique. L'écorce de Santal-Citrin, les Ruſa-Ray noirs & blancs. L'écorce Sæda. L'écorce contre la pleuréſie, par M. Hermann Nicolas Grimm. 525
Eſpéce inoüie d'Hydropiſie de l'abdomen, qu'on doit peut-être appeller Enkiſtée ou avec follicule, par M. Georges Abraham Merclinus. 527

DECUR. 2. ANN. 2. 1683.

Sur une plaie à la téte qui fut ſuivie de la maladie qu'on nomme Plique, *par M.* Michel Fehr. *Préſident de l'Acad. des Cur. de la Nature.* 528
Sur la culture de l'Indigo dans les Indes Orientales, & ſur la maniére d'en extraire la matiére colorante, par M. Herbert de Jager. 529
Sur une eſpéce de Lépre obſervée dans l'Iſle de Java, par André Cleyerus, *Médecin & Sénateur à Batavia, de l'Acad. des Cur. de la Nature.* 531
Sur un Crapaud monſtrueux par ſa groſſeur, par M. Chrétien Mentzelius, *premier Médecin de l'Électeur de Brandebourg, & Membre de l'Académie des Curieux de la Nature.* 532
Sur un ſerpent des Indes Orientales qui dévore & avale un Buſte ſauvage tout entier, par M. André Cleyerus. 533
Sur le Milan, par Jean de Muralto, *Médecin de Zurich, & par le Dr.* Vagnerus. 537
Par le méme Auteur; ſur un Butor dont il fit la diſſection le 19. Novembre, avec le Dr. Théodoric Zwickius. 539
Sur les os du corps humain employés avec ſuccès dans la dyſſenterie, par le Dr. Samuel Ledelius, *Médecin de Siléſie.* 540
Sur l'effet ſalutaire du Cautére dans la goutte ſciatique, par Jean Louis Hannemannus, *Prof. en Médecine à* Kiel, *dans le Duché de* Holſtein. 541
Sur un enfant dont la langue étoit trop longue, par le méme Auteur. 542
Sur la maniére dont il faut remédier aux accidens que cauſe l'eau-forte lorſqu'on en a avalé, par le méme Auteur. 543
Sur l'eſpéce de mouche qui ſe forme dans le vinaigre, ou dans la biére aigrie, par Chrétien Mentzelius, *Médecin de l'Électeur de Brandebourg.* ibid.
Sur des eſpéces de Diamans du Comté de la Lippe en Weſtphalie, *par* Mathias Tilingius *de l'Académie des Cur. de la Nature.* 545
Sur la Salamandre, par le méme Auteur. 547
Sur le Lin incombuſtible ou l'Asbeſte que nous nommons Amiante, par le méme Auteur. 548
Sur un homme attaqué de fiévre maligne qui, quoiqu'il eut rendu des urines extrémement noires, guérit cependant de ſa maladie, par le méme Auteur. 553
Sur le ſel ammoniac purifié & ſublimé, par le méme Auteur. 556
Sur l'Arcanum Vitrioli, par le méme Auteur. 558
Sur le mercure Diaphorétique, par le méme Auteur. 559
Sur le ſel volatil d'Hirondelles, par le méme Auteur. 560
Sur la génération des Vers dans les plantes pourries, par le méme Auteur. 561
Sur la génération des Vers & des Araignées dans les Champignons, par le méme Auteur. 562

Sur une Cachexie incurable, par le Dr. Jean Lechelius. 566
Sur la Cure d'une Paraliſie des organes de la reſpiration, qui ſe manifeſta ſous l'apparence d'un Aſthme ſec, par le Dr. Benjamin Scharfius. 569
Sur deux enfans monſtrueux, qui étoient unis par les parties naturelles, par Jean Conrad Peyerus, *Médecin de Schafouſe.* 571
Sur une retention d'urine occaſionnée par des excreſcences glanduleuſes formées tant au-dedans, qu'au dehors de la veſſie, & par le vice du Sphincter de cette partie, devenu calleux, par le Dr. Salomon Roiſelius. ibid.
Sur un petit os qui s'étoit formé derriére le lárinx, par le méme Auteur. 573
Sur des Symptomes extraordinaires occaſionnés, par la noix muſcade, priſe en trop grande doſe, par le Dr. Jacob Schmidius. 574
Sur la Cure d'un Diabetes, *occaſionné par l'uſage immodéré des vins violens & d'aromates, par le méme Auteur.* 575
Sur une urine huileuſe, ſymptome toujours funeſte dans les fiévres malignes, par le méme Auteur. 576
Sur une urine, dans laquelle il ſe forme des concrétions ſalines & tranſparentes, par le méme Auteur. ibid.
Sur une ſueur, dont l'éruption ne ſe fait que d'un côté du Corps, par le méme Auteur. ibid.
Sur quelques nouvelles obſervations Anatomiques, par George Francus, *Profeſſeur de Médecine à Heidelberg, Médecin du Prince de Bade, & Membre de l'Académie des Cur. de la Nature d'Allemagne.* 577
Sur une incontinence d'urine, par Paul Jalon, *Médecin de Metz,* 578
Sur une jeune fille que des ſang-ſuës firent mourir en s'attachant en grande quantité à ſon corps, par le Dr. Samuel Ledelius, *Médecin de Grunberg dans la baſſe Siléſie.* 581
Sur un homme à qui on ne pouvoit tirer de ſang, qu'après un violent exercice, par le Dr. Roſinius Lentilius, *de l'Acad. des Cur. de la Nature.* 582
Sur la propriété qu'a le Buis, de faire croître les cheveux, par le méme Auteur. ibid.
Sur la Cure d'une paralyſie occaſionnée par une fiévre tierce, longue & opiniâtre, par le méme Auteur. 583
Sur un Steatome du méſentére, par le Dr. Jean Lechelius. 585
Sur l'uſage des Narcotiques par rapport aux dents, par Michel Bernard Walentinus, *de l'Académie des Curieux de la Nature.* 586
Sur un fœtus qui n'avoit point de ſang, par Jean George Sommer *de l'Académie des Curieux de la Nature.* 587
Sur des morceaux de chair rendus dans une Diarrhée, par le Dr. Wolfang-Wedelius, *Médecin du Duc de Saxe, de l'Académie des Curieux de la Nature.* 588

DECUR. 2. ANN. 3. 1684.

SUr les Chrétiens de Saint Thomas dans les Indes Orientales, qui portent aux jambes des tumeurs ſcrophuleuſes d'une prodigieuſe groſſeur, par le Dr. André Cleyerus, *Médecin & Membre du Conſeil de Batavia.* 589

Sur un Vieillard de cent-vingt ans, qui pouſſa de nouvelles dents à l'âge de cent dix-huit, par le Dr. Chrétien Mentzelius, *Médecin de l'Électeur de Brandebourg.* 590

Sur de petits os qui ſortirent par la ſuppuration d'un Sarcocele, par le Dr. Luc Schroëkius le fils, *de l'Académie des Cur. de la Nature.* 591

Sur une ſueur aux aiſſelles qui avoit la couleur du vermillon, par Jean Maurice Hoffman. 592

Sur l'huile des Pommes de Pin, par le Dr. Ehrenfrid Hagendorn, *Phyſicien de Gorlitz, de l'Académie des Curieux de la Nature.* ibid.

Sur la pêche des Perles dans l'Iſle Manar, *près de Ceylan, par le Dr.* Herman Grimmius, *qui a exercé autrefois la Médecine avec beaucoup de réputation dans les Indes.* 593

Sur l'Angſava, par le même Auteur. 596

Sur des artéres oſſifiées dans un Bœuf, par le même Auteur. ibid.

Sur les Demoiſelles, la plus belle eſpéce de toutes les mouches, par le Dr. Chrétien Mentzelius. 597

Sur une femme qui n'avoit point d'eſtomac, par François Lowenwald, *Profeſſeur de Médecine à Pragues.* 600

Sur les fléches empoiſonnées dont on ſe ſert à Macaſſar, *& dans les autres petits Etats de l'Iſle* Célebes, *tirée de ſon Journal, & précédée d'une courte relation ſur le même ſujet, par M.* André Cleyerus, *adreſſée à M.* Mentzelius, *par M.* Corneille Spielman, *Commandant des troupes de la République de Hollande aux Indes Orientales.* 602

Sur une tumeur à la gorge d'une nature ſinguliére, par Jean Louis Hannemannus, *Profeſſeur de Philoſophie à* Kiel. 604

Sur une Gangréne aux mains, occaſionnée par l'eau froide, par le même Auteur. 605

Sur une hydropiſie qu'on regardoit comme incurable, & qui fut guérie par un remède empyrique, par le Dr. Roſinus Lentilius. 606

Sur une petite fille qui accoucha d'une autre petite fille, quelques jours après ſa naiſſance, par le Dr. Gabriel Clauderus, *de l'Académie des Curieux de la Nature.* 607

Sur un malade qui rendit par le canal de l'urine, la ſubſtance de ſes reins par morceaux, & ſans aucun ſigne de corruption, ce qui fut ſuivi d'un piſſement de ſang clair, & tel qu'il ſort de la veine, par le même Auteur. 608

Sur une pierre qui s'étoit formée dans le nez d'une femme, par le même Auteur. 609

Sur une Gangréne au doigt, occaſionnée par des pierres qui s'y étoient formées, par Bernard Valentini, *de l'Académie des Curieux de la Nature d'Allemagne.* 610

Sur une femme, qui ayant eu la rougeole pendant ſa groſſeſſe, accoucha d'un enfant dont tout le corps étoit parſemé de taches rouges, par le Dr. Samuel Ledelius, *de l'Académie des Curieux de la Nature.* ibid.

Sur un homme qui ayant reçu une bleſſure conſidérable au cœur, ſurvéquit encore quatre jours, par Zacharie Furſt, *Médecin célébre de Tréves, de l'Académie des Cur. de la Nature.* 611

Sur une autre bleſſure du cœur, qui, de même que la précédente, ne fut pas

d'abord ſuivie de la mort de la perſonne bleſſée, par le Dr. Chrétien Frederic Garmannus. 613
Sur le venin de la Ciguë terreſtre, adreſſée au Dr. Jean Jacques Wepfer, *Médecin célébre de* Schafouſe, *par le Dr.* Jean Jacques Harderus, *de l'Académie des Curieux de la Nature.* 614
Sur un coup de Fuſil dans la poitrine, par le Dr. Jean de Maraltus. 619
Sur le Bronchocele, par le même Auteur. 620
Sur les effets de l'or dans le Corps humain, par le Dr. Erneſtus Fridemannus Schelaſius. 621
Sur un Chat dont le Canal pancréatique ſe trouva rempli de bile, par Conrad Peyerus, *Phyſicien de* Schafouſe, *de l'Acad. des Cur. de la Nature.* 622
Sur la propriété qu'a la fumée du Tabac, de guérir les ulcéres des jambes, par le Dr. Jean Chrétien Frommannus. 623
Sur une affection ſcorbutique guérie par la ſalivation mercurielle, par le Dr. Jean Burgius, *Phyſicien de* Breſlaw, *de l'Acad. des Cur. de la Nat.* 624
Sur des accès d'Épilepſie accompagnés de circonſtances remarquables, par Charles Ohmb, *Médecin de* Breſlaw. 626
Sur une maladie accompagnée de ſymptomes fort extraordinaires, par Jean Acolathus, *Médecin de* Breſlaw. ibid.
Sur un os qui fut trouvé dans une tumeur ſteatomeuſe, & qui avoit la forme d'une branche de Corail, par Jean Paul Wurffbainus. 630
Sur une pierre ſpongieuſe, trouvée dans un abſcès, par le même Auteur. 631
Sur les dangereux effets de l'yvraie, par Jean Jacob Wagnerus, *Médecin de* Zurich. 632
Sur des glandes inteſtinales renduës, par les ſelles, avec de grandes douleurs, par le même Auteur. 633
Sur la génération des Moucherons, par le même Auteur. 634
Sur un accès d'Épilepſie, dont une fille fut attaquée pour avoir mangé des cervelles de moineaux, par Daniel Cruger, *Médecin de l'Électeur de Brandebourg.* 635
Sur l'amputation de la rate faite à un homme, ſans que cette opération ait été, ſuivie d'aucunes ſuites fâcheuſes, par le même Auteur. 636
Sur une grande quantité de puces obſervée dans de la neige, par le Dr. Jean Chrétien Frommannus. 637
Diſſection du cadavre d'un jeune homme mort de Phthiſie, par le Dr. Roſinius Lentilius. 638
Sur une démangeaiſon que reſſent un homme ſur tout le corps, dès qu'il a mangé des Squilles, ſorte de petites écreviſſes de mer, par le Dr. George Hannans *de l'Académie des Curieux de la Nature.* 641
Sur des Champignons très-bons à manger, que produit une ſorte de pierre à laquelle l'Auteur donne le nom de Lapis Lyncurius, *quoique ce ne ſoit point cependant la pierre de* Lynx, *ou la Belemnite de couleur d'ambre des Naturaliſtes, par le Dr.* Jean George Wolckamerus. 642
Relation, ſur la pêche des Perles donnée ſous le titre d'addition à l'Obſervation XXXVI. concernant la même matiére, communiquée à l'Académie des Curieux d'Allemagne, par Servatius Clavius, *Miniſtre à Batavia dans l'Iſle de Java.* 644

DECUR. 1. ANN. 4. 1685.

Sur le Moxa, *par* André Cleyerus, *Médecin à Batavia.* 645
Sur le Genſingh, *par le même Auteur.* 646
Sur le Cachou, par le même Auteur. 648
Sur le Thé, *par le même Auteur.* 649
*Sur le fruit de l'*Ananas, *par le même Auteur.* ibid.
Sur la Canelle & le Caſſia lignea, *par le même Auteur.* 650
Sur une démence guéric par la ſaignée répétée juſqu'à trente fois, par le Dr. Daniel Cruger. 651
Sur une tumeur formée par un amas de Pous, par le même Auteur. 653
Sur l'organe qui produit le bruit que fait le Grillon, par Emanuel Konig, *Médecin de Baſle, de l'Académie des Cur. de la Nature.* 654
Sur le mouvement du cœur qui ſubſiſta dans un chien pendant quarante-deux heures, quoiqu'on eut coupé tous les nerfs qui y aboutiſſent, & par leſquels ſe fait la communication des eſprits animaux à ce viſcére, par le même Auteur. 655
Sur une eſpéce de chévre ſauvage d'Affrique, par le D. Herman Nicolas Grimm. 656
Sur un jeune homme à qui la frayeur fit blanchir les cheveux en une nuit, par Jean-Louis Hannemannus, *Profeſſeur à* Kiel, *de l'Académie des Curieux de la Nature.* 656
Diſſection de deux Chévres, dans l'une deſquelles on trouva des hydatides vivantes, ou plutót, des vers véſiculaires renfermés dans l'épiploon, par le Dr. Philippe Jacques Haſtman. 657
Sur un malade attaqué de la pierre, dont les excrémens ſortoient par la verge, par le Dr. Jean Jacques Vagnerus. 659
Sur des matiéres tophacées, trouvées dans les articulations d'un os de Bœuf, par le même Auteur. 660
Sur la morſure de l'Araignée, par le Dr. Salomon Reiſelius. ibid.
Sur une cauſe d'Épilepſie fort extraordinaire, par Benedictus Hermannus. 661
Sur des arbuſtes du Japon que les naturels du pays nomment Trudtzinſic, *par* André Cleyerus. 662
Sur un ſentiment exceſſif de chaleur aux pieds & aux mains, par Jean Chriſtophle Hertius, *Médecin célébre de Naſſau.* 663
Sur la nature du vomiſſement, par Pierre Chirac, *alors Médecin de Montpellier, & Membre de l'Académie des Curieux de la Nature.* 664
Sur un enfant double, par Jean Maurice Hoffman *Profeſſeur à l'Univerſité d'Altorf.* ibid.
Sur un enfant qui avoit de la barbe à l'âge de trois ans, par Jacques d'Obreſenski, *de* Neprepont, *Recteur & Profeſſeur extraordinaire de l'Univerſité de Pragues.* 667
Sur un vomiſſement de ſang & de corps charnus, par Chrétien Erneſte Clauderus. ibid.
Sur l'uſage du vin dans les fiévres malignes, par le Dr. Jean Acoluthus. 671

DECUR. 2. ANN. 5. 1686.

Sur une plaie à l'eſtomac, qui, après onze années, n'étoit pas encore fermée, par Chrétien Mentzélius *Médecin de l'Électeur de Brandebourg.* 673
Sur la Cure d'une bleſſure faite au foie, par le Dr. Gonthier Chriſtophle Schelhammerus, *Profeſſeur de l'Univerſité de Helmſtadt, & membre de l'Académie des Curieux de la Nature.* 674
*Sur les dangereux effets de l'*Opium, *par le même Auteur.* 675
Sur un accouchement prématuré, qui fut enſuite retardé juſqu'à ſon terme, par le même Auteur. 677
Sur le Gin-ſen de la Chine, tirée des Ouvrages de Botanique Chinois, & des Relations qui ont été nouvellement envoyées des Indes Orientales, par Mrs. Cleyerus & Rumphius *réſidens dans les Indes; celui-ci, en qualité de Conſeiller du Conſeil de Commerce de la République de Hollande aux Iſles Moluques, & le premier, en qualité de Médecin de la Colonie à Batavia; tous deux Membres de l'Académie des Curieux de la Nature d'Allemagne, par* Chrétien Mentzelius, *Médecin de l'Électeur de Brandebourg.* 678
Sur l'arbre qui porte la Laque que l'on nomme au Japon Fanoski *ou* Namra, *par le Dr.* André Cleyerus. 683
Sur l'arbre du Japon que l'on nomme Mami-Itabo, *par* André Cleyerus. 685
Sur des vers qui percerent les inteſtins d'un malade ſans que cela fut ſuivi d'aucuns accidens funeſtes, par Erneſt Sigiſmond Granius. ibid.
Sur un accident funeſte cauſé par une Lancette qui n'avoit pas été nétoyée, par le Dr. Adam de Lebenwaldt. 686
Sur la cauſe & les effets de la trop grande dilatation des ventricules du cœur, par le Dr. Rodolphe Jacques Camerarius. 687
Sur la Pathologie animée, *par le Dr.* Jean-Louis Hannemannus. 691
Sur une femme dont les cheveux devinrent blancs, pour s'être frotté pendant quelque tems la tête avec une eau ſpiritueuſe, par le Dr. Ehrnfrid Hagendorn *Médecin de l'Électeur de Saxe.* ibid.
Sur des Pelotes de poil renduës par un Cheval, avec ſes excrémens, par Jean Jacques Vagner *Médecin de Zurich.* 692
Sur une maladie des yeux fort extraordinaire, par le Dr. Jean-Louis Hannemannus. ibid.
Sur une Atrophie de la moitié du corps, par le Dr. Jean Dolœus *Médecin du Prince de Heſſe-Caſſel.* 693
Sur un Fœtus dont on apperçut les mouvemens dans la matrice, après la mort de la mere, par le même Auteur. ibid.
Sur une grande quantité de pierres trouvées dans la veſſie d'un Bœuf, par Pierre Rommelius. ibid.
Sur un enfant mort dans la matrice & qui y eſt reſté pendant pluſieurs années, par George Hannœus *Médecin Danois.* 695
Sur une eſpéce de Rat des Champs, auquel Geſner *a donné le nom de* Cricetus *& qui ſe nomme en Allemand* Der-Hamſter, *par le Dr.* Clauderus. 696

Sur un enfant engendré d'un Négre & d'une blanche, par le même Auteur. ibid.

Sur un vomiſſement de plus de quarante livres de muſcoſité corrompuë, ſemblable à de la poix liquide, lequel fut ſuivi de la mort du malade; & ſur une conformation intérieure fort extraordinaire qu'on découvrit en diſſéquant ſon cadavre, par le même Auteur. 697

Sur un enfant qui rejetta par la bouche un lavement, ſans que cela fut ſuivi d'aucun autre accident, par le même Auteur. 699

Fin de la Table des Matiéres.

TABLE ALPHABÉTIQUE

& RAISONNÉE,

Des matiéres contenuës dans les Ephémérides de l'Académie des Curieux de la Nature d'Allemagne,

A.

ABSCÈS au nombril dont il s'écoule une quantité de pus pendant plus d'un mois. Ce pus étoit fourni par les viſcéres qui tous, à la réſerve du cœur, de la rate, des reins & de l'eſtomac étoient purulens; c'eſt pourquoi l'Auteur de l'Obſervation donne à cette maladie le nom de phtiſie univerſelle. 283. *& ſuiv.*

ABSTINENCE extraordinaire de toute ſorte ſorte d'alimens en conſéquence d'une difficulté d'avaler & de la perte de l'appetit. Lorſque l'Auteur écrivoit, il y avoit déja treize mois que la perſonne qui faiſoit cette abſtinence en partie forcée prenoit pour toute nourriture, & encore très-rarement, quelques gouttes de jus de raiſins ou d'eau ſucrée qu'on lui faiſoit diſtiller dans la bouche avec une plume; auſſi n'eut-elle pendant ce tems aucune évacuation d'urine & d'excrémens. 160. *& ſuiv.*

S'il n'y a point eu de ſupercherie de la part de la malade, comme on l'aſſure, la diéte ſévére que faiſoit obſerver ce fameux Capucin de Malte qui s'ingéroit de traiter les maladies vénériennes n'eſt rien en comparaiſon de celle ci.

ACCOUCHEMENT prématuré retardé enſuite juſqu'à ſon terme. Un enfant à huit mois ſort une de ſes mains de la matrice & la retire dans ce viſcére, où il reſte encore un mois. On lui verſa de l'eau froide ſur la main & cette ſenſation déſagréable la lui fit retirer. 677.

L'Obſervateur demande quel fut pendant ce tems l'état des membranes qui enveloppent le fœtus, & comment il put ſe nourrir par la bouche? les membranes étoient ſans contredit rompues, & probablement ce fœtus ceſſa de ſe nourrir de la liqueur de l'amnios: mais il reçut comme les acephales ſa nourriture par la veine ombilicale.

ACEPHALES. On appelle ainſi les monſtres nés ſans tête. Tous ceux dont on fait l'énumération avoient vécu auſſi-bien que pluſieurs enfans, qui quoi-

que nés avec une tête, n'avoient ni cerveau, ni cervelet, ou n'en avoient qu'une très-petite partie. On conclut de ces obſervations qu'un corps peut vivre & croître pendant un certain tems ſans cerveau ; & que ce viſcére n'eſt pas l'unique ſource de la vie, du mouvement & du ſentiment 139. & *ſuiv.*

Une mole qui avoit vécu deux ou trois heures, & dont les mouvemens étoient auſſi vifs que ceux d'un poiſſon, en fournit une autre preuve. 144.

On prétend que les brebis attaquées de vertige, & les chiens qu'on voit tourner en rond n'ont ni cerveau, ni cervelet. C'eſt ce qu'on a conſtamment obſervé dans ceux de ces animaux qui ont été ouverts. 148. *& ſuiv.*

Les Acéphales & les autres monſtres nés ſans cerveau, & ſans cervelet devroient être privés de mouvement & de ſentiment, à moins qu'une ſubſtance médullaire ne remplaçât le cerveau : mais quand cette ſubſtance médullaire manqueroit encore, l'Auteur de la Diſſertation ne ſeroit point embaraſſé pour expliquer comment les monſtres exécutent les fonctions animales & vitales ; car il aſſure, après Harvée, que le mouvement & le ſentiment ſe trouvent dans le fœtus avant la formation du cerveau. 151.

ACONIT (douze enfans mangent de la racine d'), & trois heures après deux de ces enfans meurent : les autres vomirent une grande quantité de ſang, déchirérent avec les dents tout ce qu'on leur préſentoit. Leur langue ſe racourcit, les yeux ſortoient de leur orbite. Tel étoit l'état de ces enfans lorſqu'on écrivoit cette obſervation. On leur fit prendre de l'huile & du lait, des émétiques plus actifs auroient mieux convenu, s'ils avoient été donnés avant que le poiſon eut paſſé dans le ſang : car ſi on lui donne le tems de s'introduire, il faut recourir aux Alexipharmaques. 496. *& ſuiv.*

AFFECTION ſcorbutique accompagnée d'exoſtoſes ſur le milieu du tibia guérie par la ſalivation. L'Obſervateur après pluſieurs remédes tentés inutilement eut recours aux frictions mercurielles qu'il regarde lui-même comme un remède extrême dans cette maladie. En effet le mercure ſembloit contre indiqué par la paraliſie, &c. mais ce qui juſtifie cette pratique dans cette occaſion, c'eſt que le malade guérit. 624. *& ſuiv.*

AFFECTION hipocondriaque avec des accidens très-fâcheux qui furent beaucoup diminués par les eaux acidules d'Egra, & totalement diſſipés par les hémorroïdes qui ſurvinrent après l'uſage de ces eaux. 626. *& ſuiv.*

Le flux hémorroïdal a toujours été regardé comme une criſe très-ſalutaire dans l'affection hipocondriaque, en voici une preuve. Il fait évanouir une infinité de ſymptomes menaçans dont on fait l'énumération. A la vérité, la nature fut un peu ſecondée par l'art : car les veines hémorroïdales étoient ſeulement gonflées, & elles furent dégorgées par le moyen des ſangſues. 627. *& ſuiv.*

AGNEAU monſtrueux. Sa deſcription Anatomique. On attribuë la formation de ce monſtre ou à l'abondance de la ſemence du Belier, ou à la force de l'imagination de la Brebis ; ne ſeroit-il pas plus vraiſemblable de l'attribuer à la compreſſion de deux fœtus dans la matrice. 363. *& ſuiv.*

AIGLE. Sa deſcription Anatomique. 472.

AIR (l') ſort par l'oreille gauche d'une perſonne après un écoulement de pus, enſorte qu'en fermant la bouche, & en comprimant les narrines elle pouvoit éteindre une chandelle. Il falloit que la membrane du tympan eut été rongée par le pus, cependant cet homme n'étoit pas totalement ſourd du cô-

té gauche. Quand la membrane du tympan a été rompuë ou rongée, la ſurdité ne ſurvient qu'après un certain laps de tems. 273.

L'air injecté en une certaine quantité dans les veines d'un animal vivant ne manque pas de lui donner la mort. Extrêmement raréfié par la chaleur du corps, il diſtend prodigieuſement les vaiſſeaux ſanguins, augmente conſidérablement le volume du cœur. C'eſt ce qu'on obſerve dans deux chiens dont on avoit ouvert les jugulaires pour y introduire de l'air. 687. *& ſuiv.*

Cette trop grande dilation du cœur produit quelquefois des ſincopes. L'air raréfié oppoſe trop de réſiſtance aux fibres, qui pouſſées au-delà de leur ton ne ſçauroient revenir ſur elles-mêmes, & ſe contracter comme elles ont été dilatées. Peut-être auſſi que l'air injecté dans les veines interrompt la colonne de ſang. 689. *& ſuiv.*

Selon cette théorie, dans les indiſpoſitions produites par les vents les remédes volatils & ſpiritueux, tels que les cardiaques & les carminatifs chauds ſont plus nuiſibles que ſalutaires. 690.

Alkali naturel ſe trouve dans une terre ſablonneuſe du Royaume de Coromandel. Les Indiens l'employent dans les belles couleurs dont ils ſe ſervent pour peindre la toile. Il ſe change en nitre, ſi on le laiſſe dans le lieu où il a été produit. Il s'approprie les ſels acides de l'atmoſphére, & devient ſel neutre. Cet alkali naturel paroît avoir beaucoup de rapport avec le natrum des Egyptiens. 450.

Amande du Cap de Bonne-Eſpérance, dont la peau extérieure eſt revêtuë d'un duvet ſi bien tiſſu qu'il peut être comparé aux plus belles étoffes de ſoye. 196.

Amandes (améres les) ſont un poiſon pour les Renards, les Chats, les Ecureuils, &c. ſix poules pour avoir mangé du marc d'amandes améres dont on avoit tiré l'huile, meurent très-promptement. 355.

On regarde ce marc comme très-aſtringent. Il communique ſa qualité aux amandes qui deviennent par-là un poiſon pour deux chapons qui en avoient avalé. Si elles ſont laxatives & apéritives, comme le prérendent pluſieurs Auteurs, elles ne ſont telles qu'après avoir été pelées. 356. *& ſuiv.*

Ambre (gris morceau d') d'une groſſeur extraordinaire. Des marchands d'Auſbourg en avoient fait l'acquiſition. On dit que ce morceau d'ambre étoit d'une qualité ſupérieure, & ne contenoit aucune matiére hétérogéne. 200. *& ſuiv.*

S'il n'y a point d'exagération dans ce que l'on rapporte au ſujet d'une maſſe d'ambre gris qui fut portée en Irlande en 1694, & qui peſoit 182. livres : cette maſſe étoit beaucoup plus groſſe que celle dont il eſt ici parlé. Voy. Lémery, Dictionn. des drogues.

L'ambre gris eſt une glu qui ſe tire du fond de la mer où elle ſe forme & ſe coagule. 449.

Ce ſentiment ſur l'ambre gris n'eſt pas le plus univerſellement adopté. Juſqu'à préſent l'origine & la nature de cette drogue ne ſont pas encore bien connues.

Amiante (l') que l'on nomme auſſi Aſbeſte ou lin incombuſtible, eſt une pierre reſſemblant à l'alun de plume, compoſée de parties fibreuſes & fléxibles dont on fait de la toile & des méches qui ne ſe conſument point dans le feu ; mais qui y deviennent blanches de rouſſes qu'elles étoient. 548. *& ſuiv.*

Le lin vif dont parle Pline le Naturaliſte eſt la même choſe que l'amiante. 549.

Maniere de faire la toile d'amiante dans la Tartarie : car c'eſt dans ce païs

qu'on en trouve davantage. *ibid.*
On en trouve auſſi dans l'Iſle de Chipre & en Italie. Mais le fil qu'on tire de l'amiante d'Italie eſt trop court, & ne peut ſervir qu'à faire des méches. La pierre qui le produit en Chipre ſe broye à coups de marteau, & ſe convertit en une filaſſe qu'on ſecoue pour en ſéparer la terre. 550.
Les méches d'amiante une fois enflammées ne continuent pas de brûler, comme l'ont prétendu quelques Auteurs à moins qu'on ne leur fourniſſe de l'huile. On peut faire de même avec le Talc des méches qui réſiſtent au feu comme celles d'amiante. *ibid. & ſuiv.*
On pourroit confondre l'amiante avec l'alun de plume, ſi celui-ci ne ſe fondoit pas au feu, & n'avoit une ſaveur aſtringente, au lieu que l'amiante eſt ſans goût, & réſiſte au feu. *ibid.*
Cette proprieté lui vient ſelon l'Obſervateur d'une humeur graſſe & viſqueuſe, & ſi fixe qu'elle ne peut être conſumée ni évaporée par le feu le plus violent. 551.
On ne ſe ſert pas de l'amiante en Médecine. On dit néanmoins qu'elle guérit la galle, les fleurs blanches & qu'elle entre dans la compoſition d'un liniment pour les ulcéres aux jambes, & la teigne des enfans. *ibid. & ſuiv.*
AMOMUM arabique. Sa deſcription. Cet Amomum que les Egyptiens appellent *Ahamama* eſt très-rare, il eſt aſtringent, chaud, ſec, attenuant & cordial; récent, il a une odeur agréable de violette. 194. *& ſuiv.*
ANANAS (l') eſt très-commun dans l'Iſle de Java. On attribuë à ſon fruit la proprieté de faire ſortir la pierre des reins & de la veſſie, & pour cela on retire par la cuiſſon de la pulpe de ce fruit encore verd, une certaine quantité de ſuc qu'on donne aux malades. 649. *& ſuiv.*
Il croit en Amérique une eſpéce d'Ananas: (car on y en compte cinq eſpéces,) ſi diurétique que les femmes enceintes n'oſent en manger de peur d'accoucher avant leur terme.
L'Ananas, lorſqu'il eſt dans ſa parfaite maturité aſſaiſonné avec du ſel & du vin d'Eſpagne, a un goût auſſi agréable que les meilleures fraiſes. 650.
ANATOMIE (obſervations ſur différens faits d'). 202. *& ſuiv.*
Sur un cadavre gros & grand dont les os étoient ſi petits, les muſcles ſi minces & ſi foibles, qu'il y avoit à peine huit à dix livres de chair, le reſte étant une maſſe étonante de graiſſe. Elle occupoit la plus grande partie de la cavité de la poitrine. Elle avoit un pied d'épaiſſeur dans le bas-ventre. 118. *& ſuiv.*
Singularités obſervés dans le cadavre d'une femme. Le poumon gauche manquoit totalement, cependant elle n'avoit éprouvé aucune difficulté de reſpirer. La rate peſant ſix livres & recouverte de neuf membranes étoit deſcenduë dans la région hipogaſtrique. Les inteſtins avoient au plus le quart de la longueur ordinaire, auſſi cette femme mangeoit-elle beaucoup, comme cela arrive aux animaux dont les inteſtins ont peu de longueur. 206. *& ſuiv.*
Singularités obſervées dans le cadavre d'une fille morte d'un cancer à la mammelle. On lui trouva une tumeur cartilagineuſe, & même oſſeuſe à la matrice. Autour de chaque ventricule du cœur étoient des glandes tranſparentes dont la ſubſtance reſſembloit à une eſpéce de gelée. Le foie étoit ſi ferme qu'on eut de la peine à le couper avec un couteau. 505.
Obſervations Anatomiques ſur l'inteſtin ileum percé par des vers. Sur les muſcles piramidaux, ſur le muſcle tranſverſal, ſur un foie trop gros, & des inteſtins trop longs. 577. *& ſuiv.*
ANGSAVA (l') eſt un arbre fort élevé

de l'Isle de Java, dont il découle une liqueur rouge semblable au sang de dragon. L'Auteur n'assure pas si le vrai sang de dragon est le produit de cet arbre. On lit dans les notes qu'il est différent de celui de Isles Canaries. Il falloit dire, de ceux des Isles Canaries ; car l'on y voit outre le *Draco arbor de Clusius*, deux autres espéces d'arbres qui produisent du sang de dragon. La description de l'arbre des Indes appellé par Clusius Draco Arbor differe de celle de l'Angsava en ce que Clusius fait mention des fruits qui viennent en grappe sur le Draco Arbor, & qui ressemblent à des cerises, & que l'Observateur ne parle que des feuilles & des fleurs de l'Angsava, & point du tout de son fruit. 596.

ANGUILLES (les) sont vivipares. L'Auteur de cette Observation assure avoir vu plusieurs petites anguilles dans la matrice de leur mere. 19. *& suiv.*

ANISUM exoticum ou la badiane de Siberie produit une semence dont on fait grand usage en Moscovie. On en tire une liqueur spiritueuse qui approche beaucoup de notre eau-de-vie anisée. 272.

La Badiane a une odeur plus forte que l'anis de notre pays. L'arbre qui la porte croît aussi à la Chine, & aux Isles Philippines.

ANTIMOINE (diaphorétique l') est recommandé comme un spécifique dans la pleurésie vraie & fausse, & comme un excellent carminatif quand il est bien préparé, c'est-à-dire, quand on prend trois parties de nitre très-sec, & une partie d'antimoine crud, qu'on a soin de faire bien détoner ce mêlange sur un feu modéré, & de cesser de l'exposer au feu dès qu'il ne se fait plus de détonation. 123. *& suiv.*

ANTIPATHIE (les effets de l') sont aussi singuliéres que difficiles à expliquer. Celui-ci a une incontinence d'urine dès qu'on joue de quelque instrument, celle là est prête à s'évanouir en entendant le son d'une cloche, &c. 25.

L'une a une telle aversion pour le vin qu'il lui suffit de goûter quelque chose tirée du vin comme le sel ou la crême de tartre pour tomber en foiblesse. 212. *& suiv.*

L'autre craint si fort un certain bruit que toutes les fois qu'il l'entend, il ne manque jamais d'avoir une difficulté de respirer. 379. *& suiv.*

Une femme qui ne sue jamais ne sçauroit toucher du fer sans être baignée de sueur. 447.

AORTE ossifiée dans son commencement. Cette ossification de l'aorte près du cœur est plus commune dans les animaux, sur-tout dans les cerfs que dans les hommes. On a trouvé aussi les valvules sémilunaires ossifiées. 193. *& suiv.*

APOCIN des Indes d'une très-petite espéce. Il croît dans l'Isle de Ceylan. Sa description. 218.

Il paroit par cette description, que c'est un diminutif de l'Apocinum Ægiptiacum.

ARAIGNÉES (les) enfermées dans une boëte maigrissent de jour en jour tant qu'on intercepte la communication de l'air extérieur. Elles grossissent au contraire sensiblement lorsqu'on rétablit cette communication, d'où l'on conclut que l'air est pour elles un aliment. 20.

On ne court aucun risque d'avaler des araignées, plusieurs personnes en ont mangé sans en être incommodées. 50.

Selon M. Rédi, on avale impunément le venin de la vipére, à plus forte raison peut-on manger des araignées. Leur piquûre néanmoins ne doit pas être négligée. Voici un exemple qui doit nous faire tenir sur nos gardes : un homme est piqué par une araignée au cou, où il survient une inflammation, il la néglige ; l'inflammation se communique à la poitrine, il tombe plusieurs fois en syncope, & meurt au

bout de ſix jours. 660.

ARBRE du Japon appellé *Mami-itabo*, qui porte des bayes dont on ſe ſert dans ce pays pour teindre en brun les toiles, fils, draps, &c. 685.

ARCANUM (*vitrioli l'*) eſt un vitriol romain purifié par des diſſolutions, des criſtalliſations, des diſtillations répétées. L'Auteur après avoir indiqué la méthode de préparer ce reméde s'abandone à tout l'antouſiaſme d'un Alchimiſte, il regarde le vitriol préparé de ſa façon comme ſtomachique, inciſif, purgatif, apéritif, comme un reméde très-efficace dans toutes les maladies, même les plus dangereuſes. C'eſt une panacée univerſelle. 538. *& ſuiv.*

ARRIEREFAIX retenu dans la matrice; une femme accouche deux fois, & deux fois l'arriérefaix eſt retenu dans la matrice pendant un an & demi ſans ſe corrompre. Ne pouvant encore être ſéparé dans un troiſiéme accouchement, la mere mourut avec l'enfant. 464. *& ſuiv.*

ARTERES (ſpermatiques les) manquent à une femme & à pluſieurs animaux, ſans que ce défaut les ait rendus ſtériles. En effet la ſtérilité ne devoit pas avoir lieu, ſi ces artéres étoient remplacées par d'autres vaiſſeaux qui fourniſſoient des ſucs, & de la nourriture aux parties de la génération, & cela étoit ainſi; puiſqu'on remarquoit des veines ſpermatiques qui ne ſçauroient rapporter les liquides, à moins qu'ils n'ayent été portés. 131. *& ſuiv.*

Artéres des poumons avec toutes leurs branches oſſifiées dans un bœuf. On peut voir dans les notes un grand nombre d'exemples de pareilles oſſifications dans les hommes & les animaux. 596. *& ſuiv.*

ARTERIOTOMIE recommandée dans la phreneſie, le vertige, les douleurs de tête opiniâtres, &c. 262.

ATROPHIE de la moitié du corps dans un enfant qui commence à reprendre des chairs après l'application de quelques topiques antiſpaſmodiques ſur les vertébres du dos. 693.

ARUM. Sa racine cuite ſert quelquefois de pain dans les Indes Orientales où elle devient très-groſſe. 453.

B.

BAINS (froids les) ſont fort en uſage dans les Indes. On s'y baigne dans la plûpart des maladies, l'Auteur tombe deux fois malade, & deux fois il ſe guérit par le moyen des bains froids. 450.

BARDANE (la grande) s'enflamme ſur le feu comme le ſalpêtre mis ſur les charbons allumés, ce qui la fait regarder comme un très-bon reméde pour les perſonnes attaquées de la pierre. 169.

Cette plante contient beaucoup de ſel eſſentiel.

BELEMNITES de différentes couleurs trouvées dans la terre en creuſant un foſſé à Potſdam. 390.

Les Belemnites ſont des pierres en forme de fléche, qu'on croit avoir été les dents de quelque gros poiſſon.

BELETTE. Sa deſcription Anatomique. 471. *& ſuiv.*

BENJOIN (le) eſt la gomme d'un arbre qui croît dans l'Iſle de Sumatra, elle ſe tire par inciſion: chaque arbre de cinq à ſix ans en fournit ordinairement trois livres, après quoi il eſt arraché. Cette gomme réſineuſe eſt d'abord blanche, viſqueuſe & tranſparente, enſuite elle devient jaune. Lorſqu'elle reſte long-tems ſur les arbres, elle eſt mêlée de ſable que les vents y ont tranſporté 518. *& ſuiv.*

BEZOARDS de bœuf. On appelle ainſi les pierres qui ſe forment dans les reins ou la veſſie des bœufs. Ces pierres ſont ordinairement d'une ſi belle couleur d'or, ſurtout

ſurtout après en avoir enlevé les premiéres couches qu'on les prendroit pour une matiére métallique. 233. *& ſuiv.*

Blessure profonde du cerveau dans lequel il étoit reſté un fragment d'une Hallebarde qui avoit percé le crâne: le bleſſé n'eut ni fiévre, ni vomiſſement; mais il reſta muet, immobile, & perclus du côté gauche. Les chairs de la plaie ſe régénéroient; mais il ſe fit une abondante ſuppuration dans le cerveau qui n'empêcha cependant pas que le malade ne vécut encore quatre mois. 407. *& ſuiv.*

Bœuf (ſauvage le) ou *l'urus* eſt un animal d'une figure horrible. On en voit en Pruſſe, en Livonie, &c. le crâne & le cerveau de ces bœufs ont une odeur de muſc après leur mort. 536.

Bois qui vient en Guinée. Il eſt de la couleur du Santal citrin, il a une agréable odeur de citron, & approchant de celle de la Coriande. 196.

Brebis (diſſection d'une) qui portoit un fœtus. Il ne parut aucun vaiſſeau lacté qui conduiſit le chile immédiatement dans les mammelles, comme on le prétend dans un autre endroit des Ephémérides. Il eſt porté avec le ſang par les artéres dans les mammelles où il eſt filtré, & ſéparé par une ſubſtance glanduleuſe. 520.

Diemerbroeck ſoutient que c'eſt une erreur de croire que le chile eſt porté avec le ſang dans les mammelles pour y être de nouveau ſéparé & changé en lait. *Anat. Lib. 2. de Thorace.*

Deſcription de la matrice de la brebis. On voyoit dans la tunique intérieure de ce viſcére des tubercules glanduleux deſtinés à ſéparer les parties chileuſes du ſang artériel de la mere, pour les tranſmettre aux cotiledons du chorion dans leſquels ces tubercules ſont reçûs ſans anaſtomoſe. 521.

Le chorion eſt un enveloppe du fœtus deſtiné à purifier ſa liqueur nourriciere, & à ſoutenir les vaiſſeaux ombilicaux. L'allantoïde contenoit un liquide ſalé qui ſortoit par l'ouraque du fœtus en preſſant ſa veſſie. L'amnios l'enveloppe immédiate du fœtus renfermoit la liqueur deſtinée à le nourrir: car on trouva de cette même liqueur dans ſon ventricule. Ses poumons étoient affaiſſés, ainſi qu'ils le ſont dans tous les animaux qui n'ont pas reſpiré. *ibid. & ſuiv.*

Bronchocele qui par ſa groſſeur gênoit beaucoup la reſpiration & la déglutition extirpé avec ſuccès. Cette tumeur n'étoit pas ſeulement humorale. Elle contenoit ſeize os qui exhaloient une odeur très fœtide. 620. *& ſuiv.*

Buglossum echioïdes indicum convolvuli cærulei minoris folio. Sa deſcription. C'eſt une bugloſe de l'Iſle de Ceylan. 218.

Buis (la décoction de) fait croître les cheveux, ſi on peut lui aſſurer cette proprieté ſur un événement peut être unique, & ſur le récit d'une païſanne devenue chauve par maladie, à qui la décoction de buis fit revenir des cheveux, non-ſeulement à la tête, mais ſur le cou & le viſage; enſorte qu'il fallut recourir aux dépilatoires à cauſe de la diſformité. 582. *& ſuiv.*

Butor. Deſcription anatomique de cet oiſeau de riviére. 539. *& ſuiv.*

C.

Cachexie accompagnée de violentes coliques qui ne ſe calmoient qu'après avoir rendu par le vomiſſement une grande quantité de ſéroſités ſi aigres que de tems en tems, elles enflammoient la gorge en paſſant. 566.

Enumération des autres ſimptomes de cette cachexie qui enleva le malade. *ibid. & ſuiv.*

Le cadavre ayant été ouvert, on trouva l'inteſtin duodenum extrêmement

dilaté, & reſſemblant à une poche, l'eſtomac étoit percé au milieu de ſa partie antérieure, & l'ouverture dans laquelle on introduiſoit facilement le pouce, étoit entourée au-dedans du ventricule de protubérances charnues, qui pouvoient empêcher que les alimens contenus dans l'eſtomac ne tombaſſent dans la cavité de l'abdomen. 568.

L'Obſervateur prétend que la dilatation de l'inteſtin duodenum provenoit de la fermentation de la bile avec le ſuc pancréatique, que les coliques reconnoiſſoient la même cauſe, que des ſueurs fréquentes & abondantes auxquelles le malade avoit été ſujet, & qui avoient été interceptées, avoient produit la cachexie, & la plûpart des accidents qui l'accompagnoient. 567. *& ſuiv.*

CACHOU (le) eſt employé avec ſuccès dans une incontinence d'urine avec douleur & éroſion aux parties naturelles; ce remède eſt tonique & ſtiptique. 63.

Le Cachou ſe diſſout totalement dans l'eau impregnée de ſel de tartre. Cette diſſolution eſt regardée comme déterſive & vulnéraire. Le Cachou ſe diſſout aiſément dans l'eau pure ſans le ſecours du ſel de tartre: car ce n'eſt pas une terre comme le penſe l'Obſervateur, & comme le déſigne le nom de *Terra Japonica* qu'on lui a donné. 256.

Le Cachou eſt le ſuc exprimé de différens fruits aſtringens, & ſurtout de l'Acacia Oriental qu'on a fait épaiſſir. 648.

On ſçait à préſent que le Cachou n'eſt qu'un extrait de l'Arec rendu ſolide par l'évaporation. Voy. les Mem. de l'Academ. Roy. des Scienc. Ann. 1720. L'arbre qui porte l'Arec eſt une eſpéce de palmier très-bien décrit par les Auteurs de l'*Hortus Malabaricus*.

CADAVRES (ouverts obſervations ſur pluſieurs.) Au premier coup de Scalpel qui fut donné dans les tégumens du bas-ventre du premier qui fut ouvert, il ſortit une grande quantité de vents. Les inteſtins & particuliérement les gros en étoient ſi fort diſtendus qu'ils étoient tranſparens comme du verre. 133. *& ſuiv.*

Dans le cadavre d'une femme morte de pthiſie, on remarque à la partie ſupérieure du poumon une aſſez grande cavité qu'on dit avoir toujours été obſervée dans les poumons de toutes les perſonnes mortes de pthiſie. 135. *& ſuiv.*

Obſervations ſur le cadavre d'une femme morte dans un état de démence quinze jours après ſes couches. 240. *& ſuiv.*

Obſervation ſur le cadavre d'un homme mort d'un crachement de ſang. On trouva dans les ventricules du cœur un polipe qui s'étendoit à tous les vaiſſeaux qui abouriſſent à ce viſcére. On tira de la jugulaire gauche une branche de ce polipe qui avoit plus de trois palmes de longueur. 242. *& ſuiv.*

Obſervation ſur le cadavre d'un homme mort d'une jauniſſe; preſque tout y étoit jaune, les membranes, la graiſſe & les viſcéres. Le canal cholédoque étoit rempli d'une matiére viſqueuſe qui empêchoit la bile de ſe décharger dans les inteſtins. 244. *& ſuiv.*

Obſervations ſur le cadavre d'une femme enceinte, morte d'un crachement de ſang. En ſoufflant dans un vaiſſeau de la matrice, ce viſcére paroiſſoit plus gros, & l'air après s'être diſtribué dans toute ſa ſubſtance vaſculaire parvint à la veine émulgente, & à la veine-cave par la veine ſpermatique. 245. *& ſuiv.*

Obſervation ſur le cadavre d'un enfant de huit mois mort d'un hidrocéphale; puiſqu'on trouva les os du crâne entr'ouverts, & treize livres d'eau dans les ventricules du cerveau. 247. *& ſuiv.*

Obſervations ſur l'Anatomie de la tête.

Elle ne contient rien qu'on ne puiſſe voir dans tous les livres qui traitent de l'Anatomie. 248. *& ſuiv.*

Obſervation ſur le cadavre d'un homme mort d'une affection hipocondriaque & qui avoit été traité comme s'il eut été attaqué du ſcorbut & de la pierre. A cette occaſion l'Auteur fait obſerver que les anciens Médecins dans les maladies inconnues ſuppoſoient toujours quelques obſtructions dans les veines mézaraïques, & que les modernes ſuppoſent à préſent des affections ſcorbutiques. 265. *& ſuiv.*

CALCULS du poumon formés par une pouſſiére de chaux, & rendus en touſſant. La femme qui les avoit rejettés, & qui travailloit dans l'attelier d'un Chaufournier ceſſa d'être incommodée de ces calculs, dès qu'elle ne s'expoſa plus à la pouſſiére de la chaux, & qu'elle eut changé de condition. 101. *& ſuiv.*

CAMPHRE (le) eſt la réſine d'un arbre qui croît dans l'Iſle de Sumatra. Les habitans du pays dépouillent cet arbre juſqu'à la moëlle qu'ils fendent pour trouver le Camphre qui y eſt contenu ſous la forme de ſel criſtallin feuillé. Ils n'en retirent ainſi que depuis une livre juſqu'à trois, au lieu qu'ils en auroient davantage s'ils le coupoient par morceaux, & s'ils en retiroient le Camphre par la diſtillation comme cela ſe pratique au Japon. L'arbre qui le produit au Japon, n'eſt pas le même que celui de Sumatra & de Borneo où il croît auſſi. Celui de Sumatra porte un très-beau fruit de la groſſeur d'une aveline, qui eſt vanté comme un très-bon Aléxipharmaque. 519. *& ſuiv.*

L'arbre qui au Japon donne du Camphre eſt très-commun dans ce pays. Il eſt de la hauteur de nos tilleuls & leur reſſemble quant aux feuilles. C'eſt de ſes racines dont on extrait le Camphre par la diſtillation. 214.

CANAL (pancréatique le) communique dans un chat avec le Canal choledoque, ce qui n'eſt pas ordinaire dans les quadrupedes : car il va s'inſérer dans le duodenum par un orifice qui lui eſt particulier, au lieu que dans ce chat il s'uniſſoit au conduit biliaire ; de ſorte que la bile refluoit dans les ſinuoſités du pancréas. 622.

CANELLE (la vraie) ne croît nulle part ailleurs que dans l'Iſle de Ceylan. C'eſt en quoi elle différe ſelon Cleyerus du Caſſia-Lignea qui reſſemble parfaitement à la canelle ; mais l'huile qu'on retire de la canelle eſt fort ſupérieure à celle du Caſſia-Lignea, ſoit pour l'odeur, ſoit pour le goût. 650.

Il y a une autre différence entre la canelle & le Caſſia-Lignea dont on ne parle pas, c'eſt que la canelle eſt moins épaiſſe, plus aromatique & plus piquante au goût que le Caſſia-Lignea.

CANNELIER. Sa deſcription. Il croît dans l'Iſle de Ceylan à une hauteur médiocre, ſon bois eſt blanc, ſemblable à celui du Saule & ſans odeur. Il ſort de ſes feuilles une huile odorante, & on en tire de ſon fruit. Quoique le Caſſia-Lignea & le Malabatrum rapportent une eſpéce de canelle, ils ſont différens du Cannelier ; mais l'Auteur n'aſſigne point ces différences. On prétend qu'on retire du Camphre des racines du Cannelier. 213. *& ſuiv.*

CANTHARIDES (les) priſes intérieurement ne ſont point nuiſibles aux habitans de la Haute Hongrie. Dans une maladie qui a quelque rapport avec l'hidrophobie, & lorſqu'ils ont été mordus par des animaux enragés ; ils prennent juſqu'à cinq, & même dix Cantharides ſans qu'il en provienne de dyſurie ou de piſſement de ſang. 24.

Tout homme prudent abandonnera ce reméde aux Hongrois.

CARTILAGES luxés. Le xiphoïde s'étoit écarté du ſternum d'un enfant dont la

mere, lorſqu'elle le portoit, avoit été renverſée avec ſon équipage dans un lieu profond. Ce cartilage ſe rapprocha dans la ſuite inſenſiblement du ſternum, & s'y réunit. Le cartilage thyroïde auſſi luxé eſt réduit, & aſſujetti dans ſa place par une plaque de plomb. 328. *& ſuiv.*

CASSIA Lignea (le) eſt regardé par les Indiens comme une eſpéce de canelle ſauvage. L'arbre qui le porte eſt parfaitement ſemblable au Cannelier de Ceylan. Leur différence quant aux propriétés provient de la différence des terreins & des climats qui concourent à rendre le Caſſia-Lignea fort inférieur à la vraie canelle. 650.

CASTOR d'Europe. Sa deſcription Anatomique. 69. *& ſuiv.*

A la premiére inſpection on pourroit ſe tromper ſur le ſexe du Caſtor, la verge chez les mâles étant cachée dans une fente longue & pliſſée qui eſt à l'aine. *ibid.*

Cette verge ſituée au-deſſus de la fente dans une cavité qui lui eſt propre, eſt oſſeuſe à ſon extrémité de la longueur d'un pouce, le reſte étant formé de deux corps ſpongieux ſéparés par une cloiſon nerveuſe. 69. & 83.

Les teſticules ſitués ſous la partie interne de l'os pubis ſont petits par rapport à la groſſeur du Caſtor, leur ſubſtance eſt blanche, & ils n'ont pas l'odeur pénétrante du Caſtoreum. 70.

L'eſtomac d'une grande étenduë paroît diviſé en deux parties par un ſillon aſſez profond. On voit près de ſon oriſice ſupérieur une ſubſtance charnue. C'eſt un muſcle formé de fibres droites & parſemé de glandes qui par leurs vaiſſeaux excrétoires verſent dans l'eſtomac au-deſſous de la ſubſtance charnuë une liqueur mucilagineuſe propre à diſſoudre, & attenuer les matiéres ſéches, les morceaux d'écorce d'arbre qu'on trouve ordinairement dans l'eſtomac des Caſtors. 71. *& ſuiv.*

A côté de la fente inguinale & vers ſa partie inférieure, on apperçoit une veſſie ou un follicule de deux pouces de longueur ſur un de largeur, dont la ſubſtance eſt parſemée de petites glandes qui étant comprimées verſent une liqueur huileuſe de couleur de citron, ayant l'odeur du Caſtoreum. Au cou de cette veſſie qu'il ne faut pas confondre avec la veſſie urinaire, eſt une glande de la groſſeur d'une fève qui, lorſqu'on la preſſe, fournit une matiére blanche ſentant le fromage pourri. 78.

Cette veſſie eſt contenuë dans une membrane qui lui eſt commune avec la poche du Caſtoreum, & dans une autre membrane qui lui eſt particuliére. 77.

Sur la partie ſupérieure de cette veſſie eſt appuyée la poche du Caſtoreum, qui au premier coup d'œil paroît être un corps formé de glandes conglomerées; mais qui en effet n'eſt qu'une bourſe pliſſée qui s'étend ou ſe ride au moyen de la membrane nerveuſe dont elle eſt revêtuë. Cette bourſe contient une matiére jaunâtre, friable, ſemblable à la cire, & d'une odeur âcre & pénétrante. C'eſt le Caſtoreum. 79. *& ſuiv.*

Auprès de cette poche ſont les teſticules qu'on en diſtingue aiſément en ce qu'ils ſont plus blancs, plus petits, & qu'ils n'ont pas l'odeur du Caſtoreum. 81.

Chaque Caſtor a donc quatre poches, deux ſupérieures qui contiennent le vrai Caſtoreum, & deux inférieures qui renferment une matiére adipeuſe ſemblable à du miel. Voy. la deſcription du Caſtor dans les Mem. de l'Acad. Roy. des Scienc. Ann. 1704.

CATALEPSIE dans une fille de quinze ans qui en étoit attaquée pluſieurs fois chaque jour; mais les accès n'étoient pas de longue durée. Cette fille en marchant s'arrêtoit tout-à-coup comme une

ſtatue privée de tout ſentiment. 454.
Le corps & les membres d'une autre fille cataleptique reſtoient dans la ſituation où on les avoit mis. La catalepſie de celle-ci commençoit par un friſſon, & ſe terminoit environ une heure après par une ſueur. *ibid.*
On fait mention de huit moiſſonneurs morts de catalepſie en ſoupant. Ils demeurérent dans la même attitude où ils étoient lorſqu'ils furent attaqués de cette maladie. 455.
L'Auteur parle encore de pluſieurs autres maladies qui ont du rapport avec la catalepſie, & auxquelles on a donné le nom d'affections ſoporeuſes. *ibid. & ſuiv.*
CATECHU qu'on appelle auſſi terre du Japon, quoiqu'elle ne vienne pas de ce pays, eſt une pâte faite dans les Indes avec des fruits aſtringents. Elle eſt recommandée dans les cours de ventre les aphtes, & les ulcéres de la bouche. 452.
Catechu ou cachou, eſt la même choſe. Voy. Cachou.
CAUTERES naturels. Leur écoulement ne doit point être arrêté: une femme avoit trois ulcéres au bas-ventre qu'elle tâcha de faire cicatriſer; mais à peine un de ces ulcéres étoit-il fermé, qu'il lui ſurvenoit des envies de vomir, & d'autres ſimptomes fâcheux. Il parut ſous la mammelle gauche d'un homme un ulcére ſalutaire; puiſque l'écoulement de cet ulcére étant arrêté, il ſurvint une difficulté de reſpirer. Ce cautére naturel ayant été ouvert une ſeconde fois, la difficulté de reſpirer ceſſa. 84. *& ſuiv.*
Un cautère appliqué à l'endroit où la future coronale ſe joint à la ſagittale, guérit un mal à la tête très-opiniâtre. Dans cette opération, il faut que le cautére potentiel pénétre ſi loin qu'il dépouille l'os de ſon péricrane, & le laiſſe à découvert. 125.
Un cautére appliqué à la naiſſance du muſcle Gaſtroenemien guérit une ſciatique qui avoit réſiſté à tous les autres remédes. 541. *& ſuiv.*
CERVEAU d'un bœuf pétrifié. Ce bœuf étoit ſtupide, chanceloit en marchant & maigriſſoit ſenſiblement quoiqu'il mangeât beaucoup, ce qui détermina à le faire tuer. 7.
La ſubſtance de ſon cerveau fut trouvée abſolument ſemblable à une pierre, & quoiqu'on l'eut fait bouillir dans l'eau on ne put parvenir à la ramolir: ce qui fit douter à quelques perſonnes ſi le cerveau étoit le principe des fonctions animales. 23.
Mais les choſes ayant été mieux examinées, il fut reconnu qu'il n'y avoit de pétrifié que la ſubſtance corticale: la ſubſtance médullaire étant dans l'état naturel. *ibid.*
Il ſurvient ſur la tête d'une femme une puſtule chancreuſe qui carie & ronge les os du crâne; enſorte qu'il en ſortit une partie de la ſubſtance corticale du cerveau groſſe comme une pomme médiocre. Le pus qui auparavant s'écouloit librement ne trouvant plus d'iſſue à cauſe de cette ſubſtance qui bouchoit entiérement l'ouverture par où il auroit pu s'écouler au-dehors, ſe répandit ſur le cervelet, & ſur l'origine de la moelle épiniére, & jetta la malade dans une léthargie qui l'enleva. 524. *& ſuiv.*
CHAIR (la) des animaux malades eſt un aliment dangereux. La cuiſſon, la fumigation & les autres préparations ne peuvent la rendre ſaine. Une famille entière nous en fournit une preuve. Toutes les perſonnes qui la compoſoient pour avoir mangé de la chair d'un cochon malade, ſont attaquées de vertiges, tombent en de fréquentes foibleſſes, & deux payent le tribut à la nature. 301.
Chair rejettée par morceaux dans une

diſſenterie invétérée. On parvint à arrêter pour quelque-tems la diſſenterie & le malade qui ne rendoit auparavant que du ſang, rendit quelque-tems après des morceaux de chair. Le ſang qui s'extravaſoit auparavant dans les inteſtins s'étoit transformé, ſelon l'Obſervateur en concrétions charnues. Cela ſuppoſe une organiſation dans le ſang que tout le monde ne voudra pas admettre. 588. *& ſuiv.*

CHAMPIGNONS (les) de toute eſpéce, dès qu'ils tendent à la putréfaction deviennent une matiére très-propre à faire éclore les œufs des mouches, des araignées & de pluſieurs autres inſectes. Si l'on expoſe un champignon au ſoleil, bientôt il fourmille de vers qui la plûpart ſe transforment en mouches. D'autres retiennent conſtamment la forme de petits ſerpens, & de petites anguilles. 565. *& ſuiv.*

On voit ordinairement dans quelques eſpéces de champignons des petits grains ronds, transparens de la forme & de la groſſeur de la graine de raifort. Ces grains ayant acquis un certain volume ſe détachent du champignon, tombent ſur la terre, où étant échauffés par les rayons du ſoleil, ils commencent à ſe mouvoir, à vivre: enfin deviennent de petites araignées qui n'acquiérent leur groſſeur naturelle qu'au bout de trois ans. 564.

Ces araignées vivent l'Eté ſur les plantes, l'Hiver contre des murs dont elles ſuccent l'humidité nitreuſe. Elles jouent ordinairement entr'elles pendant la nuit; mais ſouvent auſſi elles ſe battent & ſe tuent. Quand elles ſe ſentent trop foibles, elles garantiſſent leur corps qui eſt très-tendre avec leurs pates comme avec autant de paliſſades où elles ſeroient en ſûreté, ſi leurs ennemies les plus fortes ne leur caſſoient ces pattes en les entortillant, après quoi, elles ſe jettent ſur elles, & les ſuccent. 565.

La quantité d'inſectes qui s'engendrent dans le champignon, la viſcoſité de ſon ſuc fait dire à l'Auteur que cet aliment ne ſçauroit être ſain. Il y a long-tems qu'on le ſçait, & qu'on ne laiſſe pas d'en manger. *ibid. & ſuiv.*

Champignons produits par une eſpéce de pierre qu'on appelle *Lapis Lyncurius*. Cette pierre différente de la Belemnite ou pierre de Lynx ſe trouve en pluſieurs endroits d'Italie; elle eſt intérieurement poreuſe, & approche de la nature de la pierre-ponce. Si on la couvre légérement de terre, & ſi on l'arroſe avec de l'eau tiéde, elle produit des champignons d'un goût excellent. La partie de la tige qui reſte adhérente à la pierre après que le champignon en a été détaché, ſe durcit peu-à-peu & ſe pétrifie avec le tems. 642. *& ſuiv.*

Deſcription de ces champignons. Ils donnent par la diſtillation d'abord une eau inſipide, enſuite une liqueur ſpiritueuſe. 643. *& ſuiv.*

CHATS volans. L'Obſervateur dit ſur le rapport d'un autre, qu'il y en a aux environs de Ternate; mais il confeſſe avec franchiſe n'en avoir jamais vû. 447.

CHAUVE-SOURIS (deſcription anatomique de la) ſes ailes ſe meuvent en haut par l'action des muſcles du bras.

En en-bas par ceux du Femur, &c. elles ſont formées d'une double membrane pour mettre à couvert les nerfs dans cette duplicature. 140. *& ſuiv.*

CHEVRE ſauvage ou Chamois du Cap de bonne Eſpérance qui a une cavité vers le grand angle de l'œil où il s'amaſſe une humeur jaunâtre qui ſe durcit, devient noire avec le tems, & répand une odeur qui participe de celle du Caſtoreum & du muſc. 656.

CHEVEUX (des morts on prétend que les) deviennent ſouvent blonds, de

noirs ou blancs qu'ils étoient auparavant. 21.

Les cheveux d'un jeune homme menacé d'une mort prochaine blanchiſſent dans l'eſpace d'une ſeule nuit. 656.

Pareille choſe eſt arrivée à un Gentilhomme qui demeure actuellement aux environs de Bar-ſur-Aube, & qui fut pris dans la derniére guerre par le Colonel Mentzel.

Les cheveux d'une perſonne qui s'étoit frotté la tête d'une eau ſpiritueuſe pour diſſiper une migraine à laquelle elle étoit ſujette tombent, & reviennent blancs à l'endroit où les embrocations avoient été faites. 691.

CHOLEDOQUES ou conduits de la bile qu'on nomme auſſi pores biliaires ſont au nombre de ſix dans la Loutre. Le foie de cet animal amphibie a ſix lobes, & chaque lobe a ſon conduit particulier qui va ſe décharger dans le Canal cyſtique, & non pas dans la véſicule du fiel, quoique ces conduits paroiſſent s'inſérer dans cette véſicule. 431. *& ſuiv.*

CHOROÏDE (la) d'un bœuf étenduë encore fraîche ſur du papier, eſt d'une belle couleur azurée; deſſéchée, paroît noire; touchée long-tems après avec le doigt mouillé reparoît d'une couleur azurée dans les endroits où elle avoit été mouillée. 445.

CHRÉTIENS (de Saint Thomas les) (on donne ce nom à une nation du Royaume de Malabar) apportent en naiſſant une tumeur ſcrophuleuſe qui croît avec l'âge. Cette tumeur attaque ordinairement la jambe gauche. Il eſt auſſi difficile de rendre raiſon de cette préférence que de guérir ces tumeurs naturelles: car tous les Médecins, ſoit Indiens, ſoit Européens qui l'ont entrepris n'ont pas réuſſi. 589. *& ſuiv.*

CIGUE (terreſtre effets de la) Pluſieurs perſonnes ayant mangé des racines de cette plante furent ſaiſies de vertige, de délire, & de hoquet. Il n'arriva rien de plus facheux, & ces ſimptomes ſe diſſipérent naturellement. 202.

Effets du ſuc de la Cigue ſur pluſieurs chiens & ſur deux cochons d'inde. On fait avaler une once & demie de ce ſuc à une chienne d'une groſſeur médiocre qui mourut. 614.

Un autre chien en avala huit onces en trois doſes, & ſelon toute apparence n'auroit pas ſuccombé ſous l'effet du poiſon, ſi on n'en eut pas injecté une once & demie dans ſes veines. Deux autres chiens à qui on fit avaler de ce ſuc, ou dans les veines deſquels on l'injecta moururent pareillement. 615. *& ſuivant.*

Deux cochons d'inde réſiſtent moins que les chiens à l'action du ſuc de la Cigue. 617.

Tous ces animaux après en avoir avalé chancelent, urinent beaucoup, & paroiſſent comme yvres. Dans tous ceux qui furent ouverts, on apperçut toujours quelque ſigne d'inflammation, ſoit dans l'eſtomac, ſoit dans les inteſtins, ſoit dans les autres viſcéres. 114. *& ſuiv.*

D'ailleurs les différens ſimptomes qui parurent dans ces animaux dénotent la qualité chaude de la Cigue qui contient une quantité de ſels âcres & brûlans. Les anciens cependant regardoient la Cigue comme froide juſqu'au quatriéme degré. Voy G. Bauhin, lib. iv. ſect. v.

Dans les expériences qu'on vient de rapporter, & qui furent faites ſur la fin du mois d'Octobre la Cigue agit aſſez lentement ſur les chiens, ce que l'Auteur attribue à la ſaiſon avancée. Car il la croit plus active en Eté. 617. *& ſuiv.*

Sans doute qu'il s'eſt ſervi dans ces expériences du ſuc de la grande Cigue, car la petite n'a pas à beaucoup près autant de force.

CITRON contenu dans un autre citron.

La peau du plus petit, quoique renfermé étoit d'un très-beau jaune, & très-odorante, ni l'un, ni l'autre de ces citrons n'avoit de pepin. On trouve ſouvent en Toſcane des Cedracs contenus les uns dans les autres. 172.

Citrouille. Effets terribles qu'on lui attribuë, & auxquels vraiſemblablement elle n'a aucune part. Une fille après en avoir beaucoup mangé fut trouvée morte dans ſon lit. Le cadavre étoit extrêmement enflé, livide, & dénué d'épiderme. Les veines capillaires des parties ſupérieures étoient ſenſiblement tumefiées, & le ſang qui en ſortoit bouillonnoit. La citrouille a-t'elle été ici l'unique Agent comme on le prétend ? Il eſt permis d'en douter. 515. *& ſuiv.*

Coco ou noix des Indes qui répréſente la tête d'un ſinge, lorſqu'elle eſt dépouillée de ſon enveloppe membraneuſe. Deſcription de cette noix. 282. *& ſuiv.*

Cœur (les pulſations du) ſe font ſentir dans trois perſonnes du côté droit contre l'ordinaire. 68.

Les bleſſures du cœur ne ſont pas toujours ſuivies d'une mort ſubite. Deux hommes reçoivent au cœur des bleſſures conſidérables, puiſque dans l'un il étoit percé de part en part, & que dans l'autre la bleſſure pénétroit dans le ventricule droit. Néanmoins ces deux hommes ne moururent pas ſur le champ. Celui qui avoit le cœur percé de part en part vécut encore quatre jours, & l'autre en vécut cinq. 611. *& ſuiv.*

L'Auteur ſe perſuade que la circulation du ſang n'avoit pas été interrompue dans ces bleſſés, parce que les fibres du cœur étoient douées d'une ſi grande force qu'en ſe contractant dans la ſiſtole, & ſe rapprochant vers la baſe, elles fermoient exactement l'ouverture de la plaie. Elles laiſſoient donc échapper le ſang dans leur diaſtole; puiſque dans l'un des bleſſés le côté droit, & dans l'autre toute la capacité de la poitrine en étoit remplie. 612. *& ſuiv.*

Diemerbroeck rapporte l'hiſtoire d'un jeune homme qui avoit été bleſſé au cœur, & qui vécut encore neuf jours & huit heures. *Anatom. lib. 2. de Thorac.*

Le cœur dans un chien conſerve ſon mouvement de diaſtole & de ſiſtole pendant 42 heures : quoiqu'on eut coupé les nerfs recurrens, & tous ceux qui aboutiſſent à ce viſcére, & qu'on eut par là intercepté le cours des eſprits vitaux. 655.

Quelques nerfs n'auroient-ils pas été épargnés, on le croiroit ſi cette expérience n'avoit pas été faite par M. Chirac. Il coupa ſans doute la paire vague : car dans les animaux c'eſt de cette paire que le cœur reçoit la plus grande partie de ſes nerfs ; au lieu que dans l'homme il les tient du nerf intercoſtal.

Coliques bileuſe ſuivie d'accidents qui firent ſoupçonner que le malade attaqué de cette colique avoit été empoiſonné : car immédiatement après ſa mort ſon ventre auparavant fort plat s'enfla prodigieuſement, la plûpart des viſcéres étoient corrompus ou ulcérés & la puanteur qui s'en exaloit étoit inſupportable. 126. *& ſuiv.*

Une colique très cruelle diſſipée par un reméde déguiſé ; à cauſe de la répugnance invincible du malade pour toute ſorte de remédes, revient lorſqu'on apprend à ce malade qu'il a été guéri par l'effet d'un reméde; pour diſſiper cette ſeconde colique, il fallut le tromper une ſeconde fois, ce qui fut plus difficile. 380. *& ſuiv.*

Colique ſi violente qu'elle cauſe une inſenſibilité à la peau. La douleur inſupportable qu'on reſſent dans les inteſtins fait qu'on n'eſt pas affecté d'une douleur

douleur moins considérable. La vivacité d'une sensation empêchant de faire attention à une autre sensation moins vive. Il faut qu'un homme souffre beaucoup d'une colique pour ne pas s'apperçevoir qu'en se chauffant, il s'est brûlé le ventre. 382. *& suiv.*

COLON l'intestin) percé d'un coup d'épée se réunit avec les lévres de la plaie de l'abdomen. Cependant le blessé mourut parce que les excrémens s'étant échappés par l'ouverture du colon, & étant tombés dans la cavité du bas-ventre, causérent la corruption, & la gangréne des intestins. 506. *& suiv.*

CONGELATION subite d'une liqueur transparente tirée par la distillation du sang humain. Cette liqueur renfermée dans deux bouteilles, exposée pendant tout l'hiver aux plus grands froids ne gela point. On vint à remuer une des deux bouteilles, & aussitôt la liqueur qu'elle contenoit fut convertie en glace; celle de l'autre restant liquide. 66.

CONVOLVULUS heptaphillus indicus villosus. Sa description : cette plante croît dans l'Isle de Ceylan. 217.

CONVULSION qualifiée ici d'épilepsie attribuée à du beurre, dont on avoit frotté la tête d'une petite fille pour enlever plus facilement cette pellicule écailleuse qui s'amasse sur la tête de tous les enfans. Les corps gras & huileux bouchent les pores, retiennent sous le crâne l'humeur qui auroit transpiré, & qui refluant dans le cerveau va attaquer le genre nerveux. 661.

Les Médecins qui se sont servi des substances grasses, & huileuses pour faire tomber cette pellicule écailleuse ne les ont employées qu'après les détersifs & les purgatifs. 682.

COQUES de Maldive & de Mosambique fort estimées dans les Indes contre les poisons, les morsures des serpens & des animaux venimeux, &c. La coque ou noix de Maldive, est de la grosseur de la tête d'un enfant : celle de Mosambique est de la grosseur d'un œuf de poule. 525. *& suiv.*

CRABES (de terre les) se nourrissent d'herbe dans l'Isle de Java. Les habitans ne les mangent pas. 446.

CRACHEMENT périodique d'un pus d'une très-mauvaise odeur. La femme qui étoit sujette à ce crachement de pus en rejettoit quelquefois jusqu'à trois livres; cependant elle n'étoit point phtisique, & ne ressentoit d'ailleurs aucune incommodité. L'écoulement menstruel étoit peu abondant : une évacuation diminue l'autre. 17.

CRAPAUDS au nombre de trois rendus par le vomissement. Six mois auparavant la personne qui vomit ces Crapauds avoit bû avec avidité d'une eau dormante, & dès-lors elle ressentit des douleurs d'estomac, quelquefois accompagnées de syncope. 54. *& suiv.*

Crapaud d'une grosseur prodigieuse près d'Aquapendente en Italie. Il avoit plus d'un pied & demi de largeur. 532.

CRISE qui dans une femme nouvellement accouchée termine un accès d'épilepsie par trois petites tumeurs ou glandes indolentes à un muscle de l'avant-bras. Lorsque dans la suite ces petites tumeurs diminuoient de volume, ou disparoissoient entiérement, la santé en étoit trés-altérée jusqu'à ce qu'elles reparussent. 127.

CROCODILES hermaphrodites. 21.

CRISTAL (d'Islande le) est un corps transparent que les pinceaux de lumiére ne traversent qu'avec une double réfraction. 66.

D.

DAUPHIN du Nord, sa description Anatomique. Ce poisson qui est du genre des Cetacés est encore appellé *Tursio*, Marsouin, Phocæna, ou Veau marin. 102.

Le Dauphin néanmoins se distingue du

Marſouin par l'enfonçement qui eſt entre ſa tête & ſon muſeau, au lieu que le marſouin a la tête plus arrondie. Le phoca ou veau marin, outre pluſieurs autres différences qui le caractériſent, a la chair beaucoup plus délicate que ceux-ci.

Le Dauphin n'a point d'ouies ; mais il a deux conduits ſéparés par une cloiſon oſſeuſe qui aboutiſſent au palais. C'eſt par ces conduits dont la poſition eſt verticale qu'il rejette l'eau avec force & la fait jaillir. 103.

Ses dents au nombre de quatre-vingt-ſeize ſont un peu mobiles, & ſa langue ne l'eſt pas du tout, car elle eſt adhérente au palais de tout côté. 104.

Les deux nageoires qui ſont à la queue ſont placées tranſverſalement, & non pas longitudinalement comme celles des autres poiſſons. *ibid.*

La femelle du Dauphin a près de la vulve des glandes ou mammelons dont on peut exprimer du lait en les preſſant ; auſſi dit-on qu'elles ſont vivipares, & qu'elles alaitent leurs petits. La verge du mâle eſt formée de deux ligamens nerveux, contenant un cartilage oſſeux ſemblable à l'os hioide. 105.

La graiſſe qui eſt ſous la peau de ce poiſſon, a dans quelques endroits près de trois pouces d'épaiſſeur. *ibid.*

Le Dauphin a trois eſtomacs diſtingués par autant d'orifices très-étroits. 106.

Ses inteſtins ſont douze fois plus longs que ſon corps, au lieu que dans l'homme leur longueur n'eſt que le ſextuple de la hauteur. *ibid.*

Le Dauphin a des poumons compoſés de véſicules comme les animaux qui ont beſoin d'air pour vivre. On aſſure qu'il jette quelques cris, ce qu'il ne peut faire ſans poumons ; mais ces cris ou ces ſons ſemblables à un ſifflement ne ſçauroient être articulés, puiſque la langue eſt adherente au palais. 108. *& ſuiv.*

Demence guérie par la ſaignée répétée juſqu'à trente fois. C'eſt le meilleur remède dans l'affection hypocondriaque. Le flux hémorroïdal qui diſſipe la plûpart des ſimptomes fâcheux de cette maladie en eſt une preuve. Le ſang eſt noir, viſqueux & grumelé dans preſque tous les hipocondriaques ; du moins étoit-il tel dans la perſonne qui donne lieu à cette obſervation, puiſqu'étant refroidi, il ſe ſoutenoit ſur le tranchant d'un ſcalpel. A meſure qu'on le tiroit, il devenoit moins noir, & le malade recouvroit inſenſiblement l'uſage de la raiſon. 651. *& ſuiv.*

Demoiselles (les) ſont des mouches de la plus belle eſpéce. Elles voyent de tous côtés, quoique leurs yeux ſoient immobiles, parce qu'ils ſont formés de deux cornées tranſparentes parſemées d'une infinité de criſtallins qui environnent toute la tête. 597, *& ſuiv.*

Les Demoiſelles ſont de pluſieurs eſpéces. Celles qui ſont les plus grandes ſont auſſi les plus belles. Elles proviennent d'œufs dépoſés au mois de Septembre ſur la ſurface des eaux. De ces œufs naiſſent des vers ou de petites anguilles, qui après s'être nourries quelque-tems de limon prennent la forme d'un inſecte à ſix pattes ſous laquelle elles reſtent tout l'hiver dans l'eau. Elles quittent en été cet élément pour vivre dans un autre ſous une nouvelle métamorphoſe. Au mois de Septembre elles retournent voltiger ſur la ſurface de l'eau où elles dépoſent des œufs qui produiront d'autres Demoiſelles, & finiſſent en devenant la proie des poiſſons ou des hirondelles. 598. *& ſuiv.*

L'Auteur remarque qu'il y a une eſpéce de Demoiſelle, & quelques cigales qui prennent naiſſance dans les terres humides. 600.

Dents (mal aux) qui revenoit régulièrement tous les ſoirs. Il ſuccédoit à la

ſuppreſſion des régles, & étoit accompagné d'un flux continuel de pituite claire. Ce mal fut calmé par le laudanum ; mais la malade ceſſa de voir de l'œil gauche, ſans doute à cauſe de la ſuppreſſion de l'écoulement pituiteux. Le mal aux dents revint, & la maladie de l'œil fut diſſipée. 333. *& ſuiv.*

Dents tardives. Il n'eſt pas ici queſtion des dents de ſageſſe, tout le monde ſçait qu'elles viennent fort tard ; mais des dents canines & molaires qui ne parurent dans une jeune fille qu'à l'âge de treize ans. Elle fut alors tourmentée pendant plus de huit jours par un mal de tête, & par des accès d'épilepſie, ce qui eſt aſſez ordinaire. 400. *& ſuiv.*

Il vient une dent à un homme âgé de 94 ans. A cette occaſion on fait mention de pluſieurs perſonnes qui ont pouſſé des dents dans un âge très-avancé. 421. *& ſuiv.*

Un viellard âgé de 118 ans pouſſe de nouvelles dents qui lui cauſent des douleurs très-vives aux mâchoires. La même choſe arriva à un autre viellard contemporain de celui-ci, & au même âge. L'Obſervateur aſſure avoir vû les dents de l'un de ces viellards. Elles étoient (pour me ſervir de ſon expreſſion,) blanches comme des perles. 590. *& ſuiv.*

Descente de matrice à la ſuite de pluſieurs accouchemens laborieux. Le vagin étoit totalement renverſé, la veſſie étoit tombée avec la matrice ſans que les ligamens de ces viſcéres fuſſent rompus, ils étoient ſeulement relâchés. Cette deſcente formoit une maſſe de chair ſuſpendue & ſi groſſe, qu'à peine pouvoit-on l'embraſſer avec les deux mains. Comme il ne fut pas poſſible de la remettre, & qu'on ne voyoit plus de reſſource, l'Auteur crut devoir la couper ; mais l'opération fut ſuivie de la mort de la malade, ce qui ne ſurprendra perſonne. S'il eſt excuſable c'eſt d'avoir tenté cette opération dans un cas deſeſpéré. 500.

Diabetes (on appelle ainſi le flux immodéré d'urine qui excéde la quantité de la boiſſon,) occaſionné par l'uſage exceſſif d'aromates, & de vins violens auxquels on ſubſtitue la petite biére à cauſe de l'altération. Alors ſurvint le Diabéte : l'urine avoit l'odeur & la couleur de la biére. Cette maladie fut guérie par les Toniques, les Aſtringents, & les Narcotiques. 375.

Diamans (de Weſtphalie les) ſont des petits cailloux extrêmement tranſparens dont on ſe ſert pour polir les autres Diamans, & qui étant eux mêmes polis ſont plus beaux que ceux de Bohéme. C'eſt avec ces cailloux qu'on fait les beaux verres de criſtal. 515.

Explication de la formation des Diamans peut-être ne la trouvera-t'on pas fort ſatisfaiſante. *ibid. & ſuiv.*

Procédé de quelques Chimiſtes pour contrefaire les Diamans. Ils les imitent avec les Hyacinthes à qui ils ôtent leur couleur en les entourant d'une pâte faite avec du ſel & une terre limoneuſe, & en leur faiſant éprouver enſuite un feu de reverbére. 546.

On contrefait encore les Diamans avec les ſaphirs qu'on enchaſſe dans l'or pour les expoſer au feu juſqu'à ce que l'or ſoit fondu, ce qui ſuffit pour faire perdre au ſaphir ſa couleur bleue. On procéde de même à l'égard des aigues marines. Au lieu d'or, il ſuffiroit d'employer dans la même vûe la craie ſimple, & l'opération réuſſiroit également bien. *ibid. & ſuiv.*

Les Diamans n'ont aucune propriété en Médecine. 537.

Diarrhée cauſée par une frayeur. Elle dégénére en une dyſſenterie dont les ſimptomes deviennent menaçans ; car le mouvement antipériſtaltique des inteſtins fit rejetter un lavement par la

bouche. 392.

Dissenterie épidémique. Simptomes qui l'accompagnent : elle fut plus funeſte aux enfans qu'aux adultes. 334. *& ſuiv.*

Dyſſenterie épidémique dans une Ville ſeulement. Elle ne s'étendit pas juſqu'aux Villages voiſins. Les os du corps humain réduits en poudre furent employés avec ſuccès dans cette maladie. Ils ſont abſorbans, deſſicatifs, & aſtringents. Comme tels ils conviennent dans la dyſſenterie ; mais les os des animaux, la corne de cerf ont les mêmes vertus. Pourquoi ne pas donner la préférence à ces derniers remédes qui ne ſont pas révoltans. 540. *& ſuiv.*

Doronic (le) eſt encore connu ſous le nom *d'Arnica, Aliſma, Damaſonium.* Sa deſcription. 360.

A cette deſcription on reconnoît le *Doronicum Plantagifolio* de Tournefort que nous appellons la bétoine de montagne.

Cette plante eſt recommandée dans l'aſthme & le catarrhe. Elle eſt emmenagogue, diurétique, & ſpécialement vantée comme un remède excellent dans les contuſions & les chutes. Elle diſſout le ſang grumelé, on employe ſa racine, ſes feuilles, ſes fleurs qu'on fait infuſer dans de l'eau, de la biére ou du vin à la doſe d'une pincée ou de deux pour les perſonnes les plus robuſtes. *ibid. & ſuiv.*

Seize perſonnes dont la plûpart étoient dangereuſement malades de coups ou de chutes furent guéries par la décoction du Doronic. 361. *& ſuiv.*

Dyssurie dans un homme gouteux, & en même-tems ſcorbutique. L'urine d'une puanteur horrible étoit mêlée avec une matiére viſqueuſe & purulente ; deux Aſcarides vivans étoient ſortis par le canal de l'urethre, ce qui dénotoit un ulcére à la veſſie. En effet après la mort du malade, on trouva une matiére purulente avec un ver dans la veſſie, & un ulcére à ſon cou. Elle étoit fort petite, étant comprimée par une maſſe de graiſſe qui l'empêchoit de ſe dilater : car il y en avoit une prodigieuſe quantité ſous la peau dans la poitrine, & ſur-tout dans l'abdomen tandis que les muſcles étoient extenués. 401. *& ſuiv.*

E.

Eau ſtagnante qui paroît tout-à-coup d'un rouge couleur de ſang dans un endroit des foſſés de Berlin. L'eau en devenant rouge ceſſoit d'être dormante, s'élevant & bouillonnant de momens à autres. La matiére qui coloroit cette eau ne s'y ſoutenoit pas, mais ſe précipitoit, & l'eau quoique claire n'en paroiſſoit pas moins rouge à cauſe de ſon ſédiment. Comme la mer rouge paroît telle en quelques endroits à cauſe de ſon ſable. 340.

L'Obſervateur après avoir fait quelques expériences pour parvenir à la connoiſſance du ſédiment de ces eaux conclut qu'elles ne doivent point leur couleur à aucune ſorte de matiéres animales & végétales, qui toutes ſe ſoutiennent dans les liqueurs qu'elles ont colorées ſans ſe précipiter. 341. *& ſuiv.*

Il croit que cette matiére colorante eſt une terre bolaire, qui après avoir été charriée dans des canaux ſouterreins eſt pouſſée au-dehors par des ſources nouvelles qui ſe font jour, & occaſionnent le bouillonnement dont on parle. 344. *& ſuiv.*

Il eſt embaraſſé d'expliquer pourquoi le ſédiment de ces eaux gardées dans des bouteilles s'élevoit pendant le jour, & s'abbaiſſoit pendant la nuit. Il attribue ce mouvement à la fermentation. 345.

Ne ſeroit-il pas mieux de dire qu'une matiére preſqu'en équilibre avec l'eau par ſa peſanteur, s'éléve & s'abbaiſſe ſelon les variations dans la chaleur & la peſanteur de l'atmoſphére.

Eau-Forte avalée ſans que cela ſoit ſuivi d'aucun accident. L'antidote fut pris

ſur le champ,une grande quantité d'eau ou d'huile eſt le reméde de ces ſortes d'imprudences. On recommande auſſi le ſirop violat, & le mucilage de ſemences de coins après que l'huile a été rejettée. 543.

Ebénier (l') de l'Iſle Maurice reſſemble beaucoup au noyer.Sous ſon écorce extérieure, eſt un bois tendre & blanc dont la moëlle eſt l'ébene. C'eſt-à-dire, que l'ébene occupe le centre de l'arbre : car le mot de moëlle déſigne quelque choſe de tendre, au lieu que l'ébene eſt très-dur. Ce bois devient noir à meſure que l'arbre qui croît très-lentement vieillit. 449.

Eclair (un) ſans tonnerre remplit une maiſon d'une lumiére éclatante, & met le feu à de l'eau-de-vie. On lit dans le titre de l'eſprit-de-vin, ce qui ſeroit plus croyable. 320.

Ecorce aromatique des Indes qui a beaucoup de rapport avec la canelle, le Caſſia cariophillata, &c. on pourroit mettre cette écorce innominée au nombre des remédes céphaliques & ſtomachiques. 215.

Ecorce contre la pleuréſie. Si elle eſt bien nommée,il ſeroit à ſouhaiter qu'on nous la fit mieux connoître. 526.

Ecoulement d'environ huit livres d'une eau limpide par l'oreille après un coup violent reçû à la tête. L'Auteur fait aſſez mal à propos une ſortie ſur les Médecins Italiens pour n'avoir pas dit d'où provenoit une ſi grande quantité de ſéroſités. 255. *& ſuiv.*

Egagropiles (les) ſont des pelotes de poil qu'on trouve ſouvent dans l'eſtomac des animaux qui ſe léchent. Les poils qu'ils avalent ſe pelotonnent, & les pelotes parvenues à une certaine groſſeur les incommodent beaucoup, & même les font périr. 59.

Nous appellons les Egagropiles Beſoards d'Allemagne.

Un cheval rend trois égagropiles, deux deſquelles étoient de la groſſeur d'une grenade, la troiſiéme avoit encore plus de volume. Il eſt rare qu'il ſe forme des Egagropiles dans l'eſtomac des chevaux, au lieu qu'il eſt ordinaire d'en trouver dans l'eſtomac des chévres & des bœufs. 692.

Emetiques donnés avec ſuccès à une femme mélancolique & enceinte. Quoiqu'à cet exemple on put en ajouter pluſieurs autres, les émétiques féront toujours des remédes haſardeux pour les femmes enceintes. 388. *& ſuiv.*

Emphiseme ſurvenu après un coup d'épée ſous l'aiſſelle qui ne pénétroit pas dans la capacité de la poitrine. Cet emphiſéme s'étendoit ſur le coû, le bras, le viſage ; & ces parties, lorſqu'on les touchoit, réſonnoient comme un parchemin. Cette maladie endémique ſur les montagnes d'Autriche, fut guérie par une fumigation des bayes de Mirthe. 188. *& ſuiv.*

J'ai vû à l'Hôpital de Marſeille, avec feu M. Bertrand Médecin, un emphiſéme de la même nature;mais qui étoit univerſel : en touchant le bras du malade ou toute autre partie, on entendoit le même bruit que ſi on avoit manié un parchemin ſec.

Empyeme guéri par l'éruption d'une gale purulente qui diſſipa tout-à-coup la ſuffocation.Dans un autre Empyéme on rend le pus avec les excrémens, & l'uſage continué de la Thérébenthine acheve la guériſon. 64. *& ſuiv.*

Enfant né ſans crâne, ſans cerveau, ſans cervelet, & ſans moëlle épiniére qui put faire les fonctions du cerveau. On aſſure cependant que cet enfant s'étoit remué dans le ſein de ſa mere. Sa tête étoit très-difforme, & les autres parties du corps étoient bien conformées. 51.

On fait mention dans les Notes de pluſieurs enfans nés ſans cerveau. *ibid.*

Enfant trouvé mort dans le ventre de

ſa mere après ſeize ans de groſſeſſe. Il étoit bien conformé, & n'avoit que la groſſeur d'un enfant de neuf mois. On n'apperçut dans la mere aucun veſtige de matrice. Les tégumens du bas-ventre cartilagineux ou même gipſeux étoient ſi bien unis qu'ils ne faiſoient qu'une enveloppe contenant le fœtus, & environ 15 à 16 pintes d'une liqueur ſereuſe & jaunâtre. 99. *& ſuiv.*

ENFANT monſtrueux ſans jambes, ſans cuiſſes, ſans avant bras, ayant à la lévre ſupérieure un double bec de liévre, & la tête prodigieuſement groſſie par un hydrocéphale qui avoit écarté les os du crâne. 100.

ENFANT né ſans cerveau & qui vécut environ 27. heures. A la place du cerveau, on voyoit une ſubſtance convexe rouge & ſilonnée. C'étoit un amas de véſicules conglomerées pleines d'eau qui n'avoient entr'elles aucune communication. Cet amas de véſicules n'étoit pas recouvert par les os du crâne; mais ſeulement d'une membrane très-mince. A l'exception de la tête le corps de cet enfant n'avoit rien de difforme. Sa mere ſe trouva pendant qu'elle le portoit au milieu de gens qui ſe battoient, & dont l'un bleſſé à la tête étoit tout couvert de ſang. 137. *& ſuiv.*

L'Auteur tâche de rendre raiſon du deffaut de conformation dans la tête de cet enfant, & d'expliquer comment l'imagination de la mere a pu lui imprimer l'image d'une tête enſanglantée, & pour cela il appelle à ſon ſecours des formes ſubſtantielles, une vertu formatrice que l'imagination d'une femme enceinte extrêmement troublée par un objet effrayant, eſt capable de faire égarer plus ou moins, ſelon que le fœtus eſt plus ou moins adhérent à la matrice. 248. *& ſuiv.*

ENFANT ſans tête & auſſi monſtrueux intérieurement qu'extérieurement. La mere ne ſe ſouvenoit pas d'avoir eu aucune frayeur pendant ſa groſeſſe. 191. *& ſuiv.*

ENFANT monſtrueux dont la peau reſſembloit à celle d'un cochon de lait roti. Elle étoit jaune & réſonnoit lorſqu'on la touchoit. Cet enfant vécut trois jours. 210. *& ſuiv.*

ENFANT Monſtrueux qui avoit la peau & les muſcles de l'abdomen ſi tranſparens qu'on diſtinguoit toutes les circonvolutions des inteſtins. 329. *& ſuiv.*

ENFANT né ſans cerveau. Il vécut vingt-quatre heures, & mourut après ce tems dans des mouvemens convulſifs. 335. *& ſuiv.*

ENFANT monſtrueux ſans cerveau ayant la peau du dos comme écorchée. Cette difformité ſelon l'Obſervateur provenoit de ce que la mere pendant ſa groſeſſe avoit eu l'imagination frappée à la vue de quelques pots de fleurs moulés en figures humaines, & de ce qu'elle avoit été effrayée en voyant une martre écorchée. 369.

ENFANS monſtrueux du même ſexe unis enſemble par l'os ſacrum, & les parties naturelles. 571.

ENFANT qui à l'âge de trois ans commença à avoir de la barbe, & qui alors étoit déja ſi grand & ſi fort qu'il battoit à la grange, & pouvoit ſoutenir les travaux les plus pénibles de la campagne. Il fut nubile avant le tems ordinaire. 667.

ENFANT mort dans le ſein de ſa mere où il étoit depuis plus de ſix ans, lorſque l'Auteur écrivoit cette obſervation. Des douleurs pareilles à celle de l'accouchement s'étoient fait ſentir, les vuidanges avoient paru, le lait s'étoit écoulé abondamment des mammelles, & cependant l'enfant ou plutôt ſon ſquelette étoit reſté dans la matrice: car le ventre de la mere s'étant diminué, on ſentoit que les chairs & la peau s'étoient détachées des os, & qu'il ne

reſtoit dans la matrice rien qui fut ſuſceptible de corruption. 695. *& ſuiv.*

ENFANT provenant du commerce d'un Négre avec une blanche. Il devoit participer de la couleur du pere & de la mere, néanmoins tout le corps étoit blanc, excepté les parties naturelles qui étoient noires. 696.

Cette obſervation ne contient rien d'extraordinaire : car tous les enfans des Mores naiſſent blancs, ils ont ſeulement une tache noire à l'extrêmité de la verge & des ongles.

ENROUEMENT opiniâtre attribué à la ſaignée. L'Auteur ne nous apprend pas comment la ſaignée peut produire l'enrouement, il ſe contente d'aſſurer qu'elle en eſt la cauſe, & veut être cru ſur ſa parole. 385.

EPILEPSIE guérie par une brûlure. 49.

EPILEPSIE annoncée par des bluettes de feu que le malade s'imaginoit voir voltiger continuellement devant ſes yeux. Ces bluettes ſont regardées comme les avant-coureurs d'un accès qui doit être funeſte. 58. *& ſuiv.*

EPILEPSIE cauſée par un os en forme de pierre étoilée ſitué au milieu du crâne. Les pointes de cet os paroiſſoient avoir produit l'inflammation & la gangrene de la dure-mere. 208.

EPILEPSIE diſſipée dans un homme ſcorbutique par la perte de la vue. L'humeur qui cauſoit l'épilepſie s'étoit jettée ſur le nerf optique : par l'uſage des antiſcorbutiques, il fut guéri de l'épilepſie & de l'aveuglement. 261.

EPILEPSIE cauſée par une inciſion faite au gros orteil du pied. Le malade étoit averti des paroxiſmes par une vapeur qui lui paroiſſoit s'élever de la plaie, pénétrer la moëlle épiniére pour arriver à la tête, où elle ſe fixoit au front. Alors il étoit agité de mouvemens convulſifs, & pendant l'accès une ſanie ſereuſe s'écouloit de ſa plaie. 270.

EPILEPSIE (l') eſt très-commune en Hongrie parmi les enfans nouveau nés. L'Obſervateur en attribuë la cauſe au meconium qu'on n'a pas ſoin d'évacuer. Il recommande de purger les enfans après leur naiſſance. 304.

EPILEPSIE diſſipée dans une femme nouvellement accouchée par un véſicatoire appliqué ſur les jambes, après pluſieurs remédes antiépileptiques tentés inutilement. 368.

EPILEPSIE attribuée aux fomentations d'une décoction de juſquiame. Une fille ſur le point d'avoir ſes régles & pour lors tourmentée d'une violente douleur de tête la lave avec la décoction de juſquiame, & une demie heure après elle fut attaquée d'épilepſie. 515

EPILEPSIE qui ſuccéde à une fraieur dans un jeune homme né d'un pere épileptique. Les ſignes de frayeur qui avoient précédé le premier accès précédent de même tous les ſuivans. 626.

La ſœur de ce jeune homme fut auſſi attaquée de la même maladie ; mais les ſimptomes qu'on décrit conviennent mieux à la catalepſie qu'à l'épilepſie ; car cette fille après avoir couru en ligne droite s'arrêtoit tout-à-coup, reſtoit droite & immobile ; au lieu que l'épilepſie eſt toujours accompagnée de mouvemens convulſifs. *ibid.*

EPILEPSIE qui ſurvient à une fille pour avoir mangé des cervelles de moineaux. On eſt attaqué d'une maladie, donc les alimens qu'on a pris ont cauſé la maladie. Les cervelles de moineaux n'ont peut-être aucune part à l'épilepſie qui leur eſt ici attribuée. 635.

EPIS d'orge au nombre de 24 ſur une même tige. Elle fut préſentée à l'Empereur comme une choſe fort extraordinaire. On croit que cette tige ſi feconde avoit été produite par la réunion de pluſieurs germes. 60.

Cette fécondité donne lieu de parler du ſembrador ou ſpermatobole, des moyens de fertiliſer les terres, & de garantir

le bled de la nielle. *ibid. & ſuiv.*

Epi de froment tiré d'une tumeur qui s'étoit formée ſur les côtes. Les notes ſur cette obſervation contiennent quelques exemples d'épis avalés, & tirés des tumeurs ſurvenues en différentes parties du corps. 346.

Une petite fille ayant avalé un épi de froment rempli de grains, trois mois après reſſentit une douleur très-vive au dos où il ſe forma un abſcès dont on tira cet épi. L'Obſervateur ne rapporte ce fait que ſur un oui dire. 399. *& ſuiv.*

Esquinancie qui accompagne une rougeole maligne. On ſe plaint d'une grande difficulté d'avaler ſans qu'il paroiſſe aucune tumeur, ni au-dedans, ni au-dehors de la gorge. C'eſt une inflammation aux muſcles internes du larinx appellée par les anciens Cynanché.

Estomac (douleur d') qui ſe fait ſentir après le repas. Le cœur qui étoit plus gros que celui d'un bœuf rempliſſoit toute la cavité de la poitrine, & comprimoit ce viſcére. On attribue à cette compreſſion la douleur d'eſtomac que le malade reſſentoit après avoir mangé. Il devoir avoir une difficulté habituelle de reſpirer : car les poumons étoient auſſi comprimés & applatis : & il y avoit d'ailleurs un épanchement de ſéroſités dans la poitrine & dans l'abdomen ; cependant il n'éprouvoit de difficulté de reſpirer qu'après le repas. 207. *& ſuiv.*

L'estomac manque abſolument à une femme, ce qui ne l'empêche pas de vivre plus de quarante-ans. Ce deffaut de conformation ne fut pas même ce qui la fit mourir, mais une carie à la partie antérieure du crâne avec gangréne au cerveau ſans qu'elle eut reſſenti aucune douleur de tête. De plus elle étoit tourmentée par une ſciatique ſi cruelle que la tête du femur en avoit été rongée, les deux trochanters détruits, & le femur carié dans la moitié de ſa longueur. 600. *& ſuiv.*

Le cœur de cette femme étoit beaucoup plus gros que dans l'état naturel. L'aorte, la veine-cave, l'artere & la veine pulmonaire avoient plus de diamétre que les inteſtins, ce qui étoit une ſuite du défaut de l'eſtomac : car cette femme ne pouvant ſupporter long-tems la faim, & les alimens n'étant point retenus par l'eſtomac, le chile arrivant en plus grande quantité au cœur, avoit dilaté ſes parois & augmenté le diamétre des gros vaiſſeaux. *ibid.*

Les plaies de l'eſtomac ne ſont pas toujours mortelles, en voici la preuve. Un homme reçoit une bleſſure conſidérable à l'eſtomac, puiſqu'elle avoit été faite par un épieu armé dont le fer eſt large & pointu. Néanmoins quoiqu'il fut deſtitué de tout ſecours, & qu'il n'eut que de la mouſſe pour faire une tente à ſa bleſſure, il n'en mourut pas. Les bords de la plaie étant devenus calleux, il ne put parvenir à la faire cicatriſer, enſorte qu'il faiſoit ſortir quand il vouloit les alimens par ſa bleſſure. 673. *& ſuiv.*

On fait une inciſion à la partie latérale gauche de l'eſtomac d'un payſan pour en retirer un coûteau qu'il avoit avalé. On parvint à faire cicatriſer la plaie, & le malade guérit. 674.

Estomac déplacé. Il étoit dans la cavité gauche de la poitrine qu'il occupoit en entier : car il avoit repouſſé le cœur du côté droit. Le pilore plus élevé que l'orifice ſupérieur remontoit preſque juſqu'aux clavicules. Il ſemble qu'un homme ainſi conformé devoit avoir une difficulté de reſpirer ; cependant il reſpiroit librement, étoit d'un bon tempérament, & ne mourut que pour avoir bû avec excès une quantité de biere avec la lie qui lui cauſa un vomiſſement d'une matière épaiſſe, & ſemblable à de la poix, dont l'abondance le ſuffoqua. 697. *& ſuiv.*

ETERNUEMENT répété une infinité de fois consécutivement accompagné de foiblesses, de mouvemens convulsifs, & enfin d'une hémiplegie qui le fit cesser. Cette paralisie se dissipa; mais sitôt qu'on s'exposoit au soleil, au froid ou au vent, l'éternuement recommençoit. Il étoit causé par le pus d'une tumeur survenue au sommet de la tête, qui par son acrimonie irritoit le péricrâne, & par simpathie la membrane pituitaire : car ce pus ayant été évacué, l'éternuement ne revint plus. 154. *& suiv.*

ETUVES (des Corroyeurs les) sont recommandées dans les maladies où il faut exciter la transpiration à cause de leur chaleur, & des parties huileuses & volatiles qui s'exhalent des écorces de sapin qu'on regarde comme résolutives. Dans la plûpart de nos Provinces les Corroyeurs ne se servent pas d'écorce de sapin pour tanner leurs cuirs. 316. *& suiv.*

EXANTHEMES noirs qualifiés par l'Observateur de dartre noire. Lorsqu'on les piquoit avec un aiguille, il en sortoit du sang, ce qui est le caractére distinctif de cette maladie. Deux petites filles en sont attaquées, leur peau est parsemée de ces taches noires qui furent dissipées par l'esprit de Cochlearia, mêlé avec le sirop de Fumeterre. 332. *& suiv.*

EXCRESCENCES de la nature de la corne qui végétent sur les vertébres du dos, & qu'il falloit couper de tems-en-tems. Un homme au rapport de M. de Thou se faisoit voir à Paris avec une corne de Bélier au milieu du front. Une fille du canton de Berne avoit le dos, les bras & les jambes hérissées de cornes. 8. *& suiv.*

On voit dans Fabricius-Hildanus, Centurie 2. Observ. 25. la figure de cette fille avec celle de l'homme dont parle le Président de Thou.

ESCRESCENCE de la nature de la corne sur le cou du pied extirpée avec succès. 239.

EXPERIENCES chimiques sur différentes matiéres. 174. *& suiv.*

Pour découvrir la cause qui fait précipiter dans certains Marais un sédiment rougeâtre semblable à de la rouille, & ce qui peut former sur leurs eaux une pellicule où l'on voit briller les couleurs de l'Arc-en-Ciel, on mêle dans une dissolution de vitriol différentes matiéres capables d'opérer une précipitation, & l'on remarque que toutes celles, qui font déposer une plus grande quantité de sédiment rougeâtre, font aussi celles, qui font paroître sur la dissolution les plus belles couleurs de l'Arc-en Ciel. De-là on tire la conséquence que les eaux des Marais sur lesquelles on observe une iris, & qui déposent un sédiment rougeâtre, sont imprégnées de vitriol, & qu'elles sont décomposées par les coquillages & les autres matieres absorbantes & alkalines qui se trouvent dans ces Marais. 175. *& suiv.*

Si on mêle parties égales de soufre commun & de chaux vive, après avoir fait entiérement consumer le soufre, on trouve le poids de la chaux augmenté. Ce poids reste le même quoiqu'on ajoûte de nouveau soufre, & qu'on le fasse encore consumer : la chaux ayant absorbé en premier lieu tout ce qu'elle étoit capable d'absorber. 177.

La dissolution de cette chaux filtrée & évaporée conserve son odeur sulphureuse, & ne donne point de sel après l'évaporation. Mais si à cette dissolution on ajoûte un peu d'esprit de nitre, on en retire un sel très-piquant qui se cristallise en petits cubes jaunes. 178.

De la dissolution de chaux avec addition de nitre, & sans addition de soufre, on ne retire point de sel concret, mais une espèce de gome âcre, salée, jaunâtre qu'on ne sçauroit dessécher. 179.

Le ſoufre favoriſe donc la formation des concrétions ſalines, c'eſt lui qui convertit l'eſprit de nitre en ſel concret; puiſque l'eau de chaux unie avec l'eſprit de nitre, & ſans être unie avec le ſoufre ne laiſſe pour réſidence qu'un mucilage ſalé. *ibid.*

La leſſive de chaux d'antimoine & d'orpiment, à laquelle on ajoûte un gros d'eſprit de nitre ne fournit point auſſi de ſel concret. Il reſte ſeulement au fond du vaſe une eſpece d'huile acide & brûlante, & en plus grande quantité que l'eſprit de nitre qui eſt entré dans cette compoſition. 180.

Cette huile eſt ſous une forme liquide, & toujours fumante, parce que l'acide de l'antimoine & de l'orpiment qui eſt d'une grande force, empêche l'alkali de la chaux de s'unir à l'eſprit de nitre, de le fixer, & de le convertir en une concrérion ſaline. 181.

L'Auteur ne ſe ſouvient pas d'avoir dit que la chaux ſeule ne ſuffiſoit pas pour convertir l'eſprit de nitre en ſel concret.

L'eau impregnée de l'alkali de la chaux ſe convertit en pierre, pourvu qu'elle ſoit expoſée au contact de l'air : car il contribue beaucoup à la pétrification de cette eau. 182.

L'huile de pétrole mêlée avec la chaux, & enſuite conſumée par le feu n'augmente pas le poids de la chaux comme le ſoufre commun. *ibid.*

Le réalgar mêlé avec le nitre abſorbe l'acide du nitre ; enſorte que par la diſtillation il ne s'éleve de ce mêlange que des parties aqueuſes, ſi le feu eſt modéré, mais ſi on augmente le degré du feu, à l'inſtant la matiére contenue dans la retorte s'enflamme comme la poudre à canon, & briſe tout ce qui eſt expoſé à ſon action. *ibid. & ſuiv.*

EXTINCTION de voix qui ſemble reconnoître pour cauſe un manquement des eſprits animaux néceſſaires à la formation de la voix, & une contraction des muſcles du larinx. Il paroît ici quelque contradiction : car les muſcles du larinx ne ſçauroient ſe contracter ſans fluide nerveux, & s'il manque, comment peut-il les contracter ? 381. *& ſuiv.*

F.

FAULX (oſſifiée la) c'eſt une duplicature de la dure-mere qui forme le ſinus longitudinal du cerveau à qui on a donné le nom de Faulx à cauſe de ſa figure. 510.

FEMME (une) âgée de 60. ans alaite pendant 7 ſemaines un enfant, qui en ſuccant avoit attiré du lait dans ſes mammelles deſſechées. 99.

FEMME qui n'avoit jamais eu la maladie de ſon ſexe, & qui tous les ans avoit un enfant. Ces exemples ne ſont pas extrêmement rares parmi les femmes de la campagne qui s'exercent beaucoup. 263.

FEMME couverte par-tout le corps de poils jaunes crêpus, & ſemblables à la laine. Elle avoit une barbe qui deſcendoit juſqu'à la ceinture. 393.

FIEVRES rierce & quarte guéries ſans retour par une frayeur. 65.

FIEVRE quotidienne & particuliére au bras droit, qui tous les jours & à la même heure devenoit ſenſiblement très-froid pendant trois heures, & enſuite brûlant pendant ſept heures. 166.

FIEVRE continue guérie par de l'eau miellée. Comme le malade avoit beaucoup bu, il ſurvint une ſueur qui termina la fievre. 273.

FILLE qui huit jours après ſa naiſſance accouche d'une autre petite fille vivante : ce qui fut ſuivi de la ſortie de l'arriere-faix, & de l'écoulement des vuidanges. Le fœtus que venoit de mettre au monde cette petite fille âgée de huit jours étoit de la longueur du doigt & fut baptiſé. Cette mere vierge & ſon enfant

moururent le lendemain. 607.
L'Obſervateur ne rient ce fait que d'une femme à la vérité diſtinguée par ſa qualité.
FLAMME ſortant de l'eſtomac des cadavres. Ce ſont des parties ſulphureuſes qui prennent feu lorſqu'on les fait ſortir bruſquemenr, & qu'on approche une chandelle de leur iſſue. 15. *& ſuiv.*
On aſſure que ce même phénomène a a été obſervé dans des hommes vivans qui avoient fair débauche d'eau-de-vie. 16.
On devoit nous apprendre comment l'eau-de-vie peut s'enflamer dans l'eſtomac.
FLECHES empoiſonnées dont on ſe ſert à Macaſſar. Elles ſont faites avec les denrs de requin, ou *canis Carchavias:* on lance ces fléches en ſoufflanr dans des Sarbacanes, & leur plus legére bleſſure eſt ſuivie d'une mort certaine. 602. *& ſuiv.*
Le ſuc venimeux dont elles ſont infectées eſt un poiſon des plus violens. On ne ſçauroit approcher de l'arbre qui le produit ſans danger : car s'il tomboit ſeulemenr une goutte de ſon ſuc ſur la main, tous les membres ſe contracteroient. Auſſi a-t'on ſoin de le retirer avec de longues riges creuſes de Bambou auſquelles on adapte un tuyau de fer pointu qu'on enfonce dans l'écorce. Ce ſuc devient dur comme la pierre. Il perd une partie de ſon activité, ſi on ne le garantit pas des impreſſions de l'air, du chaud & du froid. On ne voit aucune plante qu'à une très-grande diſtance des arbres qui le fourniſſent. *ibid.*
S'il eſt de la plus violente eſpece, les antidotes les plus vantés ſont ſans effet contre ce poiſon, il eſt ſi actif qu'on s'apperçoit quand on le prépare pour empoiſonner les fléches d'une augmentation de chaleur dans tout le corps. Les remedes que le peuple lui oppoſe ſont les excrémens humains. Ils agiſſent comme émétiques. 601.
FLEURS blanches qui paroiſſent à l'âge de ſept ans. L'Obſervateur prévenu pour le nombre ſeptenaire croit qu'il ſe fait pour lors un mouvement préparatoire. 371. *& ſuiv.*
FLUX hémorroïdal d'une matiére ſemblablable à du frai de grenouille, qui s'étant écoulé à la quantité de dix livres, délivra un homme valétudinaire de toutes ſes infirmités. 15.
FŒTUS (un) ſort en partie de la matrice dans laquelle il rentre pour y reſter encore quinze jours. 14.
Il falloit que cet enfant eut la tête hors de la matrice, puiſqu'il fit quelque cris. Ayant ſorti la tête, comment put-il la rerirer ? c'eſt ce qu'on ne conçoit pas aiſément.
FŒTUS hors de la matrice ſans aucune rupture, ſans aucune cicatrice à ce viſcére. Il étoit entre la matrice & l'inteſtin rectum. On fait encore mention de trois autres fœtus dont l'un étoit à moitié pétrifié, l'autre fut trouvé dans la cavité de l'abdomen ſans aucun veſtige de matrice, & le troiſième dans une eſpece de poche qui deſcendoit juſqu'au genou. 18. *& ſuiv.*
FŒTUS très-monſtrueux. Sa deſcription. Il avoit eu vie dans le ſein de ſa mere. Celle-ci pendant ſa groſſeſſe n'avoit reçu aucun coup, n'avoit eu aucun goût dépravé, aucune frayeur : ce n'eſt donc pas l'imagination de la mere qui fait les monſtres. 158. *& ſuiv.*
FŒTUS monſtrueux. Voy. la fig.... 200.
FŒTUS monſtrueux. Sa deſcripion. 516. *& ſuiv.*
FŒTUS dans lequel on ne trouve qu'une humeur limphatique au lieu de ſang. Les muſcles étoient formés d'une matiére gelatineuſe. Des filamens molaſſes tenoient lieu de tendons, & les os étoient remplacés par une ſubſtance cartilagineuſe. La mere de cet enfant

étoit cachectique & l'avoit nourri de mauvais sucs. 587. *& suiv.*

FŒTUS de huit mois, qui renfermé dans le sein de sa mere morte d'une fiévre maligne, donne pendant douze heures des signes de vie. On ne prit garde aux mouvemens de cet enfant que 24. heures après la mort de la mere. 693.

FONTAINE à quatre lieues de Hermanstad dont l'eau prend feu & brûle comme l'esprit-de-vin, si à une palme de distance on en approche des matiéres enflammées. Cette eau quoique très-froide bouillonne à sa source, elle reste froide, même après avoir pris feu. Transportée elle ne s'enflamme plus. 234.

On croit communément que cette eau contient du napthe ou du bitume; mais si cela étoit on le verroit surnager. D'ailleurs la terre du bassin de la fontaine & des environs prendroit feu, au lieu qu'elle sert à l'éteindre : car la fontaine une fois enflammée brûleroit longtems si on n'étouffoit la flamme avec de la terre. Sa déflagration, comme celle de la fontaine de Lancastre, (Voy. Transact. Philos. No. 26.) dépend selon toute apparence des vapeurs sulphureuses qui s'en élévent. Ce sont les vapeurs qui s'enflamment & non pas l'eau. *ibid. & suiv.*

A l'égard de la fontaine ardente du Dauphiné, citée par l'Observateur, ce n'est pas une fontaine, selon M Dieulamant : car il n'y a point d'eau. C'est plutôt un petit Etna, un terrein de 6. pieds de longueur sur 4 de largeur, où l'on voit une flamme legére. Hist. de l'Acad. Royale des Sciences. Ann. 1699.

FOIE d'une grandeur demesurée qui pressoit les poumons, & gênoit beaucoup la respiration. Il étoit d'ailleurs d'une belle couleur. 434.

Les blessures du foie sont très-dangereuses, quand les gros vaisseaux ont été ouverts ; mais si la blessure n'a offensé que les petits vaisseaux, on peut parvenir à la guérir comme celle du jeune homme qui donne lieu à cette observation, quoiqu'il eut perdu plus de six livres de sang. On présume que le foie avoit été offensé, puisque la plaie faite par un coup de coûteau étoit du côté droit à trois pouces au-dessus du nombril. 674. *& suiv.*

FRACTURE circulaire de l'os parietal par un coup de mousquet avec enfoncement de cet os dans le cerveau sans qu'il y eut une seule goutte de sang répandu. Le malade perdit la parole & la raison. En voulant soulever la partie du crâne enfoncée avec l'élévatoire de Fabrice Hildan, l'os enfoncé se cassa en morceaux; à peine furent-ils retirés, que le blessé recouvra la parole, & guérit quoique lentement à cause d'une fente au crâne qui s'étendoit vers la future lambdoïde. 506. *& suiv.*

FRELON. (Description Anatomique du). 477. *& suiv.*

FUNGUS coriaceus quercinus hæmatodes. Il n'est pas nécessaire de dire que c'est un champignon ressemblant à du cuir, qu'il vient dans les chênes, que c'est un excellent remède dans les hémorragies. Sa nomenclature annonce toutes ces choses. 221. *& suiv.*

FUNGUS considérables sortant tous les jours d'une tumeur survenuë au genou. Il n'est pas rare de voir des chairs fongueuses lorsqu'il y a un virus dans le sang. Il n'est pas étonnant non plus de voir sous ces fungus des os cariés comme l'Auteur l'a remarqué. Il paroît désavouer les cautéres qu'on applique sur les chairs qui végétent à la maniere des champignons. 385. *& suiv.*

G.

GALE qui revenoit réguliérement tous les mois à une jeune fille dont les régles étoient supprimées, & qui fut

dissipée sitôt que l'écoulement menstruel fut rétabli. 122. *& suiv.*

Une gale épidémique sur les chats fait périr presque tous ces animaux dans un canton de la Westphalie, cette gale leur couvroit la tête, & ne descendoit pas plus bas que le cou. Les chats attaqués de cette maladie étoient toujours assoupis. 156. *& suiv.*

GANGRENE a différentes parties du corps observée dans deux enfans au sortir du sein de leurs meres. On l'attribue aux frayeurs & aux violentes passions dont ces femmes avoient été agitées pendant leur grossesse. 219. *& suiv.*

GANGRENE qui tous les mois survenoit à une fille aux extrémités des doigts, des pieds, des mains, du nez & des oreilles. Les parties gangrenées se séparoient ensuite des parties vivantes & celles-ci conservoient leur forme naturelle. 238.

GANGRENE aux mains causée par l'eau froide dans laquelle un malade brûlé par l'ardeur d'une fiévre très-violente les avoit tenues plongées quelque-tems & dont il les retira noires, & sans sentiment. 605. *& suiv.*

GANGRENE au doigt dont les os étoient attaqués de cette espéce de carie qu'on appelle *spina ventosa*. Il se trouva trois pierres très-dures dans ce doigt qu'on fut obligé de couper. On lit dans le titre que ces pierres avoient occasionné la gangrene, peut-être n'y avoient elles pas beaucoup de part. 610.

GANGRENE aux pieds & aux mains pour les avoir plongés plusieurs jours de suite dans de l'eau très-froide afin de calmer une chaleur excessive qu'on ressentoit dans ces parties. 663.

GENISSE monstrueuse & à deux têtes. Voy. la figure. 267.

GENSINGH (ou ginsen le) est une racine qui ressemble beaucoup au curcuma, cette plante croît principalement dans la presqu'isle de Corée. On en fait un grand usage dans l'Asie où elle est fort estimée: prise en petite dose & au poids de deux grains, elle ranime les forces, augmente la chaleur naturelle; mais elle est dangereuse aux personnes dont le sang s'enflamme aisément. L'Auteur prétend que notre saffran n'a pas moins de vertu que le gensingh. Il donne même la préférence au saffran. 646. *& suiv.*

Il faut qu'il regarde le gensingh comme bien actif puisqu'il le prescrit à la dose de deux grains en substance. On verra dans l'observation suivante qu'on peut prendre cette racine à la dose de deux dragmes en infusion.

Le ginsen qui est la même plante que celle dont on vient de parler croît encore dans des lieux stériles de la Chine, du Japon & de la grande Barbarie. Sa racine se vend un prix exorbitant à la Chine lorsqu'elle a la forme d'un homme dont les bras sont écartés. Description de cette plante. 678. *& suiv.*

L'infusion de sa racine à la dose d'une dragme ou de deux dragmes fortifie, répare les forces abbatues par de longues maladies, & soutient tellement que lorsqu'on la prend le matin, on ne ressent pendant le reste de la journée aucun besoin de boire & de manger. Elle ne convient pas aux jeunes gens. Quand on fait usage de cette racine, il faut vivre très-sobrement, sans quoi elle est plus nuisible que salutaire. 682.

Le ginsen qu'on appelle aussi nysi est très commun dans le Canada. Les Iroquois comme les Chinois lui ont donné chacun dans leur langue un nom qui désigne sa figure. Voy. la Dissertation du R. P. Lafitau en forme de Lettre.

GLANDES intestinales rendues par les selles avec une grande quantité de sang. De deux personnes à qui ce même accident arriva, l'une mourut, l'autre gué-

rit contre toute eſpérance. 633. *& ſuiv.*

GOMME gutte donnée à un malade juſqu'à une dragme, auſſi en mourut-il. Ceux qui ſçavent doſer ce reméde n'en ſeront pas ſurpris. 347.

GOUTTE (vague une) ſe jette ſur la langue & la nuque du cou, & contracte tellement les muſcles de l'œſophage que les liquides mêmes ne pouvoient paſſer par ce canal. 272. *& ſuiv.*

Il eſt rare de voir des enfans attaqués de la goutte à moins qu'elle ne ſoit héréditaire, cependant on fait mention de quelques enfans ſujets à cette maladie, quoique les peres & les meres n'en euſſent reſſenti aucune atteinte; ſouvent elle paſſe du grand pere au petit fils. Ce mal eſt ici attribué à l'intempérance germanique. 323. *& ſuiv.*

La goutte eſt contagieuſe, en voici des preuves. Deux perſonnes contractent cette maladie, l'une pour avoir mis les chauſſettes d'un gouteux, l'autre pour en avoir mis les pantoufles. 378. *& ſuiv.*

GRILLON (un) qui étoit entré dans l'oreille eſt rejerté en morceaux par la bouche avec une quantité de pus. 209.

Il eſt difficile qu'un grillon puiſſe entrer dans le conduit auditif trop étroit pour le recevoir. Il ne ſçauroit être rendu par la bouche qu'en paſſant par la trompe d'Euſtache, & pour être rendu par cette voie, il faut que la membrane du timpan ait été détruite.

GRILLON ſauvage. Sa deſcription anatomique. 479. *& ſuiv.*

A côté de ſon œſophage de même que ſur le dos, la poitrine & les inteſtins ſont diſperſées des petites fibres blanches creuſes comme des flutes qui prennent leur origine de la tête. Ce ſont autant de trachées pleines d'air qui paroiſſent battre par tout le corps comme les artères. Les grillons en frappant de leurs ailes contre ces trachées en ſont ſortir tout-à-coup l'air & de là provient le bruit qu'ils font entendre. 480. *& ſuiv.*

Peut-être vient-il uniquement de l'air frappé ſubitement par le battement des ailes fermement jointes ſous le bouclier de la poitrine. 482.

Ces animaux ſe nourriſſent des feüilles tendres, des herbes & des fleurs. On croit qu'ils ruminent parce qu'ils ont deux ventricules. Ils ſe déchirent & ſe mangent quelquefois les uns les autres lorſqu'ils ſont preſſés par la faim. 581. *& ſuiv.*

Le bruit que font ces inſectes eſt produit ſelon un autre Obſervateur par une membrane très-ſéche, qui ſe plie & ſe contracte tout d'un coup par le moyen d'un muſcle & d'un tendon placés ſous leurs ailes. Cette membrane après la mort du grillon rend le même ſon, pour peu qu'on lui donne de mouvement. Si on coupe la tête à cet inſecte, on dit qu'il ne laiſſe pas de vivre encore quelque-tems, & de faire ſon cri accoutumé. 654.

GROSSESSE dans une fille imperforée. Elle s'étoit brûlée dans ſon enfance, & le Chirurgien qui la traitoit laiſſa réunir ce qui devoit être ſéparé à la réſerve de deux petits trous par où la ſemence s'introduiſit: car elle conçut, & ne put accoucher ſans une opération qu'on appelle diareſe. 189.

Zacchias *quæſt. Med. Legal. conſil.* xlij. ne croit pas qu'une fille puiſſe ainſi concevoir. Cependant ſelon cette obſervation & pluſieurs autres qu'on pourroit fournir, les juges qui prononceroient conformément à ce que dit Zacchias, feroient quelquefois paſſer pour publiques des filles, qui n'auroient eu des foibleſſes que pour un ſeul homme.

H.

HEMORRAGIE menſtruelle par le jarret dans une femme enceinte. Cet écoulement revint périodiquement les trois premiers mois de la groſſeſſe, & fut de la même durée & de la même quantité. Il diminua le quatrième & le cinquième mois, & fut totalement ſupprimé le ſixième. 17. *& ſuiv.*

Cette hémorragie par le jarret supplcoit à l'écoulement par les voies ordinaires que souvent on observe chez les femmes plethoriques dans les premiers mois de leur grossesse. Le fœtus étant alors trop petit pour avoir besoin de beaucoup de nourriture. 18.

HEMORRAGIE habituelle par le nez guérie par le lait de chévre & le sel de corail. Elle avoit été précédée d'une Nyctalopie, maladie de yeux dans laquelle on cesse de voir dès que le soleil est couché malgré la lumiére de plusieurs chandelles : & lorsque le soleil se leve on voit comme à l'ordinaire. 173.

HEMORRAGIE considérable par le nez arrêtée par l'application des ventouses sur la nuque du cou & sur la région du foie. Il faut attendre que les vaisseaux soient désemplis pour appliquer les ventouses sur le foie, car elles pourroient sans cela attirer une inflammation sur ce viscére. 274.

HEMORROÏDES. Des enfans de 3 ou 4 ans en sont tourmentés, ce qui est assez rare. Elles furent dissipées en les humectant avec l'infusion des bayes de Solanum ou morelle dans l'huile d'olive. 434.

S'il est rare de voir des enfans sujets aux hémorroïdes comme on vient de l'observer. Il est encore plus rare de les voir sujets au flux hémorroïdal qui n'a lieu que dans les adultes, cependant on fait mention de quelques enfans chez qui l'on a observé cet écoulement. 325.

Flux hémorroïdal qui revient périodiquement tous les mois comme les menstrues aux femmes, & qui subsiste pendant 40 ans. 67.

HERMAPHRODITE qui participoit si fort au sexe masculin & au sexe feminin qu'un Médecin de Londres, qui l'examina à la Haye, ne sçait de quel sexe il doit le ranger. A l'âge de six ans en sautant avec des enfans, il lui survint deux petites tumeurs que des Chirurgiens prirent pour des Bubonoceles, & que vainement ils tenterent de réduire. Cet hermaphrodite passa pour fille jusqu'à l'âge de 18 ans qu'on commença à douter de son sexe ; mais comme ses régles & l'urine s'écouloient par les voies ordinaires chez les femmes, il semble qu'on doit le ranger parmi elles. 157. *& suiv.*

HERMAPHRODITES dont l'un étoit un enfant de trois mois, & l'autre un soldat tué au siége d'une Ville. La description que fait l'Auteur de ces hermaphrodites ne met pas le Lecteur à portée de décider s'ils avoient réellement les deux sexes. 321.

HERISSONS terrestres dont l'un étoit mâle & l'autre femelle. (Description anatomique de deux.) 56. *& suiv.*

Seconde description anatomique du Hérisson terrestre. Ces deux descriptions qui quadrent en plusieurs points, différent en quelques autres. Par exemple on dit dans la premiére que le foie du Hérisson n'est pas composé de sept lobes ; mais seulement de cinq, deux grands & trois petits : on lit dans la seconde que le foie étoit divisé en sept lobes. 56. & 493. *& suiv.*

HIBOU rare habitant les rochers. Sa description anatomique. 474.

HIDROCÉLE (l') dans les enfans se guérit aisément. Lorsqu'il vient subitement dans les adultes par quelque cause extérieure, après l'application de quelques nervins résolutifs, l'Auteur assure l'avoir guéri plusieurs fois par quelques doses d'*arcanum duplicatum*. 413.

HIDROCEPHALE qui défigure tellement un enfant, qu'on ne distingue plus les traits de son visage pas même le nez, il fut guéri par des fomentations aromatiques sur la tête, par des cautéres aux jambes, & par une boisson ou l'on faisoit entrer l'huile de tartre par défaillance. 11.

HIDROCEPHALE qui souleve la substance

médullaire du cerveau, l'applique contre les parois des os du crâne, de façon qu'elle reſſembloit à une membrane épaiſſe qui contenoit trente-ſix onces d'une eau ſalée. Cette eau ayant été évacuée, il ne parut plus qu'un grand vuide dans la boëte du crâne. 12.

HIDROPHOBIE (l') demeure quelquefois long-tems à ſe manifeſter. On a vû cette maladie dans une femme aſſoupie pendant 18 ans. Une autre femme ne devint enragée que vingt-ans après avoir été mordue par un chien enragé. Une troiſiéme femme quoique guérie avoit tous les ans une eſpéce d'averſion pour les liquides, & l'eſprit légerement égaré dans le tems qu'elle avoit été morduë. 377. *& ſuiv.*

HIDROPISIE guérie dans une fille de ſix ans par l'urine de Bouc priſe intérieurement. 68. *& ſuiv.*

HIDROPISIE dans laquelle on trouve 80. livres de ſang épanché entre le péritoine & les muſcles de l'abdomen, & 40 livres d'une eau très-claire dans la capacité du bas-ventre. La perſonne qui mourut de cette hidropiſie étoit une fille d'un tempéramment ſanguin qui avoit ceſſé de bonne heure d'être reglée. 209.

HIDROPISIE aſcite diſſipée naturellement par l'écoulement des eaux à travers les pores de la peau. Ces eaux ne s'écouloient que par intervalles, & ſeulement des deux côtés des hypocondres, ou les pores étoient conſidérablement ouverts. 498.

HIDROPISIE enkiſtée : l'eau étoit renfermée dans un ſac membraneux couché ſur tous les viſcéres de l'abdomen : ce ſac qui paroiſſoit prendre naiſſance de la trompe droite de la matrice étoit à moitié plein d'une liqueur urineuſe, il pouvoit contenir environ 40 meſures. On auroit du s'expliquer ſur la grandeur de ces meſures ou ſur leur poids. 527.

HIDROPISIE aſcite timpanite guérie par l'extrait d'éſule dans du petit lait de chevre, & par la décoction des baies de genièvre. 606.

La petite éſule eſt une eſpéce de Titymale. Elle abonde en ſel âcre & purge violemment par le bas. On ne ſe ſert ordinairement que de l'écorce de ſa racine.

HIPOCONDRIAQUE dont la ſemence & les excrémens étoient noirs comme de l'encre, & dont l'urine gardée pendant 24 heures ſe figeoit de maniere qu'on avoit de la peine à la couper avec un couteau. 14. *& ſuiv.*

L'urine fut rétablie dans ſon état naturel par l'uſage du tartre vitriolé ; mais la ſemence ne reprit jamais ſa couleur ordinaire. *ibid.*

HIRONDELLES (les) recouvrent la vuë après l'avoir perdue par quelque bleſſure, ſans recourir à la chelidoine ou à la pierre de même nom. L'œil de ces oiſeaux ſe guériſſant naturellement & très promptement. 324.

HOMMES de l'Iſle Formoſe avec des queues au-deſſus de l'anus. L'Auteur aſſure avoir vû deux de ces hommes. 447.

HUILE (de lin l') eſt un excellent remède dans le crachement de ſang cauſé par une humeur âcre & mordicante, l'Obſervateur l'employa avec ſuccès dans un rhume épidémique avec crachement de ſang. Tous les malades qui uſérent de ce reméde, à l'exception d'un ſeul, en reſſentirent les effets ſalutaires. 307.

L'huile de pommes de pin tirée par la diſtillation eſt vantée comme un ſpécifique dans la goutte vague & la paraliſie. On frotte les parties malades avec cette huile qui eſt fort âcre : car elle cauſe une démangeaiſon plus incommode que l'alun de plume. L'Auteur en fait prendre tous les jours quelques gouttes à un jeune homme malade d'une hidropiſie aſcite, & cet hidropique

dropique dont on deſeſpéroit ſut guéri. 592. *& ſuiv.*

HUMEURS (de l'œil les) peuvent ſe rétablir par l'injection d'une liqueur qui les remplace. Il falloit dire l'humeur aqueuſe, & non pas les humeurs de l'œil : la criſtaline & la vitrée ne pouvant être rétablies par ce moyen. Au reſte l'injection eſt aſſez inutile, puiſque l'humeur aqueuſe ſe régénére naturellement, & ſans le ſecours d'aucun reméde. C'eſt ce qu'on a tous les jours occaſion de remarquer ſur-rour dans la nouvelle méthode d'abbatre la cararacte prariquée par M. Daviel. 277. *& ſuiv.*

HYDATIDES obſervées dans l'épiploon de deux chevres. Ces véſicules limphatiques paroiſſoient avoir un mouvement ſemblable à celui de la diaſtole & de la ſiſtole du cœur. L'Auteur penſe qu'elles contenoienr quelque ver qu'il appelle véſiculaire : car il n'eſt pas probable qu'elles fuſſent organiſées ; puiſqu'on n'appercevoit aucune communication des fibres ou des vaiſſeaux de la membrane de l'épiploon avec ces hydatides vermiformes. 657. *& ſuiv.*

I.

JACA (le) eſt un grand arbre des indes portant des feuilles preſque ſemblables à celles de l'oranger, & un fruit gros comme une cirrouille contenant un grand nombre d'amandes de la forme des chataignes. Les racines de cet arbre paſſent dans les Indes pour être febrifuges. Elles ſonr encore recommandées dans les aprhes des enfans. 197.

IMMOBILITÉ en conſéquence d'une ſurpriſe. On auroit pu lui donner le nom de catalepſie ; car la perſonne qui devint ainſi immobile fur privée de ſentiment, & n'agiſſoit que comme une machine à qui on imprime le mouvement. C'étoit un déſerteur qui érant tombé tout-à-coup entre les mains de ceux qui le cherchoient devint auſſi-tôt comme une ſtatue. Il fut vingt jours ſans boire, ſans manger, ſans dormir, ſans aucune évacuation, & enfin il tomba mort. 443.

INCUBATION (le grand bruit eſt contraire à l') le tonnerre empêche la réuſſite des couvées. Une poule couve ſes œufs dans la boutique d'un ſerrurier, & tous les poulets qui proviennenr de cette couvée ſont attaqués de vertige. 25.

INDIGO (des Indes Orientales l') eſt une plante dont on fait trois récolres, parce qu'elle repouſſe après avoir éré coupée, & ce n'eſt qu'à la troiſiéme moiſſon qu'on recueille ſa graine. On prépare la terre dans les Indes pour enſemencer l'Indigo, comme nous la préparons en Europe pour enſemencer le bled. On rerire les fécules de cette plante en la faiſanr macerer dans l'eau & le ſédimenr qui ſe précipite au fond du vaſe, eſt le vrai Indigo. Maniere de retirer ces fécules dans les Indes Orientales. 129. *& ſuiv.*

Elle eſt différenre de la méthode des Américains, qui demande un homme expérimenté : car il eſt eſſentiel de ne pas laiſſer trop ou trop peu dans l'eau l'anil. C'eſt ainſi qu'on appelle la plante qui produit l'Indigo.

INSECTE innominé ayant 4 aîles, 6 pieds & un long aiguillon ſous le ventre, qui ſe fair voir en Pologne où il fait beaucoup de ravages. Cet inſecte ne s'artachoir poinr aux membres couverts d'habits, mais à la chair nuë : il ſurvenoir une rumeur dure aux hommes & aux animaux qui en éroienr piqués, & ſi on n'avoir ſoin de ſcarifier la rumeur dans les trois premiéres heures après la piquûre, elle devenoit mortelle. 441.

Deſcriprion de cer inſecte. Voy. ſa fig. Conjectures peu vraiſemblables ſur ſa production. 442.

INTESTIN (c'étoit une partie du colon)

qui ſortoit plus ou moins de l'abdomen ſelon le mouvement périſtaltique qui l'allongeoit ou le racourciſſoit : il avoit été coupé par un coup de feu, & l'extrémité ouverte tenant lieu d'anus ſervoit d'iſſue aux excrémens. 98.

JUMELLES jointes par la poitrine. Elles vinrent au monde vivantes & furent baptiſées. La plûpart de leurs viſceres étoient doubles, ce qu'on obſerve rarement dans les monſtres. Leur deſcription anatomique. 664. *& ſuiv.*

JUSQUIAME (la) eſt narcotique. Un enfant tombe dans l'aſſoupiſſement pour avoir mangé deux des capſules qui contiennent ſa graine. Cinq ou ſix enfans ayant mangé de ſa racine en furent très incommodés, & l'un deux en mourut. L'émétique remédie efficacement aux accidens cauſés par cette plante. 113.

Néanmoins elle eſt recommandée dans les crachemens de ſang. 114.

Il falloit ajoûter qu'on n'employoit alors que la ſemence de la Juſquiame, qu'elle eſt de trois eſpéces, jaune, blanche & noire, ſelon la couleur de la ſemence, qu'on ne ſe ſert que de la blanche, que la doſe eſt au plus d'un gros & que la noire eſt pernicieuſe.

Toute la plante appliquée extérieurement eſt anodine & réſolutive. *ibid.*

L'emplâtre de Juſquiame eſt très recommandé dans les tumeurs des teſticules. Cet emplâtre ſe fait avec l'huile, exprimée de la plante, le ſuc exprimé de ſes bourgeons avant qu'ils ſe changent en fleurs, & avec un peu de cire & de térébenthine. 412. *& ſuiv.*

L.

LAIT (le) eſt ſelon l'Auteur de cette obſervation un chile qui eſt porté du canal thorachique aux veines ſouclaviere & mammaire, & de celles-ci aux mammelles où il eſt perfectioné dans les glandes. 4.

Cette route du chile n'eſt point démontrée. On découvre dans une mammelle qu'on fut obligé de ſcarifier à cauſe d'une tumeur gangreneuſe un réſervoir d'une matiére laiteuſe, & l'on ſe perſuade qu'elle y eſt apportée des veines ſouclaviere & mammaire : mais elle pouvoit être également fournie par les artères. 5.

LAIT diſtillant tous les jours de la mammelle d'un homme pendant l'eſpace de près d'un an. 63.

On a vu pluſieurs filles vierges qui avoient du lait. On rapporte l'hiſtoire d'un homme de Calabre qui avoit alaité un enfant. On fait mention de pluſieurs femmes âgées de plus de cinquante ans qui avoient du lait, & qui ont auſſi alaité des enfans. 64.

LAIT, ou plutôt liqueur blanche qui coule pendant huit jours des mammelles d'une petite fille de quinze jours. 348.

LAMPROIE (deſcription anatomique de la), elle eſt couverte au lieu d'écailles d'une morve gluante qui lui eſt fournie par un grand vaiſſeau limphatique ſitué ſous l'épiderme. Ce vaiſſeau s'étend de la tête à la queue. 467. *& ſuiv.*

Les ouies de la Lamproie comme celles des autres poiſſons, ſont des artères diviſées en pluſieurs rameaux adhérentes à une baſe cartilagineuſe, dont l'office, ſelon l'Auteur, eſt de recevoir l'air des pores de l'eau. 469.

Il s'attache quelquefois aux yeux de la Lamproie des inſectes qui en ſucent les humeurs, & la rendent aveugle. *ibid.*

LANGUES (de ſerpens les) qu'on appelle auſſi gloſſopetres, ſe trouvent en grande quantité à Malte dans une pierre molle, qu'on coupe aiſément tant qu'elle eſt recouverte par la terre ; mais qui devient dure comme le caillou, lorſqu'el-

le a été humectée par la pluie. 404.
On exalte beaucoup à Malte la vertu des glossopetres, on ne leur reconnoît en France que celle du bol d'Armenie. *ibid.*
Ces glossopetres ne sont autre chose que les dents du requin : car si elles étoient une pierre véritable, elles ne se réduiroient pas en charbon comme les os ; mais en chaux comme la pierre. D'ailleurs on trouve auprès des glossopetres des visceres d'animaux aussi pétrifiés. 404. *& suiv.*
LANGUE double dans une fille muette. Cette langue étant trop épaisse pour exécuter avec facilité les mouvemens nécessaires à l'articulation des sons. 411.
La langue manque à une infinité de poissons. Elle leur seroit fort inutile ; puisqu'ils n'ont pas besoin de mâcher, & qu'il faudroit qu'ils vecussent dans un autre élément pour produire des sons articulés. Ces corps qu'on trouve dans la tête des poissons, & qu'on appelle improprement langues ne méritent pas ce nom, puisqu'ils sont destitués de mammelons, ils ne sçauroient parconséquent servir à savourer les alimens : ce qui est une des propriétés de la langue. 432. *& suiv.*
Langues trop longues & trop grasses coupées & diminuées dans toutes leurs dimensions. On leur donne la forme qu'elles doivent avoir naturellement sans que cette opération ôte l'usage de la parole. 542.
On prétend que la langue se regénére, puisque les chairs se reproduisent. Quand la langue pourroit se régénérer, reprendroit-elle sa conformation primitive. *ibid.*
LAQUE (la) est un suc épaissi tiré par incision d'un arbre qui croît dans les Indes Orientales, & qui est très-commun dans les Royaumes de Siam & du Pégu. C'est avec ce suc qu'on fait les beaux vernis de la Chine & du Japon. On pouvoit ajouter que nous ne verrions pas sans ce suc ces belles couleurs que nous admirons sur les toiles peintes des Indes. 683.
Il croit aussi en Amérique des arbres qui produisent de la gomme laque. 684.
Plusieurs Auteurs prétendent que cette gomme est l'ouvrage d'une espèce de fourmis ailées. Garzias du Jardin, Bontius, Montanus, Tavernier sont de ce nombre. Faut-il les en croire plutôt que Cleyerus, homme instruit & témoin oculaire de qui nous tenons cette observation. 683. *& suiv.*
LARMES de verre. Ce sont des gouttes de verre fondu qu'on laisse tomber dans l'eau froide. M. Rédi prétend qu'elles se forment mieux dans l'eau chaude. Il s'est encore servi de vin, d'huile, de vinaigre, de cire, & de différens liquides dans lesquels il laissoit tomber du verre fondu, qui se formoit en larmes aussi-bien que dans l'eau pure. 92. *& suiv.*
Il est vrai que les larmes se forment très-bien dans toute sorte de liquides ; mais pour avoir la propriété de se réduire en poudre lorsqu'on a rompu leur queue, il faut faire tomber le verre fondu dans l'eau froide ; du moins, c'est le sentiment de M. Homberg. Voy. les Mem. de l'Acad. Roy. des Scien. Ann. 1692. Cette propriété de se réduire en poudre provient du ressort de leurs parties & c'est la trempe dans l'eau froide, qui leur donne ce ressort, comme elle le donne aux lames d'acier, aussi le perdent-elles quand on les fait bouillir dans l'eau.
M. Rédi n'est pas de cet avis, fondé sur ce qu'après avoir fait bouillir des larmes de verre dans l'eau, dans une forte lessive de cendres, elles conserverent la propriété de se briser. 95.
Elles ne la perdent que lorsqu'elles sont exposées à la flamme d'une lampe ou

d'une chandelle. *ibid.*

Il paroît néanmoins par quelques expériences de M. Rédi, que les larmes formées dans un liquide chaud ne se réduisent pas toujours en poussiere, quand on brise leur queue. 94.

On fait avaler quelques larmes à des canards, à des chapons pour éprouver si elles se briseroient dans leur estomac, mais plusieurs jours après, elles furent trouvées entiéres. Elles avoient seulement perdu quelques grains de leur poids. 96.

LAVEMENT rendu par la bouche sans être suivi d'aucun autre accident. Quoique les matiéres contenues dans les gros intestins ne puissent remonter dans les intestins grêles, & être rejettées par le vomissement à moins que la valvule placée entre le colon & l'ileum n'ait été forcée, ou même rompue ; on a vû néanmoins plusieurs personnes rejetter par la bouche des lavemens, des matieres stercorales sans qu'il survint rien de fâcheux. 699. *& suiv.*

LEPRE qui regne depuis quelque-tems dans l'Isle de Java. Cette maladie attaque principalement les doigts des pieds & des mains où il se forme des tumeurs qui dégénérent en ulcères putrides suivis de la carie des os. Les talons perdent tout sentiment ; ensorte qu'on peut les percer avec une aiguille sans qu'on le sente. Cette maladie est attribuée aux alimens des habitans de l'Isle, qui font leur nourriture de fruits & de poissons salés. Mais pourquoi n'est-elle connue que depuis un certain tems ? ne vivoient ils pas de même auparavant ? on demande quels remédes conviendroient à cette lépre dans un pays, ou la vérole est plus commune que la fiévre. 531.

LÉZARDS (les) de l'Isle de Java y sont familiers. Ils ne mordent pas. Quelques-uns ont une double queue. On dit qu'on en voit dans les forêts avec des aîles. 446. *& suiv.*

LIEVRES. Description anatomique de deux lievres mâles. Extérieurement & vers les parties de la génération, on apperçoit une ouverture pratiquée dans la peau aboutissant aux prostates par un conduit si tortueux, qu'il est impossible de le sonder avec un stilet. Cette ouverture a peut-être donné lieu à l'opinion vulgaire que les lievres sont hermaphrodites. 127. *& suiv.*

Observations anatomiques sur les entrailles des lievres. On perce à différentes fois l'estomac & le pilore de ces animaux, sans que cette opération leur cause aucun vomissement. 501. *& suiv.*

LIMAÇON (rouge terrestre anatomie du) 483. *& suiv.*

LION (description anatomique du). Son cœur est plus gros que celui d'un bœuf: les autres parties intérieures sont absolument semblables à celles du chien. L'urethre n'est pas aussi cartilagineux que dans le chien. Le gland est rude de bas en haut à cause des papilles ou mammelons disposés en écailles, dont il est couvert. 44.

Les yeux paroissent étincelans, parce que des vaisseaux sanguins mêlés avec les petites fibres du nerf optique donnent une couleur incarnate à la rétine. La langue est âpre comme une lime. 45.

Les os des lions ont peu de moëlle, & par conséquent sont très-durs. On en compte vingt-huit à la queuë qui sont comme autant de petites vertébres, les ongles crochus & très-tranchans rentrent selon la volonté de ces animaux dans une espèce de fourreau, qui les empêche de s'émousser. 45. *& suiv.*

La salive du lion introduite dans les chairs par la morsure produit presque les mêmes simptomes que la morsure d'un chien enragé, & cause le plus souvent la mort. 445.

Peut-être faut-il que le lion soit en fu-

reur pour que ſa ſalive devienne dangereuſe. M. le Cat, après M. Charas prétend que la morſure des animaux irrités eſt toujours venimeuſe. Voy. le recueil périodique d'obſervations de Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie, Fevrier & Juin 1755.

Lionne (diſſection d'une) morte d'une fievre hectique, & d'une hidropiſie aſcite. 40.

Les glandes du mézentere étoient tumefiées ſcrophuleuſes, & le pancréas d'Aſellius remarquable par ſa dureté & ſa groſſeur. *ibid.*

Les lions dans les ménageries plus froides que leur païs natal mangent beaucoup, font peu d'exercice, amaſſent une quantité d'humeurs crues, groſſiéres, ſource de toutes leurs maladies. 41.

L'Auteur indique la maniére de les gouverner, de les loger, de les nourrir pour les conſerver plus long-tems. 42.

Loutre. Diſſection de cet animal amphibie. 164.

Luette (la) eſt néceſſaire à la modification des ſons. On ne ſçauroit, lorſqu'elle manque, articuler diſtinctement les lettres qui ſe prononcent du goſier & qu'on appelle gutturales. 206.

Luette totalement détruite, & rongée par une humeur âcre ſans que ſa deſtruction fit aucun changement dans la prononciation. Il reſta ſeulement un peu d'enrouement à la voix. Les mêmes organes ne ſeroient-ils donc pas également néceſſaires chez tous les hommes ? On vient d'aſſurer que la deſtruction de la luette empêchoit la prononciation des lettres gutturales. 211. *& ſuiv.*

Luette double dans un jeune homme, & une jeune fille qui ne leur cauſoit d'autre incommodité que celle de les faire parler du nez. 315. *& ſuiv.*

M.

Machoire. La moitié de la mâchoire inférieure ſe détache ſans douleur dans une femme très-âgée. Elle avoit été ſujette à des fluxions ſur les dents auſquelles ſuccéda un ulcére, dont le pus avoit ſans doute détruit la ſynchondroſe de la mâchoire, & détaché les rendons des muſcles temporaux, digaſtrique, maſſeter & pterigoidiens. 192.

Mal à la tête augmentant à meſure que le ſoleil s'élevoit ſur l'horiſon. Cette douleur diminuoit enſuite peu-à-peu, & lorſque le ſoleil étoit couché elle étoit toralement diſſipée. Auſſi l'attribuë-t'on aux influences de cet aſtre. 253.

Maladie de l'eſtomac priſe pour une maladie de la poitrine. Une toux ſéche & continuelle, un état de conſomption en étoient les ſimptomes. Cependant les poumons ſe trouverent ſains, & l'eſtomac ſi corrompu, que le Chirurgien qui fit l'ouverture du cadavre en perdit l'odorat. 252. *& ſuiv.*

Maladie des yeux peu commune. La perſonne qui en étoit attaquée voyoit très-bien le matin. Vers les dix heures ſes yeux commençoient à s'obſcurcir, & l'obſcurciſſement de ſa vue étoit précédé de mouvemens convulſifs dans les tégumens du front. Quoiqu'il n'y eut aucune fluxion ſur les yeux, on employa avec ſuccès les véſicatoires. 692. *& ſuiv.*

Mammelles au nombre de trois. L'une des trois, placée ſur le dos ſans lait & ſans mammelon méritoit mieux le nom de loupe que celui de mammelle. On rapporte dans les notes des exemples de trois, de quatre mammelles, & d'autres exemples de mammelles avec pluſieurs mammelons. 57. *& ſuiv.*

Une tumeur étant ſurvenue à la mammelle d'une femme nouvellement ac-

couchée, & ayant été ouverte pour donner iſſue au pus, il en ſortit preſque autant de biere, que cette femme en avoit bû un peu auparavant : la biere n'avoit preſque pas changé d'odeur & de qualité. 206.

MAMMELLES ſur le dos. La femme qui les avoit ainſi ſituées les faiſoit paſſer ſous ſes aiſſeles, pour alaiter ſon enfant. 447.

MANIAQUE de Baſle qui avaloit des lames de couteaux, des os, des cailloux, des inſectes de toute eſpèce comme des ſerpens, des lézards, des crapauds, &c. le peuple le croyoit magicien & ſe perſuadoit qu'il digéroit le fer. Cet homme étant mort à l'âge de 55 ans fut ouvert. On trouva les poumons entiérement corrompus, les cavités de la poitrine & de l'abdomen remplies de pus, & dans les inteſtins deux morceaux de lames de coûteaux qui n'avoient point été altérées par les ſucs digeſtifs. 161. *& ſuiv.*

MANNE (de Ceylan la) eſt l'ouvrage d'une eſpèce de fourmis groſſes comme les cantharides à qui il ſurvient des aîles dans la ſaiſon pluvieuſe. Cette manne eſt dépoſée ſur les branches des arbres; mais ne ſortiroit-elle pas plutôt de ces arbres comme celle de la Sicile & de la Calabre. 450.

MARMOTTE ou rat des Alpes. Sa deſcription anatomique. 26.

MATRICE monſtrueuſe qui peſoit quarante livres. Antérieurement elle n'avoit qu'un pouce d'épaiſſeur : mais poſtérieurement, & aux deux côtés elle étoit épaiſſe de douze travers de doigt. Une matière noire très-corrompue qu'on croit avoir été un fœtus en rempliſſoit la cavité. Sa ſubſtance étoit en partie ſquirreuſe, en partie glanduleuſe. 21. *& ſuiv.*

MATRICE cartilagineuſe dans une femme qui mourut hydropique. La rare & les uretéres étoient remplis de gravier. Une pierre quarrée rempliſſoit toute la cavité du baſſinet du rein droit. 210. *& ſuiv.*

MATRICE renverſée qu'une ſage-femme prenant pour un fœtus arracha. 516.

MEMBRE viril qui avoit tout-à-coup diſparu, eſt rétabli dans ſon état naturel par des fomentations avec des drogues carminatives. On prétend que des vents rarefiés entre les membranes de la veſſie avoient cauſé ce retirement ſubit. 53.

MÉMOIRE (la) ſe perd tout-à-coup dans un homme ſexagenaire ſans aucune cauſe apparente : quinze jours après elle revint, de maniere que cet homme pouvoit s'entretenir ſur toute ſorte de ſujets comme auparavant; mais il avoit totalement oublié la forme & la valeur des Lettres. Il apprit une ſeconde fois à lire, & il apprit en très-peu de tems. 165. *& ſuiv.*

MEMBRANE particuliére & ſurnuméraire, qui, outre l'amnios, le chorion & l'allantoide enveloppoit exactement les fœtus d'une laie, & laiſſoit par autant de trous un paſſage libre pour le groin, les yeux, les narines, le nombril & l'anus. 434.

MENSTRUES (les) paroiſſent quelquefois dans un âge très-tendre. L'Auteur fait mention de deux jeunes filles, dont l'une commença d'être réglée dès l'âge de trois ans, & l'autre dès le vingtiéme jour de ſa naiſſance, quelquefois auſſi les menſtrues paroiſſent dans un âge avancé comme chez une parente de l'Auteur qui fut réglée juſqu'à 57. ans. 132. *& ſuiv.*

On pourroit citer une Religieuſe Bernardine de Beaune en Bourgogne qui l'a été juſqu'à 75.

Les menſtrues ſont pour une femme un ſigne certain de groſſeſſe. Elle n'avoit jamais été reglée que lorſqu'elle étoit enceinte. 202.

Menſtrues prématurées. Une Dame qui avoit été réglée dès l'âge de cinq ans

avoit quoique groſſe, l'écoulement périodique, & un flux hémorroidal en même-tems. 263.

Une femme de 27 ans ſe portoit très-bien, quoique jamais elle n'eut eu la maladie de ſon ſexe. 290.

Des exercices continués peuvent diſſiper les humeurs ſuperflues.

Menſtrues toujours précédées de l'éruption de deux véſicules derriere les oreilles, qui n'avoient pas plutôt ceſſé de couler, que les régles paroiſſoient. 318.

Elles ſont quelquefois ſupprimées de bonne heure, ſans qu'il en provienne aucune incommodité. 329.

Les menſtrues qui paroiſſent trop tôt, ſont un ſigne d'une mauvaiſe ſanté & de la brieveté de la vie. Si elles ne paroiſſent pas du tout : on en eſt toujours incommodé à moins que ce défaut ne ſoit particulier au climat comme au Groenland, & à quelques autres pays Septentrionaux.

Les exemples du contraire qu'on vient de rapporter doivent être regardés comme des exceptions qui ne doivent point infirmer ce dernier ſentiment.

Les ſinges & les raies dans les Indes ſont ſujettes de même que les femmes à un écoulement périodique. 447.

Quoique le défaut de l'écoulement menſtruel ſoit ordinairement accompagné de la ſtérilité, néanmoins une femme qui n'avoit jamais été réglée, ni avant ni après ſon mariage, ne laiſſe pas d'avoir pluſieurs enfans. Elle accouchoit même ſans avoir enſuite de lochies, auſſi ne ſentoit-elle pas une diminution conſidérable de ſes forces après ſes couches. 466.

MERCURE (doux le) eſt recommandé comme l'antidote de la petite vérole, parce qu'on l'a donné deux fois avec ſuccès. Un antidote ne mérite pas ce nom pour deux ſuccès. De ce que le mercure tue les vers, l'Auteur en infére qu'il peut détruire cet amas d'animalcules qu'on prétend être la cauſe des maladies malignes. 121.

Mais cet amas d'animalcules, cauſe des fiévres malignes, n'eſt qu'une hipothèſe qui trouve actuellement peu de Partiſans. Le mercure doux porte à la gorge, & le mal à la gorge eſt ſouvent l'accident de la petite vérole le plus incommode. Quand les glandes de la gorge s'embaraſſent & groſſiſſent, dit M. Helvetius dans ſes obſervations ſur la petite vérole, il n'y a plus rien a eſpérer pour la vie du malade.

MERCURE de Saturne. L'Obſervateur ayant fait laver les ſcories ou le ſédiment qui ſe formoit dans un écritoire de plomb y découvrè pluſieurs particules de vif argent très-mobiles. De-là il conclut que par la putréfaction on retire le mercure des métaux, comme on retire par cette même putréfaction, le ſel volatil des végétaux & des animaux. 523. *& ſuiv.*

MERCURE diaphorétique comparable pour ſes vertus à l'or potable. Pour préparer ce remede, il faut prendre une livre de mercure puriñé, le mêler & le broyer avec trois ou quatre onces de ſoufre d'antimoine ; faire ſublimer ce mêlange juſqu'à neuf fois, ou juſqu'à ce qu'étant pulvériſé, il ait acquis une belle couleur de pourpre, alors c'eſt un cinabre artificiel, qui convient dans tous les cas où il faut pouſſer par la tranſpiration. 559. *& ſuiv.*

MERLAN hermaphrodite ayant des œufs & des laites. 21.

MIGRAINE guérie par la rupture de l'artère temporale dont il s'écoula environ cinq onces d'un ſang ſéreux & jaunâtre. Ici la nature indique au Médecin ce qu'il doit faire dans ces ſortes de maladies. 339. *& ſuiv.*

MILAN (deſcription anatomique du). Le mediaſtin dans cet oiſeau placé ſous le diaphragme, partage le foie en deux lobes. 537.

MOGORUS (le) eſt un arbuſte des Indes dont les fleurs ſervent d'ornement aux femmes du païs. Deſcription de cet arbuſte, qui reſſemble beaucoup au jaſmin arabique de Cluſius, s'il n'eſt pas le même. 215. *& ſuiv.*

MOLE extraordinaire. Ce nom convient peu à une tumeur graiſſeuſe formée dans la capacité de l'abdomen & hors de la matrice. Cette tumeur ſurvenue à une fille après une chute fut produite, à ce que l'on dit, par la rupture d'un vaiſſeau, & par l'affluence d'une matiére toujours diſpoſée à s'organiſer. 50. *& ſuiv.*

Qu'eſt-ce que l'organiſation d'une matiére adipeuſe qui ſe fige dans des follicules ?

MOLE monſtrueuſe groſſe comme une citrouille peſant vingt livres qu'on fit ſortir par le moyen de l'eſprit de ſel ammoniac ſalé de Zwelffer, pluſieurs autres remedes ayant été tentés inutilement. 358.

MONSTRE. Sa deſcription anatomique. C'eſt un enfant qui avoit deux têtes, trois bras & deux pieds ſeulement. *6.*

Deſcription anatomique d'un autre monſtre. Il étoit formé de deux jumelles jointes par un des côtés. 13.

MONSTRE ſans tête ayant cependant deux yeux; mais placés aux deux aiſſelles. 131.

MONSTRE ſans yeux ayant ſur la tête une eſpèce de couronne cléricale. Ces deux derniers monſtres vécurent une heure. *ibid.*

MORT ſubite attribuée à des éclats de rire. 409.

MOUCHES de différentes eſpeces. Les unes ont la forme de couſins, les autres celle de grillons : celles qui reſſemblent aux couſins ſont différentes entr'elles par leur groſſeur. Elles viennent de l'eau où elles ont paſſé l'hiver ſous la forme de vers. Il ſemble qu'elles ne deviennent mouches que pour perpétuer leur eſpèce, car elles vivent peu ſous cette métamorphoſe. Les mouches domeſtiques ſont auſſi de pluſieurs eſpèces : il en eſt qui ſont remplies de poux comme les ſcarabées des fumiers. Lorſqu'on voit une grande quantité de ces inſectes, c'eſt ordinairement un mauvais préſage qui annonce les maladies épidémiques. La peſte de Leipſick fut précédée par une quantité prodigieuſe de mouches, & par une ſi grande multitude de ſauterelles, qu'on en trouvoit dans les chemins par monceaux de la hauteur d'une aune. 462. *& ſuiv.*

Deſcription anatomique de la mouche ordinaire. 490. *& ſuiv.*

Mouches qui ſe forment dans le vinaigre lorſqu'il n'eſt pas bouché exactement, il ſe couvre d'une pellicule mouſſeuſe qui fournit une nourriture plus ſubſtantielle à cette infinité d'anguilles qu'on y obſerve même ſans le ſecours du microſcope. Ces anguilles ayant acquis toute leur groſſeur ſe changent en cryſalides, & enſuite dans les mois de Juillet & d'Août en mouches, qui ne s'écartent point des vaiſſeaux, où elles ont pris naiſſance, & dans leſquels elles ſe reproduiſent. 543. *& ſuiv.*

Deſcription de ces mouches. 544.

MOUCHERON (le) provient de petits œufs dépoſés en Automne ſur les feuilles de potamogeton, de nenuphar, & des autres plantes aquatiques. De ces œufs, il ſort l'été ſuivant des petits vers qui ſe renferment dans une coque comme dans un étui, & ſe transforment en moucherons, quand ils ont acquis une certaine groſſeur. Le bruit aigu que font les moucherons en voltigeant n'eſt pas produit par un organe particulier, mais par l'air frappé ſubitement avec leurs aîles membraneuſes. 633. *& ſuiv.*

Deſcription du moucheron. *ibid.*

MOUSSE terreſtre rempante ſurnommée plicaria

Plicaria, parce qu'elle eſt vantée comme un ſpécifique dans le plica polonica. On fait avec la Branc-urſine, & les ſummités de cette plante une décoction dans laquelle on fait diſſoudre, & fermenter un morceau de levain. Les malades attaqués du plica boivent tous les jours de cette décoction, & s'en lavent la tête deux fois par ſemaine. On fait encore avec cette mouſſe, avec la racine de Brione, & la graiſſe de hériſſon, un onguent recommandé pour la même maladie. 53. *& ſuiv.*

La mouſſe qu'on appelle *muſcus terreſtris rectus*, eſt une plante émétique, & abortive. Elle eſt plus connue ſous ce dernier nom que ſous celui de *ſelago tertia Thalii.* Deſcription de cette plante. 220. *& ſuiv.*

MOXA (le) remede qui nous vient des Indes Orientales eſt regardé comme un ſpécifique contre la goutte. Le moxa eſt une matière molle lanugineuſe dont on fait des petites piramides, qu'on applique ſur les parties attaquées de la goutte en mettant le feu à la pointe de cette piramide avec des bâtons aromatiques. Le feu ſe communique de la pointe à la baſe de la piramide qui touche la peau, la brûle legérement, & diſſipe l'humeur de la goutte. 311. *&* 314.

Il s'exhale une odeur très-déſagreable de l'endroit où le remède a été appliqué; ce qu'on doit plutôt attribuer au moxa tiré d'une plante emmenagogue & de mauvaiſe odeur, qu'au vice de l'humeur. 312. *& ſuiv.*

Extrait d'un petit traité de la goutte par Buſchovius, qui avoit été guéri de la goutte par le moyen du moxa. Ce petit traité a fait beaucoup de bruit dans ſon tems. *ibid. & ſuiv.*

Le moxa d'Allemagne eſt auſſi bon contre la goutte que celui de la Chine. Le remede Allemand n'eſt autre choſe que la renoncule des prés ſechée, qu'on met en piramides comme le moxa de la Chine, & qu'on fait brûler ſur les parties attaquées de la goutte qu'elle diſſipe comme le remede Chinois. 409. *& ſuiv.*

Le Moxa des Indes examiné avec le microſcope contient de petites feuilles, qu'on reconnoit pour être celles de l'armoiſe: ce qui démontre que ce remede, dont on fait miſtére à la Chine, eſt le duvet de l'armoiſe deſſechée qu'on frotte entre les mains juſqu'à ce que les fibres lanugineuſes reſtent ſeules, & ſoient comme du coton. Si l'on carde ce coton, il en devient plus doux & meilleur. 456 *& ſuiv.*

Le moxa brûlé ſur les parties affligées de la goutte ne convient que dans les douleurs profondes, pour diſſiper une humeur froide & ſéreuſe, mais il fait plus de mal que de bien, lorſqu'il y a rougeur & inflammation. Il peut attirer la gangréne ſur la partie brûlée, comme le feroient les cautères actuels & les véſicatoires appliqués en pareil cas. 458.

On ne doit plus douter que le moxa ne ſoit le duvet de l'armoiſe, puiſque Cleyerus Médecin établi aux Indes, & très-verſé dans la Botanique nous l'aſſure. D'ailleurs le nom de l'armoiſe qui s'appelle moxa en langue Japonoiſe eſt garant de ce qu'il avance. La maniére de tirer le duvet de cette plante décrite par Cleyerus eſt la même que celle qu'on vient de rapporter. 645. *& ſuiv.*

MUET qui devient tel inſenſiblement après une maladie. Il commença à perdre la parole pendant quelques inſtans, enſuite pendant une demie-heure, une heure, & enfin pendant 23 heures; de ſorte qu'il n'avoit la faculté de parler qu'une heure dans la journée, & cette faculté lui revenoit tous les jours réguliérement depuis midi juſqu'à une heure qu'il recommençoit d'être muet. 439. *& ſuiv.*

Musc (le) eſt une eſpèce de pâte ſéche, extrêmement odorante contenue dans des poches recouvertes de poils, mais trop plates, pour qu'on puiſſe les regarder comme des glandes excrétoires. 249. *& ſuiv.*

L'Auteur pourroit avoir tort de ne pas les regarder comme des glandes ; car on lit dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences Ann. 1731. que dans l'animal qui donne le muſc, & qui avoit été envoyé pour la Ménagerie de Verſailles, on trouva près des parties genitales une bourſe au fond de laquelle étoient deux glandes, qui ſeparent une liqueur onctueuſe dont l'odeur eſt forte & muſquée.

On n'apperçoit dans ces poches aucun déchirement, aucun corps charnu qui ait la forme de nombril. Ceci eſt dit, ſans doute pour refuter le ſentiment de Mathiole qui croit que le muſc eſt le ſang corrompu d'un abſcès au nombril, que l'animal fait crever en ſe frottant contre des arbres. 249. *& ſuiv.*

L'Obſervateur ignore la façon de préparer le muſc & de le retirer. Il peut ſe faire, dit-il, qu'on frappe à coups de bâtons les animaux qui le fourniſſent, juſqu'à ce que les contuſions produiſent des tumeurs, dans leſquelles le ſang meurtri contracte l'odeur de muſc. 251.

Deſcription de la peau d'une Gazelle. Elle eſt rangée dans la claſſe des pieds fourchus. Elle reſſemble à nos jeunes chevreuils. 280. *& ſuiv.*

La gazelle eſt une eſpèce de biche aſſez commune dans les Royaumes de Boutan & de Tunquin. Le muſc qu'elle porte eſt une huile épaiſſe, contenue dans des follicules ſitués entre les jambes de derriere. Ces follicules ont un canal excrétoire, par lequel le muſc s'écoule lorſque l'animal eſt vivant.

Ces follicules qu'on nous envoye ne ſe reſſemblent pas toujours. Les uns ſont plus, les autres ſont moins applatis ; on préſume qu'on ajoûte à pluſieurs de ces follicules du ſang ou quelques autres parties de la gazelle. 374.

N.

Narcotiques (les) employés dans les douleurs de dents ne ſont pas ſans inconvénient. Ils calment à la vérité la douleur, mais ils relâchent les fibrilles qui affermiſſoient les dents dans leurs alvéoles : auſſi ceux qui font grand uſage de l'opium perdent leurs dents plutôt que les autres. L'Auteur conſeille de s'abſtenir des Narcotiques ſur-tout lorſque les gencives ſont dans un état d'inflammation, parce qu'ils pourroient déterminer la gangréne. 586. *& ſuiv.*

Noix (muſcades les) priſes en trop grande quantité cauſent des accidens très-fâcheux. On applique à la noix muſcade l'apophtegme de l'école de Salerne qui concerne nos noix ordinaires. La perſonne qui donne lieu à cette obſervation après avoir pris d'une ſeule fois quatre noix muſcades, pour calmer les douleurs d'une colique, fut attaquée d'un coma vigil, & de tous les accidens qui accompagnent une grande raréfaction dans les humeurs. 574. *& ſuiv.*

O.

Obstruction dans le canal inteſtinal avec une conſtipation opiniâtre. On dit ſur la foi d'un Juif que cette obſtruction avoit été cauſée par du fromage dur que le malade avoit mangé plus de vingt ans auparavant, & que ce fromage n'ayant pas été digéré, étoit reſté pendant tout ce tems dans les inteſtins. 438. *& ſuiv.*

Odeur de ſoufre très forte & très-pénétrante qui s'exhaloit des mains d'un artiſan. On croit que les pores de ces parties qui ſervent à un travail journalier ayant été bouchés par des callo-

fités, la tranſpiration ſupprimée, & les autres liquides par leur ſtagnation avoient contracté cette mauvaiſe odeur. 222. *& ſuiv.*

Œuf renfermé dans un autre œuf. 116.

Œuf de poule dont la coque étoit empreinte de la figure d'un ſerpent. Vraiſemblablement la poule avoit été frappée à la vue d'un ſerpent, lorſque la coque de l'œuf étoit encore tendre. Un autre œuf non moins merveilleux fut trouvé à Tivoli : on voyoit une comète ſur la coque. Une éclipſe étoit repreſentée ſur un autre œuf. Auparavant que de rendre raiſon de ces phénomènes, il faudroit conſtater leur réalité. 458. *& ſuiv.*

Œsophage preſque totalement bouché. Il ne reſtoit qu'une petite ouverture tortueuſe dans laquelle on pouvoit à peine introduire un crin. Cet œſophage étoit entiérement cartilagineux & adhérent à l'épine du dos. Il n'eſt pas néceſſaire de dire qu'avec un tel défaut de conformation, on doit périr d'inanition. 159. *& ſuiv.*

Œsophage obſtrué par un anneau cartilagineux qui avoit pris naiſſance à trois doigts au-deſſus de l'eſtomac, & s'étoit tellement accru, qu'il ferma le paſſage aux alimens. 212.

Oignon rouge du Cap de Bonne-Eſpérance. Ses feuilles reſſemblent à celles du lys. L'oignon qui eſt émétique eſt compoſé d'écailles de couleur de pourpre. On le croit encore inciſif, attenuant & apéritif. Il a donc beaucoup des proprietés d'une eſpèce de ſcille à laquelle il reſſemble par ſa couleur. 216.

Oiseaux qui n'avoient pas la couleur propre à ceux de leur eſpèce, apperçus aux environs d'Hildesheim. On y voit une linotte, une alouette & des hirondelles blanches ; un tarin, un corbeau & des moineaux de la même couleur. 239. *& ſuiv.*

Oiseau verd du Cap de Bonne-Eſpérance ſemblable au perroquet qui indique aux Ethiopiens les endroits où ſont les rayons des abeilles, parce qu'il ſe nourrit de leur miel. On ajoute que les abeilles ſont en grande quantité dans les forêts d'Ethiopie. Il y a loin du Cap de Bonne-Eſpérance en Ethiopie. L'Auteur ſous les noms d'Ethiopie, & d'Ethiopiens veut ſans doute deſigner l'Afrique & les Affriquains. 446.

Oiseaux (de paradis les) habitent les terres Auſtrales Orientales. Ils ſont preſque neuf mois ſans plumes, & pendant ce tems on les voit rarement. Ces oiſeaux vont par troupes comme les étourneaux : ils ſuivent leur roi, dont les plumes ſont très-brillantes, & ne font aucun mouvement ſans lui. Ces oiſeaux de paradis ont des pieds, & ſe nourriſſent de baies. Ils ſont donc de deux eſpèces : car il y a une eſpèce d'oiſeaux de paradis qui n'a point de pieds, qui vole preſque toujours, & ne vit que de mouches. 448. *& ſuiv.*

Opium (l') pris à la doſe de trois grains & demi, ôte l'uſage de la plupart des ſens, produit un engourdiſſement, un froid extrême dans tous les membres. La perſonne qui avoit pris ce reméde auroit ſuccombé ſous ſes effets, ſi on eut permis qu'elle ſe fut livrée au ſommeil qui l'accabloit, & ſi on n'eut diſſipé par la chaleur, les frictions, les eaux ſpiritueuſes, le froid & l'engourdiſſement des membres. Il falloit ajoûter que cet homme n'étoit pas accoutumé à l'opium, autrement ce Narcotique n'auroit pas produit tant d'effets. 675. *& ſuiv.*

Or (l') eſt regardé comme un ſpécifique dans les tremblemens occaſionnés par le mercure, par la raiſon que le mercure s'attache à l'or. Un ducat d'or dans la bouche d'un homme devenoit blanc comme de l'argent, lorſque cet homme plongeoit ſeulement le gros

doigt du pied dans du mercure. 621.
Os rendus par l'annus. C'étoient des vertébres, des côtes, deux omoplates, les os d'un crane. S'il arrivoit à une femme de rendre de tels os, on n'en feroit point ſurpris, après avoir vu dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences que M. Littre tira par l'anus les os d'un fœtus, & lorſqu'on ſçaura qu'une Dame de cette Ville (Dijon) en rend actuellement par cette voie. Mais que cela arrive à un homme s'il ne les a pas avalé, c'eſt ce qui eſt merveilleux, & c'eſt ce qu'on aſſure. 136. *& ſuiv.*
Les os craquent quelquefois en marchant. Une fille ne pouvoit faire aucun mouvement de ſes pieds qu'on n'entendit un cliquetis étonnant. Elle ne reſſentoit cependant aucune douleur, aucune incommodité. Ce bruit eſt cauſé par la ſéchereſſe des os qui ne ſont pas aſſez humectés dans leurs arriculations par la ſinovie. C'eſt ainſi que les roues des chariots font beaucoup de bruit quand elles ne ſont pas ſuffiſamment graiſſées. 186. *& ſuiv.*
Os frontal mobile dans une fille, il s'écartoit des autres os lorſqu'elle rioit ou parloit avec vivacité. 290. *& ſuiv.*
Il n'eſt pas rare d'entendre les os mobiles craquer dans leurs articulations par un défaut de ſinovie ; mais il eſt extraordinaire d'entendre craquer les os du crâne comme dans la femme qui donne lieu à l'obſervation. Peut-être ne ſeroit-on pas content des courtes réflexions que fait l'Auteur ſur la cauſe de ce craquement, s'il étoit moins difficile d'expliquer ce ſimptome d'une maniere ſatisfaiſante. 411.
Os trouvés dans le tronc de l'aorte deſcendante, & dans les rameaux cœliaques. Ils étoient adhérens aux parois de ces arrères ſans néanmoins empêcher le paſſage du ſang dans ces vaiſſeaux. 506.
Os contre nature qui s'étoit formé à côté du larinx, & qui gênoit beaucoup la reſpiration & la déglutition. Cette gêne étoit augmentée par deux glandes groſſes comme la moitié d'un œuf, qui s'étoient auſſi formées de chaque côté du larinx. L'os dont on parle étoit contenu dans l'une de ces glandes. 573.
Os reſſemblant à une branche de corail trouvé dans un ſteatome. C'eſt une tumeur enkiſtée qui contient une matiere ſebacée. Pour rendre raiſon de la formation de cet os, on prétend que la partie gelatineuſe d'une tumeur peut devenir membrane, cartilage, & même s'oſſifier avec le tems : or celle-ci avoit eu le tems de s'oſſifier, puiſqu'il y avoit trente-ans qu'un homme portoit cette tumeur avant qu'il ſe déterminât à la faire ouvrir. 630. *& ſuiv.*
Oye. Deſcription anatomique de ſon ventricule & de ſes reins. Voy. les fig. 504.

P.

Palpitation de cœur à laquelle étoit ſujette une femme atraquée de vapeurs toutes les fois qu'elle mangeoit des mets aſſaiſonnés avec la canelle. Les femmes qui ont des vapeurs ſont ſouvent incommodées par les odeurs agréables. 154.
Palpitation qui ſe faiſoit ſentir du côté gauche, mais vers le diaphragme. Elle étoit produite par une conformation défectueuſe du cœur, qui n'avoit qu'un ventricule. Une grande poche dans la veine-cave aſcendante tenoit lieu du ventricule droit. 208. *& ſuiv.*
Paralisie des organes de la reſpiration priſe d'abord pour un aſthme convulſif. Les remedes les plus efficaces contre l'aſthme ayant été ſans ſuccès, on conjecture que les eſprits animaux ne coulent point dans les nerfs qui ſervent à la reſpiration. Sur ce fondement les remédes ſpiritueux balſamiques & vola-

tils furent employés, & ne le furent pas vainement. 569. *& suiv.*

L'Obſervateur a bien voulu laiſſer les formules des remédes emploiés tant intérieurement qu'extérieurement. *ibid.*

PARALISIE qui ſuccéde à une fiévre tierce opiniâtre. Elle étoit cauſée par un levain ſcorbutique. Formules des remédes qui diſſipérent cette maladie. 583. *& ſuiv.*

PAROLE (perte de la). Une Dame âgée de 52 ans encore réglée, eut une légere attaque d'apopléxie qui ſe termina par une hemiplegie, & qui lui ôta l'uſage de la parole. Elle pouvoit néanmoins réciter encore quelques prieres, mais dans l'ordre qu'elle avoit accoutumé ; car ſi cet ordre étoit interverti, elle ne pouvoit prononcer aucune ſillabe. 508.

PASSION hiſtérique dans une fille accompagnée quelquefois d'une catalepſie univerſelle. On fit à la malade cent ſoixante & ſeize ſaignées, parce que c'étoit l'unique remède qui la ſoulageoit ; tous les antihiſtériques ayant été inutiles. Cette maladie fut guérie par le mariage. Il n'eſt point de Médecin qui ait vû pluſieurs femmes attaquées de paſſion hiſtérique qui n'ait apperçu tous les ſimptomes décrits dans cette obſervation. 375. *& ſuiv.*

PASSION iliaque. On obſerve dans un homme mort de cette maladie que l'inteſtin ileum étoit livide, qu'il étoit engagé entre les lames du péritoine auſquelles il étoit adhérent, & où il étoit comprimé, ce qui empêchoit les excrémens de deſcendre. Dans toutes les perſonnes mortes d'une paſſion iliaque cauſée par une hernie, on pourra toujours faire ces mêmes obſervations. 390. *& ſuiv.*

PATHOLOGIE animée. Par ce titre énigmatique, l'Auteur veut nous apprendre que pluſieurs maladies telles que la rougeole, la petite vérole, les fiévres pétéchiales, ſont cauſées par la génération d'une multitude d'animalcules, qui ont la forme de petits vers. Ces vers pourroient être produits par ces maladies, & non pas les produire. D'ailleurs la pathologie étant une expoſition des dérangemens de l'œconomie animale ne ſçauroit être aſſociée avec l'épithéte d'animée. 691.

PERLES (les) ſont produites par tous les genres de coquillages, & par toutes les eſpéces d'huitres indépendamment du climat. On trouve un aſſez grand nombre de perles jaunes dans les moules, & les petoncles bâtards des Lacs près d'Ansbourg. L'obſervateur leur ſoupçonne la même vertu qu'aux perles Orientales, & il a raiſon. Les unes & les autres n'ont en Médecine d'autre qualité que d'être abſorbantes. 117. *& ſuiv.*

Les perles qu'on pêche dans l'Iſle de Manar ne ſont pas toutes blanches ; on en voit de jaunes, de noires, de brunes, de vertes, de rouges : ces dernières ſont fort eſtimées par les Maures & les Indiens. Pour ſéparer les perles des coquillages qui les contiennent, on enfouit ceux-ci juſqu'à ce qu'ils ſe corrompent. On les fait enſuite ſécher, & on les crible pour ſéparer les groſſes perles des petites. Pendant cette opération pluſieurs perſonnes meurent de fiévres malignes cauſées par la puanteur & l'infection des huitres pourries. 593. *& ſuiv.*

Les perles ſont regardées comme une concrétion terreuſe & ſaline, produite par la ſurabondance de la matière deſtinée à la formation de l'écaille. Cette matière augmente de volume par l'application ſucceſſive de nouvelles couches qui ſe durciſſent avec le tems. Cette opinion ſur la formation des perles eſt la plus vraiſemblable. 594. *& ſuiv.*

Les plongeurs qui pêchent les perles s'étant munis d'un grand ſac, inſpirent

le plus d'air qu'ils peuvent, & ſe précipitent dans l'eau, ou pour deſcendre plus vîte, ils attachent à leurs pieds une groſſe pierre dont ils ſe débaraſſent lorſqu'ils ſont au fond de la mer: là ils rempliſſent leur ſac d'huîtres, & font enſuite un ſignal, pour qu'on les retire. La premiére fois qu'un plongeur reſpire l'air après être ſorti de l'eau, il eſt ſaiſi d'une hémorragie par le nez & les oreilles. 644. *& ſuiv.*

Les huîtres en ſe pouriſſant attirent une grande quantité de mouches qui cauſent beaucoup d'incommodité, & l'inſection cauſe beaucoup de maladies. 644. *& ſuiv.*

PERCE-OREILLES (pluſieurs) entrent dans l'oreille d'une femme. Un Chirurgien en retira ſur le champ un de ces inſectes. On dit que les autres allérent ſe loger entre le crâne & le cerveau, & qu'on entendoit extérieurement le bruit qu'ils faiſoient en ſe remuant dans l'intérieur du crâne. 187.

On voudroit ſçavoir, comment, par où ces inſectes avoient pu s'introduire. Tous les trous qui vont de l'oreille à l'intérieur de la tête, étant exactement bouchés par les veines, les artères ou le nerf de la ſeptième paire.

PÉTRIFICATION de l'aorte deſcendante, & d'une partie de la ſurface de la rate. Dans les perſonnes d'un tempérament ſec, les membranes, les ligamens ſe changent quelquefois en cartilages, les cartilages s'oſſifient, les os ſe pétrifient: ainſi par gradation ce qui étoit auparavant membrane, en paſſant par tous ces différens états peut devenir tuf, pierre, 372. *& ſuiv.*

PIERRES formées ſous la langue où elles cauſoient des douleurs très-vives. Deux perſonnes ſont fort incommodées de deux concrétions pierreuſes, ſi peu communes dans cet endroit. On fut obligé de les tirer par inciſion. L'une de ces pierres avoit la groſſeur d'une olive, l'autre étoit beaucoup plus conſidérable. 97.

PIERRES en grande quantité preſqu'auſſi dures que le caillou qu'un chien rendit par l'urèthre. Ces animaux ſont donc comme l'homme ſujets à la pierre. 115.

PIERRES précieuſes renfermées dans une autre pierre. Un diamant, par exemple dans une émeraude, une émeraude dans du criſtal, du criſtal dans une calcédoine, des coraux dans une agathe, &c. 116.

PIERRE ſingulière naturellement opaque qui, miſe dans l'eau devient tranſparente, & prend ſucceſſivement différentes couleurs. Si on la tire de l'eau, elle redevient opaque après s'être colorée dans un ordre retrograde des mêmes teintes, qu'elle avoit priſes auparavant dans l'eau. 167.

PIERRES trouvées dans le corps de différens animaux. Elles ont des cercles concentriques comme le beſoard. Une de ces pierres qui étoit dans les inteſtins d'un cheval peſoit treize onces cinq gros quatre grains. Une autre qui étoit dans la veſſie d'un cochon peſoit ſix onces cinq gros. 173. *& ſuiv.*

PIERRE de la véſicule biliaire de la groſſeur des plus groſſes olives. Ces pierres ne ſont pas rares, mais il eſt rare qu'elles ayent autant de volume. L'Auteur n'eſt pas éloigné de croire que ces Bézords humains ont les mêmes proprietés que les Bézoards des animaux. Il vante celui de porc-épic comme excellent dans les fiévres, & il attribue à la pierre de la véſicule biliaire d'un bœuf la guériſon de deux jauniſſes. 191. *& ſuiv.*

PIERRE de la groſſeur d'un œuf de pigeon, trouvée dans la matrice d'une fille de cinq ans, morte d'une ſuppreſſion d'urine. La pierre comprimoit tellement la veſſie qu'elle empêchoit l'urine d'en ſortir. 211.

PIERRES formées dans les différentes par-

ties du corps des chevaux. Il s'en exhaloit une odeur urineuſe quand on les frottoit rudement. Quelques-unes de ces pierres étoient fort groſſes, peſoient huit, neuf onces. On parle même d'une qui peſoit quatre livres une once ; quoiqu'elle ne fut pas entière. Mais peut-être n'avoit-elle jamais été dans le corps d'aucun cheval. 230. *& ſuiv.*

Dans le milieu de toutes ces concrétions pierreuſes, on voit un caillou, qui certainement n'a point été formé dans les inteſtins de l'animal. Il aura été mêlé avec les alimens, le cheval l'aura avalé, ce caillou ſera le noyau autour duquel il ſe ramaſſe ſucceſſivement des croutes pierreuſes. 232.

On n'aura pas beaucoup de confiance aux vertus de ces Bézoards caballins après l'expérience de l'Auteur, qui fait prendre à trois pigeons de la noix vomique, & donne pour antidote à deux de ces pigeons de la pierre de cheval pulvériſée, & au troiſième du Beſoard occidental. Celui-ci n'eût pas le moindre mal, tandis que les deux autres moururent. *ibid. & ſuiv.*

PIERRE de la groſſeur d'un grain d'orge trouvée dans le crâne entre la dure & la pie-mere. Elle cauſa des douleurs de tête continuelles de la plus grande violence, & enfin la morr. 330.

PIERRES très groſſes trouvées dans le pancréas & le méſentère d'une femme, qui pendant ſa vie en avoit rendu pluſieurs par le canal de l'urèthre, & pluſieurs autres avec les excrémens. *ibid. & ſuiv.*

PIERRES au nombre de vingt d'une ſurface unie & rondes comme des pois, rendues par l'ouverture d'une tumeur qui étoit ſurvenuë au perinée. 373.

PIERRES qui rejettées par la trachée artère en touſſant diſſipent tous les ſimptomes d'une phtiſie, tels qu'une toux, un crachement d'une matière purulente, & une fièvre étique. Ces pierres ſelon l'Obſervateur avoient été formées d'une matiere viſqueuſe qui s'étoit durcie dans les bronches, & qui n'avoit pas pénétré la ſubſtance du poumon. 384. *& ſuiv.*

PIERRES rangées avec ſimétrie comme les grains de blé de Turquie, & contenues dans un ſac membraneux, attaché au foie près de la véſicule du fiel. Ce ſac avoit un conduit tendant à la veſſie comme un uretère, qui ſans doute y conduiſoit ces pierres. La perſonne dans laquelle on trouva ce ſac avoit rendu pendant ſa vie une quantité prodigieuſe de pierres par la voie des urines. Cependant elles ne venoient pas toutes de ce ſac, puiſqu'on en trouva une de la forme d'une datte, qui occupoit l'uretère, & qui cauſa l'iſchurie, dont cette perſonne mourut. 398. *& ſuiv.*

PIERRE de la groſſeur d'une aveline qui ſort de deſſous la langue dont elle gênoit le mouvement. Elle avoit cauſé des douleurs très-vives, & une enflure à la langue. 412.

PIERRES au nombre de plus de 700 dans la véſicule du fiel. L'une de ces pierres avoit le volume d'une groſſe châtaigne, les autres étoient beaucoup plus petites. On trouva dans la même perſonne les deux reins en ſuppuration : le parenchime qui reſtoit, étoit en très-petite quantité. 437.

PIERRE de la groſſeur d'un pois de la dureté d'un caillou trouvée dans le crâne à côté de la faulx. 514.

PIERRE extrêmement dure, groſſe comme une noiſette, qui ſe détache, en éternuant, de l'os ethmoide auquel elle étoit adhérente. 609.

PIERRE ſpongieuſe peſant trois onces reſſemblant à une des vertèbres du dos, tirée d'un abſcès, qui s'étoit formé au bas-ventre. 631. *& ſuiv.*

PIERRES trouvées en grand nombre dans la veſſie d'un bœuf : elles étoient rondes, ſemblables par leur éclat à une

matiere métallique. Lorſqu'on les frottoit, il s'en exhaloit une odeur urineuſe. On leur attribue une vertu diurétique. Pluſieurs de ces obſervations prouvent qu'Ariſtote s'eſt trompé, quand il a avancé, que les animaux n'étoient pas ſujets à la pierre. 693. *& ſuiv.*

PILLULES rejettées par le vomiſſement un an après avoir été priſes. Elles étoient couvertes d'une feuille d'or qui les fit diſtinguer. 58.

PISSEMENT de ſang très-abondant qui ſuccéde à un flux hémorroïdal ſupprimé dans un homme mélancholique, ſans que ſa ſanté en fut altérée. On croit avec fondement que ce ſang étoit fourni par une branche de la veine hémorroïdale externe, qui ſe diſtribuë dans la veſſie. Car s'il fut venu de quelqu'autre ſource, le piſſement de ſang auroit été ſuivi de fâcheux accidents. Plus on multiplia les ſaignées dans cette indiſpoſition, plus l'hemorragie devenoit abondante. 325. *& ſuiv.*

PLAIE de l'eſtomac cicatriſée. Un homme fut bleſſé par trois balles dont l'une entra du côté droit de l'épigaſtre ſous les fauſſes côtes, ce qui fut ſuivi de vomiſſemens. Ce ſimptome, la balle qui fut rendue un mois après avec des excrémens noirâtres & ſanguinolens, font croire que le ventricule avoit été bleſſé. De cette obſervation on conclut contre le ſentiment des anciens, que toutes les plaies du ventricule ne ſont pas mortelles, à moins que la bleſſure ne ſoit à l'orifice ſupérieur de ce viſcére. 461. *& ſuiv.*

PLAIES à la tête faites par deux coups de ſabre qui enfoncerent de la largeur de la paume de la main, la lame interne du crâne. On ſe contenta d'enlever les eſquilles, & de ſoulever avec la ſonde cette lame affaiſſée : néanmoins la femme qui avoit reçu ces bleſſures guérit : mais quelques années après il parut à l'endroit des bleſſures deux touffes de cheveux entrelaſſés comme dans la plique. Ces deux touffes étant tombées dans une fiévre maligne, il n'en revint qu'une. Cette derniére crut ſi prodigieuſement qu'elle traînoit à terre. On en coupa de la longueur d'une demi-aune, & preſqu'auſſitôt après la malade fut attaquée de douleurs de tête inſupportables, qu'on eut bien de la peine à calmer, en lui lavant la tête avec une décoction d'acanthe & de mouſſe terreſtre rampante, remede vanté dans la plique. Malgré ce ſecours & celui de pluſieurs ſaignées, l'humeur ſe jetta ſur les yeux, où elle cauſa une fluxion inflammatoire, que rien ne put guérir. 528. *& ſuiv.*

PLAIE faite par une arme à feu guérie ſans retirer une balle de plomb, qui avoit pénétré de la longueur du doigt dans la capacité de la poitrine. 619. *& ſuiv.*

Quoique le plomb fondu à un grand feu, ſoit très-dangereux à cauſe de ſes vapeurs, il ceſſe d'être tel, lorſqu'il eſt en maſſe : dans cet état il peut reſter dans le corps, ſans qu'il en réſulte aucun inconvénient. On aſſure qu'il en eſt de même des autres métaux. Il faudroit en excepter quelques-uns. 620.

PLANTE grimpante de l'Iſle de Ceylan, preſque ſemblable au *Clematis paſſiflora*. Elle eſt innominée. 217.

PLANTE ſinguliére de la même Iſle, dont on ne dit pas le nom. Il ſe fait une diſtillation naturelle dans cette plante. Une partie de ſon ſuc monte dans des récipiens où il ſe conſerve. Il eſt doux, agréable & rafraîchiſſant. Il y en a aſſez dans ſix ou huit de ces récipiens pour étancher la ſoif d'un homme. Cette liqueur eſt bonne d'ailleurs dans les fiévres ardentes. Les feuilles de la plante appliquées extérieurement conviennent dans les éréſipeles, & les inflammations. Sa racine eſt aſtringente. 517. *& ſuiv.*

PLIQUE des parties naturelles. On ſçait que la plique eſt une maladie particuliére à la Pologne, & que dans cette maladie l'humeur morbifique prend ſon écoulement par les cheveux. Une femme Polonnoiſe en fut attaquée non-ſeulement à la tête ; mais encore aux parties naturelles,dont les poils avoient plus d'une aune & demie de longueur. 168.

LA PLIQUE Polonoiſe eſt definie un entortillement & un allongement contre nature des cheveux avec une léſion conſidérable dans les fonctions. Ces ſimptomes ſont ordinairement précédés de ſueurs & de grandes douleurs. 285.

Les cauſes éloignées de cette maladie ſont attribuées à la voraciré des Polonois, au mauvais air de la Pologne, à la qualité des eaux du païs, qui pour la plûpart ont leur ſource dans les montagnes de Hongrie. 286.

Les ſimptomes qui l'annoncent ſont la pâleur du viſage, le relâchement des articulations. Le malade reſſent enſuite les plus vives douleurs à la tête, aux pieds, &c. Les membres ſe contractent, les os ſe courbent, ſe déformenr, & ſi par une criſe ſalutaire l'humeur eſt pouſſée dans les cheveux, la tête ſe couvre d'une craſſe de mauvaiſe odeur & les cheveux s'entrelacent. On prétend qu'il ſort du ſang de ces cheveux entrelacés lorſqu'on les coupe : mais ce ſimptome n'a pas encore été bien vérifié. *ibid.*

Il eſt très-dangereux de les couper trop tôt, de même que les ongles qui deviennent noirs, épais & croiſſent auſſi prodigieuſement : car l'humeur qui avoit été pouſſée ſur les parties extérieures reflue ſur les intérieures. 287. *& ſuiv.*

On commence le traittement de cette maladie par les vomitifs, & on l'acheve par les cordiaux & les ſudorifiques, il eſt à propos de favoriſer l'évacuation de l'humeur par la route qu'indique la nature, en lavant la tête avec une décoction émolliente faite avec l'acanthe, la grande joubarbe, & la mouſſe terreſtre rampante. *ibid.*

On diſtingue deux ſortes de pliques l'une mâle, ou les cheveux ſe tortillent, l'autre femelle où ils reſſemblent à un bonnet velu, celle-ci eſt la plus dangereuſe. Cette maladie ne vient pas de mal-propreté, comme quelques perſonnes l'aſſûrent. 288. *& ſuiv.*

On raconte qu'une touffe de cheveux infectée de la plique, quoique coupée, avoit cru d'une demi-aune dans l'eſpace de ſeize ans. Cette prétendue longueur dépendoit peut-être de ce que les cheveux étoient devenus liſſes de crépus qu'ils étoient auparavant. 289.

PLOMB (en fuſion les vapeurs du) ſont très-dangereuſes. Elles ne manquent preſque jamais de cauſer de violentes douleurs aux inteſtins. Tous ceux qui mettent en œuvre le plomb ſont ſujets à une colique, qui eſt ordinairement accompagnée de vomiſſement, de diarrhée, d'anxiétés, d'une difficulté de reſpirer, & d'un tremblement dans tous les membres. Car ces vapeurs attaquent le genre nerveux. 152. *& ſuiv.*

Remédes employés avec ſuccès dans cette colique. Ce ſont des émériques, des potions ſavoneuſes, huileuſes & aromatiques. *ibid.*

POISSONS (les) perçoivent les ſons, quoi qu'on ne connoiſſe pas quel eſt l'organe qui les tranſmet. Des truites accourent au ſon d'une cloche pour prendre de la nourriture. On pourroit encore citer les Murenes ſi chéries des Romains qui reconnoiſſoient la voix de leur maître. 218. *& ſuiv.*

POLIPE du cerveau à qui on donne le nom de faux polipe. C'étoit une eſpèce de glu noire & tenace, qui rempliſſoit les ſinus du cerveau, & qui ſemblable à une branche de corail éten-

doit ſes fibres dans les rameaux collatéraux. L'Auteur prétend que les ſinus du cerveau ſont des vaiſſeaux élargis par la coagulation du ſang. 370. *& ſuiv.*

Poules (de Java les) ſont de différentes eſpéces. Quelques-unes ont naturellement toutes les plumes renverſées : d'autres ont les os, la chair & la peau noire. 452.

Poux. Deſcription anatomique de cet inſecte, qui a ſix pieds, trois de chaque côté, & à leur extrémité des ongles recourbés, par le moyen deſquels il pince la peau & marche en ſerpentant. 475.

Phtisie (la) ſe communique. Une perſonne contracte cette maladie pour s'être ſervie ſeulement d'une eſpéce de manchon, qui avoit appartenu à une femme morte de phtiſie. Sans doute que la diſpoſition dans le tempérament contribua beaucoup à la contagion. 379.

Phtisie qui paroît dépendre de l'état ſquirreux des poumons parſemés de petits graviers : on n'y appercevoit, ni pus, ni ulcére : la rate manquoit totalement dans ce phtiſique ; peut-être avoit-elle été conſumée par un ulcére, ce qui auroit donné deux cauſes à la phtiſie : l'état purulent de la rate, & la conſtitution ſquirreuſe du poumon. 638. *& ſuiv.*

Puce. Deſcription anatomique de la puce commune, & de la puce des fleurs de ſcabieuſe. 476. *& ſuiv.*

Puces obſervées en grande quantité dans de la neige. Elles étoient vivantes, & dans des lieux éloignés de toute habitation, comme dans des terres labourables, dans des bois où elles avoient été engendrées : car l'Obſervateur penſe que la moyenne région de l'air eſt trop froide, pour que ces inſectes puiſſent s'y produire. Il eſt perſuadé que la chaleur les avoit fait éclore ſur la ſurface de la terre garantie par la neige de la rigueur du froid. 637. *& ſuiv.*

Punaise des murs & du bois. Sa deſcription anatomique. 478. *& ſuiv.*

Purgation par la force de l'imagination. Un homme prend des pilules faites avec la mie de pain, comptant prendre des pilules de Francfort, & il eſt purgé comme s'il eut pris réellement un purgatif.

R.

Rage (reméde contre la). C'eſt un puiſſant diurétique qu'on donne à une doſe aſſez forte pour faire piſſer le ſang. Il agit comme les cantarides qui paſſent en Hongrie pour un ſpécifique contre l'hidrophobie. V. les Tranſac. Philoſoph. Les vers de Mai qui ſont ce reméde vanté contre la rage, ſe donnent au nombre de dix après qu'on leur a ôté la tête. Il y a apparence qu'on les fait ſécher, & qu'on les réduit en poudre. 201.

Quoique le ver de Mai eſpèce de ſcarabé ou d'eſcarbot abonde en ſel volatil, il eſt moins cauſtique que les cantarides, dont on ne doit jamais ſe ſervir pour l'intérieur ; au lieu qu'on peut prendre juſqu'à un demi-gros de ſcarabé réduit en poudre. Le ver de Mai eſt le haneton avant ſa métamorphoſe.

Rage communiquée ſans morſure par le ſimple attouchement de l'écume d'un chien enragé. 290.

Rat (blanc un) fut pris à Hildesheim, & renfermé dans une boëte où il vécut encore ſept à huit ans : il fut tué par des rats domeſtiques qui s'étoient introduits dans cette boëte. 240.

Les rats des champs ont deux grandes poches de chaque côté de la gorge, qui leur ſervent à emporter leur proviſion dans leurs retraites. 696.

Rate revêtue dans preſque la moitié de ſa longueur d'un cartilage oſſeux qu'on pouvoit enlever, ſans déchirer ſa ſub-

ſtance. 156. *& ſuiv.*

RATE trouvée double dans un cadavre. 160.

La rate eſt amputée à un homme & à un chien, ſans que l'homme ou le chien meure de cette opération. Le chien en devint même plus gras, plus doux & plus laſcif. 224. *& ſuiv.*

La rate eſt encore amputée dans un autre homme qui avoit été bleſſé au côté gauche. Ce viſcére étant trop gonflé, pour qu'on put eſpérer de le faire rentrer par l'ouverture de la plaie, un Chirurgien prit le parti hazardeux de l'extirper, ce qu'il fit avec ſuccès ; car le malade au bout de trois ſemaines fut guéri de ſa bleſſure, & de la dangereuſe opération qu'on lui avoit faite. 636.

Cette opération ne doit être tentée qu'à toute extrémité : car quand même elle réuſſiroit, les fonctions de la rate ſont ſi eſſentielles, que les perſonnes à qui on auroit amputé ce viſcére, ſeroient ſujettes à milles incommodités, & traîneroient une vie miſérable. Voy. Fizes *de hominis liene ſano.*

M. Fizes n'eſt pas le ſeul de ce ſentiriment : car quoi qu'on rapporte l'exémple d'un Cordonnier fort leger à la courſe à qui on avoit extirpé la rate dans ſa jeuneſſe, & qui mourut dans un âge fort avancé, on ne laiſſe pas que de déſaprouver cette opération. 640.

REINS pétrifiés ayant intérieurement la dureté, la ſolidité & la couleur de l'albâtre : leur ſurface étoit plus poreuſe & parſemée de veines rougeâtres. Les reins ne ſe pétrifient pas ainſi, ſans qu'on air éré cruellement tourmenté de coliques néphrétiques. 7. *& ſuiv.*

REIN quatre fois plus gros que dans l'état naturel. Il étoit chancreux rempli de pus & de gravier. Séparé de ſes tuniques adipeuſes, il peſoit 17 onces ; & cependant il s'en étoit détaché des parties charnues, qui avoient été rendues par la voie des urines. L'autre rein de grandeur naturelle contenoit une groſſe pierre : ſon parenchime qui s'étoit étendu & aminci, avoit diminué, à meſure que la pierre avoit groſſi. 169. *& ſuiv.*

REINS par morceaux, ſouvent auſſi gros que des noix, rendus par le canal de l'uretre, où ils cauſent en paſſant des douleurs très-vives. Ils ſembloient avoir été coupés, & n'avoient aucun ſigne de corruption. Quelques jours après le malade rendit par la même voie plus d'une livre de ſang clair avec des portions d'uretères. On attribue ces accidents, & la mort qui les ſuivit à deux gros d'eſprit de ſel ammoniac que le malade avoit pris. On obſervera qu'il étoit attaqué d'une cachexie ſcorbutique. 608. *& ſuiv.*

REMEDE qui purge ſans tranchées, ſans nauſées. On ne fait autre choſe que de l'approcher du nez. Il eſt fâcheux qu'on ne faſſe pas mieux connoître un pareil reméde, ſuppoſé qu'il en ſoit quelqu'un de cette nature. 452.

RÉSINE innominée qui vient de Guinée. Elle reſſemble beaucoup au Caranna, & à l'ambre gris. 199.

ROSES (à cent feuilles les) pilées dans un mortier de pierre donnent quelques grains de cire. 320.

ROSÉE (la) gardée juſqu'à putréfaction, & réduite en conſiſtence de miel donne à l'argent une belle couleur d'or à la premiere immerſion de l'argent dans la roſée. A la ſeconde immerſion, cette couleur d'or ſe change en une belle couleur pourpre, qui ſe ſoutient fort long-tems. 183.

ROUGEOLE (la) eſt très-dangereuſe dans les Indes Orientales ; où elle ne fait, pas moins de ravages que la peſte. Méthode des Indiens dans le traitement de cette maladie. 450. *& ſuiv.*

La rougeole affecte tellement la poi-

trine, que ſouvent elle eſt ſuivie de la phtiſie. 466.

Une femme attaquée d'une rougeole d'une très-mauvaiſe eſpèce dans le dernier mois de ſa groſſeſſe, accoucha d'un enfant, qui portoit ſur ſa peau toutes les marques d'une vraie rougeole. 610.

RUSA-RAY (le) eſt une racine des Indes qui eſt de deux eſpèces, l'une noire, & l'autre blanche. Le ruſa-ray noir, preſque ſemblable à la réglisſe eſt recommandé dans les morſures des animaux venimeux, le cholera morbus, la colique, &c. le blanc ſe donne dans les crachements de ſang, les abſcès intérieurs, les fievres, &c. 526.

S.

SABLE martial rejetté par la mer dans l'Iſle de Ternate. Il eſt attiré par l'aiman. 452. *& ſuiv.*

SAFRAN (le) teint de ſa couleur le fœtus dans la matrice. On nourrit une chienne avec des alimens aſſaiſonnés avec du ſafran, & les petits chiens qu'elle portoit furent teints en partie d'une couleur jaune. De-là on conclut que le ſafran accélére l'accouchement. Il eſt vrai que ce remede eſt emménagogue, mais la concluſion n'eſt pas juſte. 13. *& ſuiv.*

M. du Hamel a nourri avec des alimens teints de la couleur de la garance des pigeons, dont les os prenoient la couleur de cette drogue. Devoit-il en inférer que la garance eſt bonne dans les maladies des os.

La décoction du ſafran des métaux, *ou crocus metallorum* appliquée ſur la jambe pour une dartre miliaire à cette partie, fait vomir pluſieurs fois, & guérit la dartre. 467.

SAGU. L'arbre qui porte ce nom contient au lieu de moëlle une farine très-fine bonne pour faire du pain. 453.

SAIGNÉE impraticable dans un homme, à moins qu'il n'eut fait de l'exercice. On l'auroit piqué dix fois ſans tirer une ſeule goutte de ſang, mais ſi on le ſaignoit après qu'il s'étoit donné du mouvement, on avoit peine à arrêter le ſang. 582.

SALAMANDRE (la) ne réſiſte pas au feu. Elle n'eſt pas plutôt ſur les charbons, qu'elle baille & qu'elle expire. L'Auteur aſſure l'avoir éprouvé pluſieurs fois ſur des Salamandres, qu'on trouve en Allemagne, qui ſont auſſitôt conſumées que les autres animaux. Les Salamandres des autres pais réſiſtent peut-être davantage au feu. Voy. Tranſact. Philoſ. No. 21. où il eſt dit qu'une Salamandre des Indes réſiſte au feu pendant deux heures. 547. *& ſuiv.*

SALIVATION ſpontanée critique & ſalutaire qui dure 27 jours ſans qu'on eut employé aucun remede mercuriel. Cette ſalivation jointe à un devoiement diſſipe les ſimptomes d'une phtiſie commençante. 508. *& ſuiv.*

SANG-SUES (l'application des) eſt d'un grand ſecours dans les douleurs de tête opiniâtres, qu'elle diſſipe ou diminue conſidérablement. On prétend qu'elles ne ſoulagent que quand elles ſuccent un ſang épais & viſqueux. 254. *& ſuiv.*

Les ſang-ſues en ſuçant une trop grande quantité de ſang ſont mourir une jeune fille, que la frayeur avoit fait fuir dans les marais, & qui fut trouvée toute couverte de ces inſectes. 581.

SANTAL citrin (le) nous vient de l'Iſle de Timor. Son écorce eſt fort vantée par les Portugais dans la ſuppreſſion des régles, & les accouchemens difficiles. C'eſt le Santal blanc qui vient de l'Iſle de Timor, & non pas le citrin. Voy. Lémery. *Dict. des drog.* 526.

SARCOCELE ou tumeur des teſticules dont on tire pluſieurs petits os. Ce Sarcocele gros comme la tête d'un enfant demeura long-tems dans cet état. Enfin il di-

minua beaucoup par la ſupuration, & un grand nombre de petits os qui en ſortirent, acheva de le remettre dans l'état naturel. 591.

SAULE trop vigoureux pouſſant des rejettons extrêmement variés, ſemblables pour la plûpart à des fleurs. Ces rejettons totalement différens du reſte de l'arbre pouvoient aiſément ſe prendre pour une ſuperfœtation, ou pour un arbre paraſite tel que le gui. 185. *& ſuiv.*

SAUMON. Deſcription anatomique de ce poiſſon. 502. *& ſuiv.*

SCARABÉ ſurnommé *Scarabæus majalis foliaceus*, ſa deſcription anatomique. Les inteſtins de cet inſecte ſont accompagnés de pluſieurs trachées qui portent l'air aux viſcéres. L'eſtomac eſt placé au milieu de ces inteſtins. 484.

SCARABÉ des lys, ſa deſcription anatomique. On attribue le ſon que rend cet inſecte à l'air ſortant des trachées qui accompagnent l'œſophage, pour paſſer dans les anneaux du bas-ventre. 489. *& ſuiv.*

SCORPIONS (les) de l'Iſle de Java ſont peu venimeux. Il ſurvient ſeulement à l'endroit de leur piquûre une tumeur douloureuſe que les Indiens diſſipent en la frappant juſqu'à l'engourdir. Ces ſcorpions changent de peau comme les ſerpens. 446.

Anatomie du ſcorpion. La queue a ſix anneaux angulaires au dernier deſquels eſt attaché un aiguillon recourbé, velu, creux & rempli de venin. 495.

SEL lixiviel d'abſinthe, qui par des diſſolutions & des filtrations réïtérées, devient auſſi tranſparent que le criſtal. Ce ſel étoit encore remarquable en ce qu'il s'étoit criſtalliſé ſous la forme de croix. 171.

SEL (volatil de creſſon d'eau le) ſe tire du ſuc de cette plante dans lequel on mêle les cendres du marc. Après avoir mis pendant un mois ce ſuc en digeſtion dans le fumier de cheval, on en retire par la diſtillation un ſel volatil tranſparent. On doit ſe ſervir de vaſes d'étain pour la digeſtion, ceux de verre ne réſiſteroient pas à la fermentation : car une bouteille même d'étain, dont on s'étoit ſervi dans cette opération, de quarrée devint ronde. 259. *& ſuiv.*

SEL volatil concret : le galanga, la zedoaire, le gingembre ſauvage, les racines du caſſia-lignea & de la canelle en fourniſſent par la diſtillation. Celui qui eſt tiré de la canelle a une odeur de camphre, celui du caſſia-lignea a une odeur de mirrhe. 448.

LE SEL ammoniac purifié & ſublimé eſt regardé comme un des meilleurs remédes contre les fievres quotidienes, tierces & quartes. On dit que donné aux malades avant l'accès, il n'a jamais manqué d'emporter les fiévres, à la premiére ou à la ſeconde doſe, qui doit être de dix à douze grains dans une liqueur appropriée : mais avant que d'en faire uſage, il eſt à propos de débaraſſer les premieres vôies. 556.

Pour purifier ce ſel & le ſublimer, on prend parties égales de ſel ammoniac & de limaille de fer. On expoſe ces matieres au feu de ſable dans une retorte, où le ſel ſe ſublime & ſe purifie, toutes ſes impuretés s'attachant à la limaille qui reſte au fond de la retorte. On ſublime ce ſel une ſeconde fois ſans addition, on le mêle enſuite avec parties égales de ſel marin calciné, on fait encore ſublimer ce mélange, juſqu'à ſept fois, ajoûtant à chaque ſublimation du nouveau ſel calciné. *ibid. & ſuiv.*

Le ſel qu'on retire par criſtalliſation de la tête morte du vitriol, après en avoir tiré l'eſprit par la diſtillation, eſt auſſi fort recommandé dans les fievres intermittentes, & pour attenuer les humeurs viſqueuſes de l'eſtomac. 557.

L'eſprit tiré du ſel ammoniac purifié &

ſublimé eſt loué par l'Obſervateur comme un remède univerſel qui guérit preſque toute ſorte de maladies, *ibid. & ſuiv.*

Méthode d'extraire cet eſprit de ſel ammoniac. *ibid.*

LE SEL volatil d'hirondelles eſt vanté pour la cephalalgie, l'épilepſie & la paſſion hiſtérique. Il fait la baſe du remede connu ſous le nom d'eau d'hirondelles. Maniere d'extraire ce ſel. 560.

SENTIMENT perdu totalement chez un jeune homme ſans cauſe apparente. On lui enfonçoit des aiguilles dans toutes les parties de ſon corps, ſans qu'il donnât aucun ſigne de douleur. Il marchoit librement, mais il avoit perdu la parole qu'une ſaignée aux ranules fit revenir. On dit néanmoins qu'avant la ſaignée il commençoit à parler. 184.

SERPENS (les) lorſqu'ils veulent quitter leur peau s'inſinuent dans des endroits fort étroits, le frottement leur étant néceſſaire pour pouvoir ſe dépouiller. Cette opération étant faite, ils reſtent quelque-tems ſans ſe remuer, ſans doute à cauſe de la ſenſibilité de la nouvelle peau. 1. *& ſuiv.*

Un ſerpent femelle pond treize œufs dans l'eſpace d'une heure & demie. *ibid.*

Deſcription anatomique du ſerpent. 2. *& ſuiv.*

SERPENT qui ſortit du corps d'une femme. On croit qu'un ſerpent lorſqu'il eſt petit peut s'inſinuer pendant un ſommeil profond dans l'œſophage malgré la ſenſibilité de cette partie ; cette femme demeuroit dans une maiſon pleine de reptiles, dormoit la bouche ouverte & d'un ſommeil très profond, avant qu'elle fut incommodée : elle eut enſuite des accès d'épilepſie, des coliques, une ſuppreſſion, des ſuffocations, des cardialgies, des vomiſſemens, &c. qui firent ſoupçonner quelque reptile dans ſon corps : on lui donne en conſéquence des amers, on lui fait avaler de la fumée de tabac, prendre de la thériaque, &c. ſans beaucoup de ſuccès. Ces remèdes empêchoient ſeulement le ſerpent de remonter ; les lavemens de lait pour le faire deſcendre ne furent pas oubliés. 294. *& ſuiv.*

Le mercure de vie donné en petite doſe pour qu'il n'excitât pas le vomiſſement fut le remède le plus efficace, il fit fuir le ſerpent qui fut rendu après quelques évacuations par le bas, mais le Médecin ne le vit pas, d'ailleurs la malade lui aſſura avoir ſenti en le rendant quelque choſe de froid comme s'il étoit vraiſemblable, qu'un ſerpent puiſſe être froid, après avoir demeuré dans un corps chaud. C'eſt une propriété de la chaleur de ſe diſtribuer uniformement. 299. *& ſuiv.*

SERPENT apperçu près du cadavre d'un ſuicide. Les vives douleurs que reſſentoit cet homme au bas-ventre, ſans recevoir aucun ſoulagement des remedes, le déterminerent à ouvrir l'endroit où il reſſentoit les douleurs, il ſe fit au-deſſous de l'eſtomac une bleſſure très-conſidérable, dont il mourut. Quelqu'un l'examinant dans le cercueil vit un ſerpent, qu'on dit être ſorti de ſa plaïe : peut-être ce ſerpent s'étoit-il introduit dans le cercueil. On parle à cette occaſion de vers fort longs trouvés dans le rein droit d'un chien, & qui en avoient conſumé la ſubſtance. 309. *& ſuiv.*

SERPENT des Indes ayant plus de 25 pieds de longueur qui peut avaler un bufle tout entier. L'on trouva dans le corps d'un de ces ſerpens, un cerf, & dans un autre un bouc avec les cornes, un troiſième avoit avalé une femme enceinte. Lorſqu'ils ont ſaiſi quelqu'animal, ils s'entortillent autour de lui, & lui briſent les os. 533. *& ſuiv.*

Combat dans le Royaume d'Aracan entre un ſerpent énorme, & un Buſle animal auſſi gros dans ce pais, qu'un bœuf ſauvage. Le buſle fut tué & dévoré, & ſes os furent briſés avec tant de fracas, qu'on entendoit ce bruit à la portée du canon. 534.

Lorſque l'animal eſt trop gros, pour que le ſerpent puiſſe l'avaler, il l'etend avec la langue, l'enduit d'une mucoſité gluante pour l'avaler enſuite avec plus de facilité ; mais lorſqu'il eſt ainſi gorgé de nourriture, il ne ſçauroit ſe remuer ; enſorte qu'on l'étrangle aiſément, ou qu'on l'aſſome à coups de bâtons, on mange ſa chair qui eſt un mets très-délicat. *ibid.*

L'Auteur ajoute que les dents de ce ſerpent ſont venimeuſes, parce qu'un de ſes domeſtiques en travaillant au ſquelette de cet animal ſe piqua le doigt avec une de ces dents, & qu'il en fut malade dangereuſement : il n'eſt pas croyable que la dent dun ſerpent mort, & qu'on a fait bouillir, ſoit après cela venimeuſe, c'étoit peut-être un panaris qui cauſa la maladie qu'on attribue ici au venin. 535.

On trouve dans le Bréſil des ſerpens auſſi monſtrueux, & qui ne ſont pas moins de ravage que dans les Indes Orientales. *ibid.*

On cite pluſieurs voyageurs qui parlent de ces ſerpens énormes. Les peaux de deux de ces ſerpens qui avoient dévoré pluſieurs Négres furent apportées à Ausbourg, on les appelle Boignacu dans le Bréſil. 536. *& ſuiv.*

Simptomes ſurprenans dans un homme qui tomboit en foibleſſe dès qu'il voyoit des écreviſſes, & qu'on ne lui en ſervoit pas. 163.

Sincope dans une petite fille qui tomba tout-à-coup par terre comme ſi elle eut été frappée de la foudre, & qui paſſa long tems pour morte. Cette ſincope fut principalement diſſipée par une friction ſous la plante des pieds avec des vergettes de crin trempées dans une forte ſaumure. 354. *& ſuiv.*

Singes volans. On dit de bonne foi qu'il s'en trouve dans les forêts de l'Iſle de Java. 436.

Deſcription anatomique du ſinge. C'eſt de tous les animaux celui dont les différentes parties ont plus de reſſemblances avec celles du corps humain. 485. *& ſuiv.*

Soeda eſt une écorce regardée par les Indiens comme un excellent reméde dans la diſſenterie, la phtiſie, les maladies de la poitrine. On lui attribue les mémes vertus qu'au Kinkina contre les fievres, elle eſt auſſi employée extérieurement pour les plaies. 526.

Soufre du ſoleil, maniere de le retirer. L'Auteur ſe perſuade qu'en uniſſant le ſel aërien avec le ſoufre ſolaire, on auroit un reméde univerſel : mais la difficulté eſt de faire cette union. Ce ſoufre ſolaire eſt vraiſemblablement une chimere. 257.

Le Soufre conſidéré comme la matrice du feu & de la lumiére : car l'Auteur ne les diſtingue pas. Selon lui tout ce qui n'eſt pas ſulphureux ne brille pas ; par conſéquent les rayons du ſoleil ne ſont que des molécules ſulphureuſes. 414. *& ſuiv.*

Sourds (& muets de naiſſance les) entendent les mots & viennent à bout de les prononcer par le moyen de la méthode ſuivante. On commence à les préparer par des purgations d'ellébore noir & d'agaric : on raſe les cheveux ſur la future coronale où l'on applique un liniment, & le ſourd entend les mots qu'on prononce ſur cette future. Dès qu'on eſt parvenu à leur faire entendre les ſons, bientôt ils ceſſent d'être muets ; car ordinairement ils ne ſont muets, que pour ne pas ſçavoir prononcer des mots, qu'ils n'ont jamais entendu. 9. *& ſuiv.*

Quand on parle à un ſourd ſur la ſuture coronale & qu'il entend, il y a apparence, dit M. Duverney que tout le crâne étant ébranlé, les os pierreux & les autres os le ſont auſſi ſucceſſivement. L'ébranlement ſe communique à la lame ſpirale & aux canaux demi circulaires. Traité de l'ouie 2. partie.

Les ſourds entendent quelquefois par la bouche, les frémiſſemens de l'air étant tranſmis à l'organe de l'ouie par l'aqueduc de fallope, il falloit dire la trompe d'Euſtache. C'eſt un canal qui va du palais à l'oreille. 10.

Si la ſurdité provient de quelque vice de la membrane du timpan ou de l'épaiſiſſement de la matiére cerumineuſe de l'oreille, on peut entendre par la bouche. On n'entend rien par cette voie, ſi la ſurdité reconnoît une autre cauſe.

On apprend à parler aux ſourds en ſe faiſant apporter pluſieurs choſes qu'on demande à haute voix, & en leur faiſant remarquer les mouvemens de la langue & des lévres. 10. *& ſuiv.*

C'étoit la méthode de Wallis en Angleterre. Voy. Tranſact. Philoſ. No. 61. C'eſt ſans doute celle de M. Pereire en France.

SQUILLES (les) petites écreviſſes de mer cauſent à une perſonne des démangeaiſons inſupportables toutes les fois qu'elle en mange. La démangeaiſon ne ceſſe pas qu'elles n'ayent été rendues par le vomiſſement. Elles abondent en ſel volatil & fixe: le volatil excite la démangeaiſon, & le ſel fixe le vomiſſement. 641.

Les ſquilles qui ſont du genre des animaux cruſtacés, ſont plus connues ſous le nom de chevrettes.

STÆCAS (*igneſcens* le) ſe trouve en Pomeranie dans les terreins ſtériles & ſablonneux. Il a les mêmes propriétés que le ſtæcas ordinaire. 217.

SUCCIN (l'huile de) eſt très-dangereuſe lorſqu'on l'a donne à trop forte doſe. Un homme ſujet à une colique néphrétique prend une demi cuillerée d'huile de ſuccin qui lui fait rendre une quantité de pierres & de graviers, mais qui cauſe un ulcére à la veſſie & une inflammation dont il mourut. 350. *& ſuiv.*

Le ſuccin n'eſt point une réſine ou une gomme provenant des arbres. Ce qui peut avoir donné lieu de le croire, c'eſt que dans la marche de Brandebourg on trouve quelquefois au-deſſous des arbres des grains ſemblables à de la mirrhe, que des ignorans ont pris pour du ſuccin. L'ambre jaune eſt un ſuc bitumineux foſſile, un pétrole condenſé par l'eau de la mer. 389. *& ſuiv.*

L'eau de la mer pourroit n'être pas néceſſaire à la formation de cette drogue, puiſqu'on en trouve dans des montagnes & des endroits très éloignés de la mer.

SUEUR du côté droit ſeulement. Ce côté quelquefois en étoit baigné, tandis que le gauche étoit ſec, & dans l'état ordinaire. 212.

SUEUR noire à laquelle ſuccéde une ſueur jaune qui termine une maladie dangereuſe. On fait encore mention d'une ſueur de ſang. 255.

SUEUR de vers dans un enfant de douze ans, malade de la petite vérole. Il étoit tout couvert de vers blancs, extrêmement petits qui étoient ou ſortis des pores de la peau, ou qui faiſoient effort pour ſe faire jour à travers ces pores. 251. *& ſuiv.*

Il n'eſt pas étonnant qu'il s'engendre des vers dans les boutons de la petite vérole comme dans les ulcéres, mais on aura de la peine à croire que des vers ſortent comme la ſueur par les pores de la peau. Ce fait auroit beſoin d'être atteſté par des perſonnes éclairées & non pas par deux femmes du peuple.

SUEUR bleue à l'hipocondre droit précédée de vertiges. Cette ſueur étant devenue plus abondante, le malade commença

mença à se mieux porter. On croit que cette couleur bleue de la sueur lui venoit d'une bile verte. 263.

On fait mention de quelques autres excrétions bleues. 264.

Sueur ayant la couleur & l'odeur de la rubarbe dans un homme malade d'une fièvre intermittente. Il avoit pris avant cette sueur un gros de cette drogue qui de purgative devint sudorifique, & emporta la fièvre. 271.

Sueur qui ne paroissoit jamais chez une femme que du côté gauche, à moins qu'elle ne fut enceinte, car alors la sueur paroissoit également de l'un & de l'autre côté : ce qui étoit pour elle un signe non équivoque de grossesse. Cette singularité n'étoit accompagnée d'aucune incommodité sinon d'une pesanteur du côté gauche. 576. *& suiv.*

Sueur sous les aisselles qui teint les chemises de couleur de vermillon après un exercice un peu violent. On attribue cette couleur à l'union des parties salines & sulphureuses du sang sublimé par la chaleur. 592.

Suif (de brebis le) versé chaud dans les plaies est la panacée universelle des Ethiopiens. 451.

Suture lambdoide assez ouverte pour laisser sortir la dure-mere, & pour faire appercevoir les battemens des artères de cette membrane dans un enfant, qui avoit été nourri dans le sein de sa mere de mauvais sucs, & après sa naissance de mauvais lait. Cette suture se consolida dans la suite naturellement. 443. *& suiv.*

T.

Tabac (le) de la Chine & du Japon est très-violent, d'une odeur & d'un goût excellent. 448.

Le Tabac est vanté comme un excellent vulneraire. Tout est bon dans cette plante : son suc, son sel, son huile, les cendres sont recommandées dans les plaies & les ulcères. Quelques personnes en fumant seulement du tabac viennent à bout de faire cicatriser des ulcères aux jambes très-rebelles. Le tabac agit alors comme phlegmagogue. En évacuant une quantité de sérosités, il empêche que les ulcéres en soyent abreuvés, & que les fibres tombent dans l'atonie. 623. *& suiv.*

Tacamahaca (le) liquide est fort rare, aussi en parle-t'on comme d'une chose curieuse. Celui que nous avons sous la forme de gomme est fort sujet à être sophistiqué, on connoit le bon Tacamahaca quand il devient visqueux dans la bouche, qu'il s'y réunit & si aglutine. Cette gomme est recommandée pour les catharres. 198. *& suiv.*

Taupe (description anatomique de la) on lui donne des yeux gros comme la semence du psyllium. 55. *& suiv.*

Description anatomique de cet animal. 510. *& suiv.*

Sa peau est si dure qu'on a peine à la couper avec un couteau, les pores en sont très-petits, comme il paroit par les poils, qui ne sont si fins, que parce que les pores sont très étroits. Cette peau dégagée de tous les muscles est par cette raison très-mobile & à cause du panicule charnu qui lui est très-adhérent. *ibid.*

L'Auteur assure avoir trouvé des osselets dans l'oreille de la taupe. Il est néanmoins certain qu'au lieu du marteau, de l'enclume, de l'étrier, & de l'os orbiculaire qui sont les quatre os de l'oreille, on n'en trouve dans la taupe qu'un seul qui va de la membrane du timpan à la fenêtre ovale. Voy. Valsalva. 514.

La taupe se nourrit des vers de terre dont on trouve des restes dans son estomac. Ses reins paroissent composés des

trois ſubſtances qu'on diſtingue dans l'homme. La verge & les teſticules ne ſont pas proportionnés à ſa groſſeur. 512. *& ſuiv.*

TAUPE grillon. Sa deſcription anatomique. Le ventricule de cet inſecte eſt environné d'un nombre innombrable de vaiſſeaux blancs qui ſont autant de trachées par le moyen deſquelles l'air eſt communiqué à tous les viſcéres. 487. *& ſuiv.*

TAUZARGHANTA (le) eſt une plante d'Afrique dont la racine eſt aſtrigente. 197. *& ſuiv.*

TERRE de Guinée d'une très-mauvaiſe odeur. C'eſt une eſpéce d'argile marbré qui reſſemble aſſez à la terre de Lemnos. 200.

TERREIN (le) élevé s'abaiſſe inſenſiblement. On apperçoit à préſent certains objets d'un lieu d'où autrefois on n'auroit pu les découvrir. Le terrein en s'applatiſſant a ceſſé d'intercepter les rayons reſléchis de ces objets. 122.

THÉ (le) eſt la feuille d'un arbriſſeau très-commun au Japon. 649.

Quoiqu'il nous vienne du Japon un thé excellent qu'on appelle improprement fleur de thé ; puiſque c'eſt une feuille plus petite que celle du thé ordinaire, l'arbre qui le porte croît auſſi à la Chine, & dans le Royaume de Siam.

TIGRE (deſcription anatomique du). 47. *& ſuiv.*

Les inteſtins de cet animal ont peu d'étendue ; c'eſt pour cela qu'il eſt très ſujet à la diarrhée: ſes viſceres ſont ſemblables à ceux du chat. 47.

Le cœur n'eſt pas proportionellement ſi gros que celui du lion. La rétine eſt parſemée de veines, & la queue eſt compoſée de 27 vertébres. 48.

LES TIGRES d'Afrique ſont plus petits, & moins cruels que ceux d'Aſie. Ils ont auſſi la peau plus belle. Cet animal n'eſt point vîte à la courſe. Il reſpecte ordinairement les hommes blancs lorſqu'ils ſont nuds. D'un ſeul coup de ſa patte il met en piéces ſa proie. 445.

TOPHUS trouvés dans l'articulation d'un fémur avec le tibia d'un bœuf, la matiére qui les formoit d'un goût très-acre avoit la blancheur de la chaux. Cette obſervation prouve que les bœufs ſont ſujets à la goutte. 660.

TORPILLE (deſcription anatomique de la). 422. *& ſuiv.*

Ce poiſſon eſt vivipare & met bas aux environs de l'Equinoxe du Printems huit, dix, & même quatorze fœtus vivans. 425.

Le cœur de la Torpille ſéparé de ſon corps continue de ſe mouvoir pendant neuf heures, & le corps ainſi privé du cœur donne des ſignes évidens de mouvement & de ſentiment pendant plus de trois heures. *ibid.*

Sa propriété d'engourdir le poiſſon qu'elle attaque, & le bras du pêcheur qui la veut prendre lui eſt conteſtée, elle n'a cette propriété qu'autant qu'on la touche à nud : encore cette vertu ne réſide-t'elle pas dans tout le corps, mais ſeulement dans deux muſcles faits en forme de faux, qui ſe correſpondent dans le dos & la poitrine. 426. *& ſuiv.*

Si on touche avec la main la Torpille à l'endroit de ces muſcles, on ſent une douleur momentanée plus ou moins vive, ſelon que les fibres de ces muſcles ſont plus ou moins contractées : car ſi elles ne l'étoient pas du tout, on ne ſentiroit aucune douleur. 427. *& ſuiv.*

On prétend que la douleur cauſée par la Torpille vient des corpuſcules qui émanent de ce poiſſon, & qui entrent dans la main de celui qui le touche. Ces corpuſcules paſſent par des pores qui ne correſpondent point à leur figure, où s'ils y correſpondent ils paſſent en ſi grande quantité, & avec tant d'impétuoſité, qu'ils cauſent une ſenſation douloureuſe. 429. *& ſuiv.*

Cette ſenſation eſt plus vive dans les tendons que dans les muſcles : la raiſon en eſt évidente, puiſque le tendon dans un plus petit eſpace contient autant de fibres ſenſibles, que le muſcle dans un eſpace plus grand. 431.

TORTUES (les) pondent juſqu'à 3 à 400 œufs qu'elles recouvrent de ſable : la chaleur du ſoleil fait éclore les petits & les tortues en dévorent autant qu'elles en peuvent attrapper. 452.

TRANSPIRATION extrêmement abondante qui teint quelquefois les linges de couleur de ſang. Cette abondance de la tranſpiration ne diminuoit pas la quantité des urines, comme cela arrive ordinairement, mais celle des excrémens, car à peine le ventre ſe lâchoit-il une fois en huit jours. 120.

TRUDTZINSIC (le) eſt un des plus beaux arbuſtes du Japon, qui tout au plus a trois pieds de hauteur. Il ſe couvre d'une quantité de très-belles fleurs de différentes couleurs. Pour le rendre plus beau, les Japonois greffent ſur ſes branches d'autres arbuſtes qui produiſent auſſi de très-belles fleurs. On voit encore dans le Japon une autre eſpèce de Trudtzinſic qui porte ſes feuilles ſur certaines branches, & ſes fleurs ſur d'autres. 663.

TRUITE. Deſcription anatomique de ce poiſſon. 469. *& ſuiv.*

TUMEUR très-conſidérable rempliſſant preſque tout l'eſpace que devoit occuper le meſentère. Cette tumeur adhérente aux inteſtins reſſembloit extérieurement à une maſſe de graiſſe diviſée en trois lobes. Ces lobes étoient autant de glandes du méſentère qui avoient acquis un volume monſtrueux. L'homme qui portoit cette tumeur étoit extrêmement maigre, avoit le ventre prodigieuſement gros, & les jambes enflées : auſſi fut-il traité comme hydropique. La mauvaiſe nourriture, le travail forcé durant lequel il buvoit de l'eau froide, étoient bien capables de coaguler le chile dans les glandes du méſentère & d'y former des concrétions. 226. *& ſuiv.*

TUMEUR charnue de la figure d'un rein de belier formée dans les inteſtins d'un enfant, & rendue par les ſelles. 274. *& ſuiv.*

TUMEUR ſquirreuſe à la rate occupant la moitié de l'abdomen & de la région de la matrice. La Demoiſelle qui portoit cette tumeur ſe maria quoiqu'il y eut apparence que la matrice à cauſe de ſa propre dureté & de celle du bas-ventre ne pourroit pas ſe dilater. Cependant elle devint groſſe, & les vuidanges pendant ſes couches furent ſi abondantes, qu'elles emporterent la tumeur & la dureté. 352. *& ſuiv.*

TUMEUR à la gorge qui fermoit exactement l'œſophage, gênoit le mouvement de la plûpart des muſcles qui ſervent à la déglutition. Cette tumeur étoit de la nature des carnoſités qui viennent dans l'urèthre, & fit périr le malade. On demande ſi dans ce cas la bronchotomie étoit pratiquable. On pourroit répondre que cette opération auroit été fort inutile puiſque l'œſophage étoit bouché, & que le paſſage des alimens étoit intercepté, & non pas celui de l'air. 604. *& ſuiv.*

TUMEUR reſſemblant à un ſteatome qui ſurvient entre les deux épaules, où elle cauſe une démangeaiſon très-incommode. Ouverte elle ſe trouve être ſans humeur, mais un ſac rempli d'une infinité de pous blancs de différente groſſeur. On voit dans pluſieurs Auteurs un grand nombre d'exemples de pareilles tumeurs. 653. *& ſuiv.*

V.

VALVULES de l'aorte oſſifiées dans un artiſan qui mourut ſubitement. On a quelque raiſon de croire que

l'offification des valvules ſémilunaires ne fut pas la cauſe de cette mort ſubite. Cet artiſan étoit chargé de beaucoup d'embonpoint. On peut mourir d'apoplexie indépendamment de l'offification des valvules. 193. *& ſuiv.*

VEAU monſtreux ayant deux têtes & un ſeul cerveau pour les deux têtes. Deſcription anatomique de ce monſtre. 223. *& ſuiv.*

LE VEAU MARIN qu'on appelle auſſi *phoca* eſt du genre des Cetacés. Au-deſſous de ſon cuir qui eſt velu, on trouve une quantité de graiſſe. Deſcription anatomique d'une femelle de veau marin. 393. *& ſuiv.*

VENTOUSES (les) ſcarifiées aux épaules, dans une perſonne qui avoit un éréſipéle à la tête, déterminent l'éréſipéle à l'endroit ou les ſcarifications avoient été faites, & en délivrent la tête. 388.

VENTRICULE rempli de corps ſphériques dont la membrane extérieure viſqueuſe & tenace contenoit une humeur ſemblable à la limphe. On dit que ces globules ſont peut-être formés par la limphe des glandes de l'eſtomac, qui étant trop épaiſſe pour faire les fonctions de ſuc digeſtif, s'arrête à l'orifice des vaiſſeaux excrétoires, ou ſa ſurface prend de la conſiſtence par le contact de l'air, & reçoit dans ſa capacité la ſéroſité qui s'échappe des tuyaux excrétoires. 459. *& ſuiv.*

On trouve auſſi dans le ventricule des animaux de ces globules formés en partie d'herbes mal digérées. On fait uſage de ces globules comme d'un remede aléxipharmaque. Cependant ils different des bezoards & des égagropiles. 460.

VENTS rendus par la verge ſouvent avec l'urine, & ſouvent ſans urine. L'air en ſortant de l'urine reprendroit donc ſon élaſticité. On obſerve encore que quelques perſonnes au lieu de ſemence ne rendoient que des vents. 52.

Les vents ſont quelquefois renfermés dans des véſicules comme on le voit par les deux exemples rapportés dans cette obſervation. Envain donne-t'on les carminatifs, les inciſifs, &c. dans les coliques venteuſes & les timpanites cauſées par ces ſortes de véſicules : les corroſifs ſeroient, dit-on, plus efficaces, mais il faudroit que ces corroſifs n'euſſent d'action que ſur les véſicules. Ne vaudroit-il pas mieux employer ces remédes qui abſorbent l'air & lui ôtent ſon élaſticité. *Voy.* la Statique des végetaux. 499. *& ſuiv.*

VERGE (érection de la) dans pluſieurs ſoldats qui avoient été tués à la bataille de Lux. 414.

VEROLE (la petite) peut attaquer le fœtus dans le ſein de ſa mere. Une fille vient au monde avec des taches de petite vérole. La mere avoit eu cette maladie pendant ſa groſſeſſe. 12.

La petite vérole eſt traitée ſinguliérement à Batavia, & dans une grande partie de l'Aſie & de l'Affrique. On plonge les malades dans une riviére malgré la violence de leur fiévre. On leur fait enſuite prendre beaucoup de lait aigri, on leur fait manger beaucoup de concombres confits avec le vinaigre, on les baigne une ſeconde fois, le quatriéme jour de la maladie, & les Negres qu'on traite ainſi ſont promptement rétablis. 338.

L'Obſervateur blâme avec raiſon la grande quantité de cordiaux qu'on donne dans nos climats. Il voudroit qu'on ne traitât la petite vérole qu'avec les humectans, les dilayans auſquels on aſſocieroit les abſorbans & les narcotiques. 339.

Il s'engendre quelquefois des vers dans les boutons de la petite vérole. On apperçoit cinquante de ces inſectes ſemblables à des teignes entre les plis du cou d'un enfant atteint de cette maladie. 347.

La petite vérole fait beaucoup de ravages dans les Indes Orientales. Maniére de la traiter dans ces pays. Elle différe de celle qu'on vient de rapporter. Selon la premiére methode on baigne les malades, on les nourrit d'alimens rafraichiſſans. Selon la ſeconde méthode on agit de même, mais on leur fait prendre de plus des abſorbans de la teinture de ſafran, on leur permet de manger des oignons, du poivre, &c. 450. *& ſuiv.*

La petite vérole rend une fille muette pendant ſept ans. Le dépôt s'étoit porté ſur les nerfs de la langue. La matiere morbifique s'étant diſſipée par un tems fort chaud ; cette fille recommença à parler. La petite vérole affecte ſurtout les organes des ſens. 465. *& ſuiv.*

VEROLE communiquée à cinq perſonnes par le moyen d'une lancette, dont on s'étoit ſervi pour ſaigner un homme attaqué d'une maladie vénérienne. Le Chirurgien avoit négligé de nettoyer ſa lancette. Ces cinq perſonnes moururent étiques dans l'eſpace de deux ans. On penſe à préſent que les maladies vénériennes ſe gagnent à plus juſte titre. 686. *& ſuiv.*

VER (un) de la longueur du petit doigt entre dans l'oreille d'une jeune fille & ſe fraye un chemin juſqu'au front : il avoit donc percé le conduit auditif. 187.

Un autre ver ſort vivant de l'oreille. Ceci eſt plus vraiſemblable. On voit des ulcéres où il s'engendre des vers. 188.

VERS blancs ayant la tête noire & ſemblables à ceux des fruits, tirés de l'oreille d'une femme. Elle s'imaginoit qu'ils y étoient entrés pendant qu'elle dormoit. 205.

Les vers de Guinée ſont fort minces, mais ils ont quatre à cinq aunes de longueur : ils s'attachent au pieds, quelquefois aux reins & au ſcrotum des naturels du pays. On les tire en les entortillant chaque jour autour d'un bâton prenant garde de les rompre ; parce qu'il faudroit faire des inciſions à la partie pour faire ſortir le reſte de ces vers. 237. *& ſuiv.*

Les naturels du pays ne ſont pas ſeuls ſujets à cette incommodité ; ceux qui vont en Guinée rapportent auſſi de ces vers, comme je l'ai obſervé à l'Hopital de Marſeille dans un matelot traité comme on vient de le marquer par M. Villeneuve Chirurgien, alors gagnant la maitriſe.

VERS plats de couleur de pourpre brun trouvés dans le foie de pluſieurs animaux, ils en firent périr un grand nombre, la mortalité ne tomba que ſur les moutons de tout âge, les taureaux, les geniſſes de deux ans & au-deſſous ; les bœufs & les vaches n'y furent point ſujets. 291.

Pendant les trois ans qu'elle dura il y eut des pluies fréquentes ſuivies de chaleurs exceſſives ; beaucoup de ces roſées mielleuſes que nous appellons nielles, qui altérerent les grains & les fourages de la Franconie. Or rien n'eſt plus propre à la production des vers qu'un tems chaud & humide. L'Auteur attribue comme les anciens la génération de ces inſectes à la corruption. En rapportant les cauſes de cette corruption il fait remarquer que les eaux en ſe débordant pénétrent les retraites des crapauds & des ſerpens, ſe chargent d'une quantité de matiére venimeuſe dont elles empoiſonnent les paturages. 292. *& ſuiv.*

VERS renfermés dans un ſac rendus par la verge : ceux-ci furent ſuivis d'un ver rond long d'une aune, & d'un tænia rendus avec les excrémens. 324.

VERS trouvés en grande quantité dans des ſacs remplis de ſel de Cologne. 331.

Deux vers ſortent d'une des ranules ouverte, & font ceſſer une fiévre quo-

tidienne accompagnée de délire. 357. *& suiv.*

VERS ascarides rendus en grand nombre par la matrice. Leur sortie avoit été précédée d'une douleur âcre & brûlante autour des parties naturelles. Cette douleur revenoit de tems en tems & se calmoit un peu lorsque les vers étoient sortis. 366. *& suiv.*

VER long de deux aunes tiré du bas-ventre d'un soldat blessé. 367.

VERS semblables aux teignes nâgeant dans l'urine d'un homme. *ibid.*

DEUX VERS blancs longs d'un demi doigt ayant des oreilles, des yeux & une trompe, trouvés morts dans l'un des ventricules du cœur. *ibid.*

CINQ VERS ayant des pieds sortent des creux des dents d'une personne scorbutique, à qui ils causoient des douleurs insuportables. Toutes les douleurs de dents ne sont point occasionnées par un ver comme le titre semble l'annoncer. Il n'est pas croyable, dit l'Auteur, qu'un œuf se soit attaché dans cet endroit. Les choses les plus vraisemblables ne seroient-elles pas croyables? 369. *& suiv.*

VER luisant. Sa Description anatomique. 496.

VER de la grosseur d'une plume à écrire rendu par l'urèthre après une ischurie de sept jours. L'urine sortit ensuite avec facilité; mais son écoulement fut suivi d'un écoulement de sang qui dura trois jours. L'Auteur pense que des amandes amères qu'il avoit ordonné au malade de manger avoient beaucoup contribué à faire sortir ce ver. 497. *& suiv.*

LES VERS s'engendrent dans les plantes pourries même les plus amères. Les chairs des animaux, & des poissons ne sont pas les seules substances convenables à faire éclore les œufs de ces insectes. Avec le secours du microscope on voit sur la surface d'une feuille de sauge un reseau comme une toile d'araignée, dont toutes les mailles sont remplies d'œufs d'animalcules: ces œufs deviennent autant de vers, & ceux-ci autant de mouches, qui sont souvent de plusieurs espèces sur une même plante. 561. *& suiv.*

VERS observés dans la neige. 638.

VERS qui sortent d'une tumeur survenue à l'aine. Cette tumeur étoit sans doute un bubonocele, quoiqu'on n'en fasse pas mention: car on avoit trouvé à l'ouverture de la plaie des matières excrementeuses. L'Observateur en conclut que les vers avoient percé l'intestin, tandis que la solurion de continuité pouvoit provenir de la gangréne à l'intestin, dont il ne parle pas: cependant il traite la plaie avec des remèdes appropriés à la gangréne. 686.

VESSICATOIRES (les) sont recommandés dans les fiévres malignes, après l'épreuve de leurs bons effets. 68.

VIGNES (de Java les) sont d'un grand rapport. Si on les cultive bien, on peut les vendanger quatre fois dans un an. 451.

VIN (le) produit des effets salutaires dans les fiévres malignes. On ne cite qu'une personne guérie d'une fiévre maligne par l'usage du vin, ce qui ne suffit pas pour assurer qu'il convient dans ces maladies. Au reste le vin employé par l'Auteur étoit le vin du Rhin beaucoup moins spiritueux que le nôtre. L'Auteur ne se contenta pas de permettre le vin au malade, il lui prodiguoit les remèdes qui poussent du centre à la circonférence. Cette pratique ne sera pas approuvée de tous les Médecins. Quelques-uns pensent même qu'avec de tels remédes on peut d'une fiévre continue simple en faire une fiévre pourprée. 671. *& suiv.*

VIPERE. C'est une erreur de croire avec plusieurs anciens Auteurs que la véficule du fiel est le réservoir de son venin. Un homme avale du fiel de vipere

on en donne à plusieurs animaux, on injecte de ce fiel dans leurs vaisseaux sans qu'ils en ressentent la moindre incommodité. 27. *& suiv.*

Le venin des vipéres a le goût & la couleur de l'huile d'amandes-douces. Il est contenu dans des vésicules placées à la racine de deux dents, qui surpassent les autres en longueur. Elles se découvrent par l'abbaissement des vésicules, qui en se fronçant font couler le liquide qu'elles contiennent dans la plaie faite par les dents. 28.

Ce venin en passant par l'estomac n'est funeste, ni aux hommes, ni aux animaux. Un homme en avale, on en fait prendre à plusieurs animaux, qui n'en sont point incommodés. 29.

Mais si on le répand sur les plaies, elles deviennent mortelles : c'est pourquoi on doit prendre garde en employant la succion, remède recommandé pour la morsure de la vipére, que la personne qui doit sucer n'ait quelque ulcére à la bouche. 30. *& suiv.*

Quand la vipére a épuisé la liqueur contenue dans ses vésicules, sa morsure cesse d'être venimeuse, jusqu'à ce que ces vésicules se remplissent de nouveau. C'est une preuve que les dents par elles-mêmes ne sont pas venimeuses. Elles ne font d'autre mal que celui que pourroit faire la piquûre d'une épine ou d'une aiguille. 33. *& suiv.*

Les dents canines des vipéres sont percées longitudinalement depuis l'extrémité jusqu'à la racine ; aussi sont-elles fort fragiles. Ce n'est pas par ce canal que le venin parvient dans les plaies. 34.

Le venin des vipéres ne leur est pas fourni par la mauvaise qualité de leurs alimens, puisqu'elles empoisonnent après avoir passé 8 à 9 mois sans manger. Il devient tel par la combinaison de ses parties dans les couloirs qui le faconnent. 33.

Les vipéres n'appetent pas le vin, & celui dans lequel elles se seroient noyées ne deviendroit pas un poison, comme on le croyoit anciennement. D'ailleurs elles ne se noyent pas aisément, puisqu'elles peuvent nager à l'aide d'une petite vessie pleine d'air qu'on trouve dans toutes les vipéres. Elles vivent jusqu'à trois jours dans un vase plein d'eau, & douze heures sous l'eau. 29. *& suiv.*

Le jus de citron pris intérieurement & la tête de la vipére appliquée ou écrasée sur sa morsure ne sont pas des antidotes auxquels on doive avoir beaucoup de confiance. Les meilleurs remédes sont les ligatures, les scarifications, les ventouses & la succion : mais il faut avoir soin que la personne qui doit sucer n'ait ni dent cariée, ni ulcere à la bouche. 31. *& suiv.*

Le sel fixe des vipéres ne différe pas de celui qu'on tire des plantes & des animaux : tous les sels fixes ayant la même vertu & au même degré. 37.

Fables débitées au sujet de la vipére refutées. 38. *& suiv.*

La graisse des vipéres est un excellent remède dans les maladies des yeux, & surtout dans le pterigium ou l'onglet, excrescence qui vient sur la cornée transparente. Elle dissipe encore les rougeurs, les tubercules & les taches que laisse souvent la petite vérole. Elle est recommandée pour toutes les plaies, les ulcéres des yeux, & même pour la cataracte. On dit en avoir fait prendre intérieurement, & avec succès à des phtisiques. 61. *& suiv.*

Le fiel de la vipére est aussi un excellent remède pour la cataracte. Il est détersif & résolutif ; quand on veut augmenter sa vertu, on l'associe avec le sucre de Canarie. *ibid. & suiv.*

Dispute entre M. Rédi & M. Charas sur le venin de la vipere. On rapporte les objections de l'un. & les réponses de

l'autre. 85. *& suiv.*

M. Rédi prétend que le venin de la vipére eſt la liqueur jaunâtre contenuë dans les véſicules qui couvrent les dents les plus longues, que ce venin eſt auſſi funeſte après la mort de l'animal que pendant ſa vie, lorſqu'il eſt injecté dans un vaiſſeau ou répandu ſur une plaie, & qu'au contraire étant avalé il ne cauſe aucun accident fâcheux. 86.

M. Charas ſoutient que les véſicules ſont des glandes ſalivaires, & la liqueur jaune qu'elles contiennent de la ſalive, que l'agitation des eſprits animaux dans une vipére en colere eſt la principale cauſe de l'activité de ſon venin. Il oppoſe expériences à expériences. *ibid. & ſuiv.*

M. le Cat rapporte qu'un jeune homme mourut pour avoir été mordu par un canard irrité. Ce qui prouveroit le ſentiment de M. Charas.

M. Rédi après avoir fait obſerver que le venin de la vipére agit plus lentement, ſelon que l'animal qui en a été infecté eſt plus gros, empoiſonne les plaies de vingt pigeons, de treize tourterelles & de cinq poulets avec la liqueur jaune des vipéres tirée de leurs véſicules avant & après leur mort : & tous ces animaux meurent en peu de tems. La liqueur jaune deſſéchée & réduite en poudre empoiſonne auſſi promptement, que ſi elle étoit injectée par une vipére vivante. Son venin ne dépend donc pas de ſa colere ni de l'agitation de ſes eſprits animaux. 88. *& ſuiv.*

Il fait voir par de nouvelles expériences que la morſure de la vipére ceſſe d'être mortelle, lorſque la liqueur des véſicules eſt épuiſée. 90.

Il démontre encore que la tête de la vipére & ſa chair ne ſont pas le contrepoiſon de la morſure, comme le prétendoit M. Charas, puiſque pluſieurs animaux mordus meurent, quoiqu'ils euſſent avalé la tête de la vipére, & que même ils euſſent été nourris quelquetems de ſa chair. *ibid. & ſuiv.*

On dit que les vipéres après s'être gorgées de grenouilles, de crapauds & d'inſectes qu'elles avalent, peuvent paſſer une année entiére ſans prendre de nourriture. L'Auteur aſſure en avoir fait l'expérience, il ajoûte que la conformation de leurs dents contribue beaucoup à rendre leur morſure dangereuſe. 535. *& ſuiv.*

VISION (la) eſt extraordinairement affectée à la ſuite d'une bleſſure faite à l'œil. On diſtinguoit très-bien les objets, on liſoit pendant la nuit la plus obſcure avec l'œil bleſſé, qui ne put ſupporter pendant quelques jours l'eclat de la lumiére. Il falloit que la prunelle eut été extrêmement dilatée. 16. *& ſuiv.*

VITRIOL (l'eſprit de) ne ſe régénere pas dans la tête morte de ce minéral expoſée à l'air. Il eſt concentré dans la terre qui lui ſert de baſe ; à ce que prétend l'Auteur, l'air ne fait que de le développer en ouvrant les pores de cette terre, & en introduiſant des vapeurs qui en délayent les parties ſalines : car ſon acrimonie après la diſtillation prouve qu'il lui en eſt reſté. 277.

L'atmoſphère étant chargée d'une infinité de particules ſalines, pourquoi ne veut-on pas qu'une terre ſemblable à une éponge ne puiſſe en abſorber ?

ULCÈRE à l'inteſtin rectum endémique dans le Bréſil ſe guérit avec des ſuppoſitoires faits de tranches de citron. 237.

VOMISSEMENT d'une matière blanchâtre auquel étoit ſujette une femme à toutes les approches de ſon mari, ſoit qu'elle eut mangé, ſoit qu'elle fut à jeun. Elle mourut encore jeune d'une hidropiſie

hidropiſie aſcite qui ſuccéda à un état de langueur. 3.

On croit que la matiére blanchâtre qu'elle rejettoit en vomiſſant étoit fournie par la ſixième paire des nerfs. 4.

C'eſt celle que nous appellons à préſent la huitième ou la paire vague, car la ſixième paire ne va point à l'eſtomac : & ſi on excepte un rameau qu'elle fournit au nerf intercoſtal, elle ſe diſtribue à deux muſcles de l'œil.

VOMISSEMENT de ſang cauſé par la ſuppreſſion des régles, & guéri par leur écoulement. 260. *& ſuiv.*

UN VOMISSEMENT arrêté mal-à-propos chez une fille dont le goût étoit dépravé, la jette dans un accès d'épilepſie qui l'enleva. 515.

LE VOMISSEMENT, ſelon M. Chirac, n'eſt pas produit par la contraction de l'eſtomac, mais par celle du diaphragme & des muſcles de l'abdomen. Il fait une inciſion longitudinale dans les muſcles droits d'un chien à qui il avoit fait avaler un gros de ſublimé corroſif, pour obſerver les mouvemens de l'eſtomac : mais il n'apperçut, & ne ſentit aucune contraction dans ce viſcére. 664.

VOMISSEMENT de ſang & d'une quantité de corps charnus qui reſſembloient à des morceaux de foie & de poumon. Le malade rendit auſſi par le bas des matières ſemblables à celles qu'il avoit rejettées par le vomiſſement, & cependant il ne mourut pas de cette maladie ; mais il fut emporté peu de tems après par une fiévre continue. Son corps fut ouvert, & on trouva la plus grande partie de ſes viſcéres, & ſurtout le foie infiniment plus gros que dans l'état naturel. 667. *& ſuiv.*

URETHRE tellement engorgé du gravier qui s'y étoit accumulé que l'urine en étoit totalement ſuprimée. Il fut impoſſible d'y introduire la ſonde pour donner iſſue à l'urine. 351. *& ſuiv.*

URINE lumineuſe. Il n'eſt pas étonnant qu'elle le devienne étant gardée, puiſqu'on en fait un phoſphore, mais celle-ci étoit lumineuſe en ſortant de la veſſie. 302.

URINE noire comme de l'encre qui continue d'être telle pendant cinq jours, & ne reprend ſa couleur naturelle que le dixiéme jour, ſans que cela fut ſuivi d'aucune incommodité. On remarque que les perſonnes hipocondriaques rendent quelquefois des urines noires, & qu'elles en reçoivent du ſoulagement. 348. *& ſuiv.*

URINE noire dans un hidropique : la ſéroſité du ſang étoit de la même couleur. Les veines gonflées n'étoient preſque remplies que de cette ſéroſité. Car dans le ſang qui fut tiré par la ſaignée, on apperçut très-peu de *coagulum*. Il ſeroit difficile de juſtifier une ſaignée faite dans de telles circonſtances. 387. *& ſuiv.*

URINE noire dans une fiévre maligne épidémique. Les Auteurs cités dans cette obſervation ne ſont pas d'accord ſur la cauſe qui donne cette couleur aux urines. Ceux-ci l'attribuent à une bile porracée, ceux-là à un froid interne, d'autres à une chaleur contre nature. 553. *& ſuiv.*

On ne doit pas toujours regarder les urines noires comme un ſigne mortel ; car ſi elles ſont critiques, comme dans la ſuppreſſion du flux hémorroidal & des régles, dans les affections hypocondriaques, dans la jauniſſe elles ſont ſalutaires. Si au contraire elles ſont ſimptomatiques comme dans les fiévres ardentes, malignes, peſtilentielles, dans la gangréne, ou lorſqu'on a été empoiſonné ; alors de ſemblables urines n'annoncent ordinairement rien que de funeſte. 554. *& ſuiv.*

Néanmoins les urines noires même dans les fiévres malignes ne doivent pas toujours faire établir au Médecin un pronoſtic fâcheux ; puiſque le malade

qui donne lieu à cette obſervation, & pluſieurs autres cités par l'Auteur, quoiqu'attaqués de fiévres malignes, guérirent après avoir rendu des urines noires. Pluſieurs Médecins prétendent même que les urines noires ſont un bon ſigne dans la fiévre quarte, dans la gale ulcérée, dans les tumeurs à la rate, & dans les perſonnes attrabilaires. *ibid.*

RETENTION D'URINE occaſionnée par des excreſcences glanduleuſes formées tant au-dedans qu'au-dehors de la veſſie, (c'eſt ainſi qu'on lit dans le titre.) Cependant on ne voit point dans l'obſervation qu'on ait trouvé des excreſcences au dedans de la veſſie; mais ſeulement au-dehors, ce qui joint au ſpincter dur, calleux & en quelque façon cartilagineux, étoit bien capable de cauſer une retention d'urine. 571. *& ſuiv.*

Une matiére mucilagineuſe & teinte de ſang que le malade avoit rendue après avoir été ſondé, une tumeur aſſez conſidérable qu'on ſentit du côté de la veſſie, avoient fait ſoupçonner quelque pierre. Ces ſoupçons ſe trouvérent mal fondés, car on n'en apperçut aucune, ni dans la veſſie, ni dans les reins & les uretères, qui étoient exceſſivement gros. 572.

L'URINE oleagineuſe eſt un très-mauvais ſimptome dans les fiévres malignes: elle dénote une colliquation dans les humeurs. Les deux malades dans leſquels on obſerva ces urines huileuſes payerent tous les deux le tribut à la nature. 576.

URINE dans laquelle il ſe forme des concrétions cubiques & rhomboidales. C'eſt la figure des criſtaux de ſel marin. Il falloit que cette urine fut bien chargée de ſel pour qu'il ſe criſtallisât. La perſonne qui rendoit ces urines jouiſſoit d'une bonne ſanté. *ibid.*

INCONTINENCE D'URINE dans un enfant. Accidens qui l'accompagnent. Des faiſceaux de fibres nerveuſes prolongés juſqu'au col de la veſſie empêchoient le jeu de ſon ſpincter, & avoient cauſé cette incontinence. On trouva d'ailleurs dans cet enfant des veſſies à la place des reins. Il en partoit des uretères auſſi gros que les inteſtins. Ces uretères s'inſeroient dans une veſſie urinaire beaucoup plus petite que les veſſies renales. 579. *& ſuiv.*

VUIDANGES ſupprimées avec des ſimptomes d'un danger éminent. On ne put parvenir à rétablir l'écoulement par les voies ordinaires; mais une éruption abondante de ſang par les narines ſupplea à cet écoulement, & diſſipa les ſimptomes. 67.

Y.

YEUX (de ſerpens les) ont autrefois appartenu à des animaux. Ils ſe trouvent à Malte dans les mêmes endroits que les gloſſopétres, leur vertu eſt la même. *Voy.* Langue de ſerpens. 407. *& ſuiv.*

YVRAIE (effets de l'). Quelques perſonnes pour en avoir mangé tomberent dans l'aſſoupiſſement comme ſi elles avoient été yvres, & furent attaquées de convulſions, de cardialgies, de vertiges & de douleurs de tête. On lit dans les notes que le foie de bœuf remédie à tous ces accidens. Le vinaigre eſt auſſi recommandé; ce dernier remède paroit plus sûr que le premier. On regardera peut-être comme une fable l'hiſtoire d'un cheval, qui ayant mangé beaucoup d'yvraie fut tellement aſſoupi qu'on le crut mort, & qu'on le fit écorcher; mais le cheval s'étant enfin réveillé de ſon aſſoupiſſement revint ainſi écorché dans la maiſon de ſon maître. 632. *& ſuiv.*

Fin de la Table Alphabétique des Ephémérides.

un Médecin attentif, pour la lui faire découvrir dans sa naissance, & pour pouvoir peut-être lui donner lieu d'y remédier.

Le Dr. *Louis Saltzman* a traité depuis peu à Strasbourg, une petite fille de six ans, attaquée d'une maladie à peu près pareille à celle-ci, dans la plûpart de ses circonstances, qui se présentoit sous la fausse apparence d'une hydropisie. Mais la grosseur prodigieuse du ventre de cette petite fille, étoit en effet causée par une tumeur d'un volume considérable, sur laquelle étoient deux autres tumeurs plus petites qui prenoient naissance de la premiére.

Ephemerides de l'Acad. des cur. de la Nature. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Observ. 166.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 167.

EXTRAIT DE L'OBSERVATION CLXVII.

Sur les hippolithes ou pierres qui ſe forment dans diverſes parties du corps des Chevaux, par Luc Schroeckius, *Phyſicien d'Ausbourg.*

LE grand nombre de pierres trouvées dans différentes parties du corps des chevaux, ou renduës avec leurs excrémens, ne laiſſent plus aucun lieu de douter, que ces animaux ne ſoient ſujets à cette maladie, quoique ſuivant Ariſtote, elle ſoit particuliére à l'homme. *Schroeckius*, après avoir fait l'énumération d'un grand nombre de ces pierres, dont il eſt fait mention dans les ouvrages de différens Auteurs, paſſe à l'hiſtoire & à la deſcription de quelques autres hippolithes, qui ne ſont pas bien connuës, & qui ſe trouvent dans différens cabinets de curioſités naturelles.

La premiére des pierres de ce genre, eſt celle qu'il dit avoir vuë depuis peu entre les mains d'un Marchand d'Ausbourg, qui peſe quatre livres & une once, poids de Médecine, quoiqu'elle ne ſoit pas entiére, & qu'elle ait été dépoüillée en grande partie de ſa couche extérieure qui eſt fort épaiſſe; cette pierre eſt à peu près ronde, compacte, de couleur cendrée & formée de couches ou lames concentriques, liſſes & polies.

L'Auteur parle enſuite de différentes petites pierres qu'un cheval bai, qui appartenoit à l'Hôpital d'Ausbourg, rendit avec les excrémens, dans le cours de l'année 1662, ſans qu'il en eut été, en aucune façon, incommodé, ſoit avant, ſoit pendant la ſortie de ces pierres, du moins autant qu'on en pouvoit juger, & ayant même vécu pluſieurs années après avoir ceſſé d'en rendre. Une de ces pierres lui étant parvenuë, voici la deſcription qu'il en fait.

Cette pierre étoit auſſi polie & auſſi brillante, que ſi l'art y avoit eu quelque part; elle étoit formée de différentes couches; ſa couleur étoit d'un blanc ſale; elle n'étoit ni ſablonneuſe ni tartareuſe, & par conſéquent point friable; elle étoit compacte & dure, mais non pas aſſez, cependant, pour qu'on ne pût la raper & la pulvériſer. Sa figure étoit un peu longue, & elle avoit ſix angles oppoſés les uns aux autres, un en haut, l'autre en-bas, un en devant, l'autre en arriére & un de chaque côté, & peſoit trois gros & vingt-cinq grains. Lorſqu'on l'eut caſſée, il ſe trouva dans le centre, un petit caillou, & on obſerva la même concentricité de couches à l'intérieur; leur couleur étoit ſeulement un peu plus brune, à meſure qu'elles s'éloignoient de la ſuperficie, mais elle étoit auſſi brillante. Les autres pierres que ce Cheval avoit renduës, & qui avoient été diſtribuées à différentes perſonnes, ou négligées, étoient ſemblables à celles-ci, quant à la ſubſtance & à la ſtructure intérieure, mais elles n'étoient pas toutes de la même figure, & de la même groſſeur.

L'Auteur décrit encore d'autres pierres de la même eſpéce, & entr'autres ſix qui avoient été trouvées dans le corps d'un Cheval après ſa mort, dont la plus groſſe peſoit une dragme & demie & trois grains; les autres étoient plus petites, mais toutes étoient liſſes & polies à leur ſuperficie, formées de différentes couches brunes & brillantes, d'une matiére dure & compa-

traordinaire, & je cite à deſſein, les perſonnes qui ont aſſiſté à cette diſſection, dans la crainte qu'on ne me ſoupçonne de raconter ici des fables.

Pour que l'eau contenuë dans le bas-ventre, ne nous fît aucun obſtacle, je voulus d'abord la faire écouler ; mais il n'en ſortit qu'une livre ou deux. Surpris qu'une tumeur auſſi prodigieuſe ne produisît qu'une auſſi petite quantité d'eau, je fis ouvrir l'abdomen, & ayant fait enlever le péritoine & l'épiploon, qui étoit auſſi délié qu'une toile d'araignée, nous apperçumes un corps d'un volume extraordinaire, qui reſſembloit à l'extérieur à une maſſe de graiſſe. Cette excreſcence monſtrueuſe rempliſſoit preſque tout l'eſpace que devoit occuper le méſentére, & elle étoit tellement adhérente, & ſi fortement unie aux inteſtins, depuis le *duodenum* juſqu'à la moitié de l'*ileum*, comme ſi ces parties avoient cru enſemble, & ne faiſoient plus qu'un tout, qu'on ne pouvoit les ſéparer ſans les déchirer. Cette tumeur étoit diviſée en trois lobes de différente groſſeur, d'une figure à peu près ronde, un peu applatie, & ils peſoient un peu plus de cinquante-cinq livres, poids de Suéde. Ayant fait ouvrir les deux plus gros de ces trois corps, leur ſubſtance me parut ſemblable à celle qui ſe trouve dans les bœufs gras ſur le *ſternum*, & qui commence à s'appercevoir ſous le fanon, & ſe termine à la poitrine en paſſant entre les jambes de devant, & il y avoit dans chacun de ces corps, une cavité qui auroit pu contenir ſix livres de liqueur. La liqueur ou plutôt la matiére fluide qui s'y trouva, étoit d'une couleur obſcure, & d'un verd jaunâtre, ſemblable à de la fiente de vache, mais preſque ſans mauvaiſe odeur. La troiſiéme excreſcence, & la plus petite, qui étoit de la groſſeur de la tête d'un enfant d'un an, avoit auſſi une cavité, mais moins grande à proportion, qui contenoit une matiére brune durcie, & ſemblable à du petit gravier. Ces corps avoient leurs veines & leurs artéres, plus apparentes à leur ſuperficie, mais pâles, & preſque vuides ; on y diſtinguoit même quelques veines lactées. Tous les autres viſcéres étoient dans leur état naturel, & ne nous offrirent rien de remarquable, excepté un lobe du poumon du côté gauche, qui étoit un peu livide, & le péricarde qui ne contenoit point d'eau, & qui étoit adhérent au cœur. Les glandes du méſentére s'étant trouvées obſtruées ou corrompuës, je crois que le malade avoit eu raiſon d'attribuer la cauſe de ſa maladie à l'exercice fatiguant qu'il avoit pris, en tournant pendant long-tems des meules à bras ; car le corps étant extrêmement échauffé par un travail auſſi violent & auſſi continu, cette chaleur avoit du tenir tous les pores du corps très-ouverts, & particuliérement les orifices des veines lactées. On ſçait, d'autre côté, que le peuple de ces cantons, qui ne ſemble né que pour le travail & la peine, non-ſeulement ne ſe nourrit que de mauvais pain, d'eau & de quelques légumes, tels que des pois, des fêves ou des choux, preſque ſans aucune préparation, mais même, que pour ne point perdre de tems, la plûpart prennent ſouvent leurs repas pendant leurs plus violens travaux, ce qui ne peut manquer de produire de mauvaiſes digeſtions, le travail, la faim & la force des fermens de l'eſtomac, accélérant la coction des alimens. Le chyle encore impur, & avant que la ſécrétion ait pu s'en faire d'une maniére convenable dans les premiers inteſtins, arrive donc ainſi aux veines lactées, ouvertes par le violent exercice du

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE. Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 166.

EPHEMERIDES DE L'ACAD. DES CUR. DE LA NATURE.
Dec. 1. Ann. 4. & 5. 1673. & 1674. Obſerv. 166.

corps, & dans un état d'inanition, dans leſquelles l'eau froide qu'ils boivent enſuite, (ſoulagement ſouvent funeſte à ces miſérables,) produit des coagulations de même que dans les glandes du méſentére; de ſorte que dans le cas préſent, les ſucs nourriciers encore mêlés de matiéres excrémenteuſes, ou péchant même par leur trop grande abondance, ayant été portés dans les vaiſſeaux de ces glandes très-propres par leur periteſſe à occaſionner des ſtagnations, après y avoir produit des obſtructions, & en avoir même rompu le tiſſu, avoient pu y former des cavités, qui ayant été remplies par le chyle qui y affluoit, avoient été diſtenduës au point où nous les avions trouvées dans ce ſujet; & un chyle imparfait, en continuant de fournir à ces glandes un ſuc vicié, avoit pû y produire cet accroiſſement monſtrueux. Ce qui paroîtra vraiſemblable à ceux qui feront attention, que ſuivant Hyppocrate, *Lib. de Gland.* les glandes des inteſtins ſe nourriſſent des ſucs qu'elles tirent des inteſtins mêmes, ou qui auront obſervé, que des ulcéres, des ſquirrhes, & des tumeurs purulentes, dégénérent quelquefois en des excreſcences à peu près ſemblables.

Vainement objecteroit-on, que l'obſtruction des glandes étant ſuppoſée comme cauſe de la maladie, le malade n'auroit pu y réſiſter, comme il avoit fait pendant deux ans; car les glandes n'avoient ſans doute pas été toutes obſtruées en même-tems, mais ſucceſſivement; & par la quantité & la qualité de la liqueur que contenoient les excreſcences dont nous avons parlé, il étoit facile de juger qu'elles avoient été originairement trois glandes, qui n'avoient été obſtruées que l'une après l'autre. Il eſt aſſez vraiſemblable que la bile qui y avoit été portée en aſſez grande quantité, avoit teint de ſa couleur la liqueur qui s'y trouva, & l'avoit empêchée de ſe corrompre à un certain point. Le peu de veines lactées qui étoient reſtées en bon état, & qui aboutiſſoient à la partie inférieure de l'*ileum* & des autres inteſtins, avoit cependant continué de porter dans les voies de la circulation, une petite quantité de chyle, tel qu'il pouvoit être, qui avoit prolongé un reſte de vie dans ce miſérable. Si on ne pouvoit procurer aucune évacuation à ce malade par les purgatifs, on ne doit pas s'en étonner, puiſque les paſſages étoient bouchés par de telles obſtructions. A l'égard de ſa voracité, on pourroit peut-être l'attribuer aux obſtructions des conduits du Pancréas, qu'on peut auſſi ſuppoſer, & aux vapeurs acides qui étoient portées à l'eſtomac, & qui s'exhaloient de cette liqueur aigrie, contenuë dans ces tumeurs.

L'état de langueur, l'abbattement & les anxiétés qu'éprouvoit ce malade, étoient encore la ſuite des obſtructions, le ſang appauvri ne recevant plus une aſſez grande quantité de ſuc nourricier, pour la réparation des eſprits vitaux, & à plus forte raiſon pour la nutrition des parties ſolides du corps. J'attribue enfin l'enflure des jambes, & la ſéroſité qui s'écoula de la capacité du bas-ventre, auſſitôt qu'il eut été ouvert, à la rupture de quelques vaiſſeaux lymphatiques, occaſionnées & par ſa chute, & par la preſſion de ces excreſcences, qui empêchoient le retour des liqueurs des parties inférieures aux ſupérieures.

Telle eſt l'œthiologie de cette maladie, devenuë incurable dans ce malade par le long-tems qu'il l'avoit portée, mais dont l'hiſtoire peut être utile à

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé, *Collection Académique*, &c. & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 28. Avril 1755.

LAVIROTTE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé DESVENTES, Libraire à Dijon, nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre: *Collection Académique*, ou *Recueil des Memoires des Académies étrangères*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *quinze années* conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes; faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres conformément aux conditions portées par l'Acte ſous-ſeing privé du 18. Fevrier 1754. qui eſt joint ſous le contre ſcel des préſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux réglemens de la Librairie & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur De la Moignon, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur De la Moignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur De Machault, Commandeur de nos ordres, le tout à peine de nullité des préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion & nonobſtant clameur de Haro, Char-

te Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le vingtiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent cinquante-quatre, & de notre Regne le trente-neuviéme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL,

Signé, PERRIN.

Régiſtré ſur le Régiſtre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 308. *fol.* 244. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 22. *Mars* 1754. DIDOT, Syndic.

Je reconnois avoir cédé à Monſieur FRANÇOIS FOURNIER, Libraire-Imprimeur à Auxerre, une part au préſent Privilége, ſuivant le Traité fait entre nous, à Auxerre ce quinze Avril 1754.

DESVENTES.

A AUXERRE, de l'Imprimerie de F. FOURNIER.